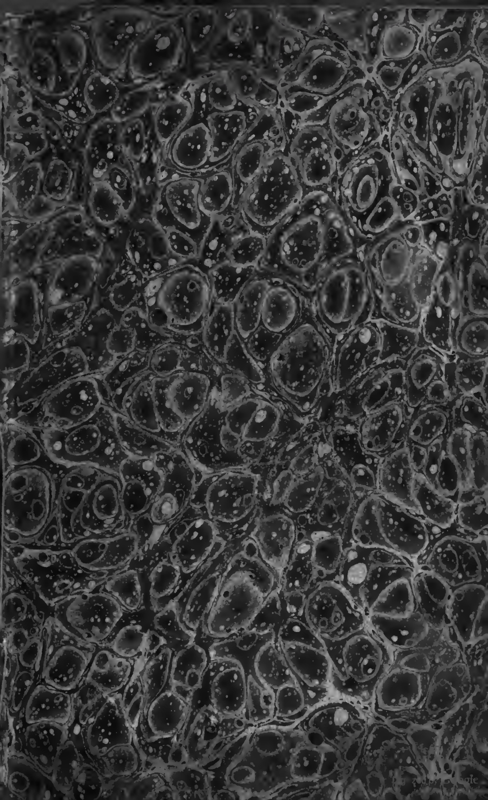
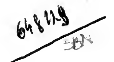






LE

GRADUS FRANÇAIS,

OU

DICTIONNAIRE

DE LA LANGUE POÉTIQUE,

PRÉCÉDÉ D'UN NOUVEAU TRAITÉ DE LA VERSIFICATION FRANÇAISE, ET SUIVI D'UN NOUVEAU DICTIONNAIRE DES RIMES.

Cet ouvrage présente : 1° Chaque terme susceptible d'entrer dans la langue poétique, avec sa prononciation exactement notée, et le nombre de ses syllabes déterminé d'après l'autorité des poètes ;
2° Les Synonymes, les Épithètes et les Périphrases ;
3° Un recueil précieux de descriptions, de tableaux et de portraits, ainsi qu'un grand nombre d'encadrements, de coupes poétiques, d'alliances heureuses de mots ;
4° Les noms des principales divinités de la Fable, avec l'indication des images sous lesquelles les peintres et les poètes se sont plu à les représenter, et les allusions, les allégories que ces derniers ont empruntées à l'ingénieuse Mythologie ;
5° Les remarques littéraires ou grammaticales de *Ménage*, de *Voltaire*, de *La Harpe*, de *Geoffroy*, de *Domergue*, de *Laveaux*, etc., sur les expressions, sur les locutions heureuses, hasardées ou condamnables employées par nos poètes du premier ordre.

PAR L. J. M. CARPENTIER,

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE ET MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ.

DEUXIÈME ÉDITION.



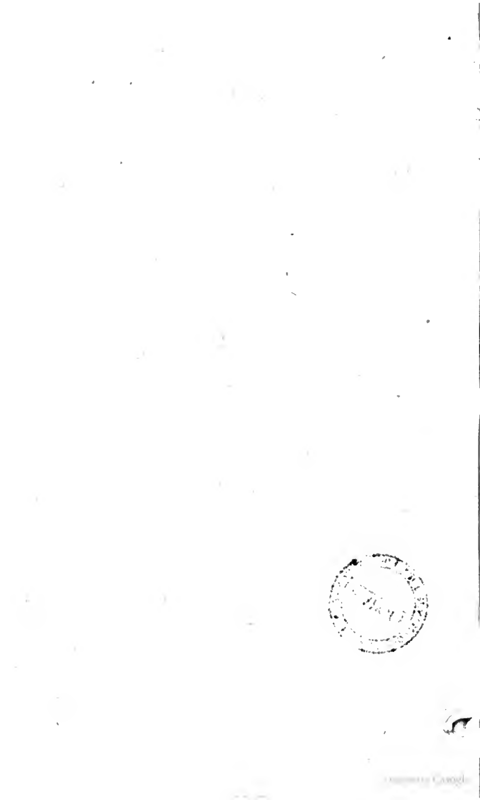
TOME II.



A PARIS,

CHEZ ALEXANDRE JOHANNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue du Coq Saint-Honoré, n° 8 (*bis*).

1825.



LE

GRADUS FRANÇAIS,

OU

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE POÉTIQUE.

I

I. *n. m.* La neuvième lettre de l'alphabet. Les deux points posés horisontalement, qu'on appèle diérèse ou tréma, se placent sur l'ï pour indiquer que cette lettre doit être séparée dans la prononciation de la voyelle ou de la diphthongue qui précède ou qui suit, ainsi qu'on le voit dans Sinaï, inouï, aïeul, ïambe, naïvement, etc.

Quand les premières et secondes personnes du pluriel du présent affirmatif ont *y* ou un *i* devant *ons* et *ez* comme dans nous cro*yons* vous cro*yez*, nous emplo*yons*, vous pri*ez*, vous emplo*yez*, il faut interposer, un *i* entre cet *y* ou cet *i* et la terminaison, à l'imparfait affirmatif et au présent conjonctif, et écrire: nous cro*yions* vous cro*yiez*, vous pri*iez*, nous emplo*yions*, vous emplo*yiez*. La distinction établie ici est applicable à tous les cas de même nature. Cet *i* rend plus longue la syllabe précédente, mais n'augmente pas le nombre des syllabes, ainsi nous *croyions* n'offre que deux syllabes comme nous *croyons*, et nous *emloyions* n'en a que trois de même que nous *employons*.

IAMBE. *n. m.* (*i-am-be*). On appèle ainsi dans la versification latine et dans la grecque un pied composé d'une brève et d'une longue (*ĭĕnăx*). La marche précipitée de cette mesure rendait l'ïambe très-propre à la satire. Horace atribue à Archiloque, poète de Lacédémone, l'invention du vers composé d'ïambes, qu'on appèle aussi *vers ïambe* ou simplement *ïambe. Epit.* Rapide, précipité, mordant, satirique, caustique.

Archiloque s'arma de l'*ïambe* caustique.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

L'*ïambe* est un poignard aux mains de la satire.
DESAINTANGE, trad. *d'Ovide.*

IBÉRIE. *n. pr. f.* Se dit en poésie pour l'Espagne.

Voltaire a dit en parlant de Henri IV:

Il confondit Mayenne, et la ligue et l'*Ibère.*
La Henriade, ch. I.

Voltaire prend ici l'*Ibère* un des principaux fleuves de l'Espagne, pour l'Espagne elle-même.

Cette métonymie est fréquente chez les poètes.

ICARE. *n. pr. m.* Fils de Dédale, retenu prisonnier en Crète avec son père par Minos, s'échappa avec lui au moyen d'ailes attachées avec de la cire. Mais, oubliant les avis paternels, il s'approcha trop près du soleil qui fondit la cire de ses ailes, et tomba dans la mer qui, de cette chute, prit le nom d'*Icarienne. Epit.* Téméraire, imprudent, présomptueux, malheureux, indocile, audacieux. *Périph.* Le fils de Dédale.

Quand je devrais nouvel Icare
De ma chute orgueilleuse étonner l'univers,
Je veux, sur les pas de Pindare,
M'élever jusque dans les airs.
LA GRANGE-CHANCEL.

M. Verninac de Saint-Maur a dit en parlant des aéronautes:

Ces Icares nouveaux étonnent la raison.
Sur le fragile appui d'une barque légère,
Ils semblent s'élever au séjour du tonnerre.

IDA. *n. pr. m.* Montagne de l'Asie mineure devenue célèbre par le jugement que Pâris prononça entre les trois déesses Junon, Minerve, et Vénus, et où il adjugea à cette dernière le prix de la beauté.

Là ce berger aimable, issu du sang des rois,
Juge les trois beautés soumises à son choix :
Vénus reçoit la pomme.

LAMOTTE.

IDALIE. *n. f.* Forêt de l'île de Chypre, que Vénus honorait souvent de sa présence : c'est-là que Voltaire a placé le temple de l'Amour :

Sur les bords fortunés de l'antique *Idalie*,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps.
. . . .
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verts
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présents de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.

VOLTAIRE.

La Fontaine en a formé l'adjectif *idalien* qui, je crois, n'a été employé par aucun autre poète ; il a dit, dans *Adonis* :

Aux monts *idaliens* un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.

IDYLLE. *n. f.* (*i-di-le*). On fesait autrefois ce mot des deux genres, il n'est plus que féminin. Petit poème dans lequel on peut traiter toute sorte de matière, mais qui roule plus ordinairement sur quelque sujet pastoral ou amoureux. La différence qui existe entre l'idylle et l'églogue, est fort légère. *v.* ÉGLOGUE.

« On crut, dit Mervesin dans son *hist. de la poésie française*, qu'une naïve représentation du repas, de la tranquillité et de la liberté dont on jouit à la campagne, serait agréable à des esprits fatigués de l'embarras et de la contrainte des villes ; on fit des *églogues* et des *idylles* ; les premières ne traitaient que des mœurs, des occupations, et des manières des villageois ; les autres plus concises ou, pour mieux dire, les abrégés des églogues, retraçaient les jeux et les amours des bergers.

Dans les unes et dans les autres, on ne fesait parler que des gardeurs de troupeaux, et comme ceux qui gardaient les bœufs étaient alors plus connus, on comprit ces deux poèmes sous le nom de *Bucolique*. Les opinions sur l'origine de ce poème sont fort différentes ; mais tous les historiens conviennent que Théocrite a été le premier des poètes Grecs qui ont écrit en ce genre. »

L'*idylle* peint naturellement et naïvement les objets qu'elle décrit ; au lieu que le poème épique les raconte, et que le dramatique les met en action.

Le quatrain suivant, déjà un peu ancien, peint fort bien le caractère de l'*idylle*, sous les traits d'une jeune bergère :

Je suis une jeune bergère
Qui ne sais ce que c'est qu'artifice et que fard,
Qui plais sans chercher même à plaire,
Et qui n'ai rien de trop mignard.

Mais le législateur de notre Parnasse nous en a tracé le portrait.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante *idylle*.
Son ton simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

GLYCÈRE.

Idylle par M. J. B. Bérenger.

UN VIEILLARD.

Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage ?

LA JEUNE FILLE.

Des fleurs pour orner mes cheveux.
Je me rends au prochain village
Avec le printemps et les jeux :
Bergers, bergères amoureux
Vont danser sur l'herbe nouvelle,
Déjà le sistre les appèle :
Glycère est sans doute avec eux ;
De ce hameau c'est la plus belle :
Je veux l'effacer à leurs yeux,
Voyez ces fleurs ; c'est un présage.....

LE VIEILLARD.

Sais-tu quel est ce lien sauvage ?

LA JEUNE FILLE.

Non, et tout m'y paraît nouveau.

LE VIEILLARD.

Là repose, jeune étrangère,
La plus belle de ce hameau :
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur son tombeau.

IEME (terminaison). Les mots terminés en *ième*, soit qu'*ième* présente une diphthongue, soit qu'il donne deux syllabes, *i-ème*, riment non seulement entre eux, mais aussi avec la désinence *ème*, sans avoir égard à la lettre d'appui. Deux*ième*, trois*ième*, mill*ième*, pénult*ième*, quatr*i-ème* rimeront donc entre eux ; mais même avec supr*ême*, bl*ême*, po*ème* et semblables.

Asylas après eux s'avance le trois*ième*,
L'interprète Asylas dont le talent supr*ême*
Sait lire l'avenir dans les flancs des taureaux.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Dans *ième*, *ie* forme toujours une diphthongue à moins que l'*i* ne soit précédé de deux consonnes dont la seconde soit une liquide comme dans quatr*i-ème* qui est de quatre syllabes.

Le premier jour d'un aveu l'on s'amuse;
Le second, on se plaint de l'importunité;
Le trois*ième*, on écoute avec moins de fierté;
Le quatr*ième*, en tremblant on refuse;
Le cinqu*ième*, on se trouble, on résiste à demi;
Le six*ième*, en chemin, à regret on s'arrête;
Le sept*ième*, l'on perd la tête;
Le huit*ième*, tout est fini.

VIGÉE.

IEN (terminaison). Les mots qui finissent ainsi riment entre eux quelle que soit la lettre d'appui, et soit qu'*ien* donne une diphthongue ou deux syllabes *i-en*, ch*ien*, sout*ien*, b*ien*, r*ien*, rimeront avec l*i-en*, music*i-en*, ind*i-en*, mo*y-en*, etc.

« *Ien* avec l'*e* nasal diphongue : b*ien*, m*ien*, r*ien*, je t*iens*, que je t*ienne* ; excepté l*i-en* à cause de l*i-er*. On excepte encore les noms propres et ceux qui marquent la profession, la secte, le pays : *Quintili-en*, *le Titi-en*, *grammairi-en*, *Luthéri-en*, *Illyri-en*. *Gardien* et *ancien* offrent, à volonté, une diphthongue ou un dissyllabe. »

DOMERGUE, *Manuel des étrangers*, p. 489.

Chrétien ne compte que pour deux syllabes : *Chré-tien*.

IER (terminaison). Les noms ainsi terminés désignent le plus souvent soit des espèces d'arbres comme poir*ier*, pomm*ier*, ceris*ier*, abricot*ier* ; soit des professions, des états, comme menuis*ier*, cordonn*ier*, cheval*ier*, guerr*ier*. C'est aussi la désinence de quelques adjectifs comme prem*ier*, famil*ier*, régul*ier*. Si l'on en excepte l'adjectif *fier*, le *r* ne se prononce dans aucun de ces mots devant une consonne, mais il donne le son aigu à l'e qui le précède, poir*ié*, ceris*ié*, menuis*ié*, cordonn*ié*, prem*ié*, régul*ié*, etc.

Ier prend également le son *ié* dans les indéfinis des verbes de la première conjugaison pl*ier*, plo*yer*, ra*yer*, se f*ier* devant une consonne; mais dans ces indéfinis l'*i* se sépare de l'*é* et cette terminaison forme alors deux syllabes : *pli-é*, *plo-yé*, se *fi-é*. Cette règle, comme l'a observé Domergue, s'étend à tous les cas où l'*i*, nécessaire à former un indéfini, est suivi dans ses dérivés d'une voyelle quelconque. Ainsi, puisque l'indéfini *fi-er* offre un dissyllabe, il y a aussi dissyllabe dans je me *fi-ai*, je me *fi-ais*, nous nous *fi-ons*, vous vous *fi-ez*, con*fi-é*, con*fi-ance*, etc.

« Les deux consonnes douces ou liquides *l* et *r* désunissent toujours l'*i* d'avec l'*e* qui le suit, lorsqu'elles sont précédées d'une consonne muette dans la même syllabe, comme dans bouc*li-er*, sang*li-er*, peup*li-er*, bau*dri-er*, *étri-er*, meur*tri-er*, le*vri-er*, ou*vri-er*.

L'âne, mauvais plaisant, raillait le sang*li-er*.
BENSERADE, *dans les Fables*.

Vous repoussez, seigneur, une main meur*tri-ère*.
RACINE, *Bajazet*.

Ou*vri-er* estimé dans un art nécessaire.
BOILEAU. »

LE P. MORGUES, *Traité de la Poésie franç.* pag. 75, Paris 1685.

J'ai dit, ajoute-t-il plus bas pag. 79, que cette règle était assez nouvelle, parce que ces mêmes mots auxquels nous donnons maintenant trois syllabes, n'en avaient constamment que deux chez les anciens :

» Il prit l'épée à la dextre,
» Le *bou-clier* à la sénestre.
RONSARD.

» De toutes tailles bons *le-vriers*,
» Et de tous arts méchants *ou-vriers*. »
MAROT.

Si depuis Malherbe on a séparé l'*i* de l'*e* dans bouc*li-er*, meurtr*i-er*, vous voudr*i-ez* et semblables, c'est à Corneille que notre poésie a cette obligation ; c'est lui, dit Ménage, qui a osé le premier faire *meurtrier* de trois syllabes :

Jamais un *meurtrier* en fit-il son refuge?
Jamais un *meurtrier* s'offrit-il à son juge.
Le Cid.

IÈRE (terminaison). Dans cette terminaison, comme dans la précédente l'i se sépare de l'e lorsque les consonnes liquides *l* ou *r* sont précédées d'une consonne muette dans la même syllabe, ainsi quoique *ie* soit inséparable dans arrière, bière, crinière, lierre, litière, il formera deux syllabes dans meur-*tri-ère*, ouv*ri-ère*, sab*li-ère*, et semblables.

Les mots terminés en *ière* ne devraient régulièrement rimer qu'entre eux; cependant on les associe aux terminaisons en *aire* et en *ère* dont le premier *e* est ouvert.

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la prem*ière*,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de p*ère*.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Guidant des Lyciens les phalanges guerr*ières*,
Du vaillant Sarpedon s'avancent les deux frères.
DELILLE, trad. de *l'Eneide*, liv. X.

Où peut-on rencontrer le doux secret de pl*aire*?
Est-ce dans les palais? est-ce dans la chaum*ière*?
Le même.

IEU (terminaison). Diphthongue dans *dieu*, *lieu*, *pieu*, *épieu*, *milieu*, *essieu*, *cieux*, *yeux*, *mieux*. Il forme deux syllabes dans les adjectifs en *ieux*: *furi-eux*, *graci-eux*, *pi-eux*, *préci-eux*, cependant *vieux* n'est que d'une syllabe.

Nous saluons le temple et l'if relig*i-eux*
Qui protège la tombe où dorment nos aïeux.
CHÊNEDOLLÉ.

IF. *n. m.* (*if* même devant une consonne), Arbre toujours vert. *Epit.* Vert, lugubre, funèbre, religieux, pyramidal. *Périph.* Des ifs le lugubre feuillage, des ifs la funèbre verdure.

Des ifs la funèbre verdure
Joint le deuil de son ombre au deuil de la froidure.
DESAINTANGE.

... L'*if* étend au loin le deuil de sa verdure.
Le même.

L'*if* épaissit en mur sa funèbre verdure.
ROUCHER, *poème des Mois*.

IGNORER. *v. tr. Syn.* Ne savoir pas, n'être pas instruit. Il se dit quelquefois absolument.

Il est beau de savoir, il est bon d'*ignorer*.
DELILLE.

Dans le style soutenu, et surtout en poésie, il signifie quelquefois ne pas connaître, ne pas reconnaître, et alors il peut avoir pour complément un nom de personne comme un nom de chose.

Quand pourrai-je. . . . .
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Ces hommes qui n'ont point encore
Éprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les *ignore*,
Et s'enivrent de leur bonheur.
J. B. ROUSSEAU, *Ode VIII*, liv. 1.

Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'*ignore*.
GRESSET.

Nous volons sur ses pas; mais nos concitoyens,
Sous les armes des Grecs *ignorant* les Troyens.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Ignorons-nous le sort et ses jeux inconstants?
Le même.

IGNORÉ, ÉE. part. d'*ignorer*. Il s'emploie aussi adjectivement et comme synonyme de caché, inconnu, secret. Il se place toujours après le nom.

Elle expie en secret un forfait *ignoré*.
VOLTAIRE, *Olympie*.

IL. *pron. pers.* de la troisième personne au masc. sing. (*il* même devant une consonne). Son pluriel est *ils* qui se prononce *il* devant une consonne, et *ilz* devant une voyelle; son féminin est *elle*.

Dans le style marotique seulement on supprime bien le pronom *il*, surtout dans les phrases négatives, qu'à l'aide de l'inversion on commence par les mots *pas* ou *point*.

Puis il leur dit: ne faut vous effrayer.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, chant II.

Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits.

Pas n'est besoin qu'avec plus d'énergie
J'expose ici ses prestiges divers.
PALISSOT, *la Dunciade*, ch. VI.

Si les pronoms personnels *il*, *ils*, *elle*, *elles*, précèdent le nom, ils servent, dans le style soutenu, à donner plus d'emphase, plus d'énergie à l'expression, ils rompent l'uniformité des constructions en faisant placer le sujet après son verbe.

Ils sont enfin connus, *ces projets* plein d'horreur!
RACINE.

Ils vont finir, *ces jours* où les esprits célestes
Remplissaient ici-bas leurs messages divins.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. IX.

Il passe pour tyran *quiconque* s'y fait maître.
CORNEILLE, *Cinna*, act. II, sc. 1.

L, avons-nous dit, se faire sentir dans *il*, aussi rime-t-il avec tous les mots où cette lettre est sonore comme dans civ*il*, ex*il*, f*il*, m*il*, subt*il*, b*ill*, etc., sans avoir égard à la lettre d'appui.

Mais à peine sait-*il*
De quel complot ses yeux doivent chercher le *fil*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. XVIII.

Ah! les fripons; ils sont fins et subtils.
Où les trouver? où sont-ils? où sont-*ils*?
VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue;* act. IV, sc. 7.

Voltaire, dans les vers suivants, efface *l* de *ils*, et cette licence, dit Domergue, ne me paraît pas répréhensible :

Et La Trimouille, et La Hire et Saintrailles,
Et Richemont, sans sortir des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : où sont-ils, où sont-*ils?*
La Pucelle, ch. IV.

Il me paraît d'autant plus permis de supprimer ce *l* dans un poème badin, que, dans la conversation, plusieurs personnes prononcent *il* et *ils* comme un simple *i*.

ILE. *n. f.* Espace de terre entouré d'eau de tous côtés. *Épit.* Inaccessible, inabordable, fertile, aride, sabloneuse, flottante, peuplée, déserte, inhabitée, hospitalière, lointaine, éloignée.

Les *îles* sont des eaux la plus riche parure.
DELILLE, poème des *Jardins*.

Millevoye a dit en parlant des îles découvertes par le capitaine Cook :

Des *îles* tout-à-coup invitent ses regards,
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Étalent sous ses yeux leurs grâces primitives.

ILIADE. *n. pr. f.* (*i-li-a-de*). Poème d'Homère qui retrace tous les évènements de la guerre de Troie, produits par la colère d'Achille.

ILION. *n. pr. m.* (*i-li-on*). Citadelle de Troie bâtie par Ilus, quatrième roi des Troyens, de qui elle a emprunté le nom. Le nom de cette forteresse est souvent pris pour la ville même. *Syn.* Troie, Pergame, *Épit.* Superbe, puissant, brûlé, renversé.

Tout tombe : je crois voir de son faîte orgueilleux
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Faisons de la Lycie un nouvel *Ilion*.
LUCE DE LANCIVAL, *Hector*, act. II, sc. 2.

V. TROIE.

ILLUSTRE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Célèbre, insigne, élevé, grand, noble, brillant, considérable, distingué, remarquable, renommé, signalé, fameux.

Je crains un bonheur dangereux.
S'il est beau d'être *illustre*, il est doux d'être heureux.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Illustre s'emploie ordinairement en bonne part, cependant il se joint aussi avec des noms qui marquent des vices, des crimes des hommes trop connus, trop fameux, etc.

D'*illustres attentats* ont fait toute leur gloire.
VOLTAIRE, *les Lois de Minos*, sc. 1.

De pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'*illustres malheurs*.
LA FONTAINE, liv. X, fabl. 10.

Ces biens, ces dignités, et ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'*illustres misérables*.
THOMAS.

ILS pluriel d'*il*. *V.* IL.

IMAGE. *n. f. Syn.* portrait, tableau, peinture, statue, effigie, buste, représentation, ressemblance. — Idole, simulacre. — Idée, ombre, fantôme, apparence. — Type, conformité, description. *Épit.* Fidèle, parlante, chérie, muette, ressemblante, sublime, attendrissante, vénérable, auguste, divine, noble, séduisante, gracieuse, riante, expressive, sensible, épouvantable, affreuse, nue, naïve, sanglante, commune, consolante, allégorique, symbolique, mystérieuse, visible, vivante, voilée, vague, vaine, confuse, grossière, imparfaite, fugitive.

L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage,
Reste encor près de nous, et vit dans son *image*.
LEMIÈRE.

Le sort jaloux abat ce que l'homme a construit,
Sur le front des rois même imprime ses outrages,
Renverse leurs palais et brise leurs *images*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre *image*,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 4.

Ce fils, ma seule joie et l'*image* d'Hector.
Le même, *Andromaque*, act. III, sc. 8.

La sombre humidité sort du fond des marais,
Étend sur la campagne un immense nuage,
Et voile du soleil la consolante *image*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

. . . . Et mes chants
Viennent de la nature offrir la douce *image*.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

Ce vieillard, qui d'un vol agile
Fuit toujours sans être arrêté,
Le Temps cette *image* mobile
De l'immobile éternité.
J. B. Rousseau.

Le calme inaltérable empreint sur son visage,
De la paix de son cœur est la tranquille *image*.
Berenger.

« On appèle généralement *image*, en éloquence et en poésie, toute description courte et vive qui présente les objets aux yeux autant qu'à l'esprit, telle est la peinture qu'offrent les vers suivants dans *Athalie*:

Des princes égorgés la chambre était remplie,
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats, etc. »

Laveaux, *Dict. des diffic. de la Lang. fr.*

En parlant de l'antre de Polyphème, Delille a dit d'après Virgile :

D'horribles ossements pavent l'antre assassin.

et en parlant de ce cruel géant:

J'ai vu, j'ai vu moi-même, oui, j'ai vu l'inhumain,
Saisissant deux de nous de sa terrible main,
Les briser contre un roc; j'ai vu sur les murailles
(J'en trembla encor d'horreur) rejaillir leurs entrailles;
J'ai vu le monstre affreux dans son antre étendu,
S'abreuver par torrents de leur sang répandu,
Et briser de ses dents, de meurtres dégoûtantes,
Leurs membres tout vivents et leurs chairs palpitantes
. . . .
. . . .
Tandis que, rejetés par ce monstre farouche,
La chair, le vin, le sang jaillissent de sa bouche.
Trad. de *l'Enéide*, liv. III.

« Jamais Virgile n'a tracé un tableau plus terrible. Cette description offre quelques images qui ont paru révolter la délicatesse française. Il est temps de lutter contre ces préjugés; c'est à cette timidité des écrivains et des traducteurs qu'il faut attribuer toute celle de notre langue; c'est à la beauté de l'harmonie, au choix des expressions, de réconcilier avec ces peintures notre délicatesse pusillanime. Avant que Racine eût écrit ces admirables vers :

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
Athalie, act. II, sc. 5.

qui aurait pu croire que notre langue fût susceptible de pareilles images? il faut, dans ces peintures, que ce qu'elles ont de dégoûtant soit couvert par ce qu'elles ont de terrible. Tout le monde a lu, et on a traduit dans toutes les langues le passage du Dante où le malheureux Ugolin, représenté dans l'enfer rongeant le crâne de son ennemi, essuie sa bouche avec la chevelure de ce crâne ensanglanté. C'est la faute du traducteur, quand ces images révoltent au lieu d'effrayer. »

Delille. *Remarques sur le 3e livre de sa trad. de l'Enéide*. Note 41.

Trouve-t-elle (la magicienne Erichtho) d'un grand la dépouille embaumée,
D'où coule goutte à goutte une fétide humeur,
Ce cadavre repaît son avide fureur;
Elle plonge ses doigts sous la pâle paupière,
En arrache les yeux privés de la lumière,
Et ronge avec plaisir les ongles desséchés.
De leurs croix par son bras les corps sont arrachés;
Elle rompt de ses dents le cordage funeste
Où pend d'un criminel l'épouvantable reste,
En sépare le cœur épargné du vautour,
Et sa moelle séchée aux feux brûlants du jour.
Denne-Baron, *portrait d'Erichtho*, traduit de Lucain.

IMAGINATION. *n. f.* (*i-ma-gi-na-ci-on*). Faculté de l'ame par laquelle elle imagine. *Syn.* Image, idée, représentation, pensée. — Faculté d'imaginer, invention, esprit, vivacité d'esprit, génie, — Illusion, chimère, vision, rêverie, erreur. *Epit.* Ardente, vive, heureuse, féconde, fertile, riche, active, légère, brûlante, fleurie; forte, égarée, errante, folle, tendre, vaine, frivole, froide, blessée, grotesque, rêveuse, éteinte. *Périph.* Le feu de l'imagination.

Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination! de tes douces chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Delille, *les trois Règnes de la Nature*.

PORTRAIT DE L'IMAGINATION.

Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris comme elle a ses victimes;
Et toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs;
Mais pour elle c'est peu; lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois aux héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers,
Jeter le barde aux bords d'une mer blanchissante;
Et quelquefois aussi terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Que de fois au désir elle a servi de guide!
Que de fois à la vierge innocente et timide

N'a t-elle pas surpris, dans un songe enchanté,
Les soupirs de l'amour et de la volupté!
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte, et nous trompe sans cesse,
Mère des passions, des arts et des talents,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
Et d'espoir, tour-à-tour, et de craintes suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.
De la fille des sens tels sont les mille traits.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. III.

IMAGINATIVE. *n. f.* Faculté de l'esprit qui recueille les matériaux qu'emploie l'imagination. Ce mot se prend aussi pour l'esprit d'imagination, d'invention. *Epit.* Vive -, prompte, heureuse, féconde, fertile.

J'ai l'*imaginative*
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive.
MOLIÈRE, *l'Étourdi*, act. II, sc. 14.

Toi, qui parais en tout si légère et si vive,
Exerce à ce sujet ton *imaginative.*
RÉGNARD, *le Légataire*, act. IV, sc. 2.

Il est du style familier. On dit en plaisantant, *c'est un sublime effort de votre imaginative.* Acad.

Rare et sublime effort d'une *imaginative*
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive!
MOLIÈRE.

IMBÉCILE. *adj.* des deux genres. Faible d'esprit. *Syn.* Stupide, simple, sot, idiot. En ce sens il n'est que du style familier. Remarquez avec quel art Racine sait ennoblir ce terme :

L'*imbécile* Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.
Bajazet, act. I, sc. 1.

En vers seulement il peut se dire de la faiblesse du corps, et figurer dans le style noble. *Syn.* Débile, faible.

Prêtres audacieux, *imbéciles* soldats,
Du sabre et de l'epee ils ont chargé leurs bras.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

IMITATIF, IVE. *adj.* Qui imite. Sons imitatifs, mots imitatifs, vers imitatif, harmonie imitative. *V.* HARMONIE.

On appèle en poésie, et généralement en littérature, *mot, phrase, harmonie imitative* un mot, une phrase, une réunion de termes qui affectent l'oreille par des sons conformes à l'impression que produirait sur les sens l'objet représenté, s'il était actuellement présent. Nous avons dans notre langue des mots essentiellement imitatifs, tels sont *glouglou, trictrac, bombe, cliquetis, craquéter, grincer, ronfler, hennir, mugir, hurler, bêler,* etc. Dans la peinture que Racine fait du monstre qui fut cause de la perte d'Hippolyte, il dit :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Voilà une phrase et un vers imitatifs; je n'oublierai pas cet hémistiche qui se trouve dans le même récit :

L'essieu crie et se rompt . . . .

Pour rendre l'effet du tonnerre dont le bruit se prolonge dans l'éloignement, Saint-Lambert a dit :

Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.

Tout cède : des coursiers épouvantés comme eux,
Les pas retentissants battent les champs poudreux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VI.

Voyez comme, enrichi d'éclatantes images,
De Vulcain déchaîné s'il vous peint les ravages,
Quand la flamme dévore et forêts et moissons,
L'habile imitateur fait *pétiller* les sons!
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. III.

L'effet qui résulte de ce rapport entre le son et l'objet est d'une importance si grande, que les maîtres dans l'art des vers ont fait un précepte de l'harmonie imitative.

Mais c'est peu dans un vers que de fuir la rudesse;
Il faut que le son même, avec délicatesse,
Fasse entendre au lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expression soit l'écho de l'esprit.
Que le style soit doux, lorsqu'un tendre zéphyre
A travers les forêts s'insinue et soupire;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulant tranquillement leurs languissantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax soulève et lance un énorme rocher,
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous, des épis effleurant la surface,
Camille, dans un champ, qui court vole et fend l'air?
La muse suit Camille et part comme un éclair.
Trad. de *l'Essai de Pope sur la Critique*, ch. II.

« A l'égard de ceux qui affectent de ne pas croire à cette harmonie, je leur dirai : Venez écouter les grands acteurs, voyez comment ils cherchent à exprimer cette harmonie quand elle existe, ou à la créer quand elle manque au poète. Ils précipitent à propos ou ralentissent le jeu, gonflent ou amincissent les sons; leur goût exquis supplée, en quelque sorte, au génie du poète. »

Avez-vous entendu Le Kain prononçant dans les fureurs d'Oreste ce vers fameux :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes.

Oubliait-il de marquer fortement à l'oreille

le sifflement de toutes ces *s* répétées ? Pourquoi les poètes ne chercheraient-ils pas, dans la composition, de ces expressions imitatives que les grands acteurs s'efforcent de rendre ou de suppléer dans la déclamation théâtrale ?

Je conviens que quelques-unes de ces beautés arrivent d'elles-mêmes dans la chaleur de la composition ; mais combien d'autres sont le fruit d'un art exquis, et des plus savantes combinaisons. »

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, *Remarque* 13, sur le livre I.

IMITATION. *n. f.* (*i-mi-ta-ci-on*). « En termes de littérature, dit M. Laveaux, *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, on entend, par imitation, l'emprunt des images, des pensées, des sentiments qu'on puise dans les écrits de quelque auteur, et dont on fait un usage soit différent, soit approchant, soit en enchérissant sur l'original.... Virgile imite tantôt Homère, tantôt Théocrite, tantôt Hésiode, et tantôt les poètes de son temps ; et c'est pour avoir eu tant de modèles, qu'il est devenu un modèle admirable à son tour. . . . . L'imitation doit être faite d'une manière noble, généreuse et pleine de liberté. La bonne imitation est une continuelle invention. Il faut, pour ainsi dire, se transformer en son modèle, embellir ses pensées, et, par le tour qu'on leur donne, se les approprier, enrichir ce qu'on lui prend, et lui laisser ce qu'on ne peut enrichir. »

Je n'ai rien à ajouter ni à l'exacte définition donnée par M. Laveaux, ni aux sages préceptes qui en sont la suite, je me contenterai donc de rendre sensible par des exemples l'usage qu'on peut faire de l'imitation. Virgile, en parlant d'une espèce de chêne, avait dit :

. . . Quæ quantùm vertice ad auras
Ætherias, tantùm radice in tartara tendit.
Géorgiques, liv. II, v. 291.

(Littéralement, son sommet s'élève aussi haut dans les airs, que sa racine se plonge profondément dans les enfers.)

Et La Fontaine ne reste pas au-dessous de son modèle dans ces vers sublimes :

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui (le chêne) *de qui la tête au ciel était voisine,*
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.
Liv. I, fable 22.

Si natura negat, facit indignatio versum.
JUVÉNAL, *Satire I*, v. 79.

(Au défaut de la nature l'indignation inspirerait des vers.)

La colère suffit et vaut un Apollon.
BOILEAU, *Satire I.*

Il semble que tous nos poètes se soient étudiés à rendre ces vers si pathétiques de l'épisode d'Orphée et d'Euridice

Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te veniente die, te, decedente, canebat.
VIRGILE, *Géorgiques*, liv. IV, v. 465.

(C'est toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,
Toi que nomment ses pleurs, toi que chante sa lyre.)
LEBRUN, *dans les Veillées du Parn.*, ch. I.

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'orient de diverses couleurs;
Ou que l'ombre du soir, du faîte des montagnes,
Tombe dans les campagnes,
L'on ne me voit jamais que plaindre mes douleurs.
RACAN.

Je disais à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours :
Je redisais à l'Aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.
J. B. ROUSSEAU, liv. I, *ode* 10.

Là, soit que le soleil rendît le monde au jour,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
VOLTAIRE, *la Henriade*, variantes du ch. VIII.

Tout le monde connaît le *quos ego*.... du premier livre de *l'Enéide* que Racine a si heureusement imité :

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te...Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Athalie, act. V, sc. 5.

IMMOLER. *v. tr.* (*im-mo-lé* devant une consonne). Offrir en sacrifice. *Syn.* Sacrifier.

Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'*immoler* avant vous.
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 5.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous *immole*.
Le même, *Esther*, act. II, sc. 9.

Immoler s'emploie aussi figurément dans le sens de perdre, de ruiner, de faire périr, de tuer. — De faire le sacrifice de...

Courons au capitole, .
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'*immole*.
VOLTAIRE, *la Mort de César.*

Madama, pour sauver notre honneur combattu,
Il faut *immoler* tout, at même la vertu.
RACINE, *Phèdre*.

Dans ces acceptions figurées il peut avoir un complément indirect appelé par la préposition *à* : *Immoler quelqu'un à sa haine*, *à son ambition*. Acad.

A *l'objet* de ses vœux il faut *immoler* tout,
Le penchant, les désirs, l'habitude et le goût.
DESTOUCHES.

Il se construit avec le pronom personnel et signifie exposer, sacrifier sa vie, sa fortune, *s'immoler pour la patrie*, *pour le bien public*. Acad. Je permettrais au poète et même dans la prose poétique ou oratoire de dire *s'immoler au bien public*, *s'immoler à l'amitié*.

Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'état *s'est* lui-même *immolé*.
RACINE, *les Frères ennemis*, act. III, sc. 3.

Il y a dans les variantes :

Un sang digne des rois dont il est découlé
Pour l'état et pour nous s'est lui-même *immolé*.

« On ne peut pas dire en français qu'*un sang s'immole*. Racine avait voulu sauver l'impropriété de cette métaphore, en mettant au second vers *un héros* : à cet égard, la seconde manière est préférable, quoiqu'elle ne soit pas encore suffisante. »

GEOFFROY, *Œuvres de Racine, au lieu cité*.

IMMORTALITÉ. *n. f.* (*im-mor-ta-li-té*). Qualité, condition de ce qui est immortel. Il signifie aussi une espèce de vie perpétuelle dans le souvenir des hommes. *Syn.* Éternelle durée, éternité, perpétuité. — Mémoire durable, renommée éternelle, souvenir perpétuel. *Epit.* Longue –, immense –, infinie –, immuable –, incompréhensible –.

La céleste troupe (les dieux)
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'immortalité.
J. B. ROUSSEAU.

Si l'homme veut régner, il faut que l'homme expire.
Au-delà de la tombe est placé son empire :
C'est la mort qui l'enfanta à l'*immortalité*.
ROUCHER.

Immortalité n'est pas usité dans le sens d'immortelle, déesse, et Thomas me paraît avoir abusé de ce mot, quand il a dit :

Près du trône siégeait deux *immortalités*:
L'une, de Némésis à les traits redoutés,
L'autre, etc.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

IMMORTELLE. *n. f.* Sorte de plante dont les fleurs ne se fanent jamais. *Epit.* Durable, impérissable, indestructible, symbolique, allégorique. Elle est l'emblème d'une longue et constante amitié.

L'amour est cette fleur si belle
Dont zéphyre ouvra les boutons;
Mais l'amitié, c'est l'*immortelle*
Que l'on cueille en toutes saisons.
DUMAS.

O toi que l'amitié fidèle
Réclame pour son attribut,
Fleur simple et durable comme elle,
Préside aux accords de mon luth!
Symbole heureux de la constance,
Quand je te chante, inspire-moi;
Et puissent, pour ma récompense,
Mes vers durer autant que toi!
CONSTANT DUBOS.

IMPATIENT, ENTE. *adj.* (*ein-pa-ci-an* devant une consonne, *ein-pa-ci-an-te*). *Syn.* Chagrin, peiné, inquiet, fatigué. — Ardent, empressé, passionné. — Bouillant, emporté, vif, prompt, précipité. *Périph.* Brûlant, ardent d'impatience.

L'imposteur a parlé; le tyran qui l'a cru,
Ardent d'impatience, au lieu saint a couru.
CLÉMENT, *Jérusalem délivrée*.

Le père Bouhours doutait qu'on pût dire *impatient du joug*, qui est le latin *impatiens freni*, qui ne peut supporter le joug, le *vulneris impatiens*, qui souffre impatiemment le mal que lui cause sa blessure, dans Virgile; mais cette expression est aujourd'hui autorisée par la sanction de l'Académie et surtout par l'usage qu'en ont fait nos meilleurs écrivains.

Impatient du trait dont la pointe l'irrita
L'étalon sur ses pieds se redresse et s'agite.
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux
Impatient du frein vole et bondit sur l'herbe.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VIII.

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Du temple fait mugir, etc.
J. B. ROUSSEAU, *Ode à M. du Luc*.

Orphée *impatient* et *de crainte* et *d'amour*,
Se retourne, regarde.... Eurydice rendue
S'échappe comme une ombre; un coup d'œil l'a perdue.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, chant IX.

Le poète Gilbert a dit, dans son ode sur la guerre présente :

Nos vaisseaux
Impatients du port et de l'oisiveté.

Impatient se construit bien avec *de* et un indéfini :

Tout mon cœur s'enflamme et bouillonne
Impatient de retenir
Ce que l'esprit divin m'ordonne
De révéler à l'avenir.
L. Racine, *Ode tirée du Psaume* XLIV.

L'épi germe et s'élance *impatient d'éclore.*
Roucher, poème des *Mois*, ch. II.

M. Féraud a blâmé avec raison Corneille d'avoir fait régir à cet adjectif la conjonction *que* suivie du conjonctif.

Impatient pour eux *que* la cérémonie
Ne commence bientôt, *ne soit* bientôt finie.
Rodogune.

IMPOSTURE. *n. f. Syn.* Fourberie, tromperie, artifice, astuce, ruse, déguisement, dissimulation, subtilité, supercherie. — Mensonge, menterie, calomnie. *Epit.* Lâche –, vile –, indigne –, visible, palpable, maligne –, funeste, cruelle, exécrable, horrible, odieuse, fanatique, pieuse, confondue, découverte.

L'*imposture* aux yeux effrontés.
J. B. Rousseau.

Demoustier portrait de la Calomnie :

Son art ressemble à la nature,
Son fard imite la beauté :
Sa bouche embellit l'*imposture*
Des charmes de la vérité.

Imposture ne se dit jamais au pluriel que dans le sens de calomnie, mensonge : *Il débite des impostures.* On dit toujours *sans imposture* au singulier, et la contrainte même de la rime ne suffisait pas pour faire dire à Gresset :

Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris *sans impostures*,
Vainquant la nuit des temps, passe aux races futures.

Imposture ne se prend pas toujours en mauvaise part. En bonne part sa signification se rapproche de celle d'illusion, adresse, mensonge.

De l'art ingénieux la magique *imposture.*
Dorat.

Tout s'embellit dans la nature.
Des arts la magique *imposture*
Fait éclore un autre univers.
Sabatier, *l'Enthousiasme*, ode.

Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappèlent en vain, pendant la nuit obscure,
Le souvenir confus d'une douce *imposture.*
La Fontaine, *Adonis*, poème.

IMPRATIQUÉ, ÉE. *adj.* (*ein-pra-ti-ké*). Qui n'est pas pratiqué. Depuis long-temps on disait *des chemins pratiqués*, *des chemins praticables*; l'analogie demandait *des chemins impratiqués*. Les poètes ont été les premiers à sentir le besoin de ce néologisme que l'Académie sanctionnera vraisemblablement dans la première édition de son Dict.

Enfin par des chemins *impratiqués*, obscurs,
Nous sommes arrivés, etc.
Duché, *Absalon*, act. I, sc. 2.

Ce moderne Typhis, aigle hardi des mers,
Qui s'ouvrit un sentier *impratiqué* sur l'onde.
Dulard, *les Merveilles de la Nature*, ch. I.

IMPRÉCATION. *n. f.* (*ein-pré-ka-ci-on*). Souhait, malédiction qu'on fait contre quelqu'un. *Syn.* Malédiction, blasphême. *Epit.* Horrible –, terrible –, vive –, brusque –, violente –, coupable, impie. *Vomir*, *faire des imprécations contre quelqu'un.*

Où vais-je m'emporter? vains regrets, vains éclats,
Les *imprécations* ne nous soulagent pas.
Voltaire, *les Scythes.*

Imprécation figure de réthorique par laquelle le personnage que fait parler le poète ou l'orateur souhaite les plus grands malheurs à celui à qui il parle ou dont il parle ou à lui-même; elle est l'effet de la colère, de la fureur, de l'indignation, du désespoir. C'est ainsi que, dans *Rodogune*, Cléopâtre expirante souhaite à son fils Antiochus et à cette princesse tous les malheurs réunis :

Règne, de crime en crime, enfin te voilà roi;
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère et de moi.
Puisse le ciel, tous deux, vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous la peine de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver *dedans* votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que dissention!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!
Corneille.

Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments,
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que celui des tyrans que Rome entière abhorre.
Voltaire, *Brutus.*

IMPRIMERIE. *n. f.* L'art d'imprimer des livres avec des caractères mobiles. *Syn.* Typographie. *Epit.* Utile, noble –, admirable, industrieuse, ingénieuse, libérale –. *Périph.* L'art de l'imprimerie, l'art typographique. On dit aussi, sortout en poésie, traits, caractères, caractères mobiles, pour l'imprimerie; et comme ces lettres ou caractères sont de métal, on dit aussi *un plomb mobile*, *un airain mobile.*

Plus loin la presse roule, et notre œil étonné
Y voit *un plomb mobile* en lettres façonné.
Voltaire, *la Police sous Louis XIV.*

. . . . *Le mobile airain*
Sut au papier muet attacher la parole.
LEBRUN.

Par lui (par l'art de l'imprimerie) la parole
est tracée :
Il éternise la pensée
A l'aide *d'un mobile airain*.
Le même.

De *divers traits empreints* l'arrangement heureux
Rend la parole stable, et la peint à nos yeux.
DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. VII.

De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
VOLTAIRE, *Epître au Roi de Danemarck* (1771).

On vit naître cet art, dont les heureux secrets
Du genre humain, trop lent, ont hâté les progrès;
L'art qui, multipliant les ouvrages célèbres,
Par l'empreinte à jamais les dérobe aux ténèbres.
D'abord d'un art naissant le grossier inventeur,
Sur le bois sillonné, gravait avec lenteur;
Et, par l'acier tranchant la parole tracée,
Après de longs efforts, exprimait la pensée;
Bientôt, sans emprunter les secours du burin,
On peignit tous les sons par un mobile airain :
Secret ingénieux, art utile à la terre,
Qui fait aux préjugés une éternelle guerre,
Partout donne aux esprits un nouveau mouvement,
Des antiques erreurs sape le fondement;
Distribue en cent lieux les trésors du génie,
Et fait d'un nouveau jour pâlir la tyrannie.
THOMAS, *la Pétréide*.

IMPROMPTU. *n. m.* (*ein-promp-tu*). Ce mot passé du latin dans notre langue a cela de commun avec tous les termes pris des langues mortes ou étrangères, qu'il ne prend point le *s* au pluriel. *Personne ne fait mieux que lui des impromptu.* Acad. Cependant il est permis aux poètes de négliger cette règle, et par conséquent Boileau n'est pas répréhensible d'avoir dit :

Il met tous les matins six *impromptus* au net.
Art poétique, ch. II.

L'impromptu est une petite pièce de poésie assez semblable au madrigal ou à l'épigramme, mais dont le caractère propre et distinct est d'être fait sans préparation sur un sujet qui se présente. Nous voulons que ces sortes de pièces soient le fruit d'un heureux moment, et qu'elles aient toujours un air simple, aisé, naturel, qui garantisse qu'elles n'ont point été faites à loisir : c'est pourquoi nous permettons quelques licences dans ces sortes d'ouvrages en faveur de leur amusement passager. Le comte Hamilton en a prescrit les règles dans les vers suivants, où il appèle l'impromptu

Un certain petit volontaire,
Enfant de la table et du vin,
Difficile et peu nécessaire,
Vif, entreprenant, téméraire,
Étourdi, négligé, badin;
Jamais rêveur ni solitaire,
Quelquefois délicat et fin,
Mais tenant toujours de son père.

Un des plus heureux impromptu est celui que fit le marquis de Saint-Aulaire pour la duchesse du Maine qui, en jouant, lui ordonna de lui dire son secret :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse;
Elle serait Thétis . . . . et le jour finirait.

L'abbé de Lattaignant, jouant à de petits jeux de société, eut pour pénitence de faire un *impromptu* à la plus jolie personne de la compagnie. Il s'en acquitta à l'instant par ce couplet :

En *impromptu*
Je n'ai rien chanté de ma vie,
En *impromptu* :
Mais que vos yeux ont de vertu !
Belle, quand on est si jolie,
On a bien droit d'être servie
En *impromptu*.

IMPROPRE. *adj.* des deux genres. Il ne se dit guère qu'en parlant du langage, *mot impropre, terme impropre, expression impropre*. Le terme impropre est celui que l'usage n'a point adapté à la chose dont on parle, comme *jouer* de la guitare, au lieu de *pincer* de la guitare; il a *recouvert* la santé, pour dire : il a *recouvré* la santé.

L'impropriété est un des plus grands vices dans l'art d'écrire.

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est *impropre* ou le tour vicieux.
BOILEAU, *Art poétique*.

Voici quelques exemples de termes impropres que Condillac trouve dans Boileau, et que cite M. Laveaux dans son *Dictionnaire des Difficultés de la langue française*. Ce poète, voulant dire qu'un esprit qui se flatte ignore souvent combien il a peu de talents, et s'aveugle sur son peu de génie, s'exprime ainsi :

Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.

Méconnaître signifie proprement *ne pas reconnaître*, ou même *ne pas vouloir reconnaître*. D'ailleurs, *ne pas connaître son génie* signifierait ignorer combien on a de génie ; et Despréaux veut dire, *ne connaît pas combien il en a peu*. Peut-on dire *un esprit qui méconnaît son génie?* enfin *qui s'aime* n'a été ajouté que pour rimer avec *soi-même*.

Pour dire variez votre style, si vous voulez mériter les applaudissements du public, il prend ce tour :

Voulez-vous du public mériter les amours ?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Variez ses discours, c'est proprement écrire sur différents sujets. *Les amours* pour *les applaudissements* est mal encore. *En écrivant* est inutile.

IMPUISSANT, ANTE. *adj.* Il se place au choix de l'oreille avant ou après le nom, et se dit des personnes comme des choses : *impuissant vengeur*, *vengeur impuissant*, *impuissants efforts*, *efforts impuissants*. *Syn.* Trop faible, faible, débile, incapable, inefficace, manquant de pouvoir, à qui le pouvoir manque.

En efforts *impuissants* leur maître se consume.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Aviez-vous soupçonné. . . . . . .
Que je dévorerais mes douleurs *impuissantes ?*
VOLTAIRE, *le Triumvirat*, act. IV, sc. 3.

Je crois qu'à mon exemple, *impuissant à trahir*,
Il hait à cœur ouvert ou cesse de haïr.
RACINE, *Britannicus*, act. V, sc. 1.

« *Impuissant à trahir* est, dit Geoffroy dans son *Commentaire sur Racine*, au lieu cité, une façon de parler peu usitée, que la versification non-seulement justifie et autorise, mais qui embellit et enrichit la poésie. »

Le généreux Glaucus, aux cris de Sarpédon,
Ressent de la douleur le puissant aiguillon ;
Mais faible, et traversé d'une flèche cruelle,
Son bras est *impuissant à venger* sa querelle.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVI.

Si mon bras *impuissant à remplir* mes souhaits
Me refuse le sang du chrétien que je hais,
Qu'un autre plus heureux à me servir s'apprête.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVII.

Voilà, je crois, malgré la remarque de M. Féraud dans son *Dictionnaire critique*, ce complément précédé de la prépos. *à* suffisamment autorisé, pour ne laisser aucun scrupule au poëte qui voudrait en faire usage.

IMPUNÉMENT. *adv.* Avec impunité, sans punition.

Pensez-vous être saint et juste *impunément ?*
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Racine et Delille l'ont employé dans le sens de *sans tirer vengeance*, *sans espoir de vengeance*, *inutilement*, *vainement*, *sans conséquence*.

Ulysse *impunément* ne vit point leur trépas.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

« Le mot *impunément* est employé ici dans une acception différente de celle que lui donne l'usage. Cependant il exprime la pensée de Virgile avec tant d'exactitude,

Haud impunè *quidem ; nec talia passus Ulysses.*

que j'ai cru devoir m'en servir ; et je me suis en cela appuyé de l'autorité qui fait dire dans le même sens à Eriphile (Iphigénie, act. IV, sc. 1) :

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle *impunément* pâli ? »

Remarque du trad. sur le 3e liv., pag. 389.

Racine avait déjà dit dans *Britannicus*, act. II, sc. 2 :

Néron *impunément* ne sera pas jaloux.

IMPUNI, IE. *adj.* (*ein-pu-ni*). Comme cet *adject.* est formé de *puni*, part. du verbe *punir*, dont il est le négatif, il ne peut, comme tous les participes, être placé qu'après le nom : *crime impuni*, *faute impunie*, *cette action ne demeurera pas impunie*.

Moi, seigneur, que je fuie !
Que Pharnace *impuni*, les Romains triomphants
N'éprouvent pas bientôt !....
RACINE, *Mithridate*, scène dernière.

« Luneau, dans l'édition qu'il a donnée des *Œuvres de Racine*, décide que le mot *impuni* ne s'applique qu'aux choses ; le *Dict. de l'Académie*, dont l'autorité est plus respectable, défend également l'usage de ce mot quand il s'agit des personnes. Louis Racine prétend aussi qu'on dit *une action impunie*, et non point *un homme impuni ;* de même qu'on dit *un crime pardonnable*, et non pas *un criminel pardonnable*. Je suis surpris qu'après une assertion aussi positive, il déclare qu'il ne justifie ni ne condamne l'expression de *Pharnace impuni ;* car c'est bien évidemment la condamner. Pour moi, j'ose la justifier : je préfère ici l'autorité de Racine, non-seulement à celle de son fils, souvent trop sévère à l'égard de son père, mais à l'autorité même de l'*Académie*. Les grands écrivains ont le droit de créer des mots : *impuni*, appliqué aux personnes, manquait à notre langue et à notre poésie ; je ne ferais aucune difficulté de m'en servir même en prose : je dirais *un scélérat impuni* aussi bien qu'*un crime impuni ;* et, à plus forte raison, je crois que les poëtes ne doivent se faire aucun scrupule de l'employer en vers. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

IMPUTER. *v. tr.* (*ein-pu-té* devant une consonne). Attribuer à quelqu'un quelque chose digne de blâme. *Syn.* Attribuer, appliquer, accuser, inculper.

Si l'hymen après soi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit *imputer* la faute qu'aux époux.
REGNARD.

Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux *le bonheur* de leurs armes.
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 1.

« Usage heureux et nouveau du mot *imputer* qui se prend toujours en mauvaise part dans notre langue. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Avant Racine, La Fontaine avait déjà employé *imputer* en bonne part :

Chacun à son industrie
A soin d'*imputer son bonheur :*
Mais s'il faut de quelque malheur
Que notre faute soit suivie,
Tout aussitôt nous l'imputons au sort.

Ce verbe s'emploie aussi avec le pronom personnel :

Ne *vous imputez* point le malheur qui m'opprime.
RACINE, *Mithridate.*

On dit encore *imputer à faute, à crime, à blâme, à déshonneur, à négligence, à oubli,* etc.

Ce cœur ambitieux. . . . .
Imputerait à crime un si juste courroux.
CORNEILLE, *Pompée*, act. II, sc. 4.

On m'*impute à forfait* le soin de m'éloigner.
CAMPISTRON, *Andronic*, act. III, sc. 3.

INACHEVÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est point achevé.

M. Chaussard a dit en parlant du célèbre de la Pérouse :

Et de ses grands travaux, dont le monde est privé,
Hélas ! il laissera l'honneur *inachevé.*
Poétique secondaire, ch. II.

Ce néologisme, qu'il est raisonnable d'admettre, est le privatif d'*achevé*, participe du verbe *achever*, et comme tel, il ne peut se placer qu'après le nom qu'il qualifie.

INAPPERÇU, UE. *adj.* Qui n'est point apperçu, qu'on n'a pas encore apperçu. Il ne précède jamais le nom.

. . . Ces réseaux mouvants, ces fils *inapperçus*
Que sous des toits déserts l'araignée a tissus.
BAOUR-LORMIAN.

Des habitants du fort Armide *inapperçue*
Se place, et du combat vient attendre l'issue.
Le même, *Jérusalem délivrée*, ch. VII.

La route se partage en deux sentiers divers :
L'un d'eux *inapperçu*, propre à notre entreprise,
Mène aux murs de Pallas.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Derrière le palais il était une issue,
Une porte des Grecs encore *inapperçue.*
Le même, liv. II.

INAPPRÊTÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est point apprêté, sans apprêt.

En parlant des animaux, Delille a dit :

Les mets *inapprêtés* qui forment leur repas.
Les trois Règnes de la Nature, ch. VIII.

C'est un néologisme, et, comme il est le privatif d'*apprêté*, participe du verbe *apprêter*, sa place est constamment après le nom.

INASSOUVI, IE. *adj.* Qui n'est point assouvi.

Sa rage *inassouvie*,
Qui des vaincus poursuit encor la vie,
De la cité fait un vaste tombeau.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. IX.

Puisqu'on dit *assouvi*, pourquoi ne dirait-on pas *inassouvi?* C'est un néologisme qu'il est bon d'admettre, parce qu'il est sonore, parce qu'il est en analogie avec les autres mots de notre langue, et qu'il épargne ces circonlocutions toujours longues et toujours embarrassantes pour le poète: *qui n'est point assouvi; qu'on ne peut, qu'on ne saurait assouvir*, etc.

Comme c'est le privatif d'*assouvi*, participe d'*assouvir*, il ne peut être mis qu'après le nom qu'il qualifie.

INCAPABLE. *adj.* des deux genres. Proprement qui n'a pas la capacité. *Syn.* Insuffisant, inhabile, malhabile, inepte, ignorant. — Débile, faible, impuissant.

Dans le style soutenu particulièrement il prend volontiers un complément amené par la prépos. *de.* Alors il se prend en bonne et en mauvaise part, et signifie *inaccessible à, étranger à, qui ne peut supporter, qui ne connaît pas*, etc.

Le seul chanoine Évrard *d'abstinence incapable.*
BOILEAU, *le Lutrin*, liv. IV.

Mayenne, en ce tumulte, *incapable d'effroi*,
Voit d'un œil assuré, etc.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VIII.

De cruauté mon âme est *incapable.*
PARNY, *les Rosecroix*, chant VI.

INCARNAT, ATE. *adj.* (*ein-kar-na* devant une consonne). Qui est d'une couleur entre la couleur cerise et la couleur rose. *Velours incarnat, lèvres incarnates.*

Il est aussi nom, et signifie une espèce de couleur entre la couleur cerise et la couleur rose. *Epit.* Tendre -, pâle, pur, vif -, ardent -, léger -, brillant.

Les bluets enlaçant leurs gerbes de saphirs
A l'*incarnat* de la rose vermeille.
Le père VÉNANCE, *l'Ennui*, élégie.

Du nectar teint de sang bientôt on voit éclore
Une nouvelle fleur que la pourpre colore,
Fleur qui de la grenade imite l'*incarnat*.
DESAINTANGE.

L'industrieux pinceau, d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relève l'*incarnat*.
VOLTAIRE.

Un nouvel *incarnat* a peint son front vermeil.
THOMAS.

En parlant de la jeune Lavinie à qui le rouge monte au visage, Delille dit :

Un feu subit a peint
D'un ardent *incarnat* l'albâtre de son teint;
Il brûle sur sa joue, il court sur son visage,
De la pudeur timide intéressante image.
Trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Elle languit d'amour : un brûlant *incarnat*
Relève de son front la blancheur et l'eclat.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Il ne s'emploie pas seulement en parlant du teint, du visage, le même poète a dit:

. . . *Un sein mêlé d'albâtre et d'incarnat.*

INCENDIE. *n. m.* (*ein-san die*). Grand feu allumé par méchanceté ou par accident et qui peut causer un embrasement. *Syn.* Feu, flammes, embrasement. *Epit.* Triste -, terrible -, furieux -, horrible -, long -, vaste -, grand -, général -, prompt -, rapide -, dévorant -, immense, aux dévorantes ailes, allumé, éteint.

Aux funèbres lueurs de ce vaste *incendie*.
GILBERT.

L'*incendie* à son tour en torrent se déploie;
On promenant au loin ses brûlants tourbillons,
Marche comme une armée à travers les sillons.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Le *feu* qui se déploie, et qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage.
VOLTAIRE.

Les *flammes* cependant menacent le palais.
Et d'un cours plus rapide avançant vers leur proie,
En tourbillons fougueux leur fureur se déploie.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Un *incendie* immense à l'instant se déploie;
Le chêne lutte en vain, lui-même en est la proie.
Par Éole excité, Vulcain vole en tous lieux;
Il dévore, il consume, et vainqueur, jusqu'aux cieux
Fait monter, en sifflant, dans la nuit enflammée
Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée.
LECOUVÉ.

Le feu s'allume et brille; l'aquilon
Vient irriter la flamme dévorante;
Elle s'étend le long des toits errante,
Monte, s'élève, et roule en tourbillon.
Les lambris d'or et les riches peintures,
Des lits pompeux les flottantes parures,
Vases, portraits, des arts pénibles fruits,
Par Dunstan même en cendres sont réduits.
Le château croule et dans les feux s'abîme.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. VIII.

Quand l'*incendie* aux dévorantes ailes,
La nuit, s'attache aux toits des citadelles,
Quand le béfroi tinte à coups redoublés,
Les citoyens, interdits et troublés,
Errent en foule autour de l'édifice,
Et, sans tenter aucun secours propice,
S'intimidant loin de se raffermir,
Dans le péril ne savent que frémir.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. X.

V. EMBRASEMENT.

INCERTAIN, AINE. *adj.* (*ein-cer-tein, ein-cer-tè-ne*). *Syn.* Douteux, équivoque, ambigu, problématique -, peu stable, précaire, casuel, éventuel. — Chancelant, changeant, indécis, inconstant, indéterminé, irrésolu, qui n'est pas sûr, en balance.

Et ses pas *incertains*
Sans but erraient dans les pays lointains.
PARNY.

Diomède *incertain*
Retenait ses coursiers impatients du frein.
AIGNAN.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenais entre elle et moi l'univers *incertain*.
Je suis vaincu.
RACINE, *Mithridate*, act. II, sc. 3.

. . . . *Incertains d'un lambeau*
Qui de leurs membres nus écarte la froidure.
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, ch. II.

Infortuné, proscrit, *incertain de régner*,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
RACINE, *Bajazet*, act. II, sc. 1.

« *Incertain de régner*, pour dire n'étant pas sûr de régner, est un tour latin hardi, mais qui me paraît heureux. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

INCESSAMMENT. *adv.* (*ein-cè-sa-man* devant une consonne). *Syn.* Bientôt, sans délai, sur le champ, sur l'heure, dans peu, dans un instant.

Un beau jour partit ma maîtresse,
Mon débiteur en fit autant :
Depuis deux ans j'ai la promesse
Qu'ils reviendront *incessamment*.

Les poètes ont rendu ce mot à sa première signification, et en vers il se dit dans le sens de sans cesse. *Syn.* Sans cesse, continuellement, constamment, perpétuellement, sans discontinuer, sans interruption.

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Tes yeux sur ma conduite *incessamment* ouverts
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
RACINE, *Britannicus*, act. 1, sc. 4.

Là veille *incessamment* sous un roc ténébreux,
Cerbere, affreux gardien de ce séjour affreux.
GASTON.

INCESTUEUX, EUSE. *adj.* Coupable d'inceste, qui a rapport, qui sert à l'inceste, qui provient de l'inceste. Il se dit des personnes et des choses, et se place au gré de l'oreille avant ou après le nom. *Amant incestueux*, *commerce incestueux*, *amour incestueux*, *lit incestueux*, *enfant incestueux*.

Mais ce lien du sang qui vous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit *incestueux*.
RACINE, *Britannicus*, act. IV, sc. 2.

. . . .

Et la mère, souillant son lit *incestueux*,
D'une horrible tendresse épouvante les dieux.
MOLLEVAUT, trad. de *Catulle*, *les Noces de Thétis et de Pélée*.

Il s'emploie aussi comme nom.

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche *incestueux*.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Et je me vois enfin par un mélange affreux
Inceste et parricide et pourtant vertueux.
VOLTAIRE, *OEdipe*.

Inceste pour *incestueux* n'est pas français.

INCLÉMENCE. *n. f.* Défaut de clémence. *Syn.* Intempérie, rigueur du temps, dérèglement, inconstance, inégalité, instabilité. — Rigueur, sévérité, inflexibilité, dureté.

Inclémence se dit dans la langue poétique en parlant du temps, des saisons, de l'air, des astres.

En vain les noirs autans sifflaient avec furie;
Sourde à leurs cris aigus, ma sombre rêverie
S'égarait, oubliait l'*inclémence des airs*.
LEBRUN, *Élégie VII*, liv. 2.

Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
Ses nefs à réparer, l'*inclémence de l'air*.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IV.

« *Inclémence des airs*, dit Voltaire, est ridicule dans une histoire, parce que le terme d'*inclémence* a son origine dans la colère du ciel qu'on suppose manifestée par l'intempérie, les dérangements, les rigueurs des saisons, la violence du froid, la corruption de l'air, les tempêtes, les orages, les vapeurs pestilentielles, etc., en sorte qu'*inclémence* est une métaphore consacrée à la poésie. »

Dict. phil., tom. III, au mot *dictionnaire*.

On dit en poésie *l'inclémence des dieux*. Acad. Il paraît que c'est à Racine que nous sommes redevables de cette dernière locution, et que le premier il a dit:

Tandis que, pour fléchir *l'inclémence des dieux*,
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux.
Iphigénie, act. 1, sc. 2.

« Il aurait pu mettre *la colère des dieux*, mais il a cru sans doute que *l'inclémence des dieux* était plus beau et plus poétique. Je crois que M. Racine a raison, et je crois même qu'avec le temps *inclémence* pourra passer de la poésie à la prose. »

BOUHOURS, *Remarques nouvelles sur la langue franç.*, pag. 541. Paris, 1676.

Nous observerons, avec M. Féraud, que la prédiction du P. Bouhours n'a point encore eu son accomplissement, et que *l'inclémence des dieux*, fort bien reçu en poésie, et dont Voltaire nous fournit aussi un exemple, ne serait point admis en prose.

Je vais, je vois moi-même accusant leur silence (le silence des dieux)
Par mes vœux redoublés fléchir *leur inclémence*.
VOLTAIRE, *OEdipe*.

En parlant des vers de Racine cités plus haut, M. Geoffroy fait une remarque qui paraît fort juste. « Il semble, dit-il, que l'inclémence s'applique surtout aux dieux du paganisme, injustes, capricieux et cruels On ne dirait pas bien *l'inclémence de Dieu*, parce que Dieu ne peut avoir ni vice ni passion. »

J'ajouterai que j'ignore pourquoi on a borné aux dieux l'emploi de ce mot. Delille a déjà dit, dans le style familier, il est vrai:

L'un conte son cartel, un auteur ses succes,
Ou *l'inclémence du parterre*.
La Conversation, ch I.

Pourquoi ne dirait-on pas dans la haute poésie, *l'inclémence du prince*, *l'inclémence du roi*, comme on dit *la clémence du prince*, *la clémence du roi*, etc.

Nous disons *clémence* et *inclémence*, et aussi *clément*, pourquoi donc ne pas dire *inclément?* Ce privatif, que réclame le besoin et l'analogie, se trouve dans l'excellent *Vocabulaire des nouveaux Privatifs français*, par Ch. Pougens.

INCLINER. *v. tr. Syn.* Baisser, pencher, courber, plier. *Incliner le corps*, *la tête*. Acad.

Mais Alète, en voyant ces traits majestueux,
Profondément *incline* un front respectueux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

Il s'emploie aussi avec le pronom personnel, *s'incliner*, se baisser; *s'incliner devant quelqu'un*, se baisser par marque de respect, saluer.

Libre à la cour des rois, soumis, mais sans bassesse,
Devant eux il (l'écrivain sage) *s'incline*, et jamais ne s'abaisse.

MILLEVOYE, *l'Indépendance de l'homme de lettres.*

INCONSOLÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est pas consolé.

Ainsi le loup cruel, par la faim tourmenté,
Ravit le tendre agneau qu'à la plaine isolée
Redemande en bêlant sa mère *inconsolée.*

GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

C'est un néologisme qu'il serait bon d'adopter. Comme c'est le privatif de *consolé* part. de *consoler*, il ne peut, de même que son simple, se placer qu'après le nom qu'il modifie.

INCONSULTÉ, ÉE. *adj.* Qu'on ne consulte pas.

Dodone *inconsultée* a perdu ses oracles ;
Nos vergers sont sans dieux, nos forêts sans miracles.

DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VI.

On peut appliquer à ce néologisme ce que j'ai dit ci-dessus au mot *inconsolé.*

INCURABLE. *adj.* Qui ne peut être guéri. *Mal incurable*, *maladie incurable*, *plaie incurable*; *ce malade est incurable*. Acad. On peut le placer avant le nom en consultant l'oreille et l'analogie.

Il s'emploie aussi au figuré.

Le mot *incurable*, dit Voltaire, *Dict. phil.* tom. III, au mot *dictionnaire*, n'a encore été enchassé dans un vers que par l'industrieux Racine :

D'un *incurable* amour remèdes impuissants.

Phèdre, act. I, sc. 3.

« Ces deux mots *incurable* et remèdes, qui ne sont pas toujours très-nobles dans notre langue, sont ici très-élégants et très-poétiques. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

INDIGENCE. *n. f. Syn.* Manque, dénuement, besoin, pénurie, disette, misère, pauvreté. *Epit.* Heureuse, précieuse, noble -, fière -, honorable, orgueilleuse, riche - (Chabanon), superbe -, timide, craintive, modeste, pâle -, triste -, obscure. *Périph.* Le poids de l'indigence, les lambeaux de l'indigence.

Sous les affreux lambeaux de l'obscure *indigence.*

GILBERT.

Du chaume hospitalier l'honorable *indigence.*

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Jamais de l'*indigence* on n'a chômé la fête.

BOURSAULT.

INDIGENT, ENTE. *adj.* Qui manque. En prose il ne se dit que des personnes, mais en vers il est beau en parlant des choses.

Que de mortels pareils à ces riches fontaines
Qu'implore un voyageur en ses courses lointaines !
Leur bronze avec orgueil verse un flot *indigent*,
Plus heureux s'il rencontre une rustique source
Qui, libre dans sa course,
Aime à lui prodiguer tout son liquide argent.

LEBRUN, *Ode XXIV*, liv. 1.

Là, sous des rocs pendants,
Elle la voit qui rampe, et ronge de ses dents
Quelques brins d'herbe épars sur la roche *indigente.*

DESAINTANGE.

Les poètes donnent à ce mot un complément indirect amené par la prépos. *de*. C'est ainsi que Rousseau, en parlant de Saturne, a dit :

Le vieux Saturne
Donna la terre, *indigente d'appui*
A gouverner à des dieux comme lui.

Vous, riches des forfaits qu'enfantent les trésors,
Indigents de vertus, *de mœurs* et d'innocence.

LEBRUN ; *ode XIII*, *au jeune Racine.*

INDIGÉRÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est pas digéré.

Des mets *indigérés* le pénible fardeau
Ne doit point s'aggraver d'un aliment nouveau.

DOMERGUE, *Manuel des Etrangers*, pag. 217.

Ce néologisme, qui est le privatif de *digéré* participe de *digérer*, ne peut se placer qu'après le nom qu'il modifie.

INDIGNE. *adj.* des deux genres. Qui ne mérite pas, qui n'est pas digne.

LÉONOSE.

Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en souviens, et j'épandrai mon sang
Plutôt que de rien faire *indigne* de mon rang.

CORNEILLE, *le Cid.*

Ronsard, avant Racine, avait déja pris ce mot en bonne part :

Cette belle Angevine
Par ses vertus *indigne*
De voir sitôt la nuit (la mort).

Epitaphe de damoiselle Anne d'Esrat.

« Indigne, dit M. Féraud, *Dict. critiq. de la lang. franç.*, se prend toujours en mauvaise part. On est indigne du bien et non pas du mal. Pour signifier donc que quelqu'un ne méritait pas les malheurs qu'il essuie, on ne doit pas dire qu'*il en était indigne*. Ainsi Racine a employé une expression impropre quand il a dit :

Ménécée, en un mot digne frère d'Hémon,
Et trop *indigne* aussi d'être fils de Créon.

Les Frères ennemis, act. III, sc. 3. »

M. Geoffroy ne partage pas ici l'opinion du critique Féraud :

« *Et trop indigne aussi d'être fils de Créon*, c'est un latinisme dont Racine voulait enrichir notre langue. *Indignus* en latin se prend très souvent en bonne part.

Flebilis indignos *elegeia solve capillos*,

dit Ovide dans son élégie sur la mort de Tibulle; mais en français, dans le style sérieux, indigne a presque toujours un mauvais sens. Peut-être faudrait-il laisser à nos poètes la liberté de l'employer, même en bonne part. L'usage que fait ici Racine de ce mot *indigne*, me paraît heureux. »

Cinq ans après avoir donné *les Frères ennemis*, c'est-à-dire à une époque où le style de Racine, beaucoup plus châtié, devait faire autorité, ce grand tragique n'a pas craint d'employer ce mot en bonne part :

Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie *indignes* de ce prix.
Britannicus, act. III, sc. 1.

INDIGNER. *v. tr. Syn.* Aigrir, courroucer, irriter; il s'emploie plus souvent avec le pronom personnel.

Hé bien ! cette bonté qui *s'indigne* et se lasse.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. V, sc. 2.

S'agitant de fureur dans leurs prisons tremblantes,
Ils (les vents) luttent en grondant, et *s'indignent du frein.*
DELILLE.

Mais quel est ce héros
Dont la jeune valeur *s'indigne du repos?*
BAOUR-LORMIAN.

INDUSTRIE. *n. f. Syn.* Adresse, art, dextérité, habilité, intelligence, invention, sagacité, savoir-faire. *Epit.* Féconde, heureuse, précieuse, paisible, laborieuse, bienfaisante, ingénieuse, active, noble-, vaste-, généreuse, profonde, vigilante, soigneuse, diligente, adroite, savante, oisive, subtile, perfide, funeste, coupable. *Périph.* Les canaux de l'industrie, la fille du besoin, la mère des arts, la rivale de la nature.

... Tout naît de tes soins créateurs,
Mère féconde! ô puissante *Industrie !*
L'homme te doit les charmes de la vie,
Les voluptés, et le goût et les mœurs,
Tu l'éclairas, l'instinct fut son génie.
Par toi le gland cessa de le nourrir;
L'arbre enrichi d'une tige étrangère,
De nouveaux fruits apprit à se couvrir;
Le soc pesant se traîna sur la terre,
Et sur sa roue on vit le char courir.
Dans les jardins l'onde fut attirée;
Un chaume épais s'élança sur les toits;
Au fer tranchant la moisson fut livrée,
Et quand la feuille abandonne les bois,
Le pied foula la vendange pourprée :
Bientôt la laine enlevée au bélier
Vint occuper les doigts de la bergère,
Et la matrone, à l'ombre du foyer,
Coiffa de lin la quenouille légère.
Ce fut alors que la jeune ouvrière
Chanta Minerve, en touchant le métier.
. . . .
. . . .
Reine des arts, que ma main te couronne!
De tous nos jours tu charmas les instants,
Et tes bienfaits me rappèlent l'automne
Qu'ici ma muse oubliait trop long-temps.
LEONARD, *les Saisons*, ch. III.

« L'Académie définit ce mot, adresse à faire quelque chose; cette définition trop vague ne nous paraît pas comprendre la signification que Racine donne à ce mot dans Iphigénie :

Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours;
Mais bientôt, rappelant sa cruelle *industrie*,
Il me représenta l'honneur et la patrie.

« Cette industrie d'Ulysse est différente de celle qu'emploie un artisan pour faire subsister sa famille ».

LAVEAUX, *Dict. des diff. de la lang. franç.*

INESPÉRÉ, ÉE. *adj.* Qu'on n'espérait pas. *Syn.* Imprévu, inattendu, inopiné. *Un bonheur, un succès inespéré.*

. . . . . . Son ami dont les soins éclairés
Ramenèrent au port ses mâts *inespérés.*
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. VIII.

Inespéré est le privatif d'*espéré*, part. du verbe *espérer*, et il ne peut, comme son simple, être placé qu'après le nom.

INESTIMÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est point estimé. Delille a dit en parlant de la chimie :

Jadis dans un vénal et vil laboratoire
Cet art *inestimé* semblait cacher sa gloire.
Les trois Règnes de la Nature, ch. IV.

Inestimé signifie qui n'est pas autant estimé qu'il devrait l'être; *mésestimé* ou *méprisé* disent beaucoup plus; ce néologisme est donc très-utile. Comme il est le privatif d'*estimé*, part. d'*estimer*, il sera, comme son simple, toujours mis après le nom qu'il qualifie.

INEXORABLE. *adj.* des deux genr. (*i-neg-zo-ra-ble*). Qui ne peut être touché par les prières. *Syn.* Inflexible, impitoyable, implacable, insensible, dur, rigide, rigoureux, sévère. *Périph.* Sourd aux prières. Il se dit des personnes et des choses, et peut suivre ou précéder le nom. *Les dieux inexorables, les inexorables dieux, les lois inexorables.*

Les pères ne sont pas toujours *inexorables.*
LA CHAUSSÉE.

Ma gloire *inexorable* à toute heure me suit.
RACINE.

On dit être *inexorable aux prières*, *aux larmes*, etc. C'est le sentiment de MM. Féraud et Laveaux, sentiment confirmé par l'autorité des auteurs, malgré le silence de l'Académie.

INFÉCOND, ONDE. *adj.* (*ein-fé-kon* devant une consonne). Qui n'est pas fécond. Il se dit des personnes et des choses, et ne s'emploie guère que dans le style poétique et soutenu. *Syn.* Stérile, infertile, infructueux.

La fille de Cérès, Proserpine, à son tour,
Stérile déité d'un stérile séjour,
En hommage reçoit une vache *inféconde*.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*.

Où meurent avortés les germes *inféconds*.
Le même, trad. du *Paradis perdu*, ch. II.

Aussi, pour animer ses plages *infécondes*,
L'architecte éternel le dota de cinq mondes.
CHÊNEDOLLÉ, *Fragment d'un poème sur la Nature*.

Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit *inféconde* entasse des ténèbres.
MALFILATRE, *Fragment des Géorgiques*.

INFECTER, *v. tr.* (*ein-fek-té* devant une consonne). *Syn.* Gâter, corrompre, empoisonner. Il se dit au physique et au moral, comme l'a remarqué M. Laveaux; au lieu qu'*infect* ne se dit que dans le premier sens. *La peste avait infecté toute la ville. Il nous infecte avec son haleine, de son haleine. Ceux qui étaient infectés de cette maladie.* Acad.

De ses mortels poisons elle *infecte* son cœur.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Il forma dans Paris cette ligue funeste,
Qui bientôt de la France *infecta* tout le reste.
Le même.

Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane *infecte* votre empire?
RACINE, *Esther*.

. . . . De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il *infecter* l'air qu'on respire en ce lieu!
Le même, *Athalie*, act. III, sc. 5.

Voilà comme, *infectant* cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le temps que je vous laisse.
Le même, act. II, sc. 7.

INFERTILE. *adj.* des deux genr. *Sol infertile, terre infertile. Syn.* Stérile, infructueux, infécond. *Infertile*, comme infertilité, est plus d'usage en vers qu'en prose.

. . . . . Des forêts les arbres *infertiles*
A peine après un siècle offrent des bois utiles.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. III.

Il eute un arbrisseau trop long temps *infertile*,
Ou plie en espalier son branchage inutile.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. IV.

Roucher, dans son *poème des Mois*, a dit *gloire infertile*, sur quoi La Harpe fait la remarque suivante : « *Infertile* est en lui-même une très-bonne expression, surtout en poésie; il est sonore, il offre une nuance au dessous de stérile; mais l'auteur l'emploie ici très-mal à propos avec une idée abstraite. *Terre infertile, travail infertile, sucs infertiles*, etc.; c'est ainsi qu'il est bien placé. »
Cours de litt., tom. VIII, pag. 392.

On le dit bien au figuré en parlant d'un esprit qui ne produit rien, *un esprit infertile*; d'un sujet ou d'une matière qui fournit peu de choses à dire, *sujet infertile*, *matière infertile*.

Quoi! dis-je tout chagrin, dans ma verve *infertile*,
Des vertus de mon roi spectateur inutile, etc.
BOILEAU.

Les parens de l'athlète étaient gens inconnus;
Son père un bon bourgeois, lui sans autre mérite,
Matière *infertile* et petite.
LA FONTAINE.

INFLUENCE. *n. f.* (*ein-flu-an-ce*). Qualité, puissance, vertu qu'on prétend qui découle, qui provient des astres, du ciel, de l'air, des saisons. *Syn.* Écoulement, impression, action, puissance. *Epit.* Bénigne, salutaire, propice, pure –, saine –, douce –, féconde, heureuse, favorable, secrète, divine, céleste, puissante, certaine, fatale, mortelle, contagieuse, maligne, dangereuse.

Tels d'oiseaux attroupés un bataillon nombreux
Fuit de l'âpre saison les frimas rigoureux,
Et d'un astre plus doux recherchant l'*influence*,
Va d'un printemps hâtif chanter la renaissance.
DE CHABANON.

D'un astre envenimé la maligne *influence*
A semé le trépas dans mes nombreux essaims.
DULARD, trad. de *l'Episode d'Aristée*.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du ciel l'*influence* secrète.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

INFORMER. *v. tr. Syn.* Avertir, instruire, apprendre, assurer, faire savoir, donner avis.

Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'*informer*.
BOILEAU, *Art poétique*.

Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important *dont je vais l'informer*.
RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. 2.

« On ne dit guère *informer quelqu'un*

d'un récit, mais les poètes peuvent quelquefois se mettre au-dessus de l'usage ordinaire. »

Geoffroy, *sur Racine, au lieu cité.*

Ne vous *informez* point ce que je deviendrai.
Racine, *Bajazet*, act. II, sc. 5.

D'Olivet, Laveaux, Geoffroy et La Harpe ont tous reconnu qu'il y avait un solécisme dans ce vers, et qu'il fallait absolument *ne vous informez pas de ce que* je deviendrai. Il était si facile, ajoute ce dernier, de mettre *ne me demandez point ce que je deviendrai*, que je soupçonne que, du temps de Racine, la construction dont il se sert était d'usage; elle n'en est pas moins incorrecte.

INFORTUNE. *n. f. Syn.* Misère, malheur, adversité, calamité, désastre, disgrâce, accident, évènement fâcheux; revers, renversement de fortune. *Epit.* Noble -, courageuse, longue -, timide -, craintive, dure -, amère, cruelle, terrible -. *Périph.* Destin contraire. *V.* misère.

La timide *infortune* aime à gémir dans l'ombre.
Dorat.

Votre noble *infortune* a fatigué les dieux.
Delille.

INFRACTEUR. *n. m.* Celui qui transgresse les lois, les traités. *Syn.* Trangresseur, violateur, prévaricateur. *Epit.* Coupable, criminel, téméraire, audacieux, punissable.

Tolumnius lui-même,
Infracteur des traités, voit son heure suprême.
Delille, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

C'est là qu'est l'ennemi, l'ennemi de vos dieux,
Et des traités rompus l'*infracteur* odieux.
Le même, même livre.

INFRÉQUENTÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est pas fréquenté.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux *infréquentés*,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas?
Delille, poëme des *Jardins*, ch. I.

Je me jète à travers des chemins écartés;
Je franchis des ravins, des rocs *infréquentés*.
Desaintange, trad. des *Métamorph.*

En parlant des instants qui ont suivi la création du monde, M. Firmin Didot a dit:

Et peu nombreux encor, les animaux divers
Des monts *infréquentés* parcourant les déserts, etc.
Trad. de la VIe *Églogue de Virgile.*

Ce néologisme, dont aucun poète ne doit faire aujourd'hui difficulté de se servir, est le privatif de *fréquenté*, participe de *fréquenter*, et doit, comme son simple, se mettre toujours après le nom.

INFRUCTUEUX, EUSE. *adj.* (*in-fruc-tu-eu* devant une consonne, *in-fruc-tu-eu-ze*). Proprement, qui ne rapporte pas de fruit; au figuré, qui n'apporte pas de profit. Au propre, les poètes en font un usage assez fréquent. *Syn.* Infécond, infertile, stérile. — Vain, inutile, impuissant, perdu, superflu.

Mettez la hache au pied de l'arbre *infructueux*.

Voyez-vous, au midi, de ce sol montueux
Le soleil échauffer les rocs *infructueux*.
Delille, *l'Homme des champs*, ch. II.

Il lutte, il frappe encore: efforts *infructueux!*
Le même.

INGLORIEUX, EUSE. *adj.* (*in-glo-ri-eu* devant une consonne, *in-glo-ri-eu-ze*). Sans gloire, privé de gloire.

Trop heureux de cacher dans un asile sûr
Mes jours *inglorieux* et mon destin obscur.
Delille, *les trois Règnes de la Nature*, ch. III.

Remercions Delille de nous avoir donné ce néologisme qui peut être fort utile aux poètes. Il signifie qui est privé de la gloire qu'il avait lieu d'attendre, à laquelle il se croyait en droit de prétendre, idée qu'aucun mot n'exprimait avant lui.

INHONORÉ, ÉE. *adj.* (*i-no-no-ré*). Privé d'honneur.

Esménard dit en parlant de la fin déplorable de M. Lamanon, qui périt victime de la fureur des sauvages, dans l'expédition de l'infortuné de la Pérouse, et fut privé des honneurs de la sépulture:

Les vents ont dispersé ta cendre *inhonorée*.
La Navigation, ch. VIII.

Ce néologisme n'est pas dû au poète, et il paraît qu'il l'a emprunté à Raynal, qui avait dit dans *l'Histoire philos. des deux Indes*, tom. VII, pag. 107 (1781):

« O Dogeron! ta cendre *inhonorée* repose dans quelque endroit peut-être inconnu de Saint-Domingue ou de la Tortue. »

Déshonoré présente un sens bien différent que celui de *inhonoré*. Comme c'est le privatif de *honoré*, part. du verbe *honorer*, il ne peut, comme ce participe, être placé qu'après le nom.

INHOSPITALIER, IÈRE. *adj.* (*i-nos-pi-ta-lié* devant une consonne, *i-nos-pi-ta-liè-re*). L'Académie définit ce mot par qui n'exerce point l'hospitalité, inhumain envers les étrangers. Définition qui peut être exacte pour la prose où ce mot ne se dit que des personnes; mais, dans les vers ou dans la prose poétique, il s'applique bien aux choses ainsi que son simple *hospitalier*, et il signifie qui ne peut servir de refuge, qui ne prête

paa un abri favorable, contraire à l'hospitalité, où il est dangereux de s'arrêter, de séjourner.

Oui, noos sommes des dieox; vos voisios criminels,
Dura, *inhospitaliers*, vont expier leurs fautes.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VIII.

J'entrai dans l'Arcadie, et parus à la cour,
Palais d'un roi tyrau, cour *inhospitalière*.
Le même, liv. I.

Et sur ses gonds muets, triste, *inhospitalière*,
Refuse de tourner la porte solitaire.
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, ch. III.

L'oiseao quitte son nid, le monstre sa tanière,
Et toot fuit de ce bois l'ombre *inhospitalière*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

INHUMAIN, AINE. *adj.* (*i-nu-mein*, *i-nu-mè-ne*). Sans humanité, contre l'humanité. *Syn.* Cruel, barbare, féroce, impitoyable, inexorable, insensible. Il se dit des personnes et des choses.

On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets *inhumains*,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses. —
Elles sont done pour nous *inhumaines*, affreuses.
VOLTAIRE, *Oreste*.

« Quoique des nouvelles puissent être cruelles, elles ne sauraient être *inhumaines* : *cruelles* se dit également des choses et des personnes : *inhumaines* ne se dit des choses que quand elles blessent l'humanité. *Un traitement inhumain*, *un supplice inhumain*, etc. ; des nouvelles ne sauraient blesser l'humanité, et une pareille épithète blesse trop la langue et le goût. »

LA HARPE, *Cours de litt.*, t. X, p. 239.

On appèle *inhumaine*, dans le langage des amants, une femme qui ne répond pas à la passion de celui dont elle est aimée ; *bergère inhumaine*. Acad.

En ce seus il se prend aussi comme nom :

Pauvres amants, quelle erreur
D'adorer des *inhumaines* !
MOLIÈRE.

Mais, dans cette acception, ce mot soit adjectif, soit nom, est du style familier, il peut être employé dans une chanson, dans une idylle, dans une comédie, mais il doit être banni de la tragédie, et l'exemple de Racine n'est pas à suivre quand il fait dire à Oreste :

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amène?
L'amour me fait ici chercher une *inhumaine*.
Andromaque, act. I, sc. 1.

et encore quand il fait dire à Pylade dans la même scène :

Il l'aime: mais enfin cette veuve *inhumaine*
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine.

Voltaire et M. Desaintange ont fait rimer *inhumains* avec les *humains*, synonyme de mortels, hommes. — *V. Traité de la Versific.*, pag. 48.

INJURE. *n. f.* Tort, outrage ou de fait ou de parole. Il se preod plus particulièrement, dans le style familier, pour parole offensante, outrageuse. *Syn.* Tort, préjudice, offense, outrage — Invective, insulte, avanie, parole injurieuse, propos offensant, sottise, grossièreté. *Epit.* Sensible, vive, piquante, mordante, horrible, insupportable, légère, impunie, réparée.

L'*injure* au front superbe, au regard sans pitié.
VOLTAIRE.

Livrez ce cœur farouche *aux affronts de l'injure*.
Le même.

Les cruels oppresseurs. . . . .
Dans leur coupable sang ont lavé cette *injure*.
J. B. ROUSSEAU.

Son poil passe en blancheur la neige la plus pure
Qui du pied des passants n'a pas senti l'*injure*.
DESAINTANGE.

« Racine a dit :

Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures?
Souffrirai-je à la fois ta gloire et mes *injures?*

Racine, dit Luneau de Boisgermain, a trouvé moyen d'employer très-heureusement le mot *injures* dans le sens d'*invectives*, quoique, dans cette acception, *injure* ne soit pas noble. Cette expression, qui s'emploie très-bien lorsqu'elle signifie injure faite ou reçue, devient basse et triviale lorsqu'elle signifie parole injurieuse; et il faut beaucoup d'art pour l'employer en ce sens dans le style noble. On en trouve encore un exemple dans Andromaque :

Je crains votre silence, et non pas vos *injures*.

cet exemple n'est pas, à beaucoup près, si heureux que le premier, où la bassesse du mot *injure* est relevée par la noblesse du mot *gloire*. »

LAVEAUX, *Dict. des Difficult. de la Lang. française*.

Dire des injures est une expression basse absolument bannie de la haute poésie, mais Racine n'a pas hésité de dire:

N'attendez pas ici que *j'éclate en injures*.
Bérénice, act. IV, sc. 5.

et Crébillon après lui :

Mais n'attends pas ici que *j'éclate en injures.*
Xercès, act. II, sc. 7.

On appèle figurément injure du temps, des ans, de l'air, etc., le tort, le dommage que le temps par sa durée, le temps et l'air par leur intempérie, leurs variations sont susceptibles de causer.

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Des débris d'un vieux vase, autre *injure des ans.*
La Fontaine, *Philémon et Baucis.*

En ces lieux découverts notre bergère assise,
Aux *injures du hâle* exposait ses attraits.
Le même, *la Captivité de St-Malc*, poème.

INNAVIGABLE. *adj.* des deux genr. (*in-na-vi-ga-ble*). Où l'on ne peut naviguer. *Les glaçons rendent cette mer innavigable.* Acad.

Hardi nocher, vainqueur d'une onde *innavigable.*
Delille, trad. du *Paradis perdu*, liv. X.

INNOCEMMENT. *adv.* (*i-no-sa-man* devant une consonne). Avec innocence, sans fraude, sans malice, avec simplicité.

Delille a employé ce mot dans le sens de sans nuire, sans blesser, sans causer de dommage.

Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
Tourne autour de son front en brillante couronne,
Et d'un léger éclair l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue *innocemment.*
Trad. de *l'Enéide.*

Cette nouvelle acception de ce terme est favorable à la poésie.

INNOCENCE. *n. f.* (*i-no-san-ce*). *Syn.* Pureté, candeur, ingénuité, franchise, naïveté, simplicité. *Epit.* Aimable, pure, douce –, candide –, timide –, craintive, faible, modeste, paisible, tranquille, religieuse, crédule, simple –, opprimée, vengée, reconnue, perdue, feinte, au front pur, au front serein.

Peins la douce *innocence* avec un front tranquille.
Lemière, poème de *la Peinture.*

Les charmes ingénus de la pure *innocence.*
Bérenger.

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide *innocence*
Passer subitement à l'extrême licence.
Racine, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

« Ripa et Cochin personnifient l'*innocence* sous les traits d'une jeune fille couronnée de palmes, l'air doux et plein d'une aimable pudeur, qui se lave les mains dans un bassin posé sur un piédestal ; près d'elle est un agneau blanc, symbole le plus sensible de l'innocence. » Noel, *Dict. de la Fable.*

INNOCENT, ENTE. *adj.* (*i-no-san* devant une consonne) Qui ne nuit pas, qui n'est pas coupable, exempt de malice. Il se dit des personnes et des choses et peut suivre ou précéder le nom suivant le goût et l'harmonie.

Puissent jusques au ciel vos soupirs *innocents*
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Racine, *Esther*, act. I, sc. 2.

Je puis lever au ciel une *innocente* main.
Thomas.

Dans leurs flancs *innocents* tu conduisais sa main.
Gresset.

Charnier des Innocents. V. charnier.

INODORE. *adj.* des deux genr. Sans odeur. Ce mot, dit avec raison M. Féraud, peut être regardé comme un heureux néologisme, dont on peut bien augurer.

La Tulipe s'élève : un port majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les cours bizantins mérite qu'on l'adore
Et lui font pardonner son calice *inodore.*
Roucher, poème des *Mois*, avril.

INOFFENSÉ, ÉE. *adj.* Qui n'est point offensé, qui n'a point encore été offensé, attaqué, insulté ; intact, qui n'a point encore été entamé.

Mais la superbe tour qui domine la place,
Encore *inoffensée*, insulte leur audace.
Baour-Loamian, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

Ce néologisme, qui est le privatif d'*offensé*, participe d'*offenser*, ne peut, comme son simple, se placer qu'après le nom qu'il modifie.

INONDATION. *n. f.* (*i-non-da-ci-on*). Débordement d'eau qui inonde un pays. *Syn.* Débordement, crue d'eau, irruption, torrent. *Epit.* Terrible, effroyable, fâcheuse, ruineuse, subite, prompte –, soudaine, vaste –, impétueuse, désastreuse, rapide. *Périph.* Des fleuves, des torrents débordés le cours, les flots impétueux.

TABLEAU D'UNE INONDATION.

Eh ! qui ne connaît pas ses ravages affreux (les ravages de l'eau) ?
Soit que le ciel s'épanche en torrents désastreux,
Soit qu'aux antres profonds les ondes prisonnières
De ses grands réservoirs aient brisé la barrière,
Ne perdez point de temps, malheureux, sauvez vous,

Fuyez; je vois venir les vagues en courroux;
Elles viennent. Déja, telle que le tonnerre,
Leur masse impétueuse ébranle au loin la terre :
Ainsi que, de leurs flots inondant nos sillons,
Les bataillons pressés suivent les bataillons;
Ainsi, précipitant leur course vagabonde,
La vague suit la vague et l'onde pousse l'onde.
L'épouvante a saisi le peuple des hameaux,
Il emmène en tremblant ses brebis, ses taureaux;
L'un emporte son fils, cet autre son vieux père;
Chacun fuit le trépas et prévoit la misère.
Celui qu'en ses foyers l'espoir a retenu
Bientôt voit jusqu'à lui le torrent parvenu;
De moment en moment, et d'étage en étage,
Tout prêt à l'engloutir s'accroît l'affreux orage :
Des caveaux de Bacchus aux greniers de Cérès
Il s'élance, il poursuit ses terribles progrès.
Lui du haut de son toit, dans un morne silence,
Pâle, les mains au ciel, voit ce déluge immense
Entraîner en grondant arbres, bergers, troupeau,
Le vieillard dans son lit, l'enfant dans son berceau,
Des moulins, des maisons les solives flottantes,
Les barques sans rameurs sur l'onde bondissantes,
La dépouille des prés, les trésors des sillons.
Déja l'onde à ses pieds écume à gros bouillons,
L'assiège, le poursuit, l'atteint et l'environne,
Enfin, sous les assauts de la vague qui tonne,
Tremblant, il sent fléchir ses fragiles lambris;
Il tomba; il se confond dans ce vaste debris,
Tandis qu'au haut d'un mont sa famille plaintive
Pleure et suit sur les eaux sa maison fugitive.
DELILLE, *les Trois règnes de la Nature*, ch. III.

Inondation se dit figurément d'une grande multitude de peuple qui envahit un pays. L'Occident était troublé par *l'inondation des Barbares* (Bossuet); et par dénigrement d'une grande multitude de choses : *Une inondation d'écrits, de brochures.* Acad.

INONDER. *v. tr.* (*i-non-dé* devant une consonne). *Syn.* Submerger, noyer, couvrir d'eau. Il se dit aussi figurément, et signifie couvrir, remplir.

Des torrents de poussière *inondent* les sillons.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Et du haut des remparts un torrent sulfureux
Inonde l'ennemi d'un deluge de feux.
Le même, trad. du *Paradis perdu*, liv. II.

Cet hymen exécrable et cet horrible nuit
Qui, cachant les forfaits des lâches Danaïdes,
Inondèrent de sang leurs couches homicides.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Je peindrai le carnage *inondant* les sillons,
Les souverains armés et leurs fiers bataillons.
Le même, liv. VII.

Le soleil à flots d'or *inonde* les coteaux.
DORAT.

Inonder se dit métaphoriquement pour se répandre en grand nombre, se jeter, venir tumultueusement.

Du temple orné partout de festons magnifiques
Le peuple saint en foule *inondait* les portiques.
RACINE, *Athalie*, sc. I.

Tels *inondant* la rive à flots tumultueux
En groupes accouraient les Grecs impétueux.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. II.

Quel est ce noir torrent qui descend des montagnes
Et roule avec fracas ses flots tumultueux ?
C'est Lathmon, son armée *inonde* nos campagnes
Et porte vers Selma ses pas impétueux.
BAOUR-LORMIAN, *Poésies d'Ossian*, Lathmon.

INONDÉ, ÉE. Participe d'*inonder*. Il se prend au propre, comme au figuré, dans toutes les acceptions de son verbe.

A flots impétueux les fleuves débordés
Précipitent leurs cours sur les champs *inondés*.
DESAINTANGE.

Le coursier *inondé* d'une bouillante écume.
ROUCHER.

Au lieu de ces vallons, de ces bosquets chéris,
Où d'un souffle amoureux doucement fécondée
La terre au loin sourit de parfums *inondée*, etc.
DUPUY-DES ISLETS.

Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé
Devant toi s'embellit de lumière *inondé*.
LEMIÈRE, *Poème de la Peinture*, ch. II.

On a vu les champs d'Idumée
Inondés de leurs bataillons.
J. B. ROUSSEAU, *Ode XVII*, liv. I.

INQUIET, ÈTE. *adj.* (*ein-ki-è* devant une consonne, *ein-ki-è-te*). *Syn.* Agité, tourmenté, troublé, chagrin, turbulent, remuant. — Défiant, soupçonneux, soucieux. Il se dit principalement des personnes, des passions et des mouvements de l'ame.

Mais à l'homme *inquiet* le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
L. RACINE, *le poème de la Religion*, ch. II.

L'Ambition sanglante, *inquiète*, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Ah! prince, où courez-vous? quelle ardeur *inquiète*
Parmi vos ennemis en aveugle vous jete ?
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 3.

Ses gestes *inquiets* expliquent son désir.
DEFONTANES.

INQUIÉTÉ, ÉE. *adj.* Racine l'a employé comme synonyme d'*inquiet* et par conséquent en a fait un adjectif. L'abbé d'Olivet et après lui M. Féraud ont blâmé cette expression; quant à moi, s'il m'est permis d'émettre mon opinion, je dirai que je partage celle de Racine fils et de Geoffroy, et que je tolérerais dans un poète cette synonymie que je regarderais comme une faute dans un prosateur.

N'en doutez point, seigneur, mon ame *inquiétée*
D'une crainte aussi juste est sans cesse agitée.
RACINE, *Alexandre*, act. II, sc. 1.

Racine s'en est encore servi dans *Andromaque :*

La Grèce en ma faveur est trop *inquiétée.*
Act. I, sc. 2.

« Il est vrai qu'inquiété signifie *tracassé*, *tourmenté*, *poursuivi* par quelqu'un ou par quelqu'objet extérieur ; *inquiet* signifie qu'on s'inquiète soi-même ; mais l'observation est minutieuse : il ne faut pas gêner à ce point les poètes. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

INSCRIPTION. *n. f.* (*eins-crip-ci-on*). Légende, épigraphe, énoncé clair et précis, écrit gravé sur le marbre, la pierre, le cuivre ou l'airain, aux édifices, aux monuments publics ou particuliers, pour conserver la mémoire de quelque personne, de quelque évènement considérable, ou pour graver dans l'esprit une pensée profonde et morale. L'inscription, comme le madrigal et l'épigramme, renferme assez souvent une louange ou un trait de satire. *Epit.* Heureuse, noble –, précise, prolixe, courte –, honorable –, satirique, médisante, sépulcrale, funèbre, antique, historique, ancienne, vieille –, morale.

L'utile *inscription*, fille de Mnémosyne,
Des grands évènements consacre l'origine ;
Sacrée, annonce un Dieu, console les tombeaux ;
Morale, avertit l'homme et des biens et des maux ;
Héroïque, aux exploits anime un grand courage.
Pourriez-vous hésiter sur le choix du langage ?
Du latin plus concis la docte obscurité
Vaut-elle du français la vulgaire clarté ?
Un grand sens, peu de mots ; simple et vrai quo le style
Imprime au fond des cœurs un souvenir fertile.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

INSCRIPTION SUR UN CADRAN SOLAIRE.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien ? tenez-vous-y ;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.
VOLTAIRE.

INSCRIPTION SUR UNE FONTAINE.

Comme, de son urne épanchée,
La source en se cachant laisse couler ses flots ;
Qu'ainsi coulent vos dons répandus à propos,
Mais que la main reste cachée.

« Les inscriptions doivent être simples, courtes et familières. La pompe et la multitude des paroles n'y valent rien, et ne sont point propres au style grave qui est le vrai style des inscriptions. Il est absurde de faire une déclamation autour d'une médaille ou au bas d'un tableau, surtout lorsqu'il s'agit d'actions qui, étant d'elles-mêmes toutes grandes et toutes merveilleuses, n'ont pas besoin d'être exagérées. Il suffit d'énoncer simplement les choses pour les faire admirer »....

BOILEAU, *Discours sur le style des Inscript.*

INSOLENT, ENTE. *adj.* (*ein-so-lan* devant une consonne). *Syn.* Effronté, audacieux, impertinent, hardi, irrévérent, incivil, impoli, grossier, indécent, messéant.

Quelle *insolente* main frappe à coups redoublés ?
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 1.

Il se prend aussi comme synonyme de superbe, orgueilleux, présomptueux.

D'esclaves entourés, sur un char *insolent*,
Ils (les conquérants) foulaient à grand bruit la terre.
ROUCHER, *les Leçons de la Mort*, chant funèbre.

J'ai peint des favoris la disgrâce commune,
Séjan précipité du char de la fortune,
Son bonheur *insolent*, et son règne d'un jour
Des fastes de la terre effacé sans retour.
ROCHON DE CHABANNES, *les Souhaits.*

Peut-être l'usage trivial et abusif qu'on a fait dans ces derniers temps du mot *insolent*, où l'on disait un *bonheur insolent* pour un bonheur extraordinaire, surprenant, une *fortune insolente* pour une fortune prodigieuse et telle qu'on n'a pas coutume d'en voir, peut-être, dis-je, cet usage rendrait-il ridicule aujourd'hui l'expression de *bonheur insolent.* Voilà un de ces caprices que l'écrivain ne peut pas prévoir.

INSOMNIE. *n. f.* (*ein-som-nie*). Privation de sommeil. *Epit.* Longue –, cruelle –, fatigante –, incommode, inquiète.

Exhalant en soupirs sa tristesse farouche,
De sa longue *insomnie* il tourmente sa couche ;
Il se roule, il se lasse à chercher le repos ;
Tout son sang embrasé précipite ses flots,
Jusqu'à l'heure où l'Aurore humide de rosée,
Apporte un peu de calme à son ame épuisée,
Et, chassant de la nuit les humides vapeurs,
Rend et le jour au monde et l'espérance aux cœurs.
DELILLE, poème de *l'Imagination.*

INSPIRATEUR, TRICE. *adj.* Qui inspire, *génie inspirateur.* Acad.

Fier de s'appartenir, le mortel studieux,
Des bois *inspirateurs* ami silencieux,
N'ira point, s'arrachant à ses loisirs utiles,
User son avenir en des cercles futiles.
MILLEVOYE, *Discours sur l'Indépendance de l'homme de Lettres.*

L'Académie ne donne pas de féminin à cet adjectif, ce qui n'a pas empêché M. Delille de dire, d'abord dans sa traduction des *Géorgiques :*

Que dis-je! autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe *inspiratrice* éclaire encor sa veille.

et ensuite dans son poëme intitulé *le Malheur et la Pitié* :

O toi! l'*inspiratrice* et l'objet de mes chants.

Louons ce poëte d'avoir donné un féminin à *inspirateur*, féminin dont peuvent également user les écrivains en prose.

« La Fable et la Fiction furent, dit M. Roquefort, les seules divinités *inspiratrices* des écrivains dont nous parlons. »

Glossaire de la langue Romane, discours préliminaire, pag. 27.

INSPIRATION. *n. f.* (*ein-spi-ra-ci-on*). *Syn.* Insinuation, suggestion, mouvement du ciel, influence d'un génie. *Epit.* Divine, céleste, heureuse, secrète, sainte, vive, puissante. *Périph.* En parlant des poètes : Enthousiasme poétique, fureur poétique, moment de verve.

De l'*inspiration* les sublimes transports
Échauffent son génie et dictent ses accords.
DELILLE.

On peut citer les vers suivants comme des vers d'inspiration, comme des vers inspirés par le dieu de l'Harmonie.

Mais quel souffle divin m'emflamme?
D'où nait cette soudaine horreur?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une poétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inspire et m'éclaire;
C'est lui, je le vois, je le sens.
Mon cœur cède à sa violence.
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accents.
J. B. ROUSSEAU.

INSPIRER. *v. tr.* Proprement, souffler dans, faire entrer dans... en soufflant, comme quand on dit *inspirer de l'air dans les poumons d'un noyé, d'un enfant.*

C'est probablement en suivant cette acception première du verbe *inspirer* que Racine a dit dans *Alexandre*, act. III, sc. 6 :

Et quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs *inspireront l'amour.*

D'Olivet, Féraud, et, en dernier lieu, le commentateur Geoffroy, ont blâmé *inspirer dans* au lieu d'*inspirer à*. Il est sûr qu'en ce sens, l'usage n'admet que ce dernier régime :

Ignorez-vous. . . . .
Et que son souffle seul (le souffle de Dieu)
inspire
L'ame à tout ce vaste univers.
J. B. ROUSSEAU, *Ode II*, liv. I.

Inspirer signifie au figuré faire entrer dans le cœur, dans l'esprit, quelque mouvement, quelque dessein, quelque pensée. Il se prend en bonne et en mauvaise part. *Dieu l'a bien inspiré. C'est la jalousie, l'envie, l'ambition qui lui ont inspiré cette pensée.* Acad. Inspirer l'amour, la haine, l'effroi, etc.

Syn. Souffler, insinuer, suggérer, induire, inciter, instiguer, inviter, porter, pousser, solliciter, exciter, encourager, engager. — Illuminer, éclairer. — Faire germer, faire éclore, faire naître une idée ou un sentiment.

Je vois que la sagesse elle-même t'*inspire :*
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 5.

Dieu des vers et du jour, Phébus, *inspire-moi.*
LA FONTAINE.

Il (l'Amour) descend, il s'arrête aux champs de la Sicile
Où lui-même *inspira Théocrite et Virgile.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

. . . Ta douce présence *inspire mon génie*,
Soit quand la nuit revient, soit lorsque le soleil
Prête ses feux naissants à l'orient vermeil.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. VI.

La fureur sainte qui m'anime
M'inspire un cantique sublime.
L. RACINE, *Ode tirée du Psaume XLIV.*

A leurs légions indomptables
Bellone *inspire sa fureur ;*
Le bruit, l'épouvante et l'horreur
Devancent leurs flots redoutables.
J. B. ROUSSEAU, *Ode à M. Grimani.*

INSTRUIRE. *v. tr.* (*ein-strui re*). *Syn.* Apprendre, enseigner, donner des leçons. — Former, dresser, élever, gouverner. — Avertir, informer, faire connaître, faire savoir, donner avis. — Débrouiller, éclaircir.

Mon fils. . . . .
Va quitter mon palais pour voler dans vos rangs;
Instruisez aux combats son précoce courage,
Qu'il en fasse sous vous le noble apprentissage.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

Ici de Montausier la généreuse voix
Instruisit aux vertus l'héritier de nos rois.
VICTORIN-FABRE, *les Embellissements de Paris.*

Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.
CORNEILLE, *le Cid*, act. I, sc. 4.

Cette expression a été reprise par l'Académie dans ses décisions sur le *Cid*, mais heureusement que ces décisions n'étaient pas sans appel. « *Instruire d'exemple*, dit Voltaire, me paraît faire un très-bel effet en poésie, cette expression même semble y être devenue d'usage. » *Remarques sur le Cid.*

Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. II.

Crébillon a dit : vous, *que j'instruisis d'exemple.*

Je puis l'*instruire* au moins *combien* sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

« D'Olivet n'approuvait pas *instruire combien*, et l'usage de la prose n'admet pas cette façon de parler; mais c'est une ellipse permise en poésie. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Racine le fils observe que son père avait coutume d'employer le verbe *instruire* avec *que*, plutôt qu'avec *de*; et il cite pour preuve les vers suivants :

Bérénice est *instruite*
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
Bérénice, act. I, sc. 3.

Bientôt de Jésabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Athalie, act. IV, sc. 3.

Voici, dit M. Laveaux, dans son *Dictionnaire des Difficultés de la Langue française*, au mot *instruire*, quelques emplois de ce verbe que l'Académie n'a point indiqués :

. . . . . . Ne pourra-t-on m'*instruire*
Qui commande en ces lieux, *quel est* le sort d'Alzire;
Si Montèze *est esclave* et *voit* encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
VOLTAIRE, *Alzire.*

. . . . C'était pour nous *instruire*
Que souvent la raison suffit à nous conduire.
La même, *la Henriade.*

Son exemple *instruisait* bien mieux que ses discours.
Le même.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : ou ne m'*a* pas *instruite* à les entendre.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 5.

INSTRUMENT. *n. m.* (ein-stru-man devant une consonne). Au propre, outil qui sert à l'ouvrier, à l'artiste, etc.; au figuré, ce qui sert de moyen pour parvenir à quelque fin, ce qui sert à produire quelque effet. *Syn.* Outil, machine. — Moyen, organe, expédient, ressource, voie. *Epit.* Utile, commode, simple, tranchant, léger, pesant, poli, pointu, grossier, rustique, aratoire. Pour signifier les instruments du labourage, du jardinage, on dit par périphrase : Les armes de Cérès, un arsenal champêtre.

Hâte-toi de connaître
Ce qui doit composer ton *arsenal champêtre.*
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Ces *instruments* utiles,
Ces armes du travail qui rend nos champs fertiles.
LEBRUN.

Un bélier *instrument* d'assauts et de batailles
Avec moins de fracas ébranle les murailles.
DESAINTANGE.

Dans ces champs désastreux mon ame épouvantée
Longtemps retrouve encor ces boucliers épars,
Et ces casques rompus, et ces lances, ces dards,
Intruments de la mort, vieux débris des batailles,
D'un terrain malheureux déchirant les entrailles.
DUPUY-DES-ISLETS.

. . . . Allez et faites promptement
Elever de sa mort le honteux *instrument* (le gibet).
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 1.

On détache les nœuds, *instruments du trépas.*
Il n'est plus temps : Iphis a vu sa dernière heure.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XIV.

A son dos attaché pend un carquois d'ivoire;
Et ta main tient un arc, *instrument de ta gloire.*
Le même.

On dit dans un sens moral et figuré, c'est *l'instrument de sa fortune, de son bonheur, de son élévation, de sa destruction, de sa ruine*, etc., et dans cette acception instrument se dit des personnes et des choses. *Epit.* Noble, glorieux, innocent, aveugle, faible-, coupable, vil -, méprisable, odieux.

Force gens ont été l'*instrument de leur mal.*
LA FONTAINE.

Du courroux de Junon rigoureux *instrument*,
Argus de ses cent yeux la veille incessamment.
DELILLE.

Neptune, l'*instrument d'une indigne faiblesse*,
S'empara de mon cœur et dicta la promesse.
CRÉBILLON, *Idoménée.*

« *Instrument*, remarque La Harpe, est ici à contre-sens; *l'instrument d'une faiblesse* est celui qui la sert, et non pas celui qui l'inspire. »

Cours de Litt., tom. XI, p. 11.

On appèle *instrument de musique*, tout instrument fait pour rendre des sons harmonieux, comme sont les orgues, le luth, la harpe, le violon, le clavecin, le hautbois, la flûte, etc. *Epit.* Sonore, harmonieux, retentissant, doux, mélodieux, joyeux, juste, charmant -, délicieux, bruyant, rustique, discordant, lugubre, plaintif.

INSULTE. *n. f.* Mauvais traitement de fait ou de parole avec dessein d'offenser. *Syn.* Outrage, affront, avanie, injure, insolence. *Epit.* Légère, amère, cruelle, piquante, outrée, impunie.

Ce mot était autrefois du genre masculin. On trouve encore dans Boileau :

Évrard seul en un coin prudemment retiré
Se croyait à couvert de *l'insulte sacré.*
Le Lutrin, ch. V.

tieux puissants ennemis. . . . .
A mes sacrés autels font *un profane insulte.*
Le même, ch. VI.

INSULTER. *v. tr.* Faire une insulte. Figurément, attaquer, endommager, porter préjudice. *Syn.* Injurier, outrager, offenser, heurter.

. . . . Ah! dissipez ces indignes alarmes :
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne *vous insulter?*
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 1.

« Du temps de Vaugelas, *insulter* était un mot nouveau que ce grammairien trouvait excellent; cependant Coeffeteau n'osa s'en servir. Aujourd'hui il est très-usité, et convient à tous les genres de style quand on l'applique à la personne; mais s'il se rapporte à la chose il prend le régime du datif, et alors il n'appartient qu'au style noble. »
GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Il est vrai qu'*insulter à quelque chose* ne se dit guère que dans le style noble, soit en vers soit en prose ; mais on dit aussi dans la langue poétique *insulter quelque chose;* on dit en vers comme en prose *insulter quelqu'un* et *insulter à quelqu'un*, or quelle différence y a-t-il entre *insulter quelqu'un* ou *quelque chose* et *insulter à quelqu'un* ou *à quelque chose? Insulter quelqu'un* signifie proprement lui faire une insulte : *insulter quelqu'un de paroles.* Acad.

. . . . . Le bien ne saurait me tenter,
Puisqu'il faut pour l'avoir se laisser *insulter.*
DESTOUCHES.

Insulter quelque chose est une expression figurée, réservée à la haute poésie, et qui signifie endommager, nuire, entamer, mutiler, ravager, détruire, heurter, attaquer.

Ils s'animent l'un l'autre, et la lourde cognée
Insulte la forêt par le temps épargnée.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

Tous ces bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant *insultée.*
BOILEAU, *Epître* VI.

Insulter à quelqu'un ou *à quelque chose* semble joindre à l'idée d'insulte, d'outrage, celle de la supériorité que s'attribue celui qui insulte, et celle du mépris qu'il porte à la personne ou à la chose insultée. *Syn.* Mépriser, braver, affronter, défier, provoquer.

Ce même Agamemnon *à qui vous insultez*,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime, etc.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 5.

Et cesses *d'insulter à mon fils malheureux.*
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 3.

Achille seul, Achille à son amour s'applique!
Voudrait-il *insulter à la crainte publique?*
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

Nos superbes vainqueurs, *insultant à nos larmes*,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes.
Le même, *Esther*, act. I, sc. 4.

Le traître! *il insultait à ma confusion.*
Le même, act. III, sc. 1.

Rosset dit en parlant d'un fier étalon :

Il insulte à la peur, il brave le danger.
Poème de l'Agriculture, ch. V.

De Jupiter sur nous le bras appesanti
Livre aux enfants d'Argos leur malheureuse proie:
Sinon vainqueur *insulte aux désastres* de Troie.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Tel qu'un rocher battu par la vague orageuse,
Qui, s'avançant dans l'onde, et s'élançant dans l'air,
Et défiant les vents et la foudre et la mer,
Résiste à leur fureur, *insulte à leur menace.*
Le même, liv. X.

INTÉRÊT. *n. m.* (*ein-té-rè* devant une consonne). Ce qui importe, ce qui convient à l'honneur ou à l'utilité de quelqu'un. *Syn.* Avantage, profit, utilité. *Epit.* Vif-, tendre-, pressant, secret, réel, essentiel, cher, commun, privé, particulier, personnel, ménagé, blessé, lésé, sacrifié.

Votre *intérêt*, madame, est le seul qui me touche.
VOLTAIRE, *Mariamne*, act. II, sc. 5.

Connais tes *intérêts*, pèse-les et choisis.
Le même, *Olympie*, act. IV, sc. 2.

Je fie à mon ami l'*intérêt* de ma gloire.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVI.

Intérêt se dit en littérature de ce qui attache, de ce qui intéresse dans un morceau, dans une pièce de littérature. *Il y a des pièces bien versifiées qui tombent par le défaut d'intérêt.* Acad.

C'est ainsi qu'animé d'un rapide *intérêt*,
L'épisode à vos chants donne un nouvel attrait.
CHAUSSARD.

INTERPRÈTE. *n. m.* et *f. Epit.* Fidèle, heureux, infaillible, éclairé, zélé, saint, sacré, téméraire, funeste. L'interprète des dieux, périphrase pour prophète, prêtre, pontife. Delille a dit en parlant d'un ange :

Oh! comme tu sais bien, *interprète des dieux*,
Et rassurer mon cœur et déciller mes yeux.
Trad. du *Paradis perdu*, liv. XII.

Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit (fit des fleurs) ses *interprètes*,
Et peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeaient et répondaient pour lui.
DELILLE, *les trois Règnes de la nature*, ch. VI.

On dit figurément que les yeux sont les interprètes de l'ame, que la bouche est l'interprète du cœur, pour dire qu'ils servent à faire connaître les sentiments de l'ame.

De mon cœur en tout temps ma bouche est l'*interprète.*
RACINE.

La bouche était du cœur la fidèle *interprète.*
REGNARD, *Epître à M. l'abbé de Bentivoglio.*

INTERROGATION. *n. f.* (*ein-té-ro-ga-ci-on*). Question, demande qu'on fait à quelqu'un. *Syn.* Demande, question, enquête, interrogatoire, interrogat, ces trois derniers appartiennent au style du barreau. *Epit.* Longue –, captieuse. La longueur du mot *interrogation* est un obstacle à son admission en poésie.

L'INTERROGATION est une figure de rhétorique par laquelle le poète ou l'orateur se fait à lui-même ou à ceux qui l'écoutent plusieurs questions pressées, moins pour en avoir la solution, que pour confondre son adversaire, pour presser, convaincre ses auditeurs. Cette figure convient aux passions véhémentes, comme la colère, l'indignation, etc.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appèle?
Pour qui sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux sortis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes...
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 6.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J. B. ROUSSEAU.

INTERROGER. *v. tr.* (*ein-té-ro-gé* devant une consonne). *Syn.* Questionner, demander, s'informer, s'enquérir, faire des demandes, des questions.

Ma vie est un témoin qu'il faut *interroger.*
IMBERT.

Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône *interroge* les rois.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

. . . .
Et sa bouche orgueilleuse exhalant le blasphême,
Va jusque sur son trône *interroger* Dieu même.
BONNEVILLE.

L'Académie ne dit qu'*interroger quelqu'un sur* ou *touchant quelque chose*, et Racine a dit :

Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort *interroge les dieux.*
La Thébaïde, act. II, sc. 1.

(*De l'état de son sort* présente une redondance, ainsi que la remarque en est faite ailleurs.)

. . . Elle amène aussi cette jeune Ériphile
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui *de son destin*, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide *interroger Calchas.*
Iphigénie, act. I, sc. 4.

Je suis de l'avis de M. Laveaux, qui pense qu'*interroger de.....* est un tour latin qui doit être permis en poésie.

Les poètes font un fréquent usage du verbe *interroger* : ils l'emploient dans le sens de consulter, éprouver, examiner, chercher, considérer, essayer, tenter.

Là, Bouillon, présidant le conseil assemblé,
Interroge des chefs la longue expérience.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. XIX.

Des victimes vous-même *interrogez* le flanc.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

On ouvre la victime, et son œil curieux
Dans la fibre sanglante *interroge* les dieux.
FAYOLLE.

Je reviens sur mes pas, et d'un œil curieux
Mes avides regards *interrogent* ces lieux.
DELILLE.

Ce héros, cependant, d'un roc gagne la cime,
Et de la mer au loin *interroge* l'abîme.
Le même.

En parlant des chiens de chasse, ce poète a dit :

Et des chiens attroupés l'instinct intelligent
Déjà d'un nez avide *interroge* le vent.
Trad. de l'*Énéide*, liv. IV.

De ses larges naseaux, qu'il présente aux Zéphyrs,
L'animal (l'étalon) arrêté sur les monts de la Thrace,
De son épouse errante *interroge* la trace.
ROUCHER, *poème des Mois*, ch. V.

Ce superbe coursier, votre esclave farouche,
Que votre main légère *interroge* sa bouche,
Il répond à l'instant, et, docile à vos lois,
Comprend chaque signal du frein et de la voix.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VII.

Ainsi devant Renaud ces nymphes bocagères
Paraissent, et leurs mains rapides et légères
Du théorbe et du luth *interrogent* les sons.

BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivr.*, ch. XVIII.

INTRANSITIF. *adj. m.* Terme de grammaire. Il se dit des verbes qui expriment des actions qui ne passent point hors du sujet qui agit ; par conséquent ces verbes n'ont pas de complément ou régime direct : *marcher*, *sortir*, *parler*, *dîner*, *souper*, *soupirer*, *murmurer*, *gazouiller*, etc., sont des verbes intransitifs ou neutres. Un des priviléges de la poésie, c'est de rendre transitifs, c'est-à-dire, de donner un complément direct à plusieurs verbes qui de leur nature sont intransitifs. Le prosateur, par exemple, dirait l'obstacle *fait croître* son amour, où le poète osera dire l'obstacle *croît* son amour.

M'ordonner du repos, c'est *croître mes malheurs*.
CORNEILLE, *le Cid*, act. II, sc. 7.

Que ce nouvel honneur va *croître son audace!*
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 3.

Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers *que soupirait* Tibulle.
BOILEAU, *Art poétique*.

Siége de la pudeur, ta bouche sans détour
N'a jamais *murmuré les plaintes* de l'amour.
DUPUY-DES-ISLETS.

Tel un loup furieux, de butin affamé,
Qu'on chasse, encore à jeun, d'un bercail alarmé,
Hurle les longs regrets de sa rage impuissante.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme*.

Et de tes chers ramiers la nombreuse volée
Viendra te *roucouler ses longs soupirs* d'amour.
NOTARIS.

Les oiseaux *gazouillant leurs aimables concerts*.
DEMOUSTIER, *Lettre IV sur la Mythologie*.

Le chantre désolé *lamentant son malheur*.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

INTRIGUE. *n. f.* Pratique secrète qu'on emploie pour faire réussir une affaire. *Former, conduire, ourdir une intrigue; démêler, dénouer, débrouiller une intrigue. Syn.* Menées, pratiques sourdes, adresse, artifice, machination, cabale, ligue, brigue, stratagème, tracasseries. *Epit.* Lâche, sourde, secrète, obscure, artificieuse, subtile, adroite, tortueuse, conduite, ourdie, démêlée, dénouée, débrouillée.

Ne descendons jamais à de lâches *intrigues*.
BOILEAU.

« Autrefois plusieurs le faisaient masculin, et quelques poètes disaient *intrique* pour le faire rimer avec *pratique* et autres mots en *ique*. P. Corneille fournit des exemples de l'un et de l'autre.

Mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de *fâcheux intriques*.
Le Menteur, act. I, sc. 6.

Je connais avant lui la cour et ses *intriques*,
J'en connais les détours, j'en connais les pratiques.
Polyeucte.

Il écrit *intrique* même en prose. *V.* l'épître qui est avant la comédie du Menteur. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Langue fr.*

Dans le dramatique on appèle *intrigue* les différents incidents qui forment le nœud d'une pièce. *L'intrigue de cette comédie est bien démêlée, est trop compliquée. Le dénoûment de l'intrigue.*

Je me ris d'un auteur qui. . . . . . .
Et qui debrouillant mal une pénible *intrigue*
D'un divertissement me fait une fatigue.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

INVAINCU, UE. *adj.* (*ein-vein-ku*). Qui n'a jamais été vaincu. Ce n'est point à Corneille que nous sommes redevables de ce mot, comme le dit M. Féraud, car il se trouve déja dans J. le Maire de Belges, dans le *Dict. des Rimes* de De la Noue, et dans d'autres auteurs antérieurs à notre tragique.

Les fameux biberons à tauper *invaincus*.
S. AMANT.

J'ai le (fais Achille) brusque et hautain, actif et convoiteux,
Ardent, impitoyable, *invaincu*, dépiteux.
LAFRESNAYE-VAUQUELIN, *Art poétique*, liv. I.

Assemblez sur mon corps la France et l'Italie,
Et toutes ces cités qui sentirent les coups
De ma dextre *invaincue*, et m'enterrez dessous.
RONSARD, *prosopopée de feu François de Lorraine*.

Corneille n'a donc fait que rajeunir cet ancien mot que Voltaire regardait comme un terme hasardé et nécessaire.

Ton bras est *invaincu*, mais non pas invincible.
CORNEILLE, *le Cid*, act. II, sc. 2.

Que reste-t-il à dire ? un courage *invaincu*.
Le même, *la suite du Menteur*, act. II, sc. 8.

Ce bonheur a suivi leur courage *invaincu*.
Le même, *Horace*, act. III, sc. 6.

« Ce mot *invaincu* n'a été employé que par Corneille », (les exemples que j'ai rapportés prouvent que Voltaire se trompe ici aussi bien que M. Féraud) « et devrait l'être, je crois, par tous nos poètes. Une expression si bien mise à sa place dans le Cid, et dans cette admirable scène, ne doit jamais vieillir. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille*; Horace, act. III, sc. 6.

. . . . On la vit toujours ferme
Opposer au vainqueur un courage *invaincu.*
SAURIN, *Spartacus*, act. IV, sc. 3.

Que mes braves guerriers, et vos Grecs *invaincus*,
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
VOLTAIRE, *Olimpie*, act. IV, sc. 2.

De soldats-citoyens cette intrépide élite,
Cette élite *invaincue* est pour jamais détruite.
Le marquis de XIMENEZ, *à mes Compagnons*, pièce insérée dans l'*Alm. des Muses* (1789).

L'Académie, qui ne prend jamais l'initiative et qui d'ordinaire ne sanctionne que tardivement les mots nouveaux ou renouvelés, a enfin porté, dans sa dernière édition, ce terme que réclamait M. Pougens dans son vocabulaire des nouveaux privatifs français. *Invaincu* est le privatif de *vaincu*, participe de *vaincre*; et il ne peut, de même que son simple, être placé qu'après le nom qu'il modifie.

INVENTION. *n. f.* (*ein-van-ci-on*). Faculté d'inventer, l'action d'inventer et aussi la chose inventée. *Syn.* Esprit créateur, génie inventif, imagination, sagacité, subtilité d'esprit. — Adresse, artifice, moyen. — Création, découverte, rencontre. *Epit.* Heureuse, féconde, fertile, poétique, ingénieuse, industrieuse, adroite, précieuse, utile, salutaire, tardive, moderne, grossière, funeste, dangereuse.

Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille *inventions.*
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

L'invention, en termes de littérature, est, dit M. Laveaux, l'action d'imaginer ou de choisir des sujets convenables, d'y découvrir, d'y saisir, d'y développer ce que n'y voit pas le commun des hommes.

Féconde *invention !* à ta noble imposture
Jupiter dut sa foudre et Vénus sa ceinture;
Et l'Amour dont toi-même as tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.
De prestiges charmants la terre se décore.
Au trône des jardins siégent Pomone et Flore;
La Dryade et le Faune habitent les forêts,
Et la blonde Cérès jaunit l'or des guérets.
Sous la sensible écorce une nymphe repose;
C'est le sang de Vénus qui teignit cette rose;
Ce murmure léger, qu'apporte le Zéphyr,
D'une tendre Naïade est peut-être un soupir.
MILLEVOYE, *l'Invention poétique.*

INVERSION. *n. f.* (*ein-ver-ci-on*). Terme de grammaire. Transposition, changement de l'ordre dans lequel les mots ont accoutumé d'être rangés dans le discours ordinaire.

Les langues analogues, c'est-à-dire celles où les mots suivent plus strictement l'ordre des idées, admettent moins d'inversions que les langues dites *inversives*, et par conséquent sont moins favorables au poëte et à l'orateur : malheureusement la langue française est de ce nombre.

Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie ou la Grèce?
Notre langue, un peu sèche et sans *inversions*,
Peut-elle subjuguer les autres nations?
VOLTAIRE.

De grands mots entassés l'appareil fastueux,
Et de l'*inversion* l'embarras tortueux.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Il ne faut pas croire cependant que toute inversion soit bannie du langage français; il en est au contraire qui contribuent singulièrement à l'élégance, à la force du discours; mais il en est aussi que réprouvent la raison et le goût, parce qu'elles sont dures, forcées, ou qu'elles nuisent à la clarté de l'expression. *V. Traité de la Versif.*, pag. 79.

INVINCIBLE. *adj.* des deux genr. (*ein-vein-ci-ble*). Qu'on ne saurait vaincre. Il se dit des personnes et des choses, et se place avant ou après le nom, au gré de l'oreille. *Syn.* Indomptable, insurmontable.

Vos *invincibles* mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 3.

Rien ne pouvait dompter l'*invincible* poison.
DELILLE.

Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, *à tant d'attraits* n'était pas *invincible.*
RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 6.

« *Invincible* s'emploie absolument et sans régime. *Invincible à vos attraits* est donc une tournure latine poétique, pour dire *invincible contre vos attraits.* Stace fait dire de même à Antigone que Polynice reste seul invincible pour elle. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

INVITER. *v. tr. Syn.* Convier, engager, prier. — Exciter, porter, inciter, pousser, exhorter, encourager, solliciter, suggérer.

Chaque Muse empressée à combler vos désirs,
Sans cesse vous *convie* à de nouveaux plaisirs.
CASTEL.

Un exemple si beau vous *invite* à le suivre.
RACINE.

Je voudrais bien encor qu'une onde pure
De mon verger suivît les longs détours.
L'eau sur ses bords *invite* la verdure,
Et la verdure invite les amours.
DEMOUSTIER.

Tantôt la pierre en deuil, asile des douleurs,
Dans sa lugubre enceinte, *invitait* l'homme aux pleurs.

THOMAS.

Déployant mollement son plumage amoureux,
De quel air caressant à l'objet de ses feux
Il (le cygne) tend son cou d'albâtre et s'enlace autour d'elle !
Il *l'invite du bec*, il l'excite de l'aile.

DELILLE.

INVOCATION. *n. f.* (*ein-vo-ka-ci-on*). Action d'invoquer, prière qu'on adresse à quelque divinité, à quelque esprit d'un ordre supérieur, ou même à quelque objet dont on espère obtenir quelque grâce. *Syn.* Prière, supplication. *Epit.* Pressante, touchante, fréquente, pieuse –, humble –.

Il y a dans l'opéra d'*Issé* par Lamotte cette belle invocation à l'oracle de Dodone :

Arbres sacrés, rameaux mystérieux,
Troncs célèbres par qui l'avenir se révèle,
Temple que la nature élève jusqu'aux cieux,
A qui le printemps donne une beauté nouvelle,
Chênes divins, parlez tous ;
Dodone, répondez-nous.

On appèle *invocation*, dans le poème épique, les vers par lesquels on s'adresse à quelque divinité vraie ou fausse, pour lui demander son secours. L'invocation suit ordinairement la proposition du sujet et précède l'exorde proprement dit, ou l'entrée en matière. Un exemple rendra la chose plus sensible.

PROPOSITION.

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner;
Calma les factions, sut vaincre et pardonner;
Qui confondit Mayenne et la ligue et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

INVOCATION.

Descends du haut des cieux, auguste Vérité,
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté;
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre;
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes;
Viens, parle, et s'il est vrai que la Fable autrefois
Sût, à tes fiers accents, mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altière;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

ENTRÉE EN MATIÈRE.

Valois régnait encore, et ses mains incertaines
De l'État ébranlé laissaient flotter les rênes;
Les lois étaient sans force et les droits confondus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnait plus.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

« L'invocation, dit M. Delille (remarques sur le I[er] livre de sa trad. de *l'Enéide*), dans le poème épique a son but bien senti par les gens de goût; elle éveille d'avance l'imagination, et la prépare à écouter avec avidité des faits qui ont besoin, non seulement pour être exécutés, mais encore pour être contés, du ministère des dieux. »

Quoiqu'il soit d'usage de placer, comme nous venons de le voir, une invocation en tête du poème épique, il n'en faut pas conclure que ce soit la seule place où puissent se trouver ces sortes de prières. Quand le poète veut réveiller l'attention, et la fixer plus particulièrement sur de grands objets, il peut avoir recours à l'invocation; mais c'est un moyen dont il faut user avec modération.

O muses, maintenant ouvrez-moi l'Hélicon;
De ces nombreux guerriers apprenez-moi le nom;
Dites de quels héros la glorieuse élite
Accompagnait Énée, et voguait à sa suite.

DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

IO. *n. pr. f.* (*io*). « Fille du fleuve Inachus, suivant Ovide, selon d'autres, d'Inachus, roi d'Argos. Jupiter devint amoureux de cette princesse; et, pour éviter la fureur de Junon, jalouse de cette intrigue, il la couvrit d'un nuage et la changea en vache. Junon, soupçonnant du mystère, parut frappée de la beauté de cet animal, et le demanda à Jupiter; et le dieu n'ayant osé la refuser de peur d'augmenter ses soupçons, elle le donna en garde à Argus aux cent yeux. Mais Jupiter envoya Mercure qui endormit le vigilant gardien par les doux accords de sa flûte, lui coupa la tête et délivra Io. Junon irritée envoya une furie, d'autres disent un taon, persécuter cette malheureuse princesse qui fut si agitée, qu'elle traversa la mer à la nage, alla dans l'Illyrie, passa le mont Hémus, arriva en Scythie et dans le pays des Cimmériens, et, après avoir erré dans d'autres contrées, s'arrêta sur les bords du Nil, où, Jupiter ayant appaisé Junon, sa première figure lui fut rendue. Ce fut là qu'elle accoucha d'Epaphus; mais, étant morte quelque temps après, les Egyptiens l'honorèrent sous le nom d'Isis. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Ovide nous a transmis avec tous ses détails l'histoire de la fille d'Inachus. *V.* la trad. des *Métamorph.*, par M. Desaintange, liv. I.

Sur l'orbe éblouissant de son bouclier d'or (du bouclier de Turnus),
L'art présente un tableau plus magnifique encor;
C'est là trop belle *Io* transformée en génisse :
Ses poils, son front croissant, commencent son supplice.

Du courroux de Junon rigoureux instrument,
Argus de ses cent yeux la veille incessamment;
Inachus l'apperçoit, et d'un air taciturne
Ce père joint ses pleurs aux ondes de son urne.
DELILLE, trad. de l'*Enéide*, liv. VII.

Par suite de cette métamorphose les poètes disent *Io* comme synonyme de *génisse* ou de *vache*, et surtout de ce dernier mot qui est exclu de la haute poésie.

Voyons ces taureaux mugissants
Poursuivre *Io* dans les prairies.
DE BESNIS.

La propreté l'habite (habite la ferme); elle y tient toujours prêts
Les doux présents d'*Io*, la crême, le laitage,
Et dans des joncs tressés épaissit le fromage.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

A déjeûner je prends le lait
Qu'une jeune *Io* me procure :
Simple et frugale nourriture!
Mais c'est Claudine qui le trait.
HOFFMAN, *la Journée de l'Hermitage*, idylle.

ION et IONS (terminaisons). *I-on* est dissyllabe comme dans ambiti-*on*, foncti-*on*, réligi-*on*, Ili-*on*, Ixi-*on*, Amphi-*on*. Pour que la rime soit pleine, il faut que la syllabe *on* soit précédée de la voyelle *i*, comme dans les mots ci-dessus; la terminaison *ion* unie à rais*on*, t*on*, n*om*, soupç*on*, etc., donne une rime faible qu'on ne doit employer que le plus rarement possible.

« Tu te donneras de garde, dit Ronsard dans sa *Poëtique*, si ce n'est par grande contrainte, de te servir des mots terminés en *ion*, qui passent plus de trois ou quatre syllabes, comme *abomination*, *versification*; car tels mots sont languissants, et ont une traînante voix, et, qui plus est, occupent languidement la moitié du vers. »

Tel est le second hémistiche de ce vers de Saint-Amant :

Verse un sacré trésor de *bénédictions*.

et celui-ci de Corneille dans le Cid :

Qui passe le commun des *satisfactions*.

Ces mots sont plus tolérables dans le premier hémistiche qu'à la fin du vers. Malherbe, comme Ménage en a fait la remarque, a souvent employé, dans ses vers, des mots de quatre syllabes, terminés en *ion*, comme *compassion*; mais il n'en a jamais employé de plus longs.

IRE. *n. f.* C'est un vieux mot dont on doit regretter la perte. Il se trouve fréquemment dans Ronsard, dans Malherbe. *Syn.* Colère, courroux, fureur, furie.

Molière et La Fontaine en ont encore fait usage.

Vous pouvez avec lui braver ce assurance
Tous les maux que sur nous l'*ire* du ciel répand.
MOLIÈRE, *l'Amour Médecin*, act. II, sc. 7.

Adonis en ce lieu voit apporter Palmire;
Ce spectacle l'ément, et redouble son *ire*.
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

L'Académie dit qu'il n'est plus d'usage que dans la haute poésie, et dans le style soutenu, en parlant de la colère de Dieu, *l'ire de Dieu*, *l'ire céleste*.

Ce qu'il y a de plus certain, et ce que l'Académie ne dit pas, c'est qu'il s'est conservé dans le style marotique.

Par ces propos pleins d'*ire* et de menace.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XIX.

Gresset a dit dans le style badin :

Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur *ire*.
Le Lutrin vivant.

IRIS. *n. f.* (*i-ris*, le *s* sonore même devant une consonne). Météore qu'on appèle vulgairement l'arc-en-ciel.

Iris dut le jour à Thaumas, fils de la Terre, et à Electre, fille de l'Océan et de Téthys. Junon, dont elle était la messagère, la plaça au ciel en récompense de ses services. « Cette déesse l'aimait beaucoup, parce qu'Iris ne lui apportait jamais que de bonnes nouvelles. Son emploi le plus important était d'aller couper le cheveu fatal des femmes vouées à la mort (Enéide, liv. IV); toujours assise auprès du trône de Junon, elle était toujours prête à exécuter ses ordres. C'est elle qui avait soin de l'appartement de sa maîtresse, de faire son lit et de l'habiller; et lorsque Junon revenait des enfers dans l'Olympe, c'était Iris qui la purifiait avec des parfums. Les poètes la représentent portée sur l'arc-en-ciel, avec des ailes brillantes et de mille couleurs, pour marquer son zèle et sa promptitude. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Syn. L'arc-en-ciel. *Epit.* Agile, prompte, fidèle, belle-, bienfaisante, variée, bigarrée, colorée, nébuleuse, variable, brillante, aux sept couleurs, aux riches couleurs, au front brillant. *Périph.* De Junon la prompte messagère, l'agile messagère; d'Iris l'écharpe colorée, l'écharpe transparente.

Lorsque *d'Iris l'écharpe colorée*
S'arrondira sous la voûte des cieux.
PARNY.

Voyez vous *l'écharpe d'Iris*
De mille couleurs nuancée?
La déesse voyage, et sa course, tracée
En demi-cercle, aboutit chez Thétis.
DEMOUSTIER.

Iris a revêtu sa robe de saphirs,
Et glissant dans les airs sur l'aile des Zéphyrs,
Son arc aux sept couleurs a dessiné sa route.
DESAINTANGE.

. . . *De Junon l'habile messagère*
Glisse dans l'air sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes.
MALFILATRE.

Ainsi, la belle *Iris*, à la fin des orages,
Quand le ciel est encore obscurci de nuages,
Attache en souriant à leur front pluvieux
De l'arc aux sept couleurs le prisme radieux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Telle après les éclats d'un horrible tonnerre,
Sur les restes grondants d'un nuage enflammé
La bienfaisante *Iris* vient apprendre à la terre
Que l'Olympe est calmé.
LEBRUN, *Ode XVI*, liv. 4.

Dieu se plut à créer des animaux divers :
Le paon, pour étaler *l'iris de son plumage*.
VOLTAIRE.

IRIS. *n. pr. f.* (*i-ris*, le *s* sonore même devant une consonne). Ce nom propre par le fréquent usage qu'on en faisait autrefois pour désigner une femme aimée de quelqu'un, sa maîtresse, sa bergère, est devenu en quelque sorte commun, dans le style familier et satirique, pour exprimer une femme pour qui un homme conçoit un amour violent et ridicule.

L'ode. . . . .
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'*Iris*.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

Par un baiser ravi sur les lèvres d'*Iris*,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix.
J. B. ROUSSEAU.

Dans les exemples qui vont suivre ce mot est pris ironiquement et comme nom commun :

Faudra-t-il de sang froid, et, sans être amoureux,
Pour quelque *Iris* en l'air faire le langoureux ?
BOILEAU, *Satire IX*.

Puisse l'enfant sans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque *Iris* de village,
Dont le cœur fourbe et volage
Vous aime couci-couci.
Mad. DESHOULIÈRES.

. . . La louange au ton faible et timide
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux *Iris*,
A l'univers préparer des ennuis.
GRESSET, *Epître à ma Muse*.

IRIS. *n. f.* Fleur (ce mot se prononce comme les deux précédents). *Epit.* Odoriférante, odorante, brillante, colorée, élégante.

L'*iris* demande un abri solitaire ;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
PARNY.

. . . L'élégante *iris* qui retraça à mes yeux,
Dans sa variété, l'arc humide des cieux.
ROUCHER, *les Mois*, ch. II.

Cette fleur, d'une forme élégante, présente toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, aussi en a-t-elle reçu le nom.

IRONIE. *n. f.* Figure de rhétorique par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre. C'est le plus souvent le ton de la voix, et la connaissance des sentiments de celui qui parle relativement à celui dont il parle, qui font connaître l'ironie. « L'ironie, dit Dumarsais, fait une satire avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge. »

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile,
Pradon comme un soleil en nos ans a paru.
BOILEAU, *Satire IX*.

L'ironie devient noble et tragique quand elle est l'expression du dépit et de la fureur concentrée ; celle qu'Hermione adresse à Pyrrhus dans la 5e sc. du IVe acte d'*Andromaque*, peut être présentée comme un chef-d'œuvre en ce genre :

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ;
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une grecque, amant d'une troyenne !
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector;
Couronner tour-à-tour l'esclave et la princesse ;
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce !
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.

« L'*ironie* équivaut à une autre figure appelée *antiphrase* ou *contre-vérité*; car elle a toujours pour but de faire entendre le contraire de ce qu'elle dit. Elle peut, selon les occasions, appartenir également à la gaîté, au courroux, au mépris; ces deux derniers peuvent donc l'introduire dans le style noble et dans les sujets les plus hauts, mais rarement, car il ne faut pas laisser le temps de sentir qu'elle est voisine de la plaisanterie. L'ironie est quelquefois la dernière ressource de l'indignation et du désespoir, quand l'ex-

pression sérieuse leur paraît trop faible, à-peu-près comme, dans ces grandes douleurs qui égarent un moment la raison, un rire effrayant prend la place des larmes qui ne peuvent pas couler. Tel est cet endroit admirable du rôle d'Oreste dans *Andromaque*, lorsqu'après avoir tué Pyrrhus pour plaire à Hermione, il apprend qu'elle n'a pu lui survivre, et qu'elle vient de se donner la mort :

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance,
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!

« Il finit par ce vers si terrible :

Eh bien! je suis content, et mon sort est rempli.

Ce mot *je suis content*, dans la situation d'Oreste, est le sublime de la rage. »

La Harpe, *Cours de litt.*, tom. II, p. 329.

IRRITER. *v. tr.* (*ir-ri-té* devant une consonne). *Syn.* Courroucer, fâcher, indigner, mettre en colère.

Mais, hélas! ma douleur même
Les irrite contre moi.
Lefranc.

Il s'emploie aussi avec le pronom personnel et signifie se courroucer, se fâcher, s'emporter.

Comme un enfant l'Amour *s'irrite*,
Et pleure de s'être *irrité*.
Florian.

Il signifie aussi augmenter, aigrir, accroître, exciter. Irriter la colère, le courroux, la douleur, la blessure, les ennuis, les alarmes; irriter la faim, l'appétit. *Syn.* Augmenter, accroître, aigrir, empirer, rendre plus vif. — Provoquer, agacer, exciter, animer, aiguillonner.

Et respecte un courroux *que* ta présence *irrite*.
Voltaire, *OEdipe*.

Ses stériles efforts *irritent sa blessure;*
Et partout, à travers mille arbustes sanglants,
Il emporte le trait qui tremble dans ses flancs.
Baour-Lormian.

. . . . . Toujours *irritant vos douleurs*,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Racine.

Ah! madame, est-ce à vous d'*irriter mes ennuis?*
Crébillon, *Électre*, act. I, sc. 6.

Tandis que les plaisirs règnent dans le palais,
Que les grands, enivrés de leur destin prospère,
Des peuples opprimés *irritent la misère*,
Le désespoir public, etc.
Castel, *les Plantes*, chant III.

N'allez point dans ses bras *irriter la victoire.*
Racine, *Alexandre*, act. II, sc. 2.

« Ce vers, dit Geoffroy, est digne des chefs-d'œuvre de Racine : *irriter la victoire* est une figure aussi juste qu'elle est neuve et hardie ».

Commentaires sur Racine, au lieu cité.

IS. terminaison. Quoique le *s* soit sonore dans les noms propres Adon*is*, Cypr*is*, Ir*is*, Thém*is*, It*is*, etc., et encore dans l*is*, ces mots riment, sans difficulté, avec ceux en *is*, où cette lettre est muette, comme dans color*is*, lambr*is*, Par*is*, am*is*, Lou*is*, et semblables.

Un jour que de Glycère acensant les mépris,
Il exhalait sa plainte au temple de Cypris.
Roucher, poëme des *Mois*, ch. II.

On se plaint du malheur de vos Troyens chéris;
Est-ce moi qui l'ai fait, ou bien votre Pâris?
Delille, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Cette terminaison en *is* s'unit aussi avec celles en *its*, *ix*, *iz*, *profits*, *prix*, *riz*, etc.

ISIS. *n. pr. f.* (*i-zis*, le *s* sonore même devant une consonne). Célèbre divinité des Egyptiens, dont le culte passa chez les Grecs, chez les Romains et même dans les Gaules. Elle était fille de Saturne et de Rhéa et épouse d'Osiris. Ces deux époux vécurent dans une parfaite union, et s'appliquèrent à polir leurs sujets, à leur enseigner l'agriculture et plusieurs autres arts nécessaires à la vie. « Après la mort d'Isis, les Egyptiens, dit M. Desaintange, l'adorèrent avec son mari; et, parce qu'ils avaient, durant leur vie, dirigé leurs soins vers l'agriculture, le bœuf et la vache devinrent leurs symboles. On institua en leur honneur des fêtes dont l'une des principales cérémonies fut l'apparition du bœuf Apis. On publia dans la suite que les ames d'Isis et d'Osiris étaient allées habiter le soleil et la lune, et qu'ils étaient devenus eux-mêmes ces astres bienfaisants, en sorte que leur culte était confondu avec le leur. »

Isis a souvent été confondue par les anciens avec Cérès, Junon, Diane, Vénus, Proserpine, Hécate ou la Lune; on l'a prise aussi pour Io.

Elle voit, on croit voir, au milieu de la nuit,
Isis dans l'appareil dont la pompe la suit.
D'une tresse d'épis sa tête s'environne,
Et d'un croissant doré son front pur se couronne.
On voit à ses côtés le hurlant Anubis,
Bubastes sa compagne, et le divin Apis,
Et le dieu dont le doigt commande le silence,
Le sistre harmonieux qui résonne en cadence,
Et le jeune Osiris des Mages tant pleuré,
Et le serpent fameux en Egypte adoré.
Desaintange, trad. des *Métam.*, liv. IX.

« Dans les solennités d'Isis, on portait en pompe un serpent qui paraissait endormi. On représentait cette déesse avec un croissant d'or,

parce que dans le langage hiéroglyphique des Egyptiens, elle était l'emblême de la lune. Ils adoraient Mercure sous la figure d'un chien aboyant, appelé Anubis. Osiris, époux d'Isis, était le même que le soleil, que les mages, ses adorateurs, pleuraient dans les mois d'hiver, selon ce que rapporte Diodore. » Note du traducteur, au lieu cité.

« Tantôt Isis est représentée sous les traits d'une femme, avec les cornes d'une vache, symbole des phases de la lune, tenant un sistre de la main droite, et un vase de la gauche; tantôt elle porte un voile flottant, a la terre sous ses piads, la tête couronnée de tours, comme Cybèle. On la voit aussi avec des ailes et un carquois sur l'épaule, une corne d'abondance dans la main gauche, et dans la droite un trône qui porte le bonnet et le sceptre d'Osiris; et enfin avec une torche enflammée, et le bras droit entrelacé d'un serpent. » Noel, *Dict. de la Fable.*

ITALIE. *n. pr. f. Syn.* Ausonie, Hespérie, le Latium. *Epit.* Riche, féconde, antique. *Périph.* Les bords ausoniens, les champs de l'Hespérie, les champs italiques.

Je chante les combats et ce guerrier pieux
Qui, banni par le sort des champs de ses aïeux,
Et des bords Phrygiens conduit dans l'*Ausonie*,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Delille, trad. de *l'Énéide*, ch. I.

On se tait. Vénulus, d'un ton majestueux,
Parle en ces mots: enfants de l'antique *Ausonie*,
Nous avons vu des Grecs l'illustre colonie.
Le même, liv. II.

Enfin tu parviendras aux rives d'Occident,
Dans la riche *Hespérie*, où de ses belles ondes
Le Tibre baigne en paix des campagnes fécondes.
Le même, liv. II.

Mais le destin m'appèle *aux champs de l'Hespérie;*
C'est là qu'il a choisi ma nouvelle patrie.
Le même, liv. IV.

Qu'ai-je dit? des siècles antiques
Que sert de troubler le repos?
A la Grèce, *aux champs italiques*
Pourquoi demander un héros?
Pellet, *Ode au premier consul.*

ITHOS. *n. m.* (*i-tos*, on prononce le *s*). Mot emprunté du grec, et qui signifie le moral d'une chose, la moralité qu'on en peut tirer. Ce mot, omis par l'Académie, n'est guère usité; mais il se trouve dans Molière, qui le met dans la bouche d'une précieuse au jargon affecté:

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

IVOIRE. *n. m.* (*i-voa-re*). Dent d'éléphant. *Epit.* Blanc, poli, dur, brillant, précieux, riche.

En parlant de l'éléphant, Dulard a dit:

Un *ivoire* acéré, d'une extrême blancheur,
A qui l'ose approcher inspire la terreur.

Tel le brillant *ivoire* élégamment s'enchasse,
Dans le noir térébinthe ou dans le buis doré.
Delille, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Les poètes, qui prennent volontiers la matière dont une chose est faite pour cette chose même, disent bien *l'ivoire* pour un peigne, une bille, un bâton, etc., faits d'ivoire.

L'*ivoire* (le peigne) trop hâté deux fois rompt sur sa tête.
Boileau, *le Lutrin*, ch. V.

Là sur un tapis vert (un billard) un essaim étourdi
Pousse contre l'*ivoire* un *ivoire* arrondi;
La blouse le reçoit. . . . .
Delille, *l'Homme des champs*, ch. I.

Son glaive dont l'*ivoire* (un fourreau d'ivoire) enveloppe l'acier.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

L'ivoire par sa blancheur a mérité de devenir, comme la neige, un terme de comparaison pour signifier ce qui est blanc; c'est ainsi qu'on dit, surtout en poésie, un sein d'ivoire, l'ivoire de son sein, de son col, de ses dents, etc.

L'*ivoire* de ton sein, l'or de ta chevelure.
Mollevaut.

. . . D'un beau sein l'*ivoire* éblouissant.
Baour-Lormian.

L'*ivoire* de leur col de longs crins se hérisse.
Desaintange.

. . . . Sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ebène à côté de l'*ivoire.*
Malfilatre, *Narcisse*, ch. IV.

En vers et dans la prose poétique, *ivoire* se dit pour dents et pour les défenses d'un sanglier. *Epit.* Blanc, serré, rapproché, dur, long-, aigu, perçant, pénétrant, tranchant, menaçant, dangereux, redoutable, homicide, meurtrier, ensanglanté. *Périph.* Des dents le tranchant ivoire, l'ivoire de ses dents.

Un coup adroit subitement porté
Brise ses dents, et se boucha muette
Laissa échapper l'*ivoire* ensanglanté.
Parny, *les Rosecroix*, chant X.

Dulard a dit en parlant du requin:

D'un *ivoire* perçant six cordons effroyables
Ornent sa gueule énorme.

et Delille, en parlant d'un chien qui relance un cerf:

Son ennemi, hâtant son barbare plaisir,
Court la gueule béante, et prêt à le saisir
Rejoint et fait crier *son double rang d'ivoire.*
Trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Il (le sanglier) fond, s'ouvre un passage, et son tranchant *ivoire*
Fait à plus d'un chasseur traverser l'onde noire.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

M. Desaintange a dit en parlant du sanglier de Calydon :

De son arme tranchante Othrius le premier
A senti dans son flanc l'*ivoire* meurtrier.

IVRAIE ou IVROIE. *n. f.* (*i-vré* ou *i-vroa*). L'Académie porte ces deux mots, ce qui laisse aux poètes la faculté de choisir. *Epit.* Odieuse, importune, usurpatrice, parasite.

Une herbe parasite abondamment stérile,
L'*ivraie* usurpatrice étouffe le froment ;
Et Cérès, balançant sa faucille divine,
Dans les sillons trompeurs moissonne la famine.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Dans les sillons déserts l'*ivraie* a triomphé.
MOLLEVAUT, trad. de *Catulle*, *les Noces de Thétis et de Pélée.*

Ivraie rime avec toutes les terminaisons en *aie* (è), comme dans cr*aie*, cl*aie*, h*aie*, pl*aie*, gaie, féminin de gai, etc., quelle que soit la lettre d'appui.

Ivroie peut se joindre à toutes les finales en *oie* (*oa*); il s'unira douc à j*oie*, *oie*, pr*oie*, s*oie*, il faut que je v*oie*, qu'il cr*oie* et semblables, sans avoir égard à la lettre d'appui.

IVRE. *adj.* des deux genr. Qui a le cerveau troublé par les vapeurs du vin ou de quelque autre boisson. Il se met toujours après le nom. *Syn.* Enivré, gris, pris de vin, gai. *Ivre* dit plus que *gris*, *gai* dit moins que les deux premiers.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres :
C'est peu d'être gris,
Amis, soyons *ivres.*
BÉRANGER, *le Scandale*, chanson.

Dans le sens propre ce mot est familier ; mais, au figuré, il a de la noblesse, et l'on dit fort bien : *ivre d'orgueil*, *de gloire*, *de vanité*, *d'ambition*, *de volupté*, *d'amour*, *de plaisir*, etc.

Vous, dès que cette reine, *ivre d'un fol orgueil*
De la porte du temple aura passé le seuil.....
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 3.

Un cœur *ivre de gloire et d'immortalité*
Porte dans les combats un courage indompté.
LEBRUN.

Ivre d'amour, le désir dans les yeux,
J'entre avec toi dans cette grotte sombre.
DE PEZAY.

IVRESSE. *n. f.* État d'une personne ivre. *Epit.* Impure, immonde, stupide, brutale, profonde, bruyante, fougueuse, dangereuse, longue-, chancelante. *Périph.* Fureur bachique, transport bachique, le sommeil, le délire de l'ivresse.

L'emportement de l'ivresse bruyante.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. IX.

. . . Sur son front, flétri par la mollesse,
Brille en rubis impurs *la flamme de l'ivresse.*
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

L'auteur entend par ces *rubis impurs*, ces boutons, ces bourgeons qui rougissent la figure enluminée d'un ivrogne.

On dit au figuré *l'ivresse des passions*, *l'ivresse de l'amour*, *l'ivresse des succès*, *des grandeurs*, *du pouvoir*, *l'ivresse du plaisir*, *de la joie*, *des désirs* ; *l'ivresse des sens*. *Epit.* Douce-, molle-, tendre-, charmante, heureuse, amoureuse, folle-, brûlante, ardente, turbulente, impatiente, pure-, riante, sainte-.

Ton amant savourait tes baisers amoureux.
De mes sens épuisés la touchante faiblesse
Dans mon cœur embrasé concentrait mon *ivresse.*
ROMET, *Lettre de Pétrarque à Laure.*

Viens me presser sur ton sein adoré ;
Des longs baisers prodigue-moi l'*ivresse* ;
De leur nectar mon cœur est altéré.
MILLEVOYE, *le Rendez-vous.*

Le délire brûlant d'une amoureuse *ivresse.*
DE CASTERA.

Ces amants languissaient dans une molle *ivresse.*
DELILLE.

Et dans la douce *ivresse* où son ame se noie,
Il exhale en ces mots les transports de sa joie.
Le même, trad. du *Paradis perdu*, ch. XII.

De l'absolu pouvoir vous ignorez *l'ivresse.*
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

Du rapide désir
L'impétueuse et turbulente *ivresse.*
DE PEZAY, *Zélis au bain*, ch. IV.

Junon veut dans son cœur réveiller la tendresse,
Des désirs amoureux y rappeler *l'ivresse.*
LA CHABEAUSSIÈRE, trad. d'un morceau du XIVe chant de l'*Iliade.*

Je vois que *de ses sens* l'impétueuse *ivresse*
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse.
VOLTAIRE, *le duc de Foix*, sc. 1.

IVROIE. *n. f. V.* IVRAIE.

IXION. *n. pr. m.* (*ik-ci-on*). « Ixion, roi des Lapithes, épousa la fille de Déionée. Il attira chez lui son beau-père et le fit tom-

ber dans une fosse ardente où il perdit la vie. Admis à la table des dieux, et ébloui de la beauté de Junon, il eut la hardiesse de lui déclarer sa passion. Jupiter, à qui la déesse se plaignit de cette témérité, forma d'une nuée un fantôme semblable à son épouse, et de ce commerce imaginaire naquirent les Centaures. Jupiter précipita Ixion dans le Tartare, où Mercure l'attacha à une roue environnée de serpents, qui devait tourner sans cesse. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Ingrat, perfide, odieux-, parjure-, impie-, téméraire, audacieux, trompé, abusé, déçu, puni.

. . . Le Tartare s'ouvre;
Quels cris! quels douloureux accents!
A mes yeux la flamme y découvre
Mille supplices renaissants.
Là, sur une rapide roue,
Ixion dont le ciel se joue
Expie à jamais son amour.
LAMOTTE.

Là, poussant de grands cris, l'odieux *Ixion*,
Dont l'insolent amour osa tenter Junon,
Lié par les serpents d'une pâle Euménide,
Tourne autour d'une roue à la marche rapide.
MOLLEVAUT, trad. de la IIIe *Elégie de Tibulle.*

J

J. *n. m.* La dixième lettre de l'alphabet. Dans l'appellation moderne on l'appèle *je*, en le prononçant comme la dernière syllabe du mot *ange*. Cette lettre a long-temps été appelée *i* consonne, et par suite de cet abus nos anciens auteurs l'ont souvent confondue avec la voyelle *i*. Ronsard a dit *Iocaste* au lieu de *Jocaste* :

Bien que l'un des fils d'*Iocaste*.
Ode à Mélin de Saint-Gelais.

JA. *adv.* Il s'est dit autrefois pour *déja* en vers comme en prose : « *Ja* à Dieu ne plaise que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses. » Montaigne.

Et *ja* la belle Aurore au visage des roses
Les barrières du ciel partout avait descloses.
RONSARD, IIme *Livre des Hymnes*, hymne V.

On en fait encore usage dans le style burlesque, badin ou marotique.

Je l'ai *ja* dit, et le redis encor.
LA FONTAINE, liv. XII, fab. 31.

Ja vieillissait l'Automne. Au long d'un frais bocage
Silvanira et Blanchette allaient parlant d'amour.
BERQUIN, *l'Orage*, idylle.

. . . . . . Sans le prompt changement
Que fait en nous mal de gorge et migraina,
Ja près de vous serais en ce moment.
DESMAHIS, *Epître à Mad. de***.*

JACINTHE, fleur. *V.* HYACINTHE.

JAÇOIT QUE. *Conjonction.* Quoique, bien que. Il est vieux, dit Féraud, et n'est plus employé que dans le style marotique.

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soit alliée à titres et puissance.
J. B. ROUSSEAU, *Epître au comte de***.*

Mais sur ces vers rapportés par M. Féraud, La Harpe a fait la remarque suivante : « *Jaçoit que*, pour *quoique*, ne s'entend plus, et il convient de ne parler le langage du quinzième siècle que de manière à être entendu du nôtre. »

Cours de Littérature, tom. VI, pag. 162.

JAILLIR. *v. intr.* (*jail-lir*, mouillez les deux *l*). *Syn.* Saillir, rejaillir, sortir impétueusement, s'élancer, sauter, rebondir.

En gerbes de cristal *jaillissent* les fontaines.
BAOUR-LORMIAN.

Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait *jaillir* un feu qui pétille en sortant.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. III.

L'éclair du diamant *jaillit* de sa ceinture.
BÉRENGER.

Semblable à ces palais que, sur un mont aride,
La main d'un enchanteur fait *jaillir* dans le vide,
Tel du fond d'un sujet, etc.
CHAUSSARD.

JALOUSIE. *n. f.* (*ja-lou-zie*). Peine, chagrin qu'on a de voir posséder par un autre un bien qu'on désirerait pour soi. Il se dit plus communément de ce qui a rapport à l'amour. *Jalousie* se dit aussi des sentiments d'envie qu'excite la gloire ou la prospérité d'un concurrent. *Syn.* Envie, rivalité, émulation. *Epit.* Aveugle, sombre-, chagrine-, industrieuse, active, inquiète, soupçonneuse-, ombrageuse, affreuse, envieuse, vaine-, impuissante, odieuse-, barbare-, cruelle-, froide-, implacable, fougueuse-, emportée, étouffée, au teint pâle, au teint livide, à l'œil inquiet, à l'oreille attentive. *Périph.* Soupçons, soins, transports jaloux; dépit jaloux, fureur jalouse.

. . . . *De l'amour jaloux l'active inquiétude.*
GINGUENÉ.

Si quelqu'autre beauté peut l'emporter sur elle,
Elle ne peut cacher ses *jaloux déplaisirs.*
DESAINTANGE.

Et lorsque tout conspire à me justifier
Sa *jalouse fureur* veut me sacrifier.
CRÉBILLON, *Catilina*, act. II, sc. 2.

PORTRAIT DE LA JALOUSIE.

La sombre *Jalousie*, au teint pâle et livide,
Soit d'un pas chancelant le Soupçon qui la guide;
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit et d'un souris perfide
Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

Un jour, après avoir savouré l'ambroisie,
Le dieu d'amour, en belle humeur,
Voulut se divertir aux dépens de l'Envie:
Il l'aborde d'un ton railleur,
Rit de son teint livide et de son air sauvage.
L'autre, peu faite au badinage,
Saisit le petit dieu mutin,
Le désarme, et de son venin
Souille, dans son carquois, une flèche ennemie.
C'est depuis ce jour malheureux
Qu'Amour, en embrasant les cœurs de tendres feux,
Y porte aussi la *jalousie*.

JANUS. *n. pr. m.* (*ja-nus*, en faisant sonner le *s* même devant une consonne). Ce prince, dont l'origine est incertaine, étant abordé en Italie y fit des conquêtes, et y bâtit une ville qui de son nom fut appelée *Janicule*. Dans la suite Saturne, chassé du ciel, se réfugia en Italie, où Janus lui donna une généreuse hospitalité, et l'associa même à l'empire. En reconnaissance le dieu le doua de toutes les vertus d'un bon roi avec le talent de se ressouvenir du passé et de lire dans l'avenir, c'est pourquoi Janus est toujours représenté avec deux visages; quelquefois même on lui en donne quatre. On dit encore que Saturne lui enseigna l'agriculture, et la manière de policer les peuples, ce qui fit donner au temps où il régna le nom d'âge d'or; c'est aussi ce qui a fait dire à J. B. Rousseau:

Les temps prédits par la Sybille
A leurs termes sont parvenus,
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus.

« Le règne de Janus fut pacifique, ce qui le fit depuis regarder comme dieu de la Paix. C'est à ce titre que Numa lui fit bâtir un temple qui restait ouvert durant la guerre, et qu'on fermait en temps de paix. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

DESCRIPTION DU TEMPLE DE JANUS.

Deux portes qu'on nomma les portes de la guerre,
Se rouvrant, se fermant, font le sort de la terre;
Janus en est le garde, et Mars le souverain:
De cent barres de fer, de cent verrous d'airain
L'invincible barrière, et plus encor la crainte
Du temple redouté garde à jamais l'enceinte.
Ainsi dès que, de Mars provoquant la fureur,
Le décret du sénat porte au loin la terreur,
Sous les pans bigarrés de la toge romaine
Le consul, renouant la robe gabienne,
Des portes qui de Rome annoncent le courroux
Fait tomber les barreaux et crier les verrous.
Sous leurs vieux gonds rouillés aussitôt elles s'ouvrent,
Et du temple de Mars les voûtes se découvrent;
Lui-même, sur le seuil, appèle les combats;
La jeunesse à sa voix joint ses bruyants éclats,
Par ses accents guerriers le clairon les seconde,
Et sonne le réveil de la reine du monde.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

C'est par allusion à ce temple, qu'on dit dans le style soutenu, et surtout en poésie, *ouvrir le temple de Janus* pour faire la guerre, la commencer, la déclarer; et *fermer le temple de Janus*, pour faire la paix, mettre fin aux hostilités.

Les portes de Janus par vos mains sont fermées.
CORNEILLE, *Cinna*, act. II, sc. 1.

Janus fut dans la suite regardé comme un dieu; il présidait à l'année, à la paix et à la guerre.

Avant que de régner dans les cieux pour jamais,
Tu soumis les climats à ta loi souveraine,
Tu te fis un empire à force de bienfaits:
Dans un profond repos tu commandais sans peine
A des cœurs satisfaits.
Ramène un temps si doux, ramène
De ce siècle innocent les tranquilles attraits.
FONTENELLE.

Epit. L'antique –, le pacifique –, le double –, aux deux fronts, à deux visages. *Périph.* Le gardien du temple de Mars, l'hôte de Saturne.

« On le représente tenant d'une main une clé, et de l'autre une verge, pour marquer qu'il est le gardien des portes, et qu'il préside aux chemins. Quelques-uns prétendent que Janus est le soleil, et qu'il est représenté double comme le maître de l'une et de l'autre porte du ciel, parce qu'il ouvre et ferme le jour. Ils disent qu'on l'invoque le premier, lorsqu'on fait un sacrifice à quelqu'autre dieu, afin que par lui on puisse approcher de celui auquel on sacrifie, comme si c'était par sa porte qu'il fît passer les prières des suppliants aux autres divinités. Ses statues marquent souvent de la main droite le nombre de 300, et de la gauche celui de 65, pour exprimer la mesure de l'année. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

JANVIER. *n. m.* (*jan-vié* devant une consonne). Le premier mois de l'année, c'est dans ce mois, qui tire son nom de Janus, que le soleil entre dans le signe du Verseau. *Epit.* Froid –, glacial, paresseux, triste, humide,

neigeux, le premier mois de l'année, le mois de Janus.

Le mois
Qui de Janus tire son nom.

D'un crêpe lugubre entouré,
L'astre du jour sur nos demeures,
Traîne son char décoloré ;
Et déja sur l'aile des heures
Le mois de Janus s'est montré.
La Veillée, par le père VÉNANCE, Almanach des Muses (1790).

Quand le triste *Verseau* levé sur nos climats
Fait régner avec lui la neige et les frimas.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

JAPET. *n. pr. m.* Japet, fils d'Uranus et frère de Saturne, eut de Climène, fille de l'Océan, quatre fils, savoir Atlas, Ménétius, Prométhée et Epiméthée. Prométhée, ayant fait une statue d'argile, monta au ciel et déroba au char du soleil le feu divin dont il anima son ouvrage, et créa ainsi le premier homme. *V.* PROMÉTHÉE. De là, en remontant du fils au père, on a appelé les hommes, par périphrase, *les fils de Japet, la race de Japet.*

JARDIN. *n. m.* (*jar-dein*). *Syn.* Verger, potager, clos, parterre. *Epit.* Riche, fertile, fécond, précieux, fleuri, vert –, riant, délicieux, charmant, magnifique, élégant, enchanté, cultivé, soigné, aride, négligé. Priape était le dieu qui présidait aux jardins, ce qui a fait dire à Gresset :

Tous les ans, d'un lait pur une coupe t'est due,
Priape, c'est assez pour un dieu tel que toi ;
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos *jardins* nous chérirons ta loi.

Bannissez des *jardins* tout cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosque et pagode,
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture et sans but et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un *jardin* les quatre parts du monde.
DELILLE, poème des *Jardins*.

Jardin d'Éden. *V.* ÉDEN.

Jardins des Hespérides. *V.* HESPÉRIDES.

JARDINAGE. *n. m.* L'art de cultiver les jardins. *Syn.* L'art du jardinier, l'art de jardiner, la culture des jardins. L'art de Le Nôtre, l'art de la Quintinie, des noms de *Le Nôtre* et *de la Quintinie* qui se sont rendus célèbres par leurs connaissances dans l'art de disposer et de cultiver les jardins.

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvre-feuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer *l'art de la Quintinie.*
BOILEAU, *Epître XI.*

JARDINIER. *n. m.* IÈRE. *n. f.* (*jar-di-nié* devant une consonne, *jar-di-niè-re*). Celui, celle dont le métier est de travailler au jardin. *Epit.* Bon –, habile, intelligent, laborieux, soigneux, économe, galant, négligent, grossier, rustique. *Périph.* Le gouverneur, l'intendant du jardin, l'artiste des jardins, disciple de Le Nôtre, disciple de la Quintinie. *V.* JARDINAGE.

Je n'ai jamais été *jardinier* de ma vie.
L. AUBERT, *l'Abricotier*, fable.

Heureux, cent fois heureux, *l'artiste des jardins*
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins !
DELILLE, *les Jardins*, ch. IV.

Laissez, comme Boileau, votre *intendant champêtre*
Gouverner à son choix les plantes qu'il fait naître.
DEFONTANES, *le Verger.*

JASMIN. *n. m.* (*jas-mein*). Il se dit et d'une fleur odoriférante, et de l'arbuste qui la produit. *Epit.* Souple, flexible, pliant, argenté, touffu, épais, délicat, odorant. Cet arbuste nous vient d'Espagne anciennement l'Ibérie.

Du *jasmin d'Ibérie* le calice argenté.
BÉRENGER.

. . . . . . Le *jasmin* au panache d'albâtre.
DE GUERLE.

Du *jasmin* odorant les flexibles rameaux.
LEBRUN.

. . . . . . Sous l'abri d'un mur hospitalier
Le *jasmin* blanc, qu'un fil savant dirige,
De jets nombreux enrichit l'espalier.
CAMPENON.

JASON. *n. pr. m. V.* MÉDÉE.

JAUNE. *adj.* des deux genres (*jô-ne*). Qui est de couleur de safran, de citron ; et, comme l'or s'approche plus ou moins de cette couleur, les poètes ont souvent dit l'or pour le jaune, et d'*or* ou *doré* pour de couleur jaune : *L'or des moissons, les épis dorés.*

Du plus jaune safran sa robe colorée (sa robe *jaune*)
Par une agraffe d'or retient ses plis mouvants,
Et leur brillant tissu frémit au gré des vents.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

L'*or* brillant du genêt couvre l'humble bruyère.
MICHAUD.

. . . . Le tendre souci qu'un *or* pâle colore.
Le même.

JAUNISSANT, ANTE. *adj.* Qui jaunit. Il paraît appartenir plus particulièrement à la langue poétique.

Les épis *jaunissants* n'attendent que la faux.
THOMAS.

Ces épis balançant leurs têtes *jaunissantes.*
LÉONARD.

Aux bosquets *jaunissants*, pour dernière parure,
Le rouge cornouiller apporte ses tributs.
LUCE-DE-LANCIVAL.

Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles *jaunissantes.*
RACINE, *Phèdre.*

JAVELLE. *n. f.* Plusieurs poignées de blé scié qui demeurent couchées sur le sillon. *Epit.* Bottelée, grenue, pleine, abondante, dorée.

Il (le laboureur) voit. . . . .
La *javelle* à plein poing tomber sous sa faucille.
RACAN.

Cependant les épis, au soleil étalés,
Sont par des nœuds de saule en *javelle* assemblés.
ROSSET, *les Mois*, ch. VI.

Déjà sous la faux acérée
Tombe la *javelle* dorée
Aux yeux contents du moissonneur.
LEBRUN, *la Moisson*, ode.

JAVELOT. *n. m.* (*ja-ve-lo* devant une consonne). *Syn.* Trait, dard, flèche. *Epit.* Aigu, perçant, rapide, sifflant, acéré, lancé, homicide, inévitable, redoutable, émoussé, impuissant.

Un *javelot* pesant, armait son bras nerveux.
ROMAN.

Messagers de la mort les *javelots* sifflants
Ont du ciel en volant obscurci la lumière.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

JE. Pronom personnel des deux genres, dont le pluriel est *nous.*

Je verrai la sultane; et, par ma complaisance,
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance
*J'*appaiserai, si *je* puis son courroux;
N'exigez rien de plus, ni la mort ni vous-même
Ne me ferez jamais prononcer que *je* l'aime,
Puisque jamais *je* n'aimerai que vous.
RACINE, *Bajazet*, act. IV, sc. 1.

L'emploi de ce pronom *je* est de marquer le nominatif ou sujet; dans les autres rapports, ou, si l'on veut, aux autres cas, on se sert des pronoms *me* et *moi.* Dans les sens distributifs, quelquefois pour donner plus d'énergie à l'expression, on réunit *moi* et *je :* Vous, vous aimez l'esclavage, *moi, je* chéris la liberté.

Moi, que *j'*ose opprimer et noircir l'innocence!
RACINE, *Phèdre.*

Mais je ne crois pas que *moi*, seul ou bien accompagné de *même*, puisse servir de sujet, ainsi les phrases suivantes ne me paraissent pas régulières :

Moi-même ai quelques droits à votre confiance.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. V.

Moi-même, près de toi, plus prudent et plus fort,
Pour ne pas succomber redoublerai d'effort.
Le même, trad. du *Paradis perdu*, liv. IX.

Je, comme les autres pronoms sujets, se supprime quelquefois dans le style marotique ou badin.

Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
VOLTAIRE, *la Bastille*, petit poëme.

Or voyez bien qu'en tout cet altercas
Onc n'ai pu croire au bon Pythagoras.
LEBRUN.

. . . Sans le prompt changement
Que fait en nous mal de gorge ou migraine,
Ja près de vous serais en ce moment.
DESMAHIS, *Epître à mad. de***.*

« Le pronom *je*, dit M. Laveaux, dans son *Dict. des Difficultés de la lang. française*, et en général les pronoms de la première et de la seconde personne qui sont sujets de la proposition, se répètent devant les verbes qui sont à des temps différents, et lorsqu'il y a dans la phrase une sorte d'opposition. *Je dis et je dirai toujours que vous avez tort; je vous désapprouve, mais je vous aime; je vous corrige, parce que je vous aime.* Les poètes ne s'astreignent pas toujours à ces règles. Racine a fort bien dit :

J'ignore tout le reste,
Et *venais* vous conter ce désordre funeste.

et Voltaire :

J'ai trompé les mortels, et ne *puis* me tromper.

Je plie et ne *romps* pas.
LA FONTAINE.

Quand les verbes sont au même temps, et qu'il n'y a point d'opposition, ajoute M. Laveaux, on est libre de répéter ou de ne pas répéter le pronom. »

Je vivrai sous tes yeux, *marcherai* sur tes pas.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. IX.

Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 1.

J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Le même, act. V, sc. 3.

L'*e* qui est moyen dans *je*, devient muet quand ce pronom est placé après le verbe, comme il arrive dans les phrases interrogatives ou admiratives : *qui suis-je? que dis-je? en croirai-je mes yeux!*

Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens et nager dans leur sang!
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. V, sc. 2.

Il faut éviter avec le plus grand soin de mettre le pronom *je* après le verbe, lorsque de cette inversion il peut résulter un son dur, réprouvé même en prose : ne dites donc jamais *viens-je*, *peins-je*, *crains-je*, *dors-je*, *cours-je*, *sens-je*, *mouds-je*, etc.

Il résulte de cette transposition de *je* après le verbe, que ce mot peut se trouver quelquefois à la rime. Il s'unira alors à la terminaison *ge (je)*, pourvu que la pénultième syllabe présente le même son; ainsi *vis-je*, *dis-je*, rimeront avec *tige*, *prodige*; *aimé-je*, *aimai-je*, *aimerai-je*, avec *neige*, *collège*; *aimais-je*, *aimerais-je*, avec *Norvège*, etc.

Daigne renouveler cet éclatant prodige!
Vois en pitié nos maux, vois nos pleurs.... mais
que *dis-je?*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIII.

. . . . . . On souffre moins; que *dis-je?*
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
COLIN-D'HARLEVILLE, *l'Optimiste.*

Et j'apperçois l'hiver au front couvert de neige.
Pourrai-je résister?... Printemps, te *reverrai-je?*
Le même, *mes adieux à Thalie*

JÉRUSALEM. *n. pr. f.* (le *m* est sonore). Nos pères disaient *Hiérusalem.* Ville de la Palestine. Cette ville capitale du royaume de David, où Salomon fit bâtir un temple magnifique, auprès de Jérusalem, était sur la montagne de Sion, en sorte que Sion est souvent prise pour Jérusalem. *Syn.* Solyme. *Epit.* Sainte, riche, antique, fréquentée, désolée. *Périph.* La sainte cité, la cité de David, la de cité Dieu.

O palais de David, et sa chère cité;
Mont fameux que Dieu même a long-temps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 9.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de
crainte
Ces malheureux, qui de *la cité sainte*
Ne verront point l'éternelle splendeur.
Le même, même scène.

Dans le style de religion, les catholiques disent *la Jérusalem céleste* par périphrase pour le ciel, le séjour des bienheureux. Par le mot *Jérusalem*, Racine a désigné l'église catholique.

Quelle *Jérusalem* nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle:
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Leve, *Jérusalem*, leve ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés:
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière:
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière,
Heureux qui pour *Sion* d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur!
Le même, act. III, sc. 7.

JET. *n. m.* (*jè* devant une consonne). Ce mot a plusieurs acceptions : en parlant des bourgeons que poussent les arbres. *Syn.* Rejeton, bourgeon, scion, drageon, bouton, œilleton. *Epit.* Vivace, vigoureux, naissant, jeune-, tendre-, faible, déréglé, superflu, bâtif, tardif.

. . . Sous l'abri d'un mur hospitalier,
Le jasmin blanc qu'un fil savant dirige,
De *jets* nombreux enrichit l'espalier.
CAMPENON.

En parlant des arbres qu'on émonde, M. Desaintange a dit :

Et des *jets* déréglés réprimant la licence,
Elle émonde avec art leur stérile abondance.

Il signifie aussi projection, jaillissement, élancement. — Rayon.

Ici l'obier, en prolongeant
De ses rameaux le *jet* superbe,
Balance ses boules d'argent.
DUAULT.

Le peintre y (sur les rochers) vient chercher, sous
des teintes sans nombre,
Les *jets* de la lumière et les masses de l'ombre.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. III.

Autour d'elle le feu jaillit en longs éclairs,
La flamme en *jets* brillants s'élance dans les airs.
Le même.

En *jets* étincelants la rapide fusée
Monte et frappe les airs. . . . .

Jet d'eau. Epit. Beau -, superbe, long -, humide -, frais, rafraîchissant, transparent, diaphane, rapide, pressé, fugitif, impétueux, élancé. *Périph.* Un jet lancé par les Naïades (Lebrun).

Un *jet* d'eau qui retombe en humide poussière.

... Perçant le plomb qui la retient pressée,
L'onde siffla en longs *jets* dans les airs élancée.
DESAINTANGE.

Dulard a dit en parlant d'un jet d'eau :

En gerbe, à longs filets, je vois jaillir les eaux.
Le rapide *jet d'eau*
En diamant liquide inonde les cascades.

L'eau conduite et pressée en des canaux secrets
S'élève à la hauteur du faîte des palais;
Et des fleuves d'airain, de leurs urnes penchantes,
Semblent entretenir ces ondes jaillissantes.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Telle une source pure, à travers les roseaux,
Épanche librement le trésor de ses eaux,
Et, dans les lieux divers où son cours se déploie,
Va porter la fraîcheur, l'abondance et la joie:
Veut-on, gênant le cours de son flot fugitif,
Dans un tube d'airain le retenir captif?
De la contrainte alors naît un nouveau miracle,
Impétueux il sort; et, vainqueur de l'obstacle,
Le même flot jaillit en prismes radieux,
Et des mortels ravis il enchante les yeux.
VALMALÈTE.

Le poète Lebrun a dit en parlant des eaux de Saint-Cloud:

Que de cascades bondissantes
Tombent en nappes blanchissantes,
Et s'engouffrent dans ces bassins,
Tandis que l'écume élancée
De l'onde par l'onde pressée
Rejaillit au front des sapins.
Ode I, liv. V.

JEU. *n. m. Syn.* Divertissement, récréation, amusement, badinage, badinerie, plaisanterie. *Epit.* Innocent, aimable, divertissant, plaisant, récréatif, riant, charmant, badin, folâtre, coupable, criminel, cruel, atroce, inhumain.

Les combats ont été les *jeux* de mon enfance.
VOLTAIRE.

. . . . : Téméraire!
Oses-tu bien d'Hercule affronter la colère?
Et ne savais-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpents étouffés furent ses premiers *jeux?*
DELILLE.

Il abandonne aux Zéphyrs, à leurs *jeux*
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
DE BERNIS.

. . . Que la mort est injuste et bizarre!
Que ses *jeux* sont cruels! si son courroux barbare
Du moins ne poursuivait que l'âge et le malheur...
BAOUR-LORMIAN.

Les poètes disent par périphrase: *les jeux de Mars; les jeux sanglants, les jeux inconstants de Mars*, pour les combats; *les jeux sanglants des bois*, pour la chasse, l'exercice de la chasse; *les jeux de Terpsichore*, pour la danse: *les jeux sanglants de Melpomène*, pour la tragédie: *les jeux de Thalie*, pour la comédie, etc.

Et lui-même il appèle à de nouveaux hasards
Le héros qui le guide *aux jeux sanglants de Mars.*
CLÉMENT, *Jérusalem délivrée*, ch. XIII.

Panthoüs, Anténor, jadis guerriers fameux,
Que Mars n'appèle plus à *ses horribles jeux.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

Et dans *ces jeux guerriers* (la chasse), amusement des rois,
Il va porter la guerre aux habitants des bois.
THOMAS, *la Pétréide*, chant de la France.

Le jour pointait déjà qu'on se livrait encore
Au tumulte charmant *des jeux de Terpsichore.*
ARMAND-CHARLEMAGNE, *les deux Bossus*, conte.

Le jeu d'amour, dans le style familier, se prend pour le plaisir, les jouissances qui unissent les deux sexes.

Au jeu d'amour le muletier fait rage.
LA FONTAINE.

Dans son noble maintien quelle audace respire!
J'aime à lui voir (au coq) cet air et d'orgueil, et d'empire,
Alors que, caressant ses femmes tour-à-tour,
De ses *jeux* redoublés il étonne l'amour.
LALANNE.

Il faut dans les *jeux de Cythère*
A fripon fripon et demi:
Trahis pour n'être point trahi,
Préviens même la plus légère.
PARNY, *Epître à un ami trahi par sa maîtresse.*

En poésie on dit *les Jeux, les Ris* et *les Grâces; les Jeux* et *les Plaisirs; les Jeux* et *les Amours*, et dans ces phrases on entend par les *jeux* des espèces de divinités allégoriques qui sont censées présider à la joie. *Epit.* Ingénus, légers, badins, enfantins, riants, lutins, folâtres, aimables, charmants. *Périph.* L'essaim des jeux, des jeux la troupe légère.

Des jeux l'escorte agréable et légère
Accourt en foule dans nos champs.
Mad. de BOURDIC.

En prenant ce tissu que Vénus lui présente,
Junon n'était que belle, elle devint charmante:
Les Grâces et les Ris, les Plaisirs et les Jeux
Surpris cherchent Vénus, doutent qui l'est des deux.
LAMOTTE.

« *Jeux*, dieux que l'on fait présider à tous les agrémens du corps et de l'esprit, et auxquels on attribue tous les agrémens qui se trouvent, soit dans leurs personnes et leurs manières, soit dans les ouvrages d'esprit. On les représente comme de jeunes enfants, avec des ailes de papillon, nus, riant, badinant toujours, mais avec grâce. Ils composent, avec les Ris et les Amours, la cour de Vénus, et ne quittent jamais leur souveraine. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

JEUX FLORAUX. *V.* FLORAUX.

JEUX MI-PARTIS. Espèce de disputes, de débats fins et agréables auxquels les poésies des troubadours donnaient lieu.

V. COUR D'AMOUR et TENSON.

JEUN. *n. m. (jun).* Qui n'est d'usage que dans cette façon de parler adverbiale: *à jeun*, qui signifie sans avoir mangé.

Puis cette dernière heure,
Tant qu'on peut, ou l'éloigne; et c'est le droit commun :
Or qui pour bien dîner attend qu'un autre meure,
Peut dîner tard ou se coucher *à jeun*.
IMBERT, *le Bourgeois d'Abbeville*, conte.

Nos pères employaient ce nom comme synonyme de jeûne, abstinence, et n'en restreignaient pas l'emploi à l'expression adverbiale où l'usage l'a depuis renfermé. On trouve encore dans Ronsard :

Sa bouche d'un long *jeun* pâlissait affamée.
1er *livre des Hymnes*, hymne III.

JEUNESSE. *n. f.* (*je-nè-ce*). Cette partie de l'âge de l'homme qui est entre l'enfance et l'âge viril. *Epit.* Première -, tendre -, fraîche-, verte -, belle -, fleurie -, faible -, fragile, florissante, frivole, légère, vive, folâtre, effrénée, bruyante, active, étourdie, ardente, pétulante, fougueuse, impatiente, inquiète, bouillante, riante, joyeuse, facile, indocile, téméraire, courte -, fugitive, imprudente. *Périph.* Le jeune âge, la belle saison, la jeune saison, l'aurore de la vie, le matin de la vie; le printemps de la vie, le printemps de l'âge, le printemps de nos jours, la fleur de la jeunesse, les roses de la jeunesse, les roses du jeune âge; la saison des ris, des plaisirs, des amours; les premiers ans. — L'ardeur, le feu, la fougue de la jeunesse.

Que mon *bel âge* a fui d'un vol léger!
MALFILATRE.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi *l'âge des amours*,
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, *l'aurore*.
VOLTAIRE.

Cet art a signalé *l'aurore de ta vie*.
DELILLE, *Épître à M. Laurent, mécanicien*.

Le matin de la vie appartient aux amours.
DE BIÈVRE, *le Séducteur*, comédie.

Le matin de ses jours succède à son aurore;
D'un duvet délicat son menton se colore.
SAINT-VICTOR, *l'Espérance*, poëme.

La fille d'Agénor, *au matin de ses ans*,
Occupait ses loisirs à des jeux innocents.
DESAINTANGE.

Jeunesse, ne suis point ton caprice volage,
Au plus beau de tes jours souviens-toi de ta fin.
Peut-être verras-tu ton soir dans ton matin,
Et l'hiver de la vie *au printemps de ton âge*.
L. DRELINCOURT.

Ascagne déjà mûr dans *le printemps de l'âge*.
FAYOLLE.

Qu'il passe vite, hélas! *le printemps de la vie!*
MOLLEVAUT, trad. de la IVe *Élégie de Tibulle*.

On dit absolument, suivant l'encadrement, *son printemps, son aurore*, pour sa jeunesse.

L'homme *dès son printemps*, ivre d'indépendance,
De tout sentiment vif apprend à s'affranchir.
SOSIN.

Aux premiers jours de mon printemps.

a dit Lebrun, pour dans les premiers temps de ma jeunesse, dans ma première jeunesse.

Les vers, dans *ma jeune saison*,
N'étaient pour moi qu'un badinage.
DE BERNIS.

Chaque jour sa beauté croissait avec ses ans,
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printemps,
Avaient développé *la fleur de sa jeunesse*.
DESAINTANGE.

Je viens redemander une épouse ravie.
La dent d'une vipère, *au printemps de sa vie*,
De ses beaux jours croissants a moissonné la *fleur*.
Le même.

Il a choisi cet âge où brille l'innocence,
Où *la jeunesse en fleur* s'échappe de l'enfance.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

C'est un jeune héros *à la fleur de ses ans*.
VOLTAIRE.

Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe *à la fleur de son âge*.
DEFONTANES.

Quand *des ans la fleur printannière*
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printemps.
DÉSAUGIERS, *Consolation de la Vieillesse*, chanson.

De mon printemps les roses s'obscurcissent.
LEBRUN.

A ses attraits six lustres et trois ans
Laissent encor *les roses du jeune âge*.
PARNY.

M. Lalanne a dit par une très-jolie métaphore :

Le printemps *jeunesse de l'année*.

JEUNESSE signifie aussi ceux qui sont dans l'âge de la jeunesse. *Syn.* Les jeunes gens, les enfants.

L'indulgence fait grâce aux torts de la *jeunesse*.
DE BIÈVRE.

La fleur de la jeunesse en tous temps l'accompagne.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Les Romains en avaient fait une divinité qui présidait à l'intervalle qui s'écoule depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril.
Hébé présidait aussi à la jeunesse.

JEUNET, ETTE. *adj.* Diminutif formé de *jeune* (*jeu-nè* devant une consonne, *jeu-nè-te*). Très-jeune. Il n'est d'usage que dans le style familier, et son féminin paraît plus usité que son masculin.

> L'Innocence simple et *jeunette*,
> Portant fleurette dans son sein,
> Dans sa panetière du pain
> Cheminoit un jour seulette.
> SÉLIS, *l'Innocence*, fable.

JOIE. *n. f.* (*joa*). *Syn.* Gaîté, contentement, allégresse, satisfaction, divertissement, plaisir, réjouissance. *Epit.* Pure, innocente, douce –, folle –, insensée, évaporée, immodérée, bruyante –, bouffonne –, apparente, fausse –, trompeuse –, ineffable, tranquille –, importune, intérieure, secrète –, inespérée, anticipée, cruelle –, barbare –, atroce, féroce –, exécrable, coupable –, effroyable, inhumaine, rayonnante –. *Périph.* Les transports, les accès de la joie, les rayons de la joie.

> L'homme élève un front noble, et regarde les cieux;
> Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
> Est tantôt éclairé *des rayons de la joie*,
> Tantôt enveloppé d'un chagrin ténébreux.
> L. RACINE.

> Et dans la douce ivresse où son ame se noie,
> Il exhale en ces mots *les transports de sa joie.*
> DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. XII.

> Le désordre, la *joie* et l'aimable folie
> Confondaient les chansons, les jeux et les bons mots.
> LÉONARD.

> Une effroyable *joie* étincelle en leurs yeux.
> DELILLE.

> Elle (Diane) marche, sa grâce en marchant se déploie
> Et le cœur de Latone en *palpite de joie.*
> DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

> *Ce fils ma seule joie* et l'image d'Hector.
> RACINE, *Andromaque*, act. III, sc. 8.

> Le ciel *s'est fait*, sans doute, *une joie* inhumaine
> *A rassembler* sur moi tous les traits de sa haine.
> RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 1.

« On dit *prendre du plaisir*, *avoir du plaisir à quelque chose; se faire une joie*, *se faire un plaisir de quelque chose: se faire une joie à rassembler* est une véritable faute contre la grammaire. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

> Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
> Dans nos cœurs mieux unis *ne versera que joie.*
> CORNEILLE, *Rodogune*, act. I, sc. 5.

Dans nos cœurs ne versera que joie ne se dirait pas aujourd'hui, non plus qu'*avoir joie à* .... qu'on lit dans Molière :

> *J'aurai joie à* courir lui dire cette affaire.
> *L'École des Maris*, act. III, sc. 2.

> Je sortais, et *j'ai joie à* vous voir de retour.
> *Le Tartuffe*, act. I, sc. 5.

Féraud critique ce vers de Racine, dans *Bérénice :*

> Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie ?

On entend, dit-il, *les cris de joie;* mais entendre la joie est une métaphore forcée, ou une ellipse un peu forte, même en vers. Je pense, comme M. Laveaux, qu'il y a de la pédanterie dans cette critique, et que la figure est très-bonne dans le cas où elle est employée.

JONC. *n. m.* (*jon*, même devant une voyelle, un *jon effilé*). Le jonc est une plante qui croît le long des eaux et dans les endroits marécageux. Sa souplesse le rend propre à plusieurs ouvrages, et on en tresse des corbeilles, des claies, des nattes, etc. *Epit.* Aquatique, marécageux, limonneux, stérile, aigu, pliant, souple, docile, flexible, obéissant, tressé, entrelacé.

> Elle découvre un lac dans un vallon fangeux
> Où des rustres coupaient des *joncs* marécageux.
> DESAINTANGE.

> Et caché dans les *joncs* d'un fangeux marécage,
> J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
> DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

> La bergère, en chantant, tresse le *jonc* docile.
> LÉONARD.

Jonc se prend quelquefois pour panier, corbeille, clayon fait de jonc. *Le jonc tressé. Un jonc souple* en corbeille tressé.

> . . . . . Le *jonc* qui par un art adroit
> Au lait emprisonné laisse un passage étroit.
> MOLLEVAUT.

> Six nymphes aux pieds nus, à la démarche vive,
> Sur *un tissu de joncs* ont servi le festin.
> DESAINTANGE.

Jonc n'a de rime au singulier que *tronc*, *donc* et *onc*, *adonc*, encore ces deux derniers ne sont-ils que du style marotique; mais au pluriel il s'unit aux terminaisons en *ons*, *oncs*, *onds*, *onts*, comme dans *limaçons*, *bourgeons*, *troncs*, *fronts*, *fonds*, je *confonds*, sans égard à la lettre d'appui; il rimera même avec je *romps*, et *prompts* où le *p* ne se prononce pas.

> Viens, suis-moi dans ma chaumière,
> Le jour fuit; viens, partageons
> Ma nourriture grossière,
> Mon lit de paille et de *joncs.*
> ANDRIEUX, *l'Hermite*, romance.

JONCHER. *v. tr.* Proprement parsemer de joncs, et par extension de fleurs, de feuillage. *Syn.* Parsemer, semer, répandre, couvrir de. *Les habitants jonchèrent les rues d'herbes odoriférantes.* Acad.

On dit figurément *joncher un champ de boucliers, d'armes*, et *joncher la terre de morts.*

Il se dit tant au propre qu'au figuré de ce qui est parsemé, répandu, de ce qui sert à joncher.

Des fleurs *jonchent* au loin le céleste séjour.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. VII.

Les morts *jonchent* en foule et les profanes lieux
Et des temples sacrés le seuil religieux.
Le même, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Les boucliers, les lances, les épieux,
Les traits brisés *jonchent* au loin la plaine.
PARNY.

JONCHÉ, ÉE. *part.* de *joncher.*

. . . Les assiégeants assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts et de mourants *jonchées.*
VOLTAIRE.

O que de Sarrasins dont la terre est *jonchée!*
Ainsi tombe des bois la feuille desséchée.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

D'Olivet, M. Féraud et M. Laveaux, ont critiqué ce vers de Racine :

Et *de sang et de morts* vos campagnes *jonchées.*
Alexandre, act. II, sc. 2.

« Des campagnes ne peuvent être jonchées de sang, comme l'observe d'Olivet; mais elles peuvent être jonchées de morts. Ce terme, qui est convenable, couvre l'impropriété de l'autre. Lorsqu'Achille dit :

Si *de sang et de morts* le ciel est affamé.
Iphigénie, act. V, sc. 2.

personne ne s'avise de remarquer qu'on ne peut pas être affamé de sang. »

GEOFFROY, *OEuvres de Racine, au lieu cité.*

JONQUILLE. *n. f.* (*jon-kil-le* les *l* sont mouillés). Sorte de fleur jaune, printanière et odoriférante. *Epit.* Printanière, odorante, odoriférante, parfumée, pâle, d'or, dorée. *Périph.* L'or de la jonquille.

Et la *jonquille* encor
Offre à mon œil ravi la pâleur de son or.
ROUCHER, poëme des *Mois*, avril.

JOUE. *n. f. Epit.* Ronde, enflée, pleine, pendante, molle, applatie, maigre, creuse, décharnée, douce, rouge, vermeille, colorée, pourprée, livide, pâle, décolorée, tremblante. *Périph.* Le vermillon des joues, l'incarnat des joues, les roses de ses joues.

A peine d'un naissant coton
Sa ronde *joue* était parée.
VOLTAIRE, *les Trois manières*, conte.

Lorsqu'un rire ingénu faisait épanouir
Ses lèvres qui semblaient deux fleurs à peine écloses,
Sur sa *joue* on voyait des fossettes s'ouvrir,
Et naître du milieu des roses.
IMBERT, *le Mariage*, fabliau.

Joue rime avec tous les mots terminés en *oue*, tels que *moue*, *houe*, *proue*, quelle que soit la lettre d'appui. Ce mot, qui donne une rime féminine, ne peut entrer dans le cours du vers qu'au singulier, et encore faut-il qu'il soit suivi d'une voyelle avec laquelle s'élide l'*e* muet.

Sur sa *joue* on voyait des fossettes s'ouvrir.

JOUET. *n. m.* (*jou-è* devant une consonne). Proprement ce qu'on donne aux enfants pour les amuser. *Syn.* Joujou, hochet, bagatelle, amusement. *Epit.* Mobile, précieux, chéri, divertissant, récréatif, enfantin, fragile, frivole.

Ce mobile *jouet* que l'enfance folâtre
Poursuit, frappe en courant. . . . . .
GASTON.

Ce mot est beau au figuré où l'on dit qu'un homme est *le jouet de la fortune, de ses passions*, qu'un vaisseau est *le jouet des ondes, des vents*, etc.

Le sage et l'imprudent, et le faible et le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains *jouets du sort.*
VOLTAIRE.

Et nous, tristes *jouets d'une si longue attente.*
DELILLE.

Par la rame emportée, une barque légère
Laisse à peine, en fuyant, sa trace passagère :
Zéphyre de la toile enfle les plis mouvants,
Et chaque banderole est le *jouet* des vents.
DELILLE.

Ils (les vents) sortent. Le vaisseau, *jouet* de leur furie,
Nous ramène avec eux aux rochers d'Éolie.
DESAINTANGE.

JOUG. *n. m.* (*joug*, on fait un peu sentir le *g* même devant une consonne). Pièce de bois qui traverse par-dessus la tête des bœufs attelés ensemble. *Epit.* Pesant, incommode, pénible, gênant, importun, fatigant, accoutumé, rustique, champêtre, robuste.

Le *joug* qui t'asservit ton robuste attelage,
Le manche qui conduit ton champêtre équipage
(la charrue),
Pour soulager ta main et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
DELILLE, trad. des *Géorgiques.*

J'aime à lui voir (à voir à la génisse) du *joug* secouer le fardeau.

Le même.

Et déjà des bœufs ruminants
Ont courbé sous le *joug* leur tête accoutumée.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

Il est beau au figuré et dans le style noble où l'on dit fort bien *le joug de la servitude*, *le joug de la domination*, *le joug de l'esclavage*, *le joug de la tyrannie*, *le joug de la nécessité*, *le joug de l'hyménée*, etc.; *mettre sous le joug*, *imposer le joug*, *tenir sous le joug; porter*, *subir le joug; secouer*, *rompre*, *briser le joug; s'affranchir du joug; fléchir*, *courber*, *plier sous le joug*, etc.

Syn. Assujétissement, esclavage, servitude, sujétion, chaîne, fers. — Domination, pouvoir, empire, tyrannie, despotisme. *Épit.* Affreux, abhorré, odieux, honteux, flétrissant, incommode, importun, horrible, insupportable, pénible, pesant, accablant, rigoureux, sévère, impérieux, inévitable, superbe, despotique, tyrannique, étranger, inconnu, naturel, volontaire, noble -, glorieux, éclatant, aimable, chéri, tendre -, amoureux; salutaire, imposé, appesanti, rompu. *Un joug de fer* signifie une domination atroce et tyrannique. *Un joug étranger* signifie ordinairement les lois imposées par le vainqueur aux nations qu'il a soumises.

On prétend qu'à ce peuple il faut *un joug de fer.*
VOLTAIRE, *les Guèbres*, act. I, sc. 1.

. . . .
Sous *un joug étranger* baisse un front abattu.
Le même, *Mérope*, act. V, sc. 4.

Ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.
Le même, *les Lois de Minos*, act. I, sc. 2.

Le *joug* est trop honteux, ma main doit le briser.
Le même, *Tancrède*, act. I, sc. 6.

Je romps le *joug* funeste où les Juifs sont soumis.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 7.

Notre orgueil à regret se plie
Au *joug* rigoureux du pouvoir.
DE BERNIS.

Sous *le joug du destin* fléchissons sans murmure.
BAOUR-LORMIAN.

Sous *le joug de l'instinct* les animaux penchés,
Tous baissent leurs regards à la terre attachés.
DESAINTANGE.

Toi qui, né philosophe au milieu des grandeurs,
As secoué *le joug des modernes erreurs*.......
CHAULIEU.

Qui *d'un fatal hymen* brisa *le joug* affreux.
VOLTAIRE, *Sémiramis*, act. I, sc. 5.

J'aime, je l'avoûrai, cet orgueil généreux
Qui n'a jamais fléchi sous *le joug* amoureux.
RACINE, *Phèdre.*

Quel heureux emploi ce grand poète n'a-t-il pas fait de ce mot *joug* dans les deux exemples suivants: dans le premier, par l'alliance de termes qui paraissaient incohérents; dans le second, par la beauté de l'encadrement et de l'expression:

Tu voudras t'affranchir *du joug de mes bienfaits.*
Britannicus, act. V, sc. 6.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du *joug* superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.
Iphigénie, sc. 1.

JOUR. *n. m.* Clarté, lumière que le soleil répand; aussi dit-on dans la langue poétique que *le soleil est le père du jour. Syn.* Clarté, lumière, soleil. *Épit.* Naissant, couchant, faible, douteux, trouble, brûlant, radieux, éclatant, brillant, serein, pur, sombre, pâle, livide, nébuleux, fugitif, éteint.

Périph. La lumière des cieux, l'éclat brillant du jour, les feux brûlants du jour, le flambeau du jour, le flambeau des cieux, l'œil du jour, l'astre du jour; le dieu, le monarque, le roi du jour.

Que j'aime ces légers portiques,
Couronnés de ces bois antiques
Que respectent *les feux du jour.*
LEBRUN.

Sous le feuillage épais ma tête couronnée
Brave *les feux du dieu du jour.*
Mad. DE BOURDIC.

Quand *le flambeau des cieux*
Aura neuf fois éteint et rallumé ses feux.
DULARD, trad. de *l'Episode d'Aristée.*

Ces morts et ces combats qu'avait vus *l'œil du jour.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VI.

Tu sortais des bras du sommeil,
Et déjà *l'œil du jour* voyait briller tes charmes.
Le même.

L'astre du jour, en son déclin,
Rajeunit auprès de l'aurore.

Le dieu brillant du jour
Incline les rayons de sa tête enflammée,
THOMAS.

Ne craignez point mes transports indiscrets,
Couple amoureux, ma lyre sait se taire:
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

Pour la troisième fois du sein de l'Océan
Sous une armure d'or *le roi du jour* s'élance.
BAOUR-LORMIAN.

Je ne te peindrai point (c'est au soleil que l'auteur parle) conduisant les années,
Et les heures, en cercle, à la suite enchaînées,
Sœurs d'un âge pareil, qui mesurent le *jour.*
DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Les premiers traits de la naissante aurore (pour dire le point du jour).

BAOUR-LORMIAN.

Mais le *jour* reparaît à l'horizon vermeil,
Et déjà les chrétiens s'arrachent au sommeil.

Le même, *Jérusalem délivrée*, ch. I.

Demain, quand le soleil *rallumera le jour*.

RACINE, *Esther*, act. I, sc. 3.

L'aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit;
Tout rit aux premiers traits du *jour* qui se réveille.

Le même.

Tel, au matin, quand *le jour* vient d'éclore,
Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil;
Par intervalle il mêle un feu vermeil,
Et le rubis légèrement colore
Un ciel blanchi des perles de l'aurore.

MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

Et demain, quand la nuit, en repliant ses voiles,
Donnera *du départ le signal aux étoiles*.

DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

La périphrase est très-poétique pour dire *quand il sera jour*, mais le dernier vers présente une inversion forcée.

V. POINT (du jour), AURORE, MATIN.

Déjà *l'astre du jour*, poursuivant sa carrière,
Laissait tomber sur nous des torrents de lumière,
Et dans un ciel d'azur s'avançait radieux.

PHILIPPE DE LA RENAUDIÈRE.

V. MIDI.

L'ombre descend, le *jour* s'efface:
Le char du soleil qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, et dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.

DE BERNIS.

V. CRÉPUSCULE, SOIR.

Lasse enfin d'elle-même et du *jour* qui l'éclaire.

RACINE, *Phèdre.*

Quoi! vous à qui Néron doit *le jour qu'il respire*.

RACINE, *Britannicus*, sc. 1.

« L'usage veut qu'on dise *respirer l'air* et *voir le jour*. Corneille avait dit:

Albe, où j'ai commencé de *respirer le jour*.

Les Horaces, sc. 1.

L'autorité de Corneille et celle de Racine doivent prévaloir en poésie sur l'usage établi dans la prose. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Racine était si éloigné de douter de la bonté de cette expression, qu'il s'en sert encore dans un de ses chefs-d'œuvre:

Je reçus, et je vois *le jour que je respire*,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire.

Iphigénie, act. II, sc. 1.

A l'autorité de ces deux grands maîtres je joindrai celle de Voltaire et de Crébillon:

Traîtres, arrachez-moi *ce jour que je respire.*

VOLTAIRE, *Zaïre*, act. V, sc. 7.

Je m'adresse à vous seul. . . . . . .
A vous à qui je dois *le jour que je respire.*

Mariamne, act. II, sc. 5.

Regarde en quel état un déplorable amour
Réduit l'infortuné à qui tu dois le jour;
Prive-moi de celui *qu'à* regret *je respire*.

CRÉBILLON, *Sémiramis*, act. V, sc. 4.

Dans le style noble, et surtout en poésie, *jour* se dit bien pour la vie. *Voir le jour*, naître ou vivre; *donner le jour*, faire naître; *perdre le jour*, mourir; *ôter, ravir le jour à quelqu'un*, le faire mourir, etc.

Ne vaudrait-il pas mieux *ne voir jamais le jour.*

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'*il verra le jour.*

CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, act. I, sc. 3.

O mon fils, mon cher fils! *as-tu perdu le jour?*

VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. II, sc. 1.

O mille fois heureux, vous qui, pour la patrie,
Aux yeux de vos parents signalant votre amour,
Par le glaive du Perse *avez perdu le jour.*

DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Trompés par ses discours, attendris par ses pleurs,
Nous lui laissons le jour. . . . . . .

DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Avez-vous oublié qu'*ils m'ont sauvé le jour.*

VOLTAIRE, *Alzire*, sc. 1.

Donner le jour, mettre au jour se dit du père comme de la mère:

C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu *mettre au jour* un fils si criminel.

RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Justes dieux! qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu *mettre au jour* un enfant si coupable!

Le même, act. IV, sc. 3.

. . Sous quel astre *avez-vous mis au jour*
Le malheureux objet d'une si tendre amour!

RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 3.

Pour l'enfant qu'*elle a mis au jour*
Une mère a moins de tendresse.

Le même, *Esther*, sc. dern.

Avez-vous oublié qu'*ils m'ont donné le jour?*

VOLTAIRE, *Alzire.*

Il devait être heureux de *vous devoir le jour.*

LA CHAUSSÉE, *Mélanide*, act. V, sc. 1.

Heureuse l'immortelle *à qui tu dois le jour*,
Et quatre fois heureux le sein qui t'a nourrie:

DENNE-BARON, *Héro et Léandre.*

Son jour suprême, le dernier de ses jours, se dit, dans le style élevé, pour le dernier jour de la vie de quelqu'un, pour le jour de sa mort, pour la jour de la ruine d'une ville, d'un empire.

Pergame, avec la temps, a vu *son jour suprême.*
VERNINAC DE SAINT-MAUR, *Fragment du ch. 1er de l'Art d'aimer d'Ovide.*

Dans le sens de vie, âge, *jour* s'emploie au pluriel dans un grand nombre de phrases où le singulier ne pourrait être admis.

Epit. Heureux, fortunés, paisibles, tranquilles, exempts d'orage, sereins, calmes, florissants, prospères, délicieux, triomphants, tristes -, déplorables, lamentables, malheureux, misérables -, insupportables, fatals, funestes, horribles, odieux, affreux, abominables, pénibles, douloureux, exécrables, effroyables, innocents, coupables, criminels, précieux, augustes, glorieux, illustres, signalés, brillants, obscurs, ignorés, avilis, déshonorés, honteux, remplis, vides, comptés, usés, éteints, prolongés, à leur aurore, à leur déclin. *Périph.* Le fil, la trame de nos jours; le flambeau de nos jours. Les poètes disent *l'aurore de nos jours* pour l'enfance; *le printemps de nos jours, nos beaux jours* pour la jeunesse; *le crépuscule de nos jours* pour la vieillesse.

Grand Dieu! prends-tu plaisir à voir des misérables?
Par grâce, romps *le fil de nos jours* déplorables.
L. RACINE, *Épître II sur l'ame des bêtes.*

Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que *de vos jours* prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Je sens que *de mes jours*, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint et se consume.
VOLTAIRE, *Olympie*, act. II, sc. 2.

Quand la mort *de tes jours* éteindra *le flambeau*,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
COLARDEAU.

Tandis que *de nos jours* usés dans la mollesse
La trame se dévide avec agilité,
Et que la Parque ne me laisse
Que les signes de la vieillesse,
Avant-coureurs prochains de la caducité.
Le marquis DE XIMENEZ.

Judith entre, s'approche, et sa propre épée
Coupe *la trame de ses jours.*
DULARD, *Ode tirée du cantique de Judith.*

Dans leurs doigts desséchés les Parques inflexibles,
A leur gré, *de mes jours* tourneront *le fuseau.*
LA TOUR DE LA MONTAGNE.

Las des cieux, et du monde inutile fardeau,
Je traînais *de mes jours la chaîne* déplorable
Sur les bords sanglants du tombeau.
LEBRUN, *Ode XX*, liv. 2.

De myrthes, de rayons la tête couronnée,
L'aimable et doux printemps ramène chaque année,
Mais il ne peut, hélas! ramener dans son cours
La première fraîcheur de *nos premiers beaux jours.*
BAOUR-LORMIAN.

Le chagrin vient flétrir la fleur de *ses beaux jours.*
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Le même.

Au livre des destins tous *leurs jours* sont comptés.
Le même, *Épître LXXXVII, à Henri IV.*

Va, *nos jours* sont comptés; avant l'arrêt du sort,
Le fier Achille en vain m'a promis à la mort.
LUCE DE LANCIVAL, *Hector*, act. V, sc. 1.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs:
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.
RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 3.

Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Le même, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Goûtez des *jours* sereins, nés du sein des orages.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 1.

Nul n'a vu tous *ses jours filés d'or et de soie.*
ROYOU, *Épître à mon fils.*

V. FILER.

O mon fils! que *tes jours* coûtent cher à ta mère!
Andromaque, act. III, sc. 8.

Je défendrai sa vie *aux dépens de mes jours.*
Même tragédie, act. I, sc. 4.

On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver *nos jours.*
VOLTAIRE, *Alzire*, act. V, sc. 2.

Où donc traîneraient-ils, au sein de leurs vieux ans,
De *leurs jours* épuisés les restes languissants?
LEGOUVÉ, trad. libre du 1er ch. de *la Pharsale.*

La Parque *du héros* allait trancher *les jours.*
DULARD, *les Merveilles de la Nature.*

J'ai vu trancher *les jours de ma famille entière.*
RACINE, *Andromaque*, act. III, sc. 6.

Dit-on quelle aventure a terminé *ses jours?*
Le même, *Phèdre.*

Vers leur déclin *mes jours* se précipitent.
BAOUR-LORMIAN.

Je cherchais en vain le reste
De *mes jours évanouis.*
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. 1.

Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre,
Ses jours étaient remplis.
VOLTAIRE, *OEdipe*, act. V, sc. 2.

Il (Nestor) *compte de longs jours;* deux âges de héros

Qu'a nourris sous ses lois la fertile Pylos,
Devant lui, comme une ombre, ont passé..... Sa vieillesse
Sur le troisième encor régnait avec sagesse.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

JOUR, espace de temps par lequel on divise les mois et les années. Il y a deux sortes de jour : le naturel, qui comprend le jour et la nuit; l'artificiel, qui se prend depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. *Epit.* Long, court, croissant, décroissant, le point du jour, la chute du jour.

Les poètes disent bien les *soleils* pour les *jours*; ils comptent volontiers les jours par la quantité de fois que le soleil a éclairé l'horizon, et comme ils nombrent souvent les ans par les saisons, ils aiment à compter les jours par les parties qui le composent, et, suivant l'analogie, ils disent *la deuxième aurore*, *le troisième matin* pour le deuxième jour, le troisième jour, etc.

Comment de nos *soleils* l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. II.

Mon dernier *soleil* se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants.
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. I.

Appèle nos guerriers, échauffe leur courroux,
Ou le dernier *soleil* aura brillé pour nous.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVII.

Encor quelques *soleils*, vous verrez en ces lieux
Accourir des hameaux le peuple industrieux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

En parlant de la mort d'un enfant M. Baour-Lormian a dit :

D'un lis il avait la fraîcheur,
Comme lui d'un *soleil* il a vu la durée.

Les derniers feux du *septième soleil* (du septième jour)
De son approche éclairent l'appareil.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. V.

Par des vœux indiscrets sans relâche il implore
Et la combat permis et *la sixième aurore*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. VII.

Pour dire trois jours et trois nuits M. Saint-Victor s'est servi de cette périphrase poétique :

Trois fois le jour naissant fait pâlir les étoiles;
Trois fois la sombre nuit a déployé ses voiles.
L'Espérance, poème.

et M. Rosset de la suivante, pour dire cinq jours et cinq nuits :

Quand la nuit a cinq fois tendu ses voiles sombres,
Quand *le soleil cinq fois a dissipé les ombres.*
L'Agriculture, ch. II.

J'aime; et depuis l'instant où j'ai connu l'amour
Le soleil onze fois a ramené le jour.
FIRMIN DIDOT.

Tous deux *en même jour* arrivés en ces lieux.
CRÉBILLON, *Rhadamiste*, act. V, sc. I.

On dit *en même temps*, mais on ne dit pas *en même jour*, comme la remarque en a été faite par M. d'Açarq. Crébillon a répété cette faute dans *Idoménée*, act. III, sc. 5 :

M'offrir, *en même jour*, et sceptre et ce que j'aime.

JOURNÉE. *n. f.* En prose, ce mot signifie l'espace de temps qui s'écoule depuis l'heure où l'on se lève jusqu'à l'heure où l'on se couche; 2°, le travail d'un ouvrier pendant un jour, ou le salaire qui lui est dû pour ce travail; 3°, le chemin qu'on fait d'un lieu à un autre dans l'espace d'une journée; 4°, un jour de bataille, ou la bataille même. L'emploi de ce mot n'est pas aussi restreint en vers, et les poètes le prennent quelquefois comme synonyme de jour.

J'ai vu mes tristes *journées*
Décliner vers leur penchant.
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. I.

Mais si le sort marquait *ta dernière journée* (le jour de ta mort, ta mort).
BAOUR-LORMIAN, *Poésies d'Ossian, la Bataille de Témora*, ch. V.

Sais-je combien le ciel m'a compté de *journées* (me donne de temps à vivre)?
RACINE, *Bérénice*, act. IV, sc. 4.

Vainqueur du vieux Saturne, un dieu moins indulgent
Soumit bientôt le monde à son sceptre d'argent :
Jupiter, en saisons partageant les années,
De l'antique printemps abrégea les *journées*.
DESAINTANGE.

En prose on dirait : *Si je fusse arrivé un jour plus tard*; un seul mot changé, comme l'a remarqué M. Ph. de la Madelaine, fait, de cette locution commune, un vers de tragédie :

Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé *plus tard d'une journée*.
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 6.

Un roi digne de vous a cru voir la *journée*
Qui devait éclairer cet illustre hyménée.
Le même, act. IV, sc. 4.

Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale *journée*.
Le même, act. IV, sc. 6.

Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse *journée*
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Le même, *Athalie*, act. I, sc. I.

S'il est quelquefois permis aux poètes de se servir du mot *journée* dans la signification de *jour*, cette synonymie n'a pas toujours lieu, et Corneille a employé une expression impropre, quand il a dit :

Mais *hier*, quand elle sut qu'*on avait pris journée*.
Horace, sc. 1.

Ce n'est pas que *journée* signifie toujours *bataille*, comme semble l'insinuer Voltaire, dans sa remarque sur ce passage, mais bien parce que *prendre jour* est une phrase faite à laquelle par conséquent on ne peut rien changer.

Journée en parlant de combat ne se dit que des batailles sanglantes et mémorables. *Epit.* Grande -, furieuse -, sanglante, meurtrière, fatale, cruelle, fameuse, mémorable, illustre.

Je vois. . . . .
Le Portugal se rendre, et *ses nobles journées*
Porter delà les mers ses hautes destinées.
CORNEILLE, *le Cid*, act. II, sc. 5.

« L'observateur (M. de Scudéri) a bien repris *ses nobles journées*; car on ne dit pas les journées d'un homme pour exprimer les combats qu'il a livrés; mais on dit bien la journée d'un tel lieu, pour dire la bataille qui s'y est donnée; et il devrait encore ajouter que de *nobles journées qui portent de hautes destinées au-delà des mers*, sont une confusion de belles paroles qui n'ont aucun sens raisonnable. »

Sentiments de l'Académie sur le Cid.

L'on pourra dire *la mémorable journée de Fontenoi*; mais on ne peut dire *la glorieuse journée du comte de Saxe*. FÉRAUD.

JOUTE. *n. f.* Combats de lances, combats d'homme à homme, ou combat d'animaux. *V.* TOURNOI.

Delille a dit figurément *les joûtes de Bellone* pour les combats, et M. Desaintange *les joûtes du barreau* pour l'éloquence judiciaire, les combats, les disputes des avocats.

Dès l'enfance exercée *aux joûtes de Bellone*,
Camille préférait, amante des combats,
La lance belliqueuse aux fuseaux de Pallas.
Trad. de *l'Eneide*, ch. VII.

JOUVENCE. *n. f.* (*jou-van-ce*). Il s'est dit autrefois pour jeunesse.

Tandis que la crespe (crêpue) *jouvence*
La fleur des beaux ans nous produit,
Jamais le jeune enfant ne pense
A la vieillesse qui le suit.
RONSARD, *Ode sur les Misères des hommes.*

Ce mot n'est plus employé qu'en cette locution, *la fontaine de Jouvence*. Selon la Fable *Jouvence* est le nom d'une nymphe que Jupiter métamorphosa en fontaine, aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux qui viendraient s'y baigner. De là l'expression *aller à la fontaine de Jouvence*, pour dire se rajeunir. C'est de cette fontaine qu'un de nos poètes a dit :

Si tu pouvais, merveilleuse fontaine,
Répandre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceraient aux ondes de la Seine!

JOUVENCEAU. *n. m.* JOUVENCELLE. *n. f.* (*jou-van-sô, jou-van-cè-le*). Jouvenceau ne se dit que dans le style badin et léger, et signifie un jeune homme encore dans l'adolescence. *Un beau jouvenceau*, *un jeune jouvenceau*. Acad.

Dans un couvent de nonnes fréquentait
Un *jouvenceau* friand, comme on peut croire.
LA FONTAINE, *le Psautier* conte.

On a dit anciennement *jouvencel*, d'où a été formé le féminin *jouvencelle*. Il peut encore être employé dans le style marotique :

Qu'il fasse mieux, ce jeune *jouvencel*
A qui le ciel donne tant de martel.
CORNEILLE, *Rondeau à Scudéri qui avait fait des observations critiques sur le Cid.*

Jouvencelle est également du style badin ou pastoral et signifie une jeune fille ingénue. *Epit.* Jeune -, tendre -, jolie.

Aujourd'hui, grâces aux lumières
De ce siècle, hélas! trop savant,
Nos *jouvencelles*, au couvent,
Sont plus habiles que leurs mères.
DEMOUSTIER.

JOYEUX, EUSE. *adj.* (*joa-yeu*, devant une consonne, *joa-yeu-ze*). Qui ressent de la joie ou qui donne de la joie. Il se dit des personnes et des choses et se place avant ou après le nom à la volonté du poète. *Syn.* Réjoui, jovial, gai, enjoué. — Agréable, divertissant, réjouissant, riant, badin, bouffon, facétieux.

On croit voir de Bacchus le cortége *joyeux*
Entouré des ris et des jeux.
VALMALETTE.

JUGE. *n. m.* *Syn.* Magistrat, sénateur. — Arbitre, appréciateur, connaisseur. *Epit.* Equitable, impartial, incorruptible, intègre, désintéressé, austère, inique, corrompu, impur, avare, infidèle, pervers, favorable, facile, indulgent, propice, prévenu, sévère, rigoureux, inexorable, terrible, redoutable, inflexible, suspect, éclairé, infaillible, clairvoyant, récusable, vacillant, incertain. *Périph.* L'organe, l'interprète de la loi; le pon-

tife, le prêtre, le ministre de Thémis. Des lois de Thémis l'interprète équitable.

Ménage a dit en parlant du président de Bellièvre :

Ce *ministre* sacré *de la juste Thémis*.

De crainte et de respect un *juge* environné
N'effrayait point le crime à ses pieds prosterné.
DESAINTANGE.

Les trois juges des enfers étaient, selon la mythologie, *Minos*, *Éaque* ou *Éacus* et *Rhadamanthe*. Minos présidait le tribunal redoutable devant lequel personne n'était dispensé de paraître après sa mort.

Tu paraîtras au tribunal
Où Minos, ce *juge* infernal,
Chef du sénat le plus sévère,
Minos soumet aux mêmes lois
Les vils esclaves et les rois,
Les mène aux champs heureux, ou les livre à Mégère.
J. B. ROUSSEAU.

JUGEMENT. *Syn.* Décision, arrêt, édit, sentence. — Avis, sentiment, opinion. *Epit.* Juste, équitable, réfléchi, sévère, terrible, formidable, redouté, suspendu, prononcé, révoqué. — Sûr, léger.

Dans le premier sens, on dit par périphrase, les arrêts de Thémis.

Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux *jugements* que vous lancez sur moi ?
J. B. ROUSSEAU.

On appelait autrefois les combats corps-à-corps, et en champ clos, *les jugements de Dieu*, parce qu'on était dans la persuasion que Dieu accordait la victoire à celui qui était innocent : de là ces mots d'Orbassan à Aménaïde dans *Tancrède :*

Les lois des chevaliers ordonnent ces combats :
Le jugement de Dieu dépend de notre bras :
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
VOLTAIRE.

JUGEMENT DERNIER OU JUGEMENT UNIVERSEL.

Cette idée d'un jugement dernier, c'est-à-dire d'un jour où l'univers s'abîmera et où Dieu viendra juger tous les hommes, devait naturellement exercer le pinceau des peintres et des poètes.

Déja je crois le voir (voir le jour du jugement dernier); j'en frémis par avance :
Déja j'entends des mers mugir les flots troublés;
Déja je vois pâlir les astres ébranlés;
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir,
Elles s'ouvrent. Le Dieu, si long-temps invisible,
S'avance précédé de sa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs,
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître :
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître !
Ses anges ont partout fait entendre leur voix ;
Et, sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
L. RACINE, *la Religion*, ch. VI.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, ames des morts ;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appèle.
Arrachés de leurs froids repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.
GILBERT, *le Jugement dernier*, ode.

V. DESTRUCTION.

Jugement de Pâris. V. PARIS.

JUILLET. *n. m.* (*juil-lè* devant une consonne, on mouille les deux *l*). Le septième mois de l'année. Ce mois que les Romains nommèrent d'abord *Quintilis* ou le cinquième, parce qu'il était effectivement le cinquième mois de l'année, lorsqu'elle commençait par mars, porta le nom de *juillet* (*Julius*), en l'honneur de *Jules* César qui réforma le calendrier. Le soleil entre, en ce mois, dans le signe du Lion, aussi le *lion* est-il pris par les poètes pour ce mois auquel il répond.

Du *lion* furieux si l'étoile brûlante
Dessèche la verdure et fend la terre ardente.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. IV.

V. LION, signe du zodiaque.

JUIN. *n. m.* (*juein*). Le sixième mois de l'année. Quelques-uns font venir ce mot de la déesse Junon, d'autres le tirent de jeunes gens (*à junioribus*), d'autres enfin de *Junius* Brutus qui chassa les rois de Rome. C'est dans ce mois que le soleil, quittant le signe des Gémeaux, entre dans celui du Cancer, autrement appelé l'*Écrevisse.*

L'astre majestueux dont les flammes fécondes
Dispensent la chaleur et la vie aux deux mondes
A passé des *Gémeaux* les signes radieux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Lorsque par l'*Écrevisse*, aux portes du tropique,
Le soleil arrêté borne sa route oblique, etc.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

V. CANCER, ÉCREVISSE.

JUMEAU, ELLE. *adj.* (*ju-mô, ju-mè-le*). Deux ou trois enfants nés d'un même accouchement. Ce mot n'est que du style familier, aussi les poètes, dans la haute poésie, sont-ils obligés de rendre par une périphrase l'idée qu'il présente.

Deux fils *au même jour nés de la même mère.*
DELILLE.

Pie et Laurent vivaient après ce coup funeste;
Au même jour conçus, et nés le même jour,
D'une mère chérie et l'orgueil et l'amour,
Leurs traits *jumeaux*, s'offrant à sa vue indécise,
Lui causèrent souvent une douce méprise.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IX.

Jumeau, avons-nous dit, est familier, cela est vrai au propre, comme quand on dit *deux frères jumeaux, c'est sa sœur jumelle*; mais au figuré il convient à tous les styles, et le traducteur de la *Jérusalem délivrée* a fort bien dit *leurs traits jumeaux*.

Il s'emploie aussi comme nom. Il se dit bien, surtout en poésie, en parlant des animaux ou des fruits.

Des chèvres que j'emmène,
Tityre, cella-ci ne nous suit qu'avec peine;
Elle a dans la coudraie enfanté deux *jumeaux*.
DOMERGUE, trad. de la 1re *Eglogue de Virgile*.

JUNON. *n. pr. f.* Fille de Saturne et de Cybèle, sœur et épouse de Jupiter, reine des dieux. Cette déesse que les poètes ont représentée jalouse, altière et vindicative, eut trois enfants: Hébé, déesse de la jeunesse; Mars, dieu de la guerre; et Vulcain, qui forgeait les foudres de Jupiter. Plusieurs pays se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour, et surtout Samos et Argos, où on lui rendait un culte particulier. Junon présidait aux mariages, ce qui a fait dire à La Motte :

O toi qui de l'hymen défends les sacrés nœuds!
O *Junon!* puissante déesse,
Reçois notre encens et nos vœux,
Et que jusqu'à ton trône ils s'élèvent sans cesse.

Junon qui des époux consacre l'union.
FAYOLLE.

Elle présidait aussi aux accouchements, et alors on l'invoquait sous le nom de Lucine :

Hâtez-vous, ô chaste *Lucine!*
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.
J. B. ROUSSEAU.

V. ACCOUCHEMENT.

Elle présidait enfin aux empires et aux richesses. *Epit.* Fière, superbe –, jalouse, sévère, implacable, vindicative, impérieuse –, secourable, puissante, belle –, divine –, cruelle –, furieuse.

Périph. La fille de Saturne, la fille de Cybèle, la sœur de Jupiter, l'épouse de Jupiter, la reine des dieux, la reine du ciel, la reine des cieux.

Après avoir métamorphosé Argus en paon, et avoir pris cet oiseau sous sa protection, Junon s'écrie :

Moi l'épouse et la sœur du maître du tonnerre,
Moi la reine des dieux, du ciel et de la terre!
Ah! périsse ma gloire; et faisons voir à tous
Que ces dieux si puissants ne sont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses!
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richesses;
Je veux que son pouvoir dans les terrestres lieux
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.
J. B. ROUSSEAU.

Rapprochons ces vers, qui caractérisent si bien l'orgueil de cette déesse, du langage que lui fait tenir le chantre d'Énée, lorsqu'elle croit sa gloire intéressée à perdre le chef des Troyens :

Et moi, qui marche égale au souverain des cieux,
Moi, l'épouse, la sœur du plus puissant des dieux,
Armant contre un seul peuple et le ciel et la terre,
Vainement je me lasse à lui livrer la guerre!
Suis-je encore *Junon?* et qui d'un vain encens
Fera fumer encor mes autels impuissants?
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

« Ordinairement Junon est peinte en matrone qui a de la majesté, quelquefois un sceptre à la main, et une couronne radiale sur la tête; elle a auprès d'elle un paon, son oiseau favori, et qui ne se trouve jamais avec une autre déesse. L'épervier et l'oison lui étaient aussi consacrés, et accompagnent quelquefois ses statues..................
Le dictame, le pavot et la grenade étaient les plantes ordinaires que les Grecs lui offraient, et dont ils ornaient ses autels et ses images. La victime la plus ordinaire qu'on lui offrait était l'agneau femelle : cependant, au premier jour de chaque mois, on lui immolait une truie. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Elle est quelquefois couronnée de feuilles de coing. On la représente encore superbement vêtue, et montée sur un char traîné par deux paons; la déesse assise tient un sceptre en main et a un paon placé auprès d'elle. Quelquefois, à ses attributs, on ajoute l'arc-en-ciel qui rappèle Iris sa fidèle messagère.

JUPIN. *n. pr. m.* Synonyme de Jupiter. *V.* JUPITER.

JUPITER. *n. pr. m.* (*ju-pi-tèr*, le *r* sonore même devant une consonne). Jupiter, fils de Saturne et de Cybèle, époux et frère de Junon, ayant été soustrait par sa mère à la voracité de Saturne, qui dévorait les enfants mâles qu'elle mettait au monde, aussi-

tôt qu'ils étaient nés, fut élevé secrètement dans l'antre de Dictée qui était dans l'île de Crète. Cybèle, qu'on nomme aussi Ops et Rhéa, après être accouchée dans l'antre de Dictée, confia son enfant à deux nymphes du pays qu'on appelait les Mélisses, et aux soins des Curètes qui dansaient et faisaient retentir des lances et des boucliers autour de la grotte pour empêcher que Saturne n'entendît les cris du nouveau-né, que la chèvre Amalthée nourrit de son lait. *V.* Amalthée.

Aussitôt que Jupiter fut en âge de se signaler, il replaça sur le trône Saturne que Titan avait dépossédé de l'empire; mais bientôt après, avec le secours des Cyclopes, il fit la guerre à Saturne, son père, qu'il vainquit et détrôna. S'étant ainsi rendu maître du ciel et de la terre, il partagea l'empire avec ses deux frères, laissa la mer à Neptune, les enfers à Pluton, et se réserva le ciel et la terre avec un droit sur tout l'univers.

Les dieux ont partagé le monde,
Et leur pouvoir est différent;
Mais ton vaste empire comprend
Les cieux, l'enfer, la terre et l'onde;
Les dieux ont partagé le monde,
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.
Fontenelle.

Vainqueur des Titans et des Géants, Jupiter, tranquille possesseur de l'empire, se livra aux plaisirs et eut un grand nombre de maîtresses dont naquirent une grande quantité d'enfants qui tous furent mis au rang des dieux et demi-dieux. Les différentes métamorphoses qu'il prit pour séduire ses maîtresses, ou triompher des obstacles qui s'opposaient à sa passion, ont été célébrées par les poètes.

Il se changea en pluie d'or, pour pénétrer dans la tour d'airain où était renfermée Danaé, et la rendit mère de Persée :

Dans cette tour inaccessible
Où tu sus t'introduire en or,
Si tu vis Danaé sensible,
Tu ne fus pas heureux encor.
Lamotte.

Il prit la forme d'un taureau pour enlever Europe, fille d'Agénor, et sœur de Cadmus :

Jupiter, de son trône élevé dans les cieux,
Sur ses jeunes attraits (sur les attraits d'Europe) vient de jeter les yeux.
Soudain de l'univers le maître redoutable
Sent au fond de son cœur la flèche inévitable.
. . . .
Et déja, dépouillant la grandeur souveraine,
Le dieu-taureau mugit et bondit dans la plaine.
Il n'a point du lien subi l'indigne affront,
Ni sous un joug pénible humilié son front:
De son corps souple et fier la couleur jaunissante
Semble étaler les feux de l'Aurore naissante;
Et sur l'or de son front une étoile d'argent
Annonce au loin l'orgueil de son double croissant
Dont les contours polis, superbe diadême,
Pourraient être enviés par Diane elle-même.
Chaussard, *l'Enlèvement d'Europe*, Almanach des Muses (1802).

Il prit la figure d'un cygne pour séduire Léda épouse de Tyndare, laquelle eut de lui Pollux et Hélène :

Rives de l'Eurotas, vous l'avez vu lui-même,
Ce dieu qui d'un clin d'œil fait trembler l'univers,
Épouvante l'olympe et soulève les mers;
Vous l'avez vu, lassé de sa grandeur suprême,
Dans vos ondes, cygne amoureux,
Plonger une aile frémissante,
Et de son bec voluptueux
Caresser Léda palpitante.
De Guerle

Sous la forme d'un aigle, il enleva Ganymède, fils de Tros, et le plaça dans le ciel, pour en faire son échanson. *V.* Ganymède.

Ces différentes métamorphoses ont fait dire à Lamotte :

Satyre, aigle, serpent, cygne aux brillantes ailes,
Ou taureau traversant les flots,
Cent fois il a daigné, sous cent formes nouvelles,
Peupler le monde de héros.

Jupiter tenait le premier rang parmi les divinités. Les poètes le représentent comme le maître absolu de l'univers, et lui donnent une puissance souveraine même sur les autres dieux.

Jupiter est assis sur le trône des airs;
Ce dieu qui d'un clin d'œil ébranle l'univers,
Et dont les autres dieux ne sont que l'humble escorte,
Leur imposa silence, et parla de la sorte.
J. B. Rousseau.

Syn. Jupin; mais ce mot ne paraît convenir aujourd'hui qu'au style familier ou badin.

Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.
. . . .
. . . .
Jupin les renvoya s'étant censurés tous.
La Fontaine, liv. I, fab. 7.

Epit. Grand -, puissant -, souverain -, fulminant, tonnant, foudroyant, terrible, menaçant, vengeur, invincible, amoureux, adultère, incestueux. *Périph.* L'époux de Junon, le père des dieux et des hommes, le père, le monarque, le roi, le souverain des dieux; le roi, le souverain des immortels, le maître des dieux, le souverain du monde, le roi, le souverain du ciel ou des cieux, le roi de l'olympe, le maître du tonnerre, le dieu qui lance la foudre, qui lance le tonnerre, l'arbitre du tonnerre.

Il (l'hiver) déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux ;
Il arrête le tonnerre
Dans le main *du roi des dieux.*
J. B. ROUSSEAU.

On dresse des autels; on offre *au roi des dieux*
Des expiations, de l'encens et des vœux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

Le souverain des immortels
Épuisa ses carreaux sur ses propres autels.
CAZOTTE, *Jupiter et le Poète*, fable.

Ainsi parla Cybèle *au souverain du monde.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Le chêne audacieux
Que la fable consacre *au souverain des cieux.*
BAOUR-LORMIAN.

Il voit *l'arbitre du tonnerre*
Réglant le sort par ses arrêts.
J. B. ROUSSEAU.

Muses, donnez *au maître du tonnerre*
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours et les moissons.
GRESSET.

Cependant, calme au sein de sa gloire immortelle,
Sur un trône éclatant, d'où l'éclair étincelle,
Loin des astres sous lui roulants, majestueux,
Assis, la foudre en main, par-delà tous les cieux,
Le dieu des dieux pesait dans l'or de ses balances
L'irrévocable arrêt des célestes vengeances.
DE GUERLE.

« Les plus fameux oracles de Jupiter étaient ceux de Dodone, de Libye et de Trophonius. Les victimes les plus ordinaires qu'on lui immolait étaient la chèvre, la brebis et le taureau blanc, dont on avait soin de dorer les cornes. Souvent on se contentait de lui offrir de la farine, du sel et de l'encens. On ne lui sacrifiait point de victimes humaines. Parmi les arbres, le chêne et l'olivier lui étaient consacrés » (aussi le *chêne* est-il appelé par les poètes l'*arbre de Jupiter*).

« La manière la plus ordinaire dont on le représentait, était sous la figure d'un homme majestueux et avec de la barbe, assis sur un trône, tenant de la main droite la foudre, figurée de deux manières, ou par une espèce de tison flamboyant des deux bouts, ou par une machine pointue des deux côtés, et armée de deux flèches; et de la gauche, une victoire; ayant à ses pieds un aigle aux ailes déployées, qui enlève Ganymède; la partie supérieure du corps toute nue; et la partie inférieure couverte. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

JUPITER, l'une des sept planètes. Celle qui est entre Saturne et Mars.

Sitôt que, profitant des jeux de l'ignorance,
Galilée eut enfin conquis, pour la science,
Ce tube merveilleux (la lunette d'approche) fils brillant du hasard,
Dans les cieux inconnus alongeant son regard,
Il vit de *Jupiter* les lointains satellites,
Qui, tous quatre asservis à des marches prescrites,
Se couvraient tour-à-tour d'un voile bienfaiteur.
« Ils conduiront, dit-il, le fier navigateur !
» Gardes de Jupiter, voilez votre lumière,
» Et des nochers ainsi protégez la carrière !
» Pilote, au front des cieux lis la route des mers ».
Il dit. Dès-lors, fendant ces orageux déserts,
Et Cook et Lapérouse ont pu des mers de glace
Affronter sans péril l'éternelle menace;
Et dès-lors, en son cours, le commerce agrandi,
De l'étoile du nord aux bornes du midi,
Épanchant les tributs de son urne féconde,
Courut, en fleuve d'or, dans les veines du monde.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. I.

JURER. *v. tr.* Affirmer par serment en prenant quelqu'un ou quelque chose à témoin. *Syn.* Affirmer, attester, promettre avec serment, s'obliger par serment. — Blasphémer; proférer, vomir des blasphèmes.

Je jure encor *le ciel*, lent à nous protéger,
Que. . . . .
VOLTAIRE, *Zulime*, act. IV, sc. 6.

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de serments effroyables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger,
Ils en jurent la peur, le dieu Mars et Bellone.
BOILEAU, trad. du *Traité du sublime de Longin*, chap. XIII.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.
Le même, chap. XIV.

Oui, *j'en jure Apollon* et ce *souffle divin*
Qui fait sortir l'oracle enfermé dans son sein.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Jurer est aussi intransitif, dans la signification d'affirmer par serment.

Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, *je jure par vous-même.*
CORNEILLE, *Pompée*, act. V, sc. 1.

J'en atteste ce fer, et *je jure par vous.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

Jurer signifie aussi confirmer, ratifier une chose par serment. *Jurer la paix, jurer une alliance.*

Figurément il signifie assurer, promettre fortement, mais sans serment. *Jurer amitié à quelqu'un, lui jurer une haine éternelle*, etc.

Vous le savez, *la paix* n'est pas encor *jurée.*
CRÉBILLON, *Electre*, act. II, sc. 2.

He quoi! *vous me jures une éternelle ardeur*,
Et vous me la jures avec cette froideur?
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 4.

Il jurait aux Romains une haine immortelle.
VOLTAIRE, *Sophonisbe*, act. III, sc. 3.

Jurer signifie encore proférer des blasphêmes, ou des mots grossiers par emportement ou par mauvaise habitude; en ce sens il est familier.

Il se dit encore familièrement d'un certain son que pousse le chat en colère :

Raton, bien qu'il *jurât* toujours,
Avait fait patte de velours.
ARNAULT, *le Chien et le Chat*, fable.

On dit aussi qu'un violon ou un autre instrument jure lorsqu'il rend un son aigre. *Un violon qui jure sous l'archet.* Acad.

C'est-là que plus d'un Apollon,
Martyrisant le violon,
Jure tout haut sur une corde.
VADÉ, *la Pipe cassée*, ch. II.

JUSQUE. Adverbe qui marque certains termes de lieu ou de temps au-delà desquels on ne passe point; il est toujours suivi d'une préposition qui amène son complément : De Paris *jusqu'à Rome*, *jusqu'à demain*, *jusque dans les enfers*, *jusque sur le trône*, etc.

Il est permis dans le style élevé de mettre un *s* à la fin de *jusque*, *jusques à quand*; et cette licence est toujours accordée aux poëtes, qui, selon le besoin de la mesure ou la délicatesse de l'oreille, écrivent *jusque* ou *jusques*.

Sion, *jusques* au ciel élevée autrefois,
*Jusqu'*aux enfers maintenant abaissée.
RACINE.

Alors *jusques* à vous je descendrai peut-être.
VOLTAIRE, *Mérope*.

Je descends *jusqu'à* toi. . . . .
Le même, *les Scythes*, act. IV, sc. 2.

Dans *jusqu'à quand* le conflit de ces deux syllabes trop ressemblantes blesse l'oreille; pour adoucir ce choc, on insère le *s* qui de ces trois syllabes en fait quatre, *jusques à quand*.

Jusqu'à ce que. Il faut, dit Voltaire, éviter cette cacophonie en vers et même dans la prose soutenue.

JUSTICE. *n. f.* Vertu morale qui fait que l'on rend à chacun ce qui lui appartient. *Syn.* Equité, intégrité, droiture, probité, rectitude. — Bon droit, raison. — Exactitude, rigueur, sévérité. *Epit.* Exacte, sévère, stricte, étroite, inviolable, inflexible, inexorable, céleste, divine, éternelle, puissante, redoutable, vengeresse, incorruptible, lente, prompte, rigoureuse, mitigée, adoucie, éclatante, farouche, feinte.

Les anciens ont personnifié la justice et en ont fait une déesse connue sous le nom d'Astrée. *V.* ASTRÉE, THÉMIS.

JUSTIFIER. *v. tr.* (*jus-ti-fi-é* devant une consonne). Montrer, prouver l'innocence de quelqu'un qui était accusé. — En parlant des choses, en prouver la vérité, la bonté, la solidité.

Et lorsque tout conspire à me *justifier*,
Sa jalouse fureur veut me sacrifier.
CRÉBILLON, *Catilina*, act. II, sc. 2.

. . . Le barbare empoisonna mon frère,
Monstre! ainsi son trépas t'a-t-il *justifié*.
VOLTAIRE, *Mahomet*, scène dernière.

Au futur et au conditionnel il n'offre que quatre syllabes, je *justifie-rai*, je *justifie-rais*, qu'il vaut mieux écrire, surtout en vers, je *justifîrai*, je *justifîrais*. *V. Traité de la Versif.*, pag. 15.

K

K. *n. m.* (*ke*). Cette lettre, la onzième de notre alphabet, a pour lettres analogues *g*, *c*, *q*. *V. Traité de la Versific.*, pag. 28. Cette consonne, dont nos pères faisaient un fréquent usage, ne paraît plus que dans quelques mots tirés du grec ou des langues étrangères.

Le *K* parlant jadis pour les *k*alendes grecques,
Laissa le *q*, le c pour servir d'hypothèques;
Et revenant chez nous, de vieillesse cassé,
Seulement à Kimper il se vit caressé.
PIIS, *Harmonie imitative*.

KIOSQUE. *n. m.* (*kios-que* ou *ki-os-que*). Mot emprunté du Turc, qui se dit de certains pavillons qui sont dans des jardins sur des terrasses. Acad.

Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers prodigues par la mode,
Obélisque, rotonde, et *kiosque* et pagode.
DELILLE.

Ailleurs Delille ne donne que deux syllabes à ce mot auquel il vient d'en donner trois :

Ses murs, ses minarets, ses *kiosques*, ses portiques.
. . . .
D'un obélisque au loin il découvre le faîte,
Les *kiosques* des pachas, les temples du prophète.

KYRIELLE. *n. f.* (*ki-ri-è-le*). Litanie, en ce sens il est vieux et hors d'usage.

Dans le style badin et critique il se dit au figuré, et signifie un dénombrement ennuyeux, une longue série, une longue suite

de choses ennuyeuses ou fâcheuses. *Epit.* Longue -, ennuyeuse.

Enfin si je faisais une liste fidèle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce serait une *kyrielle*
Qui ne finirait d'aujourd'hui.
BOURSAULT, *Esope à la cour*, act. IV, sc. 5.

De ses péchés contant la *kyrielle.*
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XVII, variantes.

LE COMTE (dictant ses noms).

Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis...

LE NOTAIRE.

Oh! quelle *kyrielle!*
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. V, sc. 5.

RIME KYRIELLE. Rime connue de nos anciens poètes.

« *Kirielle* a esté appellée la ryme en laquelle en fin de chaque couplet un mesme vers est toujous répété, qu'ils ont appelé refrain ès balade et chans royaux. »

SÉBILET, *Art poétiq.*, p. 145, Lyon, 1576.

La rime kyrielle consiste donc à répéter un même vers à la fin de chaque couplet, en voici un exemple :

Qui voudrait savoir la pratique
De cette rime juridique,
Je dis que bien mise en effet
La kyrielle ainsi se fait

De plates (de rimes suivies) de syllabes huit,
Usez-en donc, si bien vous duit,
Pour faire le couplet parfait,
La kirielle ainsi se fait.
Poétique de Gracien Dupont.

L

L. *n. m.* (*le*). C'est la douzième lettre de l'alphabet. Quand cette consonne est double et qu'elle est précédée de *ai*, *ei*, *oui*, elle se prononce mouillée, comme en ces mots *travailler*, *maille*, *bailler*, *veiller*, *recueillir*, *fouiller*, *grenouille*. Elle se prononce aussi de même en quelques mots où elle n'est précédée que d'un *i*, comme en ceux-ci, *fille*, *quille*, *briller*, et plusieurs autres qui seront remarqués en leur lieu.

La même prononciation est suivie dans les mots qui finissent en *ail*, *eil*, et *ouil*, comme *travail*, *réveil*, *cercueil*, *œil*, *fenouil*; et dans quelques autres qui finissent par *il*, comme *péril*, *avril*, *mil* dans la signification de millet.

Il y a quelques mots, comme *sourcil*, *baril*, *outil*, *gentil* (dans le sens de joli), qui finissent par *il* et dans lesquels *l* ne sonne point du tout. On prononce comme s'il y avait, *sourci*, *bari*, *outi*, *genti*.

Enfin il y a des mots en *il* où *l* sonne fortement, tels sont *fil*, *subtil*, *profil*, *puéril*, *exil*, *vil*, *viril*.

Remarquez que les mots où *l* simple ou double est mouillé ne riment pas avec ceux où cette lettre est forte ou muette, qu'ainsi fouil*ler* et filer, *fille* et *ville*, *avril* et *baril* ou *subtil* ne pourront s'unir. Par conséquent la rime suivante n'est pas exacte :

Je la crois fine, dit-*il*,
Mais le moindre grain de *mil* (millet)
Serait bien mieux mon affaire.
LA FONTAINE.

Combien cette lettre *L* embel*l*it la paro*l*e!
*L*ente elle cou*l*e ici; là, *l*égère elle vo*l*e;
Le *l*iquide des *fl*ots par elle est exprimé,
Elle po*l*it le sty*l*e après qu'on l'a *l*imé.
La voyelle se teint de sa cou*l*eur *l*iante,
Se mê*l*e-t-elle aux mots, c'est une hui*l*e *l*uisante,
Qui moui*ll*e chaque phrase, et par son *l*énitif
Des consonnes détruit le frottement rétif.
PIIS, *Harmonie imitative.*

LABEUR. *n. m.* Ce mot ancien est encore usité dans quelques phrases consacrées et dans le style soutenu. En vers il est fort bon dans tous les styles, et, comme l'a remarqué M. Ph. de la Madelaine, il est plus énergique et plus sonore que *travail*, qui est sourd et présente peu de rimes. *Syn.* Travail, fatigue, ouvrage, peine, occupation. — Labour, culture. *Epit.* Long -, dur -, pénible, fatigant, rude -, fâcheux, difficile, infructueux, ingrat, infertile, utile, profitable, insupportable, opiniâtre, soutenu, docte -, doux -, aisé.

Donc un nouveau *labeur* à ta gloire s'apprête.
BOILEAU.

Nous, laissons-leur du moins, pour prix de leur *labeur*,
Une part à la vie, une part au bonheur.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. I.

Les arts charment souvent notre *labeur* agreste.
Le même, *le Malheur et la Pitié*, ch. IV.

. . . . Tout dormait, hors le coq matinal
Qui du *labeur* champêtre annonçait le signal.
CHÊNEDOLLÉ.

L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre *labeur.*
VOLTAIRE.

LABORATOIRE. *n. m.* (*la-bo-ra-toa-re*). Lieu où l'on travaille. Il se dit plus particulièrement du lieu où les chimistes ont leurs fourneaux et leurs vaisseaux. Il est familier, aussi le remplace-t-on par une périphrase

dans le style soutenu et dans la haute poésie. *Périph.* Le temple d'Hermès, le sanctuaire d'Hermès.

Approchons, pénétrons dans *ce temple sacré*
Où sont du grand Hermès renfermés les mystères.
Voyez de ses secrets féconds dépositaires,
Clos, ouverts, chauds ou froids, à l'air humide ou sec
Ces vaisseaux (les cornues) au gros ventre, au cou tors, au long bec.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. IV.

Dans le même chant, ce poète a dit en parlant de la chimie :

Jadis dans un vénal et vil *laboratoire*
Cet art inestimé semblait cacher sa gloire.

LABORIEUX, EUSE. *adj.* (*la-bo-ri-eû* devant une consonne, *la-bo-ri-eu-ze*). *Syn.* Qui aime le travail, dur au travail, travailleur. — Pénible, fatigant, difficile, malaisé. Il se dit des personnes et des choses, et peut se placer avant le nom, lorsque l'analogie et l'harmonie le permettent.

L'homme *laborieux* n'est jamais en détresse.
Almanach des Muses (1795).

Il (l'agriculteur) fait sortir le soc *laborieux*
Long-temps captif sous la glace ennemie.
LÉONARD, *les Saisons*, chant I.

LABOUR. *n. m.* La façon qu'on donne aux terres en les labourant. *Syn.* Labourage, culture, façon. *Epit.* Dur -, pénible, profond, léger, champêtre.

Ces guérets exercés par des *labours* profonds
Sont semés chaque année et toujours sont féconds.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Plus loin, dans les guérets d'une vaste étendue
Le troisième *labour* a plongé la charrue.

Il retourne gaîment à son *labour* champêtre.
DELILLE.

Lorsqu'abrégeant son cours, les rayons qu'il (le soleil) nous lance
Du sein du Scorpion, ont moins de violence,
Que vos bœufs, sous le joug, commençant leurs travaux,
Pressés de l'aiguillon, marchent à pas égaux;
Que le soc enfoncé tourne la terre et l'ouvre;
Qu'il détruise le pied de l'herbe qui la couvre.
Les sucs qu'elle renferme à l'instant agités,
Mûris par le soleil, par la pluie humectés,
De sa fertilité développent le germe.
Que des premiers *labours* l'automne soit le terme.
ROSSET, *l'Agriculture*, chant I.

LABOURAGE. *n. m.* L'art de labourer la terre. *Syn.* Labour, culture, agriculture. *Epit.* Utile, fructueux, fécond, précieux. *Périph.* L'art de labourer, l'art du laboureur, les travaux de Triptolème, les travaux de Cérès, les soins du labourage (Delille).

Que *l'art du laboureur* est un art incertain!
Il voit au gré des vents errer ses espérances;
Sa fortune dépend d'un soir ou d'un matin.

Le bœuf est l'emblême du labourage.

V. LABOURER.

LABOURER. *v. tr. Syn.* Cultiver, défricher, façonner, sillonner. *Périph.* Le bœuf fend la plaine; le soc fend la terre, fend la plaine, entrouvre la plaine; tracer des sillons, ouvrir un sillon, de pénibles sillons; porter le soc, ramener le soc dans les sillons, dans les guérets.

Hélas! que leur servit de *sillonner* nos plaines?
DELILLE.

Ses bœufs d'un soc tranchant *sillonnent* son domaine.
DULARD.

Le blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs *un pénible sillon.*
BOILEAU.

J'attèle ma charrue, et je cours à la hâte
Ouvrir avec effort, armé d'un aiguillon,
Dans le sein d'une terre ingrate,
Un large et pénible sillon.
LATOUR DE LA MONTAGNE.

Vingt ans son cou robuste (le cou du bœuf) usé par les travaux
A ramené le soc dans des sillons nouveaux.
DESAINTANGE.

Le fer tranchant (la charrue) va *déchirer*
Le sein des plaines découvertes,
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
DE BERNIS

Que d'un pas lent et lourd le bœuf *fende la plaine*;
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Déjà les bœufs ruminants
Ont courbé sous le joug leur tête accoutumée,
En longs sillons leurs socs longs et tranchants
Préparent la terre affamée
A recevoir les germes bienfaisants.
Mad. la baronne de BOURDIC.

Labourer au propre peut figurer dans le style soutenu, surtout dans les poèmes qui traitent de l'économie rurale.

Il *laboure* le champ que *labourait* son père.
RACAN.

LABOUREUR. *n. m. Syn.* Agriculteur, cultivateur, colon. *Epit.* Actif, matinal, infatigable, diligent, robuste, hâlé, brûlé,

noirci, agreste, avare, avide, insatiable, simple, rustique, précieux, respectable, tranquille, paisible.

Périph. Le fils de Triptolème; le fils, l'enfant, le nourrisson, l'élève de Cérès; l'élève de Palès (Lebrun). Delille a dit :

Ceux qui courbés pour vous *sur des sillons ingrats*
Au sein de la misère attendent le trépas.
Poème des Jardins.

. . . . . Engraissés dans la crasse du froc
Les fils de Triptolème, abandonnant le soc,
Ont énervé des bras qu'une mâle industrie
Destinait à défendre ou nourrir la patrie.
DESAINTANGE, *la Suppression des Cloîtres.*

Ces *laboureurs* dont l'industrie
Donne Cérès aux citoyens,
Ces vrais amants de la patrie
En sont les plus fermes soutiens.
LEBRUN, liv. I, *Ode II.*

Au signal du repos le *laboureur* ramène
Le bœuf laborieux compagnon de sa peine.
LA HARPE, *Épître à M. le comte de Schowaloff, sur les effets de la nature champêtre.*

Que n'ai-je eu le destin du *laboureur* tranquille!
Dans sa cabane étroite, au déclin de ses ans,
Il repose entouré de ses nombreux enfants :
L'un garde ses troupeaux, l'autre porte à la ville
Le lait de son étable ou les fruits de ses champs,
Et de son épouse qui file
Il entend les folâtres chants.
LÉONARD.

LABYRINTHE. *n. m.* (*la-bi-rein-te*). Lieu coupé de plusieurs chemins, d'allées, et où il y a beaucoup de détours, en sorte qu'il est très-difficile d'en trouver l'issue. *Syn.* Dédale. *Epit.* Immense, vaste -, inextricable, confus, frais, obscur, noir -, ingénieux, tortueux. *Périph.* Les détours, les circuits d'un labyrinthe, les profondeurs d'un vaste labyrinthe; de sentiers incertains le torteux dédale; de routes incertaines, de routes égarées, d'incertaines allées le dédale mystérieux.

Et dans *les profondeurs d'un vaste labyrinthe*,
D'un pas ferme et rapide, ils s'engagent sans crainte.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

De ses jardins, odorant *labyrinthe*,
La fée alors gagne la vaste enceinte.
MILLEVOYE.

Que j'aime à m'égarer de détour en détour,
Dans ce riant *dédale* impénétrable au jour!
DULARD.

Labyrinthe signifie figurément un grand embarras, une complication d'affaires embrouillées. *Syn.* Chaos, embarras.

Cet Archambaut dont l'œil rapide et sûr
Perce *des lois le labyrinthe* obscur.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. III.

J'ai durant sept hivers, jouet d'un sort barbare,
Fatigué *de Thémis le labyrinthe* avare.
LEBRUN, *Élégie XII*, liv. I.

Dans un *labyrinthe* ici bas
L'homme est toujours réduit à vivre :
Mais cet aveugle ne sait pas
Quel est le chemin qu'il doit suivre :
Il est long-temps à réfléchir
Quel est le meilleur, le plus sage;
Quand il vient à le découvrir,
Il est à la fin du voyage.
CHAZET.

Les anciens font mention de plusieurs labyrinthes fameux entre lesquels le plus célèbre est celui de Crète, bâti près de Goosse par Dédale, et où fut enfermé le Minotaure. *V.* DÉDALE, MINOTAURE.

DESCRIPTION DU LABYRINTHE DE CRÈTE.

Minos veut que dans l'ombre un vaste *labyrinthe*
Prison du monstre affreux (le Minotaure) le cache en son enceinte.
L'ingénieux Dédale, architecte fameux,
Traça les fondements de ces murs sinueux,
Et dans de longs détours, sans terme et sans issue,
Par l'erreur des sentiers embarrassa la vue.
Tel qu'amoureux de suivre un tortueux chemin,
Le Méandre se joue en son cours incertain,
Et vingt fois sur ses pas ramené dans sa course,
Se rencontre lui-même, et retrouve sa source,
De détours en détours dans sa route égaré :
Tel du nombreux circuits par Dédale entouré,
Tourne le labyrinthe; et l'inventeur lui-même
Put à peine en sortir, tant son art est extrême.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VIII.

LAC. *n. m.* (*lak* même devant une consonne). Grand amas d'eaux dormantes. *Epit.* Dormant, endormi, immobile, paisible, tranquille, uni, fangeux, bourbeux, limoneux, marécageux, impur, profond, vaste, étendu.

D'un *lac* tranquille et pur la Naïade indolente.

C'est d'un *lac* endormi la surface immobile.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

Mais soit que l'eau sur les bords qu'elle arrose
En filets purs ait appris à courir;
Soit qu'en un *lac* où ses flots vont mourir,
Son indolence à loisir se repose.
CAMPENON.

Ils arrivent tous deux auprès d'un *lac* dormant
Dont les profondes eaux de leur bourbe environnant
L'enceinte d'un vieux fort que des créneaux couronnent.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VII.

Au sein de ce *lac* immobile,
Qui peint le ciel et les oiseaux,

Vous ne voyez qu'une eau tranquille;
Moi, j'apperçois sous les roseaux
Une Naïade fugitive
Qui vous dit d'une voix craintive :
« Sur ma fougère viens t'asseoir.
» Mes joncs, mes saules, ma verdure
» Couronneront ta chevelure,
» Et mon sein sera ton miroir. »

DEMOUSTIER.

Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redonte la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncements
Sont d'un *lac* étendu les plus beaux ornements.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi, s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour-à-tour;
Ces aspects variés amusent votre vue :
L'œil aime dans un *lac* une vaste étendue;
Cependant offrez-lui quelques points de repos,
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure.

DELILLE, *poëme des Jardins.*

Lac rime avec tous les mots en *ac* ou le *c* se prononce, comme dans b*ac*, till*ac*, biss*ac*, trictr*ac*, il rimera même avec tab*ac* où le *c* deviendra sonore. L'analogie qui existe entre le *c* et le *g*, et le peu de rimes que présente la finale *ag* permettront de l'unir à cette terminaison, ainsi *lac* pourra rimer avec *zigzag* et semblables. Malgré la ressemblance d'orthographe *lacs* au pluriel ne peut s'allier à *lacs* (lacet) où le *c* est muet.

LACHÉSIS. *n. pr. f.* (*la-ké-zis*, le *s* sonore même devant une consonne). L'une des parques. *V.* PARQUES.

LACS. *n. m.* (*lâ* devant une consonne, *lâz* devant une voyelle). *Syn.* Lacet, cordon, nœud, filet, réseau, rets, piége. *Au figuré:* artifice, ruse, subtilité, tromperie. *Epit.* Fin, délié, faible, serré, étroit, coulant, noueux, tendu, rompu, brisé. — Trompeur, perfide.

Le blé couvrait d'un *lacs*
Les menteurs et traîtres appâts.

LA FONTAINE.

Dans les *lacs* de la chèvre un cerf se trouva pris.

Le même.

Ce mot rime avec les terminaisons en *as* comme dans falbal*as*, tu blâm*as*, coutel*as*; il rime encore avec les terminaisons en *acs* et *ats*, quand on ne prononce ni le *c* ni le *t*, comme dans tab*acs*, app*âts*, r*ats*, etc., quelle que soit la lettre d'appui; il s'unira même à dr*aps*, mais il ne se joindra ni à *lacs* (étendue d'eau), où le c est sonore, ni à *fats* où le *t* se fait sentir.

LACTÉE. *adj. f.* Qui ne se dit que dans ces phrases *voie lactée*, *veines lactées*. On appèle *voie lactée* cette longue trace blanche qu'on remarque vers le pôle méridional, et qui est dans la constellation des Gémeaux. Les astronomes Grecs l'ont appelée *galaxie*, qui signifie chemin de couleur de lait.

Dans l'astre des Gémeaux une faible blancheur
Montre à l'œil attentif un sillon de lueur.
Quelle est donc cette *voie*, au rapport de ma vue,
A qui le verre (le télescope) donne encor plus d'étendue ?
C'est un amas de feux fixes au firmament.
De notre globe au leur tel est l'éloignement
Que l'esprit se confond en sondant leur distance.

DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. I.

Mais qui m'expliquera ce cercle lumineux,
Ce chemin dont la trace attire tous les yeux ;
Qui du lait égalant la blancheur éclatante
En a reçu le nom ? une masse brillante
D'astres semés au loin dans l'espace des airs
Forme, dit-on, ce cercle et ses détours divers.

RICARD, *la Sphère*, poëme, ch. V.

Une *voie* en tous temps par les dieux fréquentée
Blanchit l'azur des cieux; on la nomme *Lactée*.
Elle sert d'avenue à l'auguste séjour
Où Jupiter réside au milieu de sa cour.

DESAINTANGE.

Selon la Fable, *la voie lactée* n'est autre chose que quelques gouttes de lait échappées des mamelles de la chèvre Amalthée. *V.* AMALTHÉE.

LAI. *n. m.* (*lè*). Vieux mot qui signifie plainte, doléance, complainte. Ce mot ne pourrait plus être admis même dans le genre marotique. Cependant M. Millevoye a pu l'employer avec grâce dans un poëme où il nous transporte au temps de Charlemagne : faire revivre alors un ancien terme, et le placer à propos, c'est donner au tableau la teinte du temps où vivaient ses héros, c'est en quelque sorte les mettre en scène avec le costume de leur siècle.

Elle s'assit déplorant son malheur,
Et soupira d'une voix lente et douce
Ce *lai* plaintif d'amour et de douleur :
« Le noble Arthus fut aimé d'Arabelle
» Qui pour lui seul avait connu l'amour;
» Dissimulant sa blessure mortelle,
» Elle brûlait sans espoir de retour.
» Dieu fasse paix à qui brûle comme elle !
» Les doigts errants sur sa harpe fidèle,
» Elle venait, à l'approche des nuits,
» Sous les créneaux de la sombre tourelle
» Gémir dans l'ombre et chanter ses ennuis.
» Dieu fasse paix à qui gémit comme elle !
» Un soir, cédant à sa peine cruelle,

» L'infortunée à jamais disparut;
» Et loin d'Arthus, la plaintive Arabelle
» Ne pleura point, hélas! elle mourut.
» Dieu fasse paix à qui mourra comme elle! »
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. VI.

LAI *n. m.* (*lè*). C'était le nom que nos pères avaient donné à une espèce de poème déja tombé en désuétude au milieu du 16e siècle, ainsi que nous l'apprend Thomas Sébilet dans son *Art poétique*. Ce poème consistait en une certaine quantité de petits vers distribués également en couplets, dont il ne paraît pas que le nombre ait été bien déterminé, non plus que celui des vers de chaque couplet. « Tout y roulait sur deux rimes dont une n'était employée que pour terminer les couplets avec de petits bouts de vers qui, ne pouvant remplir la ligne, laissaient un vide entre les couplets, ce qui fit qu'on appela encore le *lai* arbre-fourchu. Ces arbres-fourchus feraient rire aujourd'hui, et on les employait alors dans les sujets lugubres, ou pour quelque grave moralité. »

Exemple :

Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir?
Cette mer profonde,
En débris féconde,
Fait voir
Calme au matin l'onde,
Et l'orage y gronde
Le soir.

Le P. MORGUES, *Traité de la Poésie franç.*, pag. 176.

LAIE. *n. f.* (*lè*). La femelle du sanglier.

Ce mot qui est de tous les styles, ne peut entrer dans le cours d'un vers que suivi d'une voyelle qui facilite l'élision de l'*e* muet.

Si sur le bord des eaux se présente à ta vue
Une *laie au* poil blanc sur la rive étendue,
Arrête-là ton cours. . . . .
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

LAINE. *n. f.* (*lè-ne*). *Syn.* Toison, poil, duvet. *Epit.* Blanche, douce, soyeuse, fine, molle, flexible, riche, précieuse, tondue, filée, teinte, vile, grossière. *Périph.* La toison, la dépouille des béliers, des brebis.

Et tandis qu'au fuseau la *laine* obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
L. RACINE.

Bientôt la *laine* enlevée au bélier
Vient occuper les doigts de la bergère,
Et la matrone, à l'ombre du foyer,
Coiffa de lin la quenouille légère.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. III.

Dans les champs, la brebis de sa molle toison
A la jeune bergère offrit l'utile don.
La quenouille bientôt reçut la *laine* humide;
Le doigt la dirigea vers le fuseau rapide.
MOLLEVAUT, trad. *de la Ie Élégie de Tibulle*.

Le mot *laine* est naturellement familier; dans le style soutenu il a besoin d'être relevé par les termes qu'on lui accole, ainsi qu'on le voit dans les exemples ci-dessus. Avec quel art M. Baour-Lormian a su l'encadrer, a su ennoblir l'idée que présentent des ballots de laine qui amortissent les coups du bélier qui frappe des remparts!

On voit le long des murs que bat l'airain terrible,
En balles se gonfler une *laine* flexible,
Qui trompe le bélier sans relâche grondant,
Combat par sa mollesse et résiste en cédant.
Jérusalem délivrée, ch. II.

LAIS. *n. pr. f.* (*la-ïs*, le *s* sonore même devant une consonne). Fameuse courtisane de Corinthe, où elle attirait beaucoup d'étrangers qui achetaient à prix d'or les faveurs de cette beauté vénale. Des femmes de Thessalie la tuèrent par jalousie dans un temple de Vénus. Ce nom est devenu commun pour désigner une courtisane, une femme prostituée. *Epit.* Vénale, avare, intéressée, exigeante, perfide, dangereuse, parjure, trompense, séduisante, effrénée, impudique, lascive, effrontée.

Aux temps les plus féconds en Phrynés, en *Laïs*,
Plus d'une Pénélope honora son pays.
BOILEAU, *Satire X*.

J'ose te préférer à ces jardins pompeux
Où l'essaim des *Laïs* parjures
Belles de leurs appas moins que de leurs parures,
Ne brigue en se montrant que l'hommage des yeux.
Mad. DUFRENOY, *le Luxembourg*, élégie,

Là règne des *Laïs* la cohorte effrénée,
Honte du célibat, fléau de l'hyménée.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

Laïs rime avec tous les mots terminés en *is*, *its*, *ix*, tels que Cypri*s*, lambri*s*, réci*ts*, pri*x*, etc. *V.* IS (terminaison).

Et je m'attends à voir nos modernes *Laïs*
Afficher quelque jour leur demeure et leur prix.
DARU.

LAIT. *n. m.* (*lè* devant une consonne). *Syn.* Laitage. *Epit.* Pur, salutaire, doux, frais, parfumé, fumant, écumant, mousseux, fécond, abondant, intarissable, pressé, exprimé, épaissi, nourrissant, nourricier, tari, épuisé, aigri. En parlant de celui qu'une nourrice donne à son nourrisson, M. Beranger a dit *un lait mercénaire*; on peut dire dans le même sens *un lait étranger*.

Périph. Du lait l'ambroisie écumante, d'Io les doux présents, d'Io le tribut journalier.

Un *lait* pur, couronné d'une mousse écumeuse.
TISSOT.

Lise qui sous ses doigts voit mousser son *laitage*.
LEBLANC, *de la Nécessité du dramatique*, etc.

J'ai *des flots de laitage*
Qu'une main prévoyante épaissit dans l'osier.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, églogue I.

La génisse apporta *son nectar argenté*,
Aliment pur et doux, source de la santé.
SAINT-LAMBERT, poëme des *Saisons*, l'été.

Le doux mugissement de la vache pesante
Dont le lait, exprimé par d'innocentes mains,
Remplit *de son nectar* une cruche écumante.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. II.

La propreté l'habite (habite la ferme); elle y tient toujours prêts
Les doux présents d'Io, la crême, le laitage,
Et dans des jones tresses épaissit le fromage.
CASTEL, *les Plantes*, chant I.

La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et du hameau nourrice inepuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit *le doux trésor de son lait parfumé*.
DE FONTANES, *le Verger*.

. . . .
Et demande aux brebis soumises à ses lois
Le tribut d'un lait pur fumant entre ses doigts.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VII.

Un de nos poètes a dit en parlant de la chèvre:

Ses enfants sont nombreux; son *lait* ne tarit pas,
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus *sa douce ambroisie* entre tes doigts ruisselle.

J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle
Qui soutient de son lait ses misérables jours.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. II, sc. 3.

Périphrase pour dire sa nourrice.

« Dans les sacrifices, on faisait de fréquentes libations de lait, les moissonneurs en offraient à Cérès, les bergers à Palès; et dans un quartier de Rome, nommé pour cela *Vicus sobrius*, on offrait à Mercure du lait au lieu de vin. »
NOEL, *Dict. de la Fable*.

LAITIÈRE. *n. f.* (*lè-tiè-re*). Jeune, jolie, vermeille, fraîche, proprette, gentille. Laitière n'est que du style familier.

Et la jeune *laitière* au teint vif et vermeil,
Ne pouvez-vous la peindre en son frais appareil,
Tenant son pot au lait d'un bras passé dans l'anse?
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Alors Perrette met
Sur sa tête son coussinet,
Et par-dessus son pot au lait;
Puis de trotter, trotter doucement, s'il vous plaît,
Et n'outrons rien. Perrette en fille sage
Craint les faux pas, chemine lentement;
Et c'est prudemment fait; on prétend qu'à cet âge
Le pied glisse fort aisément.
Rien ne troublait sa contenance.
Le pied ne posait point, sans que l'œil eût d'avance
Choisi l'endroit. Perrette a si peur de glisser,
Qu'elle eût vu son seigneur passer,
Et n'eût point fait la révérence.
Néanmoins Perrette un moment
Sent que son pot au lait sur sa tête chancèle:
Défense d'y porter les mains. Or que fait-elle?
A droite, à gauche, doucement,
Sa tête, qui penche à mesure,
De son pot ébranlé suit chaque mouvement,
Lui rend l'équilibre et l'assure.

LAIUS. *n. pr. m.* (ce mot de trois syllabes en prose n'en a que deux en vers, *la-ïus*). Roi de Thèbes, époux de Jocaste, fille de Créon, fut tué par OEdipe, son fils, qu'il avait fait exposer sur le mont Cithéron.

Mais ces monstres, hélas! ne t'épouvantent guères,
La race de *Laïus* les a rendus vulgaires.
RACINE, *les Frères ennemis*, act. I, sc. 1.

Et ce funeste amour vous unit encor plus
Que les crimes d'OEdipe et le sang de *Laïus*.
Le même, act. II, sc. 2.

LAMBEAU. *n. m.* (*lan-bô*). Pièce, morceau d'une étoffe déchirée. *Syn.* Morceau, pièce, fragment, rognure. *Epit.* Epars, déchiré, décousu, hideux, affreux, sale -, immonde, impur, dégoûtant. Il se dit encore des chairs déchirées, des membres épars. *Epit.* Palpitant, sanglant, ensanglanté, corrompu, fétide.

Sous les affreux *lambeaux* de l'obscure indigence.
GILBERT.

La famine apparaît, et, traînant ses *lambeaux*,
Traverse les cités, rôde dans les villages.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des *lambeaux* pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entr'eux.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

De leurs membres épars rassembler les *lambeaux*.
LEGOUVÉ.

Lambeau se dit figurément des ouvrages d'esprit, des pièces décousues d'un ouvrage littéraire. En ce sens il ne s'emploie guère qu'en mauvaise part.

Les uns aux anciens prêtent des tours nouveaux,
Et pour les corriger *les mettent en lambeaux*.
Trad. de Pope, *Essai sur la Critique*, ch. I.

LAMBRIS. *n. m.* (*lan-bri* devant une consonne, *lan-briz* devant une voyelle). *Syn.* Plafond, plancher.

Les poètes emploient volontiers ce mot comme synonyme de demeure et surtout pour désigner les lieux habités par le faste, par l'opulence. *Epit.* Riche -, doré, somp-

tueux, superbe, magnifique; humble, modeste, désert, abandonné. *Périph.* Les lambris de l'opulence, l'or des lambris.

Sous *l'or de vos lambris* avec pompe enchaînés,
A l'envie, aux flatteurs, par état condamnes,
Il vous fallait gémir sous le poids des intrigues.
LEBRUN.

Fleur chère à tous les cœurs, elle (la rose) embaume à la fois
Et le chaume du pauvre et les *lambris* des rois.
BOISJOSLIN.

Le sommeil qui se plaît sous l'humble toit du sage,
Fuyait d'un pied léger les superbes *lambris*
Où sur la soie et l'or s'agitent les soucis.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

L'or flottait en festons sous ces riches *lambris.*
THOMAS.

Sous des *lambris* dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
J. B. ROUSSEAU, *Ode à M. Rouillé du Coudray*.

Le malade aux abois porte sur le visage
De sa prochaine mort l'infaillible présage.
Donce espérance, alors tu quittes ses *lambris !*
Il n'entend plus sa femme, il ne voit plus ses fils.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Le lambris sacré, les sacrés lambris, périphrases par lesquelles les poètes disignent un temple, un édifice sacré.

Le pontife se tut par l'oracle éclairé,
Protis avec les siens sort du *lambris sacré.*
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Les célestes lambris, périphrase poétique pour le ciel, l'olympe.

Du haut *des célestes lambris*
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jèterons un regard de pitié.
DELILLE, *Ode à l'immortalité*.

Déjà l'aube naissante
Répand sur l'orient sa clarté blanchissante,
Et bientôt le soleil couronné de rubis
Va sortir radieux *des célestes lambris.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Les poètes disent aussi *des lambris de verdure, de feuillage, de myrtes, de lylas*, etc., pour des berceaux, des voûtes, des allées couvertes de verdure, de myrtes, etc.

. . . . Sous du simples *lambris*
De myrtes verts et de rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère
L'Amour conduit les enfants de Cypris.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. I.

LAMENTER. *v. intr.* Faire des lamentations. En prose, il se dit absolument. *Vous avez beau pleurer et lamenter.* Acad. Il s'emploie plus souvent avec le pronom personnel. *Vous vous lamentez en vain.* Acad.

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamenta toute sa vie?
C'est que dès-lors il prévoyait
Que Pompignan le traduirait.
VOLTAIRE.

Les poètes disent *lamenter* dans le sens de déplorer, regretter avec plaintes et gémissements. *Lamenter la ruine de son pays, la mort de ses parents. Lamenter son malheur.*

Quand un des conviés, d'un ton mélancolique
Lamentant tristement *une chanson bachique.*
BOILEAU, *Satire III.*

L'Euménide. . . . .
Poussa des cris aigus au sommet de nos tours,
Et *lamenta des chants funèbres.*
LA HARPE, *Cours de Litt.*, tom. I, pag. 344.

C'est Philomèle au loin *lamentant ses regrets.*
LEGOUVÉ, *la Mélancolie.*

La romance couteuse. . . . .
Lamente en longs fredons *un antique malheur.*
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

LAMPAS. *n. m.* (*lan-pas*, le *s* sonore même devant une consonne). En termes de médecine vétérinaire, tumeur au palais du cheval. Sous ce rapport, ce mot ne paraît guère propre à entrer dans la langue poétique; si je le porte ici, c'est que La Fontaine, et après lui l'abbé Le Monnier, le P. du Cerceau et Dulard ont employé ce mot burlesque pour signifier le gosier, le palais.

Ah! ah! sire Grégoire,
Vous avez soif, je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le *lampas.*
LA FONTAINE.

Compère, dites-moi, là ne pourrait-on pas,
Attendant le dîner, humecter le *lampas?*
Le P. DU CERCEAU.

« Je ne sais pas trop d'où vient ce mot. Ne pourrait-il point avoir été fait du verbe *lamper*, qui signifie boire à grands coups; en sorte qu'on aurait appelé le dedans de la bouche, le *lampas*, parce que c'est l'endroit dans lequel on verse la boisson quand on *lampe.* Et la maladie des chevaux, qu'on appèle *lampas*, aurait été nommée de la sorte parce qu'elle attaque le lampas, c'est-à-dire, le dedans de la bouche ou du palais. »
A. F. JAULT.
Dict. Etymol. de Ménage, édit. de 1750.

Va leur écorcher le *lampas.*
L'abbé LE MONNIER.

Au cabaret, Mathurin et Colas,
Tous deux sachant au plus leur catéchisme,
A tasse pleine humectaient le *lampas.*
DULARD, *Epigramme XXIV.*

LANCE. *n. f.* Arme à long bois, qui a un fer pointu. *Syn.* Pique, espooton, pertuisane.

Epit. Longue-, aiguë, acérée, ferrée, en arrêt, branlante, droite, menaçante, belliqueuse, fatale, mortelle, redoutable, terrible, meurtrière, homicide, inévitable, brisée, rompue, trompée. *Périph.* Une forêt, une moisson de lances.

On voit au pied des murs les échelles dressées,
Les feux étincelants, les *lances* hérissées.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Le fer guerrier nous suit dans les travaux des champs,
Et, dans nos fortes mains, des taureaux qu'elle presse,
La *lance* belliqueuse excite la paresse.
Le même, liv. IX.

LANCETTE. *n. f.* Ce terme, qui désigne un instrument de chirurgie, est banni du style soutenu. C'est un de ces mots qu'il faut remplacer par une périphrase. Dans une ode, sur le quinquina, on a dit en parlant de cet instrument :

Sous *l'acier subtil et tranchant*,
Le sang, à grands flots s'épanchant,
Ne laissait plus d'esprit dans ses canaux arides.

LANDERIRETTE. Mot fait à plaisir, et qui sert de refrain aux couplets de plusieurs chansons. Il n'a aucun sens propre.

LANGAGE. *n. m.* Moyen par lequel on manifeste ses pensées.

Ici l'ame paraît et s'élance au dehors,
Et par l'heureux *langage* épanche ses trésors :
Merveille où par des sons l'ame entière tracée
A des sons fugitifs attache la pensée,
Sur les ailes des sons transmet le sentiment.
Cet art de tous les arts devient le fondement.
L'art même de penser tient à l'art du langage.
Le labyrinthe obscur d'une langue sauvage
Sert d'asile aux erreurs; la langue en s'éclairant
Présenta aux vérités un voile transparent :
Tel d'un limon grossier le fleuve qui s'épure,
Dans un brillant cristal réfléchit la nature.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

Syn. Langue, idiome, dialecte, patois, jargon. — Paroles, discours. — Diction, élocution, expression, style. *Epit.* Barbare, sauvage, informe, agreste, rude, étranger, poli, doux, délicat, tendre, expressif, amoureux, nouveau, inoui, franc, vrai, sincère, faux, perfide, trompeur, muet, mystérieux, discret; pressant, animé, sévère, austère, noble, superbe, arrogant, timide, craintif, naïf, affecté, bas, ignoble, lâche. *Périph.* L'art de parler, manière de parler.

Le *langage* de l'ame éloquent interprète.
DELILLE.

L'amour est-il muet? ou n'a-t-il qu'un *langage?*
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 7.

« Quoique les deux mots *langue* et *langage* se confondent souvent, cependant on ne s'en sert pas toujours indifféremment. Quelquefois *langage* signifie *discours*, *style*. *Vous me tenez là un étrange langage*, c'est-à-dire, un discours étrange. *Son langage est fort pur*, c'est-à-dire, son style. *Langue* ne vaudrait rien dans ces exemples. Celui de *langage* ne convient pas même toujours au lieu de *discours*.

Vous en avez menti,
Reprend le campagnard; et, sans plus de *langage*,
Lui jète par défi son assiette au visage.
BOILEAU.

« *Sans plus de langage* ne serait pas approuvé aujourd'hui. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Lang. franç.*

Le mot *langage* s'emploie très-bien dans le style noble comme synonyme de discours, paroles.

Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun *langage*,
Le transport du visir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappèle au palais.
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 1.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce *langage?*
Le même, *Iphigénie*, sc. 1.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce *langage?*
Le même, act. IV, sc. 6.

Polymnie a *du geste* enseigné le *langage*,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.
DANCHET.

La poésie est appelée *la langue*, *le langage des dieux*.

LANGE. *n. m.* Morceau d'étoffe dont on enveloppe les enfants au maillot. *Syn.* Maillot, couche, drapeau. Ce mot et ses synonymes sont familiers, et, pour être admis dans le style noble, ont besoin d'être ennoblis par l'encadrement.

Au figuré ce mot ne manque pas de noblesse, et M. Duault me paraît l'avoir deux fois employé très-heureusement :

C'est pour toi que le doux printemps
Assemble ses fleurs et ses feuilles,
Nourrit sous ces *langes* brillants
Les fruits qu'il veut que tu recueilles.

Et vous surtout, roses charmantes,
Brisez vos *langes* importuns,
Et de vos corolles brillantes
Exhalez les plus doux parfums.

LANGUEUR. *n. f.* État d'une personne qui languit, soit que cet état provienne d'une mauvaise santé, ou des affections morales, des peines de l'esprit. *Syn.* Abattement, débilité, faiblesse, dépérissement, délâbrement,

santé chancelante. — Peines, chagrins, ennui, apathie, indolence, paresse, mollesse. *Epit.* Froide, inanimée (Lebrun), maigre-, pâle, au teint blême, chancelante, défaillante, faible-, fiévreuse, décharnée, étique, effroyable, pénible, mortelle. — Touchante, triste-, profonde, secrète, douce-, charmante, aimable, tendre-, molle-, amoureuse, voluptueuse, désœuvrée, apathique; importune, inquiète. C'est dans la seconde acception que M. Béranger a dit :

Le charme attendrissant des plus douces *langueurs*.

Mais tout-à-coup une douce *langueur*
Appesantit son humide paupière;
Son œil moins vif se ferme à la lumière,
Et du plaisir le sommeil est vainqueur.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. IV.

Soutiendrai-je ces yeux dont la douce *langueur*
Sait si bien découvrir le chemin de mon cœur?
RACINE, *Bérénice*, act. IV, sc. 4.

Ce héros. . . . .
Qui seul de vos exploits peut assurer le cours,
En de molles *langueurs* plongé par les amours,
Ensevelit sa gloire aux limites du monde.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIV.

Et montrer les *langueurs* de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue.
VOLTAIRE.

On la vit (on vit Thalie) quelque temps attrister son humeur,
Du drame assoupissant affecter la *langueur*.
DE CHABANON, *Epître sur la comédie*.

LANGUIR. *v. intr.* Il se dit proprement de l'état d'abattement où se trouve le corps par l'effet de la maladie ou d'une souffrance longue et lente; et figurément de l'ennui et des autres peines de l'esprit. *Syn.* Dépérir, être abattu, traîner en langueur, être sans vigueur, sans activité. — Se morfondre, s'ennuyer, attendre impatiemment.

On languit long-temps de ce mal avant de mourir. Languir de faim, de misère. Languir dans une prison. Languir dans un long exil. Acad.

Gênes vit ma jeunesse errante en son enceinte
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte.
COLARDEAU, *Caliste*, sc. 1.

J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. V, sc. 1.

Coligny *languissait* dans les bras du repos.
Le même, *la Henriade*.

Languir se dit figurément de la nature et des êtres inanimés.

Les épis renversés sur la terre *languissent*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

A peine il jète encor de *languissantes* flammes.
L. RACINE.

LANTURLU. Mot fait à plaisir et qui sert de refrain aux couplets de plusieurs chansons. M. de la Monnoye nous apprend, dans son *Glossaire des Noëls Bourguignons*, que ce mot, qui n'a aucun sens propre, était le refrain d'un fameux vaudeville qui eut grand cours en 1629.

LAOCOON. *n. pr. m.* (*la-o-co-on*). « Fils de Priam et d'Hécube selon les uns, et frère d'Anchise selon les autres. Prêtre d'Apollon et de Neptune, il opposa la plus vive résistance à l'introduction du fameux cheval de bois dans les murs de Troie, le représenta comme une machine dont les vastes flancs cachaient leurs ennemis, ou propre à abattre les murailles d'Ilion, et lança sa javeline dans les flancs du cheval. Les Troyens aveuglés regardèrent cette action comme une impiété, et en furent plus persuadés encore, lorsque deux affreux serpents, venus de la mer, allèrent droit à l'autel où sacrifiait Laocoon, se jetèrent sur ses deux fils, Antiphate et Thymbræus, et, après les avoir déchirés impitoyablement, saisirent Laocoon lui-même qui venait à leur secours, et le firent périr misérablement. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Virgile a embelli le récit de cette catastrophe de toutes les richesses de la poésie; on me pardonnera la longueur du morceau qui va suivre en faveur des efforts souvent heureux qu'a faits le Traducteur pour se rapprocher de son modèle.

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur!) s'alongent sur les flots;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux, rouges de sang, lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre; et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
Le père accourt: tous deux à son tour la saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,

Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégoûtant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlements horribles :
Tel, d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire.... aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier
D'un air tranquille et fier va se réfugier.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

En parlant de la superbe statue du Laocoon, M. Chaussard a dit :

Au fond du Louvre antique,
Si du *Laocoon* le marbre pathétique
Développe aux regards ses tragiques douleurs,
Un plaisir sombre et doux a fait couler vos pleurs.
Poétique secondaire, ch. I.

LAPITHES. *n. m. pl.* Peuples de Thessalie, célèbres par leur adresse à dompter les chevaux, et fameux par leur combat contre les Centaures aux noces de Pirithoüs. Ces derniers s'étant enivrés à ces noces, insultèrent les femmes : Thésée et les Lapithes firent un grand carnage des Centaures, et mirent en fuite ceux qui échappèrent à leurs coups. C'est au sujet de ce festin sanglant que Rousseau a dit :

Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

LARCIN. *n. m.* (*lar-cein*). Action de celui qui dérobe, qui prend furtivement, ou même la chose dérobée.

Il se prend dans une acception moins rigoureuse, quelquefois même en bonne part, en parlant des pensées, des passages qu'on prend, en littérature, dans un autre auteur pour se les approprier, ou, dans les sciences et dans les arts, des découvertes qu'on emprunte soit aux étrangers, soit à l'inventeur.

Syn. Enlèvement, rapt, vol, friponnerie, escroquerie. — Plagiat, pillage, emprunt. *Épit.* Hardi-, coupable, criminel, subtil, découvert, caché, manifeste, furtif. — Heureux, louable, innocent, légitime, glorieux, noble-, généreux.

D'une bienfaitrice honteuse
La sensible et timide main
Fait, dans l'ombre mystérieuse,
Un don comme on fait un *larcin*.

Tes savants favoris, dans leurs courses sublimes,
Ont, par des *larcins* légitimes,
Au midi moins tardif dérobé ses secrets.
Ode à l'empereur de Russie, par un anonyme.

Dans le langage des amants, *larcins* se dit des faveurs que l'on obtient par surprise de sa maîtresse, comme un baiser ou même quelque chose de plus. *Épit.* Amoureux, doux-, tendre-, aimable, pardonné.

Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des *larcins* de ce couple amoureux!
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des *larcins* de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

L'un d'eux à la brune qu'il aime,
En passant, ravit un baiser.
Contre un *larcin* qu'elle pardonne
La belle s'arme de rigueur;
Et bien vite, au fond de son cœur,
Cache le plaisir qu'il lui donne.
DESMAHIS, *Voyage d'Éponne.*

LARD. *n. m.* (*lar* même devant une voyelle). *Épit.* Frais, ferme, gras, salé, jaune, rance, passé. Ce terme n'est que du style familier.

M. Desaintange a su faire passer ce mot dans un encadrement heureux, et la vérité du tableau fait disparaître ce que ce terme a de commun.

Elle (Baucis) y met dépouillé de sa grossière feuille,
Le légume arrondi (le chou) que le pauvre recueille.
Le vieillard la seconde, et, d'une fourche armé,
Détache un *lard* qui pend au chevron enfumé,
En coupe une parcelle, et dans l'onde bouillante
Adoucit sur le feu sa saumure écumante.
Trad. des *Métamorph.*, liv. VIII.

LARES. *n. m. pl.* « Divinités inférieures du paganisme, qui présidaient aux maisons particulières, qui avaient leurs statues autour des cheminées. Les Lares étaient fils de Mercure et de la nymphe Lara ou Laranda. » (Manuel lexique.) D'autres ont pensé que les Lares étaient les ames de ceux qui après avoir sagement vécu restaient dans les maisons, et y demeuraient comme des génies secourables et propices. Les poètes confondent souvent ces dieux domestiques avec les pénates. *V.* PÉNATES.

On dit bien, surtout en vers, les lares pour la maison même, la demeure, le foyer; et comme les petites statues de ces dieux étaient d'une matière plus ou moins précieuse, selon la fortune de chaque particulier, on dit *des lares d'argile* pour la maison du pauvre, *des*

lares d'or, pour la demeure du riche. *Les lares paternels* pour la maison paternelle.

Syn. Pénates. *Epit.* Sacrés, chéris, fidèles, protecteurs, profanés, modestes, indigents, précieux. *Périph.* Les dieux domestiques, les dieux gardiens de la maison, du foyer.

Il nous vaut mieux vivre *au sein de nos lares*,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers.
GRESSET, *Vert-Vert*, ch. I.

Ah! puissé-je revoir mes *lares* paternels,
Et tous les mois brûler l'encens sur leurs autels!
MOLLEVAUT, trad. de la 3e *Élégie de Tibulle*.

Quelques-uns sont percés *à l'aspect de leurs lares*
(dans leurs maisons, dans leurs foyers);
D'autres que le péril, que l'effroi rend barbares,
Referment leur asile.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

« La victime qu'on offrait aux lares était un porc, quand on leur sacrifiait en public; mais, en particulier, on leur offrait presque tous les jours du vin, de l'encens, une couronne de laine, et un peu de ce que l'on servait à table. On les couronnait de fleurs, et surtout de violette, de myrte, et de romarin. On leur faisait de fréquentes libations; on allait même jusqu'aux sacrifices. »
NOEL, *Dict. de la Fable*.

LARME. *n. f.* Goutte d'eau, de liqueur quelconque, et plus particulièrement goutte de l'humeur limpide que la compression des muscles fait sortir du sac ou réservoir lacrymal, et découler de l'œil. *Syn.* Goutte. — Pleurs. *Epit.* Liquide, transparente, distillée. — Amères, abondantes, sincères, véritables, ardentes, fausses, feintes, redoublées, taries, stériles, superflues, douces-, tendres-, délicieuses, voluptueuses, passionnées, innocentes, criminelles, généreuses, nobles-, précieuses, pieuses, suppliantes.

Le givre pend en *larmes* de cristal,
Et tout le feu d'un soleil inégal
A le dissoudre en vain s'opiniâtre.
DUAULT.

Les poètes disent *les pleurs*, *les larmes de l'aurore*, *du matin*, pour la rosée.

Les larmes du matin qui tremblent sur les fleurs.
BAOUR-LORMIAN.

Des *larmes* d'Octavie on peut tarir la source.
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 3.

Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos *larmes*.
Le même, *Bérénice*, act. V, sc. 6.

Pensez-vous que des yeux, toujours ouverts aux *larmes*,
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes?
La même, *Andromaque*, act. II, sc. 2.

De *larmes* tous les jours ses yeux sont arrosés.
Le même, *Iphigénie*, act. III, sc. 4.

L'un, saisi d'épouvante, abandonne les armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses *larmes*.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite.
Le même, *Adélaïde du Guesclin*, act. IV, sc. 5.

On dit fort bien *verser des larmes de sang*; mais on ne dit pas *pleurer en larmes*, ni *en larmes de sang*.

Que j'aime ce visage empreint de si doux charmes,
Où l'œil croit lire encor *l'humidité des larmes*;
Tel d'un bouton naissant et des lis les plus frais
Un reste de rosée embellit les attraits.
DUPUY-DES-ISLETS.

V. PLEURS.

LARMOYANT, ANTE. *adj.* (*lar-moa-yan*, devant une consonne, *lar-moa-yan-te*). « Adjectif verbal tiré du verbe *larmoyer*. Ce mot est vieux; il ne s'emploie plus que dans le langage familier et le plus souvent en mauvaise part. Si l'on dit encore *le comique larmoyant*, *la comédie larmoyante*, c'est pour jeter quelque ridicule sur ce genre dont le véritable nom est *drame* ou *tragédie bourgeoise* ».

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la lang. fr.*

La Chaussée est regardé comme le père de la comédie larmoyante. *V.* DRAME.

ORIGINE DU COMIQUE LARMOYANT.

Quand la mort enleva Molière,
Ce fut sur le Parnasse un deuil universel;
On crut voir (le fait est reel)
Ris et jeux avec lui renfermés dans la bière.
Melpomène fut la première
A faire éclater ses regrets:
Elle est et généreuse et fière,
Même contre ses intérêts.
Du destin de sa sœur elle etait attendrie:
Que je vous plains! dit-elle à la triste Thalie:
Voilà votre trône abattu,
Ou pour un siècle au moins sa splendeur obscurcie.
Par plus d'un ferme appui le mien est soutenu,
Partagez-le avec moi sans renoncer au vôtre.
Il fallut bien se rendre à des soins si touchants.
Thalie, hélas! depuis ce temps,
Riant d'un œil, pleurant de l'autre,
Grâce aux mauvaises mœurs autant qu'au mauvais goût,
Bientôt ne rira plus du tout.
L. AUBERT.

LARVES. *n. f. pl.* Les poètes donnaient ce nom aux ames des méchants qu'on croyait errer sous des figures hideuses pour épouvanter les vivants; on les appelait autre-

ment *Lémures. Syn.* Lémures, revenants, esprits follets, lutins, spectres, fantômes. *Epit.* Hideuses, effrayantes, horribles, menaçantes, vaines, mensongères.

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, Pestes, *Larves*, Furies.
CORNEILLE.

Elle commande aux folles visions,
Aux songes vains, aux *larves* mensongères,
De le couvrir de leurs ailes légères,
De l'entourer de leurs illusions.
PALISSOT, *la Dunciade*, ch. VII.

On les représentait, dit M. Noël, comme des vieillards au visage sévère, ayant la barbe longue, les cheveux courts, et portant sur la main un hibou, oiseau de mauvais augure.

Le Manuel lexique, Féraud, Palissot donnent à ce mot le genre féminin, Corneille semble lui donner le même genre dans l'exemple que j'ai cité, ce qui est conforme à l'étymologie, puisque *larva* est feminin en latin; cependant l'Académie, édit. de Montardier, et M. Noël, dans son *Dict. de la Fable*, font ce mot masculin; la manière dont ce dernier prétend qu'on les représentait, c'est-à-dire, sous la figure de vieillards, suffit, peut-être, pour autoriser dans le besoin un poète à se servir du genre masculin.

LAS! exclamation. Elle s'employait autrefois, comme *hélas*, dans tous les styles.

Ils se verront au temple en hommes généreux;
Mais las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
CORNEILLE, *Polyeucte*, act. III, sc. I.

Les tragédies de Corneille offrent d'autres exemples de l'emploi de cette exclamation dont Regnier et Ronsard ont fait un fréquent usage.

On ne s'en sert depuis long-temps que dans le style familier ou dans le genre marotique.

Las! nous pensons, le bon Dieu sait comment.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XXI.

Grand Jupiter, disait dans son émoi
Une brebis au maître du tonnerre;
Las! tout ce qui peuple la terre
De tous les temps s'est ligué contre moi.
MONVEL, *Jupiter et la Brebis*, fable.

LATONE. *n. pr. f.* Fille du Titan Cœus et de Phœbé sa sœur, fut aimée de Jupiter. Pour se venger de sa rivale, Junon la fit poursuivre par le serpent Python qui ne lui laissa d'asile dans le monde que l'île de Délos que Neptune, touché de compassion, fit sortir du fond de la mer. C'est là qu'à l'ombre d'un olivier, Latone accoucha de Diane et d'Apollon. *V.* APOLLON, DIANE.

LAURIER. *n. m.* (*lo-rié*). Arbre toujours vert. Des rameaux de cet arbre consacré à Apollon on tressait des couronnes qui étaient la récompense des poètes, et le prix de la victoire à la guerre ou dans les jeux publics: de là, le laurier devint le symbole des talents et du courage.

On dit figurément, *cueillir des lauriers*, *moissonner des lauriers*, pour dire remporter la victoire sur les ennemis; et on dit aussi figurément *flétrir ses lauriers*, pour dire déshonorer sa victoire. *Syn.* Victoire, triomphe, gloire, supériorité, couronne, palme. *Epit.* vert, verdoyant, feuillu, stérile. — Divin, sacré, docte-, immortel, précieux, pacifique, noble-, triomphal, triomphant, victorieux, sanglant, superbe, ensanglanté, pénible, acheté, hasardeux, dangereux, imaginaire, chimérique, vain, stérile, triste-, odieux, détestable (Voltaire). Des lauriers sans gloire (Parny), moissonnés, cueillis, flétris. *Périph.* L'arbre d'Apollon; l'arbre cher aux guerriers; une moisson, une ample moisson de lauriers.

. . . Les jets odorants du stérile *laurier.*
BÉRANGER.

Et du *laurier* divin l'immortelle verdure.
DELILLE.

Les *lauriers* orgueilleux de leur noble origine.
MOLLEVAUT.

Sois noblement superbe, arbuste mémorable
Que par ses fictions a consacré la fable,
Qui vis en tes rameaux transformer la beauté
Dont le dieu du Permesse essuya la fierté.
La foudre te respecte, et ta feuille couronne
Les vainqueurs dans les champs qu'ensanglante Bellone,
Les chantres renommés dont les nobles concerts
Éternisent le nom et charment l'univers.
DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. IV.

Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des *lauriers.*
BOILEAU, *Art poétique.*

Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déjà *des moissons de lauriers.*
RACINE, *Alexandre*, act. I, sc. 2.

Votre bouche abjurait ces *lauriers* détestables.
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, ch. II.

Roucher a dit en parlant des conquérants:

Le pompeux *laurier* de la guerre
Rayonnait sur leur front sanglant.

Ce *laurier*, c'est Daphné chère au dieu qui l'adore,
Sous l'écorce vivante elle palpite encore,
Ses bras tendus encore agitent ses rameaux.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

« Daphné, fille du fleuve Pénée, fut le

premier objet de l'amour d'Apollon exilé du ciel par Jupiter, mais lui préféra Leucippe, jeune homme de son âge. Ce dieu berger, poursuivant la nymphe insensible à ses vœux, l'atteignit sur les bords du Pénée. Daphné, épuisée de fatigue, implora le secours de son père qui, pour la soustraire aux attentats du dieu, métamorphosa sa fille en laurier. Apollon n'embrassa plus qu'un tronc inanimé, en détacha un rameau dont il se fit une couronne, et voulut que désormais le laurier lui fût consacré, et qu'il fût la récompense des poètes. »

Noel, *Dict. de la Fable*, au mot Daphné.

DAPHNÉ CHANGÉE EN LAURIER.

Apollon que l'amour emporte sur ses pas,
Tout prêt à la saisir, étend déjà les bras,
Et le souffle brûlant de son haleine humide
Effleure les cheveux de la nymphe timide.
Elle pâlit, la crainte a glacé ses esprits.
Elle implore son père et l'appèle à grands cris.
Si les fleuves sont dieux, ô Pénée, ô mon père,
Accours, viens me sauver d'un amant téméraire!
Terre, ouvre-moi ton sein, et punis ces attraits,
Ces attraits dangereux qu'on aime et que je hais.
Elle achevait ces mots : ses membres s'engourdissent.
Ses cheveux sur sa tête en feuillages verdissent,
Ses bras tendus au ciel s'alongent en rameaux,
Ses pieds, des vents légers jadis légers rivaux,
En racines changés, s'attachent à la terre,
Une écorce naissante autour d'elle se serre.
Ses traits sont effacés; elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore; il l'embrasse, et sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle.
Quand il perd son amante, encor tendre et fidèle,
A l'arbre qui lui reste il imprime un baiser.
L'arbre rebelle encor semble s'y refuser.
Eh bien! puisque du ciel la volonté jalouse,
Dit-il, ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins; que ton feuillage heureux
Couronne mon carquois, ma lyre et mes cheveux.
Aux murs du capitole où des chars de victoire
Des fiers triomphateurs promèneront la gloire,
Tu seras l'ornement et le prix des héros.
Au chêne entrelacés tes mystiques rameaux
Du palais des Césars protégeront l'entrée :
Et comme de mon front la jeunesse sacrée
N'éprouvera jamais les injures du temps,
Que ta feuille conserve un éternel printemps.

Desaintange, *trad. des Métam.*, liv. I.

LAVE. *n. f.* Matière fondue qui sort des volcans dans le temps de l'éruption. *Epit.* Enflammée, ardente, embrasée, brûlante, bouillonnante, rapide, pétulante, impétueuse.

C'est ici que la *lave* en longs torrents coula.

Delille.

Vulcain ouvrit l'Ethna; l'Ethna, qui vers les cieux
Lançait en tourbillons ses rochers et ses feux,
Penche sa bouche ardente, et vers Rome alarmée
Fait rouler à grands flots une *lave* enflammée.

Legouvé.

La *lave* qui bouillonne
Court sur les flancs du mont qu'elle embrase et sillonne,
Puis, rassemblant au loin tous ses flots irrités,
Emporte dans son cours les debris des cités.

Chênedollé, *le Génie de l'homme*, chant II.

Souvent dans les airs il (le feu) s'élance
Vomi d'un vaste abîme (d'un volcan) image des enfers :
Quelle horreur! *rivière enflammée*,
Il roule, et Cérès alarmée
Voit de cendre et de rocs ses champs au loin couverts.

Dulard, *le Feu*, ode.

LAVER. *v. tr. Syn.* Nettoyer, rincer, approprier, effacer, purifier.

Ah! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi?
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à toi,
Je n'*ai* jamais *lavé* mes mains simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

J. B. Rousseau, *Ode XII*, liv. I.

Cette expression, *laver ses mains*, commune d'elle-même, acquiert ici toute la noblesse qu'exige le style de l'ode, parce quelle est consacrée par l'Écriture, et que ces vers ne sont que la paraphrase de ces paroles *inter innocentes lavabo manus meas.*

Pour exprimer qu'on donne à laver les mains, Delille a dit poétiquement :

Le cristal sur leurs mains verse une onde limpide.

C'était un usage reçu chez les anciens de laver les pieds de ceux à qui on donnait l'hospitalité.

L'appui d'un vieux poteau porte un bassin de hêtre.
Une eau tiède remplit cette aiguière champêtre;
Et tous deux à l'envi par des soins empressés
Lavent les pieds poudreux des voyageurs lassés.

Desaintange.

Si *laver* est familier au propre, il n'en est pas de même au figuré, et l'on dit fort bien, dans le style noble, *laver un affront, une injure, laver quelqu'un d'un crime, d'un soupçon*, etc.

Il m'a rendu l'honneur, il *a lavé ma honte.*

Corneille, *le Cid*, act. II, sc. 7.

Les cruels oppresseurs. . . . .
Dans leur coupable sang *ont lavé cette injure.*

J. B. Rousseau.

. . . . Votre honneur vous engage
A *laver* dans le sang *un si sensible outrage.*

La Chaussée, *Mélanide*, act. V, sc. 2.

Mais comme il (le trône) est encor teint du sang
de mon père,
S'il n'est *lavé du tien*, il ne saurait me plaire.
CORNEILLE, *Héraclius*, act. I, sc. 2.

« J'observe que si un trône est *teint de sang*, il n'est point *lavé de sang*. Si Pulchérie prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur, avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien* et non *du tien*. »

VOLTAIRE, *sur Corneille, au lieu cité.*

L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre,
Pour *laver ce forfait* dans leur sang criminel.
J. B. ROUSSEAU, *Ode I V*, liv. 3.

Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes
maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux ; sa tombe est près de ce palais.
C'est ici la montagne où, *lavant nos forfaits*,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie.
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 3.

Madame, laissez-moi *nous laver* l'un et l'autre
D'un crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
RACINE, *Bajazet*, act. IV, sc. 6.

Je vais dans tous les cœurs enchantés de ta gloire,
Te laver du soupçon d'une action si noire.
CRÉBILLON, *Xercès*, act. IV, sc. 8.

On dit en parlant d'un fleuve, d'une rivière, qu'*ils lavent les murailles d'une ville*, *le pied d'une montagne*, pour faire entendre qu'ils passent auprès. *Syn.* Mouiller, baigner, arroser.

La Seine aux pieds des monts *que son flot vient
laver*,
Voit du sein de ses eaux vingt îles se former.
BOILEAU, *Epître VI.*

Et jusqu'au pied des murs *que la mer vient laver*
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.
RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 11.

On dit, dans le style familier, *laver la tête à quelqu'un*, pour dire lui faire une sévère réprimande.

C'est un petit mutin qui doit venir tantôt,
Et qui *lui lavera la tête* comme il faut.
REGNARD, *le Légataire*, act. II, sc. 3.

« Mais, quand on emploie cette expression, il faut conserver la convenance des idées, et ne pas dire comme Voltaire, dans l'Enfant prodigue :

Lavons la tête à ce large visage. »

On ne lave point la tête à un visage. »

LAVEAUX, *Dict. des diff. de la Lang. fr.*

LE, LA, LES. *pron.* personnels de la 3e personne. Ils se disent des personnes et des choses, et sont toujours compléments (régimes) directs.

Le a l'*e* moyen et non l'*e* muet, aussi peut-il se trouver à l'hémistiche.

Le sang coule, bois-*le*, qu'il suffise à ta rage ;
Puisse-t-il l'assouvir !
Lettre de Caïn à Méhala son épouse, héroïde.

Nous avons déja dit, à la lettre *e*, qu'il fallait éviter la cacophonie qui résulte de plusieurs *e* moyens qui se suivent; mais ce son deviendra bien plus mauvais encore, si ces *e* sont appuyés sur les mêmes consonnes, comme dans les vers suivants :

El*le le* voit, frémit ; veut lui parler, et n'ose.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Un dard est caché dans sa main,
El*le le* plonge dans son sein,
Et des flots de sang en jaillissent.
BAOUR-LORMIAN, poésies d'Ossian, *Darthula.*

« Est-il rien de plus dur, s'écrie M. Ph. de la Madelaine, que l'élision de l'*e* muet qui termine le pronom *le :*

Et dans tous vos discours célébrez-*le* à jamais.

Soutiens-*le ;* il va frapper, saintement homicide.

Consolez-*le* en ses maux, etc.

Une pareille élision ne serait pas sans doute un solécisme; la règle stricte la permet, mais le goût la défend. Le mauvais effet qu'elle produit sur l'oreille est pire qu'une faute de versification : le mieux alors est de chercher une tournure différente. »

Traité de la versification française, p. 19, *en tête du Dict. des rimes.*

Quelque juste que soit la remarque de M. de la Madelaine, il n'est pas un de nos poètes qui n'ait quelquefois élidé ce pronom après les impératifs. *V. Traité de la Versific.*, pag. 71.

Les pronoms personnels *le, la, les,* ne sauraient régulièrement rappeler l'idée de mots pris dans une étendue indéterminée, et c'est avec raison qu'on a repris ce vers de Racine dans Mithridate :

Quand je me fais *justice*, il faut qu'on se *la* fasse.

Le même tragique a dit :

Nulle paix pour l'impie : il *la* cherche, *elle* fuit.
Esther, act. II, sc. 9.

« D'Olivet, s'appuyant sur l'autorité de Vaugelas, prétend qu'on ne doit pas mettre le pronom relatif après *nulle paix*, deux mots inséparables qui ne peuvent être suivis d'un article. Il se peut que la grammaire

condamne Racine, mais le goût et la poésie le justifient. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Domergue va plus loin, et par le moyen d'une syllepse qu'il trouve dans ce vers, il cherche à prouver que c'est à tort qu'on l'a critiqué.

LÉCHER. *v. tr.* Passer la langue sur quelque chose. Il se dit proprement de certains animaux, comme des chiens, des loups, des ourses, etc.

Ulysse est de retour; ô spectacle touchant!
Son chien le reconnaît, et meurt en le *léchant.*
DELILLE.

Ce mot est familier; aussi, dans une autre circonstance, pour exprimer que la louve, qui allaitait Rémus et Romulus, léchait ces deux jumeaux, ce poète a-t-il employé une périphrase :

Elle, en se retournant, les flatte tour-à-tour,
Et sur l'espoir naissant de Rome encor naissante
Promène mollement sa langue caressante.
Trad. de *l'Énéide*, liv. II.

En parlant d'une femelle qui lèche et façonne ses petits à la manière des louves, des ourses, etc., M. de la Tresne a dit :

Sa langue maternelle
Glisse autour de leurs corps, les flatte tour-à-tour,
Et de leurs membres nus façonne le contour.

LÉDA. *n. pr. f.* Fille de Thestius, épouse de Tyndare, roi de Lacédémone. « Jupiter, ayant trouvé cette princesse sur les bords de l'Eurotas, fit changer Vénus en aigle, et, prenant la figure d'un cygne poursuivi par cet aigle, alla se jeter dans les bras de Léda.
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Cygne, un dieu voit *Léda* palpiter sous son aile.
DESAINTANGE.

Au bout de neuf mois, ajoute M. Noël, elle accoucha de deux œufs. De l'un sortirent Pollux et Hélène, et de l'autre Castor et Clytemnestre. Les deux premiers furent regardés comme les enfants de Jupiter, et les deux autres comme ceux de Tyndare. » *Epit.* Belle -, charmante, palpitante, séduite. *Périph.* L'épouse de Tyndare, la fille de Thestius, la mère de Castor, de Pollux, d'Hélène, de Clytemnestre, la mère des Tyndarides.

V. JUPITER.

LÉGER, ÈRE. (*lé-gé* devant une consonne, *lé-gèr* devant une voyelle, *lé-gè-re*). Nos anciens poètes ont prononcé *légèr*; Rousseau et Voltaire se sont quelquefois permis de le faire rimer avec *air*, *cher*, *mer*; mais cette prononciation a vieilli, et nos poètes ne le font plus rimer qu'avec des terminaisons en *er* qui présentent le son de l'*e* fermé, comme dans *berger*, *verger*, *ménager*, etc.

Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins, toujours *légers.*
J. B ROUSSEAU.

Ce mot se prend dans diverses acceptions. *Syn.* Peu lourd, qui ne pèse guère. — Tolérable, supportable. — Agile, alerte, leste, prompt, vif, ardent, dégagé, dispos, souple. — Mobile, volage, changeant, inconstant, étourdi, évaporé, évanté. — Aisé, coulant, facile, agréable. — Aisé, facile à digérer, en parlant des aliments. — Médiocre, mince, peu solide, futile, vain, frivole, vil, méprisable.

On dit *léger de* dans tous les styles, tant au propre qu'au figuré.

. . . . Ces enfants perdus, vagues aéronautes,
Montant, *légers de poids*, aux sphères les plus hautes,
Sans nul autre soutien, dans cette immensité,
Qu'un fragile réseau par le gaz emporté.
FERLUS.

Plein de courroux et vide de pécune,
Léger d'argent et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui riait, etc.
LA FONTAINE, *le Diable de Papefiguière*, conte.

LÉGION. *n. f.* (*lé-gi-on*). Corps de milice choisie chez les Romains. C'est dans cette première acception qu'Agrippine dit à Burrhus :

Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature;
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque *légion.*
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

Par imitation ce nom a été donné à des corps de troupes, et dans le style soutenu il est devenu synonyme de troupe, armée, soldatesque, bataillon, cohorte, phalange. Mais en ce sens il ne s'emploie guère qu'au pluriel. Il se dit aussi de la troupe des démons, des anges. *Epit.* Fières -, altières, superbes -, indomptables, indomptées, invincibles, victorieuses, triomphantes, nombreuses, vaincues, humiliées, détruites, défaites. — Célestes, fidèles, rebelles.

A leurs *légions* indomptables
Bellone inspire la fureur;
Le bruit, l'épouvante et l'horreur
Devancent leurs flots redoutables.
J. B. ROUSSEAU, *Ode à M. Grimani.*

Déjà le ciel tremblait, et les anges fidèles
Voyaient marcher contre eux les *légions* rebelles.
L'Eternel se leva : Satan du haut des airs,
Comme l'éclair qui fuit, tomba jusqu'aux enfers.
L. RACINE.

Légion se dit aussi figurément d'un grand nombre, d'une multitude considérable.

Je mets aussi sur la scène
. . . .
Force sots, force flatteurs.
Je pourrais y mettre encore
Des *légions* de menteurs.
LA FONTAINE, liv. IX, fable 1.

Il vit auprès d'un trou des *légions* nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
Le même.

LEGS. *n. m.* (*lè* devant une consonne, *lez* devant une voyelle). Ce qui est laissé par testament. Il est familier. *Syn.* Don, donation, largesse, libéralité, présent par disposition testamentaire. *Epit.* Universel, particulier, limité, riche -, considérable, précieux, pieux.

Ce mot, où le g ne se prononce jamais, rime avec les mots qui finissent en *ès*, *ais*, *aix*, *ets*, *aits*, *aids*, tels que procès, français, paix, paquets, souhaits, plaids, et semblables, sans avoir égard à la lettre d'appui.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel *legs?*
Vous n'y pensez donc pas ? — Je sais ce que je fais.
RÉGNARD, *le Légataire*, act. IV, sc. 6.

LÉGUER. *v. tr.* Donner par testament.

« L'Académie pense qu'on ne peut *léguer* que par testament. Delille, employant cette expression au figuré, a dit :

Didon au lit de mort te *lègue* sa fureur.
Trad. de *l'Enéide*, liv. IV. »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la Lang. fr.*

LÉMURES. *n. m. pl.* Les deux mots larves et lémures avaient la même signification chez les anciens. Ceux qui se piquaient d'exactitude donnaient aux ames des méchants le nom de *larves* ou de *lémures*; et celui de *mânes* aux ames des bons. *V.* LARVES.

« Les Romains, dit M. Dacier, *remarques sur Horace*, épître II, liv. 2, appelaient *Lémures* ce que nous appelons proprement des *revenants*. *Lémures* pour *Rémures*, à cause de *Rémus* qui, après sa mort, vint tourmenter son frère, lequel, pour appaiser ses mânes irritées, institua la fête appelée *Lemuria* (*Lémuries*), où l'on faisait des sacrifices à ces morts inquiets. »

LÉOPARD. *n. m.* (*lé-o-par*, le *d* ne se prononce pas, même devant une voyelle). Espèce de bête féroce qui a la peau tachetée. On dit que le *léopard* vient du lion et d'une panthère. *Epit.* Tacheté, marqueté, cruel, féroce, prompt -, léger.

L'Angleterre porte trois léopards dans ses armoiries, c'est pourquoi, en vers et dans le style élevé, même en prose, on entend par *les léopards* le royaume de la Grande Bretagne, l'Angleterre, comme par *l'aigle germanique* on désigne l'empire d'Allemagne, par *le lion Belgique* les provinces des Pays-Bas, etc.

En vain au lion belgique
Il voit l'aigle germanique
Uni sous *les léopards*.
BOILEAU, *Ode sur la prise de Namur.*

Albion, à tes regards,
Franchit la vaste Amphitrite,
Déchaîne *ses léopards*.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 3.

Boisjoslin a dit au singulier *le léopard :*

Ainsi quand d'Albion les généreux soldats
De son sein maternel s'élancent aux combats,
Une ville, aux plaisirs sans alarmes livrée,
Des ligues de Bellone est soudain entourée;
On l'attaque, elle cède, et du fier *léopard*
L'étendard glorieux flotte sur son rempart.
La Forêt de Windsor, traduite de Pope.

LEQUEL, LAQUELLE. *pron. conjonctif.* Ces mots languissants sont bannis de la haute poésie; on les remplace par *qui*, *que*. *V.* OU.

Malherbe a employé ce pronom dans la dernière strophe de son ode à la reine, sur les heureux succès de sa régence :

Et trois ou quatre seulement,
Au nombre *desquels* on me range.
Poésies, liv. III.

« *Lequel* ne se dit plus en poésie; et cette phrase, *au nombre desquels on me range*, n'est pas agréable. Malherbe pouvait éviter ce *desquels*, et dire au nombre *de qui* l'on me range; mais son vers n'eût pas été si harmonieux. Il est au reste à remarquer que dans toutes ses poésies, il ne s'est servi de *lequel* qu'en cet endroit et dans l'ode à M. de Bellegarde. . . . .

M. de Gombaud a dit de même dans les vers du ballet de la reine :

Qu'en dites-vous, mortels? *lesquels* sont les plus justes,
Ou les yeux de Pâris ou ceux de Jupiter ?

MÉNAGE, *Observations sur les poésies de Malherbe*, p. 386, in-8°. Paris, 1666.

Ce pronom, qui semble convenir au barreau et au style de notaire, parce qu'il détruit souvent l'équivoque que feraient naître les pronoms *qui* ou *que*, est fort bien placé dans la bouche de l'Intimé.

Écrivons.
Lequel Hiérôme, après plusieurs rebellions,
Aurait atteint, frappé moi sergent à la joue.
Les Plaideurs, act. II, sc. 4.

. . . .
Mais aux amoureuses caresses
La nature a prescrit un terme après *lequel*
Tout homme sent qu'il est mortel.
AUBERT, *les Muses et les Grâces*, fable.

Ce poète finit son vers par *lequel*, ce qui peut être souffert dans une fable ou dans tout autre pièce badine; mais ce qui serait très-condamnable dans le style sérieux, et à plus forte raison dans la haute poésie.

LÉTHÉ. *n. pr. m.* Un des fleuves des enfers, dont les eaux avaient la vertu de faire oublier aux ombres qui en buvaient les maux qu'elles avaient endurés sur la terre. Ce fleuve qu'on nomme aussi *le fleuve d'Oubli*, coulait dans l'Elysée, et roulait doucement ses eaux autour du palais du sommeil.

O vous que le sort livre à des maux déplorables,
Venez chercher ici la fin de vos malheurs :
Avec mes ondes favorables,
J'en répands l'oubli dans les cœurs.
LAMOTTE.

Ce fleuve enchanté,
L'heureux *Léthé*.
. . . .
N'emporte avec lui
Que les soins et l'ennui.
Ce dieu nous laissa
Sans cesse
Le souvenir
Du plaisir.
BERNARD, *Castor et Pollux*.

« Le Léthé était représenté sous la forme d'un vieillard qui tient son urne d'une main, et de l'autre la coupe d'oubli. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Ce mot rime avec les terminaisons en *thé* et en *té*, comme dans *thé*, postérit*é*, et semblables.

LETTRE. *n. f.* Caractère de l'alphabet, écriture. *Syn.* Trait, caractère, figure. — Écriture, manière d'écrire.

Lettre d'appui. V. RIME.

Lettres analogues. V. Traité de la Versific., p. 28.

LETTRE est aussi synonyme d'épître, missive, billet, dépêche. *Epit.* Touchante, pathétique, sentimentale, pressante, obligeante, gracieuse, officieuse, agréable, jolie, charmante, tendre, passionnée, séduisante, injurieuse, offensante, satirique, piquante, sérieuse, sévère, amusante, enjouée, badine, anonyme, secrète, affligeante, consolante, ouverte, close, fermée, prompte, tardive. *Périph.* Un écrit de sa main, des traits par lui formés.

Interprète éloquente, une *lettre* rassemble
Tout ce qu'on se dirait si l'on était ensemble.
FEUTRY, *lettre d'Héloïse à Abeilard*.

Écris-moi, je le veux. Ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur;
Cet art de converser sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant et si tendre,
L'art d'écrire, Abeilard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive et l'époux agité:
Tout vit par la chaleur d'une *lettre* éloquente,
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante,
Le cœur s'y développe; elle peut sans rougir
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir.
COLARDEAU, *lettre d'Héloïse à Abeilard*.

Ce mot qui n'a pas assez de noblesse pour s'élever jusqu'au style de l'ode ou de l'épopée, est cependant admis dans la tragédie :

Cette *lettre* sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère.
RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 4.

Il m'avait par Arcas envoyé cette *lettre*.
Le même, *Iphigénie*, act. II, sc. 4.

Elle a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa *lettre* commencée.
Le même, *Phèdre*, act. V, sc. 5.

V. BILLET.

LEUCOTHOÉ. *n. pr. f. V.* ENCENS.

LÉVITE. *n. m.* Ce mot a désigné, dans son origine, un Israélite de la tribu de Lévi, destiné au service du temple.

Ne descendez-vous pas de ces fameux *lévites*
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

Par extension ce nom se donne aux prêtres, aux ministres d'un culte religieux, surtout dans le style soutenu. *Syn.* Pontife, sacrificateur, prêtre, ministre, clerc, ecclésiastique. *Epit.* Saint, sacré, révéré, vénérable, religieux, inspiré, recueilli, prosterné, suppliant.

Tel l'encens d'Yémen, dans un jour solennel,
Touche à peine le feu qu'on présente à l'autel,
Que des mains du *lévite* à la voûte brillante
On le voit s'élever en nuée odorante.
CASTEL, *les Plantes*, chant II.

Mais à l'heure où l'airain qu'un bras fidèle agite,
Aux autels de son Dieu rappèle le *lévite*.
LAYA.

LÈVRE. *n. f.* Partie extérieure de la bouche qui couvre les dents. *Epit.* Humide, pure, rouge, vermeille, de rose, de corail, incarnate, purpurine, de carmin, brûlante, fraîche, tremblante, amoureuse, close, mi-close, demi-close, entr'ouverte, béante, pâle, livide, décolorée. *Périph.* Des lèvres le vif incarnat; les roses de ses lèvres; l'incarnat, le corail de ses lèvres.

Et ces baisers que mes *lèvres* errantes
Venaient chercher sur tes *lèvres* brûlantes,
Où le plaisir confondait nos deux cœurs.
DE PEZAY.

De tes *lèvres de roses*
J'ai pendant le sommeil respiré la fraîcheur.
MILLEVOYE, *la Sulamite.*

Une *lèvre* où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents relève encor l'émail.
DELILLE.

D'autres veulent crier, et leurs voix défaillantes
Expirent de frayeur sur leurs *lèvres* béantes.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

Brune piquante et de bonne monture,
Ayant seize ans de dieu, de l'avant-main,
Petite bouche et *lèvres de carmin.*
GRÉCOURT.

Lorsqu'un rire ingénu faisait épanouir
Ses *lèvres* qui semblaient deux fleurs à peine écloses,
Sur sa joue on voyait des fossettes s'ouvrir,
Et naître du milieu des roses.
IMBERT, *le Mariage*, fabliau.

LEVRIER. *n. m.* (*le-vri-é* devant une consonne). *V.* SANGLIER.

LÉZARD. *n. m.* (*lè-zar* même devant une voyelle). Animal ovipare à quatre pieds et à longue queue. *Epit.* Vert, tacheté, moucheté, émaillé, luisant, azuré, buissonneux, tortueux, vif, léger, agile, rampant, timide, innocent.

Sous la forme de cet animal, la Fable reconnaît le jeune Abas, fils de Méganire et d'Hippothoon, que Cérès changea en lézard pour le punir de s'être moqué d'elle en la voyant boire avec avidité.

LE JEUNE ABAS MÉTAMORPHOSÉ EN LÉZARD.

Hors d'haleine, elle (Cérès) sent son aride gosier
Dévoré par la soif comme par un brasier.
Elle marcha long-temps sans trouver une eau pure.
Le hasard à ses yeux découvre une masure.
Une vieille l'habite, et présente à Cérès
Un peu d'orge et de miel, qu'elle boit à longs traits.
Tandis que la déesse éteint sa soif ardente,
Un enfant au cœur dur, à la langue impudente,
De son avidité se rit avec mépris.
Cérès ne peut souffrir l'insulte de ses ris,
Et, vengeant le respect que l'on doit à son âge,
Lui jète avec dépit le reste du breuvage.
Son corps se rétrécit; et, semblable au *lézard*,
Il rampe sur ses mains, il serpente au hasard;
Et sa peau se verdit de taches étoilée.
La vieille, à son aspect d'épouvante troublée,
Recule, le contemple, et n'ose le toucher;
Mais lui-même il la craint, fuit et court se cacher.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. V.

LIARD. *n. m.* (*liar* même devant une voyelle).

De peur de perdre un *liard* souffrir qu'on vous égorge.
BOILEAU, *Satire VIII.*

Ce mot familier rime avec les terminaisons en *ard* et en *art.*

LIBERTÉ. *n. f.* Pouvoir d'agir, de parler, etc. *Syn.* Pouvoir, puissance, faculté, facilité, droit. *Epit.* Entière, limitée, excessive, sage, raisonnable, franche, respectueuse, audacieuse, licencieuse, désordonnée, déplacée, effrénée.

Liberté, aisance, facilité dans les actions. *Syn.* Aisance, heureuse facilité. *Epit.* Aimable, facile, naturelle.

Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la *liberté.*
DELILLE, *poëme des Jardins.*

En politique *liberté* signifie le droit dont jouissent les citoyens sous un gouvernement où les lois sont l'expression de la volonté générale, et où il n'y a aucun pouvoir arbitraire; il signifie aussi cette forme même de gouvernement. En ce sens *liberté* est l'opposé de servitude, esclavage. *Syn.* Indépendance, franchise, affranchissement. *Epit.* Désirée, tardive, précieuse, chère, chérie, douce –, heureuse, adorable, sainte, auguste –, fière, soupçonneuse, ombrageuse, défiante, joyeuse, turbulente, fougueuse, rétive, sauvage, austère, conquise, recouvrée, perdue, ravie, renversée, détruite, ancienne –, antique –, naissante, mourante.

S'il est un droit sacré, durable, illimité,
Que le long cours des ans ne puisse pas détruire,
Qui par des réglements ne puisse se prescrire,
C'est l'immuable droit de notre *liberté.*
VOLTAIRE.

Ce mot ne prend le pluriel qu'en parlant *des libertés de l'église Gallicane*, des immunités et franchises que les souverains laissent ou accordent à certaines villes, à certaines provinces; et de certaines manières d'agir trop libres et trop familières : *Vous prenez d'étranges libertés; il se donne de grandes libertés.* Acad. D'après cela on peut reprocher, ainsi que la remarque en a été faite par MM. Féraud et Laveaux, à Corneille d'avoir dit :

Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de *nos libertés*,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions et les guerres civiles
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
Cinna, act. 1, sc. 3.

Il est question dans ces vers de la liberté due au peuple romain, et non de franchises ou d'immunités. Il fallait donc dire, pour parler exactement *et de notre liberté*, mais la rime demandait un pluriel.

On peut faire le même reproche à Racine, qui a dit dans *Alexandre*, act. IV, sc. 3 :

Venge *nos libertés* qui respirent encore,
De mon trône et du tien deviens le défenseur.

La Liberté est souvent personnifiée chez nos poètes et même dans la prose élevée.

On voit la *Liberté*, cette esclave si fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Voltaire, *la Henriade*, ch. VII.

...... C'est sur ses bords heureux (les bords du lac de Genève)
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou desire ou rappèle;
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière, etc.
Voltaire, *Épître LXXVI*, le Lac de Genève (1755).

Bientôt l'ambition arma le conquérant :
Du despotisme alors le monstre dévorant,
Timide et faible encor, dans sa grandeur naissante,
Éleva par degrés sa tête menaçante;
L'homme fut malheureux et fut vil à la fois:
La liberté, pleurant, s'enfuit devant les rois.
La Grèce la reçut. C'est là que son courage,
Aux champs de Marathon, sut venger son outrage;
Elle inspira Solon, fit tonner Périclès,
Du saint aréopage éleva le palais,
Répandit sur les arts sa splendeur immortelle;
Les arts, les lois, les mœurs, tout s'agrandit par elle.
Dans Rome elle forma ces altiers conquérants
Combattant à la fois le vice et les tyrans,
Sous un pied dédaigneux foulant les diadèmes,
Dans leurs libres foyers, rois du monde et d'eux-mêmes.
Mais ce peuple, puni par un juste retour,
Quand il devint tyran, fut esclave à son tour.
Elle ennoblit encor la discorde civile,
Et l'ame de Caton fut son dernier asile.
Thomas, *la Pétréide*, chant de l'Angleterre.

Les Romains et les Grecs ont rendu à la Liberté les honneurs divins. « Elle avait à Rome, sur le mont Aventin, un temple soutenu de colonnes de bronze, et orné de statues d'un grand prix, bâti par Tiberius-Gracchus, et précédé d'une cour appelée *Atrium Libertatis*. La liberté y était représentée sous la figure d'une dame romaine, vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un bonnet de l'autre, avec un chat à ses pieds. »

Noel, *Dict. de la Fable.*

LIBITINE. *n. pr. f.* Déesse qui présidait aux funérailles. Elle est quelquefois prise par les poètes pour la mort même.

LIBRE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Indépendant, volontaire. — Affranchi, délivré, dégagé, exempt. — Licencieux, obscène, indécent, impudent, téméraire, graveleux, gaillard.

Dans le style soutenu il prend bien un complément amené par la préposition *de*, et signifie alors délivré ou simplement exempt.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.
Racine, *Iphigénie*, sc. 1.

Libre d'ambition, de soins débarrassé,
Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé.
L. Racine, *la Religion*, ch. VI.

Heureux qui, loin du bruit, sans projet, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires,
Qui, *libre de désirs*, *de soins* ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages aïeux.
Andrieux.

Bossuet et Corneille lui donnent un complément régi par la prépos. *à*; le dernier a dit :

Car enfin je suis *lib*[illegible] disposer de moi.
D. San[illegible] *Aragon*, act. 1, sc. 3.

C'est une faute, et il n'y a pas de doute que, sans la mesure, il eût dit je suis *libre de* disposer.

LICENCE. *n. f.* (*li-san-ce*). Il se disait autrefois dans le sens de congé, permission, pouvoir.

Cependant accordez à mes vœux innocents
La *licence* d'aimer des charmes si puissants.
Corneille, *le Menteur*, act. 1, sc. 3.

Et je vous viens, monsieur, avec votre *licence*
Signifier l'exploit de certaine ordonnance.
Molière, *le Tartuffe*, act. V, sc. 4.

Hélas! ils se parlaient avec pleine *licence*.
Racine, *Phèdre*, act. IV, sc. 6.

Dans cette acception ce mot est vieilli.

Licence signifie aussi liberté trop grande, contraire au respect, à la retenue et à la modestie. *Syn.* Hardiesse, indiscrétion, té-

mérité, insolence, impudence, indécence. *Epit.* Injurieuse, intolérable, arrogante.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de *licence*
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?
MOLIÈRE, *Amphitryon*, act. I, sc. 2.

Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours il porte la *licence* :
Ils vivent cependant, et leur temple est debout !
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la *licence*.
VOLTAIRE, *OEdipe*, act. III, sc. 1.

Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportements réprimer la *licence*.
Le même, *la Henriade*, ch. VI.

Licence signifie encore dérèglement dans les mœurs. *Syn.* Débauche, débordement, dérèglement, dissolution, libertinage, excès, passion effrénée. *Epit.* Coupable, funeste, odieuse, pernicieuse, effrontée, effrénée, immodérée, débordée, aveugle, tolérée, réfrénée, réprimée, enhardie.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême *licence*.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

« En termes de belles-lettres, on appèle *licence poétique* une incorrection, une irrégularité de langage permise en faveur du nombre, de l'harmonie, de la rime ou de l'élégance des vers. C'est une ellipse qui sort des règles de la syntaxe, comme dans ces exemples :

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?

Peuple roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.

C'est une voyelle supprimée, parce qu'elle altère la mesure si on ne la compte pas, ou qu'elle affaiblit le nombre et le sentiment de la cadence si on la compte pour une syllabe. Tel est l'e muet d'assiduement, d'effraiera, d'encore, de gaieté (*V. Traité de la Versif.*, pag. 15), parce qu'il ne ferait pas à l'oreille un temps assez marqué. C'est de même une consonne supprimée en faveur de l'élision ou de la rime. Ainsi dans les noms de ville, Naples, Londres, Athènes, etc., il est permis au poète d'écrire *Naple*, *Londre*, *Athène* sans *s* (*V. Traité de la Versif.*, pag. 64); ainsi, à la première personne de certains verbes, comme je dois, je vois, je produis, j'avertis, les poètes se sont permis de retrancher le *s*, et d'écrire, je *doi*, je *voi*, je *produi*, j'*averti*, etc. (*V. Traité de la Versif.*, pag. 66.) Ce sont aussi des adverbes absolus mis à la place des adverbes relatifs, comme *alors que*, *cependant que*, au lieu de *lorsque*, *pendant que*. C'est quelquefois le *ne* supprimé de l'interrogation négative, comme lorsqu'on dit : *Savez-vous pas, dois-je pas?* au lieu de *ne savez-vous pas, ne dois-je pas ?* (*V. Traité de la Versif.*, pag. 70.) Enfin ce sont quelques inversions peu forcées, mais qui, n'ayant pas pour raison dans la prose la nécessité du nombre, de la rime et de la mesure, y paraîtraient gratuitement employées, quoiqu'elles fussent quelquefois très-favorables à l'harmonie. (*V. Traité de la Versif.*, pag. 79.) » MARMONTEL.

D'une *licence* heureuse usez avec prudence,
Mais n'oubliez jamais que c'est une *licence*.
DU RESNEL.

LICOU ou LICOL. *n. m.* Le second ne se dit plus qu'en poésie, devant une voyelle, pour éviter l'hiatus, ou à la fin du vers pour procurer une rime aux finales en *ol* ou en *aul*.

Il est familier.

LIE. *adj.* des deux genres. C'est un vieux mot qui n'est plus d'usage qu'en cette phrase du style familier *faire chère lie*.

Chère lie qu'on trouve souvent dans Rabelais et dans Alain Chartier, signifie proprement chère joyeuse, grand'chère. Si l'on en excepte cette expression, le mot *lie*, qui vient du latin *lætus* (gai, joyeux), n'est plus entendu en ce sens, quoique *liesse*, qui a la même racine (*lætitia*), ne soit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'usage. Il s'est conservé dans *Notre-Dame de Liesse*, et se dit fort bien dans le style marotique. Ce vers de La Fontaine est entendu de tout le monde :

Aux noces d'un tyran tout le peuple en *liesse*, etc.
Fable XII, liv. 6.

Elle sortait de maladie,
Là vivant à discrétion
La galande fit *chère lie*.
Le même, fable XVII, liv. 3.

Dans une centurie adressée à madame la marquise de Lassay en lui envoyant des croquets de Rheims, l'abbé de Chaulieu a dit :

Lorsqu'à Saint-Maur on remettra
Croquets de Rheims dans les mains de Julie,
Deux choses lors très-sagement fera :
La première est, qu'elle les croquera ;
Puis en après avoir fait *chère lie*, etc.

LIÉGE. *n. m.* (*lié-ge*). Espèce de chêne dont l'écorce est spongieuse et légère.

Il se prend ordinairement pour l'écorce de cet arbre dont on fait des bouchons, des semelles, des volants, etc. *Epit.* Léger, spongieux, poreux, uni, poli. Pour désigner cette écorce, le poète Lebrun a employé cette périphrase :

La gloire en vain persécutée
Ressemble à *l'écorce indomptée*
Qui surnage en dépit des flots.

Comme les poètes sont dans l'usage de nommer par le nom de la matière les objets faits de cette même matière, le *fer* pour l'*épée*, le *chanvre* poor la *corde*, ils aiment à dire le *liége* pour le *bouchon*, le *volant*, etc.

Là, frêle émule de dédale,
Un *liége* (un volant) sous mes coups se plut à voltiger.
LEBRON.

C'est un vin généreux qui, dans l'air élancé
Loin du *liége* (du bouchon) importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambroisie.
CHÊNIER, *Essai sur la Satire.*

LIEN. *n. m.* (*li-en*). Ce qui sert à lier. Il signifie figurément chaînes, prison. *Syn.* Ligament, ligature, bandage, bandelette, laisse, corde, cordon, courroie. — Chaînes, entraves, ceps, fers, prison, en ce sens *lien* se met ordinairement au pluriel. *Epit.* Étroit, serré, fort, faible, lâche, solide, rompu, brisé.

Mais ce même héros, pour briser ses *liens.*
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 1.

Il se prend figurément et poétiquement pour esclavage, et principalement en parlant des amants. *Il a rompu ses liens, il trouve ses liens bien doux.* Acad.

D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau *lien !*
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 2.

Il se dit figurément de tout ce qui attache et unit les personnes ensemble. *Les liens du sang, de la nature, le lien ou les liens de l'amitié, de l'amour, de l'intérêt, les liens du mariage, le lien conjugal*, etc. *Syn.* Liaison, attachement, engagement. *Épit.* Indissoluble, puissant, sacré, léger, passager, légitime, intime, durable, éternel, coupable, criminel, incestueux, doux-, tendre-, charmant, assorti, secret, brillant, éclatant, pompeux, précieux, triste-, fatal, dangereux.

Redoutez des *liens* formés par l'imprudence.
VOLTAIRE, *Mahomet.*

Mais ce *lien du sang* qui vous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux.
RACINE, *Britannicus*, act. IV, sc. 2.

Voltaire a dit *les liens de la vie :*

J'ai traîné les *liens de mon indigne vie*,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie!
La Mort de César.

LIER. *v. tr.* (*li-é* devant une consonne). Ses composés sont *allier, délier, rallier, relier.* Il se dit au propre et au figuré. *Syn.* Attacher, joindre, unir, réunir, assembler, accoupler. — Mêler, mélanger, amalgamer, incorporer. — Enchaîner, nouer, serrer, bander, enlacer, garotter, captiver, obliger, engager, retenir, astreindre. — Mettre en liaison, en rapport, rapprocher, associer.

Et pour *lier* des mots si mal s'entr'accordants.
BOILEAU.

Unissez vos chagrins; *liez* vos intérêts.
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. IV.

Que la vertu nous *lie* et non pas les traités.
VOLTAIRE.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous *lie*
Nous tienne lieu du reste des humains.
Le même.

LIERRE. *n. m.* (*liè-re*). Plusieurs poètes l'ont fait de trois syllabes *li-è-re :*

Et permets que la main des timides pasteurs
Unisse à tes lauriers un *lierre* et des fleurs.
GRESSET.

Sur un char couronné de pampre et de *lierre*
Bacchus paraît enfin : avec des rênes d'or,
De deux tigres domptés le dieu guide l'essor.
VERNINAC DE S. MAUR.

Selon MM. Chapsal et Domergue *lierre* offre deux ou trois syllabes au gré du poète.

Domergue donne pour exemple les vers suivants dont il ne cite pas les auteurs :

Un *li-erre* flexible, et d'un tour élégant,
Sur ses grappes déploie un pâle vêtement.

Permets que sur ton front, plein de fierté, de grâce,
A tes lauriers vainqueurs ce *lierre* s'entrelace.

Manuel des Étrangers, p. 488.

Le plus grand nombre des poètes ne lui donnent que deux syllabes.

Epit. Rampant, flexible, souple, argenté, pâle, pâlissant, tortueux, amoureux, à la feuille argentée, aux cent bras, aux longs bras, aux cent mains (Desaintange).

Le *lierre* aux graines d'or, aux longs bras sinueux.
LE COMTE DE VALORI.

Le *lierre*, déployant sa souplesse rampante,
Jusqu'au fond d'une grotte et se traîne et serpente.
BAOUR-LORMIAN.

« Le *lierre* était spécialement consacré à Bacchus, ou parce qu'il fut jadis caché sous cet arbre, ou parce que le lierre toujours vert, marquait la jeunesse de ce dieu qu'on disait ne point vieillir..... Non-seulement Bacchus se couronnait de lierre, mais encore Silène, les faunes, les satyres, les bacchantes, et en général les dieux champêtres. Quelques-unes des muses en étaient aussi couronnées.

On couronnait aussi les poètes de lierre, parce que les poètes sont consacrés à Bacchus, et sont susceptibles d'enthousiasme, ou parce que l'éclat des beaux vers dure éternellement, et assure à leurs auteurs l'immortalité. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Le *lierre* ne sied bien qu'aux poètes heureux.
DESAINTANGE.

Lierre rime avec toutes les terminaisons en *ierre* et en *ière*, que l'*i* ne forme qu'une syllabe avec l'*è*, ou qu'il s'en détache; ce mot se joindra donc avec carr*ière*, crin*ière*, *pierre*, bruy-*ère*, pri-*ère*, ouvri-*ère*; il pourra même s'unir à *terre*, m*ère* et semblables.

« Les mots terminés en *ière*, dit M. de la Madelaine, ne devraient régulièrement rimer qu'entre eux, cependant on les associe aux terminaisons en *aire* et en *ère* dont le premier *e* est ouvert :

C'est moi qui la pramière,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ».
RACINE, *Iphigénie.*

Dictionnaire des Rimes, note au bas de la pag. 189.

LIESSE. *n. f.* (*li-è-ce*). Vieux mot. *Syn.* Joie, gaîté.

Mieux vaut la *liesse*,
L'amour et simplesse
Des bergers pasteurs,
Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse.

Vers de MARTIAL *de Paris* (il vivait du temps de Charles VII).

Ainsi ta gent victorieuse
Verse des larmes de *liesse*.
THÉOPHILE, *Ode au prince d'Orange.*

Il n'est plus d'usage que dans cette phrase du style familier, *vivre en joie et en liesse.* Acad.

Il peut encore être employé dans le style marotique. *V.* LIE.

LIEU. *n. m.* (*lieu*). *Syn.* Endroit, espace, place, emplacement, local, contrée, pays. — Position, situation, assiette, site. — Occasion, sujet, cause, moyen, prétexte, raison. *Epit.* Vaste, étroit, proche, éloigné, agréable, charmant, joli, champêtre, plaisant, solitaire, retiré, sauvage, triste, funèbre, funeste, fortuné, fréquenté, cruel, terrible, sacré, profane.

La pompe de ces *lieux*,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
RACINE, *Bérénice*, sc. 1.

Boileau a dit dans *le Lutrin*, en parlant des chanoines :

Veillaient à bien dîner et laissaient *en leur lieu*
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

En leur place était l'expression propre, et cette locution *en leur lieu* a été justement reprise par La Touche et Féraud. Il paraît que nos pères disaient *en lieu de*, en ce sens, du moins le trouve-t-on fréquemment dans Rabelais et dans Ronsard, mais cette expression était déjà inusitée du temps de Boileau.

Les chrétiens appèlent *les saints lieux*, les lieux de la terre sainte (la Palestine) où le Christ a pris naissance et a opéré le mystère de la rédemption.

Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims
Dont les croisés en foule inondaient *les lieux saints.*
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, chant IV.

Par *le lieu saint* les Israélites entendaient le temple où ils exerçaient leur religion.

Quel est dans *le lieu saint* ce pontife égorgé?
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 7.

A leur exemple les catholiques appèlent *le lieu saint* une église ou un temple consacré à leur religion.

Les hauts lieux, expression fréquente dans l'Ancien Testament pour désigner les montagnes où les Juifs pratiquaient les exercices de leur religion avant et même après la construction du temple de Salomon. « Depuis que le temple de Salomon fut bâti, dit Racine dans sa préface d'Athalie, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs; et tous ces autres autels, qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelées par cette raison *les hauts-lieux*, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. »

Cette remarque est nécessaire pour l'intelligence des vers qui vont suivre.

Jéhu. . . . .
Du vil dieu de l'Egypte a conservé les temples;
Jéhu, sur *les hauts-lieux* enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 6.

Nos anciens auteurs prenaient *lieu* comme synonyme de naissance, origine, maison, famille, et même de rang, condition.

Jupiter eut un fils qui, se sentant du *lieu*
Dont il tirait son origine.
LA FONTAINE, liv. XI, fable 2.

J'aime en un *lieu*, seigneur, où je ne puis atteindre.
ROTROU, *Venceslas.*

Portes en *lieu* plus haut l'honneur de vos caresses.
CORNEILLE, *Polyeucte*, act. II, sc. 1.

Aimer en haut lieu, en bon lieu, sont des

expressions tout-à-fait surannées, et *lieu* pour famille, naissance ne serait plus supporté que dans le style familier.

LIÈVRE. *n. m.* (*liè-vre*). *Epit.* Agile, alerte, aux pieds légers, à la course rapide, timide, craintif, peureux, inquiet, trompeur, rusé, levé, lancé, forcé, étourdi.

Sur un *lièvre* flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins animaux domestiques.
BOILEAU, *Satire III.*

Le *lièvre*, en vain palpitant de frayeur,
L'œil attentif et l'oreille étendue,
S'est ramassé dans sa courte grosseur,
Cachant son front sous sa patte velue,
Pour échapper à son persécuteur:
L'odeur qu'il laisse en foulant la rosée
Trahit l'espoir de sa fuite pressée.
Déja l'orage, accru de tout côte,
Vient jusqu'à lui, par les vents apporté,
Alors il part: le démon de la chasse,
Avec fureur, vole et fond sur sa trace.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. III.

LIGNE. *n. f. Syn.* Trait, raie, barre. *Epit.* Droite, courbe, parallèle, horizontale, perpendiculaire, oblique, tangente, transversale, verticale.

Ligne se prend aussi pour cette ficelle ou ce tissu de crin qui a un hameçon attaché au bout, et dont les pêcheurs se servent pour prendre du poisson. *Epit.* Fixe, immobile, dormante, tremblante, souple, flexible, légère, mordante, perfide, trompeuse, mobile, tendue, étendue, alongée. M. Mollevaut a dit par périphrase:

Elle (l'espérance) prend les poissons à *ces légers roseaux*
Qui leur offrent dans l'onde un insecte perfide
Recelant l'hameçon dans son corps homicide.

Sur la rive du lac, le pêcheur matinal
De la pêche a porté le champêtre arsenal,
Le cordonnet mobile et la *ligne* étendue,
Qui dans ses mains s'alonge et dans l'eau diminue.
BOISJOSLIN.

V. PÊCHE.

LIGUER. *v. tr.* Unir dans une même ligue. *Syn.* Confédérer, associer, allier, joindre, unir, réunir.

Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis.
CORNEILLE, *Héraclius*, act. II, sc. 6.

Il est aussi pronominal, *se liguer.* Il se dit en bonne et en mauvaise part.

Liguez-vous saintement pour le bien mutuel.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

LILAS. *n. m.* (*li-là* devant une consonne, *li-laz* devant une voyelle). *Epit.* Odorant, suave, parfumé, vert-, fleuri, touffu, épais, humble-, modeste, panaché, aux panaches flottants, indien, parce qu'il nous est venu des Indes.

Je te revois sous le dais de verdure
Que forment les *lilas* aux panaches fleuris.
BÉRANGER.

Que le *lilas* vienne en grappe, en bouquet
Y balancer sa tige parfumé.
CAMPENON.

LIMAÇON. *n. m. Syn.* Limas, limace, escargot. Ce mot, ainsi que ses synonymes, ne sont que du style familier. *Epit.* Rampant, tardif, errant, baveux, impur, cornu.

Voyez le *limaçon*, traînant son enveloppe,
Pointer dans les jardins son double télescope.
RIVERY.

Des *limaçons* rampants les odieux essaims
De leur écume affreuse infectent les jardins.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison,
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés de mobiles soutiens.
L. RACINE, *la Religion*, ch. I.

LIME. *n. f.* Outil de fer ou d'acier. *Epit.* Crénelée, dentelée, douce, rude, mordante.

La *lime* mord l'acier, et l'oreille en frémit.
L. RACINE.

J'entends crier le dent de la *lime* mordante.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

LIMIER. *n. m.* (*li-mié* devant une consonne). Espèce de chien de chasse. *Epit.* Ardent, courageux, muet, acharné, affamé, haletant, aboyant.

Des chiens-courants, l'aboyante famille
Deçà, delà, parmi le chaume brille;
Et les *limiers* à l'œil ardent,
Qui du fort de la bête à leur poste reviennent,
Entraînent, en les regardant,
Les forts valets qui les retiennent.
Ch. PERRAULT, *Griselidis*, conte.

D'un *limier* haletant, au moment qu'il aboie,
Le trait perce la gueule et se trompe de proie.
DESAINTANGE.

LIMON. *n. m. Syn.* Boue, bourbe, fange, vase. — Marc, dépôt, lie, sédiment. Limon est de tous les styles même du plus élevé. *Epit.* Noir-, épais, gras-, vil-, bourbeux, fangeux, croupissant, grossier, humide, fétide, infect, infecté, fécond, fertile, riche-.

Cet animal immonde (le cochon). . . .
Dans le *limon* infect de la mare bourbeuse
Plonge avec volupté sa croupe paresseuse.
LALANNE.

Le *limon* croupissant dans les grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Tel d'un *limon* grossier le fleuve qui s'épure
Dans un brillant cristal réfléchit la nature.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

. . . . A le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre *limon* que moi.
BOILEAU, *Satire* IV.

LIMON. *n. m.* Sorte de citron. *Epit.* Frais -, rafraîchissant, suave, parfumé, odorant.

L'or du *limon* suave en globe s'arrondit.
BAOUR-LORMIAN.

Et l'arbre possesseur des suaves *limons*,
Ces *limons* imitant, par les formes rivales,
Du sein charmant d'Hébé les formes virginales,
Charme l'œil et le goût, et dans l'air embaumé
Répand au loin l'encens de son fruit parfumé.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

LIMPIDE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Transparent, clair, net, pur, diaphane. Il se place avant ou après le nom au gré de l'oreille et suivant l'analogie. *Une eau limpide, les limpides eaux de ce ruisseau.*

Des flots mouvants le *limpide* cristal.
DE GUERLE.

LIN. *n. m.* (*lein*). Plante dont on file l'écorce pour en faire de la toile. *Epit.* Fin, délié, moelleux, blanc, pur, filé, précieux.

Ici, le *lin* roulé sur un fuseau rapide
Prépare un voile simple à la beauté timide.
ESMÉNARD, poème de la *Navigation*, ch. I.

Les nymphes de sa cour, sur un fuseau mobile,
Ne filent point le *lin* que roule un doigt habile.
DESAINTANGE.

Le mot *lin* se prend bien en vers pour les vêtements ou autres objets faits de lin, et d'autant mieux que ces objets, servant ordinairement aux usages communs de la vie, n'ont point assez de noblesse pour être nommés dans la poésie soutenue.

A chaque dame une amoureuse main
Présente alors l'aiguière, le bassin,
L'eau parfumée, et *le lin qui l'essuie* (la serviette, l'essuie-main).
PARNY, *les Rosecroix*, ch. II.

Mais sur ces bords peu sûrs Pholoé sans alarmes
Va reprendre le *lin* qui doit cacher ses charmes.
DE GUERLE, *Salix et Pholoé*.

Lin signifie ici robe, tunique, chemise, vêtement en général.

LINCEUL. *n. m.* (*lein-ceul*). Le nom de *lineeul* se donnait autrefois à la paire de draps qu'on met au lit, ce qui a fait dire à La Fontaine :

Du temps d'Adam, qu'on naissait tout vêtu,
Il ne fallait matelas ni *lineeul*.

Aujourd'hui *lineeul* ne s'entend que du drap dont on se sert pour ensevelir un mort. *Epit.* Froid -, funèbre.

Ce mot n'a guère de rimes que *seul*, tilleul, filleul. « C'est une faute, dit Domergue, *Manuel des Etrangers*, pag. 158, d'écrire *lineeuil* et de le faire rimer avec cercueil. » Le poète Lebrun a donc eu tort de dire :

Quand ma froide dépouille étendue au *cercueil*
Sera couverte, hélas! du funèbre *linceul*.
Elégie II, liv. 1.

LION. *n. m.* LIONNE. *n. f.* (*li-on*, *li-one*). *Epit.* Fier -, superbe, orgueilleux, terrible, furieux, cruel, féroce, horrible, sanguinaire, dévorant, indomptable, effroyable, vaillant, rugissant, ardent, courageux, fougueux, généreux, reconnaissant. *Périph.* Le roi des animaux, le roi des forêts.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébrait sa fête.
LA FONTAINE, liv. II, fable 19.

L'ardent *lion* rugit dans les déserts.
DELILLE.

Tel le fougueux lion, la terreur des forêts,
Que de hardis chasseurs ont atteint de leurs traits,
Furieux, se retourne, il rugit, il écume;
Dans son sein généreux la colère s'allume;
Il court, le poil dressé, les yeux étincelants;
De sa queue irritée il bat ses larges flancs,
Et des chasseurs, des chiens bravant la violence,
Cherche, au travers des pieux, sa perte ou sa vengeance.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XX.

Les provinces des Pays-Bas ont adopté un lion pour symbole ou pour armoiries, et comme les poètes désignent souvent les états, les provinces, par les signes qu'elles portent dans leurs armoiries, Boileau a dit *le lion belgique* pour la Hollande, les Hollandais.

En vain *au lion belgique*
Il voit l'aigle germanique (l'Allemagne)
Uni sous les léopards (l'Angleterre).
Ode sur la prise de Namur.

Le lion est regardé comme l'emblème du courage; cet animal, consacré à Vesta, était le symbole de la terre. Les poètes et les peintres représentent Cybèle montée sur un char traîné par deux lions.

Suivant la Fable, Hippomène fut métamorphosé en lion ; et son épouse Atalante en lionne, parce qu'ils avaient profané le temple de Cybèle. *V.* ATALANTE. 2.

LION, cinquième signe du Zodiaque. Le soleil entre dans ce signe vers le 21 juillet.

La constellation du lion était, selon les anciens mythologues, le lion de la forêt de Néméo.

« Dans une forêt voisine de *Némée*, ville de l'Argolide, était un lion d'une taille énorme, qui dévastait le pays. Hercule envoyé à l'âge de seize ans pour garder ses troupeaux, attaqua ce monstre, épuisa son carquois contre sa peau impénétrable aux traits, et brisa sur lui sa massue de fer. Enfin, après beaucoup d'efforts inutiles, il saisit le lion, le déchira de ses mains, et avec ses ongles lui enleva la peau qui depuis lui servit de bouclier et de vêtement. Tel fut le premier des douze travaux d'Hercule. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Pour tempérer à Hercule la joie que cette victoire devait causer, et flétrir, s'il était possible, les lauriers du héros, l'implacable Junon obtint que le lion de Némée serait placé parmi les signes du zodiaque.

Ce lion que dompta son arme triomphante,
Et dont il revêtit la dépouille sanglante,
Auprès de l'Écrevisse est placé dans les cieux.
Ses regards menaçants étincèlent de feux ;
Il conserve toujours son humeur sanguinaire ;
Son œil contagieux embrasant l'hémisphère,
Porte de toutes parts des fléaux destructeurs ;
Et les tristes mortels, jouets de ses fureurs,
Languissants, consumés d'una soif dévorante,
Ne peuvent résister à sa chaleur brûlante.
. . . .
Mais quand du fier lion l'impuissante fureur
S'agite vainement pour braver son vainqueur,
Nous lui devons du moins les moissons abondantes
Qu'achèvent de mûrir ses chaleurs bienfaisantes.

RICARD, *la Sphère*, ch. IV.

Epit. Brûlant, ardent, étincelant, en feu, furieux. *Périph.* Le lion céleste, les ardeurs du lion, les feux du lion. Le nom de ce signe peut désigner en vers la fin de juillet et le commencement d'août.

Et lorsque sous les traits du dieu de la lumière,
Le céleste Lion agitant sa crinière,
Darde ses feux sur vous, prêt à tout embraser,
Ici, par le zéphyre il se laisse appaiser.

FERLUS.

C'était dans la saison où, de pluie altérée,
Des ardeurs du *Lion* la terre est dévorée.

DULARD, trad. de *l'Épisode d'Aristée.*

Le *Lion* de ses feux embrase l'hémisphère.

DE BRIDEL.

LIQUEUR. *n. f.* (*li-keur.*) *Syn.* Fluide, jus, suc, humeur fluide. — Boisson, breuvage. Quelquefois il se prend absolument pour le vin. *Epit.* Limpide, pure, transparente, distillée, épurée, fermentée, onctueuse, parfumée, odorante. — Liqueur bachique, enivrante, assoupissante, divine, délicieuse, vermeille, pétillante, fumeuse, traîtresse, perfide.

Viens, suis mes pas, viens, ô buveur !
Remplis les flancs de ta bouteille
D'une pétillante liqueur.

ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VII, variantes.

Ah ! jouis du présent, et viens sous cette treille,
Aux roses de ton front mariant les parfums,
Dans des flots de *liqueur* vermeille
Noyer le noir essaim des soucis importuns.

DEVISME.

Ce mot, dont la signification est générique dans la première acception, est susceptible d'être spécifié par le sens ; c'est ainsi que nous venons de le voir synonyme de vin ; c'est ainsi que le père Vénance s'en est servi pour exprimer le miel :

La diligente abeille
Du calice des fleurs extrait *sa liqueur d'or.*

et M. Tissot, pour signifier l'huile :

. . . *Des fruits de Pallas la liqueur onctueuse.*

LIRE. *v. tr.* Parcourir des yeux ce qui est écrit.

C'est peu d'aimer les vers : il faut les savoir *lire*,
Il faut avoir appris cet art mélodieux,
De parler dignement le langage des dieux ;
Cet art qui, par les tons de phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *la manière de lire les Vers.*

Lire se dit figurément pour appercevoir, voir, connaître, découvrir, pénétrer dans la connaissance de quelque chose d'obscur et de caché. *Lire dans les astres, dans l'avenir ; lire dans la pensée, dans le cœur, dans les yeux de quelqu'un. Je lis dans vos yeux que....* Acad.

Et César, qui *lisait sa peur sur son visage*,
Le flattait par pitié pour lui donner courage.

CORNEILLE, *Pompée*, act. III, sc. 1.

Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si long-temps *mon devoir.*

RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 2.

. . . .
Et qui *lira sa honte* écrite sur mon front.

VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 1.

Les pilotes *lisaient sur le front des étoiles.*

ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

Il se déguisa en vain : *je lis sur son visage*
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.
RACINE, *Britannicus*, sc. 1.

On *lit dans ses regards* sa fureur et sa rage.
La même, *Esther*, act. III, sc. 3.

Je lis au fond des cœurs; à peine ils sont à moi.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 4.

LIRUMPHA. C'est un de ces mots faits à plaisir pour servir de refrain à des couplets de chanson, et qui n'ont aucun sens propre. « Nous avons, dit Jacques Sylvius, Grammaire latine-française, au mot *interjection*, une infinité de mots dans les chansons populaires, comme *lirumpha*, *da da*, que je ne crois devoir raisonnablement rapporter à aucune des interjections, puisqu'ils n'expriment aucune affection de l'ame, mais qu'ils sont seulement explétifs; à moins qu'on ne dise qu'ils sont ajoutés pour l'agrément du chant. »

LIS. *n. m.* Le *s* se prononce toujours en prose devant une voyelle comme devant une consonne, excepté dans *fleur de lis*, en termes d'armoiries; mais les poètes jouissent du double privilége de supprimer le *s* à la prononciation dans le mot *lis*, et de le rendre sonore dans *fleur de lis*, en parlant d'armoiries, selon la délicatesse de l'oreille ou le besoin de la rime.

J'y vois surtout l'aimable chasteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante
Comme un *lis* (lis) blanc que le ciel a planté,
Levant sans tache une tête éclatante.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. VIII.

Je veux. . . . .
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois *fleurs de lis* (*li*) doté leur écusson.
BOILEAU, *Satire V*.

Le *lis* est une fleur blanche qui vient sur une haute tige, et qui a beaucoup d'odeur. *Epit.* Blanc, argenté, éblouissant, odorant, superbe, majestueux, pur, virginal. *Périph.* L'éclat, la blancheur du lis, du lis le calice argenté.

Élevé sur sa tige et rempli de fraîcheur
Le *lis* à mes regards étale sa blancheur.
ROSSET.

. . . . Du *lis* et du jasmin le calice argenté.
Le père VÉNANCE.

Le *lis*, que dans ces lieux un charme fit éclore,
Dans sa coupe d'argent boit les pleurs de l'aurore.
BAOUR-LORMIAN.

Noble fils du printemps, le *lis* majestueux
Qui ne craint plus des vents le souffle impétueux,
Élève avec fierté sa tige souveraine,
Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.
BOISJOSLIN.

Sois la gloire des champs, et le charme des yeux,
Fleur à la tige haute, au front majestueux.
Vois près de ta blancheur tout éclat disparaître :
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être.
DULARD.

Le lis est l'emblème de la candeur, de la pureté.

Le *lis* peint la candeur, et l'agneau l'innocence.
DELILLE.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune *lis*, l'amour de la nature;
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 9.

On dit figurément un *teint de lis*, *un sein de lis*, pour un teint, un sein d'une blancheur éclatante; *un teint, un sein de lis et de rose*, pour dire un teint, un sein extrêmement blanc et vermeil. On dit poétiquement: *Les lis de son teint*, *de son sein*, *de son visage*, etc. *Le temps flétrira ces lis et ces roses.* Acad.

Sa beauté même y perdit quelque chose:
Bientôt le *lis* l'emporta sur la rose.
LA FONTAINE, *la Courtisane amoureuse*, conte.

Jeune vierge, l'exil et tes profonds ennuis
Sur ton teint languissant n'ont laissé que les *lis*.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. I.

Du *lis* et de la rose une teinte légère
Relevait de son corps les contours gracieux.
DUAULT.

Leurs blonds cheveux flottaient autour d'*un sein de lis*.
LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. I.

Son sein demi-voilé négligemment étale
L'harmonieux contour de ses *globes de lis*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IV.

Sa bénigne moitié
Offrait sans voile, aux regards du cortége
Que le plaisir entraînait sur ses pas,
Son *cou de lis*, l'albâtre de ses bras,
Et les trésors de sa gorge de neige.
BAOUR-LORMIAN, *Rustan*, conte oriental.

Sur *les lis de son sein* ses cheveux sont épars.
COLARDEAU.

... Un beau mortel dont le duvet naissant
Ne blesse pas *les lis de ton sein* caressant.
MOLLEVAUT.

L'accablante douleur
Des lis de son beau front a terni la blancheur.
Le même.

En France les armes de la maison régnante se composent de trois fleurs de lis sur un champ d'azur. C'est pourquoi on dit figuré-

ment *les fleurs de lis*, ou simplement *les lis*, pour la France; *l'empire des lis* pour le royaume de France.

Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur *l'empire des lis*.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Corneille a dit *le monarque des lis* pour le roi de France :

Je dis plus, tu le dois en faveur du spectacle
Qu'*au monarque des lis* je prépare aujourd'hui.
Prologue d'*Andromède*.

C'est une expression que l'usage n'admet pas.

Soit que son bras, vengeur des chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les *lis*.
DE BELLOY, *le Siége de Calais*, act. I, sc. 3.

Faudra-t-il pour un temps voir les fiers léopards
A nos *lis* usurpés s'unir sur nos remparts ?
Le même, act. I, sc. 6.

LIT. *n. m.* (*li* devant une consonne). Meuble fait pour y coucher. *Syn.* Couchette, châlit, grabat, matelas, couche. *V.* COUCHE. *Épit.* Tendre, douillet, moelleux, dur, oiseux, désert, solitaire; chaste, fortuné; voluptueux, incestueux, adultère, souillé, criminel, profané, déshonoré, conjugal, nuptial, le lit d'hyménée.

Au sein d'un *lit* qu'habite l'innocence,
La naïve bergère, après quelques soupirs,
Ensevelit son ignorance,
Et s'endort avec indolence
Au bruit confus de ses jeunes désirs.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

Il ne va point chercher des *lits* où la faiblesse
Sur le duvet flottant se roula avec mollesse.
THOMAS.

La superbe Didon
Au milieu de ses grands dont la cour l'environne,
Presse un *lit* somptueux qu'un dais pompeux couronne.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. I.

Cette alcove solitaire
Et ce *lit* tiède encor de leurs derniers adieux.
DEMOUSTIER.

Le mourant étendu sur *un lit de douleur*.
L. RACINE, poëme de *la Religion*, ch. IV.

Lit se prend quelquefois particulièrement pour la couche nuptiale, pour la foi, l'union conjugale, pour le mariage et ce qui en est la conséquence.

Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux,
Écartait Claudius d'un *lit* incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
RACINE, *Britannicus*, act. IV, sc. 2.

Après que les transports d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au *lit* de ton père a porté sa fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie, etc.
Le même, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son *lit* ?
Le même, act. V, sc. 1.

Ce monarque si fier. . . . .
A son trône, *à son lit* daigna *l'associer*.
Le même, *Bajazet*, act. II, sc. 1.

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars.
Le même, *Bérénice*, act. II, sc. 2.

Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'*un époux mortel fut reçu dans son lit.*
Le même, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père,
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin *mit ce prince en son lit.*
Le même, act. IV, sc. 4.

Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que *de son lit.*
Le même, *Esther*, sc. 1.

Et la mère, *souillant son lit incestueux*,
D'une horrible tendresse épouvante les dieux.
MOLLEVAUT, trad. de *Catulle, les Noces de Thétis et de Pélée.*

Les poètes disent volontiers le *duvet*, la *plume*, pour un lit tendre, composé de plume ou de duvet.

Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le *duvet* une heureuse indolence.
BOILEAU.

Doucement étendue au sein de la mollesse,
Elle a peine à quitter la *plume* enchanteresse.
LÉONARD.

Le sommeil étendu sur la *plume* indolente.
LEBRUN.

Lit se dit figurément de certains lieux où l'on se couche et de ce qui couvre ce lieu, *un lit de gazon, de verdure, de mousse, de fougère, de roses*, etc.

Sur *un lit de feuillage* et d'arbustes rampants,
Il dépose la tête aux cheveux de serpents.
DESAINTANGE.

De fatigue à la fin sur la terre couchée,
Elle tombe, et des bois la dépouille séchée
Est le *lit* où mourante elle attend le trépas.
Le même.

J'eus la terre pour *lit*, mes pleurs pour nourriture.
DORAT, *Lettre du comte de Comminges.*

De sa poitrine hérissée
La cendre et la flamme élancée,
La nuit, embrase au loin les airs,
Quand le monstre (Encelade), au fond de ce gouffre,

Sur *un lit de rocs et de soufre*
Retourne ses flancs entr'ouverts.
GINGUENÉ, *Ode sur les États-Généraux* (1789).

Lit signifie figurément le canal par où coule un fleuve, une rivière ou un ruisseau, l'espace qu'occupe la mer, le bassin où se trouve renfermé un lac, un étang, etc.

Syn. Canal, bassin, réservoir. *Epit.* Vaste, large, profond, creux, élargi, étroit, rétréci, resserré, tortueux, sinueux, troublé, agité, bouillonnant, clair, transparent, impur, fangeux, bourbeux.

Les ondes dans leur *lit* étaient emprisonnées.
L. RACINE.

. . . . . Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau, se précipitant dans son *lit* tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde.
DELILLE.

Le fleuve Achéloüs, échappé de son *lit*,
Entraînait les troupeaux dans ses eaux orageuses.
Le même.

Un ruisseau s'échappait d'une caverne obscure,
Serpentait sur des *lits* de mousse et de verdure.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. IV.

. . . Le ruisseau courant sur un *lit* de cailloux.
TISSOT.

Il (Dieu) a dit à la mer : brise-toi sur ta rive ;
Et dans son *lit* étroit la mer reste captive.
L. RACINE.

L'Océan révolté, de ses rives profondes,
Hors du *lit* qu'il creusa repoussera ses ondes.
DENNE-BARON.

LITUUS. *n. m.* (*li-tu-us*, le *s* toujours sonore). Terme d'antiquité. Le *lituus* était un bâton recourbé par le haut, que portaient les augures, comme marque de leur dignité; il a aussi servi de crosse aux premiers évêques.

En parlant de St-Denis qui se montre dans l'appareil épiscopal, Voltaire a dit :

Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis *lituus* augural.
La Pucelle, ch. I.

Du casque il passe au bonnet augural,
Au *lituus* pontifical.
DELILLE, *la Conversation*, ch. I.

LOGEMENT. *n. m.* Lieu où on loge ordinairement. Il est familier. *V.* MAISON.

LOGIS. *n. m.* (*lo-gi* devant une consonne, *lo-giz* devant une voyelle). *Syn.* Demeure, domicile, habitation, maison. Il est familier.

Voilà mes deux époux sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leur *logis* libres et triomphants.
BOILEAU, *Satire X.*

Dans le *logis* des amis fréquentaient,
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère.
VOLTAIRE, *la Bégueule*, conte.

V. MAISON.

LOGOGRIPHE. *n. m.* Sorte d'énigme qui consiste à prendre en différents sens les différentes parties d'un mot. *Epit.* Obscur, inexplicable, indéchiffrable, impénétrable.

On appèle bien celui qui trouve, qui devine les logogriphes, *un autre OEdipe*, *un nouvel OEdipe*, par allusion au prince de ce nom qui devina l'énigme proposée par le fameux sphinx de Thèbes. *V.* OEDIPE.

Vous en qui le monstre fatal (le sphinx)
Dont OEdipe trancha la griffe
Eût trouvé jadis son égal ;
Vous, le soutien du *logogriphe*,
Et l'ornement du seul journal
Qui n'ait jamais rien d'apocryphe.....
FERLUS, *Épître à un grand auteur de logogriphes.*

. . . .
Pour trouver les muses fidèles,
Il n'est pas de titre plus sûr
Qu'un *logogriphe* bien obscur,
Où le mot le plus difficile,
Le plus long, le plus compliqué
Qu'on eût pu choisir entre mille,
Serait par une main habile
Très-adroitement disséqué ;
Un *logogriphe* requinqué
Où, croisant des lettres magiques,
On aurait formé deux cents noms
Des verbes les plus énergiques,
Des adverbes et des pronoms,
Et plusieurs interjections :
Item, des bourgs et des provinces,
Autant de fleuves qu'on voudra,
Des patriarches et des princes,
Et les sept notes ré, mi, fa,
Sol, la, si, ut, et cætera.
Le même, *dans la même Épître*, Alman. des Muses (1799).

MODÈLE DU GENRE.

Iris, aux yeux des grands ma vue est importune ;
Quoique flatteur, humble et respectueux,
Je ne fais pas souvent fortune.
Une lettre de moins, mon sort est plus heureux ;
Car tous les matins j'emprisonne
Les trésors de ton sein et ta taille mignonne.

Le mot de ce logogriphe est *placet*, retranchez la première lettre, il reste lacet.

Logogriphe rime avec toutes les terminaisons en *iphe*, *ife*, *iffe*, comme dans apocr*yphe*, hiérogl*yphe*, Caï*phe*, ponti*fe*, gri*ffe*, etc., quelle que soit la lettre d'appui.

LOIN. *n. m.* (*loein*). Je partage l'opinion de M. Sicard qui regarde ce mot comme un véritable nom; puisqu'il peut être suivi ou

précédé d'une préposition : *de loin*, *au loin*, *loin de*. On lit dans Saint-Gelais :

Tant que serous *au loing de* vostre vue
Vous ne lairrez au cœur vous faire playe.

Il est vrai qu'on supprime aujourd'hui la préposition *à* quand *loin* est suivi de *de*, et qu'on dit *loin de* et non pas *au loin de*; mais ce n'est pas le seul nom de cette espèce qui rejète certaines prépositions.

. . . La flèche rapide
Qui *loin* de l'œil qui la guide
Cherche l'oiseau dans les airs.
J. B. ROUSSEAU.

Le dieu des mers lui-même à l'instant leur envoie
Un vent qui les enlève à ces bords dangereux :
Et l'île et ses rochers ont déja fui *loin* d'eux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Le port est déja *loin*... et la rame bruyante
Entr'ouvre à coups pressés la vague blanchissante.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Dans le style soutenu, et surtout en poésie, on dit *non loin* pour *près*.

Ils s'arrêtent *non loin* de ces tombeaux antiques.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Non loin de ce rivage un bois sombre et tranquille
Sous ses ombrages frais présente un doux asile.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

« *Loin de*, dit M. Laveaux, *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, se met quelquefois au commencement de la phrase, par manière d'interjection. *Loin d'ici les profanes! loin de nous les héros sans humanité* (Bossuet). Quelques poètes, et particulièrement Delille, disent *loin* tout seul. *Loin ces vains monuments*, etc. »

Loin, *loin* de nous la doctrine glacée
Qui fait l'Amour enfant de la pensée.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, chant I.

Mais *loin* ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

LOINTAIN, **AINE.** *adj.* (*loein-tein*, *loein-tè-ne*). *Syn.* Éloigné, reculé. Il peut au goût de l'oreille être placé avant ou après le nom qu'il modifie.

J'entends le bruit *lointain* des rochers écumants.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

. . . C'est le fracas, le murmure des eaux,
C'est le bruissement des vagues et des flots
Dont la chute *lointaine* assourdit les échos.
BONNEVILLE.

Et le berger connaît par d'assurés présages
Quand il doit éviter les *lointains* pâturages.
DELILLE.

Il se prend aussi comme nom. *Syn.* Éloignement, perspective. *Epit.* Vaste -, vague, confus, sombre, obscur, reculé.

Dans le *lointain* obscur l'espace resserré
De plus près se déploie et s'étend par degré,
Londres paraît enfin. . . . .
THOMAS, *la Pétréide*, chant de l'Angleterre.

Des *lointains* terminés en vaste amphithéâtre.
BERANGER.

On dit poétiquement *le lointain des âges* pour la postérité, un avenir très-éloigné.

LOISIR. *n. m.* (*loa-zir*). *Syn.* Désœuvrement, oisiveté, repos, vacance, liberté, facilité, délassement, amusement, récréation. *Epit.* Profond, paisible, honteux, coupable, obscur, long -, ennuyeux, pesant, doux, charmant, sage -, agréable, tendre -, délectable, heureux, solitaire, philosophique, noble -, honorable, glorieux, utile, studieux, précieux.

Non, je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux *loisir* d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence, esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
BOILEAU, *Epître XI*.

Le travail est toujours le père du plaisir;
Je plains l'homme accablé du poids de son *loisir*.
VOLTAIRE.

La fille d'Agénor, au matin de ses ans,
Occupait ses *loisirs* à des jeux innocents.
DESAINTANGE.

Mon père et ce héros, au retour des conquêtes,
Dans l'âge de la gloire et des nobles *loisirs*,
S'étaient assis aux mêmes fêtes.
BAOUR-LORMIAN, poésies d'*Ossian*.

Nos poètes ont emprunté de Virgile l'heureuse expression *faire un loisir à quelqu'un*, *lui faire des loisirs*, pour dire lui procurer un bonheur tranquille et exempt de trouble.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes :
Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux *nous a fait ce loisir*.
RACINE, *Idylle sur la paix*.

Le vilageois revient habiter sa chaumière;
La paix a ramené les champêtres plaisirs;
Un ami des humains *nous a fait ces loisirs*.
CHÉNIER, *Élégie sur la mort du général Hoche*.

LONDRES. *n. pr. m.* Ville capitale de l'Angleterre. *Syn.* Albion.

Les poètes ont la permission de retrancher le *s* de ce mot, lorsqu'il nuit à la mesure ou à la rime.

Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra *Londre* avant la fin du jour.
LA HARPE.

Si *Londres* se soulève, il connaîtra son roi.
Le même, *le comte de Warwick*, act. III, sc. 6.

Voilà cet *Albion*, ce peuple magnanime
Que le savoir éclaire, et que l'honneur anime!
C'est lui qui lâchement ensanglante la paix!
LEBRUN.

Dans la langue poétique on désigne volontiers les villes remarquables par les fleuves, les rivières qui les baignent; ainsi on dit souvent en vers la *Seine* pour Paris, la *Tamise* pour Londres. *V.* RIVIÈRE.

LORS. (*lor* même devant une voyelle). Ce mot que les lexicographes s'accordent à regarder comme adverbe, est, suivant moi, un véritable nom, qui revient à cette heure, ce moment, ce temps; cela est si vrai qu'il peut être précédé ou suivi d'une préposition, *dès-lors*, *pour lors*, *lors de* mon départ, etc.

On disait autrefois *depuis lors* pour depuis ce temps :

Elle l'ouvrit (Pandore ouvrit la boîte); et la terre en vit naître,
Dans un instant, tous les fléaux divers
Qui *depuis lors* inondent l'univers.
J. B. ROUSSEAU.

« *Depuis lors*, dit Domergue, est une expression proscrite du beau langage; on n'en a pas besoin, et elle ne communique aucune grâce. »

Lors pour *alors* se dit dans le style familier seulement.

Vous aviez *lors* la panse un peu moins pleine.
LA FONTAINE, liv. III, fable 17.

Lors le richard, en larmoyant, lui dit:
Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.
RACINE, *Épigramme.*

Dans ce voisinage vivait
Un vieux et riche gentilhomme,
Et ce vieux gentilhomme avait
Sa fille qui *lors* achevait
Son quinzième printemps; c'est Nina qu'on la nomme.
IMBERT, *le Cheval gris*, conte.

Tous ces exemples sont bons, parce qu'ils sont pris dans le style familier, mais on ne se permettrait pas aujourd'hui de dire *lors* pour *alors* dans une ode ou dans une tragédie.

Oh! combien *lors* aura de veuves
La gent qui porte le turban.
MALHERBE, *Ode III*, liv. 1, *à la reine Marie de Médicis.*

Je n'examine point si *lors* on pouvait mieux.
CORNEILLE, *Horace*, act. V, sc. 2.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.
Le même, *Héraclius*, act. III, sc. 4.

Racine a dit *le temps.... lorsque.*

Ils regrettent *le temps* à leur grand cœur si doux,
*Lorsqu'*assurés de vaincre ils combattaient sous vous.
Bajazet, sc. 1.

« L'abbé d'Olivet lui-même ne désapprouve pas cette licence : *Ils regrettent le temps lorsque*, par la raison qu'il y a plusieurs mots qui séparent *le temps* d'avec *lorsque*; Luneau ne veut point absolument pardonner à Racine cette manière de parler. Ce commentateur ne voit pas que c'est là un de ces idiotismes latins dont Racine enrichissait notre langue et notre versification......... Louis Racine est de l'avis de l'abbé d'Olivet, et fortifie cette opinion par un exemple qui prouve qu'on peut très-bien employer *quand* ou *lorsque*, au lieu de *où*, quand ces mots sont un peu éloignés de ceux qui marquent le temps : Racine dans *Athalie*, act. I, sc. 4.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De *ce jour* à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé, etc. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

Les poètes disent sans difficulté *alors que* pour *lorsque*, il se dit même en prose, dans le style élevé.

Et l'aigle est moins rapide, *alors que* sous la nue
Il poursuit en vainqueur la colombe éperdue.
BOISJOSLIN, *la forêt de Windsor.*

Son cri n'est point semblable à cette voix plaintive
Qu'elle pousse dans l'ombre *alors qu'*elle est captive.
DEFONTANES.

Je dus y renoncer, *alors que* dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
VOLTAIRE, *Mérope*, sc. 1.

LOS. *n. m.* (*los*, le *s* sonore devant une consonne, comme devant une voyelle). Vieux mot synonyme de louange, renommée, et qui n'est plus en usage que dans le style marotique.

Tous renonçaient au *los* des belles actions.
LA FONTAINE, liv. XII, fab. 1.

Peuple maudit et malheureuse race,
Que votre *los* fait dessécher d'ennui!
J. B. ROUSSEAU.

Ménage regrettait avec raison ce terme sonore et commode. « Ce mot était un beau mot, dit-il; je souhaiterais fort qu'on le remît en usage : et pour cela j'ai dit dans mon Epître à M. Pélisson :

Sur ta lyre inimitable,
Sur ton luth incomparable,
Qui par les charmes puissants
De leurs celestes accents

Font ouir une louange
De la Seine jusqu'au Ganga,
Fais-tu resonner le *los*
De Fouquet, ton grand héros.

MÉNAGE, *Dict. Étymologique.*

LOTOS ou LOTUS. *n. m.* Il faut faire sonner également les *s* dans l'un et dans l'autre de ces mots, soit devant une voyelle, soit devant une consonne. C'est le nom d'une plante aquatique qui croît dans le Nil et qui porte une tête et une graine à-peu-près comme le pavot. « Elle se trouve, dit M. Noël, dans les mystères des Egyptiens, à cause du rapport que les peuples croyaient qu'elle avait avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montrait d'abord sur la surface de l'eau, et s'y replongeait dès qu'il était couché. »

Et le lotos, dont la pudique fleur
Ouvre en tremblant son calice bleuâtre
Au dieu du jour dont elle est idolâtre,
Le pleure absent, aussitôt qu'il a lui
Du fond des eaux lève sa tête humide,
Et, jusqu'au soir prenant l'astre pour guide,
Au sein des flots se replonge avec lui.

CAMPENON, *l'Enfant prodigue*, ch. III.

LOTOS ou LOTUS. *n. m.* Même prononciation que *lotus* et *lotos* ci-dessus. *Lotos* est le nom de la plante ou de l'arbre avec la terminaison grecque, *lotus* est le même nom avec la terminaison latine.

Lotos ou lotus est encore le nom d'un arbre qui croît en Egypte. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier, et son fruit a la figure d'une poire.

Là s'élève un *lotos* dont les fleurs en boutons
Se peignent, en s'ouvrant, des couleurs de Sidon.

DESAINTANGE.

C'est en cet arbre, au rapport de la Fable, que fut métamorphosée la nymphe Dryope, au moment où elle fuyait les poursuites de Priape.

On dit, si nos bergers font un récit fidèle,
Que cet arbre sacré fut jadis une belle,
Qui, du dieu des jardins fuyant l'impur amour,
Perdit au bord des eaux et sa forme et le jour.
Lotos était son nom, et ce nom seul lui reste.

DESAINTANGE.

V. DRYOPE.

Le fruit de cet arbre est si agréable, au rapport de Pline, qu'après en avoir goûté les étrangers perdent l'envie de retourner dans leur patrie. Telle était du moins l'opinion des anciens Grecs; ce qui avait donné lieu au proverbe : *manger du lotos* pour dire oublier son pays par goût pour un autre. Ulysse et ses compagnons ayant goûté de ce fruit, ne voulurent plus quitter un pays qui produisait un arbre si précieux.

Là, le *lotos* impie, au fruit trop dangereux,
Qui d'Ulysse charma les amis malheureux,
Et leur fit oublier une chère patrie.

Le comte DE VALORI, trad. du *Moucheron (culex) de Virgile.*

LOUANGE. *n. f.* (*lou-an-ge*). *Syn.* Éloge, compliment, panégyrique. — Encens, flatterie, approbation, estime, gloire. — Applaudissement, actions de grâces, remercîment, bénédictions. *Epit.* Agréable, flatteuse, solide, immortelle, méritée, éclairée, fine, délicate, naïve, sincère, enivrante, prodiguée, révoltante, exagérée, prostituée, vénale, stérile, perfide, dangereuse, modérée, économe, exagérée, excessive, outrée, ridicule, commune, empoisonnée, tardive, prématurée.

La *louange* agréable est l'ame des beaux vers.

BOILEAU.

La *louange* chatouille et gagne les esprits;
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

LA FONTAINE.

LOUP. *n. m.* (*lou* même devant une voyelle). *Epit.* Affamé, avide, dévorant, glouton, vorace, ravisseur, féroce, farouche, cruel, affreux, furieux, vagabond, sauvage. *Périph.* Le brigand des forêts (Desaintange). L'ennemi des troupeaux, des étables. Cet animal était consacré à Mars.

Tel du dieu des combats l'animal valeureux
Ravit un faible agneau qu'au vallon solitaire
Par de longs bêlements redemande sa mère.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Dans l'ombre de la nuit, tel un *loup* dévorant
Qu'a long-temps tourmenté l'ardente soif du *sang*,
Autour d'une nombreuse et vaste bergerie,
Bravant le froid, la neige et les vents en furie,
Court, rode; les agneaux par leurs longs bêlements,
Tranquilles sous leur mère, irritent ses tourments;
Il épie, il attend le moment du carnage;
Contre sa proie absente il excite sa rage,
Croit déja la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre, et s'abreuver de sang.

Le même, *même livre.*

Sous la forme de cet animal les mythologistes reconnaissent Lycaon roi d'Arcadie :

L'ennemi des troupeaux est le roi *Lycaon.*

VOLTAIRE.

« Ce roi faisait mourir, dit Ovide, tous les étrangers qui paraissaient dans ses états. Jupiter étant allé loger chez lui, Lycaon se prépara à ôter la vie à son hôte pendant qu'il serait endormi, mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'était pas un dieu, et lui fit servir à souper les membres d'un de ses hôtes, d'autres disent d'un esclave. Un feu vengeur, allumé par l'ordre de Jupiter, con-

sauma bientôt le palais, et Lycaon fut changé en *loup;* métamorphose fondée et sur sa cruauté et sur son nom.

. . . .

Dans les bras du sommeil, le perfide sans bruit
S'apprête à me surprendre au milieu de la nuit
(c'est Jupiter qui parle).
Il prétend m'égorger; et c'est là, le barbare!
Pour me connaître mieux, l'épreuve qu'il prépare:
Non content du trépas qu'il m'avait destiné,
Il immole un otage en sa cour amené,
Et m'apprête un festin de sa chair palpitante,
Fumante sur la flamme ou dans l'airain bouillante.
Ces exécrables mets sont à peine servis,
Il voit du châtiment ses attentats suivis.
La foudre qui me venge et me fait reconnaître,
Sous ses toits embrasés court et poursuit le traître.
Il fuit dans la campagne, il s'écrie, et sa voix
N'est plus qu'un hurlement, épouvante les bois.
Il écume et toujours altéré de carnage
Dans le sang des troupeaux il abreuve sa rage,
Il voit en pieds hideux ses deux bras alongés,
En un poil hérissé ses vêtements changés.
Loup farouche, il respire en sa forme nouvelle
Cette férocité qui lui fut naturelle.
Son poil est gris encor, son œil rouge de sang:
Tout en lui des forêts annonce le brigand.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

Ce mot, à ma connaissance, n'a de rime au singulier que *coup* et ses composés *contre-coup*, *beaucoup;* mais au pluriel il rime avec les terminaisons en *oups*, *ous*, *oux*, *outs*, *ouds*, comme dans *coups*, *absous*, *nous*, *tous*, *courroux*, *jaloux*, *goûts*, *bouts*, je *couds*, quelle que soit la lettre d'appui. Il se joindra encore à *pouls* qu'on prononce *pou*.

Nous voyons des lions, et des ours, et des *loups*
Se rassembler en groupe, et s'avancer vers nous.

DESAINTANGE.

LOYER. *n. m.* (*loa-ié*). Prix du louage d'une maison. En ce sens il est familier. *Syn.* Louage, location, bail, ferme.

Loyer signifie encore salaire, récompense, prix. En ce sens il ne se dit qu'au singulier, et paraît appartenir exclusivement à la langue poétique qui peut en faire usage dans tous les styles.

Eclaircis des rabbins les savantes ténèbres,
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin
Qui, pour digne *loyer* de la bible éclaircie,
Te paie, en l'acceptant, d'un je vous remercie.

BOILEAU, *Satire VIII.*

Loyer, dit M. Ph. de la Madelaine, peut se prendre encore dans le sens de traitement, soit en récompense, soit en punition.

L'assertion de M. de la Madelaine est confirmée par l'autorité de nos poètes.

Très-peu de gré, mille traits de satire
Sont le *loyer* de quiconque ose écrire.

VOLTAIRE, *Épître à la duchesse du Maine.*

Triste *loyer*, châtiment lamentable
D'un amour-propre, il est vrai plus traitable.

J. B. ROUSSEAU.

D'un service si grand quel sera le *loyer?*
Votre cœur et les dieux peuvent seuls vous *payer.*

LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

Du mérite modeste emblême gracieux,
L'utile potager appèle aussi les yeux.
Il nous rend aujourd'hui, pour *loyer* de nos peines,
Autant de rejetons qu'il a reçu de graines.

CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

LUCIFER. *n. pr. m. (Lu-ci-fèr).* C'était chez les anciens l'étoile de Vénus. On la nommait *Lucifer* quand elle paraissait à l'Orient avant le lever du soleil, et *Vesper* lorsqu'elle paraissait à l'Occident un peu avant le coucher de cet astre.

Lucifer est ce dieu qui, dès l'aube du jour,
Précède du soleil la jeune avant-courrière.
Quand Phébus étincelle au bout de sa carrière,
Lucifer de la nuit annonce le retour.

DUMOUSTIER, *Lettre LXXXIII sur la Mythol.*

Dans le dernier cas, c'est-à-dire, quand il annonce le retour de la nuit, il prend le nom de *Vesper.* Dans l'acception vulgaire, ce mot *Lucifer* réveille toujours l'idée du prince des ténèbres, du chef des démons. « Des termes métaphoriques, pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'Isaïe: *Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin?* On s'imagina que ce discours s'adressait au diable. Et comme le mot hébreu, qui répond à l'étoile de Vénus, a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce temps-là s'est toujours appelé *Lucifer.* »

VOLTAIRE, *Dict. Philos.*, tom. I, à l'art. *abus des mots.*

Que ce serait chose fort agréable,
Si l'on pouvait parler à *Lucifer.*

Le même.

Il est résulté de cette nouvelle acception que le mot *Lucifer*, tout expressif, tout sonore qu'il est, a été perdu pour notre langue dans le sens de l'astre qui porte la lumière, de l'étoile du matin. « En français, dit M. Desaintange, trad. des *Métamorph.*, *remarques sur le liv.* II, pag. 283, j'ai été obligé de substituer un équivalent au terme de *Lucifer*, employé par Ovide. En effet, ce mot, dans l'acception populaire, ne réveille que l'idée du chef des anges maudits. J'aurais eu beau dire qu'il signifie crépuscule, ou pré-

courseur de l'aurore, mon explication étymologique eût pu être bonne; le terme n'en eût pas moins été rapporté au diable. »

Les poètes pour remplacer ce mot ont donc recours à une circonlocution; ils disent par périphrase l'étoile du matin, de Vénus l'étoile matinale, l'astre précurseur du jour, l'astre de Cythérée, etc.

Aux astres de la nuit *l'astre de Cythérée*
A donné le signal dans la plaine éthérée.
Les étoiles en fuite ont passé sous ses yeux;
Il en fait la revue, et quitte enfin les cieux.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. II.

... *L'astre précurseur du jour et de la nuit*,
Qui paraît le premier et le premier s'enfuit.
Le même.

Déja l'Ida s'éclaire, et de l'astre du jour
L'étoile du matin annonce le retour.
DELILLE.

V. ÉTOILE, étoile de Vénus.

« *Lucifer*, fils de Persée, ou, selon d'autres, de Jupiter et de l'Aurore. Chef et conducteur des astres, il prend soin des coursiers et du char du soleil, qu'il attèle et détèle avec les Heures. On le reconnaît à ses chevaux blancs dans la voûte azurée, lorqu'il annonce aux mortels l'arrivée de sa mère. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

LUCINE. *n. pr. f.* « Déesse qui présidait aux accouchements des femmes, et à la naissance des enfants. Tantôt c'est Diane et tantôt Junon. Un ancien poète lycien, *Olénus*, en fait une déesse particulière, fille de Jupiter et de Junon, et mère de Cupidon. Les couronnes et les guirlandes entraient dans les cérémonies de son culte. Tantôt on représentait cette déesse comme une matrone, tenant une coupe de la main droite, et une lance de la gauche. Tantôt elle est figurée assise sur une chaise, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, et de la droite une fleur. Quelquefois on lui donnait une couronne de dictame, parce que cette herbe était crue favoriser l'accouchement. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Syn. Junon, Diane. *Epit.* Chaste-, propice, officieuse, favorable, indulgente, obligeante, cruelle, contraire, inexorable, inflexible.

O vous chaste *Lucine* ou propice Lithie;
Secourez la jeune beauté
Dont le sein va donner la vie
Au fruit de son amour qu'elle a long-temps porté.
DARU, trad. du poème séculaire d'*Horace*.

Le terme arrive enfin où son enfant doit vivre.
Son flanc de son fardeau sans peine se délivre.
Des faveurs de *Lucine* une fille est le fruit.
DESAINTANGE.

Les poètes disent *les travaux de Lucine* par périphrase pour le travail de l'enfantement, les couches:

Qui sera près de toi pour adoucir tes maux,
Si tu dois *de Lucine* éprouver *les travaux?*
LA HARPE, trad. d'un passage d'*Alceste*, tragéd. d'Euripide; *Cours de Litt.*, t. I, p. 487.

Bernard a dit *Lucine*, pour les couches mêmes:

L'âge et *Lucine* altèrent mille traits.
L'Art d'aimer, ch. III.

V. ACCOUCHEMENT.

LUCRÈCE. *n. pr. f.* Dame romaine, épouse de Collatin parent de Tarquin roi de Rome. Cette femme, justement célèbre, ayant été violée par Sextus, l'aîné des fils de Tarquin le Superbe, septième et dernier roi des romains, se poignarda pour ne pas survivre à l'outrage qui lui avait été fait. Son nom est devenu un terme proverbial pour exprimer une femme d'une sagesse, d'une chasteté exemplaire:

Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux;
Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de *Lucrèce* en *Lucrèce*.
BOILEAU, *Satire V.*

Il se prend aussi par antiphrase pour désigner une femme d'une vertu équivoque; mais il faut qu'il soit déterminé à ce sens par les mots qui l'accompagnent:

De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
Fais toujours du logis avertir la maîtresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa *Lucrèce*,
Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva..... tu sais.....
BOILEAU, *Satire X.*

Des *Lucrèces* du temps, là, de ces filles veuves
Qui veulent imposer et se donner pour neuves.
RÉGNARD, *le Joueur*, act. III, sc. 5.

Pris comme nom commun, il est du style familier.

LUEUR. *n. f.* (*lu-eur*). Clarté faible. *Syn.* Lumière, clarté, éclair, jour faible, faible rayon. *Epit.* Faible, pâle, naissante, mourante affaiblie, douteuse, fugitive, tremblante, prompte, éteinte, fausse, trompeuse, réfléchie, modifiée, absorbée (Voltaire), errante, vagabonde, blafarde, funèbre, lugubre.

Mais, dès qu'à la *lueur* d'une lampe expirante,
Je vois l'affreuse mort sur ses lèvres errante.
DORAT.

A la pâle *lueur* des lugubres flambeaux.
DUPUY-DES-ISLETS.

Aux funèbres *lueurs* de ce vaste incendie.
GILBERT.

Quelquefois sans effort, même sans qu'il y pense,
D'utiles vérités s'offrent à l'écrivain;
De ces promptes *lueurs* qu'il s'empare soudain:
Peut-être à rechercher leurs traces fugitives
Il donnerait un jour mille peines tardives.
BARBAU.

LUIRE. *v. intr.* (*lui-re*). Présent : je *luis*, tu *luis*, il *luit*, nous *luisons*, vous *luisez*, ils *luisent*; imparfait : je *lui-sais*, etc., nous *lui-sions*, etc.; futur : je *lui-rai*, etc.; conditionnel : je *lui-rais*, etc.; imperatif : *luis*, *lui-sons*, *lui-sez*; conjonctif, présent : Que je *lui-se*, etc.; que nous *lui-sions*, etc.; éclairer, jeter, répandre de la lumière. *Syn.* Eclairer, reluire, briller, éclater, resplendir.

L'éclair serpente et *luit* sous un ciel sans nuage.
BAOUR-LORMIAN.

L'astre du jour se lève, il *luit* pour tous les hommes.
PIRON.

Ainsi durant la nuit obscure
De Vénus l'etoile nous *luit*,
Favorable et brillant augure
Du l'éclat du jour qui la suit.
J. B. ROUSSEAU, *Ode sur la Naissance du duc de Bretagne*.

Un jour plus pur nous *luit*, et le veut nous seconde.
LE FRANC DE POMPIGNAN, *Didon*, act. IV, sc. 3.

Enfin, belle Hypermnestre, il *luit* ce jour heureux
Où l'hymen dans Argos va couronner mes vœux.
LEMIÈRE, *Hypermnestre*, sc. 1.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a *lui*.
MILLEVOYE.

Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit *luire* aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 1.

Il s'emploie figurément, *un rayon d'espérance nous luit. Quel jour luit dans mon cœur.* (La Harpe).

... Au fond de son cœur *luit* encor l'espérance.
RICARD.

Où vais-je, infortunée, et quel espoir me *luit*?
CRÉBILLON, *le Triumvirat*, sc. 1.

LUMIÈRE. *n. f.* (*lu-miè-re*). Ce qui éclaire et qui rend les objets visibles. *Syn.* Clarté, lueur, éclat, splendeur. Ce mot se prend aussi pour la clarté que nous procure le soleil. *Syn.* Jour. *Epit.* Grande-, flamboyante, frappante, vive, éclatante, pure, étincelante, brillante, propice, favorable, officieuse, douce, importune, incommode, inégale, tremblante, flottante, mobile, douteuse, incertaine, trompeuse, faible, rare, confuse, empruntée, imprévue, odieuse, funeste, obscurcie, voilée. — Céleste, éthérée, naturelle, vivifiante, bienfaisante, féconde.

Périph. Des jets, des traits, des rayons de lumière, un faisceau de lumière, des flots de lumière; un torrent, des torrents de lumière; un flux de lumière, un océan de lumière. — La clarté du jour, du soleil; la lumière des cieux. C'est en ce dernier sens de lumière pour jour, que les poètes appèlent le Soleil, *le dieu*, *le père de la lumière*; qu'ils nomment les cieux, les airs, *les champs de la lumière*.

Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. III.

Il veut en vain *fixer ce faisceau de lumière*,
Son éclat est si vif qu'il ne peut l'endurer.
DORAT.

Fixer, pour regarder n'est pas français. *V.* FIXER.

* Un vaste *flux* de tremblante lumière
De sa blancheur couvre tout l'hémisphère.
LÉONARD.

De lui (du soleil) partent sans fin des torrents de *lumière*.
VOLTAIRE.

Telle on voit du soleil la *lumière* éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde trasparente,
Et, se rompant encor, par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le même, *la Henriade*, ch. X.

D'un torrent de *lumière* à grands flots répandue,
Il (le soleil) inonde la neige et la neige est fondue.
BÉRANGER.

D'un vaste *océan de lumière*
Sa main inonde la carrière
Des mondes flottants à son gré.
SABATIER; *l'Enthousiasme*, ode.

Soleil, foyer du monde, *océan de lumière*,
Toi qui, donnant la vie, etc.
DUAULT.

Le poète Lebrun a dit *des fleuves de lumière*:

Ce soleil écoulé d'une source première,
Astre d'or qui répand *des fleuves de lumière*.

Et des hôtes de l'air la nation entière
La chasse à coups de bec *des champs de la lumière*.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. II.

Et lorsque sous les traits *du dieu de la lumière*,
Le céleste lion, agitant sa crinière,
Darde ses feux sur vous, prêt à tout embraser,
Ici par le zéphyr il se laisse appaiser.
M. R. D. FERLUS.

Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé
Devant toi s'embellit *de lumière inondé*.
LEMIÈRE, poème de *la Peinture*, ch. II.

Eh ! qui ne connaît pas les dons de la *lumière !*
Sans elle tout languit dans la nature entière.

. . . .
Ainsi vers cette zône où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuve d'or les rayons du soleil,
De ses plus riches dons la *lumière* avivia
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

V. PRISME.

Effet que produirait la lumière sur celui qui la verrait pour la première fois. *V.* VUE.

Dans la langue poétique *la lumière* se prend pour *la vie ;* on dit *voir la lumière pour la première fois*, *commencer à voir la lumière*, pour naître ; *voir la lumière*, *jouir de la lumière*, pour vivre; *perdre la lumière*, *quitter la lumière*, pour mourir; *rendre quelqu'un à la lumière*, pour le faire revivre, l'arracher à la mort; *ravir à quelqu'un la lumière*, *le priver de la lumière*, pour dire le faire mourir, le tuer.

Fontenay, lieu délicieux
Où *je vis d'abord la lumière*,
Bientôt au bout de ma carrière
Chez toi je joindrai mes aïeux.
CHAULIEU.

Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas *voit encor la lumière*.
RACINE, *Athalie.*

Tant que mon œil *verra la lumière éthérée*,
Nul mortel, ô Calchas, sur ta tête sacrée
Ne portera la main. . . . .
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Orode entend sa voix, et *la douce lumière*
Abandonne aussitôt *sa tremblante paupière* (il meurt.)
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Iule sous Catille *a perdu la lumière*.
Le même, liv. II.

Et mes yeux sans regret *quitteront la lumière*.
VOLTAIRE, *Alzire.*

La lumière sans moi *vous eût été ravie.*
Le même, *OEdipe*, act. V, sc. 2.

Ulysse *à Pydités a ravi la lumière.*
AIGNAN, trad. de l'*Iliade*, liv. VI.

On disait autrefois mettre un livre, mettre un ouvrage en lumière, pour dire le rendre public, le mettre au jour :

Mais lorsque Chapelain *met une œuvre en lumière*,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
BOILEAU, *Satire IX.*

Cette locution est tout-à-fait hors d'usage.

Racine l'a employée dans le sens de rendre apparent, faire connaître :

Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,
Plus il me ferait honte et *mettrait en lumière*
Le crime d'en voir dépouillé l'héritière.
Britannicus, act. II, sc. 3.

Mais cette expression, comme la remarque en a été faite par M. Laveaux, ne passerait pas aujourd'hui.

LUNE. *n. f.* Astre. Selon les poètes la lune est la même que Diane, et par conséquent la fille de Latone et la sœur d'Apollon. *Syn.* Diane, Phébé, Hécate. *V.* Ces mots. Léonard la nomme *Cynthie* du mont Cynthus, situé dans l'île de Délos, où elle avait pris naissance.

. . . . . Un rayon précurseur
Vient annoncer le retour de *Cynthie.*
Son char répand un éclat doux et pur, etc.
Les Saisons, ch. III.

On doit éviter des synonymes qui ne sont pas adoptés par l'usage, tels que celui-ci qui, quoique fort bon en latin, n'est pas généralement entendu en français, sans cela on tombe dans le défaut que Boileau a reproché à Ronsard. *Epit.* Pleine, échancrée, arrondie, brillante, argentée, pâle, sanglante, inégale, inconstante, variable, silencieuse, au front d'argent, au disque changeant.

Périph. La fille de Latone; la sœur d'Apollon, du Soleil, l'amante d'Eudymion. *V.* ce mot. La reine des nuits, la reine des étoiles; l'astre de la nuit, des nuits; des nuits l'inégale courrière; des mois l'inégale courrière; le flambeau de la nuit, des nuits; l'astre de Diane, l'astre de Phébé, l'astre au front d'argent; de Phébé le pâle flambeau, le disque radieux.

Le globe lumineux qui préside à la nuit.
DULARD.

. . . Ce globe aux rayons empruntés,
Réparant l'or du jour par des feux argentés.
LESAUN.

. . . . La vierge nocturne
Qui verse à flots d'argent sa clarté taciturne.
BAOUR-LORMIAN.

. . . *Du flambeau des nuits* la lumière incertaine
Brillait en tremblant sur les mers.
DEFONTANES.

Cependant au travers des chênes sourcilleux
La *lune* fait briller son disque radieux.
Mad. DE BOURDIC.

La nuit couvrait au loin les flots tumultueux;
Du croissant de Phébé les reflets lumineux
En mobiles rayons glissaient sur l'onde amère.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Quand de *Phébé* la lumière tremblante
D'un voile pur aura blanchi les cieux.
HOFFMAN, *les Adieux*, romance.

Circé prononce alors des accents inconnus:
Elle peut, par ces mots des dieux entendus,
De *Phébé* dans les cieux faire pâlir l'image.
DESAINTANGE.

La nuit d'un voile obscur couvrait encor les airs,
Et la seule *Diane* éclairait l'univers.
J. B. Rousseau, *Cantate de Céphale.*

Diane enfin paraît au-dessus des montagnes;
Sur les plis d'un ruisseau son globe est répété.
Léonard.

Dans cette cour charmante,
La déesse qui vous conduit
Brille, comme au milieu des astres de la nuit,
Du jeune Endymion on voit briller *l'amante.*
J. B. Rousseau.

Astre inégal des nuits, quelle douce clarté
S'échappe par les airs de ton disque argenté.
Lemière, poème de la *Peinture*, ch. II.

Tant qu'au sein du repos, roulant son char nocturne,
La courrière des mois, Diane, au front d'argent,
Éclairera les nuits de son disque changeant.
Le Bailly.

Le flambeau de la nuit
Versait sur notre toit sa paisible lumière.
Berquin.

Les tranquilles coursiers de *l'astre au front d'argent*
Promènent dans les airs son char toujours changeant,
Sur le céleste azur, l'étoile scintillante,
La comète aux longs feux, et la planète errante,
Versant sur l'univers un tendre demi-jour,
De la reine des nuits embellissent la cour.
Béranger.

Laissez-moi contempler, du front de ces coteaux,
Ce disque réfléchi qui tremble sur les eaux;
Liée à nos destins, par droit de voisinage
La *lune* nous échut à titre d'apanage.
. . . .
Tributaire fidèle, en reflets amoureux,
Elle vient du soleil nous adoucir les feux;
Tantôt brille en croissant, tantôt luit toute entière,
Et commerce avec nous et d'ombre et de lumière.
Cet astre au front mobile, en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre, et commande à la mer,
Ramène de Thétis la fièvre régulière (le flux et le reflux),
Et balance ses eaux sur leur double barrière.
Dans un cercle inégal mesurant chaque mois,
La *lune*, autour de nous, marche et luit douze fois,
Et son pas suit de près les pas de notre année.
. . . .
Tandis que le Soleil, éclairant d'autres mondes,
Ne laisse sur ses pas que des ombres profondes,
O Phébé! dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés lève-toi dans les cieux;
Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore,
Et, remplaçant le jour qui par degrés s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit;
De tes tendres clartés caresse la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'ame, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie.
Chênedollé, *le Génie de l'homme.*

Du globe de la nuit, nous prêtant sa lumière,
Quel est l'aspect, quelle est la marche irrégulière;
Pourquoi tantôt obscur, et tantôt lumineux,
Cache-t-il sa clarté, l'offre-t-il à nos yeux?
Sous la forme d'un arc d'abord il se présente.
Sa lumière s'accroît par progression lente;
Puis son disque arrondi, brillant au haut des airs,
Remplace le soleil dans le sombre univers.
Enfin ce vif éclat par degrés diminue,
Et, décroissant toujours, disparaît à la vue.
Dulard, *les Merveilles de la nature*, ch. I.

. . . . Mes dieux
Aux rayons de Phébé *qui brillait toute entière* (pleine lune)
M'apparaissent en songe. . . . .
Delille, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

Pour faire entendre que depuis deux jours la lune commençait à décroître, La Fontaine a dit:

Le temps qui toujours marche *avait pendant deux nuits*
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Le Loup et le Renard, fable.

Avant que de la nuit l'inconstante courrière
Ait deux fois de son disque arrondi la lumière.
Desaintange.

Déja l'astre des nuits d'un éclat emprunté
Avait trois fois rempli son croissant argenté
Depuis que, etc.
Denne-Baron, *Héro et Léandre.*

Déja trois fois le nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière;
Au front des cieux le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'Amour de ses chaînes discrètes
Avait uni ces fidèles amants.
Millevoye, *Emma et Eginard.*

LE LEVER DE LA LUNE.

Salut, vierge des nuits! ton sourire charmant
Vient égayer des bois l'ombre silencieuse.
Tout repose dans ce moment;
Verse du haut des cieux ta lumière douteuse;
Que des zéphyrs rafraîchissants,
Que des songes du soir la foule vagabonde
Bercent tous les mortels dans une paix profonde,
Et des maux de la vie affranchissent leurs sens.
Que cet astre à la fois est touchant et sublime!
Déja des monts voisins il a franchi la cime;
Il s'élève, et son char, roulant au haut des airs
Sème de diamants le daïs de l'univers.
A son premier aspect les vallons et les plaines
Exhalent leurs parfums les plus voluptueux.
Caché sous l'épaisseur d'un pin majestueux,

Le rossignol soupire et module ses peines ;
Le ruisseau fuit plus mollement
A travers les fraîches prairies ;
Tout dispose notre ame aux douces rêveries,
Et la nature entière est un enchantement.
BAOUR-LORMIAN, *le Lever de la Lune.*

DESCRIPTION D'UN CLAIR DE LUNE.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître :
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leurs cours silencieux ;
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblottants sous ses eaux répétée,
Ou qui jète en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux ;
De différents objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue et l'ame recueillie.
Reine des nuits, l'amant davant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer ;
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure
Que ton pâle flambeau l'éclaire et le rassure,
L'asyle où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.
LEMIÈRE, *les Fastes*, ch. VII.

Aux clartés de la lune accourent sur mes pas
Et la sage Rhipée et le vaillant Dymas.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Au clair de la lune eût été trivial. Une chanson ancienne, connue de tout le monde, et qui commence par ces mêmes mots, aura peut-être suffit pour faire bannir cette locution du style soutenu. l'Académie qui apporte pour exemples *danser au clair de la lune*, *lire au clair de la lune*, ne fait aucune remarque sur cette expression.

Éclipse de la lune, *V.* ECLIPSE, ÉCLIPSER.

LUNETTE. *n. f.* (*lu-nè-te*). C'est un diminutif de lune, parce qu'un verre de lunette est rond et un peu convexe, ce qui lui donne quelque ressemblance avec cette planète. Il s'emploie plus souvent au pluriel, et signifie les deux verres assemblés dans la même monture. *Syn.* Besicles. Ce mot et son synonyme sont familiers. *Epit.* Chaussées, enchassées, claires, nettes, troubles, obscures.

Appliquant un cristal sur ses yeux obscurcis,
Et du jeune lecteur dirigeant les récits,
Un vieillard lui disait : lises ces pages saintes.
Anonyme.

Son air est grave et sa démarche austère ;
Devant ses yeux est un double cristal,
Signe certain d'un savoir sans égal.
GABRIEL M***. *Description anatomique du cœur d'une Coquette*, Almanach des Muses (1804).

Voilà deux périphrases heureuses, la première pour dire qu'un vieillard *mettait ses lunettes ;* la seconde pour dire qu'un vieux docteur *portait des lunettes.*

Quand on porte *lunette*, on rit peu, mes enfants.
Mme AUBONNE, dans *Charlot.*

Eh ! parbleu, vous rêvez :
Pour connaître vos gens, *mettez mieux vos lunettes.*
REGNARD, *le Bal*, sc. 13.

LUPERCALES. *n. f. pl.* Fêtes instituées à Rome en l'honneur de Pan. *V.* PAN.

LUSITANIE. *n. pr. f.* Cet ancien nom du Portugal, serait préféré par les poètes au nom moderne ; on dit, par la même raison, en vers *Lusitain* pour Portugais.

Le *lusitain* jaloux des succès de l'Ibère.
DULARD.

LUSTRAL, ALE. *adj.* Il se place toujours après le nom et n'est guère usité qu'en cette phrase *eau lustrale* pour signifier l'eau dont les prêtres se servaient, chez les anciens, dans les purifications ou autres cérémonies religieuses.

Le héros sur ses mains épanche une *eau lustrale.*
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. IV.

« Outre l'usage de se laver de cette eau avant d'entrer dans les temples, on s'en aspergeait encore en sortant des maisons, en route, dans les chemins, et même dans les rues. »

NOEL, *Dict. de la Fable*, au mot *lustral.*

« *L'eau lustrale*, dit le même auteur, au mot *eau*, eau commune dans laquelle on éteignait un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Cette eau était contenue dans un vase placé à la porte ou dans le vestibule des temples, et ceux qui entraient s'en lavaient eux-mêmes, ou s'en faisaient laver par les prêtres. Quand il y avait un mort dans une maison, on mettait à la porte un grand vaisseau rempli d'eau lustrale, apporté de quelqu'autre maison où il n'y avait point de morts. Tous ceux qui venaient à la maison de deuil s'aspergeaient de cette eau en sortant ; on s'en servait aussi pour laver le corps. »

On voit que l'*eau bénite* des catholiques a remplacé l'*eau lustrale* des anciens ; avec cette différence que la première de ces expressions est bannie du style soutenu, tandis que la seconde ne manque pas de noblesse ; d'où il résulte qu'on dit fort bien l'*eau lustrale*, même en parlant de l'eau dont les catholiques s'aspergent dans leurs cérémonies religieuses, de l'eau bénite.

On appelait encore *lustrales* des fêtes qui se célébraient à Rome de cinq ans en cinq

aus, d'où vient l'usage de compter par *lustres*.

La première élégie de Tibulle fournit quelques détails assez curieux sur les fêtes lustrales :

« Qui que vous soyez, dit le poète, prenez part à notre joie. Fidèles aux rites antiques que nous ont transmis nos pères, nous purifions nos fruits et nos champs. Viens, Bacchus, et qu'une grappe mûre soit suspendue aux cornes de ton front. Viens aussi, blonde Cérès, viens la tête parée d'épis ; que dans ce jour sacré la terre se repose, et que le tranquille laboureur, laissant le soc oisif, interrompe ses pénibles travaux. Délivrez les taureaux du joug : je veux que les bœufs, couronnés de fleurs, restent tout le jour à l'étable. Dans ce jour reclamé par le dieu, gardez-vous, ô bergères, d'oser mettre la main au fuseau qui file votre laine !

Voyez, vers les autels étincelants, s'avancer la victime qui suit la foule des pasteurs au front ceint d'oliviers. Dieux de mon pays, nous purifions les champs, nous purifions les laboureurs ; vous, daignez écarter les maux de notre asile. Ne souffrez pas qu'au lieu du blé promis à notre espérance, des herbes avides trompent la faux du moissonneur, et que la lente brebis ait à redouter le loup rapide et cruel. »

Ce passage est traduit par M. Tissot.

LUSTRE. *n. m.* Au propre, l'éclat que l'on donne à une chose, par exemple, à une étoffe, à un meuble. Au figuré, éclat que donne la beauté, le mérite, la dignité, etc. *Syn.* Brillant, splendeur, éclat, relief, embellissement, ornement. *Epit.* Grand -, nouveau, éclatant, terni.

Sans rechercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même emprunte tout son *lustre*.
BOILEAU.

Qui ne connaît pas, dit M. de la Madelaine, ces vers charmants de Gentil Bernard, sur l'amitié :

C'est dans tes nœuds charmants que tout est jouissance ;
Le temps ajoute encore un *lustre* à ta beauté :
L'amour te laisse la constance,
Et tu serais la volupté,
Si l'homme avait son innocence.

LUSTRE. *n. m.* Candelabre de cristal, de bronze ou d'autre matière, qu'on suspend au plafond. *Syn.* Candélabre. *Epit.* Riche -, brillant, éclatant, éblouissant, suspendu, vacillant. *Périph.* Le feu des cristaux vacillants (Baour-Lormian).

De ces cristaux les vacillants reflets
Sèment partout les teintes de l'aurore,
A leur magique et mobile clarté,
Chantons l'amour, chantons la volupté.
DE BRIDEL.

Leurs prismes des palais décorent le séjour,
Prodiguent à la nuit la lumière du jour,
Et des jeunes beautés éclairant les conquêtes,
Sont l'astre des sallons et le soleil des fêtes.
DELILLE.

Un *lustre* ténébreux armé de six bougies
N'éclaira qu'à regret leurs pâles effigies.
DUPUY-DES-ISLETS.

Ces superbes cyprès,
En *lustres* élevés, décorent les bosquets.
COLARDEAU.

LUSTRE. *n. m.* Espace de cinq ans. Il n'est guère usité qu'en poésie.

Dans le cours fortuné de mes *lustres* nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.
LÉONARD, *le Matin*, idylle.

Nos poètes sont assez dans l'usage de compter les années par les lustres, en sorte que, dans leur langue, *trois lustres* signifie quinze ans, *cinq lustres* vingt-cinq ans, etc.; c'est ainsi que Boileau, pour faire entendre qu'il approchait de quarante-cinq ans, a dit :

Maintenant que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son *neuvième lustre*,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.

et encore, dans la dixième de ses épîtres, *onze lustres surchargés de trois ans*, pour exprimer qu'il avait cinquante-huit ans :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

A ses attraits *six lustres et trois ans*
Laissent encor les roses du jeune âge.
PARNY, *les Rosecroix*, chant I.

Elle tenait, par ses aïeux illustres,
Aux demi-dieux sur l'Euphrate adorés,
Et ne comptait que *deux ans et trois lustres*.
BAOUR-LORMIAN, *Rustan*, conte oriental.

LUTÈCE. *n. pr. f.* Ancienne capitale des Gaules, aujourd'hui Paris. *V.* PARIS.

LUTH. *n. m.* (*lut* en faisant sonner le *t* même devant une consonne). Instrument de musique du nombre de ceux dont on joue en pinçant les cordes. Suivant Domergue, on dit *jouer du luth* et *pincer le luth*. *Syn.* Lyre, harpe, guitarre. *Epit.* Harmonieux, mélodieux, délicieux, tendre, aimable, amolli, énervé, voluptueux.

Les airs harmonieux du *luth* sonore et tendre.
BÉRANGER.

Nos poètes, dit M. Philippe-la-Madelaine, placent le *luth* dans les mains d'Eu-

terpe, qui préside à la musique. S'ils chantent les hauts faits sur la lyre, c'est sur le *luth* qu'ils soupirent leurs amours.

Les fils retentissants du *luth* voluptueux.
DELILLE.

. . . . Du *luth* amolli négligeant les doux sons.
D'AURIOL DE LAURAGUEL.

Mon *luth* enorgueilli
Fait résonner sa corde harmonieuse.
DE CHOISY.

Ce *luth* dont les cordes mobiles,
Célèbrent, sous ses doigts habiles,
Les travaux de Newton par ses chants agrandis,
Bientôt va soupirer sous mes doigts moins hardis.
Mad. DUFRÉNOY.

Ainsi devant Rénand ces nymphes bocagères
Paraissent, et leurs mains rapides et légères
Du théorbe et du *luth* interrogent les sons.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVIII.

Ainsi pinçant son luth, chanta cettte orgueillense.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. V.

Luth rime avec toutes les terminaisons en *ut* que le *t* soit sonore ou non, comme dans *début*, *salut*, *brut*, il *reçut*, etc., quelle que soit la lettre d'appui.

O toi que l'amitié fidèle
Réclame pour son attribut,
Fleur simple et durable comme elle,
Préside aux accords de mon *luth*.
CONSTANT-DUBOS.

LUTIN. *n. m.* (*lu-tein.*) «Esprit follet, dit Le Duchat, sur Rabelais, qu'on croit qui se plaît à *lutter* avec les hommes pour leur faire peur; et une preuve, ajoute-t-il, que ce mot vient de là; c'est qu'au lieu de *lutte* on disait anciennement *luite*, d'où l'on a fait *luiton* dans le même sens.... Marot a écrit *luthon* dans ces vers qui sont de son épître aux dames de Paris:

Si n'est-il loup, louve, ne louveton,
Tigre, n'aspic, ne serpent ne *luthon*. »

Autrefois chaque ville, chaque village avait son lutin particulier dont l'emploi était de tourner la tête aux bonnes femmes et de faire peur aux petits enfants.

Tout château renfermait son spectre, son *lutin*.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

Les progrès de la raison, en faisant disparaître les revenants, les loups-garoux et les sorciers, ont mis en fuite les lutins.

Morgane (la fée Morgane) approcha: elle invoquait la nuit,
Divinité favorable au prestige;
Cueille un rameau qui verdit sur la tige,
Et des jardins rapidement s'enfuit.
A l'escorter sa cour est préparée:
Quatre lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers de son char nébuleux;
Et dans sa main la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au styx les mânes fabuleux.
MILLEVOYE.

Voltaire l'a pris dans le sens de démon, génie particulier:

Chacun a son *lutin* qui toujours le promène
Des chagrins aux amusements.
Jean qui pleure et Jean qui rit.

LUTINER. *v. tr.* Tourmenter comme ferait un lutin. Il est familier. *Syn.* Tourmenter, agiter, molester, inquiéter, persécuter, harceler.

. . . . Si matin quel démon vous *lutine?*
DESTOUCHES, *l'Homme singulier*, act. I, sc. 7.

Le bal survient: chacun s'est déguisé,
On se *lutine*, on s'égare, on fredonne,
La foule roule, au flot on s'abandonne,
On s'estropie, et l'on s'est amusé.
DORAT.

J'endors par la douce habitude
D'une oisive et facile étude
L'ennui dont j'étais *lutiné*.
J. B. ROUSSEAU, *Ode V*, liv. 2.

Cette expression n'est pas assez noble, même pour le ton de cette ode, ainsi que la remarque en a été faite par M. Dewailly le proviseur.

LUTTE. *n. f.* Sorte d'exercice, de combat, où l'on se prend corps à corps, pour se terrasser l'un l'autre. *Syn.* Combat corps à corps. *Epit.* Inégale, pénible, opiniâtre, dangereuse.

L'invention de la lutte était rapportée à Pollux. Il fut le premier que Pise, ville de l'Elide, vit s'exercer à cette sorte de combat.

Deux athlètes fameux dans *ce jeu dont l'Élide*
Rapporte l'origine au divin Tyndaride (Pollux),
Les bras entrelacés, se serrent, et tous deux
Chancellent tour-à-tour sur le terrein poudreux.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. IV.

COMBAT D'HERCULE ET D'ACHÉLOÜS.

Intrépide lutteur, mes muscles sont roidis,
Et j'apprête au combat mes deux points arrondis.
Hercule à pleines mains me couvre de poussière.
Je l'en couvre à mon tour. Il recule en arrière;
Il s'élance, il m'attaque aux pieds, aux flancs, aux bras,
Et cherche à me surprendre où je ne l'attends pas;
Défendu par mon poids, le pied ferme, immobile,
Je résiste, et je rends son attaque inutile.
Je suis comme un rocher qui, battu par les flots,
Par sa masse affermi, repousse leurs assauts.
L'un de l'autre éloignés, nous reprenons haleine;
Puis avec plus d'ardeur revenus dans l'arène,

Tous deux à tenir ferme obtinés à la fois,
Mes pieds pressent ses pieds, mes doigts pressent ses doigt,
Mon front heurte son front. Tels au fond d'un bois sombre,
Amants d'une génisse, en paix couchée à l'ombre,
J'ai vu s'entrechoquer deux superbes taureaux;
Cependant qu'incertain qui de ces deux rivaux
Doit vaincre et conquérir l'empire du bocage,
Tout le troupeau frémit de leur lutte sauvage.
Trois fois mon ennemi que j'enlace et retiens
De mes bras vainement veut dégager les siens.
Mais d'un dernier effort la puissante secousse
L'écarte loin de moi, loin de lui me repousse.
Déja son poing fermé me presse sans repos,
Me retourne, et soudain élancé sur mon dos,
(Je ne cacherai rien; je le dis à ma honte),
Hercule me saisit, Hercule me surmonte.
Je n'exagère point : en ce moment, je crois
Qu'un mont sur moi tombé m'accable de son poids.
Dans ses pieds qu'il recourbe, entravé, hors d'haleine,
Mes bras d'entre ses bras s'arrachent avec peine.
Épuisé de fatigue, inondé de sueur,
Je perds en vains efforts un reste de vigueur.
Il me saisit la gorge, il m'étouffe, il me serre,
M'écrase, et sous son poids me fait mordre la terre.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. IX.

Il se prend aussi au figuré pour combat, résistance, etc., dans le même sens qu'on emploie figurément le verbe *lutter*.

J'ai vu le bœuf nerveux et le coursier agile
Opposer au torrent une *lutte* inutile.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. VIII.

LUXE. *n. m. Syn.* Somptuosité, faste, magnificence, profusion, superfluité, dépenses superflues. *Epit.* Inventif, ingénieux, inventeur, ami de la paix, pacifique (Thomas), orgueilleux, somptueux, excessif, immodéré, délicat, poli, brillant, politique, oriental, asiatique, vain -, imposteur, mensonger, corrupteur, destructeur, effronté, réfréné, réformé, fils de l'orgueil.

Le *luxe* fils brillant de la société.
CHÊNEDOLÉ.

Le *luxe*, enfant de l'or, asservit l'univers.
LEBRUN.

Le *luxe* idole aux pieds d'argile.
VERNINAC DE SAINT-MAUR.

O que le *luxe* est un cruel tyran,
Ennemi du plaisir, du repos, de l'aisance!
On voit par lui plus d'un riche indigent
En public faire envie, en secret abstinence,
Et dupe de sa vanité,
Unir aux embarras que donne l'opulence
Les soucis de la pauvreté.
LEMONTEY, *les deux Attelages*, fable.

Il est un *luxe* utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands etats, aux grands noms, aux grands biens,
Qui jusqu'aux derniers rangs refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre *luxe* au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile;
Son simulacre est d'or, et ses pieds sont d'argile.
La vanité le sert; l'orgueil, à ses genoux,
Immole sans pitié fils, femme, père, époux.
Squelette décharné, son étique figure
Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.
Sur le Luxe, pièce attribuée à DELILLE, Almanach des Muses (1785).

Je ne connais pas de rime à ce mot.

LYCAON. *n. pr. m.* (*li-ka-on*). *Epit.* Cruel, féroce, inhumain, inhospitalier, perfide -, impie, sacrilége. *Périph.* Le cruel roi d'Arcadie.

Quand Jupiter eut vu les crimes des humains,
Songeant, ô *Lycaon*, à tes mets inhumains,
Il gemit; il conçoit une fureur extrême.
DESAINTANGE.

V. LOUP.

LYNCUS. *n. pr. m.* (*lein-kus* en faisant sonner le *s* même devant une consonne). *V.* LYNX, ci-dessous.

LYNX. *n. m.* (*leinks*). Animal fabuleux, que quelques-uns confondent avec le loup-cervier, et qui est particulièrement renommé pour avoir la vue perçante, d'où l'on dit proverbialement qu'*un homme a des yeux de lynx*, soit au physique, soit au moral, pour faire entendre qu'il a une excellente vue, ou un esprit pénétrant.

La taupe ne peut voir l'éclat de la lumière,
Mais rien n'échappe au *lynx*. A ses yeux pénetrants
Les corps les plus épais deviennent transparents.
DU RESNEL.

« Le lynx était consacré à Bacchus. Les statues de Bacchus et de plusieurs jeunes faunes sont souvent accompagnées d'animaux qu'on peut regarder comme des lynx; ils tiennent de la nature de la panthère et du chien levrier, et sont comme un amalgame des formes réunies, mais fondues ensemble de ces deux espèces différentes d'animaux. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Sous la forme de cet animal, les mythologistes reconnaissent Lyncus roi de Scythie que Cérès métamorphosa en lynx, à l'instant où il se préparait à tuer Triptolème, son hôte, pour lui ravir l'honneur de la découverte de l'agriculture.

LYNCUS CHANGÉ EN LYNX.

Triptolème traverse et l'Europe et l'Asie,
A la cour de Lyncus il arrive en Scythie,

Quel est, lui dit le roi, ton nom et ton pays?
Et quel sujet t'amène aux bords du Tanaïs?
Triptolème est mon nom, ma patrie est Athène,
Lui répond l'étranger: je n'ai point avec peine
Suivi de longs chemins, ni sillonné les mers.
Sur le char de Cérès, voyageant dans les airs,
Possesseur de ses dons, j'enseigne leur culture,
Des mortels que j'instruis féconde nourriture.
Le perfide Lyneus l'accueille en son palais;
Et jaloux d'usurper l'honneur de ses bienfaits,
Tandis que le sommeil lui livre sa victime,
Il vient, le fer en main, pour achever son crime.
Cérès le change en *Lynx*; et sauvé du pervers,
L'étranger sur son char remonte dans les airs.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. V.

LYRE. *n. f.* Instrument de musique à cordes, qui était en usage chez les anciens.

« Instrument de musique de forme triangulaire dont Mercure fut l'inventeur. D'autres en attribuent l'invention à Orphée, à Amphion, à Apollon. Quelques-uns ont dit que c'était une écaille de tortue, qu'Hercule vida, perça et monta de cordes de boyaux, au son desquelles il accordait sa voix. La lyre a fort varié pour le nombre des cordes.... Ou les touchait de trois manières, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frappant avec le *plectrum*, espèce de baguette d'ivoire ou de bois poli, ou en pinçant les cordes de la main gauche, tandis qu'on les frappait de la droite avec le *plectrum*. Les anciens monuments représentent des lyres de différentes figures, montées depuis trois cordes jusqu'à vingt. »

NOEL, *Dict. de la Fable*.

L'eptacorde ou lyre à sept cordes a été la plus en usage; d'où vient qu'on dit encore *la lyre à sept cordes, à sept tons*, pour la lyre en général:

En long habit de lin, le chantre de la Thrace,
A des airs inspirés préludant avec grâce,
Se plaît à parcourir, en ses divins accents,
De *la lyre aux sept voix* les sept tons décroissants.
Ce qu'exprime l'archet, son doigt aussi l'exprime.

FAVOLLE.

On dit encore la lyre d'Amphion, d'Apollon, d'Arion, de Linus, de Mercure, d'Orphée, d'Erato, parce que ces dieux, ces chantres et cette muse ont excellé dans l'art de jouer de cet instrument.

Syn. Harpe, luth. *Epit.* Harmonieuse, mélodieuse, docte -, savante, enchanteresse, divine, prophétique, fidèle, amoureuse, immortelle, triste-, touchante, frémissante, affaiblie, détendue.

Viens, sous l'archet sacré déja frémit ma *lyre*.

DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

Sa *lyre*, en frémissant, respirait sous ses doigts.

THOMAS.

Aux maux de ma patrie, interdit et sans voix,
J'ai vu souvent ma *lyre* échapper de mes doigts.

CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le temps, dont je subis les lois,
Sur ma *lyre* a glacé mes doigts.

VOLTAIRE.

Accourez, troupe savante
Des sons que ma *lyre* enfante
Ces arbres sont réjouis.

BOILEAU, *Ode sur la Prise de Namur.*

Qui pourrait pour Gallus ne pas monter sa *lyre*?

DOMERGUE, trad. de la dixième *Églog.* de Virg.

Hélas! nous nous taisons: nos *lyres* détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.

L. RACINE.

Là, seul, dans sa douleur sauvage
Pétrarque à son amante offrait de vains regrets;
Et sa *lyre*, dans le veuvage,
Reposait détendue aux branches d'un cyprès.

Th. DÉSORGUES, *Chant sur la guerre civile.*

La *lyre* est plus particulièrement accordée aux poètes lyriques, c'est-à-dire, à ceux qui composent des odes, des chansons, des opéra, en un mot des ouvrages faits ou supposés faits pour être chantés. *La lyre de Pindare, d'Anacréon, d'Horace, de Rousseau.*

Dans le brûlant désordre où sa *lyre* s'égare,
Peut-être que Rousseau fut vainqueur de Pindare.

CHAUSSARD.

LYRIQUE. *adj.* des deux genres. Il se dit de la poésie et des vers qui se chantaient autrefois sur la lyre, comme les odes et les hymnes. *Poème lyrique, genre lyrique.*

Il se dit par extension des vers français qui sont propres à être chantés.

« Le caractère de la poésie lyrique est la noblesse et la douceur; la noblesse pour les sujets héroïques, la douceur pour les sujets badins ou galants: car elle embrasse ces deux genres. »

Si la majesté doit régner dans les vers héroïques, la simplicité dans les pastorales, la tendresse dans l'élégie, le gracieux et le piquant dans la satire, la plaisanterie dans le comique, le pathétique dans la tragédie, la pointe dans l'épigramme; dans le lyrique, le poète doit principalement s'appliquer à étonner l'esprit par le sublime des choses, ou par celui des sentiments; ou à flatter par la douceur et la variété des images, par l'harmonie des vers, par des descriptions et d'autres figures fleuries, ou vives et véhémentes, selon l'exigence des sujets. »

« Les modernes ont une autre espèce de poème lyrique que les anciens n'avaient pas, et qui mérite mieux ce nom, parce qu'il est

réellement chanté, c'est le drame appelé *opéra.* »

Laveaux, *Dict. des Difficultés de la Lang. franç.*

Les modèles les plus parfaits que nous ayons dans la poésie lyrique sont les chœurs d'Esther et d'Athalie, les cantates et plusieurs odes de J. B. Rousseau, quelques opéra de Quinaut.

On appèle *poète lyrique*, celui qui compose des odes ou des poésies propres à être mises en musique.

M

M. *n. m.* (*me*). Quand cette lettre termine la syllabe et qu'elle est suivie des lettres *b*, *m*, *p*, elle a ordinairement un son nasal comme dans a*n*barras, a*n*mené, co*n*blé. Si on en excepte quelques noms propres venus de langues mortes ou étrangères, l'interjection *hem*, et quelques mots empruntés à la langue latine tels que *item*, *requiem*, messe de requiem, le *m*, à la fin des mots, forme, avec la voyelle qui la précède, une diphthongue nasale, en sorte que *faim* rime avec *main*, *thym* avec *matin*, *renom* avec *canon*, *parfum*, avec *commun* : *Adam* rimera avec *an*, *volcan*, etc.

MACARONÉE. *n. f.* Pièce de vers en style macaronique.

MACARONIQUE. adj. des deux genr. Il se dit d'une sorte de poésie burlesque, où l'on fait entrer beaucoup de mots de la langue vulgaire auxquels on donne une terminaison latine. *Vers macaroniques. Poésie macaronique.* Acad.

Le vers suivant est un vers macaronique :

Toxinumque alto troublantem corda clochero.

« La poésie *macaronique* a pris son nom des macarons d'Italie qui sont des morceaux de pâte, ou des espèces de petits gâteaux faits de farine non blutée, d'œufs et de fromage, qu'on sert sur la table à la campagne, et que l'on compte parmi les mets les plus exquis des villageois. De même la poésie macaronique est, pour ainsi dire, un ragoût de diverses choses qui entrent dans la composition, mais d'une manière libre et rustique. Il y entre pêle-mêle du latin, de l'italien ou du français avec une terminaison latine et du grotesque de village; mais tout cela est orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, et soutenu d'un air enjoué et plaisant. »

Dict. de Moréri, au mot *Macaronique.*

Théophile Folengi, poète de Mantoue, fut celui qui donna ce nom à ce genre de poésie dans lequel il se distingua. Folengi publia, dans le quinzième siècle, sous le nom de Merlin Coccaie, son fameux poème *Macaronique*. Le premier poète français qui, au rapport de Mervesin, *Hist. de la Poésie franç.* pag. 219, imita Folengi, fut Antoine Arène, provençal; après Antoine Arène, quelques autres poètes s'exercèrent en ce genre d'écrire.

MADAME. *n. f.* Dénomination qu'on applique généralement aux femmes mariées.

Ce mot en troisième personne n'est, comme celui de *monsieur*, que du style familier, mais en seconde persone, il s'élève jusqu'au ton de la tragédie où l'usage en est fréquent en parlant à une reine, à une princesse, etc., Racine en fournit beaucoup d'exemples.

Moi, je l'excuserais ! ah ! vos bontés, *madame*,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame.
Andromaque, act. IV, sc. 3.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappèle.
Mithridate, act. II, sc. 4.

Tout succède, *madame*, à mon empressement.
Iphigénie, act. III, sc. 3.

N'en croyez pas, *madame*, un orgueil téméraire.
Voltaire, *Mérope*, act. I, sc. 3.

Madame dans le style élevé se dit, même en adressant la parole à une jeune fille, au lieu de *mademoiselle* qui est banni de la tragédie. C'est ainsi qu'Eriphile dit à Iphigénie :

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame, on ne m'a pas instruite à les entendre.
Racine, *Iphigénie*, act. II, sc. 5.

MADRIGAL. *n. m.* pluriel, *Madrigaux*. Petite pièce de poésie fort semblable à l'épigramme, qui renferme, dans un petit nombre de vers, une pensée ingénieuse et galante. Ce poème par sa noblesse et sa délicatesse semble fait pour exprimer une louange adroite, un sentiment tendre, une idée gracieuse.

Le *madrigal* plus simple (que la ballade) et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
Boileau, *Art poétique*, ch. II.

« L'épigramme, dit M. Laveaux, peut être polie, douce, mordante, maligne, etc., pourvu qu'elle soit vive, c'est assez. Le madrigal, au contraire, a une pointe toujours douce, gracieuse, et qui n'a de piquant que ce qu'il lui en faut pour n'être pas fade.

On regarde le madrigal comme le plus court de tous les petits poèmes. Il peut avoir moins de vers que le sonnet et le rondeau; le mélange des rimes et des mesures dépend absolument du goût du poète. Cependant la

brièveté extrême du madrigal interdit absolument toute licence, soit pour la rime, soit pour la mesure, soit pour la pureté de l'expression. »

Dict. des Difficultés de la Lang. franç.

La gravité du vers alexandrin ne l'exclut pas entièrement de ce genre de poème; mais elle s'oppose à ce qu'il s'en rencontre plusieurs de suite, et surtout à ce qu'un madrigal ne soit composé que de vers de cette mesure.

Iris s'est rendue à ma foi,
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Ce madrigal si joli, si délicat est de ce même abbé Cotin que Boileau a si mal traité dans ses satires.

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille à demi-gris,
Disait, en parlant à sa mère :
Je bois à toi, ma chère Iris;
Vénus le regarde en colère :
Maman, calmez votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

Je donnerai pour dernier exemple ce joli madrigal en style marotique :

Cœur qu'Amour guette afin de le surprendre,
Disent aucuns, se trouble et n'est pas coi,
Adonc palpite, on ignore pourquoi,
Et quand palpite, est bien près de se rendre....
O douce Églé, ne sais pas quand te vôi,
Si vois amour, ains ton regarder tendre
Fait palpiter mon cœur tout malgré moi.
Jame, *Almanach des Muses* (1783).

MAGICIEN. *n. m.* MAGICIENNE. *n. f.* (*ma-gi-ci-en*, *ma-gi-ci-è-ne*). Celui, celle qui fait usage de la magie. *Syn.* Enchanteur, sorcier, devin, Bohémien, Égyptien. *Epit.* Fourbe, trompeur, adroit, fameux, savant, redouté, pâle-, morne (Voltaire).

Une *magicienne* a trompé le jaloux.
Mollevaut, trad. *des Élégies de Tib.*, Élégie II.

M. Géraud n'a donné que quatre syllabes au mot *ma-gi-cien-ne :*

Déja sous ces murs écroulés
Je vois les antiques fontaines
Où, dans la nuit des siécles écoulés,
Se rassemblaient de belles *magiciennes :*
Elles-même un instant se montrent à mes yeux
Le front couronné de verveine;
Un instant leur essaim nombreux
Le long de ces remparts lentement se promène;
Mais, au premier signal de leur auguste reine,
Toutes, abandonnant ces créneaux lumineux,
S'élancent dans les airs et franchissent la plaine.
Les Sylphes.

PORTRAIT DE LA MAGICIENNE ÉRICHTHO.

Traduction de Lucain.

Érichtho l'emportait sur cette troupe impie (la troupe des magiciennes de Thessalie);
Leurs rites criminels, leurs noirs enchantements
Davant ses yeux impurs étaient trop innocents ;
Elle accrut les horreurs de son art exécrable.
Jamais toit ne couvrit sa tête abominable ;
Elle prit pour séjour, loin des chemins frayés,
Des tombeaux qu'avaient fuis leurs mânes effrayés :
C'est ainsi qu'elle plaît aux dieux des rives sombres.
Elle assiste vivante aux entretiens des ombres,
Descend aux bords du Styx, et là, malgré les dieux,
Surprend les noirs secrets du tyran ténébreux.
Son œil qu'ensevelit une aride paupière,
Ne vit jamais des cieux l'éclatante lumière;
Tout son corps est miné d'une horrible maigreur,
La mort sur son visage imprima sa pâleur,
Et sur son front hideux ses cheveux se hérissent.
. . . .
Denne-Baron.

V. Circé, Médée.

MAGIE. *n. m.* Art par lequel on prétend produire, contre l'ordre de la nature, des effets merveilleux et surprenants. « Cet art, dit Mirabeau, traduction des *Elégies de Tibulle*, tom. I, pag. 85, considéré comme la science des premiers mages, ne fut d'abord que l'étude de la sagesse. Mais chez les peuples ignorants et barbares, les hommes instruits succombent aisément à la tentation de passer pour extraordinaires et plus qu'humains. Ainsi les mages de l'Orient s'attachèrent à l'astrologie, aux divinations, aux enchantements, aux maléfices et à la science ténébreuse appelée *magie* qui règne surtout chez les peuples stupides et grossiers. »

Syn. Sortilége, sorcellerie, enchantement, prestige. *Epit.* Trompeuse, prestigieuse, artificieuse, infernale, illusoire, étonnante, merveilleuse, admirable, puissante, secrète, occulte, céleste, mensongère, odieuse, noire -, *Périph.* L'art magique, l'art de Médée, l'art de Circé.

. . Des enchantements le magique artifice.
Desaintange.

Hécate passait pour présider aux mystères de la magie, et ceux qui se mêlaient de cet art prétendu lui immolaient une brebis noire.

. . . . Terrible Hécate, ô toi qui tour-à-tour
Règnes dans les enfers, au ciel et sur la terre,
Toi des enchanteurs déité tutélaire.
Desaintange.

Mais bientôt de son art employant le secours
Pour rappeler l'objet de ses tris-

Elle (Circé) invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton :
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé.*

Les herbes cependant que les feux amollissent
Dans l'airain bouillonnant d'écume se blanchissent,
Aux sucs qu'elle a cueillis sur les monts, dans les bois,
Elle joint d'autres sucs, la gomme de la poix,
La nocturne rosée, une poudre vitale,
Le germe des poissons, la perle orientale ;
Les entrailles d'un loup que l'on vit autrefois
Prendre, en hurlant, d'un homme et la forme et la voix ;
Les ailes d'un hibou, la peau d'une vipère,
Et le bec d'un corbeau, dépouille séculaire.
Un bois d'olivier mort, aux rameaux secs et nus,
Lui sert à mélanger tous ces sucs inconnus.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. VII.

SACRIFICE MAGIQUE DE MÉDÉE.

Revenue au palais, loin des profanes yeux,
Elle n'a d'autre abri que la voûte des cieux,
De mousse et de gazon, à la triple déesse (Hécate)
Elle élève un autel, un autre à la jeunesse ;
Et, tressant en festons des branches d'arbrisseaux,
Les orne de verveine et d'agrestes rameaux ;
Creuse autour deux bassins, et d'une brebis noire
Épanche à gros bouillons le sang expiatoire ;
Mêle aux vases de lait et de vin répandus,
Des mots mystérieux de l'Érèbe entendus,
Et demande à Pluton, demande à son épouse,
D'arrêter le ciseau de la Parque jalouse.

Le même.

V. MÉDÉE.

Magie se dit au figuré de l'illusion qui naît des arts d'imitation.

De l'art ingénieux la magique imposture.

DORAT.

MAI. *n. m.* (*mè*). Le cinquième mois de l'année. C'est dans ce mois que le soleil entre dans le signe des Gémeaux. *V.* GÉMEAUX. Riant, aimable, délicieux, parfumé, fleuri, désiré. *Périph.* Le mois des fleurs.

Le mois naissait où refleurit la terre,
Mois de gaîté, d'espérance et d'amour.

PARNY, *les Rosecroix*, chant I.

Jaloux de présider au plus riant des mois,
Les Gémeaux dans les airs ont déjà pris leur route.

ROUCHER.

La nature a repris, au mois de ses amours,
Sa robe nuptiale et ses plus frais atours.
Que son réveil est beau ! quels prodiges égalent
Les spectacles riants que nos plaines étalent !
Parmi le cours fleuri des limpides ruisseaux,
Au milieu des baisers et des chants des oiseaux,
Quel tableau m'est offert plein de charme et de vie !
Quel pompeux appareil ! quelle riche harmonie !

BÉRANGER.

Le beau soleil de *mai*, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La sève, emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie et s'allonge en rameaux ;
La colline a repris sa robe de verdure ;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure ;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.

MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I.

« Ce mois avait Apollon pour divinité tutélaire. Les Romains le peignaient comme un homme entre deux âges, vêtu d'une robe larges et à grandes manches, tenant d'une main une corbeille pleine de fleurs, et de l'autre une fleur qu'il porte au nez. Quelquefois on plaçait à ses côtés un paon, image naturelle de la variété des fleurs dont s'émaille en ce mois la robe de l'année. Les modernes lui ont donné un habillement vert et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre le signe des Gémeaux entouré de roses; emblême, suivant quelques-uns, de l'action du soleil dont la force est doublée. Tous les accessoires annoncent les effets de l'amour. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

MAIA. *n. pr. f.* (*ma-ïa*). Fille d'Atlas et de la nymphe Pléione, mère de Mercure.

Le dieu né de *Maia*, loin des vallons de Pyle,
S'envole, et dans les airs planant d'une aile agile,
S'élève sur l'Attique, où la ville des arts,
Athènes et Lycée attirent ses regards.

DESAINTANGE.

Vole vers ce pays que de loin nous voyons
De l'astre de *Maia* regarder les rayons.

Le même.

Ce mot rimera avec acac*ia*, il all*i-a*, il déf*i-a*, etc.

MAILLE. *n. f.* (*mâil-le* en mouillant les deux *l*). Petit anneau de fil, de soie, d'or, d'argent ou de fer, dont la réunion forme un tissu. Nos anciens chevaliers portaient des cottes de mailles, ou jaques de mailles qui étaient des tuniques faites d'annelets de fer.

Epit. Serrée, étroite, rapprochée, assemblée, jointe, large, fréquente, multipliée, rompue.

Une riche cuirasse
Où l'or à triple *maille* avec art s'entrelace.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Sa lame au cœur eût percé ce guerrier;
Mais d'une *maille* elle trouve l'acier,
Glisse, et de sang à peine se colore.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. X.

MAIN. *n. f.* (*mein*). *Épit.* Blanche, d'albâtre, potelée, vermeille, bienfaisante, propice, vengeresse, protectrice, puissante, officieuse, prodigue, généreuse, prévoyante, avare, ménagère, économe, ennemie, odieuse, cruelle, redoutable, pesante, meurtrière, foudroyante, homicide, sacrée, auguste, robuste, faible, craintive, défaillante, furieuse; égarée, furtive, sacrilége, innocente, coupable, triomphante, novice.

Dieu tient le cœur des rois entre ses *mains* puissantes.
RACINE, *Esther*.

Ces hommes qui n'ont point encore
Éprouvé la *main* du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
J. B. ROUSSEAU, *Ode VIII*, liv. 1.

Ah! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi?
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes *mains* simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.
Le même, *Ode XII*, liv. 1.

Vos invincibles *mains*
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains.
RACINE, *Phèdre*.

Grâces au ciel! mes *mains* ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fut innocent comme elles!
Le même.

Du monde entre mes *mains* j'ai vu les destinées.
VOLTAIRE, *la Mort de César*.

Elle met dans ma *main* sa fortune et mes jours.
RACINE, *Bajazet*.

Selon l'Académie on dit figurément *donner la main*, *prêter la main à quelqu'un*. On dit aussi en ce sens, ajoute M. Laveaux, *tendre la main*, *présenter la main*.

Je n'accepte la *main qu'elle m'a présentée*,
Que pour m'armer contre elle. . . .
RACINE, *Iphigénie*.

Et me *tend une main* prompte à me soulager.
Le même.

On dit *porter la main sur quelqu'un*, *et appesantir sa main sur quelqu'un* pour dire le frapper.

Tant que mon œil verra la lumière éthérée,
Nul mortel, ô Calchas, sur ta tête sacrée
Ne *portera la main*. . . . .
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Dussent tous les Thébains
Porter jusque *sur moi leurs parricides mains.*
VOLTAIRE, *OEdipe*, act. III, sc. 1.

On dit figurément, et en poésie surtout, *donner la main à quelqu'un* pour dire l'épouser.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui *vous donna la main.*
CORNEILLE.

« M. Corneille a introduit dans nos poèmes dramatiques cette façon de parler, afin de diversifier, comme je lui ai ouï dire, les mots de *mariage*, de *marier* et *d'épouser*, qui se rencontrent souvent dans ces sortes de poèmes, et qui ne sont pas fort nobles. Cette phrase est espagnole. Les Espagnols disent *darse las manos*, pour se promettre mariage, se marier. »

MÉNAGE, *Observations sur la Langue française.* 2e partie, chap. 46.

Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrais-je me résoudre à *lui donner la main.*
LEGRAND, *l'Aveugle-Clairvoyant*, ch. I.

J'aspire à votre *main*; mais je veux être aimé.
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. III, sc. 2.

On dit *en venir aux mains*, pour dire commencer à se battre, engager le combat; et *être aux mains*, *en être aux mains*, pour dire se battre.

Seigneur, on *est aux mains*, et la trêve est rompue.
RACINE, *les Frères ennemis*, act. II, sc. 4.

Sans doute ils *sont aux mains*, il n'en faut plus parler.
CORNEILLE, *le Cid*, act. II, sc. 4.

On dit figurément la main de la nature, la main du hasard, la main de la fortune.

C'est *la main du hasard* qui donne un diadème.
THOMAS.

Delille a dit :

Et la vigne flexible et le lierre aux cent *mains*.

MAIN CHAUDE, espèce de jeu. *Jouer à la main chaude.*

Des singes dans un bois jouaient à la *main chaude*.
FLORIAN, *les Singes et le Léopard*, fable.

Lubin, pour varier ce charmant badinage,
Sur les genoux d'Anette appuyant son visage,
Tend sur son dos courbé confidemment la main.
Devine, lui dit Lise, en y frappant soudain :
Il devine en effet, et, sans lui faire grâce,
L'oblige, en se levant, de se m[illegible]tre à sa place;

Et chacun à son toor, en frappant comme il veut,
Se courbe, tend la main, et davina s'il peut.
LAFARGUE.

De tous les jeux que l'on invente
Pour occuper un momant de loisir,
Le plus simple toujours fait le plus de plsisir,
Aussi la *main chaude* est eharmante.
Jouant donc à ce jeu dans un cercle d'amis,
Où les propos gaillards, les rébus sont permis,
J'avais le dos courbé, la main sur le derrière,
Et la tête eachée antre les deox genoux
De la plus aimable fermière,
Quand, par la grosse main de son benêt d'époux,
Je me sentis frappé d'une rude manièro.
Qui t'a touché, me dit le sot?
— Morbleu! c'est un cocu, m'écriai-je en colère.
— Holà, reprit-il à ce mot,
Je ne suis plus du jeu, vons y voyez, compère.
FABIEN PILLET.

M. Parny donne uoe jolie description du jeu de la main chaude, dans un petit poème intitulé *la Journée champêtre*.

MAINT, AINTE. *adj.* (*mein* devant une consonne, *meint* devant une voyelle, *meinte*). *Syn.* Plusieurs, beaucoup de, uu grand nombre de. Cet adjectif collectif, qui n'est aujourd'hui que du style familier, peut, au gré du poète, être employé au singulier ou au pluriel, et le nombre qu'on lui donne détermine celui du nom qu'il modifie.

Elle vit un manant en couvrir *maints sillons*.
LA FONTAINE, liv. I, fabl. 8.

. . . Ce goût, ce dieu quo dans eet âge
Maints beaux-esprits font gloire d'ignorer.
VOLTAIRE, *le Temple du Goût*.

Maint poète aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie.
BOILEAU, *Satire VII*.

Oo les eût vu sur la mousse,
Lui, sa femme et *maint petit:*
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.
LA FONTAINE, liv. V, fabl. 7.

Du noir sénat le grave directenr
Est Jean Vernet, de *maint volume* auteur.
VOLTAIRE, *la Guerre civile de Genève*, ch. I.

Je trouve sur mon agenda
Qu'autrefois dans le Canada,
En *maints domaines* aquatiques
Florissaient *maintes républiques*.
NANCINI-NIVERNAIS, *les Castors*, fable.

Il ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il comptait *mainte prouesse*.
LA FONTAINE, liv. VI, fabl. 7.

J'ai vu Phébus siffler *mainte héroïde*.
LEBRUN.

Quelquefois on le redouble pour donner plus de force à l'expression. *Maints et maints travaux*, *maintes et maintes conquêtes*, ou *mainte et mainte conquête*.

Paul, j'aime à vous voir en fureur,
Gronder *maint et maint procureur*.
BOILEAU, *Épigramme XII*.

Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par *maint et maint naufrage*.
Dieu veuille préserver *maint et maint financier*
Qui n'en fait pas meilleur usage!
LA FONTAINE, liv. XII, fabl. 3.

. . . . . . *Mainte et mainte machine*
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison.
Le même, liv. I, fabl. 8.

MAIS. *conj.* (*mè* devant uoe consonne, *mèz* devant une voyelle). *Syn.* Or, néanmoins, pourtant, cependant, toutefois, au contraire.

Le trop d'expédieots peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix; on tente, on veut tout faire;
N'en ayons qu'un, *mais* qu'il soit bon.
LA FONTAINE, liv. IX, fabl. 14.

Mais placé à la fin du vers, au lieu d'être au commencement du vers suivant, fait quelquefois image; c'est un enjambement heureux qui suspend agréablement le sens, et laisse attendre le correctif qui vient immédiatement après:

Un jeune époux qu'amour enflamme,
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle; *mais*
Ariste est l'amant de sa femme;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une âme,
Ariste l'idolâtre, *mais*
La jeune Annette est sa voisine.
. . . .
DEMOUSTIER, *lettre XIV sur la Mythologie*.

Cette conjonction s'emploie à la manière des noms, quand on dit des *mais*, des *si*, des *car*.

LISETTE.

Mais si. . .

DORANTE.

Finis de grâce, et laisse-là tes *mais*.
PIRON, *la Métromanie*, act. I, sc. 2.

Mais est adverbe dans ces locutions familières *n'en pouvoir mais*, *en puis-je mais*.

Le vent. . . . .
Siffle, soufflo, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui *n'en peut mais*.
LA FONTAINE, liv. VI, fabl. 3.

Du fabuliste adroit l'obligeante malice
Transporte aux grands enfants un pareil artifice,

Et charge devant eux, de leurs propres méfaits,
L'innocent animal, hélas! qui *n'en peut mais.*
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, chant II.

MAISON. *n. f.* (*mè-zon*). Logis, bâtiment pour y loger. *Syn.* Logis, demeure, domicile, habitation, asile, palais, hôtel, château, manoir. Les poètes disent bien le *toit* pour la maison, *ses foyers* pour sa maison; *les riches lambris*, *les lambris dorés*, pour les palais, les maisons somptueuses; *les pénates*, *les lares*, *les dieux domestiques* sont des expressions que la langue poétique emploie quelquefois comme synonymes de maison. *Le chaume* se dit pour une demeure pauvre, ou modeste. *Périph. Le toit paternel*, *le toit qui l'a vu naître* (pour la maison paternelle); *de riches pénates*, *des pénates d'argile*, *des pénates champêtres*; *le toit domestique*.

Toi, le front couronné de pampre toujours vert,
Viens honorer mon *toit*, dieu puissant des vendanges.
LECLERC, *Imitat. de la IVe Élégie du 3e liv. de Properce.*

La foudre qui me venge et me fait reconnaître,
Sous ses *toits* embrasés court et poursuit le traître.
DESAINTANGE.

Il va vivre et mourir loin *du toit paternel.*
DELILLE.

Je vais donc habiter *le toit qui m'a vu naître!*
Je vais vous parcourir, lieux chers à mon amour!
BÉRANGER, *la Patrie*, épître.

Lorsque dans nos *foyers*, prompte à demander grâce,
Elle (la chienne) fuit, en rampant, la main qui la menace.
DEFONTANES.

Je ne dormirai point sous de riches *lambris.*
LA FONTAINE, liv. XI, fabl. 4.

Le malade aux abois porte sur le visage
De sa prochaine mort l'infaillible présage.
Douce espérance, alors tu quittes ses *lambris!*
Il n'entend plus sa femme, il ne voit plus ses fils.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Quelques-uns sont percés à l'aspect de leurs *lares*;
D'autres que le péril, que l'effroi rend barbares,
Referment leur asile.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Cherchez un site où votre main prudente
Puisse établir vos *pénates* champêtres.
CAMPENON, *la Maison des Champs.*

Que le pasteur, suivi d'un chien fidèle,
Traîne avec lui ses *pénates* roulants (sa maison roulante, sa cabane).
Le même, *Variantes de la Maison des Champs.*

La justice fuyant nos coupables climats,
Sous le *chaume* innocent porte ses derniers pas.
DELILLE.

Martianus Capella donne aux douze divisions du cours du soleil, aux douze signes du zodiaque, que cet astre parcourt successivement, le nom d'*hospitia* (hotelleries); les Grecs les ont appelés *maisons*, et nos poètes leur ont conservé ce nom.

L'astre brillant du jour gouverna les saisons;
Tour-à-tour il régna dans ses douze *maisons.*
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Peut-on sans être ému voir l'ordre des saisons,
Le soleil voyageant dans ses douze *maisons.*
BÉRANGER.

Pour exprimer que quinze années s'étaient déjà écoulées, Charles Perrault avait dit auparavant.

Quinze fois le soleil, pour former les saisons,
Habita tour-à-tour dans ses douze *maisons*,
Sans rien voir qui les désunisse.
Grisélidis, nouvelle.

PETITES-MAISONS. C'était avant la révolution un hôpital où l'on renfermait les fous. Nos auteurs ont souvent employé cette expression au figuré, *envoyer quelqu'un aux Petites-Maisons*, c'était le traiter, le regarder comme un fou; on dirait aujourd'hui, dans le même sens, *envoyer quelqu'un à Charenton.*

Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
La Macédoine eût eu *des Petites-Maisons.*
BOILEAU, *Satire VIII.*

Tous les fous ne sont pas *aux Petites-Maisons.*
REGNARD, *Épître à M. le marquis de ***.*

MAISON, signifie encore race, lignée, il ne se dit que des races nobles ou illustres. *Syn.* Race, lignée, lignage, extraction, famille, parenté, naissance origine. *Epit.* Bonne –, grande –, illustre, brillante, éclatante, illustrée, noble –; en ce sens on dit qu'*une maison est éteinte*, pour faire entendre que le dernier d'une race est mort.

Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que *de David la maison fût éteinte.*
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 5.

Mes yeux ont vu périr, dans leur jeune saison,
Six frères, quel espoir d'une illustre *maison!*
Le même.

Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta *maison.*
VOLTAIRE, *la Mort de César*, act. I, sc. 1.

Son orgueil insensé
Ne rêve que grandeurs, et toujours lui retrace
L'opulence et l'éclat de son antique race.
Vingt sceptres entassés dans sa noble *maison*
Enivrent ses regards et troublent sa raison.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. V.

MAITRE. (*mè-tre*). Ce mot se prend dans différentes acceptions. *Syn.* Chef; sou-

verain dominateur, roi, empereur, despote, Tyran. — Supérieur, principal, conducteur. — Propriétaire, possesseur, seigneur. — Docteur, précepteur, professeur pédagogue, mentor. *Epit.* Absolu, altier, superbe, injuste, ingrat, impérieux, puissant, despotique, importun, odieux. — Doux, débonnaire, sévère, fâcheux, savant, méthodique.

Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître
Qui regrétât les rois et qui voulût un *maître*,
Que le perfide meure au milieu des tourments;
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre.
VOLTAIRE, *Brutus.*

A servir sous un *maître* on me verrait descendre.
Le même, *les Scythes*, act. IV, sc. 2.

Souffrir d'un *maître* altier les dégoûts despotiques.
LEBRUN, *la Nature*, ch. II.

Le maître des dieux, le maître des dieux et des hommes, le maître du tonnerre; le maître des cieux, le maître de l'univers, périphrases fréquentes chez les poètes, pour désigner Jupiter chez les anciens, ou Dieu chez les modernes.

On appèle dans le style comique *Tours de maître Gonin*, les ruses, les expédients employés par un homme adroit et trompeur.

On sait qu'à mainte dame
Tu fais souvent *tour de maître Gonin.*
J. B. ROUSSEAU, *Épigramme* 45, liv. IV.

« Brantôme parle de deux joueurs de gobelets, appelés *Gonin*, père et fils, dont celui-là, sans comparaison plus habile que l'autre, vivait sous François I. »

Ducatiana, tom. II, pag. 505, Amsterdam, 1738.

Il paraît certain que cette expression proverbiale vient, comme le pense le Duchat, de l'un de ces fameux joueurs de gobelets. Il est dit dans *la comédie des proverbes*, act. II, sc. 2:

Maître Gonin est mort, le monde n'est plus grue.

MAITRESSE. *n. f.* (*mè-trè-ce*). *Syn.* Souveraine, dominatrice, propriétaire, dame, ces deux derniers sont familiers.

Dieux! *maîtresse* de l'Inde, esclave aux bords du Tibre!
VOLTAIRE, *la Mort de César*, act. I, sc. 3.

Déja de tout le camp la Discorde *maîtresse*
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 6.

Maîtresse, dans une autre acception, signifie une femme à qui un homme fait assidument la cour, ou même une femme qu'il fréquente. *Syn.* Amante. *Epit.* Aimable, adorable, tendre, sensible, accomplie, charmante, constante, traitable, obligeante, jolie, vive, volage, ingrate, inhumaine, cruelle, infidèle, légère, orgueilleuse, coquette.

Pyrame, c'est l'amant, est Thisbé pour *maîtresse*:
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux.
LA FONTAINE, *les Filles de Minée.*

Médor pour ses amis entretient trois *maîtresses*.
VIGÉE, *les Visites.*

Le fier vainqueur (le coq vainqueur) poursuit son triomphe insolent;
Et tout poudreux encor, prodigue de caresses,
Aux yeux de son rival emmène ses *maîtresses*.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme.*

Ce mot, en ce sens, est banni du style noble en vers comme en prose. Voyez cependant avec quel bonheur Racine, qui savait si bien saisir les contrastes, a su l'employer dans sa tragédie de *Mithridate*. Moins découragé par la défaite complète de ses troupes, qu'humilié par une passion qu'il ne peut surmonter, par l'amour qui l'attache à Monime, ce roi de Pont s'écrie:

J'ai besoin d'un vengeur et non d'une *maîtresse*.
Mithridate, act. IV, sc. 5.

Ce vers rappèle celui que le même tragique a placé dans la bouche de Titus:

Ah! lâche, *fais l'amour*, et renonce à l'empire.
Bérénice, act. IV, sc. 4.

Quel usage sublime Corneille n'a-t-il pas fait du mot *maîtresse* dans ce vers admirable:

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de *maîtresses*.
Le Cid, act. III, sc. 6.

« Le vers de Corneille et celui de Racine sont très-simples d'expression, mais sublimes de naturel et de vérité. Partout ailleurs le mot de *maîtresse* serait indigne de la tragédie; ici il est énergique. C'est le mot propre, par la raison même qu'il est familier. Il n'y a point d'éloquence qui approche de la simplicité de ces mots de Henri IV à Gabrielle d'Estrées, au sujet de l'outrage qu'elle avait fait à Sully, en l'appelant Valet: *je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous que d'un serviteur comme lui.*

GEOFFROY, *Œuvres de Racine*, *Remarques sur Mithridate*, act. IV, sc. 5.

MAJESTÉ. *n. f.* Grandeur suprême. « Ce mot, dit M. Dacier, remarque sur la première épître du deuxième livre d'Horace, marque une chose qui est digne de notre culte et de notre vénération; il est emprunté de la divinité même à qui il appartient souverainement. » *Syn.* Dignité, élévation, ex-

cellence, splendeur, grandeur souveraine, suprématie. *Epit.* Divine, sainte, sacrée, auguste, suprême, sublime, révérée, douce-, fière, grave, royale, terrible, redoutable.

L'auguste *majesté* sur votre front empreinte.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 7.

Sur son front vertueux la *majesté* respire.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. III.

M. Fayolle a dit en parlant d'Amphitrite:

La douce *majesté* dont son œil étincelle
Dissipe la tempête et les noirs aquilons.

MAJESTUEUX, EUSE. *adj.* (*ma-jes-tu-eû* devant une consonne, *ma-jes-tu-eû-ze*). Qui a de la majesté. *Syn.* Auguste, éclatant, élevé, grand, noble, sublime, pompeux. Il peut, en consultant l'oreille et l'analogie, se placer avant ou après le nom: *un temple majestueux, un air majestueux.*

Ces bois *majestueux*
Où l'azur rembruni des cieux épais et sombres
Redouble encor l'horreur des éternelles ombres.
THOMAS.

L'astre *majestueux* dont les flammes fécondes
Dispensent la chaleur et la vie aux deux mondes.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

MALANDRIN. *n. m.* Ce mot que Voltaire a employé dans le sens de coquin, vagabond, ne se trouve ni dans l'Académie, ni dans l'ancien Dictionnaire de Philibert Monet. Richelet, qui l'a porté dans son *Dictionnaire des Rimes*, l'écrit *malendrin*, et le rend par le latin *leprosus*, c'est-à-dire, ladre, lépreux.

Des *malandrins* la grossière cohue
Cuvait son vin dans la grange étendue.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, chant IX.

Nul *malandrin* n'eut l'air plus malhonnête.
Le même, ch. XVIII.

MALENGIN. *n. m.* (*ma-lan-gein*). Vieux mot qui ne peut plus trouver place que dans le style burlesque ou marotique. *Syn.* Dol, tromperie, fraude, astuce, artifice, supercherie, mauvaise foi.

MALHEUR. *n. m. Syn.* Infortune, revers, ruine, désastre, calamité, accident, perte, dommage, malencontre, mésaventure, ces deux derniers sont familiers. *Epit.* Complet, commun, constant, durable, long-, éternel, irréparable, obstiné, effroyable, épouvantable, inouï, affreux, insigne, insupportable, noble-, illustre, auguste, pompeux, éclatant, tranquille (Voltaire). *Périph.* Le poids du malheur, la chaîne des malheurs.

L'infortuné, de fatigue abattu,
Accablé sous *le poids du malheur* et de l'âge.
REYNIER.

. . Traîner *du malheur l'insupportable chaîne.*
FALLET.

Ton ame généreuse,
Qui s'épurait encore *au creuset des malheurs.*
VOLTAIRE, *Ode sur la mort de la princesse de Bareith.*

Mortel heureux et sage,
Qui *du malheur* as fait *l'utile apprentissage.*
DOIGNY.

. Ne pourra-t-on m'instruire
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses *malheurs* en cette horrible cour?
VOLTAIRE, *Alzire*, act. II, sc. 1.

Tout de ses longs *malheurs* m'offrait l'affreuse image.
DELILLE.

. . . . De pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres *malheurs.*
LA FONTAINE, liv. X, fab. 10.

. . . . . Je me suis quelquefois consolée
Qu'*heureux dans son malheur* le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
RACINE, *Andromaque*, act. III, sc. 6.

Le malheur obstiné *du destin* qui me suit.
VOLTAIRE, *Oreste.*

« On dit *un malheureux destin*: dit-on bien *le malheur du destin?* j'en doute fort, et n'en connais pas d'exemple. On sait que dans le langage il n'y a pas toujours, à beaucoup près, une parité exacte dans l'emploi du même mot au substantif et à l'adjectif. Ainsi l'on dit de *bonnes nouvelles*, et l'on ne dirait pas *la bonté d'une nouvelle*. La raison en serait trop longue à déduire; mais on la trouverait dans la logique du langage. »

LA HARPE, *Cours de Litt.*, tom. 10, p. 236.

Est-il rien, en effet, rien de plus glorieux
Que de tendre au *malheur* une main secourable,
Que de *le soutenir* quand le destin l'accable?
FALLET, *Tibère*, tragédie.

« Peut-on dire que *le destin accable le malheur*, demande M. Geoffroy dans son *Année littéraire; soutenir le malheur*, pour *secourir le malheureux?* »

On se sert quelquefois du mot *malheur* avec la prépos. *à.*

Malheur, en ce moment, *au voyageur* tranquille
Dont l'innocente approche a troublé leur asile:
Sur lui, de tous côtés, dardant leurs aiguillons,
Ils (les frelons) brunissent les airs de bruyants bataillons;
Un peuple entier défend ses foyers et sa race.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVI.

MAMELLE. *n. f.* (*ma-mè-le*). Partie charnue du sein des femmes où se forme le lait. Il se dit aussi des femelles de certains ani-

maux. *Syn*. En parlant des femmes : gorge, sein, téton; ce dernier est familier. En parlant des animaux : sein, pis; le premier est du style élevé, le dernier au contraire est familier. *Epit*. Féconde, abondante, pleine, gonflée, pressée, traînante, pendante, stérile, aride, vide, épuisée.

M. Desaintange dit en parlant de Dríope changée en arbre à l'instant même qu'elle tient dans ses bras son fils qu'elle allaite :

Soutenu dans ses bras, son fils qui la caresse,
Sent durcir sous ses doigts *les deux sources qu'il presse.*
Ses nourrissons avides
Avaient, hélas! tari ses *mamelles* arides.
Le même.

V. GORGE, SEIN.

C'est là que la génisse, errant dans l'abondance,
Broute un thym odorant rajeuni par l'été,
Et gonfle en paix son *sein* d'un nectar argenté.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

La bique allant remplir sa traînante *mamelle*
Et paître l'herbe nouvelle, etc.
LA FONTAINE, liv. IV, fable 15.

La chèvre d'elle-même, à son bercail fidèle,
Rapportera le lait qui gonfle sa *mamelle*.
ÉLOY JOHANNEAU, *l'horoscope de Marcellus.*

Innocentes brebis,
Vous qui, pour nous vêtir, nous prêtez vos habits;
Qui, revenant le soir la *mamelle* pendante,
Épanchez d'un lait pur une source abondante.
DESAINTANGE.

MANES. *n. m. pl.* Nom que les anciens donnaient à l'ombre, à l'ame d'un mort. Les mânes, c'est-à-dire, les ames des morts, et, dans un sens plus étendu, les habitants des enfers. « Les anciens n'avaient pas, dit M. Noël, des idées bien fixes au sujet des mânes. Tantôt ils les prenaient pour des ames séparées du corps, tantôt pour les dieux infernaux, ou simplement pour les dieux et les génies tutélaires des défunts. »

Suivant la théologie des anciens, Mercure était chargé, après la mort de chaque homme, de conduire son ame aux bords de l'Achéron. Là se trouvait l'inflexible Caron dont la fonction était de passer dans sa fatale barque les ombres ou les mânes moyennant la rétribution d'une obole qu'on avait eu soin de mettre dans la bouche des morts, pour payer leur passage.

Vous qui voulez passer, venez, *mânes* errants,
Venez, avancez, tristes ombres;
Payez le tribut que je prends,
Ou retournez errer sur ces rivages sombres.
QUINAULT.

Les ombres de ceux qui n'avaient pas été inhumés, étaient condamnées à errer cent ans sur le rivage, avant que le nocher des enfers les reçût dans sa barque.

Arrivés aux enfers, les mânes paraissaient devant les trois juges Minos, Éaque et Rhadamanthe, qui, d'après la conduite qu'ils avaient tenue sur la terre, les envoyaient dans les Champs-Elysées, ou les plongeaient dans le Tartare.

Tu paraîtras au tribunal
Où Minos, ce juge infernal,
Chef du sénat le plus sévère,
Minos soumet aux mêmes lois
Les vils esclaves et les rois,
Les mène aux champs heureux, ou les livre à Mégère.
ROUSSEAU.

Syn. Ames, ombres. *Epit*. Chers, chéris, heureux, fabuleux, sacrés, précieux, errants, innocents, vengeurs, attendris, émus, muets, tristes, terribles, plaintifs, irrités, désolés, consolés, appaisés, coupables, criminels, sanglants, infernaux.

Orphée autour de lui vit ces *mânes* errants,
Jeunes, vieillards, époux, femmes, filles, enfants,
Retenus à jamais dans ce séjour horrible
Que le Styx, aux mortels, aux dieux même terrible,
De son onde fangeuse environne neuf fois.
DULARD, trad. de l'*Épisode d'Aristée.*

Les tombeaux qu'avaient fuis leurs *mânes* effrayés.
DENNE-BARON.

... Des *mânes* sanglants voilés d'affreux lambeaux.
LEBRUN.

Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

O vous, *mânes* sanglants du plus vaillant des rois.
Le même, chant VIII.

V. OMBRE.

MANGER. *v. tr.* et *intr.* Prendre quelqu'aliment, prendre ses repas. C'est un terme familier que semble rejeter le style élevé.

« Le choix du goût est quelquefois une espèce d'instinct qui juge les règles et qui n'en a point. Rousseau a dit dans une ode :

Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux?

la première loi de l'écrivain est d'exprimer avec netteté ce qu'il veut dire. »

DESAINTANGE, *Remarques sur le 14e liv. de sa trad. des Métamorph.*, tom. IV, pag. 306.

Ces deux vers, remarquables par leur force, leur concision et leur simplicité, rappèlent ce vers de position, où le grand-prêtre Joad fait dire à Dieu :

Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

MANIER. *v. tr.* (*ma-ni-é* devant une consonne). Proprement prendre et tâter avec la main. On dit *manier le pinceau*, *le burin*, *le ciseau*, *le crayon*, *la plume*, en parlant d'un peintre, d'un graveur, d'un sculpteur, d'un dessinateur, d'un homme de lettres; *manier la trompette*, *la lyre*, en parlant des poètes ou des musiciens, et même *manier la parole* en parlant d'un orateur. *Syn.* Palper, tâter, toucher, tâtonner, tenir dans les mains. — Employer, se servir de, faire usage.

Ainsi la cire molle, aisée à *manier*,
Reçoit les traits divers que trace l'ouvrier.
DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. VI.

Pour moi qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor *manier* la trompette et la lyre.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

. . . . . Le dieu (Apollon) qui *manie* à la fois
Et l'arc et l'archet d'or qui frémit sous ses doigts.
DESAINTANGE.

On dit aussi, au figuré, manier les esprits, les passions, pour signifier, les émouvoir, les plier, les tourner au gré de ses désirs. *Syn.* Conduire, diriger, gouverner, régler, tourner, plier.

Vous *maniez* avec plus de souplesse
Des passions la sauvage rudesse.
DELILLE, *la Conversation*, ch. III.

MANIÈRE. *n. f.* (*ma-niè-re*). *Syn.* Façon, sorte, mode, usage, pratique, caractère, air, dehors, abord, maintien. *Epit.* Adroite, ingénieuse, affectueuse, obligeante, aisée, polie, simple, ridicule, gênante, naturelle, affectée, étudiée, libre, ouverte, naïve, grossière.

La Seine, aux pieds des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses *manières*,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
BOILEAU, *Épître VI*.

Manière, en fait de style, se prend toujours en mauvaise part, quand il n'est accompagné d'aucune épithète; il signifie alors affectation, ce qui est contraire au naturel.

« Même, lorsque Quinault veut exprimer des idées douces, il tombe dans la manière et dans l'affectation. » PETITOT.

On appèle par la même raison *style maniéré*, un style qui s'éloigne du naturel, un style où l'on remarque de l'affectation.

MANOIR. *n. m.* (*ma-noar*). Demeure, maison. Il est vieux; mais il se soutient, et peut-être serait-il difficile de le remplacer; si l'on en excepte la haute poésie, on peut toujours s'en servir avantageusement en vers.

Syn. Demeure, domicile, habitation, logement, logis, séjour, château, maison, retraite, réduit, foyers. *V.* MAISON. *Epit.* Tranquille, paisible, paternel, champêtre, antique, gothique.

Et dans les profondeurs d'un gothique *manoir*
Un bruit de cor se fait entendre.
GÉRAUD, *les Sylphes*.

Je vais dans mon *manoir* tranquille
Goûter des plaisirs purs ignorés à la ville.
MARNÉSIA, *Épître à mon Curé*.

Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout-à-coup du *manoir* de leurs pères,
Vont, etc.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

Les poètes disent, pour l'enfer, le manoir infernal, le manoir ténébreux; le sombre manoir, le manoir de Pluton.

Il était fête *au manoir infernal*.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. V.

Je rêvais donc qu'au *manoir* ténébreux
J'étais tombé, et que Pluton lui-même, etc.
Le même, *Épître X*, à Samuel Bernard.

Si quelque jour étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Après un si doux trépas:
Je m'en irais dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans *le manoir de Pluton*.
MAITRE ADAM.

MANTE. *n. f.* Espèce de grand voile noir fort long que portaient les dames de haute qualité dans les cérémonies de deuil. Dans une acception plus étendue, les poètes prennent ce mot comme synonyme de voile, manteau, mantille, cape.

C'est ainsi que Delille a dit en parlant de la reine Didon :

Et l'aiguille savante imitant la peinture,
De sa *mante* royale embellit la bordure.
Trad. de l'*Énéide*, ch. IV.

MARAIS. *n. m.* (*ma-rè* devant une consonne, *ma-rès* devant une voyelle). Terres abreuvées de beaucoup d'eaux qui n'ont point d'écoulement. *Syn.* Marécage. *Epit.* Humide, profond, fertile, bourbeux, limoneux, fangeux, sec, desséché, stérile, inculte, dormant, croupissant, impraticable, noir, immonde, infect, fétide. *Périph.* Les eaux marécageuses. Pour dire *dans un marais*, Parny a dit :

Entre les joncs d'une onde croupissante.

et Delille, en parlant du crapaud :

Cet immonde animal, enfant d'*une eau dormante*.

. . . . Le fond de ces *marais* bourbeux
Repaire des serpents, d'insectes venimeux.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

En son morne repos qu'aucun souffle n'éveille,
Immobile au milieu de ses dormantes eaux,
Le *marais* paresseux tranquillement sommeille
Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.
DELILLE, *la Conversation*, ch. II.

L'*Averne*, marais de l'enfer. *V.* ce mot.

Et, des *marais* du Styx, la colère céleste
Ne fit jamais sortir nu fléau plus funeste.
DE LA TRESNE.

MARATRE. *n. f.* Ce mot dérivé de *mère*, et qui ne signifiait chez nos aïeux que belle-mère, ne se prend plus qu'en mauvaise part, et se dit d'une femme qui maltraite les enfants que son mari a eus d'un premier lit, ou d'une mère qui n'a pas de tendresse pour ses enfants. *Syn.* Belle-mère, mauvaise mère, mère dénaturée. *Épit.* Dure, sévère, cruelle, injuste, détestable, inhumaine, dénaturée, perfide, impie, dangereuse.

La *marâtre* féconde en noires trahisons,
De la froide cigue exprime les poisons.
DESAINTANGE.

Jusque sur notre autel votre injuste *marâtre*
Veut offrir à Baal un'encens idolâtre.
RACINE, *Athalie*.

Périsse la *marâtre*,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. I.

Ce mot, qui est beau dans le style noble, s'emploie non-seulement, au figuré, comme nom, mais même comme adjectif.

La nature envers moi moins mère que *marâtre*,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre.
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. III, sc. 7.

La nature *marâtre* en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.
CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, act. II, sc. 2.

Que maudit soit le jour où la haine *marâtre*,
En foule, de ton sein, rejeta tes enfants!
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, ch. IV.

La jeunesse, au travail ardente, opiniâtre,
Creuse d'un soc tranchant une terre *marâtre*.
GASTON, trad. de l'*Énéide*, ch. IX.

MARBRE. *n. m.* Sorte de pierre calcaire extrêmement dure et polie. *Épit.* Poli, uni, glissant, dur, solide, veiné, précieux, transparent, le marbre de Paros, Phrygien, de Libye. *Périph.* La pierre de Paros, de Phrygie.

Les *marbres* de Paros, les marbres de Nubie,
Ceux qui dorment au sein de l'antique Arabie,
Aux grottes de Memphis, aux rives du Génois
Des bouts de l'univers rassemblés à sa voix,
En formes, tour-à-tour, pompeuses ou riantes,
Venaient développer leurs veines ondoyantes;
Ces *marbres*, à grand bruit, se mouvaient, se plaçaient.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

Les *marbres* de Paros, les tissus d'Ispahan,
Sous leurs poids précieux font gémir l'océan.
MILLEVOYE.

Marbre dans le style élevé, et surtout en poésie, se dit fort bien pour ce qui est fait de marbre. Il se prendra donc comme synonyme de statue, buste. *Épit.* Ingénieux, sensible, animé, vivant, qui respire, amolli, pathétique, froid, inanimé.

Tous ces *marbres* vivants sont les fils du ciseau.
LEBRUN, *Ode IV*, liv. II.

Le *marbre* façonné par une main savante,
M'offre en ses traits hardis une image vivante.
DULARD.

Sous la main de nos Praxitèles
Respirez, *marbres* de Paros.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Au fond du Louvre antique
Si du Laocoon le *marbre* pathétique
Développe aux regards ses tragiques douleurs,
Un plaisir sombre et doux a fait couler vos pleurs.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, chant I.

Selon la Fable, Niobé, épouse d'Amphion, roi de Thèbes, éprouva une si vive douleur de la mort de ses enfants qui périrent tous victimes de la colère de Latone, qu'elle fut changée en marbre. Ovide s'est plu à enrichir cette métamorphose de tous les charmes de la poésie.

Au milieu de leurs corps étendus et sanglants,
Veuve de son époux, veuve de ses enfants,
Par le mal endurcie, elle (Niobé) n'est plus sensible,
Ses longs cheveux épars n'ont plus rien de flexible,
On a vu se roidir et ses pieds et ses bras;
Son œil sans mouvement regarde et ne voit pas.
Son sang s'est refroidi, son coloris s'efface,
Sa lèvre est pâle et morte, et sa langue se glace.
Rien ne vit plus en elle; au dedans, au dehors,
Un froid mortel en *marbre* a durci tout son corps.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*

Marbre se prend aussi comme synonyme de tombeau, sépulcre. *Épit.* Sacré, religieux, auguste, révéré, antique, froid, muet, rongé, usé, détruit, éloquent.

Et vous, *marbres* sacrés de nos premiers aïeux.
CRÉBILLON, *le Triumvirat*, act. IV, sc. I.

Faut-il des amants de la gloire
Reproduire à tes yeux la triomphe imposteur,
Laisse, démenti par l'histoire,
Le *marbre* leur promettre une longue mémoire :
Le *marbre* trop souvent n'est qu'un dernier flatteur.
Perce de ce tombeau la menteuse surface :
Vois-tu comme, en sa profondeur,
Le colosse de leur grandeur
Se brise et pour jamais s'efface?
ROUCHER, *les Leçons de la Mort.*

MARCHANDER. *v. tr.* C'est proprement demander le prix d'une chose, et quelquefois disputer sur le prix. Il est familier.

Je sais que les Romains qui l'avaient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à sa mère était le prix fatal
Dont leur Flaminius *marchandait Annibal.*
CORNEILLE, *Nicomède*, sc. I.

« Cette expression populaire *marchandait* devient ici très-énergique et très-noble, par l'opposition du grand nom d'Annibal qui inspire du respect. On dirait très-bien, même en prose, cet empereur, après avoir *marchandé* la couronne, *trafiqua* du sang des nations. Mais ce *don, dont leur Flaminius*, n'est ni harmonieux ni français; on ne marchande point d'un don. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille, au lieu cité.*

MARCHER. *v. intr. Syn.* Aller, s'avancer, se promener, voyager. *Périph.* Porter ses pas à, vers...., diriger sa marche, sa démarche vers....

La Nuit baisse la vue, et, du haut du rocher,
Observe les guerriers, les regarde *marcher.*
BOILEAU, *le Lutrin*, chant III.

Je vivrai sous tes yeux, *marcherai* sur tes pas.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. IX.

Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire
Ils dirigeaient tous deux *leur démarche légère.*
COLARDEAU, *les Hommes de Pométhée.*

Marcher sur quelque chose est une expression familière, au lieu de laquelle on dira, en vers, fouler, fouler sous ses pas, ses pas foulent.

Ni bergers, ni chasseurs égarés dans leur course
De ces asiles frais n'*ont foulé* les gazons.
Héro et Léandre, ch. III.

Ici, ma Lycoris, sous de fraîches fontaines;
Ici, tu *foulerais* le vert tapis des plaines.
TISSOT, trad. des Bucoliques, *Églogue X.*

Tandis que, *sous tes pas, tu foules* la verdure,
Jeune épouse, un serpent, recelé sous les fleurs,
Te blesse de sa dent; tu pâlis et tu meurs.
DESAINTANGE.

Il est beau au figuré où il appèle un complément amené par la préposition *à.*

Elle *marche à son crime*; et l'astre de la nuit,
La lune, en la voyant, se détourne et s'enfuit.
DESAINTANGE.

Richelieu, Mazarin. . . . . . .
Marcheront à grands pas *au pouvoir* despotique.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Tel est l'arrêt du sort, tout *marche à son déclin.*
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Marcher à l'ennemi signifie s'avancer hostilement et ordinairement en ordre de bataille pour se mesurer avec l'ennemi, pour en venir aux mains.

Cependant de Turnus le rival furieux
Marche à lui, brandissant sa formidable lance.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

Et moi qui *marche* égale au souverain des dieux.
Le même, liv. I.

« *Qui suis l'égale du souverain des dieux :* voilà le mot simple. Combien le mot *marche* est supérieur! combien il ajoute à la beauté du vers! C'est la démarche en effet qui caractérise la noblesse des personnages : aussi Virgile dit-il en parlant de Vénus : *Et vera incessu patuit dea.*

Elle *marche*, et son port révèle une déesse.

Racine a senti la beauté de cette expression, lorsqu'il fait dire à Mathan :

Je ceignis la tiare, et *marchai* son égal.
Athalie, act. III, sc. 3. »

DELILLE, trad. de *l'Enéide*, remarques sur le livre I.

Racine qui le premier a donné cette valeur au verbe *marcher* en l'empruntant heureusement à Virgile qui avait dit, *Enéide* liv. I:

Ast ego, quæ divûm incedo regina......

Racine n'est pas lui-même resté sans imitateurs.

Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle (Diane) *marche*; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

Moi qui, reine autrefois puissante et couronnée,
D'honneurs et de respects *marchais environnée.*
DESAINTANGE.

Que ne puis-je aussi bien, dans les parvis célestes,
Vainquer de la vieillesse et du fleuve infernal,
M'asseoir avec les dieux et *marcher leur égal!*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VIII.

Je t'ai vu mon sujet; *j'ai marché souveraine*
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.
LA HARPE, *le comte de Warwick*, act. I, sc. I.

Avec quelle heureuse hardiesse l'immortel Racine n'a-t-il pas employé ce verbe *marcher* dans la première scène du quatrième acte d'*Athalie* :

Quel est ce glaive enfin qui *marche* devant eux ?

« *Le glaive qui marche* est, dit Geoffroy, une de ces expressions neuves trouvées par Racine, et dont l'audace est si naturelle et si heureuse, qu'elle ressemble moins à des métaphores qu'au mot propre. »

MARÉCAGE. *n. m.* Terre dont le fonds est humide et bourbeux. *Syn.* Marais. *Epit.* Froid –, frais –, humide, impur, fangeux, bourbeux.

Le *marécage* impur chargé d'exhalaisons.
LÉONARD.

Et caché dans les joncs d'un fangeux *marécage*,
J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

MARÉE. *n. f.* Flux et reflux de la mer. Ce mot est familier. *V.* FLUX, REFLUX.

MARGUERITE. *n. f.* Petite fleur blanche. *Syn.* Pâquerette. *Epit.* Blanche, émaillée, printanière, humble –, modeste; fille des prés, de la prairie. Un poète a dit en parlant de cette fleur :

Vois ce cercle d'argent qui borde ce fond d'or.

Gentille *marguerite*,
Aux points d'or, aux lames d'argent.
DUCIS.

La simple *marguerite* étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, le Printemps.

Et l'humble *marguerite* à des lits de verdure
Prêtant le feu pourpré d'une riche bordure.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. II.

Reine de nos dernières fleurs,
Du soleil superbe rivale,
Déja la *marguerite* étale
L'émail de ses vives couleurs.
DUAULT.

M. Duault parle de la *reine marguerite*, plante dont la fleur est très-belle, et fait en automne le principal ornement des jardins.

LA PETITE MARGUERITE.

Toi qui de l'innocence
As toute la fraîcheur,
Délices de l'enfance,
Dont tu semblés la sœur,
Marguerite fleurie,
Honneur de nos vallons,
Comme dans la prairie
Brille dans mes chansons.
. . . .
Des mains de la nature,
Échappée au hasard,
Tu fleuris sans culture
Et tu brilles sans art.
Telle qu'une bergère,
Oubliant tes appas,
Comme elle tu sais plaire,
Et ne t'en doutes pas.

Souvent la pastourelle,
Loin de son jeune amant,
Se dit : m'est-il fidèle ?
Reviendra-t-il constant ?.....
Tremblante elle te cueille;
Sous son doigt incertain
L'oracle qui s'effeuille
Révèle son destin.
. . . .
Oh ! combien j'idolâtre
Ce joli bouton d'or,
Qui de rayons d'albâtre
Couronne son trésor !
. . . .
Fille de la prairie,
Fuis toujours les jardins.
Songe que l'on préfère
Dans son modeste atour
La naïve bergère
Aux nymphes de la cour.
CONSTANT DUBOS, *les Fleurs*, idylles morales.

MARI. *n. m.* Il est du style familier.

... Ce que le soldat, de son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit;
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère;
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son *mari*, son chef, son seigneur et son maître.
MOLIÈRE, *l'École des Femmes.*

V. ÉPOUX.

MARIAGE. *n. m.* (*ma-ri-a-ge*). Union d'un homme et d'une femme par le lien conjugal. *Syn.* Hymen, noces, épousailles. Ces deux derniers sont, ainsi que mariage, du style familier. *Epit.* Légal, légitime, indissoluble, assorti, solennel, contracté, consommé, rompu, cassé, dissous, illicite, incestueux. *Périph.* Le lien nuptial, conjugal; l'union conjugale, la chaîne nuptiale, les nœuds de l'hyménée, la foi du mariage (Voltaire).

Junon présidait aux mariages, et dans les cérémonies nuptiales on lui adressait des vœux, et on lui faisait des sacrifices.

O toi qui de l'hymen défends les sacrés nœuds,
O Junon! puissante déesse!

Reçois notre enceus et nos vœox,
Et que jusqu'à tou trône ils s'élèveot sans cesse.
LAMOTTE.

. . . . Les fleurs parent l'autel;
Le cierge saint poor les époux s'allume;
Le chant d'hymen s'élève, l'eucens fume;
Et les serments sont écrits dans le eiel.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. I.

V. HYMEN.

MARIÉ. *n. m.* MARIÉE. *n. f.* Celui, celle qui est tout nouvellement marié. Ces termes sont familiers, aussi pour exprimer une nouvelle *mariée* Barthe a-t-il dit:

... Celle dont hier la main tremblaute et pure
Aux autels de l'hymen suspendit sa ceinture.
Fragment du IIIe chant de l'Art d'aimer.

MARIER. *v. tr.* (*ma-ri-é* devant une consonne). Unir un homme et une femme par le lien conjugal. Ce mot au propre est familier, et dans le style élevé on le remplace par une périphrase : allumer le flambeau d'hyménée, l'hymen a joint leurs destinées ; pour *se marier*, on dira : à un époux, à une épouse joindre sa destinée ; de l'hymen subir le joug ; promettre la foi conjugale.

Tous deux aux lueurs du flambeau
Que d'une main pudique agite l'Hyménée,
Ils serrent pour jamais sa chaîne fortunée.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

Et lui (le prêtre), levant les mains sor les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du eiel le saint nœud qui les lie.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Été.

L'hymen a préparé la pompe triomphale :
Pour elle (poor la jeune fille) il embellit la robe nuptiale,
Et par l'anneau béni consacrant ses désirs,
Lui fait d'un saint devoir le plus doux des plaisirs.
DESAINTANGE, *la Suppression des Cloîtres.*

Marier se prend aussi au figuré dans le sens de joindre, d'accorder ; et alors on dit *marier une chose à* ou *avec une autre*, et même *marier une chose et une autre*. Il est beau en ce sens, et peut paraître dans tous les styles.

Aux sons harmonieux de sa lyre touchante
Mariant les accents de sa voix gemissante.
DULARD, trad. de l'*Épisode d'Aristée.*

L'homme, à peine arraché des antres et des bois,
Au son des instruments sut *marier sa voix*.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Hiver.

Ah ! jouis du présent, et viens sous cette treille,
Aux roses de ton front *mariant les parfums*,
Dans des flots de liqueur vermeille
Noyer le noir essaim des soucis importuns.
DEVISMES.

Savoir *à l'agrément marier la raison*,
C'est l'œuvre du génie. . . . .
CHAUSSARD.

Au jeune et tendre ormeau la vigne *se marie.*
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Il lui remet son glaive où l'art industrieux,
Qui du grand Lycaon éternisa la gloire,
Dans la Crète, *avec l'or*, sut *marier l'ivoire.*
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
DEFONTANES.

Qu'un autre, *mariant* de coupables couleurs,
Soit le peintre du vice et le pare de fleurs.
ROUCHER.

MAROTIQUE. *adj.* des deux genr. Imité de Marot. *Style marotique*, *vers marotiques*, *épître marotique*. Clément Marot, poète célèbre du 16e siècle et valet-de-chambre de François I, eut une espèce d'école deux cents ans après sa mort. La Fontaine, Amilton, J. B. Rousseau, Voltaire, épris de cet aimable enjoûment, de ce gracieux badinage et surtout de cette naïveté fine et délicate qu'on remarque dans cet ancien poète, imitèrent sa manière dans des poésies badines ; ils eurent eux-mêmes un grand nombre d'imitateurs plus ou moins heureux, en sorte que ce ne fut que vers le milieu du dix huitième siècle, et lorsque la langue dès longtemps fixée était devenue si différente de celle de Marot, que vint la mode de ce qu'on appèle le *marotisme*.

« Le style *marotique*, dit M. La Harpe, employé avec choix et sobriété dans les genres qui le comportent, tels que le conte, l'épigramme, l'épître badine et tout ce qui tient au genre familier, contribue à la naïveté et à la précision. La Fontaine en a fait usage avec succès dans ses Contes, et l'a judicieusement exclu de ses Fables où la morale et la raison n'admettent point cette bigarrure, et où les animaux qu'il introduit devaient parler la même langue. Voltaire s'en est servi de même avec ce goût exquis qui savait distinguer les nuances propres à chaque sujet. Le style *marotique* permet de retrancher les articles et les pronoms, comme on les retranchait au temps de Marot, ce qui donne à la phrase un tour plus vif. Il permet une espèce d'inversion qui ne va pas au style sérieux, et quelques constructions anciennes que notre langue empruntait du latin, avant qu'elle eût une syntaxe régulière. Ces formes vieillies ont l'avantage de nous rappeler le premier caractère de notre langue, qui était la naïveté ; et d'ailleurs tout ce qui est ancien prend à nos yeux un air de simplicité,

parce que l'élégance est moderne. » *Cours de Litt.*, t. VI, p. 158.

Mais cet auteur judicieux ajoute à la p. 161, qu'il ne faut jamais rajeunir les vieux mots que quand l'oreille les adopte...., que ceux que leur dureté a fait tomber en désuétude ne peuvent jamais renaître. En dernière analyse, il convient de ne parler la langue du quinzième siècle, comme l'observe encore ce sage littérateur, que de manière à être entendu du nôtre.

Le style *marotique* consiste, 1°, dans l'emploi de quelques mots vieillis; 2°, dans la suppression des adjectifs *le*, *la*, *les*, *un*, *une*; 3°, dans la suppression des pronoms personnels, *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, *ils*; 4°, dans des inversions particulières à ce genre; 5°, dans l'admission de quelques constructions anciennes que le marotisme a conservées à cause de leur naïveté ou de leur concision.

Mon dessein n'est pas de donner ici le dictionnaire de tous les mots vieillis qui peuvent entrer dans le style marotique; il suffit d'en indiquer plusieurs, tels que *adonc*, *ains*, *altercas*, *challoir*, *châtel*, *cil*, *devis*, *deviser*, *émoi*, *ja*, *las!* *liesse*, *los*, *onc*, *ne* pour *ni*, *soulas*, *souvenance*, et de renvoyer, pour l'explication et les exemples, le lecteur à chacun de ces mots.

Quoique les mots *jaçoit* pour quoique, il *affiert* pour il convient, et une infinité d'autres aient été employés par Marot, ils ne pourraient être hasardés aujourd'hui par ceux même qui veulent imiter ce poëte, par la raison que ces termes ne seraient plus entendus.

Suppression des adjectifs le, la, les, un, une :

Verres châtel (*un* château) sis à dextre de l'onde,
Qui parron n'a, ne superbe escalier.
AMILTON.

Sans le prompt changement
Que fait en nous mal du gorge ou migraine (*le* mal de gorge ou *la* migraine),
Ja près de vous serais en ce moment.
DESMAHIS, *Épître à Mad.* ***.

Suppression des pronoms personnels je, tu, il, nous, vous, ils.

La pauvre bête (sa haquenée), au signe que je voi,
Dit qu'à grand' peine ira (*elle* ira) jusqu'à Narbonne,
Si me voulez (si *vous* voulez) en donner une bonne :
Savez (*vous* savez) comment Marot l'acceptera,
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.
CL. MAROT.

De Beausse et moi, criailleurs effrontés,
Dans un souper elabaudions à merveille,
Et tour-à-tour épluchions les beautés
Et les défauts de Racine et Corneille :
A piailler serions encor, je croi,
Si n'eussions vu sur la double colline
Le grand Corneille et le tendre Racine
Qui se moquaient et de Beausse et de moi.
VOLTAIRE.

Je les respecte, ils sont dieux sur la terre;
Mais ne les faut (*il* ne les faut *pas*) de trop près regarder.
Le même.

Dans ce dernier vers le mot *pas* est supprimé; quelquefois au contraire, dans les phrases interrogatives, c'est la négation *ne* qu'on sous-entend : *avez-vous pas vu?* pour *n'avez-vous pas vu?*

Inversions particulières au genre marotique :

Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits.
CH. PERRAULT, *les Souhaits ridicules*, conte.

Pas n'est besoin qu'avec plus d'énergie
J'expose ici ses prestiges divers.
PALISSOT, *la Dunciade*, ch. VI.

Point ne tomba des ailes du sommeil
Plume traçant ta rime marotique;
Mais tu la dois à l'aile poétique
De quelque cygne égayant ton réveil.
LEBRUN, *Épître V*, liv. 1.

Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.
RACINE, *Épigr. sur l'Iphigénie de Leclerc.*

Mon odorat, par vos vers éveillé,
Des autres vers *plus ne fut chatouillé.*
J. B. ROUSSEAU.

Tenez, prenez mes cantiques sacrés.
Sacrés ils sont, car personne n'y touche.
VOLTAIRE.

Sur le printemps que la belle Flora
Les champs *couverts* de diverses fleurs *a.*
CL. MAROT, *le Temple de Cupido.*

Un gros prieur *son petit-fils baisait*,
Et mignardait au matin, en sa couche,
Tandis *rôtir sa perdrix on faisait :*
Se lève, crache, esmeutit et se mouche :
La perdrix vire, au sel de broc en bouche
La dévora, *bien savait la science.*
Puis, quand il eut prins (pris) sur sa conscience
Broc de vine blanc, du meilleur qu'on élise,
Bon dieu, dit-il, donne-moi patience;
Qu'on a de maux pour servir sainte église!
Le même.

A sa Judith, Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche caissier;
Bien aise était, car le bon financier

S'attendrissait et pleurait sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur, etc.
RACINE, *Épigramme.*

Voltaire dans le *Temple de l'Amitié*, dont le ton est moitié gai, moitié sérieux, a tiré un grand parti d'une inversion marotique :

Un riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dîmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.

« S'il eût mis *fut oppressé*, l'effet du vers, dit M. La Harpe, était perdu. *Oppressé fut* marque l'étouffement avec l'hémistiche, et frappe le coup de l'apoplexie. »

Constructions anciennes et locutions vieillies conservées dans le style marotique :

De toi *n'a pas long-temps*, Amour, je me suis ris.
Ier Sonnet d'Estienne de la Boëtie à Madame de Grammont, inséré dans les *Essais de Montaigne*, tom. II.

Or, *il lui plut* le bâtard *excepter.*
VOLTAIRE, *la Pucelle*, chant IV.

Voyez, dit-elle, ami, *voici venir froidure;*
Ne vont plus oiselets s'aimer jusqu'aux beaux jours.
Or, s'aimaient comme nous, comme eux si d'aventure
Allions nous trouver sans amours.
. . . .
Oh! quel trait aign poind son cœur!
Plus n'est-il ce ruissel où l'été fraîches ondes
Doucettement baignaient *siens* membres délicats :
Plus n'est qu'un noir torrent qui ses eaux vagabondes
Fait bouillonner en grand fracas.
BERQUIN, *l'Orage*, Idylle.

Un mien valet qui du soir était ivre.
VOLTAIRE, *la Bastille*, petit poème.

Cette culotte *est mienne;* et je prendrai
Ce qui *fut mien* où je le trouverai.
Le même, *la Pucelle*, ch. III.

Remarquons que le vers de cinq pieds, qui, comme l'a observé M. La Harpe, a pour ainsi dire une allure familière, semble se prêter plus que tout autre au style marotique, et d'autant plus que c'était le vers que Marot employait le plus volontiers. Ici l'enjambement d'un vers à l'autre non-seulement est permis, mais il peut même contribuer à la grâce et à l'agrément.

MADRIGAL *en style marotique.*

Cœur qu'amour guette afin de le surprendre,
Disent aucuns, se trouble et n'est point coi,
Adonc palpite, on ignore pourquoi,
Et quand palpite, est bien près de se rendre.....
O douce Églé, ne sais pas quand te voi,
Si vois Amour, ains ton regarder tendre
Fait palpiter mon cœur tout malgré moi.
JAME.

ROMANCE *en style marotique.*

Autre n'aurai fut la devise
Du bon Philippe au cœur accort :
Plein de los et de galantise
Quand établit la toison d'or,
En serrant ès main d'Isabelle
Nœud plus doux encor que sacré,
Ah! se dit-il, épris d'icelle,
Autre n'aurai.
. . . .
Ne sommes plus aux Hespérides,
Où d'Euxin affrontant le bord,
Là, fiers dragons, de sang avides,
Gardaient toison ou pommes d'or.
Pour gardien rien que cœur fidèle,
Se dit Philippe enamouré,
Près de fleur si gente et si belle,
Autre n'aurai.
PRÉVOST D'IRAY.

Je regrette que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas d'insérer en entier cette pièce dont le ton est si vrai et si tendre.

MAROTTE. *n. f.* Espèce de sceptre qu'on met entre les mains de Momus et de la Folie. La marotte se termine par une tête coiffée d'un capuchon bigarré de différentes couleurs et garni de grelots. *Epit.* Grotesque, ridicule, bizarre, folâtre.

Marotte se dit figurément et familièrement de l'objet de quelque affection déréglée. *Il est coiffée de cette femme, c'est sa marotte. Il est coiffé d'une telle opinion, c'est sa marotte. Chacun a sa marotte. A chaque fou plaît sa marotte.* Acad.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là!

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois *sa marotte est la vôtre.*
PIRON, *la Métromanie*, act. V, sc. 4.

MARRONIER. *n. m.* (*mâ-ro-nié* devant une consonne). Arbre qui porte les marrons.

Ici, des *marroniers* les hautes avenues
S'arrondissent en voûte et nous cachent les nues.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

MARS. *n. pr. m.* (*mars* en faisant sonner le *s* même devant une consonne). Dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon, ou, selon d'autres, de Junon seulement. « Junon, jalouse de ce que Jupiter avait fait sortir Pallas de son cerveau, résolut d'aller en Orient chercher les moyens de devenir mère sans le secours de son mari. Fatiguée de la route,

elle se reposa près du temple de Flore qui lui demanda le sujet de son voyage. L'ayant appris, elle lui montra une fleur qui croissait dans les champs d'Olène, et dont le seul attouchement produisait cet admirable effet. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Audacieux, fier, intrépide, furieux, indomptable, implacable, homicide, inhumain, sanguinaire, redoutable.

Périph. Le fils de Junon, le dieu de la Thrace, le dieu de la guerre, le dieu des combats, le dieu qui préside aux combats, le dieu des guerriers.

Les rangs sont tout-à-coup renversés sur les rangs,
Et l'homicide *Mars*, sur les corps expirants,
Imprime de son char la roue ensanglantée.

DUPUY-DES-ISLETS.

Quand la tendre Cypris et *le fier dieu de Thrace*,
D'imperceptibles nœuds l'un et l'autre entoures,
Furent à tout l'Olympe en spectacle livrés.

DOLARD, trad. de l'*Episode d'Aristée.*

Ce mot entre dans beaucoup de périphrases poétiques, par exemple, on dit, en vers, *les jeux de Mars* pour les combats; *les champs de Mars* pour le lieu où se livre une bataille; *les travaux de Mars* pour les travaux de la guerre; *le métier de Mars* pour le métier de la guerre, la profession des armes; *l'école de Mars* pour l'apprentissage de la guerre; *les enfants, les nourrissons, les favoris de Mars*, pour les guerriers.

Panthoüs, Anténor, jadis guerriers fameux,
Que Mars n'appelle plus à *ses horribles jeux.*

AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

C'est alors que mon bras, propre *aux travaux de Mars*,
Pouvait combattre Hector, et le vaincre peut-être.

Delille a dit en parlant de l'âne :

Pour lui *Mars* n'ouvre point *sa glorieuse école* :
Il n'est point conquérant, mais il est agricole.

PORTRAIT DE MARS.

Tel des sommets de la Thrace
Descend *Mars* dans sa fureur;
Ses yeux lancent la menace
Et son casque la terreur;
Son souffle allume la guerre,
Son char dévore la terre,
La Mort guide ses coursiers;
Et Bellone échevelée,
Dans la sanglante mêlée
Presse le choc des guerriers.

LEBRUN, *Ode XIV, au Soleil*, liv. 3.

Là, d'un fier coloris *Mars* est représenté
Poussant dans les combats son char ensanglanté.
Son front cruel et sombre annonce le carnage.
La Mort, l'affreuse Mort, l'Épouvante, la Rage,
Précèdent ses coursiers écumants et fougueux.
Sur son casque de fer un dragon tortueux
Semble vomir au loin la flamme et la fumée.
Autour du dieu sanglant vole la Renommée.
Sa détestable sœur, Bellone, à ses côtés
Marche, s'élance, court à pas précipités,
Et, secouant les feux de sa torche infernale,
De son barbare frère est la digne rivale.
Tous deux d'un vain laurier se disputent l'honneur :
Bellone a plus de rage, et *Mars* plus de valeur.

COLARDEAU, *le Temple de Gnide*, ch. I.

« On représente *Mars* sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique et d'un bouclier; tantôt nu, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules; quelquefois barbu, mais le plus souvent sans barbe; quelquefois avec le bâton de commandement à la main, et portant sur la poitrine une égide avec la tête de Méduse. On le voit aussi sur un char traîné par des chevaux fougueux qu'il conduit ou laisse diriger par Bellone. »

NOEL, *Dict. de la Fable*

V. JANUS, temple de Janus.

MARS. *n. m.* (même prononciation que le précédent). Le troisième mois de l'année. C'est dans ce mois que le soleil entre dans le signe du Bélier. *V.* ce mot.

Lorsque vers le *Bélier* le soleil de retour
Ramène en nos climats le printemps et l'amour.

CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Le mois de *mars*, ayant été consacré par les Romains au dieu de la guerre, retient le nom de ce dieu.

« Ce mois était symbolisé par un homme vêtu d'une peau de louve, allusion à la nourrice de Rémus et de Romulus. Les modernes l'ont représenté dans une contenance fière et coiffé d'un casque, vêtu d'un habit de couleur tannée, image de la terre encore privée de sa parure. Le bélier lui a été donné pour signe, parce que, dit-on, cet animal est fort par devant et faible par derrière; symbole du soleil dont la chaleur, faible d'abord, s'accroît progressivement. La guirlande qui entoure le signe, indique la première verdure, et un bœuf qui laboure annonce les semailles qui se font en ce mois. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

MARSYAS. *n. pr. m.* (*mar-ci-as*, le *s* est sonore même devant une consonne). Le satyre Marsyas osa défier au combat de la flûte le dieu de l'harmonie. Apollon, pour punir ce rival téméraire, le fit écorcher vif. Les pleurs que les satyres et les nymphes donnèrent à la mort de Marsyas furent si abondants, qu'ils formèrent un fleuve qui conserve le nom

de cette malheureuse victime de la vengeance du dieu des vers. *Epit.* Imprudent, téméraire, présomptueux.

On se rappèle encor le sort de *Marsyas*,
Puni d'un vain défi par un cruel trépas.
Quel supplice! criait le malheureux satyre.
Ah! pourquoi, dieu vainqueur, veux-tu qu'on me déchire!
Ah! périsse à jamais et mon art et mon chant!
Pardonne, dieu des vers; mon crime est-il si grand?
Il crie; on le déchire, et son supplice effraie.
Dépouillé de sa peau, son corps n'est qu'une plaie.
Son sang à longs ruisseaux coule de toutes parts.
Le tissu de ses nerfs afflige les regards.
Vous auriez pu compter ses fibres transparentes,
Ses muscles découverts, ses veines palpitantes.
Les demi-dieux des bois, des monts et des vergers,
Les nymphes, les sylvains, les faunes, les bergers,
Les satyres surtout le pleurèrent ensemble.
Humide de leurs pleurs, la terre les rassemble,
Et forme un nouveau fleuve, au cours limpide et clair,
Et qui va sous son nom se perdre dans la mer.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. VI.

Sorin a employé ce mot comme nom commun, et l'a pris comme synonyme de sots, d'ignorants :

A mépriser cet art (l'art des vers) les sots trouvent leur compte;
Mais, grâce à la raison, je n'ai point partagé
Des *Marsyas* du temps l'ignorant préjugé.
Épître à M. de Castera, sur les détracteurs de la poésie.

MASSUE. *n. f.* (*ma-sue*). Sorte de bâton noueux beaucoup plus gros par le bas que par le haut. *Epit.* Noueuse, lourde, pesante, énorme, redoutable, homicide, puissante. C'est l'arme que l'on met dans la main d'Hercule. « La massue, dit M. Noël, est le symbole ordinaire de ce héros. Après le combat des géants, il consacra la sienne à Mercure. Elle était d'olivier sauvage, prit racine, et devint un grand arbre. On donne aussi quelquefois la massue à Thésée... » *Dict. de la Fable.*

Il (Hercule) pose sa *massue*, il détourne les yeux,
Écrase de son pied l'animal odieux.
RICARD.

MAT. *n. m.* (*mâ*, le *t* ne se prononce que devant une voyelle). Pièce de bois qui sert à porter les *voiles* d'un vaisseau, d'une galère, etc. On dit par métonymie les *mâts*, comme on dit les *voiles*, pour les vaisseaux mêmes. *Epit.* Haut, élevé, poli, robuste, flottant, effilé, élancé, rompu, brisé. — Victorieux, triomphants, lointains, attendus, inespérés. *Périph.* Des mâts les têtes flottantes, les têtes couronnées.

Ce sapin sur la nef en colonne élevé,
Bravera les autans, et le flot soulevé.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Le Nil au loin roulant sous des forêts de *mâts*.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. III.

Le flot lance les *mâts*
Destinés à voguer vers de lointains climats.
Le même, *l'Homme des champs*, ch. II.

. . . . . Son ami dont les soins éclairés
Ramenèrent au port ses *mâts* inespérés.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. VIII.

Pour animer les eaux l'art encor n'a-t-il pas
Le flottant appareil des voiles et des *mâts?*
DELILLE.

MATELOT. *n. m.* (*ma-te-lo* devant une consonne). *Syn.* Nocher, nautonnier. (Ces deux premiers semblent appartenir plus particulièrement à la langue poétique, et la prose n'en fait usage que dans le style noble.) Marin, marinier, batelier (ces trois derniers sont familiers). *Epit.* Intrépide, hardi, ardent, laborieux, expérimenté, prudent, actif, pâle, tremblant.

Des obstacles vainqueurs, de hardis *matelots*,
Dominateurs des mers, et souverains des flots,
De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à l'ourse,
Promènent des vaisseaux dont l'art règle la course.
DULARD.

Et de leurs bras nerveux nos ardents *matelots*
Font écumer la mer et bouillonner les flots.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

MATERNEL, ELLE. *adj.* Le sein maternel, l'amour maternel. Il suit ordinairement le nom; on peut en vers le faire précéder, en consultant l'oreille et l'analogie.

. . . . . . L'enfant verse des larmes,
Saute au cou de sa mère, et sent de quel retour
On doit payer le *maternel* amour.
L. AUBERT, *les deux Poules*, fable.

Maternel s'emploie aussi au figuré pour désigner ce qui appartient aux lieux qui nous ont vus naître : *la langue maternelle*, *le sol maternel*; en vers, en parlant de l'étable où des agneaux sont nés, on dira, *l'étable maternelle*, et de la tige qui porte une plante, une fleur, *la tige maternelle.*

L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur *sol maternel* vont mêler leur débris.
DELILLE, *les Géorgiques françaises.*

Tel un frêle hyacinthe, enfant chéri de Flore,
Par un doigt virginal moissonné dès l'aurore.
. . . .
Mais, languissant, il baisse une tête affaiblie
Loin du *sol maternel*, aliment de sa vie.
GASTON.

MATIÈRE. *n. f.* (*ma-tiè-re*). Substance impénétrable et susceptible de toutes sortes

de formes. *Epit.* Permanente, stable, solide, pesante, brute, informe, modifiée, éthérée, ignée.

La nature est sans cesse uniforme et nouvelle:
Le monde est passager, la *matière* éternelle.
DESAINTANGE.

Matière, ce dont une chose est faite. Le bois, la pierre, etc., sont la *matière* dont on fait les bâtiments.

La matière dont une chose est faite se prend souvent en poésie pour la chose elle-même, c'est ainsi que *l'airain* se dit pour une cloche, une cuve, un canon; le *bronze*, *le marbre*, pour une statue; le *fer* pour un poignard, une épée ; la *fougère* pour un verre; le *lin* pour une robe, une chemise ; le *chanvre* pour une corde, un câble ; le *buis* pour un peigne, un sabot (jouet d'enfant); l'*ivoire* pour une bille. *V.* ces mots. La *plume*, le *duvet*, se prend pour un lit composé de plume, de duvet, pour un lit tendre et moelleux :

Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le *duvet* une heureuse indolence.
BOILEAU.

Delille a dit, en parlant de Didon: *sa pourpre* pour sa robe de pourpre :

Pour elle se courbant en agraffe brillante,
L'or rassemble les plis de sa *pourpre* flottante.
Trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

MATIN. *n. m.* (*ma-tein*). La première partie du jour. *Syn.* Point du jour, aurore, matinée. *Epit.* Naissant, pur, frais, humide de rosée, éclatant, brillant, vermeil. *Périph.* L'aube matinale, les feux du matin, la fraîcheur du matin, le lever de l'aurore, le réveil du jour, la douce haleine du matin, le flambeau du matin, les roses du matin (Colardeau).

... Devançant ses feux, *le flambeau du matin*
Jète, au sein des vapeurs, un rayon incertain.
LAYA.

Le lis tout éclatant *des feux purs du matin.*
MICHAUD.

. . . . . . L'aurore, étincelante et pure,
Des roses du matin colorait la nature.
COLARDEAU.

L'œil du matin verra tous les apprêts.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. II.

Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille.
RACINE, Hymne trad. de *Aurora jam spargit polum.*

C'est au temps où l'aurore, annonçant le soleil,
Découvre à l'orient son visage vermeil.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Soit quand la nuit revient, soit lorsque le soleil
Prête ses feux naissants à l'orient vermeil.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. VI.

L'astre du monde ouvrait encore à peine
Dans l'orient son palais de vermeil.
MALFILATRE.

Mais le jour reparaît à l'horizon vermeil,
Et déja les chrétiens s'arrachent au sommeil.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivr.*, ch. I.

Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux.
Le règne du travail commence.
DE BERNIS.

L'aurore cependant au visage vermeil
Ouvrait dans l'orient les portes du soleil;
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VI.

Dès qu'aux portes des cieux les heures vigilantes
Ont remis au soleil ses rênes éclatantes,
Et que des premiers feux de son char échappés,
Au bout de l'horizon les sommets sont frappés.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Du matin jusqu'au soir, est une expression commune. Léonard l'a remplacée par une périphrase :

Dès la naissante aurore,
Jusqu'au temps où la nuit recommence son cours.

Pour dire *il était sept heures du matin*, Lebrun a employé cette périphrase :

. . . . Déja l'heure au timbre d'argent,
. . . .
Avait frappé sept fois les portes du matin.

DESCRIPTION DU MATIN.

L'air était calme et le ciel pur;
L'astre brillant qui nous éclaire
Lançait déja sur l'hémisphère
Des torrents de pourpre et d'azur;
La nature à peine éveillée
Semblait sourire à son auteur,
Et sur la prairie émaillée
Zéphyr volait de fleur en fleur;
C'était l'instant qui suit l'aurore;
Tout annonçait un jour serein;
Sur l'herbe l'on voyait encore
Briller les perles du matin.
Une mer de brouillard s'étendait sur la plaine,
Et le sommet des longs coteaux,
Qu'aux rayons du soleil on distinguait à peine,
Comme une île au lointain semblait sortir des eaux.
. . . .
. . . .
AMALRIC, *imitation de la Matinée d'automne de Gessner.*

V. AURORE, JOUR.

« On représente le matin sous la forme d'un jeune homme ailé, planant dans les airs, et ayant une toile sur la tête; il verse d'un vase des gouttes d'eau, image de la rosée; et près de lui voltige une hirondelle. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Dans la langue poétique, on dit *le matin de la vie*, *le matin de son âge*, *de ses ans*, *de ses jours*, pour l'enfance ou la jeunesse.

Le matin de la vie appartient aux amours.
DE BIÈVRE, *le Séducteur*, act. I, sc. 5.

La fille d'Agénor, *au matin de ses ans*,
Occupait ses loisirs à des jeux innocents.
DESAINTANGE.

Voici les lieux où l'amitié craintive
Courut me déposer *au matin de mes ans*.
Mad. DESROCHES, *l'Abbaye abandonnée.*

Le matin de ses jours succède à son aurore;
D'un duvet délicat son menton se colore.
SAINT-VICTOR, *l'Espérance*, poëme.

Rosset a dit *ton premier matin*, pour ta naissance, le jour de ta naissance.

Si le noir Scorpion voit *ton premier matin*.
L'Agriculture, ch. I.

Ma vie à peine a commencé d'éclore:
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une *aurore* (un matin).
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 5.

Les poëtes appèlent le printemps *le matin de l'année.*

Printemps chéri, doux *matin de l'année.*
PARNY.

Le matin se prend en poésie comme synonyme de l'aurore, du levant, de l'orient, et en ce sens on dit *les portes du matin* comme on dit les portes de l'orient.

O soleil! . . . .
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le *matin.*
MALHERBE.

Si le char du soleil, *aux portes du matin*,
Promet à la nature un jour pur et serein.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

On appèle *l'étoile du matin*, ou *l'étoile matinale*, la planète de Vénus, autrement nommée *Lucifer.*

Déjà l'Ida s'éclaire, et de l'astre du jour
L'étoile du matin annonce le retour.
DELILLE.

MATINEUX, EUSE. *adj.* Qui est dans l'usage de se lever matin. Il ne se dit en prose que des personnes, mais en vers il se dit des personnes et des choses.

Heureux! qui, de Palès respirant tous les charmes,
Va surprendre l'Aurore à ses premières larmes,
Et, d'un pied *matineux* effleurant le gazon,
De l'oiseau qui s'éveille entend le premier son!
LEBRUN, *Élégie I*, liv. I.

Ou l'alouette aux *matineux* concerts.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. I.

MATRIMONION. *n. m.* (*ma-tri-mo-ni-on.*) Mot burlesque dont on se sert en plaisantant pour dire le mariage.

Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
Aurait ouvert l'oreille à la tentation.
MOLIÈRE, *le Dépit amoureux*, act. II, sc. 4.

MAURE. *V.* MORE.

MAUSOLÉE. *n. m.* (*mô-zo-lée*). Tombeau magnifique qu'on élève pour quelque grand personnage. On appèle aussi *mausolée* un catafalque dressé dans les églises pour le service des personnes considérables. *Mausolée* est un terme plus noble que catafalque. *Syn.* Sépulcre, tombeau. — Catafalque. *Épit.* Superbe, magnifique, somptueux, orgueilleux, funèbre, froid-, antique.

Il est une hauteur
Où l'yeuse, croissant sur sa terre isolée,
Couvre d'un roi latin l'antique *mausolée.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

V. TOMBE, TOMBEAU.

MÉANDRE. *n. pr. m.* Fleuve de Phrygie, célèbre dans les fables des poëtes qui le font fils de la Terre et de l'Océan, et père de Cyanée. *Épit.* Tortueux, sinueux, incertain, irrésolu.

Le *Méandre* incertain, le rapide Eurotas.
LEBRUN.

Tel qu'on voit sur ses bords frais et voluptueux
Se jouer le *Méandre* en replis tortueux;
De sa source à la mer, de la mer à sa source,
Un doux caprice égare et promène sa course;
Et le flot qui remonte au flot qui redescend,
Livre, sur son passage, un combat innocent.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Le grand nombre de sinuosités du fleuve *Méandre* a fait donner, par allusion, ce nom aux détours, aux sinuosités des fleuves, des rivières, des ruisseaux, et par extension à tout plan qui présente divers circuits. Ce mot en ce sens appartient exclusivement à la langue poétique.

Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce *Méandre* (ce ruisseau),
Dans ce moment
Un bain charmant
Voit sans mystère,
Sans ornement,
Et la bergère
Et son amant.
BERNARD, *le Hameau*, idylle.

Tel un ruisseau, charmé de sa rive opulente,
En *Méandres* d'azur roule une onde plus lente.
CHAUSSARD.

Rosset, en parlant des bordures de buis qui dessinent les sinuosités de nos parterres, a dit :

La France la première. . . . .
D'un *meandre* de buis inventa la bordure,
D'un gazon façonné disposa la parure.
L'Agriculture, ch. IV.

MÉCANIQUE. *n. f.* La partie des mathématiques qui a pour objet la nature des forces mouvantes, et l'usage des différentes machines qui servent à mouvoir les corps. *Epit.* Savante, industrieuse, utile, précieuse. *Périph.* L'art d'Archimède, l'art d'Archytas.

Cet art qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vitesse,
Asservit à ses lois et l'espace et le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde et les vents.
DELILLE, *Épître à M. Laurent.*

Chez les poètes un mécanicien est un autre, un nouvel *Archymède;* c'est ainsi que Delille, dans son épître à M. Laurent, lui dit :

Archimède nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la nature imites ses ressorts, etc.

En parlant du machiniste de l'opéra, M. Chaussard a dit :

Et d'*un autre Archytas* l'effort industrieux
Nous ouvre, à ton signal, les enfers et les cieux.
Poétique secondaire, ch. IV.

MÉCÈNE ou MÉCÉNAS. *n. pr. m.* (Le *s* sonne même devant une consonne.) Ce favori d'Auguste, cet ami de Virgile et d'Horace, qui lui-même maniait aisément la lyre, mérita, par la protection qu'il accordait aux sciences et aux arts, que son nom devînt commun, et désignât dans la postérité un ministre, un courtisan qui attire les bienfaits du prince sur ceux que les muses regardent d'un œil favorable, ou même un homme qui encourage les sciences, les lettres et les arts par estime pour ceux qui les cultivent. *Epit.* Docte-, savant, délicat, généreux, libéral, noble-, illustre, heureux, voluptueux. *Périph.* Le favori d'Auguste, le noble ami d'Horace, le protecteur des arts.

L'heureux *Mécène* était le favori
Du dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtent la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois, réveillant sa mollesse,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme Lafare il chantait la paresse.
VOLTAIRE, *Lettre IV* (1717).

Mais sans un *Mécénas* à quoi sert un Auguste ?
BOILEAU, *Satire I.*

L'Horace des Français, le Sophocle et l'Homère,
Cher à plus d'un *Mécène*, aimé des plus grands rois,
Successeur de Chaulieu, de Ninon légataire,
Vécut en philosophe à l'ombre de ces bois.
MAILLET, *Hommage à Voltaire* (1787).

Dans le genre sérieux, *Mécène* est le mot dont les poètes doivent se servir ; mais, dans le style familier ou badin, ils ont le choix entre *Mécène* et *Mécénas*.

Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place
Avec Auguste et *Mécénas*.
VOLTAIRE, *Lettr. en vers et en prose*, let. Ire (1717).

MÉCHANT, ANTE. *adj. Syn.* Mauvais, malin, malicieux, malfaisant, nuisible, préjudiciable, inique, injuste. — Misérable, défectueux, corrompu, usé. Cet adjectif a souvent des sens différents s'il précède ou s'il suit le nom qu'il modifie : de *méchants* vers sont des vers mal faits, des vers pitoyables; des vers *méchants* sont des vers où il y a de la malignité.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un *méchant* écrivain.
BOILEAU.

On fait de plate prose et de plus *méchants* vers.
COLLIN-D'HARLEVILLE, *l'Optimiste*, act. III, sc. 9.

Méchant se prend aussi comme nom dans la signification d'un homme d'un mauvais caractère, ou même d'un homme corrompu, d'un homme vicieux.

J'abhorre les *méchants*,
Leur esprit me déplaît, comme leur caractère.
GRESSET, *le Méchant.*

En ce sens il ne s'élève pas jusqu'au style noble, et, si Racine s'en est servi plusieurs fois, remarquons que ce n'est que dans des tragédies tirées de l'Écriture sainte où ce mot se prend dans une acception particulière, ainsi qu'il est dit ci-dessous.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des *méchants* arrêter les complots.
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les *méchants* s'élever ?
Le même, act. II, sc. 9.

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du *méchant* l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
Le même, même scène.

Aux conseils des *méchants* ton roi n'est plus en proie.
Le même, *Esther*, act. III, sc. 7.

« *Méchant* au vocatif ne se dit que dans le style badin et par un reproche léger à celui qui a fait quelque petite malice.

Va, *méchant*, tu joûras tout le temps de ta vie.
De Cailly.

Il n'est plus du beau style dans l'usage actuel. Racine fait dire par Jocaste à Créon :

N'en doute pas, *méchant*, ils vont venir tous deux,
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

Mais il ne l'employa plus que dans Athalie, où Josabet dit à Mathan : *Méchant*, c'est bien à vous, etc.

M. Racine le fils justifie son père, en disant que ce mot se retrouve dans cette pièce, comme étant du style de l'Écriture qui nomme *méchants* les ennemis de Dieu; mais il convient que ce mot n'est plus d'usage dans le style noble. »

Féraud, *Dict. crit. de la Langue franç.*

MÈCHE. *n. f.* Ce mot familier a besoin d'encadrement pour entrer dans le style soutenu. *Epit.* Enflammée, allumée, lumineuse, onctueuse, soufrée, émoussée, pétillante. — Perfide, cachée, éventée, découverte.

Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt au brasier d'une *mèche* enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Boileau, *le Lutrin*, ch. III.

. . . . La *mèche* en feu dont la clarté s'émousse
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse
Delille.

En parlant de la mèche préparée pour mettre le feu à la mine, Delille a dit :

. . . . Bientôt le long de la *mèche* perfide
Le feu glisse et s'avance en dévorant son guide.
Les trois Règnes de la nature, ch. I.

. . . .
On vit approcher deux pirates,
Grand bruit au fort; le tambour bat;
A ses bronzes (canons) court le soldat,
Portant la *mèche* en spirale alongée.
Lemontey, *le Nid de l'hirondelle*, fable.

MÉCHEF. *n. m.* On a dit autrefois *chef* pour fin, delà *méchef* pour mauvaise fin, malheur, accident fâcheux, mésaventure.

. . . . . Le pis de leur *méchef*
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef.
La Fontaine, *les Rémois*, conte.

Non jamais l'homme heureux n'espère
De se voir tomber en *méchef*.
Ronsard, *Ode sur les Misères des hommes.*

Ce mot n'est plus aujourd'hui que du style très-familier.

MÉCONNAITRE. *v. tr.* Proprement ne pas connaître, ne pas reconnaître; au figuré et plus ordinairement ne pas vouloir avouer, ne pas vouloir reconnaître par mépris, par dédain, par orgueil. *Syn.* Renier, désavouer, renoncer, oublier.

Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il *méconnaître?*
Racine, *Iphigénie.*

Pour le prix de mes soins j'ai la douleur amère
De trouver un enfant qui *méconnaît* sa mère.
Boursault, *Ésope à la cour*, act. III, sc. 7.

Il s'emploie avec le pronom personnel en parlant d'un parvenu que la fortune rend impertinent.

De ce lieu Philémon partit à demi-nu.
Bien suivi, bien couvert le voilà revenu :
Je ne le connus point dans cette pompe extrême :
Qui ne l'aurait pas méconnu ?
Il *se méconnaît* bien lui-même.
De Cailly.

Il est beau dans le style noble, dans la simple signification de ne pas connaître.

Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que *méconnaîtrait* l'œil même de son père.
Racine, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Jeune, et dans l'âge heureux qui *méconnaît* la crainte.
Voltaire, *OEdipe*, sc. 1.

« Il est bien vrai, dit La Harpe, que *méconnaître* signifie proprement *ne pas reconnaître*, et non point *ne pas connaître*. Mais en poésie cette hardiesse n'est qu'une figure heureuse, et qui offre à l'imagination un sens clair et vrai; ce qui est la plus sûre épreuve de toute figure. La poésie qui anime tout, peut offrir le danger aux yeux d'un jeune homme ardent et fougueux qui ne le *reconnaît* pas, et alors *méconnaître la crainte* n'est autre chose que méconnaître le danger : c'est une espèce de métonymie très-belle et très-permise, parce que tout le monde la saisit du premier coup-d'œil. Sans doute on ne pourrait pas s'exprimer ainsi en prose, et c'est pour cela même qu'on sait gré au poète d'être plus hardi et plus fort que le prosateur, sans être moins clair. L'auteur d'OEdipe (cédant à ceux qui lui reprochèrent cette expression) a mis à la place :

Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.

vers faible qui remplace un vers fait de verve. »

Cours de Littérature, tom. IX, pag. 16.

MÉDECIN. *n. m.* (*mé-de-cein*). Il est familier. Dans le style plaisant et surtout satirique, un Esculape se dit pour un mé-

decin. *V.* Esculape. *Épit.* Docte, savant, prudent, attentif, réfléchi, sage, habile, expert, prompt -, hasardeux, hablcur, lugubre, sinistre. *Périph.* Un prêtre d'Hygie (Ginguené); un disciple d'Hygie (Sounet); un enfant, un disciple, un prêtre d'Esculape; un prêtre du dieu d'Épidaure; un enfant, un disciple d'Hippocrate; un nouvel Hippocrate, un autre Gallien; un suppôt d'Hippocrate, un suppôt de Gallien, un suppôt de la faculté. *Suppôt* est un terme familier, et ces trois dernières périphrases ne conviennent qu'au style plaisant ou satirique.

Il (Enée) ébranle le fer brisé dans sa blessure,
Des enfants d'Esculape implore les secours,
Et son impatience a choisi les plus courts.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Cependant s'il faut déroger,
Et dormir comme un automate,
Ecoute, *moderne Hippocrate*,
Avec toi je puis m'arranger....
Barthe, *Épître à mon médecin*, sur le régime.

Un suppôt de la faculté
Assassin en titre d'office,
D'un vieil oncle ayant hérité,
Quitte son lugubre exercice.
Simoneau.

Citer d'un ton charlatanesque
Celse, Hippocrate ou Gallien;
D'un jargon où l'on n'entend rien
Déployer l'emphase burlesque;
Cracher du grec et du latin;
Longue perruque, habit grotesque:
Tout cela reuni fait presque
Ce qu'on appèle un *médecin*.

Grâce aux progrès des lumières, ce portrait ressemble plus aux médecins du temps de Molière qu'à ceux de nos jours.

MÉDECINE. *n. f.* Ce mot est familier, et les poëtes, dans le style noble, sont obligés d'avoir recours à une périphrase pour exprimer l'idée qu'il présente. *Périph.* L'art de guérir, l'art d'Esculape, l'art du dieu d'Épidaure, l'art d'Apollon, l'art cher au fils d'Apollon. *V.* Esculape. L'art d'Epidaure (Delille), l'art d'Hippocrate, l'art de Gallien, de Gallien la science suspecte (Boileau).

Il (Chiron) s'instruisait dans *l'art de guérir les humains.*
Ricard.

Savant dans *l'art que le dieu d'Epidaure*
A couronné par d'utiles succès.
Mad. la baronne de Bourdic.

Au flanc de l'infidèle il ouvre une blessure,
Telle, que *d'Apollon* prêt à le secourir
Tout l'art et les efforts ne pourraient la guérir.
Baour-Lormian, *Jérusalem déliv.*, ch. XX.

Millevoye a dit les secrets du temple d'Épidaure pour les secrets de la médecine:

Du temple d'Epidaure il ravit *les secrets.*

« *Médecine*, on la représente sous les traits d'une femme âgée, pour exprimer que l'expérience est la base de cet art. Elle tient une figure de la nature, objet continuel de ses observations; et le bâton noueux sur lequel elle s'appuie, indique les difficultés dont son étude est accompagnée. Le serpent dont la peau se renouvelle, emblême de la santé, entoure ce bâton, qui repose sur les ouvrages de Gallien et d'Hippocrate. Le coq, déja consacré à Esculape, peut être pris pour le symbole de la vigilance si convenable au médecin; la bride et le mors, aux pieds de la figure, sont celui de la tempérance indispensable au convalescent. » Noel, *Dict. de la Fable.*

MÉDÉE. *n. pr. f.* Fameuse magicienne, elle était fille d'Eétès, roi de la Colchide, et d'Hécate, qui lui apprit les secrets de son art.

Toute la nature est soumise
A ses affreux commandements,
L'enfer la favorise,
Elle confond les éléments
Le ciel même est troublé par ses enchantements.
Quinault.

Après avoir rendu vains tous les obstacles qui s'opposaient à ce que Jason se rendît maître de la toison d'or, elle s'enfuit avec ce héros chef des Argonautes. Elle tua son frère Absyrthe, et sema ses membres dans les chemins pour arrêter la marche de son père qui la poursuivait. Après diverses aventures, Médée arriva en Thessalie, rajeunit Éson, père de Jason. A l'instigation de cette magicienne, les filles de Pélias, frère d'Éson, crurent également rendre la jeunesse à leur père, en faisant bouillir ses membres avec des herbes qu'elle leur donna. Mais Pélias périt par ce cruel artifice. Jason abandonna bientôt la fille d'Eétès pour épouser celle de Créon, roi de Corinthe. Ce fut alors que Médée se livra à tous les transports de la jalousie.

Quoi! mon père trahi! les éléments forcés!
D'un frère, dans la mer, les membres dispersés!
Lui font-ils présumer mon audace épuisée!
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir?
Tu t'abuses, Jason; je suis encor la même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine, et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints.
Corneille.

Elle égorgea de sa propre main les deux fils qu'elle avait de Jason; ce qui a fait dire à Gresset:

Livrée à tes fureurs, impitoyable amour,
Une mère à ses fils a pu ravir le jour.

Méconnais-tu ton sang dans ces chères victimes,
Implacable Médée? amour, voilà tes crimes!
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisais sa main.

Enfin après avoir fait périr Creuse, sa rivale, et réduit en cendre le palais de Créon, elle échappa à la colère de Jason, en s'élevant dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés, et se réfugia dans Athènes, dout elle épousa le roi Égée.

C'est peu que dans Corinthe on ait vu mon courage
Des mépris d'un époux venger l'indigne outrage,
C'est peu que d'une cour que je remplis d'horreur
Ma fuite triomphante ait bravé la fureur :
Pour mieux jouir encor d'une entière vengeance
Je trouve une autre cour, un roi dont la puissance,
Pour m'attacher à lui me rend avec éclat
Tout ce que je perdis en suivant un ingrat.
DE LA FOSSE.

Epit. La magicienne –, l'enchanteresse –, adroite, subtile, impérieuse, impudique, impie, marâtre –, horrible, impitoyable, implacable, furieuse, inhumaine, barbare, cruelle. *Périph.* La fille d'Hécate, d'Eétès la barbare fille, d'Absyrthe l'horrible sœur, l'épouse de Jason.

Voilà *Médée* : on voit dans ses regards
Qu'elle vient d'égorger, dans sa rage homicide,
Les enfants du héros vainqueur de la Colchide.
Le comte DE VALORI.

PRÉPARATIFS DE MÉDÉE POUR UN SACRIFICE MAGIQUE.

Quand la nuit qui trois fois recommence son cours
Eut de l'orbe lunaire arrondi les contours,
Elle sort du palais, et la robe flottante,
Un pied nu, les bras nus, seule, et dans l'ombre errante,
Elle marche en silence en des lieux écartés.
Tous les hôtes des bois, des champs et des cités
Goûtaient le plein repos que la nuit donne au monde.
. . . .
Terrible, l'œil hagard, la tête échevelée,
Elle lève les bras vers la voûte étoilée,
Tourne en cercle trois fois, pousse trois cris affreux,
Trois fois de l'eau d'un fleuve arrose ses cheveux,
A demi s'agenouille, et s'écrie : ô nuit sombre,
Témoin de mes secrets confiés à ton ombre,
Étoiles, feux sacrés, qui succédez au jour,
Et toi, terrible Hécate, ô toi qui tour-à-tour
Règnes dans les enfers, au ciel et sur la terre,
Toi des enchantements déité tutélaire!
O fleuves! ô vallons! ô terre! qui produis
Les sucs qui tant de fois ont montré qui je suis,
Vents légers, lacs profonds, autres creux et funèbres,
Et vous, dieux qui des bois habitez les ténèbres,
Dieux de l'antique nuit, je vous appèle tous;
Agissez, il est temps. Je commande, et par vous
Les fleuves étonnés remontent vers leur source :
Je déchaîne les vents, ou j'enchaîne leur course :
L'onde gronde ou se calme ; et le ciel le plus pur
Se couvre d'un nuage ou reprend son azur;
Je gonfle, et fais périr les vipères beautes;
Je transporte les monts et les forêts mouvantes;
Je fais mugir la terre, et dans leurs monuments
Je ranime des morts les pâles ossements;
En dépit de l'airain sonnant pour te défendre,
O Lune! de ton char je te force à descendre;
Je fais pâlir l'aurore en visage vermeil,
Et reculer d'horreur les coursiers du Soleil.
. . . .
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VII.

MÉDIOCRITÉ. *n. f.* (*mé-di-o-cri té*). *Syn.* État mitoyen, juste milieu. — Modicité. *Epit.* Honnête, juste, sage, heureuse, tranquille, paisible, féconde, riche –, modeste.

La *médiocrité*, doux trésor de la vie,
De son modeste amant récompense l'ardeur;
Il échappe aux besoins, il échappe à l'envie,
Qui poursuit la grandeur.
GAUCHY.

Félicité rare et divine!
Malgré ma *médiocrité*,
Trois amis ne m'ont pas quitté,
Bacchus, l'Amour et ma Claudine.
HOFFMAN.

MÉDISANCE. *n. f.* « Il circule dans le monde, dit M. Rivarol, une Envie au pied léger, qui vit des conversations : on l'appèle *Médisance*. Elle dit hardiment le mal dont elle n'est pas sûre, et se tait prudemment sur le bien qu'elle sait. Quant à la Calomnie, on la reconnaît à des symptômes plus graves; pétrie de haine et d'envie, ce n'est pas sa faute si sa langue n'est pas un poignard. »

Syn. Détractation, diffamation, dénigrement. *Epit.* Impure, lâche, téméraire, hardie, sourde, ténébreuse, mystérieuse, envieuse, oisive, désœuvrée. *Périph.* Les traits de la médisance, la médisante envie, le venin de la médisance.

Là le grec né moqueur par mille jeux plaisants
Distille *le venin de ses traits médisants.*
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

La *médisante Envie* est assise auprès d'elle,
Vieil spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'évangile à la main.
VOLTAIRE, *Dict. philosoph.*, au mot *Pope*.

MÉDITATION. *n. f.* (*mé-di-ta-ci-on*). *Syn.* Application, contention, attention, réflexion, contemplation. *Epit.* Longue –, lente, savante, profonde, subtile, réfléchie, mûre –.

PORTRAIT DE LA MÉDITATION.

La *Méditation* assise et recueillie,
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,

Et son front taciturne est penché sur sa main.
Elle ne quitte point ce solitaire asile ;
Le regard incliné, la paupière immobile,
D'un invisible objet, que poursuit son ardeur,
Son œil semble de loin percer la profondeur.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

« On l'allégorise une femme assise, le front appuyé sur une main ; elle paraît penser profondément. Ses yeux fermés désignent le recueillement, et un grand voile l'enveloppe. Autour d'elle sont des livres, des figures de géométrie, etc. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

MÉDITER. *v. tr.* et *intr. Syn.* Penser, réfléchir, examiner, contempler, approfondir, consulter, délibérer. Il est une acception où ce mot est beau dans le style soutenu et surtout en poésie, c'est celle de préparer, d'essayer.

Suspendez vos travaux impatients d'éclore ;
Méditez-les longtemps, *méditez-les* encore.
DELILLE.

Immobile, il (Caton) entend la tempête qui gronde;
Il tient, en *méditant l'éternité* profonde,
Un poignard d'une main et de l'autre Platon.
Le même, *Ode à l'Immortalité.*

Déja, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
Je *méditais ma fuite* aux terres étrangères.
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 2.

Quand l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, *méditer son essor.*
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Étendu, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Tu *médites des airs* sur la flûte champêtre.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, Églogue Ire.

MÉDUSE. *n. pr. f.* Fille de Phorcus, et une des trois Gorgones. *V.* GORGONES. Méduse était d'une rare beauté, et de tous les attraits dont elle était pourvue, il n'y avait rien de si beau que sa chevelure. Une foule d'amants s'empressèrent de la rechercher en mariage, mais Neptune, épris d'amour pour elle, l'enleva et la transporta dans un temple de Minerve qu'ils profanèrent ensemble. La déesse irritée changea en affreux serpents, les cheveux de Méduse, et donna à ses yeux la force de transformer en pierre tous ceux qu'elle regardait.

Espoir de mille amants, jadis, le croiriez-vous?
Méduse posséda les charmes les plus doux.
On admirait surtout sa belle chevelure,
Des grâces de son front séduisante parure.
Neptune qui la vit, épris de ses appas,
Osa la profaner au temple de Pallas.
La déesse à l'abri de l'égide céleste,
Couvrit en rougissant son visage modeste ;
Et vengeant ses autels par Méduse souillés,
Hérissa ses cheveux d'hydres entortillés.
De ce monstre créé pour imprimer la crainte,
Depuis sur son égide elle a gravé l'empreinte.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. IV.

D'autres prétendent que Méduse, fière de sa beauté, osa se préférer à Minerve.

Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse, autant que j'étais belle;
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
QUINAULT.

Persée entreprit de combattre les trois Gorgones qui désolaient le pays voisin du jardin des Hespérides, et ce jeune héros, ayant coupé la tête de Méduse, la porta avec lui dans toutes ses expéditions. Il s'en servit pour pétrifier ses ennemis, et entre autres Atlas, qu'il changea en une haute montagne au seul aspect de cette tête redoutable. Du sang de Méduse naquit le cheval Pégase. Persée, vainqueur de tous ses ennemis, consacra à Minerve la tête de cette Gorgone, qui depuis ce temps-là fut gravée sur la redoutable égide de la déesse. *Epit.* Horrible, épouvantable, effroyable, hideuse, terrible, redoutable, cruelle, puissante, sanglante, aux cheveux hérissés de serpents. *Périph.* La fille de Phorcus, la reine des Gorgones.

MÉFAIT. *n. m.* (*mé-fè* devant une consonne). Ce nom et le verbe *méfaire* ne sont plus employés que dans le style comique ou familier. *Syn.* Délit, crime, faute, attentat, iniquité.

De ses *méfaits* je veux savoir le fil.
VOLTAIRE, *l'Enfant Prodigue*, act. V, sc. 3.

Un fabuliste adroit l'obligeante malice
Transporte aux grands enfants un pareil artifice,
Et charge devant eux de leurs propres *méfaits*
L'innocent animal, hélas! qui n'en peut mais.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, chant II.

MÉGÈRE. *n. pr. f.* Une des trois Furies. *V.* FURIES. *Epit.* Hideuse, épouvantable, odieuse, effroyable, impitoyable, cruelle, implacable.

A l'horrible clarté de cent torches funèbres
Mégère de son fouet agite les ténèbres,
Secouant devant moi ses reptiles sanglants.
Le comte DE VALORI.

Par allusion on appèle *Mégère*, mais dans le style familier seulement, une femme méchante et emportée : *c'est une mégère.*

Corneille ne devait donc pas dire :

O haines, ô fureurs dignes d'*une Mégère !*
Rodogune, act. II, sc. 4.

car il se sert alors de l'expression dans son acception figuré et familière. *Dignes de Mégère* n'aurait pas rempli son vers, mais il eût été régulier.

MÉLANCOLIE. *n. f.* Bile noire ou atrabile, en ce sens c'est un terme de médecine qui ne peut guère entrer dans la langue des poëtes; mais il signifie aussi le chagrin, la tristesse qui vient de l'excès de cette humeur ou de quelque cause morale. *Syn.* Tristesse, chagrin, rêverie, misanthropie. *Epit.* Sombre, profonde, taciturne, rêveuse, solitaire, triste, lente, langoureuse, amère, vague, douce, tendre, charmante. *Périph.* Les langueurs de la mélancolie, les noirs poisons de la mélancolie (Chaussard), le poids de la mélancolie.

D'une sombre mélancolie
Je goûte, en soupirant, *l'amère volupté.*
LEBRUN.

....*Le sombre plaisir d'un cœur mélancolique.*
LA FONTAINE.

La jeune amante alors, par l'espoir embellie,
Respire *des langueurs de sa mélancolie.*
BAOUR-LORMIAN.

La joie a ses plaisirs; mais la *mélancolie*,
Amante du silence et dans soi recueillie,
Dédaigne tous ces jeux.
LEGOUVÉ, *la Mélancolie*, poème.

Ce lieu réveille en moi de trop chers sentiments,
Et par degrés, au sein de la *mélancolie*,
Mon ame doucement tombe, rêve et s'oublie.
ROUCHER, *les Mois.*

Tendre langueur, jouissance palsible,
Trésor heureux par qui l'homme sensible
Touche au plaisir en répandant des pleurs :
Descend sur moi, douce *mélancolie;*
Viens pénétrer mon ame recueillie
Et l'abreuver de tes molles douleurs.
CONSTANT-DUBOS, *la Mélancolie*, idylle.

PORTRAIT DE LA MÉLANCOLIE.

Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle:
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidele,
Ne se plaît que dans l'ombre et dans les lieux déserts;
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers;
Toute entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié :
Son regard triste et doux implore la pitié,
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide désir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir.
LA HARPE, *Epître au comte de Schowaloff, sur les effets de la nature champêtre.*

MÊLÉE. *n. f.* Il se dit proprement d'un combat où deux troupes de gens de guerre se mêlent l'épée à la main l'une contre l'autre. *Syn.* Choc, bataille, combat. *Epit.* Rude, sanglante, affreuse, horrible, épaisse, engagée.

Leur choc de la *mêlée* a suspendu l'horreur.
Autour d'eux, leurs soldats, de crainte et d'espérance
Palpitant, sur leur glaive appuyés en silence.
DE GUERLE.

Son char (le char de Mars) dévore la terre,
La mort guide ses coursiers;
Et Bellone échevelée
Dans la sanglante *mêlée*
Presse le choc des guerriers.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 3.

De l'effroyable Mars compagne échevelée
Elle (la Discorde) engage à grands cris la sanglante *mêlée.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IV.

A leur riche parure, à leurs brillants exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

MÊLER. *v. tr.* Ses dérivés sont *démêler*, *entremêler*, *remêler*. *Syn.* Mélanger, mixtionner, falsifier, frelater. — Joindre, réunir, amalgamer, confondre. — Amasser, rassembler, recueillir. *Mêler*, au propre, prend un second complément précédé de la préposition *avec*, et, au figuré, précédé de la préposition *à* : *mêler l'or avec l'argent*, *mêler la douceur à la sévérité.* Les poëtes, dans les deux sens, préfèrent la prép. *à.*

Les divins voyageurs altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
LA FONTAINE, *Philémon et Baucis.*

Un cri confus se *mêle au bruit* sourd des cordages.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

On les entend *mêler*, dans leurs vœux fantastiques,
Les imprécations *aux prières* publiques.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

MÉLODIE. *n. f.* « *La mélodie* est une suite de sons qui se succèdent agréablement; et *l'harmonie* est le plaisir qui résulte du mélange de plusieurs sons qu'on entend à la fois. Les anciens qui, selon les apparences, ne connaissaient point la musique à plusieurs parties, du moins au même degré que nous, appelaient *harmonie* ce que nous appelons *mélodie.* En transportant ce mot au style, nous avons conservé l'idée qu'ils y attachaient; et, en le transportant à la musique, nous lui en avons donné une autre. »

Œuvres Posthumes de d'Alembert, t. II, au mot *élocution.*

Syn. Air, chant. *Epit.* Douce, tendre, charmante, touchante.

L'aimable *mélodie* est une voix de flamme;
Langage universel, naïf écho de l'ame,
Qui résonne au-delà du cercle étroit des sens,
Et dans le souvenir imprime ses accents:
Organe des transports dont le cœur est la proie,
La *mélodie* exprime et le deuil et la joie.

CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

Quelle touchante *mélodie !*
C'est Philomèle que j'entends;
Que ses airs oubliés long-temps
Flattent mon oreille attendrie !

LÉONARD, *Stances sur le bois de Romainville.*

MÉLODIEUX, EUSE. *adj.* (*mé-lo-di-eu* devant une consonne, *mé-lo-di-eu-ze*). Rempli de mélodie. *Chant mélodieux*, *cantique mélodieux*, *voix mélodieuse*, *de mélodieux accents.*

En vain vous me frappez d'un son *mélodieux*,
Si le terme est impropre ou la tour vicieux.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

MÉLODRAME. *n. m.* Drame où l'on chante, drame mêlé de chants. Ce mot est omis par l'Académie.

MELON. *n. m.* Fruit. *Epit.* Savoureux exquis, doucereux, sucré, succulent, charnu, parfumé, froid, rafraîchissant, lourd, pesant, rampant.

Et le *melon* pesant dont la feuille serpente;
Doux fruit qui, dégagé de sa feuille rampante,
Sur sa couche exhaussée aux rayons du midi,
Étale la grosseur de son ventre arrondi.

ROUCHER, poème des *Mois*, ch. IV.

Le *melon* qui mûrit sous un abri de verre.

MICHAUD.

Ce *melon* avancé par l'apprêt d'une couche
D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche ?

DELILLE.

MELPOMÈNE. *n. pr. f.* Une des neuf muses, déesse de la tragédie. *Epit.* Héroïque, tragique, noble, la superbe –, sévère, éplorée, échevelée, terrible, sanglante, ensanglantée, tendre (Voltaire). *Périph.* La muse tragique.

Melpomène avec pompe étalant ses douleurs,
Nous charme en nous forçant de répandre des pleurs.

DANCHET.

Mais je vois *Melpomène* errante, échevelée,
S'égarer au hasard, dans l'horreur des tombeaux,
Et du fond de leur mausolée
Évoquer l'ombre des héros.

L'Ennui, Élégie, par le P. VÉNANCE.

Melpomène, les yeux en larmes,
De cris touchants vient me frapper.
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je sens m'échapper?
La Pitié la suit gémissante,
La Terreur toujours menaçante
La soutient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre ?
Ciel! quel est le sang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient suspendu.

LAMOTTE.

On la représente pour l'ordinaire richement vêtue; son maintien est grave et sérieux. Elle tient d'une main des sceptres et des couronnes et de l'autre un poignard ; elle est chaussée d'un cothurne. Les anciens lui donnaient pour attributs une massue et un masque tragique qui exprimait la noblesse et la douleur.

Les poètes disent par périphrase *les jeux de Melpomène* pour la tragédie; un auteur ou même un acteur tragique est appelé dans leur langage *un favori de Melpomène. V.* TRAGÉDIE.

MÊME. *adj.* des deux genres. Qui n'est point autre, qui n'est point différent.

En prose cet adjectif doit, comme tous les autres, s'accorder avec le nom ou le pronom qu'il modifie, mais en vers il est permis de retrancher le *s* du pluriel pour la facilité de la mesure ou de la rime.

Les rois *même* aux vertus s'instruisent par prudence.

DEFONTANES.

Mais il est des mortels favorisés des dieux,
Qui sont tout par eux-*même* et rien par leurs aïeux.

VOLTAIRE.

Déja sous ces murs écroulés
Je vois les antiques fontaines
Où, dans la nuit de siècles reculés,
Se rassemblaient de belles magiciennes:
Elles-même un instant se montrent à mes yeux,
Le front couronné de verveine, etc.

GÉRAUD, *les Sylphes.*

V. Traité de la Versification, p. 67.

L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime ;
S'il en avait l'odeur, c'est le laurier *lui-même.*

DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. II.

Les poètes emploient fort bien *soi-même* pour *lui-même*, *elle-même ;* ils semblent même préférer le premier :

Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie et s'ignore *soi-même.*

BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Un dieu de l'univers architecte suprême,
Ou la nature enfin se corrigeant *soi-même*,
Sépara, dans les flancs du ténébreux chaos,
Et les cieux de la terre, et la terre des eaux.

DESAINTANGE.

MÊME. *adv. Syn.* Aussi, de plus, encore, mêmement. Ce dernier est vieux. « *Même*, dit M. Laveaux, est adverbe quand il est employé dans la signification d'*aussi*, *plus*,

encore, et qu'il peut, sans que le sens de la phrase soit altéré, se transposer, c'est-à-dire être mis indifféremment avant ou après le substantif ou le pronom, en y joignant la conjonction *et*. On dira donc :

J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras;
Aux dieux *même*, a nos dieux, s'ils ne m'exsuçaient pas.
VOLTAIRE, *Olympie*.

sans altérer le sens de la phrase on pourrait dire, j'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras, et *même* aux dieux. »

Dict. des Difficultés de la Lang. franç.

Même adverbe est invariable, nos anciens poètes se permettaient d'y ajouter un *s* :

Je suis *mêmes* à quoi ma parole m'engage.
TH. CORNEILLE.

Mais cette licence serait aujourd'hui une faute. *V. Traité de la Versif.*, pag. 67.

MÊMEMENT. *adv.* Même, de même, pareillement. Il est vieux, et ne peut plus entrer que dans le style marotique ou badin. Marivaux le met volontiers dans la bouche des paysans qu'il introduit dans ses comédies.

MÉMOIRE. *n. f.* (*mé-moa-re*). Puissance, faculté par laquelle l'ame conserve le souvenir des choses. *Epit.* Heureuse, précieuse, facile, exercée, féconde, fidèle, sûre, remplie, meublée, riche, enrichie, prodigieuse, étonnante, tenace, artificielle, rafraîchie, chancelante, indécise, incertaine, faible, prompte, légère, ingrate, infidèle, affaiblie, rebelle.

D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma *mémoire* en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
L. RACINE, poëme de *la Religion*, ch. I.

... L'ami qui n'est plus vit encor dans son sein.
Je la vois (la Mémoire), l'œil en pleurs, de regrets attendrie,
S'incliner, dans la nuit, sur son urne chérie;
Je la vois des savants éclairant les travaux,
Aux confins de l'oubli placer ses longs fanaux,
Retracer les destins d'un monde ou d'un atôme,
Des siècles décédés ranimer le fantôme,
Et redire au présent les fastes du passé.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. III.

Les anciens en ont fait une déesse qu'ils nomment indifféremment la *Mémoire* ou *Mnémosyne*. Ils l'on faite mère des Muses que les poètes appèlent par périphrase *les filles de Mémoire*. *Syn.* Mnémosyne. *Epit.* Auguste, savante, riche, féconde. *Périph.* La déesse de mémoire. *V.* MNÉMOSYNE.

Les vers laissent dans l'ame une trace profonde,
Sur les sons mesurés *Mnémosyne* se fonde.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. *Épître sur les Spectacles.*

A ma voix, des neuf Sœurs cette mère savante,
La *Mémoire* y (dans l'esprit de l'homme) plaça sa glace obéissante.
LEGOUVÉ.

La Mémoire, la déesse de Mémoire se prend quelquefois, chez les poètes, pour l'histoire, pour la déesse de l'histoire, pour Clio.

O toi pour qui les temps marchent sans intervalles,
Mémoire, ouvre à mes yeux tes antiques annales!
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. I.

On appèle en poésie *le temple de Mémoire*, le temple où l'on suppose que les noms des grands hommes sont conservés.

Que d'auteurs ont cru leur nom
Inscrit *au temple de Mémoire*,
Qui n'ont recueilli qu'un chardon
Au lieu des palmes de la gloire.
CONSTANT DUBOS, *les Fleurs*, idylle VIII.

« Quelques anciens ont représenté la *Mémoire* par une femme d'un âge moyen, dont la coiffure est enrichie de perles et de pierreries; elle se tient le bout de l'oreille avec les deux premiers doigts de la main droite... Elle est désignée sur les monuments par une jeune personne qui enfonce un clou. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Mémoire signifie aussi la réputation qui reste d'une personne après sa mort. *Syn.* Réputation, renom, renommée, nom, gloire, honneur. *Epit.* Illustre, immortelle, glorieuse, illustrée, honorée, flétrie, noircie, outragée, offensée.

Des empires divers Clio chante la gloire;
Des rois, des conquérants assure la *mémoire*.
DANCHET.

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue *mémoire*.
RACINE, *Iphigénie*.

A la fleur de mes ans je suis tombé sans gloire,
Et mon premier combat a flétri ma *mémoire*.
BAOUR-LORMIAN, *Poésies d'Ossian*.

Enfin *mémoire* signifie l'action, l'effet résultant de la faculté par laquelle l'ame conserve le souvenir des choses. *Syn.* Souvenir, ressouvenir, réminiscence, souvenance. Ce dernier est vieux, et ne s'emploie que dans le style badin ou marotique. *Epit.* Durable, immortelle, éternelle, vive -, longue -, précieuse, chère, récente, renouvelée, rafraîchie, fraîche, importune, douloureuse, pénible, affreuse, odieuse.

Souviens-t en, c'est à toi d'*en garder la mémoire.*
CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, act. IV, sc. 5.

Si vous daignez, seigneur, *rappeler la mémoire*
Des vertus d'Octavie indigne de ce prix.
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 1.

Mais si de nos malheurs vous exigez l'histoire,
S'il faut *en rappeler l'affligeante mémoire.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Croyez que vos bontés *vivent dans sa mémoire.*
RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. 3.

Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple *est* toujours *présent à sa mémoire.*
Le même, *Athalie*, sc. 1.

Grand Dieu! que cet ouvrage *ait place en ta mémoire.*
Le même, *Prologue d'Esther.*

. . . . Je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importants *rempliraient ma mémoire.*
Le même, *Andromaque*, sc. 1.

« *Ma mémoire*, c'est-à-dire, mon esprit, ma pensée, mon souvenir. Voilà encore une matière pour les grammairiens pointilleux : ce terme à la vérité n'est pas de l'usage ordinaire, mais le sens en est parfaitement clair et juste. Oreste veut dire qu'en s'occupant de guerre et d'exploits glorieux, il se flattait d'oublier son amour. »

GEOFFROY, *Œuvres de Racine, au lieu cité.*

De mémoire d'homme est une expression adverbiale que nous avons empruntée à la langue latine. La Fontaine a dit, par imitation, *de mémoire de singe*, et cela, ainsi que la remarque en a été faite par M. Féraud, est très-joli dans une fable.

Thémis n'avait point travaillé
De mémoire de singe à fait plus embrouillé.

MENACE. *n. f. Syn.* Parole menaçante, ton menaçant, geste menaçant. *Epit.* Altière, superbe, présomptueuse, impérieuse, orgueilleuse, impudente, hardie, fière, terrible, furieuse, barbare, sanglante, rigoureuse, offensante, outrageuse, injurieuse, douce, vive, vaine, frivole, exhalée, proférée.

Le héros des Troyens
Laisse perdre dans l'air ces *menaces* frivoles,
Et répond par un dard à de vaines paroles.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Le Troyen se retire *exhalant la menace.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, ch. V.

Dans ses traits convulsifs respire la *menace.*
BAOUR-LORMIAN.

Faut-il te rappeler Ixion et son fils,
Qui sont à tout moment par leur effroi punis?
D'une roche élevée on voit la lourde masse
De sa chute sur eux *suspendre la menace.*
FAYOLE.

MENACER. *v. tr.* Proprement faire des menaces.

Tels deux fougueux taureaux de jalousie épris
. . . .
Déjà, le front baissé, se *menacent* des yeux.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

L'Académie, comme l'observe M. Laveaux, ne le dit point dans les acceptions suivantes :

Songez-vous aux malheurs qui nous *menacent* tous?
RACINE, *Iphigénie.*

Déjà le bras levé *menaçait* mes refus.
Le même.

Nous *menacions* de loin les rivages de Troie.
Le même.

Figurément et poétiquement, en parlant de certaines choses fort élevées, comme de grands édifices, de grands arbres, de grandes montagnes, on dit qu'*elles menacent les cieux. Ces montagnes, ces arbres, ces bâtiments menacent le ciel.* Acad.

Je retourne à ces monts qui *menacent* les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire.
VOLTAIRE.

Un lourd rocher qui menace les ondes.
DELILLE.

MÉNADE. *n. f. Syn.* Bacchante. *V.* ce mot. *Ménade* est un terme qui appartient exclusivement à la poésie.

Les ménades ou bacchantes, irritées des dédains d'Orphée qui, depuis la mort d'Eurydice, était devenu insensible aux douceurs de l'amour, se jetèrent sur ce chantre divin qu'elles mirent en pièces et dispersèrent ses membres dans les campagnes. En punition de ce meurtre Bacchus les changea en arbres, et c'est ainsi qu'Ovide rapporte cette métamorphose :

Bacchus regrette Orphée ; il veut, il doit venger
Le poète sacré qui chanta ses mystères.
Déjà pour vous punir, *Ménades* sanguinaires,
Vous dont l'aveugle rage a causé son trépas,
Dans les forêts de Thrace il enchaîne vos pas.
Vos pieds changeant de forme en racines s'allongent,
Et leurs doigts tortueux dans la terre se plongent.
Comme on voit un oiseau dans un piége surpris,
S'empêtrer dans le lacs où lui-même il s'est pris;
A retirer vos pieds plus vos efforts s'obstinent,
Dans le sol enfoncés plus vos pieds s'enracinent.
L'écorce qui s'élève entoure votre sein :
En tronc d'arbre changé, vous le frappez en vain;

Et quand on voit vos bras et verdir et s'étendre,
Les croire des rameaux, ce n'est plus se méprendre.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. II.

Des *Ménades*, qu'emporte un aveugle délire,
Accourent en tumulte aux accents de sa lyre.
Leur écharpe tigrée en longs replis mouvants,
Et leurs cheveux épars s'abandonnent aux vents.
Le même.

La *Ménade* secoue on front chargé de lierre;
Ses cris roulent au loin dans la forêt entière;
L'ivresse a redoublé ses pas tumultueux.
MOLLEVAUT, trad. de *Catulle*, *Atys et Cybelle.*

Boileau s'est servi de ce terme comme d'un nom commun :

T'accommodes-tu mieux de ces douces *Ménades*,
Qui dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé?
Satire X.

MENDIER. *v. tr.* (*man-di-é* devant une consonne, par conséquent *mendiant* a également trois syllabes). Proprement demander l'aumône; en ce sens il est familier, ainsi que ses synonymes caimander, trucher.

Mais il est du style noble au figuré, où il signifie rechercher, demander avec empressement et avec quelque sorte de bassesse. *Syn.* Chercher, rechercher, solliciter, demander, réclamer, implorer. *Mendier des suffrages*, *des louanges*, *la faveur*, *l'appui*, *mendier des secours*, *mendier un asile*, etc.

Non, tu n'entendras point ma voix intéressée
Mendier ton appui : je compte assez de bras,
Et Jupiter surtout ne me trahira pas.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

. . . . . Jadis pour soutenir ses jours,
Réduit à *mendier* d'avilissants secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'appaisaient leurs dieux que du sang des mortels.
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 2.

MENESTREL. *n. m.* *V.* MÉNÉTRIER.

MÉNÉTRIER. *n. m.* (*mé-né-tri-é* devant une consonne). Vieux mot qui signifiait autrefois un joueur d'instruments. Aujourd'hui il ne se dit que par dérision, pour un mauvais joueur de violon. Nos pères ont dit *ménestrel*, ou pourrait encore s'en servir dans le style marotique, ou pour peindre les mœurs de nos ancêtres; c'est ainsi que M. de Parny a dit, dans les *Rosecroix*, ch. II.

Les *ménestrels* succèdent au festin.
On écoutait leur voix douce et naïve,
Les fabliaux, la romance plaintive,
Et des chansons l'ingénieux refrain.

Plus d'un *ménétrier*, debout sur son tonneau,
Sur son archet oign fait détonner Rameau.
LEMIÈRE.

Voyez l'orchestre même, où, tels que des ballons,
De gros *ménétriers*, gonflant tous leurs poumons,
Sous leurs doigts font crier leur aigre cornemuse.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

MENSONGER, ÈRE. *adj.* Il ne se dit guère que des choses, et se place ordinairement après le nom. C'est un mot noble et harmonieux qui figure avec avantage dans la poésie élevée. *Syn.* Trompeur, menteur, illusoire, faux, fallacieux.

Tandis qu'aux bords crétois le ravisseur d'Europe
D'un taureau *mensonger* dépouille l'enveloppe.
DESAINTANGE.

MENSTRUES. *n. f. plur.* Terme de médecine. Les purgations que les femmes ont tous les mois. Ce mot est absolument banni du style poétique, et l'idée qu'il présente doit, en vers, être rendue par une périphrase.

Ton seizième printemps et ton cœur vient d'éclore;
L'inconstante Phébé, te marquant ses retours,
Dans les fastes des mois te fait suivre son cours.
LEBRUN, *les premières Amours*, Élégie.

. . . Cet astre inconstant (la lune) dont les métamorphoses
Des Grâces, nous dit-on, séparent les Amours
Par une barrière de roses.
DEMOUSTIER.

Avec Lycas l'autre jour
La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'amour:
Mais trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris
Parmi les fleurs quelques fruits;
Et voilà, mes chers amis,
Ce qui la tourmente.

Déja Phébé dans son cours
Lui paraît trop lente!
Un courrier depuis trois jours
Trompe son attente;
Et chacun peu consterné
De son sort infortuné,
Lui voudrait avoir donné
Ce qui la tourmente.
GARNIER, *j'ai vu Lise hier au soir*, chanson.

Manière assez adroite d'exprimer le retard des mois, des menstrues.

MENTIR. *v. intr.* *Syn.* Dire faux, en imposer, faire un mensonge, hâbler, bourder (ces deux derniers sont populaires). *Pé-*

riph. Le mensonge est sur ses lèvres, dans sa bouche.

Le *mensonge* subtil règne en tous ses discours.
VOLTAIRE.

Mentir est le métier d'un lâche et d'un cœur noir.
J. B. ROUSSEAU.

Vous en aurez menti, malheureux animaux.
BOURSAULT, *le Mercure galant*, act. III, sc. 4.

« *Mentir* ne peut être employé qu'avec précaution dans le style noble. On a relevé avec raison les expressions suivantes, comme prosaïques et trop familières :

Je viens tremblante *à ne vous point mentir.*

Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusait déja de quelque negligence.
RACINE, *Bérénice.* »

LAVEAUX, *Dict. des Difficultés de la Lang. franç.*

Le poète Lebrun lui a donné un complément direct, et a dit en parlant du perroquet :

. . . L'oiseau coloré qui *ment la voix* humaine.
Élégie IX, liv. 2.

MENTOR. *n. pr. m.* « Un des plus fidèles amis d'Ulysse, et celui à qui, avant de s'embarquer pour Troie, il avait confié le soin de sa maison. Minerve prenait souvent sa figure et sa voix pour exhorter Télémaque à ne point dégénérer de la valeur et de la prudence de son père. C'est d'après cette idée que Fénélon a peint sous ses traits Minerve accompagnant le jeune Télémaque dans ses voyages. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Par allusion on a appelé Mentor un précepteur, un gouverneur, celui qui sert de conseil, de guide à quelqu'un. *Epit.* Sage-, prudent, discret, prévoyant, réfléchi, utile, officieux, austère, sévère, incommode, fâcheux.

Malfilâtre a dit, en parlant de l'aveugle Tirésias qui prenait soin d'élever le jeune Narcisse :

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle *Mentor*,
Mêlaient du moins, dans leur ame inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Narcisse, chant II.

Un poète aimable a appliqué ce terme à un taureau :

Puis, *Mentor* ruminant de mon fécond troupeau,
Suit à pas de recteur mon grave et lourd taureau.
Épître VI, *sur la Campagne*, par M***.

MENUET. *n. m.* (*me-nuè* devant une consonne). Air à danser, et la danse caractérisée par cet air. *Epit.* Grave, sérieux, mesuré, antique, compassé.

Je cherche à m'affermir dans le pas du *menuet.*
VOLTAIRE, *Charlot*, comédie, act. II, sc. 2.

Je n'avais répété ce *menuet* que pour lui.
Le même, act. III, sc. 2.

Imbert l'a fait de trois syllabes dans sa fable de l'*ours*, du *singe*, etc. :

D'un pesant *menuet* l'ours traînait la cadence.

Menuet rime avec tous les mots terminés en *et*, *ait*, *aid*, tels que mu-*et*, gu*et*, jarr*et*, tr*ait*, souh*ait*, l*aid*, et semblables, sans avoir égard à la lettre d'appui.

Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
Chanter ré, mi, fa, sol, ou danser un *menuet?*
REGNARD, *le Joueur*, act. I, sc. 10.

MER. *n. f.* (*mèr*). L'amas des eaux qui environnent la terre. *Syn.* Océan. Les divinités qui président au liquide élément, telles que Neptune, Amphitrite et Thétis, sont prises chez les poètes comme synonymes de mer.

Ce n'est plus ce vent frais dont l'aile caressante
Enflait d'un pli léger la voile obéissante,
Et sur un *Océan* mollement agité,
Faisait glisser l'esquif vers son but emporté.
DE CHABANON, *Épître sur la Comédie.*

La mer gronde, et du sein des humides campagnes
Tout l'*Océan* s'élève et retombe en montagnes.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VII.

Leur flotte impérieuse asservissant *Neptune*,
Des bouts de l'univers appèle la fortune.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

L'été s'ouvrait à peine ; à l'orageux *Neptune*
Mon père me pressait de livrer ma fortune.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Boileau, par une heureuse hardiesse, a osé dire *l'un et l'autre Neptune*, pour les deux mers.

Albion, à tes regards,
Franchit la vaste *Amphitrite*,
Dechaîne ses léopards.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 3.

Au fond des vastes mers le dieu se précipite,
Et cherche son salut dans le sein d'*Amphitrite.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VI.

Ces chevaliers étaient des garnements
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'*Amphitrite.*
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XVIII.

La terre dans le vide, où la soutient son poids,
N'était point suspendue ; et pressée autour d'elle
Thétis n'embrassait point les longs flancs de Cybèle.
DESAINTANGE.

La terre sort des eaux ; et ses flancs endurcis
Dans un lit plus étroit emprisonnent *Thétis.*
FIRMIN DIDOT.

Epit. Vaste, profonde, immense, azurée, calme, immobile, tranquille, obéissante, avare, avide, perfide, infidèle, inconstante, écumeuse, blanchissante, irritée, agitée, courroucée, furieuse, enflée, émue, orageuse, féconde en naufrages, bruyante, mugissante, indomptée, indomptable, menaçante, inaccessible, impitoyable, terrible.

Périph. Le gouffre, le vaste gouffre des mers, des mers le gouffre immense; les gouffres de la mer; l'abîme des mers; des mers la liquide étendue; le vaste azur des mers; le vaste sein des mers; des mers les campagnes profondes; la liquide plage, l'abîme liquide; l'humide, le liquide élément; le perfide élément; la plaine liquide, les liquides plaines; la plaine azurée, l'azur de la plaine liquide; les plaines de l'onde; la plaine des mers; la plaine profonde; l'onde amère; les flots amers; l'onde d'Amphitrite (Chênedollé); l'abîme des ondes, le sein des ondes, le vaste sein de l'onde; l'humide cristal (Baour-Lormian), de Neptune les liquides palais.

Des liquides palais la voûte transparente.
LEBRUN.

L'empire des ondes; le liquide, l'humide empire; le théâtre des tempêtes; le théâtre des naufrages; l'empire de Neptune; l'empire du trident; les champs, les plaines de Neptune; les champs d'Amphitrite, les grottes d'Amphitrite; les gouffres de Thétis, le palais de Thétis. Les plaines de Nérée (Béranger); la ceinture de Cybèle; l'écharpe de Thétis.

Il souffle et *de la mer* tarit *le gouffre* immense.
L. RACINE, poème de *la Grâce*, ch. IV.

Le bord fuit: devant nous s'étend la mer profonde;
Partout les cieux, partout *les noirs gouffres de l'onde.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

De la profonde mer j'entends gronder *l'abîme.*
Le même.

Les astres s'éteindront dans *l'abîme des mers.*
DENNE-BARON.

Déjà j'entends *des mers* mugir *les flots* troublés.
L. RACINE.

Neptune d'un coup d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole, et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure *l'azur.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

Il (Neptune) attèle son char, et montant fièrement
Lui fait fendre les flots de *l'humide élément.*

Dès qu'on le voit marcher sur *les liquides plaines*, etc.
BOILEAU.

Cependant sur le dos de *la plaine liquide*
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Ainsi jouets des vents, au gré de leurs haleines,
Roulent les flots légers sur *les humides plaines.*
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Tel Antoine jadis, sur *les plaines de l'onde*,
Disputait Cléopâtre et l'empire du monde.
DELILLE, *les Trois règnes de la Nature*, ch. VIII.

Du sommet de la tour Héro pâle, éperdue,
Sur *la plaine des mers* porte sa triste vue.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Le poëte dépeint, sur *les plaines profondes*,
Les combats des autans, tyrannisant les ondes.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Et *de la vaste mer*
Traversant à grands pas *les campagnes profondes.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Il tombe enseveli dans *l'abîme liquide.*
LÉONARD.

En parlant des vastes mers du nord, Chênedollé a dit avec une heureuse hardiesse:

. . . . Dès-lors fendant *ces orageux déserts*,
Et Cook et Lapérouse ont pu des mers de glace
Affronter sans péril l'éternelle menace.
Le Génie de l'Homme, ch. I.

Il se rend dans le port: il monte une galère,
Et déja ses rameurs sillonnent *l'onde amère.*
Le même.

On l'aviron lointain qui bat *les flots amers.*
NOTARIS.

Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble *des flots du Sud* (de la mer du Sud) le monarque et le dieu.
MILLEVOYE, *le Voyageur.*

Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendants sur *l'empire des ondes.*
Le même.

Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui troubla au loin d'effroi tout *l'empire écumeux?*
DELILLE.

Quand ma jeune valeur sur *les champs de Neptune*
Suivit le grand Énée et sa noble fortune.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Un dauphin, traversant *les plaines de Neptune*,
Attiré par ses chants, prend soin de sa fortune.
CAMPISTRON.

Ainsi des flancs du globe observent la structure,
Cook mesura trois fois *leur liquide ceinture.*
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. II.

TABLEAU DE LA MER CALME.

Océan, quels tableaux ta surface présente!
L'astre du jour se lève, et sa clarté naissante,
Lançant obliquement mille traits lumineux,
Sur les flots tremblotants forme un sillon de feux.

Les vents sont enchaînés dans leurs prisons profondes;
Prêts à sortir du port, à voler sur les ondes,
De superbes vaisseaux à ce calme trompeur
Semblent de leur départ reprocher la lenteur.
L'onde, à faibles replis, s'approche de la plage :
Avec un doux murmure elle bat le rivage;
La fable ici dirait qu'Alcinne et Céix
De leurs tendres amours cueuvent alors les fruits.

DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. II.

TABLEAU DE LA MER AGITÉE.

Mais ce calme est troublé. Fièrement courroucée,
L'onde s'enfle et mugit jusqu'aux cieux élancée,
Elle tombe écumante, et ceot gouffres oovcrts
S'engloutissent soudain, et soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.
Elle retombe et roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot. A leurs mugissements
Les aquilons fougueux joignent leurs sifflements;
L'onde tumultueuse, en cet affreux orage,
Prête à tout submerger, va franchir le rivage :
Impuissante fureur! un frein impérieux
Enchaîne, fière mer, tes flots séditieux.
Le doigt du tout-puissant a tracé sur le sable
Un ordre redoutable, barrière insurmontable;
Ton onde audacieuse, à cet auguste aspect,
Tombe, et pleine d'effroi, recule avec respect.

Le même.

Le dieu des mers, périphrase poétique par laquelle on désigne Neptune. *V.* NEPTUNE.

Mer, dans la langue poétique, se prend, figurément et par comparaison, pour un amas considérable; c'est ainsi que M. Roman, dans une pièce intitulée *la Navigation aérienne*, n'a pas craint de dire *la mer éthérée* pour l'air, les plaines, les régions de l'air :

Dieu des tempêtes, ô Borée,
Respecte ce héros (M. de Montgolfier) qui, volant sans effroi
A travers les écueils de *la mer éthérée*,
Ose s'élever jusqu'à toi.

L'air. . . . .
Remonte de nos champs aux pleines de l'éther,
Il roule dans l'espace en une immense *mer.*

DELILLE.

L'affreux orage roule *une mer de poussière.*
Le même, *les trois Règnes de la nature*, ch. II.

Une mer de brouillard s'étendait sur la plaine,
Et le sommet des longs coteaux,
Qu'aux rayons du soleil on distinguait à peine,
Comme une île au lointain semblait sortir des eaux.

AMALRIC.

D'un déluge de feu l'onde comme allumée
Semblait rouler sur nous une *mer* enflammée.

CRÉBILLON, *Idoménée*, act. I, sc. 2.

En parlant de la fonte des métaux, Thomas a dit :

Du métal enflammé cette *mer* ondoyante.

Nos poètes et nos orateurs se servent même de cette expression figurée dans un sens moral, et disent *une mer de délices; une mer de douleurs*, etc. « Nous reprîmes peu-à-peu, Dona Thérésa et moi, l'usage de nos sens perdu dans *une mer* de *délices.* » Le marquis d'ARGENS.

Loin de lui le cœur emporté
Nage dans *une mer* immense
D'amertume et de volupté.

DEMOUSTIER.

Plaute a dit de même *mare malorum* (une mer de maux).

Les vicissitudes qui partagent la vie humaine, les agitations qu'on éprouve sur la terre, ont fait comparer le monde à une mer agitée :

Nous avons assez vu, sur *la mer de ce monde*,
Errer au gré des flots notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

RACAN.

Dans les palais des rois. . . . .
On ne connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette *mer* on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

LA FONTAINE.

MERCURE. *n. pr. m.* Fils de Jupiter et de Maïa, interprète et messager des dieux, et surtout de Jupiter.

Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux
Le fameux messager du souverain des dieux.

MOLIÈRE, *Amphitryon.*

Il était le dieu de l'éloquence, des voyageurs, des marchands, et même des voleurs. Il présidait à tous les traités de paix; était invoqué dans les mariages; conduisait aux enfers les ames des morts, les en ramenait, et remplissait à lui seul tant de fonctions diverses qu'on a cru qu'il y avait plusieurs Mercure. On lui offrait les langues des victimes, emblème de son éloquence, et par la même raison, du miel et du lait. On lui immolait aussi des veaux et des coqs. *Epit.* Éloquent, agile, léger, ailé, adroit, docte, rusé. *Périph.* Le fils de Maïa, le messager des dieux, le dieu du caducée, le petit-fils d'Atlas.

Le dieu né de Maïa, loin des vallons de Pyle,
S'envole, et dans les airs planant d'une aile agile,
S'élève sur l'Attique, où la ville des arts,
Athène et le Lycée attire ses regards.

DESAINTANGE.

« On le représente, dit M. Noël, avec un

caducée et une bourse à la main, un bonnet ailé sur la tête, et des ailes aux épaules et aux pieds; d'autres fois on lui donne un rameau d'olivier et une massue, symbole, l'un de la paix, l'autre de la force. » La couronne qu'on lui donne est de lierre, d'olivier ou de murier. On lui donne quelquefois une chaîne d'or, une lyre ou une baguette; et l'on met à ses pieds un coq, une tortue ou un bélier.

. . . . . . A sa voix (à la voix de Jupiter)
Mercure obéissant vole accomplir ses lois.
Il attache d'abord ses brodequins dociles,
Qui, soutenant son vol sur leurs ailes agiles,
Au-dessus des vallons, des montagnes, des mers,
Plus vite que les vents lui font fendre les airs.
Ensuite il prend en main sa baguette puissante,
Qui maîtrise à son gré la Parque obéissante,
Rouvre, quand il lui plaît, les portes du tombeau,
Imprime de la mort le redoutable sceau,
Ote ou rend le sommeil, fend les sombres nuages,
Et fraie au dieu sa route à travers les orages.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

MERCURE. *n. m.* Le vif-argent. *Epit.* Fugitif, fluide, coulant, pénétrant, doux, incorruptible. *Périph.* D'Hermès le minéral fluide.

Là, *de l'antique Hermès le minéral fluide*
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.
COLARDEAU.

Des beaux jours, de l'orage exact indicateur,
Le *Mercure* captif ressent sa pesanteur (la pesanteur de l'air).
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. II.

MÈRE. *n. f.* Femme qui a mis un enfant au monde; il se dit aussi des femelles des animaux, lorsqu'elles ont des petits. *Epit.* Tendre, douce, soigneuse, bienfaisante, attentive, féconde, chaste, éperdue, affligée, cruelle, inhumaine, dénaturée. *Périph.* Celle à qui nous devons le jour, le flanc qui nous a portés.

Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une *mère!*
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
DUCIS.

Un chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une *mère.*
GAILLARD.

Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux?
Des *mères* avec soin il faut choisir l'espèce.
DELILLE.

La mère des dieux, périphrase poétique par laquelle on désigne Cybèle, ou Tellus.

Mère se prend figurément pour cause, source. *Syn.* Cause, occasion, source, principe, origine.

La liberté compagne attirante et facile,
Mère de tous les biens dont mon cœur est jaloux.
LA HARPE.

MESHUI. *adv.* C'est un vieux mot qui, déja du temps de Th. Corneille, était banni de notre langue; il signifie *ce jourd'hui, de ce jour, à cette heure, dorénavant*, et non pas *tantôt*, comme l'explique M. Féraud. Chaulieu a cru pouvoir s'en servir, dans le style marotique il est vrai:

Naguère avais, dans un accès de goutte,
Juré de par le Benoît Saint-Martin
Que ne boirais, quelque cher qu'il m'en coûte,
De *meshui* plus un pauvre coup de vin.
LA FOCARE, *Epître à Mad. De****.

Meshui, étant adverbe, rejète la prépos. *de* et signifie seul *de ce jour*, à partir de ce jour.

MESSAGER. *n. m.* MESSAGÈRE. *n. f.* *Syn.* Coureur, courrier, estafette. Messager, courrier peuvent seuls entrer dans le style soutenu, les deux autres sont familiers. — Avant-coureur, précurseur, passage, signal. *Epit.* Agile, rapide, sûr, fidèle, discret, prudent, menteur, perfide, prompt.

Les poètes appèlent Mercure, *le messager des dieux*, et Iris *la messagère de Junon:*

Du messager des dieux, de l'agile Mercure,
Je connais à ces traits la marche et la figure.
RICARD.

Que *de Junon l'agile messagère*
Glisse dans l'air, sur une aile légère,
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite. . . . . .
MALFILATRE.

Dans la langue poétique *l'Aurore est la messagère du Jour, la messagère du Soleil; les Zéphyrs sont les messagers du Printemps, les Aquilons les messagers de l'Hiver; l'hirondelle est la messagère du Printemps, etc.*

. . . . Les aquilons, *messagers des hivers*,
Ramènent la froidure et sifflent dans les airs.
VOLTAIRE.

L'hirondelle
Du Printemps attendu *messagère* fidèle.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Tel est ce noir corbeau *messager de l'orage.*
DELFONTANES.

L'éclair *messager du tonnerre.*
BAOUR-LORMIAN.

Messagers de la mort les javelots sifflants,
Ont du ciel en volant obscurci la lumière.
Le même, *Jérusalem déliv.*, ch. II.

MESSALINE. *n. pr. f.* Valérie, fille de Messala Barbatus, et femme de l'empereur Claude, poussa l'impudicité jusqu'à la prostitution la plus infâme. Elle eut pour amants toute la maison de son époux; officiers, soldats, esclaves, comédiens, tout lui était bon. A peine y avait il un jeune homme dans Rome qui ne pût se vanter d'avoir eu part à ses faveurs. Un de ses plaisirs ordinaires était d'obliger les femmes à se prostituer en présence de leurs maris, et celles qu'un reste de modestie retenait couraient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittait souvent le lit de l'empereur, lorsqu'elle le voyait endormi, pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ses regards jusque sur son beau-père Appius Silanus, et elle le fit mourir, parce qu'il refusa de consentir à sa passion. Après avoir sacrifié à sa fureur plusieurs de ses galants que leurs excès avec elle avaient mis hors d'état de répondre à ses désirs immodérés, elle devint éperdument amoureuse de Silius, jeune homme d'une grande beauté, et elle l'épousa solennellement, comme si Claude l'eût répudiée. L'empereur, lassé enfin de ses déportements, la fit mourir avec son nouvel époux, l'an 48 de l'ère vulgaire.

Boileau à dit en parlant de Juvénal :

Soit que, poussant à bout la luxure latine,
Aux porte-faix de Rome il vende *Messaline*.
Art poétique, ch. II.

C'est dans sa sixième satire, que Juvénal a peint, avec des couleurs si fortes, les débordements de cette impératrice Ce tableau est fidèlement retracé dans la traduction qu'un de nos poètes nous a laissée de ce passage du satirique latin:

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane;
Son nom est Lysisca: ces exécrables mors,
La lampe suspendue à leurs dômes obscors,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appèle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie, et triomphe, et les défie encor.
C'est là que dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis.
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis,
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée
Va, sous le dais sacré du lit des empereurs,
Revéler de sa nuit les lubriques fureurs.
THOMAS.

Le nom de cette femme abominable est devenu un terme commun qui sert à désigner toute femme lubrique qui se porte aux derniers excès du libertinage.

MESSIDOR. *n. m.* C'était le dixième mois de l'année de la république française. Ce mois commençait le 19 juin et finissait le 18 juillet. On lui a donné ce nom, parce que c'est dans ce mois que se font les moissons.

Cérès, écoute les accents
D'un grand peuple, puissant et juste;
Fais naître tes riches présents
Sous son bras fier, libre et robuste:
Il dédaigne l'argent et l'or.
Fer et blé sont les vœux du sage;
Qu'il trouve l'un dans *Messidor*,
L'autre sera dans son courage.
Extrait de l'Improvisateur, au mot *messidor*.

MESURE. *n. f. Syn.* Compas, règle, proportion.

Mesure, en poésie, signifie l'arrangement et la cadence d'un certain nombre de syllabes qui composent un vers.

Une mesure se compose de deux syllabes. Nous avons des vers de douze, de dix, de huit, de sept, de six, de cinq, de quatre, de trois, de deux syllabes, et même d'une syllabe.

Les vers au-dessous de six syllabes s'emploient rarement, et encore n'est-ce que dans des poésies libres et badines. Voici un exemple où l'on trouve des vers de toutes les mesures :

O mort, viens terminer ma misère cruelle!
S'écriait Charle, accablé par le sort.
La mort accourt du sombre bord:
C'est bien ici qu'on m'appèle!
Or ça, de par Pluton,
Que demande-t-on?
Je veux, dit Charle. —
Tu veux... parle...
Hé bien! —
Rien.
Vers cités par LEMARE.

MESURER. *v. tr.* Proprement, chercher à connaître une quantité par le moyen d'une mesure. *Syn.* Compasser, toiser, peser. — Comparer. — Estimer, juger. — Proportionner, régler.

Le ciel, qui mieux que nous connaît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes.
CORNEILLE.

Je ne te peindrai point (c'est au soleil que l'auteur parle) conduisant les Années,
Et les Heures en cercle à la suite enchaînées,
Sœurs d'un âge pareil, qui *mesurent* le jour.

DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Mesurer, en poésie, se dit pour parcourir, traverser une étendue :

D'un vol hardi l'un *mesure* l'espace.

BERNARD, *Léda.*

Mesurer la terre, *mesurer la terre de son corps* est une périphrase noble et poétique, qui remplace utilement cette expression triviale, tomber par terre, tomber, s'étendre tout de son long.

Les guerriers de ce coup vont *mesurer la terre.*

BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

Crois-tu dans les forêts faire encore la guerre?
Dit-elle; *de ton corps* va *mesurer la terre.*

DELILLE, trad. de l'*Énéide*, liv. II.

Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font avec le nez *mesurer les montées.*

REGNARD, *les Folies amoureuses*, act. I, sc. 2.

Mesurer quelqu'un des yeux, le regarder depuis la tête jusqu'aux pieds, le toiser, comme on dit familièrement; ce qui suppose la menace, la provocation, l'appel au combat.

L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.

BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

Tandis que je parlais, Alcide furieux,
Maître à peine de lui, *me mesure des yeux.*

DESAINTANGE.

MÉTAMORPHOSE. *n. f.* Transformation, changement d'une forme en une autre. Il ne se dit au propre que des changements de cette nature opérés par les dieux de la Fable. *La métamorphose de Daphné en laurier. La plupart des métamorphoses cachent des sens allégoriques.* Acad.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monuments du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous savez animer l'air, la terre et les mers;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts (le pin),
C'est Atys aimé de Cybèle.
. . . .
De l'éclat de leur vermillon
Flore avec le Zéphyr ont peint ces jeunes roses.
Des baisers de Pomone on voit, dans ces vallons,
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon;
L'ennemi du troupeau est le roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante :
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèla gémissante.
Si le soleil se couche il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède et Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée.
Tout l'olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux! séduisante magie!
. . . .

VOLTAIRE.

V. MYTHOLOGIE.

MÉTAPHORE. *n. f.* « La métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit..... Par exemple quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité*, en cette phrase *couleurs* n'a plus la signification propre..... Il signifie les dehors, les apparences. » DUMARSAIS.

« La métaphore passe presque toujours du moral au physique, parce que toutes nos idées venant ordinairement des sens, nous sommes portés à rendre nos perceptions intellectuelles plus sensibles par leur rapport avec des objets physiques; de là vient que presque toutes les métaphores sont des images et des espèces de similitudes et de comparaisons. . . . .

Cette figure est née de notre disposition habituelle à comparer nos affections morales avec nos sensations (le sentiment de Warburthon, sur l'origine de la métaphore, est tout-à-fait contraire à l'opinion de M. de La Harpe, *V. Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, tom. I, pag. 194), et à nous servir des unes pour exprimer plus fortement les autres. On a dit qu'un homme était *bouillant de colère*, parce qu'on a senti que cette passion donnait au sang un mouvement et une agitation extraordinaire, semblable au bouillonnement de l'eau sur le feu. C'est de la même manière que nous sommes *enivrés*, *consumés*, *glacés*, *embrasés*, *noircis*, *flétris*, etc....

Il y a aussi des métaphores où les objets matériels sont comparés entre eux : *la fleur de l'âge, les glaçons de la vieillesse.* »

LA HARPE, *Cours de litt.*, t. II, p. 317.

Il ne faut jamais, disait le cardinal du Perron, que les métaphores descendent du genre à l'espèce. On peut bien dire *les flammes d'amour*; mais non pas *les tisons*, *le fallot*, *la mèche d'amour.*

Dans les mondes divers incessamment errante,
Entre la brute et l'homme, entre l'homme et la plante,

Et la terre et le ciel, et l'esprit et le corps,
Elle (l'Imagination) cherche et saisit d'ingénieux accords,
Et d'un règne dans l'autre en transporte l'image :
De là l'allégorie, ornement du langage.
Ce mont jusques au ciel s'élève avec orgueil ;
Ces myrtes sont riants, ces cyprès sont en deuil ;
Le lis peint la candeur, et l'agneau l'innocence;
Le lion du héros exprime la vaillance ;
Une barbe est parasite, un Zéphyr indiscret ;
Et si ce tour vieilli peut peindre un jeune objet,
Grâce à ce teint brillant où la beauté repose,
Églé sera long-temps comparée à la rose.

DELILLE, *l'Imagination*, ch. I.

Colon, pour ton langage il est même des fleurs :
Tes guérets ont leur soif, et ta vigne ses pleurs;
Ta prairie est riante; et d'heureuses promesses
De tes jeunes épis t'assurent les largesses.

BARRAU, trad. *de la Poétique de Vida*, ch. III.

Toute métaphore doit être juste, naturelle, sensible au commun des lecteurs, il faut encore qu'elle soit noble dans le style élevé. On peut citer les métaphores suivantes comme des modèles :

. . . . Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
. . . .
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur.

RACINE, *Phèdre*.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

VOLTAIRE, *Zaïre*.

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

Le même, *Alzire*.

« Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet. Mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets opposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, comme si l'on disait d'un orateur, *c'est un torrent qui s'allume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion.

il fallait plutôt dire, *comme Jupiter*.

Dans les premières éditions du *Cid*, Chimène disait :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

Feux et *rompent* ne vont point ensemble. C'est une observation de l'Académie sur les vers du *Cid*. Dans les éditions suivantes, on a mis *troublent* au lieu de *rompent*, et cette correction ne paraît pas réparer la première faute. »

LAVEAUX, *Dict. des Diffic. de la Lang. fr.*

La *métaphore* ne porte que sur un mot et ne présente qu'une image; l'allégorie étend, développe la métaphore, et accumule les images relatives au même objet, c'est la métaphore soutenue et continuée ; c'est proprement la métaphore oratoire et poétique; car la métaphore simple appartient à tous les styles et même à la conversation la plus familière. Ce n'est donc pas une métaphore seulement, mais une allégorie que présentent les vers suivants :

Rome qui détruit tout, semble enfin se détruire;
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

VOLTAIRE, *la Mort de César*.

METEMPSYCOSE. *n. f.* Passage, transmigration de l'ame d'un corps dans un autre. « Pythagore enseigna la métempsycose dans la Grèce et dans l'Italie, vers la soixante-deuxième olympiade ; mais il paraît l'avoir prise chez les prêtres égyptiens, qui enseignaient qu'après la mort, l'ame passait successivement dans les corps des animaux terrestres, aquatiques et aériens, circuit qu'elle achevait en 3,000 ans, après quoi elle revenait animer le corps de l'homme. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Ovide a exposé ce système qu'il a orné des couleurs de la poésie :

Lâches humains, glacés par l'effroi du trépas,
Eh! pourquoi redouter un enfer qui n'est pas,
Le Styx qui ne coula que dans les vers d'Homère,
L'empire ténébreux, fabuleuse chimère,
Et le triple Cerbère, et l'infernal nocher ?
Consumé par le temps, ou mis sur le bûcher,
Le corps ne souffre point; et son ame immortelle
Passe en un autre corps, sa demeure nouvelle.
. . . .
Tout change, et rien ne meurt: l'ame, essence légère,
Errant d'un corps à l'autre, hôtesse passagère,
De l'homme à l'animal va, revient tour-à-tour,
Et survit aux debris de son frêle séjour.

DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XV.

Virgile a aussi expliqué en beaux vers ce dogme de Pythagore sur la transmigration des ames, dans son sixième livre de *l'Enéide*; voyez les traductions de Delille et de Gaston.

Métempsycose est un terme de philosophie, plutôt qu'un mot propre à figurer dans la langue poétique.

« Mais le système de la métempsycose, dit M. Demoustier, peut offrir de tendres souvenirs et d'agréables images : assis près de vous, à l'ombre d'un orme vénérable, je puis vous dire en style de métempsycose :

Dans le corps caverneux de cet antique ormeau
Est renfermé l'esprit du Nestor du hameau.

Ces oiseaux qui, battant des ailes,
Se caressent sur ce rameau,
Ont été deux époux fidèles.
Ils furent moissonnés au printemps de leurs jours;
Ils sont devenus tourterelles,
Et recommencent leurs amours.

Cette timide violette
Fut une bergère discrète,
Qui, des amants craignant la trahison,
Se cachait dans la solitude;
Et par crainte ou par habitude,
Se cache encor sous le gazon.

Cette rose fraîche et vermeille
Fut une belle du grand ton;
Son amant était cette abeille,
Et son abbé, ce papillon.

Cet aigle fut le chantre d'Ilion;
Ce cygne, celui d'Italie;
Cette fauvette était Délie;
Ce rossignol, Anacréon.
DEMOUSTIER, *Lettre LXXI sur la Mythologie.*

MÉTÉORE. *n. m.* (*mé-té-o-re*). Phénomène qui se forme et qui apparaît dans l'air. *Épit.* Léger, rapide, errant, ardent, pompeux, éclatant, lumineux, effrayant, menaçant.

L'ardent *météore*
Dont le disque allumé fend l'éther qu'il colore.
DE GUERLE.

. . . Dans les nuits de l'été dévorant,
Se détache du ciel un *météore* errant,
Qui s'éteint au milieu de sa chute enflammée.
BAOUR-LORMIAN.

. . . On voit ces feux, ces légers *météores*,
De la terre exhalés en rapides phosphores,
Se poursuivre, s'atteindre, un instant éblouir,
Et, mobiles rivaux, dans l'air s'évanouir.
FAYOLLE.

Tel, sous des cieux obscurs que sa rougeur colore,
En errant dans les airs, s'enflamme un *météore*;
Phénomène que l'ombre et la terre ont produit;
Par un esprit malin ce feu toujours conduit
A l'œil du voyageur dans la nuit ténébreuse
Fait briller en flottant une lueur trompeuse,
Un éclat qui bientôt l'égara en un sentier
Où quelqu'abîme ouvert l'engloutit tout entier.
LEGOUVÉ.

V. FOLLET, feu follet.

MÉTIER. *n. m.* (*mé-tié* devant une consonne). Profession d'un art mécanique. *Syn.* Profession, art mécanique, exercice, emploi, occupation, industrie, savoir-faire. *Épit.* Laborieux, dur -, rude, industrieux, mécanique, utile, nécessaire, lucratif, pauvre, lâche -, vil, sale -, mercénaire, délicat, dangereux, scabreux, funeste, criminel, noble, glorieux.

Ce mot est familier, et entre dans plusieurs locutions proverbiales.

Sans ce *métier* fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisirs couleraient sans envie.
BOILEAU, *Satire II.*

Le fripon m'a joué d'*un tour de son métier.*
REGNARD, *le Légataire*, act. IV, sc. 6.

Quand on *fait* comme vous *métier d'être railleur*,
Il faudrait mieux savoir payer de sa personne.
COLIN-D'HARLEVILLE, *Malice pour malice.*

Lorsque *métier*, pris figurément, se trouve déterminé par un mot qui désigne une profession noble, il acquiert lui-même de la noblesse et peut paraître avec avantage dans le style élevé; c'est ainsi qu'on dira *le métier, le noble métier des armes, le métier de la guerre, le métier des rois.*

Dans *le métier des rois* tu le devrais instruire.
L'abbé GENEST, *Pénélope*, act. V, sc. 2.

Ici c'est un *métier* que je n'entends pas bien.
CORNEILLE, *Nicomède*, act. III, sc. 1.

« Le mot *métier* ne peut être admis, dans le style noble, qu'avec une expression qui le fortifie, comme *le métier des armes.* Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus bas. Athalie dit à Joas :

Laissez-là cet habit, quittez ce vil *métier.*

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs. »

VOLTAIRE, *remarques sur Corneille*, *au lieu cité.*

MÉTIER. Machine servant à la fabrication de certains ouvrages.

Lorsqu'Arachné, sur des *métiers* divers,
L'aiguille en main, colorait l'univers,
Que de l'Olympe elle étendait le voile,
On captivait l'Océan sur la toile.
DE BERNIS.

On dit aussi figurément, dans le style familier, *avoir un ouvrage sur le métier, mettre, remettre un ouvrage sur le métier*, en parlant des productions d'esprit :

Vingt fois *sur le métier remettez votre ouvrage.*
BOILEAU, *Art poétique.*

MÉTONYMIE. *n. f.* Figure de rhétorique d'un usage très-fréquent dans la langue poétique. La métonymie transporte les mots d'un sens à un autre; elle prend la cause pour l'effet : *Cérès*, pour le blé, *Bacchus*, pour le vin, *Vulcain* pour le feu, *Neptune* pour la mer, *Mars, Bellone* pour la guerre; l'effet pour la cause, comme quand Ovide dit que *le mont Pélion n'a point d'ombres*,

c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres qui sont la cause de l'ombre. Les poëtes disent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, parce que la mort et les maladies rendent pâle. Elle prend le contenant pour le contenu, comme quand on dit *la bouteille* ou *le tonneau* pour le vin, *la treille* pour le cabaret; la partie pour le tout: *cent voiles* pour cent vaisseaux, les *poupes* pour les vaisseaux; le signe pour la chose signifiée, par exemple, lorsqu'on prend *le sceptre* pour l'autorité royale, *l'encensoir* pour le sacerdoce, *l'épée* pour la profession des armes, *les léopards* pour l'Angleterre, etc.

Bientôt ils (les flatteurs) vous diront. . . .
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et *d'un sceptre de fer* veut être gouverné.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

En vain au *lion belgique*,
Il voit *l'aigle germanique*
Uni sous *les léopards*.
BOILEAU, *Ode sur la prise de Namur.*

La métonymie met le nom abstrait pour le concret; elle dit *l'esclavage* pour les esclaves, *l'envie* pour les envieux:

Les vainqueurs ont parlé; *l'Esclavage* à genoux
Obéit à leur voix dans cette ville immense.
VOLTAIRE.

MÈTRE. *n. m.* Ce qui caractérise, ce qui distingue la mesure des vers. *Il y a une harmonie propre à chaque mètre. Vers de même mètre. Changement de mètre.* Acad.

Syn. Mesure, nombre, rhythme. *Epit.* Nombreux, plein, facile, harmonieux, serré, suivi, rompu.

Que de versificateurs prennent, comme a dit M. Piis,

Des lignes de six pieds pour des *mètres* nombreux.
Harmonie imitative.

Apollon me commande: et ma muse docile
Laisse courir ses vers sur un *mètre* facile.
DE VALORI, tr. du *Moucheron* (*culex*) de Virgile.

Mètre se disait autrefois pour vers, on l'emploie encore quelquefois, en ce sens, dans les pièces badines et dans le style marotique.

Maître Vincent, le grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser;
Maître Clément, le grand forgeur de *mètres*,
Si doucement n'eût su poétiser.
J. B. ROUSSEAU.

MÉTROMANE. *n. m.* **MÉTROMANIE.** *n. f.* Ces deux mots dérivés de *mètre*, dans la signification de rhythme poétique, de vers, signifient, le premier, celui qui a la manie de faire des vers, et le second, cette manie elle-même. C'est à la comédie de Piron, intitulée la *Métromanie*, qu'on est redevable de ces deux expressions qui ne se disent que par dérision et par critique.

METS. *n. m.* (*mè* devant une consonne, *mèz* devant une voyelle). Il se dit généralement de tout ce qu'on sert sur table pour manger; il est de tous les styles. *Syn.* Vivres, aliment, chère, manger, ragoûts, plats, ces deux derniers sont familiers. *Epit.* Agréable, savoureux, appétissant, délicat, recherché, succulent, excellent, délicieux, délectable, flatteur, exquis, friand, simple, frugal, commun, grossier, détestable, abominable, exécrable, perfide, empoisonné.

. . . . . . Moins d'éclats, plus de *mets*:
On ne se nourrit point de bijoux, de hochets.
BERCHOUX, *la Gastronomie.*

Ces *mets* ne chargent point une table superbe.
DELILLE.

Il effleure en tremblant, de ses lèvres livides,
De ces *mets* affadis les douceurs insipides.
Le même.

Ce poète a dit, en parlant des animaux:

Les *mets* inapprêtés qui forment leur repas.
Les trois Règnes de la nature, ch. VIII.

MEULE. *n. f.* Corps solide, rond et plat, qui sert à broyer. *Epit.* Lourde, pesante, ronde, rude, piquée, raboteuse, dentelée, bruyante, roulante.

Le plus pressant besoin de ce grain nourrissant
Que la *meule* bruyante écrase en tournoyant.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Domergue a dit *la meule des dents*:

Que tous tes aliments
Soient broyés à loisir sous *la meule des dents.*
Manuel des Étrangers, pag. 213.

Meule signifie aussi un monceau de gerbes ou une pile de foin qu'on fait dans les prés pour y conserver le grain. *Epit.* Riche, féconde, nourricière, abondante, énorme, colossale, élevée, arrondie.

. . . . . . Le trésor des gerbes en monceaux.
PARNY.

Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux:
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets;
Plus loin les *meules* entassées
Élèvent un trône à Cérès.
DE BERNIS.

Brillantes tours d'épis, qui, sous leurs toits dorés,
Gardent en sûreté vos trésors resserrés.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

MEURTRI, IE. *V.* MEURTRIR.

MEURTRIER. *n. m.* MEURTRIÈRE. *n. f.* (*meur-tri-é* devant une consonne, *meur-tri-è-re*). Celui, celle qui a commis un meurtre. *Syn.* Assassin, homicide. *Epit.* Inhumain, barbare, féroce, lâche -, sanglant, odieux.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les *meurtriers* surpris sont saisis de respect.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Nos anciens poètes faisaient ce mot de deux syllabes :

Le *meurtrier* que la peur bourrèle incessamment.
THÉOPHILE, *Pyrame et Thisbé*, act. III, sc. 1.

Je connais le *meurtrier*, et j'attends son supplice.
ROTROU, *Venceslas*, act. IV, sc. 6.

L'Académie, dans ses décisions sur le *Cid*, reproche à Corneille d'avoir donné trois syllabes à ce mot qui, dit-elle, n'est que de deux; sur quoi Voltaire fait la remarque suivante :

« *Meurtrier*, *sanglier*, etc., sont de trois syllabes; ce serait faire une contraction très-vicieuse, et prononcer *sangler*, *meurtrer*, que de réduire ces trois syllabes très-distinctes à deux. »

Remarques sur Corneille, au lieu cité.

MEURTRIER est aussi *adj.* Les armes à feu sont *meurtrières*. Poétiquement *épée meurtrière*, *lance meurtrière*, *la dent meurtrière du sanglier*, *trait meurtrier*, *fureur meurtrière*, etc.

Vous repoussez, seigneur, une main *meurtrière*.
RACINE, *Bajazet*.

Et brandissant sa lance *meurtrière*.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. II.

De ses traits *meurtriers* la grêle impitoyable
Bat les tristes épis, les brise, les accable.
ROSSET, poème de *l'Agriculture*.

Desaintange a dit en parlant du sanglier de Calydon :

De son arme tranchante Othrius le premier
A senti dans son flanc l'ivoire *meurtrier*.

Racine l'a dit des personnes, et son autorité est d'un grand poids :

Bientôt de Jésabel la fille *meurtrière*,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Athalie, act. IV, sc. 3.

MEURTRIR. *v. tr.* Ce mot était autrefois synonyme de tuer, massacrer, assassiner.

. . . . Et pour te rendre infâme,
T'ont fait *meurtrir* tes enfants et ta femme.
RONSARD.

Il ne signifie depuis long-temps que faire une contusion, blesser, et, en parlant des fruits, les froisser.

Le boxeur furieux, tout bouillant de colère,
S'élance sur son adversaire,
Meurtrit, à poings fermés, et sa tête et ses bras,
Fait voler ses dents en éclats;
Son art est un fleau, son triomphe est un crime.
DELILLE, *la Conversation*, ch. III.

MEURTRI, IE. part. de *meurtrir*. Il se prenait anciennement dans le sens que l'on donnait à son verbe, c'est-à-dire, dans celui de tué, massacré, assassiné.

Je verrai satisfaite entrer au monument
De mon époux *meurtri* le premier instrument.
CYRANO BERGERAC, *Agrippine*, act. I, sc. 3.

Pour un frère *meurtri* ma douleur a des larmes.
ROTROU, *Venceslas*, act. V, sc. 1.

Racine a voulu rappeler ce mot à sa première signification :

Allez, sacrés vengeurs de vos princes *meurtris* :
De leur sang par sa mort faites cesser les cris.
Athalie, act. V, sc. 6.

« Je crois, dit L. Racine, que quand il rend au verbe *meurtrir* son ancienne et naturelle signification, il rappèle à dessein ce vieux mot, parce que les vieux mots sont quelquefois nobles en vers. »

Réflexions sur la poésie.

« *Meurtris* pour *assassinés*, est un beau mot poétique dont notre versification a besoin, et que l'autorité de Racine aurait dû faire revivre. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

L'usage ne donne aujourd'hui à *meurtri* d'autres sens que celui qu'il a conservé à son verbe; il signifie donc qui a reçu une contusion, et, en parlant de fruit, froissé, foulé, écaché.

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs *meurtris* et traînés dans la fange.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Le ceste erre au hasard dans leur bouche *meurtrie*,
Là dent avec fracas se rompt, éclate et crie.
DE CHABANON.

Mais quel succès nouveau les flatte, les rassure?
Guelfe tombe à leurs yeux *meurtri d'une blessure*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

MEUTE. *n. f.* Terme collectif. Nombre de chiens courants dressés pour la grande chasse. *Epit.* Aboyante, bruyante, avide, ardente, rapide, efflanquée, altérée, affamée, haletante.

Les chiens, par le cor animés,
De plaisir haletants, et les yeux enflammés,

De leurs naseaux ouverts ont respiré la proie;
En bataillons épars la *meute* se déploie.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. I.

Avide et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui (après le cerf), de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La *meute* aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent,
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. I.

MICROSCOPE. *n. m.* Instrument qui grossit extraordinairement les objets par la disposition des vers au travers desquels on les regarde. *Epit.* Grossissant, subtile, perçant. Un de nos poètes a dit par périphrase le disque d'un cristal.

Entouré constamment de ces riants objets,
J'étudie et leurs lois, et leurs rapports secrets;
Et j'apprends de ces fleurs, sœurs et beautés rivales,
Le propre caractère et les mœurs générales.
Le disque d'un cristal, de mes yeux rapproché,
Grossit, dévoile, étend l'organe trop caché.
BÉRANGER, *les Plaisirs du Botaniste*.

Le sable, façonné par les mêmes travaux,
Va t'introduire encor dans des mondes nouveaux,
Ouvrir à ton regard d'invisibles royaumes,
Des points organisés, et de vivants atômes.
Sur les bords du néant, que la vie a peuplés,
Vois, aux derniers confins, ces êtres reculés,
Sentir le mouvement, atteindre à la lumière;
Vois un monde enfermé dans un grain de poussière.
Ces gouttes sont des mers où des flots d'habitants
Pour siècles ont des jours, et pour mois des instants.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

MIDI. *n. m.* Le milieu du jour, le point qui partage le jour entre le soleil levant et le soleil couchant. *Epit.* Brûlant, brillant. *Périph.* Les feux du midi, l'heure du midi.

Il connaissait une onde claire
Où, pendant *les feux du midi*,
Diane enfin, sur les pas du mystère,
Venait dans un bain salutaire,
Rafraîchir ses appas, etc.
PASCALIS, *la Métamorphose d'Actéon*.

A l'heure du midi, des vallons au rivage
J'avais conduit vos bœufs fatigués du voyage.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. II.

. . . . Quand l'astre du jour
Aura fourni la moitié de son tour.
MALFILATRE.

Lorsque l'astre brillant, dispensateur du jour,
Aura fait dans le ciel la moitié de son tour.
DULARD.

Déjà le char des heures
Touche au sommet des cieux;
Le Lion furieux
Sur nos frêles demeures
Verse un torrent de feux.
DE GUERLE.

L'astre du jour, au milieu de sa route,
Lance ses traits étincelants,
Et de ses feux les plus brillants
Embrase la céleste voûte.
BAOUR-LORMIAN.

Et déjà tout confus, tenant *midi* sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

Le dieu du jour, poursuivant sa carrière,
Règne en tyran sur l'univers soumis.
Son char de feu brûle autant qu'il éclaire,
Et ses rayons, en faisceaux réunis,
D'un pôle à l'autre embrasent l'hémisphère.
PARNY, *la Journée champêtre*.

L'HEURE DE MIDI.

Mais le *midi* s'avance, et la vue affaissée
Se perd dans les vapeurs de la terre embrasée.
L'ardente exhalaison qui pèse sur les airs
Repousse l'espérance et sèche la pensée.
Tout est en feu; les champs et les monts entr'ouverts
N'offrent qu'un sein aride et de pâles déserts.
La tige est sans couleur, la plaine est sans rosée;
L'humble ruisseau languit dans les prés découverts,
Impatient de fuir sous une ombre entassée.
L'écho ne répond plus à la faux aiguisée;
Le faneur, accablé du fardeau des chaleurs,
Dort sur le foin humide et parfumé de fleurs.
Le bœuf laborieux, couché dans la prairie,
Au mouvement de l'herbe et des zéphyrs brûlants,
Soulève quelquefois sa tête appesantie;
Quelquefois, tourmenté par la guêpe ennemie,
Des longs plis de sa queue il protége ses flancs.
Les agneaux sont rangés près des chiens vigilants,
Et, dans un coin du bois, la bergère assoupie
Laisse fuir le fuseau de ses doigts indolents.
A peine seulement, dans ce calme du monde,
La cigale s'éveille au faible bruit de l'onde.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. II.

« Les artistes, pour représenter le midi, peignent quelquefois le Soleil sur son char, s'arrêtant au milieu de sa course. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Comme on dit *le matin de ses jours*, *de ses ans*, pour la jeunesse; *le soir*, *le crépuscule de ses jours*, *de ses ans*, pour la vieillesse, par suite de cette comparaison de la vie aux différentes parties du jour, on dit *le midi de son âge*, *de ses jours*, *de ses ans*, etc., pour l'âge viril, le moyen âge.

Ce n'est plus ce beau feu, cette ardeur de courage
Qui fermente en son sang *au midi de son âge*.
Éloge de la Vieillesse, par M. ***.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant,
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
J. B. Rousseau, *Ode X*, liv. I.

Enfin j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au *midi* de son cours;
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.
Colardeau.

Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse.
Il le demande en vain : l'impitoyable Mort
Au midi de ses jours a terminé son sort.
Feutry, *les Tombeaux*.

Midi signifie aussi un des quatre points cardinaux. *Syn*. Le sud. *Epit*. Brûlant, dévorant. *Périph*. Le pôle austral, les feux du midi, les bornes du midi.

Les climats que l'été s'est choisis pour domaine.
Notaris.

. . . . . En son cours, le commerce agrandi,
De l'étoile du nord *aux bornes du midi*,
Épanchant les tributs de son urne féconde,
Court, en fleuve d'or, dans les veines du monde.
Chênedollé, *le Génie de l'Homme*, ch. I.

Du char glacé de l'ourse *aux feux de Syrius*,

a dit le poète Lebrun, pour du nord au midi.

Le *midi* dévorant brûle un sol desséché.
La Harpe.

« Rippa le symbolise par un jeune maure de moyenne taille, que le soleil environne de ses rayons, et sur la tête duquel il frappe à plomb : son habillement est d'un rouge jaunâtre; il porte une ceinture de bleu turquin où se remarquent les signes du Taureau, de la Vierge et du Capricorne. Il tient de la main droite des flèches, et de la gauche un rameau de lotus, arbrisseau aquatique, qui, selon les anciens naturalistes, suit la marche du soleil, se lève avec lui, s'épanouit à son midi, se penche à son couchant, et se cache dans l'eau. A ses pieds sont des fleurs desséchées par les rayons du soleil. »

Noel, *Dict. de la Fable*.

MIE. Ancien mot qui s'est dit autrefois au lieu de *point*, de *pas*, avec la négation *ne* dont elle augmentait la force. On trouve fréquemment *ne mie* dans Rabelais, dans Villon, dans Montaigne, etc. On peut encore employer cette expression dans le style marotique. La Fontaine s'en est servi dans le patois picard où elle est toujours usitée :

Biaux chères loups, *n'écoutez mie*
Mère tenchant chen fieu qui cria.

Beaux chères loups, n'écoutez pas mère tançant (grondant) son fils qui crie.

MIEL. *n. m.* (*miel*). Suc que les abeilles tirent des fleurs ou des plantes. *Epit*. Doux, exquis, délicieux, savoureux, suave, pur, épuré, doré, épais, épaissi, gluant, visqueux, écumeux, précieux, odorant, fluide, céleste, présent du ciel. *Périph*. Du miel le nectar parfumé, le nectar de l'abeille, du miel la liqueur jaunissante, le liquide trésor des abeilles, des ruches.

N'avez-vous point *du miel le nectar* parfumé?
Delille.

Il presse *d'un miel pur la liqueur jaunissante*.
Andrieux.

N'avez-vous pas du lait l'ambroisie écumante,
Et *le trésor* exquis *de la ruche* odorante?
Desaintange.

L'abeille, des jardins hôtesse voltigeante,
N'y butina jamais *sa richesse odorante*.
Le même.

Ces vergers où l'abeille avec un sourd murmure
Vole et pétrit *sa liqueur d'or*
Des parfums de la rose et du sang de la mûre.
Flins des Oliviers.

L'abeille aux jeunes fleurs dérobe leur trésor,
Et de leur ambroisie emplit *ses rayons d'or*.
Mollevaut.

Telle on voit au printemps la diligente abeille,
De Flore avec ardeur butiner la corbeille,
Et *d'un miel épuré*, dans sa cellule d'or,
Composer, non pour soi, *le liquide trésor*.
Valmalète.

L'abeille industrieuse, entre ces arbrisseaux,
Venait de déposer le fruit de ses travaux.
Pandore l'apperçoit : son œil brûlant, avide,
Étincelle à l'aspect de ce trésor liquide.
Elle se précipite, elle court ; et soudain
Un rayon détaché s'abandonne à sa main.
Sur les lèvres bientôt, doucement exprimée,
S'épanche, à longs flots d'or, la liqueur parfumée.
A peine dans son trouble elle a pu la goûter ;
Elle vole à l'époux qu'elle vient de quitter,
Lui présente de loin sa conquête et sa proie,
L'aborde en souriant, fait éclater sa joie,
Et sur sa bouche alors, de ses doigts délicats,
Presse le doux nectar qu'il ne connaissait pas.
Colardeau, *les Hommes de Prométhée*.

MIEN, MIENNE. pronom possessif de première personne (*muen*, *mie-ne*). Celui, celle qui est à moi.

Et toi qui vis le sang que l'amour fit répandre,
Le sang de mon amant, et qui vas voir le *mien*,
Gardes-en la teinture, arbre fatal, devien
Un symbole de deuil, et transmet d'âge en âge
D'un double sacrifice un sanglant témoignage.
Desaintange, trad. des *Métam.*, liv. IV.

Mien s'est joint autrefois avec *un*, et alors il se mettait devant le nom et devenait un véritable adjectif. *Un mien frère, une mienne cousine*. Dans cette acception il est vieux,

comme l'observe l'Académie; cependant on peut encore s'en servir dans le style familier et surtout dans le genre marotique.

Au travers d'*un mien* pré certain ânon passa.
RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. 7.

Un mien valet qui du soir était ivre.
VOLTAIRE, *la Bastille*, poème.

Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce *mien* mulet de me porter si digne.
La même, *la Pucelle*, ch. IV.

Quelle est donc votre fantaisie
Lorsque, dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque *mienne* rapsodie ?
La même, *Lettr. CVI, au duc de la Vallière* (1755).

Coras lui dit : la pièce est de mon crû.
Le Clerc répond : elle est *mienne* et non vôtre.
RACINE, *Épigramme sur l'Iphigénie de Leclerc*.

Cette culotte est *mienne* ; et je prendrai
Ce qui fut *mien* où je le trouverai.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. III.

Les miens, les tiens, les siens s'emploient, mais seulement au pluriel masculin, pour signifier les parents, les alliés, ceux qui appartiennent en quelque façon à une personne, ou dont les intérêts sont joints à ceux de cette personne.

Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les *miens* sous un fer assassin?
CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, act. II, sc. 2.

Montrait à tous les *miens*, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant II.

MILIEU. *n. m.* (*mi-lieu*). *Syn.* Centre, cœur, foyer, moitié — Expédient, moyen, tempérament. *Epit.* Juste, sage.

Au *milieu* sont portés par les amis en deuil
Les restes du guerrier. . . . . . .
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

MILLIÈME. *adj* des deux genres et *n. m.* (*mi-liè-me*).

MILLIER. *n. m.* collectif. (*mi-lié* devant une consonne).

Bientôt victorieux de cent peuples altiers
Tu nous aurais fourni des rimes à *milliers*.
BOILEAU.

L'Élide, l'Étolie, et Thèbes et Pylos
M'opposèrent en vain des *milliers* de héros.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

MILLION. *n. m.* (*mi-li-on*). Dix fois cent mille.

Un *million* comptant par ses fourbes acquis.
BOILEAU, *Satire I*.

Des milliers de soleils, des *millions* de mondes.
LEBRUN.

MINE. *n. f.* L'air qui résulte de la conformation extérieure de la personne, et principalement du visage. Il n'est que du style familier. *Syn.* Air, extérieur, dehors, figure, visage, physionomie. *Epit.* Altière, fière, joyeuse, agréable, gentille, friponne, agaçante, enfantine, famélique, affamée, maussade, renfrognée, mourante, traîtresse, trompeuse, plate, ingrate, sinistre, patibulaire.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la *mine*.
LA FONTAINE.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la *mine !*
CORNEILLE, *Polyeucte*.

Ce mot n'a point assez de noblesse pour la tragédie.

Là... voir un peu *quelle plaisante mine*
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.
VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue*, act. IV, sc. 6.

L'Académie s'exprime ainsi : On dit d'une femme qui agace quelqu'un par des regards affectés, etc., qu'*elle lui fait des mines*. L'Académie a tort de restreindre cette expression aux femmes. elle se dit également des hommes à l'égard des femmes, et Voltaire a été autorisé d'après l'usage à s'exprimer ainsi :

Vous dormez *dessous* (sous) les courtines
Et des Grâces et des neuf sœurs,
Je leurs fais encor quelques mines ;
Mais vous possédez leurs faveurs.
Epître à M. Desmahis.

Faire mine de... signifie faire semblant, feindre.

Il *fait mine* d'aimer, mais sa galanterie
N'est qu'un amusement et qu'une raillerie.
CORNEILLE, *la Suite du Menteur*, act. II, sc. 1.

Pour peu que d'y songer *vous* nous *fassiez les mines*.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. III, sc. 5.

« *Faire mine* de quelque chose est une bonne expression dans le style familier. *Je fais mine de l'aimer, je fais mine d'applaudir. Faire la mine* signifie faire la grimace; et on ne doit pas dire : *je fais la mine d'aimer, la mine de haïr;* parce que *faire la mine* est une expression absolue, comme *faire le plaisant, le dévot, le connaisseur.* » *Œuvres complètes de Voltaire*, tom. 48, p. 368, in-8°. Gotha, 1787.

Il ne faut pas croire que *mine* ne se dise que des personnes, il se dit encore de la bonne ou de la mauvaise apparence de quelque chose.

Je fais plus, à l'instant j'entre dans la cuisine :
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise *mine.*
BARON, *l'Andrienne*, act. II, sc. 3.

MINE. *n. f.* Lieu où se forment les métaux, les minéraux et quelques pierres précieuses. *Syn.* Minière. *Epit.* Riche, féconde, inépuisable, abondante, exploitée, épuisée, profonde, creusée.

Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes,
Il (l'homme) devient l'habitant des plus profonds abîmes,
Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un funèbre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces antres funèbres,
Silence, profondeur, solitude, ténèbres;
Il y respire un air trop souvent meurtrier;
Des voûtes, que son bras s'efforce d'étayer,
Écrasent leurs appuis, tout-à coup éboulées.
Ces horreurs à ses yeux sont en vain étalées :
L'or est tout ce qu'il voit. Cet objet plein d'appas
Ferme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine.
DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. III.

Description des mines, exploitation des mines, divers accidents qui accompagnent cette exploitation. *V. la Pétréide* par Thomas, chant des mines, depuis la p. 194 jusqu'à la p. 205 inclusivement.

Mine se prend au figuré pour ce qui produit abondamment quelque chose, ce qui en est une source féconde.

Vois, dit la Liberté, vois le premier des arts (l'agriculture);
De trésors renaissants *mine* toujours féconde,
Qui seul peut suppléer à l'or du nouveau monde.
THOMAS.

. . . . De l'antiquité fouiller les doctes *mines.*
CASTEL.

MINE. *n. f.* Cavité souterraine pratiquée sous un bastion, sous un rempart, sous un roc, etc., pour le faire sauter par le moyen de la poudre à canon. *Epit.* Secrète, cachée, souterraine, serpentine, éventée, découverte, perfide.

Avec plus d'art encore et plus de barbarie
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains, tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VI.

Pour attacher la flamme aux fondements des tours,
L'art creuse sous la terre une secrète route,
L'adroit mineur pénètre à l'abri de sa voûte,
Et dans le sein du mur que le fer a creusé
Laisse le grain fatal par sa main déposé :
Il fuit; bientôt le long de la mèche perfide
Le feu glisse et s'avance en dévorant son guide;
Jusqu'au dépôt funeste il se fraie un chemin;
A peine il l'a touché, tout s'embrase; et soudain,
S'indignant de ses fers, la flamme impatiente
Part, soulève en grondant cette masse pesante,
Et parmi des torrents de fumée et de feux,
Rochers, armes, soldats ont volé vers les cieux.
DELILLE, *les trois Règnes de la nature*, ch. I.

MINÉIDES. *n. pr. f. pl. V.* CHAUVE-SOURIS.

MINÉRAL. *n. m.* Corps solide qu'on tire des mines, comme l'or, l'argent et autres métaux.

Le lit sombre et profond des riches *minéraux.*
CASTEL.

Là, *de l'antique Hermès le minéral fluide* (le mercure)
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.
COLARDEAU.

MINÉRAL, ALE. *adj.* Qui appartient aux minéraux. *Matière minérale. Sel minéral. Eaux minérales.* Il ne se place jamais qu'après le nom qu'il qualifie. En parlant des *eaux minérales*, un de nos poètes a dit :

Onde sulphureuse et brûlante
Par lui (par le feu) ta vertu bienfaisante
Fait murmurer la Parque au ténébreux séjour.
DULARD, *le Feu*, ode.

Eh! pourrais-je oublier ces eaux miraculeuses
Qui cachent à nos yeux leurs grottes cavarneuses,
Et dont les flots glacés, par de fréquents éclairs,
Aux approches du feu font pétiller les airs?
Et celles que le soufre attiédit et colore,
Où la brillante Hygie et le dieu d'Épidaure,
Dans un bain salutaire, ont mêlé de leur main
Les métaux de Cybèle et les feux de Vulcain,
Et de qui la vertu, riche en métamorphoses,
Rend au teint pâlissant et le lis et les roses.
Là viennent tous les ans. . . . . . .
DELILLE, *les trois Règnes de la nature*, ch. III.

MINERVE. *n. pr. f.* Fille de Jupiter, déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts, elle présidait à tous les travaux qui se font à l'aiguille et excellait elle-même dans les ouvrages de broderie, de tapisserie, de couture, etc. Arachné ayant osé défier Minerve dans l'art de broder, cette déesse la métamorphosa en l'insecte que nous nommons *araigné. V.* ce mot.

Selon la Fable, Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter, après que Vulcain eut fendu d'un coup de hache la tête du maître des dieux.

On la considère sous deux rapports : ou comme la déesse de la guerre, et alors on la confond quelquefois avec Bellone; ou comme la déesse de la sagesse et des beaux-arts, et les poètes la nomment Pallas ou Minerve.

Syn. Pallas. *Epit.* Guerrière, belliqueuse, redoutable, formidable, terrible, homicide. — Sage -, chaste -, austère, docte -, savante, adroite, ingénieuse, industrieuse, inventrice, féconde. *Périph.* La fille de Jupiter, la déesse des combats, la déesse des arts.

O *Minerve* savante !
O guerrière *Pallas !*
Que par votre faveur puissante
Une félicité charmante
Nous offre, chaque jour, mille nouveaux appas !
Animez nos cœurs et nos bras,
Rendez la victoire constante;
Conduisez nos soldats,
Partout devant leurs pas
Jetez le trouble et l'épouvante.
QUINAULT.

Pallas dont la main homicide
Agite dans les airs l'étincelante égide.
DELILLE.

De l'émail élégant des champs et des prairies
L'aiguille de *Minerve* orna ses broderies,
Et sur les plis flottants d'un long tissu de lin
Fit éclater la rose et croître le jasmin.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Les poètes, en faisant sortir Minerve du cerveau de Jupiter, ont prétendu donner l'emblème de la raison accordée à l'homme pour le conduire.

De la vertu qui nous conserve
C'est le symbolique tableau :
Chaque mortel a sa *Minerve*
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchait toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui ;
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.
J. B. ROUSSEAU.

En ce sens *Minerve* est synonyme de raison, sagesse, génie, et est employé de la même manière qu'un nom commun.

Muse. . . . .
Viens à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma *Minerve*
Des prisons de mon cerveau.
J. B. ROUSSEAU, *Ode à l'impératrice Amélie.*

Ma *Minerve* sévère
Adoucira ses grotesques portraits,
Et les voilant d'une gaze légère
Ne montrera que la moitié des traits.
GRESSET, *le Lutrin vivant.*

MALGRÉ MINERVE, expression proverbiale et familière que nous avons empruntée des Latins qui disaient *invitâ Minervâ* (*malgré Minerve* déesse de la sagesse, malgré la raison, en dépit du bon sens). *Il rime malgré Minerve.*

Vers en style de Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima *malgré Minerve.*
BOILEAU.

« On lui donnait, dans ses statues et ses peintures, une beauté simple, négligée, modeste, un air grave, noble, plein de force et de majesté. Elle a ordinairement le casque en tête, une pique d'une main, un bouclier de l'autre, et l'égide sur la poitrine. L'égide de Minerve était sa cuirasse au milieu de laquelle était la tête de Méduse. Quelques auteurs prétendent qu'elle était faite de la peau du géant Pallas qu'elle avait tué en se défendant de ses poursuites. Quelquefois l'égide est prise pour le bouclier de Minerve. ...... L'erreur de prendre le bouclier de cette déesse pour son égide, est venue vraisemblablement de ce qu'on voit indistinctement sur l'un et sur l'autre la tête de Méduse. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

J'ajouterai que le casque de Minerve est quelquefois ailé, et quelquefois surmonté d'une chouette. Parmi les animaux, la chouette et le dragon lui étaient consacrés; l'olivier, symbole de la paix, était l'arbre dévoué à la déesse des arts, parce que dans sa dispute avec Neptune pour savoir à qui des deux divinités appartiendrait le droit de donner un nom à la capitale de la Grèce, que Cécrops venait de bâtir, Minerve, d'un coup de sa lance, fit sortir de la terre un olivier chargé de ses fruits.

MINIATURE. *n. f.* (on prononce *mi-gna-tu-re*). Il est familier.

De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en *miniature*,
VOLTAIRE.

En parlant du colibri, Delille a dit :

. . . . Cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante *miniature*
Où le ciel des couleurs épuisa la parure.

MINISTRE. *n. m.* Celui dont on se sert pour l'exécution de quelque chose, celui qui prête son ministère. Il se dit plus particulièrement de ceux dont le prince fait choix pour les charger des principales affaires de l'état, et des prêtres qui desservent un temple et qui président au culte qu'on rend à une divinité. Ce mot est beau au figuré et dans un sens moral. *Epit.* Habile, sage, prudent, assidu, appliqué, infatigable, zélé, vigilant,

soigneux, irréprochable, incorruptible, généreux, immortel, impérieux, insolent, redoutable, rigoureux, puissant, absolu, circonspect, inquiet, faible, dangereux, lâche, flatteur, fourbe, adroit, artificieux, politique, odieux, infâme, saint, sacré, auguste, révéré, fervent, hypocrite, ambitieux. Pour désigner *un ministre des finances*, expression technique, et par conséquent nullement propre à entrer dans la haute poésie, un de nos auteurs a dit par périphrase :

Et celui dont la sage et constante industrie
Veille au trésor de la patrie,
Réparant, dirigeant ses fertiles canaux.

Le mot *visir* pourra se prendre, même dans le style soutenu, comme synonyme de ministre (ministre d'état); mais seulement en mauvaise part.

Ou tel que d'Apollon le *ministre* terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Du temple fait mugir, etc.
J. B. Rousseau, *Ode à M. le comte du Luc.*

Toujours il (le fanatisme) revêtait, dans ses déguisements,
Des *ministres* des cieux les sacrés ornements.
Voltaire, *la Henriade*, ch. V.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
J. B. Rousseau.

Dieu parle, et soudain sur leurs ailes
Ses anges, *ministres* fidèles,
Portent la mort et la terreur.
Malfilatre, *la Prise du fort de St. Philippe*, ode.

Tout-à-coup s'élançant des clartés éternelles,
L'aigle, *ministre* ailé du roi de l'univers,
Porte aux dieux divisés la foudre et les éclairs.
De Guerle.

Assez et trop long-temps des orages sinistres,
De ton courroux, grand Dieu! redoutables *ministres*,
Ont épouvanté les mortels!
Lebrun.

Ces bois étalant, dit-on, la funèbre retraite
Des *ministres* affreux de l'empire des morts
Dulard, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois *ministre* rigoureux......
Racine, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Ministre est toujours masculin, même lorsqu'il modifie un nom du genre féminin. C'est donc avec raison que MM. Féraud, Geoffroy et Laveaux ont reproché à Racine d'avoir dit :

Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur *ministre violente?*
Les Frères ennemis, act. II, sc. 3.

Il fallait dire *ministre violent*.

Dans la langue poétique, et même en prose, dans le style élevé, un juge, un magistrat est appelé *le ministre de Thémis*, un législateur *le ministre des lois*, un médecin *le ministre d'Hygie*, etc. C'est ainsi que Ménage a dit en parlant du président de Bellièvre :

Ce *ministre* sacré de la juste Thémis.

MINOS. *n. pr. m.* (le *s* sonore même devant une consonne). Fils de Jupiter et d'Europe, roi de Crète. La sagesse de son gouvernement, et surtout son équité lui ont fait donner, après sa mort, la fonction de juge souverain des enfers. Minos, dit M. Noël, était regardé proprement comme le président de la cour infernale. Homère le représente avec un sceptre à la main, assis au milieu des ombres, dont on plaide la cause en sa présence. Virgile le peint agitant dans sa main l'urne fatale où est renfermé le sort de tous les mortels, citant les ombres à son tribunal, et soumettant leur vie entière au plus sévère examen.

Là (dans les enfers), *Minos* prononçant ses arrêts redoutables,
Des forfaits dérobés aux regards des mortels
Sait arracher l'aveu du cœur des criminels.
Fayolle.

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je! mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Racine, *Phèdre*, act. IV, sc. 6.

MINOS, petit-fils du précédent, époux de Pasiphaé; il vainquit les Athéniens, et leur imposa pour tribut l'obligation de fournir tous les sept ans sept jeunes gens au Minotaure.

MINOTAURE. *n. m.* Monstre moitié homme et moitié taureau né de l'inceste de Pasiphaé, épouse de Minos, avec un taureau blanc.

. . . . Fruit honteux d'une flamme brutale,
Un monstre à double forme atteste à tous les yeux
Des flancs qui l'ont porté l'adultère odieux.
Desaintange.

Le Minotaure fut enfermé dans le fameux labyrinthe de Crète, où il se nourrissait de chair humaine. Après avoir vaincu les Athéniens, Minos leur avait imposé l'obligation d'envoyer tous les sept ans, en Crète, sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, choisis par le sort, pour servir de pâture au monstre. Déjà le tribut avait été payé trois fois, lorsque Thésée, jeune encore, forma le généreux dessein d'en affranchir à jamais sa patrie. Ariane, fille de Minos, facilita l'entreprise du héros, en lui donnant un peloton de fil par le moyen duquel il put revenir sur

ses pas et sortir du labyrinthe, après avoir tué le Minotaure.

Ce monstre, homme et taureau, qu'un fol amour fit naître,
Qui du sang des humains brûlait de se repaître,
Sous le fer de Thésée enfin perdit le jour.
Le héros tient le fil qui trace son retour,
Tandis qu'un peu plus loin Ariane tremblante
Craint que le sort cruel ne trompe son attente ;
Les yeux au labyrinthe et les mains vers les cieux,
Au secours de Thésée elle appèle les dieux.
LAMOTTE.

Du cruel minotaure effroyable festin,
Des vierges, des guerriers, choisis par le destin,
Quand la peste asservit Athènes ravagée,
Expiaient tous les ans le trépas d'Androgée.
Devant l'urne du sort tout un peuple est tremblant.
Thésée, osant enfin rompre un traité sanglant,
Part, vole; et, secondé de la voile et des ondes,
Aborde de Minos les campagnes fécondes.
. . . .
. . . Thésée a frappé le monstre mugissant,
Qui bat en vain les airs de son front menaçant;
Dès qu'il a teint le fer dans sa gueule écumante,
Armé du fil léger qu'il reçut d'une amante,
Du labyrinthe obscur sortent d'un pas vainqueur,
Il franchit les détours et le circuit trompeur.
MOLLEVAUT, trad. de *Catulle; les Noces de Thétis et de Pélée.*

MINUIT. *n. m.* Le milieu de la nuit.

Voilà *minuit*, c'est l'heure des amours.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. I.

Ce mot est familier, et les poètes, dans le style élevé, le remplacent par une périphrase.

La nuit avait rempli la moitié de son cours.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IV.

Les flots étaient calmés, les bois silencieux :
C'était l'heure où, roulant dans la sphère des cieux,
Les astres ont fourni la moitié de leurs courses.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Maintenant *au milieu de sa route étoilée*,
Assise sur un char, et d'un crêpe voilée,
La Nuit, la sombre Nuit, roulant au haut des airs,
Sous un sceptre d'ébène accable l'univers.
BAOUR-LORMIAN.

Quand le pôle glacé brillait des feux de l'ourse.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. III.

« C'est le milieu de la nuit, heure qu'Anacréon détermine avec toute l'exactitude astronomique dans l'une de ses plus belles odes :

(Naguère, vers le milieu de la nuit, à cette heure où l'ourse tourne déjà autour de la main de Bootès, et où tous les mortels reposent enchaînés par les liens du sommeil, l'Amour survint et frappa à ma porte.) ANACRÉON, ode III ».

Note de l'auteur, à la fin du 3e chant.

MIRMIDONS. *V.* MYRMIDONS.

MIROIR. *n. m.* (*mi-roar*). *Syn.* Glace. *Epit.* Fidèle, vrai, sincère, complaisant, flatteur, magique, terne, terni. Molière appèle les *miroirs* les conseillers des grâces, et La Fontaine

Les conseillers muets dont se servent nos dames.

. . . . . Renaud, pâle, saisi d'horreur,
Détache ses regards du *miroir* trop fidèle
Qui lui rend de ses traits l'image criminelle.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Ces *glaces* qui de la lumière
Augmentent encor les clartés,
Où, sans espace et sans matière,
De nouveaux corps sont enfantés,
Source inépuisable de l'être,
Dans leur sein fécond font renaître
Les lieux, les mouvements divers :
Mobile et vivante peinture
Où l'art, jaloux de la nature,
De rien fait un autre univers.
LAMOTTE.

V. GLACES.

On dit *le miroir des eaux*, et cette périphrase, qui se trouve dans *Phèdre :*

Lympharum *in* speculo *vidit simulachrum suum*
(Il vit son portrait dans *le miroir des eaux*),

est toute naturelle, puisque l'eau réfléchit les objets à notre vue.

Si la mer nous peint bien dans *le miroir des eaux*,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce *miroir* immobile,
Mon air ne cède en rien aux grâces de Mirtile.
GRESSET.

Mais à peine *des eaux le miroir* argenté
Eut offert à ses yeux sa nouvelle figure.....
DESAINTANGE.

Les poètes et les peintres donnent un miroir à la Comédie, ils en donnent également un à la Prudence, mais il est entouré d'un serpent.

Sur la scène Thalie
Dans un riant *miroir* nous montre nos défauts.
DEMOUSTIER.

Le coupable rougit, et en vivant miroir (la comédie)
Présente l'homme à l'homme, étonné de s'y voir.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

MISÉRABLE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Malheureux, infortuné, abandonné, opprimé, souffrant, affligé, pauvre, indigent, digne de pitié. — Funeste, déplorable, fâcheux, fatal, tragique. — Méchant, mauvais, pi-

toyable. Il peut suivre ou précéder le nom au choix de l'orateur et du poète.

Dieu prit pitié du genre humain,
Il le créa frivole et vain,
Pour le rendre moins *misérable*.
VOLTAIRE.

C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.
J. B. ROUSSEAU.

Qui que ce soit, frappez, soyez inexorable;
C'est être criminel que d'être *misérable*.
GUIMOND DE LA TOUCHE, *Iphigénie en Tauride*, act. I, sc. 4.

Misérable veut dire qui excite de la compassion, et non pas qui est touché de compassion; il est donc mal employé dans ce vers.

Il se prend aussi comme nom, et dans sa plus stricte acception il signifie celui qui est dans la misère.

Il ne se faut jamais moquer des *misérables*,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux.
LA FONTAINE.

Employé comme nom, ce mot, dans ses diverses acceptions, n'est que du style familier; mais Thomas et Racine le fils ont su l'ennoblir par le choix d'une épithète qui présente une heureuse alliance de mots :

Ces biens, ces dignités et ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'*illustres misérables*.
THOMAS, *Épître au peuple*.

Eh! pourquoi voulons-nous que, déchus de nos droits,
Nous soyons ici-bas d'*illustres misérables!*
L. RACINE, *Épître Ire sur l'homme*.

MISÈRE. *n. f. Syn.* Pauvreté, indigence, nécessité, pénurie. — Malheur, infortune, calamité, disgrace, peine, douleur, souffrance, délaissement. Dans le premier sens ce mot est rejeté du style noble; mais dans le second il y est admis sans difficulté. *Epit.* Horrible, affreuse, affligeante, fâcheuse, importune, pénible, impatiente, insupportable, active, industrieuse, inventive, laborieuse, extrême, vaste -, obstinée, accrue, soulagée, noble, illustre (Chênedollé). *Périph.* Le fardeau des besoins, l'hydre des besoins (Desaintange).

Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les *misères*.
J. B. ROUSSEAU, *Ode V*, liv. I.

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la *misère* attendent le trépas.
DELILLE, *poëme des Jardins*.

PORTRAIT D'UN HOMME ACCABLÉ DE MISÈRE, dans la personne d'Achéménide.

... Du fond des bois un spectre à forme humaine,
Maigre, pâle, et vers nous se traînant avec peine,
S'avance en nous tendant ses suppliantes mains.
Nous regardons : ses maux dans ses traits sont empreints.
Sa barbe à flots épars descend sur sa poitrine.
Quelques sales lambeaux que rattache une épine,
Ses cheveux négligés, tout montre un malheureux :
Le reste annonce un Grec. . . . . . .
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos *misères*.
CORNEILLE, *Horace*, act. I, sc. 4.

« Il n'est pas inutile de dire aux étrangers que *misère* est en poésie un terme noble qui signifie calamité et non pas indigence. »
VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille*.

Hécube près d'Ulysse acheva sa *misère*.
RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

« *Acheva sa misère*, façon de parler hardie et poétique, pour dire acheva sa misérable vie. » GEOFFROY, *sur Racine*.

J'ai tantôt sans respect affligé sa *misère*.
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 4.

De Troie en ce pays réveillons les *misères*;
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Le même, *Andromaque*, act. IV, sc. 3.

MNÉMOSYNE. *n. pr. f.* « Mnémosyne ou la déesse de Mémoire était fille du Ciel et de la Terre, sœur de Saturne et de Rhéa. Jupiter, sous la forme de berger, la rendit mère des neuf Muses. Elle accoucha sur le mont Piérus, d'où les Muses furent nommées *Piérides*. »
NOEL, *Dict. de la Fable*.

Epit. Riche, docte, savante, féconde. *Périph.* La mère des muses, la déesse de mémoire.

Grâce aux vers immortels la seule *Mnémosyne*
Des siècles et des arts conserva l'origine.
LEBRUN.

MODÉRATEUR. *n. m.* **MODÉRATRICE.** *n. f.* Celui, celle qui a la direction de quelque chose. Ce mot n'est guère usité que dans le style soutenu. *Syn.* Régisseur, gouverneur, directeur, guide. *Epit.* Sage, prudent, habile.

Jupiter, des humains *modérateur* suprême.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IV.

La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage *modératrice*.
J. B. ROUSSEAU.

MODESTIE. *n. f. Syn.* Retenue, simplicité, modération, décence, pudeur, honnêteté. *Epit.* Humble -, timide -, soigneuse -, scrupuleuse, attentive, craintive, sage, simple, noble, affectée, orgueilleuse, fausse, alarmée.

. . . . La *modestie*
Avec le vrai mérite est toujours assortie.
J. B. Rousseau.

Les poètes se sont plu à personnifier cette vertu :

Voyez. . . . .
Sous un tendre incarnat rougir la *Modestie*.
Le front couvert d'un voile et le regard baissé,
Sans montrer, sans cacher son front pur et céleste,
Noblement recueillie en sa vertu modeste,
Elle marche en silence. . . . .
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

« L'emblême de cette vertu est une jeune femme vêtue de blanc et coiffée d'un voile, sans autre ornement que ses cheveux; elle tient dans sa main droite un sceptre terminé par un œil baissé. Ses yeux sont fixés sur la terre, et ses vêtements la couvrent toute entière. » Noel, *Dict. de la Fable.*

MODULER. *v. tr.* et *intr.* C'est un terme de musique qui signifie proprement conduire l'harmonie et le chant successivement dans plusieurs modes. Dans la langue poétique sa signification est plus étendue, et il se prend comme synonyme de chanter, fredonner, préluder, jouer d'un instrument, dire.

Le chevrier joyeux
Sur un humble roseau *module* un air rustique.
De Valory.

Il vole, il voit déjà le trop fameux séjour
Où la belle Circé, fille du dieu du jour,
Modulant avec art sa voix mélodieuse,
Charme de ses doux chants son île insidieuse.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Caché sous l'épaisseur d'un pin majestueux,
Le rossignol soupire et *module* ses peines.
Baour-Lormian.

MOELLE. *n. f.* (*moa-le*). Substance molle et grasse qui est contenue dans la concavité des os. *Epit.* Grasse, molle, tendre, onctueuse, liquide, séchée, desséchée.

Le cerveau s'arrondit, la *moelle* étend son cours.
Rosset, *l'Agriculture*, ch. VI.

Et dévorant leur chair déchirée en lambeaux,
Sucer avidement la *moelle* de leurs os.
Desaintange, *trad. des Métam.*, liv. XIV.

MOELLEUX, EUSE *adj.* (*moa-leu* devant une consonne, *moa-leu-ze*).

Le *moelleux* cacao s'embaume de vanille.
Delille.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est *moelleuse*.
Molière, *le Tartuffe*, act. III, sc. 3.

Bientôt, du corps, la toile obéissante
Suit la rondeur et les contours *moelleux*.
L'amant sourit et dévore des yeux
De mille attraits la forme séduisante.
Parny, *la Journée champêtre.*

MOELLON. *n. m.* (*moa-lon*). Sorte de pierre à bâtir.

Voyez ce malheureux suant et presque étique,
Courbé sous les *moellons* qu'il pique et qu'il repique.
Piis, *Harmonie imitative.*

Ce mot familier est peu propre à entrer dans la poésie.

MOINEAU. *n. m.* (*moa-nô*). Petit oiseau de plumage gris, qui fait son nid dans des trous de murailles. *Syn.* Passereau. *Epit.* Chaud, lascif, ardent, amoureux, rusé, hardi, téméraire, effronté, familier. *Périph.* L'ardent oiseau de Vénus. Le moineau était consacré à Vénus (quelquefois même son char était traîné par des moineaux). L'oiseau qui porte gorge noire (Fontenelle).

Le *moineau* téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime. Il presse, il sollicite,
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite;
Le délai le consume, et l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux désirs.
Saint-Lambert, *les Saisons*, le Printemps.

Voyez l'ardent *moineau*, quand Vénus le tourmente,
Il voltige, il s'agite autour de son amante,
Il semble en jouissant accroître ses désirs,
Meurt et renaît vingt fois dans le sein des plaisirs.
Castel, *les Plantes*, ch. I.

Moineau est du style familier.

MOINS. *adv.* (*moein* devant une consonne, *moeinz* devant une voyelle).

En t'avouant pour fils, en est-il *moins* coupable?
En es-tu *moins* Brutus, en es-tu *moins* romain?
Voltaire, *la Mort de César.*

Les poètes disent *non moins* pour *aussi*, *autant.*

Il est né violent, *non moins* que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Voltaire, *Adelaide du Guesclin*, sc. 1.

Avec *non moins* d'ardeur elle poursuit de près
Et le jeune Orsiloque et l'énorme Butès.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Moins s'emploie aussi comme nom dans plusieurs phrases, ainsi que l'on peut déjà le remarquer dans le dernier exemple.

« *Moins* se place après les temps simples des verbes; et quand il est seul, et qu'il n'est pas suivi de *que*, il se met, dans les temps composés, entre l'auxiliaire et le par-

ticipe. Les poètes s'affranchissent quelquefois de cette règle, et Voltaire a dit dans *Œdipe*, *si je l'eusse aimé moins;* en prose il faudrait dire, *si je l'eusse moins aimé.* »
LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la langue fr.*

MOIRE. *n. f.* (*moa-re*). Étoffe ordinairement toute de soie. *Epit.* Lisse, ondée, riche -, précieuse, éclatante.

La mer, dans son bassin, doucement agitée,
Offre l'éclat tremblant de la *moire* argentée.
DUCIS.

MOIS. *n. m.* (*moá* devant une consonne, *moáz* devant une voyelle). Une des douze parties de l'année.

Les poètes nomment bien chaque mois par le signe du zodiaque que le soleil parcourt, ainsi ils disent le *Bélier* pour le mois de *mars*, le *Taureau* pour le mois d'*avril*, les *Gémeaux* pour le mois de *mai*, le *Cancer* pour le mois de *juin*, le *Lion* pour le mois de *juillet*, la *Vierge* pour le mois d'*août*, la *Balance* pour le mois de *septembre*, le *Scorpion* pour le mois d'*octobre*, le *Sagittaire* pour le mois de *novembre*, le *Capricorne* pour le mois de *décembre*, le *Verseau* pour celui de *janvier*, les *Poissons* pour celui de *février*. *V.* chaque signe à son nom.

Ils disent *les douze maisons*, *les douze palais*, *les douze demeures du soleil* pour les douze mois de l'année ou les douze signes du zodiaque que cet astre habite successivement.

Cependant le soleil, poursuivant sa carrière,
Dans *ses douze palais*, siéges de la lumière,
Sous des signes divers avait réglé le jour.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

L'astre brillant du jour gouverna les saisons:
Tour-à-tour il régna dans *ses douze maisons.*
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

V. MAISON.

Je chante le palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent *aux douze demeures*
Qu'éclaire le char du soleil.
DE BERNIS.

Dans *ses douze palais* d'immortelle structure,
Que de sa main puissante a formés la nature,
Le roi de l'univers variant son séjour,
Un mois en chacun d'eux habite tour-à-tour.
Trente portes d'azur, de leurs voûtes brillantes
Soutiennent les contours. Les Heures diligentes
Les ouvrent au matin, et, chassant le sommeil,
Vont donner aux mortels le signal du réveil.
C'est de là que Phébus, tout brillant de lumière,
Chaque jour recommence et finit sa carrière;
Et chaque jour encor, partant d'un point nouveau,
Dans un point opposé nous cache son flambeau.
RICARD, *la Sphère*, poëme, ch. VIII.

V. ZODIAQUE.

Les apparitions périodiques de la lune ont indiqué les commencements de chaque mois, delà cette planète a été appelée *la courrière des mois.*

Tant qu'au sein du repos, roulant son char nocturne,
La courrière des mois, Diane, au front d'argent,
Éclairera les nuits de son disque changeant.
LE BAILLY.

Un de nos poètes nous a donné la description des mois d'après les dénominations qu'on leur avait assignées dans le calendrier républicain; ceux qui écrivent dans la langue poétique regretteront des noms harmonieux et expressifs que la raison et le goût avaient substitués à des mots languissants, vulgaires et insignifiants. Le rapprochement de l'ancien calendrier avec le calendrier républicain pourra faire appliquer à chacun des anciens mois ce qui est dit ici de chacun des nouveaux.

Vendémiaire (ce mois commençait le 22 septembre, et finissait le 21 octobre), en main tenant la coupe,
Ouvre l'automne et l'an républicain;
Les vendangeurs vont en joyeuse troupe
Des ceps dorés détacher les raisins.

Le front voilé d'un humide nuage,
Brumaire (il commençait le 22 octobre, et finissait le 20 novembre) suit. Les arbres des forêts
Laissent tomber un lugubre feuillage,
Et la campagne inspire des regrets.

L'âpre *frimaire* (il commençait le 21 novembre, et finissait le 20 décembre) appèle la froidure,
Le *gel* s'attache aux branches des buissons,
Dans les beaux jours un reste de verdure
S'échappe encore aux gorges des vallons.

Nivose (il commençait le 21 décembre, et finissait le 19 janvier) arrive, entouré de glaçons:
Des frais ruisseaux la course est suspendue:
Il voile l'air, et la plaine et les monts;
Tout est blancheur dans la morne étendue.

En torrents d'eau *pluviose* (il commençait le 20 janvier, et finissait le 18 février) descend,
Avec fracas le fleuve se dégage,
Et débordé, dans son cours grossissant,
D'affreux dégâts marque au loin son passage.

Ventose (il commençait le 19 février, et finissait le 20 mars) accourt en fougueux tourbillons,
Et ses enfants entre eux se font la guerre;
Mais l'aquilon les dompte, et de la terre
Réduit les eaux, et sèche les vallons.

La terre s'ouvre aux larmes de l'aurore,
Et l'espérance entre avec *germinal* (ce mois commençait le 21 mars, et finissait le 19 avril).
Mais de Zéphyr, Borée encor rival,
Souvent détruit l'espoir naissant de Flore.

Au frais aspect du riant *floréal* (il commençait le 20 avril, et finissait le 19 mai),
Le gai troupeau sort de la bergerie;
Le fleuve roule enfin son lit égal,
Une onde libre abreuve la prairie.

De cent couleurs *prairial* (il commençait le 20 mai, et finissait le 18 juin) teint les champs,
Des verts bosquets il épaissit l'ombrage;
Et les oiseaux, cachés sous le feuillage,
Font éclater leurs amours et leurs chants.

Déja l'été d'un pied poudreux s'avance,
Sur les guérets le riche *messidor* (ce mois commençait le 19 juin, et durait jusqu'au 18 juillet)
A de Cérès déployé l'abondance,
Et les greniers serrent ses gerbas d'or.

Thermidor (il commençait le 19 juillet, et finissait le 17 août) brûle et dessèche la terre;
Pour échapper à ses feux vigoureux,
La jeune nymphe et le faune amoureux
Cherchent des bains la fraîcheur salutaire.

Dans les vergers, Pomone, avec ses dons,
De *fructidor* (il commençait le 18 août et finissait le 16 septembre, les jours appelés *Complémentaires* remplissaient l'intervalle qui séparait le 16 septembre du 22 du même mois) a couronné la tête;
Et par cinq jours de triomphe et de fête,
Ferme avec lui le cercle des saisons.

MOIS. Purgations que les femmes ont tous les mois.

V. MENSTRUES.

MOISSON. *n. f.* (*moa-son*). *Epit.* Féconde, abondante, riche –, pleine –, fructueuse, superbe, flottante, ondoyante, blonde –, jaune –, dorée, jaunissante, riante, maigre; indigente, espoir, trésors, richesses des laboureurs. *Périph.* La récolte des grains, l'or des moissons; les dons, les présents, les trésors de Cérès; les trésors des guérets, l'or des guérets, l'or des blonds épis, l'or des épis flottants, l'or fécond des épis (Lebrun), l'espérance des laboureurs.

Nuls trésors, nuls besoins : leur richesse était pure;
C'était *l'or des moissons*, et l'argent des ruisseaux.
LEBRUN, *Ode I*, liv. 3.

Combien *l'or* ondoyant *de la moisson* prochaine
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine.
LEMIÈRE, *poëme de la Peinture*, ch. II.

Les flots mouvants *de ces moissons* dorés.
Le même.

On verra le soleil, armé de tous ses traits,
Ceindre deux fois l'été *des gerbes de Cérès.*
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'homme*, ch. II.

La plante de Cérès ne veut pas tant de soin :
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin;
Et des rives du Gange aux ondes boréales,
Prodigue *des moissons les pompes végétales.*
Le même, *même chant.*

D'une riche *moisson* la terre est couronnée.
CASTEL.

Je voyais les *moissons* du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Été.

. . . . Dans des guérets, sur des plaines riantes
Roulaient à flots dorés des *moissons* ondoyantes.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. de l'Angleterre.

Les épis jaunissants n'attendent que la faux.
Le même.

DESCRIPTION DE LA MOISSON ET DE LA FÊTE QUI SUIT LA RÉCOLTE DES GRAINS.

Le jour meurt, il renaît. La faucille à la main,
Et d'agrestes chansons egayant leur chemin,
Les moissonneurs en foule avancent vers la plaine.
L'épi, qu'un doux zephyr au gré de son haleine
Courbe, roule, relève et courbe et roule encor
Promet à leurs travaux sa chevelure d'or.
Ce salaire promis enflamme leur courage,
Et chacun tout entier s'abandonne à l'ouvrage.
A l'envi l'un de l'autre ils frappent les épis :
La faucille à leurs pieds les étale en tapis.
. . . .
Cependant les épis, au soleil étalés,
Sont par des nœuds de saule en javelle assemblés.
. . . .
Du froment enchaîné déja tous les faisceaux,
Par ordre, sur un char, s'élèvent en monceaux.
Au plus haut de ce char, sur un monceau de gerbes
Qui lui forment un lit de leurs touffes superbes,
Monte et s'assied Almon, le chef des moissonneurs :
A ce comble envié de champêtres honneurs
Les respects de la foule ont porté sa vieillesse.
La gaîté sur son front s'unit à la noblesse;
Et sa tête à longs flots verse de blonds cheveux,
Qui mollement épars battent son cou nerveux;
Roi des champs, sa couronne est un léger feuillage.
Au son du chalumeau, les belles du village
Viennent au char rustique atteler, en dansant,
De taureaux asservis un couple mugissant :
D'un pas tranquille, egal, vers la ferme ils s'avancent,
Et tous les moissonneurs par groupes les devancent.
. . . .
La foule entre au hameau; le possesseur des champs
La reçoit dans sa cour au doux bruit de leurs chants,
Et pour fêter, comme eux, le mois de l'abondance,
Suivi de ses enfants, il se mêle à la danse.
Son épouse l'imite, et vole sur ses pas.

A la danse bientôt succède un long repas.
Là, chacun d'un vin pur rougit sa large coupe.
Le maître, assis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du siècle d'or,
Siècle où l'orgueil des rangs n'existait pas encor.
ROUCHER, *poème des Mois*, ch. VI.

V. FROMENT, ÉPI, AUTOMNE.

La déesse des moissons, périphrase pour Cérès.

Moisson se dit poétiquement pour année. *Il a vu cinquante moissons*, pour dire il a vécu cinquante ans. Acad.

On dit figurément et poétiquement *moisson de fleurs* pour une grande quantité de fleurs; *moisson de lauriers*, pour dire beaucoup d'heureux succès, grand nombre de victoires; et, par métonymie, *moisson de gloire*, etc.

Des fleurs les moissons embaumées.
CHAUSSARD.

Un gazon frais couvre la terre ardente,
Et fait jaillir *une moisson de fleurs.*
IMBERT, *le jugement de Pâris*, ch. I.

Ces *moissons de lauriers*, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 2.

Mars nous fait recueillir d'amples *moissons de gloire.*
LA FONTAINE, liv. VII, fab. 18.

Songez, seigneur, songez à ces *moissons de gloire*
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 2.

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse *moisson?*
J. B. ROUSSEAU, *Ode tirée du psaume XLVIII.*

On a peint la Mort armé d'une faux, et on a supposé qu'elle abattait les humains comme le moissonneur fait tomber les épis sous le tranchant de sa faux; delà on a dit *ceux que la mort moissonne*, et le poète a dit *les moissons de la mort, de la Parque.*

Orphée au désespoir court vers elle, la suit;
Arrive sur les bords où la fatale barque
Reçoit à chaque instant les *moissons de la Parque.*
DULARD, *trad. de l'épisode d'Aristée.*

Et pressant à grands pas sa sanglante *moisson*
Tisiphone au hasard les envoie à Pluton.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Virgile a dit dans l'*Énéide*, liv. VII, *horrescit strictis seges ensibus* (une moisson d'épées nues se dresse). Delille a conservé cette métaphore poétique:

Partout les javelots, les lances et les traits
D'une horrible *moisson* hérissent les guérets.
Trad. de *l'Énéide*, au lieu cité.

Les champs sont hérissés d'une *moisson de fer*,
Et chaque javelot fait partir un éclair.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Que des dents du dragon les fatales semences
Hérissent les guérets d'une *moisson de lances.*
Le même.

MOISSONNER. *v. tr.* (*moa-so-né* devant une consonne). Proprement faire la récolte des blés et autres grains. *Syn.* Récolter, recueillir. Les poètes étendent volontiers sa signification aux fleurs, et alors il est synonyme de cueillir. *Périph.* Faire la moisson, couper les moissons, faire tomber sous la faux.

Tel, sous un ciel ardent, le tranchant de la faux
Moissonne les épis mûrs pour les vastes granges.
MOLLEVAUT.

L'ivraie usurpatrice étouffe le froment;
Et Cérès, balançant sa faucille divine,
Dans ces sillons trompeurs *moissonna la famine.*
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

« L'expression hardie de *moissonner la famine* est littéralement traduite d'Isaïe, et Roucher s'en est servi avant moi. » *Note de l'auteur.*

Les fleurs ont plus d'éclat, quand l'amour les *moissonne;*
Heureux qui les reçoit, plus heureux qui les donne!
Mais plaignez le mortel qui, seul dans son ennui,
Va cueillir une fleur et la garde pour lui.
COLARDEAU.

Pour toi sa main d'albâtre et choisit et *moissonne*
La pâle violette et la riche anémone.
TISSOT.

On dit figurément et poétiquement *moissonner des palmes*, *des lauriers.* M. Aignan a dit *moissonner une gloire stérile:*

Tu ne moissonnerais qu'une gloire stérile,
Si la nécessité, etc. . . . .
Trad. de *l'Iliade*, liv. IX.

On dit figurément que *la mort*, que *le glaive*, que *le fer*, que *la guerre*, que *la famine*, etc., *moissonnent* pour exprimer qu'ils font périr. *Syn.* Ravager, perdre, détruire, ruiner, consumer, enlever, anéantir.

La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
BOILEAU, *Satire X.*

La mort jusqu'en mes bras *moissonne* mes sujets.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. I, sc. 2.

Telle, autour d'Ilion, la mort livide et blême
Moissonnait les guerriers de Phrygie et d'Argos.
J. B. ROUSSEAU.

Chaque instant agrandit la scène des combats,
Des deux côtés la mort plus largement *moissonne.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

J'ai vu . . . .
Hécube échevelée errer sous ces lambris;
Le glaive *moissonner* les femmes de ses fils.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il *moissonne* en courant leurs troupes criminelles.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Il (Énée) part, *moissonne* tout sur son sanglant passage.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Par les ravages du tonnerre
Nous verrions nos champs *moissonnés*,
Et des entrailles de la terre
Les plus hauts monts déracinés.
J. B. ROUSSEAU, *Ode XVII*, liv. I.

Tel *moissonné* trop tôt, tombe et languit sur l'herbe
Ou le sombre hyacinthe ou le pavot superbe.
DELILLE.

JOAD (il parle du jeune Joas).

Du cette fleur si tendre et sitôt *moissonnée*
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
RACINE, *Athalie* act. IV, sc. 2.

On sait . . . .
Que votre vie ailleurs et longue et fortunée
Devant Troie en sa fleur doit être *moissonnée.*
RACINE, *Iphigénie.*

Ortygius périt par la main de Cénée;
De Cénée à son tour la vie est *moissonnée.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Sous le tranchant du fer ils (ces guerriers) tombent *moissonnés.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Moissonner se prend quelquefois dans un sens figuré pour acquérir, faire une ample récolte, profiter beaucoup, trouver beaucoup.

L'un né pour *moissonner* dans les champs de l'histoire,
Nous peindra les héros courant à la victoire.
LEMIÈRE, *poëme de la Peinture*, ch. I.

Après avoir parlé de Lock et de Condillac, un poëte a dit :

Sur leurs pasmes yeux étonnés
Découvrent le fil d'Ariane,
Et les champs féconds où je glane
Sont les champs qu'ils ont *moissonnés.*
Anonyme.

MOISSONNEUR. *n. m.* MOISSONNEUSE. *n. f.* Celui, celle qui moissonne, qui coupe les blés, les grains. Ils ne se disent jamais qu'au propre. *Épit.* Ardent, actif, matinal, laborieux, courbé, brûlé, hâlé, basané, bruni, brûlant.

Le *moissonneur* ardent qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore.
VOLTAIRE.

Les *moissonneurs*, posant leurs faucilles lassées,
S'endorment sur un lit de gerbes entassées.
DEFONTANES.

. . . D'un *moissonneur* rembruni par le hâle
Il emprunte les traits et la rudesse mâle:
La gerbe sur sa tête est chargée en faisceaux,
Et son bras demi-nu s'est armé d'une faux.
DESAINTANGE.

Dès que l'aurore étend sur les campagnes
L'éclat naissant de ses pâles rayons,
Rangés en ordre auprès de leurs compagnes,
Les *moissonneurs* dépouillent les sillons.
Cérès conduit leurs faucilles nombreuses;
Les gerbes d'or s'élèvent en monceaux:
Les mots plaisants de ces bandes joyeuses,
Les contes gais, les chansons amoureuses
Trompant le temps et charment les travaux.
On voit alors l'aliment de la vie
S'amonceler sous les râteaux poudreux,
Et les glaneurs se pressent autour d'eux,
Pour recueillir la tige qu'on oublie.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. III.

MOITIÉ. *n. f.* (*moa-tié*). Partie d'un tout divisé en deux portions égales.

En rentrant de jouer le rôle de Valère,
Une actrice, au foyer, disait avec humeur:
C'est étonnant! la *moitié* du parterre
Me croit un homme. — Et cela vous fait peur?
Rassurez-vous, lui dit un amateur,
L'autre *moitié* sait le contraire.

Moitié est un terme de tendresse dont on se sert en parlant d'une épouse, d'une maîtresse, d'un ami qu'on chérit autant ou plus que soi-même, dans ces expressions : *moitié de moi-même, moitié de mon cœur, moitié de mon ame.*

O *moitié de moi-même!* idole de mon ame!
VOLTAIRE, *Alzire*, act. III, sc. 4.

Où vas-tu? dit Thésée : arrête par pitié,
O toi! *de ton ami la plus chère moitié.*
DESAINTANGE.

Elle embrasse à ces mots la tendre époux qu'elle aime.
Il sourit et répond : O *moitié de moi même!*
Ce tumulte des sens, cette ivresse, ah! crois-moi,
J'ai su la savourer, m'y plonger comme toi.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

La Farre n'est donc plus! la Parque impitoyable
A ravi *de mon cœur cette chère moitié.*
L'abbé DE CHAULIEU.

Toi qui fus *de mon cœur la plus chère moitié*,
Cesse enfin d'obéir aux conseils de la haine.
LEBRUN, *Epître à M. Dubelloi.*

Il a des bras encore ; il les tend à sa famme ;
Et le visage en pleurs : O *moitié de mon ame !*
Ne m'abandonne pas, viens, et prends cette main...
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*

O toi ! qui *de mon ame es la chère moitié*,
Ma sœur, lis avec moi dans mon cœur effrayé.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Le même poète fait dire à Nisus, qui adresse la parole à son ami Euriale :

O *moitié de mon ame !*
Est-ce un dieu qui m'inspire ? est-ce un dieu qui m'enflamme ?
Trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Moitié se dit figurément d'une femme à l'égard de son époux, et ce mot paraît convenir à tous les styles. *Epit.* Chère –, chérie, tendre –, fidèle –, chaste –.

Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable *moitié* dont il est trop épris.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes *moitiés*, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

O d'un illustre époux noble et digne *moitié !*
CORNEILLE, *Pompée*, act. III, sc. 4.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette *moitié*.....
Le même, *Héraclius*, act. I, sc. 3.

« L'usage permet qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme *sa moitié* :

Restes du grand Pompée, écoutez *sa moitié*.
Dans *Pompée*, act. V, sc. 2.

Ce mot fait là un effet admirable. C'est la moitié du grand Pompée qui parle ; mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, *cette moitié*.

VOLTAIRE, *sur Corneille, au lieu cité.*

MOKA. *n. m.* On appèle ainsi le café qui vient de Moka, ville d'Arabie. *Du café de Moka* ou simplement *du Moka.* Acad. *Epit.* Odorant, parfumé, délicieux, divin. *Périph.* La graine, le grain de Moka.

Délicieux *moka*, ta sève enchanteresse
Réveille le génie, et vaut tout le Permesse.
CASTEL, *les Plantes*, chant II.

V. CAFÉ.

MOLLEMENT. *adv. Syn.* Délicatement, douillettement, d'une manière efféminée, délicieusement, voluptueusement, dans la volupté, dans les délices, dans la mollesse, doucement, faiblement. — Lâchement, nonchalamment, sans force, sans vigueur, sans énergie.

Ici tous les appas de la beauté que j'aime
Reposant *mollement* sur la plume étendus.
L'ALLEMAND.

Il s'étend *mollement* sur un lit de verdure.
DE VALORI.

Que ma cendre au tombeau dormirait *mollement*,
Si vos pinceaux un jour redisaient mon tourment !
DENNE-BARON.

Ce mot est beau au figuré.

Tels les épis dorés qu'agite un vent folâtre
Sur le sein de Cérès se bercent *mollement*.
DE BRIDEL.

Je voyais les moissons du soleil éclairées
Ondoyer *mollement* sur les plaines dorées.
SAINT-LAMBERT.

Mollement balancés à travers le feuillage,
Les rayons du soleil se jouaient sur les eaux,
Et dessinaient sur le rivage
L'ombre mobile des ormeaux.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

Et l'Euphrate vaincu coule plus *mollement*.
L. RACINE, poème de *la Religion*, ch. IV.

Le ruisseau fuit plus *mollement*
A travers les fraîches prairies.
BAOUR-LORMIAN.

. . . . Sur son char Diane ouvrant les cieux,
Argente *mollement* les flots silencieux.
LEBRUN.

Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir *mollement* de sa pâle lumière
Et le sein des vallons et le front des coteaux.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

Cet adverbe dans les vers suivants exprime une souplesse, une flexibilité aisée et gracieuse :

. . . . . . Ces bras par l'amour arrondis,
Qui, s'étendant autour de la harpe savante,
L'enlacent *mollement* de leur chaîne vivante.
LEGOUVÉ, *le Mérite des femmes.*

L'acanthe, ciselée avec un soin extrême,
Du vase *mollement* embrasse le contour.
FIRMIN-DIDOT.

Mme de Bourdic a dit : *des bras mollement arrondis.*

MOLLESSE. *n. f.* Proprement, qualité de ce qui est mou. Au figuré, manque de vigueur, de fermeté dans le caractère et dans les mœurs. Il signifie encore figurément la délicatesse d'une vie efféminée. *Syn.* Faiblesse, langueur, lâcheté, nonchalance, indolence. — Délicatesse, paresse. *Epit.* Énervée, efféminée, douce –, indolente, indigne, infâme, honteuse, lâche –, oisive, orgueilleuse ; dangereuse, pernicieuse, languissante,

endormie, qui sommeille, assoupie, asiatique.

. . . . Sous un dais la *mollesse* assoupie
Traîne les longs moments d'une inutile vie.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, le Printemps.

Doucement étendue au sein de la *mollesse*,
Elle a peine à quitter la plume enchanteresse.
LÉONARD.

Endormi sur le trône au sein de la *mollesse*,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

Ah! qu'il est beau de voir écrite
La *mollesse* d'un Sybarite
Sur le front ridé d'un soldat!
J. B. ROUSSEAU.

Ce nom se prend comme l'adverbe *mollement*, dans le sens de douceur, de flexibilité aisée et gracieuse. *Quinault a dans ses vers beaucoup de douceur et de mollesse.* Acad.

La flûte sous ses doigts soupire avec *mollesse*.
THOMAS.

PORTRAIT DE LA MOLLESSE.

L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Cîteaux réveiller la *Mollesse*.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour:
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie, en riant, le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse ses pavots.
. . . .
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La *Mollesse*, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois:
« O Nuit, que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
» Verse dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
» Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
» Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
» S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
» Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
» Aucun soin n'approchait de leur paisible cour:
» On reposait la nuit, on dormait tout le jour;
» Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
» Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
» Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
» Promenaient dans Paris le monarque indolent.
» Ce doux siècle n'est plus ». . . . . . .
. . . . La *Mollesse* oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. II.

MOMUS. *n. pr. m.* (le s sonore même devant une consonne). Fils du Sommeil et de la Nuit, dieu de la raillerie et des bons mots. « Satirique jusqu'à l'excès, rien, dit M. Noël, ne pouvait trouver grâce à ses yeux, et les dieux même étaient l'objet de ses plus sanglantes railleries. » Son caractère satirique lui attira la haine des immortels, et chassé du ciel, en punition de ses plaisanteries, il s'attacha au dieu des vendanges.

Tu vois l'objet de la haine des dieux,
Dans le censeur de leurs caprices:
Ils m'ont banni du ciel; et le maître des cieux
Veut jouir en paix de ses vices.
C'est toi désormais que je sers;
Souffre que sur tes pas pour jamais je m'engage,
Et que du nectar que je perds
Ton vin charmant me dédommage.
LAMOTTE.

Epit. Gai, enjoué, badin, folâtre, joyeux, satirique, né moqueur. *Périph.* Le plaisant fils du Sommeil, le dieu moqueur, le dieu qui porte des grelots (Sélis), le dieu du carnaval.

Du rire de *Momus* la piquante gaîté.
L'abbé D'AURIOL DE LAURAGUEL.

Un jour le dieu moqueur dont les propos joyeux
Trompent la gravité de l'Olympe ennuyeux,
Aux folâtres éclats de sa plaisante verve,
Quel triomphe pour lui! vit sourire Minerve:
Le sourire embellit l'orgueil de ses appas.
Momus de la déesse osa suivre les pas,
Et du bruit des grelots accompagner la lyre:
Cette vierge céleste alors daigna l'instruire,
De sa grâce divine embellit l'enjoûment,
Et permit qu'auprès d'elle il plût innocemment;
La décence apprêta les traits de la saillie;
La Sagesse elle-même instruisit la Folie.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. III.

On le représente levant son masque, et tenant à la main une marotte, symbole de folie.

MONARQUE. *n. m.* Celui qui a seul l'autorité souveraine dans un grand état. *Syn.* Roi, empereur, potentat, chef, prince, maître, despote. *Epit.* Absolu, impérieux, souverain, puissant, illustre, redouté, inaccessible, libéral, modéré, généreux, soupçonneux, craintif, défiant, faible, indolent.

En vain sur ses grandeurs un *monarque* s'appuie,
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
VOLTAIRE.

Le monarque du ciel, le monarque des dieux, le monarque suprême, périphrases employées par les poètes pour désigner soit dieu, soit Jupiter.

Le dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu *monarque*.
CORNEILLE, *Polyeucte*, act. III, sc. 2.

Nos crimes dans les mains *du monarque suprême*
Ne laissent pas dormir les foudres courroucés.
DOMERGUE, trad. de la *IIIe Ode* d'Horace.

Le monarque du monde (Chênedollé), périphrase pour l'homme.

M. Baour-Lormian a dit avec une heureuse hardiesse :

Tel s'élève un rocher, vieux *monarque* des monts.
Poésies d'Ossian, la Bataille de Témora.

MONDE. *n. m.* Ce mot a divers sens. Il signifie l'univers. *Epit.* Naissant, jeune encor, vieilli, usé, ébranlé.

Et du *monde* naissant l'édifice eût croulé.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. IV.

Il (le soleil) dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottants.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VII.

Comètes que l'on craint, etc. . . . . . .
Lancez vos feux, volez, et revenez sans cesse,
Des *mondes* épuisés ranimez la vieillesse.
VOLTAIRE.

Monde se prend pour la terre, pour le globe terrestre.

Robin mouton qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques *au bout du monde.*
LA FONTAINE, liv. IX, fab. 19.

L'Amérique découverte seulement par les modernes, est appelée *le nouveau monde* par opposition à l'autre continent qu'on appèle *l'ancien monde. Les deux mondes* signifie toute la terre, le monde entier.

L'astre majestueux dont les flammes fécondes
Dispensent la chaleur et la vie *aux deux mondes.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

. . . . Nos pavillons, promenés sur les ondes
Devinrent les garants du bonheur *des deux mondes.*
DE CASTERA.

Monde se prend pour la vie, quand on dit *venir au monde, mettre un enfant au monde.*

Ah! j'aurais dû cent fois, par mille affreuses morts,
Expier mes forfaits, et calmer mes remords.
Misérable! et je vis! et je respire encore!
Et je n'ose sortir d'un *monde* que j'abhorre!
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

L'autre monde signifie par opposition la mort, et, en style de religion, la vie future.

Tous deux dormaient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en *l'autre monde.*
LA FONTAINE, *Joconde.*

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir,
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine alongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez :
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrais exprès, je crois, de *l'autre monde.*
REGNARD, *le Légataire.*

Monde se prend encore pour la société des hommes ou une partie des hommes avec qui l'on vit.

Que deviendront alors, répondez, *grands du monde*,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde?
J. B. ROUSSEAU, *Ode tirée du Psaume XLVIII.*

Ce *monde*-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différents :
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants ;
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée,
Et nous payons, utiles spectateurs ;
Mais quand la pièce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.
J. B. ROUSSEAU.

Sur *la scène du monde* un jeune homme égaré.
LA HARPE.

Chaque jour sur les flots de ce *monde* orageux,
Contemplant des mortels les débris malheureux,
Il s'applaudit d'avoir, dans ce commun naufrage,
Confié ses destins au tranquille rivage.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Nous avons assez vu sur *la mer de ce monde*
Errer au gré des flots notre nef vagabonde,
Il est temps de jouir des délices du port.
RACAN.

Peignez-vous un vaisseau qu'au milieu de l'orage
L'onde attaque au dehors, et la flamme au dedans.
Cette image est la vôtre, ô jeunes imprudents,
Qui, brûlant d'une flamme en passions féconde,
Errez sans gouvernail sur *l'océan du monde.*
DESAINTANGE, *Épître sur l'Amour de la Gloire.*

Moi, renoncer au *monde* avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. V, sc. 7.

Monde se dit pour une grande quantité de personnes. *Syn.* Quantité, multitude, foule.

Appaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
LA FONTAINE, liv. I, fab. 1.

Percerai-je jamais. . . . .
Ces flots de courtisans, *ce monde de flatteurs.*
VOLTAIRE, *les Guèbres*, sc. 1.

MONOLOGUE. *n. m.* Scène d'une pièce de théâtre où un acteur parle seul.

« Tout monologue, dit Batteux (*Principes de la littérature*, 4e partie), doit être court, par la raison qu'il est presque hors de nature. S'il est long, il faut que l'acteur soit dans une agitation violente. Un homme tranquille se contente de penser, de réfléchir. . . . .

Pour éviter les longs et fréquents monologues, on a inventé les confidents, dans le sein desquels les héros déposent leurs chagrins et leurs desseins; mais le rôle de ces confidents est ordinairement si froid, que le remède ne vaut guère mieux que le mal. »

L'essence de la poésie dramatique est le dialogue, le monologue est donc contraire à la nature du drame dont il arrête nécessairement l'action. Il ne peut être excusé que par la vivacité et la variété des idées qui se succèdent, par le choc des sentiments qui se combattent, par l'intérêt qu'inspire celui qui parle, quand ses passions, ses vertus, ses malheurs, ses faiblesses se livrent dans son ame un combat si noble, si attachant, si animé que vous lui pardonnez de parler longtemps à soi-même. Le monologue d'Hermione remplit éminemment toutes ces qualités, et produit par conséquent un bel effet.

HERMIONE.

Où suis-je? qu'ai-je fait? que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? quel chagrin me dévore?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
Le cruel! de quel œil il m'a congédiée!
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui!
Je tremble au seul penser du coup qui le menace!
Et prête à me venger je lui fais déja grâce!
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux:
Qu'il périsse! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage:
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage;
Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées:
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.....
A le vouloir? He quoi! c'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits;
A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée;
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'états,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre? ah! devant qu'il expire...

RACINE, *Andromaque*, act. V, sc. 1.

« Les monologues commençaient à devenir moins fréquents du temps de Racine, et c'est lui qui nous a surtout appris à restreindre dans de justes bornes et à placer à propos cet ornement étranger à la nature du drame, mais que les comédiens aimaient beaucoup autrefois, parce qu'il fait briller l'acteur et prête à la déclamation. »

GEOFFROY, *sur Racine*, t. II, p. 161.

MONORIME. *n. m.* Petit ouvrage de poésie dont les vers sont tous sur une même rime. Tel est ce morceau de M. Lefranc dans son *Voyage de Languedoc et de Provence* :

Nous fûmes donc au château d'If:
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit pour seul soporatif
Du murmure non lénitif
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai d'un ton expressif
De vous le peindre en rime en *if*.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif:
Dieu nous garde du château d'If.

« Le goût, dit M. Ph. de la Madelaine, ne voit dans ces sortes d'ouvrages que la difficulté vaincue; et si la pièce n'a que ce mérite, il ne la sauve pas de l'oubli.

Nos anciens poètes se donnaient volontiers ces pénibles passe-temps : ils oubliaient qu'une bonne pensée bien rendue a plus de prix que des rimes forcément accolées. »

MONOSYLLABE. *adj. masc.* dont on se sert plus fréquemment comme nom. Il se dit des mots d'une seule syllabe.

Loi, *poids*, *champ*, *cours*, *eau*, sont des monosyllabes. « On lit dans l'Encyclopédie, à l'article *monosyllabe*, qu'une langue qui abondera en monosyllabes, sera prompte, énergique, rapide; mais qu'il est difficile qu'elle soit harmonieuse. On peut le démontrer par des exemples de vers, où l'on verra que plus il y a de monosyllabes, plus

ils sont durs. Chaque syllabe, isolée et séparée par la prononciation, fait une espèce de choc; et une période qui en serait composée imiterait à mon oreille le bruit désagréable d'une polygone qui roulerait sur des pavés.

Vaugelas, Ménage et Marmontel n'étaient point de cet avis, et ils citent pour exemple ces deux vers de Malherbe :

Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux.

Il n'est pas vrai, dit Marmontel, comme on l'a dit tant de fois, qu'un vers composé de monosyllabes soit communément dur, et que l'on doive l'éviter. On doit savoir le composer de sons pleins d'articulations liantes qui se succèdent sans peine; et alors une suite de monosyllabes fera un vers mélodieux. On cite comme une exception rare ce vers de Racine :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

on en trouvera cent dans nos bons poètes, tels que ceux-ci :

Mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois et ne craint que les dieux.

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Lesquels ne sont ni moins coulants, ni moins harmonieux que ceux de Racine. »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la langue fr.*

La versification héroïque, comme l'a remarqué Voltaire, exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes, l'harmonie en souffre : il *peut*, il *veut*, il *fait*, il *court* sont des syllabes sèches et rudes; il n'en est pas de même, ajoute-t-il, dans les rimes féminines : il *vole*, il *presse*, il *prie*; ces mots sont plus soutenus; ils ne valent qu'une syllabe; mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues et n'en sont pas moins importantes.

MONOSYLLABIQUE. *adj.* des deux genres. Il ne se dit guère que des vers dont tous les mots sont des monosyllabes. *Vers monosyllabiques*. Acad.

V. MONOSYLLABE.

MONSIEUR *n. m.* (*mo-cieu* devant une consonne). Il fait au pluriel *messieurs* (*mè-cieu* devant une consonne, *mè-cieuz* devant une voyelle).

Monsieur ne songe à rien, *monsieur* dépense tout,
Monsieur court, *monsieur* se repose....
Elle en dit tant, que *monsieur* à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne.
LA FONTAINE.

Ah! vous êtes mutin, *monsieur* le doucereux.
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. III, sc. 8.

Monsieur est exclu des ouvrages en vers écrits dans le style sérieux. Il n'entre pas même dans la satire, à moins que le poète n'introduise un personnage qui est supposé parler, comme dans ces vers :

Mais hier il m'aborde, et me serrant la main :
Ah! *monsieur*, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
BOILEAU, *Satire III.*

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. —
Ah! *monsieur*, pour ce vers je vous demande grâce.
Le même, *Art poétique*, ch. I.

On doit donc appeler une personne par son nom ou par sa qualité.

Oui, l'honneur, *Valincour*, est chéri dans le monde.
BOILEAU, *Satire II.*

Oui, *Lamoignon*, je fuis les chagrins de la ville.
Le même, *Épître VI.*

Ce terme est entièrement banni de l'épopée et de la tragédie; on le remplace par celui de *seigneur*, *prince*, *sire*, selon la qualité des interlocuteurs. On est surpris de trouver le mot *monsieur* trois fois répété dans la tragédie du *Cid* :

Exercez-la, *monsieur*, et gouvernez le prince.
Act. I, sc. 6.

Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime.
Act. II, sc. 1.

et encore dans la même scène :

Le sort en est jeté, *monsieur*, n'en parlons plus.

Cette seule expression donne à ces vers le ton familier de la comédie.

On ne prononce pas le *r* de *monsieur* en prose, ni en vers pour l'ordinaire; on peut cependant le rendre sonore en poésie, pour rimer avec les terminaisons en *eur*.

. . . . Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, *monsieur*,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère.
LA FONTAINE, liv. VIII, fable 2.

Souvent l'ennui gagne les femmes
Aux vers de nos hommes auteurs;
Votre revanche! allons, mesdames!
Vengez-vous bien de ces *messieurs*.
ARMAND CHARLEMAGNE.

MONSTRE. *n. m.* Animal qui a une conformation contraire à l'ordre de la nature. Figurément, personne cruelle et dénaturée. *Syn.* Prodige, phénomène. *Epit.* Affreux, horrible, épouvantable, énorme, effroyable, difforme, terrible, odieux, étrange, menaçant, farouche, féroce, infâme, cruel, homicide, inhumain, infernal, impie, fabuleux, apprivoisé, sauvage.

En parlant du géant Polyphème, Delille a dit :

J'ai vu le *monstre* affreux, dans son antre étendu,
S'abreuver par torrents de leur sang répandu,
Et briser de ses dents, de meurtres dégoûtantes,
Leurs membres tout vivants et leurs chairs palpitantes.

Trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Souffrez, si quelque *monstre* a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable.

RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 5.

Le ciel avec horreur voit ce *monstre* sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Le même, act. V, sc. 6.

Dans la langue poétique, on appèle *les monstres des forêts* les bêtes féroces qui habitent les forêts, telles que les lions, les tigres, les ours, les sangliers, les loups, etc. *Monstre* au figuré se dit non-seulement des hommes cruels et dénaturés, mais même des êtres moraux que l'on personnifie.

Monstre qu'à trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

En parlant de l'infâme Debesme, assassin du vertueux Coligny, Voltaire a dit, dans *la Henriade* :

Et bientôt dans le flanc ce *monstre* furieux
Lui plonga son épée au détournant les yeux.

La Henriade.

Ce *monstre* (la Discorde) impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible.

Le même, ch. I.

La pâle Jalousie a fixé mes regards,
Son aspect paraissait moins terrible que sombre :
Les vapeurs, les chagrins, la silence et l'ennui
Environnaient ce *monstre* et marchaient devant lui.

LÉONARD, *le Temple de Gnide*, ch. IV.

Jamais l'affreux Duel, *monstre* impie et farouche,
La fureur dans les yeux et l'insulte à la bouche,
De rage, de vengeance, et de sang altéré,
N'arma tes mains d'un glaive aux meurtres préparé.

LEBRUN.

Il me semble que ce poète a poussé trop loin la hardiesse poétique, lorsqu'il a appliqué ce mot à des canons :

Que ces bouches de feu qui soufflaient le carnage,
Que ces *monstres* d'airain se taisent pour jamais.

MONSTRUEUX, EUSE. *adj.* (*mons-tru-eu* devant une consonne, *mons-tru-eu-ze*). *Syn.* Prodigieux, énorme, étrange, démesuré, excessif, surprenant, incroyable, affreux, horrible, épouvantable.

Il (Cerbère) tombe, at de son antre où s'assied le Silence,
Sa croupe *monstrueuse* emplit l'enceinte immense.

FAYOLLE.

Sur ce peuple infini les énormes baleines
Dominent fièrement, superbes souveraines,
Et sous l'immense poids de leurs corps *monstrueux*,
Pressent et font gémir les flots tumultueux.

DULARD.

MONT. *n. m.* (*mon* devant une consonne). Les poètes font de ce mot un usage plus fréquent que les prosateurs qui ne l'emploient guère qu'avec un nom propre, comme *le mont Etna*, *les monts Pyrénées*, *le mont Liban*. *Syn.* Montagne, côte, hauteur, éminence. *Epit.* Élevé, escarpé, voisin des cieux, élancé dans la nue, sourcilleux, orgueilleux, audacieux (J. B. Rousseau), majestueux, gigantesque, inaccessible, impraticable, vieux -, chenu, cornu (Voltaire), sec, stérile, aride, désert, caverneux, sauvage, applani, franchi, hérissé de frimas, blanchi par les frimas. *Périph.* La cime, le sommet, le flanc, le penchant, le pied d'un mont, le sein d'un mont.

Et que du *sein des monts* le marbre soit tiré.

RACINE, *Esther*, act. III, sc. 9.

La lave qui bouillonne
Court sur *les flancs du mont* qu'elle embrase et sillonne.

CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'homme.*

... *Le penchant d'un mont* couronné de verdure.

LÉONARD.

Des *monts* altiers l'un gravit la hauteur.

PARNY.

Le pied du mont chenu de frimas s'environne.

BAOUR-LORMIAN.

... Les *monts* naissants, élancés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues;
Cependant qu'à leurs pieds les flots encore errants
S'étendant en marais. . . . .

ROUCHER, poëme des *Mois*, février.

Je vois se prolonger la chaîne
De ces *monts* orgueilleux jusqu'au ciel élancés.

Mad. LAUOIER DE GRANDCHAMP.

Et dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre
De ces *monts* fugitifs le long amphithéâtre.

DELILLE.

. . . Ces *monts* audacieux,
Colosses dont la vaste masse
Presse l'enfer et touche aux cieux.
Leur front qu'un long hiver couronne,
De la foudre qui le sillonne
Repousse les traits impuissants,
Et voit sans cesse de l'orage
Expirer l'inutile rage
Contre ses rochers menaçants.
DE BRIDEL, *Ode IV*, liv. I, le matin.

Avec moins de fierté s'élève jusqu'aux cieux
Le sourcilleux Éryx, l'Athos audacieux;
Avec moins de grandeur l'Apennin se présente,
Quand, sur les vieux glaçons de sa cime imposante,
Superbe, il s'applaudit de ses bois toujours verts,
Et porte jusqu'aux cieux le trône des hivers.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, ch. XII.

Le même poète a dit avec une heureuse hardiesse :

Vois l'énorme éléphant dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante :
Près de ce *mont* vivant que sont tes faibles bras?
Épître à M. Laurent.

Dans la langue des poètes le Parnasse est appelé *le double mont*, parce que cette montagne, où Apollon et les Muses fixèrent leur demeure, a deux pointes ou sommets; de là le dieu de la poésie est nommé *le dieu du double mont*. *V.* PARNASSE.

MONTAGNE. *n. f.* Pour les synonymes et les périphrases, *V.* MONT. On dit : *le sommet*, *le haut*, *la cime*, *le dos*, *les flancs*, *le penchant*, *la pente*, *le pied d'une montagne*, *une chaîne de montagnes*.

Le bitume et le soufre, épandus en torrents,
Roulent sur la *montagne*, en sillonnent les flancs.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Je pleure la parjure au pied de ces *montagnes*
Dont l'orgueilleux sommet, dominant nos campagnes,
S'élève, et par degrés lassant nos faibles yeux;
Se rétrécit, s'efface, et se perd dans les cieux.
LUCE-DE-LANCIVAL.

Des montagnes humides, *des montagnes liquides*, périphrases dont les poètes se servent pour désigner les vagues, les flots de la mer.

Des flots grondants *les montagnes liquides*.
CORNEILLE.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une *montagne humide*.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

MONTER. *v. tr.* et *intr.* Monter à cheval ou monter un cheval sont des expressions familières; aussi, dans le style élevé, le poète aura-t-il recours à une périphrase, il dira, par exemple, *presser les flancs d'un cheval*.

MONTRE. *n. f.* Petite horloge qui se porte dans la poche. Ce mot est familier, et les poètes rendent par une périphrase l'idée qu'il présente.

Sur l'aiguille mobile, interprète du temps,
Les hôtes des cités mesurent leurs instants.
MICHAUD.

L'heure même, si fugitive,
Vient, dans un or qui la captive,
Lui révéler les pas du Temps.
LEBRUN.

Tout repossit en ce moment
Où l'aiguille dans l'or captive et suspendue,
Et du cercle émaillé divisant l'étendue,
Loin du midi s'écarte également;
Où déjà sur l'airain le marteau qui s'élance,
Enfant d'un art ingénieux,
Vient répondre au doigt curieux,
Et, d'un son argentin, rompt six fois le silence.
Le même, *Épître IX*, liv. 2.

Marmontel, en parlant de ces montres à répétition, a dit d'une manière aussi précise que poétique :

Et la *montre* répond au doigt qu'elle repousse.

MONTUEUX, EUSE. *adj.* (*mon-tu-eu* devant une consonne, *mon-tu-eu-ze*).

. . . .
S'étend vers le couchant un terrain *montueux*,
Sauvage en apparence et pourtant fructueux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

MONUMENT. *n. m.* Marque qui transmet à la postérité quelque chose de mémorable. Dans le style élevé et surtout en vers il se prend quelquefois comme synonyme de tombeau. *Syn.* Marque, preuve, témoignage. — Tombeau, sépulcre, mausolée. *Epit.* Éternel, immortel, durable, authentique, solennel, historique, mémorable, perpétuel, superbe, pompeux, glorieux, célèbre, illustre, ancien, antique, public, précieux, magnifique, hardi, riche -, savant, éloquent, fidèle, muet, passager, frêle, fragile, grossier, odieux, affreux, cruel, triste -, sépulcrale, froid -, dressé, élevé, érigé, détruit.

Vois ces débris savants par l'homme interrogés;
La rouille de l'airain, et les marbres rongés,
De muets *monuments*, d'informes caractères,
De quelques noms usés frêles dépositaires,
Composent à ses yeux des fastes éclatants,
Lui racontent les faits dévorés par le temps.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces *monuments* de disgrâce et de gloire :

J'y lis les noms des poètes fameux ;
Où sont les noms des poètes heureux?
GRESSET, *Épître à ma muse.*

La Judée asservie, et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels *monuments*,
Me répondraient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, seigneur, détruire votre ouvrage.
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 2.

L'hyacinte sauvé qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile *monument*.
S. LAMBERT, *les Saisons*, le Printemps.

Les mânes effrayés quittent leurs *monuments*.
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé.*

Ces chars de deuil voilés, qui vers le *monument*
Dans leur morne lenteur roulaient incessamment.
MILLEVOYE, *la Peste de Marseille.*

MORALITÉ. *n. f.* Réflexion morale, sens moral que l'on peut tirer d'une fable, d'un conte, d'une pièce dramatique, etc. Quelquefois les auteurs de ces sortes d'ouvrages laissent à la sagacité des lecteurs à tirer cette moralité, quelquefois aussi ils la présentent, soit en prenant eux-mêmes la parole :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

C'est par cette affabulation que La Fontaine termine sa fable qui a pour titre *les Animaux malades de la peste.*

soit en mettant la moralité dans la bouche d'un des personnages qui sont en scène, c'est ainsi que dans la fable *du Corbeau et du Renard*, le premier dit au second :

Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Probablement de ces affabulations, de ces conséquences tirées des apologues, on a appelé *moralité* une petite pièce de vers qui contient un précepte utile pour se bien comporter dans le commerce de la vie.

MORALITÉ.

Du bien que l'on a fait la douce jouissance
Est un baume épanché dans un cœur vertueux;
Et c'est être voluptueux,
Que d'exercer la bienfaisance.
Par M. PÉRÈS D'UXO.

Vers pour mettre au bas d'une estampe représentant des *patineurs.*

Sur ce mince cristal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice est sous la glace :
Telle est de nos plaisirs la légère surface ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

MORALITÉS. Nom que donnèrent autrefois les clercs de la Basoche aux pièces de théâtre qu'ils représentaient publiquement; ces pièces étaient étrangères à l'Écriture sainte, en quoi elles différaient des mystères représentés à la même époque par *les Frères de la Passion.*

MORE. *n. m.* Les Mores sont proprement les habitants de la Mauritanie; mais nous donnons par extension ce nom à tous les Africains. Je porte ici ce mot, premièrement parce qu'il entre dans plusieurs expressions proverbiales, telles que celles-ci : *Traiter quelqu'un de Turc à More*, pour dire le traiter avec beaucoup de dureté : *A laver la tête d'un More, on y perd sa lessive*, pour faire entendre que les soins qu'on a pris pour instruire quelqu'un, ou que les efforts qu'on a faits pour lui faire entendre raison, ont été infructueux; secondement, parce qu'on s'en sert quelquefois dans la langue poétique non-seulement comme nom, mais même comme adjectif.

Des bords habités par le *More*
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'aurore
Les portes du palais du jour.
DE BERNIS.

La fleur de Grenade.

D'un pinceau lumineux l'astre de la lumière
Anime mes vives couleurs,
Et, régnant sur l'Olympe en sa vaste carrière,
Il me fait régner sur les fleurs ;
Ma pourpre est l'ornement de l'empire de Flore :
Autrefois je brillai sur la tête des rois,
Et le rivage *more*
Fut sujet à mes lois.
Madrigal inséré dans la *Guirlande de Julie*, Paris, 1784.

Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis,
Vois-tu sur la rive *more*
Plus qu'à mon nez de rubis?
MAÎTRE-ADAM.

MORPHÉE *n. pr. m.* Fils du Sommeil et de la Nuit, père des Songes. Principal ministre du dieu du sommeil, il veille et prend garde qu'aucun bruit ne trouble le repos de son père; il est chargé d'endormir les hommes, et de repaître leur imagination de divers songes. On lui donne pour lieutenants ou ministres ses deux fils, Phobétor et Phantase, le premier qui envoie les songes vrais, et le second qui envoie les songes vains et trompeurs. Les poètes prennent souvent Morphée pour le sommeil. *V.* SOMMEIL. *Epit.* Fantasque, léger, paisible, officieux, assoupissant, armé de pavots. *Périph.* Le dieu des songes, le fils de la Nuit, le dieu des pavots, le ministre du sommeil, le dieu du repos.

La nuit couvrait la terre, et *le dieu du repos*
Sur tout ce qui respire épandait ses pavots.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Les pavots que *Morphée* épaissit sur les yeux
De la volupté qui sommeille.
LEBRUN, *Épître IX*, liv. 2.

Est-ce *dans les bras de Morphée*
Que l'on doit d'une amante attendre le retour?
J. B. ROUSSEAU.

Déja *Morphée* au teint vermeil
Abaisse ses ailes légères,
D'où la mollesse et le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.
DE BERNIS.

« On lui donne pour attributs une plante de pavot avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir, et des ailes de papillon pour exprimer sa légèreté. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Morphée rime avec toutes les terminaisons en *phée* et en *fée*, comme dans, tro*phée*, Or*phée*, *fée*, bouf*fée*, etc.

Secoue avant le jour les pavots de *Morphée;*
Crains surtout, crains Circé, douce et cruelle fée.
DESAINTANGE, *Épître sur l'amour de la Gloire.*

MORS. *n. m.* (*mor* même devant une voyelle). Assortiment de toutes les pièces de fer qui servent à brider un cheval. Il se dit particulièrement de la pièce qui se place dans la bouche du cheval pour le gouverner. *Syn.* Frein, bride. *Epit.* Dur, sensible, rongé, impérieux, mousseux, humide, écumeux, sanglant, blanchi d'écume.

Ils (les coursiers) rongissent le *mors* d'une sanglante écume.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Il (le cheval) ronge, en écumant, le *mors* impérieux.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. V.

Des coursiers hennissants déjà l'ardeur s'allume:
Superbes, rongeant *l'or* qu'ils blanchissent d'écume,
Des portes du palais tout prêts à s'élancer.
THOMAS.

On dit qu'*un cheval prend le mors aux dents*, lorsque dans un accès de fureur il devient insensible aux mouvements du mors. L'idée que présente cette expression familière, déja ennoblie par Racine dans le récit de Théramène, a été poétiquement rendue par Thomas dans son *Épître* à M. Janin de Combe-Blanche:

Ses yeux ont vu ses coursiers frémissants
Et qu'un aveugle instinct irrite,
De rage et de peur bondissants
Braver du conducteur les efforts impuissants,

Et, *rebelles au mors*, précipiter leur fuite
Sur des rochers retentissants.

Le coursier de Céphis à l'instant s'effarouche,
Il méconnaît *le mors* qui commande à sa bouche.
BARTHE, *Épisode qui termine le second chant de l'Art d'aimer.*

MORT. *n. f.* (*mor*, le *t* ne se prononce pas même devant une voyelle). La fin, la cessation de la vie. *Syn.* Décès, trépas, fin. « Les Grecs l'avaient mise aux rang de leurs divinités. Fille de la Nuit qui l'avait conçue sans le secours d'aucun autre dieu, et sœur du Sommeil, ennemie implacable de l'espèce humaine et odieuse même aux immortels; c'est dans le tartare que les poètes Grecs fixaient son séjour. Virgile la place devant la porte des enfers. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Les poètes et les orateurs personnifient la mort, et les peintres la peignent sous la forme d'un squelette armé d'une faux. Parmi les arbres l'if et le cyprès lui étaient consacrés, et le coq parmi les oiseaux.

Epit. Belle -, glorieuse, honorable, illustre, déplorable, funeste, fâcheuse, infâme, honteuse, obscure, sûre, certaine, inévitable, imprévue, inopinée, prompte, précipitée, prématurée, lente, prolongée, tardive, soudaine, présente, recherchée, sanglante, courageuse, affrontée, bravée, volontaire, paisible, tranquille, douce. (La mort personnifiée): Cruelle, inexorable, inflexible, impitoyable, implacable, aveugle, avare, avide, insatiable, envieuse, jalouse, hideuse, difforme, camuse, pâle, blême, livide, sombre, sourde, muette, sévère, rigoureuse, menaçante, puissante, dévorante, impatiente, traîtresse, au nez camard, à la tranchante faux. Les poètes disent quelquefois la *parque*, *Atropos*, pour synonymes de la mort personnifiée.

Périph. La glace de la mort, la pâleur de la mort, les ombres de la mort. L'abîme où disparaît la vie (Dorat); le sommeil de la mort, le sommeil éternel; l'heure suprême, la dernière heure, l'ombre éternelle; la nuit de la tombe, des tombeaux; la nuit éternelle, l'empire de la mort, le ténébreux séjour. — La fille de la Nuit, le spectre de la mort, de la mort la faux inévitable; la mort, fille affreuse du temps (Voltaire).

La glace de la mort dans son sang se promène.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, chap. IV.

La *mort* sur son visage imprima sa pâleur.
Le même.

La pâleur de la mort est déja sur son teint.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 5.

De la mort la livide empreinte.
BAOUR-LORMIAN.

Circé pâle, interdite et *la mort dans les yeux*,
Pleurait sa funeste aventure.
J. B. Rousseau, *Cantate de Circé.*

Mais dès qu'à la lueur d'une lampe expirante,
Je vois l'affreuse *mort* sur ses lèvres errante.
Dorat.

Du faîte orgueilleux de leurs crimes,
Ils sont tombés vivants dans *les bras de la mort.*
Roucher.

La *mort* vient sur son sein poser sa main de fer,
Et verse sur ses yeux les pavots de l'enfer.
Delille, trad. de *l'Énéide*, ch. X.

La *mort* d'un bras de fer l'entraîne dans la tombe.
Baour-Lormian.

Sur leurs légions effrayées
La *mort* vient d'étendre son bras;
Ses ailes se sont déployées
Sur les chefs et sur les soldats.
L'abbé de Reyrac, *la Miséricorde divine*, ode.

La *Mort*, couvrant ces lieux de ses ailes funèbres,
Règne avec plus d'effroi dans l'horreur des ténèbres.
Aignan, trad. de *l'Iliade*, liv. XVII.

Biron, qu'environnaient *les ombres de la mort*,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort.
Voltaire, *la Henriade*, ch. VIII.

Et son front se couvrit *des ombres du trépas.*
Baour-Lormian.

L'approche de la mort n'altère point ses charmes.
L. Racine.

Ma force et ma raison m'avaient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée.
Le Franc de Pompignan, *Didon*, act. IV, sc. 5.

Dans ce nombre infini de simples, de racines,
Dont les propriétés, dont les vertus divines
Nous ramènent souvent *des portes du trépas*,
Une écorce (le quinquina) est produite en de lointains climats.
Dulard.

Ses yeux qu'allait fermer *le sommeil de la mort.*
Denne-Baron, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Qui sont ces deux guerriers couchés sur la poussière?
Près de Salgar mon frère dort.
Ciel! deux glaives sanglants! ô Salgar, ô mon frère,
Vous dormez *du sommeil de mort.*
Chénier, *chants imités d'Ossian.*

Dans ce tombeau. . . . .
Ils dorment tous les trois *du sommeil éternel.*
Baour-Lormian, *Poésies d'Ossian.*

Sous un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent,
Et, glacés par la *mort*, ses membres se roidissent.
Le même, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

Le sommeil effrayant d'une éternelle nuit.
Colardeau.

Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes
Dans *l'éternelle nuit* serez ensevelis.
J. B. Rousseau.

C'en est fait, et je veux, à *mon heure suprême*,
Maudire en expirant Édouard et vous-même.
La Harpe, *le Comte de Warwick*, act. IV, sc. 4.

V. heure.

Mais si le sort marquait *ta dernière journée*,
Songe que, etc.
Baour-Lormian, poésies d'Ossian, *la Bataille de Témora*, ch. V.

. . . . On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête.
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau.
Racine, *Iphigénie.*

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer *le tribut que l'on doit à la mort?*
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
J. B. Rousseau, *Ode tirée du Psaume XLVIII.*

Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse,
L'unique rejeton de sa haute noblesse:
Il le demande en vain; l'impitoyable *mort*
Au midi de ses jours a terminé son sort.
Feutry, *les Tombeaux.*

La *Parque* ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Boileau, *Satire X.*

Telle, autour d'Ilion, la *Mort* livide et blême
Moissonnait les guerriers de Phrygie et d'Argos.
J. B. Rousseau.

Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore *mourir de la mort des héros.*
De Belloy, *le Siége de Calais*, act. II, sc. 4.

Comme eux, de *mille morts* affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Voltaire, *la Henriade*, ch. III.

Ah! j'aurais dû cent fois, *par mille affreuses morts*,
Expier mes forfaits et calmer mes remords.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

. . . . . . La *mort* est l'instant fortuné
Où de son corps grossier secouant la poussière,
L'ame court se rejoindre au dieu de la lumière.
Gilbert, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

Notre crainte stupide
Se crée un noir fantôme au front pâle et livide,
Aux gigantesques bras, au regard enflammé,
Et bientôt oubliant que nous l'avons formé,
Nous tremblons devant lui; notre œil nous exagère
De ce colosse vain la hauteur mensongère:
Misérable terreur! quel peintre en ses portraits
Peut saisir de la mort les véritables traits?
Repoussons loin de nous un sinistre présage.
Quand l'ombre de la *mort* couvre notre visage,

Lorsque s'évanouit un reste de chaleur,
Frappés, nous succombons sans bruit et sans douleur.
La fosse, le cercueil, la cloche sépulcrale,
Et le drap de la tombe et la bêche fatale,
Les ténèbres, les vers, tous ces spectres hideux
Qui, troublant les vieillards, s'élèvent autour d'eux,
Sont l'effroi des mortels attachés à la vie :
Mais leur ombre au cercueil n'en est point poursuivie;
Une éternelle paix accompagne la *mort;*
L'homme est un nautonnier dont la tombe est le port.

BAOUR-LORMIAN, *la Crainte de la Mort.*

MORT, ORTE. participe du verbe *mourir. V.* MOURIR.

MORTEL, ELLE. *Syn.* Qui cause la mort, très-dangereux, empoisonné, venimeux. — Sujet à la mort, périssable, fragile. — Excessif, extrême, démesuré, outré, implacable.

. . . . . En déposant sa dépouille *mortelle*,
L'ame conserve encor sa tache criminelle.

DE LA TRESSE.

Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux *mortel* fut reçu dans son lit.

RACINE, *Iphigénie*, act. 1, sc. 2.

J. B. Rousseau a dit en parlant des grands du monde, des riches de la terre :

Dieux *mortels*, c'est vous qu'il appèle;
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.

Ode XI, liv. 2.

« On dit *un effroi mortel*, et *un mortel effroi.* Féraud prétend que, quand cet adjectif signifie qui est sujet à la mort, il ne peut se mettre qu'après son substantif; et, en conséquence, il blâme ce vers de Racine dans *Esther :*

Le succès est certain,
Si le succès dépend d'une *mortelle* main.

Je ne pense pas que la critique soit juste. On peut donc quelquefois mettre cet adjectif avant son substantif, dans le sens indiqué par Féraud. »

LAVEAUX, *Dict. des diff. de la lang. franç.*

Mortel s'emploie encore comme nom. Au masculin, il est synonyme d'homme, et au féminin, il ne se dit guère que par opposition à *immortelle*, à déesse. *Elle n'a pas l'air d'une mortelle.* Acad. Les mortels. *Syn.* Les hommes, le genre humain, l'espèce humaine. *Epit.* Faibles, fragiles, malheureux.

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.

RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Amis, de qui l'audace aux *mortels* peu commune
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune.

VOLTAIRE, *Alzire*, act. II, sc. 1.

Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des *mortels* et des dieux.

Le même, *Mérope*, sc. 1.

MOSCOVIE. *n. pr. f.* MOSCOVITE. *n. m.* et *f.*

Moscovie est le nom que portait anciennement la Russie. On s'en sert encore en vers, et les poètes disent la *Moscovie* pour la Russie, et les *Moscovites* pour les Russes.

Et des dépouilles de la Seine
Le *Moscovite* voit la Néva s'enrichir.

Anonyme.

MOT. *n. m.* (*mô*, le *t* ne se prononce que devant une voyelle). *Syn.* Parole, terme, accents, expression, discours, diction. *Epit.* Propre, heureux, nécessaire, usité, consacré, riche, noble, sonore, harmonieux, doux, articulé, sourd, muet, rude, dur, précieux, ambitieux, suranné, vieilli, étranger, nouveau, naturalisé, pompeux, solennel, déplacé, parasite, redondant, lâché, forgé, odieux, funeste, obscène, trivial.

Les *mots* sont des chemins qui mènent aux pensées.

Du contraste des *mots* le choc antithétique.

COLARDEAU.

Il est un heureux choix de *mots* harmonieux.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Les mots ont leur enfance, leur jeunesse, leur âge mûr et leur vieillesse; ils sont semblables, suivant l'expression du lyrique latin, aux feuilles des arbres, et ils éprouvent le même sort :

L'an, penché sur sa fin, dépouille les forêts
Que doit orner bientôt un vêtement plus frais.
Tels sont les *mots :* les uns s'éteignent de vieillesse;
D'autres vont refleurir dans leur verte jeunesse.

DARU, trad. d'Horace, *Art poétique.*

C'est en tournant en ridicule plusieurs expressions ambitieuses et fort de mode en son siècle, que le législateur de notre Parnasse les a fait tomber en discrédit.

Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète,
Je ferais comme un autre, et sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louais Philis *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt *à nulle autre seconde*.
Si je voulais vanter un objet *nompareil*,
Je mettrais, à l'instant, *plus beau que le soleil;*
Enfin parlant toujours *d'astres* et de *merveilles*,
De *chef-d'œuvres des cieux*, *de beautés sans pareilles;*

Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos.
BOILEAU, *Satire II*.

Chaque siècle a son goût marqué dans ses ouvrages:
Le Pactole aujourd'hui nous fournit des images:
Si Phebus a perdu son nom de *sans pareil*,
En échange il obtient *des perles de vermeil*;
Et la lune, sa sœur, moins richement dotee,
A *le disque d'argent* ou *l'écharpe argentée*.
Seduit par les succès des poètes fameux,
En employant leurs mots, on croit plaire comme eux.
L'huile *coule à flots d'or* au pressoir de Virgile,
Le mot est agréable, et la chose est utile;
Mais, si vous etalez ce luxe à tout propos,
L'abus appauvrira la richesse des mots.
COURNAND, *Épître contre l'Affectation*.

Ce n'est pas que quelques-uns de ces mots tombés en désuétude ne reparaissent quelquefois avec un nouvel éclat, ou qu'un poète ingénieux ne puisse hasarder heureusement un ancien terme.

Plus d'un *mot* suranné retrouvant sa jeunesse,
Dans le moderne style avec grâce introduit,
Peut de la périphrase épargner le circuit.
MILLEVOIE, *l'Invention poétique*.

Dans le style badin il est même permis de créer des mots expressifs et plaisants, lorsque ces mots de fantaisie peignent heureusement l'idée et se trouvent en analogie avec les autres termes; c'est ainsi que La Fontaine a dit le peuple *souriquois*, la gent *moucheronne*; que Molière nous a donné *s'engendre* dans la signification de se donner un gendre; et que M. Baour-Lormian, en parlant du beau Fédor qu'une fée avait changé en merle blanc, l'appèle plaisamment l'oiseau *dévirgineur*.

. . . . Le merle blanc,
Comme il parlait, entre dans la cuisine,
Et le vieillard saisit sa carabine
Pour ajuster l'oiseau *dévirgineur*.
l'Atlantide, ch. I.

Mots bannis de la langue poétique. *V. Traité de la Versification*, pag. 60.

Mots exclusivement réservés à la poésie. *V. Traité de la Versif.*, pag. 61.

Mots consacrés. Ce qu'on entend par mots consacrés; ces sortes de mots sont exclus des vers. *V.* CONSACRÉ.

L'impropriété d'un mot peut disparaître par le rapprochement d'un terme propre. *V.* JONCHÉ.

Bon mot, mot ingénieux, vif et plaisant.

Pour amener de loin à grands frais le *bon mot*,
Dresser une machine est l'ouvrage d'un sot.
CHAUSSARD.

Un bon mot répété perd sa grâce naive.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant.
LEBRUN, *Épître sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie*.

Sous un ombrage frais on le voit avec grâce
Rire avec ses amis, et mêler à propos
Un peu de sel attique avec quelques *bons mots*.
GRÉCOURT.

Les froids *bons mots* toujours prévus de loin.
PARNY.

On cherche les rieurs, et moi je les évite;
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de *bons mots*.
LA FONTAINE.

On dit toujours des *bons mots*, ainsi que l'a remarqué M. Féraud, même quand ils sont mauvais; on peut donc dire, eu plaisantant, un *mauvais* ou *méchant bon mot*.

Jeu de mots. *Syn.* Calembourg, quolibet, pointe, rébus. *Epit.* Agréable, heureux, facétieux, plaisant, divertissant, grossier, méchant –, burlesque, insipide, Janus à deux visages.

. . . .
Toutefois à la cour, les turlupins restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un *jeu de mots* grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès;
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

« En littérature on appèle *jeu de mots* une espèce d'équivoque dont la finesse fait le prix, et dont l'usage doit être fort modéré. On peut la définir une pointe d'esprit fondée sur l'emploi de deux mots qui s'accordent pour le son, mais qui diffèrent à l'égard du sens.

Les jeux de mots, quand ils sont spirituels, se placent à merveille dans les cris de guerre, les devises et les symboles. Ils peuvent avoir lieu, lorsqu'ils sont délicats, dans la conversation, dans les lettres, dans les épigrammes, les madrigaux, les impromptu, et autres petites pièces de ce genre. Voltaire pouvait dire à Destouches:

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites *le Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Ces sortes de jeux de mots ne sont point interdits, lorsqu'on les donne pour un badinage qui exprime un sentiment, ou pour une idée passagère; car, si cette idée paraissait le fruit d'une réflexion sérieuse, si on la débitait d'un ton dogmatique, on la regarderait avec raison comme une petitesse frivole. »

Laveaux, *Dict. des difficult. de la Lang. franç.* au mot *jeu*.

Les jeux de mots sont exclus des ouvrages graves et sérieux.

L'auteur de l'article que je viens de citer ne me paraît pas étendre assez la définition de ce qu'on appèle *jeu de mots*, il la borne à ce qu'on nomme proprement *calembourg* qui est une espèce du genre énoncé par *jeu de mots*; il n'y a point d'équivoque, il n'y a point de différence à l'égard du sens, dans le joli jeu de mots que je vais citer :

Il luit donc enfin ce beau jour,
Ce jour de bonheur, d'allégresse,
Où Bacchus, au joyeux Amour
Offrant la coupe de l'ivresse,
De ce dieu reçoit à son tour
Le doux philtre de la tendresse!
Réunissez-vous, dieux charmants,
Et confondez votre délire.
Aimez, buveurs; buvez, amants;
L'automne règne; que vos chants
Soient aussi gais que son empire.

Dugault.

MOTEUR. *n. m.* MOTRICE. *n. f.* Celui, celle qui donne le mouvement. *Syn.* Auteur, modérateur, cause, principe, premier mobile. *Epit.* Puissant, souverain, sage, éternel, principal, premier.

Ame du mouvement, par son active ardeur,
Le feu, de la nature, est le puissant *moteur.*

Dulard.

Lorsque le grand *moteur* (dieu), sortant de son repos,
Eut d'un souffle immortel fécondé le chaos,
Quand docile à ses plans, sa main ordonnatrice
Eut de ce monde immense achevé l'édifice,
Qu'à l'homme il eut donné la terre pour séjour,
Et pour tente l'azur où luit l'astre du jour;
Alors il s'arrêta.

Chênedollé, *le Génie de l'homme*, ch. I.

MOUCHERON. *n. m.* Petite mouche. *Epit.* Léger, voltigeant, faible, vil, incommode, insupportable. *Périph.* L'hôte ailé des étangs. La gent moucheronne.

L'hôte ailé des étangs végète dans la fange.

Desaintange.

Il maudit *la gent moucheronne*
Qui ne sait rien de rien et nargue la grandeur.

Dorat, *l'Aigle et le Moucheron*, fable.

Fais sur les marécages
De *moucherons* légers voler mille nuages.

Castel, *les Plantes*, ch. II.

MOULIN. *n. m.* (*mou-lein*). Machine à moudre du grain ou autre chose. Ce mot est familier, mais les poètes, dans le style soutenu, disent par métonymie la *meule* pour le moulin. *Epit.* Bruyant, retentissant, utile, ingénieux. En parlant d'un moulin à vent : ailé, aux ailes déployées.

. . . . Ce grain nourrissant
Que la *meule* bruyante écrase en tournoyant.

Dulard.

Par les eaux ou les vents, au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains.

Delille.

En parlant d'un moulin à eau, le poète Lebrun a dit :

. . . . Ta roue humide
Blanchit un cylindre rapide
De la dépouille des guérêts.

et Dulard en parlant d'un moulin à café :

Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie (broie la fève du café);
Elle est réduite en poudre, et sur l'ardent fourneau,
Noirâtre elle bouillonne incorporée à l'eau.

Moi seul contre *la noix qu'arment ses dents de fer*,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer (le fruit, le grain du café).

Delille.

MOULT. *adv.* (*moult*, *l* et *t* se prononcent même devant une consonne). *Syn.* Beaucoup, en grande quantité, fort. *Moult* est un vieux mot qui n'est plus d'usage que dans le style marotique.

Amour, me sens *moult* grand souci.
Onc ma lyre ne vis tant sotte;
Ce qui bien fort me pèse ici,
C'est que voudrais fêter Marotte.

Masson de Morvilliers.

MOURANT, ANTE. *adj.* verbal tiré du verbe *mourir*. *Syn.* Expirant, agonisant. — Languissant, passionné. — Décoloré, pâle, blême, hâve. *Périph.* Près de mourir, à l'article de la mort, dans les transes de la mort, près de rendre l'ame, qui s'éteint, près d'exhaler sa vie.

Au masculin, il suit toujours le nom qu'il modifie; au féminin, il peut le précéder.

De fatigue à la fin sur la terre couchée,
Elle tombe, et des bois la dépouille séchée
Est le lit où *mourante* elle attend le trépas.

Desaintange.

Depuis ce temps je traîne une *mourante* vie

Marin Fédé...

Enfin son œil *mourant* fixé sur ces guerriers.
THOMAS.

L'amant, à ce doux nom, soulève avec effort
Ses yeux *appesantis du sommeil de la mort.*
DESAINTANCE.

Il est beau au figuré.

. . . . Le divin tableau
Où l'ame du Poussin nous traça ce fléau (le déluge),
Où j'admire, enflammé par son puissant génie,
De l'univers *mourant* l'effroyable agonie.
PARSEVAL-GRAND-MAISON.

D'un feu *mourant* les pâles étincelles.
VOLTAIRE.

Des feux *mourants* la tremblante clarté.
PARNY.

PORTRAIT DE CAMILLE MOURANTE.

Elle tombe, ses sens par degrés s'affaiblissent,
Son teint se décolore, et ses lèvres pâlissent.
. . . .
Les rênes en flottant s'échappent de sa main.
Ce corps jadis rempli de son ame enflammée,
De la mort aujourd'hui victime inanimée,
Descend de son coursier, entraîné par son poids;
Il tombe ce beau front si brillant autrefois;
Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des vapeurs sombres,
Et son ame en courroux s'envole chez les ombres.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Mourant s'emploie aussi comme nom.

De morts et de *mourants* cent montagnes plaintives.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Le *mourant* étendu sur un lit de douleur.
L. RACINE, *Poème de la Religion*, ch. IV.

MOURIR. *v. intr. Syn.* Expirer, finir, décéder, trépasser. *Périph.* Terminer sa vie, sa carrière, rendre l'ame; quitter, abandonner, perdre la vie; sortir de la vie; perdre le jour, la clarté, la lumière; terminer ses jours; s'endormir de son dernier sommeil; subir la loi du trépas; payer le tribut que l'on doit à la mort; rejoindre ses aïeux; exhaler sa vie, le souffle de la vie; descendre au cercueil, au tombeau, dans la tombe, dans la nuit du tombeau, dans la nuit éternelle; descendre aux enfers, descendre chez les morts, descendre au sombre bord, au sombre abîme, au ténébreux empire, descendre au Ténare, descendre chez Pluton, aller visiter l'empire de Pluton; passer le Styx, passer l'Achéron, passer, traverser l'onde noire, passer la fatale barque, aller dans l'Elysée, sortir du banquet de la vie.

Alors qu'il arriva, Gundebert *rendait l'ame.*
CORNEILLE, *Pertharite*, sc. 1.

Ce monstre homme et taureau, qu'un fol amour fit naître,
Sous le fer de Thésée enfin *perdit le jour.*
LAMOTTE.

Mais du lugubre airain lorsque la voix sacrée
Annonça qu'un mortel *avait quitté le jour.*
MILLEVOYE.

Mais à ma dernière heure épris de ta beauté,
Crois qu'avant mon amour *je perdrai la clarté.*
DESAINTANGE.

Iole sous Catille *a perdu la lumière.*
DELILLE.

Ce grand prince, au milieu de ses fils moissonnés,
Terminant sous le fer *ses jours* infortunés.
Le même, trad. de *l'Énéide*, ch. II.

Démosthène, épuisant la coupe de la mort,
De son dernier sommeil tranquillement *s'endort.*
MILLEVOYE, *l'Indépendance de l'homme de lettr.*

D'un trépas glorieux tous *ont subi la loi.*
BAOUR-LORMIAN.

. . . . Un malheureux près *d'exhaler sa vie.*
MOLLEVAUT, trad. de la IIIe *Élégie de Tibulle.*

Il frappe; les agneaux, sur la terre rougis,
Exhalent, palpitants, *le souffle de la vie.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

Souffre au moins ce baiser, et qu'à mon dernier jour,
J'exhale sur ton sein *mon ame* et mon amour.
CLÉMENT, *Jérusalem déliv.*, ch. XV.

Je songe à toi, bon et généreux père,
Dans ton automne *au cercueil descendu.*
Mad. DUFRENOY.

Si des rapides ans l'or prolongeait le cours,
Je voudrais l'amasser avec un soin avare,
Et, près de *descendre au Ténare*,
Le donner à la mort pour racheter mes jours.
LÉONARD.

Trois frères Lyciens *descendent chez Pluton.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Il (le sanglier) fond, s'ouvre un passage, et son sanglant ivoire
Fait à plus d'un chasseur *traverser l'onde noire.*
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Aussitôt que ton ombre *eut passé l'onde noire.*
FIRMIN-DIDOT.

Passer la barque à Charon, pour dire mourir, est une périphrase qui appartient au style badin. *V.* BARQUE.

Vois doucement *s'éteindre*,
Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux.
DUCIS, *Épître contre le Célibat.*

Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat.
CORNEILLE, *Cinna*, act. IV, sc. 3.

Quand *la mort de tes jours éteindra le flambeau*,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
COLARDEAU.

Et de ses flancs ouverts, *son ame* fugitive
S'envole avec un cri sur l'infernale rive.
DE LA GRANGE, *Amasis*, act. I, sc. 3.

Sous les coups de Rapon Parthénius périt.
Le fils de Lycaon, le vaillant Éricate,
Précède Clonius chez la terrible Hécate.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des vapeurs sombres,
Et *son ame* en courroux *s'envole chez les ombres.*
Le même, liv. XI.

Sa vie alors s'enfuit comme une ombre légère;
Son sang coule, et, cessant d'animer ses ressorts,
Son ame avec regret *abandonne son corps.*
Le même, liv. X.

Le sang glacé s'arrête, et *la faible prunelle*
Sous les doigts du trépas se ferme sans retour.
CASTEL, *les Plantes*, chant III.

Le Parque du héros allait trancher les jours.
DULARD.

Sous un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent,
Et *glacés par la mort ses membres se roidissent.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

. . . . Et la douce lumière
Abandonne aussitôt sa tremblante paupière;
La mort vient sur son sein poser sa main de fer,
Et verse sur ses yeux les pavots de l'enfer.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Tomber sans vie, et même *tomber*, suivant le sens et l'encadrement, deviennent en poésie synonymes de mourir.

Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui *tombe* à la fleur de son âge.
DEFONTANES.

Pour exprimer que quelqu'un était mort, les Latins disaient : *il a été* (*fuit*) ; nous disons : *il n'est plus*, *il a cessé d'être* :

Cet esclave *n'est plus* : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.
RACINE, *Bajazet*, sc. s.

Mesurer la plaine, *mordre la poussière*, en parlant de guerriers, signifient être mort, être resté sur le champ de bataille.

Oui, le chef du peuple est tombé :
Ses guerriers *mesurent la plaine.*
BAOUR-LORMIAN.

Où traîner ma douleur amère !
O regrets, ô cris superflus !
Nos chefs *ont mordu la poussière.*
Le même.

On dit encore *mourir au lit d'honneur*, pour dire être tué à la guerre en faisant son devoir.

On dit familièrement *mourir de sa belle mort*, *mourir de mort violente*, et dans tous les styles *mourir de la mort des héros*, *mourir de la mort des justes.*

Mais se donner la mort pour de honteux complots,
Est-ce donc là *mourir de la mort des héros ?*
CRÉBILLON, *Catilina*, act. V, sc. 6.

Et dans Tibur, au sein d'un repos fastueux,
Il (Sylla) *mourut de la mort des hommes vertueux.*
LEGOUVÉ, trad. *d'un passage de Lucain.*

On dit par menace, *il ne mourra que de ma main*, pour dire je le tuerai.

Madame, *il ne mourra que de la main d'Oreste.*
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. 3.

M. Féraud et, après lui, M. Laveaux, reprennent dans Racine les vers suivants :

Et du même poignard dont est morte la reine,
Cette fière princesse a percé son beau sein.

« On dit bien, ajoute le dernier de ces critiques, *mourir de faim*, *de chagrin*, *de douleur*, *mourir de ses blessures* ; mais on ne dit pas *mourir d'un poignard*, *d'une épée*, *d'un boulet de canon.* Il faut dire, *mourir d'un coup de poignard*, *d'un coup d'épée*, etc. »

Dict. des Difficultés de la Lang. franç.

Je trouve ce jugement un peu sévère. Il est vrai qu'on ne dit pas *mourir d'une épée*, *d'un poignard* ; mais je permettrais au poète de dire *il est mort de la même épée dont s'est percé son frère*, l'ellipse s'apperçoit facilement ; l'Académie donne même un exemple qui semble appuyer mon sentiment. Suivant elle, on dit *mourir d'une belle épée*, pour dire succomber sous un ennemi à qui il est glorieux de céder.

On dit, figurément et par exagération, *mourir d'amour*, *mourir de plaisir*, *mourir d'envie*, *de honte*, *de peur*, *de tristesse*, *d'ennui*, etc.

Tyrcis *mourait d'amour* pour la belle Climène
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
SÉGRAIS, *Églogue I*re.

Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. IV, sc. 4.

FAIRE MOURIR. *Périph.* Causer, donner la mort, creuser le tombeau de quelqu'un, donner le trépas, livrer à la mort, arracher la vie, ravir la lumière, priver de la lumière. *V.* TUER.

D'affreux chagrins *creuseront mon tombeau.*
MALFILATRE.

Tu m'as ravi l'honneur, *arrache-moi la vie.*
DESAINTANGE.

Mourir se dit non seulement des arbres et des plantes, mais même au figuré de diverses choses dont le mouvement cesse peu-à-peu, ou qui finissent par une dégradation insensible, comme les sons, les couleurs.

Dans son germe, en naissant, on voit *mourir* l'épi.
THOMAS.

Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit *meurt* en naissant dans son germe infecté.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

L'eau tarit, l'herbe *meurt*, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Ainsi sans votre appui les élèves de Flore (les fleurs)
Tomberaient abattus à leur première aurore,
Et du seuil de la vie enlevés sans retour,
Iraient peupler les champs du ténébreux séjour.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Mais soit que l'eau sur les bords qu'elle arrose
En filets purs ait appris à courir;
Soit qu'en un lac où ses flots vont *mourir*
Son indolence à loisir se repose.
CAMPENON.

MORT, ORTE. participe de *mourir* (*mor* sans prononcer le *t* même devant une voyelle, *mor-te*). Il est aussi synonyme de blême, livide, décoloré, pâle, éteint, quand on dit *des yeux morts, un teint mort.*

Il prend quelquefois un complément amené par la préposition *à :*

Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
MILLEVOYE.

Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les zéphyrs ne sont que du bruit.
GRESSET.

Tout est mort, c'est-à-dire, tout est inanimé, tandis qu'aux yeux du génie tout prend une ame, tout s'anime, tout vit.

Mort se prend aussi comme nom. *Syn.* Défunt, trépassé. Le premier est familier, et le second, qui est vieux, ne peut plus entrer que dans le style comique. En poésie, on dit *les mânes*, *les ombres* pour les morts, les ames des morts. *V.* MANES, OMBRES. *Périph.* Les habitants des tombeaux, le peuple des tombeaux (Michaud), les pâles habitants de la rive infernale, les livides sujets du tyran des enfers, ceux qui peuplent le Ténare.

Les poètes disent bien *être sans vie*, et *dormir du sommeil de la mort, du sommeil éternel. V.* DORMIR.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils *est sans vie*.
RACINE, *Phèdre*, sc. dernière.

Égiste se retourne enflammé de furie,
A côté de son maître il le jette *sans* vie.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. V, sc. 6.

Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière.
VOLTAIRE.

Énée. . . . .
Des guerriers *descendus dans les royaumes sombres*
Est pressé d'appaiser les héroïques ombres.
DELILLE, trad. *de l'Énéide*, liv. II.

L'empire des morts, le séjour des morts, le rivage des morts, périphrases poétiques qui désignent l'enfer, l'Élysée.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de *l'empire des morts*.
CRÉBILLON, *Électre*, act. IV, sc. 2.

On ne voit point deux fois *le rivage des morts*,
Seigneur: puisque Thésée a vu les sombre bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie.
RACINE, *Phèdre*, act. II, *sc.* 5.

MOUSQUET. *n. m.* (*mous-kè* devant une consonne). Ancienne arme à feu que l'on tirait par le moyen d'une mèche.

Ce mot semble peu fait pour entrer dans la haute poésie, cependant Voltaire a su le placer avantageusement dans la *Henriade*, chant III; après avoir dépeint le luxe de l'armée de Joyeuse, il dit par opposition, en parlant de ces soldats aguerris dont la sienne était composée :

Leur fer et leurs *mousquets* composaient leur parure.

Dès l'âge de quinze ans *j'ai porté le mousquet ;*
Quand j'étais lieutenant tu n'étais que cadet.
BOISSY, *le Babillard*, sc. 4.

MOUSSE. *n. f.* Petite herbe très-menue et fort épaisse. *Epit.* Sauvage, légère, tendre, molle, humide, fraîche, touffue, verte, mollement enflée, humble, épaisse. *Périph.* Un tapis, un lit de mousse.

La *mousse* sous les pieds étend un tapis frais.
DESAINTANGE.

La *mousse*. . . . dans sa verte épaisseur
A du mol édredon l'elastique douceur.
CASTEL.

Il se dit de ce qui vient autour d'une mèche qu'on est long-temps sans moucher. *Epit.* Noire, épaisse, enfumée.

. . . . La mèche en feu dont la clarté s'émousse
Se couvre en pétillant de noirs flocons de *mousse*.
DELILLE.

. . . . De noirs flocons d'une *mousse* enfumée
S'amoncelent autour de la mèche allumée.
MALFILATRE.

Mousse signifie aussi certaine écume qui se forme sur l'eau et sur quelques liqueurs. *Syn.* Écume, bouillons, bulles, globules. *Épit.* Écumeuse, écumante, pétillante, active, argentée.

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille !
Verse-m'en, ma Philis, viens noyer de ta main,
Dans la mousse qui pétille,
Les soucis du lendemain.
L'abbé de Chaulieu.

En parlant du cidre, M. Castel a dit :

Sur ses flots d'or frémit une *mousse* argentée.

Un lait pur couronné d'une *mousse* écumeuse.
Tissot.

MOUSSEUX, EUSE. *adj.* Qui mousse. Vin mousseux, bierre mousseuse. *Syn.* Écumeux, bouillonnant, couvert de mousse. Les poètes l'emploient sans difficulté dans le sens de garni de mousse, et alors il est synonyme de *moussu*.

Dans cette grotte solitaire,
Sous ces lambris *mousseux* cherche l'ombre et le frais.
De Brifel.

Une grotte *mousseuse*, un coteau verdoyant.
Roucher, *poème des Mois*, ch. VII.

Parmi des rocs *mousseux* une claire fontaine
Bondit, s'échappe, tombe, et dans son cours errant
Arrose une prairie et fuit en murmurant.
Michaud.

MOUSSU, UE. *adj.* Couvert, garni de mousse. *V.* mousseux. Il ne se met qu'après le nom qu'il qualifie. *Arbre moussu*, *roc moussu*, *pierre moussue.*

Et l'œil se plaît à voir au pied des troncs *moussus*
Leur aimable union et leurs groupes confus.
Castel, *les Plantes*, ch. III.

....Un antre *moussu* creusé des mains du Temps.
Le même.

MOUTIER. *n. m.* (*mou-tié* devant une consonne). Vieux mot que nos pères écrivaient *monstier*, et qui n'est plus d'usage qu'en ces deux phrases proverbiales : *mener une fille*, *mener l'épousée au moutier*, c'est-à-dire, mener une fille à l'église pour la marier ; *il faut laisser le moutier où il est*, pour dire qu'il ne faut rien changer aux usages reçus.

On peut fort bien s'en servir, dans le style marotique, comme synonyme d'église, de monastère, de couvent.

Or du *moutier* la vénérable abbesse
Depuis deux jours était allée à Blois.
Voltaire, *la Pucelle*, ch. X.

MOUTON. *n. m.* Ce mot est du style familier ; dans la haute poésie on emploie les mots agneau, bélier comme synonymes de mouton. *Épit.* Bêlant, laineux, tendre, paisible, bondissant, innocent. *Périph.* Le peuple bêlant (La Fontaine), la nation bêlante (Lebrun), le peuple doux des bergeries, la gent moutonnière. Cette dernière expression n'est que du style familier.

Avis à *la gent moutonnière :*
On doit moins craindre un loup qu'un renard débonnaire.
Mad. Joliveau, *la Brebis sauvée*, fable.

Puissiez-vous, chers *moutons*, dans de gras pâturages
Vivre dans une heureuse et douce oisiveté !
Puisse Pan, attentif à votre sûreté,
Vous garantir des maux, des loups et des orages.
Mad. Deshoulières, *les Moutons*, idylle.

MUER. *v. intr.* (*mu-é* devant une consonne). Changer. Il ne se dit qu'en parlant du changement qui arrive aux oiseaux ou à quelques autres animaux, quand le poil ou le plumage leur tombe ; ou aux serpents, quand ils se dépouillent de leur peau ; ou aux jeunes personnes, quand la voix leur change.

Un paon *muait* ; un geai prit son plumage.
La Fontaine.

Nos anciens auteurs employaient ce verbe transitivement et comme synonyme de *changer*.

O dieu, père paterne,
Qui *muas* l'eau en vin.
Rabelais.

Voltaire a ramené ce mot à cette première signification :

Qui de Méduse eût vu jadis la tête,
Était en roc *mué* soudainement.
La Pucelle, ch. V.

ce qui peut être permis dans le style marotique.

MUET, ETTE. *adj.* (*mu-è* devant une consonne, *mu-è-te*). Qui ne peut parler. Appliqué aux personnes, cet adjectif se place toujours après le nom ; appliqué aux choses, il est synonyme de silencieux, taciturne, et peut précéder le nom, lorsque l'analogie et l'harmonie le permettent.

Avez-vous prétendu que, *muet* et tranquille,
Ce héros qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Racine, *Iphigénie*, sc. 5.

Muette et succombant sous le poids des alarmes.
Le même, *Athalie*, act. V, sc. 1.

Un effroyable bruit court le long du rivage,
L'air en gémit ; et l'homme, averti du ravage,
Sort des hameaux voisins, et, *muet de terreur*,
Vient repaître ses yeux d'une scène d'horreur.
Rouchla.

Et ma lyre restant *muette* sous mes doigts,
Ne se mariait plus aux accents de ma voix.
MOLLEVAUT.

J'entendrai des regards que vous croirez *muets*.
RACINE, *Britannicus*.

Une *muette* horreur semble les glacer tous.
THOMAS.

Racine donne à *muet* un complément amené par la préposition *à* :

Et votre bouche encor, *muette à tant d'ennui*,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui.
Andromaque, act. IV, sc. 2.

« Ce régime, avec l'adjectif *muet*, est une hardiesse très-heureuse, et dont Racine a tiré le plus grand parti dans ce vers si énergique :

Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Dans la même tragédie, act. V, sc. 1.

C'est par cette foule d'innovations pleines de goût et de sentiment que Racine a étendu, enrichi et fixé notre langue poétique; mais cet hémistiche *muette à tant d'ennui*, n'est pas aussi riche de style que hardi de construction. *Ennui* est faible, et *muette* n'est ici relevé par aucune métaphore. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité*.

MUGIR. *v. intr.* C'est une onomatopée. Il se dit proprement du cri des taureaux, des bœufs et des vaches. *Syn.* Beugler, meugler, rugir. *Périph.* Pousser des mugissements.

Tel d'un coup incertain par le prêtre frappé
Mugit un fier taureau de l'autel échappé.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, ch. II.

Il se dit figurément non seulement de la voix de l'homme et du cri de quelques animaux, lorsqu'ils semblent se rapprocher de celui du taureau, mais même des éléments, des flots agités, des montagnes, des vallons, des fleuves, des forêts, etc.

Le lion. . . . .
Soudain, les crins dressés, et *mugissant de joie*,
Ouvre une gueule immense, arrive sur sa proie.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit,
L'air siffle, le ciel gronde et l'onde au loin *mugit*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

Déjà j'entends des mers *mugir* les flots troublés.
L. RACINE.

L'Araxe au loin *mugit* sous un pont qui l'outrage.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, ch. VIII.

Ailleurs la feu *mugit* dans la forge brûlante.
Le même, trad. du *Paradis perdu*, ch. XII.

La montagne à leurs cris répond en *mugissant*.
BOILEAU, *Traité du sublime*.

MUGISSANT, ANTE. *adj.* verbal du verbe *mugir*, il s'emploie au propre et au figuré dans les mêmes cas que son verbe. *V.* MUGIR. *Un taureau mugissant, les flots mugissants, sa voix mugissante, la montagne mugissante*, etc.; il peut, au féminin, précéder le nom qu'il modifie : *une mugissante voix, les mugissantes ondes.*

Cascades *mugissantes*,
Où tout est mouvement, bruit, écume et fraîcheur.
DE BRIDEL.

. . . . Soudain avec un bruit horrible,
Sur ses gonds *mugissants* tourne la porte horrible.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*.

MURE. *n. f.* Fruit. *Épit.* Blanche, noire, sanglante, pourprée. *Périph.* Le noir fruit du mûrier, le fruit sanglant du mûrier, le fruit cher à Thisbé. Les poètes disent le sang de la mûre, pour le jus de la mûre. *V.* MURIER.

Ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille et la rose inculte et la *mûre* sanglante.
DELILLE.

De la *mûre* pourprée,
Aux feux d'un jour serein l'éclat pur resplendit.
BAOUR-LORMIAN.

Une ardente couleur
Et *le sang de la mûre* avaient peint son visage.
DENNE-BARON.

MURIER. *n. m.* (*mû-rié* devant une consonne). Arbre qui porte des mûres. On appèle *mûriers noirs*, les mûriers qui portent des mûres noires, et *mûrier blancs*, ceux qui portent des mûres blanches. *Épit.* Sauvage, épais, touffu, ombreux. *Périph.* L'arbre de Thisbé, l'arbre cher à Thisbé.

Et le *mûrier* sauvage, aux fruits doux et sanglants.
DESAINTANGE.

Et toi dont les rameaux et le feuillage épais
Procurent sous ton toit et l'ombrage et le frais,
Dont la feuille nourrit ce merveilleux insecte,
D'une maison qu'il file, admirable architecte,
Dispense-nous ce fruit d'une aimable noirceur,
Et dont la chair du sang retrace la couleur.
Elle en reçut l'empreinte, au rapport de la fable,
Du sang que fit couler une erreur déplorable.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. IV.

Ovide, *Métamorph.*, liv. IV, paragr. 2, nous apprend pourquoi le mûrier est devenu l'arbre de Thisbé, et comment le fruit de cet arbre est devenu rouge de blanc qu'il était auparavant.

« Comme les parents de Pyrame et ceux de Thisbé les gênaient beaucoup dans leurs

amours, ils projetèrent un rendez-vous hors de la ville, sous un mûrier blanc. Thisbé, couverte d'un voile, arriva la première au rendez-vous convenu. Là elle fut attaquée par une lionne qui avait la gueule tout ensanglantée, et dont elle se sauva avec tant de précipitation, qu'elle laissa tomber son voile. La bête, le trouvant sur son passage, le mit en pièce et l'ensanglanta. Pyrame étant arrivé, ramassa le voile, et croyant Thisbé dévorée, il se perça de son épée. Cependant Thisbé, sortie du lieu où elle s'était sauvée, revint au rendez-vous; mais ayant trouvé Pyrame expirant, elle ramassa l'épée fatale, et se la plongea dans le cœur.

Elle tombe, et tombant range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur, même au dernier moment.
La Fontaine.

On rapporte que le mûrier fut teint du sang de ces amants, et que les mûres qu'il portait devinrent rouges, de blanches qu'elles étaient auparavant. » Noel, *Dict. de la Fable,* au mot *Pyrame.*

Les nymphes d'alentour lui (à Thisbé) donnèrent des larmes,
Et, du sang des amants, teignirent par des charmes
Le fruit d'un *mûrier* proche et blanc jusqu'à ce jour;
Éternel monument d'un si parfait amour.
La Fontaine, *Pyrame et Thisbé.*

MURMURATEUR. *n. m.* Celui qui murmure. C'est un mot auquel messieurs de Port-Royal donnèrent naissance, et que le P. Bouhours approuvait. Malgré des autorités si respectables, quoique des écrivains du premier ordre en eussent fait usage, et que Richelet en eût enrichi son dictionnaire, il avait été omis par l'Académie jusqu'à l'édition de Moutardier, où il est porté sans remarque.

En parlant des Juifs, L. Racine a dit :

Et leur historien ne leur déguise pas
Qu'ils sont *murmurateurs*, séditieux, ingrats.
Poème de *la Religion*, ch. III.

Ce peuple dont un voile obscurcissait les yeux,
Murmurateur volage, amateur des faux dieux.
Poème de *la Grâce*, ch. I.

Il peut aussi être employé adjectivement, dans le style oratoire ou poétique; et je n'hésiterais pas de dire au féminin *la voix murmuratrice.*

Tel un ruisseau qui, dans sa pente,
Roulant ses flots *murmurateurs*,
Humecte la tige des fleurs
Autour desquelles il serpente.
L'abbé Doubneau, *Voyage en Brabant*, Almanac des Muses (1793).

MURMURE. *n. m.* Bruit sourd et confus. *Syn.* Bourdonnement, bruit sourd, bruit confus, bruissement, gazouillement, grondement. — Plainte secrète, gronderie. *Epit.* Faible, sourd, confus, léger, long -, doux -, flatteur, agréable, favorable, triste, secret, cruel, dangereux, menaçant, insolent, ingrat, plaintif, bruyant, élevé, étouffé.

Le *murmure* flatteur de l'onde qui soupire.
Colardeau.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleur tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du *murmure* de ton eau.
Chaulieu.

Dans tous les rangs circula un sourd et long *murmure.*
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

. . . . Les chefs, soutiens de sa couronne,
Descendent de leur trône, et, lui prouvant leur foi,
D'un murmure d'amour, environnent leur roi.
Le même, trad. du *Paradis perdu*, liv. X.

Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix *d'éclater en murmures.*
Voltaire, *Mérope*, act. V, sc. I.

L'Académie, observe M. Laveaux, ne dit point *le murmure du sang.*

Écoutez-vous du sang le dangereux *murmure*,
Pour des enfants ingrats qui bravent la nature?
Voltaire, *Oreste.*

MURMURER. *v. intr.* Faire un bruit sourd et confus. *Syn.* Bourdonner, bruire, gazouiller, gronder. — Grommeler, se plaindre entre ses dents.

Fais arracher les fleurs qui bordent ce ruisseau,
Dont le flot argenté si doucement *murmure.*
Anonyme.

Mais souvent le Zéphyre agite la verdure;
Le feuillage frémit, se soulève et *murmure.*
Saint-Lambert.

Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts *murmurent* sourdement.
Delille.

Ce verbe est du nombre de ceux que les poètes emploient transitivement, c'est-à-dire, auxquels ils donnent un complément direct.

Et les bois désolés, sans vie et sans couleur,
En sons plaintifs et sourds *murmuraient la douleur.*
La Harpe, *Épître à M. le comte de Schowaloff.*

Ses fils, sur ses genoux, au toit héréditaire,
Ne *murmureront* plus *le* tendre *nom* de père.
Aignan, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Siége de la pudeur, sa bouche sans détour
N'a jamais *murmuré les plaintes* de l'amour.
DUPUY-DES-ISLETS.

Et sur de jeunes fleurs qu'agitait le Zéphyr,
L'insecte en bourdonnant *murmurait son plaisir.*
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, le Printemps.

MUSCADE. *n. f.* Noix produite par l'arbre appelé muscadier, et qu'on met au nombre des épices; il est familier. *Epit.* Cendrée, dure, durcie, odorante, parfumée. *Périph.* La noix de Banda, parce que l'arbre qui la produit croît aux îles appelées *Banda* en Asie.

. . . .

Et *les noix de Banda* parfument nos banquets.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Aimez-vous la *muscade ?* on en a mis partout.
BOILEAU, *Satire III.*

MUSES. *n. f.* Les anciens ont feint que les muses étaient des déesses qui présidaient aux arts libéraux, et principalement à l'éloquence et à la poésie. Selon la plus commune opinion, elles étaient filles de Jupiter et de Mnémosine. Elles étaient au nombre de neuf. « Chacun de leurs noms, dit M. Noël, renferme une allégorie particulière. *Clio* était ainsi appelée, parce que ceux qui sont loués dans les vers acquièrent une gloire immortelle; *Euterpe*, à cause du plaisir que la poésie savante procure à ceux qui l'écoutent; *Thalie*, pour dire qu'à jamais elle fleurira; *Melpomène*, pour signifier que la mélodie s'insinue jusque dans le fond de l'ame des auditeurs; *Terpsichore*, pour marquer le plaisir que ceux qui ont appris les beaux-arts retirent de leurs études; *Erato* semble indiquer que les savants s'attirent l'estime et l'affection; *Polymnie*, que plusieurs poètes sont devenus illustres par le grand nombre d'hymnes qu'ils ont consacrés aux dieux; *Uranie*, que ceux qu'elle instruit élèvent leurs contemplations et leur gloire jusqu'au ciel; enfin la belle voix de *Calliope* lui a fait donner ce nom, pour nous apprendre que l'éloquence charme l'esprit et entraîne l'approbation des auditeurs. » *Dict. de la Fable.*

Quoique, prises en général, les Muses présidassent également aux beaux-arts et à la poésie, chacune avait cependant un emploi distinct et un genre qui lui était propre.

Dans son rapide essor, *Uranie* à nos yeux
Dévoile la nature, et les secrets des dieux.
Des empires divers *Clio* chante la gloire,
Des rois, des conquérants assure la mémoire.
Calliope, accordant sa lyre avec sa voix,
Éternise en ses vers d'héroïques exploits.
D'un spectacle agréable, employant l'artifice,
Thalie, en badinant, fait démasquer le vice.
Melpomène, avec pompe, étalant ses douleurs,
Nous charme en nous forçant de répandre des pleurs.
Erato, des amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de myrte et préside à nos fêtes.
Euterpe a de la flûte animé les doux sons,
Aux plaisirs innocents consacré ses chansons.
Polymnie a du geste enseigné le langage.
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.
Therpsicore excitée au bruit des instruments,
Joint à des pas légers de justes mouvements.
De l'esprit d'Apollon une vive étincelle
Des filles de mémoire anime les concerts;
Et, chef de leur troupe immortelle,
Il rassemble en lui seul tous les talents divers.
DANCHET.

Elles reconnaissent Apollon pour chef ou pour maître; ce sont elles qui inspirent les poètes que l'on qualifie de nourrissons, d'enfants, de favoris des Muses. Le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, sont leur demeure ordinaire.

Parmi les sources et les fleuves, l'Hippocrène, Castalie et le Permesse leur sont consacrés, et parmi les arbres, le palmier et le laurier.

Syn. Piérides : elles sont ainsi nommées du mont Piérus, en Thessalie, qui leur était consacré. *Epit.* Savantes, doctes, disertes, chastes, divines, sacrées, favorables, fidèles, agréables, enjouées. *Périph.* Les neuf sœurs, les filles de Mnémosyne, les filles de mémoire, les doctes fées, les nymphes de mémoire, les nymphes d'Aonie, les nymphes du Permesse, les nymphes de la double cime, les doctes pucelles, les vierges du mont Piérus, les sœurs d'Apollon.

Ma retraite *aux neuf sœurs* est toujours consacrée.
CHAULIEU.

De la belle Psyché si tu redis l'histoire,
C'est pour charmer les nuits *des filles de mémoire*
Qu'Apollon la répète au sommet d'Hélicon.
GINGUENÉ, *Épître à M. Lebrun.*

Des Nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
Déride sur son front les traits de la sagesse.
VOLTAIRE.

O vous, *sœurs d'Apollon*, sur vos lyres sacrées,
Répétez des chansons par vous-même inspirées.
LUCE DE LANCIVAL, *l'Automne*, pastorale.

Nymphes du Piérus, vous immortelles sœurs.
Le comte DE VALORI.

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe savante;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis....
BOILEAU.

« On les peint jeunes, belles, modestes, vêtues simplement. Apollon est à leur tête, la lyre à la main et couronné de laurier. Comme chacune préside à un art différent, elles ont des couronnes et des attributs particuliers. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Muse se dit aussi, dans la langue poétique, pour le génie qui inspire un poète, pour le genre de poésie qu'il adopte, pour sa manière de composer. *Syn.* Génie poétique, verve poétique, feu, enthousiasme. — Poésie. *Epit.* Savante, sublime, héroïque, lyrique, tragique, comique, satirique, pastorale, polie, riante, légère, facile, champêtre, élégante, enjouée, badine, bouffonne, négligée, coquette, folâtre, frivole, plaintive, novice, naïve, effrénée, frénétique, féconde, stérile, mercénaire, affamée, froide, glacée, grossière.

Encor si, pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma *muse* au moins souffrait une froide épithète.
BOILEAU, *Satire II.*

Qu'en savantes leçons votre *muse* fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Le même, *Art poétique*, ch. IV.

Si toute entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par-delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta *muse* te transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, etc....
MALFITATRE, *Narcisse*, ch. I.

Et vous, fille d'hiver, mousse épaisse et confuse,
Venez vous présenter aux crayons de ma *muse*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma *muse* docile et volage
Va pour toi de notre voyage
Crayonner le léger tableau.
DE PEZAY, *le Pot-Pourri* (1764).

Muse, en ce sens, ne s'emploie qu'au singulier ainsi qu'on l'a pu voir dans les exemples ci-dessus. La gêne de la mesure, comme l'a fort bien remarqué M. Féraud, a fait mettre à Boileau tantôt le pluriel pour le singulier :

A quoi bon réveiller mes *muses* endormies?

tantôt le singulier pour le pluriel.

. . . . . Du roi la bonté secourable
Jeta enfin sur la *muse* un regard favorable.

MUSETTE. *n. f.* Sorte d'instrument de musique champêtre. *Epit.* Douce, tendre, humble, modeste, champêtre, rustique, villageoise, enflée.

Et le pasteur, enflant la *musette* rustique,
Egaya vers le soir le repas domestique.
CHENIER, *Élégie sur la mort du général Hoche.*

Toi, dont l'amour est l'Apollon,
Qui pour luth prends une *musette*,
Toi, dont Vénus souvent répète
Les jolis vers et les chansons.
DE PEZAY.

La *musette* est donnée aux poètes champêtres, à ceux qui composent des idylles, des pastorales, des églogues.

MUSICIEN. *n. m.* MUSICIENNE. *n. f.* (*mu-zi-cien*, *mu-zi-ciè-ne*). Il est familier. Quelquefois *chantre* se prend comme synonyme de ce mot. *Epit.* Célèbre, savant, harmonieux, joyeux, altéré, ivrogne. *Périph.* Un enfant de l'harmonie ; un enfant, un favori, un prêtre de Polymnie, un fils d'Euterpe.

Des nobles fils de l'Harmonie,
L'on a vu Polymnie
Quelquefois tromper les efforts;
. . . .
Mais bientôt les *chantres* célèbres
Reprennent leurs brillants accords.
SOAIN.

MUSIQUE. *n. f.* (*mu-zi-ke*). *Syn.* Le rapport, l'accord des sons. — Harmonie, mélodie, symphonie, air, concert, chant. — Compagnie de musiciens, orchestre. *Epit.* Harmonieuse, mélodieuse, divine, céleste, charmante, agréable, délectable, tendre, douce, moelleuse, simple, sonore, bruyante, noble, grave, mâle, vive, animée, expressive, pittoresque, désordonnée, enragée (ce dernier mot est familier). *Périph.* La science de l'harmonie, l'art d'Euterpe. *V.* EUTERPE.

L'Amour enfla les premiers chalumeaux;
Des premiers vers il marqua la mesure,
Forma la voix sur le chant des oiseaux.
LÉONARD.

Quels transports, Rameau, fais-tu naître?
Que tes accords sont ravissants!
Ton talent, qui commande en maître,
Par des sons peint tout à mes sens :
Tantôt l'enfer s'ouvre, et des ombres
J'entends gémir les antres sombres;
La douleur s'agite et rugit :
Tantôt tu fais tonner l'orage;
Et l'onde écumante de rage
Frappe en grondant l'air qui mugit.
SABATIER, *l'Enthousiasme*, ode.

« On reconnaît la Musique à la lyre d'Apollon qu'elle tient, ainsi qu'à un livre sur lequel elle a les yeux fixés, et aux divers instruments qui sont à ses pieds, dont l'assemblage désigne l'harmonie, la variété et les différents caractères de la musique, tels que le haubois pour les airs gais, la guitare pour les plaintes amoureuses, la harpe pour les chants héroïques ou sacrés, etc.; d'autres lui donnent des airs notés, une plume, une

balance, pour exprimer la justesse qui lui est nécessaire, et une enclume, parce qu'on prétend que le divers son des marteaux a contribué à la découverte de l'art. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

MUTUEL, ELLE. *adj.* (*mu-tu-el, mu-tu-el-le*). *Syn.* Réciproque.

Je plains mille vertus, une amour *mutuelle*,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle.
RACINE, *Iphigénie*, sc. I.

MYRMIDONS. *n. m. pl.* La peste ayant dépeuplé l'île d'Égine, Éaque, roi de cette contrée, obtint de Jupiter, son père, que les fourmis fussent changées en hommes, et appela ces nouveaux habitants *myrmidons* d'un mot grec (*myrmex*) qui signifie fourmi, nom qui répond à leur origine.

Les Myrmidons suivirent Achille au siége de Troie.

FOURMIS CHANGÉES EN HOMMES, ORIGINE DES MYRMIDONS.

Non loin de là s'élève un chêne révéré,
Au dieu que j'invoquais (c'est Éaque qui parle)
arbre cher et sacré.
Là, je vois par milliers la fourmi diligente,
Soigneuse à prévenir la saison indigente,
Des rides d'un vieux tronc suivre les longs sentiers,
Et des grains qu'elle y traîne enrichir ses greniers.
J'en admire le nombre, et soudain je m'écrie :
O père des humains! arbitre de la vie,
Rends aux murs dépeuplés de ton malheureux fils
Un peuple égal en nombre au peuple des fourmis.
. . . .
J'espère toutefois. La nuit est de retour;
Le sommeil assoupit les longs chagrins du jour.
Tandis que je dormais, un songe à mon idée
Retrace le vieux chêne à l'écorce ridée.
Je vois de ses rameaux, d'eux-mêmes agités,
D'innombrables fourmis pleuvoir de tous côtés;
Et tout-à-coup l'insecte, à la taille menue,
S'accroître par degrés, et grossir à ma vue.
Redressé sur deux pieds, il a deux bras, deux
mains;
Ce peuple de fourmis est un peuple d'humains.
. . . .
Je sors, je reconnais dans la place publique
Ces hommes que m'a peints un songe prophétique.
Tels que je les ai vus, tels encor je les voi
Tous se ranger en ordre, et saluer leur roi.
Je rends grâces au dieu qui répare nos pertes,
Et repeuple les murs de nos cités désertes.
Je partage les champs à ces nouveaux colons,
De leur simple origine appelés *Myrmidons*.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, ch. VII.

MYRRHA. *n. pr. f.* V. MYRRHE.

MYRRHE. *n. f.* Sorte de gomme odorante qui distille d'un arbre qui croît dans l'Arabie Heureuse. *Epit.* D'Arabie, de Sabée, grasse, onctueuse, amère, embaumée, odoriférante, précieuse.

La *myrrhe* embaume l'air des parfums qu'elle exhale.
DESAINTANGE.

Et la *myrrhe* odorante et la gomme légère.
ESMÉNARD.

« *Myrrha*, fille de Cinyre, roi de Chypre, étant devenue grosse à l'insu de son père, fut obligée, pour se dérober à sa colère, de s'enfuir en Arabie. Ovide dit qu'éprise d'un amour criminel pour son propre père, elle parvint au but de ses désirs à la faveur de la nuit, dans le temps qu'une fête séparait la reine de son mari; que Cinyre, ayant fait apporter de la lumière, la reconnut et voulut la tuer, et que Myrrha alla chercher un asile dans les déserts de l'Arabie, où, confuse de son crime, elle pria les dieux de la changer en une forme où elle ne fût ni au nombre des vivants ni parmi les morts. Les dieux, touchés de ses remords, la changèrent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel on a donné son nom. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

MYRRHA CHANGÉE EN MYRRHE.

. . . .
Myrrha sort en secret de la couche funeste,
Et porte dans son flanc le fruit de son inceste.
C'est peu; le lendemain elle va dans la nuit
De son coupable amour goûter encor le fruit.
Le lendemain encor son crime continue.
Après tant de faveurs d'une amante inconnue,
Cynire veut la voir! Un flambeau délateur
Montre à ses yeux sa fille et son crime. O fureur!
Il pâlit, perd la voix, et court à son épée.
A la faveur de l'ombre, à son glaive échappée,
Myrrha fuit chez l'Arabe, où sa honte neuf mois
A l'abri des palmiers se cache au fond des bois.
Sous le poids de son sein de fatigue tombée,
Elle s'arrête enfin aux champs de la Sabée.
Là, sentant à la fois, dans l'horreur de son sort,
Le dégoût de la vie et l'effroi de la mort,
Elle s'écrie : ô dieux qui punissez mon crime,
J'ai mérité ma peine; elle est trop légitime.
Mais afin que ma vue odieuse aux vivants
N'offense ni leurs yeux qu'elle a souillés long-
temps,
Ni les morts effrayés de voir mon ombre impie,
Sauvez-moi de la mort, sauvez-moi de la vie;
Et faites en changeant ce qu'autrefois je fus,
Et que je sois encore, et que je ne sois plus.
Toujours le repentir trouve un dieu qui pardonne.
Elle achève, et ses pieds, que le sable environne,
Se plongent dans la terre, en racines changés,
Solide appui d'un tronc aux rameaux alongés;
Le tissu de sa peau se durcit en écorce.
Ses os forment du bois l'épaisseur et la force.
La sève a pris son cours dans les canaux du sang;
La moelle est moelle encor : l'arbre autour de son
flanc
S'élève par degrés; mais elle, impatiente,
N'attend pas les progrès de l'écorce trop lente,
Et, s'y plongeant la tête, y sèche ses douleurs.
Elle est arbre, et du moins ne sent plus ses mal-
heurs,

Mais elle pleure encore, et de l'écorce humide
La *myrrhe*, aux doux parfums, distille en or fluide.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. X.

MYRTE. *n. m.* Sorte d'arbrisseau toujours vert. Le myrte était consacré à Vénus. *Épit.* Vert, odorant, odoriférant, tendre, pâle, amoureux, fleuri, frais, fertile, prophétique, le myrte cher à Vénus, les myrtes de Cypris, les myrtes de l'amour.

. . . . . Sous le simple lambris
Des *myrtes* verts et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfants de Cypris.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. I.

MYSTÈRE. *n. m.* Il se dit proprement en matière de religion, et signifie ce qu'une religion a de plus caché, des cérémonies secrètes qui se pratiquaient en l'honneur de certains dieux, et dont le secret n'était connu que des initiés. Les mystères de Cérès, de la bonne déesse, d'Isis, de Bacchus, etc.; les chrétiens appèlent plus particulièrement mystère ce qui est proposé pour être l'objet de leur foi. *Syn.* Dogme, secret de la religion, sacrement. *Épit.* Auguste, divin, saint, sacré, terrible, effrayant, ineffable, redoutable, impénétrable, sublime, obscur, profond, mensonger, antique, accompli, profané.

. . . *Des mystères saints l'auguste obscurité.*
L. RACINE, *le poème de la Religion*, ch. VI.

Que sert à mon esprit de percer les *abîmes*
Des mystères les plus sublimes.
RACINE.

Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux *mystères*.
Le même, *Athalie*, sc. I.

Sur un char que traînaient les lynx et les panthères,
De son culte aux Thébains il (Bacchus) apprit les *mystères*.
ROSSET.

Mystère se dit figurément du secret dans les affaires. *Syn.* Secret, obscurité. *Épit.* Inconnu, caché, profond, grand -, important, dangereux, triste, affreux, curieux, funeste, horrible, odieux, frivole, dévoilé, approfondi, pénétré, violé, divulgué, découvert. *Périph.* Le voile, l'ombre du mystère; la profondeur, l'obscurité, le cachet du mystère.

De ce mystère
Sonder *la profondeur*, percer *l'obscurité*.
DULARD.

Il se flatte du moins qu'une nuit tutélaire
Doit prêter au plaisir *les voiles du mystère*.
DARU.

Seul au fond d'un d'un bois solitaire
J'ai dit que Laure était à moi,
Et, sous *le cachet du mystère*,
J'ai tracé les vers que tu vois.
BERNARD, *Épître à Laure*.

Le poète Lebrun donne des ailes au Mystère :

J'ai vu Zéphyr et Lindor
Qui, sur *l'aile du Mystère*,
S'envolaient d'un même essor
Vers les rives de Cythère.
Ode XXIII, liv. 3.

D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'hui percer *la nuit* profonde.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. IV, sc. 5.

Déja de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le *mystère*.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 6.

Le bandeau de l'Amour et l'art trompeur de plaire
De mes vastes desseins ont voilé le *mystère*.
VOLTAIRE, *Éryphile*, act. III, sc. 1.

On appèle *mystère de la nature*, ses opérations secrètes. *Étudier, approfondir les mystères de la nature.* Acad.

Mystère signifie non-seulement les intrigues amoureuses, mais même les plaisirs, les jouissances qui sont le but du ces intrigues; et dans ce sens on dit *les mystères d'amour, l'amoureux mystère*.

Parmi les végétaux le monarque du jour
Est le dieu qui préside *aux mystères d'amour*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Tant que Phébé succédera
Au char brillant de la lumière,
La paisible nuit prêtera
Son ombre à *l'amoureux mystère*.

Vesper s'avance; il va répandre
Cette clarté mobile et tendre
Qui semble caresser les yeux:
Zirphé! c'est l'heure du *mystère*;
Viens goûter le frais solitaire
De nos bosquets délicieux.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 2.

Je sens battre son cœur sur mon sein palpitant;
Nous ne pouvions parler, nous ne pouvions nous taire;
Et *de Vénus* enfin s'accomplit *le mystère*.
FIRMIN DIDOT, trad. de la IIe *Idylle de Théocrite*.

Delille a dit *les mystères d'hymen* pour les plaisirs que la couche nuptiale réserve aux époux.

Voltaire a personnifié le Mystère :

Il s'en alla vers le dieu du *mystère*,
Dieu sage et fin, grand ennemi de bruit,
Qui partout vole et ne va que de nuit.
Il favorise, et certes c'est dommage,

Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour,
Au temps jadis il a conduit l'Amour.
La Pucelle, ch. XI.

MYSTÈRES. Nos pères appelaient ainsi la représentation de certaines pièces de théâtre dont le sujet était tiré de la Bible, et où ils faisaient intervenir les anges, les diables, etc. « On appelait *mystères* les spectacles publics de ce temps-là, parce que le plus souvent c'étaient des allusions aux mystères de la religion chrétienne. »

Ducatiana, t. II, p. 448. Amsterdam, 1738

MYTHOLOGIE. *n. f.* Science, explication, traité de la Fable. « On entend aussi sous ce nom, dit M. Noël, la connaissance générale du paganisme, de ses mystères, de ses cérémonies, et du culte dont il honorait ses dieux et ses héros, ainsi que les diverses allégories des poètes, des artistes et des philosophes. »

Syn. Fable. *Epit.* Antique, profane, savante, ingénieuse, riche, féconde. *Périph.* L'origine des faux dieux, les fictions de la mythologie, les illusions des poétiques songes (Boisjoslin).

« La Fable, comme l'a dit M. Dessintange, préface de sa trad. des *Métamorphoses*, pag. 23, est le patrimoine des arts. Elle a plu et doit toujours plaire, non parce que l'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement, comme l'a avancé Fontenelle, mais parce qu'elle flatte délicieusement l'imagination, de toutes les facultés de l'ame, pour ainsi dire, la plus sensuelle. »

On aimera toujours les erreurs de la Grèce;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe,
Ils sont païens à l'Opéra.
VOLTAIRE.

Disons plus, c'est au langage de la Fable que la poésie est redevable en grande partie des qualités qui la distinguent si éminemment; c'est principalement dans ces fictions merveilleuses qu'elle trouve ces charmes, qu'elle rencontre ces ornements qui embellissent tous les sujets qu'elle veut traiter.

Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,
Chaque vertu devient une divinité:
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté:
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots:
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des sirtes les arrache;
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Si l'art des vers tire ses principales richesses de cette source intarissable, il est vrai de dire aussi que la mythologie elle-même est redevable du haut degré de perfection qu'elle a atteint aux favoris des muses, et principalement à Homère, qui peut, à juste titre, être appelé le père des dieux comme celui des poètes. *V.* HOMÈRE.

N

N. *n. m.* (*ne*). « Lorsque la consonne *n* est placée à la fin d'un mot qui est suivi lui-même d'un autre mot commençant par une voyelle ou un *h* non aspiré, comme dans le premier de ces deux vers :

Celui qui met un *frein* à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
RACINE, *Athalie*.

doit-on, dans ce cas, lier le *n* de *frein* avec la voyelle qui suit, ou faut-il le prononcer sans liaison ?

Si l'on prend pour loi le sentiment de quelques poètes qui s'imaginent voir un hiatus où il n'y en a réellement pas, on admettra toujours la liaison du *n* avec la voyelle initiale. Mais si, au contraire, on s'en rapporte à l'usage et aux décisions de l'Académie, de d'Olivet, et de l'auteur du *Manuel des Etrangers*, on rejètera la liaison toutes les fois que l'esprit et l'oreille permettront de s'arrêter un peu après la voyelle nasale; car, dès qu'il y a repos, il ne peut y avoir de bâillement, d'*hiatus*. Or, dans ce vers :

Celui qui met un *frein* à la fureur des flots,

le sens permet un léger repos après le mot

frein; il faut donc ne point faire de liaison, et prononcer comme s'il y avait :

» Celui qui met un *frein* — *à* la fureur des flots.

Il en est de même du vers suivant :

» Le *chemin est* glissant et pénible à tenir.

Il y a là un sens commencé qui permet de respirer, et qui par conséquent rejète la liaison.

C'est d'après cette règle que l'on prononce sans nasalité, en liant le *n* final avec la voyelle initiale :

Un *vain* espoir (un *vai-n'*espoar).

On est ici comme chez soi (*o-n'*est, etc.), parce que les mots *vain* et *on* n'offrent rien à l'esprit qui puisse l'arrêter, et qui permette au lecteur de prendre haleine. »

C. P. Chapsal.

Manuel des Amateurs de la langue française, p. 94.

Voyez nasal.

NACELLE. *n. f. Syn.* Barque, esquif, gondole, bateau, batelet, chaloupe, canot, bac, paquebot. *Epit.* Légère, frêle, agile, prompte, imprudente, errante, vagabonde. Ce mot *nacelle* qui n'est guère usité en prose, s'est conservé dans la langue poétique où il peut figurer dans tous les styles.

Il eut d'un triple airain le cœur enveloppé
Celui qui le premier, sur sa frêle *nacelle*,
A travers mille écueils, d'un fol espoir trompé,
Osa se confier à la mer infidèle.

Bernard.

NAGEOIRE. *n. f.* (*na-joa-re*). *Epit.* Prompte, agile -, humide. Par allusion aux vaisseaux, les poètes diront fort bien, en parlant des poissons, leurs *rames* ou leurs *avirons* pour leurs nageoires.

... Ces oiseaux (les oiseaux aquatiques) qui d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.

Delille, *les Jardins*, ch. III.

NAGER. *v. intr.* Se soutenir sur l'eau par un certain mouvement du corps. Par extension il se dit des corps qui n'enfoncent point dans l'eau. *Le bois nage sur l'eau. Syn.* Flotter. *Périph.* Être porté sur l'eau, se soutenir sur l'eau, aller à la nage.

Dans les flots il s'élance,
Son bras frappe la vague, et s'entrouvre un chemin.

Denne-Baron, *Héro et Léandre.*

L'onde gémit; *tous les bras dépouillés*
Glissent déja sur les flots émaillés,
Et le nageur laisse après lui sa trace.

Parny, *la Journée champêtre.*

Que j'aime sa souplesse et son port animé;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il (le cheval) plonge, et, *luttant contre l'onde*,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde.

Delille.

(Il *se plonge* eût été plus régulier.)

Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux *nagera* dispersé.

Racine, *Iphigénie*, act. V, sc. 2.

Couronné de rayons, *nageant* dans la lumière.

Voltaire, *la Henriade*, ch. X.

On dit figurément *nager dans la joie*, pour dire sentir une extrême joie. *Nager dans les plaisirs*, pour dire vivre au milieu des plaisirs, s'y abandonner. *Nager dans l'opulence*, pour dire être dans une extrême abondance, etc.

Il s'endort, il s'éveille au son des instruments,
Son cœur *nage dans la mollesse.*

Racine, *Esther*, act. II, sc. 9.

Voltaire a dit dans *Mahomet :*

Nageant dans le reflux des contrariétés.

NAGUÈRE ou NAGUÈRES. *adv.* Les poètes en font un usage plus fréquent que les prosateurs. C'est, comme l'observe M. Féraud, un mot bon à conserver, et les poètes surtout feront bien de ne pas le laisser perdre. *Syn.* Depuis peu, dernièrement, récemment, nouvellement.

Lent et majestueux, il (le fleuve) s'avance escorté
Des glaçons qui *naguère* enchaînaient sa fierté.

Roucher, poème des *Mois.*

Naguère des esprits hautaient chaque village,
Tout hameau consultait son sorcier, son devin;
Tout château renfermait son spectre, son lutin.

Delille, *l'Homme des Champs*, ch. I.

De naguère, *depuis naguère* ne se dit plus, quoiqu'on trouve encore dans La Fontaine.

Le compagnon se jète à leurs genoux,
Dit qu'il venait trouver la chambrière;
Qu'avec ce fil il la tirait à soi,
Pour faire ouvrir, et que *depuis naguère*
Tous deux s'étaient entredonné la foi.

La Gageure des trois Commères, conte.

NAIADES. *n. pl. f.* (*naï-a-de*). Nymphes que les anciens honoraient d'un culte particulier, et qui présidaient aux fontaines, aux fleuves et aux rivières. *Epit.* Jeunes, tendres, bienfaisantes, fécondes, amoureuses, froides, humides, échevelées, folâtres, craintives, fugitives. *Périph.* Les nymphes des eaux, les nymphes des fontaines, l'essaim folâtre des naïades.

Là gémit à l'écart une *nymphe* craintive
Qui, condamnée aux pleurs par son destin,
Sur un sable d'argent épand une eau plaintive
Que la terre engloutit soudain.
LE GRAND D'AUSSY.

Des *naïades* en deuil sur leurs urnes gémissent,
Et semblent regretter leurs sources qui tarissent.
DESAINTANGE.

« On offrait en sacrifice aux *naïades* des chèvres et des agneaux, avec des libations de vin, de miel et d'huile; plus souvent on se contentait de mettre sur leurs autels du lait, des fruits et des fleurs : mais ce n'étaient que des divinités champêtres dont le culte ne s'étendait pas jusqu'aux villes. On les peint jeunes, jolies, assez ordinairement les bras et les jambes nues, appuyées sur une urne qui verse de l'eau, ou tenant à la main un coquillage et des perles dont l'éclat relève la simplicité de leur parure; une couronne de roseau orne leur chevelure argentée qui flotte sur leurs épaules. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

NAIF, IVE. *adj.* (*na-if*, *na-i-ve*). *Syn.* Naturel, ingénu, sans fard, sans artifice, candide, franc, sincère, ouvert, vrai, véridique.

A cet air si *naïf* croirait-on qu'elle y touche?
REGNARD, *le Distrait*, act. I, sc. 4.

Par sa *naïve* ardeur elle aurait su me plaire.

Il se prend aussi comme nom, et par *le naïf* on entend, en littérature, ce qui naît naturellement du sujet, et ce qui en sort sans effort. C'est le sentiment seul qui l'inspire aux bons auteurs. Un exemple rendra la définition plus sensible :

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enseignerais un nid de tourterelles.
Je veux vous le donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.
SÉGRAIS.

. . . . La cour, désabusée,
Distingua le *naïf* du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

NAITRE. *v. intr.* (*nê-tre*). Venir au monde.

Il se dit proprement des hommes et des animaux, et figurément des végétaux qui commencent à pousser, comme les arbres, les plantes et les fleurs. Il se dit encore non-seulement des objets physiques qui commencent à paraître, qui sont nouvellement produits, mais même des choses morales, pour en marquer le commencement. *Ce ruissseau naît à deux lieues d'ici. L'empire romain ne faisait que de naître.* Acad. *L'amour qui naît de l'estime. Faire naître la pensée*, etc. *Syn.* Venir, paraître. — Provenir, être produit, descendre. *Périph.* Venir au monde; sortir du sein, des flancs de sa mère; recevoir la vie; voir le jour, la lumière; recevoir le jour, prendre naissance, arriver à la vie, s'asseoir au banquet de la vie.

Et vous! qu'un faible espoir retient près du séjour
Où vivaient nos aïeux, où *nous vîmes le jour.*
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, chant IV.

Sous l'humble toit d'une chaumière,
Lise, dit-on, *reçut le jour.*

O fils de Sémélé! dans le cours de neuf mois,
Toi seul, enfant divin, *tu vins au jour* deux fois.
DESAINTANGE.

Fontenay, lieu délicieux
Où *je vis d'abord la lumière*,
Bientôt au bout de ma carrière
Chez toi je joindrai mes aïeux.
CHAULIEU.

Il sentit l'infortune *en ouvrant la paupière.*
VOLTAIRE.

... A peine nos enfants *arrivent à la vie*,
D'un peuple vigoureux ces mâles nourrissons
Sont trempés dans les eaux, plongés dans les glaçons.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

En parlant de l'homme naissant, Chénier a dit :

Il vient *s'asseoir au banquet de la vie.*

Ses tristes *jours* à peine *ont commencé d'éclore.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Je vois donc habiter le toit qui m'a vu *naître!*
Je vois vous parcourir, lieux chers à mon amour!
BÉRANGER, *la Patrie*, épître.

Il (Dieu) fait *naître* et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 4.

Dans son germe, en *naissant*, on voit mourir l'épi.
THOMAS.

Naître rime avec toutes les terminaisons en *aître* et *être* long, comme dans *traître*, *maître*, *champêtre*, *hêtre*, etc.

Ici des vers heureux, tels qu'amour en fait *naître*,
Expriment son ardeur sur l'écorce d'un hêtre.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

NAPÉES. *n. pl. f.* Nymphes que les uns font présider aux forêts et aux collines, les autres aux bocages, d'autres enfin aux vallons et aux prairies. On les confond souvent avec les dryades, les hamadryades et les oréades. « Les napées, assises à l'ombre des saules, protégent contre les aquilons la verdure et l'émail des prairies. » Demoustier. *Épit.* Folâtres, jeunes, joyeuses, champêtres. *Périph.* Les filles de Nérée; les nymphes,

déesses des forêts, des bocages, des vallons, des prairies.

Elles sont représentées comme de jeunes filles d'un air gai; en robe verte liée d'une ceinture, la tête couronnée de thym, de roses et d'autres fleurs.

NAPPE. *n. f.* Linge dont on couvre la table pour prendre ses repas. Il est familier.

La déesse en entrant qui voit la *nappe* mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. I.

Périph. Le lin qui couvre la table. M. de Parny a dit :

Et sur la table on a semé les fleurs
Qui *du long voile* ont précédé l'usage.
Les Rosecroix, chant II.

Au figuré, on appèle *nappe d'eau*, une chute d'eau qui tombe en manière de nappe. *Epit.* Large, blanchissante, argentée, bleuâtre.

Les flots rendus au jour, en *nappe* dépliés,
De bassins en bassins tombent multipliés.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. IV.

L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les *nappes* bleuâtres (il parle des pièces d'eau),
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
DELILLE, *les Jardins*, ch. III.

Loin des yeux de Cérès, le blé monte et jaunit,
S'alonge, en *nappe* d'or, mollement s'applanit.
BOISJOLIN, *la Forêt de Windsor.*

NARCISSE. *n. pr. m.* Ce beau jeune homme, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, ayant méprisé la nymphe Écho, fut puni par la déesse Némésis, et changé en une fleur qui porte son nom. « Tirésias, dit M. Noël, avait prédit à ses parents qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Une fontaine limpide lui présentant un jour sa propre figure, il devint amoureux de sa ressemblance, et se laissa consumer d'amour et de désir sur le bord de ses eaux. Ce délire l'accompagna jusque dans les enfers, où il se regarde encore dans les eaux du Styx. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Beau -, jeune -, blond -, à la blonde chevelure, pâle, infortuné, épris d'un fol amour. *Périph.* Le fils de Céphise, le fils de Liriope, d'Écho l'insensible amant.

NARCISSE CHANGÉ EN FLEUR.

Son visage dans l'onde à ses yeux répété,
Le rend lui-même épris de sa propre beauté.
Narcisse prête un corps à l'image qu'il aime,
Sans voir que cette image est l'ombre de lui-même.
. . . .
Combien de fois veut-il, sous cette onde trompeuse,
Imprimer sur sa bouche une bouche amoureuse!
Combien de fois ses bras vers son ombre élancés
Se plongent dans les flots vainement embrassés!
. . . .
Aussitôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,
Il n'en put soutenir la douloureuse image.
Comme se fond la cire à l'aspect d'un brasier,
Ou comme aux premiers feux d'un soleil printanier,
S'exhale des frimas la vapeur matinale,
Ce fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint :
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.
. . . .
Il succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.
Sa passion le suit sur le sombre rivage,
Et dans le Styx encore il cherche son image.
Sur ses restes chéris, les naïades ses sœurs
Déposent leurs cheveux arrosés de leurs pleurs.
Comme elles, dans les bois, les dryades gémirent,
Et par la voix d'Écho les antres le plaignirent.
On prépare un bûcher, des urnes, des flambeaux;
On ne voit plus Narcisse : on cherche, et près des eaux
On trouve une fleur d'or, à la tige inclinée,
Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, ch. III.

Par allusion on appèle *Narcisse*, dans le discours familier, un homme amoureux de sa figure.

Que fait notre *Narcisse?* il va se confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer.
LA FONTAINE, liv. I, fable 2.

NARCISSE. *n. m.* Fleur et plante. *Épit.* Doré, argenté, éclatant, délicat, tendre, penché, incliné.

Le *narcisse* penché sur l'onde transparente,
Épris d'un fol amour, y cherche encor ses traits.
BAOUR-LORMIAN.

Du sein de l'herbe il sort avec éclat
Un bouton d'or sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

LE NARCISSE.

La jaune Écho t'offrit sa foi;
Au cœur qui se donnait à toi,
Ingrat, tu préféras tes charmes!
L'Amour se vengea par ta mort;
Et nul amant sur ton sort
N'a daigné verser des larmes.

. . . .
. . . .

La Parque en vain trancha tes jours;
Sous une autre forme, toujours
Tu gardes ton fatal délire;
Fidèle amante des ruisseaux,
Ta fleur, sur le bord des eaux,
Se cherche encore, et s'admire.

Ton front, riche d'albâtre et d'or,
A beau s'applaudir du trésor
Qu'il étale avec complaisance;
Tu ne rappèles désormais,
Malgré tes brillants attraits,
Que la triste indifférence.

CONSTANT DUBOS, *les Fleurs*, idylles morales.

V. NARCISSE, ci-dessus.

NARGUE. *n. f.* Terme de raillerie et de mépris par lequel on marque le peu de cas que l'on fait de quelqu'un ou de quelque chose. Il ne s'emploie que dans ces locutions *nargue de*... qui sont synonymes de foin, fi de...; ou dans la suivante : *faire nargue à*... qui signifie l'emporter de beaucoup sur...

Nargue du Parnasse et *des Muses*,
Elles sont vieilles et camuses;
Nargue de leur sacré ruisseau.
SAINT-AMAND.

Tiens-toi gai, buvons frais, et *nargue du vieillard.*
DESTOUCHES, *le Dissipateur*, act. I, sc. 9.

Et *faire nargue au cygne* de Mantoue.
J. B. ROUSSEAU.

« L'Académie dit qu'il est familier. Il est surtout bon pour le marotique, le burlesque et le bas comique. »

FÉRAUD.

NARGUER. *v. tr.* Faire nargue. *Syn.* Braver, mépriser, se moquer, faire la figue, faire la nique. Il appartient au style burlesque ou comique.

Il maudit la gent moucheronne,
Qui ne sait rien de rien et *nargue* la grandeur.
DOSAT, *l'Aigle et le Moucheron*, fable.

Quand on est mort, c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage,
Employons donc bien nos instants,
Et contents
Narguons la faux du temps.
DÉSAUGIERS, *chanson.*

NASAL, ALE. *adj.* Il se dit d'un son modifié par le nez. *Un son nasal, des sons nasals, prononciation nasale, voyelles nasales.*

Les voyelles nasales sont *am, em, im, om, um; an, en, in, on, un, eun, aim, ain.*

« La rencontre de ces voyelles nasales avec d'autres voyelles fait des bâillements, des *hiatus*, que doivent éviter les poètes, surtout ceux qui travaillent pour les musiciens. C'est M. l'abbé Dangeau qui a fait le premier cette remarque, et il l'accompagne de si bonnes raisons, qu'on ne peut s'y refuser. L'abbé Régnier est du même sentiment; l'Académie entière s'est expliquée plus d'une fois de manière à l'adopter. Cependant d'Olivet fait une réflexion qui pourrait bien ramener les esprits, diminuer le nombre des entraves poétiques, et guérir cette délicatesse, peut-être excessive, qui nous fait voir des *hiatus* où Malherbe, où Racine, où Despréaux et Quinault n'en ont point vu. — Je reconnais, dit cet illustre académicien, *les voyelles nasales* pour des sons vraiment simples et indivisibles; mais de là s'en suit-il que ce soient de pures et de franches voyelles? pas plus, ce me semble, que si l'on attribuait cette dénomination aux voyelles aspirées. Toute la différence que j'y vois, c'est que dans les aspirées la consonne H les précède, au lieu que dans les nasales la consonne N les suit. Or si l'aspiration empêche l'hiatus, pourquoi la *nasalité*, si l'on peut parler ainsi, ne l'empêcherait-elle pas? Quand je récite à haute voix :

Souvent de tous nos maux la rais*on* est le pire.

ou

Jeun*e* et vaill*ant* héros. . . . .

je ne trouve pas plus de rudesse entre *zon-é*, qu'entre *an-hé*; d'où je conclus que l'aspiration et la nasale opèrent le même effet. Et je me persuade que les voyelles aspirées et les nasales, étant les unes comme les autres, non des voyelles pures et franches, mais des voyelles modifiées, elles peuvent, les unes comme les autres, empêcher l'hiatus. — Tel est le raisonnement de M. l'abbé d'Olivet, auquel je ne vois pas qu'on puisse trouver de bonne réponse. Car si l'on dit que les bâillements devant les aspirées sont autorisés par un usage constant, on peut dire aussi que la pratique des plus grands poètes a autorisé le bâillement occasionné par la rencontre des voyelles nasales avec les voyelles simples; et que, malgré l'autorité des grammairiens et de l'Académie, le monde poli et les littérateurs eux-mêmes n'y trouvent un hiatus que par réflexion. Dans le conflit de ces observations opposées, il est à croire que les poètes choisiront celle qui les gênera le moins, et que le public ne leur en fera pas un crime. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Langue fr.*, p. 708, t. II.

On ne peut nier que l'usage autorise la

rencontre des voyelles devant les aspirations comme après les nasales, mais il est aussi incontestable que cette rencontre est une des plus grandes difformités de notre langue poétique; et l'aspiration, loin d'adoucir le heurt des voyelles, le rend au contraire plus sensible; ce n'est donc pas la réflexion seule qui fait trouver un *hiatus* dans le choc des voyelles nasales avec les voyelles simples, c'est au contraire l'habitude qui, en nous familiarisant en quelque sorte avec ces bâillements, fait que notre oreille les supporte avec moins de répugnance. Malgré l'autorité de l'usage, les vers suivants blesseront toujours une oreille délicate :

La grue *au haut* des airs naviguant sans boussole.
DELILLE.

Tout le *camp applaudit*, et mille cris joyeux
D'Ascagne ont célébré l'essai victorieux.
Le même.

Mais sachez qu'une *main impure*
Peut souiller le plus pur encens.
J. B. ROUSSEAU, *liv.* I, *Ode XI.*

Ah! j'attendrai long-temps, la nuit est loin *encore*.
QUINAULT.

Voyez N.

NASEAU. *n. m.* (*na-zô*). L'une des ouvertures du nez par laquelle l'animal respire. *Syn.* Narine. *Epit.* Ouvert, large, fumant, brûlant, soufflant, enflammé.

Les chiens, par le cor animés,
De plaisir haletants, et les yeux enflammés,
De leurs *naseaux* ouverts ont respiré la proie.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. I.

De ses larges *naseaux* qu'il présente aux Zéphyrs,
L'animal (l'étalon), arrêté sur les monts de la Thrace,
De son épouse errante interroge la trace.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. V.

De ses *naseaux* brûlants il (l'étalon) respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. III.

NATURE. *n. f.* Ce mot se prend en divers sens. 1°, il signifie toutes les choses créées. *Syn.* Monde, univers. *Epit.* Entière, vaste, indigeste, créée, détruite.

Avant que l'air, les eaux et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'était rien. La *nature* enchaînée,
Oisive et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'était qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence éléments immobiles.
J. B. ROUSSEAU.

Avant la mer, la terre, et la voûte des cieux,
La *nature*, cette œuvre admirable des dieux,
Sans mouvement, sans vie, indigeste, uniforme,
N'était qu'un tout confus où rien n'avait sa forme.
DESAINTANGE.

Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la *nature* expire.
VOLTAIRE.

2°, Il signifie l'ordre qui est répandu dans les choses créées, et les effets qui résultent de cet ordre. *Syn.* Ordre, arrangement de l'univers. En ce sens, la nature est souvent personnifiée. *Syn.* Providence, génie du monde. *Epit.* Bienfaisante, indulgente, prudente, sage, impénétrable, mystérieuse, cachée, ingénieuse, industrieuse, constante, prévoyante, immortelle, inépuisable, féconde, prodigue, officieuse, libérale, puissante, active, riche, simple, inflexible, aveugle, avare, bizarre, rebelle, sublime, naissante, rajeunie, embellie, attristée, en deuil, dégradée, outragée, languissante, épuisée, aride.

La *nature*, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats.
CRÉBILLON.

La *nature* a repris, au mois de ses amours,
Sa robe nuptiale et ses plus frais atours.
Que son réveil est beau! Quels prodiges égalent
Les spectacles riants que nos plaines étalent!
BÉRANGER.

Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! tu fais naître dans moi
Ou le plus doux transport, ou le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs:
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphyre;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois
Sont les accents divers de ta brillante voix.
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.
Oh! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes;
Depuis ces bois pompeux dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés?
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Nos anciens auteurs employaient ce mot

avec ou sans l'adjectif *la*, et Ménage laissait aux poètes la liberté de dire *nature* ou *la nature*.

N'étant pas convenable qu'aux règles de *nature*
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.
MALHERBE, *Stances sur le mariage du roi.*

C'est un œuvre où *nature* a fait tous ses efforts.
Le même.

Aujourd'hui l'adjectif ne se supprime que dans quelques phrases faites, comme *crime contre nature*; *peindre*, *représenter d'après nature*, *état de nature*, etc.

Dans le style marotique, la suppression de l'adjectif plaira toujours :

Oyez le reste, et sachez que *nature*
A mis remède à tout, fors à la mort.
LA FONTAINE, *le Mandragore*, conte.

Nature se prend aussi pour cette lumière qui est née avec l'homme, et qui le rend capable de discerner le bien d'avec le mal. *Syn.* Lumière naturelle, sentiment intime.

La *nature* me parle et ne peut me tromper ;
C'est la première loi, c'est la seule peut-être;
C'est la seule du moins qui se fasse connaître,
Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux,
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux.
GUIMOND DE LA TOUCHE.

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la *nature*.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. IV, sc. 2.

Nature se prend encore pour certaine inclination, pour certaine disposition de l'ame. *Syn.* Inclination, naturel, penchant.

. . . . . Cet humoriste
Dont la hargneuse déraison
Dans la société vient verser son poison.
Parlez, ne parlez pas, soyez gai, soyez triste,
Blâmez, louez, il se fâcha d'autant;
C'est sa *nature*, il est né mécontent.
DELILLE, *la Conversation*, ch. II.

Nature signifie enfin ce qui distingue les principales espèces des êtres : *la nature divine*, *la nature humaine*. *La nature humaine* ou *l'humaine nature* est aussi une périphrase dont on se sert pour désigner les hommes, le genre humain.

Un dieu qui prit pitié de *la nature humaine*,
Mit auprès du plaisir le travail et la peine.
VOLTAIRE.

La comédie. . . . .
Magistrat enjoué de *l'humaine nature*,
Citait au tribunal d'une adroite censure
Les vices échappés à la rigueur des lois.
THOMAS.

NAUFRAGE. *n. m.* Ce mot au propre signifie la perte d'un vaisseau sur mer; au figuré il se dit de toutes sortes de pertes considérables, de grands malheurs. *Syn.* Submersion, perte d'un vaisseau. — Perte, ruine, infortune, malheur, chute, décadence. *Epit.* Horrible, affreux, vaste-, commun, dangereux, menaçant, illustre. *Périph.* Les horreurs, les dangers du naufrage. On dit *les débris*, *les restes d'un naufrage*. *Une mer féconde en naufrages.*

Et le vent de l'Afrique en *naufrages* fécond.
DELILLE.

Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie,
Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparaît dans le gouffre des mers.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

Ma dépouille est encore humide du *naufrage*.
DE CHABANON.

Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ;
Qui des faibles mortels déplorant les *naufrages*,
Pensais toujours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 2.

On compare souvent la vie à une mer orageuse, à cause des vicissitudes qui la partagent, des écueils dont elle est semée; en suivant cette figure, M. Castel a dit, en parlant de l'homme qui vit tranquillement à la campagne :

Chaque jour, sur les flots de ce monde orageux,
Contemplant des mortels les débris malheureux,
Il s'applaudit d'avoir, dans ce commun *naufrage*,
Confié ses destins au tranquille rivage.
Les Plantes, ch. IV.

Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
Leurs noms sont échappés *du naufrage des temps.*
BOILEAU, *Satire V.*

NAUTONNIER. *n. m.* (*nô-to-nié* devant une consonne). Il est principalement d'usage en poésie. *Syn.* Nocher, marin, marinier, matelot, batelier. *Epit.* Sage, prudent, fidèle, hardi, imprudent, craintif, timide, avare, vagabond.

Le hardi *nautonnier*, sur la foi des étoiles,
A des vents mal connus ose livrer ses voiles.
DESAINTANGE.

Caron est appelé par les poètes le *nautonnier*, *le nocher des enfers.*

. . . . *Des enfers le nautonnier* avide.
BÉRANGER.

NAVAL, ALE. *adj.* Qui regarde, qui concerne les vaisseaux de guerre : *combat naval*, *armée navale*; *forces navales*. Il n'a pas de pluriel au masculin.

Dans le *Mercure galant* Larisol dit :

Nos coups aux ennemis furent des coups *fataux*,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats *navaux*.

son interlocuteur qui le reprend en ces termes :

Il faut dire *fatals* et *navals*, c'est la règle.

se trompe pour le dernier de ces adjectifs, car on ne dit pas plus *navals* que *navaux*.

TABLEAU D'UN COMBAT NAVAL *représenté sur le bouclier d'Énée.*

Tous s'élancent ensemble, et l'airain des vaisseaux
Et les bras des rameurs font bouillonner les eaux :
La mer à leur fureur ouvre un théâtre immense.
On s'éloigne des bords, et le combat commence :
Soldats et matelots, et les vents et les mers,
Les poupes sur les eaux, et les mâts dans les airs,
Tout s'ébranle; on croit voir sur les eaux écumantes
Voguer, s'entrechoquer les Cyclades flottantes,
Ou, traînant leurs forêts sur les gouffres profonds,
Les monts avec fracas heurter contre les monts.
Neptune épouvanté voit mille morts cruelles ;
L'eau mugit, le feu siffle et le fer a des ailes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

DESCRIPTION D'UN COMBAT NAVAL.

Le ciel pur, le vent calme et la mer immobile,
Offrent aux jeux de Mars un théâtre tranquille.
Soudain des deux partis, au combat appelés,
S'avancent les vaisseaux à la fois ébranlés :
A peine ils font frémir l'empire de Nérée,
Une longue clameur fend la voûte éthérée,
Et couvre de son bruit le bruit des avirons,
Le murmure de l'onde, et la voix des clairons;
La mer s'enfle et bouillonne, et la rame écumante
Frappe à coups plus pressés la vague blanchissante;
Les flottes à grand bruit se heurtent, les vaisseaux
Se repoussant l'un l'autre, et font bondir les eaux.
Mais bientôt, pour tenter des attaques nouvelles,
Chacune en s'éloignant développe ses ailes ;
Mille traits élancés se croisent dans les airs ;
Les cieux en sont voilés, les flots en sont couverts.
. . . .
. . . .
D'un si puissant renfort cette flotte affermie
Trompe les mouvements de la flotte ennemie,
La rassemble autour d'elle, et l'arrête soudain
Par une chaîne immense et des griffes d'airain.
Contre ces nœuds étroits la résistance échoue ;
Le mât s'attache au mât et la proue à la proue ;
Et sur tous ces vaisseaux joints et serrés entre eux,
S'ouvre un champ où commence un combat plus affreux.
Ce n'est plus ni le trait ni la flèche qu'on lance ;
Le soldat furieux sur le soldat s'élance,
Le fer croise le fer, on frappe, on est frappé,
Dans ses coups plus certains le bras n'est plus trompé;
Le sang coule et rougit les ondes écumantes :
Les cadavres, tombant des galères fumantes,
Entre leurs flancs étroits, arrêtés, suspendus,
Semblent des ponts nouveaux pour combattre étendus.
Les morts, le sang, les cris irritent le courage.
. . . .
. . . .
LEGOUVÉ.

V. ABORDAGE.

NAVETTE. *n. f.* Petit instrument fait en forme de nef ou bateau d'où lui vient son nom, et dont se servent les tisserands pour porter et faire courir le fil, la soie, la laine sur le métier. *Epit.* Agile, mobile, roulante, errante, légère, prompte, vagabonde, rapide.

Voyez se promener la volante *navette*,
Un léger coup de main la chasse, la rejète.
ALBOI, poème des *Hospices*.

. . . Sur un métier, sa *navette* en courant
Dans la chaîne entr'ouverte enlace un fil errant.
MOLLEVAUT, trad. *de la VII[e] Élégie de Tibulle.*

Dans sa trame suivez la *navette* rapide
Qui parcourt en volant un dédale de fils.
L'abbé TALBERT.

... Sur de légers fils promenant sa *navette*,
Qu'Arachné trama encor quelque embûche secrète.
BARBAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. I.

NAVIGATEUR. *n. m.* Proprement celui qui a fait de grands voyages sur mer. *Epit.* Infatigable, hardi, habile, savant.

Delille dit en parlant des oiseaux aquatiques :

. . . . Ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.
Les Jardins, ch. III.

Dans le style soutenu et surtout en poésie, il peut se prendre adjectivement : *l'oiseau navigateur, le pin navigateur.*

NAVIGUER. *v. intr.* On disait autrefois *naviger.*

Puis bientôt, en grande eau, sur le fleuve du Tendre,
Naviger à souhait, tout voir et tout entendre.
BOILEAU, *Satire.*

Périph. Fendre les flots; fendre, sillonner les mers, la plaine liquide, confier la voile au vent, fendre le sein de Thétis; la rame fatigue, s'ouvre les mers profondes.

Pallas, à ses côtés, apprend de ce héros
A diriger son cours sur la plaine profonde,
A vaincre sur la terre, à *naviguer* sur l'onde.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Le même poète l'a employé au figuré :

La grue au haut des airs *naviguant* sans boussole.
L'Homme des champs, ch. III.

NAVIRE. *n. m.* Ce mot était anciennement féminin.

Jason le gouverneur de *toute la navire.*
RONSARD.

Ménage nous apprend que de son temps ce mot était encore masculin ou féminin, et particulièrement en vers.

Car aux flots de la peur *sa navire* qui tremble
Ne trouve point de port.
MALHERBE, *les Larmes de S. Pierre.*

Ailleurs il le fait masculin :

Tout nous rit, et notre *navire*
A la bonace qu'*il* désire.

Il n'est plus féminin que lorsqu'on parle du vaisseau des Argonautes, et alors on dit *la navire Argo*, et encore lorsqu'on parle de la constellation qui porte ce nom, puisque, selon la Fable, cette constellation est ce même vaisseau que Jason consacra à Neptune, ou, suivant d'autres, à Minerve.

Navire n'est pas exclu du style élevé :

. . . L'amante du pôle (la boussole)
Bravant les fureurs d'Éole
Et tous les flots mutinés,
Sur un abîme liquide
Dirigea le vol rapide
Des *navires* effrénés.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 3.

Cependant *nef*, *vaisseau*, semblent avoir plus de noblesse. *V.* VAISSEAU.

NAVRER. *v. tr.* Il signifiait autrefois blesser ; on trouve dans le roman *d'Alexandre :*

De morts et de *navrés* il joncha la campagne.

Aujourd'hui il ne se dit plus qu'au figuré. *Syn.* Déchirer l'ame, le cœur ; affliger, contrister, toucher profondément, fâcher, mortifier. *Vous me navrez de douleur, j'en ai le cœur navré.* Acad. Il est familier.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut *navré de tristesse*,
Je détestai l'empire des Amours.
VOLTAIRE.

NE. Particule négative à laquelle on joint ordinairement les mots *point*, *pas*, *plus*.

Suppression de *ne* dans les interrogations négatives : *vois-tu pas*, au lieu de *ne vois-tu pas.*

V. Traité de la Versific., pag. 70.

La suppression du *ne* dans le cas où il est d'usage, est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute.
CORNEILLE, *Nicomède.*

C'est ici, dit Voltaire dans ses *remarques sur Corneille*, une expression de doute, et la négation est nécessaire, *je crains qu'un romain ne vous écoute ;* mais, ajoute-t-il, on peut en poésie se dispenser de cette règle.

Ce grand choix, quel qu'il soit, peut *n*'offenser que moi.
VOLTAIRE, *Sémiramis.*

« Quand la transposition d'une particule peut changer le sens, il ne faut pas se la permettre. Azéma veut dire : ce choix *ne peut offenser* que moi ; ce qui est très-différent de ce qu'elle dit. La contrainte de la mesure ne justifie pas de pareilles fautes. »

LA HARPE, *Cours de litt.*, t. X, p. 119.

NÉANT. *n. m.* (*né-an* devant une consonne). *Épit.* Affreux, honteux, ténébreux (J. B. Rousseau), superbe (Chênedollé). *Périph.* L'horreur, la nuit du néant.

Lorsque la voix de Dieu, créatrice féconde,
Eut tiré du *néant* le ciel, la terre et l'onde.
DULARD, *les Merveilles de la nature*, ch. V.

Il est beau au figuré. *Le néant des honneurs, des grandeurs, des richesses*, etc.

Salut, marbres sacrés, urnes mélancoliques !
Les prestiges du monde et ses biens fantastiques
A votre seul aspect n'égarent plus mon cœur,
Et je vois le *néant* de l'humaine grandeur.
BAOUR-LORMIAN, *la Descente dans les tombeaux.*

Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs ?
Ah ! tout ce vain éclat, cette pompe éphémère
N'est qu'un *néant* superbe, une illustre misère,
Et les noirs soucis même agitent quelquefois
Ces courtines de pourpre où sommaillent les rois.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. III.

NÉBULEUX, EUSE. *adj.* Obscurci par les nuages. *Syn.* Nuageux, sombre, obscur ; chargé, couvert de nuages.

Mais déjà de Vénus l'étoile matinale
Rayonnait sur les bois de l'Ida *nébuleux*,
Et la nuit moins obscure a vu pâlir ses feux.
LÉONARD, *Héro et Léandre*, ch. II.

. . . . Tel le soleil naissant
Jète à peine au milieu des vapeurs *nébuleuses*
De timides rayons et des lueurs douteuses.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

Au propre, il suit toujours le nom qu'il qualifie, mais au figuré il peut le précéder : *une nébuleuse métaphysique.*

NÉCESSITÉ. *n. f. Syn.* Destin, destinée, fatalité. — Contrainte, force, violence. — Devoir, obligation, engagement. — Besoin, indigence, misère, pauvreté, pénurie. *Épit.*

Dure, cruelle, rigoureuse, triste, sévère, fâcheuse, fatale, absolue. *Périph.* La loi de la nécessité, de la nécessité l'irrévocable loi.

Les arts sont les enfants de la *nécessité*.
LA FONTAINE, *le Quinquina*, ch. II.

On dit proverbialement *faire de nécessité vertu*, pour dire faire de bonne grâce une chose qui déplaît; et encore *nécessité contraint la loi*, pour signifier qu'elle est au-dessus de la loi; mais ces deux expressions sont familières. Racine a su ennoblir la première, et en adapter le sens au style de la tragédie :

Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.
Britannicus, act. II, sc. 3.

et Voltaire a heureusement employé la seconde, en la paraphrasant :

Oui, la *nécessité* rompt toutes les barrières.
Tout se tait à sa voix; ses lois sont les premières.

Les anciens en ont fait une déesse adorée comme la plus absolue de toutes les divinités. « Platon la représente avec des couleurs très-poétiques. Il imagine un fuseau de diamant, qui touche d'un bout à la terre, pendant que l'autre se perd dans les cieux. La Nécessité, placée sur un trône élevé, tient ce fuseau entre ses genoux; et les trois Parques, placées au pied de l'autel, le tournent avec leurs mains. Horace la peint marchant devant la Fortune, et lui donne pour attributs des mains de bronze, de gros coins, des crampons et du plomb fondu; symboles de sa puissance insurmontable, et de la force avec laquelle elle entraîne les hommes.

De la *Nécessité* la déesse inflexible
Te précède (il parle de la fortune), portant de gros clous dans sa main,
Des coins, du plomb liquide, et son marteau terrible.
KÉRIVALANT, trad. de la *XXXVe Ode du premier livre d'Horace*.

La nécessité est souvent prise chez les poètes pour le destin à qui tout obéit. C'est en ce sens qu'ils font les Parques ses filles. Les philosophes eux-mêmes confondaient les Parques avec le Destin, la Nécessité, Adrastée, Némésis.

D'autres la disent fille de la Fortune, divinité adorée par toute la terre, et dont la puissance était telle que Jupiter lui-même était obligé de lui obéir. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Dorat place la Nécessité dans le palais du Destin :

Morne, immobile, et dans soi recueillie,
C'est de ce lieu que la *Nécessité*,
Toujours sévère et toujours obéie,
Lève sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abîme où disparaît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie,
Et dit au Temps : exécute mes lois.
L'Ile merveilleuse, ch. I.

NECTAR. *n. m.* C'était, selon les anciens, le breuvage des dieux, comme l'ambroisie était leur nourriture. En s'adressant aux Grâces, Lamotte leur dit :

Malgré l'appareil délectable,
Jusques à la céleste table
L'ennui s'introduirait sans vous;
Au goût de la troupe choisie,
Vous assaisonnez l'ambroisie,
Et rendez le *nectar* plus doux.

Hébé, déesse de la jeunesse, fut chargée de verser le nectar à la table des dieux, jusqu'à ce qu'elle fut remplacée par le beau Ganymède, que Jupiter enleva dans les cieux, et dont il fit son échanson.

Par allusion à ce breuvage divin, on a nommé nectar toutes sortes de liqueurs excellentes, de vins délicieux. Les épithètes varieront selon l'espèce de liqueur. *Épit.* Doux, précieux, délicieux, pur, parfumé, embaumé, savoureux, délectable, vermeil.

Comme un homme enivré *du nectar de la treille*,
Il chancelle, il bégaie, et sa raison sommeille.
DESAINTANGE.

M. Mollevaut a dit de même *le nectar de la treille* pour le vin.

Des flots d'un doux *nectar* s'enfla la grappe mûre.
LUCE DE LANCIVAL.

Là, sans doute il est doux pour ces héros fameux
De savourer des vins le *nectar* écumeux.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IV.

Auriez-vous quitté le *nectar*
D'Aï, d'Arbois et de Pomar?
GRESSET.

Et le rouge *nectar* pétillant dans la coupe
Fait cent fois tressaillir cette joyeuse troupe.
GILBERT.

Lorsque Bacchus (le vin) en *nectar* argenté
De son cristal étroit part, pétille et s'élance.

Ce *nectar* odorant (le café) dont la douce chaleur
Échauffe le génie et ranime le cœur,
Embaume de ses grains et la Mecque et Médine.
ROSSET, poëme de *l'Agriculture*, ch. III.

Le doux mugissement de la vache pesante
Dont le lait, exprimé par d'innocentes mains,
Remplit de son *nectar* une cruche écumante.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. II.

La génisse apporte son *nectar* argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
SAINT-LAMBERT, poëme des *Saisons*, l'Été.

Tant que de la rosée et du *nectar* des fleurs
On verra se nourrir l'abeille diligente.
TISSOT.

N'avez-vous point du miel le *nectar* parfumé ?
DELILLE.

Viens me presser sur ton sein adoré :
Des longs baisers prodigue-moi l'ivresse;
De leur *nectar* mon cœur est altéré.
MILLEVOYE, *le Rendez-vous*.

Dès que sur l'incarnat d'une bouche charmante
Il a bu des baisers le *nectar* inconnu.
LEGOUVÉ, *le Mérite des Femmes*.

NEF. *n. f.* (le *f* se prononce toujours). C'est un mot qui n'est plus d'usage que dans la langue poétique. Selon Féraud, il ne se dit que dans le marotique ; c'est trop en borner l'emploi, il est en vers de tous les styles.

Syn. Vaisseau, navire. *Épit.* Légère, fragile, errante, vagabonde.

Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,
Faire voir sur ces *nefs* la victoire flottante.
CORNEILLE, *Pompée*, sc. I.

La même *nef* légère et vagabonde
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde.
GRESSET, *Ververt*.

Plus rapide qu'un trait sa *nef* obéissante
Court, vole, et dans le port arrive triomphante.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. V.

Ses *nefs* qui promettaient de si sanglants revers
Vides de Ménélas ont repassé les mers.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IV.

NEF signifie encore la partie de l'église qui est depuis le portail jusqu'au chœur. En ce sens il appartient à la prose aussi bien qu'à la poésie. *Épit.* Sonore, majestueuse.

La voûte de la *nef*, sous ses longs arcs déserts,
De l'orgue harmonieux n'entend plus les concerts.
DESAINTANGE.

NEIGE. *n. f.* (*nè-ge*). *Épit.* Épaisse, éclatante, éblouissante, voltigeante, qui tourbillonne, hyperborée. *Périph.* Des flocons neigeux, les flocons des hivers (Baour-Lormian), des flocons de neige, un tapis de neige.

Et le givre piquant et les *flocons neigeux*.
DELILLE.

La *neige* au gré des vents, comme une épaisse laine
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux;
Les monts ont disparu : leur vaste amphithéâtre
S'abaisse; tout a pris un vêtement d'albâtre.
ROUCHER, *poëme des Mois*, ch. X.

Quand le ciel obscurci de flocons nébuleux,
Sous des tapis de *neige* a voilé la nature,
Et d'un blanc monotone importune nos yeux.
L'abbé D'AURIOL, *Épître à mon Poêl*.

A leurs rameaux dont la fraîche verdure
Naguère était le jouet du zéphyr,
La *neige* attache une mousse d'albâtre.
DUAULT, *Vue de l'Hiver*.

En parlant des neiges que le printemps fait fondre, un de nos poètes a dit :

Il (le mois de mai) change en sels féconds
Ces longs tapis d'albâtre étendus sur les monts.

L'odieuse froidure
Sous un manteau de neige attriste la nature.
ARMAND MOREAU.

Ils (les nuages) roulent pesamment des flocons nébuleux;
La *neige* dans l'air calme avec lenteur s'abaisse;
Elle vole bientôt plus prompte et plus épaisse,
Et de son flux rapide elle obscurcit les cieux.
Un vêtement d'hiver est jeté sur les plaines,
Et cache des forêts la triste nudité.
Tout brilla de blancheur, hors le bord des fontaines.
Avant que le soleil ait éteint sa clarté,
La surface des champs, profondément couverte,
Est une solitude, une plage déserte,
Sauvage, éblouissante, où le regard perdu
Ne voit qu'un long tapis sur la terre étendu.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. IV.

L'extrême blancheur de la neige l'a souvent fait prendre pour terme de comparaison :

Ses cheveux qu'a noués l'agrafe du matin,
Caressent *de son cou la neige* éblouissante.
BARTHE.

Semblable au lis baigné par des sources voisines
Qui lève un front de *neige* au-dessus des épines.
DENNE-BARON.

Neige, avons-nous dit, se prononce *nège*, aussi rime-t-il avec les terminaisons en *eige* et *ège*, comme dans pl*eige*, Norw*ège*, etc., quelle que soit la lettre d'appui.

On dirait qu'échappé des antres de Norwège
L'hiver revient armé de glaçons et de *neige*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Cependant cette prononciation par un *è* grave, n'est pas tellement fixe, que plusieurs ne prononcent *nége* avec l'*é* fermé, en sorte que les poètes sont en possession de faire rimer ce mot avec cort*ége*, man*ége*, il ass*iége*.

Sa bénigne moitié
Offrait, sans voile, aux regards du cortége
Que le plaisir entraînait sur ses pas,
Son cou de lis, l'albâtre de ses bras
Et les trésors de sa gorge de *neige*.
BAOUR-LORMIAN, *Rustan*, conte oriental.

NEIGEUX, EUSE. *adj.* Chargé de neige; si l'on en croit l'Académie, il ne se dit que dans ces phrases : *temps neigeux, saison neigeuse*; et La Harpe reprend Roucher de l'avoir employé dans son *Poëme des Mois* :

Des cadavres infects couvrent ses rocs *neigeux*.

« *Les rocs neigeux*, épithète à la Ronsard. Je ne vois pas que ce mot soit bon à rien, si ce n'est pour dire un *temps neigeux* dans l'almanach. »

Cours de Littérature, tom. VIII, pag. 386.

Il enrichit d'un terme la langue poétique, il empêche les longueurs d'une circonlocution.

Tels, d'Homole ou d'Othrys quittant les rocs sauvages,
Deux centaures altiers, fiers enfants des nuages,
De leurs sommets *neigeux* descendent à grands pas.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Et le givre piquant et les flocons *neigeux*.
Le même *l'Homme des champs*, ch. VI.

.... La cime d'un roc *neigeux*, inaccessible.
DESAINTANGE.

On calmerait plutôt l'aquilon orageux,
Lorsque de l'Apennin il bat les flancs *neigeux*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

NÉMÉSIS. *n. pr. f.* (le *s* sonore même devant une voyelle). Fille de Jupiter et de la Nécessité, déesse de la vengeance. Élevée dans les cieux, cette divinité redoutable regardait tout ce qui se passait sur la terre, veillait en ce monde à la punition des coupables, et les châtiait dans l'autre avec la dernière rigueur. Ses punitions étaient sévères, mais équitables, et personne n'était à l'abri de ses coups. Cette divinité, souveraine des mortels, juge des motifs secrets qui les faisaient agir, commandait même à l'aveugle Destin, et faisait à son choix sortir de l'urne de ce dieu les biens ou les maux. Elle se plaisait à courber les têtes orgueilleuses, à humilier ceux qui manquaient de modération dans la prospérité, ceux que la beauté et la force du corps ou les talents rendaient trop fiers, et ceux qui désobéissaient aux ordres des personnes qui avaient droit de leur en donner. Ministre de la justice, elle avait une inspection spéciale sur les offenses faites aux pères par les enfants. C'était elle enfin qui recevait les vœux secrets de l'amour dédaigné ou trahi, et qui vengeait les amantes malheureuses de l'infidélité de leurs amants. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Syn. Adrastée, surnom dérivé d'*Adraste*, roi de Phrygie, qui lui éleva un autel; Rhamnusie, autre surnom qui lui vient de *Rhamnus*, ville ou bourg de l'Attique, où elle était particulièrement révérée. *Epit.* Juste, sévère, cruelle, impitoyable, vengeresse. *Périph.* La déesse de la vengeance.

Ciel, fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais!
Elle dit : *Rhamnusie* exauça ses souhaits.
DESAINTANGE.

Némésis a sonné l'heure de la vengeance;
Bellone à ce signal joint le bruit de sa lance,
Et la Peur à son char attèle ses coursiers.
DESORGUES, *chant de guerre contre l'Angleterre*.

C'est elle dont les yeux certains, inévitables
Percent tous les replis de nos cœurs insensés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.
J. B. ROUSSEAU.

NEPTUNE. *n. pr. m.* Fils de Saturne et d'Ops, et frère de Jupiter et de Pluton. Dans le partage que les trois frères firent de l'univers, la mer, les îles et tous les lieux environnants échurent en partage à Neptune, qui passait encore pour le dieu tutélaire des murailles qu'il renversait ou affermissait à son gré. Le cheval lui était consacré, parce que d'un coup de son trident il fit naître un cheval que plusieurs prétendent être le cheval Pégase.

Neptune, qui d'un coup du trident redoutable
Fit sortir de la terre un coursier indomptable.

On lui attribuait même l'invention de l'art de dompter les chevaux.

Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
RACINE, *Phèdre*, sc. I.

Les chevaux et les taureaux étaient les victimes qu'on lui offrait ordinairement. Neptune eut pour femme Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris. On lui donne une infinité de maîtresses dont il dut les faveurs à différentes métamorphoses. *Epit.* Tranquille, paisible, calmé, orageux, menaçant, courroucé, furieux, impétueux, avare, le vieux, l'antique —. *Périph.* Le fils de Saturne, l'époux d'Amphitrite; le dieu du trident, le maître du trident; le dieu, le roi, le souverain des mers; le dieu, le souverain de l'onde, des ondes; le souverain de l'empire des flots; le dieu qui règne sur les ondes, le dieu qui maîtrise les flots; le dieu, le roi du fluide élément; le dieu des eaux; le dieu de l'humide séjour, de l'humide manoir; cette dernière périphrase ne peut être employée que dans le style familier.

.... *Le fils* orageux *de* l'antique *Saturne*.
LE BRUN.

Il reconnaît *le dieu des mers*
A ces sons qui calment la guerre
Qu'Éole excitait dans les airs.
J. B. ROUSSEAU.

Là, le trident en main, *le puissant dieu des mers*,
De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles,
A leur base profonde arrache nos murailles.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Le monarque des mers, dans ses vastes états,
Retient sous son trident de nouvelles peuplades;
De son palais d'azur les riches colonnades
S'entourent de forêts de varecs, de coraux.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

. . . . . O toi qui règnes sur les mers!
Toi dont l'empire humide embrasse l'univers,
Qui vois incessamment les fleuves dans leur course
T'apporter à l'envi le tribut de leur source!
Puissant *dieu du trident*, Neptune, entends ma voix.
DESAINTANGE.

Les poètes disent *les champs de Neptune*, *les plaines de Neptune*, *l'empire de Neptune*, pour la mer.

Un dauphin, traversant *les plaines de Neptune*,
Attiré par ses chants, prend soin de sa fortune.
CAMPISTRON.

Quand ma jeune valeur sur *les champs de Neptune*
Suivit le grand Énée et sa noble fortune.
DELILLE.

Ils prennent Neptune pour la mer elle-même :

Leur flotte impérieuse, asservissant *Neptune*,
Des bouts de l'univers appèle la fortune.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

Les flots émus de *Neptune* irrité.
PALISSOT, *la Dunciade*, ch. I.

L'été s'ouvrait à peine; à l'orageux *Neptune*
Mon père me pressait de livrer ma fortune.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

« Boileau, dit le poète Lebrun, par une superbe hardiesse, a osé dire *l'un et l'autre Neptune*, pour les deux mers : »

Et nos vaisseaux domptant l'un et l'autre *Neptune*
Nous allons chercher l'or malgré l'onde et le vent.
Discours au Roi.

On le représente ordinairement nu et barbu, sur un char en forme de coquille, que traînent deux ou quatre chevaux quelquefois ordinaires, quelquefois marins; les roues effleurent rapidement la surface de l'onde. Le front ceint du diadème, le souverain des mers d'une main calme les flots agités, et de l'autre tient le redoutable trident, emblème de sa puissance. Les Tritons, les Néréides lui servent d'escorte.

Neptune d'un coup d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole, et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure l'azur.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*.

NÉRÉE. *n. pr. m.* Dieu de la mer, fils de l'Océan et de Téthys, ou, selon d'autres, de l'Océan et de la Terre, il épousa Doris sa sœur et en eut cinquante filles connues sous le nom de Néréides. « On le représente comme un vieillard doux et pacifique, plein de justice et de modération. Habile devin, il prédit à Pâris les maux que l'enlèvement d'Hélène devait attirer sur sa patrie.

Quand la perfide nef du berger adultère
Sur les flots enlevait Hélène à son époux,
Nérée aux vents mutins ordonna de se taire,
Et des dieux, en ces mots, annonça le courroux :
A cet hymen président les furies, etc.
DOMERGUE, trad. de la XV[e] ode d'Horace, *la prédiction de Nérée.*

Il apprit à Hercule où étaient les pommes d'or qu'Eurysthée lui avait ordonné d'aller chercher.... »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Le vieux –, l'antique –, l'humide –. *Périph.* Le fils de l'Océan, le fils de Téthys, l'époux de Doris, le père des Néréides.

Ce souffle de Borée
Repousse les vapeurs que l'humide *Nérée*
En nuages épais déployait dans l'éther.
ROUCHER, *poème des Mois*, ch. II.

Les poètes disent *l'empire de Nérée* pour la mer.

NÉRÉIDES. *n. pr. pl. f.* Filles de Nérée et de Doris, nymphes de la mer, on en compte jusqu'à cinquante. *Epit.* Belles, jeunes, folâtres, enjouées, humides. *Périph.* Les filles de Nérée, les nymphes de la mer.

La *Néréide*, au fond des campagnes humides,
Admire des palais, des tours, des pyramides.
DESAINTANGE.

NERF. *n. m.* (*nèrf*, le *f* se prononce au singulier). Roide, vigoureux, délicat, sensible, irritable, tressaillant.

Ces muscles, ces amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des *nerfs* les mobiles faisceaux.
THOMAS.

Dans *nerf de bœuf* le *f* ne se fait pas sentir, prononcez *nèr de bœuf.*

Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de *nerf de bœuf*,
Mon père pour sa part en embourssait dix-neuf.
RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. 5.

Nerf rime au singulier avec *cerf* et *serf*; au pluriel, où le *f* ne se prononce pas, il se joindra encore aux terminaisons en *èrs*, *airs*, *erts*, sans égard à la lettre d'appui.

Et des faisceaux légers de fibres et de *nerfs*
Dans l'ombre du cerveau vont graver l'univers.
DELILLE, *poëme de l'Imagination.*

Dans une diligence anglaise
Roulait milord Aliboron
. . . .
Se plaignant du poumon, des *nerfs*
Avec la carrure d'Hercule.
Pesant trois cents; mais, par ses airs,
Encor moins lourd que ridicule.
DEMOUSTIER.

NESSUS. *n. pr. m. V.* HERCULE.

NESTOR. *n. pr. m.* Fils de Nélée et de Chloris, roi de Pylos. Il était déja fort avancé en âge, lorsqu'il se rendit au siége de Troie, où son équité, sa sagesse et son éloquence lui acquirent le plus grand crédit dans l'armée des Grecs. *Epit.* Sage, prudent, vieux, éloquent. *Périph.* Le roi, le sage roi, le vieillard de Pylos.

Il (Nestor) compte de longs jours; deux âges de héros
Qu'a nourris sous ses lois la fertile Pylos,
Devant lui, comme une ombre, ont passé.... sa vieillesse
Sur la troisième encor régnait avec sagesse.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Le nom de Nestor se donne par antonomase aux vieillards sages et prudents :

De jeunes conquérants que la gloire a charmés
Savent l'art de ranger des bataillons armés,
Et de forcer les murs des plus superbes villes;
Mais il faut des *Nestors* à ces jeunes Achilles.

Ainsi plaît un *Nestor* (un vieillard) de qui Saturne (le temps) argente
La rare chevelure et la barbe ondoyante.
BÉRANGER, *l'Hiver.*

NETTOYER. *v. tr.* (*nè-toa-yé* devant une consonne). Rendre net. *Syn.* Approprier, curer. — Purger, purifier.

Ce verbe, dit M. Laveaux, paraît peu propre au style noble, si ce n'est dans l'acception suivante :

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins *nettoya* ton rivage,
Souviens-toi, etc.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

NEUSTRIE. *n. pr. f.* Cet ancien nom par lequel on désignait autrefois la Normandie est encore d'usage en vers. Il est bon de remarquer que généralement les anciennes dénominations des villes, des provinces, des fleuves, etc., par la raison même qu'elles ne sont plus dans la langue vulgaire, sont préférées par les poètes aux nouveaux noms plus communs, puisqu'il sont dans la bouche de tout le monde.

Salut, pommiers touffus qui couvrez la *Neustrie.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

. . . . Les pommiers ont cédé leur moisson,
Et leur suc formera cette fraîche boisson
Que la jeune beauté, dans les champs de *Neustrie*,
Préfère au jus vermeil de la grappe mûrie.
DEFONTANES, *le Verger.*

NEUSTRIEN, ENNE. *adj.* Se dit également bien, en poésie, pour Normand, Normande.

Du pommier *neustrien* ainsi le jus brillant
Prodigue aux moissonneurs son nectar pétillant.
DELILLE.

NEUTRE, verbes neutres. *V.* INTRANSITIF.

NEVEU. *n. m.* Fils du frère ou de la sœur. Ce mot est familier en ce sens, aussi le poète se servira-t-il d'une périphrase dans le style noble; il dira, par exemple, *le fils de votre frère* ou *de votre sœur*, pour votre neveu.

Voilà comme sont faits tous ces *neveux* avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
REGNARD, *le Légataire.*

Dans le style soutenu et surtout en poésie on dit *nos neveux*, pour nos descendants, ceux qui viendront après nous, la postérité; et *nos derniers neveux*, pour nos descendants les plus éloignés, la postérité la plus reculée.

Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments!
Faut-il qu'à *nos neveux* j'en raconte l'histoire!
LA FONTAINE, *Adonis*, poëme.

Un jour, peut-être, un jour *nos neveux* attendris
Découvriront enfin, sous de profonds debris,
Ces villes, ces palais, ces temples, ces portiques,
De nos arts florissants monuments authentiques.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

On critiqua jadis et Corneille et Turenne,
Et cependant leurs noms, à jamais révérés,
Par *nos derniers neveux* se verront célébrés.
SORIN.

Là régneront Énée et *ses derniers neveux*,
Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Racine a dit *les neveux* simplement pour les descendants, la postérité :

Votre règne *aux neveux* doit servir de modèle.
Esther, act. II, sc. 5.

« *Aux neveux*, *nepotibus*, pour *à nos neveux*, tour latin dont je crois qu'il n'existe pas d'autre exemple. L'autorité de Racine suffit pour justifier cette faute contre l'usage.
RACINE *commenté par Geoffroy, au lieu cité.*

Malgré l'autorité d'un si grand poète et le sentiment de son critique, je ne conseillerais pas à nos littérateurs de se permettre cette licence condamnée par l'usage.

NEZ. *n. m.* (*né*, le *z* ne se prononce que devant une voyelle ou un *h* muet). *Épit.* Gros, large, long, court, écrasé, épaté, camard, camus, aquilin, retroussé, tortu, roupilleux, empourpré, enluminé. Le *nez*, dit L. Racine, par une de ces bizarreries de langue dont on ne saurait rendre raison, ne peut être nommé dans le style noble, comme le front, les yeux, *etc.*; en revanche, il est vrai de dire que peu de mots entrent dans un plus grand nombre d'expressions familières ou proverbiales.

Son *nez* tortu s'élargit et s'étend,
Et vient chercher son menton tremblottant.
BAOUR-LORMIAN.

Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire,
Qui du vieux testament *lisant du nez* l'histoire,
D'Aod et de Judith admirant les desseins,
Prêche le parricide, et fait des assassins.
VOLTAIRE.

Ah! les maris seront toujours bernés
Jaloux et sots, et *conduits par le nez*.
Le même, *la Prude*, act. III, sc. 9.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut cocornés.
Celui-ci *ne voyait pas plus loin que son nez*.
LA FONTAINE, liv. III, fable V.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir,
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine alongée,
Lire un long testament où pâles, étonnés,
On leur laisse un bon soir avec *un pied de nez*.
REGNARD, *le Légataire*.

. . . . Et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, *nez à nez*.
PIRON, *la Métromanie*, act. III, sc. V.

NIAIS, AISE. *adj.* (*ni-è* devant une consonne, *ni-è-ze*). Il se dit proprement d'un oiseau qui n'est pas encore sorti du nid. Au figuré, il signifie un homme simple, et qui n'a pas l'usage du monde. *Syn.* Simple, sot, stupide, nigaud, imbécille, badaud, neuf, novice. Il n'est que du style familier.

Thérèse était fort simple, et même hors du cas
Dont nature, en naissant, instruit la plus *niaise*.
GRÉCOURT.

On appèle *style niais* une surabondance de mots où les derniers n'expriment qu'en d'autres termes ce qui était suffisamment énoncé par les premiers.

Trois sceptres à son trône, attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle, et *ne se tairont pas*.
CORNEILLE, *Nicomède*.

« Puisque les sceptres *parleront*, il est clair qu'*ils ne se tairont pas*. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux : ils retombent quelquefois dans ce qu'on appèle le style niais. Hélas! *s'il n'était pas mort, il serait encore en vie*. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille*.

En parlant du style niais, je rapporterai les premiers couplets d'une chanson toute entière dans ce style; elle a pour titre *le fameux la Galisse*, et est rapportée tout au long dans *le Menagiana*, IVe partie, p. 191, Amsterdam, 1716 :

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux la Galisse;
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Galisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrît la tête, etc.

NID. *n. m.* Le *d* ne se prononce pas même devant une voyelle. « *Un nid à rats*, prononcez *un ni à rats*. » Dubroca. « Boileau me paraît avoir fait un hiatus, lorsqu'il a dit :

De ce *nid* à l'instant sortirent tous les vices. »

parce que, le *d* ne se prononçant pas, l'oreille est blessée du heurtement de l'*i* avec l'*a* : *de ce ni à* l'instant. C'est ainsi qu'il y a un hiatus dans *et Ilion*; le *t* étant nul, l'*é* se porte sur l'*i*, et le heurte. Cette règle est applicable à tous les cas de même nature. »

DOMERGUE, *Manuel des Étrangers*, p. 424.

M. Chapsal, dans son *Dictionnaire grammatical*, pag. 85, confirme le sentiment de Domergue.

Malgré des autorités si recommandables, je crois qu'on doit laisser aux poëtes la liberté de faire sonner comme un *t* le *d* à la fin de *nid*, c'est incontestablement ce qu'a pensé le correct Boileau, et l'usage qu'ont suivi tous nos écrivains :

Montrez le *nid* où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. I.

Un *nid* y recélait sur la mousse légère
Huit jeunes passereaux, tendre soin de leur mère.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XII.

Il voit dans un *nid* écarté
Le plus modeste oiseau caché sous le feuillage.
DEFONTANES, *l'Aigle et le Rossignol*, fable.

Impatient, hors du *nid* il s'élance.
CAMPENON.

Syn. Aire, en parlant seulement de l'aigle et des oiseaux de proie; berceau. — Nichée, couvée. *Epit.* Élevé, suspendu, creux, industrieux, commode, tendre, mollet, paternel (Delille). — Naissant, éclos, jeune -, tendre -, criard, babillard, impatient, affamé.

D'un habitant de l'air le *berceau* suspendu.

J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
A leur postérité préparer des *berceaux* :
Sur les germes naissants la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie;
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, le Printemps.

. . . .
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau
De ses jeunes enfants confia le *berceau*;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose.
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie
Déferait le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits;
Ici l'amour craintif les cache sous la terre;
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques-uns ont leur toit, leur auvent, leur issue
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue:
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VII.

O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce *nid* qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront la même amour.
RACINE, *la Religion*, chant I.

NIÈCE. *n. f.* (*niè-ce*). La fille du frère ou de la sœur. Ce mot n'a pas assez de noblesse pour la haute poésie, et je crois que M. Baour-Lormian n'aurait pas dû s'en servir en parlant de la belle Armide, qui était l'ornement de la cour du roi de Damas, son oncle:

Une *nièce* charmante alors parait sa cour.
Jérusalem délivrée, ch. IV.

Il aurait dû, à l'exemple de Racine, employer une périphrase:

Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux:
Il n'osait épouser *la fille de son frère*.
Britannicus, act. IV, sc. 2.

NIELLE. *n. f.* (*ni-è-le*). Maladie des grains, dont l'effet est que l'épi se convertit en poussière. *Epit.* Impure, funeste, contagieuse.

Le blé germe et périt de *nielle* infecté.
DESAINTANGE.

Elle (l'envie) fane les fleurs, dessèche la verdure,
Infecte les épis d'une *nielle* impure.
Le même.

NIER. *v. tr.* (*ni-é* devant une consonne). *Syn.* Démentir, désavouer, contredire, ne pas avouer, renier.

Je ne vous *nîrai* point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 3.

Vondrais-tu point encore
Me *nier* un mépris que tu crois que j'ignore?
Le même, *Bajazet*, act. V, sc. 4.

Alors, alors il pleure et son cœur effrayé,
Confessant malgré lui le dieu qu'il *a nié*, etc.
GILBERT, *la Mort d'Abel*.

Nier s'est dit anciennement pour refuser, dénier.

La terre. . . . .
Nia son vin, ses pommes et son blé.
RONSARD.

Et tâcher par des soins. . . . .
D'obtenir ce qu'on *nie* à leur peu de mérite.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. III, sc. 1.

NIOBÉ. *n. pr. f.* Changée en marbre. *V.* MARBRE.

NIVOSE. *n. m.* C'était le quatrième mois de l'année de la république française. Il commençait le 21 décembre et finissait le 19 janvier.

La neige tombe et l'horizon
Éblouit l'œil de la tristesse,
Tout vient refroidir la raison,
Tout paralyse la tendresse:
Cette monotone blancheur
Vieillit jusqu'à la moindre chose;
Elle imprime un ton de douleur
Sur la nature et sur *nivôse*.

NOCE. *n. f.* Il s'emploie tantôt au singulier et tantôt au pluriel. Il se dit du mariage

ou du festin et des réjouissances qui accompagnent le mariage. *Syn.* Hymen, hyménée, mariage, pompe nuptiale, banquet nuptial. Les noces célèbres dans l'antiquité fabuleuse sont celles de Pirithoüs et d'Hippodamie, à cause du combat qui s'y éleva entre les Centaures et les Lapithes. *V.* CENTAURES; et celles de Thétis et de Pélée où la déesse de la Discorde jeta la fatale pomme que Pâris adjugea à Vénus. *V.* DISCORDE.

Voltaire reprend Corneille de s'être servi de ce mot dans *Héraclius*, act. III, sc. 2. Le mot *noces*, dit-il, est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelqu'épithète terrible. *Remarques sur Corneille.*

NOCHER. *n. m.* (*no-ché* devant une consonne). C'est un mot réservé à la langue poétique. *Syn.* Pilote, matelot, batelier, nautonnier. *Epit.* Habile, sage, prudent, expérimenté, hardi, téméraire, novice, timide. Ces *nochers* vieux habitants des ondes (Millevoye).

Hardi *nocher*, vainqueur d'une onde innavigable.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. X.

Tout-à-coup l'air se tait, le vent meurt, le flot dort;
Aussitôt les *nochers* ont redoublé d'effort;
Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile
Fatiguent à l'envi la paresse indocile.
Le même, trad. de *l'Énéide*, ch. VII.

Le nocher des enfers, le vieux nocher des morts, le nocher de la rive infernale, périphrases dont se servent les poëtes pour désigner Charon.

Euripide fait dire à Alceste qui se meurt:

Je vois déjà la rame et la barque fatale;
J'entends le vieux *nocher* sur la rive infernale;
Impatient, il crie, on t'attend ici bas,
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.
RACINE, *Préface d'Iphigénie.*

Déjà près de mon lit la mort inexorable
Avait levé sur moi sa faux épouvantable:
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut, etc.
VOLTAIRE, *Épître XXII à M. de Gervasi.*

NOEL. *n. m.* (*no-ël*). Fête de la nativité du Christ. Noël se dit aussi d'un cantique spirituel fait en l'honneur de la nativité de Jésus-Christ, et des airs sur lesquels ces cantiques ont été faits.

Anciennement on était dans l'habitude de faire presque tous les ans des couplets sur la naissance du Christ et sur les différentes circonstances qui l'ont accompagnée. On a donné à ces chansons le nom de *noëls*, parce que c'était aux fêtes de Noël qu'on les chantait. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve par fois des couplets fort gais et fort plaisants. Parmi ces recueils le plus précieux est celui des *Noëls Bourguignons* du célèbre de la Monnoye.

Tous les *noëls* anciens et nouveaux.
GRESSET, *Ververt*, ch. II.

NOEUD. *n. m.* (*neu*). Comme le *d* ne sonne jamais dans ce mot, il ne peut entrer, au singulier, dans un vers, devant un mot qui commence par une voyelle; *un nœud assorti* présenterait un hiatus. On appèle proprement *nœud* l'enlacement fait de quelque chose de pliant, et susceptible de serrer plus ou moins. *Syn.* Enlacement, lacs, lacet, lien, liaison, jointure. *Epit.* Fort, robuste, étroit, serré, ferme, entrelacé, double, indissoluble, étreint, coulant, simple, relâché, faible, léger, dénoué, rompu, magique, tortueux, flexible.

Loin des regards, beautés mélancoliques,
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres *nœuds* de rubans et de fleurs,
De *nœuds* plus doux images symboliques.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. III.

Ses membres sont serrés par de robustes *nœuds*,
Et ses ris sont changés en longs cris douloureux.
CHÉNIER, *Chants imités d'Ossian.*

Cependant les épis, au soleil étalés,
Sont par des *nœuds* de saule en javelle assemblés.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VI.

Quelle importune main, en formant tous ces *nœuds*,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

L'or, en flexibles *nœuds*,
Sur son front avec grâce assemble ses cheveux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Le père accourt: tous deux (les deux serpents) à son tour le saisissent,
D'épouvantables *nœuds* tout entier l'investissent;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs *nœuds*. . . . .
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Nœud est beau au figuré pour signifier, lien, ce qui unit, ce qui rapproche. *Les nœuds de l'amitié, les nœuds du mariage, de l'hymen, les nœuds de la paix, de l'hospitalité, les nœuds du sang*, etc. *Syn.* Lien, union, engagement, liaison, chaîne, attachement, parenté, mariage, amitié. *Epit.* Saint, sacré, indissoluble, assorti, légitime, chaste, invincible, doux -, charmant, chéri, solennel, invisible, coupable, illégitime, indigne, fatal, funeste, infortuné, sanglant.

Votre hymen est le *nœud* qui joindra les deux mondes.
VOLTAIRE, *Alzire.*

Par *les nœuds du commerce* unissez l'univers.
DELILLE.

Par *le nœud des besoins* les hommes sont unis.
MILLEVOYE.

Une âme généreuse
Enchaîne tous les cœurs par *le nœud des bienfaits.*
LEBRUN.

De la paix, de l'hymen j'ai rompu tous *les nœuds*
En combattant les droits d'un peuple aimé des dieux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Avant qu'un *nœud* fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Et lui (le prêtre), levant les mains sur les jeunes époux,
Bénit au nom du ciel le saint *nœud* qui les lie.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Été.

Fuyez; je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les *nœuds* qui m'attachent à vous.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 6.

Nœud signifie aussi la bosse, l'excroissance qui vient aux parties extérieures de l'arbre, ou des parties plus dures qui se trouvent dans le cœur de l'arbre.

En forme d'écusson, d'un arbre fructueux
D'autres vont enlever l'écorce avec ses *nœuds.*
ROSSET, poëme de *l'Agriculture*, chant III.

. . . . Reçois cette houlette;
D'un bois à *nœuds* égaux moi-même je l'ai faite.
TISSOT.

Dans le poëme épique ou dramatique on appèle *nœud* la manière dont les obstacles qui s'opposent à la fortune, aux desseins du héros ou du principal personnage, sont présentés et liés à l'action. « Il y a dans un poëme, dit Batteux, nœud principal et nœuds subordonnés. Le principal doit être unique, les autres seront multipliés selon le besoin et la vraisemblance.

Le nœud principal de l'Énéide est la colère de Junon qui s'oppose à l'établissement d'Énée en Italie. Les nœuds subordonnés sont les effets de cette colère : c'est une tempête qui rejète Énée loin de l'Italie; c'est l'amour d'une princesse qui veut retenir ce héros à Carthage; c'est la valeur d'un prince qui s'oppose à l'établissement de ce héros..............................

Le nœud peut être dans l'action même, quand l'entreprise est de soi difficile, comme la descente d'Énée aux enfers; ou dans quelqu'obstacle du dehors, comme l'opposition de Turnus à l'établissement de ce héros en Italie. Plus il est serré, c'est-à-dire, difficile à dénouer, plus il est parfait. »

Principes abrég. de la Litt., V^e^ part. § 6.

La manière dont le nœud se développe s'appèle *dénoûment. V.* ce mot.

NOIR, NOIRE. *adj.* (*noar, noa-re*). *Syn.* Obscur, sombre, ténébreux, funèbre, mortuaire. — Énorme, atroce, horrible, cruel, barbare, traître, méchant, perfide. — Triste, morne, taciturne, soucieux, mélancolique.

Noire, au propre et dans le discours ordinaire, se met après le nom : *habit noir*, *robe noire.* En vers, et au figuré, même en prose, dans le style soutenu, il aime à marcher devant : *le noir limon*, *les noirs soucis*, *les noirs artifices.*

Offre une brebis *noire* aux *noires* déités.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

Mais il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice *noire.*
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 3.

O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si *noirs* forfaits prêteras-tu ton ombre?
BOILEAU.

Dans le style soutenu, et surtout en poésie, on peut donner à cet adjectif, pris au moral, un complément amené par la préposition *de :*

Quand la Discorde encor toute *noire de crimes*
Sortant des cordeliers pour aller aux minimes.
BOILEAU.

L'ébène étant d'un beau noir, les poëtes prennent bien ce mot comme synonyme de noir; ils disent *des cheveux*, *des sourcils d'ébène;* c'est ainsi que l'ivoire signifie, chez eux, ce qui est d'une grande blancheur.

Dans un ravin profond j'ai surpris avec peine
Deux chevreaux dont la robe a des taches d'*ébène.*
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, Églogue II.

L'Afrique, au teint d'*ébène*, a l'air un peu sauvage.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

. . . . . . Sa chevelure noire
Du teint de neige augmente encor l'éclat,
Et descendant sur son cou délicat,
Offre l'*ébène* à côté de l'ivoire.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

NOIRCEUR. *n. f.* Il se dit au propre et au figuré. *Syn.* Couleur noire, le noir. — Atrocité, énormité, horreur, cruauté, barbarie, inhumanité, scélératesse, perfidie, méchanceté.

Le corbeau délateur, puni par Apollon,
Vit changer en *noirceur* la blancheur de son lustre.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. II.

Delille a dit de Charon :

D'un poil déja blanchi mélangeant sa *noirceur*,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur.
Trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

Ainsi, lorsque les vents, méditant le ravage,
Pour forcer leur prison réunissent leur rage,
. . . .
Une épaisse *noirceur* couvre l'onde immobile.
L. RACINE.

Compagna de mes jours trop orageux, trop sombres,
Vous seule éclairciras la *noirceur* de leurs ombres.
VOLTAIRE, *dom Pèdre*, act. III, sc. 2.

Peut-on pousser plus loin la fourbe et la *noirceur?*
LA HARPE, *le comte de Warwick*, act. II, sc. 6.

Alecton qui se plaît au meurtre, aux incendies,
Aux noires trahisons, aux lâches perfidies;
Pluton même, son père at ses barbares sœurs
Ont en horreur ce monstre et ses lâches *noirceurs.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

NOISETIER. *n. m.* (*noa-ze-tié* devant une consonne). *Syn.* Coudrier. *Epit.* Souple, flexible, humble, agreste, sauvage, noueux.

Le *noisetier* penché sur les ruisseaux.
LÉONARD.

NOM. *n. m.* (*non*). Le terme dont on est convenu pour désigner une personne ou une chose.

Le besoin, ce premier de tous les inventeurs,
Impose à chaque objet des *noms* imitateurs.
Les objets sont absents; la mémoire fidèle
Par un mot au regard les peint et les rappèle.
DEFONTANES.

Vous me donnez des *noms* qui doivent me surprendre,
Madame, on ne m'a pas instruite à les entendre.
RACINE, act. II, sc. 5.

Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être *Auguste et César que de nom?*
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

Dans le style soutenu, en vers comme en prose, on dit *appeler quelqu'un du nom de.... le saluer du nom de....* pour lui donner tel nom, telle qualité.

Mais Pluton lui peut seul ravir l'espoir si doux
D'*être* un jour appelé *du nom de ton époux.*
MOLLEVAUT.

Avoir nom... son nom est... V. NOMMER.

Nom signifie l'éclat, la renommée que donne le mérite, la gloire ou la naissance. *Syn.* Renom, renommée, réputation, célébrité, estime, éclat. — Naissance, famille, titre. *Epit.* Illustre, glorieux, fameux, immortel, ennobli, éclatant, flétri, odieux, abhorré. *Périph.* L'éclat d'un nom célèbre, le poids d'un grand nom.

C'est un poids bien pesant qu'un *nom* trop tôt fameux.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une deesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun *nom* et mourir tout entier?
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille *sans nom?*
Le même, act. II, sc. 5.

« Quoique *nom* signifie *renommée*, il n'en est pas tellement le synonyme qu'il puisse toujours s'employer à sa place, et il y a beaucoup de phrases où il ne fait pas bien dans cette acception.

Vous avez *tant de nom*, que tous les rois voisins
Vous veulent, comme Orode, unir à leurs destins.
CORNEILLE, *Surena.*

Nuit et jour un auteur médite, écrit, corrige,
Et dans *l'espoir d'un nom* travaille incessamment.
DUBESNEL.

Avoir beaucoup de nom et *l'espoir d'un nom* ne sont pas des expressions reçues, quoiqu'on dise *avoir un grand nom*, et même *avoir quelque nom.* Gresset dit *le lien du nom:*

Je fuis *du nom le* dangereux *lien.*

et M. Le Suirre *gagner un nom.*

Dois-je enfin pour *gagner un nom*
Risquer d'empoisonner ma vie.

On critique cette dernière expression dans l'*Année littéraire.* Celle de Gresset ne mérite pas moins de blâme. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Lang. franç.*

Je n'ose m'éblouir d'*un peu de nom* fameux.
CORNEILLE, *Sertorius.*

« Le mot de *peu* ne convient point à un nom. *Un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation, de puissance* se dit dans toutes les langues; et *un peu de nom* dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbes de quantité se joignent à des choses qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance, mais non pas plus ou moins de nom. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille.*

Les noms propres sont invariables, c'est-à-dire qu'ils ne prennent point en prose la caractéristique du pluriel, lorsqu'ils désignent plusieurs individus d'une même famille: les deux *Corneille* se sont distingués dans les lettres. « C'est-là (à Port-Royal) que Racine apprit la langue des *Sophocle* et des *Euripide.* » Geoffroy, vie de J. Racine. Cette règle n'est pas strictement observée par les poètes; gênés par la rime ou par la mesure, ils se permettent d'ajouter le *s*; Voltaire seul en fournit plusieurs exemples:

Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les *Guises* aux *Condés* et la France à la France.
La Henriade.

Si les noms propres sont employés par similitude, c'est-à-dire, pour désigner des hommes qui ressemblent à ceux qu'on désigne par ces mêmes noms, ils deviennent communs ou appellatifs et prennent la caractéristique du pluriel. Les *Corneilles* sont rares sur notre Parnasse.

. . . .
Et que même aux *Nérons* on doit obéissance.
L. Racine, poëme de *la Religion*, ch. IV.

La vertu disparaît, la liberté chancèle ;
Mais Rome a des *Catons*, j'espère encor pour elle.
Voltaire, *Catilina*, act. I, sc. 6.

« Les poëtes, dit M. Chapsal, écrivent quelquefois : les *Solon*, les *Diderot*, les *Delille*, etc., sans joindre un *s* à ces substantifs individuels (devenus noms communs). Les entraves de la versification semblent autoriser cette licence. »

Dict. Grammatical, pag. 291.

Les noms propres que la Fable ou l'Histoire nous ont transmis, doivent être présentés sous la forme que l'usage leur a donnée. Nos anciens poëtes n'étaient pas fort scrupuleux à cet égard, ils écrivaient selon le besoin *Brutus* ou *Brute*, *Paphos* ou *Paphe*, *Livia* ou *Livie*, etc.; on ne dit plus aujourd'hui que *Brutus*, *Cassius*, *Paphos*, *Agrippa*, *Livie*, *Octavie*, etc.

Cette règle n'est pas sans exceptions ; lorsqu'un nom propre est peu connu, qu'il manque d'ailleurs d'harmonie, ou qu'il peut réveiller une idée basse ou triviale, il est permis non seulement de l'altérer, mais même de le changer entièrement. C'est ainsi que M. Lefranc de Pompignan a cru devoir, dans sa tragédie de *Didon*, substituer au nom d'*Anne*, *Anna*, en latin, celui d'*Élise*, non seulement parce que ce dernier est plus harmonieux, mais principalement parce que le premier aurait pu rappeler l'*Ane*, *ma sœur Ane*, des contes de Pérault ; substitution qui a paru également indispensable aux deux poëtes qui nous ont traduit Virgile.

Tu viens dans *Héraclée*, où le meilleur des rois,
Céix, fait adorer la douceur de ses lois.
Desaintange.

Expulsumque domo patriâ Trachinia *tellus Accipit.*

« *Trachinie*, contrée de Thessalie, ainsi appelée de la ville de Trachine, bâtie par Hercule, près du mont OEta. Elle fut surnommée *Héraclée*, du nom du héros qui l'avait fondée. Je me suis servi de cette dernière dénomination, comme moins désagréable à la prononciation et à l'oreille.

D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque, ou barbare.
Boileau, *Art poétique*, ch. III.

On pourrait encore, pour éviter ce nom désagréable, dire en français *Thracine*. »

Note de M. Desaintange sur le XIe ch. de sa trad. des Métamorph., t. III, p. 433.

Nom pris dans sa première acception, et non dans celle de renommée, s'unit à la rime avec *renom*.

Des nymphes, l'arc en main, la troupe virginale
Oublia pour tes bois les forêts du Ménale.
Une d'elles surtout fut long-temps en renom :
Thamès était son père, et Lodone son *nom*.
Boisjolin, *la Forêt de Windsor*.

Tibérinus, issu de leur auguste race,
De l'empire après eux agrandit le renom,
Et noye dans le Tibre, il lui donna son *nom*.
Desaintange.

NOMBRE. *n. m.* Plusieurs unités considérées ensemble.

De nos ans passagers le *nombre* est incertain.
Racine, *Athalie*, act. II, sc. 9.

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du *nombre* des humains.
Boileau, *Épître VII*.

Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je suis délaissé,
Du *nombre* des vivants dès long-temps effacé.
La Harpe, *Philoctète*, act. II, sc. 3.

Après *nombre de* suivi d'un pluriel, les poëtes sont libres de mettre le verbe au singulier ou au pluriel.

Nombre de gens fameux en ce genre *ont écrit*.
La Fontaine, liv. VI, fabl. 1.

Et que la nuit passée un *nombre de bandits*
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.
Regnard, *les Folies amoureuses*, act. I, sc. 3.

V. au mot collectif.

Pour exprimer le nombre, les poëtes emploient volontiers une périphrase :

Pendant *deux fois six jours* une trêve indulgente
Suspend tous les combats. . . . . . .
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Là, tandis que l'état fleurira sous ses lois,
Le printemps aux frimas succédera trois fois.
Assis, après sa mort, sur le trône d'Énée,
Ascagne *trente fois verra naître l'année.*
Le même.

V. Traité de la Versif., pag. 75.

On se sert quelquefois en vers du nombre singulier au lieu du pluriel, et du pluriel pour le singulier. *V. Traité de la Versification*, pag. 72.

Malherbe a dit dans les stances pour M. de Soissons :

Ne *délibérons* plus, allons droit à la mort;
La tristesse *m*'appèle à ce dernier effort,

. . . .
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De *mon* visage blême.

« ce qui est très-bien dit, quoique *délibérons* et *allons* soient au pluriel et *me* et *mon visage* au singulier. M. Corneille a dit de même à la fin du IVe acte de *Rodogune* :

Et de *nous* rendre *heureuse* à force de grands crimes. »

Ménage, *Observ. sur la Lang. franç.* p. 359.

Nombre, harmonie qui résulte d'un certain arrangement de paroles dans la prose ou dans les vers. *V.* nombreux.

NOMBREUX, EUSE. *adj.* Qui est en grand nombre. *Syn.* Multiplié, copieux, abondant, fréquent. *Périph.* Sans nombre.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects *sans nombre*.
Delille.

Des jours nombreux se dit en vers pour un grand nombre de jours, une longue vie.

Destin, accorde-lui *des jours* sains et *nombreux*.
Crébillon.

Dans le cour fortuné de mes *lustres nombreux*,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.
Léonard.

Nombreux en parlant de style, et particulièrement de vers, signifie qui a ce nombre, cette harmonie, cette cadence qui flatte agréablement l'esprit en charmant l'oreille.

« Nombre, suivant M. Laveaux, se dit d'une certaine mesure, proportion ou cadence qui rend un vers, une période agréable à l'oreille. Il y a quelque différence entre le nombre de la poésie et celui de la prose. Le nombre de la poésie consiste dans une harmonie plus marquée, qui dépend du nombre déterminé des syllabes, de la richesse, du choix, du mélange des rimes, et enfin de l'assortiment des mots et des sons dont ils sont composés. Le nombre est donc ce qui fait proprement le caractère et, pour ainsi dire, l'air d'un vers. C'est par le nombre qu'il est doux, coulant, sonore : et la privation de ce nombre le rend faible, rude, ou dur.

Le nombre de la prose est une sorte d'harmonie simple et sans affectation, moins marquée que celle des vers, mais que l'oreille pourtant apperçoit et goûte avec plaisir. C'est ce nombre qui rend le style aisé, libre, coulant, et qui donne au discours une certaine rondeur. »

Dict. des difficultés de la langue franç., au mot *nombre*.

NOMMER. *v. tr. Syn.* Appeler. *Périph.* Donner un nom, donner le nom de..., appeler du nom de...

. . . Triptolème est *le nom qu'on lui donne.*

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, *vous appelai de ce doux nom de père.*
Racine, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Il se construit avec le pronom personnel. Les poètes disent son nom est... pour *il se nomme.*

Ce dieu maître absolu de la terre et des cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.
Racine, *Esther*, act. III, sc. 4.

Elle (la Discorde) amène à l'instant de ces royaumes sombres
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient; *le fanatisme est son horrible nom*, etc.
Voltaire, *la Henriade*, ch. V.

Une île, *Ténédos est son antique nom*,
S'élève au sein des mers à l'aspect d'Ilion.
Delille, trad. *de l'Énéide*, ch. II.

On dit aussi *avoir nom*, pour se nommer; mais cette périphrase ne convient qu'au style familier ou badin.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie :
J'en conviens : il est noir, ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il *ait nom mouche*. . . . . .
La Fontaine, liv. IV, fabl. 3.

Démophon... justement, c'est ainsi qu'il *a nom*.
Régnard, *les Ménechmes*, act. II, sc. 2.

Joas répond à Athalie, qui lui demande comment vous nommez-vous :

J'ai nom Eliacin.
Athalie, act. II, sc. 7.

Cette locution simple et familière est fort bien dans la bouche d'un enfant, elle est naturelle et naïve; mais l'*Euripide Français* se serait bien gardé de faire dire à Achille ou à Mithridate, *j'ai nom Achille, j'ai nom Mithridate.*

NOMPAREIL, EILLE. *adj.* (*l* mouillé dans le masculin, et les deux *l* dans le féminin). Qui excelle par-dessus tous les autres, qui ne souffre aucune comparaison. *Syn.* Sans pareil, sans égal, supérieur, excellent, exquis, parfait, merveilleux.

Le fameux Amphion dont la voix *nompareille*
Bâtissant une ville étonna l'univers, etc.
Malherbe.

« Du temps de Malherbe on disait plus souvent *nompareil* que *sans pareil*; on dit

aujourd'hui plus souvent *sans pareil* que *nompareil.* »

MÉNAGE, *Observations sur les poésies de Malherbe.*

Le ridicule que Boileau a déversé sur ces termes que les versificateurs de son temps employaient à tort et à travers, a suffi pour les proscrire l'un et l'autre.

Si je voulais vanter un objet *nompareil*,
Je mettrais, à l'instant, *plus beau que le soleil ;*
Enfin parlant toujours d'astres et de merveilles,
De chefs-d'œuvre des cieux, de beautés *sans pareilles;*
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, etc. . . . .
BOILEAU, *Satire II.*

NORD. *n. m.* (*nor* même devant une voyelle). La partie du monde opposée au Midi. Celui des pôles du monde qui est opposé au Sud. Le vent qui vient du Nord. Les régions du Nord. *Syn.* Septentrion. — Pôle arctique, pôle septentrional. — Borée, aquilon, bise. — Pays septentrional, régions septentrionales. *Epit.* glacé, engourdi, rigoureux, attristé. *Périph.* L'astre du Nord, l'étoile du Nord.

Les poètes disent l'*Ourse* pour le Nord.

De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à *l'Ourse.*
DULARD.

De là ces périphrases : Le char de l'ourse, les glaces de l'ourse, le pôle de l'ourse (Desaintange).

Du char glacé de l'Ourse aux feux de Sirius,

a dit le poète Lebrun pour du Nord au Midi.

Et ceux que le soleil sous *les glaces de l'Ourse*
D'un rayon plus oblique éclaire dans sa course.
DELILLE.

. . . . En son cours le commerce agrandi,
De *l'étoile du Nord* aux bornes du Midi,
Épanchant les tributs de son urne féconde,
Courut, en fleuve d'or, dans les veines du monde.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'homme*, ch. I.

Près *des pôles glacés*, aux limites du monde,
Où des hivers trop prompts succèdent à l'été.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

. . . . Ces froides contrées
Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Ici, sur son pivot, vers le *Nord* entraîné,
L'aimant (la boussole) cherche à mes yeux son point déterminé.
COLARDEAU.

Le *Nord* décoloré languit dans un long deuil.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

Là, le temps l'un sur l'autre entasse les hivers ;
L'œil ébloui n'y voit que de brillants déserts,
Que des plaines de neige et des rochers de glace,
Dont jamais le soleil n'effleura la surface ;
Des frimas éternels, et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits ;
Et soit que le jour naisse ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y sommeille en une horreur profonde.
Le même.

Tantôt vous nous portez aux limites du monde,
Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,
Et des frimas durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin retentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux ;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage,
Du palais des frimas présentez-nous l'image;
Ces prismes colorés ; ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,
Brise des traits du jour les flèches transparentes ;
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux ;
D'une écorce de glace entoure les roseaux ;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en blocs d'azur leurs immobiles ondes.
Éblouissant désert ! brillante immensité
Où, sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.
Le même, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

« *Rênes* et *Rennes*, dont l'un est très-long et l'autre très-bref, riment d'autant plus mal, que les deux mots sont plus ressemblants. »

LA HARPE, *Cours de Litt.*, t. VIII, p. 469.

NORMANDIE. *n. pr. f.* C'est le nom d'une province de France. *Syn.* Neustrie. *V.* ce mot.

NORMAND. *n. m.* NORMANDE. *n. f.* Celui, celle qui habite la Normandie, ou qui est né dans cette province. *V.* NEUSTRIEN.

Elle (la Discorde) y voit par le coche et d'Évreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles *Normands.*
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. I.

On appèle *rime normande* celle de *er*, qu'on prononce *é* dans les infinitifs et dans quelques autres mots, avec *èr* qu'on prononce rude dans *mer*, *enfer*, *fier* adj.

. . . .
Et qu'il ait de quoi se *venter*
Que la douceur, qui tout excède,
N'est point ce que sert Ganimède
A la table de *Jupiter.*
MALHERBE, *Ode à la reine*, *sur sa bienvenue en France.*

« *Vanter* et *Jupiter* ne riment pas, *er* en *vanter* étant fermé, et ouvert en *Jupiter.*

Notre poète emploie encore ailleurs ces rimes vicieuses que nous appelons *normandes*, parce que les Normands, qui prononcent l'*er* ouvert comme l'*er* fermé, les ont introduites en notre poésie.

Malherbe a aussi rimé *chair* et *pécher* dans les *Larmes de S. Pierre*. Toutes ces rimes normandes sont très-vicieuses, et on ne doit jamais les employer, si ce n'est pour ne pas perdre quelque belle pensée. »

MÉNAGE, *Observations sur les poésies de Malherbe*, p. 371. in-8°, Paris, 1666.

V. Traité de la Versif., pag. 43.

NOTUS. *n. m.* (le *s* est toujours sonore). Vent du Midi, l'un des quatre vents cardinaux. Les poètes seuls se servent de ce mot emprunté aux Latins. *Syn.* L'Auster. *Epit.* Humide, orageux, pluvieux, violent, furieux, impétueux, déchaîné, léger. *Périph.* Le vent du Midi, du Sud.

De l'aquilon, du terrible Africus
Il ne redouta point les luttes furieuses,
Ni les hyades orageuses,
Ni l'arbitre des flots, l'impétueux *Notus*.
DOMERGUE, trad. de la *IIIe Ode* d'Horace.

NOUEUX, EUSE. *adj.* (*nou-eu* devant une consonne, *nou-eu-ze*). Qui a des nœuds. Il suit toujours le nom qu'il qualifie.

Le coudrier *noueux* et l'olivier fertile.
DESAINTANGE.

L'Académie, et Féraud après elle, prétendent qu'il ne se dit que du bois qui a des nœuds; c'est trop restreindre l'emploi de ce mot.

Il dit, et, balançant son glaive redouté,
Rompt le cable *noueux* qui l'attache au rivage.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

... Automédon, accusant leur langueur,
En vain du fouet *noueux* les presse avec vigueur.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVII.

NOURRICE. *n. f.* Femme qui allaite un enfant qui n'est pas le sien. *Epit.* Douce, joyeuse, saine, robuste, officieuse, soigneuse, attentive, vigilante, inépuisable, mercénaire, intéressée. *Nourrice*, au propre, est familier, aussi les poètes ont-ils recours à une périphrase pour rendre l'idée que ce mot présente.

Vois-tu cette juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors *il suçait la mamelle.*
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 5.

J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle
Qui soutient de son lait ses misérables jours.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. II, sc. 3.

Je dois mes premiers jours à *la femme étrangère*
Qui me vendit son lait et son cœur mercénaire;
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zèle empressé,
De mon premier retour un souris fut le gage.
L. RACINE.

Un jour vous serez mère:
N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
Aux mains d'*une mère étrangère.*
DEMOUSTIER.

Heureuse l'immortelle à qui tu dois le jour,
Et quatre fois heureux *le sein qui t'a nourrie!*

Delille dit, après Virgile, en parlant de Camille:

D'une fière jument, sa *nourrice* sauvage,
Sur sa lèvre enfantine exprimant le breuvage,
Son père l'élevait, et sa jeune fierté
Prit du cœur paternel la farouche âpreté.
Trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Ce mot, au figuré, ne manque pas de noblesse.

La terre enfin, cette chaste *nourrice*,
De tous nos biens sage modératrice.
J. B. ROUSSEAU.

Cette auguste cité, souveraine du monde,
Mère des conquerants, *nourrice* des héros.
BRÉBEUF.

NOURRISSON. *n. m.* Au propre, enfant qui est en nourrice, enfant qu'une femme allaite.

Ses *nourrissons* avides
Avaient, hélas! tari ses mamelles arides.
DESAINTANGE.

Les poètes appliquent ce terme, par métaphore, non-seulement aux petits des animaux, mais même aux jeunes arbres, aux jeunes plantes, etc.

En parlant des oiseaux, L. Racine a dit:

Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs *nourrissons* un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Poème de *la Religion*, ch. I.

Du règne végétal les *nourrissons* nombreux.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

L'hiver d'autres plaisirs. Il sait aux aquilons
Dérober des jardins les tendres *nourrissons* (les plantes).
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

En parlant de l'art de greffer, M. Desaintange a dit:

Armée, au lieu d'un dard, d'une serpe légère,
Dans l'écorce entr'ouverte elle insère un bouton,
Du rameau qui l'adopte étranger *nourrisson*.
Trad. des *Métamorphoses*.

On appèle figurément les poètes, les musiciens et les peintres, *les nourrissons des Muses*, *les nourrissons d'Apollon*; les guerriers, *les nourrissons de Mars* : *d'Apollon les nourrissons sacrés* (Saint-Victor).

En redisant les vers *des doctes nourrissons*,
Peut-être à leurs accents vous unirez vos sons.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

NOURRITURE. *n. f. Syn.* Aliment, pâture, mets, manger, mangeaille; l'avant-dernier est familier, et le dernier est trivial. *Epit.* Abondante, copieuse, féconde, salutaire, agréable, délectable, splendide, simple, frugale. *Périph.* L'aliment de la vie.

La faim goûte en tremblant *l'aliment de la vie.*
DELILLE.

J'eus la terre pour lit, mes pleurs pour *nourriture.*
DORAT, *lettre du comte de Comminges.*

Vainement vos guérets recevraient la culture,
Si d'un engrais puissant la forte *nourriture*
Ne reproduisait pas les sucs évanouis.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Nourriture s'est dit anciennement pour culture, éducation, instruction. Je l'ai trouvé deux fois employé en ce sens dans Corneille, qui dit en parlant d'Attale qui avait été élevé à Rome :

Rome a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris.
. . . .
Surtout il est instruit en l'art de bien régner.
. . . .
Si vous faites état de cette *nourriture*,
Donnez ordre qu'il règne. . . . . . .
Nicomède, act. II, sc. 3.

Voltaire, en observant que *faire état* n'est plus d'usage, remarque que *nourriture* ne se dit plus en ce sens, et il ajoute : c'est peut-être une perte pour notre langue. Nous allons entendre ce célèbre commentateur manifester plus positivement encore le regret que lui causait la perte de ce mot.

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
Tout ce qu'il a reçu d'heureuse *nourriture*
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature.
CORNEILLE, *Heraclius*, act. IV, sc. 5.

« Ce terme mériterait d'être en usage; il est très-supérieur à *éducation* qui, étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers. »

VOLTAIRE, *remarques sur Corneille, au lieu cité.*

NOVEMBRE. *n. m.* (*no-van-bre*). Le neuvième mois de l'année, lorsqu'elle commençait en mars, et le onzième, depuis qu'elle commence en janvier. Le 22 de ce mois le soleil, quittant le signe du Scorpion, entre dans celui du Sagittaire. *Epit.* Triste, brumeux, froid, frileux.

Déja du haut des cieux le cruel Sagittaire
Avait tendu son arc et ravageait la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offraient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avait compté sa première journée.
DEFONTANES, *le Jour des Morts.*

Déja le froid *novembre* a flétri nos campagnes;
Zéphyr rase en sifflant la cime des montagnes;
La feuille desséchée, en proie aux aquilons,
Voltige au sein des airs en nombreux tourbillons,
Tout gémit, et mon œil, des scènes de l'automne
Contemple en soupirant la beauté monotone.
DUPUY-DES-ISLETS, *Mon retour à Paris.* Alm. des Muses (1789).

« Diane était la déité protectrice de ce mois. Ausone l'a caractérisé par des symboles qui conviennent à un prêtre d'Isis, parce qu'aux calendes de novembre on célébrait les fêtes de cette déesse. . . . . Chez les modernes, il est vêtu de couleur de feuille morte, et couronné d'une branche d'olivier; d'une main il s'appuie sur le signe du Sagittaire, soit à raison de la disposition des étoiles; soit à cause des pluies et des grêles que le ciel darde, pour ainsi dire, sur la terre, soit plutôt à raison de la chasse, dernier amusement de la saison, comme l'enfant qui bat le chanvre en marque les dernières occupations; de l'autre main il tient une corne d'abondance d'où sortent diverses racines, dernier présent que nous fait la terre. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

NOYAU. *n. m.* (*noa-io*). Au propre comme au figuré, ce mot n'est que du style familier.

NOYER. *n. m.* (*noa-ié* devant une consonne). L'arbre qui porte les noix.

NUAGE. *n. m.* (*nu-a-ge*). Amas de vapeurs élevées en l'air, et qui se résolvent ordinairement en pluie. *Syn.* Nue, nuée. *Epit.* épais, obscur, ténébreux, lugubre, pluvieux, orageux, brûlant, flottant, mouvant, errant, fugitif, léger, passager, vaste, immense, humide, sombre, inconstant, vagabond, argenté, élargi, entassé, déchiré, brillant, étincelant, entr'ouvert, dissipé. Un nuage d'or (Béranger). Rosset appèle les *nuages*, enfants de l'Océan et pères des orages.

Jupiter fait briller dans l'éclat d'un ciel pur,
Un *nuage* éclatant d'or, de pourpre et d'azur.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Périph. Vapeur épaisse, l'or d'un nuage, l'azur d'un nuage; le flanc, le sein d'un nuage, le voile d'un nuage.

D'un nuage argenté l'immobile blancheur.
DEFONTANES.

L'olympe lui sourit : partout à son passage
Monte et se courbe en dais *l'argent pur d'un nuage.*
BAOUR-LORMIAN.

L'or d'un nuage enveloppait l'autel,
Quand descendit l'ange du sacrifice.
MILLEVOYE.

Sur *les flancs du nuage*
En longs sillons de feu serpentent les éclairs.
LÉONARD.

Le *nuage* élargi les couvre de ses flancs.
SAINT-LAMBERT, poème des *Saisons*, ch. II.

Quand le soleil veut montrer sa splendeur,
Emprunte-t il *le voile d'un nuage?*
IMBERT.

Dans *le sein d'un nuage* assemblant les tempêtes.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Vois-tu l'arc éclatant dont les vives couleurs
S'impriment sur *le front de cet obscur nuage?*
Il semble ranimer la verdure et les fleurs,
Et descendre au vallon qu'a respecté l'orage.
LÉONARD.

Des *nuages* d'argent, d'asur et d'amarante,
Ornements passagers de la robe des cieux,
Se suivent doucement dans leur forme changeante,
Comme un songe riant qui se peint sous nos yeux.
Le même.

. . . . Ces *nuages*
Qui, frappés du soleil et poussés par les vents,
Agitaient les couleurs de leurs prismes mouvants,
Et fuyaient à ses yeux sur leurs ailes légeres.
CHÊNEDOLLÉ.

Un *nuage* pesant, précurseur des tempêtes.
SORIN.

On voit à l'horison, de deux points opposés,
Des *nuages* monter dans les airs embrasés :
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
SAINT-LAMBERT, poëme des *Saisons*, ch. II.

La sombre humidité sort du fond des marais,
Assemble les vapeurs et les brouillards epais,
Étend sur la campagne un immense *nuage*,
Et voile du soleil la consolante image.
CASTEL, *les Plantes*, ch. 3.

. . . . Je préfère
Ces *nuages* légers, l'un sur l'autre entasses
Et sur l'aile des vents mollement balancés.
L'imagination leur prête mille formes;
Tantôt c'est un géant qui de ses bras enormes
Couvre le vaste olympe; et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu.
Là, je vois des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues;
Plus loin mille guerriers, se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
MICHAUD, *le Printemps d'un proscrit*, ch. III.

Nuage se dit figurément, même dans le style le plus élevé, de tout ce qui obscurcit l'air et empêche de voir distinctement. Un nuage de poussière, de fumée, d'encens, etc. Par comparaison on dit un nuage de traits, de javelots, un nuage d'oiseaux, d'insectes, etc. *Avoir un nuage devant les yeux, avoir les yeux couverts d'un nuage.* Acad.

Des nuages d'encens dans les airs sont perdus.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. I.

Déja *de traits* en l'air s'élevait *un nuage.*
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. VI.

Plus pressés que la neige au retour des hivers,
Des nuages de traits ont obscurci les airs.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

De corbeaux croassant *un ténébreux nuage*,
Pressent leur vol tardif vers le prochain bocage.
MALFILATRE, *Fragments des Géorgiques.*

Quel sourd bourdonnement vient frapper mes oreilles?
D'une ruche s'élève *un nuage d'abeilles.*
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. V.

Peuple l'air et les eaux, fais sur les marécages
De moucherons légers voler mil'es *nuages.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

D'un *nuage* confus ses yeux étaient troublés.
Héro et Léandre, ch. III.

Vieus, je vais dissiper les *nuages* obscurs
Dont sur tes yeux mortels la vapeur répandue
Cache ce grand spectacle à ta debile vue.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Nuage signifie encore figurément cet air soucieux, mélancolique qui se peint sur le visage des personnes que le chagrin attriste.

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce *nuage?*
RACINE, *Britannicus.*

Ce front que la tristesse entourait d'un *nuage*
S'éclaircit par degrés dans des pensers plus doux.
SAINT-VICTOR.

Quelle sécurité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans *nuage.*
FLORIAN, *Ruth*, eglogue.

Horace a dit : *Deme supercilio* nubem (dissipez le *nuage* qui couvre votre front). Epître XVIII, liv. 1, vers 94. « Les Grecs et les Latins ont appelé *nuage* ces rides qui paraissent sur le front, au-dessus des sourcils, quand quelque chose nous déplaît ou nous afflige. Car, comme les nuages obscurcissent le ciel, de même ces rides obscurcissent le front et le rendent triste.... »

DACIER, *remarque sur le passage cité.*

Nuage se dit, même au moral, des doutes, des incertitudes, des ignorances de l'esprit ;

des soupçons qui s'élèvent sur la conduite, la réputation, sur l'amitié de quelqu'un, eu un mot de l'obscurité répandue sur quelque chose.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un *nuage* épais toujours embarrassées.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer.
La vérité perce enfin le *nuage*,
Tout est de glace à vous justifier.
VOLTAIRE.

Vénus croyait. . . . .
Qu'une fois mis en humeur de conter
. . . .
Il pourrait bien, moins discret et moins sage,
De l'avenir entr'ouvrir le *nuage*.
MALFILATRE.

V. NUE.

NUAGEUX, EUSE. *adj.* (*nu-a-jeu* devant une consonne, *nu-a-jeu-ze*). Couvert de nuages. Un ciel nuageux. *Syn.* Nébuleux.

De Leucate bientôt les sommets *nuageux*,
Et du port d'Apollon les écueils orageux,
Chers malgré leurs dangers, de loin nous apparaissent.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

NUBILE. *adj.* des deux genres. Qui a atteint l'âge de se marier, *fille nubile*. On appèle l'*âge nubile*, l'âge ou les filles commencent d'être en état de se marier. Ce mot est familier, et dans le style noble les poètes doivent avoir recours à une périphrase pour rendre l'idée qu'il présente; c'est ainsi que Delille a dit :

Espoir d'un si beau trône, une jeune princesse
A passé la saison de la virginité,
Et le temps pour l'hymen a mûri sa beauté.
Trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

NUDITÉ. *n. f.* L'état d'une personne nue. *Epit.* Indécente, voluptueuse, pudique, chaste, innocente –, voilée.

L'onde tiède et limpide invite à s'y plonger.
Il cède, et, détachant son vêtement léger,
Dévoile d'un beau corps la *nudité* touchante.
DESAINTANGE.

Il se dit au figuré des arbres, des rochers dépouillés de leurs feuilles, de leur verdure; il se dit même des êtres moraux : *le crime dans toute sa nudité*. *Epit.* Triste, affreuse, stérile, aride –.

Un vêtement d'hiver est jeté sur les plaines,
Et cache des forêts la triste *nudité*.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. IV.

Là, j'ai vu chaque jour des mains laborieuses
Apporter des vallons les terres limoneuses,
Des arides rochers couvrir la *nudité*.
ROSSET, poëme de *l'Agriculture*, ch. II.

NUE. *n. f. Syn.* Nuée, nuage, vapeur épaisse. *Epit.* Légère, épaisse, élevée, orageuse, enflammée, entr'ouverte, dissipée.

Périph. Le flanc, le sein de la nue, les vapeurs d'une nue, le vague des nues.

La *nue* aux larges flancs s'étend au loin sur l'onde.
MILLEVOYE.

Comme en un ciel brûlant deux effroyables *nues*,
Qui portent le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents :
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

On dirait une *nue* orageuse, enflammée,
Qui roule avec la foudre en son sein renfermée.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

Dans *le vague des nues*
Elle apperçoit deux cygnes éclatants.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. II.

Là, je vois des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous *des voûtes de nues.*
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. III.

Nuée se dit bien figurément pour multitude, mais *nue* ne se dit pas, et on en trouvera la raison dans la différence qu'il y a entre les synonymes *nue, nuée, nuage.* Suivant Beauzée, il semble que *nue* marque plus particulièrement les vapeurs les plus élevées; que *nuée* désigne mieux une grande quantité de vapeurs étendues dans l'air et promettant l'orage; et que *nuage* soit plus propre à caractériser un amas de vapeurs fort condensées. L'idée de *nue* fait penser à l'élévation; celle de *nuée* à la quantité et à l'orage; celle de *nuage* à l'obscurité. Ces idées accessoires, ajoute ce célèbre grammairien, deviennent presque principales au figuré. On dit, élever quelqu'un jusqu'aux *nues*, tomber des *nues*, se perdre dans les *nues*. Dans toutes ces phrases l'idée d'élévation domine. On dit figurément qu'une *nuée* se forme, et ne tardera pas à éclater. On dit aussi une *nuée* d'hommes, d'oiseaux, d'animaux. Dans ces phrases on voit dominer l'idée de la quantité, ou de quelque chose de sinistre. Enfin, on dit figurément un *nuage* de poussière, avoir un *nuage* devant les yeux, avoir des *nuages* dans l'esprit, et l'idée d'obscurité est principalement envisagée dans ces phrases.

NUÉE. *n. f.* (*nu-ée*). *Nuée* a la même signification que *nue* : une épaisse *nuée*, ou une *nue* épaisse; le soleil perce la *nue* ou la *nuée*. Cependant il est des occasions où l'une de ces expressions doit être préférée à

l'autre, surtout au figuré. *V.* NUE, ci-dessus.

Tel l'encens d'Yémen, dans un jour solennel,
Touche à peine le feu qui brûle sur l'autel,
Qu'évaporé soudain par la chaleur puissante,
Il monte vers les cieux en *nuée* odorente.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

On vit par le public un poète avoué (Aristophane)
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui, dans un chœur de *nuées* (ce comique personnifie les *Nuées* dans la pièce à laquelle il a donné ce nom; il les fait descendre du ciel à la prière de Socrate, et les représente formant un chœur)
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Nuée se dit figurément d'une multitude de personnes, d'oiseaux ou d'animaux qui vont par troupes : *une nuée d'ennemis*, *de barbares*, *une nuée de corbeaux*, etc. On dit aussi, surtout en vers, *une nuée de traits.*

NUIT. *n. f.* (nui devant une consonne). L'espace de temps où le soleil est sous notre horizon. *Syn.* Obscurité, ombre, ténèbres. *Epit.* Délicieuse, douce, charmante, paisible, tranquille, fraîche, humide, profonde, silencieuse, épaisse, lugubre, sombre, solitaire, ténébreuse, obscure, étoilée, rayonnante d'étoiles, soudaine, douteuse, tombante. *Périph.* Le calme, le silence de la nuit; l'ombre, les ombres, l'horreur de la nuit; de la nuit les sombres, les humides, les funèbres vapeurs; le crêpe, le voile des nuits; la fraîcheur de la nuit; l'astre de la nuit.

L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans *le calme des nuits :*
La nuit s'envole, et je gémis encore.
PARNY.

O *nuit* silencieuse!
Prête *ton ombre* amie à sa course pieuse.
MICHAUD.

Et jamais le soleil, en ce séjour d'horreur,
D'une douteuse nuit n'éclaira *la pâleur.*
DENNE-BARON.

C'était pendant *l'horreur d'une profonde nuit.*
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Les éclairs menaçants qui déchirent la nue,
Me montrent *les horreurs d'une profonde nuit.*
MICHAUD.

Le jour baisse, et la *nuit*, d'un long crêpe voilée,
A déroulé les plis de sa robe étoilée.
DESAINTANGE.

Le *nuit*, déployant ses voiles,
D'un crêpe semé d'étoiles
Enveloppa l'univers.
CHAULIEU.

Le jour tombe, et la *nuit*, de son trône d'ébène,
Jète *son crêpe* obscur sur les monts, sur les flots.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Mais la *nuit* à son tour vient déployer *ses voiles*,
Et sur l'azur tremblant sème l'or des étoiles.
THOMAS.

La *nuit* d'un voile obscur couvrait encor les airs,
Et la seule Diane éclairait l'univers.
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Céphale.*

On dit, dans la langue poétique, *les ombres*, *le crêpe*, *les voiles de la nuit*, *couvrent*, *enveloppent la terre*, *l'univers*, pour exprimer qu'il fait nuit.

Sur nous la *nuit* étend *ses ailes* ténébreuses.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Déjà la *nuit*, quittant des cieux la vaste plaine,
Dans les flots azurés plongeait son char d'ébène.
MOLLEVAUT.

.... La *nuit*, laissant flotter ses voiles,
Abandonne aux zéphyrs son char semé d'étoiles.
BAOUR-LORMIAN.

Des crimes cependant complice aveugle et sombre,
La *nuit* vient : Scylla veille, et s'enhardit dans l'ombre.
A l'heure taciturne où le dieu du repos
Épanche les doux sucs de ses premiers pavots.....
DESAINTANGE.

Gresset a dit *les sombres heures* pour les heures de la nuit, la nuit :

Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant *les sombres heures*,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris.

Pour dire qu'*il y a deux nuits*, *trois nuits*, que *deux nuits*, *trois nuits*, etc., *se sont écoulées*, qui sont des expressions familières, les poëtes se servent, dans le style noble, de diverses périphrases.

Déja *trois fois la nocturne courrière*
Avait rempli sa paisible carrière;
Au front des cieux le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'Amour, de ses chaînes discrètes,
Avait uni ces fidèles amants.
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Quand la nuit a cinq fois tendu ses voiles sombres,
Quand le soleil cinq fois a dissipé les ombres.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Quand l'aurore onze fois eut chassé les étoiles,
Et forcé la nuit sombre à replier ses voiles.
DESAINTANGE.

Dans la langue poétique, on appèle la lune *le flambeau de la nuit*, *l'astre de la nuit*, *des nuits la courrière inégale.*

. . . *Du flambeau des nuits* la lumière incertaine
Brillait en tremblant sur les mers.
DEFONTANES.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne et pâlit à nos yeux.
DE BERNIS.

Les étoiles sont appelées *les flambeaux de la nuit :* la douce clarté des flambeaux de la nuit.

Hélas! ces purs *flambeaux* dont les *nuits* s'embellissent,
Ces corps démesurés avec lenteur vieillissent.
DEFONTANES.

Et la nuit ténébreuse, et ces *flambeaux* nocturnes
Qui déja commençaient leurs courses taciturnes.
DELILLE.

Aussitôt que la *nuit* obscure
Aura bruni l'azur des cieux.
BAOUR-LORMIAN.

Astre inégal des nuits, quelle douce clarté
S'échappe par les airs de ton disque argenté!
Même lorsque la *nuit*, en déployant ses voiles,
Fait dans un sombre azur scintiller les étoiles,
Que sur ce fond obscur l'œil est encor charmé
De tous ces points brillants dont le ciel est semé.
LEMIÈRE, poëme de la *Peinture*, ch. II.

La *nuit* règne, et partout le sommeil sur la terre
Verse aux corps fatigués sa fraîcheur salutaire.
Les flots étaient calmés, les bois silencieux :
C'était l'heure où, roulant dans la sphère des cieux,
Les astres ont fourni la moitié de leurs courses;
Où dans les creux vallons, près des limpides sources,
Les brutes, les oiseaux peints de mille couleurs,
Oubliaient leurs travaux, endormaient leurs douleurs,
Et, tranquilles, goûtaient dans une paix profonde
Les charmes du sommeil réparateur du monde.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

La *nuit* avait rempli la moitié de son cours;
Sur le monde assoupi régnait un calme immense;
Les étoiles roulaient dans un profond silence;
L'aquilon se taisait dans les bois, sur les mers;
Les habitants des eaux, les monstres des déserts,
Des oiseaux emaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormaient leurs douleurs, et suspendaient leurs maux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

V. MINUIT.

La *nuit* disparaissait en repliant ses voiles,
Et le feu mourant des étoiles
Allait s'éteindre aux rayons d'un beau jour.
Mad. DES ROCHES.

La *nuit* en d'autres lieux portait ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VI.

Mais déja de Vénus l'étoile matinale
Rayonnait sur les bois de l'Ida nébuleux,
Et la *nuit* moins obscure a vu pâlir ses feux.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. II.

Travailler de nuit est une expression familière que Delille a rendue d'une manière aussi heureuse que poétique.

. . . . Rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, *ajoutant la nuit à ses travaux*,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux.....
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Les mythologues ont fait de la *Nuit* une divinité déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre, et selon d'autres fille du Chaos. « Elle épousa l'Achéron, fleuve des enfers, dont elle eut les Furies et plusieurs autres enfants. De l'Érèbe elle eut l'Éther et le Jour, mais elle avait engendré seule, et sans le commerce d'aucune divinité, l'odieux Destin, la Mort, le Sommeil, la troupe des Songes, Momus, la Misère, les Hespérides, gardiennes des pommes d'or, les impitoyables Parques, la terrible Némésis, la Fraude, la Concupiscence, la triste Vieillesse et la Discorde opiniâtre. . . . .

Chez les Grecs et chez les Romains on immolait à la Nuit, des brebis noires, et c'est un pareil sacrifice qu'Énée lui offrit avant d'entrer aux enfers. On lui sacrifiait aussi un coq, parce que les cris perçants de cet oiseau troublent son silence. Le hibou, qui ne chérit que les ténèbres, lui était également consacré. . . . .

Dans les monuments antiques, on la voit tantôt tenant au-dessus de sa tête une draperie volante, parsemée d'étoiles, ou avec une draperie bleue et un flambeau renversé; tantôt figurée par une femme nue, avec de longues ailes de chauve-souris et un flambeau à la main. Les poëtes la représentent particulièrement couronnée de pavots et enveloppée d'un grand manteau noir étoilé. Quelquefois ils lui donnent des ailes, ou ils la dépeignent se promenant sur un char traîné par deux chevaux noirs, ou par deux hiboux, et tenant sur sa tête un grand voile parsemé d'étoiles. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

La fille du Chaos plane dans cette enceinte,
La *Nuit* qui suit partout le Mystère et la Crainte,
Qui des sombres complots dérobe les détours,
Qui sans témoins laisse le vice,
Et l'innocence sans secours.
Cent fois le ciel voulut la punir pour toujours
Des crimes dont elle est complice,
Mais il a jusqu'ici suspendu sa justice
A la requête des Amours.
DEMOUSTIER, *Lettre LXI sur la Mythologie.*

Les poètes disent bien la *nuit éternelle*, *l'éternelle nuit* pour la mort, la tombe; *la nuit du trépas* pour le trépas; *la nuit du tombeau*, *du cercueil* pour le tombeau; *la nuit de l'éternité* pour l'éternité.

Hôtes inanimés de *la nuit éternelle*,
Les morts s'informent-ils si vous êtes fidèle?
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Et nous, lorsque son fils descend dans *la nuit sombre*,
D'inutiles honneurs nous entourons son ombre.
Le même, liv. XI.

Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfants de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans *la nuit du trépas*.
VOLTAIRE.

Ou si dans *la nuit du tombeau*
La voix du dieu vivant a ranimé ta cendre.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 6.

. . . . Un fléau, précurseur du trépas,
Vers *la nuit du cercueil* précipite tes pas.
THÉVENEAU, *la Construction des Hôpitaux*.

Les poètes disent aussi *la nuit du chaos*, *la nuit du néant* par périphrase; pour le chaos, le néant; *la nuit infernale* pour l'enfer; *la nuit du Tartare* pour le Tartare.

Déja je vois autour de ce globe englouti
Régner l'immensité des eaux universelles,
Et de l'antique *nuit* (du chaos) les ombres éternelles.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Où me cacher? fuyons dans *la nuit infernale*.
Mais, que dis-je? mon père y tient l'urne fatale:
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 6.

. . . . . . Que sa main moins barbare
Ne m'a-t-elle englouti dans *la nuit du Tartare*.
LEGOUVÉ.

Ce mot est beau dans le style noble, au figuré, et dans le sens d'obscurité, ténèbres, mystère, secret, voile, ignorance.

Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace;
Une profonde *nuit* enveloppe sa race?
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 4.

Épaississons la *nuit* qui voile sa naissance.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. IV, sc. 1.

De la *nuit* du silence un secret peut sortir.
Le même, *Mérope*.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une *nuit* profonde.
Le même, *Sémiramis*, act. I, sc. 3.

D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'hui percer la *nuit* profonde.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. IV, sc. 5.

Aurait-il (dieu) imprimé sur le front des étoiles
Ce que *la nuit des temps* renferme dans ses voiles?
LA FONTAINE, liv. II, fable 13.

C'est en ce sens qu'on dit *percer la nuit des temps*, *de la nuit des temps percer l'obscurité*, pour dire pénétrer dans l'avenir.

Le bonheur nous séduit; le malheur nous accable,
Mais nul ne peut percer *la nuit de l'avenir*.
LA HARPE.

Le flambeau des voyages,
Tel qu'un astre éclatant, perça *la nuit des âges*.
MILLEVOYE, *le Voyageur*.

Dans cette *nuit d'erreur* où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
VOLTAIRE, *Discours sur la Loi naturelle*.

De *la nuit des erreurs* sortons avec courage.
CHAUSSARD.

NUPTIAL, ALE. *adj.* (*nup-ci-al*, *nup-ci-a-le*). Qui concerne la cérémonie des noces, qui appartient au mariage.

. . . On la revêtit des habits *nuptiaux*.
LA FONTAINE.

La nature a repris, au mois de ses amours,
Sa robe *nuptiale* et ses plus frais atours.
BÉRANGER.

Le soleil, mon aïeul, favorisant mon père,
Pour présent *nuptial* en fit don à ma mère.
LONGEPIERRE, *Médée*, act. III, sc. 4.

Ah! du moins que jamais cette Aure, ma rivale,
Ne souille après ma mort ma couche *nuptiale*.
DESAINTANGE.

NYCTIMÈNE. *n. pr. f.* Changée en hibou, *V.* HIBOU.

NYMPHES. *n. f.* Divinités subalternes qu'on représentait sous la figure de jeunes filles. Ces déesses ont des noms différents selon la différence de leurs emplois. Les *Néréides* sont les nymphes de la mer; les *Naïades*, les nymphes des fleuves, des rivières, des fontaines; les *Oréades*, celles des montagnes; les *Dryades* et les *Hamadryades*, celles des bois, des forêts; les *Napées*, celles des prairies et des vallées. Les épithètes varient selon la diversité de ces emplois. *Epit.* Marines, humides, ondoyante, fugitives, vagabondes, champêtres, bocagères, timides, modestes, craintives, enjouées, folâtres, jeunes, légères, charmantes. *Périph.* Les filles de Nérée pour les Néréides.

Des nymphes la troupe folâtre
Danse et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verts.
LEBRUN.

Le jeune *essaim des nymphes* d'alentour.
MALFILATRE.

Nymphes, qui présidez aux sources, aux ruisseaux,
Venez donc nous prêter le secours de vos eaux.
CASTEL.

Venez, secourez-nous, sortez de vos roseaux;
O *nymphes* dont la Fable a peuplé nos ruisseaux!
Sans vous rien ne fleurit : désaltérez nos plantes,
Quand l'été courbera leurs têtes languissantes.
Vous paraissez, la terre étend ses verts tapis;
Le laboureur content voit s'enfler les épis;
L'arbre croît, tout s'anime; et sur votre rivage
Le pasteur vient chercher l'herbe molle et l'ombrage.
DEFONTANES, *le Verger*.

Là, d'une source vive entre les fleurs errante,
Bondit à pas légers la *nymphe* transparente.
LEBRUN.

Là, gémit à l'écart une *nymphe* craintive,
Qui condamnée aux pleurs par son destin,
Sur un sable d'argent épand une eau plaintive
Que la terre engloutit soudain.
LEGRAND D'AUSSY, *Épître à une épouse*.

V. FONTAINE.

A ces rustiques bains se plaisaient autrefois
Et la chaste Diane et les *nymphes* des bois.
DELILLE.

Des bosquets d'alentour se hâtent de sortir
Cent *nymphes* à l'œil noir, au modeste sourire,
Troupe aimable qui ne respire
Que la tendresse et le plaisir :
Une écharpe d'azur ceint leur taille élégante;
La rose embaume leurs cheveux,
Et dans les plis d'une robe flottante
La violette et l'amaranthe
S'entrelacent en légers nœuds.
GÉRAUD, *les Sylphes*.

Les poètes appèlent quelquefois les Muses, *les nymphes du Permesse, du Parnasse, les nymphes d'Hélicon;* Lebrun a dit *les chastes nymphes de Mémoire.*

On appèle quelquefois en poésie *nymphe*, une jeune fille ou femme belle et bien faite; et l'on dit d'une jeune personne qui a une taille élégante et légère, *qu'elle a une taille de nymphe.*

On se sert encore de ce mot par dénigrement et par ironie, en parlant des femmes galantes, des filles publiques.

La même nef légère et vagabonde
Portait aussi deux *nymphes*, trois dragons.
GRESSET, *Ververt*.

NYMPHE, en histoire naturelle, se dit du premier degré de métamorphose dans la transformation des insectes. Le ver devient nymphe, chrysalide et papillon.

. . . La *nymphe* transformée
En chrysalide inanimée
Que voilent de sombres couleurs,
Prépare ses brillantes ailes
Et ce front paré d'étincelles
Qu'adore la reine des fleurs.
LEBRUN, *Ode XXII*, liv. 5.

O

O. *n. m.* La quinzième lettre de l'alphabet, et la quatrième des voyelles.

La bouche s'arrondit lorsque l'o doit éclore.
PIIS, *Harmonie imitative*.

Oi se prononce *oa* : l*oi* (l*oa*), f*oi* (f*oa*), Franç*ois* (s. Franç*oa*), Suéd*ois* (Suéd*oa*), r*oi*dir (r*oa*dir), etc.; *oy* se prononce *oai* : v*oy*elle (v*oai*elle), j*oy*au (j*oai*au), l*oy*al (l*oai*al), m*oy*en (m*oai*en), etc.; lorsque *oi* donne le son de l'*è* ouvert comme dans f*oi*ble, angl*ois*, je lis*ois*, je lir*ois*, il vaut mieux l'écrire par *ai :* f*ai*ble (fèble), Angl*ais* (Anglè), etc.; c'est l'orthographe constamment suivie dans ce dictionnaire.

Cette voyelle est nulle dans *faon, paon, Laon*, qu'on prononce *fan, pan, Lan.*

Les terminaisons en o riment ensemble, suffisamment, sans égard à la lettre d'appui, ainsi *ho!* ou *oh!* domino, imbroglio, écho, zéro, nou seulement pourrout s'unir à la rime, mais ils se joindront encore à vertigo, piano, héro, Io, Clio, Ino, Érato, etc.

O rime même avec *au, eau* qui présentent le même son :

D'un pied léger on franchit le cot*eau*,
Et ces chansons vont reveiller l'écho
Qui reposait dans la caverne sombre.
PARNY, *la Journée champêtre*.

Vos accents d'un Chaulieu nouv*eau*
Me font soupçonner la soutane;
Non que par humeur je condamne
Votre modeste incognito.
DESAINTANGE, *Vers à M. l'abbé V****

Par la même raison *ot* rimera avec *aut* et *aud, os* et *ots* avec *auts, auds, aux.*

OBÉLISQUE. *n. m.* (*o-bé-lis-ke*). « Les obélisques sont ordinairement des colonnes carrées, finissant en pointe, d'une seule pierre, ou de plusieurs, enrichies de quelques inscriptions sur les faces, pour éterniser la mémoire de quelque grand évènement. La différence entre la pyramide et l'obélisque, est que l'obélisque a sa base beaucoup plus petite. . . . .

L'invention des obélisques vient des premiers rois d'Égypte qui les chargeaient de caractères hiéroglyphiques. »

Manuel Lexique.

Syn. Pyramide. *Epit.* Pointu, carré, droit, élevé, rétréci, diminué, long, alongé, mémorable.

Dans cè majestueux et long enfoncement,
J'ordonne un *obélisque*, auguste monument,

Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie :
A nos braves marins, moursnts pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos
yeux.
DELILLE, poème des *Jardins*.

OBIER ou AUBIER. *n. m.* (o-*bié* devant une consonne). Arbrisseau qui a beaucoup de ressemblance avec le cornouiller, mais qui porte son fruit en grappes, et dont le bois est fort dur. Sa fleur est blanche et ramassée en boule, ce qui fait qu'on la nomme communément *boule de neige*.

Ici l'*obier*, en prolongeant
De ses rameaux le jet superbe,
Balance ses boules d'argent.
DUAULT.

OBJET. *n. m.* (*ob-jè* devant une consonne). Ce qui s'offre à la vue. — Matière, sujet, motif, cause. — But, fin qu'on se propose, terme. *Epit.* Sensible, frappant, agréable, gracieux, aimable, ravissant, charmant, dégoûtant, révoltant, effrayant, horrible, affreux, épouvantable, funeste, odieux, terrible, sombre, funèbre, lugubre, triste, trompeur. — Bel -, louable, noble, secret, apparent, coupable, illicite, bas, vil, honteux, légitime, sincère, déterminé, vague.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux *objet* fait un *objet* aimable.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose;
Mais il est des *objets* que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Le même, *même chant*.

Ciel! quel *objet* pour leurs yeux affligés!
Du noble Arthur c'est le char funéraire.
PARNY.

Il se dit de tout ce qui est considéré comme la cause, le sujet, le motif d'un sentiment, d'une passion. *Epit.* Heureux, précieux, divin, aimable, tendre -, infortuné, triste -, funeste, vif -, fidèle, innocent, coupable, perfide, odieux, formidable, exécrable.

Ma fille, tendre *objet* de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes
veines!
VOLTAIRE, *Zaïre*.

Amis zélés de l'homme et muets de tristesse,
Ils quittent pour les cieux, l'*objet* de leur tendresse.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. X.

Dans le style poétique les amants appèlent leurs maîtresses *l'objet de leur amour*, *de leurs feux*, *de leur flamme*, *l'objet de leurs vœux*, *de leurs désirs*, *de leurs soupirs*, *de leurs soins*; ou simplement : *divin objet*, *charmant objet*. Et les poètes qui attribuent aux animaux et même aux choses inanimées les sentiments qui ne conviennent qu'à l'homme, emploient sans difficulté les mêmes expressions en parlant des animaux.

Viens, chef de Témora, descends sur le rivage;
Ose me disputer *l'objet de mon amour*.
BAOUR-LORMIAN, *poésies d'Ossian*, Darthula.

Que deviendrais-je, hélas! si le sort rigoureux
Me privait pour jamais de *l'objet de mes vœux!..*
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux *l'objet de ses amours*.
Le même, *même poème*.

Déployant mollement son plumage amoureux,
De quel air caressant à *l'objet de ses feux*
Il (le cygne) tend son cou d'albâtre et s'enlace autour d'elle!
DELILLE.

Le superbe étalon. . . . .
Tantôt d'un pied léger à peine affleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents *les objets de ses feux*.
Le même, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Plein de l'aimable *objet* qu'il fuit et qu'il adore.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

. . . .
. . . . On court se rendre
Sous un chêne connu des bergers d'alentour;
Là, pour danser, chacun vient prendre
L'*objet* qui captive son cœur.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

Aimable Irène! *objet* si plein de charmes!
Victime, hélas! de tes feux trop constants!
Fille trop tendre! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. III.

Et celui qui perdra votre divin *objet*,
Demeurera du moins votre premier sujet.
CORNEILLE, *Rodogune*, act. III, sc. 4.

« *Votre divin objet* ne peut signifier *votre divine personne*; une femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un; et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois *l'objet aimé*; mais une femme n'est point son propre objet. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille*, *au lieu cité*.

OCCIDENT. *n. m.* (ok-ci-dan devant une consonne). Un des quatre points cardinaux, celui qui est du côté où le soleil se couche. *Syn.* Ouest, couchant, ponant; couchant est plus du style familier qu'occident, et ponant n'est guère usité. *Epit.* Si-

lencieux, vermeil, azuré, sombre -. *Périph.* Les bornes du jour, les rives du couchant, la rive occidentale, les bornes du couchant, les bords de l'occident; les rives, les climats où meurt le jour.

Tandis que de l'aurore au *couchant* élancée,
La foudre, etc. . . . .
GILBERT.

Des rives du couchant aux portes de l'aurore.
VOLTAIRE.

Tel que brille l'éclair qui touche au même instant
Des portes de l'aurore *aux bornes du couchant.*
L. RACINE, poëme de *la Grâce*, ch. III.

A peine de la nuit le char silencieux
Vers le sombre *occident* touche aux bornes des cieux.
ESMÉNARD.

... *Les bords où le jour va se coucher dans l'onde.*
DESAINTANGE.

Quand le jour s'est plongé dans *l'onde occidentale.*
BAOUR-LORMIAN.

Les plaines où Vesper se retire en silence.
DENNE-BARON.

Pour dire de l'orient jusqu'à l'occident, du levant au couchant, Madame Deshoulières emploie deux périphrases nombreuses et poétiques :

Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

De l'aurore au couchant, de la cime des monts
Que dore le soleil de ses premiers rayons,
De l'Inde qui gémit sous un joug despotique,
Jusqu'aux bords opposés de la mer Atlantique,
Où de l'astre du jour brillent les derniers feux.
Trad. de *l'Hymne de Tompson*, Almanach des Muses (1787).

« Ripa peint l'*Occident* en vieillard, vêtu d'une robe de couleur brune, et portant une ceinture bleue où sont les signes des Gémeaux, de la Balance et du Verseau. Une étoile, Hespérus, brille sur sa tête; et une bandelette lui serre la bouche, emblême du silence dont il ramène l'empire. De la droite il semble indiquer la partie du ciel où le soleil se couche, et de la gauche il tient des pavots. Des chauve-souris voltigent autour de lui; l'ombre de la figure paraît s'alonger, et l'air s'obscurcir. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

OCCITANIE. *n. pr. f. Syn.* Languedoc. Cet ancien nom du Languedoc est préféré par les poètes au nom moderne. *Epit.* Fertile, féconde, riche, délicieuse, riante.

O France, et toi surtout, fertile *Occitanie*,
Climat cher à mon cœur où la clarté des cieux
Pour la première fois vient briller à mes yeux!
De quels riants tableaux la nature parée,
A mes regards naissants dans ton sein s'est montrée!
Où jouiraient ailleurs tes habitants heureux
D'un printemps aussi doux, d'hivers moins rigoureux?
. . . .
. . . .
Là, Cérès, de ses dons enrichissant les plaines,
De tes nombreux colons récompense les peines;
Bacchus se plut toujours sous tes riants berceaux,
De l'ambre des raisins il dore les coteaux;
De son souffle fécond l'amant léger de Flore
Produit ces fruits divers qui s'empressent d'éclore;
Quand à peine tes champs rappèlent les bergers,
Déjà leur doux parfum embaume tes vergers.
Chaque saison t'en offre une source nouvelle;
Avec eux du printemps l'éclat se renouvelle;
L'été les voit mûrir sous des ombrages frais,
Et l'automne à l'hiver assure leurs bienfaits,
Tout d'un ciel favorable y ressent l'influence.
RICARD, *la Sphère*, poëme, ch. VIII.

OCÉAN. *n. m.* La grande mer qui environne toute la terre. *Syn.* La mer. *Epit.* Vaste -, antique -, large -, immense, humide, calme, calmé, paisible, tranquille, vague -, mutiné, révolté, irrité, soulevé, courroucé, soumis. *Périph.* Le sein de l'océan, les abîmes de l'océan, l'époux de Thétis, l'abîme des mers. *V.* MER.

Nous vîmes des tritons, brillants d'or et d'azur,
Fendre *de l'Océan le sein* tranquille et pur.
FAYOLLE.

Pour la troisième fois *du sein de l'Océan*
Sous une armure d'or le dieu du jour s'élance.
BAOUR-LORMIAN.

L'*Océan* révolté, de ses rives profondes,
Hors du lit qu'il creusa repoussera ses ondes.
DENNE-BARON.

L'*Océan* se soulève en ses froides prisons,
Et, des bruyants assauts de son onde écumante,
Bat du pôle ébranlé la coupole fumante.
CHÊNEDOLLÉ.

Cet *Océan de glace* ignoré du printemps
Qui, sur ses bords neigeux, voit les Scythes errants.
DENNE-BARON, trad. du *Début de la Pharsale.*

Voltaire, comme l'a remarqué M. Laveaux,

a donné, par extension, au lac de Genève le nom d'océan :

D'un tranquille *Océan* l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés.
Épître.

Les poètes disent figurément *l'océan des airs*, *un océan de feu*, *un océan de lumière*.

Ce flux et ce reflux de l'*océan des airs*.
LEBRUN, *la Nature*, ch. III.

Avec le grand Newton, admirant sa puissance,
Par un rapide essort jusqu'aux cieux je m'élance :
Là, mon œil voit nager dans l'*océan des airs*
Tous ces corps dont l'amas compose l'univers.
DELILLE, *Épître à M. Laurent.*

Dans *l'océan des airs* l'affreux orage gronde.
Le même, *les trois Règnes de la Nature*, ch. III.

Assailli des clartés dont brille l'hemisphère,
Il n'apperçoit d'abord qu'*un océan de feu.*
DORAT.

Tel un vaste incendie étendant ses ravages,
D'un océan de feu couvre les monts sauvages.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. II.

Du vaste *océan de lumière*
Sa main inonda la carrière
Des mondes flottants à son gré.
SABATIER, *l'Enthousiasme*, ode.

L'air est *an océan de mouvante lumière.*
GILBERT, *la mort d'Abel*, ch. VIII.

Soleil, ame du monde, *océan de lumière.*
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Nos poètes ont dit *l'océan des âges* pour les révolutions des temps, l'antiquité, les siècles reculés.

Dieu, telle est ton essence. Oui *l'océan des âges*
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages.
THOMAS, *le Temps*, ode.

On a souvent comparé la vie ainsi que la scène du monde à une mer agitée. MM. Desaintange et Saint-Victor, en s'appropriant cette idée, se sont servis du mot *océan* comme synonyme de mer. Le premier a dit :

Peignez-vous un vaisseau qu'au milieu de l'orage
L'onde attaque au dehors, et la flamme au dedans.
Cette image est la vôtre, ô jeunes imprudents,
Qui, brûlants d'une flamme en passions féconde,
Errez sans gouvernail sur *l'océan du monde.*
Épître sur l'amour de la Gloire.

et le second :

Dans le cours passager d'une vaine existence,
Tu nous fais supporter, consolante Espérance,
Et les maux de la vie et l'horreur de la mort :
Sur ce vaste *océan*, sans rivage, sans port,
Où mugissent les vents, où règnent les tempêtes,
Ton signe protecteur brille-t-il sur nos têtes ;
Le ciel devient plus pur, la mer courbe ses flots,
La barque se relève, et, glissant sur les eaux,
Sans crainte livre aux vents ses voiles frémissantes.
L'Espérance, poëme.

Selon la mythologie l'*Océan*, dieu des eaux, était fils du ciel et de Vesta, il épousa Thétis sa sœur. Il était regardé comme le père des fleuves, des rivières et des fontaines.

« D'anciens monuments nous représentent l'Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, avec une pique à la main, et ayant près de lui un monstre marin. Ce vieillard tient une urne et verse de l'eau, symbole de la mer, des fleuves et des fontaines. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Ce bruit a pénétré dans ces grottes profondes
Où le vieil *Océan*, le souverain des ondes,
Garda, loin du tumulte, une éternelle paix.
Il sort. Des branches d'algue et des roseaux épais
Ombragent de son front la vieillesse éternelle ;
Une flamme azurée en son œil étincelle.
Il tenait, dans la main, ce sceptre redonté
Qui frappe quelquefois le globe epouvanté;
Mais un nuage sombre, impénétrable, immense
A tous les yeux mortels dérobait sa présence.
Il regarde : les flots tombent à son aspect ;
La mer devant son roi s'incline avec respect ;
Les vents impétueux retiennent leur haleine ;
Tout se tait, l'air, les cieux, les bords, l'humide plaine.
La nature, en silence, a dans le dieu des mers
Connu l'antique roi de l'antique univers.
THOMAS, *la Pétréide*, chant de la Hollande.

OCTOBRE. *n. m.* Le huitième mois de l'année quand elle commençait au mois de mars, et le dixième en commençant par janvier. C'est le 23 d'octobre que le soleil quitte le signe de la balance pour entrer dans celui du scorpion.

Lorsqu'abrégeant son cours, les rayons qu'il (le soleil) nous lance
Du sein du *Scorpion*, ont moins de violence,
Que vos bœufs, sous le joug, commençant leurs travaux,
Pressés de l'aiguillon, marchent à pas égaux.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

ODE. *n. f.* C'était chez les anciens une pièce de vers qui se chantait en accompagnant la voix de la lyre; dans la poésie française c'est un poème lyrique divisé par strophes composées de vers de même mesure et de même nombre. Les strophes sont donc égales entre elles, et la première fixe la mesure des autres.

C'est le génie, dit La Harpe, *Cours de littérature*, tom. XIII, pag. 115, qui inspire le poète lyrique. Une inspiration subite et instantanée le fait courir à sa lyre pour chanter un sujet qui frappe vivement sa pensée.

Le style de l'ode ne doit pas toujours prétendre au sublime ; il a besoin d'être tantôt

élevé, tantôt simple, mais toujours noble et soutenu. Le sublime des images, la hardiesse de l'expression appartiennent particulièrement à ce genre de poésie.

L'*ode* avec plus d'éclat, et non moins d'énergie (que l'élégie),
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière;
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
Elle peint les festins, les danses et les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris.

. . . .

Son style impétueux souvent marche au hasard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

Syn. Cantique, chanson, hymne, poème lyrique. *Épit.* Sublime, harmonieuse, nombreuse, et selon le caractère, ode sacrée, héroïque; *pindarique* où l'on cherche à atteindre le sublime de Pindare; *anacréontique* où l'on imite la délicatesse et le tendre des odes d'Anacréon; *bachique* où l'on célèbre Bacchus ou le vin.

« On distingue l'ode sacrée qui s'adresse à dieu, et que l'on nomme aussi *hymne* ou *cantique*; l'ode héroïque, consacrée à la gloire des héros; l'ode morale ou philosophique, où le poète chante les charmes de la vertu ou la laideur du vice; l'ode anacréontique qui célèbre les plaisirs.

Le caractère de l'ode, de quelque espèce qu'elle soit, ce qui la distingue de tous les autres poèmes, consiste dans le plus haut degré de pensée et de sentiment dont l'esprit et le cœur de l'homme soient capables. L'ode choisit ce qu'il y a de plus grand dans la religion, de plus surprenant dans les merveilles de la nature, de plus admirable dans les belles actions des héros, de plus aimable dans les vertus, de plus condamnable dans les vices, de plus vif dans les plaisirs de Bacchus, de plus tendre dans ceux de l'amour. Elle ne doit pas seulement plaire, étonner; elle doit ravir et transporter. »

Encyclopédie, extrait de l'article *Ode*, par le chevalier DE JAUCOURT.

Dans l'ode sacrée personne ne s'est élevé à la hauteur de J. B. Rousseau. Sublime d'idées, enthousiasme poétique, harmonie de style, noblesse d'expressions, il a tout réuni. C'est la source la plus riche où nous puissions puiser.

ODE

sur la misère des réprouvés et la félicité des Élus.

Peuples, élevez vos concerts,
Poussez des cris de joie et des chants de victoire;
Voici le roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.

La justice et la vérité
Servent de fondement à son trône terrible;
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorants
Font luire devant lui leur flamme étincelante,
Et ses ennemis expirants
Tombent de toutes parts sous la foudre brûlante.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sous ses voûtes brisées:
Les monts fondus à son aspect
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugements redoutés
La trompette céleste a porté le message,
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage:

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels, que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait règle les destinées:
C'est moi qui brise ces faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice:
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables;
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnaissance;
Et par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

J. B. ROUSSEAU.

L'ode de Boileau sur la prise de Namur est un des plus beaux exemples que l'on puisse citer de l'ode héroïque; mais la longueur de cette pièce, connue d'ailleurs de tout le monde, ne permet pas de la rapporter ici.

C'est encore J. B. Rousseau qui nous fournirait un modèle de l'ode philosophique

ou morale dans celle sur la raison adressée au marquis de la Fare; mais les bornes de cet ouvrage nous laissent le regret de ne pouvoir l'insérer dans ce dictionnaire.

Ode Anacréontique.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement,
Mon cœur est si faible et si tendre,
Que je croyais, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant et doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire.
J'ignorais qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain:
Qu'on est aveugle quand on aime!
Aux lis répandus sur son sein
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi dans les plus doux plaisirs
Je cédais à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvait de desirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Le cardinal DE BERNIS.

ODORANT, ANTE. *adj.* Qui répand une bonne odeur. La poésie en fait un usage plus fréquent que la prose. Il peut, en consultant l'oreille et l'analogie, se placer avant ou après le nom. *Syn.* Odoriférant, parfumé.

Son sein brille couvert de bouquets *odorants*.
BÉRANGER.

. . . Des bouquets l'*odorante* fraîcheur.
CAMPENON.

Le laurier, le jasmin, s'arrondissant en voûtes,
De leur ombre *odorante* embellissaient les routes.
CASTEL.

L'*odorante* ambroisie emplit des vases d'or.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. V.

Et ces fruits *odorants*
Mûris aux feux du jour dans les champs Malabares.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

Et la grange reçoit sous sa voûte pressée
Des vallons *odorants* la dépouille entassée.
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. III.

ODORIFÉRANT, ANTE. *adj.* Il signifie la même chose qu'*odorant*; il est d'un usage plus fréquent en prose qu'en vers, et les poètes préfèrent le second qui est moins long et moins traînant.

ODISSÉE. *n. f.* Poème dans lequel Homère a chanté les courses maritimes d'Ulysse à son retour de Troie. « L'Odyssée personnifiée est figurée sur le bas-relief appelé l'*Apothéose d'Homère*. Elle tient de la main un aplustre, instrument de navigation, tandis que la belliqueuse Iliade tient une épée. »
NOEL, *Dict. de la Fable*.

OEDIPE. *n. pr. m.* (*É-di-pe*). Fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste, fille de Créon. Laïus, à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par son fils qui épouserait sa propre mère, fit exposer l'enfant sur le mont Cythéron. Le serviteur qu'il chargea de cette commission lui perça les pieds et le suspendit à un arbre; mais un berger nommé Phorbas, étant accouru aux cris de l'enfant, le détacha et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils, et le nomma OEdipe, de l'enflure qui lui était restée aux pieds.

. . . . Un Thébain qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfaisant guida vers vous mes pas;
La pitié me saisit; je vous prends dans mes bras;
Je ranime dans vous la chaleur presque éteinte;
Vous vivez, et bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous présente au prince: admirez votre sort;
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort;
Et par ce coup adroit sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils, vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.
VOLTAIRE, *OEdipe*.

OEdipe devenu grand consulta l'oracle sur sa destinée, et reçut cette réponse: « OEdipe sera le meurtrier de son père et l'époux de sa mère, et mettra au jour une race détestable. » Frappé de cette horrible prédiction, dit M. Noël, et pour éviter de l'accomplir, il s'exila de Corinthe et prit la route de la Phocide, où, en étant venu aux mains avec Laïus qui lui disputait le passage, il tua son père sans le connaître.

Arrivé à Thèbes, OEdipe trouva la ville désolée par un monstre appelé le Sphinx. *V.* ce mot. Il proposait une énigme aux passants et les dévorait s'ils ne la devinaient pas. Il demandait ordinairement « quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi, et trois le soir? »

Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'était de ce prodige enfler la cruauté;
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissaient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais, comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre et la reine son lit.

De cent cruelles morts cette offre est *tôt* suivie.
J'arrive (c'est OEdipe qui parle); je l'apprends;
j'y hasarde ma vie :
Au pied d'un roc affreux, semé d'os blanchissants,
Je demande l'énigme, et j'en cherche le sens;
Et, ce qu'aucun mortel n'avait encor pu faire,
J'en découvre l'image et perce le mystère.
CORNEILLE.

OEdipe, s'étant donc offert pour expliquer l'énigme, répondit que cet animal était l'homme qui, dans son enfance, se traîne sur les pieds et sur les mains; dans l'âge viril, se soutient sur ses deux jambes; et, dans la vieillesse, s'appuie sur un bâton qui lui sert comme de troisième jambe.

Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussitôt sur lui tant de sang répandu,
Du roc se lance en bas et s'écrase lui-même :
La reine tint parole et j'eus le diadème.
CORNEILLE.

Vainqueur du sphinx, le fils et le meurtrier de Laïus épousa donc Jocaste, sa mère, qui lui donna deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène.

Les premiers temps de son règne furent heureux, mais bientôt de nouveaux fléaux vinrent fondre sur les malheureux Thébains.

Déja même les dieux nous semblaient plus faciles:
Le monstre, en expirant, laissait ces murs tranquilles;
Mais la stérilité, sur ce funeste bord,
Bientôt, avec la faim, nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de supplice en supplice;
La famine a cessé, mais non leur injustice;
Et la contagion, dépeuplant nos états,
Poursuit un faible reste échappé du trépas.
VOLTAIRE, *OEdipe*.

L'oracle consulté découvre le double crime de ce prince coupable, sans le savoir, de parricide et d'inceste. Jocaste s'étrangle de désespoir, OEdipe se crève les yeux, et banni par ses fils se réfugie auprès de Thésée, conduit par Antigone, et est englouti par un tremblement de terre.

Épit. Malheureux, misérable, innocent, coupable, criminel, parricide, incestueux. *Périph.* Le fils et l'époux de Jocaste, le fils de Laïus, le meurtrier de Laïus, le père d'Antigone.

Le nom de ce prince, qui découvrit le sens de l'énigme proposée par le Sphinx, est devenu commun pour signifier celui qui devine facilement les énigmes, les logogriphes, les charades, et généralement les propositions obscures, les questions difficiles à résoudre. « Il n'est bon, dans ce sens de devin, selon M. Féraud, que pour le style badin ou critique.

Sur cette règle, ami, le moindre *OEdipe*
Peut deviner la source et le principe
De ce succès qui, pour toi, parmi nous,
Accorde, unit et fixe tous les goûts.

Les travaux d'Hercule très-brillants dans la Fable et dans la poésie, mais tristes et ennuyeux dans les nouvelles explications de nos *OEdipes* modernes. » L'abbé de FONTENAI.

Dict. crit. de la Langue franç.

OEIL. *n. m. plur.* YEUX. (on prononce *euil* en mouillant *l*, *plur. ieu* devant une consonne, et *ieuz* devant une voyelle ou *h* muet). L'organe de la vue. Paupière, prunelle sont quelquefois synonymes d'œil. *Épit.* Bleu, noir, doux, tendre, amoureux, ardent, passionné, fripon, pétillant, vif, ardent, étincelant, brillant, bien fendu, lascif, lubrique, téméraire, armé d'éclairs, circonspect, timide, serein, sec, stoïque, attentif, rapide, observateur, philosophique, savant, soupçonneux, dévot, envieux, jaloux, chagrin, avide, audacieux, hardi, profane, fier, morne, triste, languissant, langoureux, mourant, creux, cave, larmoyant, humide, éteint, égaré, hagard, oblique, louche, clignotant, suppliant, rouge, sanglant. *Périph.* Le feu, l'éclair, la flamme de ses yeux; l'orbite de l'œil, l'azur des yeux, l'organe de la vue.

De ses yeux suppliants *le regard* vif et tendre.
DANNE-BARON.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 9.

Un azur lumineux brille dans ses *prunelles*.
BAOUR-LORMIAN.

Fils du printemps, Zéphyr folâtre,
Soulève l'or de ses cheveux;
Découvre-moi son sein d'albâtre
Et *l'humide azur de ses yeux*.
Le même.

Quelques larmes brillaient sous ses longues *paupières*.
Le même.

Je vois la céleste sphère
Et ses mondes radieux
Dans *l'émail de deux beaux yeux*.

. . . . Un cyclope terrible
Roulant un *œil* de sang dans une orbite horrible.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Que *l'œil* de l'envieux s'enfonce en son orbite.
LEMIÈRE, poëme de la *Peinture*.

ESTHER (à Assuérus).

Hélas! sans frissonner quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partent de vos *yeux* ?
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 7.

En parlant d'un coq Rosset a dit :

Son *œil* noir lance au loin de vives étincelles.
Poëme de l'Agriculture.

La Colère
De feux étincelants arme son *œil* sévère.
THOMAS.

Une effroyable joie étincelle en leurs *yeux*.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. II.

Ses grands *yeux* noirs armés de feux doux et brillants
Rayonnaient au milieu d'une longue paupière.
CUBIÈRES.

Ses *yeux* (les yeux de l'Envie) cavés, troubles et clignotants
De feux obscurs sont chargés en tous temps.
J. B. ROUSSEAU.

L'orgueilleux Daromat descend sur le rivage:
La haine et le mépris sont marqués dans ses traits;
Son front s'est replié, son *œil* rouge et sauvage
Roule à demi-couvert de ses sourcils épais.
LÉONARD, *Chant d'un Barde*, idylle.

. . . .
Où mon front avili n'osa lever les *yeux*.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*.

« On critiqua beaucoup ce vers dans la nouveauté, et, quoique l'auteur se soit obstiné à ne pas le changer, je crois qu'on avait raison. Ce n'est pas qu'il ne soit physiquement vrai que le mouvement des sourcils, qui fait lever les yeux, ne dépende en partie du front: l'idée n'est donc pas fausse; mais l'expression paraît affectée, précisément parce que dans la pensée nous ne séparons guère ce mouvement des yeux de celui du front, et que par conséquent il y a une sorte d'affectation à dire qu'*un front lève les yeux*. » . . . .

LA HARPE, *Cours de Litt.*, tom. X, p. 336.

O vous, du corps humain guides et sentinelles,
Des mouvements de l'ame interprètes fidèles;
Tous deux vous me frappez d'un juste étonnement.
De tuniques, de nerfs quel entrelacement!
Trois diverses liqueurs composent leur substance
(l'humeur aqueuse, la vitrée et la cristalline),
Mille fils au dehors s'arment pour leur défense.
Un voile (la paupière), adoucissant l'éclat trop radieux,
A reprises se hausse et s'abaisse sur eux.
Dans un cercle (l'iris) placée une fine membrane (la rétine)
Est de la vision le merveilleux organe.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VI.

On appèle figurément et poétiquement le soleil, *l'œil de la nature*, *l'œil du monde*, *l'œil de l'univers*.

Un autre noir séjour des tristes ombres
Ou *l'œil du monde* est sans cesse éclipsé.
J. B. ROUSSEAU.

Le combat est douteux, tant que de *l'œil du monde*
S'élève et s'élargit la lumière féconde.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XI.

Les poètes disent bien *l'œil du jour* pour le jour ou pour le soleil, *l'œil du matin* pour le matin.

Ces morts et ces combats qu'avait vus *l'œil du jour*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VI.

L'œil du matin verra tous les apprêts.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. II.

Nos anciens poètes faisaient rimer *œil*, qu'il fallait alors prononcer *eil*, avec *soleil*, *nompareil*; et le P. Morgues dans son *Traité de la Poésie française*, pag. 47, Paris, 1685, prévient déja que ce mot ne rime qu'avec *écueil*, *orgueil*, et qu'il faut dire avec Sarrasin, dans la pompe funèbre de Voiture:

Sous ces tristes manteaux de deuil
Elle parut la larme à l'*œil*.

Œil se joint à la rime avec toutes les terminaisons en *euil* et *ueil*, comme dans d*euil*, s*euil*, chevr*euil*, acc*ueil*, éc*ueil*, org*ueil*, quelle que soit la lettre d'appui.

Si d'un mont élevé se découvre à son *œil*
Un cerf au front superbe, un timide chevreuil.
DELILLE.

Je veux dormir dans ce fauteuil,
Que je suis malheureux, je ne puis fermer l'*œil*!
REGNARD, *le Joueur*, act. I, sc. 5.

Et de quel *œil*
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 1.

Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'*œil*.
MOLIÈRE, *l'Étourdi*, act. IV, sc. 4.

Le pluriel *yeux* rime avec toutes les terminaisons en *ieux* et *yeux*, comme dans a*ïeux*, od*ieux*, jo*yeux*, l*ieux*, m*ieux*; on le joint encore aux monosyllabes en *eux*, tels que *feux*, *jeux*, *nœuds*.

J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux;
Céphise, c'est à toi de me fermer les *yeux*.
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. 1.

Il déroule en ses mains, il mesure des *yeux*
Et son volume immense, et ses immenses nœuds.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. V.

OEILLET. *n. m.* (*euil-lè* devant une consonne, les deux *l* sont mouillés). Fleur odoriférante. *Epit.* Odorant, parfumé, riche, diapré, pourpré, vermeil, varié, bigarré, nuancé, panaché, éclatant, brillant, faible, flexible, délicat.

D'un éclat varié que l'*œillet* se décore.
DEFONTANES.

Le tendre œillet est faible et délicat;
Veillez sur lui; que sa fleur élargie,

Sur le carton soit en voûte arrondie :
Coupez les jets autour de lui pressés.
PARNY.

Sous votre doigt, instruit à le plier,
L'*œillet* plus humble assujettit sa tige
Au frêle appui que sa faiblesse exige.
CAMPENON.

OEUF. *n. m.* (on prononce un *euf*, en faisant sonner le *f*: il a mangé un *euf*, un *euf* sur le plat, un *euf* à la coque, un *euf* à la mouillette ; mais, si ce mot est suivi de l'adjectif qui le modifie, et que cet adjectif commence par une consonne, le *f* ne se prononce pas : c'est ainsi qu'on dit un *œuf* (*eù*) *frais*, un *œuf* (*eù*) *dur*, un *œuf* (*eù*) rouge. Au plur. le *f* ne se fait jamais sentir, des *œufs* (*eû*) ; il a mangé deux *œufs* (*eû*), des *œufs* (*eûz*) à la coque, des *œufs* (*eû*) *durs*, etc. *Périph.* Le germe emprisonné dans sa coque fragile, dans sa coque arrondie.

J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
A leur postérité préparer des berceaux :
Sur les *germes naissants* la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie :
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, le Printemps.

Delille a dit en parlant des oiseaux et de leurs nids :

L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau
De ses jeunes enfants confia le berceau ;
Là, des *œufs* maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose.
Les trois Règnes de la Nature, ch. VII.

Au sein de l'*œuf* le germe emprisonné,
Par tant de soins à la vie amené,
Au jour bientôt va s'ouvrir un passage;
Ne hâtez point ce moment fortuné.
Le temps s'approche, et la vingtième aurore
Va se lever sur l'oiseau près d'éclore.
Enfin pour lui va cesser le néant.
Il a brisé l'enveloppe légère
Qui l'entourait d'un frêle vêtement;
Il s'en dépouille avec étonnement;
Son œil redoute et cherche la lumière ;
Son aile implore une aile tutélaire :
Il l'a trouvée, et son premier accent
Bénit ensemble et le jour et sa mère.
CAMPENON, *la Maison des champs*, aux variantes.

La poule cependant du coq victorieux
A reçu dans son sein ce germe précieux
Qu'elle mûrit, féconde, et reproduit sans cesse ;
Et, bienfaitrice exacte à payer sa largesse
Qu'une coque fragile enveloppe et blanchit,
Du tribut contumier chaque jour t'enrichit.

OFFENSEUR. *n. m.* Celui qui offense. Suivant l'Académie, il ne se dit que par opposition à *offensé* : *l'offenseur et l'offensé.*

En cet affront mon père est *l'offensé*,
Et *l'offenseur* le père de Chimène.
CORNEILLE, *le Cid*, act. I, sc. 7.

C'est peut-être trop borner l'emploi de ce mot : Corneille lui-même et d'autres poètes fournissent des exemples contraires à la remarque de l'Académie :

Plus l'*offenseur* est cher, et plus grande est l'offense.
Le Cid, act. 1, sc. 6.

Plus l'*offenseur* m'est cher, plus je ressens l'injure.
RACINE, *les Frères ennemis*, act. 1, sc. 5.

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion
Des *offenseurs* du dieu que j'aime
Opérer la conversion.
J. B. ROUSSEAU.

OH ! Exclamation qui marque la surprise ou l'affirmation.

Oh là, *oh !* descendez, que l'on ne vous le dise.
LA FONTAINE, liv. III, fable 1.

Oh ! oh! dit-il, aurais-je la berlue ?
BAOUR-LORMIAN.

Oh peut se placer avant ou après une voyelle sans faire un hiatus. *V. Traité de la Versific.*, pag. 18.

OI. Diphthongue qui se prononce *oa*, comme dans *foi* (*foa*), S. *François* (Fransoa), *loi* (*loa*), *exploit* (exploa), *voix* (voa), *soit* (soa), ils *soient* (soa), je *crois* (croa), *croître* (croatre), etc.; lorsque ces deux lettres présentent le son de l'*è* grave, il faut les écrire par *ai* : *faible* (féble), les Français (Francè), j'*étais* (j'été), je serais (serè), ils aimaient (émè), etc.

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevaient.
BOILEAU, *Art poétique*.

V. Traité de la Versif., pag. 38.

OIE. Terminaison qui se prononce *oá*, comme dans *joie* (*joá*), voie (*voá*), proie (*proá*), que je voie (*voá*), que tu croies (*croá*), qu'ils croient (*croá*). Puisque monnoie présente le son de l'è grave, il faut l'écrire monnaie (monè).

« Dans les mots terminés en *aie* et en *oie*, l'e, dit M. Féraud, est totalement muet ; de sorte que ces mots ont une terminaison masculine dans la prononciation.

Plaie se prononce comme *paix*, et j'*emploie* comme *emploi* : la syllabe est seulement un peu plus longue. Il semble donc que les poètes ne devraient pas employer ces sortes de rimes, qui ne sont féminines qu'à l'œil, et ne le sont pas à l'oreille. Qu'on récite cette strophe de Rousseau :

Qui marchera dans cette *voie*,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour, des élus du Seigneur,
Partagera la sainte *joie*.

on croit réciter quatre vers masculins, à moins qu'on ne prononce *voa-ie* et *joa-ie*, ce qui n'est point de l'usage actuel. C'est pis encore quand on mêle les rimes en *oie* avec celles qui se terminent en *oi* :

Mais, hélas! à quel prix mon destin m'y renvoie?
Et quel accablement empoisonne ma *joie?*
D'un malheureux hymen qui me glace d'*effroi*
Le bruit, depuis une heure, arriva jusqu'à *moi*.
ROUSSEAU, *Aïeux chimér.*

A consulter l'oreille, voilà quatre rimes du même son.

On ne devrait pas, non plus, employer ces mots terminés en *oie* ou en *aie* au milieu du vers, ni devant une consonne, cela est déja défendu ; ni même devant une voyelle, puisque l'e muet n'étant nullement sensible, la diphthongue qui le précède fait un hiatus avec la voyelle qui commence le mot suivant.

Reviens, de ta patrie, en *proie* à la tristesse,
Calmer les déplaisirs.
ROUSSEAU.

Qu'on l'*entrevoie* à travers des rameaux.
DELILLE.

On est forcé de prononcer *an proa à*; *antrevoa à*, hiatus bien désagréable formé par la rencontre de deux *a*. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Lang. franç.*

Quelque justes que soient les remarques de M. Féraud, il n'en est pas moins vrai que l'usage permet aux poètes d'employer les rimes en *oie* ou en *aie* après ou avant d'autres rimes masculines ; qu'ils ne peuvent même les employer autrement, puisqu'elles sont regardées comme féminines, contre le témoignage de l'oreille qui n'entend qu'un son plein, nullement modifié par l'e muet ; on ne doit excepter de cet usage que la liaison des terminaisons en *oie* et en *oi*, à cause des consonnances qui se trouvent entre les rimes masculines et féminines. *V. Traité de la Versification*, pag. 51.

Quant à l'hiatus que présente les finales *oie* et *aie* devant une voyelle, l'usage l'autorise et l'oreille le réprouve. Les règles de notre versification permettent de placer devant une voyelle un mot qui finit par un *e* muet précédé d'une voyelle ou d'une diphthongue, parce que cet *e* muet se trouve élidé par la voyelle qui le suit ; mais, comme l'a fort bien observé un célèbre littérateur, d'Alembert, cette élision n'empêche pas le choquement des deux voyelles, l'e muet même, en alongeant la voyelle ou la diphthongue qui le précède, ne rend ce choquement que plus sensible, et je demanderai si en *proie à* la tristesse, *voie é*troite, pl*aie* ouverte, *épée a*cérée, un*ie à* son amant, etc., blessent moins une oreille délicate que l*oi a*uguste, empl*oi i*mportant, *écu a*rrondi, frapp*é à* mort, un*i à* sa maîtresse ; mais l'usage permet le premier et défend le second.

OIE. *n. f.* (*oâ*). Oiseau aquatique. Nos pères ont dit *oue* que l'on trouve dans *la farce de maître Patelin :*

Vous l'en avez pris par la moue,
Il doit venir manger de l'*oue*.

Epit. Aquatique, criarde, glapissante, argentée, gourmande. *Périph.* L'oiseau du Capitole, l'oiseau sauveur du Capitole. On sait que la vigilance des oies consacrées à Junon sauva le Capitole assiégé par les Gaulois.

Une *oie* au cou d'argent vole sous le portique
Et par un cri d'alarme annonce les Gaulois.
DE LA TRESNE.

Le cri glapissant et grêle
De l'oiseau vigilant à Rome respecté.
COHEN.

Là, s'agite à grand bruit et lourdement s'envole
L'aquatique animal, sauveur du Capitule.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme*.

OIENT ou **AIENT.** Terminaison de la troisième personne du plur. des verbes. *V. Traité de la Versif.*, pag. 17 et 25.

OISEAU. *n. m.* (*oa-zô*). *Syn.* Volatile. *Epit.* Léger, joyeux, volage, tendre, huppé, émaillé, bocager, funèbre, nocturne, sinistre. *Périph.* Pour les oiseaux : les habitants de l'air, des airs ; les hôtes de l'air, des airs ; les hôtes légers, les hôtes ailés des bois, des forêts ; les hôtes des bocages ; l'agile enfant de l'air (Castel) ; les chantres des bois, des forêts ; les chantres du printemps ; les chantres ailés ; le peuple ailé des airs, des bois ; le peuple des oiseaux, les légions ailées.

Loin d'elle tout languit, *les habitants des airs*
Suspendent leurs ébats, négligent leurs concerts.
LUCE-DE-LANCIVAL.

Enfants légers de l'harmonie,
Des airs volages habitants.
DE BRIDEL.

Et *des hôtes de l'air* la nation entière
La chasse à coups de bec des champs de la lumière.
DESAINTANGE.

. . . .. *Le chantre ailé* s'agite,
Flûte ses sons, les précipite,
Et, d'un souffle bien ménagé,
Fait gazouiller son doux ramage.
DE CHABANON, *le Chantre et le Musicien.*

Les chantres du printemps cesseront leurs concerts.
LUCE-DE-LANCIVAL.

En parlant du colibri, Delille a dit :

. . . . Cet oiseau qui moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante miniature.

Ce peuple aérien dont la vive allégresse
Chante la liberté, la joie et la tendresse.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. VI.

Les lugubres accents des *oiseaux* ténébreux
Imprimaient dans les cœurs une terreur secrète.
DULARD.

En sortant de son nid l'*oiseau* cherche les cieux,
Et, convert à demi de ses plumes nouvelles,
Tante un vol incertain sur ses tremblantes ailes.
DEFONTANES.

Le premier vol de l'oiseau. *V.* VOL.

Cri des divers oiseaux. *V.* CRI.

... L'*oiseau* tout de feu, d'arbre en arbre élancé,
Poursuit, atteint, saisit, relâche sa femelle,
L'attaque de nouveau, l'agace, bat de l'aile,
Et, sous un sein brûlant tenant son corps pressé,
En jouit, et s'envole en chantant avec elle.
GILBERT, *le Printemps.*

Pour construire leurs nids *les hôtes des bocages*
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux,
Les débris des gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère;
D'autres aux troncs mousseux, à la branche légère,
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour.
Les passereaux ardents, dès le lever du jour,
Font retentir les toits de la grange bruyante;
Le pinson remplit l'air de sa voix éclatante;
La colombe attendrit les échos des forêts;
Le merle cherche l'ombre et les taillis épais;
Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite;
Et des chênes des bois l'ombrage hospitalier
Reçoit le noir corbeau, le sauvage ramier.
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I.

Que vous êtes heureux enfants de l'harmonie!
Oiseaux! que chantez-vous? vos plaisirs, vos amours!
Sans crainte, sans besoin, sans chaîne qui vous lie,
Vous volez du tilleul à l'épine fleurie:
L'eau qui vous desaltère est moins libre en son cours.
La nature a pris soin de former vos atours,
Elle a mûri pour vous les grains de la prairie.
Hélas! charmants oiseaux! si vos moments sont courts,
Un seul de vos printemps vaut toute notre vie:
L'instinct vers le bonheur vous mène sans détours.
Ah! chantez! c'est à moi de vous porter envie.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. II.

OISEAUX DE PASSAGE OU OISEAUX VOYAGEURS.

Ceux qui de nos hivers, redoutant le courroux,
Vont se refugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés?
L. RACINE, *la Religion*, ch. I.

Les poètes expriment souvent les noms spécifiques des oiseaux par une périphrase prise du lieu qui leur a donné naissance ou de la divinité à laquelle ils sont consacrés; ils appèlent, par exemple, le *cygne*, l'oiseau du Caïstre ou l'oiseau du Méandre; le *faisan*, l'oiseau du Phase; l'*aigle*, l'oiseau de Jupiter; le *paon*, l'oiseau de Junon; le *pigeon*, la *colombe*, la *tourterelle*, l'oiseau de Vénus; la *chouette*, l'oiseau de Minerve; le *hibou*, l'oiseau de Pallas; le *coq*, l'oiseau d'Esculape.

L'*oiseau de Jupiter*, d'un vol plus orgueilleux,
Chargé de ses aiglons, et perdu dans les nues,
Traverse de l'éther les routes inconnues.
ROUCHER.

L'oiseau seul de Pallas, dans les cavernes sombres,
Confond, pendant la nuit, avec l'horreur des ombres
L'horreur de ses lugubres chants.
Msd. VERDIER, *la Fontaine de Vaucluse*, idylle.

OISELET. *n. m.* (*oa-ze-lè* devant une consonne). Petit oiseau. C'est un diminutif que les poètes ont intérêt de ne pas laisser perdre. Il n'est que du style familier comme *oisillon* son synonyme.

Voyez, dit-elle, ami, voici venir froidure;
Ne voit plus *oiselets* s'aimer jusqu'aux beaux jours;
Or, s'aimaient comme nous, comme eux si d'aventure
Allions nous trouver sans amour!
BERQUIN, *l'Orage*, idylle.

OISELEUR. *n. m.* (*oa-ze-leur*). Chasseur aux oiseaux, celui qui prend des oiseaux à la pipée, aux filets, ou autrement. *Epit.* Attentif, empressé, patient, subtil, adroit, rusé, prompt, perfide, frauduleux, traître, dangereux, barbare, inhumain, cruel, embusqué, caché.

L'*oiseleur* au pas lent, au regard empressé,
Tend son tube, le guide, et le coup est lancé;
Il atteint le pluvier errant sur la bruyère:
De la frêle alouette, à la voix printannière,
Dans l'air qu'elle égayait, souvent le plomb fatal
Frappe le vol léger et le chant matinal.
BOISJOSLIN, *la forêt de Windsor.*

... Loin des hameaux le barbare *oiseleur*
Recherche des taillis la sauvage épaisseur ;
Près des lieux où gémit la colombe innocente,
Où du chantre des bois la famille imprudente
Est prête à s'emparer du domaine des airs,
Il s'avance à pas lents sous les feuillages verts ;
Là, sans bruit et caché dans une ombre perfide,
Attentif il observe et suit d'un œil avide
L'oiseau qui, s'éloignant de l'arbre paternel,
Voltige et va tomber dans le piége cruel.
MICHAUD, *l'Enlèvement de Proserpine*, ch. I.

OISEUX, EUSE. *adj.* (*oa-zeu* devant une consonne, *oa-zeu-ze*). *Syn.* Paresseux, inactif, nonchalant. — Inutile, vain, superflu. Il ne se dit guère que des choses, et se place presque toujours après le nom qu'il modifie.

Sors de ce lit *oiseux* qui te tient attaché,
Et renonce au repos ou bien à l'évêché.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. I.

Tous ses valets tremblants quittent la plume *oiseuse*.
Le même, ch. IV.

OISIF, IVE. *adj.* (*oa-zif*, *oa-zi-ve*). *Syn.* Inoccupé, désœuvré, nonchalant, fainéant, paresseux.

La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille *oisif* que les amusements.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

« A y regarder de près, dit le P. Bouhours, *oisif* va plus à la personne qu'à la chose. On dit un homme *oisif*, des gens *oisifs*; mais on ne dit pas des discours *oisifs*, des paroles *oisives*, quoiqu'on dise une vie *oisive*. »
Remarques nouvelles sur la Langue française, p. 227. Paris, 1676.

Les poètes qui transportent volontiers l'épithète de la personne à la chose, ainsi que nous l'avons déja remarqué, joignent fréquemment cet adjectif aux noms d'objets, et le placent avant ou après ces noms suivant l'oreille et l'analogie : L'*oisive* nonchalance (J. B. Rousseau), l'*oisive* indolence (Gresset) ; une épée *oisive*, les coursiers *oisifs*.

Près de son char *oisif* elle a vu le héros.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

L'ancre se précipite et plonge au fond des mers ;
De nos vaisseaux *oisifs* la course est suspendue.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

Les échafauds *oisifs* reposent dans les airs ;
Les chantiers sont muets, et les camps sont déserts.
Le même, liv. IV.

Ils osaient insulter à sa vengeance *oisive*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

Il les croit (il croit les dieux) impuissants, voyant leur foudre *oisive*.
BOURSAULT, *Ésope à la cour*, act. III, sc. 3.

OISILLON. *n. m.* (*oa-zil-lon* en mouillant les deux *l*). Diminutif d'oiseau, comme *oiselet* son synonyme. *V.* ce mot. Ces diminutifs ne sont admis que dans le genre léger.

Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux *oisillons*.
LA FONTAINE, liv. I, fable 8.

Jeunes enfants ont toujours eu la rage
De dénicher et merles et pinsons
Et toutes sortes d'*oisillons*.
VITALLIS, *l'Enfant dénicheur*, fable.

OLIVE. *n. f.* Fruit à noyau, dont on tire de l'huile. *Epit.* Grasse, onctueuse, charnue, savoureuse, verte, tardive, amère. *Périph.* Le fruit de l'olivier, le fruit de Pallas.

... *Des fruits de Pallas* la liqueur onctueuse.
TISSOT.

Et l'*olive* onctueuse épandait ses flots d'or.
MILLEVOYE.

Olive se dit pour *olivier* dans cette expression consacrée *le Jardin des olives*, et encore au figuré quand on regarde ce fruit et l'arbre qui le porte comme le symbole de la paix : *l'olive est le symbole de la paix*. En ce sens les poètes disent figurément *joindre l'olive aux lauriers*, pour dire faire la paix après des victoires. *Acad.*

La paix enfin, la paix tardive,
A nos yeux montrant son *olive*,
Nous rappèle des champs de Mars.
SORIN.

Suivi de peu des siens, il arriva au palais,
Et présente à Céix *l'olive de la paix*.
DESAINTANGE.

Mahomet marche en maître et l'*olive* à la main.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. II, sc. 2.

Mais, comme l'ont remarqué MM. Féraud et Laveaux, on ne dit pas plus *un rameau d'olives*, qu'on ne dit un *rameau de poires*, pour un rameau de poirier.

V. OLIVIER.

OLIVIER. *n. m.* (*o-li-vié* devant une consonne). L'arbre qui porte les olives. *Epit.* Riche, fertile, fécond, pâle, onctueux, tendre, délicat, frileux, sauvage, amer, pacifique, symbole de la paix. *Périph.* L'arbre de la paix; l'arbre de Pallas, de Minerve, l'arbre cher à Pallas, cher à Minerve.

De *l'arbre de Pallas* il recueille l'olive.
DELILLE.

Sous un ciel tempéré, quelle plaine fertile
Des arbres à mes yeux offre le plus utile!
Il implore la paix dans la main du vaincu.
Il est de son feuillage en tout temps revêtu.
Dans les airs lentement son noble front s'élève,
Mais sa brillante course à pas tardifs s'achève.
Content de peu de soins, il prospère aisément.
Il prodigue ses dons au rivage charmant (la Provence)
Où trois bouches, au sein de la plaine liquide,
Du Rhône mugissant plongent l'onde rapide.
A quel usage heureux son fruit est employé!
Entassé sous la meule, et par son poids broyé,
Il se transforme, il coule en liqueur onctueuse
Qui, lumière brillante, autant qu'officieuse,
Remplace le soleil, et nous fait découvrir
Les objets que la nuit semblait anéantir.
Comus, cette lumière agrandit ton domaine.
Les mets que nous puisons dans la liquide plaine (les poissons)
Lui doivent leur apprêt, et même je la vois
Briller dans un cristal à la table des rois.
Dans de vastes fourneaux (les chaudières de savonnerie) que la flamme environne,
Sous l'œil de l'industrie, à flots elle bouillonne,
Et condensée enfin par les esprits nitreux,
Elle sert, enrichit, et circule en tous lieux.

DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. IV.

Un différend s'étant élevé entre Neptune et Minerve pour savoir à qui appartiendrait l'honneur de donner un nom à la capitale de la Grèce que Cécrops venait de bâtir, les dieux, pris pour juges, ne voulurent se décider qu'en faveur de la divinité qui produirait la chose la plus belle et la plus utile. Minerve fit sortir de la terre un olivier chargé de ses fruits:

Elle a frappé la terre; et, produit par sa lance,
Tout chargé de ses fruits l'*olivier* se balance.

DESAINTANGE.

Neptune, d'un coup de son trident, fit naître un cheval que plusieurs prétendent être le cheval Pégase. Minerve l'emporta, et donna le nom d'Athènes à cette ville qu'on a regardée comme la mère des sciences et des arts. Depuis cette époque l'olivier a été particulièrement consacré à cette déesse.

« L'olivier est le symbole ordinaire de la paix. Les nouveaux époux à Rome portaient des guirlandes d'olivier, et l'on en couronnait aussi les morts que l'on portait au bûcher. Un olivier frappé de la foudre annonçait, suivant les augures, la rupture de la paix. Virgile représente Numa Pompilius une branche d'olivier à la main, pour marquer que son règne était pacifique. Sur les médailles, une branche d'olivier à la main d'un empereur désigne la paix donnée ou conservée à l'état. Une couronne du même arbre était le prix de la victoire aux jeux olympiques. L'olivier sauvage était consacré à Apollon. On le plantait devant les temples, et l'on y suspendait les offrandes et les vieilles armes. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Ovide a dit qu'un pâtre d'Appulie fut changé en olivier sauvage, en punition de son insolence.

Un pâtre Appulien, sous ces grottes humides,
Un jour épouvanta les naïades timides.
D'abord elles ont fui; mais quand de leurs esprits
La frayeur dissipée eut fait place au mépris,
Il voit leurs pieds légers se mouvoir en cadence;
Il saute, et d'un pas lourd insultant à leur danse,
Joint de grossiers propos à son geste grossier.
Tout-à-coup une écorce a pressé son gosier,
Et de sa voix obscène a fermé le passage.
Il se tait, il n'est plus qu'un olivier sauvage;
Et de ses fruits amers la mordante âpreté
De sa langue a depuis conservé l'âcreté.

DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XIV, chap. 9.

OLYMPE. *n. m.* « Montagne de la Grèce, située partie en Macédoine, partie en Thessalie. Jupiter, roi Titan, y avait construit une citadelle dans laquelle il demeurait souvent. Le mont Olympe fut pris dans la suite pour le ciel même; et des brigands, nommés Géants, étant venus assiéger cette forteresse, la Fable dit qu'ils avaient escaladé le ciel. Selon les poètes les vents, la pluie et les nuages n'osent approcher du sommet, séjour d'un éternel printemps.... L'Olympe, dans les poètes, n'est plus une montagne, c'est le séjour des dieux, c'est la cour céleste, où la flatterie romaine publiait que les empereurs et les impératrices allaient après leur mort s'asseoir à la table des dieux, et jouir, comme eux, de l'immortalité en partageant leur puissance. »

NOEL, *Dict. de la Fable*.

L'Olympe, montagne. *Epit.* Haut –, élevé, voisin du ciel. *Périph.* Le mont Olympe, le sommet de l'Olympe.

. . . La rebellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion.

MALHERBE.

Dans le sens de ciel ou de séjour des dieux, il n'est guère d'usage qu'en parlant des dieux du paganisme. *Syn.* Ciel, empyrée. *Epit.* Resplendissant, brillant, éclatant, vermeil, radieux, azuré, vaste –, immense. *V.* CIEL. *Périph.* Les palais de l'olympe, les voûtes de l'olympe, le palais des dieux, le séjour des immortels, les célestes pourpris.

Cinq zones de l'*olympe* embrassent le contour.

DELILLE.

Vois-tu l'enfant de la nature,
Ce chêne à l'immense stature,
Toucher l'*olympe* et les enfers.
LEBRUN.

Déjà d'un feu plus vif l'*olympe* se colore;
Le Bélier, du printemps ministre radieux,
Paraît, et, s'avançant vers le plus haut des cieux,
De la terre amoureuse annonce l'hyménée.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. I.

Tout l'*olympe* est peuplé de héros amoureux.
VOLTAIRE.

Cependant s'est ouvert pour le conseil des dieux
De l'olympe immortel *le palais* radieux:
Jupiter les convoque en son enceinte immense;
Et du trône éternel, d'où sa toute-puissance
Surveille l'univers et contemple à la fois
Les vaincus, les vainqueurs, les peuples et les rois,
Le dieu leur parle ainsi d'une voix solennel, etc...
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Des dieux je vois alors *les tranquilles palais*
Que les vents orageux n'ébranlèrent jamais,
Que jamais n'altéra le plus léger nuage,
Que la neige ou la grêle en aucun temps n'outrage;
Ce palais où sourit un jour brillant et pur
Dont l'éclat se répand sur leurs voûtes d'azur.
DENNE-BARON, *morceau traduit de Lucrèce de la Nature des choses*, liv. III.

Les poètes, en parlant des divinités du paganisme, prennent, par métonymie, l'olympe qui est le séjour des dieux, pour les dieux mêmes, comme on dit le ciel pour l'Être suprême. *Epit*. Assemblé, réuni, partagé, auguste, sublime, éternel, tout-puissant, favorable, propice, calmé, appaisé, courroucé, irrité. *Périph*. La cour céleste, des dieux l'auguste assemblée, la troupe des dieux, la troupe céleste.

Jadis l'*Olympe* et le Parnasse
Étaient frères et bons amis.
LA FONTAINE, liv. I, fable 14.

Quand la tendre Cypris et la fier dieu de Thrace,
D'imperceptibles nœuds l'un et l'autre entourés,
Furent à tout l'*olympe* en spectacle livrés.
DULARD, trad. de l'*Épisode d'Aristée*.

Tous les matins vous êtes mon Aurore,
Le soleil ne me luit que lorsque je vous vois:
Vous êtes au printemps ma véritable Flore;
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du sage,
Vous êtes ma Minerve, et je suis bien guidé;
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'âme assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serais content, et j'aurais
Tout l'*olympe* en votre personne.
PANNARD.

OLYMPIQUE. *adj*. des deux genres. Il n'est guère d'usage que dans cette phrase *jeux olympiques*. Les jeux olympiques, les plus brillants de la Grèce, se célébraient de quatre ans en quatre ans, et cet espace de temps se nommait *olympiade*; ils avaient lieu auprès d'*Olympie*, ville de l'Élide, dans le Péloponnèse, et c'est de là qu'ils tirent leur nom.

OMBRAGE. *n. m.* Ombre que font les arbres. *Syn*. Ombre, feuillage, feuillée, bois épais, bois touffu. *Epit*. Epais, touffu, obscur, ténébreux, sombre, frais, vert, hospitalier, verdoyant, propice, agréable, délicieux, amoureux, doux -, discret, solitaire, paisible, léger, mobile, mouvant, vacillant, douteux, incertain, vaste -, immense.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des *ombrages* frais présente un doux asile.
VOLTAIRE.

Un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les cieux,
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe *ombrage*.
GILBERT.

Ces bords aux contours ondoyants,
Où la Seine, embrassant ces îles,
Se plaît sous les voûtes mobiles
De tes *ombrages* verdoyants.
LEBRUN.

On dit poétiquement *les ombrages verts*, pour l'ombrage que font les arbres quand ils ont toutes leurs feuilles.

Beau parc et beaux jardins, qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs et *des ombrages verts*.
MALHERBE, *Poésies*, liv. V, 4e sonnet.

Il signifie figurément défiance, soupçon: de là ces expressions *donner de l'ombrage*, *faire ombrage*; *prendre, concevoir de l'ombrage*. *Syn*. Défiance, soupçon, méfiance, crainte, appréhension, doute, incertitude.

Un visir aux sultans fait toujours quelque *ombrage*;
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage.
RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. 1.

Vivez, solennisez vos fêtes sans *ombrage*.
Le même, *Athalie*, act. III, sc. 1.

Tout autre *aurait pour moi pris les mêmes ombrages*.
Le même, *Phèdre*, act. II, sc. 5.

« *Prendre des ombrages pour quelqu'un*, au lieu de *prendre ombrage de quelqu'un*, est une façon de parler qui n'a pas aujourd'hui l'exactitude convenable; Racine était cependant le maître de mettre *de* au lieu de *pour*; d'où l'on pourrait conclure que de son

temps l'usage autorisait le choix entre l'un et l'autre. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Le même tragique a dit *ombre* pour *ombrage* :

Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque *ombre ?*
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Athalie, act. V, sc. 2.

OMBRE. *n. f.* Obscurité causée par un corps opposé à la lumière. *Syn.* Obscurité, ténèbres, nuit. — Ombrage, feuillage, feuillée, bois épais, bois touffu. *Epit.* Epaisse, grossière, profonde, obscure, rembrunie, entassée, croissante, impénétrable, étendue, alongée, raccourcie, dissipée, évanouie, légère, passagère, muette, silencieuse, solitaire, vaine, fugitive, propice, favorable, tutélaire, funèbre, effrayante, horrible. — Champêtre, odorante, aromatique, mobile, vacillante, délicieuse, hospitalière, fraîche, rafraîchissante. *Périph.* L'épaisseur des ombres; le frais, la fraîcheur de l'ombre; l'horreur, le silence des ombres. M. Notaris a dit :

Quand le soir, à travers un conchant radieux,
Du sommet des hauteurs, et des forêts plus sombres,
Vient tirer sur les champs *le grand rideau des ombres.*

Tout le camp des chrétiens dans l'*ombre* enseveli,
Des maux qu'il a soufferts goûtait l'heureux oubli.
BAOUR-LORMIAN.

En termes de peinture, *ombre* se prend pour les couleurs obscures qui représentent, dans un tableau, les parties les moins éclairées ; c'est en ce sens que Delille a dit :

Le peintre y (sur les rochers) vient chercher, sous des taintes sans nombre,
Les jets de la lumière et *les masses de l'ombre.*
L'Homme des Champs, ch. III.

Ici, des troncs pressés rembrunissent leur *ombre.*
DELILLE.

Mais insensiblement les *ombres* s'épaississent;
Le crépuscule éteint et confond les couleurs.
DORAT.

Et quand l'*ombre* glissant sur l'herbe rembrunie
Comme un manteau léger couvre au loin la prairie.
LUCE DE LANCIVAL.

Ses pieds tremblants d'effroi sondent les chemins sombres,
Et ses bras alongés interrogent les *ombres.*
MOLLEVAUT, trad. de la 1e *Elégie de Tibulle.*

L'*ombre*, que chasse un soleil lumineux,
S'est repliée et court dans la prairie.
CAMPENON.

Un bois tranquille étend ses pacifiques *ombres.*
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Mollement balancés à travers le feuillage,
Les rayons du soleil se jouaient sur les eaux,
Et dessinaient sur le rivage
L'*ombre* mobile des ormeaux.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

On dit poétiquement *les ombres de la nuit* pour dire la nuit ou même les ténèbres ; *les ombres de la mort, les ombres du trépas*, pour signifier la mort.

Biron, qu'environnaient *les ombres de la mort*,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

Et son front se couvrit *des ombres du trépas.*
BAOUR-LORMIAN.

Ombres se prend dans un sens moral, et signifie, dans le style soutenu, ce qu'une chose a de sombre, d'affligeant, de sinistre :

Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les *ombres*,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
RACINE, *Esther.*

. . . . Un rayon d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les *ombres.*
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

Ombre est synonyme de secret, mystère, retraite, dans les exemples suivants :

La timide infortune aime à gémir dans l'*ombre.*
DORAT.

. . . La Critique ; sa front ceint de couleuvres,
Dans l'*ombre* aiguise un poignard assassin.
BAOUR-LORMIAN.

Ombre se dit figurément pour protection, défense, ce qui couvre, ce qui protége, appui, faveur.

Citoyens désarmés à *l'ombre des murailles*
Ils cherchaient aux combats d'illustres funérailles.
LEBRUN.

Ainsi l'on vit l'illustre Samuël
Croître à *l'ombre du tabernacle.*
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 9.

Ombre se prend encore pour apparence, fantôme, simulacre, prétexte, couleur. *Epit.* Vaine, mensongère.

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque *ombre :*
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal.
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Les tyrans ont toujours quelque *ombre* de vertu.
VOLTAIRE, *Catilina*, act. I, sc. 5.

Ce cœur indépendant des outrages du sort
Craint l'*ombre* d'une faute, et ne craint pas la mort.
Le même, *Marianne*, act. II, sc. 4.

Et qui d'un vain bonheur n'ont embrassé que l'*ombre*.
DESAINTANGE.

Ombre pour *ombrage* a été employé par Racine, ainsi que la remarque en a été faite au mot *ombrage* :

Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque *ombre* ?
Athalie, act. V, sc. 2.

Faire ombre ne se dit point en prose pour *faire ombrage*, dit M. Geoffroy, ce qui fait croire que ce critique habile ne désapprouve pas cette locution dans la langue poétique.

L'ombre éternelle se dit en vers pour la mort, le tombeau :

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans *l'ombre éternelle*
Un peuple profanateur.
J. B. ROUSSEAU, liv. 3, *Ode X*.

L'ombre éternelle, *l'ombre infernale*, *les ombres des enfers*, *l'empire des ombres*, *le noir séjour des ombres*, périphrases poétiques pour désigner, l'enfer, le séjour des morts.

Va dans *l'ombre éternelle*, ombre pleine d'envie ;
Et ne te mêle plus de censurer ma vie.

Enfans, qui le cachez dans *vos ombres funèbres*,
Son nom sera du moins sauvé de vos ténèbres.
DESAINTANGE.

Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Il s'est montré vivant aux *infernales ombres*.
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 1.

Moi-même il m'enferma dans ces cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de *l'empire des ombres*.
Le même, act. III, sc. 5.

« Dans le système de la mythologie païenne ce qu'on appelait *ombre* n'était ni le corps, ni l'ame, mais quelque chose qui tenait le milieu entre l'un et l'autre, et qui, ayant la figure et les qualités du corps, servait à l'ame comme d'enveloppe. C'était cette ombre qui descendait aux enfers. Ulysse voit l'ombre d'Hercule dans les Champs-Elysées, pendant que ce héros était dans les cieux. Il n'était pas permis aux ombres de passer le Styx avant que leurs corps eussent reçu les honneurs de la sépulture ; sans cela elles étaient errantes, et voltigeaient cent ans sur le rivage ; ce n'était qu'après ce long exil qu'elles passaient enfin à l'autre bord. »

Mémoires de l'Acad. des inscriptions, t. VII.

V. MANES.

« D'après l'opinion des anciens, l'*ombre* différait de l'ame, en ce qu'elle retenait la figure et l'apparence du corps. Elle en était le spectre, le simulacre, le fantôme ; et bien qu'elle fût d'une matière assez ténue pour échapper au toucher, cependant elle était visible, et conservait les idées, les goûts et les affections que le mort avait eus dans sa vie.

Les noms d'ombre, de spectre, de simulacre et de fantôme signifient donc tous image et représentation de l'homme. Les *mânes* signifient restes, et désignent ce qui survit à l'homme, ce qui est permanent après lui. Toutes ces expressions emportent la même idée : ce sont les mânes ou l'ombre d'un mort qu'on rencontre aux enfers ; c'est encore cela qu'on voit errer autour de son tombeau. Observez pourtant que le génie du défunt était autre chose : il gardait le sépulcre, et se montrait sous la forme de quelque animal, symbole de la qualité dominante du mort. Enée, faisant des libations à son père, voit sortir du mausolée un beau serpent, emblème de la haute sagesse de ce héros. Il arrivait quelquefois qu'un homme voyait son génie avant de mourir ; mais le cas était rare, et on ne compte guère que Dion, Socrate et Brutus qui aient eu cet avantage. »

Œuv. de Rivarol, t. III, p. 27. Paris, 1808.

Syn. Mânes, fantôme, spectre, simulacre. — Les ombres se dit en vers pour les morts. *Epit.* Vaine, légère, errante, fugitive, fantastique, plaintive, alarmée, troublée, gémissante, impalpable, épouvantée, paisible, muette, menaçante, courroucée, vengeresse, appaisée, innocente, coupable, criminelle, illustre, auguste, sacrée, héroïque, impuissante. — Pâles, froides, épouvantables, ténébreuses, livides. *V.* MORTS. *Périph.* La foule des ombres ; le vain peuple, le peuple muet des ombres ; le pâle essaim des ombres (Fayolle).

... Ces formes sans corps, images mensongères.
CHABANON.

Je prête un corps, hélas ! à cette *ombre* incertaine ;
Mais la faible vapeur, prompte à s'évanouir,
S'échappe de mes bras, tout prêts à la saisir.
DORAT, *Lettre du comte de Comminges à sa mère*.

. . . . Des *ombres* fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives.
GILBERT.

.... Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres,
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes
ombres?
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. IV, sc. 4.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des *ombres*:
Les mânes effrayés quittent leurs monuments....
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé.*

Mais je vois Malpomène erraote, échevelée,
S'égarer au hasard dans l'horreur des tombeaux,
Et du fond de leur mausolée
Évoquer l'*ombre* des héros.
Le P. VÉNANCE, *l'Ennui*, élégie.

Sur le bord du tombeau, Sémiramis mourante
Fuit l'*ombre* de Ninus qui l'appèle aux enfers.
Le feu livide des éclairs
Découvre de son front le trouble et l'épouvante.
Le même.

Hélas! quand le trépas fermera ma paupière,
Pour toujours descendue au ténébreux sejour,
Ah! que mon *ombre* encor fidèle à mon amour
Apparaisse les nuits aux yeux de mon amante;
Non pleine de courroux, livide, menaçante,
Par des soupirs plaintifs annonçant des malheurs,
Mais sereine, riante, et converte de fleurs.
DENNE-BARON, *Épître d'Ovide à Julie.*

Énée, à ses succès mêlant des soins amers,
Des guerriers descendus dans les royaumes sombres
Est pressé d'appaiser les héroïques *ombres*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

.... En achevant ces mots épouvantables,
Son *ombre* vers mon lit a paru se baisser.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

« *Son ombre*. Quoique cette expression semble appartenir exclusivement à la mythologie des Grecs et des Romains, elle est ici bien employée; elle signifie le fantôme de Jésabel; et en ce sens seulement l'usage l'autorise, même en prose, dans un sujet juif ou chrétien. On dit *l'ombre de Samuel*, etc. »
GEOFFROY, *commentaires sur Racine, au lieu cité.*

Il (Orphée) chantait: attiré de leurs retraites sombres,
Autour de lui volait *le vain peuple des ombres.*
Tels qu'on voit des oiseaux les essaims dispersés,
En foule au fond des bois par l'orage chassés;
Tels les mânes legers erraient autour d'Orphée;
Des guerriers que la mort frappa sur leur trophée,
Des enfants qu'au berceau ravit un sort jaloux,
Et de jeunes beautés qui n'ont point eu d'epoux,
Et des fils qu'au bûcher a vu porter leur mère,
Victimes que le Styx, éternelle barrière,
Et le Cocyte affreux qui gronde en ses roseaux
Environnent neuf fois du repli de ses eaux.
LA HARPE.

Son âme en soupirant s'euvola chez les *ombres*.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Mon frère et mes serments m'attendent chez les *ombres*.
BERNARD, *Castor et Pollux*, act. V, sc. 1.

OMBREUX, EUSE. *adj.* Qui fait de l'ombre. Ce mot, omis par l'Académie, appartient exclusivement à la langue poétique. *Syn.* Ombragé, touffu.

Je puis sur le penchant de ces *ombreux* coteaux
Parcourir d'un regard les campagnes lointaines.
DUAULT.

Il apperçoit déjà ses vertes colonnades,
Ses portiques *ombreux*, ses mobiles arcades.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délív.*, ch. XVIII.

.... Dans la nuit ténébreuse,
Dont un bois vaste entoure une vallée *ombreuse*,
D'un rameau précieux se cache le trésor.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

ONAGRE. *n. m.* Proprement un âne sauvage, mais il se prend en vers comme synonyme d'âne et paraît moins trivial que ce dernier. *V.* ANE.

En faisant allusion au poème de *la Pucelle*, M. Chaussard a dit:

Près de lui, par les airs s'en va caracolant
Sur un *onagre* ailé Voltaire chancelant.
Poétique secondaire, ch. III.

ONC, ONQUES ou ONCQUES. *adv.* (*onk*, même devant une consonne, *on-ke*). *Syn.* Jamais, en aucun temps. Il est vieux, et ne s'emploie plus que dans le genre marotique ou dans le style badin.

C'est Saint-François! qui pourrait-ce être donc!
Voilà nos gens pensifs, s'il en fut *onc*.
PIRON, *le Requin*, conte.

Il but de l'eau, fit fort mauvaise chère,
Onc ne tâta de bisques, d'ortolans,
Onc ne mangea ni perdrix ni faisans.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. V, aux variantes.

Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie
Qu'auparavant je ne sache nager.
PONS DE VERDUN.

ONCTUEUX, EUSE. *adj.* (*onk-tu-eu*, devant une consonne, *onk-tu-eu-ze*). Qui est d'une substance grasse et huileuse. *Syn.* Visqueux, gras, huileux.

L'*onctueux* cacao qu'embaume la vanille.
DELILLE.

.... Des fruits de Pallas la liqueur *onctueuse* (l'huile).
TISSOT.

ONDE. *n. f.* Soulèvement de l'eau agitée. *Syn.* Flot, vague, lame d'eau. Il n'est guère usité qu'en poésie, où il se dit pour l'eau en général et principalement pour la mer; *l'onde amère* a toujours cette dernière signification. *Epit.* Pure, claire, limpide,

fluide, fugitive, rapide, paisible, calme, immobile, azurée, argentée, diaphane, transparente, plaintive, mugissante, gazouillante, prisonnière, captive, libérale, prodigue, inépuisable, écumeuse, tarie. *Périph.* L'humide élément; le cristal d'une onde pure, d'une onde claire; l'azur de l'onde, la surface, le sein de l'onde. *V.* EAU. L'onde ou les ondes, pris pour la mer. *Périph.* L'onde amère, les flots amers; le sein, les gouffres de l'onde, l'abîme des ondes, l'empire des ondes. *V.* MER.

Le cristal sur leurs mains verse une *onde* limpide.
DELILLE.

Belle Aréthuse, ainsi ton *onde* fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
VOLTAIRE.

Tel un ruisseau, charmé de sa riva opulente,
En méandres d'azur roule une *onde* plus lente.
CHAUSSARD.

Ces cascades pompeuses
Qui brisent sur des rocs leurs *ondes* écumeuses.
RIVAROL.

Dans la riche Hespéria où, de ses belles *ondes*,
Le Tibre baigne en paix des campagnes fécondes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Entend-on de la mer les *ondes* bouillonner?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Le même, *Géorg. Franç.*, ch. IV.

L'Océan révolté, de ses rives profondes,
Hors du lit qu'il creusa repoussera ses *ondes*.
DENNE BARON.

Il se rend sur le port; il monte une galère,
Et déja ses rameurs sillonnent *l'onde amère*.
CHÊNEDOLLÉ.

La nuit couvrait au loin les flots tumultueux;
Du croissant de Phébé les reflets lumineux
En mobiles rayons glissaient sur *l'onde amère*.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Tandis que tu conduis sur *les gouffres de l'onde*
Ces voyageurs savants, ministres de tes lois.
VOLTAIRE, *Ode V* (1735).

Aux aquilons impétueux
Interdis *l'empire des ondes*,
Enferme leur essaim dans tes grottes profondes.
DEMOUSTIER.

C'est dans le sens d'*onde* pris pour la mer, que les poètes appèlent, par périphase, Neptune *le souverain des ondes*, *le dieu puissant des ondes*, et Amphitrite *la déesse des ondes*, *la souveraine de l'onde*.

Dans la langue poétique, on dit par périphrase *l'onde noire* pour l'eau du Styx et du Cocyte: *passer*, *traverser l'onde noire*, mourir.

Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'aurait pas sitôt *traversé l'onde noire*.
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

Ondes se dit, mais au pluriel seulement, de ce qui est fait en figure d'onde. *Les ondes d'une moire, des cheveux en ondes, les ondes spirales des colonnes torses. Les ondes d'un bois veiné.* Acad.

Un fil d'or renouant ses tresses vagabondes,
Sur les lis de son cou laisse flotter leurs *ondes*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

. . . . Des blés dont les gerbes flottantes
Roulent au gré des vents leurs *ondes* jaunissantes.
Le même.

ONDOYANT, ANTE. *adj.* (*on-doa-yant*, *on-doa-yan-te*). Qui ondoie, qui a un mouvement par ondes. *Vagues ondoyantes*, *fumée ondoyante*, *les flammes ondoyantes*, *plis ondoyants*, *cheveux ondoyants*, *aigrette ondoyante*, *drapeaux ondoyants*, *plaines ondoyantes*, quoique ce ne soient pas les plaines qui *ondoient*, mais les épis dont elles sont couvertes, *moissons ondoyantes*, etc.; on peut en poésie le mettre avant le nom qu'il qualifie en consultant l'oreille et l'analogie: *les ondoyantes plaines.* Les poètes font un fréquent usage de ce mot, parce qu'il est pittoresque. *Syn.* Onduleux, flottant par ondes, formant des ondes.

Les longs plis de sa robe *ondoyants* sur ses pas.
DESAINTANGE.

J'aime à voir le Zéphyr agiter dans les eaux
Les replis *ondoyants* des joncs et des roseaux.
COLARDEAU, *Épître à M. Duhamel de Denainvilliers.*

Ses longs cheveux en boucles *ondoyantes*,
Flottent sur sa taille légère.
BAOUR-LORMIAN.

Ces crins, du fier coursier *ondoyante* parure.
DELILLE.

La lance aiguë, avec force poussée,
Brise le casque au panache *ondoyant*.
PARNY, *les Rosecroix*, chant VI.

Combien l'or *ondoyant* de la moisson prochaine
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine.
LEMIÈRE, poëme de *la Peinture*, ch. II.

Un autel
D'où l'encens s'exhalait en colonne *ondoyante*.
IMBERT.

ONDOYER. *v. intr.* (*on-doa-yé* devant une consonne). Flotter par ondes. Il ne se dit guère qu'au figuré. *Syn.* Flotter par ondes, onduler.

Tel rugit un lion à l'aspect de sa proie:
Sa crinière se dresse et sur sa tête *ondoie*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VIII.

Des forêts de drapeaux, d'enseignes, de bannières,
Marquant les rangs, les chefs, les bataillons divers,
Au centre de l'armée *ondoyaient* dans les airs.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. V.

Je voyais les moissons du soleil éclairées
Ondoyer mollement sur les plaines dorées.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Été.

ONDULEUX, EUSE. *adj.* Qui ondoie. *Syn.* Ondoyant. *V.* ce mot.

Sa noble écharpe, à replis *onduleux*,
Ceint la déesse, et retombe avec grâce.
IMBERT.

Le cygne sur les eaux navigue avec noblesse,
Courbe de son grand cou l'*onduleuse* souplesse,
Et de ses pieds rameurs agite l'aviron.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Les nymphes le suivaient de myrtes couronnées :
De leurs tresses d'ébène aux vents abandonnées
Les anneaux *onduleux* se jouaient sur leur sein.
FAYOLLE.

Tantôt de blonds épis dont la tige vacille
Se foulaient *onduleux* dans un lointain mobile.
BOISJOSLIN, *la Forêt de Windsor.*

Et quand des flots calmés le miroir *onduleux*
D'un soleil bienfaisant réfléchissait les feux.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

ONOMATOPÉE. *n. f.* L'onomatopée est une figure de mots par laquelle un terme imite le son naturel de ce qu'il signifie. « Les noms des différents bruits, dit Falconet, se communiquent quelquefois aux choses qui les produisent ; tels sont les noms des oiseaux ou d'autres animaux, conformément au son de leur chant ou de leurs cris, avec différentes altérations pourtant, selon le différent génie des langues. »

Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, pag. 4, tom. XX.

« On réduit sous cette figure, c'est Dumarsais qui parle, les mots formés par imitation du son, comme le *glouglou* de la bouteille ; le *cliquetis*, c'est-à-dire le bruit que font les boucliers, les épées et autres armes en se choquant ; le *trictrac*, qu'on appelait autrefois le *tic tac*, ainsi nommé du bruit que font les dames et les dés dont on se sert à ce jeu ; *tintement*, c'est le son clair et aigu des métaux...... »

TROPES, *Œuvres complètes*, t. III, p. 179. Paris, 1797.

Je terminerai ce mot par un article de M. Nodier, article qui rentre très-bien dans le plan de cet ouvrage. « L'onomatopée, dit-il, est d'un grand secours aux poètes, puisqu'elle est comme l'ame de l'harmonie pittoresque et de la poésie imitative.

Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton.
Ainsi que par les mots exprimez par le son.
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore.
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner ?
Le vers tumultueux en roulant doit tonner ;
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine,
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne.
Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole et le suit aussi prompt que l'éclair.
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.
DELILLE.

On voit qu'indépendamment des onomatopées nombreuses qu'a employées le poète, il a trouvé un autre moyen d'harmonie dans le concours heureux de certains mots choisis, qui, sans être imitatifs par eux-mêmes, produisent cependant une imitation parfaite.

Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine.

Ce vers, par exemple, est composé de monosyllabes durs et heurtés qui représentent très-bien la marche du bœuf, et qui la notent exactement à l'oreille. Tout le monde se rappèle cet admirable passage de Boileau, dans le poème du *Lutrin* :

Ses ais demi-pourris que l'âge a relâchés
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent ;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent ;
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, chantre, hélas ! dans ce triste moment ?
Tu dors d'un profond somme. »

Onomatopée française, *préface*, pag. 31.

ONZIÈME. *adj.* des deux genres (*on-ziè-me*).

OPÉRA. *n. m.* Pièce de théâtre en musique, accompagnée de machines et de danses. Il ne prend pas de *s* au pluriel. Les *opéra* de Quinault. Cependant, par une licence poétique, on peut en vers, quand on y est contraint par la mesure ou par la rime, écrire des *opéras*.

Cette femme à grand falbalas
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un blondin sur un mot d'usage,
Un robin sur des *opéras*.
SÉDAINE, *Épître à mon habit.*

Épit. Magnifique, merveilleux, magique, enchanteur, ravissant. *Périph.* La scène lyrique.

De quel bruit prolongé retentissent les airs ?
Où suis-je ? à mes regards brille un autre univers.
Là règnent Polymnie et sa sœur Therpsichore ;
L'une aux pas éloquents, l'autre à l'accent sonore.
Tendre Quinault, salut ! tes élégants pinceaux
Osèrent de la fable embellir les tableaux ;

Et, donnent au sujet le merveilleux pour ame,
D'un charme ingénieux enrichirent le drame :
Dieu du temple lyrique, aux plus aimables lois
Tu soumets tous les arts que réveille ta voix :
Tes doux enchantements surpassent ceux d'Armide :
Vénus en ce palais, qu'elle préfère à Gnide,
Conduit en souriant, sur l'aile des zéphyrs,
Le peuple des amours et l'essaim des plaisirs :
L'art des Parrhasius, défiant la nature,
De l'espace conquis prolonge l'imposture;
Et d'un autre Archytas l'effort industrieux
Nous ouvre, à ton signal, les enfers et les cieux.
La muse fuit alors, sur une aile magique,
Le monoton. écueil de la plainte tragique,
Et s'empressant de plaire aux Linus satisfaits,
Agrandit l'horison des lyriques effets :
Tels sont du merveilleux les fertiles prestiges.

CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

Opéra signifie aussi le lieu où se représente l'opéra. *Périph.* Le temple de l'harmonie.

. . . Ce théâtre aux magiques accents,
Où tous les arts enchantent tous les sens.

BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. I.

Voltaire a défini l'*opéra* un palais magique,

Où les beaux arts, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Le Mondain, conte.

OPINIATRE. *adj.* des deux genr. (*o-pi-ni-â-tre*).

Le courroux révolté, l'*opiniâtre* orgueil.

DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

La jeunesse au travail ardente, *opiniâtre*,
Creuse d'un soc tranchant une terre marâtre.

GASTON, trad. de l'*Énéide*, liv. IX.

OPIUM. *n. m.* (*o-pi-om*, cependant il est permis aux poètes de prononcer *opion*). On francise quelquefois ce mot, est-il dit dans le *Traité de l'Orthographe française* par le célèbre prote de Poitiers; mais c'est une corruption dont l'Académie ne fait aucune mention. *Epit.* Froid-, glacé, soporatif, soporifère, soporifique, utile, secourable, officieux, dangereux, mortel. *Périph.* Du pavot le lait, le suc assoupissant.

L'*opium* peut aider un sage;
Mais, selon mon opinion,
Il faut au lieu *d'opium* (opion)
Un pistolet et du courage.

VOLTAIRE.

La jusquiame ou le froid *opium* (opion)
Dans le cerveau porte un moins lourd poison.

PALISSOT, *la Dunciade*, ch. III.

Opium, suivant la première prononciation, rimera à *décorum*, *galbanum*, *album*, *te-deum*, etc., tous mots empruntés du latin; et, suivant la seconde, à tous les mots en *ion* ou même en *on*, quelle que soit la lettre d'appui.

OPPOSER. *v. tr.* (*o-po-zé* devant une consonne). *Syn.* Mettre devant, barrer, contrebarrer, croiser, traverser, faire obstacle. — Objecter, contredire, réfuter, répliquer, répondre. — Contraster, varier. — Comparer, mettre en parallèle.

Pour toi sa main d'albâtre. . . . .
Joint la fleur du Narcisse aux parfums du muguet;
Et, d'heureuses couleurs nuançant ton bouquet,
Entrelace avec art, et mollement oppose
L'hyacinthe aux pavots, les soucis à la rose.

TISSOT, trad. des *Bucoliques*, Églogue II[me].

Chénier a dit *opposer contre* :

Cet ami vertueux avec quelle chaleur
Opposant contre eux tous, etc.

JEAN DE CALAS.

ce qui n'est pas français, comme l'a remarqué Domergue, dans ses *Solutions Grammaticales*, pag. 256; on dit *opposer à*.

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups;
Ses yeux *s'opposeront* entre son père et vous.

RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

« *S'opposeront*, dans le sens absolu, est un latinisme : la grammaire veut que *s'opposer* soit joint à un régime; mais il n'est pas défendu aux poètes d'emprunter quelques tours des langues anciennes pour enrichir notre versification, pourvu qu'ils usent de cette permission avec goût et sobriété. On remarque, dans Corneille, Boileau et Racine, un grand nombre de façons de parler neuves et hardies prises du latin. »

GEOFFROY, *commentaire sur Racine, au lieu cité.*

OPPRIMER. *v. tr. Epit.* Accabler, fouler, écraser, vexer, fatiguer, tourmenter, persécuter, excéder.

Un héros qu'on *opprime* attendrit tous les cœurs.

VOLTAIRE.

Ne vous imputez point le malheur qui m'*opprime*.

RACINE, *Mithridate*.

Je voudrais.... mais faut-il dans l'état qui m'*opprime*, etc.

VOLTAIRE, *Sémiramis*.

On n'est point *opprimé* par un état, dit La Harpe; on est *accablé d'un état*, et opprimé par le sort. Le mot *opprimer* ne peut se dire que de ce qui peut être personnifié figurément, comme le *pouvoir*, l'*injustice*, etc., au contraire, *oppressé* ne se dit que des choses. On est *oppressé de dou-*

leur, opprimé par ses ennemis. Ce sont ces distinctions nécessaires qui constituent la pureté de la diction en vers comme en prose. »

Cours de litt., tom. X, pag. 116.

Delille a pris ce verbe dans un sens physique et comme synonyme d'*oppresser* :

. . . . Pour exprimer sa rebelle ascalade,
Sous des rocs entassés le superbe Encelade
Soulève le fardeau dont il est *opprimé*.
Les trois Règnes de la Nature, ch. IV.

OR. *n. m.* Métal. *Epit.* Jaune, ductile, pesant, pur, fin, incorruptible, brillant, éclatant, radieux, précieux, fastueux, l'or du Tage, l'or du Pérou. — Corrupteur, suborneur. *Périph.* Le roi des métaux, un métal suborneur.

L'or seul donne le pourpre, et l'art qui peint les fleurs
Fit *du roi des métaux* la reine des couleurs.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. IV.

Sous l'ardent équateur, il voit les mines d'*or*;
Le sol étincelait de ce riche trésor,
Noble enfant du soleil et des plus pures flammes.
Sur les rochers jaunis l'*or* éclatait en lames;
La, des montagnes d'*or* et des champs d'*or* entiers,
Ici, des veines d'*or* traçant de longs sentiers;
Des sables brillant d'or, et l'onde qui les mouille,
Roulant, traînant de l'*or* la flottante dépouille.
THOMAS, *la Pétreïde*, chant des Mines.

L'amitié, la santé, mieux que tout *l'or du Tage*
Satisfont les souhaits du poète et du sage.
BÉRANGER, *les Plaisirs du Botaniste*.

Impatient déja de tenter les hasards,
Énée a revêtu l'*or* de ses longs cuissards.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

L'âge d'or. *V.* AGE.

On dit dans la langue poétique *des jours filés d'or et de soie*, pour des jours heureux.

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerais *des jours filés d'or et de soie*.
REGNARD, *le Distrait*, act. III, sc. 8.

Nul n'a vu tous ses *jours filés d'or et de soie*.
ROYOU, *Épître à mon fils*.

Or se dit poétiquement de certaines choses qui sont couleur d'or ou qui sont jaunes et brillantes. *L'or flottant de ses cheveux*, *l'or des moissons*, etc.

. . . . . Ce globe aux rayons empruntés
Réparait l'*or* du jour par ses feux argentés.
LEBRUN.

Enfin la nuit étend ses voiles,
L'*or* étincelant des étoiles
Éclate dans un ciel serein.
Mad. VERDIER.

Un nuage éclatant d'*or*, de pourpre et d'azur.
DELILLE.

L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

L'ivoire de ton sein, *l'or de ta chevelure*.
MOLLEVAUT.

. . . . La blonde Cérès
De *l'or de ses cheveux* a couvert nos guérets.
DE BERNIS.

Combien l'*or ondoyant de la moisson* prochaine
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine.
LEMIÈRE, poème de la *Peinture*, ch. II.

L'huile coule à *flots d'or* aux bords de la Durance.
CASTEL.

Sur les buissons la rose se balance,
Et l'oranger, fier de son opulence,
Mêle *son or* à *l'or du citronnier*.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. I.

L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère.
MICHAUD.

. . . . La jonquille encor
Offre à mon œil ravi *la pâleur de son or*.
ROUCHER, poème des *Mois*, avril.

ORACLE. *n. m.* Réponse que les païens s'imaginaient recevoir de leurs dieux. Les chrétiens appèlent figurément oracles les dogmes enseignés par l'église, les prédictions de leurs prophètes : *les oracles divins*, *les oracles des prophètes*. *Oracle* s'entend aussi du dieu qui l'inspire et du prêtre qui le prononce. *Syn.* Réponse, avis, décision. — Divinité. — Interprète du ciel, prophète, prêtre, pontife, devin, pythonisse, sibylle. *Epit.* Divin, saint, sacré, suprême, solennel, prophétique, fatidique, fameux, vieil-, secret, mystérieux, obscur, douteux, captieux, menteur, trompeur, incertain, imposteur, vrai; accompli, véritable, faux, démenti; ambigu, vain, suspect, infaillible, inévitable, cruel, sévère, funeste, effroyable, foudroyant, interrogé, consulté, muet, prononcé, dicté. *Périph.* La voix des oracles.

Oui, j'en jure Apollon et ce souffle divin
Qui fait sortir l'*oracle* enfermé dans son sein.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Des *oracles* divins les terribles ministres.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

Un *oracle* jamais ne se laisse comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.
CORNEILLE.

Apollon était regardé comme le dieu des

oracles. On allait le consulter à Delphes, ville de la Phocide ; à Délos, île de la mer Egée et lieu de sa naissance ; à Ténédos, autre île de la mer Egée ; à Patare, ville de Lycie, et dans une infinité d'autres lieux ; mais les oracles de Delphes étaient les plus célèbres. La prêtresse qui les rendait s'appelait *Pythonisse*, parce qu'elle se plaçait sur un trépied couvert de la peau du serpent Python.

Dans les autres temples c'étaient également des prêtres ou des prêtresses qui prononçaient les oracles. Ils se plaçaient sur un trépied, et après avoir invoqué le dieu dont ils se disaient inspirés, ils entraient en fureur et donnaient leurs réponses équivoques ordinairement d'une voix mal articulée et difficile à entendre.

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens ;
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants.
J. B. ROUSSEAU.

Il y avait près de Dodone, ville d'Épire, une forêt consacrée à Jupiter, dont les arbres rendaient des oracles ; on l'appelait la forêt de Dodone.

Arbres sacrés, rameaux mystérieux
Célèbres troncs par qui l'avenir se révèle,
Temple que la nature éleva jusqu'aux cieux,
A qui le printemps donne une beauté nouvelle,
Chênes divins, parlez tous ;
Dodone, répondez-nous.
LAMOTTE.

« Sénèque définit *l'oracle*, la volonté des dieux annoncée par la bouche des hommes. C'était la plus auguste et la plus religieuse espèce de prédiction dans l'antiquité. Le désir toujours vif et toujours inutile de connaître l'avenir, donna naissance aux oracles, l'imposture les accrédita, et le fanatisme y mit le sceau. On ne se contenta pas de faire rendre des oracles à tous les dieux ; ce privilége passa jusqu'aux héros. Outre ceux de Delphes et de Claros que rendait Apollon, et ceux de Dodone et d'Ammon en l'honneur de Jupiter, Mars en avait un en Thrace, Mercure à Patras, Vénus à Paphos et dans Aphaca, Minerve à Mycène, Diane en Colchide, Pan en Arcadie, Esculape à Epidaure et à Rome, Hercule à Athènes et à Gadès, Sérapis à Alexandrie, Trophonius en Béotie, etc. ; on consultait les oracles non seulement pour les grandes entreprises, mais même pour de simples affaires particulières. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

ORAGE. *n. m. Syn.* Tempête, ouragan, tonnerre, grosse pluie, vent impétueux, tourmente, bourrasque. Remarquez que *tourmente* ne se dit que d'une tempête sur mer, et ne s'élève pas au-dessus du style familier de même que *bourrasque*. *Epit.* Terrible, horrible, affreux, furieux, épouvantable, effroyable, sinistre, impétueux, violent, brûlant, bruyant, grondant, noir-, sombre, naissant, menaçant, grossi, appaisé, calmé, dissipé, détourné, conjuré, éloigné. *Périph.* Le berceau des orages pour le commencement des orages, le lieu où ils commencent à se former ; les feux, les fureurs de l'orage, les sifflements, le murmure, la voix de l'orage.

. . . . . . Ce rayon qui, traversant les cieux,
Frappe de ses éclairs *le berceau des orages*,
De leurs franges d'argent entoure les nuages.
CHÊNEDOLLÉ.

Mais *la voix de l'orage* éclate dans les airs,
Les autans déchaînés ont soulevé les mers ;
L'abîme au loin mugit, et les vagues fumantes
Battent avec fracas leurs rives écumantes.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

. . . . . . L'*orage*, au gré des aquilons,
Promène dans les airs son humide cortége.
LÉONARD.

Et l'*orage* bruyant dont la secousse utile
Rend l'air fluide et pur et la terre fertile.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Dans l'océan des airs l'affreux *orage* gronde.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. III.

Vers l'horizon lointain dont la splendeur s'efface,
Si l'*orage* se lève et par degrés menace,
Un long crêpe enveloppe et les monts et les bois ;
La fleur est sans éclat, Philomèle sans voix.
BAOUR-LORMIAN.

Tout-à-coup le ciel gronde ; et le feu des éclairs,
Et la grêle et la pluie ont sifflé dans les airs ;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IV.

L'éclair, dans un ciel pur, poursuit, croise l'éclair ;
Les vents, en mugissant, répandent les ravages,
Étendent la poussière en immenses nuages,
Et, courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons.
Tandis que de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, sans repos, par la foudre pressée,
Environnant Caïn de l'aspect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, et tombe avec fracas.
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

DESCRIPTION D'UN ORAGE.

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés :
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre ;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre ;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,

Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre.
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs :
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide :
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qui roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! du ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages.
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour :
L'ouvrage d'une année est détruit dans un jour.
Saint-Lambert, *poème des Saisons*, ch. II.

Plusieurs autres poètes se sont exercés sur ce sujet, et je regrète de ne pouvoir insérer ici les descriptions qu'ont faites de l'orage Colardeau dans son *Épître à M. Duhamel*, Rosset dans son *Poème de l'Agriculture*, M. Michaud, dans *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I, et M. Campenon, dans sa *Maison des Champs*. Indiquer de pareils morceaux, c'est y renvoyer les lecteurs curieux.

V. ouragan, tempête.

Les poètes disent *un orage de traits, de dards, de flèches*, etc.; comme ils disent *une grêle, une pluie de traits, de dards*, etc.

Des orages de traits, *de flèches* et *de dards*
Pour chasser les Troyens pleuvent de leurs remparts.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Un orage de traits tombe et couvre la plaine.
Gaston, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

.... Il (ce bastion) vomit en courroux
Un orage bruyant *de traits* et *de cailloux*.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivr.*, ch. XI.

Orage se prend dans un sens figuré et moral, en parlant des agitations, des bouleversements que causent les passions.

« Tous ces *orages du cœur* que Racine excelle à peindre, échauffent la scène et attachent vivement le spectateur. »

Geoffroy, *sur Racine, remarques sur Andromaque*, act. II, sc. 1.

« Racine est le premier qui ait peint dans notre langue ces *orages de l'amour*. » Le même.

De ce sage vieillard la candeur, les accents,
Appaisent par degrés *l'orage de ses sens*.
Baour-Lormian, *Jérusalem déliv.*, ch. VII.

D'une bouche éloquente ont sorti des accents
Qui calment par degré *l'orage de ses sens*.
Doigny, *Erminie consolée par un vieillard*.

Il se dit figurément des malheurs dont on est menacé, des disgrâces qui surviennent tout-à-coup, soit dans les affaires publiques, soit dans la fortune des particuliers. *Syn.* Malheur, infortune, revers, disgrâce.

L'*orage* se déclare,
Athalie en fureur demande Éliacin.
Racine, *Athalie*, act. III, sc. 6.

Déjà de toutes parts je vois grossir l'*orage*.
Crébillon, *Catilina*, sc. 1.

Goûtez des jours sereins, nés du sein des *orages*.
Voltaire, *Mérope*, sc. 1.

Cependant allons voir si *nous vaincrons l'orage*.
Corneille, *Rodogune*, act. III, sc. 6.

« *Vaincre un orage* est impropre; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, etc., on ne vainc pas. »

Voltaire, *remarques sur Corneille*, *au lieu cité*.

ORAGEUX, EUSE. *adj.* Qui cause de l'orage, ou qui est sujet aux orages. *Les Hyades orageuses* (Boileau), parce que la constellation qu'elles forment annonce la pluie, l'orage.

Cet adjectif suit ou précède le nom qu'il modifie au gré du poète ou de l'orateur.

On calmerait plutôt l'aquilon *orageux*
Lorsque de l'Apennin il bat les flancs neigeux.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

Sous un ciel *orageux*, mille clartés funèbres
Brillent d'un pôle à l'autre au milieu des ténèbres.
Dulard, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Je verrai sur ces monts la cascade *orageuse*
Tombant avec fracas sur la roche écumeuse.
Michaud, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I.

Sur ces monts *orageux*, hérissés de frimas.
Millevaut.

Orageux se dit au figuré de ce qui est sujet aux troubles, à l'agitation. *Syn.* Agité, troublé, inquiet.

Que d'inquiètes nuits, que de pénibles jours
Perdus dans ce torrent des *orageuses* cours!
LEBRUN.

Chaque jour sur les flots de ce monde *orageux*,
Contemplant des mortels les débris malheureux,
Il (le sage agriculteur) s'applaudit d'avoir, dans ce
commun naufrage,
Confié ses destins au tranquille rivage.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

ORANGE. *n. f. Epit.* Douce, délicieuse, fraîche, rafraîchissante, jaune, dorée, parfumée. *Périph.* La pomme d'or; le fruit, la pomme de l'oranger. Le fruit des Hespérides (suivant l'opinion la plus commune, dit M. Rosset, dans son *poëme de l'Agriculture*, p. 124, les pommes du jardin des Hespérides, qu'un dragon gardait et qu'Hercule enleva, étaient des oranges). Les fruits d'or des filles d'Hespérus (Millevoye), le fruit, la pomme que Pâris offrit à la beauté.

Le fruit qui ralentit la course d'Atalante.
CHÉNIER.

Le fruit d'or que roula l'amoureux Hippomène.

Du frileux oranger la pomme enorgueillie.
MILLEVOYE.

Des pommes d'or parfument l'oranger.
DORAT.

Les pommes d'or de la riche Hespérie.
FRÉRON.

Vers ces climats où *l'or des Hespérides*
Pend en festons aux arbres jaunissants.
DORAT.

V. ORANGER.

ORANGER. *n. m.* (*o-ran-gé* devant une consonne). Arbre toujours vert qui porte les oranges. *Epit.* Délicat, tendre, frileux, odorant, parfumé, riche, toujours vert, verdoyant, aux fleurs d'argent, aux fruits d'or. *Périph.* L'arbre aux fruits d'or, l'arbre aux pommes d'or, l'arbre des Hespérides.

Et *l'arbre aux pommes d'or*, aux rameaux tou-
jours verts.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. II.

Ici ma main dérobe à l'*oranger* fleuri
Ces pommes dont l'éclat séduisit Atalante.
PARNY.

Sur les buissons la rose se balance,
Et l'*oranger*, fier de son opulence,
Mêle son or à l'or du citronnier.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. I.

Là, sous la main badine,
L'*oranger*, jeune encor,
Avec mollesse incline
Et sa fleur argentine
Et ses fruits brillants d'or.
DE GUERLE.

Si Plutus vous sourit, *l'arbre odorant et vert*
Qu'Hercule osa ravir dans les jardins d'Hesper,
Loin des fureurs du nord, sous un pompeux por-
tique (l'orangerie),
Vous formera l'hiver une cour magnifique.
Tel l'or pur étincelle au milieu des métaux,
Tel brille l'*oranger* parmi les arbrisseaux.
Seul, dans chaque saison, il offre l'assemblage
De fruits naissants et mûrs, de fleurs et de feuil-
lage.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

ORATORIO. *n. m.* (*o-ra-to-ri-o*). Ce mot, comme le genre de ce poëme, nous est venu d'Italie, et ont tous deux été introduits en France par Handel, dont les *oratorio* n'eurent pas le succès qu'ils méritaient. Quoique ce mot ne prennent pas en prose la caractéristique du pluriel, il est permis au poëte d'écrire des *oratorios* avec un *s*, lorsqu'il y est contraint par la mesure ou par la rime.

« Le caractère de ce poëme lyrique, dit M. Chaussard, est entièrement religieux. Plus l'action est resserrée, plus elle doit être simple, claire, pleine d'intérêt. Le style participe de l'élévation des sujets. Les sources et les modèles se trouvent dans l'Ecriture sacrée. »

Poétique secondaire, sommaires analytiques, p. 34.

Pathétique ou sublime en sa simplicité,
Il emprunte à la bible une austère beauté,
Et transmet à l'oreille, en phrase harmonieuse,
De ces tableaux divins la scène merveilleuse.
Il doit les abréger, mais sans les affaiblir;
Plus l'espace est borné, mieux il le faut remplir.
Retracez-nous d'un dieu la parole féconde,
Enfantant tour-à-tour et réparant le monde,
Et le faible Ibrahim, par pitié cruel,
Et Jephté, trop puni de son vœu criminel,
Et la nue épanchant la manne nourrissante,
Et des rochers d'Horeb la source jaillissante.
Qu'alors par de beaux chants, organes de beaux
vers,
L'hymne semble un écho des célestes concerts.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

LES ISRAÉLITES SUR LA MONTAGNE D'HOREB.

Oratorio.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Hélas! Dieu nous conduit dans ce séjour d'alarmes,
Et nous y sommes immolés!
Nous n'avons que nos larmes
Pour éteindre la soif dont nous sommes brûlés!

AARON.

Respectons du Seigneur la volonté suprême;
Il peut tarir la source de nos pleurs;
Même en nous frappant il nous aime;
Adorons ses decrets jusque dans nos malheurs.

LE CHOEUR.

Pourquoi détruit-il son ouvrage,
Par le revers et l'opprobre flétri?
Est-ce là ce peuple chéri
Qu'il appela à son héritage?

AARON.

Auprès de l'Éternel Moïse est votre appui;
Craignez de l'irriter par votre impatience:
Tremblez. Il paraît; il s'avance;
Vos murmures, vos cris ont percé jusqu'à lui.
(*Un prélude annonce Moïse.*)

MOÏSE.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille,
Et d'un dieu de clémence ont fait un dieu vengeur!

LE CHOEUR.

Des maux que nous souffrons, vous seul êtes l'auteur.
Nous gémissons, et le Seigneur sommeille!

MOÏSE.

Peuple séditieux, et digne de mépris,
Aux bontés du Très-Haut réserviez-vous ce prix?

TOUT LE CHOEUR.

Que sont devenus ses oracles?
Trouvons-nous en ces lieux ce qu'il nous a promis?
Ce dieu si bienfaisant nous traite en ennemis.

MOÏSE.

Ingrats! avez-vous donc oublié ses miracles?
C'est ce dieu dont le bras vous soutint tant de fois:
A la mer étonnée il imposa des lois;
Il conduisit vos pas dans ses routes profondes,
Et les flots divisés revinrent à sa voix
Engloutir l'ennemi dans l'abîme des ondes.
Il souffrit, il calma vos cris tumultueux:
Expirants de langueur en cet état funeste,
La mort lavait son glaive affreux;
Il ouvrit les portes des cieux,
Et fit tomber pour vous un aliment céleste.
Du père le plus tendre implorez le secours;
N'armez plus contre vous sa puissance infinie:
Soyez soumis au dieu dont vous tenez la vie;
C'est l'unique moyen d'en prolonger le cours.
Dieu veut vous éprouver; que vos pleurs le fléchissent.

TOUT LE CHOEUR.

Il rejète nos cœurs, lui qui les a formés!
C'est en vain qu'ils gémissent;
Nos femmes, nos enfants périssent:
Les tombeaux sont ouverts, et les cieux sont fermés.

MOÏSE.

Ciel! quels objets! quelles victimes!

TOUT LE CHOEUR.

Nous périssons!

MOÏSE.

Quel spectacle d'horreur!
J'oublie, en voyant leur malheur,
Que leurs murmures sont des crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Nous périssons!

MOÏSE.

Dans ces moments affreux,
Seigneur, n'écoute plus le cri de la vengeance.
D'un serviteur soumis daigne exaucer les vœux.

TOUT LE CHOEUR.

Hélas!

MOÏSE.

De ta clémence
Répands les trésors;
Hâte-toi.

TOUT LE CHOEUR.

Nous mourons!

MOÏSE.

Que vas-tu faire? Arrête;
Ils sont tous tes enfants.

LE CHOEUR.

O sort! ô triste sort!

MOÏSE.

Lance plutôt la foudre sur ma tête.

TOUT LE CHOEUR.

Nous expirons.

MOÏSE.

Grand dieu, la foi la plus ardente
M'ordonne de tout espérer;
Tu ne peux tromper mon attente.
Ton peuple est tout près d'expirer;
Ranime sa force mourante
Pour te bénir et t'adorer.
(*Moïse frappe le rocher: il en sort des torrents d'eau.*)

LE CHOEUR.

O prodige! ô miracle! ô puissance suprême!
D'impétueux torrents s'élancent du rocher!

MOÏSE.

Dieu devrait vous punir, et dieu veut vous toucher;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ses bienfaits que par sa bonté même;
A ces traits éclatants connaissez l'Éternel;
Adorez le dieu d'Israël.

LE CHOEUR.

Adorons le dieu d'Israël.

MOÏSE.

Il appèle, il attire, il commande, il terrasse
Sans forcer notre volonté;
Il a de ce rocher brisé la dureté :
C'est l'image du cœur qu'il frappe de sa grâce.
A ces traits éclatants connaissez l'Éternel;
Adorez le dieu d'Israël.

LE CHOEUR.

Adorons le dieu d'Israël.

TOUT LE CHOEUR.

Que le Seigneur est grand, que sa puissance étonne!
Sa bonté remplit l'univers.
Que sa vengeance éclate, tonne,
Qu'il frappe les peuples pervers
Qui refusent d'aimer un maître qui pardonne.
L'abbé DE VOISENON.

ORBE. *n. m.* C'est proprement l'espace que parcourt une planète dans son cours; mais en poésie ce mot se prend comme synonyme de cercle, circonférence, circuit, tour, rond. *Epit.* Croissant, décroissant, concentrique, excentrique, arrondi, radieux, brillant, immense, étroit.

. . . Du soleil prêt à finir son cours,
L'*orbe* décroît, et vers l'onde s'incline.
MILLEVOYE.

La lune, tout-à-coup, dans son *orbe* effacée,
Pâlit, et se cacha par la terre éclipsée.
LEGOUVÉ.

Sur l'*orbe* éblouissant de son bouclier d'or
L'art présente un tableau plus magnifique encor;
C'est la trop belle Io transformée en génisse.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Le même poète a dit *un orbe d'airain* pour un bouclier :

Trois fois autour de lui Mézence prend l'essor,
Et l'accable de traits et l'en accable encor;
Trois fois *l'orbe d'airain* où leur forêt s'arrête,
Tout hérissé de dards, tourne avec la tempête.
Trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Ce serpent monstrueux
Se roule et se déroule en *orbes* tortueux.
Le comte DE VALORI.

En parlant d'une charrue, Delille a dit :

De huit pieds en avant que le timon s'étende;
Sur deux *orbes* roulants (deux roues) que ta main le suspende.
Trad. des *Géorgiques*, liv. I.

ORBITE. *n. f.* Le chemin, la route que décrit une planète par son mouvement propre. L'orbite de Saturne, l'orbite de Jupiter. *Epit.* Fixe, limitée, tracée, immense.

La terre en décrivant son *orbite* ordinaire.
DULARD.

Orbite signifie encore la cavité dans laquelle l'œil est placé.

Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son *orbite*.
LEMIÈRE, poème de *la Peinture*.

Son œil, enflammé par la haine,
Dans un *orbite* affreux roule un affreux regard.
BAOUR-LORMIAN.

ORDONNATEUR. *n. m.* Celui qui ordonne, qui dispose. Il peut se dire de dieu : *le suprême ordonnateur*, et alors seulement il est du style élevé. *Epit.* Suprême, souverain, intelligent, sage –. Il fait au féminin *ordonnatrice.*

Lorsque le grand moteur, sortant de son repos,
Eut d'un souffle immortel fécondé le chaos,
Quand, docile à ses plans, sa main *ordonnatrice*
Eut de ce monde immense achevé l'édifice.....
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. I.

ORDONNER. *v. tr. Syn.* Mettre en ordre, arranger, disposer, ranger, distribuer. — Commander, décider, arrêter, statuer, prescrire, enjoindre.

Quelle voix salutaire *ordonne* que je vive,
Et rappèle en mon sein mon ame fugitive?
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 7.

« Dans le sens de commander, prescrire, il régit *de* avec l'infinitif, lorsqu'il a un régime indirect : *on a ordonné à votre frère de partir;* et *que* avec le subjonctif quand il n'a point de nom en régime : *votre père a ordonné que vous le fissiez.* Cependant Voltaire a dit dans *Oreste :*

Il règne, et c'est assez; et le ciel *nous ordonne*
Que, sans peser ses droits, *nous respections* son trône.

En prose, il faudrait dire *nous ordonne de respecter*, ou *ordonne que nous respections.* »
LAVEAUX, *Dict. des Difficultés de la Lang. franç.*

Ordonner est aussi *intr.*, et prend un complément amené par la préposition *de*, et alors il signifie disposer d'une chose.

Les monstres de l'Égypte *ordonnent de sa vie.*
CORNEILLE, *Pompée*, act. II, sc. 2.

Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis
D'*ordonner d'un captif* que le sort m'a soumis?
RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

Du sort de tout ce peuple il est temps que *j'ordonne.*
VOLTAIRE, *OEdipe*, act. V, sc. 1.

ORDRE. *n. m.* Arrangement, disposition des choses mises en leur rang. *Syn.* Arran-

gement, disposition, ordonnance, suite, distribution, plan, dessein. *Epit.* Long -, pompeux, symétrique, régulier, successif, interrompu, troublé, interverti, renversé.

Venait-il renverser l'*ordre* des éléments?
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 4.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours,
Et d'un long *ordre* d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
J. B. ROUSSEAU, *Ode V*, liv. 1.

Un *long ordre* est dit dans ce dernier exemple pour une longue suite, une longue file.

Ordre signifie aussi ce qui est ordonné par un supérieur à un inférieur. *Syn.* Commandement, précepte, injonction, loi. *Epit.* Absolu, suprême, légitime, équitable, injuste, cruel, tyrannique, barbare, inhumain, sanguinaire, sévère, rigoureux, précis, positif, solennel, sacré, irrévocable, pressant, transgressé.

Vous lui direz
Que ses *ordres* pour moi seront toujours sacrés.
VOLTAIRE, *Sophonisbe*, act. I, sc. 4.

Ordre, en termes d'architecture, se dit de certaines proportions et de certains ornements sur lesquels on règle la colonne et l'entablement. Il y a cinq ordres d'architecture : le *toscan*, le *dorique*, l'*ionique*, le *corinthien*, et le *composite*.

Ces *ordres* dont les Grecs nous ont fait un présent,
Le *dorique* sans fard, l'élégant *ionique*,
Et le *corinthien*, superbe, magnifique,
L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
LA FONTAINE, *les Amours de Psyché*, ch. I.

ORÉADES. *n. f. pl.* Nymphes qui présidaient aux montagnes. *Epit.* Légères, agrestes, belles -, charmantes. *Périph.* Les nymphes, les déesses des montagnes. *V.* NYMPHES.

OREILLE. *n. f.* (*o-reil-le*, les deux *l* sont mouillés). L'organe de l'ouïe. *Epit.* Fine, délicate, sensible, sévère, juste, dure, endurcie, grossière, insensible, dédaigneuse, pudique, chaste, curieuse, attentive, docile, avide, sourde, charmée, chatouillée, blessée, déchirée, velue, dressée, droite, pendante, baissée. *Périph.* L'organe de l'ouïe.

Ayez pour la cadence une *oreille* sévère.
BOILEAU.

Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons et ses accents, à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'*oreille* heureuse et juste en sent la différence.
VOLTAIRE, *le Temple du Goût*.

Ce mot entre dans plusieurs périphrases : on dit, dans la langue poétique, qu'*un bruit a frappé les oreilles*, pour signifier qu'il a été entendu ; qu'*un mot*, qu'*un nom a frappé les oreilles*, pour dire qu'il a été prononcé, qu'il est connu ; *ouvrir*, *prêter l'oreille*, *rendre son oreille attentive*, pour écouter ; *fermer l'oreille*, pour ne pas entendre, refuser d'entendre.

Non, l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels récits n'*ont frappé les oreilles*.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. II.

Si le nom d'Atalante *a frappé ton oreille*,
On t'a dit, etc.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. X.

A mon avide oreille il livre un grand secret
Par mégarde, en riant, et d'un ton sans apprêt.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. III.

Là, tout est sourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu,
Ces cris perçants et ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du dieu.
DORAT.

Prêtez-moi l'un et l'autre *une oreille attentive*.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Je prêterais l'oreille à ses douces chansons.
DENNE-BARON.

Bizance *ouvre*, dis-tu, *l'oreille* à ses menées.
CORNEILLE, *Héraclius*, act. I, sc. 1.

« On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées ; on les découvre. »
VOLTAIRE, *sur Corneille*.

L'Orgueil, *fermant l'oreille* aux cris de la Pitié,
Pour venger des égards égorge l'Amitié.
LEBRUN.

L'Académie dit *avoir l'oreille d'un prince, d'un ministre*, pour dire en être écouté favorablement, avoir un accès libre auprès de lui. Racine a dit, dans le même sens :

J'approchai par degrés *de l'oreille* des rois.
Athalie, act. III, sc. 3.

Sensible Écho ! c'est pour nous que tu veilles ;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
Si *les rochers ont* toujours *des oreilles*,
A trop parler ils sont toujours tout prêts.
MALFILATRE.

ORES. *adv.* qu'on trouve écrit aussi *ore* et *or'* dans nos anciens auteurs qui lui donnaient le sens de *maintenant*, *à cette heure*, *alors*, ou bien celui de *tantôt* alternatif.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connaissent
Comme *ores* à mes yeux vos marques apparaissent.
MALHERBE, *les Larmes de Saint-Pierre* (1587).

Ores son œil m'appèle, *or'* sa bouche me chasse.
XXIIIe Sonnet d'Estienne de la Boetie, à Madame de Grammont.

C'est un de ces vieux mots que le style marotique rajeunit quelquefois; La Fontaine s'en est servi dans le sens alternatif de *tantôt*, et madame Deshoulières dans celui de *maintenant*, *à cette heure :*

André vaquait de grande affection
A son travail; faisant *ore* un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage.
La Fontaine, *le Faiseur d'oreilles*, conte.

Ores est temps de vous donner conseil
Sur les périls où beauté vous expose.
Mad. Deshoulières, *Ballade.*

ORGANE. *n. m.* Partie du corps servant aux sensations et aux opérations de l'animal. L'organe de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, de la voix, l'organe de la vie. *Syn.* Instrument, machine, moyen. *Epit.* Naissant, tendre, délicat, subtil, fin, faible, flexible, sain, robuste, vigoureux, grossier, usé, affaibli, défaillant, insensible. *Périph.* Le jeu des organes; la souplesse, le ressort des organes.

M. de Ferlus a dit en parlant de la vieillesse :

Des *organes* sans jeu dont le ressort pénible
N'agit qu'avec effort sur une ame insensible.
La Vieillesse, satire.

Mais lorsque la fraîcheur a coulé dans leur sein
(dans le sein des plantes),
Leurs *organes* vaincus se raniment soudain;
On les voit reverdir, et, pleines de souplesse,
De leur tête à l'envi relever la noblesse.
Castel, *les Plantes*, ch. II.

Là, d'un caillou tranchant il arme sa fureur;
Là, dans l'horreur des bois sa rage est assouvie,
Sa rage a mutilé *l'organe de la vie.*
Mollevaut, trad. de Catulle, *Atys et Cybèle.*

ORGIES. *n. f. pl.* Fêtes en l'honneur de Bacchus. Elles avaient été instituées en Thrace par Orphée. On les appelait *Orgies* d'un mot grec qui veut dire *fureur*, à cause de l'enthousiasme et de l'ivresse qui en accompagnaient la célébration. « Dans les commencements, les *orgies* étaient peu chargées de cérémonies. On portait seulement en procession une cruche de vin avec une branche de sarment; puis suivait le bouc qu'on immolait comme odieux à Bacchus dont il ravageait les vignes, ensuite paraissait la corbeille mystérieuse suivie des phallophores. Mais cette simplicité ne dura pas long-temps, et le luxe introduit par les richesses passa dans les cérémonies religieuses. Le jour destiné à cette fête, les hommes et les femmes, couronnés de lierre, les cheveux épars, et presque nus, couraient à travers les rues, criant comme des forcenés : *Évohé Bacché.* (*V.* Évohé.) Au milieu de cette troupe on voyait des gens ivres, vêtus en satyres, en faunes et en silènes, faisant des grimaces et des contorsions où la pudeur était peu ménagée. Venait ensuite une troupe montée sur des ânes, suivie de faunes, de bacchantes, de thyiades, de mimallonides, de naïades, de nymphes et de tityres, qui faisaient retentir la ville de leurs hurlements. Après cette troupe tumultueuse, on portait les statues de la Victoire, et des autels en forme de ceps de vigne, couronnés de lierre, où fumaient l'encens et les autres aromates. Puis arrivaient plusieurs charriots chargés de thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches et autres vases, de trépieds et de vans. De jeunes filles marchaient à la suite, et portaient des corbeilles où étaient renfermés les objets mystérieux de la fête. »
Noel, *Dict. de la Fable.*

Syn. Bacchanales. *Epit.* Tumultueuses, bruyantes, folles, joyeuses, licencieuses, indécentes, impudiques, obscènes, nocturnes. *Périph.* Les fêtes de Bacchus, les fêtes bacchiques.

L'autre attache à son front les serpents des Furies,
Et vole célébrer les nocturnes *orgies.*
Mollevaut, trad. de Catulle, *les Noces de Thétis et de Pélée.*

Orgies signifie figurément les débauches de table, et en ce sens il s'emploie au singulier comme au pluriel. *Syn.* Débauche, excès, désordre, festin, grand'chère, ripaille. Ce dernier est trivial. *Epit.* Joyeuse, aimable, bruyante, nocturne, longue, brutale, grossière, dégoûtante, effrénée, scandaleuse, licencieuse, impudique, coûteuse, ruineuse.

Lorsque Bacchus, enflammant le génie
Des feux sacrés de la joyeuse *orgie*,
Réunissait dans ses heureux festins
Et de Piron la verve étincelante,
Et de Saurin la finesse piquante,
Et de Collé les folâtres refrains.
La Harpe, *l'Ombre de Duclos*, satire.

Dans une longue *orgie*, et dix jours et dix nuits
Se passent en festin dans l'oubli des ennuis.
Desaintange.

ORGUE. *n. m.* au sing. *f.* au plur. *Un bon orgue, de bonnes orgues.* On dit *jouer de l'orgue* et *toucher l'orgue.* *Epit.* Saint, divin, harmonieux, sonore, retentissant, gémissant, solennel, majestueux, imposant. *Périph.* Les accords, les sons de l'orgue, de l'orgue la douce harmonie, de l'orgue la voix sonore.

Sons les coups radoublés tous les bancs retentissent ;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'*orgue* même en pousse un long gémissement.
BOILEAU, *le Lutrin*, chant III.

La voûte de la nef, sons ses longs arcs déserts,
De l'*orgue* harmonieux n'entend plus les concerts.
DESAINTANGE.

. . . . . Entretenant commerce avec les cieux,
L'*orgue* divin exhale un son religieux,
Et de sa voix sonore, à nos voix réunie,
Verse dans le lieu saint des torrents d'harmonie.
Jubal lui fit une ame; et ses sons éclatants
Dans les murs de Sion retentirent long-temps.
DELILLE, *les trois Regnes de la Nature*, ch. II.

Que l'*orgue* lance à la voûte éternelle
La voix auguste et solennelle
De ses accords majestueux :
Je l'entends; écoutons; quels sons mélodieux
D'abord avec douceur vient caresser l'oreille;
Bientôt il va croissant, et sa voix (ô merveille!)
Multipliée en mille accents divers,
Emplit l'immensité des airs :
Le ciel est ébranlé, ses voûtes retentissent;
Mais, par degrés, tous les sons s'adoucissent,
Et par un long décroissement
Semblent mourir en s'éloignant.
VALMALÈTE, *à Polymnie*, tr. d'une ode de Pope.

ORGUEIL. *n. m.* (*or-gueuil*, *l* mouillé). *Syn.* Fierté, présomption, vanité, ostentation, hauteur, arrogance, insolence, dédain. *Epit.* Superbe, fier, dur-, dédaigneux, froid-, insultant, bouffi, enflé, téméraire, imprudent, présomptueux, inflexible, sévère, sombre, farouche, jaloux, séditieux, sot-, frivole, vain-, stérile, fastueux, blessé, offensé, irrité, ulcéré, humilié, soumis, au front d'airain (Voltaire).

Élève le sourcil de l'indomptable *Orgueil*.
LEMIÈRE, *poëme de la Peinture*.

Auprès d'elle (de l'Envie) est l'*Orgueil*, qui se plaît et s'admire.
VOLTAIRE.

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol *orgueil*,
De la porte du temple aura franchi le seuil....
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 3.

Ce mont jusques au ciel s'élève avec *orgueil*.
DELILLE.

L'orgueil du diadême, périphrase poétique pour le diadême, le pouvoir, la souveraineté.

Orgueil se prend aussi en bonne part, et alors il est déterminé par une épithète.

J'aime, je l'avoûrai, cet *orgueil* généreux
Qui n'a jamais fléchi sons le joug amoureux.
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 1.

Alors un noble *orgueil* a rempli ses esprits.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. III.

Orgueil s'emploie encore, par une sorte de métonymie, pour le motif, la cause de l'orgueil.

Égisthe, jeune encore et sans expérience,
Étalerait en vain *l'orgueil de sa naissance*.
VOLTAIRE, *Merope*, act. I, sc. 3.

En parlant de Minerve, M. Chaussard a dit :

Le sourire embellit *l'orgueil de ses appas*.
Poétique secondaire, ch. III.

Le roi de l'univers
D'un taureau qui mugit emprunte la figure.
Parmi ceux d'Agénor, il foule la verdure,
Et, dans les prés fleuris, il semble avec fierté
Promener aux regards *l'orgueil de sa beauté*.
DESAINTANGE.

Mais il (le Rhône) croît en roulant; la cascade rapide,
Qui jaillit en argent fluide,
Forme mille torrents qui, d'écueil en écueil,
De son cours agrandi viennent enfler *l'orgueil*.
LA HARPE.

Une riche moisson est l'*orgueil* de Cybèle.
TISSOT.

Un chêne antique, *orgueil* des paisibles hameaux.
BAOUR-LORMIAN.

Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'*orgueil* d'une superbe mère.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 1.

O vous, l'amour, l'espoir et l'*orgueil* des Troyens,
Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens?
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

ORIENT. *n. m.* (*o-ri-an* devant une consonne). Le point du ciel où le soleil se lève sur l'horizon; celui des quatre points cardinaux où le soleil se lève à l'équinoxe. *Syn.* Le levant, l'est. *Epit.* Vermeil, coloré, brillant, éclatant, au visage riant, au visage vermeil. *Périph.* Les portes de l'orient, les portes du jour, les portes du matin, les portes de l'aurore; le berceau de l'aurore, le berceau du jour, les sources du jour (Delille); les lieux, les bords, les champs, les climats où naît le jour, où le jour prend naissance; les lieux, les climats où le jour se rallume (Delille); la rive orientale, la porte orientale. *V.* AURORE.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et qu'autour de son char ses légères suivantes
Ouvrent *de l'orient les portes éclatantes*.
SÉGRAIS.

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avait ouvert *les portes d'orient*.
LA FONTAINE, *Adonis*, poëme.

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandait dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale.
VOITURE.

Dès qu'entr'ouvrant *la porte orientale*
L'aube vermeille a réjoui les cieux,
De nos forêts l'hôte mélodieux
Vient saluer l'étoile matinale.
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

L'Aurore matinale
Semait de ses rubis *la rive orientale.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

L'Aurore cependant au visage vermeil
Ouvrait dans l'*orient* le palais du soleil.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Cependant par degrés l'*orient* se colore
De la pourpre brillante et des feux de l'aurore.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Des bords habités par le More
Déja les Heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du Jour.
DE BERNIS.

Des portes de l'Aurore aux rives du couchant.
L. RACINE.

La lune avec fierté *des bords de l'orient*
S'avançait à grands pas aux rives du couchant.
RICAN, *la Sphère*, poème, chant VI.

Périphrases poétiques pour dire *de l'orient à l'occident*. *V.* OCCIDENT.

Malherbe a dit *le matin* pour l'orient :

O soleil. . . . .
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers *le matin*.

et Racan *l'orient de nos années* pour la jeunesse :

En *l'orient de nos années*
Tout le soin de nos destinées
Ne tend qu'à nous rendre contents.
La Nymphe de la Seine.

Orient se prend aussi pour les états, les provinces de l'Asie orientale; les régions, les peuples de l'orient. *Epit.* Antique –, riche, fertile, parfumé. *Périph.* Les régions orientales.

Ces régions
Que dore le soleil de ses premiers rayons.

Ainsi ce roi qui seul a, durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'*Orient*, balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, etc. . . . . .
RACINE, *Mithridate*, sc. 1.

Si j'en crois le récit des peuples d'*Orient*,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit (fit des fleurs) ses interprètes.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VI.

ORION. *n. pr. m.* (*o-ri-on*). Nom d'une constellation de l'hémisphère méridional. Les uns font Orion fils de Neptune et d'Euryale fille de Minos; d'autres lui donnent une autre origine. Ils racontent que Jupiter, Neptune et Mercure ayant été accueillis par Hyrée ou Hyriéus, villageois de Béotie, qui pour mieux traiter ses hôtes tua le seul bœuf qu'il possédait, lui accordèrent en récompense de sa généreuse hospitalité, la faculté de demander ce qu'il voudrait, avec assurance de l'obtenir. Hyrée manifesta le desir d'avoir un fils, sans cependant vouloir s'engager de nouveau dans les liens du mariage. Les dieux urinèrent sur la peau du bœuf qu'il venait d'immoler, et dix mois après il en vint un enfant qu'il nomma *Orion*. Devenu grand, d'une taille gigantesque, et l'un des plus beaux hommes de son temps, Orion perdit la vie par la jalousie de Diane qui fit sortir de terre un scorpion dont la piqûre lui donna la mort; ou bien elle le fit périr à coups de flèches pour avoir porté sur elle une main criminelle. Bientôt elle se repentit de sa mort, et obtint de Jupiter qu'il fût placé dans le ciel où il forme une brillante constellation.

Tout fier de sa beauté, le superbe *Orion*
Ose se préférer à la sœur d'Apollon,
Et dans sa folle ivresse insulter à ses charmes.
La déesse saisit son carquois et ses armes;
Elle a tendu son arc, et d'un bras vigoureux
Se prépare à punir un mortel orgueilleux.
Mais pour mieux châtier sa coupable insolence,
Un instrument plus vil servira sa vengeance;
Le trait frappe la terre; il naît un scorpion
Dont l'aiguillon cruel déchirant Orion,
Du poison dans son corps laisse l'ardente trace,
Et punit du trépas sa criminelle audace.
Jupiter qui du ciel s'intéresse à son sort,
Veut adoucir pour lui les horreurs de la mort.
Ce héros a quitté sa dépouille mortelle,
Il brille au haut des airs d'une flamme éternelle;
Et tel est aujourd'hui son apanage heureux,
Que rien n'égalera la beauté de ses feux.
Sa fierté même encore insultera Diane;
Et quand au seul aspect de son char diaphane,
Les astres sentiront affaiblir leur clarté,
Orion, de ses feux déployant la beauté,
Avec Phébé toujours disputera de gloire,
Et ne voudra jamais lui céder la victoire.
RICARD, poème de *la Sphère*, ch. IV.

Epit. Brillant, resplendissant, téméraire, audacieux, fier –, énorme –, orageux, funeste –, pluvieux, humide –, pâle –, triste –, redoutable. *Périph.* Le fils d'Hyrée; l'astre, l'étoile d'Orion.

Tel épanchant sur nous son urne pluvieuse
Orion de ses flots bat la terre poudreuse.
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Du Bouvier paresseux l'astre resplendissant
Et l'*Orion* armé d'un or éblouissant.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

Paraît la lance en main la terrible Mézence,
Aussi terrible aux yeux, aussi grand, aussi fier
Que l'énorme *Orion*, quand de la vaste mer
Traversant à grands pas les campagnes profondes,
De sa large poitrine il domine les ondes,
Ou d'un frêne appuyant ses pas audacieux,
D'un pied foule la terre, et du front touche aux cieux.
Le même, liv. X.

ORITHYIE. *n. pr.* (o-ri-*tie*). Fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut enlevée par le vent Borée, qui la transporta en Thrace où elle devint mère des Argonautes Calaïs et Zéthès. *Epit.* Belle, charmante, imprudente. *Périph.* La fille d'Érechthée, l'épouse de Borée.

Les poètes appèlent, par périphrase, Borée *l'époux d'Orithyie*, et les vents *les enfants*, *les fougueux enfants d'Orithyie.*

. . . *Le fougueux époux de la jeune Orithyie.*
DELILLE.

. . . . *Les enfants d'Orithyie*
Soufflent les noirs frimas sur la terre engourdie.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. V.

ORMEAU. *n. m.* (or-*mô*). Diminutif d'orme, petit orme; nos anciens auteurs ont dit *ormel.*

« Dans la poésie et dans la prose soutenue, *ormeau* n'est pas toujours un diminutif, et se met fréquemment pour *orme* en général. Il ne sera pas hors de propos de défendre par quelques exemples la liberté que je prends de m'écarter de messieurs de l'Académie. Gresset a certainement mis *ormeau* pour *orme* dans ce vers de sa septième églogue:

L'*ormeau* plaît au dieu Pan, le pampre au dieu d'automne.

Il dit dans l'églogue troisième, et ce passage montrera bien mieux encore qu'*ormeau* n'est pas toujours un jeune orme :

Quel berger ne sait pas que sous ces *vieux ormeaux*
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?

M. Delille me fournira d'autres exemples :

De loin alla observait le temple du hameau
Ombragé d'un cyprès et d'un *antique ormeau.*
Poëme de *l'Imagination.*

. . . . . . Ainsi ces *vieux ormeaux*
Sur leur jeune famille étendent leurs rameaux.
Trad. des *Géorgiques*, liv. II.

J'ajoute cet endroit des amours de Bertin (3, 20) :

Vénérables ormeaux, qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître.

J'ai dit que la prose élevée employait aussi *ormeau* dans un sens générique. En voici la preuve dans ce passage des *Études de la Nature* (t. III, pag. 47) : voyez sur cette colline cette église entourée de vieux ormeaux. »

Journal de l'Empire, du samedi 11 mars 1809. *Variété.*

Au jeune et tendre *ormeau* la vigne se marie.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

ORPHÉE. *n. pr. m.* (*or-fée*). « Orphée était fils d'OEagre, roi de Thrace, et de la Muse Calliope; et, selon d'autres, d'Apollon et de Clio, père de Musée, et disciple de Linus. Musicien habile, il avait cultivé surtout la cythare qu'il avait reçue en présent d'Apollon ou de Mercure, et avait même ajouté deux cordes aux sept qu'avait cet instrument. Ses accords étaient si mélodieux, qu'il charmait jusqu'aux êtres insensibles. Les bêtes féroces accouraient à ses pieds déposer leur férocité; les oiseaux venaient se percher sur les arbres d'alentour; les vents même tournaient leur haleine de son côté, les fleuves suspendaient leur cours, et les arbres formaient des chœurs de danse. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Je sais que par son art il entraîne les arbres,
Que ses divins accords font tressaillir les marbres,
Que du plus fier torrent ils arrêtent le cours,
Et rangent à ses pieds les lions et les ours.
On dit même, et la Grèce est portée à le croire,
Qu'Argos doit à sa voix la moitié de sa gloire,
Et qu'à vaincre Médée, et gagner la toison,
Elle eut autant de part que le bras de Jason.
LA GRANGE CHANCEL.

« Exagérations poétiques, ajoute M. Noël, qui expriment ou la perfection de ses talents, ou l'art merveilleux qu'il sut employer pour adoucir les mœurs féroces des Thraces, et les faire passer de la vie sauvage aux douceurs de la vie civilisée. »

Lorsqu'autrefois Orphée, aux rives de la Thrace,
Des accords de son luth fit retentir les airs,
Tous les monstres émus, accourant sur sa trace,
Erraient avec surprise au fond de leurs déserts;
Des monts de Rhodope et d'Ismara,
On vit tout un peuple barbare,
Tombant aux pieds de l'enchanteur,
Fixer auprès de lui sa course vagabonde,
Et le premier chantre du monde
Fut le premier législateur.
SORIN, *Épître à mad. Saint-Huberti.*

La mort lui ayant ravi Eurydice, il descendit aux enfers pour y chercher son épouse que la piqûre d'un serpent avait fait mourir le jour même de ses noces ou peu de jours après. Orphée charma par la douceur de son chant les divinités infernales :

Sur le front d'Alecto les couleuvres se taisent :
Orphée a suspendu les tourments des pervers;
Le silence un moment règne dans les enfers.
Cerbère dresse en vain ses têtes menaçantes;
Il cède, et son cri meurt dans ses gueules béantes.
LA HARPE.

et obtint d'elles le retour de son épouse à la vie, mais à condition qu'il ne la regarderait pas avant d'avoir franchi les limites du sombre empire. Orphée oublia la défense, et revit Eurydice pour la dernière fois.

Noble amour qui devait trouver des dieux sensibles,
Et fléchir les enfers, s'ils n'étaient inflexibles.
Le comte DE VALORI.

Depuis cette perte, il fut insensible aux douceurs de l'amour, et ses dédains furent punis par les Bacchantes qui le mirent en pièces.

ORPHÉE OBTIENT DE PLUTON LE RETOUR DE SON ÉPOUSE A LA VIE.

Il chante, et sous ses doigts sa lyre frémissante
Se marie aux accents de sa voix gémissante.
Autour de lui pleuraient, étonnés, attentifs,
Et les spectres muets, et les mânes plaintifs.
Sisyphe écoute assis sur sa roche fatale.
L'onde fuit et revient sans irriter Tantale.
L'urne échappe à vos mains, ô filles de Bélus!
Les vautours ont cessé de ronger Titius;
Ixion, en suspens, s'arrête sur sa roue.
Même on dit qu'essuyant des larmes sur sa joue,
L'inflexible Euménide, aux accents de sa voix,
S'étonna de pleurer pour la première fois.
Ni la reine des morts, ni son époux farouche
Ne peuvent résister au charme qui les touche.
Dans le bois habité par les mânes récents
Eurydice blessée errait à pas tremblants.
On l'appèle; on la rend à son époux fidèle :
Mais s'il jète un regard, un seul regard sur elle,
Avant d'être sorti du ténébreux séjour,
Sa grâce est révoquée; il la perd sans retour.

ORPHÉE PERD EURYDICE UNE SECONDE FOIS.

Par les détours obscurs d'une sombre caverne,
Tous deux ils remontaient le chemin de l'Averne.
Aux portes du Ténare, aux approches du jour,
Orphée impatient et de crainte et d'amour,
Se retourne, regarde... Eurydice rendue
S'échappe comme une ombre, un coup-d'œil l'a perdue.
Il la rappèle en vain du geste et de la voix :
Elle meurt, sans se plaindre, une seconde fois.
Et quelle plainte encore aurait-elle formée?
Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée?
D'un ton faible qu'Orphée entend à peine... hélas!
Adieu, dit-elle, et rentre aux gouffres du trépas.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. X, § 1 et 2.

L'épisode d'Orphée et d'Eurydice est un des plus beaux morceaux de la littérature ancienne; nous renvoyons les lecteurs à l'excellente traduction des *Géorgiques de Virgile*, livre IV.

Epit. Savant, délicieux, ravissant, enchanteur, admirable, aimable, tendre -, plaintif, inconsolable, lamentable, triste -, téméraire, imprudent. *Périph.* Le chantre de la Thrace, le fils de Calliope; l'époux, l'amant d'Eurydice.

Ainsi l'on vit jadis *le fils de Calliope*
Charmer les sens grossiers des sauvages humains,
Lorsqu'aux sons de sa lyre, ouvrage de ses mains,
Du monde jeune encore il chantait la naissance,
Et de ses dieux mortels la nouvelle existence.
GINGUENÉ, *Épître à M. Lebrun.*

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent;
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

Des vastes rochers du Rhodope,
Que son art fit souvent mouvoir,
Jusqu'aux barrières de l'Europe,
Tout fut soumis à son pouvoir :
Il donna des mœurs à la terre,
Étouffa le feu de la guerre,
Réunit les humains tremblants.
Siècle heureux où l'homme sauvage
Honorait d'un égal hommage
Les dieux, les rois et les talents.
LEFRANC DE POMPIGNAN, *Ode sur la mort de J. B. Rousseau.*

Orphée est devenu un terme commun pour désigner un virtuose en musique, ou un grand poète :

Des chantres de nos bois les voix sont étouffées;
Aux siècles de Midas on ne voit point d'*Orphées.*
VOLTAIRE, *Épître à Boileau.*

Roucher, dans son poème des *Mois*, a dit *l'Orphée ami des bois* pour le rossignol.

On le représente ordinairement, comme dit M. Noël, avec une lyre, et entouré d'animaux féroces qu'ont attirés ses accords mélodieux.

OS (terminaison). Quoique le *s* soit sonore dans les noms propres de cette terminaison, tels que Atropo*s*, Mino*s*, Papho*s*, et encore dans patho*s*, rhinocéro*s*, etc., ces mots riment sans difficulté avec ceux où cette consonne est muette, comme *os*, *dos*, *héros*, propo*s*, etc.

L'Élide, l'Étolie, et Thèbes et Pyl*os*
M'opposèrent en vain des milliers de hér*os.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

Plût aux dieux que l'ingrat fatal à mon repos
N'eût jamais abordé aux rives de Colchos.
CLÉMENT, *Medée.*

Cette terminaison, que le *s* soit sonore ou non, s'unit encore aux finales en *aux*, *eaux*, *auts*, *auds*, *ots*, comme dans général*aux*, drap*eaux*, déf*auts*, échaf*auds*, *aulx* pluriel d'ail, hér*aults*, compl*ots*, etc.

Tout-à-coup deux serpents, sortis de Ténédo*s*,
Dans un amas d'écume ont paru sur les *eaux*.
MABIRE.

La terre tremble, s'ouvre, et, rapprochant leurs *os*,
Les morts épouvantés sortent de leurs tomb*eaux*.
MOLLEVAUT, trad. de la *IIe Elégie de Tibulle.*

Tu peux choisir ou de manger trente *aulx*,
J'entends sans boire et sans prendre rep*os*.
LA FONTAINE.

Vainqueur du Minotaure, il part, et sur les flo*ts*,
Il emmène avec lui la fille de Min*os*.
DESAINTANGE.

OS. *n. m.* (*ô* devant une consonne, *oz* devant une voyelle). *Syn.* Ossements, mais seulement en parlant des os décharnés de l'homme ou de l'animal mort. *Epit.* Solide, robuste, dur, brisé, rompu, disloqué, fracassé, nu, décharné, blanchi, poudreux, craquetant.

Sa hache, sans égards pour sa vaine prière,
Fend son épaisse armure et ses robustes *os*.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

Dévorer de ses flancs, sous mes dents écrasés,
Et la chair et les *os* craquetants et brisés.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*

Vous compteriez ses *os* sous sa peau transparente.
Le même.

Dire que quelqu'un *repose ses os* est une expression familière et même triviale, qui signifie qu'il est couché et qu'il se livre au repos; mais dire que *les os de quelqu'un reposent* présente une autre idée qui laisse entendre qu'après sa mort son corps repose paisiblement dans le lieu de sa sépulture, et cette dernière expression est adoptée même dans le style le plus élevé.

O combien mollement *reposeront mes os*,
Si les seuls que Palès, les seuls qu'Apollon vante
Daignent chanter mes feux sur leur flûte savante.
DOMERGUE, trad. de la Xe *Eglogue de Virgile.*

Passant, ne trouble point maintenant mon repos;
Et toi, *terre*, à jamais *sois légère à mes os.*
L'ASTRÉE, *Epitaphe*, liv. II, pag. 717. Lyon, 1631.

Une urne enfermera ses cendres et ses *os*.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XIV, §. 8.

OSIER. *n. m.* (*ô-zié* devant une consonne). Sorte d'arbrisseau dont les jets sont fort pliants. *Epit.* Pliant, flexible, souple, docile, liant, tendre, vert.

Hâtez-vous de venir, avec l'*osier* pliant,
Attacher à vos murs l'arbrisseau chancelant.
CASTEL, *les Plantes*, poëme.

Nica, avec plus d'adresse, entra ses doigts légers
Roula l'*osier* pliant, le façonne en corbeilles,
Ou l'élève en paniers pour ses jeunes abeilles.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. IX.

Pour charmer ses loisirs il travaille, et l'*osier*
S'arrondit sous ses doigts en rustique panier.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VII.

Osier se dit par métonymie pour corbeille, panier, clayon, faits d'usier.

C'est la femme du jardinier,
Elle vient vous offrir les trésors de l'automne
Dans l'*osier* couronné des pampres de Bacchus.
DEMOUSTIER.

J'ai des flots de laitage
Qu'une main prévoyante épaissit dans l'*osier.*
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, Églogue 1re.

OSIRIS. *n. pr. m.* (o-*zi-ris*, *s* sonore même devant une consonne). Il était frère et époux d'Isis avec laquelle il véeut dans la plus grande union et partagea l'autorité royale. Après s'être illustré par des expéditions lointaines, des conquêtes mémorables, et avoir laissé partout des marques de ses bienfaits, Osiris périt à son retour par les embûches de Typhon son frère. En reconnaissance de ses bienfaits, les Egyptiens le mirent au rang des dieux, et lui donnèrent le bœuf pour symbole, comme à l'inventeur de l'agriculture. Suivant M. Dupuis, en son *Origine des Cultes*, tom. II, 2me partie, p. 1, *Osiris* est le soleil personnifié, et Isis n'est autre que la lune également personnifiée. Le souvenir du règne d'Isis et d'Osiris s'est conservé dans la mémoire des hommes; et cette expression, *le règne d'Isis et d'Osiris*, est souvent employée par les poëtes pour désigner l'âge d'or, un règne juste et pacifique, un temps où tous les hommes étaient heureux. « On le représentait, dit M. Noël, avec une espèce de mitre sur la tête, sous laquelle sortaient deux cornes. Il tenait de la main gauche un bâton recourbé comme une crosse, et de la droite une espèce de fouet à trois cordons. » *V.* Isis.

OSSA. *n. pr. m.* Mont fort élevé de Thessalie. C'est une des montagnes que les géants entassèrent pour escalader le ciel. Il est célèbre dans la fable, et par conséquent chez les poëtes. *Entasser Ossa sur Pélion.*

OSSEMENTS. *n. m. pl.* Os décharnés des animaux qui sont morts. Il se dit principalement de ceux des hommes. *Un monceau*

d'ossements. Acad. *Syn*. Os. *Epit*. Poudreux, blanchis, froids -, glacés, horribles, affreux.

Je (c'est la magicienne Médée qui parle) fais mugir
la terre, et dans leurs monuments
Je ranime des morts les pâles *ossements*.
DESAINTANGE.

Delille a dit en parlant de l'antre du géant Polyphème :

D'horribles *ossements* pavent l'antre assassin.
Trad. de *l'Énéide*, liv. III.

OST. *n. m.* (toutes les lettres se prononcent). C'est un ancien mot qui signifiait armée.

Ce guerrier qui tantost
Terre et mer d'un grand *ost*
Couvrait de tant de voiles, etc.
RONSARD, Ier liv. des *Hymnes*, hymne X.

Ce vieux mot peut encore être employé dans le style marotique.

. . . . : On vit presque détruit
L'*ost* des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
LA FONTAINE, liv. II, fabl. 3.

L'*ost* du peuple bêlant crut voir cinquante loups.
Le même, liv. XII, fable 9.

L'*ost* des Anglais de nuit ils traversèrent.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. II.

OU. adv. de lieu.

Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries.
GRESSET, *Epître à ma Muse*.

Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent ;
Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
VOLTAIRE.

On disait autrefois *où que* pour *en quelque lieu que*, *quelque part que* :

*Où qu'*il porte les yeux, il y porte la mort.
BRÉBEUF, *Pharsale*, liv. VI.

L'homme n'a point ici de cité permanente,
*Où qu'*il soit, quoi qu'il tente,
Il est un malheureux passant.
CORNEILLE, *Imitation de J.-C.*, liv. II, ch. 1.

*Où qu'*elle soit, monsieur, pour dieu qu'elle s'y tienne !
BARON, *l'Andrienne*, sc. 1.

Cette locution, condamnée par Ménage et par Thomas Corneille, est tombée en désuétude, quoique très-commode aux poètes, et depuis long-temps est entièrement hors d'usage.

Quand *où* se rapporte à un antécédent, il devient pronom conjonctif de tout genre et de tout nombre, et peut se tourner par *lequel, laquelle, lesquels, lesquelles*, suivant le genre et le nombre de cet antécédent ; il ne s'emploie bien alors, du moins en prose, que pour marquer une circonstance de temps ou de lieu, soit au propre, soit au figuré.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur *où* les dieux l'ont caché.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Le même, *Athalie*, sc. 1.

J'ai dit, du moins en prose, car les poètes ne s'assujettissent pas à cette règle, et préfèrent *où*, qui a plus de précision et de grâce, à ces pronoms languissants et prosaïques dans *lequel*, *auquel*, sur *lequel*, dans *laquelle*, dans *lesquels*, etc.

O toi qui vois la honte *où* je suis descendue !
RACINE.

Oreste ne vit plus, tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs *où* je me noie.
CRÉBILLON, *Electre*, act. IV, sc. 1.

De la délivrance *où* j'aspire
Quand viendra le jour fortuné ?
J. B. ROUSSEAU.

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens *où* votre espoir se fonde ?
Le même, *Ode III*, liv. 1.

Dois-je croire qu'au rang *où* Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 2.

Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre *où* l'on me fit souscrire.
Le même, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur *où* peut-être il n'ose plus penser.
Le même, *Bérénice*.

Je romps le joug funeste *où* les Juifs sont soumis.
Le même, *Esther*, act. III, sc. 7.

Reine, l'excès des maux *où* la France est livrée
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Où sont donc ces honneurs *où* je devais prétendre ?
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

OUAILLE. *n. f.* (*ou-âil-le*, les deux *l* sont mouillés). C'est un vieux mot synonyme de brebis, mais qui n'est presque plus d'usage qu'au figuré, pour désigner une personne commise aux soins d'un supérieur ecclésiastique, tel qu'un évêque, un curé ; et en ce sens il s'emploie plus fréquemment au pluriel. *Syn.* Brebis. *Épit.* Douce, bêlante. *V.* BREBIS. — Tendres -, chères -, chéries -, simples, saintes, fidèles.

Messire Jean aurait voulu tout faire,
S'entremettait en zélé directeur,

Allait partout, disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses *ouailles* connaître.
La Fontaine, *la Jument du compère Pierre*, conte.

OUATE. *n. f.* (*ou-a-te*). Espèce de coton très-soyeux. *Epit.* molle, soyeuse, douce.

On apporte à l'instant ses somptueux habits
Où sur l'*ouate* molle éclate le tabis.
Boileau, *le Lutrin*, ch. IV.

« L'*ouate*, dit M. La Harpe, que nous prononçons communément *ouette*, ne semble pas faite pour figurer dans un vers; mais le poète, en faisant tomber doucement le sien sur l'*ouate molle*, et le relevant pour y faire *éclater le tabis*, vient à bout d'en tirer de l'élégance et de l'harmonie. »

Cours de Litt., t. VI, chap. 10.

OUBLI. *n. m.* Il n'a point de pluriel. *Syn.* Manque de souvenir, défaut de mémoire, oubliance. Ce dernier ne peut être employé que dans le style marotique. *Epit.* Long -, profond, éternel, coupable, criminel, ingrat, triste, fatal, injurieux, prompt -, volontaire, ténébreux, stérile, indigent, pardonnable, généreux, louable.

Qu'en un profond *oubli*
Cet horrible secret demeura enseveli.
Racine, *Phèdre*, act. II, sc. 6.

Un éternel *oubli* vient peser sur sa tombe.
Millevoye.

Sophronie dit à Olinde près d'expirer dans les flammes :

A cette heure suprême il faut d'autres pensées.
Demande à Dieu l'*oubli* de tes fautes passées.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son dieu montre un *oubli* fatal.
Racine, *Athalie*, sc. 1.

. . . . Et nourrir dans son ame
Le mépris de sa mère et l'*oubli* de sa femme.
Le même, *Britannicus*, act. III, sc. 3.

Partout le vin écume et coule à longs ruisseaux,
Et le peuple, en chantant, *boit l'oubli* de ses maux.
Thomas.

Quand pourrai-je. . . . .
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux ?
Delille, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Après mille ans entiers un dieu vient sur ces rives
Rassembler les tribus de ces ames plaintives,
Leur fait *boire* à longs traits *l'oubli* de leurs malheurs,
Et par la vie encor les rattache aux douleurs.
Gaston, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

Selon la Fable, on appèle *le fleuve d'Oubli*, un fleuve que les anciens supposaient être dans les enfers, et dont les eaux avaient la faculté de faire oublier toute chose. Le fleuve d'Oubli est le même que le Léthé. *V.* ce mot.

OUBLIANCE. *n. f.* C'est un mot vieilli, mais qui peut encore entrer dans le style marotique, comme synonyme d'oubli.

OUBLIEUX, EUSE. *adj.* (*ou-bli-eu* devant une consonne, *ou-bli-eu-ze*). Sujet à oublier, qui oublie facilement. *Les vieillards sont oublieux.* Acad.

Delille lui a donné un complément amené par la prépos. *sur*.

Plutôt qu'être diffus, devenez *oublieux*
Sur des évènements de petite importance.
La Conversation, ch. I.

Le même poète a pris cet adjectif dans le sens de qui fait oublier :

De l'*oublieux* Léthé leur fait boire les eaux.
Au même endroit, ch. III.

OUEST. Ce mot dur est banni de la langue poétique. *V.* Couchant, Occident.

OUI. Mot qui sert à affirmer et qui est l'opposé de *non*. Il est monosyllabe, et se prononce comme s'il y avait une aspiration, de sorte que, précédé d'une voyelle, il ne forme pas un hiatus.

Le patron ne voulut lui dire
Ni *oui*, ni non sur ce discours.
La Fontaine, *le Pâté d'anguilles*, conte.

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement.
Racine, *Andromaque*, act. II, sc. 3.

M. de Florville.

Vous la voyez ce soir pour la première fois ?

M. d'Orlange.

Mon dieu, *oui*. . . . .
Collin d'Harleville, *les Châteaux en Espagne*, act. II, sc. 10.

Si cependant *oui* était précédé d'un *e* muet, l'élision aurait lieu; mais non pas, s'il était précédé d'un *e* moyen, comme dans *le*, *ce*, *que*, etc.

Tel valet, tel maître.

Victor.

Oui, rien n'est plus véritable.
Collin d'Harleville, *dans la même comédie*, act. I, sc. 8.

V. Traité de la Versif., pag. 19.

Oui se prend aussi comme nom : *le oui et le non.*

Un prêtre, un *oui*, trois mots latins
A jamais fixent vos destins.
VOLTAIRE, *Épître XXXVII, à Mlle de Guise sur son Mariage avec le duc de Richelieu* (1734).

Dorilas le premier prononce enfin le *oui;*
Gertrude, la voix presque éteinte,
A son tour l'articule aussi.
MUGNEROT, *le Pari ou la nouvelle Gertrude*, Almanach des Muses (1795).

Les si, les mais, les *oui*, les non,
Toujours à contre-sens, toujours hors de saison,
Échappent, au hasard, à sa molle indolence.
DELILLE, *la Conversation*, ch. II.

Oui, servant à affirmer, n'est que d'une syllabe; mais *ouï*, participe du verbe *ouïr*, est toujours de deux :

Oui, monsieur, il est d'elle, avez-vous bien *ou-ï?*
Voilà cinq ou six fois que je vous dis que *oui*.
BOURSAULT, *les Mots à la mode*, sc. I.

OUIR. *v. tr.* (*ou-ïr*). Ce verbe avait autrefois tous ses temps; on disait, au présent: j'*oi* ou j'*ois*, tu *ois*, il *oit*, nous *oyons*, vous *oyez*, ils *oient*; à l'imparfait : *joyois*, etc.; au passé défini : j'*ouïs*, etc.; au futur : j'*orrai* ou j'oirai, etc.; au conditionnel : j'*orrois*, ou j'*oirois*; au présent du conjonctif : que j'*oie*, etc.; à l'imparf. que j'*ouïsse*, etc. Si l'on en excepte le style marotique où ces temps peuvent encore être employés, ce verbe n'est plus usité qu'à l'indéfini *ouïr*, aux temps composés j'*ai ouï*, j'*avois ouï*, etc., et quelquefois au passé défini de l'indicatif, j'*ouïs*, etc., et à l'imparfait du conjonctif : que j'*ouïsse*, que tu *ouïsses*, qu'il *ouït*, etc.

Dieu, pour se faire *ouïr*, tonnerait vainement.
BOILEAU.

. . . . Tu vas *ouïr* le comble des horreurs.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Prêt à verser son sang, qu'*ai-je ouï?* qu'ai-je vu?
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. III, sc. 8.

Dans tous les temps de ce verbe *ou* se sépare de l'*i : ou-ïr*, j'*ou-ïs*, que j'*ou-ïs-se*. M. Delille a donc fait une faute, en ne donnant qu'une syllabe à il *ouït* dans son *Poëme de la Conversation*.

Gros de ce qu'il a vu, gros de ce qu'il *ouït* dire.

Corneille a encore fait un usage assez fréquent de ce verbe, même dans les temps qui ne sont plus usités aujourd'hui; dans un seul vers de Polyeucte il se trouve répété jusqu'à trois fois :

Oyez, dit-il ensuite, *oyez*, peuple, *oyez*, tous.
Act. III, sc. 2.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds,
Quand je vous *oy* parler de guerre et de concerts.
Le Menteur, act. I, sc. 6.

« Je vous *oy* ne se dit plus; pourquoi? cette diphthongue n'est-elle pas sonore? *foi, loi, crois, bois* révoltent-ils l'oreille? pourquoi l'infinitif *ouïr* est-il resté, et le présent est-il proscrit? La syntaxe est toujours fondée sur la raison; l'usage et l'abolition des mots dépend quelquefois du caprice; mais on peut dire que cet usage tend toujours à la douceur de la prononciation. *Je l'oy, j'oy* est sec et rude; on s'en est défait insensiblement. »
VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille, au lieu cité.*

Pour les temps inusités de ce verbe on emploie ceux d'*écouter*, d'*entendre* qui sont synonymes.

J'ai dit que le style marotique se servait de ces temps interdits par l'usage, en voici un exemple :

Par passe-temps un cardinal *oyait*
Lire des vers de Psyché, tragédie,
Et les *oiant* pleurait et lamentait,
Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.

OUÏ, OUÏE, participe d'*ouïr*. Il est dissyllabe comme son verbe.

Que ses faits surprenants soient dignes d'être *ouïs*.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Les cris de ces frondeurs à leurs chagrins en proie
Ne seront pas *ouïs* parmi ces cris de joie.
VOLTAIRE, *Épître XII au duc d'Orléans régent* (1717).

V. OUI, ci-dessus, à la fin.

OURAGAN. *n. m.* Tempête violente, accompagnée de tourbillons. *Syn.* Orage, tempête, tourmente, bourrasque, vent impétueux. *Épit.* Noir -, terrible, épouvantable, affreux, fougueux, déchaîné, dévastateur.

« L'*ouragan*, dit Raynal, est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. »

Quand l'*ouragan* balancé dans les airs,
Comme un point noir se fixe sur nos têtes,
Si le taureau, de ses naseaux ouverts,
Semble aspirer la vapeur des tempêtes;
Ou que la grue, au séjour des éclairs,
Sentant déjà la moiteur du nuage,
D'un cri d'effroi prophétisa l'orage;
Par ce signal averti du danger,
Je veux alors que le prudent berger
Ne cherche pas un lointain pâturage.
CAMPENON.

Tantôt de l'*ouragan* c'est le cours furieux,
Terrible, il prend son vol, et, dans des flots de poudre,
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaie en se jouant et forêt et cité,
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre et l'onde:
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure.
Pleure en habits de deuil sa riante parure.

DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. III.

OURDIR. *v. tr.* C'est proprement disposer les fils pour faire la toile, le drap ou autre étoffe.

Elle *ourdit* une toile en tissus déliés.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph*, liv. VI.

Circé. . . . .
D'un tissu varié, doux charmes de ses veilles,
Ourdit d'un doigt léger les brillantes merveilles.
DELILLE.

De ses bras raccourcis celui-ci (le ver à soie) manœuvrant,
S'en allait dévidant lentement, lentement
Le fil dont il *ourdit* sa ronde sépulture.
DE CHABANON, *l'Araignée et le Ver à soie*, fable.

Vois *ourdir* l'araignée : elle vit à la fois
Dans tous les fils tremblants qu'entrelacent ses doigts.
DEFONTANES.

Ce mot s'emploie bien au figuré non-seulement dans le sens de filer, conduire, préparer les fils, mais aussi dans celui de prendre des mesures, faire des menées secrètes; dans cette dernière acception il ne se dit qu'en mauvaise part. *Syn.* Arranger, préparer, conduire, forger, tramer, machiner. *Ourdir une intrigue, une trahison, ourdir une trame.*

La ruse la mieux *ourdie*
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.
LA FONTAINE.

OURS. *n. m.* (*ours* en faisant sentir le *s* même devant une consonne). *Epit.* Informe, pesant, sauvage, velu, féroce, à la masse informe, à l'épaisse fourrure.

Hérissé de glaçons, et secouant la tête,
L'ours cède en rugissant aux coups de la tempête:
Vers quelque antre moussu, creusé des mains du Temps,
Au travers de la neige il chemine à pas lents;
S'y rase dans l'ombre, et tant que l'hiver dure,
Solitaire et caché, reste sans nourriture.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Grâce à son maître de danse,
Martin-bâton,
D'un pesant ménuet l'*ours* traînait la cadence.
IMBERT, *l'Ours, le Singe, la Linotte et le Hibou*, fable.

Quoique le *s* soit sonore dans *ours* au singulier, ce mot rime avec tous ceux en *ours* où cette consonne est muette.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'*ours?*
LA FONTAINE, fable XXI, liv. I.

OURSE. *n. f.* La femelle de l'*ours*. *V.* ce mot.

OURSE est aussi le nom que l'on donne à deux constellations de l'hémisphère boréal, qui sont proche du pôle arctique, et dont l'une s'appèle *la grande Ourse*, et l'autre *la petite Ourse*.

Selon la mythologie, Jupiter ayant pris la forme de Diane pour séduire Calisto, fille de Lycaon, et une des nymphes de la déesse des bois, la rendit mère d'Arcas. Diane découvrit sa grossesse, et après l'avoir chassée de sa présence, la livra au ressentiment de Junon, qui la métamorphosa en ourse. Mais Jupiter l'enleva avec son fils Arcas et les plaça dans le ciel où ils forment les constellations de la grande et de la petite ourse.

« La Fable dit qu'Arcas étant devenu grand, des chasseurs le présentèrent à Lycaon son aïeul, qui le reçut avec joie, et qui, dans la suite, pour éprouver la divinité de Jupiter, lui servit dans un festin les membres d'Arcas. Le dieu, indigné d'une pareille épreuve, le changea en loup, et Arcas en ours. La métamorphose d'Arcas est encore racontée autrement. Ce jeune homme étant à la chasse, rencontra sa mère sous la figure d'une ourse. Calisto, qui reconnaissait son fils sans en être connue, s'arrêta pour le voir; mais Arcas allait la percer de ses traits, lorsque Jupiter, pour prévenir ce parricide, le changea lui-même en ours, et les transporta tous deux dans le ciel où ils forment les constellations de la grande et de la petite ourse. »

NOEL, *Dict. de la Fable*, au mot *Arcas*.

Calisto et son fils Arcas changés en astres.

Arcas, qui n'a point vu sa mère infortunée,
Joignait quinze printemps à sa première année.
Comme elle, il fait la guerre aux hôtes des forêts.
Un jour qu'à ce dessein les longs nœuds de ses rets
Environnaient au loin la forêt d'Érimanthe,
Il rencontre sa mère au fond des bois errante.
Calisto qui s'arrête en présence d'Arcas,
A reconnu son fils qui ne la connaît pas.
Il s'étonne, saisi d'une crainte imprévue,
Et la voyant sur lui fixer toujours sa vue,

Il recule. Elle veut approcher de plus près :
Déja pour la percer il préparait ses traits :
Jupiter à son fils épargne un parricide ;
Et dans un tourbillon emportés dans le vide,
Tous deux ils sont changés en deux astres voisins.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. II.

L'*Ourse* se dit en poésie pour le septentrion, le Nord. *Epit.* Froide, glacée. *Périph.* Le char de l'Ourse, les glaces de l'Ourse ; les frimas, les noirs frimas de l'Ourse.

Du char glacé de l'Ourse aux feux de Sirius.
LEBRUN.

. . . . Le Bouvier, au milieu de sa course,
Roulait obliquement *le char pesant de l'Ourse.*
DESAINTANGE.

Et ceux que le soleil sous *les glaces de l'Ourse*
D'un rayon plus oblique éclaire dans sa course.
DELILLE, trad. de l'*Énéide*, liv. VII.

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'Orient regarde ;
Vous le côté de l'*Ourse* (le Nord); et vous, de l'Occident ;
Vous le Midi.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 5.

Des obstacles vainqueurs, de hardis matelots,
Dominateurs des mers et souverains des flots,
De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à l'*Ourse*,
Promènent des vaisseaux dont l'art règle la course.
DULARD.

Pour dire le milieu de la nuit, Denne Baron s'est servi de cette périphrase poétique :

Quand le pôle glacé brillait des feux de l'*Ourse.*
Héro et Léandre, ch. III.

OUTIL. *n. m.* (*ou-ti*). *Syn.* Instrument. *Outil* est familier, et les poëtes remplacent, dans le style soutenu, ce mot par une périphrase. Les armes, les instruments du travail ; les armes de Cérès, pour les outils du labourage, et encore pour les instruments de boulangerie ; un arsenal champêtre, pour les outils du laboureur, du jardinier, pour la collection des instruments aratoires.

Ces instruments utiles,
Ces armes du travail qui rend nos champs fertiles.
LEBRUN.

. . . . Hâte-toi de connaître
Ce qui doit composer ton *arsenal champêtre.*
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

OUTRAGE. *n. m. Syn.* Injure, affront, insulte, offense, avanie. *Epit.* Long -, sanglant, cruel, violent, barbare, honteux, lavé, réparé, irréparable.

Votre honneur vous engage
A laver dans le sang un si sensible *outrage.*
LA CHAUSSÉE, *Mélanide*, act. V, sc. 2.

Outrage est beau au figuré dans le sens de tort, ravage occasionné par le temps, par l'intempérie des saisons, par les caprices de la fortune, etc. *Syn.* Ravage, dégât, ruine, perte, préjudice, dommage, détriment, tort, injure.

Mes ans se sont accrus, mes honneurs sont détruits,
Et mon front dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'*outrage.*
RACINE, *Mithridate*, act. III, sc. 5.

Titon était mortel, hélas! et ses beaux ans
N'étaient point affranchis de *l'outrage du temps.*
Les Amours de Titon et de l'Aurore.

Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés,
Souffrez que *de vos pleurs* je répare l'*outrage.*
RACINE, *Bérénice*, act. IV, sc. 2.

Là tous les champs voisins peuplés de myrtes verts
N'ont jamais ressenti l'*outrage des hivers.*
VOLTAIRE.

La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors, de murs environnée ;
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend *des outrages du Nord.*
BOILEAU, *Epître VI.*

Jusqu'au ciel cependant les chênes, les ormeaux,
Et le frêne et l'érable élevant leurs rameaux,
Plusieurs ont *de la foudre* éprouvé *les outrages.*
CASTEL, *les Plantes*, chant II.

Le sort jaloux abat ce que l'homme a construit,
Sur le front des rois même imprime *ses outrages*,
Renverse leurs palais et brise leurs images.
Le même, ch. I.

« Il me semble que, dans l'usage de la langue, le mot *outrage*, aussi bien que celui d'*affront*, n'est actif dans la signification qu'à l'aide d'un *que*. Ce vers même servira d'exemple :

Si tu veux *du public* éviter *les outrages.*
BOILEAU, *Epigramme XVII*, *contre Cotin.*

Les *outrages du public*, c'est-à-dire, *les outrages que le public te fait.* Voilà la phrase française. La signification passive ne se détermine que par le *que.* Notre auteur n'aurait pas pu dire en parlant à Cotin : *si tu veux éviter tes outrages.* Il aurait fallu dire : *si tu veux éviter les outrages que* tu reçois. Il en est de même du mot *affront.* »

S. MARC, *sur Boileau*, édit. de 1747.

M. Féraud a fait une semblable remarque sur ce vers de La Harpe, dans *Philoctète* :

Le temps accrut ainsi mes maux et *mon outrage.*

« Les outrages dont se plaint Philoctète, dit ce critique, ce ne sont pas *les siens*, mais ceux qu'il avait reçus d'Ulysse et des Atrides. »

OUTRAGER. *v. tr. Syn.* Offenser, insulter, injurier, invectiver.

Il (Dieu) entend les soupirs de l'humble qu'on *outrage.*
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

L'Araxe au loin mugit sous un pont qui l'outrage.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

On dit *outrager quelqu'un de paroles;* mais c'est le seul cas où l'on dise *outrager de quelque chose.* Cette règle qui est certaine en prose, disent MM. Féraud et Laveaux, n'est pas toujours respectée par les poètes, et, quoiqu'on ne dirait point en prose *vous m'avez outragé de noms odieux*, Racine a dit élégamment dans *Iphigénie :*

Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour *le* vient d'*outrager* à mes yeux.
Act. III, sc. 6.

. . . . *De quel nom* l'orgueilleuse *m'outrage !*
CRÉBILLON, *Xercès*, act. III, sc. 6.

Comme *outrage* se prend au figuré dans le sens de ravage, dégât, tort, dommage, *outrager* s'emploie dans celui de dévaster, endommager.

Errantes, on les voit (on voit les chèvres) à l'ombre se cacher
Dans les arides creux que forme le rocher,
Faire à l'herbe naissante une avide morsure,
De la vigne sauvage *outrager* la verdure.
Le comte DE VALORI.

Ah ! le bronze est moins dur qu'un amant irrité,
Qui blesse les dieux même, en frappant la beauté !
C'est assez pour vos feux d'*outrager* sa parure,
Et de briser les nœuds d'une tresse parjure.
LEBRUN.

OUTRAGEUX, EUSE. *adj.* Qui fait outrage. *Syn.* Injurieux, outrageant, insultant, piquant, offensant.

Quelque espoir *outrageux* d'être mieux reçu d'elle.
CORNEILLE, *D. Sanche d'Aragon*, act. IV, sc. 5.

Cesse de me tenir ce discours *outrageux.*
Le même, *Polyeucte*, act. V, sc. 2.

« Le mot *outrageux* n'est pas usité ; mais plusieurs auteurs s'en sont heureusement servis. Nous ne sommes pas assez riches pour nous priver de ce que nous avons. »
VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille au lieu cité.*

On ne doit point hésiter de faire aujourd'hui usage de ce terme que l'Académie a sanctionné. *Paroles outrageuses. Il est outrageux en paroles. On l'a traité d'une manière outrageuse.* Acad.

OUVRAGE: *n. m.* Proprement, ce qui est produit par l'ouvrier; figurément, les productions de l'esprit, et même tout ce qui est le résultat, l'effet d'une cause. Il convient à tous les styles. *Syn.* OEuvre, production, labeur, travail, peine, effet.

Epit. Bel -, superbe, précieux, riche, merveilleux, pompeux, hardi, solide, frêle -, fragile, simple, pénible, long -, hardi, brut, dégrossi, ébauché, commencé, interrompu, fini, achevé, parfait.

Une digue, de l'art *ouvrage* audacieux,
Brise à ses pieds le choc des flots séditieux.
DESAINTANGE.

Le vulgaire voit tout avec indifférence:
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'*ouvrage* à l'auteur.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Un dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains;
Pourquoi briserait-il l'*ouvrage de ses mains.*
DUCIS.

Père barbare, achève, achève ton *ouvrage ;*
Cette seconde *hostie* (victime) est digne de ta rage.
CORNEILLE, *Polyeucte*, act. V, sc. 5.

. . . . Ah ! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'*ouvrage de vos mains.*
RACINE, *la Thébaïde*, act. III, sc. 6.

Je vois que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter *l'ouvrage de mes mains.*
Le même, *Britannicus*, act. III, sc. 3.

L'ouvrage de mes mains dans ce dernier exemple, signifie celui que j'ai élevé aux grandeurs, celui qui me doit sa fortune, celui que j'ai fait ce qu'il est. *Leur ouvrage* a le même sens dans les vers suivants :

Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent *leur ouvrage.*
Le même, *Bajazet*, sc. 1.

OUVRER. *v. intr.* Travailler. Il est vieux, et ne peut plus entrer que dans le style badin ou marotique.

. . . . . . Afin qu'ouvrier diligent
Il vienne *ouvrer* dès l'aube matinale.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XVI.

Tirlyberly mit toute son entente
A bien *ouvrer*, tant qu'en peu dépérit.
PIRON, *Tirlyberly*, conte.

OUVRIER. *n. m.* **OUVRIÈRE.** *n. f.* (*ou-vri-é* devant une consonne, *ou-vri-è-re*). Nos anciens poètes qui faisaient *vou-driez*, *san-glier* de deux syllabes, n'en accordaient également que deux à *ou-vrier*. *V.* SANGLIER.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Dame Arachné la filandièra,
De son métier très-subtile *ouvrière*,

Mais vaine aussi de son talent,
Se construisait un petit logement.
CHABANON, *l'Araignée et le Ver à soie*, fable.

Ces noms *ouvrier*, *ouvrière*, au propre sont familiers.

OUVRIER, IÈRE. Se prennent aussi adjectivement, et peuvent alors figurer dans le style noble.

Le lin sur les fuseaux arrondi sous les doigts,
La toile qu'Arachné suspend sous les vieux toits,
N'ont point le fin tissu que sa main *ouvrière*
Donne à l'airain ductile, ourdi par la filière.
DESAINTANGE.

OUVRIR. *v. tr.* Proprement, faire que ce qui était fermé ne le soit plus. M. Gaston a dit par périphrase faire rouler les portes sur leurs gonds, pour dire les ouvrir.

Organe du sénat, quand la guerre est jurée,
Le consul renonant sa toga révérée,
Fait rouler sur leurs gonds les portes de Janus.
Trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

O muses! maintenant *ouvrez*-moi l'Hélicon;
De ces nombreux guerriers apprenez-moi le nom.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Il se met quelquefois absolument pour ouvrir la porte. *Qui est-là? ouvrez*, *c'est un tel. Ouvrirai-je?* Acad.

J'attendais qu'*on ouvrît* pour m'offrir à vos yeux.
CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, act. I, sc. 3.

J'attendais qu'*on ouvrît*, revient ici à cette locution familière qu'*il fît jour chez vous*; elle n'a point assez de noblesse pour la tragédie, en sorte que la comédie semble revendiquer ce vers.

OUVERT, ERTE. Participe d'ouvrir.

Des quatre coins du monde on se rend aux enfers;
Tisiphone les tient incessamment *ouverts*.
LA FONTAINE, *les Amours de Psyché*, liv. II.

Pensez-vous que des yeux toujours *ouverts aux larmes*
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes?
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 1.

Tes yeux sur ma conduite incessamment *ouverts*
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Le même, *Britannicus*, act. I, sc. 4.

Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait *à cœur ouvert*, ou cesse de haïr.
Le même, *Britannicus*, act. V, sc. 1.

P

P. *n. m.* (pe). La seizième lettre de l'alphabet. Le *p* sonne dans *Alep*, *Gap*, *cap*, *julep*, *cep*, pied de vigne. Il est muet à la fin des mots *drap*, *camp*, *champ*, *loup*, *sirop*, *corps*, *prompt*, *sept*, *temps*, qu'on prononce *dra*, *can*, *chan*, *lou*, *siro*, *cor*, *pron*, *set*, *tan*.

Le *p* non suivi d'un *s*, ne rime qu'avec lui-même, comme l'a remarqué M. Laveaux; ainsi *camp* ne rime pas avec *imposant*, *coup* avec *tout*, etc.

P suivi de *h* (*ph*) se prononce *fe*, comme dans *philosophe*, *phare*, *phénix*, *phosphore*, *physique*: *filosofe*, *fare*, *fénix*, *fosfore*, *fizique*; il suit de cette analogie entre le *ph* et le *f* que ces lettres riment fort bien entre elles, ainsi philoso*phe* s'unira à étoffe, philoso*phie* à il sacri*fie*, Jose*ph*, à che*f*, si*phon* à cara*fon*, apocry*phe* à gri*ffe*, épita*phe* à agra*fe*, Mor*phée* à *fée*, etc. *V*. PH.

PACIFICATEUR. *n. m. Syn.* Concilisteur, médiateur. *Périph.* Arbitre de la paix.

Il veut joindre le nom de *pacificateur*.
VOLTAIRE, *Mahomet*.

Voltaire, dit La Harpe, a employé deux fois ce mot, ici et dans *Brutus*, avec une sorte de prétention; et l'on ne sait pourquoi: ce mot composé de cinq syllabes fort sèches, n'est rien moins qu'agréable en vers. »

Cours de Littérature, tom. IX, pag. 455.

PACTOLE. *n. pr. m.* « Le Pactole, dit M. Dacier, est un fleuve de Lydie, il coule du mont Tmolus, se joint à l'Hermus, et se jète avec lui dans la mer Egée, entre Smyrne et Phocée. Du temps de Crésus ce fleuve roulait une espèce de sablon d'or, et c'est ce qui faisait en partie la prodigieuse richesse de ce roi; mais cela n'était plus du temps de Strabon, comme il le dit lui-même dans le 13ᵉ liv. Quoique cela eût cessé même avant le siècle d'Auguste, on ne laissait pas toujours de dire en proverbe, *tibi Pactolus fluit*, le Pactole coule pour vous, c'est-à-dire, vous avez autant d'or que Crésus. »

Remarque sur le 20ᵉ vers de la 15ᵉ Ode du 5ᵉ liv. d'Horace.

Ce fleuve n'avait pas toujours roulé des sables d'or; il n'avait acquis cette vertu que depuis que Midas s'était baigné dans ses ondes. Repentant d'un vœu indiscret, et mourant de faim au milieu de monceaux d'or, ce prince, d'après l'ordre de Bacchus, se plongea dans le Pactole qui depuis ce temps roula l'or avec son arène.

Bacchus plaint une erreur qui le rend plus modeste,
Et le délivre enfin d'un présent si funeste.
Près de Sardes, dit-il, un fleuve prend son cours,
Va, marche vers sa source; et remontant toujours,
Dans l'onde que le roc épancha de sa cime,
Va laver à la fois et tes mains et ton crime.
Midas dans le *Pactole* où se plonge son corps,
Dépose sa vertu si féconde en trésors:

Elle enrichit le fleuve, et se mêle à son onde;
Et son sable depuis en veines d'or abonde.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XI.

Quoique ce fleuve, si célèbre chez les poètes de l'antiquité, soit à peine connu de nos jours, on n'en a pas moins conservé, dans la langue poétique, les expressions auxquelles la fable a donné lieu; et nous disons, à l'imitation des Latins, *le Pactole coule pour vous*, *roule chez vous*, pour dire vous êtes fort riche; *l'or du Pactole*, *les richesses du Pactole*, pour d'immenses richesses.

L'ambitieux le met (met le bonheur) souvent à tout brûler;
L'avare à voir *chez lui le Pactole rouler*.
BOILEAU, *Satire XI*.

M. Ginguené, lors de son entrée au contrôle général, veut faire entendre qu'il se voit forcé d'abandonner le commerce des muses, pour se livrer à son nouvel emploi; mais cette idée si simple en elle-même, s'ennoblit sous sa plume qui l'enrichit des grâces de la poésie :

Transfuge du Permesse *aux rives du Pactole*,
Aux tristes arbrisseaux qui naissent sur ses bords,
Je suspendrai ma lyre.
Epître à mon ami (1780).

PAIN. *n. m.* (*pein*). Aliment fait de farine de blé pétrie et cuite au four. Dans une signification plus générale, la nourriture, la subsistance. *Syn.* Aliment, nourriture, vivres. *Epit.* Savoureux, délicat, tendre, mollet, dur, rassis. *Périph.* Les dons, les présents de Cérès.

Pour faire entendre qu'on apporte des paniers pleins de pain, Delille dit poétiquement.

Le jonc tressé gémit sous *les dons de Cérès.*
Trad. de *l'Enéide*.

Les poètes par métonymie prennent *Cérès* pour le pain même, comme ils disent Bacchus pour le vin.

Des tributs des vergers leur coupe se couronne,
Et *Cérès* sert de table aux présents de Pomone.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

trois vers plus bas :

Et leur faim s'accordant avec l'ordre céleste
Des débris de Cérès (des morceaux de pains) a dévoré le reste.

Ces laboureurs dont l'industrie
Donne *Cérès* aux citoyens,
Ces vrais amants de la patrie,
En sont les plus nobles soutiens.
LEBRUN, *Ode II*, liv. 1.

PAITRE. *v. tr.* (*pè-tre*). Il ne s'emploie ni au passé défini de l'indicatif, ni à l'imparfait du conjonctif, ni aux temps composés. Indicatif. *Présent :* je *pais*, tu *pais*, il *paît ;* nous *paissons*, vous *paissez*, ils *paissent*. *Imparfait :* je *paissais*, etc.; *futur :* je *paîtrai; conditionnel :* je *paîtrais*. Impératif : *pais*, *paissez;* conjonctif, *présent :* que je *paisse*, etc., part. actif : *paissant*. Il se dit proprement des bestiaux qui broutent l'herbe, qui la mangent sur la racine. *Syn.* Brouter, pâturer, pacager, manger.

La bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et *paître* l'herbe nouvelle.
LA FONTAINE, liv. IV, fable 15.

Dites-moi dans quel champ, sur quel sommet lointain
Ses chameaux voyageurs vont *paissant* la verdure.
MILLEVOYE, *la Sulamite*.

Il s'emploie aussi intransitivement, c'est-à-dire, sans complément direct.

Chères brebis, *paissez ;* cueillez l'herbe et les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
LA FONTAINE, *la Captivité de Saint-Malc.*

Le daim sur les rochers y *paît* en bondissant.
ROUCHER, poëme des *Mois*, décembre.

Paître signifie encore faire paître, mener paître. *Syn.* Donner la pâture, faire paître, faire manger, nourrir.

. . . .
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il *paît* les troupeaux dans les plaines profondes.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

Enfants, *paissez* vos bœufs, et sillonnez vos plaines.
DOMERGUE, trad. de la Ire *Eglogue de Virgile*.

PAIX. *n. f.* (*pè* devant une consonne, *pèz* devant une voyelle). L'état d'un peuple qui n'est point en guerre; quelquefois ce mot signifie traité de paix.

Epit. Divine, fille du ciel, douce, salutaire, aimable, bienfaisante, délicieuse, désirée, favorable, glorieuse, honorable, inestimable, précieuse, florissante, juste, sincère, inviolable, sacrée, solide, stable, honteuse, feinte, fausse, trompeuse, plâtrée, violée, profanée, rompue, conclue, jurée, ratifiée, éternelle, perpétuelle, longue-, courte-, prompte-, pleine-. *Périph.* Les nœuds, les liens de la paix; les douceurs de la paix.

De la paix, de l'hymen j'ai rompu tous *les nœuds*,
En combattant les droits d'un peuple aimé des dieux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

. . . . Vous, cessez vos querelles,
Renouez *de la paix les chaînes* mutuelles.
Le même, trad. de *l'Eneide*, liv. XI.

Et j'irais *de la paix* serrer *les doux liens*
Avec le fils d'un roi fléau de tous les miens!
BAOUR-LORMIAN.

Le laurier qui est consacré à Minerve est regardé comme le symbole de la paix, delà ces périphrases : l'olivier de la paix, le rameau de la paix, l'olive de la paix. Les poètes disent figurément *joindre l'olive aux lauriers*, pour dire faire la paix après des victoires.

La paix, enfin, la paix tardive
A nos yeux montrant *son olive*,
Nous rappèle des champs de Mars.
SORIN.

Suivi de peu des siens, il arrive au palais,
Et présente à Céix *l'olive de la paix*.
DESAINTANGE.

Voltaire a dit *l'olive de paix* dans *Adelaïde du Guesclin :*

S'ils n'y sont soutenus de *l'olive de paix*.

« *L'olive de la paix* est poétique; *l'olive de paix* est plat est dur. »
LA HARPE, *Cours de litt.*, t. IX, p. 310.

L'arbre de la paix, périphrase par laquelle les poètes désignent l'olivier. *V.* OLIVIER, OLIVE.

Ne nous lassons jamais *des douceurs de la paix*.
BOILEAU.

La *paix*, l'aimable *paix* fait bénir son empire.
J. B. ROUSSEAU.

La *Paix*, rentrant aux bruit des chants harmonieux,
Traînait, des camps voisins dans les sites oisives,
Les foudres désarmés, les dépouilles captives.
D'un désordre enchanteur le peuple est animé.
On se rassemble, on court, le salpêtre enflammé,
En astre étincelant pétille et se déploie,
Gronde en accents plus doux et fait tonner la joie:
Partout le vin écume et coule à longs ruisseaux,
Et le peuple, en chantant, boit l'oubli de ses maux.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. de la France.

On dit *des paroles de paix* pour des paroles tendantes à rétablir la paix, la concorde :

Enfin je viens chargé de *paroles de paix*.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 4.

Il veut. . . . .
Qu'on porte aux citoyens *des paroles de paix*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

On dit en poésie, et même dans la prose élevée, *fermer le temple de Janus*, *fermer le temple de la guerre*, pour dire, mettre fin à la guerre, faire la paix, conclure un traité de paix. *V.* JANUS.

Auguste *ferme* enfin *le temple de la guerre*.
Il est fermé ce temple où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.
L. RACINE, *la Religion*, ch. IV.

Les anciens avaient fait de la *paix* une divinité, fille de Jupiter et de Thémis. On la confond quelquefois avec Astrée, et on la fait présider à l'âge d'or.

Aimable Paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée ;
Viens voir tes temples relevés,
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisants et tranquilles
Que nos crimes ont soulevés.
J. B. ROUSSEAU, *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*

Descends du ciel, divine Astrée;
Ramène-nous ces jours heureux
Où, des mortels seule adorée,
Seule tu comblais tous leurs vœux.
LAMOTTE.

Paix, dans une acception assez étendue, signifie, union, accord, harmonie qui règne non seulement entre les hommes ou les animaux, mais même entre les êtres inanimés.

Quand il (dieu) eut débrouillé la confuse matière,
Entre les éléments séparés à jamais
Il établit les lois d'une éternelle *paix*.
DESAINTANGE.

Paix signifie encore calme, silence. *Syn.* Calme, repos, sérénité, tranquillité. — Silence ; recueillement. *Epit.* Profonde, douce –, délicieuse, innocente, intérieure, mortelle.

A mes graves pensers, ô combien est propice
Cette nuit, ce désert, cette profonde *paix*.
ROUCHER.

Tel, brisant ses liens, un coursier indomptable
Fuit l'heureuse abondance et la *paix* de l'étable.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VI.

Le calme inaltérable empreint sur son visage,
De la *paix* de son cœur est la tranquille image.
BÉRANGER.

Pour vous, ô *paix du cœur*, digne fille des cieux,
Vous êtes du bonheur le gage précieux.
DURESNEL, trad. de *l'Essai sur l'homme*, épit. IV.

PALAIS. *n. m.* (*pa-lè* devant une consonne, *pa-lès* devant une voyelle). Maison de roi, de prince, de seigneur, etc. *Syn.* Maison royale, édifice, château. *Epit.* Orgueilleux, superbe, riche, somptueux, fastueux, pompeux, majestueux, magnifique, brillant, éminent, élevé, doré, voluptueux,

enchanté, magique, inaccessible, sombre, lugubre, désert. *Périph.* Le séjour des rois, des princes; les lambris des rois, des princes; les lambris dorés.

Dans les airs s'élevait un *palais* somptueux,
De Picus son aïeul séjour majestueux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

Ces longs appartements, *ces lambris somptueux*,
De nos antiques rois séjour majestueux.
Le même.

Fleur chère à tous les cœurs, elle (la rose) embaume à la fois
Et le chaume du pauvre et *les lambris des rois.*
BOISJOSLIN.

Enorgueilli déjà des beautés qu'il ressemble,
Le *palais*, qui s'étend sous ses superbes toits,
Ajoute par sa pompe à la grandeur des rois.
THOMAS.

On dit, dans la langue poétique, le palais des dieux, les célestes palais, les palais étoilés, les palais aériens, le palais des cieux, le palais de l'Olympe, pour le ciel; l'Olympe, le séjour des dieux.

De l'Olympe déjà *les palais* sont ouverts.
DENNE-BARON.

... Les arcs lumineux *des palais éternels.*
THOMAS.

V. OLYMPE.

Les poètes donnent un palais pour demeure au Soleil, au Destin, au Sommeil et à plusieurs autres divinités.

L'Aurore cependant en visage vermeil
Ouvrait dans l'Orient *le palais du Soleil.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

L'astre du monde ouvrait encore à peine,
Dans l'Orient, *son palais de vermeil.*
MALFILATRE.

Des bords habités par le more
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'aurore
Les portes *du palais du jour.*
DE BERNIS.

Le palais des Destins devant lui se présente.
VOLTAIRE.

Ils disent volontiers les douze maisons, les douze palais du soleil pour les douze signes du zodiaque que le soleil habite successivement :

Tant que l'astre du jour
Dans *ses douze palais* brillera tour-à-tour.
LE BAILLY.

Ils disent encore l'humide palais de Neptune, de Thétis; de Thétis les liquides palais, les palais transparents, pour désigner les lieux où ces divinités tiennent leur cour, ou simplement, la mer, le liquide élément.

La voûte transparente
Des liquides palais.
LEBRUN.

PALEFROI. *n. m.* (*pa-le-froa*). C'était autrefois un cheval de parade dont un chevalier se servait dans les jours de cérémonie; on a aussi donné ce nom aux chevaux que montaient ordinairement les dames avant qu'on eût l'usage des carrosses. Il est vieux dans le style sérieux; mais il peut être employé si l'époque dont on parle se rapporte au temps de la chevalerie; c'est ainsi que M. Baour-Lormian a dit en parlant de Tancrède :

Son fougueux *palefroi* fait résonner la terre.
Jérusalem délivrée, ch. VI.

Dans le style badin ou critique, il s'emploie bien comme synonyme de cheval, monture, et signifie ironiquement et par antiphrase, un mauvais cheval, un bidet, une rosse, une mazette.

. . . . . . Te voilà botté,
Et bientôt après sur la route.
En vain pressant ton *palefroi*,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi;
Il baisse l'œil et la crinière.
BONNARD, *Epître à mon ami revenant de l'armée.*

PALÈS. *n. pr. f.* (*pâ-lès*, le *s* se prononce toujours). Déesse des bergers, des troupeaux et des pâturages; les poètes la confondent quelquefois avec Cérès et Cybèle, et la regardent comme présidant généralement à l'économie rurale; delà les cultivateurs, aussi bien que les bergers, sont appelés par les poètes, *les élèves*, *les favoris de Palès.*

« *Palès*, dit M. Demoustier, régnait sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure était aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocents. Un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure. Elle tient une poignée de paille, qui sert de litière aux bestiaux. Ses fêtes se célébraient au mois de mai; les pasteurs lui offraient du lait et du miel. »

Lettre XLIXme *sur la Mythologie.*

Selon M. Noël, les *Palilies*, ou la fête en l'honneur de la déesse Palès, se célébraient, chez les Romains, tous les ans, le 21 avril. C'était proprement la fête des bergers, qui la solennisaient pour chasser les loups, et les écarter de leurs troupeaux.

Epit. Féconde, riche, chaste, agreste, rustique, favorable, propice, indulgente, soigneuse, attentive, vigilante. *Périph.* La déesse des prairies, des troupeaux, des bergers.

Heureux qui, de *Palès* respirant tous les charmes,
Va surprendre l'aurore à ses premières larmes,
Et d'un pied matineux effleurant le gazon,
De l'oiseau qui s'éveille entend le premier son!
LEBRUN.

Élève de Palès, ô mortel généreux!
Toi qui d'un fer paisible ouvres tes champs heureux.
Le même.

PALESTRE. *n. f.* Terme d'antiquité. C'était le nom que les Grecs et les Romains donnaient aux lieux publics où les jeunes gens se formaient aux exercices du corps. On donnait aussi ce nom aux exercices mêmes. *Syn.* Gymnase, académie. — Lutte, gymnastique, jeux gymniques.

Les autres sur l'arène athlètes vigoureux
De la *palestre* encor renouvèlent les jeux.
FAYOLLE.

PALETTE. *n. f.* (*pa-lè-te*). Petit ais sur lequel les peintres mettent leurs couleurs et les mêlent. La *palette* se prend par métonymie pour la peinture, comme le *ciseau* se dit pour la sculpture, le *crayon* pour le dessin, l'*aiguille* pour la broderie, etc. *Syn.* Pinceau, peinture. *Epit.* Savante, riche, féconde, grossière.

La lyre du poète
Ne peut-elle du peintre égaler la *palette!*
DELILLE.

Je sais . . . .
Que ton goût instruisit le ciseau, la *palette*,
Qu'Homère anime encor les accents du poète.
DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Le mot *palette* se dit en parlant de la poésie, comme il se dit en parlant de la peinture. *V.* POÉSIE, POÈTE.

PALEUR. *n. f.* La couleur de ce qui est pâle. *Syn.* Blancheur livide, couleur pâle, teint blafard. *Epit.* Sombre, livide, morne, mortelle, languissante, froide, affreuse, hideuse, sépulcrale. La pâleur compagne de la crainte.

La victime tremblante
Le front couvert d'une froide *pâleur.*
MARMONTEL.

Une sombre *pâleur* voile ses traits flétris.
BAOUR-LORMIAN.

Quelle morne *pâleur* en ce moment efface
De ce front si vermeil la fraîcheur et la grâce!
Le même, *Jérusalem délivrée*, ch. XIX.

Jeune vierge, l'exil et tes profonds ennuis
Sur ton teint languissant n'ont laissé que *les lis.*
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. I.

La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 5.

La mort sur son visage imprime *sa pâleur.*
DENNE-BARON.

Et jamais le soleil, en ce séjour d'horreur,
D'une douteuse nuit n'éclaira la *pâleur.*
Le même.

. . . . La jonquille encor
Offre à mon œil ravi la *pâleur* de son or.
ROUCHER, poëme des *Mois*, avril.

PALIR. *v. intr.* Devenir pâle, changer de couleur. Pâlir d'effroi, d'épouvante, d'horreur, de colère.

Des nuages rivaux quand mille éclairs jaillissent,
La foudre éclate et tombe, et les mortels *pâlissent.*
DE GUERLE.

La lune, tout-à-coup dans son orbe effacée,
Pâlit, et se cacha, par la terre éclipsée.
LEGOUVÉ.

Lors même qu'au milieu de son cours diligent
Sa plus vive clarté fait *pâlir* les étoiles.
Ch. PÉRAULT, *Peau-d'Ane*, conte.

Le plus affreux péril n'a rien *dont je pâlisse.*
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 5.

J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
Le même, *Phèdre.*

PALIS. *n. m. Syn.* Pal, pieu, pilotis, poteau. *Epit.* Pointu, aigu, dressé, rangé. Delille, comme l'observe M. Laveaux, l'a employé dans le style noble :

Déjà leur main s'apprête à combler les fossés
De leurs *palis* aigus vainement hérissés.
Trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

PALISSADE. *n. f.* Clôture de palis pour la défense d'un poste, ou suite, rangée d'arbres qui forment une haie, un mur de verdure. *Syn.* Barrière, clôture, retranchement, haie. *Epit.* Forte, épaisse, solide, faible-, rompue, renversée, franchie. — Verte-, touffue, claire, haute-.

Pour exprimer cette idée familière *s'entourer d'une palissade*, Delille s'est servi de cette périphrase :

... De pieux aigus ils forment leur défense.
De houx piquants la verte *palissade.*
PARNY.

PALISSANT, ANTE. *adj.* Qui pâlit. Qui devient terne, dont la couleur s'affaiblit, dont l'éclat se perd.

Les funèbres flambeaux dans l'ombre *palissants.*
HOUDAN-DES-LANDES.

Mais quoi? déjà la rose *pâlissante*
Perd son éclat, les parfums leur odeur.
DELILLE, *Ode à l'Immortalité.*

Au front des cieux le troisième croissant
Arrondissait son disque *pâlissant.*
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

PALLADIUM. *n. pr. m.* (*pal-la-di-om*). Statue de Pallas que les Troyens croyaient tombée du ciel, et à la conservation de laquelle l'oracle avait attaché les destins de la ville de Troie qui ne devait pas être prise tant qu'elle conserverait le palladium dans l'enceinte de ses murs. Pendant le siége de Troie Ulysse et Diomède, ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enlevèrent cette statue, et la ville ne tarda pas à tomber au pouvoir des Grecs.

Par allusion on a nommé *palladium* ce qui est présumé être le garant de la durée, de la conservation d'une chose. *La vertu est le palladium de la liberté.*

Plusieurs prononcent *palladion*, comme ils disent *factoton*, *pallion*, *facton*, et cette prononciation est autorisée, ce qui donne aux poètes la faculté de prononcer et même d'écrire pallad*ium* ou palladion.

. . . . . . Il jura son cordon
Son dieu, son diable, et Saint-François d'Assise,
Qu'à ses vertus Jeanne serait soumise,
Qu'il saisirait ce beau *palladion*.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. II.

PALLANTIDES. *n. pr. m.* Ces princes, au nombre de cinquante, étaient fils de Pallas, frère d'Égée, neuvième roi d'Athènes. « Ayant voulu détrôner leur oncle, ils se laissèrent prévenir par Thésée, dont la victoire sur eux raffermit le trône chancelant de son père. Cependant, après la mort d'Égée, ils reprirent le dessus, et forcèrent Thésée à s'exiler d'Athènes. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Mes perfides neveux, les cruels *Pallantides*
Désavouaient en moi le sang des Érechthides.
DELAFOSSE.

Les Pallantides étaient frères d'Aricie, ce qui fait dire à Racine :

Jamais l'aimable sœur des cruels *Pallantides*
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
Phèdre, sc. 1.

PALLAS. *n. pr. f.* (*pal-las*, on prononce les deux *l*, et le *s* même devant une consonne). Déesse de la guerre. « Les uns, dit M. Noël, la distinguent de Minerve; les autres la confondent avec elle (*V.* MINERVE). C'est la guerrière Pallas qu'Hésiode fait sortir du cerveau de Jupiter, et qu'il appèle la Tritonienne aux yeux pers. Il la peint comme vive, violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre et les combats, ce qui ne convient pas trop à la déesse de la sagesse, des sciences et des arts. »

Syn. Minerve. *Epit.* Armée, guerrière, belliqueuse, prudente, redoutable, furieuse, invincible. — Docte -, sévère, chaste -, austère. *Périph.* La fille de Jupiter, la déesse des combats, la rivale de Mars; la déesse des arts.

Déjà le casque au front, saisissant son égide,
Pallas à son char homicide
Attele ses coursiers.
GAUCHY.

PORTRAIT DE PALLAS.

On voit Pallas belle avec dignité :
Dans sa démarche est l'air de la décence,
Dans ses regards une douce fierté,
Dans sa parure une sage élégance :
Un voile blanc, symbole de pudeur,
Sert ses attraits en attestant sa gloire;
Voile charmant où, d'un doigt créateur,
De son triomphe elle traça l'histoire,
Quand chez les Grecs son pouvoir bienfaiteur
Eut sur Neptune emporté la victoire.
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre avec un long murmure;
Et l'olivier, qui jaillit de son sein,
Agite encor sa bruyante verdure.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. I.

Parmi les oiseaux le hibou lui était consacré, aussi les poètes le nomment-ils *l'oiseau de Pallas*; et parmi les arbres l'olivier lui était dédié, delà ces périphrases fréquentes dans la langue poétique; *l'arbre de Pallas* pour l'olivier, *le fruit de Pallas* pour l'olive.

De *l'arbre de Pallas* il recueilla l'olive.
DELILLE.

... *Des fruits de Pallas* la liqueur onctueuse.
TISSOT.

PALME. *n. f.* Branche, rameau du palmier. « La palme était le symbole de la fécondité, parce que le palmier, dit-on, fructifie continuellement jusqu'à la mort. Aussi voit-on des palmes sur les médailles des empereurs qui ont procuré l'abondance à leurs peuples. La palme était aussi le symbole de la durée de l'empire, parce que le palmier dure longtemps, et de la victoire, parce qu'on mettait une palme dans la main du triomphateur. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Souple, verte, haute, élevée, noble, immortelle, victorieuse, triomphante, sanglante, ensanglantée, précieuse, littéraire, académique, légitime, due, cueillie. *Périph.* La branche, la feuille du palmier.

Ah! qu'il est beau de voir écrite
La mollesse d'un Sybarite
Sur le front ridé d'un soldat!
De ses langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix;
Et déjà ses mains basanées,
Aux *palmes* de Mars destinées,
Cueillent les myrtes de Cypris.
J. B. ROUSSEAU.

Les juges, attentifs, au front des deux rivaux
Étaient près d'attachér la *palme* des héros.
LESAILLY.

Veux-tu ceindre ton front d'une *palme* immortelle,
Fatigue tes rivaux à la lutte des arts.
DESAINTANGE, *Epître sur l'amour de la Gloire.*

Quels peuples oseront dans les champs de l'histoire
Disputer aux Français *la palme de la gloire !*

La palme est l'attribut dont on décore les martyrs, c'est le symbole de la victoire qu'ils ont remportée dans l'église militante, c'est-à-dire sur la terre; de là cette périphrase *la palme du martyre* pour le martyre, pour la mort que les martyrs ont soufferte, et pour la récompense qui en est la suite dans l'église triomphante ou dans le ciel.

Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front *la palme du martyre.*
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Et demandant à Dieu *la palme du martyre*,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Le même.

PALMIER. *n. m.* (*pal-mié* devant une consonne). Grand arbre qui porte des fruits qu'on nomme dattes. *Syn.* Dattier. *Epit.* Vert, haut-, élégant, noble, superbe, orgueilleux, stérile, infructueux. Il y a des palmiers qui ne portent pas de fruit, ce qui a fait dire à M. Béranger :

Le luxe infructueux des palmes d'Idumée.

Le *palmier* dont la feuille est le prix du vainqueur.
DESAINTANGE.

Les hauts sapins, les *palmiers* toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. IV.

PALOMBE. *n. f.* Espèce de pigeon ramier, oiseau de passage. Dans une acception plus générale, il se prend comme synonyme de pigeon. *Syn.* Pigeon, colombe. *Epit.* Passagère, errante, tendre-, timide, innocente, douce-, amoureuse, lascive, simple-, gémissante, roucoulante.

La tendre tourterelle et l'errante *palombe*
Gardent au fond des bois les mœurs de la colombe.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. VI.

Plus tendrement la *palombe* soupire.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. II.

Comme on voit de Vénus les *palombes* chéries
Raser la vert naissant des riantes prairies.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Là, sous l'antique ormeau, tes *palombes* heureuses
Roucouleront *autour* leurs plaintes langoureuses.
DE LANGEAC, trad. des *Bucoliques*, églogue I.

PALPITANT, ANTE. *adj.* Qui palpite. *Syn.* Ému, agité, tressaillant. *Les entrailles palpitantes, le cœur tout palpitant.* Acad. *Chair palpitante.*

Sa bouche est haletante, et sa brûlante haleine
De ses flancs *palpitants* ne sort plus qu'avec peine.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Et que le cygne au plumage argenté,
Dans l'Eurotas se croyant transporté,
Frémisse encor sur Léda *palpitante.*
CAMPENON.

Tout s'éloigne, tout fuit; les jeunes combattants
Tressaillants d'espérance et *d'effroi palpitants*,
A leurs bouillants transports abandonnent leur âme.

PALPITER. *v. intr.* Se mouvoir d'un mouvement déréglé et fréquent. *Syn.* Battre, être agité.

Cygne, un dieu voit Léda *palpiter* sous son aile.
DESAINTANGE.

Ce laurier, c'est Daphné, chère au dieu qui l'adore ;
Sous l'écorce vivante elle *palpite* encore.
PARCEVAL-GRANDMAISON.

Ses traits sont effacés : elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore ; il l'embrasse, et sa main
Sent *palpiter* un cœur sous l'écorce nouvelle.
DESAINTANGE.

Entre ses bras il t'entrelace,
Et tu sens *palpiter* son cœur.
BONNARD.

L'Académie ne donne que les deux exemples suivants : *la paupière lui palpite, le cœur lui palpite*, ce qui semble indiquer qu'il doit toujours être accompagné d'un pronom. Mais on dit aussi, comme la remarque en a été faite par M. Laveaux, *mon cœur palpite, son cœur palpite.*

Ah ! que mon cœur *palpitait* à sa vue!
VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue.*

Je vais la voir, la presser dans mes bras,
Mon cœur ému *palpite* avec vitesse,
Des voluptés je sens la douce ivresse,
Et le désir précipite mes pas.
PARNY.

Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle (Diane) marche ; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en *palpite de joie.*
DELILLE.

Il *palpite* à la fois *de crainte* et *d'allégresse.*
Le même, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

. . . . La statue animée
Palpite du plaisir d'aimer et d'être aimée.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. X.

PAMER. *v. intr.* ou se PAMER. *v. pron.* Tomber en défaillance. *Il se pâme* ou *il pâme.* Acad. *Syn.* S'évanouir, s'affaiblir, défaillir. *Périph.* Manquer de forces, être abandonné par ses forces, perdre l'usage de ses sens, tomber en pamoison, tomber en défaillance, tomber en syncope.

Je brûle, dit Léandre, ô dieux, ma bien-aimée!
Quel doux nectar je bois sur ta bouche enflammée!
Ah! quels feux pénétrants! ô Vénus! ô plaisirs!
A son amant Héro répond par des soupirs;
Par des soupirs sa voix presqu'éteinte, mourante
Se perd dans les transports de son ame expirante.
Un voile s'épaissit sur ses yeux languissants,
Et *l'oubli d'elle-même a suspendu ses sens.*

DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. III.

LA SUIVANTE (à Célie qui s'évanouit).

D'où vous pourrait venir?... eh! bons dieux! elle *pâme.*

MOLIÈRE, *Sganarelle*, sc. 2.

Sire, on *pâme* de joie ainsi que de tristesse.

CORNEILLE, *le Cid*, act. IV, sc. 5.

« On ne dit pas *pâmer*, *évanouir*, on dit *se pâmer*, *s'évanouir.* »

VOLTAIRE, *sur Corneille*, *au lieu cité.*

Cette remarque est fausse, et Voltaire ne l'aurait pas hasardée, s'il eût eu présent à l'esprit ce passage de Ménage : « J'ai dit, dans mon *Idylle du Jardinier*, *pâmer* pour *se pâmer :*

Il tombe languissant, il perd la vue, il *pâme.*

Mais en cela je n'ai rien dit contre l'usage, *pâmer* et *se pâmer* se disant indifféremment. »

Observations sur les poésies de Malherbe, pag. 252, Paris, 1666.

Mais ce que le critique aurait pu observer, c'est que *pâmer* ne paraît point assez noble pour la tragédie, et que *pâmer de joie*, *pâmer de tristesse*, appartiennent au style familier. J'oserai même dire que je n'approuve pas cette expression dans le récit de Théramène :

Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe *pâmée.*

RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Souvent dans ses accès *il se pâme de rire.*

DESTOUCHES, *le Dissipateur*, act. III, sc. 6.

PAMOISON. *n. f.* (*pa-moa-zon*). Il est familier. *Syn.* Défaillance, évanouissement, débilité, syncope, affaiblissement.

La *pamoison* l'œil au ciel égaré.

BERNARD, *l'Art d'aimer*. ch. III.

A ces mots, *elle tombe* encore *en pamoison.*

FAGAN, *le Rendez-vous*, sc. 3.

Les *pamoisons*, les spasmes, les vapeurs,
Produisent à Paris des effets admirables.

DEMOUSTIER.

PAMPRE. *n. m.* Branche de vigne avec ses feuilles. Le pampre est consacré à Bacchus, et ce dieu est représenté couronné de pampre. *Epit.* Vert, vermeil, rampant, cher à Bacchus.

. . . . Ces coteaux
Où le *pampre* en feston rit parmi les ormeaux.

VOLTAIRE.

Une grotte obscure
Que Bacchus tapissa de son *pampre* vermeil.

LÉONARD.

C'est la femme du jardinier,
Elle vient vous offrir les trésors de l'automne
Dans l'osier couronné *des pampres de Bacchus.*

DEMOUSTIER.

PAN. *n. pr. m.* Fils de Mercure et de Pénélope; il tient le premier rang parmi les divinités champêtres. Il était le dieu des bergers, des troupeaux, des bois et des prairies. « Pan était principalement honoré en Arcadie, où il rendait des oracles célèbres. On lui offrait en sacrifice du miel et du lait de chèvre, et l'on célébrait en son honneur les Lupercales, fête qui, dans la suite, devint très-célèbre en Italie, où Evandre, arcadien, avait porté le culte de Pan. On le représente ordinairement fort laid, les cheveux et la barbe négligés, avec des cornes, et le corps de bouc depuis la ceinture jusqu'en bas, enfin ne différant point d'un faune ou d'un satyre. On attribue la difformité de ses traits à la colère de Vénus qui le punit ainsi d'un jugement rendu contre elle. Il tient souvent une houlette, comme dieu des bergers, et une flûte à sept tuyaux, qu'on appèle la flûte de Pan, parce qu'on l'en croyait l'inventeur. (*V.* FLUTE)............................

Plusieurs savants confondent Pan avec Faunus et Sylvain, et croient que ce n'était qu'une même divinité adorée sous ces différents noms. Les Lupercales mêmes étaient également célébrées en l'honneur de ces trois déités, différentes à la vérité dans leur origine, mais confondues dans la suite des temps. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Laid, hideux, difforme, effroyable, agreste, champêtre, cornu, folâtre, léger, velu, lascif. *Périph.* Le dieu d'Arcadie, de l'Arcadie; le dieu des bergers, des bergeries, le fils de Mercure, l'amant de Syrinx; le dieu des bois. Ce dieu était couronné de branches de pin.

Pan qui du sombre pin se couronne la tête.

DESAINTANGE.

Pan règne sur nos bois; il aime nos prairies;
C'est le dieu des bergers et de leurs bergeries.

GRESSET.

Quelques-uns reconnaissent le dieu Pan sous le signe du Capricorne. Pan, disent-ils, pour se soustraire au géant Typhon ou Typhée, prit la forme d'un bouc, et sous cette figure fut mis par Jupiter au nombre des signes du zodiaque. *V.* CAPRICORNE.

PAN. Onomatopée qui exprime soit le bruit occasionné par un corps qui tombe subitement, ou qui frappe sur un autre corps, soit le bruit de quelque chose qui éclate. Il courait, *pan!* le voilà par terre. Il est familier.

En parlant d'un ivrogne qui frappait avec son épée sur une borne, Grécourt a dit :

En s'escrimant donc de plus belle,
Et *pan* et *pan*, il avançait.
L'Ivrogne, conte.

Lorsque le Champagne
Fait en s'échappant
Pan, *pan*,
Ce doux bruit me gagne
L'ame et le tympan.
DÉSAUGIERS, *le Panpan bachique*, chanson.

PANACHE. *n. m.* Assemblage de plumes qui sert à ombrager, à orner un casque, une coiffure; espèce de faisceau de plumes dont on orne la tête des chevaux, des mulets. *Syn.* Aigrette, plumet. *Epit.* Flottant, mobile, tremblant, pendant, ondoyant, léger, superbe, haut-, élevé, altier, menaçant, guerrier, éclatant. *Périph.* Une touffe, un faisceau, un bouquet de plumes; d'un panache altier l'ondoyante parure.

Quand un des campagnards, relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un *panache*.
BOILEAU, *Satire III*.

Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce *panache* éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VIII.

Sa tête est nue encor, mais son riche cimier
Est prêt à la couvrir de son *panache* altier.
DELILLE.

Sa jeune main s'empare
Du casque de Messape, où d'un *panache* altier
L'ondoyante parure ombrageait son cimier.
Le même, *trad. de l'Enéide*, liv. IX.

Il ombrage son front d'un *panache* guerrier.
DESAINTANGE.

Il peut se dire aussi de cette touffe de plumes qui couvre la tête de quelques oiseaux. *Syn.* Huppe, aigrette, crête.

En parlant de la crête brillante qui orne la tête du paon, Dulard a dit :

Ce *panache* azuré qui flotte sur sa tête.
Les Merveilles de la Nature, ch. V.

Domergue a dit le *panache* pour le bois d'un cerf :

Micon, jeune berger, te présente, ô Délie,
Cette hure, et d'un cerf le *panache* orgueilleux.
Trad. de la *VIIe Eglogue de Virgile*.

Panache se dit figurément des couronnes que forment la verdure ou les fleurs sur le sommet, sur la tête des arbres, des arbrisseaux et des plantes. *Syn.* Fleurs, bouquet, touffe. *Epit.* Vert, fleuri, brillant, terni, fané.

Le vert lilas s'élance en *panaches* flottants.
BÉRANGER.

Fière de ses longs jours, au Zéphyr inconstant
L'amaranthe a livré son *panache* éclatant.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. VII.

L'œillet d'un *panache* éclatant
Couronne sa tête orgueilleuse.
BAOUR-LORMIAN.

PANDORE. *n. pr. f.* C'est, selon la mythologie, le nom de la première femme. Ce nom est surtout célèbre par la fatale boîte que lui donna Jupiter, et que l'on appèle *la boîte de Pandore*. C'est par allusion à cette boîte et aux maux qui en sont sortis que le poète Lebrun a dit, en parlant d'un laborieux cultivateur :

Ses longs jours, écoulés loin du dieu d'Épidaure,
Semblent braver les maux que déchaîna *Pandore*.
Poème de la *Nature*, ch. I.

V. BOÎTE.

PORTRAIT DE PANDORE.

Le Titan (Prométhée) du limon qui lui restait encore (après avoir formé le premier homme)
Pétrit les doux appas dont il orna *Pandore* :
Pandore, être enchanteur, d'après l'homme imité ;
Être semblable à l'homme, avec lui contrasté ;
Portrait ingénieux plus brillant que fidèle.
C'est en vain qu'il ajoute à l'éclat du modèle ;
Chaque trait s'affaiblit dans ses traits répété ;
Il a bien plus de charme, et moins de majesté :
La mollesse toujours accompagne la grâce :
La fierté disparaît, la douceur la remplace.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée*.

PANETIÈRE. *n. f.* (*pa-ne-tiè-re*). Petit sac où les bergers et autres portent leur pain, lorsqu'ils vont aux champs ou garder leurs moutons. Il est familier.

L'Innocence, simple et jeunette,
Portant fleurette dans son sein,
Dans sa *panetière* du pain,
Cheminait un jour seulette.
SÉLIS, *l'Innocence*, fable.

PANIER. *n. m.* (*pa-nié* devant une consonne). Ustensile de ménage fait d'osier, de

jonc, etc.; ainsi nommé parce qu'autrefois il servait principalement à renfermer et à transporter le *pain*. Ce mot et ses synonymes corbeille, manne, ne sont que du style familier, et pour rendre l'idée qu'ils présentent, les poètes, dans le style soutenu, sont obligés d'avoir recours à une circonlocution, ou de prendre le nom de la matière; c'est ainsi qu'ils disent le *jonc* ou l'*osier* pour le panier, la corbeille faite de jonc ou d'osier. *Périph.* Les joncs tressés, un jonc souple en panier tressé.

Pour charmer ses loisirs il travaille, et *l'osier*
S'arrondit sous ses mains en rustique panier.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VII.

La bergère, en chantant, tresse le *jonc* docile.
LÉONARD.

J'ai des flots de laitage
Qu'une main prévoyante épaissit dans l'*osier*.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, églogue Ie.

M. Desmontier a rendu d'une manière fort gracieuse cette idée fort simple, un panier rempli de fruits et couvert de feuilles de vigne:

C'est la femme du jardinier.
Elle vient vous offrir *les trésors de l'automne*
Dans l'osier couronné des pampres de Bacchus.

Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux *paniers* de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale
Il (l'âne) vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même alimenter Paris.
DELILLE.

PAON. *n. m.* (*pan*). Oiseau remarquable par la richesse de son plumage, mais surtout par la longueur de sa queue et par les yeux brillants dont elle est semée. Selon la Fable, le paon était consacré à Junon, et les yeux qui ornent sa queue sont ceux du surveillant Argus. *V.* ARGUS. *Epit.* Superbe, noble –, orgueilleux, glorieux, magnifique, fier, étoilé, azuré, au plumage étoilé, à la queue étoilée, criard, glapissant. *Périph.* L'oiseau de Junon.

Dieu se plut à créer des animaux divers;
Le *paon*, pour étaler l'iris de son plumage.
VOLTAIRE.

Qui n'admire surtout, malgré ses cris aigus,
L'oiseau sur qui Junon sema les yeux d'Argus,
Alors que de sa queue, au soleil étalée,
Il déploie, en tournant, la splendeur étoilée!
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme.*

Ainsi l'oiseau chéri de la reine des dieux
Étale son plumage en cercles radieux.
Aux éclairs du soleil il brille, il étincelle;
Tantôt dans ses replis l'or à longs flots ruisselle;
Tantôt il fait jouer au souffle du Zéphyr
Le vert de l'émeraude ou le bleu du saphir;
Et sa pompe toujours incertaine et confuse
Éblouit les regards, les charme et les abuse.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XV.

La Fontaine a exprimé d'une manière à la fois familière et très-poétique, les richesses de la robe du paon.

Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à *l'entour de ton col*
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?

Si mes *paons* de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.
VOLTAIRE.

PAPHOS. *n. pr. m.* (*pa-fos*, le *s* garde sa prononciation devant une voyelle comme devant une consonne). Ville de l'île de Chypre où Vénus avait un temple magnifique, et où cette déesse était honorée d'un culte tout particulier; de là elle est fréquemment nommée, chez les poètes, *la reine*, *la déesse de Paphos*, *la divinité qu'on adore à Paphos*; et l'on dit *l'enfant*, *le dieu de Paphos*, par périphrase, pour l'Amour, le fils de Vénus.

Qu'est devenu ce temps de joie et de repos,
Célébré dans les champs de Gnide et de *Paphos*,
Où Vénus appelait l'hommage de la terre!
DOIGNY, *Fragment d'un poème des quatre Ages de l'Homme.*

Le char semblait voler sur la face des flots,
Et nous crûmes y voir la reine de *Paphos.*
FAYOLLE.

PAPILLON. *n. m.* Insecte volant. *Epit.* Léger, folâtre, badin; volage, inconstant, changeant, vif, riche –, doré, diapré, brillant. *Périph.* L'insecte ailé, l'hôte léger des fleurs.

M. Aguiel a dit, en parlant du papillon:

Son corps aérien déploie en voltigeant
Les brillantes couleurs qu'Iris prête à la nue.

et Delille:

On croit voir du printemps s'assortir les couleurs,
Se nuancer l'iris et voltiger des fleurs.
Trad. du *Paradis perdu*, liv. VII.

Le fils de la chenille,
Beau parvenu, honteux de sa famille.
Le même.

. . . . . Brillant de pourpre et d'or,
L'hôte léger des fleurs prend son volage essor.
Le même.

Tel cet *insecte ailé*, que la flamme a séduit,
Vole autour de la flamme, à sa perte conduit.
LAYA.

Dans un humble tissu long-temps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile *papillon*, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante.
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I.

De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui;
Chez ses frères rampants (les chenilles) qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
L. RACINE, poème de *la Religion*, ch. I.

TABLEAU D'UNE JEUNE FILLE QUI VEUT PRENDRE UN PAPILLON.

. . . .
Elle apperçut un *papillon*
Qui variait l'essor volage
De ses indiscrettes ardeurs,
Et promenait de fleurs en fleurs
L'inconstance de son hommage.
L'émail de ses vives couleurs,
Le feu par dont il étincelle;
Tout, jusqu'à son vol infidèle,
De Philis pique le désir;
Et d'un pas rapide la belle
Accourt bientôt pour s'en saisir:
Sans peine elle croyait le prendre;
Mais, las! prévenu par le bruit,
Le papillon s'échappe, et fuit
Le piège qu'on voulait lui tendre.
Un autre se fût rebuté;
Philis s'obstine davantage:
L'espoir et la difficulté
Sont les aiguillons du courage.
Philis, d'un regard attentif,
L'œil au guet, le corps à la gêne;
Philis, qui respirait à peine,
Suivait le vol du fugitif.
Enfin, sur une tubéreuse
Il fixe ses vœux asservis,
Et tandis qu'il goute le prix
De sa flamme voluptueuse,
Philis approche: elle est heureuse;
Elle étend la main..... il est pris.
En vain d'une aile prisonnière
Il veut déployer les ressorts;
Le doigt jaloux qui la resserre
Fait échouer tous ses efforts.
DE CHAZET, *Philis et le Papillon*, conte moral.

On dit proverbialement et figurément d'un esprit léger, et qui voltige d'objets en objets, que *c'est un papillon*. Il se dit particulièrement d'un amant volage et inconstant. Dans le joli conte que je viens de citer, le papillon donne à la jeune Philis cet avis salutaire :

Un être frivole, imprudent,
Viendra de sa flamme éphémère
Vous offrir l'hommage inconstant :
A ses vœux montrez-vous rebelle,
Je lui sers en tout de modèle :
Volage au comble des faveurs,
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleurs en fleurs;
Son cœur n'agit que par sa tête;
Il a des goûts sans passion,
Tout l'enchante, rien ne l'arrête,
Et si vous faites sa conquête,
Vous n'aurez pris qu'un *papillon*.

PAQUERETTE. *n. f.* ou **PAQUETTE.** Espèce de marguerite blanche qui vient vers le temps de pâques.

La blanche *pâquerette*
Fleurit sous l'herbe, et craint de s'élever.
PARNY.

La *paquette* ouvre ses rayons,
Blanchit la terre; et nous croyons
Voir l'hiver aux noces de Flore.
DUAULT.

PAR. *prépos.* qui marque divers rapports, et dont les synonymes varient selon la différence de ces mêmes rapports *Syn.* De. — Avec. — Selon, suivant. — Dans, en. — Durant, pendant.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, *par* les arts, et surtout *par* la guerre.
VOLTAIRE, *Mahomet.*

On est souvent embarrassé, est-il dit dans *la Grammaire des Grammaires*, sur le choix que l'on doit faire des prépositions *de* ou *par*, que régit ordinairement le verbe passif; voici, pour se fixer, une règle qui, si elle n'est pas universelle, est du moins très-étendue.

Quand le verbe exprime des actes intérieurs de l'ame, auxquels le corps n'a point de part, on emploie *de. Un jeune homme vertueux est estimé de tout le monde, même des libertins.*

Mais si le verbe présente une opération de l'esprit, ou une action du corps, on emploie la préposition *par. La poudre à canon fut inventée par un moine, et les bombes le furent par un évêque.*

Si le verbe passif, outre son régime, est suivi de la préposition *de* et d'un nom, alors on doit employer *par* pour le régime du verbe passif. *Votre ouvrage a été loué d'une manière fort délicate* par *un célèbre académicien.*

Les poètes ne suivent pas scrupuleusement cette règle, et ils emploient souvent la prépo-

sition *de* où la prose ferait usage de la préposition *par*.

Ne vous figurez point que dans cette journée
*D'*un lâche désespoir ma vertu consternée
Craigne les soins du trône où je pourrais monter.
RACINE.

On dirait en prose : *consterné par un lâche désespoir*.

Quelquefois l'un d'entre eux, *vaincu du poids* des grains
Qu'il traîne en haletant aux greniers souterrains,
Tombe, et, tout épuisé de force et de constance,
De ses concitoyens réclame l'assistance.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VI.

V. DE.

Corneille a dit dans *Pompée* :

Faites grâce, seigneur, ou souffrez que j'*en* fasse,
Et montre à tous *par là* que j'ai repris ma place.

« Jamais, dans la poésie, on ne doit employer *par là*, *par ici*, si ce n'est dans le style comique. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille.*

Par delà appèle un complément, et est de tous les styles.

Je prends vos intérêts *par delà* mes serments.
CORNEILLE, *Cinna*.

A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet *par delà* son pouvoir.
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

Fusses-tu *par delà* les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.
Le même, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

PARADIS. *n. m.* (*pa-ra-di* devant une consonne, *pa-ra-diz* devant une voyelle). Jardin délicieux où dieu mit Adam aussitôt qu'il l'eut créé. *Syn.* L'Éden. *Epit.* Terrestre, délicieux. *Périph.* Jardin délicieux, lieu de délices. *V.* EDEN.

Il signifie aussi le séjour des bienheureux, le ciel. *Syn.* Le ciel, l'empyrée. *Epit.* Glorieux, éclatant, brillant. *Périph.* Le séjour des saints, la sainte Sion, la Jérusalem céleste. — La cité céleste. — La vie éternelle, le bonheur éternel, la gloire des saints, la gloire des élus.

Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place ;
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays :
L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse.
Souvent un bienheureux s'ennuie en *paradis*.
VOLTAIRE.

L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu ;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une âme en l'autre monde,
Il ira droit en *paradis*.
Le même.

LES PARADIS.

Des *paradis* comme des modes
Le goût décida quelquefois :
Avec tes magots, les pagodes,
Je laisse celui des Chinois.

Je ne ferai pas mon affaire,
Mahomet, de ton paradis :
Que faire avec mille houris ?
Il n'en faut qu'une pour me plaire.

L'Élysée eût comblé mes vœux,
Sans l'eau du Léthé qu'il faut boire ;
Mais je veux garder la mémoire
De l'objet qui me rend heureux.

Et puis, n'en déplaise à la Grèce,
Des ombres je fais peu de cas ;
Je n'aime pas que ma maîtresse
Ne soit qu'un fantôme là-bas.

De ce paradis platonique,
Par des gens de bien tant vanté,
Sans son ennuyeuse musique,
J'aimerais fort l'éternité.

Laissons ce qu'ils ont fait entendre
De ce séjour si peu connu ;
Car chacun d'eux est convaincu
Qu'il l'a chanté sans le comprendre.

Se voir, après mille ans et plus,
Toujours chéri de ce qu'on aime,
Voilà, je crois, le bien suprême
Que dieu promet à ses élus.
SAINT-PÉRAVI.

PARAITRE. *v. intr.* (*pa-rè-tre*). On prononçait autrefois *pa-roâ-tre*, et l'on écrivait, comme quelques-uns écrivent encore, *paroître* ; Boileau, suivant cette ancienne prononciation, l'a encore fait rimer avec *cloître* et *accroître* :

La discorde en ces lieux menace de s'accroître :
Demain avec l'aurore un lutrin va *paroître*.
Le Lutrin, ch. II.

V. Traité de la Versification, p. 38.

Ce verbe, dans les temps composés, ne prend que l'auxiliaire *avoir* :

Pradon, comme un soleil, en nos ans *a paru*.
BOILEAU.

Syn. Apparaître, se montrer, se présenter, se manifester. — Se déclarer, se découvrir. — Eclater, briller, reluire, resplendir. — Sembler. *Périph.* Être en vue, être visible ; s'offrir aux yeux, aux regards, se faire voir. — Avoir de l'éclat. — Avoir l'apparence.

Voltaire a regardé comme un barbarisme l'expression *se faire paraître*, dans ces vers de Corneille :

. . . . . . Tous les quatre peut-être,
L'un après l'autre enfin *se* vont *faire paraître*.
Héraclius, act. III, sc. 3.

Se faire paraître pour se montrer s'est dit autrefois, on le trouve dans Régnier, dans Molière, etc.

A ce peuple agité viens *te faire paraître*.
BOURSAULT, *Esope à la cour*, sc. dern.

Mais il ne se dit plus aujourd'hui avec le pronom réfléchi, quoiqu'on dise toujours *faire paraître un acteur* sur la scène; *faire paraître l'estime, l'amitié* qu'on a pour quelqu'un, etc.

PARALLAXE. *n. f.* Terme d'astronomie. Boileau, dans sa cinquième satire, a fait ce mot masculin :

Que l'astrolabe en main un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire *un parallaxe*.

M. Brossette prétend qu'il a préféré ce genre, comme rendant le mot plus poétique; je ne vois pas ce que ce genre a ici de plus poétique, et je pense avec M. du Monteil que l'auteur a fait *parallaxe* masculin, parce qu'il l'a cru de ce genre. Domergue reprend cette faute, et ajoute que Boileau aurait pu mettre :

Si Saturne à nos yeux fait *une parallaxe*.
Manuel des Etrangers, pag. 19.

PARALLÈLE. *n. m.* On nomme ainsi en littérature une figure de pensée qui explique les rapports et les différences qui existent entre deux objets comparés. Les antithèses règnent surtout dans cette figure; aussi d'Alembert appelait-il les *parallèles* une féconde matière d'antithèses, qui prouvait seulement qu'on avait plus ou moins le talent d'eu faire.

« Cette figure, dit M. Gaillard, a quelque rapport avec la similitude. Elle en diffère en ce que dans les parallèles, la comparaison règne bien plus long-temps que dans la similitude, et se soutient sur beaucoup plus de membres. L'on pèse dans une juste balance deux objets dont on apprécie la valeur relative, dont on examine tous les rapports et toutes les contrariétés. ».

Rhétorique des jeunes Demoiselles, p. 308.

PARALLÈLE DE RACINE ET DE CORNEILLE.

Des deux souverains de la scène
L'aspect a frappé nos esprits;
C'est sur leurs pas que Melpomène
Conduit ses plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent.
Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.
LAMOTTE.

DE RICHELIEU ET DE MAZARIN.

Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune et de la politique,
Marchèrent à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit et dangereux ami;
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités opposant son courage;
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VII.

PARASITE. *n. m.* (*pa-ra-zi-te*). Celui qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui. *Syn.* Écornifleur, piqueur d'assiettes, chercheur de franches lippées, écumeur de marmites. Toutes ces expressions sont familières. *Epit.* Affamé, dévorant, gourmand, glouton, effronté, hardi, incommode, importun, flatteur, causeur, babillard, bouffon, menteur, délicat (Voltaire).

Voit-on encore autant d'affamés *parasites*,
Qui tous les jours dans les maisons
A l'heure du dîner vont faire des visites?
REGNARD.

Delille a ingénieusement appliqué ce mot aux oiseaux :

La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a paru; la nation légère
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Les Jardins, ch. IV.

Il se dit au figuré des plantes qui végètent sur d'autres plantes, et qui se nourrissent de leur substance; en ce sens il est adjectif.

Une herbe *parasite* abondamment stérile
De la sève égarée épuise l'aliment.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Du fragile pavot le superbe incarnat
A l'azur du bleuet oppose son éclat,
Et, dans l'or des moissons qu'il épuise et décore,
Parasite brillant, il s'embellit encore.
Almanach des Muses (1791).

Il peut se dire adjectivement au propre, et surtout en poésie, en parlant de ce qui

appartient au parasite, au piqueur d'assiettes.

L'oisif de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Loûra plus volontiers, de sa voix *parasite*,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré.
DELILLE, *les Géorgiques françaises.*

On dit aussi adjectivement et figurément *mots parasites*, *expressions parasites*, pour dire des mots, des expressions qui n'ajoutent rien au sens, ou qui reviennent trop souvent dans un même ouvrage. *Un style plein d'ornements parasites.* Acad. « Une épithète qui, dans le style, ne contribue à donner à la pensée ni plus de force, ni plus de grâce, est un *mot parasite.* » DESAINTANGE.

PARATONNERRE. *n. m.* Barre de fer terminée en pointe, fixée sur le faîte d'un édifice, et qui soutire la matière électrique dont l'atmosphère est surchargée, pour la conduire, sans explosion, le long d'une verge de fer. Ce mot est familier; il faut, dans le style soutenu, employer une périphrase pour rendre l'idée qu'il présente. *Périph.* La flèche, l'aiguille de Franklin (tout le monde sait que cette précieuse invention est due à l'immortel Franklin). La flèche, l'aiguille électrique.

L'aiguille de Franklin lui (à Jupiter) dérobe sa foudre.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

. . . Du haut des toits incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
COLARDEAU.

La foudre menaçante obéit à tes lois;
Un charme impérieux, une force inconnue
Arrache de la nue
Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.
CHAMPFORT, *la Grandeur de l'Homme*, ode.

. . . Si la nue, en long sillon tranchant,
Ouvre son sein, le ferme, l'ouvre encore,
Et de vos toits tout-à-coup s'approchant,
Semble y porter l'effrayant météore;
N'avez-vous pas *la flèche de Franklin*,
Qui, vers les cieux s'ouvrant un sûr chemin,
Dresse sa tige, atteint la foudre errante,
Et de ses feux aussitôt s'emparant,
Du haut du fer où leur flamme serpente
Guide à vos pieds leur courroux expirant.
CAMPENON, *la Maison des Champs.*

. . . . . Jupiter, assemblant les nuages,
Devant son char tonnant roule en vain les orages;
A d'impuissants éclats tu réduis son courroux;
Ce dieu, jusqu'en ses mains, voit sa foudre égarée,
Par un *fer* attirée,
N'obéir qu'au mortel qui dirige ses coups.
LEBRUN, *Ode XIII*, liv. 2.

PARCE QUE. *conj.* Parce que est exclu de la poésie soutenue.

*Parce qu'*au point qu'il est j'en voudrais faire autant.
CORNEILLE, *Pompée*, sc. dern.

« *Parce que*, dit Voltaire, fait toujours en vers un très-mauvais effet; *au point qu'il est*, est actuellement suranné et familier. »

Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parce que je les tiens d'une main ennemie;
Et leur plus doux appas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
CORNEILLE, *Théodore*, sc. 1.

Parce que est une conjonction dure à l'oreille et traînante en vers, il faut toujours l'éviter; mais, quand il est répété, il devient intolérable. »

VOLTAIRE, *remarques sur Corneille, au lieu cité.*

PAREIL, EILLE. *adj.* (*pa-reil*, *l* mouillé, *pa-reil-le*, les deux *l* mouillés). *Syn.* Égal, semblable, ressemblant, équivalent, assorti, sortable.

Sans pareil, *à nul autre pareil*, étaient des expressions dont nos anciens poètes faisaient un fréquent usage. On doit à Boileau d'avoir proscrit ces expressions ambitieuses, ces chevilles qui ne servaient qu'à remplir pompeusement un vers, sans ajouter à la valeur du sens.

Enfin, parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,
De *chefs-d'œuvre* des cieux, de beautés *sans pareilles;*
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
BOILEAU, *Satire II.*

Pareil s'emploie aussi comme nom: *C'est un homme qui n'a pas son pareil, il a trouvé son pareil.* Acad. *Pareil*, en ce sens, est familier, aussi bien que dans l'acception suivante, où il ne s'emploie qu'au pluriel, et où *ses pareils* signifie ceux qui lui ressemblent, ceux de son état, de son calibre, de son caractère.

Sur mes *pareils*, Néarque, un bel œil est bien fort.
CORNEILLE, *Polyeucte*, sc. 1.

« Ce terme de *pareils* dont Rotrou et Corneille se sont toujours servis, et que Racine n'employa jamais, semble caractériser une petite vanité bourgeoise. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille, au lieu cité.*

Ce mot, que la haute poésie rejète, comme manquant de noblesse, est une expression fort propre et par conséquent fort belle dans

les exemples suivants, où elle peint le mépris qu'inspirent les perfides ou les lâches :

Je ne le vois que trop, Photin et ses *pareils*
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils.
CORNEILLE, *Pompée*, act. I, sc. 3.

.... Faible tyran, garde pour tes *pareils*
Ton amitié, tes soins, ta honte et tes conseils.
CRÉBILLON, *le Triumvirat*, act. I, sc. 5.

Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes,
Sans doute; et vos *pareils* préféreront toujours
Aux clairons belliqueux la lyre des Amours.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

PARENT. *n. m.* PARENTE. *n. f.* Ce mot est familier et a besoin d'être encadré pour entrer dans la haute poésie. *Epit.* Proche -, éloigné, tendre, affectionné, dénaturé. *Périph.* Ceux à qui le sang nous lie, pour nos parents. Parents se prend quelquefois plus particulièrement pour le père et la mère. *Périph.* Les auteurs de nos jours, ceux à qui nous devons le jour, ceux par qui nous respirons.

Tout cela préjugés, misères du vieux temps,
C'est pour le peuple enfin que sont faits les *parents*.
GRESSET, *le Méchant*.

A d'illustres *parents* s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Qu'avez-vous fait à *ceux à qui le sang vous lie*,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
LA CHAUSSÉE, *Mélanide*, act. II, sc. 3.

Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours,
Sans avoir embrassé *les auteurs de ses jours*.
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

Seigneur, vous pouvez tout; *ceux par qui je respire*
Vous ont donné sur moi un souverain empire.
RACINE, *Mithridate*, act. II, sc. 4.

PARENTAGE. *n. m.* Ménage affectionnait ce mot, qu'il regardait comme plus poétique que parenté.

Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux *parentage*.
CORNEILLE, *don Sanche d'Aragon*, sc. dern.

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit *parentage*,
Ce sont enfants tous d'un lignage.
LA FONTAINE, liv. X, fab. 3.

Ce mot, dont Racan, Malherbe et tous nos anciens poètes ont fait usage, même dans la haute poésie, est vieux depuis long-temps; mais il peut être admis dans le genre badin ou dans le style marotique.

PARENTÉ. *n. f.* Voilà encore un de ces mots que rejète la haute poésie, et qu'il faut remplacer par une périphrase. *Syn.* Consanguinité : la longueur de ce mot semble le proscrire de la poésie; famille, alliance, cousinage : ce dernier est trivial; parentage. *V.* ce mot. *Périph.* Liaison du sang; les nœuds, les liens du sang; le sang qui nous unit.

Mais *ce lien du sang* qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
RACINE, *Britannicus*, act. IV, sc. 2.

Du sang qui nous unit je sais l'étroite chaîne.
Le même, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

L'amour qui vous attache à l'objet de mes vœux
Du sang qui nous unit a rompu tous *les nœuds*.
CRÉBILLON, *Xercès*, act. II, sc. 9.

La *parenté* m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines...
GRESSET, *le Méchant*.

PARER. *v. tr.* Proprement, orner, embellir. *Syn.* Orner, embellir, enjoliver, décorer, ajuster, attifer. *Périph.* Servir de parure, d'ornements; accompagner d'ornements, charger, enrichir d'ornements; donner du relief, de l'éclat.

Mars aux voûtes des cieux a suspendu ses armes;
Veuves, quittez le deuil : vierges, *parez* vos charmes :
Fêtez le retour des héros.
MASSON, *Ode sur la Fondation de la Républ.*

L'éclat et la magnificence
Dont le soleil à sa naissance
Pare l'horizon enflammé.
Mad. VERDIER.

Ses rois, à vous ouïr, m'*ont paré* d'un vain titre.
RACINE.

Voltaire a dit, par une métaphore aussi juste, aussi belle, qu'elle est hardie :

On *para* mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Irène, tragédie.

Se parer, au figuré, est beau dans le sens d'affecter, faire parade.

Sans *vous parer* pour lui *d'une foi* qui m'est due,
Perdez-en la mémoire. . . . .
RACINE, *Mithridate*, act. IV, sc. 4.

Cette austère vertu *dont se parait* l'ingrat,
Ne servait que de voile au plus noir attentat.
CRÉBILLON, *Sémiramis*.

Parer signifie aussi empêcher, éviter un coup. *Parer un coup*, *parer un trait*.

Syn. Éviter, empêcher, éluder, écarter; détourner. — Garantir, défendre de; mettre à couvert, à l'abri de...

Quoi! *de votre poursuite* on ne peut *se parer!*
MOLIÈRE, *le Tartuffe*, act. IV, sc. 5.

De ce coup imprévu songeons à nous *parer*.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

« M. de La Harpe, dans son commentaire, décide que *se parer d'un coup* n'est pas français. Dans son *Cours de Littérature* (t. IV, p. 490), il avait déja condamné ce vers de *Bajazet :*

Rien ne m'a pu *parer contre ses derniers coups*.
Act. II, sc. 5.

Qui croirait qu'un académicien ne reconnaisse pas le *Dictionnaire de l'Académie*, et blâme d'un ton tranchant et dogmatique ce que l'Académie approuve formellement? — *Parer*, dit le *Dictionnaire de l'Académie*, se met aussi avec les prépositions *de* et *contre*, pour dire *se mettre à couvert de : prendre son manteau pour se parer de la pluie ; cela vous parera du soleil ; il tâche de se parer contre les incommodités de la saison ;* et au figuré : *Il est difficile de se parer d'un ennemi couvert.* »

GEOFFROY, *Commentaire sur Racine*, *au lieu cité*.

PARFUM. *n. m.* (*par-feun*). La finale *eun*, dans *parfum*, ne se lie jamais, comme l'observe M. Dubroca; on dit un *parfeun agréable*. *Syn.* Aromate, baume, odeur, essence. *Epit.* Doux -, suave, exquis, agréable, délicieux, précieux, riche -, onctueux. *Périph.* Essence onctueuse, des parfums l'essence volatile, les vapeurs d'un doux parfum. En parlant du parfum que les fleurs exhalent : des fleurs l'haleine parfumée, l'haleine de Flore, des fleurs les esprits embaumés.

Ses cheveux abreuvés d'*essences onctueuses*.
BAOUR-LORMIAN.

Des parfums onctueux respirant *les vapeurs*.
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Sous le nom de Zéphyrs, dans nos jardins, semés,
L'air promène *des fleurs les esprits embaumés*,
Et versant *des parfums l'essence volatile*,
Ément de l'odorat la membrane subtile.
LEBRUN, *la Nature*, poëme, ch. III.

. . . . Et la rose inclinée
Versait tous ses *parfums* sur le lit d'hyménée.
DELILLE, *les Jardins*, ch. I.

O combien chaque fleur, en ce riant dédale,
Enivre l'odorat des *parfums* qu'elle exhale!
BOISJOSLIN.

Les fleurs, les tendres fleurs, du sein de leurs calices,
Exhalaient autour d'eux mille *parfums* divers:
En nuages légers ils flottaient dans les airs.
Un nouveau sens s'éveille, et, d'une haleine pure,
Le couple respirait l'encens de la nature.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée*.

Et vous surtout, roses charmantes,
Brisez vos langes importuns;
Et de vos corolles brillantes
Exhalez les plus doux *parfums*.
DUAULT.

PARIS. *n. pr. m.* (*pa-ri* devant une consonne, *pa-riz* devant une voyelle). La capitale de la France. *Syn.* Lutèce, dans le style élevé : les poëtes préfèrent cet ancien nom à celui que porte aujourd'hui cette ville. *Epit.* Riche, vaste, opulent, superbe, florissant, docte, savant, renommé. *Périph.* La capitale de la France.

Auguste bâtiment, temple majestueux
Dont le dôme superbe élevé dans la nue
Pare du grand *Paris* la magnifique vue.
MOLIÈRE, *la Gloire du Val-de-Grâce*.

Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe *Paris*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

DESCRIPTION BURLESQUE DE PARIS.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Portes, grilles, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues:

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues;
Des meurtres et des trahisons;
Des gens de plume aux mains crochues:

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble:

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit,
Voilà *Paris*. Que vous en semble?
SCARRON.

O toi dont les flots de la Seine
Baignent les bords délicieux,
Toi qui, du monde auguste reine,
Élèves ton front dans les cieux,
Lutèce, déjà sur ta rive
Tu voyais refleurir l'olive,
Douce conquête des guerriers.
. . . .
DE WAILLY, *Napoléon au Danube*, ode.

Les poëtes désignent volontiers les villes par les fleuves ou les rivières qui les baignent, ils disent donc la *Seine* pour Paris, et la *Tamise* pour Londres, etc.

Tandis que la *Tamise*, en ses mornes rivages,
Dans son perfide sein méditant les ravages,
Roule une onde infidèle et jalouse des lis,
La *Seine* aux bords riants, nymphe tranquille et pure,
Porte son doux cristal, ennemi du parjure,
A l'immense Thétis.
LEBRUN, *Ode nationale*.

PARIS. *n. pr. m.* (le *s* toujours sonore). Pâris nommé aussi Alexandre, fils de Priam et d'Hécube. Hécube, grosse de lui, songea qu'elle portait dans son sein un flambeau qui devait un jour embraser l'empire troyen. Les devins furent consultés; d'après leur réponse, l'enfant fut exposé sur le mont Ida; mais il fut sauvé par la tendresse d'Hécube. Bientôt il se distingua des autres bergers parmi lesquels il avait été élevé, par sa bonne mine et son adresse, et se fit aimer d'OEnone, qu'il épousa. Choisi par le souverain des dieux pour juger à laquelle des trois déesses appartenait le prix de la beauté, il donna la fatale pomme à Vénus, et s'attira le courroux de Pallas et de Junon. *V.* DISCORDE, pomme de la Discorde.

Après avoir peint le désordre que cette pomme avait jeté dans l'assemblée des dieux, où la voix de Jupiter fut seule capable de ramener le calme, M. Imbert ajoute :

On délibère, et le sénat; plus sage,
D'abord exclut les vulgaires appas,
Choisit encore, et bientôt se partage
Entre Junon, et Vénus et Pallas.
Quand Jupiter : Ma volonté suprême
Pourrait, dit-il, nommer l'une des trois;
Mais, immortels, dois-je donner ma voix
Contre une épouse ou deux filles que j'aime?
Pour prononcer avec plus d'équité,
Portons la cause au tribunal d'un homme.
On applaudit, et vers toi député
(c'est Mercure qui parle à Pâris),
Jeune Troyen, j'accours, et je te nomme,
De par les dieux juge de la beauté.
Le Jugement de Pâris, ch. I.

Bientôt il parut à Troie, combattit ses frères dans des jeux funèbres, et les vainquit. Reconnu par Priam qui l'envoya en Grèce recueillir la succession d'Hésione, sa tante; mais, dans le voyage, ayant conçu la plus vive passion pour Hélène, épouse de Ménélas, frère d'Agamemnon, il enleva cette princesse, et causa par-là la guerre de Troie; ce qui a fait dire à Lamotte :

La fugitive Hélène, et son époux nouveau
Montaient, impatients, ce funeste vaisseau
Qui bientôt, après lui, doit attirer à Troie
Tous ces mille vaisseaux dont elle fut la proie.

Durant la traversée, le vieux Nérée lui prédit les malheurs qui seraient la suite de cet enlèvement.

LA PRÉDICTION DE NÉRÉE.

Quand la perfide nef du berger adultère
Sur les flots enlevait Hélène à son époux,
Nérée aux vents mutins ordonna de se taire,
Et des dieux, en ces mots, annonça le courroux :
A cet hymen président les Furies;
La Grèce, rassemblant ses bataillons nombreux,
Ira briser ces nœuds impies
Et le sceptre de tes aïeux.

Des fils de Dardanus quel horrible carnage!
Quelle sueur inonda et coursiers et soldats!
Ah! je vois de Pallas, qui s'apprête aux combats,
Et le casque et l'égide, et le char et la rage.

T'assurant sur Cypris, ton luth voluptueux
Aux belles d'Ilion dira les chants de Gnide;
Tu crois éviter, dans un lit fastueux,
L'inévitable Ajax et la flèche homicide.

Tu ne seras pas moins renversé de ton char,
Et ta chevelure adultère
N'ira pas moins, hélas! trop tard,
Se parfumer dans la poussière.

Vois Nestor agiter son glaive étincelant;
Ulysse qui des tiens a juré la ruine;
L'intrépide Teucer, l'honneur de Salamine,
Et Sténélus, fier du double talent
De vaincre sur l'arène, ou dans un char roulant

Mérion frappera ta vue intimidée.....
Un héros te cherche en tous lieux.
Tremble, c'est le fils de Tidée......
C'est Diomède égal aux dieux.

Comme, à l'aspect du loup, fuit le cerf hors d'haleine,
Oubliant les ruisseaux et le gazon naissant,
Tu le fuiras, oubliant ton Hélène,
Lâche guerrier, perfide amant.

Achille, suspendant les exploits de la Grèce,
D'Ilion, quelque temps, prolongera les jours;
Mais, au dixième hiver, la flamme vengeresse
Sous des monceaux de cendre aura caché ses tours.
DOMERGUE, trad. de la *XVe Ode d'Horace*, liv. I.

Durant le siége de Troie, Pâris combattit Ménélas, fut sauvé par Vénus, et refusa de rendre Hélène, aux termes de la convention qui avait précédé le combat; il blessa Diomède, Machaon, Palamède, Antilochus, et tua Achille en lui décochant une flèche empoisonnée. Blessé depuis par Philoctète d'une flèche également empoisonnée, Pâris revint mourir entre les bras d'OEnone. « Si l'on en croit le témoignage du Phrygien Darès qui dit l'avoir vu, Pâris était un fort bel homme; il avait le teint blanc, de beaux yeux, la voix douce et la taille belle. Il était d'ailleurs prompt, hardi et vaillant, comme le dit souvent Homère, et, si son frère Hector et les capitaines grecs lui reprochent quelquefois sa beauté, et lui disent qu'il est plus propre aux jeux de l'amour qu'à ceux de Mars, c'est un langage qu'il ne faut pas prendre à la lettre. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

PARJURE. *adj.* des deux genres. Qui a fait un faux serment, qui a violé son serment, qui s'est parjuré. *Syn.* Déloyal, félon, infidèle, traître, perfide. *Périph.* Violateur de sa foi, qui a trahi la foi donnée, qui s'est parjuré.

Chante cette épouse empressée (Hypermnestre)
Dont Minos condamna les sœurs;
Qui, saintement *parjure*, osa sauver Lyncée
De leurs parricides fureurs.
LAMOTTE.

Dans le style élevé, et surtout en poésie, *parjure* se dit aussi des choses.

Des *parjures* traités les dieux sont ennemis.
DENNE-BARON.

Ah! le bronze est moins dur qu'un amant irrité,
Qui blessa les dieux même, en frappant la beauté!
C'est assez pour vos feux d'outrager sa parure,
Et de briser les nœuds d'une tresse *parjure*.
LEBRUN.

PARJURE. *n. m.* Faux serment, ou serment violé. Crime que commet celui qui se parjure. *Syn.* Faux serment, serment violé, félonie, foi violée, déloyauté, infidélité, perfidie, trahison. *Epit.* Impie, atroce, horrible, indigne, téméraire, audacieux, avéré.

Toujours les scélérats ont recours au *parjure*.
RACINE, *Phèdre*.

Un *parjure* jamais ne devient légitime.
VOLTAIRE.

PARJURER. *v. tr.* Rendre parjure. « Verbe pronominal (*se parjurer*), dit l'Académie, qui ne s'emploie qu'avec le pronom personnel. *Il m'avait fait mille serments, et cependant il s'est parjuré.* »

Eh bien! *parjurez-vous*: c'est le droit des amants.
LA CHAUSSÉE, *Mélanide*, act. III, sc. 4.

Il est certain que son plus fréquent usage est avec le pronom personnel; mais puisque *parjure* adjectif peut se dire, surtout en poésie, de certaines choses, je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas *parjurer sa foi, ses serments*, pour signifier les violer, les trahir, et je ne pense pas qu'on puisse faire un reproche à M. Desorges d'avoir ainsi employé ce verbe :

Maintenant de l'Europe oppresseurs politiques,
Ils (les Anglais) *parjurent leur foi*, trahissant leurs serments,
Et des naissantes républiques
Ils ébranlent les fondements.
Chant de guerre contre l'Angletere; Almanach des Muses (1799).

PARLER. *v. intr.* Proprement prononcer, articuler des mots. *Syn.* S'énoncer, s'expliquer, se faire entendre, disserter, discourir, haranguer, jaser, causer; deviser, babiller. *Périph.* Proférer, articuler des mots, des paroles; exprimer ses idées.

L'homme *parle*, et bientôt toutes ses passions
S'échappent de son âme en ses expressions.
De cet art étonnant quel fut le premier maître?
Qui l'apprit aux mortels? L'instinct seul la fit naître.
DEFONTANES.

Ce mot s'emploie figurément dans un grand nombre de cas. L'Académie dit seulement, *les yeux, le visage d'une personne parlent; son silence parle; son mérite, ses services parlent; ses blessures parlent pour lui; les murailles parlent*. A ces exemples, M. Laveaux en joint plusieurs autres qui, dit-il, ne sont pas moins utiles que ceux de l'Académie, et je me permettrai moi-même d'en ajouter quelques-uns à ceux rapportés par cet estimable grammairien :

Est-ce donc votre cœur qui vient de nous *parler?*
RACINE, *Iphigénie*.

Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera *parler* ses dieux.
Le même.

L'honneur *parle*, il suffit, ce sont là nos oracles.
Le même.

Votre trouble, Mathan, n'a-t-il point trop *parlé?*
Le même, *Athalie*.

L'humanité vous *parle* ainsi que votre père.
VOLTAIRE, *Alzire*.

L'indulgente vertu *parle* par votre bouche.
Le même.

Ce sang prêt à couler *parle* à ses sens surpris.
Le même, *Oreste*.

Mais, soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres.
Le même, *la Henriade*.

. . . . . À quel dessein veut-il *parler à moi?*
CORNEILLE, *Héraclius*.

Voltaire a dit au sujet de ce dernier vers *parler à moi* ne se dit point. Il faut *me parler*. On peut dire, en reproche, *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi? Remarques sur Corneille*.

Tout un peuple, seigneur, vous *parle* par ma bouche.
CAMPISTRON, *Andronic*, act. I, sc. 5.

Avant que tous les Grecs vous *parlent* par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix.
RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

Allez en Albion; que votre renommée
Y *parle* en ma faveur et m'y donne une armée.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

Les peuples tour-à-tour par l'ennui dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés;
Les grands événements n'avaient point d'interprètes,
Les débris étaient morts et les tombes muettes.
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé;
L'ombre a fui; les tombeaux, les débris *ont parlé*.
LEGOUVÉ, *les Souvenirs*.

Tu lui *parles du cœur*, tu la cherches des yeux.
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. 5.

« *Tu lui parles du cœur* : c'est encore là une de ces expressions heureuses créées par Racine, et qui sont si vraies et si naturelles qu'on n'en apperçoit pas la hardiesse; il semble qu'Hermione n'a pas dû s'exprimer autrement. »

GEOFFROY, *commentaire sur Racine, au lieu cité.*

Cette expression, justement admirée par La Harpe et par Geoffroy, se retrouve dans *Bérénice*, act. I, sc. 4.

Je fuis de leurs respects l'inutile langueur,
Pour trouver un ami qui me *parle du cœur.*

Ainsi pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'OEdipe tout sanglant *fit parler les douleurs.*
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Elle aura devant lui *fait parler ses douleurs.*
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 3.

Parler s'emploie aussi transitivement et prend un complément direct : *parler une langue*, *parler la langue française*; mais on ne dit pas *parler d'une langue*, comme la remarque en a été faite par M. Féraud.

D'un langage nouveau j'ai fait *parler* le loup.
LA FONTAINE.

Il faut :

J'ai fait *parler* au loup *un langage* nouveau.

PARLER. *n. m.* Langage, manière de parler. *Il a un parler doux et gracieux.* Acad. *Syn.* Langage, parole, accent, ton, prononciation : la longueur de ce dernier semble l'exclure de la langue poétique. *Epit.* Doux, gracieux, charmant, séducteur, rude, choquant.

Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux *parler*, son maintien séducteur.
VOLTAIRE, *l'Origine des Métiers*, conte.

PARNASSE. *n. pr. m.* (*par-na-ce*). « La plus haute montagne de la Phocide; elle a deux sommets fameux dont l'un était consacré à Apollon et aux Muses, et l'autre à Bacchus; c'est entre ces deux sommets que sort la fontaine de Castalie, dont les eaux inspiraient un enthousiasme poétique. Ce fut sur cette montagne que Deucalion et Pyrrha se retirèrent du temps du déluge. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

« Le *Parnasse* et l'*Hélicon*, dit Mervesin, sont deux montagnes de la Phocide, assez voisines, et parce qu'on supposait que les Muses habitaient tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre, on les leur avait consacrées, et les poètes se crurent en droit de les faire entrer dans leur langage métaphorique : *monter sur le Parnasse* ou *sur l'Hélicon*, et faire des vers, signifie la même chose. On supposa même que l'eau du Permesse donnait de l'enthousiasme, parce que cette rivière, qui arrose la Phocide et la Béotie, a sa source sur l'Hélicon. »

Histoire de la poésie française, pag. 13, Paris, 1706.

Quoique le *Parnasse*, le *Pinde* et l'*Hélicon* soient trois montagnes différentes, les poètes les prennent sans difficulté l'une pour l'autre, et se servent de ces trois mots comme s'ils étaient synonymes, lorsqu'il s'agit du séjour des poètes ou de ce qui a rapport à leur art divin. *Epit.* Haut, élevé, rude, escarpé, inaccessible, sacré, docte, glissant, inégal, dangereux, difficile à gravir.

Périph. Les sentiers du Parnasse, le double mont, le mont sacré, le mont des neuf sœurs, la double cime, la double colline, le sacré vallon.

Moi donc. . . . .
Qui suis nouveau sevré sur *le mont des neuf sœurs.*
BOILEAU, *Discours au roi.*

Non, non, sur ce sujet pour rimer avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du *Parnasse;*
Et, sans aller rêver dans le double vallon,
La colère suffit et vaut un Apollon.
Le même, *Satire I.*

V. MUSES.

Un *Parnasse* autrefois pour franchir les sentiers,
Il fallait à perte d'haleine,
Travailler nuit et jour, veiller des mois entiers,
Notre poétique domaine
S'élevait autrefois sur des sommets altiers:
Mais aujourd'hui le *Parnasse* est en plaine,
Et tout le monde y court, bourgeois ou grand seigneur,
Tout le monde aujourd'hui veut devenir auteur.

On dit *le dieu du Parnasse* pour Apollon; *les nourrissons du Parnasse* pour les poètes; *monter sur le Parnasse*, *franchir le Parnasse*, *gravir le Parnasse*, pour dire se livrer à la poésie, composer des vers.

Comme les poètes prennent l'olympe, qui est le séjour des dieux, pour les dieux mêmes, par une semblable métonymie, ils disent *le Parnasse* pour les poètes; *le Parnasse français* pour les poètes français ou la poésie française.

Jadis l'Olympe et le *Parnasse*
Étaient frères et bons amis.
LA FONTAINE, liv. I, fable XIV.

Durant les premiers ans *du Parnasse français*
Le Caprice tout seul faisait toutes les *lois.*
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

PARODIE. *n. f.* Sorte d'ouvrage, soit en vers soit en prose, fait sur un ouvrage ordi-

nairement connu que l'on détourne à un autre sujet ou à un autre sens, le plus souvent pour le rendre ridicule. *Syn.* Travestissement, plaisante imitation, imitation burlesque, raillerie, plaisanterie. *Epit.* Heureuse, fine, maligne, folle -, burlesque, folâtre, enjouée.

. . . . Semer l'ignoble *parodie*
Sur les fruits du talent et les dons du genie.
GRESSET.

Plus d'une fois la *parodie*,
Vengea le goût avec gaîté,
A Melpomène la Folie
Dit en riant la vérité;
Mais c'est en vain qu'avec justesse
Par elle un auteur est jugé;
Il en est plus d'un qu'elle blesse,
Et pas un qu'elle ait corrigé.
DE SÉGUR.

PAROITRE. *V.* PARAITRE.

PARQUES. *n. pr. f.* Selon l'opinion la plus commune, elles étaient filles de l'Érèbe et de la Nuit, et étaient au nombre de trois: Clotho, Lachésis, et Atropos. Maîtresses du sort des hommes, elles en réglaient les destinées; tout ce qui arrivait dans le monde était soumis à leur empire, et ce pouvoir, dit M. Noël, ne se bornait pas à filer nos jours, car le mouvement des sphères célestes et l'harmonie des principes constitutifs du monde étaient aussi de leur ressort. La vie des hommes dont elles filent la trame, est entre leurs mains. Les différentes soies qu'elles emploient dans leur ouvrage forment la différence des jours heureux et malheureux, ce qui a fait dire au poète Malherbe:

Les *Parques* d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours.

Clotho tient la quenouille, Lachésis tourne le fuseau, Atropos coupe le fil.

. . . .
Au fond du temple apparaît à mes yeux
Clotho, cette aveugle immortelle
Qui, dans ses doigts capricieux,
Tient les jours des humains soumis à sa tutelle.
. . . .
A côté de sa sœur cruelle
A qui le roi des dieux ferait en vain des lois,
La fière Lachésis, sourde, aveugle comme elle,
Fait broire le fuseau qui tourne sous ses doigts.
. . . .
Je vois la Parque sanguinaire,
A qui le pouvoir fut remis
De couper de nos jours la trame passagère;
Mais je la vois assise et solitaire
Qui tient à ses côtés ses ciseaux endormis.
IMBERT, *les Bienfaits du Sommeil*, Songe IV.

On dit, dans la langue poétique, *les ciseaux de la Parque. La Parque a tranché le fil de ses jours. Epit.* Avares, jalouses, insatiables, infatigables, pâles, livides, blêmes, ridées, immuables, inflexibles, insensibles, impitoyables, inexorables, sourdes, inhumaines, sévères, terribles, barbares, cruelles, envieuses, rigoureuses, ennemies, traîtresses, vengeresses, avides. *Périph.* Les filles de la Nuit, les filles du Destin, les filles de l'Érèbe, les filles de l'Achéron, les trois sœurs; dans la poésie familière, on les appèle les trois sœurs filandières.

La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
Mènent par tous endroits à ce triste passage;
Et quand il est franchi, *les filles du Destin*
Filent aux habitants une nuit sans matin.
LA FONTAINE, *les Amours de Psyché*, liv. II.

Je vis *de l'Achéron les filles inflexibles*,
Les Parques aux mortels si fières, si terribles.
LA GRANGE-CHANCEL.

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La *Parque* l'eut rayé du nombre des humains.
BOILEAU, *Épître VII.*

Le main des *Parques* blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
LA FONTAINE.

Tranquille, attends que la *Parque*
Tranche d'un coup de ciseau
Le fil du même fuseau
Qui dévide les jours du peuple et du monarque.
CHAULIEU.

Il accuse le sort et la *Parque* ennemie
Qui roule à longs fuseaux ses malheurs et sa vie.
THOMAS.

Les noms, presqu'échappés de l'urne de la mort,
Y rentrent à sa voix; les *Parques* étonnées
Roulent sur le fuseau de nouvelles années.
Le même.

Pour eux la *Parque* est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
GRESSET, *Épître à ma Muse.*

Dans leurs doigts desséchés les *Parques* inflexibles,
A leur gré, de mes jours tourneront le fuseau.
LA TOUR DE LA MONTAGNE.

Oui, déjà *les trois sœurs* ont dit à leurs fuseaux:
Courez sans vous lasser, filez des jours si beaux.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, églogue IV.

On me montra *les trois sœurs filandières*
Qui font le sort des peuples et des rois.
VOLTAIRE, *le Songe creux*, conte.

Ce fier Turnus lui-même, il faudra bien qu'il meure;
Et la *Parque* déjà fila sa dernière heure.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Pluton attend Lausus au séjour infernal,
Et la *Parque* déjà tient le ciseau fatal.
Le même.

« On représente les parques sous la figure

de trois femmes accablées de vieillesse, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche entremêlés de fleurs de narcisse, et portant dans leurs mains la quenouille et les ciseaux. »

TISSOT, *Notes sur sa trad. de la 4e Églogue de Virgile.*

De pourpre environné, toujours un voile blanc
A replis onduleux couvra leur corps tremblant;
Une blanche guirlande à leurs fronts s'entrelace;
Leur main toujours travaille, et jamais ne se lasse:
L'une tient la quenouille, embrassant la toison!
L'autre alonge le fil que réclame Pluton,
Et, sous un doigt rapide, en un tour circulaire,
Emporte le fuseau d'une course légère.
Leur dent brise et polit les tissus inégaux,
Et leur aride lèvre humecte leurs travaux.
Un jonc souple à leurs pieds, se tressant en corbeilles,
Garde ce mol tissu promis à tant de veilles,
Et leur voix, que les temps n'oseraient démentir,
Déroule du héros les destins à venir.

MOLLEVAUT, trad. de *Catulle*, les noces de Thétis et de Pélée.

PARSEMER. *v. tr.* C'est un composé de *semer*; semer çà et *là*. *Syn.* Semer, répandre, épandre, joncher, couvrir de.

Sur la tombe paisible où dormira ma cendre
Seulement quelquefois viens *parsemer* des fleurs.

DE GUERLE, *Vœux à Thaïs.*

Au fond de ces jardins, des myrtes, des lilas
En voûte de verdure arrondissent leurs bras;
Sous leur ombre s'enfuit une onde transparente
Qui, dans ses flots d'azur, peint l'image tremblante
Des arbres, des bosquets qui *parsement* ses bords.

DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. III.

. . . . . L'Aurore au visage riant
De rubis et de fleurs *parseme* l'orient.

BAOUR-LORMIAN.

Il se dit aussi au figuré :

Volage muse, qui. . . . . .
Viens tour-à-tour *parsemer* ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines et de fleurs.

GRESSET, *Épître à ma Muse.*

PARTAGER. *v. tr.* Diviser en plusieurs parts. *Syn.* Séparer, diviser, distribuer, couper. — Départir, répartir, dispenser.

Jupiter en saisons *partageant* les années,
De l'antique printemps abrégea les journées.

DESAINTANGE.

Il élève à ces mots sa redoutable épée,
La tête du géant *en deux parts est coupée*,
Son tronc, démesuré retombe appesanti,
Sous son énorme poids la terre a retenti.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Ne me demandez pas les peines innombrables
Que *partage* le ciel à tous les misérables.

Le même.

« Quand on conserve une portion de ce qu'on partage, dit M. Féraud, on doit dire *partager avec*.... Crébillon met le datif (un complément amené par la prép. *à*) à la place de ce régime : *lui partager un sceptre*, pour *partager le sceptre avec lui*. Corneille lui en a donné l'exemple :

Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il *vous* doit *partager*.

Léon à Irène, dans *Pulchérie*.

Il faut dire, qu'il doit *partager avec vous*. »

Partager signifie encore prendre part à... *Syn.* Prendre part, participer, s'intéresser, prendre intérêt.

C'est alors qu'on les vit sur les mers de Colchos
Partager de Jason la gloire et les travaux.

DESAINTANGE.

. . . . Et c'est vous qui partagez mes pleurs!

VOLTAIRE, *Oreste*, act. III, sc. 4.

Voltaire a dit dans la *Henriade* :

Cent desseins *partageaient* son ame irrésolue.

et Racine avec cette heureuse hardiesse qui lui est familière :

Mais, quoique seul pour elle Achille furieux
Épouvantait l'armée, et *partageait* les dieux.

Iphigénie, sc. dernière.

PARTI, IE. *adj.* C'est le participe du verbe *partir* pris anciennement dans le sens de *partager*. *Mi-parti* se dit encore dans le style familier.

On appelait autrefois *jeux partis* ou *partagés* des demandes joyeuses et roulant sur l'amour, que posaient ordinairement les Trouvers, et sur lesquelles on s'exerçait dans les bonnes compagnies. Ces *jeux partis* étaient fort en usage dans le 12e et le 13e siècle. On posait, par exemple, ces questions : Lequel vaudrait mieux, pour celui qui aimerait une demoiselle, qu'elle se mariât à un autre, ou qu'elle vînt à mourir? De deux amants lequel aime mieux, celui qui, à la prière de sa dame, fait ce qu'il répugne fortement à faire, ou celui qui ne fait pas ce qu'il désire ardemment de faire? Ces questions devaient, par leur nature, partager les esprits, puisque les uns pouvaient disputer pour, et les autres contre; delà ces divertissements furent appelés *jeux partis;* et de ces jeux sont venues probablement ces expressions : *prendre un parti, un sage parti; être du parti de quelqu'un*, etc.

PARTICIPE. *n. m.* Terme de grammaire. Ce mot n'est point porté ici comme appartenant à la langue poétique, qui semble au contraire le rejeter, mais parce que les cas où il doit s'accorder ou ne pas s'accorder avec

le nom qu'il modifie présentent quelques difficultés. J'ajouterai quelques remarques à ce qui a été dit au *Traité de la Versification*.

Le participe est un mot qui participe en même temps et de la nature du verbe et de celle de l'adjectif ou du nom.

Il se divise en participe actif, qui présente le nom qu'il modifie comme faisant l'action qu'exprime le verbe dont il provient, et en participe passif.

Les participes actifs sont invariables en français, à la réserve d'un petit nombre que l'usage a tiré de leur nature de participe pour en faire des adjectifs, tels sont *plaisant*, *charmant*, *ravissant*, *séduisant*, qui viennent des verbes *plaire*, *charmer*, *ravir*, *séduire*, et plusieurs autres qu'il est aisé de connaître, si l'on observe que ces adjectifs verbaux déclinables peuvent se joindre avec les diverses personnes du verbe *être*; ainsi on peut dire *cette personne est charmante*; *je suis agissant*, *charmant*, *rampant*, etc., mais on ne saurait dire *cette personne est voyant* ou *voyante*, je suis *parlant*, *enseignant*, *venant*, etc., parce que ces derniers sont restés participes.

Ces adjectifs verbaux de la signification desquels l'usage a supprimé l'idée de temps, sont susceptibles de prendre les divers genres et les divers nombres qui doivent les mettre en accord avec les noms qu'ils modifient : ainsi on dira *une passion dominante*, *une peinture touchante*, *des images riantes*, *des portraits parlants* ou qui sont *parlants*.

« Le participe actif n'est pas susceptible de variation dans sa terminaison, c'est toujours *ant*, comme *aimant*, *finissant*, *recevant*, *rendant*. . . . .

Il est essentiel de ne pas le confondre avec l'adjectif verbal; c'est ainsi qu'on nomme certains mots qui viennent des verbes, et qui ont déposé la signification active. Le participe actif exprime une action, au lieu que l'adjectif verbal désigne simplement l'état, la situation. Une femme *aimante*.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne *penchante*,
Dormait au bruit flatteur de son onde *naissante*.

On a employé l'adjectif verbal, parce que c'est l'état de cette *femme*, de cette *urne* et de cette *onde* qu'on veut exprimer.

On dira : Une mère *tremblant* de déplaire à son fils, est faible, et se croit tendre; et : Écoutez une mère éplorée et *tremblante*. Dans la première phrase *tremblant* est un participe actif, il représente l'action de trembler; dans la seconde, *tremblante* est un adjectif verbal, il exprime simplement l'état où se trouve cette mère. »

Chapsal, *Dict. grammatical*, p. 176.

Les morts *se ranimant* à la voix d'Élisée.
Racine, *Athalie*, sc. 1.

Se ranimant, et non pas *se ranimants* : c'est ici le participe du verbe *ranimer*, ce participe est toujours indéclinable; mais souvent on en fait un adjectif verbal.

Et la Crète *fumant* du sang du Minotaure.
Phèdre, sc. 1.

Voilà encore le participe indéclinable.

Et la triste Italie encor toute *fumante*,
Des feux qu'a rallumés sa liberté *mourante*.
Mithridate, act. III, sc. 1.

Voilà l'adjectif verbal. L'usage seul peut apprendre quels sont les verbes dont le participe peut devenir adjectif verbal. Il faut observer que le participe devenu adjectif verbal n'a jamais de régime direct. »

Geoffroy, *Commentaire sur Racine*, *au lieu cité*.

Cette dernière observation du critique se trouve démentie, du moins en vers, par un grand nombre d'exemples. *V. Traité de la Versif.*, p. 76 et suiv.

Si les poètes, dit M. Bescher, *Manuel des Amat. de la langue franç.*, 2ᵉ *année*, nº 1., pag. 9, se sont réservé la faculté de donner le *s* euphonique au participe actif régissant directement, lorsque ce participe est précédé du régime, comme quand La Fontaine a dit :

N'étant pas de ces rats qui les livres *rongeants*,
Se font savants
Jusques aux dents.

on peut croire à plus forte raison, qu'ils usent de la même licence lorsque le régime transposé est indirect. Nous lisons :

De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse.
. . . .
Entendra des discours sur l'amour seul *roulants*?
Boileau.

L'autre avec des yeux secs et presque indifférents
Voit mourir ses deux fils par son ordre *expirants*.
Racine.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe *changeants*,
Aux dangers ainsi qu'eux ont souvent fait la figue.
La Fontaine.

et même avec le féminin :

On amène Olimpie à peine *respirante*.
Voltaire.

Le participe passif présente le nom qu'il modifie comme étant le terme où aboutit l'action, comme souffrant l'action qu'exprime le verbe dont il provient.

Si l'on en excepte la faculté laissée aux poètes de faire accorder ou de ne pas faire accorder avec son régime simple ou complément direct, le participe passif suivi d'un nominatif ou d'un adjectif :

Jouissez des félicités
Qu'ont *mérité* pour vous mes bontés secourables.
J. B. Rousseau.

Il faudrait en prose *qu'ont méritées*.

si l'on en excepte, dis-je, cette licence, les poètes se conforment à toutes les règles prescrites aux écrivains en prose sur la déclinabilité du participe.

Nous rentrons dans les droits qu'ont *perdus* nos ancêtres.
Voltaire, *la Henriade*, ch. IV.

Quels courages Vénus n'a-t-elle pas *domptés*.
Racine, *Phèdre*, sc. 1.

Quelle guerre intestine avons-nous *allumée ?*
Le même, *Esther*, act. III, sc. 4.

Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron, en me quittant, m'a *laissés* pour adieux ?
Le même, *Britannicus*, act. V, sc. 7.

. . . . *Si je m'en étais crue*,
Vous ne *jouiriez* pas de ma funeste vue.
Crébillon, *Xercès*, act. IV, sc. 5.

Sur qui sera d'abord sa vengeance *exercée?*
Racine, *Bajazet*.

Nos anciens poètes se permettaient l'inversion du participe avec l'auxiliaire *avoir*.

J'ai beau solliciter la muse
Qui m'*avait* ses trésors *auverts*.
Malleville.

Et quelquefois songeant aux aimables appas
Dont une autre bergère *a* son ame *blessée*.
Racan, *la Nymphe de la Seine*, act. II, sc. 2.

« Cette inversion, dit d'Olivet, était d'une grande commodité pour la rime, parce qu'elle rend le participe déclinable; au lieu qu'étant mis en avant son régime, il ne se décline jamais. Pourquoi nos poètes se privent-ils d'une douceur que l'usage leur accordait? car l'Académie, dans l'examen qu'elle fit des vers de Malherbe, ne censura nullement cette inversion. »

On se la permet encore dans le style marotique :

A son côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne *a* la tête *coupée*.
Voltaire, *la Pucelle*, ch. XXI.

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix *affaiblie*.
Le même, *Lettres en vers et en prose*, lettre XXV (1733).

V. Traité de la Versif., pag. 78.

Voltaire a dit, dans *Mariamne :*

Et du moins à demi mon bras vous *a vengé*.

« C'est un solécisme. La grammaire exige qu'en parlant à une femme, on dise mon bras *vous a vengée*. C'est une règle sans exception, et ces sortes de fautes sont sans excuse, parce qu'il n'y a ici ni licence poétique, ni hardiesse de style, ni aucune des raisons qui autorisent quelquefois à sacrifier la grammaire à la poésie. »

La Harpe, *Cours de Litt.*, tom. IX, p. 96.

Voltaire, ainsi que l'a remarqué le même critique, a commis la même faute dans *Tancrède :*

Et l'eussé-je *aimé* moins, comment l'abandonner?

Il fallait *aimée*.

De cent ragoûts exquis la douce exhalaison
M'*est* par un soupirail *venu* rompre en visière.
Piron, *les Fils ingrats*, comédie.

Il faut m'*est venue* rompre, etc.

Mais n'auriez-vous pas *vue*, en longs cheveux épars,
Une esclave, à l'instant cachée à mes regards?
Desaintange, trad. des *Métam.*, tom III, pag. 93.

Il y a dans le premier vers, dit M. Desaintange lui-même, une irrégularité grammaticale qu'on peut passer, à toute force, comme une licence poétique, mais qu'il vaut mieux ne pas se permettre. Lisez donc :

Mais n'auriez-vous pas *vu*, seule, en cheveux épars,
Une esclave, à l'instant cachée à mes regards?
Note correctionnelle à la fin du IIIe tome.

Ce que le traducteur traite d'irrégularité grammaticale est une véritable faute contre la langue, et le privilége de la poésie ne s'étend pas jusqu'à faire accorder le participe, quand il est indéclinable; et, quoique je n'aime pas *en cheveux épars*, la seconde manière est la seule permise, du moins quant à ce qui regarde l'exactitude grammaticale.

Mais quand j'aurai vengé Rome des maux *soufferts*,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Corneille, *Cinna*, act. II, sc. 2.

« L'esprit de notre langue ne permet guère ces participes. Nous ne pouvons dire *des maux soufferts*, comme on dit *des maux passés*. *Soufferts* suppose par quelqu'un, *les maux qu'elle a soufferts :* il serait à souhaiter que cet exemple de Corneille eût fait une règle; la langue y gagnerait une marche plus rapide. »

Voltaire, *Rem. sur Corneille*, *au lieu cité.*

PARURE. *n. m.* Ce qui sert à parer. *Syn.* Ajustement, ornement, embellissement,

ajustement, décoration, apparat, appareil, brillant, éclat, beauté. *Epit.* Riche -, précieuse, noble -, atrayante, séduisante, pompeuse, simple, naturelle, étrangère, recherchée, élégante, modeste, empruntée, grossière, efféminée, incommode, gênante. *Périph.* Les apprêts, les atours de la parure.

D'une molle parure étaler *les atours.*
DESAINTANGE.

Cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans *parure* étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
DELILLE, poëme des *Jardins.*

Ces crins, du fier coursier ondoyante *parure.*
DELILLE.

On dit bien la *parure* des prés, des bois, des jardins, des bosquets, des parterres, etc., la *parure* de la nature, pour la verdure, les fleurs, les fruits, les arbres, etc., qui embellissent la nature et décorent les prairies, les bois, les jardins.

Ainsi vers cette zona où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
Les fleurs ont plus d'éclat, la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche *parure.*
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

Les bois ont revêtu leur nouvelle *parure.*
TISSOT.

Aux bosquets jaunissants, pour dernière *parure*
Le rouge cornouiller apporte ses tributs.
LUCE-DE-LANCIVAL.

Les fleurs, du doux printemps odorante *parure.*
LEGOUVÉ.

Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure
Pleure en habits de deuil sa riante *parure.*
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. III.

PARVIS. *n. m.* (*par-vi* devant une consonne). Place devant la grande porte d'un temple, d'une église; il est de tous les styles, et se prend aussi pour le vestibule et même pour l'enceinte de ces édifices. *Syn.* Place, vestibule, portique, entrée. — Temple. *Epit.* Saint, sacré, vaste -, long -, fréquenté, désert.

Un peuple immense inonde le *parvis.*
Le temple s'ouvre. . . . .
VOLTAIRE, *le Temple de l'Amitié.*

Tous les initiés, de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains, inondent ces *parvis.*
La même, *Olympie*, act. I, sc. 5.

Mais quel charme imposant m'attire
A l'ombre des *parvis* sacrés (le temple, l'église)?
L'orgue saint éclate, il soupire,
Et parle à mes sens enivrés.
Mad. DES ROCHES.

Les parvis célestes, les célestes parvis, se dit dans la langue des poètes pour le ciel, l'olympe.

Et vous, astres nombreux qui, sans cesse allumés,
Aux célestes parvis sans ordre êtes semés.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. III.

Que ne puis-je aussi bien, dans *les parvis célestes*,
Vainqueur de la vieillesse et du fleuve infernal,
M'asseoir avec les dieux, et marcher leur égal.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VIII.

PAS. *n. m.* (*pâ* devant une consonne, *pâz* devant une voyelle). Au propre, le mouvement que fait un animal en mettant un pied devant l'autre pour marcher. *Syn.* Démarche, enjambée, marcher, allure. — Vestige, trace, empreinte du pied, piste, ce dernier est familier. — Degré, échelon, marche. — Seuil de porte. — Défilé, détroit, gorge, passage étroit. — Allées et venues, démarches, mouvements, peines, visites. — Danger, difficulté, embarras. *Epit.* Ferme, affermi, grave, mesuré, superbe, majestueux, incertain, irrésolu, furtif, clandestin, timide, tremblant, silencieux, craintif, vif, léger, agile, diligent, rapide, pressé, précipité, fugitif, égaré, lent, tardif, pesant, lourd, pénible, chancelant, appesanti, affaibli, enchaîné, arrêté, retardé, respectueux, circonspect, audacieux, téméraire, obéissant, rétif, inégal, compté, tracé, empreint, infructueux. — Dangereux, difficile, glissant, franchi. *Périph.* L'empreinte, la trace des pas.

Rentrons, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses *pas* ont touché.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 8.

Et de fleurs sous ses *pas* parfumant son chemin.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant V.

..... Des coursiers épouvantés comme eux
Les *pas* retentissants battent les champs poudreux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Le bruit des escadrons précipitant leurs *pas.*
Le même.

Dans un cercle inégal mesurant chaque mois,
La lune, autour de nous, marche et luit douze fois,
Et son pas suit de près les *pas* de notre année.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme.*

Compagne de la nuit, étoile radieuse
Qui, sur l'azur du firmament,
Imprimes *de tes pas la trace* lumineuse.
BAOUR-LORMIAN.

Pas entre dans un grand nombre de locutions où il remplace dans le style noble, par des périphrases, des expressions trop familières. On dit, par exemple, *arrêter*, *fixer ses pas*, pour s'arrêter; *conduire ses pas*, *porter ses pas*, *diriger ses pas*, pour marcher, aller quelque part; *précipiter*, *hâter ses pas*, pour aller vite, courir; *égarer ses pas*, pour s'égarer, se fourvoyer, et même se promener dans un lieu; *traîner ses pas*, pour marcher lentement et avec difficulté; *arrêter*, *retenir les pas de quelqu'un*, *suspendre*, *retarder ses pas*, pour le retarder, le retenir; *se précipiter*, *voler sur les pas de quelqu'un*, pour courir après lui, le poursuivre; *précéder*, *devancer les pas*, pour marcher devant, précéder; *marcher sur les pas*, *suivre les pas*, *s'attacher aux pas de quelqu'un*, pour le suivre, l'accompagner, etc.

Sur les bords du Jourdain le ciel *fixa nos pas*.
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. I, sc. 1.

... Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?
CORASMIN.

Dans la première enceinte *il arrête ses pas*.
La même, *Zaïre*, act. I, sc. 3.

Pylade va bientôt *conduire* ici ses *pas*.
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 1.

On emmène Lucile au temple de verdure,
Lucile triomphante, et qui ne prévoit pas
Quel est l'affreux spectacle où *l'on conduit ses pas*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

L'illustre Josabet *porte* vers nous *ses pas*.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 1.

Elle *porte* au hasard *ses pas* précipités.
DELILLE.

Mais votre frère Attale *adresse* ici *ses pas*.
CORNEILLE, *Nicomède*, act. I, sc. 1.

Contre un fier ennemi *précipitez vos pas*.
RACINE, *Alexandre*, act. I, sc. 3.

Loin de ces lieux cruels *précipitez ses pas* (emmenez-la promptement, faites-la fuir).
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 10.

. . . . . . Un fléau, précurseur du trépas,
Vers la nuit du cercueil *précipite tes pas*.
THÉVENEAU.

Oh! que, si moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne *hâtais mes pas*.
DELILLE.

Les bergers éperdus, vers les prochains hameaux,
Hâtent les pas trop lents des timides troupeaux.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Soit qu'aux bois de Délos *il égare ses pas*.
Le comte DE VALORI.

Le bouc suit avec peine et *traîne un pas tardif*.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. V.

Et *ses pas* incertains
Sans but *erraient* dans les pays lointains.
PARNY.

Et souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement *j'ai retenu ses pas*.
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 8.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui *suspendent vos pas?* .....
DELILLE, poème des *Jardins*.

Tandis que plein d'amour, d'horreur et de pitié,
Je vole sur les pas de ma chère moitié.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

La haine et le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

La victime bientôt *marchera sur vos pas*.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

De votre auguste époux *accompagnez les pas*.
Le même, *Athalie*, act. I, sc. 3.

Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, *compagnes de leurs pas*,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

Pas se dit en parlant de la danse. *Epit.* Mesuré, cadencé, relevé, glissé, souple; dégagé, figuré, léger, grave, symétrique.

Ses *pas* sont dégagés, vifs et pleins de souplesse;
Théon met dans les siens plus de force et d'adresse.
Ceux-ci, plus soutenus, annoncent la vigueur,
Et ceux-là, plus moelleux, peignent mieux la douceur.
Ils sont des deux côtés dessinés avec grâce.
Le Momus, poème héroï-comique, par M. D. T.

Parmi des chœurs légers, la fille de Phylas
Avec mollesse un jour cadençait quelques *pas*.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVI.

Pas se dit en tactique de diverses manières de marcher des troupes. *Pas ordinaire*, *pas redoublé*, *pas oblique*, *pas de charge*, etc.

En bataillons serrés ils mesurent leurs *pas*.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. III, sc. 6.

Godefroi cependant des chefs et des soldats
Aux instruments guerriers assujettit les pas.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

Ce tour poétique rend très-heureusement cette expression vulgaire: *Faire marcher une troupe au pas*.

PAS. Particule négative (*pâ* devant une consonne, *pâz* devant une voyelle). *Syn.* Point. Le premier nie moins fortement que le second; mais les poètes ne s'assujettissent pas scrupuleusement à cette règle, et dans l'emploi de l'un ou de l'autre de ces mots ils

consultent plus souvent le rapport de l'oreille que l'exactitude grammaticale.

Quelqu'un voulant l'autre jour chez Damon,
Du mot *point* au mot *pas* savoir la différence,
Le grammairien Dorimon
Ainsi de ces deux mots expliqua la nuance.
Le premier est affirmatif,
Et défend jusqu'à l'espérance;
Et le second, moins négatif,
Annonce moins de résistance.
Pour exemple, apprenez ce point:
Si, lorsque vous pressez une aimable inhumaine,
Elle vous dit: laissez, monsieur, je ne veux *point*;
Toute entreprise serait vaine.
Mais si, voulant s'échapper de vos bras,
Elle vous dit: laissez, monsieur, je ne veux *pas*,
Osez, la victoire est certaine.
Extrait de l'Improvisateur français.

Rien ne peut de l'orgueil refermer les blessures:
On pardonne les maux, mais *non pas* les injures.
DELILLE.

Ah! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré,
Pas un asile sûr, *pas* un antre ignoré.
Le même, *le Malheur et la Pitié*, ch. III.

Les poëtes se permettent quelquefois de supprimer le *ne* dans les phrases interrogatives :

Vois-je *pas* de buveurs une troupe joyeuse?
GILBERT, *le Printemps.*

V. NE.

Voltaire a dit :

Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître *pas*.
La Henriade, ch. VIII.

« On peut, dit M. Laveaux, supporter cette inversion; mais celle-ci, de Molière, est trop dure à l'oreille :

Aux menaces d'un fourbe on ne doit dormir *point*.»

Dans le style marotique, on place bien le mot *pas* ou *point* devant la particule *ne : pas ne veut* pour *il ne veut pas.*

Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits.
Ch. PERRAULT, *les Souhaits ridicules*, conte.

Si j'en connais *pas* un, je veux être étranglé.
RACINE, *les Plaideurs*, act. II, sc. 6.

Pas est de trop, dites : si j'en connais un.
Racine dit aussi dans *les Plaideurs :*

On ne veut *pas rien* faire ici qui vous déplaise.

C'est une faute, comme l'a remarqué M. Philipon-la-Madelaine; la négation *pas* ne peut se joindre avec ce mot *rien.* Les *Femmes savantes* de Molière auraient dit à notre poète :

De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

PASIPHAÉ. *n. pr. f.* Fille du Soleil et de Crète, elle épousa Minos, fils de Lycaste et petit-fils de Minos I, législateur des Crétois. De ce mariage naquit Phèdre, qui fut l'épouse de Thésée et la belle-mère du vertueux et infortuné Hippolyte. Pasiphaé, par un effet de la vengeance de Vénus, conçut une passion désordonnée pour un taureau d'une blancheur éblouissante, et de ce commerce incestueux naquit le fameux Minotaure. *V.* ce mot.

Epit. Adultère, incestueuse, coupable. *Périph.* La fille du Soleil, l'épouse de Minos, la mère de Phèdre.

Du vertueux Minos l'épouse infortunée.
FLINS.

PASSE-TEMPS. *n. m. Syn.* Amusement, divertissement, récréation, loisir, jeu, plaisir, déduit. *V.* ce mot. *Epit.* Doux -, agréable, charmant, délicieux, joyeux, tendre -, permis, chéri.

Il faut des *passe-temps* de toutes les façons.
VOLTAIRE.

J'aurai fait un heureux, c'est *passe-temps* céleste.
PIRON, *la Métromanie.*

Mille doux *passe-temps* abrègent la soirée.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. I.

Ce terme est du style familier, cependant Racine l'a employé dans un de ses chefs-d'œuvre.

Hé quoi! vous n'avez point de *passe-temps* plus doux?
Athalie, act. II, sc. 7.

Mais ici ce mot tient à l'ironie et exprime avec énergie le mépris qu'avait cette reine pour le culte et les cérémonies des juifs. On pourrait ajouter qu'il est employé dans un de ces moments d'abandon où le ton de la tragédie se rapproche de celui de la conversation.

PASSION. *n. f.* (*pa-ci-on*). Mouvement de l'ame excité par quelque objet, comme l'amour, la haine, le desir, etc. *Syn.* Inclination, penchant, goût, affection, ardeur, flamme, amour, feu, désir ardent. *Epit.* Noble, belle-, tendre, séduisante, impérieuse, invincible, furieuse, fougueuse, orageuse, inquiète, rebelle, turbulente, tumultueuse, puissante, désordonnée, farouche, furieuse, factice, grossière, frivole, insensée, folle, morne, cachée, sombre, taciturne, secrète, funeste, fatale, naissante, allumée, mûre, usée, éteinte, languissante, nourrie, déclarée, domptée, combattue, affaiblie, endormie, réveillée, enracinée, excitée. *Périph.* Le

germe, le feu des passions; le choc des passions; l'ivresse, la fièvre des passions; l'essaim des passions.

Le feu des passions dans ses regards pétille.
DE BRIDEL.

Le feu des passions allumé dans mes veines.
DORAT.

Des passions le choc impétueux.
FEUTRY.

Des passions la turbulente ivresse.
DEFONTANES.

Des passions la fièvre enchanteresse.
CHÊNEDOLLÉ.

Tes conseils généreux, tes soins compatissants,
Peut-être auraient calmé *l'orage de mes sens.*
BAOUR-LORMIAN.

Vous nourrissez un *feu* qu'il vous faudrait éteindre.
RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 1.

. . . .
Mais de ces *passions* la séduisante amorce
A sur le cœur de l'homme ou plus ou moins de force,
Selon que les esprits répandus dans le corps
Sont plus ou moins nombreux, plus faibles ou plus forts.
De là se forme en nous la *passion* régnante,
Qui, toujours combattue et toujours triomphante,
. . . .
Des autres *passions* soumet l'orgueil rebelle,
Les dompte, les dévore et les transforme en elle.
DU RESNEL.

« Nous appelons *passions*, dans un sens absolu et générique, les affections déréglées de l'ame, et quand nous voulons donner à ce mot une acception favorable, nous y joignons toujours une épithète qui le relève et le corrige, comme une *passion noble, louable, légitime*, etc. »
LA HARPE, *Cours de Litt.*, t. III, p. 265.

Je ne vous tiendrai plus mes *passions* secrètes.
CORNEILLE, *Pompée*, act. IV, sc. 3.

Voltaire remarque, sur ce passage, qu'on ne dit pas *passions* au pluriel pour signifier *mon amour*. Voltaire a raison; mais Corneille avait cru pouvoir suivre l'usage des poètes qui l'avaient précédé. Malherbe, Racan, Desportes disent indifféremment les *passions* ou la *passion* pour l'amour.

Passion, dont la terminaison dissyllabique déplaît à l'oreille, est souvent remplacé, en vers, quand il est synonyme d'amour, par les mots ardeur, feux, flamme.

Je pris la vie en haine et ma *flamme* en horreur.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Si toujours Antigone, à l'amour opposée,
D'une pudique *ardeur* n'eût brûlé pour Thésée.
Le même.

La fureur de mes *feux*, l'horreur de mes remords.
Le même.

CONFRÉRIE DE LA PASSION. Ce nom fut anciennement donné à une société qui succéda aux pèlerins, et joua, comme eux, des comédies ou drames dont le sujet était la passion du Christ et les mystères de la religion catholique.

PASTEUR. *n. m.* Ce mot qui ne se dit ordinairement que de ceux qui gardent des troupeaux de moutons, se prend, en parlant des histoires anciennes, en vers et dans la prose poétique, comme berger, dans une acception générique. *Syn.* Berger, pâtre. — *Périph.* Gardeur de moutons, conducteur de brebis. *Epit.* Actif, soigneux. *V.* BERGER.

Et le *pasteur*, enflant la musette rustique,
Égaya vers le soir le repas domestique.
CHÉNIER.

Les *pasteurs* des taureaux arrivent à pas lents.
DENNE-BARON.

Quand un *pasteur* suivi de ses chèvres sauvages
Qu'il guide de l'étable à de riants pacages.....
DE VALORI.

Le pasteur de Mantoue, le pasteur des troupeaux de Neptune, la première de ces périphrases désigne Virgile, la seconde désigne Protée.

Rien de plus commun, dit le poète Lebrun (*Réflexions sur le génie de l'ode*), que le mot de pasteur : quelle force, quel éclat Rousseau ne lui prête-t-il pas dans cette strophe admirable?

. . . .
Sous leurs pas cependant s'ouvrent de noirs abîmes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le *pasteur.*

Pasteur, dans le langage ordinaire, n'est guère d'usage qu'au figuré en parlant des évêques, des curés; et, par suite de cette métaphore, ceux qui sont confiés à leurs soins sont appelés leurs *brebis*, leurs *ouailles*. *Syn.* Evêque, curé, conducteur, directeur, guide. *Epit.* Soigneux, vigilant, zélé, vénérable, respectable.

Avec quel saint respect le *pasteur* du village,
Seul, et foulant les fleurs qui couvrent son passage,
Porte le roi des rois, et l'élève à nos yeux
Sous l'emblème immortel d'un pain mystérieux.
PHILIPPE DE LA RENAUDIÈRE.

Messire Jean aurait voulu tout faire;
S'entremettait en zélé directeur,
Allait partout, disant qu'un bon *pasteur*
Ne peut trop bien ses ouailles connaître.
LA FONTAINE, *la Jument du compère Pierre.*

PASTORAL, ALE. *adj.* Qui appartient, qui convient au pasteur. *Mœurs pastorales, vie pastorale, le sceptre pastoral* pour la houlette, *poésies pastorales.*

La POÉSIE PASTORALE est l'imitation gracieuse de la vie champêtre. « L'objet ou la matière de l'églogue, dit Batteux, est le repos de la vie champêtre, ce qui l'accompagne, ce qui le suit. Ce repos renferme une juste abondance, une liberté parfaite, une douce gaîté. Il admet des passions modérées qui peuvent produire des plaintes, des chansons, des combats poétiques, des récits intéressants....

La poésie pastorale peut se présenter sous trois formes différentes. Quelquefois le poète raconte lui-même l'évènement dont il s'agit; c'est la forme *épique*. D'autres fois le poète se cache, et ne fait paraître que ses bergers qui se racontent l'évènement; l'églogue alors est *dramatique*. Enfin, quelquefois le poète parle lui-même, et fait parler ensuite ses acteurs; ce qui fait une espèce *mixte*.

Les bergers peuvent avoir des poèmes épiques, comme l'*Athis* de Ségrais; des drames, comme *les Bergeries* de Racan; des tragédies même, et des opéra, aussi bien que des élégies, des églogues, des idylles, des inscriptions, des allégories, des chants funèbres, etc., et ils en ont effectivement. » BATTEUX, *Principes de la Litt.*, IIe part. p. 7.

Le style de ces sortes de pièces doit être simple, doux et naïf. « Ne donnez à une bergère, dit encore le littérateur que je viens de citer, d'autres bouquets que ceux de ses prés, d'autre teint que celui des roses et des lis, d'autre miroir qu'un clair ruisseau. »

Les bergers ont des tours de phrase qui leur sont familiers; plus vivement frappés de la richesse du spectacle que la nature étale journellement à leurs yeux, souvent privés des expressions propres, ils font un usage fréquent des images et des comparaisons:

Comme en hauteur ce saule excède les fougères,
Aramynthe en beauté surpasse nos bergères.
SÉGRAIS.

Les répétitions leur plaisent, et parce qu'un seul objet les occupe, et parce que leurs chants sont le résultat d'un doux loisir :

Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan peut me venger de toutes vos rigueurs.
SÉGRAIS.

Racan et Ségrais sont regardés, à juste titre, comme les deux plus parfaits modèles que nous ayons de la poésie pastorale. *V.* ÉGLOGUE et IDYLLE.

Euterpe est la muse qui préside à la poésie pastorale.

Qu'entends-je? Euterpe, au pied d'un hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du son d'une flûte champêtre
Réveille les échos voisins.
Deux bergers que sa voix enchante,
Des biens tranquilles qu'elle chante,
Viennent étudier le prix,
Et tous deux osent après elle,
Sur une musette fidèle,
Redire ce qu'ils ont appris.
LAMOTTE.

PASTOUREAU. *n. m.* **PASTOURELLE.** *n. f.* Ce sont des diminutifs de *pastour* et *pastoure* qui se sont dits autrefois. On lit dans Alain Chartier :

Quand de près vy (je vis) s'entrebaiser
Une *pastoure* et un *pastour*.
Le Livre des quatre Dames; OEuvres complètes, pag. 598. (1617.)

Pastoureau, petit pasteur, jeune berger; *pastourelle*, petite bergère, jeune bergère. Ces mots anciens figurent encore avec grâce dans la romance, le madrigal, la chansonnette, et généralement dans le genre pastoral, et dans le style marotique. *Syn.* Berger, pasteur. — Bergerette, bergère. *Épit.* Jeune-, gentil -, tendre -, aimable, gai -, joyeux, simple, naïf, heureux. *Gente pastourelle*, dans le marotique.

Mais si, près de douce bergère,
Beau *pastoureau* parle d'amour,
Dérobe un instant ta lumière;
Il leur suffit d'un demi-jour.
ARMAND J. CHARLEMAGNE, *Invocat. au Soleil.*

La *pastourelle* encore en forme ses bouquets.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VI.

PATERNE. *adj.* des deux genres. Voltaire s'est servi de ce néologisme dérivé du latin *paternus*, comme synonyme de *paternel :*

Il les relève avec un air *paterne.*
La Pucelle, ch. I.

C'est une de ces licences qu'on peut se permettre dans un poëme badin.

PATHÉTIQUE. *adj.* des deux genres (*pa-té-ti-ke*). Qui émeut les passions. *Syn.* Passionné, véhément, touchant, onctueux, énergique, expressif, fort.

Au fond du Louvre antique,
Si du Laocoon le marbre *pathétique*
Développe aux regards ses tragiques douleurs,
Un plaisir sombre et doux a fait couler vos pleurs.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

Il se prend aussi comme nom et signifie, en littérature, ce qui a la force d'émouvoir les passions, de toucher le cœur, l'art de faire naître ou d'échauffer diverses affections dans les auditeurs. *Il y a dans cette scène beaucoup de pathétique. Il ne faut pas confondre la déclamation avec le pathétique.* Acad.

Syn. Passion, véhémence, onction, mouvement, force, enthousiasme. *Périph.* L'art d'émouvoir, l'art de toucher. *Epit.* Puissant, faux -, outré, déplacé.

C'est du *pathétique* et de ses effets que Boileau a voulu parler, quand il a dit :

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante.
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Art poétique, ch. III.

Milton avait été secrétaire de Cromwel, Milton avait perdu l'usage de la vue, le poète anglais s'est plu à peindre en vers touchants l'état déplorable où le réduisaient et sa cécité et les divisions qui agitaient son pays. Il appartenait à Delille également devenu aveugle, et qui avait été obligé de se réfugier en Angleterre dans le cours de la révolution française, de faire passer dans notre langue tout le pathétique des vers de Milton :

Dans ces temps malheureux, dans ce siècle de haîne,
J'irai, je charmerai la discorde inhumaine,
Ma triste cécité, les cris de mes rivaux,
Et le toit solitaire où se cachent mes maux.
Que dis-je? suis-je seul? ah! divine Uranie!
Non, ta douce présence inspire mon génie,
Soit quand la nuit revient, soit lorsque le soleil
Prête ses feux naissants à l'orient vermeil.
Viens donc, ah! viens encor protéger ton poète :
Favorise mes chants; dans ma douce retraite
Conduis quelques amis qui chérissent mes vers.
Et, quand j'ai tout perdu, suis pour moi l'univers.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. VI.

PATHOS. *n. m.* (*pa-tos*, on prononce le *s*). Mot emprunté du grec où il signifie passion. Il est familier, et ne se dit guère qu'en mauvaise part. *Voilà bien du pathos. Il y a bien du pathos dans son discours, il donne dans le pathos.* Molière fait dire à une précieuse ridicule :

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

PATRE. *n. m.* Terme générique qui s'applique aux gardiens de toutes sortes de troupeaux. Il convient à tous les styles. *Syn.* Pasteur, berger. *V.* ces mots. *Epit.* Fidèle, grossier, rustique.

Mais déja le soleil penché sur l'horizon
Ramène avec la nuit ce peuple à sa maison.
Des *pâtres* du hameau les cornets retentissent :
Des vallons aux coteaux les longs troupeaux gravissent.
Épître VI sur la Campagne, par M.***

Il s'éloigne et reprend sa morne rêverie :
Mais la chanson du *pâtre* assis dans la prairie
Apprivoise du moins sa farouche douleur.
LA HARPE, *Épître au comte de Schowaloff.*

« Dans le genre pastoral, les personnages de Théocrite ne sont quelquefois que des *pâtres* grossiers; ceux de Virgile sont des *bergers* un peu ennoblis; ceux de Gessner sont des *pasteurs* tendres et sensibles, inspirés par la simple et belle nature. »

Dict. de l'Acad., édit. de Moutardier (1802).

PATRES (*ad*). *V.* AD PATRES.

PATRIE. *n. f.* L'état, le pays, le lieu où l'on est né. « Les Grecs, dit Barthélemy, employèrent toutes les expressions de la tendresse, pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appelait *patrie*, mot dérivé de *pater* qui en grec signifie *père*. Les Crétois la nommèrent *matrie*, du mot qui signifie *mère*. Il paraît qu'en certains endroits on lui donna le nom de *nourrice*. »

Voyage du jeune Anacharsis, chap. 78, en note, t. 7.

Syn. Pays. Les *pénates*, qui signifiaient aussi bien les dieux de la patrie que les dieux domestiques, se prennent pour la patrie même. *Epit.* Antique, ancienne, nouvelle, chère -, fertile, fortunée, tranquille, errante, attristée, en pleurs, agitée, malheureuse, triste -, bienfaisante, reconnaissante, ingrate, désirée, regrettée. *Périph.* La terre maternelle; le berceau de son enfance; les lieux qui l'ont vu naître; le pays, la terre, la ville où le ciel l'a fait naître.

Je vous salue, ô *terre où le ciel m'a fait naître!*
Lieux où le jour pour moi commença de paraître.
DE BERNIS, *Épître V sur l'Amour de la patrie.*

Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de *patrie*,
Et connaître les mœurs, ornements de la vie.
SAINT-LAMBERT.

Il se dit par métaphore, surtout dans la langue poétique, des lieux où naissent les animaux et même les plantes.

Le castor, avec nous disputant d'industrie,
De hardis monuments embellit sa *patrie*.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. V.

L'Europe la transporte (transporte la fêve du café) aux champs du nouveau monde.
Plus que dans sa *patrie* elle y devient féconde.
DULARD.

On appèle figurément *céleste patrie*, le ciel considéré comme le séjour des bienheureux. *Syn.* Le ciel, le paradis, la Jérusalem céleste.

En proie aux passions qui troublent son séjour,
L'ame jouit, espère et tremble tour-à-tour;
Et bientôt, dans l'exil, par le vice flétrie,
N'ose plus contempler *sa céleste patrie.*
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

PATURAGE. *n. m.* Lieux où les bestiaux pâturent. *Syn.* Pacage, pâtis. *Epit.* Bon -, gras -, ample, abondant, fertile, fécond, heureux (Voltaire), nourrissant, vert -, riant, frais.

Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras *pâturage*,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
DELILLE.

Mais Palès nous appèle en ces longs *pâturages:*
Suivons-y les troupeaux errants dans les herbages.
Ces moutons rassemblés par un visir actif,
Obéissant et libre, et despote et captif;
La génisse au front calme, au regard débonnaire,
Traînant son doux fardeau, parure d'une mère;
Le bœuf sombre et pensif ruminant à l'écart;
Ses frères pesamment égarés au hasard;
Leur père, époux ardent, l'œil superbe, farouche,
Contemplant les beautés dont s'honore sa couche,
Défiant un rival d'un regard dédaigneux,
Et d'un pied roide et fier foulant le sol poudreux;
Et la chèvre insultant à l'épine naissante;
Et du jeune coursier la fougue impatiente.
LEBLANC, *Épître sur la Nécessité du dramatique*, etc.

PATURE. *n. f.* Proprement ce qui sert à la nourriture des bêtes, des oiseaux, et même des poissons. *Syn.* Nourriture, manger, aliment, mets. *Epit.* Naturelle, saine, abondante, grossière, horrible.

Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Présentaient aux troupeaux une *pâture* exquise.
LA FONTAINE, *la Captivité de Saint Malc.*

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la *pâture*,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 7.

Tu meurs, et ton cadavre, horreur de la nature,
Aux voraces corbeaux servira de *pâture.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IX.

. . . . Il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la *pâture* des vers!
VOLTAIRE.

PAUPIÈRE. *n. f.* (*po-piè-re*). La peau qui couvre l'œil, et qui est bordée de petits poils qu'on appèle cils. Il signifie aussi le poil de la paupière, on le prend encore pour l'œil. *Syn.* Cils. — OEil, regard, vue. *Épit.* Longue, baissée, abaissée, close, fermée, demi-close, mi-close, appesantie, pesante, humide, légère, flexible, agile, faible, débile, mobile, ouverte, levée, mourante. — Noire, blonde (Voltaire). Dulard en parlant des paupières a dit:

Un voile adoucissant l'éclat trop radieux,
A reprises se hausse et s'abaisse sur eux (sur les yeux).

Son œil, qu'ensevelit une aride *paupière*,
Ne vit jamais des cieux l'éclatante lumière.
DENNE-BARON.

Quelques larmes brillaient sous ses longues *paupières.*
BAOUR-LORMIAN.

Je baisse en rougissant ma timide *paupière.*
BLIN DE SAINMORE, *Glycère*, idylle.

Ses grands yeux noirs armés de feux doux et brillants
Rayonnaient au milieu d'une longue *paupière*,
Le chevalier DE CUBIÈRES.

On dit figurément *ouvrir la paupière* pour s'éveiller; *fermer la paupière* pour s'endormir.

A peine *le sommeil fuyait de sa paupière.*
THOMAS.

. . . . Une douce langueur
Appesantit son humide paupière;
Son œil moins vif se ferme à la lumière,
Et du plaisir le sommeil est vainqueur.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. IV.

Ouvrir la paupière signifie aussi quelquefois naître, commencer à voir le jour; et *fermer la paupière*, cesser de voir la lumière, mourir. *Fermer la paupière à quelqu'un* exprime, au figuré, l'assister à l'instant de la mort, recevoir ses derniers soupirs; et cette expression vient de l'usage où étaient les anciens de fermer les paupières à ceux dont les yeux restaient ouverts après leur décès.

Il sentit l'infortune *en ouvrant la paupière.*
VOLTAIRE, *Mérope*, act. IV, sc. 2.

Orode entend sa voix, et *la douce lumière*
Abandonne aussitôt *sa tremblante paupière.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

. . . . Et bientôt son amante
Rouvre à sa douce voix *sa paupière mourante.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

Quand le trépas *fermera ma paupière.*
DENNE-BARON.

Dès que ma triste main *eut fermé sa paupière.*
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 2.

PAUVRE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Indigent. — Malheureux, misérable, affligé. — Chétif, mauvais, malfait, vil, méprisable. En ce dernier sens il se place ordinairement avant le nom : *un pauvre homme*, *un pauvre auteur*.

Tout est luxe, tout est misère;
Je vais prouver ce que je dis :
Ne voit-on pas de riches fils
Nés souvent d'un très-*pauvre* père?
Dans de riches appartements,
Combien de fois on entend faire
De très-*pauvres* raisonnements!
DUCHOSAL.

L'Académie ne dit que *pauvre d'esprit* qui encore est une expression figurée et qui n'appartient qu'au style de l'Ecriture sainte : *bienheureux les pauvres d'esprit*, etc. Mais rien n'empêche dans le style noble et surtout en poésie de lui donner un complément et de le prendre comme synonyme de privé, dénué, manquant de...

. . . . . Les champs de ces Helvétiens,
Pauvres de vains trésors, mais riches de vrais biens.
CHÊNEDOLLÉ.

Et *pauvre de couleur*, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Pauvre exprime quelquefois la familiarité, a tendresse, ou un sentiment de compassion.

LE MARQUIS (à Ariste, son ami).

Ah! mon *pauvre* garçon, seriez-vous marié?
DESTOUCHES, *le Philosophe marié*, act. III, sc. 2.

Je le tiens ce nid de fauvette;
Ils sont deux, trois, quatre petits :
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.
BERQUIN.

Tout le monde connaît *le Pauvre homme* répété plusieurs fois par le crédule Orgon, en parlant de Tartuffe, dans l'excellente comédie de ce nom.

PAUVRET. *n. m.* PAUVRETTE. *n. f.* (*pô-vrè* devant une consonne, *pô-vrè-te*). Diminutif de *pauvre*. Terme de commisération.

En ces extrémités la *pauvrette* s'écrie :
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi je te prie
Du malheur où je suis.
MALHERBE, *Stances à Alcandre*, poésies, liv. V.

« Ce mot, dit Ménage, était fort en usage du temps de Malherbe. Le cardinal du Perron, dans son poème sur l'attentat de Châtel, dit :

Comme une bonne mère à qui l'âge débile, etc.
Commence à murmurer la *pauvrette* à l'instant...

Aujourd'hui il ne serait pas reçu dans la belle poésie, quoique M. de Voiture ait dit :

Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre un étrange supplice;
Mais le *pauvret* est sans malice.

Observations sur les poésies de Malherbe, p. 479, Paris, 1666.

Pauvret et *pauvrette* ne sont plus que du style badin ou marotique; le féminin surtout figure agréablement dans l'idylle, la chanson et le madrigal.

Mais le *pauvret*, ce coup, y laissa ses houseaux.
LA FONTAINE, liv. XII, fable 23.

Après bien des façons, le *pauvret* s'en approche.
DU CERCEAU, *le Rat et le Raton*, fable.

Tout comme une brebis qu'on mène,
Droit au bûcher,
La *pauvrette* en pleurant se traîne
Pour se coucher.
MONCRIF, *les Amours d'Alix et d'Alexis*, rom.

PAUVRETÉ. *n. f. Syn.* Pénurie, disette, nécessité, indigence, détresse, besoin, dénûment, manque de biens, infortune. *Épit.* Robuste, laborieuse, active, industrieuse, courageuse, heureuse, honorable, noble, vertueuse, frugale, austère -, dure -, fâcheuse, triste-, importune, douloureuse, humble, obscure, honteuse, langoureuse, servile, basse, rampante, hideuse, vile, couverte de lambeaux, méprisée, rebutée. *V.* ARGILE.

Dieux, ne méprisez pas notre humble *pauvreté*,
Et le vase d'argile aux autels présenté.
MOLLEVAUT, trad. de la Ire *Élégie de Tibulle*.

Une *pauvreté* mâle, active, vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
BOILEAU.

PORTRAIT DE LA PAUVRETÉ.

La *Pauvreté*, sèche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Styx, pire que la mort même,
De porte en porte allait traînant ses pas.
VOLTAIRE, *la Guerre civile de Genève*, ch. V.

« *Pauvreté*, divinité allégorique, fille du Luxe et de l'Oisiveté. Plaute la fait fille de la Débauche, parce qu'elle mène à la pauvreté ceux qui s'y livrent. Suivant quelques-uns, c'est la mère de l'industrie et de tous les arts. On la représente pâle, inquiète, mal habillée, dans l'attitude d'une personne qui demande l'aumône, ou qui glane dans un champ

déja moissonné; quelquefois aussi semblable à une furie affamée et farouche, dont tous les traits expriment le désespoir. « Noel, *Dict. de la Fable*.

PAVÉ. *n. m.* Pierre dure, carreau dont on se sert pour paver; et aussi le chemin, le lieu qui est pavé. *Syn.* Carreau, grès. — Chemin, voie publique, rue. *Epit.* Dur, cimenté, glissant, dangereux, mauvais. Ce mot familier entre dans plusieurs expressions figurées et proverbiales.

Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à *battre le pavé* comme un tas de galants ?
Racine, *les Plaideurs*, act. I, sc. 4.

Vous êtes bien rêveur ! qu'est-ce que vous avez?—
J'ai qu'*il* me *sort des sots de dessous les pavés*.
La Chaussée, *l'École de la jeunesse*.

La gelée a formé son invisible chaîne;
D'abord elle obéit au courant qui l'entraîne,
S'attache autour des joncs qui percent le canal,
Cimente au pied des rocs *un pavé de cristal*.
Léonard, *les Saisons*, l'Hiver.

« Le mot *pavé*, dit Delille, discours préliminaire de sa traduction des *Géorgiques*, semble être banni de la grande poésie : voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé :

Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le *pavé* de tes temples.
Prologue d'Esther.

Thomas, à l'exemple de Racine, a fort bien encadré ce mot; c'est dans le chant III de *la Pétréide*, où il dit en parlant de ces vieux invalides qui priaient dieu dans la chapelle de leur hôtel :

. . . .
Tandis qu'avec respect, sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchaient l'humble *pavé* de leurs têtes guerrières.

PAVILLON. *n. m.* (*pa-vil-lon*, les *l* sont mouillés). *Syn.* Tente, tabernacle. — Corps de bâtiment carré. — Enseigne, bannière, drapeau, étendard de vaisseau. *Epit.* Superbe, altier, triomphant, vainqueur, victorieux, humilié, méprisé, redouté, respecté, riche –, somptueux.

Des vastes cieux le *pavillon* bleuâtre.
Chênedollé.

Ses *pavillons* sans foudre, honorés des deux mondes;
Voguent indépendants sur l'empire des ondes.
Millevoye, *le Voyageur*.

PAVOIS. *n. m.* (*pa-voa*). Sorte de grand bouclier. *Quand les Français élisaient un roi, ils l'élevaient sur un pavois, ils le portaient sur un pavois.* On ne s'en sert guère qu'en parlant de nos anciens usages, ou dans la poésie. *Acad. Syn.* Bouclier, écu, rondache. *Epit.* Antique, large, pesant, épais, solide, impénétrable, riche –, intact, percé, échancré, brisé.

Jeune, esclave, il courut, s'armant malgré les lois,
Des héros d'Ilion partager les exploits,
N'ayant pour lui ni rang, ni titre, ni victoire,
Ses armes n'ont encor nulle marque de gloire;
Et son simple *pavois*, son glaive sans honneur,
Sans illustrer son nom ont armé sa valeur.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Se fiant à sa force, et protégé des dieux,
Le troyen se rapproche, et, sur le fier Mézence,
D'une main vigoureuse il fait voler sa lance
Qui, malgré le *pavois* muni d'un triple airain,
Et malgré ses trois peaux que couvre un triple lin,
Va percer du toscan la cuisse ensanglantée.
Le même, liv. X.

PAVOT. *n. m.* (*pa-vo* devant une consonne). Plante qui porte des fleurs de plusieurs couleurs, et dont la graine a la vertu d'assoupir. *Epit.* Superbe, vif –, éclatant, humide, froid, pesant, lourd, assoupissant. En vers et dans la prose poétique, on se sert souvent de ce mot au pluriel pour exprimer le sommeil. De là les épithètes de doux, bienfaisants, salutaires, rares, abondants; il se dit par extension de plusieurs choses qui causent une espèce de sommeil, de léthargie, d'engourdissement : les pavots de l'ennui.

Le lourd Ennui couronné de *pavots*.
Palissot, *la Dunciade*, ch. I.

Sauvons l'amour *du pavot des langueurs*.
Bernard, *l'Art d'aimer*, ch. I.

La mort vient sur son sein poser sa main de fer,
Et verse sur ses yeux *les pavots de l'enfer*.
Delille, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Périph. Du pavot le lait assoupissant, du pavot le suc assoupissant; la fleur, la plante de Morphée.

Des pavots du sommeil les sucs assoupissants.
Desaintange.

Les rubis du pavot dont la tête mouvante
Flotte au loin sur l'or des moissons.
De Baibel.

Le *pavot* dans les champs lève sa tête altière.
Michaud.

Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avait sous ses *pavots* appesanti mes yeux.
Boileau, *le Lutrin*, ch. IV.

Et d'un profond sommeil secouant les *pavots*,
Les mortels ont repris le cours de leurs travaux.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. X.

Le sommeil en ces lieux verse en vain ses *pavots*.
Crébillon, *Rhadamiste et Zénobie*, sc. 1.

Le pavot est un des attributs de Morphée, parce que c'était avec cette plante qu'il touchait ceux qu'il voulait endormir; il est aussi le symbole de la fécondité; et il était consacré à Cérès, parce qu'il croît au milieu des blés, et parce que Jupiter en fit manger à cette déesse pour lui procurer du sommeil et quelque trève à sa douleur dans le temps qu'elle pleurait l'enlèvement de Proserpine.

Dans la langue poétique Morphée est quelquefois appelé *le dieu des pavots*.

Les *pavots* que Morphée épaissit sur les yeux
De la Volupté qui sommeille.
LEBRUN, *Épître IX*, liv. 2.

La nuit couvrait la terre, et le dieu du repos
Sur tout ce qui respire épandait ses *pavots*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

PAYS. *n. m.* (*pé-i* devant une consonne, *pé-iz* devant une voyelle). *Syn.* Région, contrée, province, canton, bord, plage, terre, climat, endroit, lieu. *Epit.* Abondant, fertile, heureux, riche, délicieux, charmant, stérile, ingrat, lointain, éloigné, voisin, limitrophe, peuplé, désert, barbare, plat, montueux, inconnu, ravagé, ruiné, civilisé.

Vous habitez un *pays* âpre et rude,
Disait un sot Flamand au Suisse Frenchestel,
Et votre caractère aussi doit être tel;
De son pays toujours on saisit l'habitude.
Ce propos n'est pas délicat,
Reprend le Suisse; en ce moment j'y pense,
Vous habitez un *pays* plat,
Dois-je en tirer la même conséquence.
MOREL.

Pays veut dire encore patrie, lieu de la naissance. Il s'entend quelquefois de tout l'état dans lequel on est né, quelquefois de la province, de la contrée, de la ville, du village, etc., *Syn.* Patrie. *Epit.* Natal, cher -, désiré, regretté, reconnaissant, ingrat. *Périph.* Le berceau de l'enfance, le lieu qui nous a vus naître. *V.* PATRIE.

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher *pays*, et mon unique amour.
CORNEILLE, *les Horaces*.

Dans cette acception il s'emploie quelquefois sans pronom. *Écrivez au pays, recevoir des nouvelles du pays, retourner au pays.* Acad. Mais toutes ces phrases appartiennent au style familier, et aujourd'hui, ainsi que la remarque en a été faite par M. Féraud, on ne dirait pas, dans une tragédie, comme a fait Corneille dans la pièce qui vient d'être cité :

Si mon zèle au *pays* vous semble criminel.

ni comme il dit dans *Cinna* :

Que l'amour du *pays*, que l'amitié vous touche.
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.

Pays rime avec tous les mots qui finissent en *is*, *ix*, *its*, tels que débr*is*, log*is*, l*is*, Thét*is*, exqu*is*, La*ïs*, d*ix*, pr*ix*, prof*its*, écr*its*, et semblables, il rimera même avec *fils*, et *nids*.

Cent autres souverains, dont les mâles courages
Ont affronté la mort pour sauver leur *pays*,
Du vestibule immense occupent les lambris.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Tu dois être content de toi par tout *pays*,
On le serait à moins, allons, sauta, marquis.
REGNARD, *le Joueur*, act. IV, sc. 1.

Aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une *Pénélope* honora son *pays*.
BOILEAU, *Satire X*.

Pars, venge-moi d'Aglaure; Athène est son *pays*;
Remplis-la de ton fiel; je commande, obéis.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. II.

Un maudit Écossais, chassé de son *pays*,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
VOLTAIRE, *Epître à Boileau*.

PAYSAN. *n. m.* PAYSANNE. *n. f.* (*pé-i-zan*, *pé-i-za-ne*). Homme, femme de village, de campagne. Il est familier. *Syn.* Campagnard, rustre, villageois. Paysan se dit figurément d'un homme grossier, incivil. *Syn.* Manant, rustaud, butord, mal-appris. Tous ces mots ne sont que du style familier. *Epit.* Robuste, laborieux, grossier, rustique, incivil, ingénu, niais, stupide. *Périph.* Un habitant des champs, du hameau; le peuple du hameau pour les paysans; les fils du hameau, les enfants du hameau pour les jeunes paysans; les filles du hameau pour les jeunes paysannes.

Encor quelques soleils, vous verrez en ces lieux
Accourir *des hameaux le peuple* industrieux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

L'épouvante a saisi *le peuple des hameaux*.
DELILLE, *les trois Règnes de la nature*, ch. III.

L'essaim vif et joyeux *des enfants des hameaux*
Sur les pas des faucheurs traîne de longs rateaux.
MICHAUD.

J'entends surtout l'essaim *des filles du hameau*,
Qui, d'un pas assuré, sur leur tête immobile,
Remportent le fardeau de la cruche d'argile.
DEFONTANES, *le Verger*.

Les filles du hameau remplissent leurs corbeilles
Du fruit des cerisiers qui couvrent leur guérets.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Elle découvre un lac dans un vallon fangeux
Où des rustres coupaient des joncs marécageux.
DESAINTANGE.

Paysans changés en grenouilles. *V.* GRENOUILLE.

Je sais un *paysan* qu'on appelait Gros-Pierre.
MOLIÈRE, *l'École des Femmes*, sc. 1.

« Il faut remarquer que Molière donne ici trois syllabes au mot *paysan* qu'il n'avait employé plus haut que pour deux.........

BRET, *Observat. sur l'École des Femmes.*

PEAU. *n. f.* (*pô*). La partie extérieur de l'animal, qui enveloppe et couvre toutes les autres parties. *Syn.* Pellicule, membrane, enveloppe, satin en parlant d'une peau très-fine, très-belle; cuir en parlant de la peau d'un animal ou même de celle de l'homme, mais alors il signifie une peau dure, basannée, il est du style familier et se dit ordinairement par dénigrement. *Epit.*. Dure, épaisse, desséchée, raboteuse, sèche, aride, velue, basannée, ridée, tendre, douce, douillette, délicate, déliée, molle, ferme, unie, polie, mince, fine, colorée, incarnate, vermeille, blanche, luisante, bise, livide, brulée. *Périph.* De l'animal l'envelòppe extérieure, le tissu de la peau, le satin de la peau en parlant d'une peau belle et fine.

Le sang, qui raflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait *de sa peau le tissu* délicat.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Du tissu de la peau l'enveloppe légère.
Le même.

Aux trésors répandus
Sur *le satin d'une peau blanche et fine*
On le prendrait pour le fils de Vénus.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

N'est-ce pas un objet divin
Qu'un *cou* d'une aimable tournure?
Quelle blancheur, quel doux *satin!*.....
BARTHE, *Epître à Mlle ****, *sur le cou.*

Marmontel, dans le portrait qu'il fait d'une vieille sibylle, dit :

Sur ses membres arides
S'étend un *cuir* tanné que sillonnent les rides.
Trad. de *la Boucle de cheveux*, ch. IV.

Les poètes disent bien la fourrure d'un animal velu, pour la peau dont il est revêtu. En parlant d'une belle chatte, Delille a dit :

Là je voudrais te voir telle que je t'ai vue,
De ta molle *fourrure* élégamment vêtue.

Peau se considère aussi quelquefois comme séparée du corps de l'animal. *Syn.* Cuir, fourrure. En ce sens on dit élégamment, dans la langue poétique, la dépouille d'un lion, d'un tigre, d'un ours, etc.

D'un lion dépouillé de sa large *fourrure*
Mnesthée offre à Nisus la sauvage parure.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Au valeureux Nisus Mnesthée aussi présente
D'un lion qu'il dompta la *dépouille* effrayante.
LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

Contes de peau d'âne. *V.* CONTE.

PÊCHE *n. f.* Gros fruit à noyau. *Epit.* Odorante, vineuse, exquise, vermeille, veloutée, pourprée, velue, au duvet tendre, le duvet de la pêche cotonneuse (Delille). *Périph.* Le fruit du pêcher.

La *pêche* au frais duvet, à la robe vermeille.
MICHAUD.

Et la *pêche* vermeille à mon œil satisfait
Montrait avec orgueil sa pourpre et son duvet.
L'abbé D'AURIOL DE LAURAGUEL.

PÊCHE. *n. f.* Action de pêcher, l'art de pêcher, l'exercice de la pêche. Il se dit aussi du poisson qu'on a pris. *Epit.* Sédentaire. — Abondante, copieuse, heureuse, lucrative, malheureuse, infructueuse.

La glu trompe l'oiseau, le crédule poisson
Tombe dans les filets, ou pend à l'hameçon.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

LA PÊCHE.

Fragment du poème sur le printemps.

Sous ces arbres penchés, qui, de leur ombre immense,
Des ruses du pêcheur protégent le silence,
L'eau tranquille languit dans son cours paresseux.
Elle baisse, et l'on voit le long des bords mousseux
Une écume blanchâtre et monter et descendre,
Et l'humide limon se noircir et se fendre.
Sur la rive du lac le pêcheur matinal
De la pêche a porté le champêtre arsenal :
Le cordonnet mobile, et la ligne étendue,
Qui dans ses mains s'alonge, et dans l'eau diminue;
La mouche, l'hameçon, et tous ces faux appâts
Qui promettent la vie et donnent le trépas.
Aux premiers feux du jour, les habitants de l'onde
Ont ranimé sans bruit leur retraite profonde.
Le pêcheur, de leurs jeux paisible observateur,
Leur présente avec art son hameçon trompeur;
L'hôte imprudent des eaux vient, fuit, revient encore,
Suit l'amorce perfide et de l'œil la dévore,
Glisse, descend, remonte, et la saisit soudain.
Si la victime est faible, alors avec dédain
On rend à leur séjour diaphane et mobile
De ce peuple muet la jeunesse inutile.
Mais quand du sein profond de leur sombre palais,
A travers les détours de leurs roseaux épais,
Ou de l'abri fangeux de l'antique racine
Des arbres dont le front sur les ondes s'incline,
La ligne, se courbant sous de riches fardeaux,
Enchaîne avec honneur le souverain des eaux;
Le pêcheur attentif et palpitant de joie,
Adroitement fatigue et dirige sa proie;

Il attire tantôt l'anguille au corps d'argent,
Qui s'arrondit, serpente, et glisse en s'alongeant;
Tantôt la truite agile aux couleurs inégales,
Que des taches de feu marquent par intervalles;
La carpe aux bonds légers, et qui, rebelle encor,
Fait vaciller l'éclat de ses écailles d'or,
Et la perche azurée et le brochet avide,
Tyran dévastateur de l'empire liquide.
BOISJOSLIN.

PÊCHEUR. *n. m.* PÊCHEUSE. *n. f.* Celui ou celle qui pêche. *Epit.* Laborieux, matinal, patient, infatigable, rusé, adroit, silencieux, attentif, immobile, tranquille.

Au retour du printemps, sous une ombre incertaine,
Quand de fraîches vapeurs s'exhalent sur la plaine,
Le *pêcheur* immobile, attentif et penché,
Tient sa ligne tremblante; et, sur l'onde attaché,
Son avide regard semble espérer sa proie,
Et du liége qui saute et du roseau qui ploie.
BOISJOSLIN, *la Forêt de Windsor.*

Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le *pêcheur* patient prend son poste sans bruit,
Tient la ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée, errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux?
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. I.

On appèle l'*anneau du pêcheur*, le sceau qui est apposé à certaines expéditions de la cour de Rome; c'est l'anneau ou le sceau du pape appelé *pêcheur* par allusion à S. Pierre, dont le pape est regardé comme le successeur; or on sait que Saint-Pierre fut d'abord pêcheur, et que le Christ, en l'appelant à l'état apostolique, lui dit qu'il serait dorénavant *pêcheur d'hommes*, discours allégorique qui signifiait qu'il tirerait les hommes de la nasse du péché pour les amener à la foi. D'ailleurs le mot *anneau* (annulus) est pris ici pour cachet, suivant l'usage des anciens qui portaient des anneaux dont ils se servaient pour cacheter et non pour ornement, comme le rapporte Macrobe: *veteres non ornatûs, sed signandi causâ annulum secum ferebant.*

A ce vertige affreux trois siècles sont livrés:
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés;
Investiture, exil, meurtres et parricides,
Et *l'anneau du pêcheur* scellant les régicides.
CHÉNIER, *Charles IX.*

PÉGASE. *n. pr. m.* Cheval ailé, né, suivant les poëtes, du sang de Méduse après que Persée eut tranché la tête à cette Gorgone. D'autres prétendent que Pégase est le coursier que Neptune fit sortir de la terre en la frappant de son trident, lors de sa contestation avec Minerve, pour savoir qui donnerait le nom à la nouvelle ville que Cécrops venait de bâtir. *V.* MINERVE.

« Dès qu'il eut vu la lumière, il s'envola au séjour des immortels, dans le palais même de Jupiter, dont il porta la foudre et les éclairs; et, selon Ovide (Métam. 4), sur le mont Hélicon, où, d'un coup de pied, il fit jaillir la fontaine Hippocrène.

La mont sacré m'est dévoilé,
Et je vois jaillir l'Hippocrène
Sous les pieds du cheval ailé.
LAMOTTE.

Minerve le dompta, et le donna à Bellérophon, qui le monta pour combattre la Chimère; mais ce héros, ayant voulu s'en servir pour s'élever au ciel, fut précipité en terre, et Jupiter plaça Pégase parmi les astres, où il forme une constellation. Ovide le fait encore monter à Persée pour se transporter au travers des airs en Mauritanie, chez les Hespérides. . . . .

Les modernes lui assignent une place sur le Parnasse, et feignent qu'il ne prête son dos et ses ailes qu'aux poëtes du premier ordre. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Docile, complaisant, apprivoisé, dompté, capricieux, fougueux, ombrageux, encloué, rétif, mutin, rebelle, intraitable. *Périph.* Le cheval ailé, le coursier fougueux du Parnasse. Boileau dit, en parlant d'un mauvais poète:

Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et *Pégase* est rétif.
Art poétique, ch. I.

PEIGNE. *n. m.* (*pè-gne*). Voilà un de ces mots familiers bannis du beau style et surtout de la haute poésie, à moins qu'il ne soit bien encadré. Les poètes le remplacent par le nom de la matière, et disent l'*ivoire*, le *buis*, l'*écaille* pour le peigne. *Syn.* Carde, étrille, ils sont également familiers, et encore le premier ne se dit-il ordinairement que d'un instrument qui sert à peigner, à carder le drap ou la laine, et le second ne s'emploie-t-il guère qu'en parlant des chevaux. *Epit.* Gras, sale, riche, dentelé. *Périph.* La dent de l'ivoire, du buis, de l'écaille.

Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête;
L'*ivoire* trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le *buis* tombe en morceaux.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

L'autre assemble avec art sous *la dent de l'ivoire*
Ses cheveux dont Diane elle-même eût fait gloire.
LEBRUN.

Les dents du buis doré peignent leurs crins mouvants.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

L'or et l'écaille en *peigne* artistement formés
Attachaient ses cheveux de myrrhe parfumés.
DESAINTANGE.

Le *peigne* au ceintre d'or, parsemé de rubis,
Suspend de ses cheveux l'éblouissante ébène.
DUPUY-DES-ISLETS.

PEINDRE. *v. tr.* Au propre, c'est représenter un objet par les traits et les couleurs, ou simplement couvrir avec des couleurs sans représenter aucun trait, aucune figure. Quoiqu'on ne dise pas *peindre de couleurs*, on dira fort bien *peindre de diverses couleurs*, *peindre de mille couleurs*, etc. *Syn.* Figurer, représenter, tracer. — Barbouiller, mettre en couleur; enduire, couvrir de couleur; farder. — Répéter, réfléchir. *Périph.* Tracer l'image de... Retracer une chose sur la toile; on dit, dans la langue poétique, *captiver l'océan sur la toile*, pour dire peindre l'océan; que le peintre, que le pinceau donne la vie à la toile, anime la toile; que la toile s'anime, respire sous le pinceau, sous les doigts du peintre.

Comme on voit une main habile
Sur la toile vivante allier les couleurs.
Th. DÉSORGUES, *les Fêtes du Génie.*

Si, de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.
SÉGUIER.

Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de *peindre* et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Et le changeant émail qui *peint* les coquillages.
DELILLE.

. . . De Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes.
MALFILATRE.

Au sein de ce lac immobile
Qui *peint* le ciel et les oiseaux.
DEMOUSTIER.

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et *peigne* l'orient de diverses couleurs.....
RACAN.

Il se construit aussi avec le pronom personnel.

Le ciel calme et serein *se peint* d'or et d'azur.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Tel on voit sur le soir un nuage vermeil
Se peindre d'un feu rouge aux rayons du soleil.
DESAINTANGE.

Le narcisse incliné *se peint* dans les ruisseaux.
CASTEL.

Peindre signifie aussi figurément décrire, représenter vivement quelque chose par le discours.

Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis, *peins*-lui Phèdre mourante.
RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 1.

Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous *peindront* la vertu sous une affreuse image.
Le même, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

Cette expression semble surtout convenir aux poètes dont les couleurs n'ont pas moins d'éclat que celles des peintres, ni les tableaux moins d'expression que ceux des successeurs d'Apelle. Les poètes, disait Annibal Carrache, peignent avec la parole, et les peintres parlent avec le pinceau.

O fleurs, en tous les temps égayez ma retraite;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poète
Peindre, sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs.
DEFONTANES.

Vous *peindrez* les Zéphyrs rendus aux vœux de Flore,
Vous *peindrez* les ruisseaux fuyant parmi les fleurs.
LEBLANC, *Epît. sur la Nécessité du dramatique.*

Je *peindrai* le carnage inondant les sillons,
Les souverains armés et leurs fiers bataillons.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

L'ode *peint* les festins, les danses et les ris.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

Il est aussi pronominal au figuré :

Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente,
Le sentiment *s'y peint* sous les doigts d'une amante.
COLARDEAU.

Quelle sécurité *se peint* sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
FLORIAN, *Ruth*, églogue.

PEINE. *n. f.* (*pè-ne*). Sentiment de quelque mal dans le corps ou dans l'esprit. *Syn.* Mal, douleur, souffrance, affliction, tourment, déplaisir, chagrin, inquiétude, ennui, souci, soin, sollicitude. — Difficulté, embarras, empêchement, entrave, obstacle, fatigue, travail. *Epit.* Cruelle, amère, sensible, vive, longue -, triste -, insupportable, inouïe, infinie, légère, calmée, irritée, accrue. Dans le langage des amants, on appèle *les amoureuses peines*, *les peines de*

l'amour, les tourmenta, les inquiétudes auxquels est en proie l'ame livrée à cette passion.

Irrésolus, flottants de l'amour à la haine,
De la crainte à l'espoir, du plaisir à la *peine*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IV.

Et peut-être, après tout, dans l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes *ennuis*.
RACINE, *Andromaque*.

Voulez-vous, trop sensible aux *peines* de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la cour?
CRÉBILLON, *Sémiramis*, act. II, sc. 6.

L'écho qui, dans le creux de ses grottes lointaines,
Souvent trahit l'amant qui lui conte ses *peines*.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. III.

Peine signifie aussi punition. *Syn.* Punition, châtiment, supplice, correction. *Epit.* Juste, légale, capitale, infamante, rigoureuse, terrible, griève, méritée, infligée, imposée, satisfaisante, équitable, tardive, prompte, prématurée, aggravée, mitigée, adoucie, suspendue, remise.

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la *peine* de leurs crimes.
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 5.

C'est peu de la chercher, il faut qu'il la ramène,
S'il ne la treuve pas, l'exil sera sa peine.
DESAINTANGE.

PEINTRE. *n. m.* Celui qui fait profession de peindre. Il s'emploie aussi en parlant d'une femme qui exerce la peinture; on dit *une femme peintre* comme on dit *une femme auteur*. Un bon peintre est, dans la langue poétique, un autre Apelle, un autre Zeuxis; la palette, le pinceau s'y prennent par métonymie pour le peintre et pour l'art de la peinture. *Epit.* Adroit, habile, savant, flatteur. *Périph.* Un fils, un enfant, un élève d'Apelle; un fils, un enfant, un élève de Zeuxis; un élève de Rubens, du Titien.

La lyre du poète
Ne peut-elle du *peintre* égaler la palette?
DELILLE.

Il se dit figurément de ceux qui représentent vivement les choses dont ils parlent, dont ils traitent, et particulièrement des poètes; on les appèle *peintres des combats, des champs, des bergeries*, selon qu'ils chantent les combats, les champs, ou qu'ils composent des pastorales.

Qu'alors il paraît grand le *peintre* des héros (Homère),
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux!
LA HARPE, *Épître à M. le comte de Schowaloff.*

Qu'un autre, mariant de coupables couleurs,
Soit le *peintre* du vice et le pare de fleurs.
ROUCHER, poème des *Mois*, introduction.

Pindare, ce *peintre* sublime,
Marche sans ordre et sans dessein;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un dieu caché dans son sein.
DE BEANIS, *les Poètes lyriques*, ode.

PEINTURE. *n. f.* L'art de peindre. Il signifie aussi toute sorte d'ouvrages de peinture. *Syn.* La palette, le pinceau, le crayon. — Image, tableau, portrait, dessein. *Epit.* Savante, docte, éloquente, attachante, fidèle, muette, ingénieuse, animée, délicate, brillante, énergique, vigoureuse, enluminée, galante, grimacée, grossière, lascive, ordurière. *Périph.* L'art de peindre, la science du peintre, l'art de Zeuxis, d'Apelle, de Rubens, de Praxitelle; les produits, les prestiges du pinceau; l'art de fixer les couleurs sur la toile.

La toile prend une ame et vit sous le pinceau.
COLARDEAU.

La toile a respiré sous le feu du pinceau.
LEBRUN.

Le pinceau sur la toile offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un brillant coloris.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Sous tes crayons une heureuse magie,
Par le savant concert des ombres et des jours,
Des objets applatis bombe aux yeux les contours,
Fixe sur un tissu la nature asservie,
Et des couleurs, empruntant le secours,
Lui donne sur la toile une seconde vie.
St. PÉRAVI.

L'Amour. . . . .
Aux traits de l'ombre appliqua la peinture,
Et de sa flamme anima les pinceaux.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. III.

Un de nos poètes s'est plu à décrire cette prétendue origine donnée à la peinture.

. . . .
Eh quoi! pendant huit jours, disait la tendre amante,
Je languirai sans voir cette tête charmante!
O mon cher Polémon, n'est-il point de secrets
Qui puissent à mes yeux en conserver les traits!
Hélas! il n'en est point; ce n'est que dans mon ame
Que vont rester empreints ces objets de ma flamme;
Pour te voir, il faudra descendre dans mon cœur;
Ah! que j'irai souvent y chercher mon vainqueur!
Mais, que vois-je! c'est toi! c'est Polémon luimême!
Sur la blancheur du mur l'ombre a peint ce que j'aime!
Je pourrai voir au moins l'ombre de mon amant:
Loin de lui, c'est beaucoup. D'un charbon à l'instant,
Suivant tous les contours de cette ombre volage,
Elle attache à la pierre une si chère image.
Peintres! ce fut ainsi que votre art vit le jour:
Heureux fruit du hasard que sut cueillir l'amour.

PROGRÈS DE LA PEINTURE, DÉCOUVERTE DU COLORIS.

Je ne m'étonne point qu'à l'école des fleurs
La peinture ait appris le secret des couleurs.
Cet art, qui maintenant sous sa touche savante
Par des sucs nuancés rend la toile vivante,
N'eut d'abord, pour former quelques traits indécis,
Que la craie et les bois dans la flamme noircis.
L'amoureux Pauzias, rival de la nature,
Créa du coloris la magique imposture.
Un jour que de Glycère accusant les mépris,
Il exhalait sa plainte au temple de Cypris,
On dit qu'à ses regards l'indulgente immortelle
Apparut, lui sourit : « Contemple, lui dit-elle,
» Autour de mon autel ce frais tissu de fleurs;
» Que ta main sur la toile en fixe les couleurs;
» Reviens m'en faire hommage : et le cœur de Glycère
» De ton art agrandi sera le doux salaire .»
Dans l'œil de Pauzias la déesse à l'instant
Imprima du génie un rayon éclatant.
Plein du feu créateur il sort, trace, colore
D'un rapide pinceau les dons riants de Flore,
Et les porte à l'autel où Glycère à son tour
Doit offrir des bouquets à la mère d'Amour.
Glycère arrive, approche : ô surprise inouie!
Elle voit près du lys la rose épanouie.
« Eh! quelle main, dit-elle, a d'un art délicat,
» En imitant ces fleurs, reproduit leur éclat? »
Le jeune artiste alors, brûlant d'espoir, s'élance,
Tombe aux pieds de Glycère, et rompant le silence,
« C'est moi, moi, qui, jaloux d'obtenir un regard,
» Pour vous ai reculé les bornes de mon art.
» Vos bouquets, des couleurs m'ont appris l'harmonie;
« J'aimais: à mon amour je dois tout mon génie. »
Ces mots qui de Glicère ont chatouillé l'orgueil,
Changent en doux regards la fierté de son œil,
Un souris la trahit : et sa bouche elle-même,
Presque sans son aveu prononce: je vous aime.

ROUCHER, *poëme des Mois*, ch. II.

« On reconnaît la Peinture à la palette, aux pinceaux et à l'appui-main qu'elle tient. Elle est assise devant un chevalet sur lequel est posé un tableau ébauché. Son maintien est négligé, son attitude pensive; autour d'elle sont des statues antiques, ce qui signifie que c'est à l'étude seule de l'antique que l'artiste doit l'expression et la correction. Souvent elle est représentée avec un bandeau sur la bouche, soit parce que la peinture est une poésie muette, soit parce qu'elle est amie du silence et de la solitude. Un petit enfant ailé avec une flamme sur la tête, qu'on voit quelquefois placé auprès de la figure symbolique, désigne le génie, sans lequel il est impossible d'être créateur. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Peinture se prend pour couleur en général. *Syn.* Couleur, coloris, fard. *Epit.* Vive, éclatante, rembrunie, foncée, légère, douce, fraîche.

Dieu donne aux fleurs leur aimable *peinture*,
Il fait naître et mûrir les fruits.

RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 4.

Régnier avait dit, avant notre tragique, *la peinture des fleurs* pour leur couleur.

Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture.

Satire IX.

On dit figurément et familièrement des choses qui n'ont que l'apparence et point de réalité qu'*elles ne sont qu'en peinture*.

Ne raillons point ici de la magistrature.
Vois-tu? je ne veux point être un juge *en peinture*.

RACINE, *les Plaideurs*, act. II, sc. 3.

Mais cette expression est trop familière pour le style tragique, aussi Voltaire l'a-t-il reprise dans Corneille :

Puisque le roi veut bien *n'être roi qu'en peinture*.

Nicomède, act. V, sc. 7.

Peinture se dit figurément de la manière dont on décrit les objets en parlant, en écrivant soit en vers, soit en prose. *Syn.* Description, expression, tableau, portrait. *Epit.* Vive, animée, brillante, vraie, heureuse, riante, agréable, enjouée, burlesque, libre, triviale, sévère, austère, riche, noble.

Narrer est l'art suprême; un subtil narrateur
Exerce sur notre ame un pouvoir enchanteur.
Tout agit, tout respire en ses vives *peintures*.

CHAUSSARD.

Je ne transmettrai point à la race future
De leurs exploits rivaux l'héroïque *peinture*.

BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IX.

PÉLION. *n. pr. m.* (*pé-li-on*). Haute montagne de Thessalie; une de celles que les géants entassèrent pour escalader le ciel.

Comme la rebellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur *Pélion*.

MALHERBE.

V. OSSA.

PELOUSE. *n. f.* Terrain couvert d'une herbe épaisse et courte. *Syn.* Gazon, verdure, herbe, tapis vert, tapis de verdure. *Epit.* Verte, fleurie, riante, humide, fraîche, glissante.

Un berceau frais, respecté d'aquilon
Dont un chêne aux cent bras couvre au loin la *pelouse*.

LE GRAND D'AUSSY.

PÉNATES. *adj. m. pl. Les dieux Pénates*. Il s'emploie aussi comme nom : *emporter ses Pénates*. Les *Pénates* étaient à la fois les dieux tutélaires d'une maison ou

d'un pays, en quoi ils différaient des *Lares* qui ne se prenaient jamais que pour les dieux domestiques. Les Pénates se dit figurément pour la patrie, le pays, la ville, et aussi pour la demeure, la maison où l'on est né, où l'on a fixé sa résidence. *Syn.* Lares. – l'atrie, pays, maison, demeure, réduit, foyers. *Épit.* Chers –, chéris, révérés, profanés, riches, pauvres, abandonnés, recouvrés. *Périph.* Dieux domestiques, autels domestiques, les dieux de la patrie; les dieux protecteurs, gardiens, conservateurs de la patrie, de la maison.

Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses *pénates*,
Pleure de joie et dit : heureux qui vit chez soi!
LA FONTAINE, liv. VII, fable 12.

Que le pasteur, suivi d'un chien fidèle,
Traîne avec lui ses *pénates* roulants (sa cabane),
Et que tous deux su poste vigilants,
Jusqu'au retour de l'aurore nouvelle,
Fassent la nuit tour-à-tour sentinelle.
CAMPENON, *la Maison des champs*, aux variantes.

Le poète dit *de riches pénates*, *des pénates d'or*, pour les riches palais, les maisons somptueuses; et, par opposition, *des pénates d'argile* pour dire un réduit modeste et même pauvre, et aussi pour la médiocrité de la fortune ou l'indigence.

Reposez-vous; usez du peu que nous avons,
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en; saluez ces *pénates d'argile*.
LA FONTAINE, *Philémon et Baucis.*

Ma douce pauvreté me fait d'heureux loisirs;
Content sous mes foyers de voir la flamme agile
Égayer vers le soir *mes pénates d'argile.*
LEBRUN, *Élégie I*, liv. III.

On dit, dans la langue poétique, *les pénates des champs*, *les pénates champêtres*, pour dire une maison des champs, une maison de campagne.

Cherchez un site où votre main prudente
Puisse établir *vos pénates des champs.*
CAMPENON, *la Maison des champs.*

« On plaçait (chez les Romains) les statues des Pénates dans le lieu le plus secret de la maison; là, on leur élevait des autels, on tenait des lampes allumées, et on leur offrait de l'encens, du vin, et quelquefois des victimes. La veille de leurs fêtes, on avait soin de parfumer leurs statues, même de les enduire de cire pour les rendre luisantes. Pendant les saturnales, on prenait un jour pour célébrer la fête des Pénates, et, de plus, tous les mois on destinait un jour pour honorer ces divinités domestiques. Ces devoirs religieux étaient fondés sur la grande confiance que chacun avait en ses Pénates, qu'on regardait comme les protecteurs particuliers des familles, jusque-là qu'on n'entreprenait rien de considérable sans les consulter comme des oracles familiers. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

PENDANT. *prépos. Syn.* Durant, dans le temps de, dans. Cette préposition est du nombre de celles qui se sous-entendent assez souvent.

A la céleste voûte
Deux astres suspendus ouvrent déja leur route;
Le plus grand luit le jour, et le moindre la nuit.
DELILLE.

Les poètes disent *cependant* pour pendant ce temps, nos pères disaient *ce temps pendant*, *ce-pendant* est un reste de cette ancienne façon de parler.

Viens, suis-moi: la sultane en ce lieu se doit rendre,
Je pourrai *cependant* te parler et t'entendre.
RACINE, *Bajazet*, sc. 1.

Ils disent aussi *cependant que* pour *pendant que*, *tandis que*.

*Cependant qu'*autour d'eux on prépare la flamme
Qui de leurs jours si beaux doit consumer la trame,
Le malheureux Olinde éclate en longs sanglots.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

V. CEPENDANT.

Pendant que, *tandis que* synonymes. *Pendant que* peint un laps de temps plus ou moins long; *tandis que*, l'instant même; *pendant que*, c'est-à-dire, dans le temps que; *tandis que*, c'est-à-dire, au moment que, à l'instant que.

Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains;
D'une riche contrée autrefois souverains,
*Pendant qu'*ils n'adoraient que le dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
RACINE, *Esther.*

Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.
Le même, *Phèdre.*

PÉNÉLOPE. *n. pr. f.* Fille d'Icarius, épouse d'Ulysse et mère de Télémaque. *Epit.* Chaste, fidèle, sage, vertueuse, abandonnée, délaissée, triste, plaintive, adroite, prudente, industrieuse. *Périph.* L'épouse d'Ulysse, la fille d'Icarius, la chaste reine d'Ithaque. Pendant la longue absence d'Ulysse, qui était allé au siége de Troie, elle résista constamment aux sollicitations de ses nombreux amants, et cette courageuse persévérance la fit regarder comme un modèle de la fidélité conjugale : son nom est devenu

commun pour désigner une femme d'une austère sagesse.

Aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une *Pénélope* honora son pays.
BOILEAU, *Satire X.*

A la cour, à la ville, ou l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa *Pénélope* il a plié bagage.
LA CHAUSSÉE, *le Préjugé à la mode*, act. II, sc. 4.

Pour arrêter les poursuites de ses amants et les contenir jusqu'au retour d'Ulysse, la reine d'Ithaque leur déclara qu'elle ne fixerait son choix, que lorsqu'elle aurait achevé une pièce de tapisserie qu'elle avait commencée. Les prétendants ayant souscrit à cette condition, Pénélope, pour gagner du temps, défaisait la nuit ce qu'elle avait fait pendant le jour, en sorte que cette tapisserie semblait ne devoir jamais être finie. C'est par allusion à ce travail qu'on dit proverbialement d'un ouvrage qui traîne en longueur et dont on ne voit pas la fin, que *c'est le travail de Pénélope, la toile de Pénélope.*

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.
MALHERBE.

PÉNÉTRER. *v. tr.* Percer, passer à travers. *Syn.* S'insinuer, s'introduire, percer, passer à travers, entrer dedans. Au figuré, affecter, émouvoir, toucher, rendre sensible. — Approfondir, connaître à fond, concevoir, découvrir.

L'Esprit Saint me *pénètre*, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.
J. B. ROUSSEAU, *Ode III*, liv. 1.

Présent des dieux, doux charme des humains,
O divine amitié! viens pénétrer nos ames:
Les cœurs éclairés de tes flammes
Avec des plaisirs purs n'ont que des jours sereins.
LÉONARD.

Hé bien, puisque la honte avec le repentir
D'un si juste remords *ont pénétré* votre ame.
VOLTAIRE, *Adelaïde du Guesclin*, act. V, sc. 4.

Pénétrer est aussi intransitif; mais il n'a pas alors tout-à-fait la même signification. *Pénétrer*, avec le complément direct, signifie *passer à travers*, *entrer bien avant*, comme nous venons de le voir. *Pénétrer dans* se dit des lieux où l'on entre avec difficulté.

Aux tentes de Valois il *avait pénétré.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Que vous *pénétrez* mal *dans le fond* de mon cœur!
RACINE, *la Thébaïde*, act. III, sc. 3.

« On pénètre les corps, on pénètre dans les lieux, dit le grammairien Domergue. Il suit delà qu'on ne peut pas dire, avec M. Laïa, *pénétrer une enceinte*:

Comment avez-vous pu *pénétrer* cette enceinte.
Tragédie de Jean de Calas.

et que Jean-Baptiste Rousseau a fait une faute dans la seconde phrase de sa première *Ode sacrée*:

Seigneur, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand dieu, *pénétrer*
Ce sanctuaire impénétrable, etc.
Solutions grammaticales, p. 257.

M. Chapsal reprend aussi cette expression: *pénétrer ce sanctuaire* n'est pas français. Le verbe *pénétrer* réclame après lui une préposition, lorsqu'il a pour régime un substantif de lieu, d'endroit. J. B. Rousseau devait donc dire: Qui pourra, grand dieu, *pénétrer dans ce sanctuaire?* »

PENSÉE. *n. f.* Opération de l'ame qui pense. *Syn.* Idée, imagination, réflexion, observation, conception, mémoire, souvenir, souvenance (*V.* ce mot). Opinion, sentiment, jugement, avis, croyance, conjecture. — Dessein, intention, projet, vue. Les poètes disent *le penser* pour la pensée.

Je tremble au seul *penser* du coup qui le menace.
RACINE, *Andromaque*, act. V, sc. 1.

A peine j'ai senti ta vapeur odorante (la vapeur du café),
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes *pensers* plus nombreux accourent à grands flots.
DELILLE.

Epit. Libre, indépendante, sublime, noble, hardie, profonde, grave, rapide, active, vaste, assoupie, naissante, naïve, modeste, timide, vague, inquiète, obscurcie, embarrassée, lourde, coupable, criminelle, horrible, injurieuse, triste, sombre, lugubre. *Périph.* L'élan, l'essor de la pensée; la puissance de la pensée.

Il est certains esprits dont les sombres *pensées*
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active *pensée*
Plane sur les débris entassés par le Temps.
THOMAS, *le Temps*, ode.

Par quel rapide essor la sublime *pensée*
Des prisons du cerveau tout-à-coup élancée,
Suit-elle dans leurs cours ces vastes tourbillons
Qui tracent sur l'éther d'invisibles sillons?

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma *pensée*
Que du murmure de ton eau.
CHAULIEU.

Un enfant est peu propre à trahir sa *pensée*.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 6.

Et d'appaiser leur dieu j'ai conçu la *pensée*.
Le même, act. II, sc. 5.

On donne, en vers, spécialement le nom de pensée à une moralité courte et précise. Les vers qui commencent ou terminent l'apologue, ont ordinairement le caractère distinctif de la pensée. Elle peut tenir de l'épigramme par le fond, mais elle en diffère par le tour, et offre plus de solide que de saillant, moins de trait que de justesse.

La pensée est ordinairement détachée, ce qui la distingue de la sentence qui fait partie d'un ouvrage. Paraissant seule, sans être entourée de rien qui la prépare ou l'appuie, elle doit être écrite avec beaucoup de pureté et d'élégance, et présenter, en peu de vers, une idée juste et frappante; en voici des exemples :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 7.

La pensée renferme quelquefois un sentiment, mais le plus souvent une vérité morale.

De la plupart des jeunes gens
Le coq d'un clocher est l'image :
Souvent guindés jusqu'au nuage,
Changeant et tournant à tous vents,
Il ne s'agit dans leur langage
Que de la pluie et du beau temps.
PANARD.

Mot d'un ancien.

Que fais-tu sur la terre, ô sage Carnéades ?
Dans ce vaste hôpital qui nous renferme tous,
Je pleure avec d'autres malades,
Ou je ris avec d'autres fous.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

PENSER. *n. m.* Synonyme de *pensée*. *V.* ce mot. *Penser* n'est guère d'usage que dans la poésie. *Acad.* Féraud prétend qu'il est vieux et qu'il ne s'emploie plus même en poésie, Féraud se trompe.

« Nous ne sommes pas assez riches, dit Geoffroy, pour nous priver d'un mot que Corneille et Racine ont emprunté à nos voisins et dont ils ont fait un heureux usage. »
Commentaire sur Racine.

Epit. Doux –, charmant, agréable, sublime, profond, hardi, audacieux, lumineux, sombre, sinistre, mélancolique, solitaire.

Ainsi je m'occupais, sans suite et sans méthode,
De ces *pensers* divers où j'étais égaré.
VOLTAIRE, *Épître à mon Vaisseau* (1768).

Cependant, agité par des projets contraires,
Énée en entretient ses *pensers* solitaires.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Un doux *penser* l'agite en ce moment,
Et sur sa bouche a placé le sourire.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. IV.

PÉNULTIÈME. *adj.* des deux genres. Avant-dernier. Je porte ce mot, parce qu'en parlant de poésie, on en fait assez souvent usage, pour désigner la syllabe qui précède la dernière dans un mot. Dans le mot *disgrâce*, *la pénultième syllabe est longue*, ou absolument, *la pénultième est longue*; car il se prend aussi comme nom.

PÉPINIÈRE. *n. f.* (*pé-pi-niè-re*). Plant de jeunes arbres. *Epit.* Féconde, nombreuse, inépuisable, riche –, appauvrie, déserte.

La riche *pépinière* à l'instant doit t'offrir
Des héritiers nombreux et des races nouvelles.
DEFONTANES, *le Verger*.

PERÇANT, ANTE. *adj.* verbal tiré de *percer*. Il ne se met qu'après le nom. Un poinçon perçant, un froid perçant, des cris perçants, une voix perçante, des yeux perçants, un esprit perçant. *Syn.* Aign, pointu, acéré, pénétrant, vif, violent, éclatant, subtil.

Du clairon les *perçants* éclats.
MILLEVOYE.

Dans la forêt le bruit *perçant* des cors
De vingt chasseurs anime les efforts.
PARNY.

PERCE-NEIGE. *n. f.* Petite plante qui porte des fleurs en hiver.

LA PERCE-NEIGE.

Fille du bel astre du jour,
Je nais de sa seule lumière,
Alors qu'à sans chaleur, à son nouveau retour,
Des mois il ouvre la carrière.
Je vis pure, et dans la froideur;
Et mon teint, qui la neige efface,
Conserve son éclat dans l'extrême rigueur
De l'hiver couronné de glace, etc.
Madrigal par M. DE MONTMOR-HABERT, inséré dans la *Guirlande de Julie*, Paris, 1784.

Sous un voile d'argent la terre ensevelie,
Me produit malgré sa fraîcheur;
La neige conserve ma vie,
Et, me donnant son nom, me donne sa blancheur.
Madrigal de M. BRIOTE, dans la même Recueil.

PERCER. *v. tr.* Il s'emploie au propre et au figuré. *Syn.* Trouer, forer, ouvrir; faire

un trou, une ouverture. — Pénétrer, s'insinuer, s'introduire, passer au travers, se frayer un passage. — Imbiber, tremper, inonder. — Déchirer, affliger, fendre, causer une vive douleur.

Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglants ?
J. B. ROUSSEAU, *Ode VI*, liv. I.

On dit *percer la foule*, et La Fontaine a dit, dans le même sens :

Ce chasseur *perce* donc *un gros de courtisans*.
Liv. XII, *fable* 12.

Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent *percer* la tombe, et passer chez les morts.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. III, sc. 1.

Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même
Qui *perçant* du tombeau les gouffres éternels...
Le même, *Oreste*.

Que sert à mon esprit de *percer* les abîmes
Des mystères les plus sublimes ?
RACINE.

Déjà de sa naissance et de notre dessein
On commence, seigneur, à *percer* le mystère.
Le même, *Athalie*, act. III, sc. 6.

Du mensonge hardi *perçant* tous les détours.
L. RACINE.

D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde
Je veux seul aujourd'hui *percer* la nuit profonde.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. IV, sc. 1.

A *percer* ses complots j'applique en vain mes soins,
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
Le même, *Catilina*, act. IV, sc. 1.

Déjà de l'avenir *perçant* la nuit profonde,
Les oracles sacrés le promettent au monde.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*.

Cet Archambaut dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. III.

Je viens, en imprudent, confier ma douleur
Au fatal ennemi qui *me perce le cœur*.
CRÉBILLON, *Xercès*, act. II, sc. 9.

Adorable Julie !... Ah ! *vous me percez l'âme !*
DESTOUCHES, *le Dissipateur*, act. V, sc. 15.

Il est aussi *intr. Percer dans l'avenir*, Acad.

Mais, malgré l'appareil d'un frivole discours,
Je perce en ce moment *à travers* vos detours.
CRÉBILLON, *Catilina*, act. II, sc. 2.

Il signifie aussi se déceler, se manifester, se découvrir, paraître.

La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité *perce*.
GRESSET, *le Méchant*.

Mais dans son air pensif *perce* à travers son deuil
Le courroux révolté, l'opiniâtre orgueil.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

PERCHE. *n. f.* Poisson. *Épit.* Délicate, exquise, azurée, dorée.

La *perche* à l'œil ardent, et de pourpre embellie.
BOISJOSLIN.

La *perche* aux mailles d'or, à l'aviron vermeil.
CASTEL, *la Forêt de Fontainebleau*.

Et la *perche* étalant sa nageoire pourprée.
DELILLE.

PERDRIX. *n. f.* (*per-dri* devant une consonne, *per-driz* devant une voyelle). *Épit.* Grise, rouge, rusée, confiante, délicate, friande, exquise, aux pieds d'écarlate.

Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les *perdrix* à jambes d'écarlate.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XIV.

Aux jours frais de l'automne à Diane si chers,
L'épagneul, plein d'espoir, court aux sillons déserts,
Dè la *perdrix* errante annonçant la présence.
Si le parfum de l'air la trahit, en silence
Il s'abat, se roidit et la suit du regard;
Dans sa sécurité, la victime, à l'écart,
Crédule se confie au guéret infidèle,
Et se livre aux filets déployés autour d'elle.
BOISJOSLIN, *la Forêt de Windsor, traduite de Pope*.

Quand la *perdrix*
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.
LA FONTAINE.

PÈRE. *n. m.* Proprement celui qui a des enfants. *Épit.* Tendre, attentif, vénérable, généreux, faible, naturel, adoptif, sévère, inflexible, dur, cruel. *Périph.* Celui qui nous a donné le jour (pour notre père), celui de qui nous avons reçu le jour, l'auteur de nos jours; celui qui nous a donné l'être, qui nous a donné la vie; celui par qui nous respirons.

Car *l'auteur de mes jours*, sans doute, à la lumière
A fermé pour jamais sa débile paupière.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XIX.

Dardanus d'Ilion fut l'heureux fondateur ;
Électre fut sa mère, Électre *eut pour auteur*
Cet Atlas qui des cieux porta le voûte immense.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Seigneur, vous pouvez tout : *ceux par qui je respire*
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire.
RACINE, *Mithridate*, act. II, sc. 4.

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de *père*.
Le même, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Père se dit aussi des animaux relativement à leurs petits ; il peut même se dire, surtout en poésie, des arbres et des plantes : c'est ainsi que Delille a dit, en parlant des arbres :

Et d'un *père* affaibli naît un enfant débile.

Père se prend au figuré pour désigner ce qui produit, ce qui est la cause. *Syn.* Auteur, cause, principe, source, origine, matière, motif, sujet.

De la triste équivoque il (Boileau) rougit d'être *père*.
VOLTAIRE, *le Temple du Goût*.

Et l'intérêt enfin *père* de tous les crimes.
Le même, *la Henriade*, ch. VII.

Et le travail, *père* de l'abondance,
Sur la cité répandait ses bienfaits.
Le même, *la Guerre civile de Genève*, ch. V.

Rousseau a dit en parlant de l'hiver :

C'est le *père* des doux loisirs,
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs;
Il invite aux festins, il anime la scène...

Dans la langue poétique, Jupiter est appelé *le père des dieux*, *le père des dieux et des hommes*; le soleil est appelé *le père du jour*.

Pères au pluriel est quelquefois synonyme de aïeux, ancêtres, prédécesseurs.

Nos *pères* ont péché, nos *pères* ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 5.

Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses *pères*.
J. B. ROUSSEAU, *Ode III*, liv. 1.

PERFIDE. *adj.* des deux genres. Proprement, qui manque à sa foi; en parlant des choses : qui est contre la bonne foi, contre la vérité. *Syn.* Déloyal, infidèle, traître, faux, trompeur. Ce mot, qui peut suivre ou précéder le nom qu'il modifie, se prend quelquefois dans une acception plus étendue, et comme synonyme de méchant, dangereux, redoutable, nuisible. La mer est appelée, par périphrase, *le perfide élément*.

En parlant du ravisseur d'Hélène, Domergue a dit :

Comme, à l'aspect du loup, fuit le cerf hors d'haleine,
Oubliant les ruisseaux et le gazon naissant,
Tu le fuiras, oubliant ton Hélène,
Lâche guerrier, *perfide* amant.
Trad. de la XVe ode d'Horace, *la Prédiction de Nérée*.

Quand le *perfide* nef du berger adultère
Sur les flots enlevait Hélène à son époux...
Le même.

Ne croyez point mes pleurs *perfides* à ce point.
RACINE, *les Frères ennemis*, act. II, sc. 3.

« Un commentateur prétend que des pleurs ne peuvent être *perfides*. Non; mais celui ou celle qui les répand peut très-bien l'être ; et il est oratoire et poétique d'appliquer aux pleurs les sentiments de la personne qui pleure. »

GEOFFROY, *Commentaire sur Racine, au lieu cité*.

Il se prend aussi comme nom. *Syn.* Faussaire, traître. *Epit.* Adroit, infâme.

Quand on veut parler d'un perfide adroit et consommé, on dit quelquefois, *un autre*, *un nouveau Sinon;* ce Sinon Grec, fils de Sisyphe, et compagnon d'Ulysse, par ses larmes feintes toucha les trop crédules Troyens, et leur persuada par ses discours d'introduire dans leurs murailles le fatal cheval de bois.

Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop voisin d'un *perfide*.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce *perfide*.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 1.

« Mardochée n'est nullement *perfide*, même envers Aman; mais la puissance orgueilleuse et blessée ne mesure pas les qualifications. » LA HARPE.

« On peut dire en général que la haine et le courroux ne mesurent pas les qualifications; et celle de *perfide*, en particulier, n'est le plus souvent au théâtre qu'une qualification vaguement injurieuse, et à laquelle on n'attache point l'idée précise qu'exprime le mot *perfide*. »

Variétés sur la langue franç., en suite des lettres académiques sur la langue franç. p. 60.

PERFIDIE. *n. f.* Manque de foi. *Syn.* Déloyauté, infidélité, mauvaise foi, trahison, fausseté, fourberie, hypocrisie, noirceur, ruse; astuce, finesse. *Epit.* Basse - lâche -, noire -, atroce, détestable, horrible, insigne.

. . . . La lâche *perfidie*
Qui d'abord en rampant se cache et s'humilie

Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpents et porte le trépas.
VOLTAIRE, *la Henriade*, variantes du ch. VII.

PERGAME. *n. pr. f.* Synonyme de *Troie*. *V.* ce mot.

PÉRIL. *n. m.* (*l* est mouillé). *Syn.* Danger, risque, hasard. *Epit.* Certain, évident, éminent, inévitable, imminent, menaçant, pressant, redoutable, renaissant, éclatant, noble –, illustre, honorable, affronté, couru, évité, détourné.

Le plus affreux *péril* n'a rien dont je pâlisse.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 5.

Ce cœur, dans les hasards, fameux par son audace,
S'alarme sans savoir quel *péril* le menace.
CRÉBILLON, *Xercès*, act. IV, sc. 4.

Les boutés de mon dieu sont bien plus à chérir,
Il m'ôte des *périls* que j'aurais pu courir.
CORNEILLE, *Polyeucte*, act. IV, sc. 3.

« On n'ôte point *des périls. On vous sauve d'un péril, on détourne un péril, on vous arrache à un péril.* »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille, au lieu cité.*

PÉRIPÉTIE. *n. f.* (*pé-ri-pé-cie*). Changement subit et imprévu d'une fortune bonne ou mauvaise en une autre toute contraire. Il n'est d'usage qu'en parlant des changements qui se rencontrent, soit dans les poëmes dramatiques, soit dans les poëmes épiques, soit dans les romans. Et il se dit principalement du dernier changement qui fait le dénoûment d'une pièce.

Syn. Catastrophe, dénoûment. *Epit.* Heureuse, naturelle, ingénieuse, probable, imprévue, inattendue, touchante, froide, maladroite, étrangère, incroyable. *Périph.* Coup de théâtre; changement d'état, de fortune.

« Les qualités que doit avoir la *péripétie*, dit M. Laveaux, *Dictionnaire des difficultés de la langue françoise*, p. 589, sont d'être probable et nécessaire; pour cela elle doit être une suite naturelle, ou au moins l'effet des actions précédentes; et encore mieux, naître du sujet même de la pièce, et par conséquent ne point venir d'une cause étrangère, et pour ainsi dire collatérale. »

Dans la 4e scène du IIe acte d'*Andromaque*, Oreste qui s'était flatté d'emmener Hermione, apprend de Pyrrhus qu'il est décidé à épouser cette princesse. Le changement que cette nouvelle imprévue opère dans la situation d'Oreste, qui passe du comble de la joie au dernier degré du désespoir, est un des plus beaux exemples de péripétie qu'on puisse citer.

« Les modernes ont abusé de ces *péripéties*, qu'ils appèlent coups de théâtre; ils sont allés les chercher bien loin; ils les ont amenées avec effort par les moyens les plus romanesques, aux dépens du bons sens et de la vraisemblance. L'art veut qu'elles sortent naturellement du sein du sujet, qu'elles soient produites par le choc des passions et des intérêts qui agitent les personnages; et l'un des grands secrets de Racine est d'attacher le spectateur par de continuels passages d'un sentiment à un autre, et de varier sans cesse la scène par des situations nouvelles tirées du fond même de son intrigue. Les poëtes, au contraire, qui courent après les coups de théâtre, sont presque toujours froids et monotones : ils ne font qu'un vain fracas, et leur action ne marche point. »

GEOFFROY, *Commentaires sur Racine*, t. II, p. 90.

PÉRIPHRASE. *n. f.* Assemblage de mots qui exprime en plusieurs paroles ce qu'on aurait pu dire en moins, et souvent en un seul mot. Les poëtes font un fréquent usage de cette figure; ils disent, par exemple, *l'arbre de Thisbé*, pour dire le mûrier; *la déesse des moissons* pour Cérès; *le chantre d'Achille*, pour Homère; *les sombres bords*, pour l'enfer, etc. *V. Traité de la Versif.*, pag. 5 et suiv.

Syn. Circonlocution. *Epit.* Riche-, poétique, nombreuse, heureuse, longue, noble, belle -, obscure, enveloppée. *Périph.* Le circuit de la périphrase, circuit de paroles, expression détournée.

Plus d'un mot suranné retrouvant sa jeunesse
Dans le moderne style avec grâce introduit,
Peut *de la périphrase* épargner *le circuit*.
MILLEVOYE, *l'Invention poétique.*

Voltaire, dans *Sémiramis*, exprime l'effet du contre-poison par une périphrase très-éloquente et très-poétique.

Ces végétaux puissants qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ces champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate, avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

« On peut, dit M. Laveaux, après une périphrase, en ajouter une seconde, une troisième, et cela fera fort bien, pourvu qu'elles expriment chacune des accessoires qui enchérissent les uns sur les autres, et qui soient tous relatifs à la chose et aux circonstances où l'on parle; les idées, par ce moyen, se lieront de plus en plus. Mais, au contraire, la liaison s'affaiblira, et le style deviendra lâche, si les dernières périphrases ont moins de force que les premières. Despréaux a dit :

Tandis que, libre encor,
Mon corps n'est point courbé sous le poids des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

Voilà trois périphrases pour dire *tandis que je ne suis pas vieux*. La première est bonne, parce qu'elle fait image; la seconde est une peinture plus faible; la troisième ne peint rien.. . . . . *Sous l'âge* est une faible répétition de *sous le poids des années*.

Il faut encore consulter le caractère de l'ouvrage où l'on veut faire entrer les images. Dans un poëme, par exemple, on exprimera ainsi la pointe du jour :

L'Aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil.
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VI.

Ce langage serait ridicule partout ailleurs. Comme on se sert d'une périphrase pour ajouter des accessoires, on s'en sert aussi pour écarter des idées désagréables, basses, ou peu honnêtes. Mais il faut bien se garder d'éviter des termes, uniquement parce qu'ils sont dans la bouche de tout le monde. Lorsque le langage commun convient au sentiment qu'on éprouve, et aux circonstances où l'on est, il ne faut préférer une périphrase qu'autant qu'elle convient encore davantage. Il est, par exemple, tout naturel qu'un père dise, *ma fille devrait pleurer ma mort, et c'est moi qui pleure la sienne*. Je ne vois pas pourquoi il craindrait de se servir du mot *pleurer*. Cependant le père Bouhours loue ces vers que Mayuard a fait sur ce sujet :

Hâte ma fin que la rigueur diffère,
Je hais le monde et n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devrait faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Ce père tendre paraît se faire un petit plaisir de donner à deviner s'il répand des larmes. La périphrase ne doit pas être employée pour écarter l'idée du sentiment, et pour y substituer une énigme. Ces vers de Maynard sont donc d'un mauvais goût. *Et n'y prétends plus rien* est une phrase qui n'est là que pour achever le vers. »

LAVEAUX, *Dict. des difficult. de la Lang. franç.*

PÉRIR. *v. intr. Syn.* Prendre fin, finir, cesser d'être, mourir, être tué. — Faire naufrage, être englouti, être submergé, être abîmé, disparaître sous les flots. — Se détruire, se renverser, s'écrouler, tomber. — Décliner, baisser, aller en décadence, s'affaiblir, se détériorer, se perdre.

Sous les coups de Rapon Parthénius *périt*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Il n'en faut pas douter, vous aimez, vous brûlez ;
Vous *périssez* d'un feu que vous dissimulez.
RACINE, *Phèdre*, sc. I.

Tout l'espoir des moissons *a péri* sous les eaux.
DESAINTANGE.

Je conserve ce sang qu'elle veut voir *périr*.
CORNEILLE, *Cinna*.

« *Périr un sang* est un barbarisme. »
VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille*.

PERLE. *n. f.* Substance blanche, et ordinairement ronde qui se forme dans quelques coquillages. *Épit.* Blanche, claire, nette, luisante, argentée, argentine, orientale, indienne, fine, riche, précieuse, ronde, arrondie, unie, polie, grosse.

Ces trésors arrondis, ces *perles* que l'aurore
De l'onde orientale autrefois vit éclore.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

De la *perle*, pour moi, l'écaille maternelle
De son globe argenté recèle le trésor.
BOISJOSLIN, *la Forêt de Windsor*.

Et la *perle* blanchie au sein des vastes mers
Couronne, en se jouant, l'or de leur chevelure.
THOMAS.

Les poëtes appellent *perles* les gouttes d'eau ou d'une liqueur quelconque, et plus particulièrement celles que produit la rosée. *Épit.* Liquides, transparentes, vacillantes, tremblantes, suspendues, mobiles, légères, fraîches. *Les perles du matin*, périphrase poétique pour dire la rosée.

J'apperçois des *perles* liquides
Sur le feuillage vacillant.
PARNY.

. . . . Quel parfum pénétrant
S'exhale de ces fleurs sur leurs tiges penchées !
De leur calice ouvert les *perles* détachées,
Tombant de feuille en feuille offrent aux sens surpris
L'odeur de l'ambroisie et l'éclat de l'Iris.
SAINT-CIR, *le Temple de la Sensibilité*.

C'était l'instant qui suit l'aurore ;
Tout annonçait un jour serein,
Sur l'herbe l'on voyait encore
Briller *les perles du matin*.
AMALRIC.

Perles se dit bien, et surtout en vers, pour de belles dents.

Près de ses lèvres ravissantes
Trente-deux *perles* éclatantes,
Que polit la main de l'Amour,

Ressemblent aux pleurs que l'Aurore
Sur la rose qu'elle colore
Répand au matin d'un beau jour.

PEZAY, *Épître à la Maîtresse que j'aurai.*

L. Racine a appelé les étoiles *les perles des cieux.*

J'admire cette lune et *ces perles des cieux :*
Noble et brillante cour dont la magnificence
Rend plus auguste encor la nuit et son silence.

PERMESSE. *n. m.* Petite rivière de la Béotie qui prend sa source dans l'Hélicon, ce qui a fait croire que son eau inspirait le génie de la poésie. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses qui étaient supposés habiter les bords que le Permesse arrose. De là les Muses ont été appelées *les nymphes du Permesse*, et Apollon *le dieu du Permesse. V.* PARNASSE.

Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le *Permesse.*

BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Pour vous la poésie, aimable enchanteresse,
De myrte et de laurier a bordé le *Permesse.*

CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

PERSÉCUTER. *v. tr. Syn.* Tyranniser, vexer, tourmenter, molester, affliger, désoler. On s'en sert par exagération pour dire importuner, presser avec importunité. *Syn.* Poursuivre obstinément, presser sans relâche, importuner, incommoder, fatiguer, excéder, lasser, harceler.

C'est le sort d'un héros d'être *persécuté.*

VOLTAIRE, *Tancrède.*

Oui, les Grecs *sur* le fils *persécutent* le père.

RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

« *Dans* le fils serait plus conforme à l'usage; mais je ne sais, dit l'abbé des Fontaines, si *sur* n'a pas plus de force et de grâce. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

De combien de malheurs par vous *persécutée.*

RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 4.

Persécutée de malheurs est au premier coup d'œil une façon de parler étrange; mais *de* est ici pour *par*; et, quoique ce soient les personnes plutôt que les choses qui persécutent, faut-il interdire aux poètes la faculté de personnifier les choses. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

Le même poète a dit dans un autre endroit :

Cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les *persécuter.*

Toujours *persécuté d'un souvenir* affreux.

CRÉBILLON.

Un peuple respectable
Persécuté du sort sans en être abattu.

DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Les poètes, dit Féraud, sur ces régimes du verbe *persécuter*, aiment les ablatifs (les compléments amenés par la préposition *de*), parce qu'ils les trouvent commodes.

PERSÉCUTEUR. *n. m.* Celui qui persécute. PERSÉCUTRICE. *n. f.* Celle qui persécute. *Épit.* Injuste, ardent, cruel, obstiné, opiniâtre, infatigable, sombre –, sourd –, lâche –. Racine a su donner une signification toute nouvelle à ce mot qui s'était toujours pris en mauvaise part.

Déja plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche,
Avait de votre bras senti la pesanteur :
Déja de l'insolence heureux *persécuteur*,
Vous aviez des deux mers assuré le rivage.

Phèdre, act. III, sc. 5.

« Nul ne doute que le mot *persécuteur*, pris en bonne part, ne fût très-impropre en prose. Faut-il le permettre en poésie, dans le sens de celui qui poursuit, qui punit ? c'est un mot de plus, un mot sonore, harmonieux. Cependant on peut être choqué que le même mot puisse s'employer dans deux significations diamétralement opposées, et qu'on puisse dire également *persécuteur de la vertu*, *persécuteur du crime.* Racine, pour adoucir cette licence, a ajouté au mot *persécuteur* l'épithète *heureux.* »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

PERSONNAGE. *n. m. Syn.* Personne, homme. — Grand homme, homme remarquable, homme important. « Il ne se dit ordinairement que des hommes illustres. On ne le dit point des femmes. On ne l'emploie qu'en prose, et dans le style relevé. — Cet illustre *personnage*, les grands *personnages* de l'antiquité. Il n'est pas bon en vers en ce sens; on ne l'y emploie que quand il a rapport au théâtre.

D'un nouveau *personnage* inventez-vous l'idée?

BOILEAU.

Hors de là, on ne dit point, en vers, *de grands* personnages. L. Racine. — Quand ce mot est seul, ou avec une épithète peu honorable, il ne se dit que dans le style familier et moqueur ou comique. Avez-vous vu *le personnage* ou *ce personnage?* C'est un sot, un plaisant *personnage.* Le ridicule *personnage !*

Se croire *un personnage* est fort commun en France.

LA FONTAINE. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Lang. franç.*

Entre nos deux marquis le choix est incertain ,
Gens de même acabit, *personnages* frivoles.
LA CHAUSSÉE, *le Préjugé à la mode*, act. IV, sc. 4.

Personnage se dit du rôle que joue un comédien ou une comédienne, et alors il s'applique aux femmes comme aux hommes ; et, par allusion aux acteurs ou actrices, il se dit du rôle que quelqu'un joue dans une affaire, de l'emploie qu'il occupe sur la scène du monde, dans la société. *Syn.* Rôle, représentation, emploi, caractère. *Epit.* Beau -, noble -, honnête, étrange, délicat, sérieux, grave, bizarre, ridicule, épisodique, postiche, travesti, insipide, ennuyeux, maussade.

Eschyle dans le chœur jeta des *personnages* ;
D'un masque plus honnête habilla les visages.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

En parlant de ses fables, La Fontaine a dit :

Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers *personnages*.
Liv. IX, fab. 1.

On vient.... sors, et surtout fais bien ton *personnage*.
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. III, sc. 1.

PERSONNIFIER. *v. tr.* Attribuer à une chose la figure, les sentiments, le langage d'une personne, transformer en personnages des êtres physiques ou moraux qui ne le sont pas. Ce mot est d'un fréquent usage dans la langue des poètes, qui, comme les peintres, aiment à attribuer aux choses les qualités des personnes. Non seulement ils personnifient la Justice, la Prudence, la Vérité, le Sommeil, la Faim, mais encore les éléments, les animaux, etc.; Voltaire a personnifié le bonheur sous le nom de Macare :

Macare, c'est toi qu'on désire :
On t'aime, on te perd, et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi.

Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Le char léger de poids sent qu'il n'a plus son guide.
DESAINTANGE.

PERTE. *n. f. Syn.* Privation, préjudice, tort, dommage, dam, ce dernier est ancien, et n'est plus admis que dans le marotique. — Déchet, diminution, destruction, dépérissement, dégradation, dégât, dilapidation. — Infortune, malheur, revers, renversement, ruine. — Mort. *Epit.* Affreuse, cruelle, déplorable, douloureuse, sensible, légère, certaine, infaillible, inévitable, consommée, irréparable, réparée, notable, considérable, immense.

... Ces vains tributs, ces stériles honneurs,
De sa *perte* cruelle aigrissaient les douleurs.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. I.

Hector des Grecs vaincus consomme-t-il la *perte?*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, ch. X.

Je rends grâces au dieu qui répare nos *pertes*.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VII.

Un excès de valeur fit la *perte* d'Ancée.
Le même, liv. VIII.

Misérable, tu cours à ta *perte* infaillible.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 9.

« *Perte*, suivant M. Férand, se dit pour mort, mais dans un sens actif, de celui qui a perdu, et non pas du mort qu'on a perdu. Je prends beaucoup de part *à la perte que vous avez faite*, ou simplement à votre perte.

Il n'est plus de beaux jours, berger, depuis ta *perte*.
GRESSET.

Je ne sais si cela est bon en vers ; mais, en prose, je crois que cela ne vaut rien, et que l'on ne dit point *votre perte* ou *sa perte*, pour dire votre mort ou sa mort. »

Dict. crit. de la Lang. franç.

PERTUIS. *n. m.* (*per-tui* devant une consonne, *per-tuiz* devant une voyelle). Il est vieux ; mais il peut encore paraître dans le style marotique. *Syn.* Trou, ouverture, passage étroit. — Gorge, défilé. *Epit.* Étroit, large -, profond.

De ce mot nos anciens auteurs ont fait *pertuiser* qui s'est dit pour percer :

Pan, disait-il, c'est celui, mon enfant,
Qui le premier les roseaux *pertuisa*,
Et d'en former des flûtes s'advisa.
MAROT.

Pertuisane semble bien avoir la même origine.

PERVERS, ERSE. *adj.* (*per-ver* même devant une voyelle). *Syn.* Dépravé, déréglé, désordonné, dissolu, corrompu, licencieux, libertin, vicieux, mauvais, méchant, inique, injuste, perfide, scélérat.

Un animal *pervers*,
C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper.
LA FONTAINE.

Telle est du cœur humain la *perverse* nature.
J. B. ROUSSEAU.

Il s'emploie aussi comme nom, mais seulement au masculin.

Alvarez est un dieu qui, parmi ces *pervers*,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. II, sc. 3.

Quand le *pervers* est l'organe des lois,
L'honnête homme périt et le méchant triomphe.
PICARD.

PESER. *v. tr.* Chercher, examiner avec des poids combien une chose est lourde, figurément examiner attentivement une chose pour en connaître le fort et le faible. Au propr. *Périph.* Chercher, considérer, observer le poids d'une chose; déterminer, fixer le poids; mettre dans une balance. Au figuré. *Syn.* Examiner, considérer, balancer, approfondir, sonder. *Périph.* Fixer son attention sur une chose, faire réflexion, étudier à fond.

J. B. Rousseau a dit en parlant des grands et des riches :

Dieux mortels, c'est vous qu'il appèle;
Il tient la balance éternelle
Qui doit *peser* tous les humains.
Ode XI, liv. 1.

Connais tes intérêts, *pèse-les* et choisis.
VOLTAIRE, *Olympie*, act. IV, sc. 2.

Daignez de vos desseins *peser* la violence.
CRÉBILLON, *Xercès*, sc. 1.

Ainsi, *tout bien pesé*, le plus sûr est d'attendre.
GRESSET, *le Méchant*.

On dit *peser ses paroles*, *peser ses discours*, pour dire parler avec réserve, avec circonspection, réfléchir avant de parler sur la valeur, sur les conséquences des paroles qu'on va proférer.

Morbleu! c'est pour m'apprendre à *peser mes paroles*.
PIRON, *la Métromanie*, act. I, sc. 7.

Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne...
MALHERBE.

Il se dit aussi, en mauvaise part, d'un homme qui parle avec lenteur et avec une circonspection affectée.

PESER. *intr.* Signifie, proprement, avoir un certain poids; et figurément, être à charge, incommoder. *Syn.* Charger, fatiguer, accabler de son poids, être lourd, être pesant. — Être à charge, incommoder, oppresser, fatiguer.

Un éternel oubli vient *peser* sur sa tombe.
MILLEVOYE.

Ma funeste amitié *pèse* à tous mes amis.
RACINE, *Mithridate*.

Ces buveurs me déplaisent,
Leur gaîté m'assourdit, leurs vains discours me *pèsent*.
VOLTAIRE, *le Dépositaire*, sc. 1.

Peser signifie encore quelquefois appuyer sur, demeurer long-temps sur, insister.

Il interroge; et sa rare prudence
Pèse à loisir sur chaque circonstance.
VOLTAIRE, *la Guerre civile de Genève*.

PESTE. *n. f.* Maladie épidémique et contagieuse qui cause une grande mortalité. *Syn.* Épidémie, contagion, pestilence, maladie épidémique, maladie contagieuse. *Epit.* Contagieuse, maligne, meurtrière, homicide, funeste, ardente, fatale, violente, terrible, horrible, impitoyable, inexorable, menaçante, calmée, étouffée. *Périph.* Un mal contagieux; un air contagieux, empesté; des vapeurs infectes.

. . . . D'un air empesté les vapeurs meurtrières.
DULARD.

D'un air contagieux la mortelle influence.

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portait l'affreuse mort sur ses rapides ailes.
DURESNEL.

Un air contagieux, exhalant ses poisons,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison.
DELILLE.

Le monstre affreux de la contagion.
MILLEVOYE.

La *peste*, monstre impur dans les marais couché,
Dont l'Afrique embrasa l'haleine meurtrière,
Secoue, en se levant, sa fange nourricière,
Et dans l'air infecté fait respirer la mort.
LA HARPE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La *peste* (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
LA FONTAINE.

Ainsi que les humains l'air a ses maladies :
Que de fois propageant ses vastes incendies,
Des infectes vapeurs dont le charge l'été,
Il fait naître, il nourrit ce monstre détesté,
Des fléaux le plus grand, des maux la plus funeste,
Que La Fontaine enfin tremble à nommer : la *peste* !
. . . .
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. II.

Nous invitons les lecteurs curieux à lire cette description de la peste et de ses ravages, que sa longueur ne nous a pas permis de rapporter ici, et à la comparer avec celle qui va suivre; on sait combien ces rapprochements servent à former le goût.

DESCRIPTION DE LA PESTE D'ÉGINE.

Un mal contagieux d'abord frappe à la fois
La brebis au bercail, et le loup dans les bois.
Le chien meurt près de l'homme, et l'oiseau sous
la nue.
Le triste laboureur, courbé sous la charrue,
Voit le bœuf sans vigueur tomber dans le sillon.
L'agneau bêle, maigrit, sèche, et perd sa toison.
Regrettant les combats, la palme et la carrière,
Le coursier généreux, couché sur la litière,
S'indigne de mourir d'une mort sans honneur.
Le sanglier féroce a perdu sa fureur.
L'ours affreux des troupeaux ne trouble plus l'empire.
Le cerf ne bondit plus : tout languit, tout expire.
. . . .
Le mal dans les hameaux a porté son atteinte,
Et des vastes cités il dépeuple l'enceinte.
Le visage est d'abord rouge de feux ardents,
Symptômes du venin qui s'allume au dedans.
La langue se dessèche, et la bouche avec peine
Aspire en haletant une fiévreuse haleine.
Le lit irrite encor ce feu contagieux.
O que le moindre voile est un poids odieux!
Nu, couché sur la dure, on s'étend sur la terre,
Et, sans se rafraîchir, on échauffe la pierre.
Rien n'arrête le cours de ce fléau fatal :
Le médecin lui-même est victime du mal.
L'ami, pour prix des soins de l'ami qui lui reste,
Lui laisse du tombeau l'héritage funeste.
Plus d'espoir de salut : tous, dans leur dernier sort,
Pour remède à leurs maux, n'attendent que la mort.
Nul ne veut s'abstenir, nul ne veut se contraindre,
Comme ils n'espèrent plus, ils ne peuvent plus
craindre.
Ils vont nus, sans pudeur, près des sources conduits,
Se plonger dans un fleuve, ou sur le bord des puits
Pencher avidement leur tête appesantie.
Là, leur soif à la fin s'éteint avec leur vie;
Et l'onde, où, las de boire, ils tombent expirants,
De flots chargés de morts abreuve des mourants.
Le repos de leur lit est pour eux un supplice;
Comme si de leurs maux leur maison fût complice,
Ils quittent furieux leur couche de douleurs,
Se roulent sur la terre, et vont mourir ailleurs.
Hélas! vous eussiez vu ces spectres frénétiques
Errer à pas tremblants dans les places publiques;
Vous eussiez vu les uns, sans haleine et sans voix,
Rouler des yeux éteints pour la dernière fois;
D'autres lever en vain, vers un ciel implacable,
Leurs bras appesantis, que la langueur accable;
Et tous amoncelés, comme de vils troupeaux,
Attendre que la mort les frappe de sa faux.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VII, ch. 12.

« Les anciens avait fait de la Peste une divinité, fille de la Nuit. Suivant Hésiode, Jupiter l'envoyait souvent, avec la Famine, sur une ville entière, pour punir le crime d'un seul. Raphaël l'a représentée, dans un de ses plus beaux dessins, par une figure qui, en portant du secours aux malades, se bouche le nez. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Nous disons figurément d'un homme dont le commerce est dangereux, dont la fréquentation est pernicieuse, que *c'est une peste.* Il est familier. « J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette *peste* de cour (au courtisan Narcisse). »

RACINE, *Préface de Britanicus.*

Mainte *peste de cour* fit tant par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince.
LA FONTAINE, liv. X, fable 10.

Peste se dit quelquefois par une espèce d'imprécation.

Peste de l'avocat !

PETIT-JEAN.

Ah! *peste de toi-même!*
RACINE, *les Plaideurs*, act. III, sc. 3.

MARINETTE.

Rendons-nous à leurs vœux, trop faibles que nous
sommes;
Foin de notre sottise, et *peste soit des hommes!*
MOLIÈRE, *le Dépit amoureux*, act. II, sc. 4.

Ici, Ververt, en vrai gibier de grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève!*
GRESSET, *Ververt*, ch. IV.

On s'en sert encore, dans le style familier, comme d'une espèce d'exclamation qui marque l'admiration, la surprise.

Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?
MOLIÈRE, *Amphitryon*, sc. 1.

PÉTASE. *n. m.* Bonnet de Mercure, qui est orné de deux ailerons ou petites ailes.

PÉTILLER. *v. intr.* (les *l* sont mouillés). *Syn.* Craquer, craqueter, péter, éclater avec bruit et à plusieurs reprises en sautillant, scintiller, étinceler, briller, faire de petits éclairs.

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui *pétille* en sortant.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. III.

Vulcain d'un feu plus doux *pétillait* à nos yeux.
LEBRUN.

D'autres sur le trépied placent l'airain bouillant
Que la flamme rapide embrase en *pétillant.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. I.

Vois-tu de main en main passer rapidement
La fougère où *pétille* un breuvage écumant?
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. IX.

On dit au figuré *pétiller d'esprit*, *pétiller d'ardeur*, *pétiller de désir*, *d'impatience*, etc.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes *fourmillent*

Des traits d'esprit semés de temps en temps *pétillent.*
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Fait *pétiller* l'ardeur dans les yeux du désir.
LEMIÈRE, *poème de la Peinture.*

On dit que le sang *pétille* dans les veines, pour dire que quelqu'un a le sang vif; et que les yeux *pétillent*, sont *pétillants*, pour exprimer qu'ils sont vifs, animés, brillants; on dit encore, dans le même sens, que *le feu pétille dans les yeux.*

PETIT, ITE. *adj. Syn.* Exigu, modique, peu étendu, bas, court, étroit, mince, médiocre, léger, peu considérable.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, *petite* table;
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un *petit* endroit:
Les délicats font grande chère,
Quand on leur sert dans un repas
De grands vins dans un *petit* verre,
De grands mets dans de *petits* plats.

Hélas! *petits* moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes.
Mad. DESHOULIÈRES, *Idylle aux Moutons.*

Petits n'est pas ici, comme l'a remarqué Dumarsais, un adjectif qui marque la petitesse des moutons, c'est plutôt un terme d'affection et de tendresse; c'est ainsi qu'on dit familièrement *mon petit papa*, *mon petit homme*, *mon cher petit.*

Petit n'est quelquefois qu'un terme de mépris, de dénigrement. C'est ainsi que Voltaire a dit: « Je suis bien aise que le ton magistral de ce *petit* Clément, sa malignité et ses bévues vous aient révolté comme moi. »

Mais, *mon petit monsieur*, prenez-le un peu moins haut.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, sc. I.

C'est un *petit monsieur* rempli de suffisance.
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. III, sc. 9.

Un petit s'est dit autrefois pour un peu.

A la fin s'elevant
Un petit hors de l'eau tend ses bras en avant.
RONSARD, IIe *Livre des poèmes.*

Je ne le (le poème) dirai pas tout soudain imparfait
Pour *un petit d'erreur* passé par nonchalance,
Ou que n'a pu prévoir l'humaine prevoyance.
LAFRESNAIE VAUQUELIN, *Art poétique*, liv. III.

Cette expression surannée, dont il nous reste *petit-à-petit*, façon de parler adverbiale, pour dire peu à peu, se trouve encore dans Molière:

Je commence à mon tour à le croire *un petit.*
Amphitryon, act. I, sc. 2.

Qu'avez-vous? vous grondez, ce me semble, *un petit.*
L'École des Femmes, act. II, sc. 2.

Berquin a cru pouvoir l'employer dans une idylle en style marotique:

L'air d'abord *un petit* sommeille en paix profonde,
Si que ne tremblottait feuille d'aucuns roseaux....
L'Orage, idylle.

PETIT-FILS, PETITE-FILLE. Termes relatifs. Le fils ou la fille du fils ou de la fille par rapport à l'aïeul ou à l'aïeule. On dit dans le même sens, mais collectivement et seulement au pluriel: Ses *petits-enfants* pour les enfants de ses enfants, par rapport au grand-père, à la grand'mère.

Un jour il conterait à ses *petits enfants*
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants.
LA FONTAINE, liv. IV, fable 11.

Ces expressions, comme la plupart de celles qui expriment les degrés de parenté, ne s'élèvent pas au-dessus du style familier, aussi les poètes et les orateurs, dans le discours élevé, ont-ils recours à une périphrase pour rendre l'idée qu'elles présentent.

Là régneront Énée et ses derniers neveux,
Et *les fils de ses fils*, et ceux qui naîtront d'eux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

PÉTRIFIER. *v. tr.* (*pé-tri-fi-é* devant une consonne). Changer en pierre, durcir en pierre, faire devenir pierre.

Sa barbe et ses cheveux se changent en forêts;
Ses épaules, ses flancs en coteaux, en sommets,
Ses vastes ossements *se durcissent en pierre.*
DESAINTANGE.

Suivant la fable, la tête de Méduse avait la vertu de pétrifier ceux qui la regardaient.

Corneille s'est plu à orner des charmes de la poésie la description des effets terribles que produisait la tête de cette gorgone sur ceux qui avaient le malheur d'y porter la vue. Dans cet endroit imité d'Ovide:

Immotusque silex armataque mansit imago.

Il peint Phynée et ses compagnons à l'instant où ils furent pétrifiés par Persée:

Il découvre à ces mots la tête de Méduse:
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver,
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phynée enfin qui lui demande grâce.
Perfide, il n'est plus temps, lui dit Persée. Il fuit,
J'entends, comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,

Je vois tous ces méchants *en pierre transformés ;*
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte ;
Et tel voulait frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendue.
Andromède, act. V, sc. 5.

Il se dit au figuré, pour dire rendre immobile d'étonnement. *Syn.* Stupéfier, étourdir, étonner, surprendre. *Périph.* Rendre immobile, frapper d'étonnement, causer une grande surprise.

PASQUIN (voyant la comte interdit et stupéfait lorsque son père paraît).

Comment donc ! le voilà comme *pétrifié.*
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. IV, sc. 5.

PEUPLADE. *n. f.* Multitude d'habitants qui passent d'un pays dans un autre pour le peupler. *Syn.* Colonie, peuple nouveau. *Epit.* Nombreuse, nouvelle, active, industrieuse, féconde, naissante.

Tant qu'un peuple sauvage, à Cérès étranger,
Ne forme avec le sol qu'un lien passager,
Il ne présente encor qu'une informe *peuplade*,
Pareille au scythe errant, ou pareille au nomade :
Peuple à peine ébauché, qui, sans lois, sans secours,
Sans féconder le sol, le dépouille toujours,
Et ne sait point encor serrer avec Cybèle
Les nœuds saints et féconds d'une union fidèle.
CHÊNEDOLLÉ.

Peuplade se dit bien au figuré, surtout en vers, en parlant de certains animaux qui se réunissent, qui vivent en société, par exemple, des abeilles, des fourmis, de certains oiseaux de passage ; il se dirait même d'un certain nombre d'arbres ou d'autres végétaux transplantés sur un sol étranger.

Tels ces nombreux essaims d'abeilles bourdonnantes
En grappes font sortir leurs *peuplades* volantes.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

PEUPLE. *n. m.* Multitude d'hommes qui vivent dans le même pays et sous les mêmes lois. *Syn.* Nation, gent (*V.* ce mot). — Bourgeoisie, vulgaire, populace. *Epit.* Vertueux, laborieux, actif, sobre, industrieux, infatigable, hospitalier, poli, civilisé, florissant, nombreux, immense, agricole, cultivateur, pasteur, guerrier, épars, dispersé, réuni, libre, indépendant, esclave, serf, soumis, subjugué, gémissant, opprimé, tributaire, foulé, vainqueur, triomphant, altier, impatient, effréné, impétueux, turbulent, agité, soulevé, remuant, insolent, mutin, indomptable, rebelle, parjure, furieux, volage, capricieux, inégal, frivole, inconstant, léger, inquiet, soupçonneux, misérable, crédule, stupide, abusé, fameux.

Je sais quel est le *peuple*, on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine ou son amour.
VOLTAIRE.

La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les *peuples* égarés.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, ch. II.

Tels, d'un vaste palais, qu'inonde leur présence,
S'écoulent par torrent les flots d'un *peuple* immense.
MOLLEVAUT.

Peuple se dit quelquefois au figuré pour multitude, grand nombre. *Syn.* Multitude, foule, amas, tourbe, monde, gens.

Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais.
RACINE, *Bajazet*, act. II, sc. 1.

En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
BOILEAU, *Satire VI.*

Que sont-ils devenus *ces peuples de coupables*
Dont Sion vit ses champs couverts ?
GILBERT, *Ode sur le Jugement dernier.*

D'un peuple de valets je marchais entouré.
LÉGER, *Epître d'un Malheureux à son Chien.*

Le peuple des tombeaux, le vain peuple des ombres, périphrases poétiques, pour les morts, les ombres.

Ainsi Rhadamanthe aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur *le peuple muet des ombres*
Prononçait les arrêts du sort.
GRESSET, *les Ombres.*

Il (Orphée) chantait : attiré de leurs retraites sombres,
Autour de lui volait *le vain peuple des ombres.*
LA HARPE.

Delille a dit *le peuple des hameaux*, pour les habitants des hameaux, les villageois, les paysans.

L'épouvante a saisi *le peuple des hameaux ;*
Il emmène en tremblant ses brebis, ses taureaux.
Les trois Règnes de la Nature, ch. III.

Dans la langue poétique l'usage du mot peuple n'est pas borné à l'espèce humaine, il s'étend figurément non-seulement aux animaux, mais même aux végétaux et aux choses inanimées; les poètes disent *le peuple bêlant, le peuple des bergeries*, pour les moutons ; *le peuple des oiseaux, le peuple ailé des airs, des bois*, pour les oiseaux ; *le peuple des abeilles, des frelons*, pour les abeilles, les frelons; *le peuple écaillé, le peuple muet des mers*, pour les poissons ; *le peuple coassant*, pour les grenouilles. La Fontaine a dit *le*

peuple souriquois, pour les souris; *le peuple des fleurs*, pour les fleurs, etc. M. Castel a dit *un peuple d'arbres verts.*

Le peuple singe un jour voulait élire un roi.
LAMOTTE, *les Singes*, fable.

Ce fut grande détresse en toute la nature,
Hors chez le *peuple chat-huant.*
MANCINI-NIVERNAIS, *le Soleil et les Oiseaux de nuit*, fable.

D'un peuple entier d'oiseaux les sons voluptueux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XV.

Ce peuple aérien (les oiseaux) dont la vive allégresse
Chante la liberté, la joie et la tendresse.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. VI.

Muscau, roi *d'un peuple d'abeilles.*
LAMOTTE, *les Abeilles*, fable.

Malheur, en ce moment, au voyageur tranquille
Dont l'innocente approche a troublé leur asile :
Sur lui de tous côtés dardant leurs aiguillons,
Ils (les frelons) brunissent les airs de bruyants bataillons;
Un *peuple* entier défend ses foyers et sa race.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVI.

En parlant des fourmis L. Racine a dit :

Dans un champ de blés mûrs tout un *peuple* prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Poëme de *la Religion*, ch. I.

Et les humbles tribus, *le peuple immense d'herbes*
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Hôte aimable des champs (les fleurs) ce *peuple* quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits,
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre.
Le même, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VI.

Un peuple de fraisiers prospérait sous l'ombrage
D'un vieux chêne dont le feuillage
Opposait un rempart aux fougueux aquilons.
VITALLIS, *le Chêne et les Fraisiers*, fable.

Des poëtes ont dit *le peuple brillant des étoiles*, par périphrase, pour les étoiles.

La courrière des nuits, perçant de sombres voiles,
Traîne à pas inégaux son cours silencieux;
Tu lui marques sa route, et d'*un peuple d'étoiles*
Tu sèmes la plaine des cieux.
CHÉNIER, *Hymne à l'Être-Suprême*.

Thomas a dit avec une heureuse hardiesse, en parlant de mécaniques :

Au sein d'un vaste enclos
Apparut tout-à-coup aux regards du héros,
Sous cent aspects divers, at cent formes savantes,
Un peuple ingénieux de machines mouvantes.
La Pétréide, ch. III.

PEUPLER. *v. tr.* Remplir un lieu d'habitants, soit par les transmigrations, soit par la voie de la génération, rendre le peuple plus nombreux. Il est aussi intransitif, et alors il a pour synonyme multiplier, croître, provigner, pulluler, pousser des rejetons.

Pour *peupler les états*
Les pauvres gens valent mieux que les princes.
VOLTAIRE.

Afin d'édifier mon dévot auditoire,
J'ai brodé sur la bible un petit trait d'histoire :
La bible est un bon livre, et j'en suis fort content,
On y tua un peu trop, mais on y *peuple* tant!
ANDRIEUX, *l'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson*, fable.

Peupler se dit au figuré en parlant des animaux et même des végétaux. *Syn.* Remplir, garnir abondamment.

Peuple l'air et les eaux, fais sur les marécages
De moucherons légers voler mille nuages.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Tu dis; et dans l'instant des milliers d'animaux
Reçurent l'existence et *peuplèrent* les eaux.
DULARD.

Nombre égal d'animaux *a peuplé* leur étable.
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, ch. I.

Venez, secourez-nous, sortes de vos roseaux,
O nymphes dont la Fable *a peuplé* nos ruisseaux!
DEFONTANES, *le Verger.*

Il peut, dans son jardin tout *peuplé d'arbres verts*,
Receler le printemps au milieu des hivers.
BOILEAU, *Satire VI.*

Là, tous les champs voisins *peuplés de myrtes verts*
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
VOLTAIRE.

PEUPLIER. *n. m.* (*peu-pli-é* devant une consonne). Arbre fort haut qui croît dans les endroits humides et marécageux. « Arbre consacré à Hercule. Lorsque ce héros descendit aux enfers, il se fit une couronne de peuplier. Le côté de la feuille qui toucha la tête conserva la couleur blanche, pendant que la partie de la feuille, qui était en dehors fut noircie par la fumée de ce triste séjour. De là vient, dit-on, que le peuplier, qui avait autrefois ses feuilles blanches des deux côtés, les a maintenant noires au dehors. On croit que ce fut Hercule qui trouva cet arbre dans ses voyages, et qui le porta dans la Grèce. C'est pour cette raison qu'il lui fut consacré. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Épit. Haut -, long -, pâle, blanc, à la feuille argentée, mobile, mouvant, touffu, frémissant, tremblant, azuré. *Périph.* L'ar-

bre d'Alcide, d'Hercule, l'arbre du fils d'Alcmène. A cause de la différente couleur de sa feuille, selon qu'on la regarde par dessus ou par dessous, Delille a dit :

... Du *peuplier* la douteuse verdure
De sa double couleur orne sa chevelure.

Le pâle *peuplier* si cher au fils d'Alcmène.
BAOUR-LORMIAN.

Et ce pâle rideau de *peupliers* mouvants.
LA HARPE.

Je me plais au doux bruit d'un *peuplier* mouvant
Qui sur le bord des eaux frémit au gré du vent.
FIRMIN-DIDOT.

L'aune et le *peuplier* amoureux des rivages
Couronnent les ruisseaux de leurs pâles feuillages,
Et leur corps amphibie, élevant ses rameaux,
A son tronc sur la terre et ses pieds sous les eaux.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. III.

Suivant la Fable, les Héliades (*V.* ce mot) pleurèrent si amèrement la mort de Phaéton, leur frère, que les dieux, sensibles à leur douleur, les changèrent en peupliers et leurs larmes en grains d'ambre.

LES SOEURS DE PHAÉTON CHANGÉES EN PEUPLIERS.

Pour embrasser le marbre (le tombeau de Phaéton) inondé de ses pleurs,
Phaétuse se penche, et se plaint à ses sœurs,
Qu'immobiles, glacés, ses membres se roidissent.
Phœbé veut accourir, et ses pieds s'engourdissent.
L'une voit ses genoux en tronc d'arbre changés :
L'autre voit en rameaux ses deux bras alongés.
Ta main veut arracher ta blonde chevelure,
Lampétie! et ta main se remplit de verdure,
Tandis que, s'élevant malgré leurs vains efforts,
L'écorce par degrés emprisonne leurs corps,
Leur bouche à leur secours appèle encor leur mère.
Mais que peut-elle, hélas! que pleurer leur misère,
Courir, et tour-à-tour vingt fois les embrasser.
Elle fait plus : sa main, pour les débarrasser,
S'attache aux troncs jaloux, les déchire avec force ;
Mais des gouttes de sang jaillissent de l'écorce.
Elles poussent des cris : ah! ma mère, cessez ;
En blessant les rameaux, c'est nous que vous blessez :
Vous nous perdez ; adieu. L'écorce qui s'élève
Presse leurs derniers mots qu'un long soupir achève.
Sous leur forme nouvelle elles pleurent encor :
L'ambre de leurs rameaux distille en larmes d'or.
Au feu de ses rayons le soleil les épure,
Et la jeune Romaine en forme sa parure.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. II, chap. 9.

PEUR. *n. f. Syn.* Crainte, frayeur, terreur, effroi, épouvante, alarme, saisissement, appréhension, lâcheté, poltronnerie, ce dernier n'est que familier. La longueur du mot *pusillanimité* semble l'exclure de la langue poétique. *Epit.* Horrible, affreuse, incurable, effroyable. Les anciens en avaient fait une divinité. Hésiode la suppose fille de Mars et de Vénus. Quand elle est personnifiée, ses épithètes sont : Pâle, tremblante, étonnée, évanouie, timide.

Il insulte à la *peur*, il brave le danger.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. V.

Si j'ai besoin de vous *de peur qu'on me contraigne*,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même me craigne.
CORNEILLE, *Nicomède*, sc. 1.

« Il faudrait, pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, *qu'on ne me contraigne*... La suppression du *ne*, dans le cas où il est d'usage, est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner. »

VOLTAIRE, *sur Corneille, au lieu cité.*

« Les médailles anciennes représentent la Peur avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte, et un regard qui marque l'épouvante, effet d'un péril imprévu. » *Mémoire de l'Acad. des Inscrip.*, tom. IX.

PEUT-ÊTRE. Expression adverbiale. *Peut-être viendra-t-il, peut-être qu'il viendra.*

Mais *peut-être* j'invente une fable frivole.
BOILEAU, *Satire X.*

Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 2.

Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent.
Le même, *Épître à Uranie.*

Alors jusques à vous je descendrai *peut-être*.
Le même, *Mérope.*

Le verbe *pouvoir*, comme l'ont remarqué MM. Féraud, Chapsal, Laveaux, ne saurait être modifié par *peut-être*; aussi ces vers de M. La Harpe, dans *Coriolan*, ont-ils été justement critiqués :

Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir.

Il suffisait de dire : le peuple *peut* se laisser émouvoir, ou se laissera *peut-être* émouvoir.

Peut-être se prend quelquefois comme nom, dans le style familier : *c'est un peut-être*, c'est-à-dire, une chose incertaine, un hasard :

Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'*un peut-être*.
QUINAULT, *la Mère Coquette*, act. III, sc. 3.

Peut-être, leur dirai-je, avez-vous vu jadis
Les tributs qu'en ces lieux apportait l'hyménée?
Vos racines peut-être embrassent les debris
De l'autel où le soir Andromaque amenée
Peut-être regretta la perte d'un tiéser,
Que peut-être elle avait conservé pour Hector!
Ainsi chaque rocher, chaque arbre ferait naître,
De vertu, d'innocence un tendre souvenir;
Chaque souvenir un soupir,
Et chaque soupir *un peut-être*.
DEMOUSTIER, *lettre LXXIVe, sur la Mythologie*.

Comme *peut-être* présente une autre idée que le simple verbe *être*, et répond au *fortasse* des Latins, il rime sans difficulté avec ce verbe:

Je dirai; je fus comme vous,
C'est beaucoup me vanter *peut-être*;
Mais je ne serai point jaloux,
Le plaisir permet-il de l'être?
VOLTAIRE, *Épître à M. Desmahis*.

PH. La réunion de ces deux lettres, que nous employons dans les mots venus du grec, présente le même son que la lettre *f*, d'où il résulte que les mots qui ont pour lettre d'appui l'un de ces caractères, s'unissent sans difficulté avec ceux dans la finale desquels l'autre caractère doit s'écrire.

La tremblante perdrix fuit avec ses en*fants*;
Et du chien tant de fois les lièvres triom*phants*,
Surpris dans le sillon que leur nombre ravage,
Reçoivent de nos mains la mort ou l'esclavage.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VI.

La Pénée au loin fume; et l'amoureux Al*phée*
Par d'autres feux alors sent son onde échau*ffée*.
DESAINTANGE.

D'adorer ses tyrans ce globe s'est lassé:
Ce globe entre l'erreur et le crime pressé,
Affaibli par ses maux, déjà se forti*fie*
Des rayons créateurs de la philoso*phie*.
DOIGNI, la Servitude abolie, etc., *Almanach des Muses* (1785).

PHAÉTON. *n. pr. m.* (*fa-é-ton*). Fils du Soleil et de Clymène. Ce jeune homme, ayant eu un différent avec Épaphus qui lui contesta sa naissance, alla s'en plaindre à sa mère qui le confirma dans le projet audacieux qu'il avait formé, quoique, d'après la prédiction de Protée, elle eût dû en prévoir les funestes suites:

Le sort de Phaéton se découvre à mes yeux.
Ciel! je frémis! que vois-je? ô dieux!
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère!
Où vas-tu, jeune téméraire?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cours.
En vain le dieu qui nous éclaire,
En pâlissant pour toi, se déclare ton père,
Il doit servir à terminer tes jours.
QUINAULT.

« Phaéton se rendit donc au palais du Soleil, lui expliqua le sujet de sa venue, et le conjura de lui accorder une grâce, sans la spécifier. Le Soleil, cédant aux mouvements de l'amour paternel, jura par le Styx de ne lui rien refuser. Alors le jeune téméraire lui demanda la permission d'éclairer le monde pendant un jour seulement, en conduisant son char. Le Soleil, engagé par un serment irrévocable, fit tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile, mais inutilement.

Mon dessein sera beau (disait ce téméraire), dussé-je y succomber;
Quelle gloire, si je l'achève!
Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève,
Il est beau même d'en tomber.
QUINAULT.

Phaéton, qui ne connaît point de danger, persiste dans sa demande, et monte sur le char. Les chevaux du Soleil s'apperçoivent bientôt du changement de conducteur. Ne connaissant plus la main de leur maître, ils se détournent de la route ordinaire; et tantôt montant trop haut, ils menacent le ciel d'un embrasement inévitable; tantôt descendant trop bas, ils tarissent les rivières, et brûlent les montagnes. La terre, desséchée jusqu'aux entrailles, porte ses plaintes à Jupiter, qui, pour prévenir le bouleversement de l'univers, et apporter un prompt remède à ce désordre, renverse d'un coup de foudre le fils du Soleil, et le précipite dans l'Éridan. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Phaéton sur le char s'élance plein de joie,
Saisit avidement les rênes qu'il déploie,
Et rend grâce à Phébus qui tremble pour son fils.
Cependant les coursiers Éthon et Pyroïs,
Eoüs et Phlégon impatients hennissent,
Ils soufflent feux sur feux dans les airs qui blanchissent.
Du fils de sa Clymène ignorant le destin,
Aussitôt que Thétis, aux portes du matin,
Du monde sous leurs pas eut ouvert la carrière,
Ils partent; et loin d'eux repoussant la barrière,
Ils fendent dans les airs les nuages mouvants,
Et de leurs pieds ailés ils devancent les vents.
Le char léger de poids sent qu'il n'a plus son guide;
Et telle qu'au hasard flotte une barque vide,
Jouet mobile et vain du caprice des mers;
Le char roule par bonds et saute dans les airs.
Les coursiers ont frémi: leur fougue mutinée
Déjà s'emporte loin de la route ordonnée.
Phaéton tremble, hésite, ignore son chemin,
Et n'a plus le pouvoir de commander au frein.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, ch. II.

Despréaux, dans le traité du sublime de Longin, a traduit un fragment du Phaéton d'*Euripide*, qui a beaucoup de rapport à cet endroit d'Ovide:

Phaéton, à ces mots, prend les rênes en mains ;
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles.
Ils partent : le char vole, et, plus prompt que l'éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le père, cependant, plein d'un trouble funeste
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste,
Lui montre encore sa route, et du plus haut des cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix et des yeux.
Va par là, lui dit-il, reviens, détourne, arrête.

« Ne diriez-vous pas, observe Longin, que l'imagination du poëte monte sur le char de Phaéton, qu'elle partage tous ses périls, et qu'elle vole dans l'air avec les chevaux? »

DESAINTANGE, *Remarques sur le* liv. II, de sa trad. des *Métamorphoses*.

Epit. Hardi, audacieux, présomptueux, téméraire, tremblant, troublé, foudroyé, puni, indiscret. *Périph.* Le fils du Soleil, l'imprudent fils de Clymène.

* PHALANGE. *n. f.* Nom que les Grecs donnaient à leur infanterie. Mais ensuite on nomma plus particulièrement *phalange* un bataillon d'hommes armés de piques et de boucliers, qui se serraient tellement dans les combats, qu'il était impossible de les rompre. En prose, on ne se sert de ce mot qu'en parlant des phalanges des anciens; mais en vers on l'emploie pour signifier des corps de troupes d'infanterie, des corps d'armée. *Syn.* Bataillon, cohorte, bande, troupe. *Epit.* Guerrière, fière –, nombreuse, redoutable, épaisse, pressée, serrée, profonde, aguerrie, invincible, inexpugnable, intrépide, formidable, victorieuse, triomphante, déployée, renversée, rompue, entamée, ouverte, enfoncée.

Des *phalanges* au loin sur deux lignes rangées
Déja se déployaient les ailes prolongées.

GASTON.

Et ceux qui de Capène habitent les forêts,
D'un monarque invincible innombrables sujets,
Dans un ordre guerrier alignant leurs *phalanges*,
Marchaient, suivant ses pas et chantant ses louanges.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Il choisit dans les rangs des célestes *phalanges*
Gabriel, en pouvoir le second des archanges.

BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. I.

PHARE. *n. m.* Espèce de grand fanal qui se met ordinairement sur de hautes tours, pour éclairer les vaisseaux qui sont en mer. *Syn.* Fanal, flambeau. *Epit.* Brillant, éclatant, lumineux, élevé, lointain, éloigné, favorable, propice, isolé, solitaire.

Ou tel, du haut d'un mont, apparaît sur les flots
Le *phare* solitaire, espoir des matelots.

AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XIX.

PHASE. *n. f.* (*fâ-ze*). Diverses apparences de quelques planètes. *Syn.* Aspect, nouveau regard. *Epit.* Certaine, régulière, réglée, périodique.

Des astres de la nuit les *phases* régulières.

DEFONTANES.

PHÉBÉ. *n. pr. f.* La même que la lune, Diane, ou Hécate. *V.* ces mots. *Epit.* Brillante, resplendissante, éclatante, inégale –, au front d'argent, pâle –, jeune –. *Périph.* De Phébé le pâle flambeau, de Phébé la douce lumière, de Phébé le disque décroissant, de Phébé la pâle clarté; la sœur du Soleil, l'épouse d'Endymion.

La nuit couvrait au loin les flots tumultueux,
Du croissant de *Phébé* les reflets lumineux
En mobiles rayons glissaient sur l'onde amère.

ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

O *Phébé*. . . . .
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit.

CHÊNEDOLLÉ.

Et la nuit qui s'approche, en déployant ses voiles,
Sème autour de son char l'or mouvant des étoiles.
La tranquille *Phébé* se lève avec splendeur,
Et parcourt de l'éther la vaste profondeur.

DORAT.

PHÉBUS. *n. pr. m.* (*fé-bus*, le *s* toujours sonore). Nom poétique pour exprimer le soleil et Apollon, il signifie donc tantôt le dieu du jour, tantôt le dieu des vers. *Syn.* Le soleil, Apollon. *V.* ces mots. *Epit.* Le blond –, brillant, éclatant, étincelant, rayonnant –, docte –, savant, puissant. *Périph.* Le dieu du jour, le dieu de la lumière, le dieu qui verse la lumière, le dieu des vers, le dieu de Délos, le fils de Latone, le frère de Diane.

Sur son char de rubis mêlés d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière.

VOLTAIRE, *les Filles de Minée*, conte.

Toute la nature en silence
Attend que *le dieu de Délos*
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.

DE BERNIS.

Tous deux auraient tenté le destin des batailles,
Si *Phébus*, déposant ses rayons amortis,
N'avait plongé son char dans les flots de Thétis.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Dans ses douze palais d'immortelle structure,
Que de sa main puissante a formés la nature,
Le roi de l'univers variant son séjour,
Un mois en chacun d'eux habite tour-à-tour.
Trente portes d'azur, de leurs voûtes brillantes
Soutiennent les contours. Les heures diligentes

Les ouvrent au matin, et chassant le sommeil,
Vont donner aux mortels le signal du réveil.
C'est de là que *Phébus*, tout brillant de lumière,
Chaque jour recommence et finit sa carrière;
Et chaque jour encor partant d'un point nouveau,
Dans un point opposé nous cache son flambeau.
Sans jamais s'écarter de la ligne écliptique,
Cet astre constamment poursuit sa marche oblique;
Il lance dans les airs ses rapides rayons,
Et laisse de son char descendre les saisons.
RICARD, *la Sphère*, poème, ch. VIII.

Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui *Phébus* est sourd, et Pégase est rétif.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Dieu des vers et du jour, *Phébus*, inspire-moi.
LA FONTAINE.

En littérature on entend par *Phébus* une pensée triviale revêtue d'une image pompeuse ou brillante. *Donner dans le Phébus, son style n'est que du Phébus.* Acad.

PHÉNIX. *n. m.* (*fé-niks*). Oiseau fabuleux, que quelques anciens ont cru être unique en son espèce, et renaître de sa cendre. « Les Egyptiens en avaient fait une divinité. Ils le peignaient de la grandeur d'un aigle, avec une belle huppe sur la tête, les plumes du cou dorées, les autres pourprées, la queue blanche mêlée de plumes incarnates, et des yeux étincelants comme des étoiles.

Dans les climats de l'Arabie heureuse,
Où croît l'encens qui fume pour les dieux,
Est un oiseau de beauté merveilleuse.
Il n'en est point de pareils sous les cieux.
Aigrette blanche, au rapport d'Hérodote,
S'élève en pointe et sur sa tête flotte.
Un bec noirâtre, en arcade ceintré,
Gît au milieu de deux fières prunelles,
Qui brillent plus qu'ardentes étincelles.
D'or et d'azur tout son corps chamarré
Retrace aux yeux ces nuances si belles,
Que dans la nue, en un temps pluvieux,
Phébus produit par ses obliques feux.
De mainte étoile et verte, et rouge, et bleue
Sont mouchetés son plumage et sa queue.
DULARD, *l'Origine du Phénix.*

Lorsqu'il voit sa fin approcher, il se forme un nid de bois et de gommes aromatiques, qu'il expose aux rayons du soleil, et sur lequel il se consume. De la moelle de ses os naît un ver d'où se forme un autre phénix. Le premier soin du fils est de rendre à son père les honneurs de la sépulture. Pour y parvenir, il forme avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, essaie d'abord de la soulever, puis la creuse, y dépose le corps qu'il a enduit de myrrhe; et, quand elle lui paraît de même poids, il porte ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du Soleil. C'est dans les déserts de l'Arabie qu'on le fait naître, et on prolonge sa vie jusqu'à cinq ou six cents ans. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

C'est là (dans l'Arabie heureuse), sur un bûcher de myrrhe et de cinname,
Que le divin phénix se couche, meurt, s'enflamme,
Renaît, et vers les cieux prend un nouvel essor.
Dans sa serre argentée enlevant l'urne d'or
Qui voile sa dépouille éternelle et féconde;
Vers Héliopolis, où de l'astre du monde
S'élève avec orgueil le temple renommé,
Il vole, et, sur l'autel de roses parfumé,
Sous les yeux du pontife, il dépose la cendre
Qu'à son nouveau trépas lui-même ira reprendre.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVII.

Epit. Divin, merveilleux, fabuleux, qui renaît de sa cendre, immortel. *Périph.* L'oiseau de Phénicie.

PHILÉMON. *n. pr. m.* *V.* BAUCIS.

PHILOMÈLE. *n. pr. f.* Fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Progné; après avoir été violée par Térée, le mari de sa sœur, elle vit ce prince cruel lui arracher la langue pour éviter les reproches sanglants qu'elle ne cessait de lui adresser. Etant parvenue à instruire Progné, qui la croyait morte, de l'attentat que Térée avait commis sur sa personne, elle seconda sa sœur dans la vengeance qu'elle tira de son époux, et fut ensuite changée en rossignol, tandis que sa sœur fut métamorphosée en hirondelle. *V.* PROGNÉ.

Epit. Innocente, douce-, éplorée, tendre-, plaintive, triste, gémissante, inconsolable. *Périph.* La fille de Pandion, la sœur de Progné, la sœur de Térée. Philomèle se prend en poésie comme synonyme de rossignol.

Cette *Philomèle* vantée,
Si docte en bécarre, en bémol,
Dont votre oreille est enchantée,
Ne fut jamais qu'un rossignol.
LEBRUN.

C'est *Philomèle* au loin lamentant ses regrets.
LEGOUVÉ, *la Mélancolie.*

Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante:
C'est *la fille de Pandion*,
C'est Philomèle gémissante.
VOLTAIRE.

V. ROSSIGNOL.

PHILTRE. *n. m.* (*fil-tre*). Breuvage ou autre drogue qu'on suppose propre à donner de l'amour, ou en général à provoquer quelque passion. *Syn.* Breuvage, boisson, liqueur, charme. *Epit.* Puissant, vainqueur, enchanteur, amoureux, trompeur, mortel, infernal, funeste, irrésistible, odieux. *Pé-*

riph. Le pouvoir, la puissance, la vertu d'un philtre, le charme d'un philtre, un breuvage enchanté.

Ce *philtre* dont l'amour enivre la raison.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Des philtres décevants de l'aimable poison
Il laisse doucement s'enivrer sa raison.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. III.

On a long-temps cherché dans les bois et les plaines
Un remède infaillible aux amoureuses peines :
On croyait que le jus de quelques végétaux
Dans les cœurs agités ramenait le repos,
Fléchissait un objet orgueilleux et sauvage,
Et pouvait à ses fers rendre un amant volage.
Antique illusion ! frivole et vain espoir !
La fille du Soleil, dont le fatal pouvoir,
Renversant à son gré les lois de la nature,
Aux humains étonnés dérobait leur figure,
Et celle qui Jason a vue en sa faveur
Du dragon de Colchos endormir la fureur,
Malgré tous les efforts de leur magique adresse,
N'ont su fixer d'un cœur l'inconstante tendresse.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Elle avait apporté, des bords du Phlégéton,
Ce qu'ont de plus mortel l'écume de Cerbère,
Et le poison de l'hydre, et le fiel de vipère,
Le vertige et l'effroi, la rage et ses fureurs,
Et du suc de ciguë, et du sang et des pleurs ;
Et trois fois aux enfers l'exécrable Euménide
Fit bouillir dans l'airain ce mélange homicide.
Elle souffle sur eux, et le philtre infernal
Jusqu'au fond de leurs cœurs porte un trouble fatal.
DESAINTANGE.

« Les anciens, qui connaissaient l'usage des philtres, invoquaient dans leur confection les divinités infernales. Il y entrait différentes herbes ou matières, telles que le poisson appelé *rémore*, certains os de grenouilles, la pierre astroïte, et surtout l'hippomane. *Delrio*, qui met les philtres au rang des maléfices, ajoute qu'on s'y est aussi servi de sperme humain, de sang menstruel, de rognures d'ongles, de métaux, de reptiles, d'intestins de poissons et d'oiseaux, et qu'on y mêle quelquefois de l'eau bénite, du crême, des reliques, des fragments d'ornements d'église, etc. Les preuves qu'apportent différents auteurs de la réalité des effets produits par les philtres, paraissent en général ne devoir s'attribuer qu'à une grande crédulité, et à la force de l'imagination. »

NOEL, *Dict. de la Fable*.

PHLÉGÉTON. *n. pr. m.* (*flé-jé-ton*). « Fleuve d'enfer, qui roulait des torrents de flamme, et environnait de toutes parts la prison des méchants. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Ce fut avec l'eau de ce fleuve que Cérès métamorphosa l'indiscret Ascalaphe. Ce fleuve ne voyait croître aucun arbre, aucune plante sur ses bords ; et après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, il se jetait, comme lui, dans l'Achéron. »

NOEL, *Dict. de la Fable*.

Épit. Ardent, brûlant, flamboyant, embrasé, noir -, rapide.

Le *Phlégéton*, roulant des roches tournoyantes,
Bat de ses flots de feu ces voûtes flamboyantes.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

Le *Phlégéton* rapide, aux ondes tournoyantes,
Roule en vagues de feu sur des roches bruyantes.
FAYOLE.

Franchir du *Phlégéton* les rivages brûlants.
DE VALORI.

PHLÉGON. *n. pr. m.* L'un des quatre chevaux du soleil. *V.* au mot CHEVAL, chevaux du soleil.

PHOEBÉ. *V.* PHÉBÉ.

PHOEBUS. *V.* PHÉBUS.

PHOSPHORE. *n. m.* Nom générique donné par les chimistes aux substances qui ont la propriété de luire comme du feu. *Epit.* Artificiel, naturel, léger, brillant, éclatant, rapide.

...... On voit ces feux, ces légers météores
De la terre exhalés en rapides *phosphores*,
Se poursuivre, s'atteindre, un instant éblouir,
Et, mobiles rivaux, dans l'air s'évanouir.
FAYOLLE.

Voltaire a pris le mot *phosphore* comme synonyme de Lucifer ou étoile de Vénus.

Il resta peu dans les bras du sommeil,
Et quand *Phosphore*, au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'Aurore.
La Pucelle, ch. XVI.

PHRYNÉ. *n. pr. f.* Nom d'une fameuse courtisane d'Athènes, qui est devenu commun et proverbial pour exprimer une prostituée, une femme de mauvaise vie. *Syn.* Courtisane, prostituée, fille de joie, fille publique. *Epit.* Impudique, impure, lascive, infâme, effrontée, hardie, vile, coquette, trompeuse, perfide, avide, avare, intéressée, exigeante, prodigue, séduisante, dangereuse, parjure.

Aux temps les plus féconds en *Phrynés*, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays.
BOILEAU, *Satire X*.

Quand sur un char brillant l'impudique *Phryné*
Blesse tous les regards de son luxe effréné.
GINGUENÉ.

PIAILLER. *v. intr.* (*pi-dil-lé* devant une consonne, les *l* sont mouillés). *Pi-âil-le-rie*

et *pi-ail-leur* ont la même quantité syllabique. *Piailler* se dit proprement des enfants, lorsque par dépit et par malignité ils crient continuellement. *Syn*. Criailler, crier, brailler.

« J'ai cru, avec quelques rimeurs, dit M. Ph. de la Madelaine, que ce mot familier *piailler* n'était que de deux syllabes; Voltaire lui en donne trois dans cette épigramme peu connue, et dont les disputeurs peuvent faire leur profit :

De Beausse et moi, criailleurs effrontés,
Dans un souper clabaudions à merveille,
Et tour-à-tour épluchions les beautés
Et les défauts de Racine et Corneille:
A *piailler* serions encor, je croi,
Si n'eussions vu sur la double colline
Le grand Corneille et le tendre Racine
Qui se moquaient et de Beausse et de moi. »

Essai sur la langue poétique, p. 367.

PIANO-FORTÉ ou FORTÉ-PIANO. *n. m.* Quelques-uns disent par abréviation PIANO, d'autres FORTÉ. Espèce de clavecin dont la construction est telle qu'on peut renforcer ou adoucir les sons à volonté. *Jouer du piano-forté, toucher du piano, jouer du forté.* Acad. La quantité syllabique de ce mot n'est pas encore bien déterminée, les uns le font de deux syllabes, et c'est la mesure que lui donne M. de la Madelaine dans son *Dictionnaire des Rimes*, *pia-no*; les autres lui accordent trois syllabes *pi-a-no*; un pareil doute tourne au profit du poëte à qui le choix reste libre.

Epit. Moelleux, harmonieux, mélodieux, agréable, tendre-, souple-, obéissant, mobile. *Périph*. Les touches du piano, du piano les touches mobiles.

Tes doigts agiles,
Courant légèrement sur des *touches mobiles*,
Forment des sons mélodieux.
St-Péravi.

Quelquefois sous sa main et savante et légère
Aux touches du piano succèdent de beaux vers.
De Choisy.

Fier de ses sons moelleux qu'il enfante sans peine,
Avec un flegme anglais le *pi-ano* se traîne,
Et nargue, fils ingrat, le rude clavecin.
Piis, *Harmonie imitative*.

Le moelleux *pi-ano*, la lyre harmonieuse,
Rendront des sons plus doux sous tes doigts plus savants.
Flins.

Maman, je veux un *pi-ano*,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Béranger, *l'Éducation des Filles*, chanson.

Par un effet presque magique
La harpe et le *piano* résonnent à-la-fois.
Hennet, *le Quiproquo*. Alm. des Muses (1798).

Parce que je commence à dessiner un peu,
Et qu'enfin mon *piano* me plaît mieux que le jeu.
Colin-d'Harleville, *le Vieillard et les Jeunes gens*, act. 1, sc. 5.

PICUS. *n. pr. m. V.* pivert.

PIE. *n. f.* Oiseau de plumage blanc et noir. *Epit*. Agaçante, babillarde, bavarde, jaseuse, effrontée, voleuse. *Périph*. Les filles de Piérus, l'oiseau babillard à Bacchus consacré. La Fable reconnaît dans les pies les filles de Piérus, roi de Macédoine, appelées *Piérides*. « Elles étaient neuf sœurs, et excellaient dans la musique et la poésie. Fières de leur nombre et de leurs talents, elles osèrent aller défier les Muses jusque sur le Parnasse. Le combat fut accepté, et les nymphes de la contrée, choisies pour arbitres, prononcèrent en faveur des Muses. Les Piérides, piquées de ce jugement, s'emportèrent en invectives, et voulurent même frapper leurs rivales, lorsqu'Apollon les métamorphosa en pies, leur laissant toujours la même démangeaison de parler. » Noel, *Dict. de la Fable*.

Les Piérides changées en pies.

Piérus, si fameux aux champs de l'Émathie,
Dans les murs de Pella leur a donné la vie.
Evippe eut en neuf ans neuf fruits de son amour,
Et féconde neuf fois, mit neuf filles au jour.
Leur nombre, égal au nôtre, enfla leur ame vaine.
On les vit accourir aux bords de l'Hypocrène,
Et du chant, par ces mots, nous disputer le prix:
Thespiades, c'est trop abuser les esprits;
Osez-vous aujourd'hui combattre des rivales,
En talents comme en nombre aux neuf Muses égales?
Si l'on nous doit la palme et des chants et des vers,
Cédez-nous l'Hélicon et ses bois toujours verts;
Ou si de ce combat vous remportez la gloire,
L'Émathie est à vous pour prix de la victoire.
La gloire de les vaincre a pour nous peu d'appas;
Mais il était honteux de ne les vaincre pas.
Pour décerner le prix de la savante lutte,
Les nymphes des vallons, juges de la dispute,
Sur des bancs de cristal prennent place; et d'abord
Sans que l'ordre du chant fût réglé par le sort,
Preludant sur son luth, l'une de nos rivales
Raconte ces combats et ces guerres fatales
Où l'on vit les Géants escalader les cieux.
. . . .
Une seule de nous, dit alors Uranie,
Calliope soutint l'honneur de l'Aonie.
Debout ceinte de lierre, elle chante, et sa voix
S'accorde au luth savant qui parle sous ses doigts.
. . . .
Calliope, savante à manier la lyre,
Avait fini les chants que je viens de redire:
Les naïades en vain nous decernent le prix:
Nos rivales encore ont recours au mépris.
Eh quoi! quand votre orgueil doit nous demander grâce,

Vous ajoutez l'injure à votre indigne audace?
Non, non, impunément c'est trop nous outrager,
Nous saurons vous punir, dit-elle, et nous venger.
Loin de se repentir, et loin d'être confuses,
Leur dépit brave encor les menaces des Muses.
Elles veulent crier, et mêler à la fois
L'insolence du geste à celle de la voix.
Leurs bras levés sur nous, et leurs mains menaçantes
Se changent tout-à-coup en des ailes naissantes :
En un bec alongé leur bouche se durcit :
De plumage couvert leur corps se rétrécit ;
Et se désespérant de leurs formes nouvelles,
Voulant frapper leur sein, elles battent des ailes.
Elles ont conservé l'usage de la voix ;
Et leur cri babillard importune les bois.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. V.

PIED. *n. m.* (*pié*). Le *d* ne se prononce pas : *un pié alongé*, *un pié estropié*, ce qui gêne souvent le poète dans le choix des épithètes ou autres mots qui doivent suivre celui de *pied*. *Pied* alongé, *pied* en l'air présenteraient un hiatus aussi révoltant que estropié à la jambe, plié en quatre. « Dites sans liaison : *un pié écorché*, *un marchepié élevé;* cependant on lie toujours dans ces locutions : *un pié-t'à terre*, *armé de pié-t'en cap.* » DUBROCA.

L'enfant met *pied à terre*, et puis le vieillard monte.

LA FONTAINE.

Cependant, si le sens permettait un repos entre *pied* et le mot qui suit, il serait permis de dire, avec M. Castel :

Préparez donc la terre, et, d'une forte main,
En appuyant le *pied*, enfoncez-y l'airain.

Les Plantes, ch. I.

Syn. Patte, jambe, griffe, serre. L'avant-dernier se dit généralement des oiseaux, le dernier ne se dit guère que des oiseaux de proie. Il ne faut pas croire non plus que *pied* et *patte* soient toujours synonymes. On dit, *le pied d'un bœuf*, *d'un cheval*, *d'une chèvre*, *d'un cerf*, *d'un veau*, *d'un chameau*, *d'un éléphant*, etc., non parce que cette partie est de corne, mais, comme l'a remarqué M. Collin Dambly, parce qu'elle sert de soutien : *la patte d'un chat*, *d'un loup*, *d'un ours*, *d'un singe*, *d'un lièvre*, etc., parce que ces animaux s'en servent non-seulement pour se soutenir, mais encore comme nous nous servons de nos mains, pour prendre, pour accrocher. *Epit.* Agile, léger, dispos, souple, mignon, joli, tardif, traînant, lent, lourd, pesant, monstrueux, tranquille, vacillant, chancelant, timide, tremblant, hardi, téméraire, ferme, affermi, poudreux, dédaigneux, fourchu.

Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un *pied* téméraire.

RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Profitez du moment où leur foule craintive
D'un *pied* tremblant encor se confie à la rive.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Sous un *pied* dédaigneux foulant les diadèmes.

THOMAS.

Le Luxe, idole aux *pieds* d'argile.

VERNINAC DE SAINT-MAUR.

La Guerre aux *pieds* d'airain, l'inexorable Guerre
Bouleverse en courant la face de la terre.

DELILLE.

L'œil la suit (la génisse) dans ces bois, dans ce noir labyrinthe
Où de ses *pieds* pesants s'approfondit l'empreinte.

DEFONTANES.

Rosset a dit en parlant du coq :

De sanglants éperons arment ses *pieds* nerveux.

Poëme de *l'Agriculture*.

Pied se dit figurément d'un arbre, d'une plante et signifie la partie du tronc, de la tige qui est le plus près de la terre. Il se dit aussi de l'endroit le plus bas d'un rocher, d'une montagne, d'un bâtiment, d'un mur, d'une tour, etc. *Syn.* Tronc, souche. — Base, fondement.

Surtout le chêne altier qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux, de ses *pieds* aux enfers.

DELILLE.

Le *pied* du mont chenu de frimas s'environne.

BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIV.

Que j'aime à contempler cette chaîne sauvage
De rocs qui l'un sur l'autre au hasard suspendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs *pieds* étendus.

ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. III.

Et jusqu'au *pied* des murs que la mer vient laver
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 2.

Déja les deux partis, aux *pieds* de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards.

VOLTAIRE, *la Henriade*.

Pied se dit encore en parlant de plusieurs sortes de meubles, d'ustensiles, et signifie la partie qui sert à les soutenir. *Syn.* Appui, soutien, support, base. *Epit.* Solide, ferme, chancelant, faible, vacillant, inégal.

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas ;
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses *supports* le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les *appuis* chancelants
Des débris d'un vieux vase, autre injure des ans.

LA FONTAINE, *Philémon et Baucis*.

On appèle *pied* en poésie une mesure de vers composée de deux syllabes, ainsi un vers de six pieds comporte douze syllabes ; un

vers de cinq pieds, dix syllabes; un vers de trois pieds et demi, sept syllabes, etc. *V. Traité de la Versif.*, pag. 7. Cette expression, en ce sens, est empruntée des langues grecque et latine. « Un pied, dit M. Furgault, est la mesure de temps que l'on met à prononcer les syllabes brèves et longues. C'est une métaphore prise de la danse, qui consiste dans l'action de lever et de poser les pieds avec vitesse ou avec lenteur. » *Quantité latine* pag. 76.

Les poètes sont en possession d'écrire *pied* avec ou sans *d*, *pié* ou *pied*; avec un *d* il rime avec il *sied*, il *messied*, il *s'assied*; sans *d* il se joint avec toutes les terminaisons en *ié*, comme dans *allié*, *moitié*, *marié*, etc., quelle que soit la lettre d'appui.

Sachez que de céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le *pié*.
MOLIÈRE, *Tartuffe*, act. I, sc. 1.

Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à *pié*.
VOLTAIRE, *le pauvre Diable*.

Et de son abandon Cuvelier effrayé,
Maudit tant de génie et craint d'aller à *pié*.
Le Bonheur des fous, satire insérée dans la *Petite encyclopédie poétique*, tom. X.

Au pluriel, il rime avec les mots qui finissent en *ieds*, *iés*, et *iez*, tels que tu *t'assieds*, disgraciés, vous fuyez, et semblables; la supression du *d* devient inutile à ce nombre, puisque *iés* se joint sans difficulté avec *ieds*.

. . . . . Est-ce peu que de voir à vos *pieds*
Sa haine et son orgueil enfin humiliés?
CORNEILLE, *Théodore*, act. III, sc. 6.

Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses *pieds*,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Divinités, Grâces mortelles,
Ah! je suis toujours à vos *pieds*:
Mais, pardon, pour me sembler belles,
Il faudra que vous le soyez.
BARTHE, *le Déclin de la jeunesse*, Epître à M.Boréli.

Confuse et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos *piés*.
RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 6.

Non, madame: il suffit que vous me commandiez;
Vous me verrez combattre et mourir à vos *piés*.
Le même, *Iphigénie*, act. V, sc. 3.

. . . . Téméraires! fuyez;
Fuyez..... l'avide Mort circule sous vos *piés*.
BÉRANGER, *l'Hiver*.

PIÉGE. *n. m.* (*pié-ge*). *Syn.* Lacs, lacet, embûche, panneau, ce dernier est trivial. — Artifice, ruse, surprise, leurre, appât, subtilité, tromperie, fourbe, astuce. *Epit.* Adroit, subtil, trompeur, perfide, imprévu, inattendu, dangereux, inévitable, funeste, tendre, aimable, agréable, innocent, grossier, caché, couvert, tendu, dressé.

Il attire, il conduit dans un *piége* trompeur
Les habitants des airs et le peuple de l'onde.
LÉONARD.

Sans peine elle croyait le prendre;
Mais, las! prévenu par le bruit,
Le papillon s'échappe, et fuit
Le *piége* qu'on voulait lui tendre.
DE CHAZET, *Philis et le Papillon*, conte.

Sur ses *piéges* tendus sans cesse vigilante,
Dans chacun de ses fils elle (l'araignée) paraît vivante.
DU RESNEL, trad. de l'*Essai sur l'Homme*. Epître I.

Mais admire avec moi le sort dont la poursuite
Me fait courir alors au *piége* que j'évite.
RACINE, *Andromaque*, sc. 1.

Hélas! si cette paix. . . . .
Couvrait contre vos jours quelques *piéges* dressés.
Le même, *Britannicus*, act. V, sc. 1.

Je tombais dans le *piége* en voulant l'éviter.
VOLTAIRE, *OEdipe*, act. V, sc. 4.

Les vœux secrets, les détours innocents,
Le feint courroux et les agaceries,
Piéges adroits qui surprennent les sens
Et livrent l'ame aux douces rêveries.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*.

Avec un joug de fer un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le *piége* engagé.
VOLTAIRE, *Mahomet*.

« Incohérence de figures: on ne *tient* point *dans le piége avec un joug.* »
LA HARPE, *Cours de litt.*, t. IX, p. 457.

Piége rime avec toutes les terminaisons en *iege*, *eige*, *ége*, comme dans *siége*, *liége*, *neige*, *manége*, *sortilége*, etc.

En tous lieux promenant la terreur qui l'assiége,
Il voit partout un masque, il craint partout un *piége*.
DELILLE.

Mais n'est-ce point un *piége*
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilége!
VOLTAIRE, *Oreste*, act. II, sc. 7.

PIÉRIDES. *n. pr. f. pl.* (*pi-é-ri-de*). C'était le nom des neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Ces neuf sœurs osèrent disputer aux Muses le prix du chant, et pour punir leur audace Apollon les changea en pies. *V.* PIE.

Les poètes donnent aussi ce nom aux Muses soit en mémoire de la victoire qu'elles remportèrent sur les filles de Piérus, ou à cause du mont Piérius en Thessalie, mont qui

leur était consacré, parce que ce fut là que Mnémosyne leur donna le jour. *Périph.* Les nymphes, les vierges du mont *Piérius.*

PIERREUX, EUSE. *adj.* (*piè-reû* devant une consonne, *piè-reu-ze*). *Syn.* Plein de pierres, graveleux.

Un docile ruisseau qui, sur un lit *pierreux*,
Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
DELILLE.

PIÉTÉ. *n. f.* (*pi-é-té*). Affection et respect pour les choses de la religion. *Syn.* Dévotion, religion, sentiments pieux, sentiments religieux. *Épit.* Sincère, fidèle, solide, pure, rigide, simple, vive, agissante, officieuse, aimable, douce, charitable, éclairée, constante, cruelle, farouche, barbare, refroidie, indiscrète, extérieure, feinte, raffinée, fausse, hypocrite, pharisaïque, fille du ciel.

..... Quel lion, quel tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la *piété* ?
BOILEAU.

Racine l'a personnifiée dans le prologue d'*Esther :*

Je suis la *Piété*, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.

PORTRAIT DE LA PIÉTÉ.

La *Piété* sincère, aux Alpes retirée,
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine ;
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et la bourse à la main la Charité la suit.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. VI.

« Chez les anciens la Piété était une divinité qui présidait elle-même au culte qu'on lui rendait, à la tendresse des parents pour leurs enfants, aux soins respectueux des enfants envers leurs parents, et à l'affection pieuse d'un homme envers son semblable. On lui offrait des sacrifices particuliers chez les Athéniens. Communément on la voit sous la figure d'une femme assise, couverte d'un grand voile, tenant une corne d'abondance de la main droite, et posant la gauche sur la tête d'un enfant ; à ses pieds est une cigogne. . . . . Nos artistes la désignent par une jeune fille ailée, une flamme sur la tête, tenant d'une main une cassolette fumante qu'elle élève vers le ciel ; et de l'autre une corne d'abondance qu'elle présente à des enfants. On la voit encore figurée par une femme vénérable qui a une flamme sur la tête, et le bras droit appuyé sur un autel antique entouré de festons. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Piété se dit aussi de l'amour qu'on doit à ses parents.

Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa *piété* pour moi, ma tendresse pour elle.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

PIEU. *n. m.* (*pieu*). Pièce de bois qui est pointue par un des bouts. *Syn.* Poteau, palissade, pilotis, pal ; ce dernier est vieux, et n'est guère en usage que dans le blason. *Épit.* Aigu, pointu, ferme, solide, hérissé, acéré.

..... De *pieux* aigus ils forment leur défense.
DELILLE.

Il (le lion) court, le poil dressé, les yeux étincelants ;
De sa queue irritée il bat ses larges flancs,
Et des chasseurs, des chiens bravant la violence,
Cherche, au travers des *pieux*, sa perte ou sa vengeance.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XX.

PIEUX, EUSE. *adj.* (*pi-eu* devant une consonne, *pi-eu-ze*). *Syn.* Religieux, dévot, rempli de piété. On peut le mettre avant son substantif, en consultant l'oreille et l'analogie.

Je chante les combats et cet homme *pieux*.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.
Et vous, fils de Vénus,
Fils d'Anchise et de Tros, sage et *pieux* Énée.
DESAINTANGE.

Laissons-les s'applaudir de leur *pieuse* erreur.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

PIGEON. *n. m.* (*pi-jon*). *Syn.* Colombe, ce dernier appartient plus particulièrement au style soutenu et à la poésie ; les poètes prennent encore le mot *tourterelle* comme synonyme de pigeon. Tous ces oiseaux étaient consacrés à Vénus. *Épit.* Tendre -, amoureux, lascif, voluptueux, roucoulant, jaloux, huppé, cauchois, ramier, azuré, au col azuré. *Périph.* L'oiseau de Vénus, cher à Vénus.

Et le paon orgueilleux, corrigeant ses mépris,
Se montrait familier aux *pigeons* de Cypris.
DELILLE.

Écoutez du *pigeon*, épris de sa maîtresse,
Le doux roucoulement exprimer la tendresse ;
Il approche, il s'éloigne, il revient mille fois,
Arrange son maintien, passionne sa voix :
J'aima à suivre de l'œil ces timides approches,
Je comprends ces soupirs et ces tendres reproches.
Avec quelle pudeur son amante, à son tour,
En déguisant ses feux irrite son amour,
Au moment de céder avec art se retire,
Le rappèle, le fuit, le repousse et l'attire!
Quel peintre en ses tableaux, quel poète en ses chants
Représente l'amour sous des traits plus touchants ?

On croit voir Galathée, en sa ruse ingénue,
Fuyant derrière un saula et brûlant d'être vue.
Le même, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VIII.

Pour que la rime soit riche, il faut qu'elle ait la même lettre d'appui, ainsi il rimera avec bour*geon*, sauva*geon*, gouj*on*, donj*on*, et semblables.

PILIER. *n. m.* (*pi-lié* devant une consonne). Proprement un ouvrage de maçonnerie ou un fort poteau servant ordinairement à soutenir un édifice. Il est familier. *Syn.* Pilastre, poteau, appui, colonne, arc-boutant, anutien. *Epit.* Large-, fort-, énorme, stable, solide, grossier, faible-, fragile, délicat.

De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les *piliers* ne soient envaloppés d'affiches.
BOILEAU, *Satire IX.*

Il se dit au figuré, dans le style familier, de celui qui ne bouge point d'un endroit.

Qu'est-ce qu'un gentilhomme? un *pilier* d'antichambre.
RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. 4.

De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un *pilier* de coulisses.
PIRON, *la Métromanie*, act. III, sc. 5.

PILOTE. *n. m.* Celui qui gouverne, qui conduit un vaisseau, une galère, et tout autre bâtiment de mer. *Epit.* Sage, prudent, adroit, expérimenté, expert, mauvais -, inhabile, téméraire, ignorant, pâle, tremblant, incertain, troublé, étonné, surpris, confus. *Périph.* Celui qui tient le gouvernail, le patron du vaisseau, le conducteur du vaisseau, le chef des matelots.

Du ciel rempli d'éclairs les foudres allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées;
Tremblant, désespéré, *le chef des matelots*
Laisse le gouvernail à la merci des flots.

Ses *pilotes* lisaient sur le front des étoiles.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

PIN. *n. m.* (*pein*). Selon la Fable, cet arbre était consacré à Cybèle depuis que cette déesse avait changé en pin le jeune et beau Phrygien Atys, pour qui elle avait conçu une violente passion. « Cette déesse, suivant Ovide (métamorph. X), lui confia le soin de son culte, à condition qu'il ne violerait pas son vœu de chasteté. Atys oublia son serment en épousant la nymphe Sangaride, et Cybèle l'en punit dans la personne de sa rivale qu'elle fit périr. Selon d'autres, elle inspira un accès de frénésie au malheureux Atys : l'infortuné se mutila lui-même ; et il était sur le point de se pendre, lorsque touchée d'une compassion tardive, elle le changea en pin, arbre qui lui était consacré.
NOEL, *Dict. de la Fable*, au mot *Atys*.

Le *pin*, dit le même auteur, était aussi consacré à Sylvain; car ses images portent assez souvent de la main gauche une branche de pin où tiennent des pommes du même arbre. *Properce* donne encore le pin au dieu Pan. On se servait de cet arbre pour la construction des bûchers.

Atys est quelquefois pris par les poètes pour le pin lui-même. *Epit.* Haut -, élevé, audacieux, sourcilleux, résineux, touffu, toujours vert, cher à Cybèle, cher au dieu Pan. En tant qu'il sert à construire les vaisseaux: le pin navigateur, vainqueur des ondes, flottant.

Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
C'est Atys aimé de Cybèle.
VOLTAIRE.

Ces *pins* aux verts rameaux, amoureux des frimas.
DELILLE.

Les *pins* audacieux
Croissent parmi la neige et s'élèvent aux cieux.
Le même.

Pour dire des pommes de pin, qui serait une expression vulgaire, M. de Cohen s'est servi d'une périphrase heureuse et poétique :

Devant nos pieds la terre était semée
De *ces cônes aigus fruits du pin résineux.*
Voyage à Ermenonville, ch. II.

Là, ces forêts du Nord, ces *pins* de la Norwége,
Enfants de ces climats qu'un long hiver assiége,
Pour chercher, sur la mer, des orages nouveaux,
Sous de savantes mains se courbent en vaisseaux.
THOMAS.

Ces *pins* navigateurs, amis des matelots,
Vont descendre à ta voix de leurs forêts altières
Et traverser les flots.
LEBRUN.

PINCEAU. *n. m.* (*pein-sô*). Plume ou morceau de bois garni au bout de poil délié, et dont les peintres se servent pour appliquer et pour étendre les couleurs. Outre son sens propre, *pinceau* se dit quelquefois, par métonymie, pour la manière de colorier d'un peintre, comme *plume* se dit pour la manière d'écrire d'un auteur, pour son style. C'est ainsi qu'on dit d'un habile peintre que *c'est un savant pinceau. Syn* Crayon, burin, peinture. *Epit.* Ingénieux, habile, adroit, savant, docte -, subtil, célèbre, sublime, divin, noble, téméraire, riche, mâle, hardi, immortel, tendre, délié, délicat, agréable, rapide, léger, magique, créateur, élégant, facile, fidèle, tremblant, flatteur, timide, brûlant, froid, dur, gros-

sier, lourd –. *Périph.* Le feu du pinceau, du pinceau la savante magie, du pinceau l'artifice agréable.

La toile a respiré sous *le feu du pinceau*.
LEBRUN.

. . . . . . Les tableaux où ses charmes
Reproduits et vivants sous *le feu du pinceau*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IV.

La toile prend une ame et vit sous le *pinceau*.
COLARDEAU.

Un *pinceau* mâle anime ses portraits.
LEBRUN.

L'industrieux *pinceau*, d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relève l'incarnat.
VOLTAIRE.

Le *pinceau* sur la toile offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un brillant coloris.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Que j'aime ce *pinceau*, vainqueur de la nature,
Qui, malgré les hivers, fait germer la verdure,
Et fixe les attraits du volage printemps?
Il dérobe à la mort mon image fidelle;
Par lui l'Amour, vengé d'une absence cruelle,
Voit la beauté survivre aux outrages du temps.
Au sein de mes foyers il renferme le monde,
Élève des cités, me fait voguer sur l'onde,
Et rassemble l'orage à mes yeux éperdus:
L'antiquité renaît au gré de nos Apelles;
Je franchis le Granique et vois les champs d'Arbelles;
Je vole en un moment de la Seine à l'Indus.
Sur l'Industrie, par l'abbé TALBERT.

Mais la vive jeunesse abandonne le verre,
Danse, et d'un pied pesant frappe galment la terre.
Pour les représenter, oh! que n'ai-je en mes mains
Le *pinceau* qu'échauffait la verve de Rubens.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Les bons poètes ne peignent point avec des couleurs moins vives, moins riches que les plus habiles peintres, c'est pourquoi *pinceau* se dit bien, au figuré, en parlant de poésie et même de littérature en général. « En poésie, dit Demandre, exposer, définir, analyser, c'est décrire ou peindre; la raison même du poète est presque toujours colorée par son imagination: sa plume est un *pinceau*. » *Dict. de l'Élocution française*.

Alors ce mot devient synonyme de plume, style, manière d'écrire.

D'un *pinceau* délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Je connais la nature, et sur ses grands tableaux
J'ai cent fois, jeune encore, exercé mes *pinceaux*.
LEBLANC, *sur la Nécessité du dramatique*, etc.

V. POÈTE.

PINDARE. *n. pr. m.* Poète grec et le plus célèbre entre les lyriques. *Epit.* Le lyrique –, divin –, sublime –, audacieux. *Périph.* Le chantre des vainqueurs d'Élide, des vainqueurs de Pise, le prince des lyriques grecs, le cygne de Dircé.

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare, étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
BOILEAU, *Ode sur la prise de Namur*.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre et sans dessein;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un dieu caché dans son sein:
Aux champs de Mars ce fier Tyrthée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
. . . .
DE BERNIS, *les Poètes lyriques*, ode.

Alexandre-le-Grand, après avoir pris et renversé la ville de Thèbes, ordonna que la maison où Pindare était né fût conservée par respect pour la mémoire de ce poète; ce qui a fait dire à J. B. Rousseau :

Viens servir l'ardeur qui m'inspire,
Déesse, prête-moi ta lyre,
On celle de ce Grec vanté
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

V. PINDARIQUE et PINDARISER.

PINDARIQUE. *adj.* des deux genr. Qui est dans le goût de Pindare. *Ode pindarique, style pindarique, muse pindarique.*

Pour se former une idée de la manière de Pindare, on peut s'en rapporter au poète Lebrun qui s'est plusieurs fois approché de l'élévation, de la sublimité de ce lyrique grec. Voici ce qu'en dit cet académicien :

« Une source immense, un torrent qui bouillonne, un fleuve impétueux grossi par les orages, qui gronde entre ses rives, les surmonte, les entraîne, et roule dans les plaines avec une majesté redoutable : voilà Pindare. Personne n'a mieux connu le génie de l'ode, personne n'en fait mieux sentir la divinité. On peut en croire Horace de qui j'emprunte ces images (Horace, ode 2, liv. IV, *Pindarum quisquis studet æmulari*). Selon le même, c'est encore un cygne qu'un essor rapide et le secours des vents élèvent jusque dans les nues. Il suffit de l'ouvrir pour être convaincu que ces louanges ne sont pas exagérées. La hauteur des pensées, la vivacité des images, la hardiesse des figures, l'impétuosité du style, la noblesse, la nouveauté, la magnificence, l'éclat, la chaleur des expressions, tel est le caractère de sa poésie: toutes ces beautés se précipitent en foule dans ses audacieux dithyrambes; de ses lèvres coule une profonde harmonie;

l'enthousiasme est son ame, et s'il est vrai que la poésie soit le langage des dieux, c'est dans la bouche de Pindare. »

Œuvres de Lebrun, pag. 299, tom. IV, in-8°, Paris, 1811.

Que les La Fares, les Chapelles,
Cueillent les myrtes de Paphos;
Que le fen des roses nouvelles
Brille sur le front des Saphos:
Je chéris ce feuillage antique
Dont une muse *pindarique*
Couvre son front audacieux;
Et m'élançant loin de la terre,
Dans la région du tonnerre
Je vais ravir le feu des cieux.
BALZE, *le Sublime poétique*, ode.

PINDARISER. *v. intr.* Affecter, sous prétexte d'imiter *Pindare*, un style enflé, se servir de termes trop recherchés, parler avec affectation. Il est familier.

Il semble, dit Ménage, que Ronsard ait inventé le mot de *pindariser* pour dire imiter Pindare. On s'est depuis servi de ce mot dans une autre signification.

« Les autres disoient que ses écrits (les écrits de Ronsard) estoient pleins de venterie, d'obscurité et de nouveauté, et le renvoyoient bien loin avec les odes pindariques, strophes et antistrophes, tournans toutes choses en risée, dont est venu le proverbe, quand quelqu'un veut farder ou mignarder son langage, ou escrire d'un style obscur ou nouveau et non accoutumé, ou mesme affecté, de dire *il veut pindariser.* Toutes lesquelles mesdisances il n'a point voulu céler lui-même en ses escrits, comme on peut voir en l'une de ses odes (c'est la 2e du liv. II), où il dit :

Si dès mon enfance,
Le premier en France,
J'ai pindarisé;
De telle entreprise,
Heureusement prise,
Je me vois prisé. »
Vie de Pierre Ronsard, par Claude BINET.

Lafond a donné, contre l'usage, un complément direct à ce verbe, mais cette expression hasardée se trouve dans une comédie et dans la bouche d'un valet :

Un fat, un ignorant. . . . .
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême.
Les trois Frères rivaux, sc. 2.

PINDE. *n. pr. m.* Montagne de la Thessalie, consacrée à Apollon et aux Muses. *Syn.* Hélicon, Parnasse. *V.* ces mots. *Epit.* Docte -, escarpé, inaccessible. *Périph.* Le double mont.

Le double front du Pinde et la source limpide
D'où Castalie échappe avec un flot rapide.
DE VALOSI.

On l'emploie figurément dans plusieurs phrases poétiques. Ainsi l'on dit *le dieu du Pinde* pour Apollon; *les déesses du Pinde* pour les Muses; *les nourrissons, les habitants du Pinde* pour les poètes; *les lauriers du Pinde* pour les lauriers des poètes. On appèle quelquefois les grands poètes *les maîtres, les héros du Pinde.*

PION. *n. m.* (*pi-on*). Ce mot qui paraît être une corruption de piéton, et venir de l'ablatif latin *peditone*, valet de pied, soldat d'infanterie, et qui se trouve en ce dernier sens dans *Villehardouin* (*Conquête de Constantinople*, pag. 4, in-f°), où il est écrit *pian*, et dans d'autres anciens auteurs :

D'aller aux coups comme un simple *pion.*
SCARON.

ce mot, dis-je, est passé figurément dans le jeu d'échecs et dans celui de dames, où effectivement on fait marcher les pions avec calcul et prudence, comme un général fait avancer ses soldats. « Les *pions*, dit Cl. Fauchet, dans le jeu des échecs, font l'esplanade aux chevaliers, et autres pièces de ce jeu représentant un combat de guerre. »

Dans les deux camps vous trouverez encore
Seize soldats, valeureux champions
Que les joueurs ont appelé *pions.*
Huit sont rangés sous les lois du roi maure,
L'autre moitié sous celles du roi blanc.
L'abbé DE ROMAN, *poème des Echecs.*

.... Dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
DELILLE.

PIPEAU. *n. m.* Flûte champêtre. Il ne s'emploie guère qu'en poésie et en parlant de poésies pastorales. *Syn.* Chalumeau, flûte champêtre, flageolet. *Epit.* Rustique, agreste, champêtre, pastoral, léger, tendre -, amoureux, humble -, frêle -, grossier.

On dirait que Ronsard, sur ses *pipeaux* rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques.
BOILEAU.

Cher Tityre, couché sous l'ombre de ce hêtre,
Tu modules des airs sur un *pipeau* champêtre.
NOTARIS, trad. de la *Ire Eglogue* de Virgile.

PIRITHOUS. *n. pr. m.* Fils d'Ixion, roi des Lapithes. « Ayant épousé Hippodamie, il pria les Centaures à la so[...] du ma-

riage. Ceux-ci, échauffés par le vin, voulurent faire insulte aux dames; mais Hercule et Thésée s'y opposèrent. Cependant Pirithoüs, frappé du récit des grandes actions de Thésée, voulut mesurer ses forces avec lui, et chercha l'occasion de lui faire querelle : mais quand ces deux héros furent en présence, une secrète admiration s'empara de leur esprit; ils s'embrassèrent au lieu de se battre, et se jurèrent une amitié éternelle. Ils formèrent le projet d'aller ensemble enlever la belle Hélène qui n'avait alors que dix ans, et en étant venus à bout, ils la tirèrent au sort, à condition que celui à qui elle resterait serait obligé de procurer une autre femme à son ami. Hélène échut à Thésée, qui s'engagea d'aller avec Pirithoüs enlever Proserpine, femme de Pluton. Ils descendirent donc aux enfers pour exécuter leur téméraire projet; mais Cerbère se jeta sur Pirithoüs, et l'étrangla. Pour Thésée il fut chargé de chaînes, et détenu prisonnier par l'ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec *Pirithoüs* aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres.
RACINE, *Phèdre*, ac. II, se. 1.

Thésée et Pirithoüs sont cités comme des modèles d'une amitié constante, de même qu'Oreste et Pylade, Nisus et Euryale. C'est en faisant allusion à ces héros de l'antiquité que M. Piis a dit dans des *stances* adressées à un ancien ami :

Euryale a-t-il fui Nisus?
Pylade oublia-t-il Oreste?
Et Thésée à *Pirithoüs*
Réserva-t-il un sort funeste?

PIROUETTE. *n. f.* (*pi-rou-et-te*). Morceau de bois, d'ivoire, etc., traversé par un pivot sur lequel on le fait tourner. Il signifie aussi le mouvement circulaire d'un corps qui tourne sur son pied ou sur son pivot. *Epit.* Rapide, légère, immobile, dormante.

Ou tel qu'une gironette,
Avec le vent il fait la *pirouette.*

PIROUETTER. *v. intr.* (*pi-rou-é-té* devant une consonne). Faire la pirouette, tourner.

D'un pied léger il saute dans le bac.
Là *pirouette* un petit maître en frac.

PITHON. *V.* PYTHON.

PITIÉ. *n. f.* (*pi-tié*). Sentiment de douleur qu'excitent dans notre ame les maux, les misères d'autrui. *Syn.* Compassion, commisération, la longueur de ce dernier semble l'exclure de la langue poétique, sensibilité. — Dédain, mépris, dégoût. *Epit.* Charitable, bienfaisante, secourable, sensible, douce-, tendre-, tutélaire, douloureuse, paisible, oisive, noble, généreuse, active, tranquille, fausse, feinte, indigne-, criminelle, fatale, cruelle, suppliante, excitée, superbe, orgueilleuse, offensante, insultante. *Périph.* Soins compatissants.

Mais la *pitié* que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XIX.

Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La *pitié* s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame?
CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, act. V, se. 6.

Que, malgré la *pitié* dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
Non, seigneur. . . . .
RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

Le généreux Pélée *eut pitié* de mes larmes;
Il me fit ton émule et ton compagnon d'armes.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
CRÉBILLON.

« *Regarder en pitié* emporte maintenant mépris et fierté autant (et bien plus) que compassion : il est fort entêté de son mérite, et il *regarde* tout le reste du monde *en pitié.*

Et les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il *regarde en pitié* tout ce que chacun dit.
MOLIÈRE, *le Misanthrope.*

Quand il s'agit de témoigner de la compassion, il ne faut donc pas dire *regarder en pitié*, mais *d'un œil*, ou *avec un œil de pitié.* »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Langue franç.*

La remarque de M. Férand est fort juste; mais elle ne saurait s'appliquer aux exemples suivants où l'idée de dieu relève l'expression et ôte toute équivoque.

Dieu *regarde en pitié* son peuple malheureux.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

Daigne renouveler cet éclatant prodige!
Vois en pitié nos maux, vois nos pleurs......
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIII.

PITOYABLE. *adj.* des deux genr. (*pi-toy-a-ble*). Qui est enclin à la pitié. Il signifie plus communément qui excite la pitié. « *Pitoyable*, dit le père Bouhours, a tout ensemble deux significations, l'une active, l'autre passive. *Impitoyable* n'en a qu'une (l'active). On dit une personne *impitoyable*, pour dire qui n'a point de pitié; mais on ne

le dit pas pour exprimer qui est indigne de pitié. »

Doutes sur la Langue franç. etc. pag. 30, Paris 1674.

Syn. Compatissant, sensible, miséricordieux, la longueur de ce mot de six syllabes ne lui permet guère de figurer en poésie. — Digne de pitié, de compassion; misérable, malheureux, triste, funeste. — Méprisable, mauvais, détestable, défectueux, vicieux.

D'un regard *pitoyable* ils ont séché mes larmes.
MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, act. I, sc. 2.

« *Pitoyable* pour *compatissant* ne se dit plus. » BRET, *Remarque sur Molière*, *au lieu cité.*

Malgré l'avis du commentateur de Molière, et celui plus récent de M. Laveaux, *Dict. des difficultés de la Langue franç.*, qui prétend que ce mot n'est plus usité dans le sens de *compatissant*, je persiste à croire qu'il est de l'intérêt des poètes de conserver dans cette signification ce terme dont plusieurs auteurs ont fait un heureux usage :

Croirai-je que le ciel une fois *pitoyable*
Ait daigné vous montrer un regard favorable?
DE LA GRANGE, *Amasis*, act. II, sc. 1.

..... Mon dieu n'est point un dieu cruel;
On ne voit point de sang ruisseler son autel;
C'est un dieu bienfaisant, c'est un dieu *pitoyable*,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
CHAULIEU, *Epître au marquis de la Fare.*

Dulard a dit, en parlant de la douleur d'Orphée :

Les monts retentissaient de ses cris lamentables :
Les tigres, les lions, devenus *pitoyables*,
Abattus à ses pieds, gémissaient sur ses maux.
Trad. de l'épisode d'Aristée.

« Être *pitoyable* et bienfaisant, qui viens visiter ces noirs royaumes, puisque nos maux ont pu t'attendrir. » . . . .

RIVAROL, *trad. du poème de l'Enfer*, ch. V.

Je n'ai pas craint, dit cet écrivain élégant, de faire remonter le mot *pitoyable* à sa première et véritable acception; car, malgré l'abus qu'on en a fait, cette expression étant heureuse et bien apparentée dans la langue, il ne lui manque, pour reparaître dans son ancienne forme, que de plus heureux auspices. » *Note sur le ch. V.*

PITTORESQUE. *adj*. des deux genr. Proprement, qui est susceptible d'un grand effet en peinture. *Syn.* Expressif, énergique.

Pittoresque se dit de la disposition des objets, de l'aspect des sites, de l'attitude des figures que le peintre croit plus favorables à l'expression. Il se dit, par extension, de tout ce qui peint à l'esprit : une description *pittoresque*, un ballet *pittoresque*, vers *pittoresques*, style *pittoresque.*

Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être *pittoresque*, et n'est que ridicule.
DELILLE, *les Jardins.*

« La langue française est historique, et non *pittoresque*, dit l'abbé Arnaud; c'est au génie à la rendre telle (nouv. mél. de Mad. Neker). »
Extrait de l'Improvisateur français.

PIVERT. *n. m.* (*pi-vèr* devant une consonne comme devant une voyelle). Oiseau dont le plumage est jaune et vert, et qui a un bec pointu avec lequel il creuse les arbres.

La Fable reconnaît dans cet oiseau Picus, ancien roi des Aborigènes, et fils de Saturne, changé en pivert par l'enchanteresse Circé, parce qu'il n'avait pas voulu répondre à sa flamme.

Circé dit, et deux fois regardant tour-à-tour
Le point qui voit renaître et voit finir le jour,
Et trois fois sur Picus promenant sa baguette,
Prononce un vœu magique, et trois fois le répète.
Il fuit; mais, emporté plus vite que l'éclair,
Il s'étonne, en fuyant, de s'élever dans l'air.
Il se cherche lui-même, et voit qu'il a des ailes.
Il s'élance indigné sur ses plumes nouvelles,
Se mêle avec dépit au peuple des oiseaux,
Et perce à coups de bec le tronc dur des ormeaux;
Des couleurs de Sidon son aile est parsemée;
Et de son collier d'or une image emplumée
De son cou nuancé ceint l'émail incertain.
Il n'a plus que son nom de son premier destin.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. XIV.

Epit. Beau-, nuancé, aux riches couleurs, au plumage éclatant, laborieux, patient, opiniâtre. *Périph.* L'infortuné Picus.

L'oiseau qui des vieux troncs aime à sonder les flancs.
CASTEL.

PLACE. *n. f.* Ce mot se prend dans plusieurs acceptions différentes. *Syn.* Lieu, endroit, espace, étendue, intervalle. — Halle, marché. — Ville de guerre, fort, forteresse, château, citadelle. — Charge, poste, emploi, office, commission. — Rang, dignité, prérogative. *Epit.* Ample, large, immense, étendue, petite, étroite, resserrée, rétrécie, marquée, remplie, vague, occupée. — Marchande, ouverte, spacieuse. — Forte, fortifiée, formidable, imprenable, respectable, importante, investie, assiégée, bloquée, enlevée, forcée, évacuée, sommée, prise, secourue, rendue. — Auguste, illustre, distinguée, inférieure, humble, vacante.

Mes enfants, *prenez place*. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour....
CORNEILLE, *Rodogune*, act. II, sc. 3.

Regardez votre sœur, et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur *de place* à d'autres feux.
REGNARD, *le Joueur*, act. II, sc. 8.

Il faut *ont laissé de la place*, *quelque place*, dans la forme affirmative comme dans la forme interrogative; on ne supprime *la* que dans la forme négative : *il ne m'a point, il ne m'a plus laissé de place.*

Monsieur *remplit ma place à* vous entretenir.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. III, sc. 4.

« On ne peut dire *je remplis la place à travailler*; il faut dire *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur en m'entretenant avec vous. »

VOLTAIRE, *Œuv. complètes*, t. XLVIII, pag. 368, in-8. Gothe, 1787.

Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre *place*.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

« *Place*, dit M. Geoffroy, dans son *Commentaire sur Racine*, *au lieu cité*, est un terme un peu familier pour désigner le rang suprême et l'empire sur vingt rois; il devient ici énergique par l'usage qu'en fait Clytemnestre pour avilir Agamemnon. » Ce grand tragique a encore employé ce mot dans le même sens, c'est dans *Phèdre*, act. II, sc. 2:

Je vous cèda, ou plutôt je vous rends una *place*,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu.

Le mot *place*, comme l'observe le *commentateur*, ne paraît pas ici assez noble pour désigner un trône.

Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime,
Parmi tant de vertus, *ait laissé place* au crime.
CHAMPFORT, *Mustapha et Géangir.*

Laisser place n'est pas français. Racine avait dit dans *Mithridate :*

Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui *laissait peu de place au courage.*
Act. II, sc. 3.

Sur quoi M. Geoffroy dit, que *laisser peu de place* au courage est une expression neuve et hardie pour dire empêcher le courage d'agir, le rendre inutile.

PLAGE. *n. f.* Rivage de la mer plat et découvert. *Syn.* Rivage, côte, rive, bord, grève. *Epit.* Bonne, sûre, dangereuse, perfide, mauvaise, orageuse, bourbeuse, unie, raboteuse.

L'onde, à faibles replis, s'approche de la *plage:*
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
DULARD.

Plage en poésie se prend comme synonyme de contrée, région, climat, pays. *Epit.* Lointaine, reculée, éloignée, étrangère, hospitalière, inconnue, déserte, sauvage, triste, stérile, aride, fleurie, riche –, fertile.

Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une *plage* inconnue.
GRESSET, *Epître à ma Muse.*

Non loin de l'Armorique *plage*,
Il est une île, affreux rivage, etc.
Le même.

L'Océan qui du monde a séparé les *plages*,
Lui-même est le lien qui rejoint ses rivages.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. III.

Ce poète a dit *la liquide plage*, par périphrase, pour la mer.

PLAGIAIRE. *n. m.* (*pla-gi-è-re*). « Chez les Romains on appelait plagiaires (*plagiarii*), ceux qui vendaient un esclave qui ne leur appartenait pas, ou qui retenaient comme esclave un homme libre; qui l'achetaient ou le vendaient. Ceux qui demeuraient convaincus de ce crime, étaient ainsi nommés, parce que par la loi *Flavia* ils étaient condamnés au fouet (*ad plagas*), d'où le mot *plagiaire* a été tiré. Aujourd'hui on donne ce nom aux auteurs qui pillent les ouvrages des autres pour se les attribuer. » VERGY, *Dict. Étymologique de Ménage.*

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme *plagiaires*.
LA FONTAINE, liv. IV, fable 9.

Allez frippier d'écrits, impudent *plagiaire.*
MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, act. III, sc. 5.

PLAGIAT. *n. m.* (*pla-gi-a* devant une consonne). Il est familier. *Syn.* Larcin d'écrits, vol de pensées, pillage de texte. *Epit.* Impudent, frauduleux, adroit, hardi.

« Quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appèle *plagiat.* »

VOLTAIRE, *Dict. Phil.*, au mot *plagiat.*

V. PLAGIAIRE.

PLAIE. *n. f.* (*plè*). *Syn.* Blessure, cicatrice. — Dommage, perte, préjudice. — Affliction, peine, chagrin, douleur. *Epit.* Profonde, ouverte, saignante, rouverte, sondée, ancienne, fraîche, récente, incurable, aigrie, enflammée, fermée, cicatrisée, légère. Ce terme, au propre, n'a pas assez de noblesse pour le style élevé, on le remplace par le mot *blessure* qui en prose ne signifierait pas tout-à-fait la même chose.

J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné;
Ma *blessure* trop vive aussitôt a saigné.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Ce grand poète fait pourtant dire à Théramène :

. . . . Tout son corps n'est bientôt qu'une *plaie.*

Mais ici, comme l'a remarqué M. de la Madelaine, dans son *essai de la Langue Poétique*, pag. 351, il s'agissait de jeter le remords dans l'ame de Thésée; il fallait par conséquent laisser à l'expression tout ce qu'elle peut avoir de hideux et de révoltant; c'est ainsi que M. Desaintange a dit dans sa *trad. des Métamorph.*, liv. VI :

Dépouillé de sa peau, son corps n'est qu'une *plaie.*

PLAINDRE. *v. tr.* Avoir pitié, avoir compassion des maux d'autrui. *Syn.* Compâtir, avoir compassion, être sensible à..., être touché de...

Si d'une mère en pleurs vous *plaignez* les ennuis.
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 3.

Plaindre, avec le pronom personnel, signifie se lamenter, se désoler, s'affliger; gémir, pousser des gémissements.

On se lasse de toujours plaindre
Les gens qui *se plaignent* toujours.

Nos anciens poètes employaient ce verbe sans pronom personnel dans le sens de gémir, s'affliger :

J'ai beau *plaindre* et beau soupirer,
Le seul remède en ma disgrâce,
C'est qu'il n'en faut point espérer.
MALHERBE, *Chanson*, poésies, liv. V.

Se PLAINDRE signifie aussi témoigner du mécontentement. *Tout le monde se plaint de la fortune.*

« Racine a dit dans *Phèdre :*

Je révoque des lois dont *j'ai plaint la rigueur.*

On a remarqué avec raison qu'*on se plaint de la rigueur d'une loi*, mais qu'on ne peut pas dire, *en plaindre la rigueur.* »

LAVEAUX, *Dict. des Diff. de la Lang. fr.*

Quelques auteurs ont employé *plaindre* comme synonyme de regretter, et dans le sens de pleurer la perte ou l'absence de quelqu'un :

« Et certainement on ne saurait assez *plaindre* la perte de ces excellents originaux. » BOILEAU, *préface du Traité du Sublime.*

Qui me console, excite ma colère,
Et le repos c'est un bien que je crains;
Mon deuil me plaît, et me doit toujours plaire,
Il me tient lieu de celle que je *plains.*
MAYNARD, *Ode sur la mort de sa fille.*

On *plaint* le malheureux, on *regrette* l'absent ou le mort; d'après cette distinction fort juste, établie dans les synonymes français, le verbe *plaindre* dans les deux phrases ci-dessus, n'est pas le terme propre.

PLAINE. *n. f.* (*plè-ne*). Grande étendue de terre dans un pays uni. *Syn.* Campagne, terre. *Epit.* Unie, égale, découverte, vaste, longue, étendue, fertile, féconde, riche, riante, fleurie, verdoyante, verte, odorante, desséchée, altérée, stérile, aride, déserte, fumante, brûlante, sanglante. *Périph.* Plate campagne, rase campagne, pays plat, des plaines la vaste étendue, le vert tapis des plaines, le sein de la plaine.

. . . . L'uniforme aspect de la *plaine* insipide.
DELILLE.

Ici, ma Lycoris, sous de fraîches fontaines,
Ici tu foulerais *le vert tapis des plaines.*
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, Églogue X.

Le fer tranchant (la charrue) va déchirer
Le sein des plaines découvertes.
DE BERNIS.

Je voyais les moissons du soleil éclairées
Ondoyer mollement sur les *plaines* dorées.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Été.

Les boucliers, les lances, les épieux,
Les traits brisés jonchent au loin la *plaine.*
PARNY.

Comme les grands combats se livrent ordinairement dans les plaines, on dit quelquefois dans le style élevé, et surtout en poésie, *descendre dans la plaine*, pour s'avancer en bataille rangée, et en parlant de guerriers morts sur le champ de bataille, on dit qu'*ils mesurent la plaine*, expression qui revient à celle-ci : *mordre la poussière.*

Oui, le chef du peuple est tombé :
Ses guerriers *mesurent la plaine.*
BAOUR-LORMIAN.

Les poètes disent la plaine liquide, l'humide plaine, les plaines profondes, les plaines humides, la plaine azurée, la plaine des mers, les plaines de l'onde, les plaines de Neptune, les plaines de Nérée, par périphrase, pour la mer, l'humide élément.

Cependant sur le dos de *la plaine liquide*
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Nous les croyons partis; sur *les liquides plaines*
Nous croyons que le vent les remporte à Mycènes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, ch. II.

. . . . Les vaisseaux, fiers souverains des ondes,
Étaient prêts à voler sur *les plaines profondes.*
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Tel Antoine jadis sur *les plaines de l'onde*
Disputait Cléopâtre et l'empire du monde.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VIII.

Un dauphin, traversant *les plaines de Neptune*,
Attiré par ses chants, prend soin de sa fortune.
CAMPISTRON.

Dans la langue poétique, *les plaines de l'air* ou *des airs*, *la plaine éthérée*, *les plaines de l'éther* sont des périphrases fréquemment employées pour désigner l'air, comme *la plaine céleste*, *la plaine du ciel* ou *des cieux* expriment le ciel, la voûte céleste, le firmament.

. . . . . . Nous ne saurions leur rendre
Le bocage où leur voix aime à se faire entendre,
Ni *les plaines de l'air*, ni les buissons heureux
Témoins de leurs plaisirs, confidents de leurs feux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Là même quelquefois *les plaines éthérées*
Des palais du midi versent sur les frimas
Un éclat que le ciel refuse à nos climats.
ROUCHER, poème des *Mois*, décembre.

Elle chante leur chef, vainqueur de Jupiter,
Répandant la terreur *aux plaines de l'éther.*
DESAINTANGE.

Dans *les plaines du ciel* il sema la lumière.
VOLTAIRE.

Déjà la nuit quittant *des cieux la vaste plaine*,
Dans les flots azurés plongeait son char d'ébène.
MOLLEVAUT.

Boileau a dit en parlant du soleil qui vient de confier son char à l'imprudent Phaéton :

Le père cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur *la plaine céleste.*
Traité du Sublime de Longin.

PLAINTE. *n. f. Syn.* Gémissement, lamentation, complainte, doléance, pleurs, regrets, soupirs, murmure, clameur. *Epit.* Triste -, amère, longue -, ampoulée, énergique, lamentable, touchante, langoureuse, juste -, légitime, frivole, timide, importune, amoureuse, douce -, tendre -, étouffée.

C'était en ce discours que s'exhalait ma *plainte.*
J. B. ROUSSEAU, ode XII, liv. I.

Hors de moi, sur ce bord horrible, épouvantable,
Je hurle en longs sanglots *ma plainte* lamentable.
LAYA, *Lettre d'Eusèbe*** à son ami.*

On dit poétiquement, *la plainte* ou *les plaintes d'un amant. Elle est insensible à ma plainte.* Acad.

Siége de la pudeur, ta bouche sans détour
N'a jamais *murmuré les plaintes de l'amour.*
DUPUY-DES-ISLETS.

Un jour que de Glycère accusant les mépris
Il *exhalait sa plainte* au temple de Cypris.
ROUCHER, le poëme des *Mois*, ch. II.

Là, sous l'antique ormeau, tes palombes heureuses
Roucouleront autour *leurs plaintes* langoureuses.
DE LANGEAC.

Autour ne s'emploie pas sans régime.

PLAISIR. *n. m. Syn.* Joie, contentement, satisfaction, délices, allégresse, volupté. — Divertissement, enjouement, gaîté, récréation, jeux, amusement, passe-temps. — Consentement, gré, volonté. — Service, bon office, grâce, faveur. *Epit.* Pur, ineffable, vrai, épuré, délectable, délicieux, sensible, simple, suprême, doux -, parfait, tendre -, piquant, attrayant, séduisant, séducteur, enchanteur, trompeur, délicat, raffiné, rapide, passager, vain, frivole, touchant, vif, violent, défendu, criminel, clandestin, dangereux, émoussé, dérobé, différé, faux, imaginaire, chimérique, champêtre, bruyant, turbulent, superbe -, cruel, inhumain, barbare, affreux, triste, douloureux, amer, languissant, fatigant, renaissant, bizarre, amoureux, lascif, sensuel. — Gratuit, désintéressé, réciproque, mutuel, officieux, funeste, barbare. *Périph.* Le sentiment du plaisir, l'attrait du plaisir, du plaisir le doux attrait, l'ivresse du plaisir, des plaisirs la douce ivresse, l'amorce du plaisir. Les poètes personnifient les plaisirs, et les représentent sous l'image de génies, d'enfants ailés; de-là on dit en poésie *les ailes du plaisir, l'essaim des plaisirs, des plaisirs la troupe folâtre.*

Des folâtres *Plaisirs* le tendre essaim s'envola.
ROMET.

Par la main du *Plaisir* nous essuyons nos pleurs;
Mais le *Plaisir* s'envole, et passe comme une ombre,
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
VOLTAIRE.

Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait *du plaisir la pente* trop aisée.
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 2.

Ce héros. . . . .
Laisse *au sein des plaisirs* assoupir son courage.
CLÉMENT, *Jérusalem délivrée*, ch. XII.

Les *plaisirs* sont des fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fit naître:
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère:
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés, pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage,
La modération est le trésor du sage:
Il faut régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs;
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
VOLTAIRE.

Périsse la marâtre
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare *plaisir* d'hériter de son sang!
Le même, *Mérope*, sc. 1.

La héros s'enivrait d'un douloureux *plaisir*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

Je l'ai vu. . . . .
S'enivrer en marchant du *plaisir* de la voir.
RACINE, *Andromaque*, act. V, sc. 2.

Je sais que votre cœur se fait *quelques plaisirs*
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Le même, *Bajazet*, act. II, sc. 5.

Quelques plaisirs, au pluriel, comme la remarque en a été faite par Geoffroy, n'est ni exact ni élégant. Dans cette locution *se faire plaisir de*..... on met toujours *plaisir* au singulier; la contrainte de la rime a forcé Racine à employer le pluriel.

On appèle, dans la langue poétique, *les plaisirs amoureux*, *les plaisirs de Vénus*, *les plaisirs de l'amour*, *les plaisirs que l'on goûte à Cythère*, le plaisir que procure le rapprochement des deux sexes.

Voyez-vous ces brebis, ces génisses, ces chèvres
Bondir sur la campagne, et pleines de désirs
Appeler leur époux *aux amoureux plaisirs*.
GILBERT, *le Printemps*.

Vous-même dans mes bras descendez, lui dit-elle,
Tel que vous paraissez à la reine immortelle,
Quand sous des traits divins, aux mortels inconnus,
Vous goûtez, comme époux, *les plaisirs de Vénus*.
DESAINTANGE.

Delille a dit en ce sens *les combats de Vénus :*

Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes,
Sans doute; et vos pareils préférèrent toujours
Aux clairons belliqueux la lyre des amours.
Trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Lorsqu'on dit absolument *les plaisirs*, au pluriel, on entend ordinairement tous les divertissements de la vie. *C'est un homme qui est continuellement dans les plaisirs. La jeunesse aime les plaisirs. Il a renoncé aux plaisirs.* On dit poétiquement les jeux et les plaisirs; et on comprend aussi sous ces termes tous les divertissements de la vie. *Acad.*

« PLAISIR. Divinité allégorique qu'on a exprimée quelquefois par un jeune homme qui joue des cymbales à l'antique. Les modernes le personnifient par un beau jeune homme couronné de roses et de myrte, les cheveux frisés et de couleur d'or, des ailes au dos, à demi couvert d'une draperie légère de couleur changeante, tenant une harpe ou une lyre d'une main, de l'autre une pierre d'aimant : une syrène lui présente une coupe; et deux colombes, les ailes à demi étendues, se becquètent à ses pieds. D'autres lui donnent un habillement vert, avec quantité d'hameçons attachés à un filet, et un arc-en-ciel qui aboutit d'une épaule à l'autre. »
NOEL, *Dict. de la Fable*.

PLANER. *v. intr.* Il se dit proprement des oiseaux, lorsqu'ils se soutiennent en l'air sur leurs ailes étendues, sans qu'ils paraissent les remuer.

Le dieu (Mercure) baisse son vol; et d'une aile légère,
Planant entre la terre et l'espace des airs,
Effleure mollement la rivage des mers.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

L'encens qui de Saba fit l'antique opulence,
Comme un nuage au loin qui dans l'air se balance,
S'elevait lentement et *planait* sur les champs.
PHILIPPE DE LA RENAUDIÈRE.

Planer se dit figurément des considérations de l'esprit. *Son génie plane sur ces matières.* Acad.

Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le temps.
THOMAS, *le Temps*, ode.

Il se dit encore figurément pour considérer de haut, promener sa vue sur des objets qui sont au-dessous du lieu d'où on les regarde.

De cette sublime hauteur
Mon œil plus fier s'élance et *plane* avec audace;
Là le regard dominateur
Rétrécit les objets en dévorant l'espace.
THOMAS, *Épître à Ange Marie Eymar*.

PLANÈTE. *n. f.* Astre qui ne luit qu'en réfléchissant la lumière du soleil, et qui a son mouvement propre et régulier, en quoi il diffère des étoiles. Long-temps on a compté sept planètes, savoir : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, et la Lune, à ce nombre on en ajoute une huitième appelée *Herschel* du nom de l'astronome célèbre qui l'a découverte, et qui lui-même l'a nommée *Georgium sidus* (l'étoile de George), pour rendre honneur au roi d'Angleterre, à qui l'astronomie, dit M. de Lalande (tom. 1, pag. 750) et M. Herschel en particulier ont les plus grandes obligations. *V.* HERSCHEL.

Outre ces huit planètes, les astronomes modernes ont découvert neuf autres corps célestes dont cinq tournent autour de Saturne, et quatre autour de Jupiter; ils les ont appelées *satellites*, parce que ces petites planètes sont comme autant de gardes, qui servent d'escorte aux deux grandes planètes que nous venons de nommer.

Épit. Errantes, brillantes, éclatantes, étincelantes, éloignées, immenses, massives, pesantes, égarées. *Périph.* Le monde planétaire, les célestes corps, les globes célestes.

A gauche il voit rouler *le monde planétaire*,
Tous ces globes qu'emporte un mouvement contraire.
Saturne, Jupiter, et ces astres errants
Dont dieu même a réglé les retours différents,
Familles de soleils, de comètes, d'étoiles,
Qui de la nuit profonde illuminent les voiles.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IX.

Notre poète Rousseau suppose que les dieux, fatigués d'habiter la terre, retournent au firmament où le Ciel, le plus ancien des dieux, leur assigne le rang qu'ils doivent tenir, et donne à chacun son apanage.

Le ciel les voit inclinés devant lui,
Et d'un souris, garant de son appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine :
Je sais, dit-il, quel motif vous amène,
Et je consens à régler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes états, comme aîné de ma race,
Saturne aura la plus illustre place :
Un vaste globe élevé jusqu'à moi,
Est le séjour dont je l'ai nommé roi.
Entre les dieux nés pour lui rendre hommage
Trois seulement auront leur apanage ;
Le reste, en cercle autour de lui placés,
A le servir ministres empressés,
Lui formeront une cour sans égale,
Digne d'un dieu que ma faveur signale.
Au second rang, *Jupiter* et sa cour,
Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
Établiront leur règne et leur puissance;
Et près de lui postés pour sa défense,
Quatre grands dieux (les satellites) marchant sous ses drapeaux,
Lui serviront de garde et de flambeaux.
Mars et *Vénus*, et *Mercure* son frère
Iront, comme eux, régir chacun leur sphère :
Phébus enfin, de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'Olympe sacré,
Ira sur vous, sur la nature entière,
Dans le soleil répandre la lumière.
Telle est pour vous la faveur de mes lois.
Jouissez-en. Partez ; mais toutefois,
En vous donnant de si pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veuille, au gré de vos chagrins,
Abandonner la terre à ses destins.

On dit proverbialement d'un homme heureux qu'*il est né sous une heureuse planète*, *sous une bonne planète* ; expression due aux préjugés que l'astrologie judiciaire avait accrédités. *V.* au mot ÉTOILE.

PLANTE. *n. f.* Corps organisé qui a une racine, et qui produit ordinairement des feuilles et des fleurs. Sous ce nom on comprend les arbres et toutes sortes de végétaux. Dans une signification plus restreinte, il se dit des plantes qui ne poussent point de bois; quelquefois même on entend par ce mot les seules plantes médicinales. *Syn.* Arbre, arbuste, arbrisseau, végétal. — Herbe. — Simple. *Epit.* Jeune, tendre -, vive, féconde, délicate, fleurie, parfumée, odorante, chevelue, pudique, rare, précieuse, vivace, souple, languissante, ranimée, flétrie, fanée, inclinée, salutaire, exotique, étrangère, indigène, acclimatée, puissante, homicide, mortelle, empoisonnée, vénéneuse. *Périph.* Le suc des plantes, la vertu des plantes. Pour les plantes on dit, *le règne végétal*, *le monde végétal*; *des jardins les tendres nourrissons.*

Du règne végétal les nourrissons nombreux.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

L'hiver, d'autres plaisirs. Il sait aux aquilons
Dérober *des jardins les tendres nourrissons.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

On voit par le même art les *plantes* ranimées
Déployer autour d'eux leurs tiges parfumées,
Et suspendra en festons leurs fleurs et leurs rameaux.
THOMAS.

C'était l'heure où Phébus, quittant le sein des eaux,
De ses premiers rayons colore les coteaux.
Par l'éclat du matin chaque *plante* éveillée
Levait sa tête humide et de fleurs émaillée.
Mille esprits odorants circulaient dans les airs.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Après les feux du jour, les plantes inclinées
Languissent tristement sur leurs tiges fanées ;
Mais lorsque la fraîcheur a coulé dans leur sein,
Leurs organes vaincus se raniment soudain ;
On les voit reverdir ; et, pleines de souplesse,
De leur tête à l'envi relever la noblesse.
Le même, même chant.

Quand le printemps me rit, je gravis sur les monts,
Et guidé par Jussieu, j'en détache ces *plantes*,
Ces simples bienfaisants, dont les vertus puissantes
Réchauffent du vieillard l'inactive langueur,
Et dans son corps souffrant suspendent la douleur.
Leur parfum les trahit. . . . . . .
BERANGER, *les Plaisirs du Botaniste.*

PLANTUREUX, EUSE. *adj.* Copieux, abondant. *Pays plantureux ; une soupe plantureuse.* Il est vieux. *Acad.* L'Académie porte aussi *plantureusement*, copieusement, en avertissant également qu'il est vieux.

Ce mot qui se trouve plusieurs fois dans Ronsard :

Aux bords heureux des îles *plantureuses.*
Ode à Marc-Antoine Muret.

Tu règnes, immortelle, en tous biens *plantureuse.*

Le même, *premier livre des Hymnes*, hymne Ire.

a été employé de nos jours par M. Firmin Didot :

Dans ce champ *plantureux* vois languir mon taureau.
L'amour unit au berger, l'amour nuit au troupeau.
Trad. de la IIIe *Églogue de Virgile.*

« J'ai osé reproduire, dit ce savant traducteur, le mot *plantureux* qu'on trouve dans les vieux poètes français; ce mot m'a paru harmonieux, et me semble assez bien exprimer *pingui* :

Heu ! heu ! quàm pingui *macer est mihi taurus in arvo.*
VIROTLE, *Églog. III.*

PLÉIADES. *n. pr. f. pl.* (*plé-ïa-de*). Filles d'Atlas et de Pléione, qui devait le jour à l'Océan et à Téthys. « Elles étaient au nombre de sept : Maïa, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno. Elles furent aimées des plus célèbres d'entre les dieux et les héros, et en eurent des enfants aussi fameux que leurs pères, et qui devinrent les chefs de bien des peuples. Elles forment le signe de leur nom dans la tête du Taureau, et sont dites avoir été métamorphosées en étoiles, parce que leur père avait voulu lire dans les secrets des dieux, soit parce qu'il fut le premier qui découvrit cette constellation, et lui donna le nom des Pléiades ses filles, soit qu'on les ait appelées ainsi de *Pléione* leur mère, soit parce que ces étoiles paraissent au mois de mai, temps propre à la navigation. Racine, *pléo*, je navigue. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Épit. Humides, pluvieuses, sombres –, voilées, orageuses. *Périph.* Les filles de Pléione, les filles d'Atlas. Les poètes les confondent souvent avec les Hyades.

Là, trompant les regards de l'humide *Pléiade*,
Le timon se cachait au sein d'une Naïade.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Les *Pléiades* se lèvent vers l'équinoxe du printemps, et leur levé est souvent accompagné d'orages et de pluies.

Sous le règne de Ptolomée Philadelphe, on appela *Pléiade poétique* sept illustres poètes grecs. Comme Rousard, dit Mervesin, *Histoire de la poésie française*, pag. 140, Paris, 1706, se croyait en droit de juger du mérite des ouvrages des autres, il fit une *pléiade* à l'imitation de celle des Grecs; il se mit hardiment à la tête, et les autres qu'il choisit, furent du Bellay, Baïf, Pontus de Thyard, Beleau, Jodelle et Dorat. Cette société, qui existait sous les règnes de Henri II, Charles IX et Henri III, fut appelée la *pléiade française*. C'est en ce sens que La Harpe a dit : « Malherbe découvrit notre rhythme poétique : d'où il suit que Malherbe eut assez de génie pour bien sentir celui de sa langue, et que ce génie manquait à Ronsard et aux poètes qui composaient alors ce qu'on appèle la *pléiade française.* »
Cours de Litt., t. III, p. 171, 1re partie.

PLEURANT, ANTE. *adj.* verbal tiré du verbe *pleurer*. Il se met après le nom qu'il modifie. *Un homme pleurant, une femme pleurante. Elle est toujours pleurante.*

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie.
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. 5.

V. sur cet adjectif, la remarque au *Traité de la Versification*, pag. 77.

PLEURER. *v. intr.* Verser des pleurs, répandre des larmes. On dit, *pleurer de joie, de tendresse, de colère, de dépit, de rage.*

Pour me tirer des pleurs il faut que vous *pleuriez.*
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Il trépigne de joie, *il pleure de tendresse.*
Le même, ch. I.

Du moins si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère;
Et, *de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez*,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés!
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 3.

PLEURER est aussi transitif, et se dit des personnes et des choses. *Syn.* Déplorer, plaindre, gémir sur. — Regretter, plaindre la perte, donner des larmes à...., accorder des regrets à...

Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour *pleurer ton malheur ?*
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 7.

Circé pâle, interdite, et la mort dans les yeux
Pleurait sa funeste aventure.
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé.*

Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure en habits de deuil *sa riante parure.*
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Pleurez-vous Clytemnestre ou bien *Iphigénie ?*
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 1.

Les nymphes d'alentour *lui* (à Thisbé) *donnèrent des larmes.*
LA FONTAINE, *Pyrame et Thisbé.*

PLEURS. *n. m. pl. Syn.* Larmes, lamentations, gémissements. *Épit.* Longs –, intarissables, tristes –, touchants, amers, douloureux, taris, essuyés, stériles, tendres –, délicieux, artificiels, obéissants, forcés.

D'*un nuage de pleurs* ses beaux yeux obscurcis.
VERNINAC DE S. MAUR.

Il laisse sur sa joue, hélas! jadis humaine,
Ruisseler de longs *pleurs*, indices de sa peine.
DESAINTANGE.

Des *pleurs* mal essuyés sillonnent son visage.
DUPUY DES ISLETS.

Toujours verser des *pleurs* qu'il faut que je dévore!
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 2.

Oreste ne vit plus, tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les *pleurs* où je me noie.
CRÉBILLON, *Électre*, act. IV, sc. 1.

Elle prend ses enfants et les baigne de *pleurs*.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 5.

De ses pleurs tant vantés je découvre *le fard*.
CORNEILLE, *Rodogune*, act. II, sc. 4.

« *Le fard des pleurs* est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès : *le faste des pleurs*, pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot *fard* n'est pas recevable? C'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du faste dans l'appareil d'une douleur qu'on étale; mais on ne peut mettre réellement du *fard* sur des larmes. Cette figure n'est pas juste, parce qu'elle n'est pas vraie. »
VOLTAIRE, *Rem. sur Corneille, au lieu cité.*

On appèle *pleurs de la vigne*, une eau qui s'échappe des jeunes bourgeons.

Colon, pour ton langage il est même des fleurs :
Tes guérets ont leur soif, et ta vigne a ses *pleurs*.
J. F. BARRAU.

Les poètes appèlent la rosée, *les pleurs de l'aurore*, *les pleurs du matin*.

Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyr et *des pleurs de l'Aurore*.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

La grappe dans sa fleur brillait humide encore
De ces *pleurs* qu'au matin répand la jeune Aurore.
L'abbé D'AURIOL DE LAURAGUEL.

PLEUVOIR. *v. intr.* (*pleu-voar*). Il se dit proprement de l'eau qui tombe du ciel, et il est familier. Dans le style élevé le poète est obligé d'employer une périphrase pour remplacer ce mot. Il dira, par exemple, *du ciel l'urne s'épuise*, *des airs les urnes s'épanchent*, pour dire il pleut; *le ciel s'épanche en torrent*, pour il pleut à verse; *les urnes des cieux cessent de s'épancher*, *des cieux l'urne est tarie*, pour il cesse de pleuvoir.

Cet arc majestueux dont le ciel se décore,
Quand *les urnes du ciel cessent de s'épancher*.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. I.

Des cieux plus purs soudain *l'urne est tarie*;
L'ombre que chasse un soleil lumineux,
S'est repliée et court dans la prairie;
Déja d'Iris le ruban vaporeux
Se courbe en arc sous la voûte des cieux...
CAMPENON.

V. PLUIE.

Dans cette première signification il est impersonnel, *il pleut*, *il pleuvait*, *il plut*, *il pleuvra*, qu'*il pleuve*, etc.; mais il se dit aussi de plusieurs choses qui tombent ou semblent tomber comme l'eau du ciel; il se dit même figurément de plusieurs choses qui tombent ou qui nous arrivent en grande quantité. *Syn.* Tomber, fondre sur, se précipiter sur...

Le sillon, épuisé par les mêmes chaleurs,
Bientôt verra tomber la gloire de ses fleurs,
A moins que l'arrosoir, ranimant la verdure,
N'y fasse chaque jour *pleuvoir* une onde pure.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Le sang pleuvait des airs. . . . .
DESAINTANGE.

Tandis que je dormais, un songe à mon idée
Retrace le vieux chêne à l'écorce ridée.
Je vois de ses rameaux, d'eux-mêmes agités,
D'innombrables fourmis *pleuvoir* de tous côtés.
Le même.

Des rameaux ébranlés je vois le fruit *pleuvoir*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Dieu d'Abraham. . . . .
Mûris nos fruits, et sur notre humble terre
Laisse *pleuvoir* tes benédictions.
CAMPENON, *l'Enfant prodigue*, ch. I.

Les biens et les honneurs *pleuvaient* sur sa personne.
LA FONTAINE, *le Petit Chien*, conte.

Le plomb vole à l'instant,
Et *pleut* de toutes parts sur l'escadron flottant.
BOILEAU, *Épître IV*.

Mille bras coups sur coups font *pleuvoir* à grand bruit
Sur nous, sur nos vaisseaux, que cet orage accable,
De poutres, de rochers une grêle effroyable.
DESAINTANGE.

Des orages de traits, de flèches et de dards,
Pour chasser les Troyens, *pleuvent* sur leurs remparts.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

PLI. *n. m. Syn.* Plissure, ride. — Sinuosité, courbure, méandre. — Tour, tournure, disposition. *Epit.* Léger, flexible, ondoyant, onduleux, flottant, mouvant, sinueux.

Et sur les *plis* flottants d'un long tissu de lin.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Les longs *plis* de sa robe ondoyants sur ses pas.
DESAINTANGE.

Il est des *plis* heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles.
La route de ces chars, la trace des troupeaux,
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente et qui dans les prairies
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces *plis* mollement ondoleux.

DELILLE.

. . . . Le fleuve amoureux
. . . .
Court enlacer les villes, les hameaux
Dans les longs *plis* de son écharpe humide.

CAMPENON, *la Maison des champs.*

Diane enfin paraît au-dessus des montagnes;
Sur les *plis* d'un ruisseau son globe est répété.

LÉONARD.

PLOMB. *n. m.* (*plon* même devant une voyelle). « Le *b* final ne se prononce jamais; dites : un *plon homicide.* » Dubroca. *Epit.* Vil, lourd, pesant, grossier, fondu, liquide, docile. Ce mot est familier quand il signifie proprement le métal qui porte ce nom; il faut dans le style soutenu le remplacer par une périphrase :

Et le métal enfin qui, docile à nos lois,
S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits.

DELILLE, *Epître à M. Laurent.*

à moins que l'encadrement ne favorise l'emploi qu'on en fait.

Comment en un *plomb* vil l'or pur s'est-il changé?

RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 7.

Le fer, l'airain, le *plomb* que les feux amollissent.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Telle perçant le *plomb* qui la retient pressée,
L'onde siffle en longs jets dans les airs elancée.

DESAINTANGE.

Plomb se prend quelquefois pour les balles de mousquets et des autres sortes d'armes à feu; les poètes surtout font un fréquent usage de cette métonymie, alors ce mot s'ennoblit, et remplace celui de *balle* trop familier pour la haute poésie. *Epit.* Rapide, subtil, volant, homicide, meurtrier, cruel, mortel, criminel.

Le *plomb* vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

BOILEAU, *Epître IV.*

Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois
D'un *plomb* mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. II.

Ou d'un *plomb* qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.

BOILEAU, *Epître VI.*

Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un *plomb* dans un tube entassé par des sots,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros;
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse,
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.

VOLTAIRE, *Epître au roi de Prusse.*

Le chasseur prend son tube image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer *la grêle meurtrière?*

DELILLE.

La grêle meurtrière, périphrase heureuse pour exprimer ce qu'on nomme vulgairement du menu plomb, du plomb à giboyer.

Plomb, à cause de la difficulté de la rime, et encore comme monosyllabe, pourra, seulement dans la poésie légère, rimer avec les terminaisons en *om*, *on*, *ond*, *ont*, comme dans *renom*, *pardon*, *profond*, *affront*, il se joindra même à *prompt* et semblables.

Non, non, je ne ris pas : vous avez mis du *plomb*
Dans un de vos souliers. — Bon! quelle extravagance!
— Hé bien! ce plomb-là vous confond. —
Allons, mon bon ami, vous êtes en démence.

HOFFMAN, *Thémis, l'Amour et la Raison*, fable.

PLONGEON. *n. m.* (*plon-jon*). Sorte d'oiseau aquatique qui *plonge* souvent dans l'eau, d'où lui vient son nom.

Le plongeon est appelé en latin *mergus a mergendo*, comme nous l'apprend Ovide :

Æquor amat : nomenque manet, quia mergitur, *illi.*

Métamorph., lib. II.

De son amour pour l'onde il a tiré son nom,
Hôte léger des mers on le nomme *plongeon.*

Trad. de *Desaintange.*

Épit. Noir -, noirâtre, aquatique, léger, subtil, gourmand. Les mythologistes reconnaissent sous la forme de cet oiseau Ésacus ou Ésaque, fils de Priam et d'Alexirhoé, une des nymphes du mont Ida, fille du fleuve Cédrène. « Ce jeune prince, sans ambition, haïssait le séjour des villes et de la cour, et ne se plaisait qu'à la campagne et dans les forêts. Touché des charmes de la belle Hespérie, il soupirait pour elle, et la cherchait partout. L'ayant un jour rencontrée sur les bords du fleuve Cédrène, il voulut l'approcher; mais la nymphe prit aussitôt la fuite; et se sentant poursuivie, elle hâta sa course; malheureusement un serpent l'ayant piquée au pied, elle cessa en même temps de courir et de vivre. Ésacus, désespéré de cet accident, se précipita du haut d'un rocher dans la mer. Téthys, touchée de son malheur, le soutint dans sa chute, et le changea en plongeon. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

ÉSAQUE CHANGÉ EN PLONGEON.

Voyez-vous cet oiseau
Au long bec, aux longs pieds, qui, pour saisir sa proie,
Se plonge dans la mer où son vol se déploie;
Il sort du sang des rois, et compta pour aïeux
Ilus, Assaracus, Tros, et ce fils des dieux
Qui dans des coupes d'or leur verse l'ambroisie,
Le vieux Laomédon, et ce roi de l'Asie,
Priam, qui de Pergame a vu les derniers temps.
Il fut frère d'Hector; et si dans son printemps
De son destin fatal il eût pu se défendre,
A la gloire d'Hector il aurait pu prétendre.
Ésaque était son nom. Transfuge de la cour,
Il aimait des forêts le champêtre séjour.
. . . .
Il adore Hespéria: aux rives du Cédrène
Elle séchait un jour ses longs cheveux d'ébène.
Il s'approche; elle fuit. Telle aux monts bocagers
Fuit à l'aspect du loup la biche aux pieds légers.
. . . .
Ésaque la poursuit: leurs pas sont tour-à-tour
Emportés par la crainte, *ou* pressés par l'amour.
Mais, hélas! un serpent caché sous la verdure
La mord, et de ses dents la sensible morsure
Jusqu'au cœur de la nymphe a glissé le trépas.
L'amant qui la poursuit la reçoit dans ses bras:
Elle cesse à la fois de courir et de vivre.
Ah! qu'ai-je fait! dit-il; devais-je te poursuivre?
. . . .
Il dit, et d'un rocher, dans les flots d'Amphytrite,
Amant désespéré, court et se précipite.
Thétis en eut pitié; soutenu dans les airs,
Sur une aile naissante il effleure les mers.
Indigné que du sort la faveur envieuse
L'empêche de sortir d'une vie odieuse;
Vingt fois d'un vol rapide il s'élève, et soudain
Se replonge dans l'onde, et s'y replonge en vain.
La plume le soutient au moment qu'il retombe.
Furieux que la mer lui refuse une tombe,
Il cherche incessamment dans ses profonds marais
Le chemin du trépas qu'il ne trouve jamais.
Voyez-vous sa maigreur? C'est l'amour qui le ronge;
Sa jambe est effilée, et son col se prolonge...

DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. II, chap. 17.

« Le *plongeon* est un de ces oiseaux aquatiques que Dulard, dans son poème des *Merveilles de la Nature*, appèle avec élégance:

« Citoyens à la fois de la terre et des eaux. »

Note du traducteur, au lieu cité.

PLONGER. *v. tr.* Enfoncer quelque chose dans l'eau, ou dans quelqu'autre liquide, pour l'en retirer; figurément, enfoncer. *Syn.* Tremper, enfoncer, jeter, précipiter.

Déjà la nuit quittant des cieux la vaste plaine,
Dans les flots azurés *plongeait* son char d'ébène.

MOLLEVAUT.

Il (le chêne) *plonge* sa racine au gouffre des enfers.

DELILLE.

Aussitôt dans son sein il *plonge* son épée.

RACINE, *Mithridate*, act. V, sc. 4.

J'arrive, on nous saisit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous *plonge* et nous entraîne.

VOLTAIRE, *Alzire*, act. II, sc. 1.

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur.

J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. 3.

Dans un gouffre de maux l'ingrate m'a *plongé*.

LEBRUN, *Ode XII*, liv. 3.

Dans ces sombres chagrins qui peut donc vous *plonger?*

VOLTAIRE, *Mariamne*, act. IV, sc. 1.

Le sérail est *plongé* dans un profond silence.

Le même, *Zaïre*.

Et quels cœurs si *plongés* dans un lâche sommeil...

RACINE, *Athalie*.

L'ennemi dans son camp repose sans ombrage.
Vois ces feux presqu'éteints, ces postes négligés,
Et leurs soldats épars dans l'ivresse *plongés*.

LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

Il se construit avec le pronom personnel.

Le blond Phébus allait finir son cours,
Et *se plonger* dans le sein de Neptune.

Yvain et Rosamonde, conte.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on *se plonge?*

RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Le fer étincelant *se plongea* dans son sein.

VOLTAIRE, *la Henriade*.

Plonger est aussi intransitif, et signifie, au propre, s'enfoncer entièrement dans l'eau; au figuré, s'enfoncer, pénétrer très-avant, aller jusqu'au fond.

L'ancre se précipite et *plonge* au fond des mers;
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue.

DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

L'œil *plonge* avec effroi sous sa profonde voûte.

Le même.

M. Chênedollé a dit avec une heureuse hardiesse:

. . . . Et l'héritier du ciel,
En *plongeant dans la mort*, se relève immortel.

Le Génie de l'Homme, ch. III.

« *Plonger* neutre (intransitif), et *se plonger*, réciproque, n'ont pas le même sens. Le premier signifie s'enfoncer entièrement sous l'eau; le second, s'y baigner. M. Delille dit du cheval:

Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il *plonge*.
Poëme des *Jardins*.

« Il n'est pas naturel au cheval de *plonger*. — Il *se plonge* était l'expression convenable. *Journ. de Mons.* — M. de Saint-Lambert a parlé plus correctement dans la Poëme des Saisons :

Là, le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge, en frissonnant, dans le cristal liquide. »
FÉRAUD, *Dict. crit. de la Langue franç.*

PLOYER. *v. tr.* (*ploa-ié* devant une consonne). Fléchir, courber. Il n'est plus guère d'usage que dans la poésie, et dans le haut style; hors de là on dit *plier*. Acad.

Le vendangeur ravi de *ployer* sous le faix.
BOILEAU.

PLUIE. *n. f. Epit.* Abondante, féconde, fertile, impétueuse, orageuse, violente, humide, froide, douce. *Périph.* L'eau du ciel, *des torrents de pluie; des torrents pluvieux* (Léonard); *les perles, les gouttes de la pluie, des cieux les bienfaisantes ondes.*

De noirs torrents de pluie épanchés dans les airs.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Bientôt l'onde en torrent tombe du haut des cieux.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, Églogue VI.

Des torrents pluvieux ne peuvent dans l'éther
Éteindre le flambeau du redoutable éclair.
LÉONARD.

Les vapeurs s'élevant au céleste séjour,
Puis en gouttes d'argent s'échappant des nuages.
FIRMIN-DIDOT, trad. de *la VIe Églog. de Virg.*

Les cieux grondent, les vents sifflent : l'urne céleste
Menace le vallon d'un déluge funeste,
Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
Tombent avec fracas cent torrents écumeux.
COLARDEAU, *Epître à M. Duhamel.*

A peine ma Phylis aura vu ce rivage,
Les bois reverdiront, et, du haut de l'éther,
En torrents bienfaiteurs descendra Jupiter.
TISSOT, trad. de *la VIIe Eglogue de Virgile.*

Vois ces gouttes de *pluie*, en perles transformées,
Mêler l'éclat du diamant
Au verdoyant éclat des plantes ranimées.
BLIN DE SAINMORE.

Elle (la pluie) a percé la nue, elle coule, un doux bruit
A peine dans les bois de sa chute m'instruit.
A peine goutte à goutte humectant le feuillage,
Laisse-t-elle à mes yeux soupçonner son passage.
L'urne des airs s'épuise : un frais délicieux
Ranime la verdure; et cependant aux cieux
Le soleil que voilait la vapeur printannière,
Commence à dégager sa flamme prisonnière;
Elle brille; le dieu transforme en vagues d'or
Des nuages flottants dans l'air humide encor,
Jète un réseau de pourpre au sommet des montagnes,
Enflamme les forêts, les fleuves, les campagnes,
Et sur l'émail des prés étincelle en rubis.
ROUCHER, poëme des *Mois*.

Faire la pluie et le beau temps est une expression proverbiale peu digne de la tragédie; cette idée s'ennoblit sous la plume de Racine, quand il fait dire à Aman :

Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, ou l'arrête,
Et *fais*, comme il me plaît, *le calme et la tempête.*
Esther, act. III, sc. 5.

PLUMAGE. *n. m. Syn.* Les plumes. *Epit.* Joli, luisant, éclatant, riche, doré, azuré, argenté, bigarré, varié, changeant, brillant, flottant. *Périph.* L'éclat, l'or, l'argent, l'azur du plumage, la richesse, l'élégance du plumage, des plumes.

M. Chaussard a dit en parlant du paon :

Son *plumage* étoilé de feux éblouissants,
Où les cent yeux d'Argus brillent en diamants.
L'Enlèvement d'Europe.

et Rosset en parlant du coq :

Un *plumage* éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son col superbe, et flotte en longs cheveux.
L'Agriculture, ch. VI.

Un plumage qui *flotte en longs cheveux* me paraît une expression hasardée, pour ne rien dire de plus.

Qui fait le bel oiseau ? C'est, dit-on, le *plumage*.
RÉGNARD.

PLUME. *n. f.* Ce qui couvre les oiseaux, et sert à les soutenir en l'air. *Syn.* Plumage, duvet. *Epit.* Légère, voltigeante, flottante, agile, brillante, éclatante, dorée, azurée, argentée, naissante.

Delille a dit en parlant de jeunes oiseaux :

. . . Ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger *duvet* ne couvrait pas encore.

Sur sa tête frémit la *plume* voltigeante.
BARTHE.

Plume se dit figurément du style et de la manière d'écrire d'un auteur; et, en ce sens, lorsque l'on parle d'un poète, ce mot a, pour synonyme pinceau, crayon, style. *Epit.* Sublime, savante, docte, divine, éloquente, habile, libre, indépendante, diserte, exercée, fertile, féconde, correcte, dorée, facile, inégale, légère, voluptueuse, élégante,

négligée, coquette, ingénieuse, acérée, mordante, dangereuse, licencieuse, hardie, triviale, mercénaire, vénale, servile, vendue, prostituée. *Une plume d'airain* signifie figurément un style mâle et fort; *une plume d'or*, un style riche, élégant, poli.

Bienheureux Scudéri, dont la fertile *plume*
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
BOILEAU, *Satire II.*

Ma *plume* inégale
Va griffonnant de son bec affilé
Ce qu'il (l'Amour) inspire à mon cerveau brûlé.
VOLTAIRE.

« En poésie, dit M. Demandre, exposer, définir, analyser, c'est décrire ou peindre, la raison même du poète est presque toujours colorée par son imagination : sa *plume* est un pinceau. »

Dict. de l'Élocution française.

On dit qu'un écrivain *trempe sa plume dans le fiel*, que *le fiel coule de sa plume*, que *sa plume distille le fiel*, pour faire entendre que son style est âcre, mordant, et porte l'empreinte de sa mauvaise humeur. C'est dans le sens contraire, que Crébillon a dit, dans le discours adressé à l'Académie dont il venait d'être élu membre :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma *plume*.

Plume se prend quelquefois, au figuré, pour l'auteur même.

Une *plume* exercée habillement rassemble
Ces termes qui, surpris et charmés d'être ensemble,
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, échauffent le discours.
MILLEVOYE, *l'Invention poétique.*

En bornant aux meilleures *plumes*
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers.
GRESSET.

Les poètes prennent bien la matière dont une chose est faite, pour la chose même, et disent par conséquent la plume, le duvet pour le lit, et principalement pour un lit douillet, pour le lit de la mollesse. *Syn.* Lit, couche, duvet. *Épit.* Oiseuse, douce, molle, tendre, souple, rebondie, bouffante, enflée, gonflée.

Tous ses valets tremblants quittent la *plume* oiseuse.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

Le sommeil étendu sur la *plume* indolente,
LEBRUN.

Doucement étendue au sein de la mollesse,
Elle a peine à quitter la *plume* enchanteresse.
LÉONARD.

PLUMEUX, EUSE. *adj.* Qui tient de la plume, qui est fait de plume. Ce terme dont, suivant le P. Bouhours, nous sommes redevables à Desmarets, n'est guère usité si ce n'est en botanique; cependant M. Castel n'a pas fait difficulté de s'en servir.

Elle (la plante) a pour s'élever des panaches mobiles,
Une aigrette *plumeuse* ou des ailes agiles.
Les Plantes, ch. III.

On doit lui savoir gré de cette hardiesse; car ce mot, qu'il ne serait pas aisé de remplacer, s'entend si facilement, qu'on oublie que c'est un terme technique. Il est harmonieux, et je ne sais pas pourquoi les poètes n'en étendraient pas l'usage. Vaugelas cite avec éloge ces vers d'un auteur qui était son contemporain :

Dédale n'avait pas, de ses rames *plumeuses*,
Encore traversé les ondes écumeuses.

PLURIEL, ELLE. *adj.* (*plu-ri-èl, plu-ri-è-le*). Il s'emploie aussi comme nom : *mettre un mot au pluriel.*

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel :
Je n'est qu'un singulier, *avons* est un *pluriel.*
MOLIÈRE, *les Femmes Savantes*, act. II, sc. 6.

Molière ne donne, comme on vient de le voir, que deux syllabes à ce mot, qui en a trois en vers.

Je suis charmé. Voyons si, d'un ton naturel,
Vous pourrez aussi bien dire le *pluriel.*
REGNARD, *le Distrait*, act. III, sc. 3.

Les poètes, avons-nous déjà dit, au *Traité de la Versif.* pag. 72, emploient le singulier pour le pluriel.

Ils se servent plus souvent encore du pluriel au lieu du singulier :

Le fer, l'airain, le plomb que *les feux amollissent.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Déployez *toutes vos rages*,
Princes, vents, peuples, frimas.
BOILEAU, *Ode sur la prise de Namur.*

Ne craignez point, seigneur, *les tristes destinées.*
CORNEILLE, *Cinna*, act. II, sc. 1.

V. DESTINÉE, remarque de Voltaire sur ce vers.

Après plusieurs sujets au singulier, les poètes se permettent, suivant le besoin de la mesure ou de la rime, de mettre le verbe au singulier ou au pluriel, surtout lorsqu'il y a identité ou simplement une certaine conformité d'idées entre ces sujets.

D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le visir me *presse.*
RACINE, *Bajazet.*

Au fond de la Scythie, où jamais les moissons
N'ont germé sous un sol durci par les glaçons,
Solitude sans fruits, sans ombre, sans verdure,
Est un vallon désert, où la pâle froidure,
La fièvre, le frisson, le besoin importun
Habite avec la faim aux entrailles à jeun.
DESAINTANGE.

Il soupire, il gémit: ni ton vœu, Sémélé,
Ni ton serment, hélas! ne *peut* être annulé.
Le même, trad. des *Métam.*, liv. III, chap. 7.

Il faudrait dire en prose *pressent*, *habitent*, ne *peuvent* être *annulés*. *V. Traité de la Versif.*, pag. 73.

Pluriel des noms propres. *V.* NOM.

Pluriel des noms collectifs. *V.* COLLECTIF.

PLUS. *adv.* (*plu* devant une consonne, *pluz* devant une voyelle; on dira cependant, en faisant sonner le *s*, A *plus* B, et un *plus* en parlant du signe algébrique qui porte ce nom).

Déja *plus* d'un tyran, *plus* d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur.
RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 5.

Plus d'amour, partant *plus* de joie.
LA FONTAINE.

Plus de chants, *plus* de jeux, *plus* d'amour chez les ombres.
BOUFLERS.

Plus d'astres, *plus* de cieux; quelques rochers déserts:
Partout la nuit, partout les dévorantes mers.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

« Quand *plus* est seul, il marque le comparatif, et il est ordinairement suivi de *que*; et, si un verbe vient après, de la particule *ne* : *plus* aimable que *sage*; *plus* heureux *que* vous *ne* pensez. Cette particule *ne* est indispensable, et les poètes mêmes ne doivent pas la retrancher. Il y a une faute de grammaire dans ces vers de l'*Oreste de Voltaire*, où Electre dit aux furies :

Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
En ces lieux *plus* cruels et *plus* remplis de crimes,
Que vos gouffres profonds *regorgent* de victimes.

« Il fallait *ne regorgent*. Il y a aussi faute de rapport d'un membre de la phrase à l'autre, *regorgent*, verbe, ne répondant pas bien à *cruels* et *remplis*, adjectifs. »

FÉRAUD, *Dict. crit. de la Lang. franç.*

Plus je vous envisage,
Et moins je reconnais, monsieur, votre visage.
RACINE, *les Plaideurs.*

« *Plus* on est aimable, *plus* on est aimé. L'analyse est : on est plus aimé, parce qu'on est plus aimable. On ne dirait pas : on est plus aimé, *et* parce qu'on est plus aimable; par conséquent le mot *et* est de trop, forme un solécisme. »

CHAPSAL, *Dict. grammatical*, p. 211.

J'irai, bien *plus content* et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée.
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 4.

« Cette phrase poétique me paraît excellente. M. de La Harpe est d'un avis contraire; il dit, dans son *Cours de Litt.* (t. IV, p. 291) : le comparatif *plus* est séparé du relatif *que*, de manière que la phrase n'est plus française. La construction exacte et naturelle demandait que la phrase fût disposée ainsi : *J'irai détromper son amour d'une feinte forcée, bien plus content de vous et de moi, que je n'allais tantôt déguiser ma pensée.* » Il me semble (ajoute le commentateur de Racine) que voilà un secret merveilleux pour mettre de belle poésie en mauvaise prose. »

GEOFFROY, *œuvres de Racine, au lieu cité.*

Déja, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques *plus chères*,
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 2.

Suivant d'Olivet, il fallait les reliques *les plus chères*. Cette règle, dit ce grammairien, est indispensable, et elle fait loi pour les poètes comme pour les autres. Geoffroy ne partage pas cet avis : *plus chères* pour *les plus chères* lui paraît une ellipse favorable à la poésie; s'il m'est permis d'émettre une opinion après de si habiles critiques, je dirai, que je partage celle de Geoffroy, d'autant plus que cette licence ne nuit point à la clarté du sens.

Quand *plus* est employé comme adverbe, sans qu'il y ait comparaison, il est accompagné de la négative, et se place après le verbe, dans les temps simples : *Je ne vous verrai plus.* Dans les temps composés il se met entre l'auxiliaire et le participe : *Je ne l'ai plus vu, il n'est plus venu.*

Dans le style marotique on place bien cet adverbe avant le verbe, dans les temps simples, comme dans les temps composés :

Plus ne verrai,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrai
Ma douce amie.
HOFFMAN, *les Adieux*, élégie.

Mais aussitôt que la pièce eut paru
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.
RACINE, *Épigramme sur l'Iphig[illegible] [illegible] Leclerc.*

PLUTON. *n. pr. m.* Troisième fils de Saturne et de Cybèle ou Rhée, son épouse, et frère de Jupiter et de Neptune. « Il avait eu le sort de ses autres frères, c'est-à-dire, que Saturne l'avait dévoré; mais Jupiter, sauvé par sa mère, ayant fait prendre un breuvage à Saturne, ce dernier fut forcé de rejeter de son sein ceux qu'il avait engloutis. C'est ainsi que Pluton revit le jour; aussi n'oublia-t-il rien pour seconder son frère, et le faire triompher des Titans. Après la victoire, Pluton eut pour son partage la région des enfers......

Je suis roi des enfers, Neptune est roi de l'onde,
Nous regardons avec des yeux jaloux
Jupiter plus heureux que nous;
Son sceptre est le premier des trois sceptres du monde.

QUINAULT.

Ce dieu était si difforme, et son royaume si triste, qu'aucune femme ne consentit à partager sa couronne; de sorte qu'il fut obligé d'enlever Proserpine, fille de Jupiter et de Cerès » (*V.* PROSERPINE).......

« *Pluton* est ordinairement représenté enlevant Proserpine, et la portant évanouie de terreur sur le char qui doit la conduire dans son royaume. On lui donne presque toujours une barbe épaisse, et un air sévère. Souvent il porte un casque sur la tête..............

Ce dieu paraît souvent assis sur un trône d'ébène ou de soufre, tenant un sceptre de la main droite. Ce sceptre était noir, pour exprimer que Pluton commandait dans des lieux obscurs. Lorsque le dieu n'a point de sceptre, il tient tantôt une fourche à deux pointes, et tantôt une pique. Le premier attribut annonçait que le dieu était irrité, et savait punir les criminels. La pique désignait le dieu appaisé, et qui recevait avec faveur les ombres vertueuses..........

Souvent on le voit dans un char de forme antique, traîné par quatre chevaux noirs et fougueux..............

Le char du dieu était d'or, suivant Homère, dans son hymne à Cérès; et cette magnificence convenait fort à *Dis*, au maître de l'or et des mines souterraines qui le produisent...............

L'un des attributs qu'on voit le plus souvent auprès de lui, c'est le cyprès, dont le feuillage sombre et lugubre a toujours semblé consacré à la mélancolie et à la douleur. ...... Dans le nombre des plantes qui lui étaient consacrées, outre le narcisse, le capillaire et les feuilles de l'ébénier, on distinguait encore le satyrion, plante que les anciens nommaient *sérapion*, parce qu'on la plaçait sur les autels de *Sérapis*, le même que Pluton. » ....

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Épit. Terrible, cruel, redoutable, inexorable, noir -, pâle -, sombre -, impitoyable, implacable, sévère, rigoureux. *Périph.* L'époux, le sombre époux de Proserpine; le dieu des morts, le noir tyran des morts, des morts l'inexorable roi, le roi des ombres, le roi des mânes, le monarque des ombres, le roi des enfers, des enfers le redoutable roi, le roi, le dieu des sombres bords, le dieu des sombres rivages.

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va *du dieu des morts* déshonorer la couche...

RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 5.

.... Descendo sur la rive fatale,
Il s'enfonça vivant dans la nuit infernale;
Il vit *le noir monarque* et ces dieux endurcis
Que les pleurs des humains n'ont jamais adoucis.

LA HARPE.

L'enfer ou le royaume de Pluton est communément appelé chez les poètes : *le royaume, l'empire des ombres, des morts; le séjour des ombres, des morts.*

Là règne en un morne silence
Ce tyran aux sévères traits,
Près de la beauté dont l'absence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La douleur, la faim, le carnage,
Le désespoir, l'aveugle rage
Sont ses ministres odieux;
Et, pour plaire aux lois du Ténare,
Se disputent l'honneur barbare
De mieux peupler les sombres lieux.

LAMOTTE.

On dit encore, mais seulement dans le style familier ou badin, *le manoir de Pluton.*

Delà ces expressions, usitées dans la langue poétique, *descendre chez Pluton, aller chez Pluton*, pour dire descendre aux enfers, descendre dans la tombe, mourir.

PLUTUS. *n. pr. m.* (le *s* toujours sonore). Fils de Cérès et de Jasion, et dieu des richesses; les poètes le confondent quelquefois avec Pluton. Ceux qui les distinguent prétendent que celui-ci est le ministre de Pluton, qu'il préside aux mines d'or et d'argent que la terre renferme dans son sein, et qu'il dispose à son gré des faveurs de la fortune. Tantôt on le fait boiteux, tantôt aveugle, et tantôt faisant un usage éclairé de ses dons.

Aimable dieu, de qui la main dispense
Ce qui rend les mortels heureux,
Votre vaste puissance
Réunit pour vous tous les vœux :
En vous cherchant, la peine devient chère,
On se fait de vous voir le plus charmant plaisir,
Le bonheur même de vous plaire
En irrite encor le désir.

LAMOTTE.

Epit. Aveugle, stupide, lourd -, vain, orgueilleux, riche -. Les arts sont enfants de Plutus (Lebrun). *Périph.* L'aveugle fils de Cérès, de Jasion; le dieu des richesses. Il se prend pour les richesses elles-mêmes.

Du lourd *Plutus* la riche absurdité.
LEBRUN.

On appèle poétiquement les riches, *les enfants, les fils, les favoris de Plutus, ceux à qui Plutus sourit.*

Si *Plutus vous sourit*, l'arbre odorant et vert
Qu'Hercule osa ravir dans les jardins d'Hesper,
Loin des fureurs du Nord, sous un pompeux portique,
Vous formera l'hiver une cour magnifique.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

« On représente *Plutus* sous la forme d'un vieillard qui tient une bourse à la main. Il venait, suivant les anciens, à pas lents, et il s'en retournait avec des ailes, parce que les biens s'acquièrent difficilement et s'évanouissent avec promptitude. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

PLUVIEUX, EUSE. *adj.* (*plu-vi-eu* devant une consonne, *plu-vi-euz* devant une voyelle, *plu-vi-eu-ze*). Abondant en pluie, qui amène la pluie, qui annonce la pluie.

Tel épanchant sur nous son urne *pluvieuse*,
Orion de ses flots bat la terre poudreuse.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

L'arc *pluvieux* d'Iris.
DESAINTANGE.

PLUVIOSE. *n. m.* (*plu-vi-ô-ze*). Cinquième mois de l'année de la république française. Ce mois qui avait trente jours, comme les autres, commençait le 20 janvier et finissait le 18 février; mais dans l'année qui suivait immédiatement l'année sextile, il commençait le 21 janvier et finissait le 19 février.

Alors le fluide élément,
En se mariant à la terre,
Féconde la germe naissant
Qui dans peu doit la rendre mère:
Fleuve, mer, fontaine et ruisseau,
De l'eau tout reçoit l'existence,
Pluviose est l'enfant nouveau,
Et le père de l'abondance.
Extrait de l'Improvisateur français.

POÊLE. *n. m.* (*poâ-le*). Sorte de fourneau par le moyen duquel on chauffe une chambre. Il est familier.

. . . , Malgré les volets, le soleil irrité
Formait un *poêle* ardent au milieu de l'été.
BOILEAU, *Satire III.*

POÊLE. *n. f.* (*poâ-le*). Ustensile de cuisine. Il est familier.

Je tombai par malheur de la *poêle* en la braise.
REGNIER, *Satire X.*

POÊLE. *n. m.* (*poè-le*). Drap mortuaire; voile qu'on tient sur la tête des mariés. *Syn.* Voile nuptial, dais, baldaquin, ce dernier est familier.

POÈME. *n. m.* (*po-è-me*). Ouvrage en vers d'une certaine étendue. *Epit.* Admirable, sublime, divin, charmant, lyrique, dramatique, épique, didactique, pastoral, badin, insipide, triste, barbare. *Périph.* Ouvrage en vers, œuvre poétique.

Un *poème* excellent où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit:
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

POÉSIE. *n. f.* (*po-é-zie*). L'art de faire des ouvrages en vers. Il serait difficile d'assigner un commencement à un art qui a dû naître sitôt que le feu de l'imagination a enflammé l'ame des mortels, sitôt que le pouvoir de l'harmonie s'est fait sentir à leur oreille. « La poésie, dit La Harpe, se partagea d'abord en deux genres, suivant le caractère des auteurs: l'héroïque qui était consacré à la louange des dieux et des héros, et le satirique qui peignait les hommes méchants et vicieux. Dans la suite l'épopée, menant du récit à l'action, produisit la tragédie, et la satire par le même moyen fit naître la comédie. »
Cours de litt. tom. I, pag. 64.

Quelle que soit l'origine de cet art divin, les poètes ont peint avec les plus vives couleurs les services qu'il dut rendre à l'espèce humaine, et les merveilles qu'il enfanta dans son principe.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture;
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages lois adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers:
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Il est probable que la poésie ne commença à être cultivée par les Français, du moins en langue vulgaire, que vers le temps de Louis VII et de Philippe Auguste son fils. Pierre Abeilard, dit Moreri, fut un des premiers qui mit en rimes ses amours avec Héloïse.

Si nous sommes quelquefois charmés par un ton de naïveté, par une bonhommie, s'il m'est permis de parler ainsi, qui distingue les essais de nos premiers poètes, nous sommes souvent rebutés par la rudesse des sons, par les inversions forcées, par les enjambements, par les hiatus, en un mot par le défaut de coloris qui défiguraient les productions d'hommes qui n'avaient aucune règle fixe et qui écrivaient dans une langue si imparfaite encore.

Durant les premiers ans du Parnasse *français*,
Le Caprice tout seul faisait toutes les *lois*.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber;
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Comment la poésie qui anime tout, chez qui

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,

ne serait-elle pas elle-même personnifiée? Le poète Gilbert l'appèle :

Fille de la Peinture et sœur de l'Harmonie.

« On la représente sous la figure d'une jeune nymphe couronnée de laurier, une lyre en main, l'air inspiré, le visage animé, les yeux au ciel; près d'elle est le médaillon d'Homère; à ses côtés sont les attributs des héros dont elle célèbre la gloire; des personnes qui paraissent ravies par ses chants divins, expriment l'admiration des hommes pour ce bel art. Des statues anciennes la représentent avec un sistre dans la main ou à ses pieds. Elle est désignée quelquefois par un Apollon qui d'une main tient sa lyre, et de l'autre des couronnes de laurier, comme pour les distribuer à ceux qu'il inspire. »

NOEL, *Dict. de la Fable*.

Apollon et les Muses président à cet art divin, dont chaque genre est encore sous la protection immédiate d'une des neuf doctes sœurs, et est désigné par un génie particulier et par des attributs qui le caractérisent.

Calliope préside à la poésie épique. *V.* CALLIOPE. L'emblème de ce genre est représenté par un génie qui tient une trompette, plusieurs livres sont à ses pieds, comme l'Iliade, l'Odyssée, l'Énéide, etc.

C'est Érato qui inspire le poète lyrique. *V.* ÉRATO.

Euterpe préside à la poésie pastorale, et partage cet honneur avec Pan, dieu des bergers. *V.* EUTERPE et PAN.

« On voit le poème pastoral sous la figure d'un jeune berger, ou d'une jeune bergère couronnée de fleurs. Elle tient un sistre à sept tuyaux, avec un bâton de pâtre, et a la panetière au côté.

Trois petits génies, dont l'un tient une trompette, le second un luth, et le troisième une flûte, ont encore servi à désigner ces trois sortes de poèmes, l'héroïque, le lyrique et le bucolique. Au lieu de ces instruments, on a aussi fait tenir à ces génies différentes couronnes : le poème ou la poésie héroïque a été caractérisé par une couronne de laurier; la poésie galante, par une couronne de myrte; la poésie bacchique, par une couronne de pampre. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Le poème satirique, suivant le même auteur, est représenté par un satyre qui, par son ris moqueur, fait connaître le caractère mordant de cette poésie sous l'apparence du badinage.

Le mot *poésie* a différentes acceptions; il signifie l'art de faire des ouvrages en vers; le feu, la verve poétique; quelquefois seulement l'art de faire des vers, la simple versification; et enfin, relativement au style, manière d'écrire pleine de figures et de fictions; c'est en ce dernier sens qu'on peut dire du Télémaque qu'il est plein de poésie.

Epit. Divine, auguste –, sublime –, harmonieuse, douce –, mélodieuse –, séduisante, riante, aimable, enchanteresse (Castel), sœur de la peinture. *Périph.* L'art des vers, l'art de rimer, le langage rimé (La Fontaine), le style mesuré, génie poétique, verve poétique, la langue ou le langage des dieux, la langue du Parnasse (La Fontaine);

l'empire des vers; les charmes, les prestiges de la poésie.

Brisons cette lyre champêtre
Dont j'aimais à tirer des sons voluptueux.
De mon cœur, de mes sens l'amour n'est plus le maître;
Puis-je parler encor *le langage des dieux*
LABLÉE, *l'Adieu aux Muses.*

Poésies fugitives. V. FUGITIF.

Je crois ne pas déplaire aux curieux en rapportant ici la nomenclature de tous les genres de poésies auxquels s'exerçait le génie de nos pères, et de ceux que cultivent les poètes de nos jours. A chaque mot on trouvera la définition et un modèle du genre.

Pièces de poésies anciennes.	*Pièces de poésies usitées de nos jours.*
Ballades.	Bouquet.
Blason.	Cantate.
Cantique.	Cantique.
Bouquet.	Chanson.
Chanson.	Charade.
Chant-royal.	Complainte.
Complainte.	Distique.
Coq-à-l'âne.	Églogue.
Déploration.	Élégie.
Distique.	Énygme.
Églogue.	Épigramme.
Élégie.	Épitaphe.
Énygme.	Épithalame.
Épigramme.	Épître.
Épitaphe.	Idylle.
Épître.	Impromptu.
Idylle.	Inscription.
Inscription.	Logogryphe.
Lai.	Madrigal.
Madrigal.	Ode.
Ode.	Oratorio.
Rondeau.	Quatrain.
Satire.	Satire.
Sonnet.	Vaudeville.
Triolet.	
Villanelle.	
Virelai.	

POËTE. *n. m.* (*po-è-te*). Ce mot était autrefois de deux syllabes, on le trouve dissyllabe dans Régnier le satirique et même dans Corneille.

Mais faut-il s'étonner d'un *poëte* qui se loue?
Excuse à Ariste, à la fin des Rem. crit. sur le Cid.

« Les mots *poëte*, *ouate* étaient alors de deux syllabes en vers. Boileau, qui a beaucoup servi à fixer la langue, a mis trois syllabes à tous les mots de cette espèce :

Si son astre en naissant ne l'a formé *poëte*. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille.*

En parlant d'une femme on dit de même *cette femme est poëte*, *Mad. Deshoulières était un poëte aimable.* Mais on ne dirait pas avec l'article, *le poëte* ou *la poëte*, et encore moins *la poëtesse Deshoulières*. Acad. « *Une femme poëte* déja connue par une élégie intéressante. » DELILLE, *Préf. du poëme de la Conversation.*

Syn. Versificateur. *V.* ce mot. *Chantre* se prend quelquefois comme synonyme de poëte, et c'est en ce sens qu'on dit, *le chantre de la Thrace* pour Orphée, *le chantre d'Ascra* pour Hésiode, *le chantre de Théos* pour Anacréon, *le chantre d'Achille*, *le chantre d'Ilion* pour Homère, *le chantre d'Énée* pour Virgile, etc.

Et Despréaux, ce *chantre* harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne serait point au nombre de mes dieux,
Si, etc. . . . .
GRESSET, *Épître à ma Muse.*

Puisse au moins, animé d'un sublime délire,
Quelque *chantre* immortel dignement retracer
Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer!
DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Le chantre des vainqueurs de l'Élide, a dit le poëte Lebrun pour désigner Pindare.

Peintre se prend aussi comme synonyme de poëte, et l'on dira *le peintre des combats*, *le peintre des champs*, *le peintre des bergers*, selon que le poëte aura chanté les combats, les champs ou les jeux et les mœurs des bergers. On dira encore *le peintre d'Achille* pour Homère, *le peintre d'Énée* pour Virgile, etc.

Quand on veut parler de poëtes célèbres, on cite Linus, Orphée, Pindare, Anacréon, Homère, Virgile; leurs noms sont même devenus communs en ce sens : une femme est *une autre Sapho.*

France orgueilleuse, où sont tes *Linus*, tes *Orphées ?*
Où sont tes lyriques trophées?
GINGUENÉ, *Épître à M. Lebrun.*

Épit. Divin, sacré, sublime, docte, inspiré, ingénieux, inventif, fécond, harmonieux, impétueux, brillant, élégant, tendre, novice, varié, accrédité, caustique, châtié, stérile, froid, glacé, morfondu, négligé, vulgaire, coassant, ce dernier ne peut se dire que d'un mauvais poëte qu'on suppose habiter les marais du Parnasse, barboter dans l'onde Aganippide; crotté, il est familier.

Périph. Habitant du Parnasse, citoyen du Permesse (Lebrun), enfant du Permesse, élève du sacré vallon, un élu du Parnasse, enfant du Pinde, nourrisson du Pinde; enfant, fils, favori, prêtre d'Apollon; ministre d'Apollon, d'Apollon un nourrisson sacré, un enfant chéri du dieu de l'harmonie; enfant, favori, disciple, élève des Muses, des

neuf sœurs, des filles de Mémoire, des nymphes du Permesse; prêtre des Muses. Le poète est couronné de laurier, quelquefois de myrte ou de roses; il voyage sur Pégase; il habite le double sommet, son chant est celui du cygne ou du rossignol.

Je vous sacrifirai cent moutons; c'est beaucoup
Pour *un habitant du Parnasse.*
LA FONTAINE.

Non, ce n'est point des rois l'orgueilleux apanage,
Ni l'or, ni la victoire amante du carnage,
Que *les fils d'Apollon* s'empressent d'obtenir.
LEBRUN, *Ode XXIV*, liv. I.

Favori d'Apollon, toi qui sur le Parnasse,
D'un vol rapide et fier, suis de si près le Tasse.
REGNARD, *Epître à l'abbé de Bintivoglio.*

Favori des neuf sœurs, qui sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace.
Le même à Despréaux.

Ou redisant les vers *des doctes nourrissons*...
Peut-être à leurs accents vous unirez vos sons.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Par suite de la métaphore qui fait appeler les poètes les nourrissons des Muses, d'Apollon, Boileau a fort bien dit pour faire entendre qu'il entrait dans la carrière poétique:

Moi donc qui connais peu Phébus et ses douceurs,
Qui suis *nouveau sevré* sur le mont des neuf sœurs.
Discours au Roi.

Comme on dit l'olympe, qui est le séjour des dieux, pour les dieux, la terre, qui est le séjour des hommes, pour les hommes; on prend le Parnasse pour les poètes eux-mêmes.

Jadis l'Olympe et le *Parnasse*
Étaient frères et bons amis.
LA FONTAINE, liv. I, fable 14.

Puisqu'on dit métaphoriquement que le poète est peintre, on lui prête la palette, le pinceau, les couleurs.

De ces illusions qu'enfants le poète
Le poète à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau dès qu'un dieu l'avertit,
Et toujours créateur même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.
MILLEVOYE, *l'Invention poétique.*

POIDS. *n. m.* (*poá* devant une consonne, *poáz* devant une voyelle). Pesanteur, qualité de ce qui est pesant; ce qui pèse, ce qui sert à mesurer la pesanteur; au figuré, importance. *Syn.* Pesanteur, charge, faix, fardeau, masse. — Gravité, force, solidité. — Considération, conséquence, importance, autorité. *Epit.* Lourd –, énorme, immense, pesant, accablant, insupportable, léger, faible –, précieux, noble –, fatal, funeste.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse Grand'salle
Soutient l'énorme *poids* de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté.
BOILEAU, *le Lutrin.*

Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan
Sous leurs *poids* précieux font gémir l'Océan.
MILLEVOYE.

Le char *léger de poids* sent qu'il n'a plus son guide.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. II.

Je n'exagère point: en ce moment, je crois
Qu'un mont sur moi tombé m'accable de son *poids.*
Le même, trad. des *Métamorph.*, liv. IX.

Lassée et de fatigue et *du poids des chaleurs.*
Le même.

Il est beau au figuré où l'on dit *le poids des ans, des infirmités, des malheurs*, etc.

Mon corps n'est point courbé sous *le poids des années.*
BOILEAU.

Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié *le poids.*
GRESSET, *Ververt*, ch. III.

Sous ces ormeaux chargés *du poids de cent hivers*
Reposent à jamais les aïeux du village.
HYACINTHE GASTON, *le Cimetière de village.*

. . . . Ces Thymbris bravant *le poids de l'âge.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

L'homme, quoique oppressé sous *le poids de la vie*,
Ne rompt qu'avec effort la chaîne qui le lie.
HYACINTHE GASTON, *le Cimetière de village.*

Accablé sous *le poids des malheurs* et *des ans*,
Acète de ses mains se déchire les flancs.
Le même.

Muette et succombant sous *le poids des alarmes.*
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 1.

Statira succombant *au poids de sa douleur.*
VOLTAIRE, *Olimpie*, act. V, sc. 1.

Elle succombe *aux doux poids de la joie.*
Ch. PERRAULT, *Griselidis*, nouvelle.

Sous l'or de vos lambris avec pompe enchaînés,
A l'envie, aux flatteurs, par état condamnés,
Il vous fallait gémir sous *le poids des intrigues.*
LEBRUN.

Écartez des terreurs dont *le poids vous afflige.*
VOLTAIRE, *Mérope.*

« Expression inélégante, dit La Harpe, un *poids accable* plus qu'il n'*afflige.* »
Cours de Litt., tom. X, p. 66.

J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil
Gémir l'humanité *du poids de mon orgueil.*
VOLTAIRE, *Alzire.*

Titus m'accable ici *du poids de sa grandeur.*
RACINE, *Bérénice*, act. III, sc. 2.

Endormi sur le trône, au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

C'est un *poids* bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.
Le même.

Faire *au poids du bon sens* peser tous ses écrits.
BOILEAU, *Satire VII.*

POIDS PILÉS. Espèces de farces, de comédies que la société connue autrefois sous le nom de *confrérie de la Passion* fit succéder aux miracles qu'elle avait d'abord représentés. « Les maîtres de la confrérie de la passion de notre seigneur Jésus-Christ firent jouer dans la salle de la Trinité, rue St-Denis, par personnages, aux jours de fêtes, quelques histoires tant de ladite passion, qu'autres concernant le christianisme. Ce qui a continué quelque temps : mais, après ces choses de sainteté, lesdits maîtres de ladite confrérie y firent jouer autres histoires profanes, qui depuis furent nommées *les jeux des poids pilés.*

Antiquités de Paris, par P. Bonfons, feuillet 28, Paris, 1608.

« On a joué, dit Le Duchat, du temps de Rabelais, des pièces de théâtre ou farces morales, connues sous le nom de *poids pilés*, et appelées de la sorte, parce qu'à la maison où on les représentait à Paris, pendait pour enseigne une *pile de poids* à peser. »

Note au bas de la pag. 7, *de la préface des OEuv. de Rabelais*, in-8°, 1732.

Ce mot signifiant des *poids* à peser, comme nous l'indique Le Duchat, doit s'écrire avec un *d*; *pilés* veut dire ici mis en pile.

POIGNARD. *n. m.* (*po-gnar*). L'*i* ne se prononce pas dans ce mot, et le *d*, dit M. Dubroca, ne se lie jamais avec la voyelle qui commence le mot suivant, c'est le *r* seul qui se fait sentir, et encore avec une extrême douceur : dites un *pognar à la main.*

Syn. Stylet, dague, fer par métonymie se dit pour poignard. *Epit.* Homicide, meurtrier, assassin, sanglant, ensanglanté, fumant, teint de sang, rougi de sang.

Un *poignard* à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 2.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son *poignard* tout fumant de son sein.
RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 11.

Plongez-moi donc, seigneur, un *poignard* dans le sein.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. IV, sc. 4.

Zamore au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, et, tranquille et soumis,
Lui présente ce *fer* teint du sang de son fils.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. V, sc. 2.

Il a de la noblesse au figuré pour signifier une profonde douleur, un grand outrage. *Syn.* Douleur sensible, affliction vive, déplaisir extrême, surprise affligeante.

Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause :
C'est lui mettre moi-même un *poignard* dans le sein.
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 5.

Les mythologistes et les poètes mettent un poignard à la main de Melpomène, de la Discorde, du Fanatisme, etc.

L'absurde Fanatisme
Un bandeau sur les yeux, un *poignard* à la main.
ESMÉNARD, poëme de *la Navigation*, ch. I.

L'iambe est un *poignard* aux mains de la satire.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*

POIL. *n. m.* (*poêl*). *Syn.* Crin, soie, duvet, cheveux, barbe. *Epit.* Fauve, dur, dressé, hérissé, rude, luisant, cotonneux, soyeux, retors, doux, ras, follet. Ce mot familier ne peut entrer dans le style noble qu'à l'aide de l'encadrement :

Entre ces deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le *poil* hérissé,
Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 6.

Delille a dit du nautonnier des enfers :

D'un *poil* déjà blanchi mélangeant la noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur.
Trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

La Fontaine, en parlant d'un horrible sanglier :

Et son *poil* hérissé semble de toutes parts
Présenter aux chasseurs une forêt de dards.

M. Desaintange, en parlant d'un cerf :

Sa tête dresse en pointe une oreille velue,
Et d'un *poil* fauve et dur sa peau s'est revêtue.

Poil pour barbe :

Déjà mon *poil* tombait sous le rasoir tranchant.
DOMERGUE, trad. de la 1re *Églogue de Virgile.*

On appèle *poil follet* une espèce de petit coton qui vient avant la barbe. Cette expression familière est utilement remplacée en poésie par coton, duvet. *Epit.* naissant, tendre, léger.

A peine d'un naissant *coton*
Sa ronde joue était parée.
VOLTAIRE.

Je le vis arriver : alors la fleur de l'âge
De son premier *duvet* ombrageait son visage.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Il quitta l'Arcadie et ses belles campagnes,
Lorsqu'un premier *duvet*, fleur de la puberté,
Ornait à peine encor sa naissante beauté.
LA HARPE.

En parlant de tout le poil qui couvre certains animaux, on pourra prendre pour synonyme fourrure, hermine, toison. C'est ainsi que Delille a dit en s'adressant à sa chatte chérie :

Là je voudrais te voir. . . . .
Ou bien le dos en voûte et la queue ondoyente
Offrir ta douce *hermine* à ma main caressante.
L'Homme des champs.

POINT. *n. m.* (*poein* devant une consonne, *poeint* devant une voyelle). Ce mot se prend dans bien des acceptions différentes. *Syn.* Piqûre, couture, marque. — Ponctuation. — Instant, moment, temps précis. — Lieu précis, endroit, place. — Division, partie d'un discours. — Article de droit, article de foi, question, difficulté, embarras, le *hic*, le *tu-autem*, ces deux derniers ne sont que du style familier ou badin. — Terme, but, degré, période. — État, situation, disposition, conjoncture, circonstance. *Epit.* Serré, lâche, suivi, régulier. — Fixe, nommé, déterminé. — Principal, essentiel, important, contesté, éclairci, obscur, curieux, historique, intéressant, embarrassant, difficile. — Éloigné, rapproché, sensible, inaperçu.

Les astres pâlissaient, l'aurore matinale
Semait de ses rubis la rive orientale;
Lorsqu'insensiblement un *point* noir et douteux
De loin paraît, s'élève et s'agrandit aux yeux.
C'était le Latium.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Vous venez tout à *point*; ce soir je me marie,
De la noce et du bal souffrez que je vous prie.
REGNARD, *le Bal*, sc. II.

Va, ne perds point de temps, ce que tu m'as dicté,
Je veux de *point en point* qu'il soit exécuté.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 5.

Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier
point,
Exigé qu'un époux ne la contraindrait point
A traîner après elle un pompeux équipage.
BOILEAU, *Satire X*.

En géographie, les quatre points cardinaux sont le Septentrion ou le Nord, le Midi ou le Sud, l'Orient ou l'Est, l'Occident ou l'Ouest.

Amis, partageons-nous, Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'*Orient* regarde;
Vous, le côté de l'*Ourse*; et vous, de l'*Occident*;
Vous, le *Midi*. . . . .
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 5.

De l'*aurore* au *couchant*, du *Midi* jusqu'à l'*Ourse*.
DULARD.

Point du jour, l'instant où le jour commence à poindre. *Syn.* Aube, aurore, crépuscule du matin.

Les premiers traits de la naissante aurore.
BAOUR-LORMIAN.

Tel au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par degrés la porte orientale,
Un *point* brille, il s'étend .... et bientôt sa clarté
Des champs aériens emplit l'immensité.
MILLEVOYE, *l'Invention poétique.*

Déjà l'aube blanchit, et l'étoile dernière
Dans les cieux, par degrés, voit pâlir sa lumière;
L'aurore va rouvrir le règne du travail.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme.*

On le reconnaît, dit M. Noël, dans son *Dict. de la Fable*, à l'étoile qu'il a sur la tête, et au coq qui est à ses pieds; quelquefois on lui fait tenir un flambeau.

Par une périphrase poétique, Lemière a dit, pour désigner les étoiles, *les points brillants dont le ciel est semé :*

Même lorsque la nuit, en déployant ses voiles,
Fait dans un sombre azur scintiller les étoiles,
Que sur ce fond obscur l'œil est encor charmé
De tous *ces points brillants dont le ciel est semé.*
Poème de la Peinture, ch. II.

POINT. Adverbe de négation, qui est ordinairement précédé de *ne. Syn.* Pas, nullement, aucunement, nenni, ce dernier est très-familier. Quand on emploie *point* seul, c'est, dit M. Laveaux, qu'il y a ellipse, comme dans ce vers de Crébillon :

Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage,
Pardonne à qui le hait, mais *point* à qui l'outrage,

c'est-à-dire, *ne pardonne point à qui l'outrage.*

Ici *point* de salut; *point* de trêve aux combats.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVII.

c'est-à-dire, *il n'y a point de salut*, *il n'y a point de trêve.*

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
Mad. DESHOULIÈRES, *le Ruisseau*, idylle.

Point de loi ne la rend n'est pas français, il faut *aucune loi ne la rend*, ou bien *il n'y a aucune loi qui la rende*, etc.

Ils cessent de devoir quand la dette est d'un rang
A *ne point* s'acquitter *qu'aux* dépens de leur sang.
CORNEILLE, *Pompée*, sc. I.

« On ne dit point *le rang d'une dette*, mais la nature d'une dette; et il fallait dire à ne s'acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négation *point* ne se met jamais avec *ne*

quand elle est suivie d'un *que :* je *n'irai* à Paris *que* quand je serai libre. »

Œuvres de Voltaire, t. XLVIII, p. 370, Gotha, 1787.

Dans le style marotique *point* se place bien avant la négation *ne* et avant le verbe.

Point ne vous *délirai* que ne m'ayez promis
De ne point m'embrasser pendant une heure entière.
BEAQUIN, *la Promesse trop bien gardée*.

Point ne tomba des ailes du sommeil
Plume traçant ta rime marotique;
Mais tu la dois à l'aile poétique
De quelque cygne égayant ton réveil.
LEBRUN, *Epître V*, liv. I.

On peut dire que le sens est plus négatif avec *point* qu'avec *pas ;* que ce dernier est employé de préférence dans les phrases usuelles; que *point* vaut mieux dans les phrases énergiques, dans les sentences, dans les commandements; que la poésie l'emploie ordinairement au lieu de *pas*. *V.* PAS.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est *point* faite.
VOLTAIRE.

Rien de trop est un point
Dont on parle beaucoup et qu'on n'observe *point*.
LA FONTAINE.

POINTE. *n. f.* Proprement, bout piquant et aigu de quelque chose. *Syn.* Aiguillon, épine, piquant. — Extrémité pointue. — Comble, faîte, sommet. — Aiguille, épingle. *Epit.* Aiguë, acérée, piquante, pénétrante, émoussée, menaçante, homicide, meurtrière, mortelle.

Commandez que son bras. . . . . . .
Repare cette injure à *la pointe des armes*.
CORNEILLE, *le Cid*, act. II, sc. 6.

On dirait aujourd'hui *à la pointe de l'épée ;* mais cette expression serait trop familière pour le style tragique.

. . . . Du froid les *pointes* pénétrantes.
DULARD.

On appèle figurément *pointe d'une épigramme*, la fin d'une épigramme terminée par quelque pensée fine et brillante.

Au sommet difficile est l'épigramme jointe,
Tous deux accoutumés à frapper de la *pointe*.
SARASIN, poëme de *la Défaite des Bouts-rimés*.

Et n'allez pas toujours d'une *pointe* frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

POIS PILÉS. Espèce de comédies connues chez nos aïeux. *V.* POIDS (*poids pilés*).

POISON. *n. m.* (*poa-zon*). *Syn.* Boucon, ce mot est familier, venin. *Epit.* Subtil, vif, caustique, violent, dévorant, brûlant, corrosif, ardent, noir-, mortel, homicide, sûr, lent, funeste, dangereux, préparé, redoutable, salutaire, doux, flatteur. *Périph.* Potion empoisonnée, sucs vénéneux, filtre empoisonné, breuvage mortel, breuvage homicide, le poison d'une liqueur mordante, d'une liqueur brûlante.

. . . . *Le poison d'une liqueur mordante*
Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os.

Il naît un scorpion
Dont l'aiguillon cruel déchirant Orion,
Du poison dans son corps laisse *l'ardente trace*.
RICARD, *la Sphère*, ch. IV.

Le noir *poison* coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.
MALFILATRE.

L'eau pure que je puise aux bords de nos fontaines
D'un *poison* dévorant ne brûle point mes veines.
DOIGNY.

J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un *poison* que Médée apporta dans Athènes.
RACINE, *Phèdre*, sc. dernière.

Je reconnais Diane et son courroux vengeur.
Le *poison* qui me ronge augmente sa fureur.
Je brûle et je ressens dans mes veines ardentes
Couler, au lieu de sang, des flammes dévorantes.
LA GRANGE-CHANCEL.

Rien ne pouvait dompter l'invincible *poison*.
DESAINTANGE.

V. PHILTRE.

Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en *poisons* les restes de sa vie.
VOLTAIRE.

Dans l'air en même temps les sombres Euménides
Soufflent de toutes parts leurs *poisons* homicides.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Elle avait apporté des bords du Phlégéton,
Les plus subtils *poisons*, l'écume de Cerbère,
Et le venin de l'Hydre, et du fiel de vipère.
DESAINTANGE.

Là gît la pâle Envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les *poisons* de sa bouche.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Assez et trop longtemps sur ma triste raison
La vengeance et la haine ont versé leur *poison*.
Le même, *Mariamne*, act. III, sc. 5.

L'usage de ce mot au figuré est très-fréquent et très-varié.

De ses mortels *poisons* elle infecte son cœur.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Un funeste *poison*
Se répand en secret sur toute ma maison.
Le même, *Brutus*.

Quel funeste *poison*
L'amour a répandu sur toute ma maison!
RACINE, *Phèdre*.

D'un regard enchanteur connaît-il le *poison*?
Le même, *Britannicus*.

POISSARD, ARDE. *adj.* (*poa-sar* même devant une voyelle, *poa-sar-de*). Il se dit principalement en parlant de certains ouvrages modernes dans lesquels on imite le langage, on peint les mœurs des gens des halles. *Le genre poissard, le style poissard, chanson poissarde, bouquet poissard.*

« Nous avons encore, est-il dit dans la petite *Encyclopédie poétique*, tom. VIII, pag. 15, des chansons qu'on appèle *poissardes*. Ce genre, créé pour ainsi dire par Vadé, se distingue souvent par la naïveté des images et par l'énergie de l'expression; mais on trouve plus communément à leur place des termes grossiers, des comparaisons viles et des images trop libres. »

« Le genre *poissard*, dont Vadé est créateur, et dans lequel il a excellé, n'est point un genre méprisable, et il y aurait certainement beaucoup d'injustice à le confondre avec le burlesque. Le burlesque ne peint rien; le *poissard* peint la nature, basse si l'on veut, mais très-plaisante à voir. Un tableau qui représente, avec vérité, une guinguette, des gens du peuple dansants, des soldats buvants et fumants, n'a-t-il pas droit d'amuser un moment? ... » *Dict. de Moréri.*

Le genre poissard consiste principalement dans l'élision des *e* muets et moyens à la fin et même au milieu des mots, dans l'alliance des pronoms de première personne singulier avec des verbes au pluriel, dans des liaisons vicieuses, et dans quelques expressions triviales usitées parmi les gens des marchés et des ports. Le couplet suivant donnera une idée de ce style :

A peine avions-je atteint quinze ans,
Que l'on nous fit bouqu'tière;
J' vendions des bouquets dans l' printemps
Tout' la journé' entière.
C' commerce déplut à mon amant;
Et ma foi c' n'était pas sans cause;
Quand on offr' ses fleurs au passant,
Comment garder sa rose?
DEMAUTORT, *les petits Commerces d'une Fille honnête.*

POISSON. *n. m.* (*poa-son*). Animal qui naît et qui vit dans l'eau. *Epit.* Muet, vif, agile, vagabond, timide, écaillé, brillant, azuré, argenté, vorace, avide, crédule, imprudent. *Périph.* L'hôte muet des eaux, des mers, de l'onde; l'habitant, le citoyen des eaux, des mers, le peuple écaillé; le peuple de l'onde, le peuple des eaux; des poissons la troupe écaillée, la troupe muette.

L'hôte muet des eaux sorti de son asile,
Bondit, enveloppé par le cristal mobile.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

L'hameçon dans les airs
Suspend *l'hôte muet de l'empire des mers.*
Le même, liv. XVI.

L'eau vagabonde en ses flots inconstants,
Mit à couvert *ses muets habitants.*
J. B. ROUSSEAU.

Un citoyen de l'onde, aux yeux des matelots,
Lève son front, sa joue et bondit sur les flots.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. II.

Il attire, il conduit dans un piége trompeur
Les habitants des airs et *le peuple de l'onde.*
LÉONARD.

Le crédule *poisson*
Tombe dans les filets, ou pend à l'hameçon.
DELILLE.

V. PÊCHE et PÊCHEUR.

LES POISSONS. Le dernier des signes du zodiaque, dans lequel le soleil entre le 18 février; ce signe comprend donc la fin de février, et une grande partie du mois de mars.

Sitôt que du Bélier l'étoile radieuse
Efface *des Poissons l'écaille pluvieuse*,
Tous les ans, dans les prés, tu renais, tu fleuris.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*

Par le signe des *Poissons*, le poète désigne le dernier mois de l'hiver, et par le *Bélier* le premier du printemps. Cette périphrase a le double mérite d'instruire par un accessoire astronomique, et de plaire par un ornement poétique.

« Les poissons qui forment la constellation ou le 12e signe du zodiaque, sont ceux qui portèrent sur leur dos Vénus et l'Amour. Vénus, fuyant la persécution du géant Typhon ou Typhoé, accompagnée de son fils Cupidon, fut portée au-delà de l'Euphrate par deux poissons qui, pour cela, furent placés dans le ciel. Ovide, en contant cette fable, fait leur généalogie, et leur donne pour père un poisson qui avait procuré de l'eau à Isis, un jour qu'elle était extrêmement altérée. D'autres prétendent que ce furent les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune, et que, par reconnaissance, celui-ci obtint de Jupiter une place pour eux dans le zodiaque. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

M. Ricard, en rapportant ces deux versions, les a enrichies de couleurs poétiques : voyez *la Sphère*, poème, ch. IV.

POLE. *n. m.* L'une ou l'autre extrémité de l'axe du monde. On appèle *pôle arctique* ou absolument le *pôle*, l'extrémité qui est du côté du septentrion ou du nord; et pôle

antarctique, celle qui est directement opposee. Le pôle arctique s'appèle encore *le pôle de l'Ourse*, *le pôle boréal*; comme le pôle antarctique s'appèle *le pôle austral*. *Syn.* Axe, bout, extrémité de l'axe sur lequel le globe tourne. *Epit.* Arctique, boréal, septentrional; antarctique, austral, méridional; arrondi, glacé, assiégé de frimas, entouré d'un long amas de glaces.

D'un aimant conducteur l'acier enveloppé,
Soit que l'épaisse nuit renaisse ou se retire,
Montra à tes mâts flottants *le pôle* qui l'attire.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VII.

Tout-à-coup dans les airs il dresse un col superbe,
Sur la forêt au loin domine, et semble egal
Au dragon étoilé *du pôle boréal*.
DESAINTANGE.

Fuit et *le pôle austral*, et *le pôle de l'ourse*.
Le même.

L'Océan se soulèva en ses froides prisons,
Et, des bruyants assauts de son onde écuma
Bat *du pôle* ébranlé *la coupole* fumante.
CHÊNEDOLLÉ.

Un éternel amas de neige et de froidure
Des deux *pôles* glacés hérisse la ceinture.
DESAINTANGE.

Sous ces *pôles* glacés où froide et moins féconde
La nature languit aux limites du monde.
COLARDEAU.

O Sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des mers.
J. B. ROUSSEAU.

Au tonnerre en éclats les deux *pôles* répondent.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. IX.

Sous un ciel orageux, mille clartés funèbres
Brillent d'un *pôle* à l'autre au milieu des ténèbres.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

On dit poétiquement *de l'un à l'autre pôle*, comme on dit *du couchant à l'aurore*, pour dire par tout le monde, dans tout l'univers.

Le commerce bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses.
MILLEVOYE.

Jupiter, après la mort de Persée, plaça ce héros dans le ciel avec Andromède, son épouse, où tous deux sont comptés parmi les constellations septentrionales ou voisines du pôle arctique, ce qui a fait dire à Voltaire :

Ce *pôle* me présente Andromède et Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée.
Apologie de la Fable.

POLITIQUE. *n. f.* L'art de gouverner un état, une république; par extension la manière adroite dont on se conduit dans les affaires. *Syn.* Adresse, sagesse, prudence, circonspection, souplesse, réserve, ruse, finesse, dissimulation. *Epit.* Adroite, sage-, habile, saine-, profonde, heureuse, prudente, circonspecte, réservée, dissimulée, raffinée, souple-, rampante, sombre-, cachée, bienfaisante, généreuse, ambitieuse, barbare, affreuse, cruelle, détestable, lente-, timide, usée. *Périph.* L'art de gouverner, de régir un état, les ressorts de la politique, la raison d'état.

La sourde *politique* aux nocturnes complots.
LEBRUN.

La sombre *politique* au cœur faux, à l'œil louche.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

Mais *la raison d'état* connaît peu ces caprices.
Le même, *Mérope*, act. I, sc. 3.

« On lui a donné des balances, dit M. Noël, et ce symbole lui convient très-bien, quand on veut exprimer cette politique sage qui ne fait rien sans consulter l'équité. »

PORTRAIT DE LA POLITIQUE ODIEUSE ET MACHIAVÉLIQUE.

Au fond du Vatican régnait la *Politique*,
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
D'où naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisements à toute heure elle abusa
Les regards éblouis de l'Europe confuse;
Toujours l'autorité lui prêta un prompt secours;
Le mensonge subtil règne en tous ses discours,
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

POLLUX. *n. pr. m.* (les deux *l* et le *x* se prononcent). *V.* CASTOR.

POLYMNIE. *n. pr. f.* L'une des neuf Muses, celle qui présidait à l'éloquence et à l'histoire.

Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.
DANCHET.

Epit. Docte-savante, féconde, ingénieuse, insinuante, persuasive, touchante, ravissante, puissante, douce-. *Périph.* La Muse de l'Éloquence, la Muse de l'histoire.

A votre vers heureux et plein de *Polymnie*
Voulez-vous imprimer le cachet du génie?
D'une autre invention connaissez le secret.
MILLEVOYE.

De tous nos mouvements es-tu donc la maîtresse,
Tiens-tu notre cœur dans tes mains?
Tu feins le désespoir, la haine, la tendresse;

Et je sens tout ce que tu feins.
A tes gestes choisis une vue attentive
De tes desseins suivrait le cours;
Et dans ton action, aussi juste que vive,
On entend déjà tes discours.
LAMOTTE.

« Elle est couronnée de fleurs, quelquefois de perles et de pierreries, avec des guirlandes autour d'elle, habillée de blanc; la main droite en action pour haranguer, et un sceptre dans la gauche. Souvent, au lieu d'un sceptre, on lui donne un rouleau sur lequel est écrit *suadere*, parce que le but de la rhétorique est de persuader. D'autres rouleaux, qui sont à ses pieds, portent les noms de Cicéron et de Démosthènes. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

POMME. *n. f. Epit.* Succulente, vermeille, arrondie, colorée. *Périph.* Le fruit du pommier. *V.* CIDRE.

Pomme de discorde. V. DISCORDE, PARIS.

Dans la langue poétique, on appèle les oranges *des pommes d'or.*

Des pommes d'or parfument l'oranger.
DORAT.

V. ORANGE.

Plusieurs prétendent que les pommes d'or du jardin des Hespérides étaient des oranges. Selon la Fable, Junon, en se mariant avec Jupiter, lui donna des pommiers qui portaient des pommes d'or; ces arbres furent placés dans le jardin des Hespérides sous la garde d'un dragon, fils de la terre, etc. *V.* HESPÉRIDES.

Pommes se dit dans le style léger, et surtout en poésie, pour le sein d'une femme:

Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu de *deux pommes d'albâtre.*
VOLTAIRE, *ce qui plaît aux dames*, conte.

LA BERGÈRE.

Tu poursuis!... dieux! quel trouble! eh quoi! tu prends mon sein?
DAPHNIS.

Tes deux pommes d'amour ont invité ma main
LEBRUN, trad. d'une *Idylle de Théocrite.*

POMONE. *n. pr. f.* « Pomone, dit M. Noël, était une nymphe remarquable par sa beauté, autant que par son adresse à cultiver les jardins et les arbres fruitiers. Tous les dieux champêtres se disputaient sa conquête; mais Vertumne surtout chercha tous les moyens de lui plaire, et y réussit après avoir emprunté différentes métamorphoses. Un jour qu'il était déguisé en vieille, il trouva l'occasion de lier conversation avec elle. D'abord il la flatta beaucoup sur ses charmes, sur ses talents et son goût pour la vie champêtre; et il lui raconta tant d'aventures funestes arrivées à celles qui, comme elle, se refusaient à la tendresse, qu'enfin il la rendit sensible, et devint son époux. » *Dict. de la Fable.*

.... *Pomone*, amante des jardins.
Jamais hamadryade, avec autant d'adresse,
Ne cultiva des fruits la champêtre richesse,
Ne sut mieux diriger un flexible arbrisseau,
L'étendre en espalier, le courber en berceau.
Ni l'arc, ni l'hameçon n'ont jamais su lui plaire.
Armée, au lieu d'un dard, d'une serpe légère,
Dans l'écorce entrouverte elle insère un bouton,
Du rameau qui l'adopte étranger nourrisson;
Et des jets déréglés réprimant la licence,
Elle émonde avec art leur stérile abondance.
Elle sait d'une source égarée en son cours
Entre ses plants divers partager le secours,
Et, conduisant son onde à leurs pieds attirée,
Abreuver de fraîcheur la racine altérée.
Ce sont là tous ses soins, ses plaisirs les plus doux.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XIV.

Epit. Jeune, active, vigilante, féconde, riche, sage, vermeille. *Périph.* L'épouse, l'amante de Vertumne; la déesse des fruits, des jardins, des vergers.

De pommes couronnée,
Pomone vient remplir l'attente de l'année.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Pomone se prend chez les poètes pour l'automne, pour le temps de la récolte des fruits. C'est ainsi que Boileau a dit:

Attendre que Cérès ait fait place à *Pomone.*

On dit en vers, par périphrase, *les dons*, *les présents*, *les trésors de Pomone*, *la corbeille de Pomone*, pour les fruits.

Il parlait: cependant une nymphe s'avance,
En robe retroussée, en longs cheveux flottants,
Et dans l'urne féconde, où les fleurs du printemps
Couronnent les trésors entassés par l'automne,
Offre, pour dernier mets, *les présents de Pomone.*
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. IX.

Cependant que *Pomone* en sa riche corbeille,
Prodiguant de ses fruits l'opulence vermeille,
Vient de ses mille *dons* embellir les desserts.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. IV.

« *Pomone* était une divinité romaine. On la représentait assise sur un grand panier de fleurs et de fruits. Elle tenait dans la main gauche quelques pommes, et un rameau dans la droite. Elle était vêtue d'une robe qui descendait jusqu'aux pieds, et qui, repliée par devant, soutenait des pommes et des branches de pommier. Elle avait à Rome un temple et des autels. »

DESAINTANGE, trad. des *Métam. Remarques sur le* XIIIe ch. du XIVe liv.

Les poètes la dépeignent aussi couronnée

de fruits ou de feuilles de vigne et de grappes de raisin, et tenant dans ses mains une corne d'abondance ou une corbeille remplie de fruits.

POMPE. *n. f. Syn.* Appareil, magnificence, splendeur, éclat, somptuosité, décoration, faste, cérémonie. *Epit.* Auguste, majestueuse, solennelle, riche, imposante, royale, magnifique, impériale, triomphale, triomphante, sacrée, éblouissante, brillante, ambitieuse, superbe, importune, superflue, vaine, étrangère, fausse, fatale, funeste, cruelle, inhumaine, sépulcrale, funèbre.

Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour
Préparent pour demain la *pompe* d'un beau jour.
CORNEILLE, *Pompée*, sc. dernière.

Quoi ! madame, en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux *pompes* de sa cour préférer ma misère!
RACINE, *Britannicus*, act. V, sc. 1.

Je vais faire suspendre une *pompe* funeste.
Le même, *Iphigénie*, act. IV, sc. 10.

Combien l'œil, fatigué des *pompes* du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière
Et le sein des vallons, et le front des coteaux.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

La plante de Cérès ne vent pas tant de soin:
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin;
Et, des rives du Gange aux ondes boréales,
Prodigue des moissons les *pompes* végétales.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

POMPE. *n. f.* Machine pour élever de l'eau. *Epit.* Aspirante, foulante. Il est familier.

POMPE A INCENDIE.

Vois ces doubles canaux où les eaux rassemblées,
Pour jaillir en torrents, à grand bruit sont foulées;
Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillon dans des palais brûlants,
Mille fleuves soudain s'élancent jusqu'au faîte;
L'onde combat la flamme, et sa fureur s'arrête.
DELILLE, *Epître à M. Laurent.*

POMPEUX, EUSE. *adj. Syn.* Magnifique, splendide, éclatant, somptueux, fastueux, solennel, superbe. Il peut précéder ou suivre le nom qu'il modifie en consultant l'oreille et l'analogie. *Appareil pompeux, pompeux appareil.*

Calchas, dit-on, prépare un *pompeux* sacrifice.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 2.

PONANT. *n. m.* Le couchant, l'occident. Ce mot, qui ne pourrait pas aujourd'hui être employé dans un poème sérieux, était autrefois du beau style; on le trouve plusieurs fois dans Malherbe.

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déjà leurs appas ont un charme si fort,
Que les rois les plus grands du *ponant* et du nord
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.
Sonnet au Dauphin (1609).

Et pour obtenir mieux quel souhait peut-il faire?
Lui que josqu'au *ponant*,
Depuis où le soleil vient *dessus* l hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant.
Paraphrase du psaume VIII.

« J'ai ouï-dire à plusieurs de nos anciens qu'on se moquait à la cour de ce vers, à cause du mot *ponant* qui se prend par le peuple pour le derrière. »

MÉNAGE, *Observations sur les poésies de Malherbe.*

Depuis où n'est pas français, il faudrait aujourd'hui *sur* l'hémisphère.

PONT. *n. m.* (*pon* devant une consonne, *pont* devant une voyelle). *Epit.* Ferme, solide, hardi, élevé, voûté, léger, faible, tremblant, dangereux.

Ces *ponts* majestueux, ces immenses ouvrages
Du fleuve avec grandeur resserrant les rivages.
THOMAS.

Là, c'est un *pont* qui, de son dos voûté,
Tient embrassé l'un et l'autre rivage.
CAMPENON, *la Maison des Champs.*

L'Araxe mugissant sous un *pont* qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment.
L. RACINE, *Poème de la Religion*, ch. IV.

C'est sur le Pont-Neuf que se débitaient autrefois toutes ces chansons insipides que l'on nomme vulgairement chansons des rues, et qu'on appelait *chansons du Pont-Neuf*, ou simplement, par une figure que M. Lemarc appèle syntrope, des *Ponts-Neufs.*

Et cette poésie, et ces fades chansons,
Vaudevilles du jour dont le *Pont-Neuf* se joue.
RIVAROL, *Dialogue entre le 19e et le 20e Siècle.*

C'est dans le même sens que Boileau a dit:

Amuser de ses vers les plaisants du *Pont-Neuf.*

PONTIFE. *n. m.* Personne sacrée qui a juridiction et autorité sur les choses de la religion. *Syn.* Grand-prêtre; chez les catholiques: évêque, prélat. Les poètes disent volontiers pontife pour le ministre du culte religieux, prêtre, sacrificateur. *Epit.* Saint, sacré, religieux, pieux, révéré, vénérable, auguste, inspiré, éclairé, sage, cruel, ambitieux, menteur, inhumain, suprême, souverain.

Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un *pontife* est souvent terrible aux souverains.
VOLTAIRE, *OEdipe.*

Interrogé par Anne, le *pontife*,
Remis ensuite à son gendre *Caïphe*.
PARNY.

POPINE. *n. f.* Cabaret. Mot employé par l'abbé de Chaulieu :

Chevalier, reçois ces vers
D'une muse libertine,
Qu'ils aillent sous ton nom de *popine* en *popine*
Apprendre à tout l'univers
Que Fite et la Mortilière
Ont, etc......
Epître à M. le chev. de Bouillon.

Ce mot vient du latin *popina* (cabaret). Les *popes* étaient, chez les Romains, des prêtres, des ministres qui servaient aux sacrifices et à qui on abandonnait la portion de la victime qui était réservée pour les dieux. « Les popes, dit M. Noël, emportaient cette portion dans leurs maisons appelées *Popinæ*, de leur nom, où allaient en acheter tous ceux qui en voulaient. Comme les popes vendaient aussi du vin, les *popines* étaient les cabarets des Romains, et c'est encore de ce nom qu'on se sert pour exprimer les nôtres en latin. » *Dict. de la Fable*, au mot *popes*.

PORC. *n. m.* (*pork* même devant une consonne ; cependant on prononce *por-frais*). Ce mot est familier, et ne peut entrer dans le style soutenu qu'à l'aide de l'encadrement. *Syn.* Cochon. *V.* ce mot. *Epit.* Avide, gourmand, glouton, impur, immonde, sale, grognard, ce dernier est familier. *Périph.* L'animal qui s'engraisse de glands.

Le taureau, *l'animal qui s'engraisse de glands*
Ensemble sont livrés aux bûchers dévorants.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Le pontife suprême
Conduit la *porc* avide et la jeune brebis
Dont ja far n'a jamais dépouillé les habits.
Le même, liv. XII.

PORCELAINE. *n. f.* (*por-ce-lè-ne*). Sorte de terre cuite très-fine, travaillée d'abord à la Chine et au Japon, puis en Saxe et en France. Le vernis du Japon est supérieur à celui de la Chine, mais la pâte de la porcelaine de la Chine est plus fine que celle du Japon ; les porcelaines françaises, surtout celles de la fabrique de Sèves, l'emportent par l'élégance des formes, la régularité du dessein et la vivacité du coloris sur tout ce que la Chine, le Japon et la Saxe ont produit de plus magnifique en ce genre.

Ce mot *porcelaine* est familier. *Epit.* Transparente, diaphane, riche, précieuse, fragile. *Périph.* L'émail du Japon, du Japon l'émail précieux, l'argile à Sèves épurée, à Sèves colorée ; du Japon le luxe fragile.

La fève de Moka (la café), la feuille de Canton (le thé),
Vont verser leur nectar dans *l'émail du Japon*.
DELILLE.

. . . . . L'albâtre orné d'or et de fleurs
Dont l'art du Japonais a pétri les couleurs.
CHÊNEDOLLÉ.

Et le Japon, du creux de ses rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.
MILLEVOYE.

Et Sèves d'une pure argile
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.
LEBRUN.

PORT. *n. m.* (*por* même devant une voyelle). Lieu propre à recevoir les vaisseaux. *Syn.* Hâvre, anse, rade, mouillage. Ce dernier est familier. *Epit.* Assuré, sûr, ouvert, vaste, spacieux, florissant, riche, paisible, tranquille, utile, abrité, favorable, protecteur, magnifique, désiré, attendu, hospitalier, dangereux, infidèle, fréquenté, visité, solitaire, abandonné, vide. *Périph.* D'un port la vaste enceinte, l'abri d'un port, les délices du port.

M. de Castera a dit, en parlant de Cherbourg :

Un *port* forma une large enceinte.
De superbes remparts vont embrasser la mer.

Son *port* fut florissant ; mais sa rade infidèle
N'offra plus qu'un abri peu propice au nocher.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Port signifie, figurément, un lieu où l'on cherche, où l'on trouve le repos, la tranquillité. *Syn.* Asile, refuge, retraite.

Élysée, asile où le sage,
Vainqueur du temps et de la mort,
Goûte éternellement les délices du *port*,
Après avoir long-temps lutté contre l'orage.
DEMOUSTIER.

PORT. *n. m.* (*por* même devant une voyelle). Dans la signification du verbe porter. Ses dérivés sont *report*, *transport*, action par laquelle on transporte une chose, *déport*. *Payer le port*, *port franc*, *port d'armes*. Dans cette signification, il n'est jamais que du style familier. *Syn.* Transport. — Charge, poids, fardeau.

Il signifie aussi la manière dont une personne ou même un animal porte sa tête et tout son corps ; et en ce sens il est de tous les styles. *Syn.* Stature, taille, prestance, maintien, air, apparence, contenance, mine, démarche, allure, ce dernier est familier. *Epit.* Auguste, majestueux, noble, adorable, céleste.

Ce *port* majestueux, cette douce présence,
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance

Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parla, peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 5.

Il avait votre *port*, vos yeux, votre langage.
Le même, *Phèdre*, act. II, sc. 5.

Leurs chefs majestueux
Gardent leur *port* altier et leur taille imposante.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

L'étalon généreux a le *port* plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce.
Le même.

Le poète, qui anime tout, prête volontiers aux végétaux les expressions qui conviennent proprement aux animaux.

La tulipe s'élève : un *port* majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs bizantins méritent qu'on l'adore,
Et lui font pardonner son calice inodore.
ROUCHER, poëme des *Mois*, avril.

PORTE. *n. f.* Ouverture faite pour entrer dans un lieu, et pour en sortir. *Syn.* Entrée, ouverture, passage, huis. *V.* ce mot. *Epit.* Sacrée, hospitalière, inexorable, impitoyable.

Les *portes*, en grondant, sur leurs gonds ont roulé.

Et sur leurs gonds quand les *portes* mugissent,
Du temple alors les bases retentissent.
DORAT.

On dit bien dans la langue poétique, *les portes de la vie*, *les portes de la mort*, *les portes du trépas*, *les portes de l'éternité*, *les portes du ciel*, *les portes de l'enfer.*

C'est elle qui neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante, la dépose *aux portes de la vie.*
LEGOUVÉ, *le Mérite des Femmes.*

Ma force et ma raison m'avaient abandonnée;
Des portes de la mort vous m'avez ramenée.
LE FRANC DE POMPIGNAN, *Didon*, act. IV, sc. 5.

Qui vous amène en foule *aux portes du trépas.*
CRÉBILLON.

L. Racine, en parlant du jugement dernier, a dit :

La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et *de l'éternité les portes* vont s'ouvrir.
La Religion, ch. VI.

Les portes de l'enfer me sont moins odieuses
Que les cœurs déguisés et les lèvres menteuses.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IX.

« Cette expression d'Homère est consacrée dans les livres saints, et j'avais cru la devoir modifier par ce motif; mais je l'ai rétablie d'après l'autorité de Racine le fils, qui a traduit ainsi ces deux vers d'Homère :

Les portes de l'enfer m'inspirent moins d'horreur
Qu'un mortel qui me parle en trahissant son cœur. »

Note du traducteur, au lieu cité.

Les poètes disent les portes orientales, les portes de l'Orient, les portes de l'aurore, les portes du matin, les portes matinales, les portes du jour, pour l'Orient, le point où le soleil se lève, pour le matin.

Dès qu'entrouvrant *la porte orientale*,
L'aube vermeille a réjoui les oiseaux,
De nos forêts l'hôte mélodieux
Vient saluer l'étoile matinale.
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

Il s'endort! mais voilà qu'*aux portes d'Orient*
A lui s'offre Clorinde en un songe riant.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XII.

Tel que brille l'éclair, qui tombe au même instant
Des portes de l'aurore aux bornes du couchant.
L. RACINE, poëme de *la Grâce*, ch. III.

Si le char du Soleil *aux portes du matin*
Promet à la nature un jour pur et serein.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Des bords habités par le More,
Déjà les Heures, de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du Jour.
DE BERNIS.

Dès qu'*aux portes des cieux* les Heures vigilantes
Ont remis au Soleil ses rênes éclatantes,
Et que des premiers feux de son char échappés,
Au bout de l'horizon les sommets sont frappés.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

La Fontaine a dit, *les portes du couchant* par périphrase pour l'Occident, le point où le soleil se couche :

Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail *les portes du couchant.*
Les Amours de Psyché, liv. I.

PORTIQUE. *n. m.* Galerie, ouverture dont le comble est soutenu par des colonnes ou par des arcades. *Syn.* Péristyle, colonnade; vestibule, parvis, entrée d'un temple, d'un palais. *Epit.* Vaste –, immense, long –, saint, auguste, fastueux, magnifique, superbe.

Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 1.

Sur cent colonnes d'or, circulaire *portique*,
S'élève du Soleil le palais magnifique.
DESAINTANGE.

. . . . . C'est là qu'amante du désert
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ses *portiques* saints, etc.
DELILLE, *les Jardins*, ch. IV.

Il se dit figurément, surtout en poésie, des ceintres, des arcades que présentent des rangées d'arbres :

Il apperçoit déja ses vertes colonnades,
Ses *portiques* ombreux, ses mobiles arcades.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. XVIII.

PORTRAIT. *n. m.* (*por-trè* devant une consoune). *Syn.* Image, tableau, ressemblance, représentation. *Epit.* Fidèle, ressemblaut, animé, décoloré, ébauché, menteur, flatteur, ingénieux, parlant, flatté. *Périph.* De ses traits l'image fidèle, la muette ressemblance; la toile, le cadre qui répète ses traits.

Le cadre où la peinture a recueilli ses traits.

Les tableaux où ses charmes
Reproduits et vivents sous le feu du pinceau.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. IV.

. . . . . Renaud, pâle, saisi d'horreur,
Détache ses regards du miroir trop fidèle
Qni lui rend de ses traits l'image criminelle.
Le même, ch. XVI.

Le pinceau sur la toile offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un brillant coloris.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Un fidèle crayon, m'attachant de plus près,
Sous mes yeux étonnés a reproduit mes traits ;
Il semble, partageant la divine puissance,
Multiplier mon être avec ma ressemblance;
La toile est un miroir où l'objet présenté
Même loin du modèle est encor répété.
Doux charme des amis, malgré le sort barbare,
Le pinceau fait tomber le mur qui les sépare ;
De la mort elle-même il affaiblit les coups ;
Et lorsqu'elle a rompu nos liens les plus doux,
L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage
Reste encor près de nous ; et vit dans son image.
LEMIÈRE, poème de la *Peinture*, ch. I.

Portrait signifie aussi en littérature la description, la peinture qu'on fait d'une personne. *Syn.* Description, peinture, prosographie, tableau. *Epit.* Vrai, fidèle, mâle, hardi, chargé, riche, satirique, odieux, burlesque, grotesque, ridicule, plaisant.

Contemplez de quel air un père, dans Térence,
Vient, d'un fils amoureux, gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un *portrait*, une image semblable :
C'est un amant, un fils, un père véritable.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

PORTRAIT DU DUC DE GUISE, DIT LE BALAFRÉ.

On vit paraître Guise, et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre naissant:
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère;
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir et revenait heureux:
Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence:
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait.
Terrible et sans retour alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus et même par ses vices;
Connaissant le péril, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. III.

PORTRAIT DE CAMILLE MOURANTE.

Elle tombe, ses sens par degrés s'affaiblissent,
Son teint se décolore, et ses lèvres pâlissent.
. . . .
Les rênes en flottant s'échappent de sa main.
Ce corps jadis rempli de son ame enflammée,
De la mort aujourd'hui victime inanimée,
Descend de son coursier, entraîné par son poids;
Il tombe, ce beau front si brillant autrefois;
Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des vapeurs sombres,
Et son ame en courroux s'envole chez les ombres.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Quoiqu'il soit un composé de *trait*, il peut se joindre à ce mot, parce que la signification ne laisse guère appercevoir d'affinité entre le simple et le composé.

Ainsi de te beauté chacune m'offre un trait,
Mais des traits isolés ne sont point un *portrait*.
LUCE DE LANCIVAL, *à l'Ombre de Caroline*, élég.

La nature féconde en bizarres *portraits*,
Dans cheque ame est marquée à de différents traits.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

POSTÉRITÉ. *n. f.* Suite de ceux qui descendent d'une même origine. *Syn.* Race, lignée à venir, fils, enfants, descendants, neveux, ceux qui viendront après nous. *Epit.* Ample, nombreuse, longue, renaissante, innombrable, florissante, ennoblie, successive, noble, auguste, glorieuse, éteinte, coupable, lâche.

Toute plante, en naissant, déja renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;

Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa *postérité*.
L. RACINE, *la Religion*.

Postérité se dit aussi généralement de tous ceux qui viendront après ceux qui vivent. *Syn.* Nos successeurs, nos descendants, nos neveux, l'avenir. *Epit.* Reculée, éloignée, lointaine, juste, équitable, sincère, reconnaissante, sévère, incrédule, soupçonneuse, oublieuse, ingrate, trompeuse. *Périph.* La race future, les races futures, les siècles à venir, les siècles futurs, le torrent des âges.

Nul art n'a précédé l'art sublime des vers;
Il remonte au berceau de l'antique univers;
Et cet art, le premier qu'inspira la nature,
S'éteindra le dernier chez *la race future*.
LEBRUN, *Epître II*, liv. I.

Ta gloire sans rougir pourra voir ses blessures,
Et son grand nom vivra chez *les races futures*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien *des siècles à venir*.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

PHÈDRE.

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

OENONE.

Oublions-les, madame, et qu'*à tout l'avenir*
Un silence éternel cache ce souvenir.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Des mortels (c'est la Postérité qui parle) en tout
temps je reçois les hommages.
Ils m'offrent pour encens leurs veilles, leurs travaux.
De l'écrivain je juge les ouvrages;
Je pèse les hauts faits des rois et des héros.
Que les traits déchirants d'un auteur satirique
S'attachent sur Quinault, il n'a recours qu'à moi;
Tout doit reconnaître ma loi,
Et je fais taire la critique.
Mais gémissez, mortels, sur la rigueur du sort:
Pendant que vous vivez, je ne puis vous défendre;
En vain vous m'implorez, je ne puis vous entendre;
Je ne parais qu'à votre mort.

POT, *n. m.* (*pô* devant une consonne, le *t* se prononce devant une voyelle). Il est familier. *Vase* remplace utilement, dans le style noble, ce mot qui entre dans plusieurs expressions figurées et proverbiales.

Et la jeune laitière au teint vif et vermeil,
Ne pouvez-vous la peindre en son frais appareil
Tenant son *pot* au lait d'un bras passé dans l'anse?
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyait son souci dans les *pots*.
LA FONTAINE, liv. VI, fable 12.

POTAGER. *n. m.* Jardin où l'on cultive toutes sortes d'herbages, de légumes et de fruits. Ce mot est familier, et peut entrer dans un poëme sur l'économie rurale. *Syn.* Riche, fécond, fertile, humble —, modeste.

D'un mérite modeste emblême gracieux
L'utile *potager* appèle aussi les yeux.
Il nous rend aujourd'hui pour loyer de nos peines
Autant de rejetons qu'il a reçu de graines;
Et ses arbres divers, sur leurs rameaux pendants,
Égalent en fruits mûrs les fleurs de leur printemps.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Petit terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage,
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage.
DUCIS.

POUDRE. *n. f. Syn.* Poussière, cendre. *Epit.* Légère, subtile, déliée, épaisse, obscure, éblouissante. *Périph.* Un tourbillon de poudre, des flots de poudre, des tourbillons poudreux. (Baour-Lormian et Delille.)

L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout-à-coup il murmure: un *tourbillon de poudre*
S'élève vers la nue où retentit la foudre.
COLARDEAU, *Épître à M. Duhamel*.

Il court les crins épars; la *poudre* des sillons
Sous ses pieds belliqueux s'envole en tourbillons.
BAOUR-LORMIAN.

Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux,
Terrible il prend son vol, et, dans *des flots de poudre*
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Et l'Anio glacé vit près de ses roseaux
Marius, secouant la *poudre* des tombeaux,
Soulever à grands cris sa tête ensanglantée.
LEGOUVÉ.

Il renversa Tigrane à l'armure d'acier,
Le frappe, et fait rouler sa tête dans la *poudre*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivr.*, ch. III.

La *poudre* souillera de ce front adultère
Les perfides appas.
GAUCHY.

Il parle et dans la *poudre* il les fait tous rentrer.
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 3.

Et sortant de la *poudre* une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
L. RACINE, poëme de *la Religion*, ch. VI.

Le corps né de la *poudre* à la *poudre* est rendu.
Le même.

Dans le champ des combats Grecs, Troyens confondus
Cherchent leurs compagnons sur la *poudre* étendus.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VII.

Daus un cachot d'acier (un mouliu) un fer mouvant la broie (hroie la fève du café);
Elle est *réduite en poudre*, ct sur l'ardeut fourneau,
Noirâtre, elle bouillonne incorporée à l'eau.
DULARD.

On dit figurément *mettre en poudre*, *réduire en poudre*, pour dire détruire entièrement, abattre, ruiner, pulvériser.

Si j'ai pu t'offenser, ne tonne que sur moi.
. . . .
Sur son trône embrasé *réduis* le prince *en poudre*.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. I, sc. 2.

Après tant de remparts *qu'il réduisit en poudre*.
Le même, *Éloge du maréchal de Villars*.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur;
Il parle, et nous voyous leurs trônes *mis en poudre*.
J. B. ROUSSEAU.

POUDRE A TIRER. C'est, comme l'on sait, une compositiou de soufre et de salpêtre mêlés avec du charbon. Le mot poudre en ce sens est familier, aussi les poètes et même les prosateurs disent par métonymie le *salpêtre*, le *soufre* pour désigner cette composition. *Epit.* Grenue, sèche, inflammable, active, prompte, enflammée, brûlante, foudroyante, meurtrière, homicide.

Du *salpêtre* en fureur l'air s'échauffe et s'allume.
BOILEAU, *Epître IV*.

La flamme que conduit une mèche perfide
Saisit d'un vol moins prompt le *salpêtre* homicide.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. II.

On creuse un invisible gouffre (la mine)
Qui comblé de monceaux de *soufre*,
Va vomir de ses flancs la flamme et le trepas.
DULARD, *le Feu*, ode.

L'enfer même ignorait cette fatale *poudre*
Dont Mars unit la flamme aux ravages du fer:
Le croirai-je? un mortel ose arracher la foudre
Aux mains de Jupiter!
Il a pétri ces feux, horreur de la nature,
Ces *grains* qui font germer d'innombrables trépas.
LEBRUN, ode I, liv. 2, *les Regrets de l'Age d'or*.

Heureux le genre humain si du feu bienfaisant
Il n'eût dans ses fureurs corrompu le présent!
Jadis sous nos remparts, dans les champs de batailles,
La mort d'un vol moins prompt semait les funérailles.
Des dards, des javelots donnaient un lent trépas;
Depuis un art affreux précipite ses pas:
Plus savamment cruel, par quelques grains de *poudre*,
L'homme imite l'éclair, son bras lance la foudre;
Et le nitre irascible, irrité par les feux,
Ébranle au loin les airs, et la terre, et les cieux;
Pour en alimenter les foudres de la guerre
Tantôt en blanc duvet on l'enlève à la pierre;
Et tantôt dans la nuit des antres souterrains,
En blocs cristallisés il se livre à nos mains.
. . . .
De ces grains foudroyants, par combien de secrets,
L'art a multiplié les terribles effets!
Tantôt dans un cylindre où l'homme l'amoncelle,
Il (le salpêtre) sommeille, il attend la rapide étincelle:
Elle entre, le feu part; le salpêtre enflammé,
Dans le tube brûlant chasse l'air comprimé, etc.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

V. CANON, BOMBE, MINE.

POUDREUX, EUSE. *adj.* Qui est plein de poudre, qui est couvert de poussière. *Un habit poudreux, un char poudreux, des chevaux poudreux; les champs poudreux de Mars, de Bellone.*

... Des coursiers épouvantés comme eux
Les pas retentissants battent les champs *poudreux*.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

Si tout-à-coup sur le chemin *poudreux*
Le vent élève une épaisse poussière,
Son cœur palpite, elle craint, elle espère...
PARNY.

Tel épanchant sur nous son urne pluvieuse
Orion de ses flots bat la terre *poudreuse*,
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Là, des fiers escadrons le rapide tonnerre
Sous des coursiers *poudreux* fait résonner la terre.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur *poudreux* au bout de la carrière.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure *poudreuse*.
Le même, *Épître IV*.

POULE. *n. f.* La femelle du coq. *Epit.* Crêtée, glousseute, coquette. *Périph.* La femelle, l'épouse, la compagne du coq.

La compagne du coq, les yeux sans cesse ouverts,
De ses nombreux poussins marche et glousse entourer.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. II.

..... La *poule*, aimable en sa légèreté,
Belle de modestie et de simplicité,
Répand son charme heureux et sa grâce animée.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme*.

J'aime à lui voir (à voir au coq) cet air et d'orgueil et d'empire,
Alors que, caressant ses *femmes* tour-à-tour,
De ses jaux redoublés il étonne l'amour.
Le même.

Le coq superbe, autour de ces hameaux
De son sérail nombreux promène *les compagnes*.
Mad. la baronne DE BOUROIC.

Poule est familier, il peut cependant entrer dans un poème sur l'économie rurale, ainsi que nous venons de le voir.

POULIE. *n. f. Epit.* Mobile, tournante, ronde, criarde.

Le tonneau suit dans l'air le tonneau qui s'élève;
La mobile *poulie*, en criant, les enlève.
DELILLE.

POULS. *n. m.* (*pou* devant une consonne, *pouz* devant une voyelle). *Epit.* Prompt, accéléré, fréquent, violent, agité, inégal, ému, convulsif, lent, faible, pesant, ralenti. *Périph.* Battement, mouvement, pulsation des artères; du pouls la marche égale, inégale, lente, ralentie, précipitée.

De mon *pouls* inégal que la marche incertaine
Introduise la fièvre en ma brûlante veine,
Mes esprits en désordre, erraots tumultueux,
Portent dans mon cerveau leur délire fougueux.

... Dans ses canaux arrêté
Le sang, qui dans un corps agile
D'un battement égal mesurait la santé,
Déja ne frappe plus son artère immobile.
THOMAS, *Épître à M. Janin de Combe-Blanche.*

périphrase poétique pour dire que le *pouls* ne battait plus.

En passant par le cœur il (le sang) cause un battement;
C'est ce qu'on nomma *pouls*, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentimant.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré :
Le contraire fait voir que l'être est altéré;
Le faible et l'étouffé confine avec la Parque
Et tout alors est déploré.
Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal :
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement.
LA FONTAINE, *le Quinquina*, poème, ch. I.

POUMON. *n. m.* Le principal organe de la respiration dans l'animal. *Epit.* Enflé, spongieux, élastique.

Voyez l'orchestre même où, tels que des ballons,
De gros ménétriers, gonflant tous leurs *poumons*,
Sous leurs doigts font crier leur aigre cornemuse.
PARSEVAL GRANDMAISON.

Ce mot familier ne peut entrer dans la poésie élevée qu'à l'aide de l'encadrement, aussi les poètes ont ordinairement recours à une périphrase pour rendre l'idée qu'il présente, c'est ainsi que Dulard et Delille ont dit :

. . . . Une masse et molle et spongieuse,
De fibres par milliers adroit enchaînement,
Se remplit d'un fluide admis à tout moment.
Le vaisseau qu'elle occupe at s'élève et s'abaisse :
Mouvement successif, réitéré sans cesse,
Et par qui l'air transmis par un étroit conduit (la trachée-artère),
Est chassé de mon sein aussitôt qu'introduit.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VI.

Une flèche plus sûre,
Sur son aile légère élancée en sifflant,
Frappe et perce sa main attachée à son flanc,
Et, pénétrant plus loin, d'un même coup déchira
Les organes secrets par qui l'homme respire.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

POUPE. *n. f.* La partie du derrière d'un vaisseau, d'une galère. Les poètes par métonymie prennent bien ce mot pour le vaisseau. *Épit.* Large –, courbée, flottante, fière, triomphante, couronnée. Ce mot est de tous les styles.

Voyez de vos vaisseaux les *poupes* couronnées.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

Cependant sur sa *poupe* Achille solitaire
Nourrissait dans son cœur une longue colère.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

L'orage m'a surpris; et dans les flots d'Égée
Les vents ont englouti ma *poupe* submergée.
DESAINTANGE.

POUR. *prépos. Syn.* A cause de, par rapport à, à l'égard de, quant à, en faveur de, en vue de, à dessein de, afin de, afin que. — A la place de, au lieu de. — Comme, de même que.

Pour son époux mourant une femme éperdue
Veut mourir. La Mort vient, et la femme pâlit;
C'est *pour* lui, non *pour* moi que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant, le voilà dans son lit.
BENSERADE.

Après dîné, l'indolente Glycère
Sort *pour* sortir, sans avoir rien à faire.
VOLTAIRE, *Épître LXIV*, à mad. Denis.

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.
CORNEILLE, *Cinna*, act. III, sc. 4.

Pour ce que se disait autrefois, pour *parce que* :

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verts,
*Pour ce qu'*ils n'ont jamais que de tièdes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite.
MALHERBE.

Voltaire, dans ses *Remarques sur Corneille*, et M. Laveaux, dans son *Dictionnaire des Difficultés de la Langue française*, ont remarqué que *pour* régissant l'indéfini, ne devait pas être trop séparé de son complé-

ment ; par conséquent les vers suivants sont répréhensibles :

Mais *pour* en quelque sorte *obéir* à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits.
CORNEILLE, *Don Sanche d'Arragon*, act. I, sc. 3.

Pour de ce grand hymen *renverser* les projets.
Le même.

Pour ne doit régir l'indéfini que lorsque cet indéfini se rapporte au sujet du verbe précédent, autrement il faut se servir de *que* avec le conjonctif : *il est malade pour avoir trop mangé : je vous écris pour que vous veniez à mon secours.* Racine a péché contre cette règle quand il a dit :

Qu'ai-je fait *pour venir* accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?
Alexandre, act. IV, sc. 2.

« faute contre la grammaire, dont il ne résulte aucun agrément. L'exactitude et la clarté veulent qu'on dise : *qu'ai-je fait pour que vous veniez.* Il n'est permis de franchir quelquefois les limites de la grammaire, que pour enrichir le domaine de la poésie. »

GEOFFROY, *Commentaire sur Racine, au lieu cité.*

Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'état !
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

La clarté, ajoute ici le même commentateur, exigerait que l'on dît en prose *pour que vous soyez*, et non *pour être.* On dirait bien vous ai-je confié mon fils *pour être votre esclave?* mais on ne pourrait pas dire : vous ai-je confié mon fils *pour être son tyran.*

« Notre langue, dit Regnier Desmarais, a autrefois exprimé la valeur de *quelque.... que...* par la préposition *pour*, en disant : *pour remontrance qu'on lui fasse, pour méchant qu'il soit*, au lieu de *quelque remontrance qu'on lui fasse, quelque méchant qu'il soit;* et les Italiens et les Espagnols se servent encore de *per* et de *por* dans la même signification. (*Crudelta consume amor per grande ch'el sia*) la cruauté détruit l'amour *pour* grand, *quelque* grand, qu'il soit.) Mais, parmi nous, on ne se sert plus guère de *pour* en ce sens, si ce n'est en quelques phrases que l'usage a conservées, comme *pour peu qu'on le touche*, au lieu de *quelque peu qu'on le touche.* »

Grammaire française, p. 333, in-4°, Paris, 1706.

Corneille offre encore plusieurs exemples de cette manière de parler :

Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans.
Pertharite, act. V, sc. 2.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.
Le Cid, act. I, sc. 4.

POURPRE. *n.* Il est masculin, quand il signifie une couleur d'un beau rouge foncé qui tire sur le violet : *cette étoffe est d'un beau pourpre*, ou bien une espèce de maladie qui se manifeste par des taches rouges qui paraissent sur la peau, : *il est mort du pourpre.* Il est féminin, quand il signifie proprement la couleur que les anciens tiraient du coquillage appelé *murex*, ou de celui appelé *purpura : la pourpre de Tyr était la plus estimée ;* et figurément, la dignité de ceux dont les robes étaient teintes de cette couleur : *la pourpre consulaire, la pourpre impériale, la pourpre royale*, etc.

Pourpre se prend souvent comme synonyme de *rouge*, surtout chez les poètes, et en ce sens ils ne s'accordent pas toujours sur le genre que doit avoir ce nom. *Épit.* Beau -, vif, éclatant. — Tyrienne, de Tyr, orientale, riche, vermeille, éclatante, étincelante, vive, précieuse, magnifique, pompeuse, noble, consulaire, sénatoriale, impériale, royale.

Et la *pourpre* de Tyr et l'encens d'Idumée.
MILLEVOYE.

La *pourpre* aux riches feux en vagues plis serpente.
MOLLEVAUT.

Un nuage éclatant d'or, de *pourpre* et d'azur.
DELILLE.

L'astre du jour naissait, ses rayons près d'éclore
D'une *pourpre* plus vive embellissaient l'aurore.
LUCE DE LANCIVAL.

A peine de Tithon le jeune et belle amante
Mêle à l'azur des cieux sa *pourpre* étincelante.
SAINT-VICTOR.

De son épaule tombe un manteau précieux
Où d'une riche *pourpre* étincellent les feux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Le même poète dit, dans le même livre, en parlant de Didon :

Pour elle se courbant en agrafe brillante,
L'or rassemble les plis de sa *pourpre* flottante.

La *pourpre* est prise, par métonymie, pour sa robe de pourpre.

Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché.
Le *pourpre* de son teint accuse sa vieillesse.
BERCHOUX, *la Gastronomie*, ch. III.

Du *pourpre* des raisins et de l'or des guérets
L'aspect riant d'abord a pour nous des attraits.
LEGOUVÉ, *la Mélancolie.*

L'Aurore cependant sort des bras de Tithon,
Et d'un *pourpre* azuré teint le sombre horizon.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Les poètes disent *la pourpre du sang*, pour la couleur du sang et même pour le sang.

. . . Le cœur humain, qui, source de la vie,
La lance en jets de *pourpre*, et ranime nos corps.
BÉRANGER.

Le sang qui reflétait sa *pourpre* et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

En vain priait Nisus ; l'inexorable épée
Du beau sang d'Euryale était déjà trempée!
Il tombe, de ses traits, que la mort a pâlis,
Un long ruisseau de *pourpre* ensanglante le lis.
LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

La pourpre de son sang rougit les dons de Flore.
POINSINET DE SIVRY, *les Funérailles d'Adonis*, élégie.

Par suite de l'usage de dire *pourpre* pour *sang*, on a dit dans la langue poétique *empourprer* pour *ensanglanter :*

A ces mots de sa robe il déchire les plis,
Et de son sein qu'il frappe il *empourpre* les lis.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. III.

La beauté et la rareté de la pourpre en avait rendu l'usage particulier aux rois de l'Asie, et aux empereurs romains. Elle était réservée pour les robes prétextes. On ne connaît plus cette précieuse couleur, ce qui n'empêche pas nos poètes de dire encore, à l'imitation des anciens, *la pourpre* et même la *pourpre tyrienne* pour exprimer un beau rouge qu'ils croient approcher de cette riche couleur. Comme cette couleur était affectée aux empereurs romains, aux premiers magistrats de cette république, et aux rois, on dit figurément, dans le style soutenu, en vers comme en prose, *la pourpre impériale*, *la pourpre royale*, *la pourpre consulaire*, *la pourpre sénatoriale*, pour désigner le pouvoir souverain, la suprême magistrature, la dignité d'empereur, de roi, de consul, de sénateur.

La grandeur des Romains, *la pourpre des Césars*
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
RACINE, *Bérénice*, sc. dern.

Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres *la pourpre royale*
Des crêpes affreux du trépas.
LA HARPE, trad. de la *XXXVe Ode* d'Horace, liv. I.

Si tu chantes les bois, que les bois, pour nous plaire,
Rivalisent d'éclat *la pourpre consulaire*.
DOMERGUE, trad. de la *IVe Eglogue* de Virgile.

Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la *pourpre* élevée.
RACINE, *Bérénice*, act. III, sc. I.

Esther, disais-je, Esther dans la *pourpre* est assise;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise.
Le même, *Esther*, sc. I.

Qui naquit dans la *pourpre* en est rarement digne.
VOLTAIRE, *Brutus*, act. II, sc. 4.

La *pourpre romaine*, et quelquefois, par le sens, le mot *pourpre* seul désigne la dignité de cardinal. C'est ainsi que Voltaire a dit en parlant des cardinaux de Richelieu et Mazarin :

Tous deux sont revêtus de *la pourpre romaine*.
La Henriade, ch. VII.

Le ministre fameux que cette tombe enserre
Ne témoigne que trop aux yeux de l'univers
Que la *pourpre* est sujette à l'injure des vers.
MALLEVILLE, *Sonnet sur la mort du cardinal de Richelieu.*

POURPRÉ, ÉE. *adj.* De couleur de pourpre.

... L'Automne a paru dans la plaine éthérée,
Je vois flotter les plis de sa robe *pourprée*.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VII.

Et la perche étalant sa nageoire *pourprée*.
DELILLE.

De la mûre *pourprée*,
Aux feux du jour serein l'éclat pur resplendit.
BAOUR-LORMIAN.

POURPRIS. *n. m.* (*pour-pri* devant une consonne, *pour-priz* devant une voyelle). Il est vieux surtout en prose. « Ce mot, dit avec raison M. Féraud, est sonore et poétique. Les poètes ne devraient pas le laisser perdre. »

Syn. Enceinte, enclos, clos, clôture, demeure. Les poètes disent quelquefois *les célestes pourpris* pour le ciel. *Epit.* Sacré, riche –, brillant –.

Le chaume devient *or*; tout brille en ce *pourpris*.
LA FONTAINE, liv. XII, fabl. 28.

Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asile et le *pourpris*
De l'entière béatitude.
GRESSET, *la Chartreuse.*

Il avisa dans le sacré *pourpris* (dans le ciel)
Un saint Austin prêcheur de l'Angleterre.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XVI.

POUSSIÈRE. *n. f.* (*pou-cie-re*). *Syn.* Poudre, cendre. *Épit.* Subtile, légère,

épaisse, obscure, secouée, agitée, vile-, impure, abjecte, noble-, illustre. *Périph.* Des flots, des torrents de poussière; un tourbillon, un globe de poussière; un nuage de poussière.

Et vers la ville enfin, leur unique ressource,
Dans *des flots de poussière* ils dirigent leur course.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

Énée en avançant au loin a vu s'étendre
Les escadrons latins et leurs fiers bataillons,
Des torrens de poussière inondent les sillons.
Le même, même livre.

Cet auteur a dit, *une mer de poussière* :

L'affreux orage roule *une mer de poussière*.
Les trois Règnes de la Nature, ch. II.

Un globe de poussière
Du ciel en tournoyant fait pâlir la lumière.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. XI.

Les vents, en mugissant, répandent les ravages,
Etendent la *poussière* en immenses nuages.
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

Le signal est donné, leurs coursiers pleins d'audace
Font voler la *poussière* et dévorent l'espace.
LEBAILLY.

De la paille, mêlée à la *poussière* impure,
Le froment dans le crible en tournoyant s'épure.
ROUCHER.

Charmé de ton parfum (du parfum du café), c'est moi seul qui, dans l'onde,
Infuse à mon foyer ta *poussière* féconde.
DELILLE.

On dit élégamment, en poésie surtout, *faire mordre la poussière* à un ennemi, pour dire le renverser, le terrasser, lui ôter la vie; le poète dit même dans ce sens, *faire mordre la poudre*. D'ailleurs les poètes prennent le mot *poudre* à-peu-près dans les mêmes acceptions que le mot *poussière*, ce qui ne serait pas toujours exact en prose.

Déja plus d'un héros *a mordu la poussière*.
L. RACINE, *Epître Ire sur l'ame des bêtes*.

On dit *mettre, réduire en poussière* comme on dit *mettre, réduire en poudre*, pour signifier abattre, détruire entièrement, pulvériser.

Le désespoir public, la haine et les fureurs,
Les tragiques complots fermentant dans les cœurs,
Eclatent tout-à-coup, *réduisent en poussière*
Ces colosses pompeux qui pesaient sur la terre.
CASTEL, *les Plantes*, chant III.

Que le courroux des dieux vous *réduise en poussière*,
Vous qui d'un œil glacé contemplez la carrière.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VII.

Poussière se prend quelquefois, en vers comme en prose, pour l'état d'abjection, pour l'abaissement dans lequel un homme végète; c'est ainsi qu'on dit figurément : *tirer quelqu'un de la poussière.*

Sur le trône élevé du sein de la *poussière*.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

On dit poétiquement en parlant d'un guerrier qui s'est trouvé dans plusieurs occasions dangereuses, d'un athlète qui s'est distingué dans les jeux, qu'*ils sont couverts d'une noble poussière;* en un mot la poussière qu'on ramasse, ou qu'on est supposé ramasser dans les camps et dans l'arène, est quelquefois prise pour les travaux, pour les exercices auxquels se livrent ceux qui par état fréquentent ces lieux :

... Un fier vainqueur, *tout couvert de poussière*,
Dans les temples sacrés, en l'honneur de ses dieux,
Etale des vaincus les debris glorieux.
Le comte DE VALORI.

Poussière se prend aussi pour les cendres des morts, pour la dépouille mortelle. *Epit.* Froide, inanimée.

. . . . . La mort est l'instant fortuné
Où, de son corps grossier secouant la *poussière*,
L'ame court se rejoindre au dieu de la lumière.
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

La tombe a dévoré mon père;
Il s'est éteint, le feu qui l'anima;
Et ce vieillard n'est plus qu'une froide *poussière*.
BAOUR-LORMIAN, poésies d'Ossian, *Darthula*.

Ces marbres éloquents, monuments de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide *poussière* autrefois animée,
Et qu'enivrait sans cesse une vaine fumée.
FEUTRY, *les Tombeaux*.

POUTRE. *n. f. Syn.* Solive.

Cependant le raisin sous la *poutre* est placé;
Un jus brillant et pur de la cuve est lancé.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Automne.

Poutre est pris ici pour *pressoir*, la partie pour le tout. Dans le sens de solive, ce mot ne s'élève pas au-dessus du style familier, aussi les poètes sont-ils obligés d'avoir recours à une périphrase, pour exprimer l'idée qu'il présente.

Tels, *d'un toit élevé portant le poids immense*,
Deux chênes vigoureux, l'un dans l'autre enserrés,
Résistent aux fureurs des autans conjurés.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

PRAIRIAL. *n. m.* (*pré-ri-al*). C'était le nom du neuvième mois de la république française; il commençait le 20 mai et finissait le 18 juin. Il est ainsi appelé du mot *prairie*, parce que c'est dans ce mois qu'on fauche les prés.

Les prés offrent au laboureur
Les fruits directs de la nature,
Son bras nerveux, avec ardeur,
Fauche la fleur et la verdure:
L'heureux mois de la fenaison
Est aussi celui de l'ivresse,
Et *prairial* sur le gazon
A vu renverser la sagesse.
Extrait de l'Improvisateur français.

PRAIRIE. *n. f.* (*pré-rie*). *Syn.* Pré. *Epit.* Riante, verte –, émaillée, riche –, fraîche –, humide, herbeuse, humble –, odoriférante, naissante, rajeunie, fanée, fauchée, aride, altérée, abreuvée. *Périph.* La verdure, l'herbe, le gazon, l'émail des prairies, le tapis des prairies.

De l'*émail* élégant des champs et *des prairies*
L'aiguille de Minerve orna ses broderies.
CASTEL.

Comme on voit de Vénus les palombes chéries
Raser *le vert naissant des riantes prairies.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Ta *prairie* est riante; et d'heureuses promesses
De tes jaunes épis t'assurent les largesses.
BARBAU, trad. de la *Poétique de Vida.*

Les nymphes qui présidaient aux prairies sont particulièrement connues sous le nom de *Napées*.

PRATIQUE. *n. f.* On peut, dit M. Laveaux, l'employer dans le style noble, dans le sens de menées, d'intelligences secrètes.

J'ai découvert au roi les sanglantes *pratiques*
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 1.

PRÉ. *n m.* Terre qui porte de l'herbe dont on fait le foin, ou qui sert au pâturage. *Syn.* Prairie, pâturage, pacage. *Epit.* Fleuri, riant, émaillé, vert, plein de fleurs, flétri, sans verdure, altéré, abreuvé, rafraîchi. *Périph.* L'émail, le vert tapis des prés. L'émeraude des près (Lebrun).

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un *pré* plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, etc.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

L'émail des prés naissants, l'ombrage des forêts,
Le pur cristal des eaux pour lui n'ont point d'attraits.
ROSSET.

Pour remplacer les mots foin ou luserne qui sont trop familiers pour le style noble, Delille a dit poétiquement *la dépouille des prés*, *la parure des prés.*

Au signal de Palès la faux retentissante
Enlève aux prés fleuris *leur parure* riante.
MICHAUD.

PRÉCIPICE. *n. m. Syn.* Abîme, gouffre, profondeur. *Epit.* Profond –; creusé, ouvert, affreux, effrayant, épouvantable, dangereux. Il se dit figurément pour danger, malheur, disgrâce, revers, ruine.

Vous couvrirez de fleurs les bords du *précipice*
Qui s'ouvre sous vos pas.
J. B. ROUSSEAU, *Ode sur la mort du prince de Conti.*

Entre ses favoris et parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des *précipices.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. III.

PRÉCIPITER. *v. tr.* Proprement, jeter de haut en bas, faire tomber dans un précipice. Figurément, causer la chute, renverser, ruiner.

Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait *précipiter* dans le fond de l'Euxin.
RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. 1.

... Du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu *précipiter.*
Le même, *Britannicus.*

Le poison terminant les jours de votre frère,
Et peut-être *au cercueil précipitant* ma mère.....
CHÉNIER, *Charles IX*, act. I, sc. 2.

« On précipite, dit Domergue, d'un lieu élevé en un lieu bas, en un lieu profond : à Rome on précipitait les criminels du haut du mont Tarpéien; Sapho se précipita dans la mer. On précipite au tombeau; mais on ne précipite pas au cercueil, parce que le cercueil n'est ni un lieu bas ni un lieu profond; c'est seulement une espèce de bière. *Cercueil* et *tombeau* sont bien des synonymes poétiques; on peut en général les employer l'un pour l'autre, mais il ne faut pas leur attribuer des idées que réprouve la nature des choses. M. Chénier doit mettre :

Et peut-être *au tombeau précipitant* ma mère.

Précipiter s'emploie encore dans une autre circonstance; on dit se précipiter au milieu des ennemis, à travers les dangers. Mais, soit que l'action de précipiter s'exécute de haut en bas ou horizontalement, toujours le sens reste fidèle à l'étymologie. *Précipiter* tire, des mots latins *caput* et *prœ*, l'idée de jeter soi ou un autre *la tête en avant*...... L'idée de jeter quelqu'un, de se jeter la tête la première présente une idée vive et forte; mais c'est une véritable niaiserie de présenter quelqu'un s'élevant dans les airs la tête la première, comme si cela pouvait se faire autrement. Cette phrase :

Et Montgolfier, quittant la terre,
Se *précipite* dans les cieux.

est moins une alliance heureuse que la preuve que M. Lebrun ignore l'étymologie et le sens

du mot *précipiter.* » *Solutions grammaticales.*

Précipiter signifie figurément, hâter, faire précipitamment. *Syn.* Hâter, presser, accélérer, dépêcher, diligenter, pousser vivement.

Ne *précipitez* rien, demain vous êtes libre.
VOLTAIRE, *le Triumvirat*, act. III, sc. 3.

Guise, tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage.
Le même, *la Henriade.*

Mais nous, chargés des plaisirs du bel âge,
De leurs attraits *précipitons* l'usage.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. II.

Mars. . . . .
Précipite en ces mots son orgueilleux murmure.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Les poètes font un usage fréquent de ce verbe; ils disent *précipiter ses pas, sa marche, son vol, sa course;* qu'un fleuve *précipite son cours, son onde, ses flots; précipiter les jours, les années* de quelqu'un, pour dire abréger sa vie, hâter sa mort. Bossuet a dit *précipiter sa fuite.*

Dès ce moment au port *précipite tes pas.*
CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, act. IV, sc. 6.

Assez près de Paphos, les cygnes de Vénus
Précipitaient leur vol vers ces bords si connus.
DESAINTANGE.

. . . . Il (l'ange Gabriel) s'élance,
Fend les vents et la nue, et de ses ailes d'or
Dans l'azur lumineux *précipitant l'essor*,
Non loin des bords sacrés que le Jourdain arrose
Il descend et s'arête aux plaines de Tortose.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. I.

Les fleuves, à ses pieds, de leurs urnes profondes
En torrents écumeux *précipitent leurs ondes.*
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. II.

Tantôt avec fracas *précipitant leurs flots.*
DELILLE.

Pourquoi de mon tyran, volontaire victime,
Précipiter vos jours. . . . . .
CORNEILLE, *Héraclius*, act. IV, sc. 4.

Mes jours avec les siens se vont *précipiter.*
Le même, *Cinna*, act. III, sc. 4.

PRÉCIPITÉ, ÉE. *part.*

Elle porta au hasard ses pas *précipités.*
DELILLE.

PRÉCOCE. *adj.* des deux genres. Proprement, mûr avant la saison. *Fruit précoce. Syn.* prématuré, hâtif. Il se dit aussi au figuré, *enfant précoce, esprit précoce.* On peut le placer avant ou après le nom, en consultant l'oreille et l'analogie.

La sagesse *précoce* est la moins assurée.
LA CHAUSSÉE.

Instruisez au combat son *précoce* courage.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

PRÉLUDER. *v. intr.* Proprement essayer sa voix ou des instruments par une suite de tons différents avant que de chanter un air, ou de l'exécuter.

C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en *préludant* à tes tendres concerts.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

Il signifie *figur.* commencer, essayer de faire quelque chose; c'est ainsi que M. Chaussard a dit en parlant de Gresset :

Par de malins portraits il *prélude* AU MÉCHANT.
Poétique secondaire, ch. I.

Tout brillant de rosée il (le soleil) *préludait* au jour.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. V.

PRÉMATURÉ, ÉE. *adj.* Il se dit proprement des fruits qui sont mûrs avant la saison. *Syn.* Précoce, hâtif, avancé.

L'art te donna à grands frais d'imparfaites prémices;
Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
Ces dons *prématurés* sont moins piquants pour toi
Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
DELILLE, poeme des *Jardins.*

Il est beau au figuré : *un esprit prématuré, une sagesse prématurée, un courage prématuré, une mort prématurée.*

PRÉMICES. *n. f. pl.* Les premiers fruits de la terre ou du bétail. *Épit.* Heureuses, tendres-, douces-, pieuses, consacrées.

La corolle bientôt s'effeuille ou se flétrit;
Et l'œil peut déjà voir les *prémices* du fruit.
CASTEL, *les Plantes*, chant III.

Prémices du printemps, fleurs qui venez d'éclore,
Fruit des premiers baisers de Zéphyre et de Flore.
DE BRIDEL.

En parlant des fruits venus dans des serres chaudes, Delille a dit :

L'art te donne à grands frais d'imparfaites *prémices;*
Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.

C'était un usage reçu chez tous les peuples de l'antiquité la plus reculée, d'offrir aux dieux les *prémices* ou les premiers fruits de la terre et de leurs troupeaux.

Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au dieu de l'univers consacraient ces *prémices.*
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Dieu tout-puissant, sont-ce là les *prémices*,

Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ?
Le même, act. III, sc. 8.

Prémices se dit *figur.* des premières productions de l'esprit, et encore dans le sens de commencement, principe, prélude de certaines choses.

D'un amour inconnu savourant les *prémices*,
Son cœur goûte en secret d'ineffables délices.
CHÊNEDOLLÉ.

Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillant les *prémices*.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. I.

La mort de Coligny, *prémices* des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. II.

Déja de traits en l'air s'élevait un nuage :
Deja coulait le sang, *prémices* du carnage.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 6.

Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
De son règne naissant celèbre les *prémices*.
Le même, *Bérénice*, act. I, sc. 5.

Toujours la tyrannie a d'heureuses *prémices*.
La même, *Britannicus*, act. I, sc. I.

« Le grammairien d'Olivet a condamné ce vers ; il a prétendu qu'on ne disait pas *avoir d'heureuses prémices*; mais, puisque *prémices* signifie les premiers fruits, les premières productions, c'est en poésie une belle métaphore de dire que les premiers fruits de la tyrannie sont toujours heureux : *prémices* est donc une expression bien plus noble, bien plus poétique et en même temps aussi exacte, aussi juste que celle de commencements. Desfontaines cependant a eu tort de dire, pour justifier Racine, que *prémices* et *commencements* étaient synonymes : il devait observer seulement que *prémices* est une figure qui a le même sens. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

PREMIER, IÈRE. *adj.* (*pre-mié* devant une consonne, *pré-mié-re*). En prose il précède ordinairement le nom qu'il modifie, en vers il peut le suivre, en consultant l'oreille et l'analogie.

Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma *première* aurore ont assiégé ma vie.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. V, sc. I.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé
Souvent reprend sa force et sa splendeur *première*.
Le même, *Sémiramis*.

PRÈS. *prép.* (*prè* devant une consonne, *prèz* devant une voyelle). *Syn.* Proche, auprès, à la proximité; dans le style noble et surtout en vers, on dit *non loin* pour *près*.

Ils s'arrêtant *non loin* de ces tombeaux antiques.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Non loin des bords sacrés que le Jourdain arrose,
Il descend et s'arrête aux plaines de Tortose.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem delivrée*, ch. I.

Pour vous régler sur eux, que sont-ils *près de vous*?

« L'abbé d'Olivet prétend que *près* ne peut être employé pour auprès, quand *auprès* signifie en comparaison; Vaugelas va jusqu'à dire que c'est un barbarisme. Mais on n'est pas obligé de se soumettre à des arrêts aussi arbitraires : je pense que *près* est aussi bon, aussi conforme à l'usage qu'*auprès*. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Si *près* de voir sur sol fondre de tels orages,
L'ebranlement sied bien aux plus fermes courages.
CORNEILLE.

Si *près de voir*, dit Voltaire, n'est pas français; *près de* veut un substantif : *près de la ruine*, *près d'être ruiné*. « Il faut, comme l'observe très-bien M. Laveaux, que Voltaire ait rédigé cette remarque avec beaucoup de précipitation (ce grand écrivain, dans le travail qu'il a fait sur Corneille, ne s'est pas toujours mis à couvert de ce reproche); car il prouve lui-même la fausseté de son observation, en donnant pour exemple *près d'être ruiné*. On trouve souvent dans ses ouvrages, et dans les bons auteurs, un verbe après *près de*.

Percé de coups lui-même, il est *près de périr*.
La Henriade.

Je lui restais encore, et, tout *près de périr*,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir.
Le même.

Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans les flancs entr'ouverts du colosse odieux,
Nous aurions étouffé les fléaux *près d'éclore*.
DELILLE. »

Près de signifie sur le point de, *prêt à* signifie disposé à..., préparé à...; c'est donc à tort que nos poètes ont souvent pris une de ces expressions pour l'autre :

Loin de blâmer vos pleurs, je suis *prêt de* pleurer.
RACINE, *Iphigénie*.

Et les chefs de l'etat tout *prêts de* prononcer.
VOLTAIRE, *Mérope*.

Acceptez, ô mon dieu, le sang *prêt à* couler.
CHÉNIER, *Charles IX*.

« *Prêt à* signifie disposé à... ; or je ne vois pas que le sang qui circule dans les veines soit disposé, soit préparé à couler. Les meurtriers peuvent être *prêts à* verser le sang; mais le sang n'est jamais *prêt à* être versé. Il faut *près de* couler. Cette faute est fréquente dans les meilleurs écrivains. »

DOMERGUE, *Solutions grammat.*, p. 129.

PRÉSAGE. *n. m. Syn.* Augure, oracle, prédiction, pronostic, présomption, pressentiment, conjecture. *Épit.* Certain, assuré, sûr, infaillible, inévitable, divin, céleste, obscur, douteux, trompeur, heureux, fortuné, doux -, favorable, noble -, flatteur, merveilleux, noir -, triste -, sinistre, funeste, fâcheux, fatal, terrible, effroyable, effrayant, alarmant.

Le héros l'entendit; son superbe courage
Lui garantit encor *la foi de ce présage.*
THOMAS.

Dieu puissant! détournez ces funestes *présages.*
VOLTAIRE, *Tancrède*, act. I, sc. 4.

Et tout le peuple même. . . . .
De ma chute certaine en tirait le *présage.*
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 1.

Le malade aux abois porte sur le visage
De sa prochaine mort l'infaillible *présage.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

« Chez les anciens, dit M. Noël, on distinguait les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des signes recherchés et interprétés suivant les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement, étaient interprétés par chaque particulier, d'une manière plus vague et plus arbitraire ». NOEL, *Dict. de la Fable*, au mot *présages.*

PRÉSENCE. *n. f. Syn.* Assistance, existence, vue. *Epit.* Auguste, importune, odieuse, horrible.

Sa *présence* imprévue a frappé tous les yeux.
DELILLE.

Il n'a pas de pluriel, en parlant même de plusieurs personnes on dirait *leur présence.* Le vers suivant présente donc une faute :

Vos présences rendraient sa douleur plus émue.
CORNEILLE, *Médée*, act. I, sc. 3.

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la *présence*
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance?
RACINE, *Phèdre.*

« *Craignez-vous la présence de ces lieux?* pour dire, craignez-vous d'être présent à ces lieux, est une hardiesse poétique contre laquelle on s'est élevé avec raison, parce que le mot *présence* ne s'applique point à un lieu, mais signifie seulement l'existence d'une personne dans un lieu. »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la langue fr.*

Ce port majestueux, cette douce *présence.*
RACINE.

« *Présence*, dans le sens que lui donne ici Racine, répond à-peu-près à ce que nous nommons *l'extérieur.* Un extérieur doux, agréable. Le mot présence, dans ce sens, n'est point admis par l'Académie. Les autres dictionnaires n'en parlent pas non plus. Féraud en fait mention d'après Latouche. Mais Féraud ne pense point que cette locution doive être adoptée. Je ne vois point pourquoi elle ne le serait pas, d'après l'imposante autorité de Racine; et, si l'on considère que le mot *extérieur* ne peut être employé en poésie, ni même dans la prose soutenue. Le mot *prestance* n'est pas exactement synonyme d'*extérieur* ou de *présence*, dans le sens que Racine a donné à ce dernier mot. Le mot *prestance*, venant du latin *præstantia*, renferme une idée d'excellence, de supériorité qui n'est point dans les mots d'*extérieur*, de *présence*, dont les épithètes déterminent l'acception en bonne ou en mauvaise part. Du reste, Racine a encore employé le mot *présence* à-peu-près dans le même sens dont il s'agit ici, dans ce vers de Phèdre :

Sa *présence*, à ce bruit, n'a point paru répondre. »

Variétés sur la lang. franç., en suite des Lettres acad. sur la lang franç. p. 64.

PRÉSENT. *n. m.* (*pré-zan* devant une consonne). *Syn.* Don, cadeau, étrenne, libéralité, bienfait, offrande. *Epit.* Volontaire, noble -, désintéressé, magnifique, délicat, joli, doux -, tendre, amoureux, chétif, médiocre, amer, funeste, fatal, dangereux, suspect, perfide, insidieux, cruel, odieux, horrible, terrible, abominable, douloureux.

Ses *présents* (les présents du ciel) sont souvent la peine de nos crimes.
RACINE, *Phèdre.*

Détestables flatteurs, *présent* le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!
Le même, sc. dern.

Le feu, *présent* céleste, agent conservateur.
CASTEL.

Le courage, la peur, la force, la faiblesse,
Et l'esprit de vertige et l'auguste sagesse
Sont des *présents* de dieu propice ou courroucé.
POMPIGNAN, *Cantique II*, liv. 2.

On appèle figurément *les dons*, *les présents de la nature*, les avantages de l'esprit ou du corps que quelqu'un semble avoir apportés en naissant.

Pour orner les *présents* que m'a faits la nature
Ma main n'emprunta plus l'éclat de la parure.
BLIN DE SAINMORE, *Sapho à Phaon*, héroïde.

Par *les dons*, *les présents de la nature* on entend aussi les productions fécondes qu'elle laisse échapper de son sein.

Vous cultivez cet art qui des tiges rebelles
Change les fruits amers en des fruits bienfaisants,
Étonne la nature et double ses *présents.*
DEFONTANES, *le Verger.*

On dit, dans le même sens, *les présents de la terre :*

Il cultivait la terre et chantait ses *présents.*
VOLTAIRE.

Dans la langue poétique, on dit *les présents de Flore* par périphrase pour les fleurs, *les présents de Cérès* pour le blé, les moissons et même pour le pain, *les présents de Pomone* pour les fruits, *les présents de Bacchus* pour le vin, la vendange, *les présents d'Io* pour la crême, le laitage en général, etc.

Dans un champ couronné *des présents de Cérès.*
AIGNAN.

En parlant du roi Midas qui jouissait du funeste avantage de convertir en or jusqu'au pain qu'il touchait, M. Desaintange a dit :

Sa main change en métal *les présents de Cérès.*

Par le secours du soc la terre se couronne
Des présents de Bacchus, des bienfaits de Pomone.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Les doux présents d'Io, la crême, le laitage.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

PRÉSENTER. *v. tr. Syn.* Offrir, donner, étaler, mettre sous les yeux, montrer, dévouer, faire hommage.

Quelquefois à l'autel
Je *présente* au grand-prêtre ou l'encens ou le sel.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 7.

Non loin de ce rivage un bois sombre et tranquille,
Sous des ombrages frais, *présente* un doux asile.
VOLTAIRE.

La naïade se plaît sous cette grotte obscure
Qui *présente* à la fois un autre aux matelots,
Une eau pure à la soif, un asile au repos.
DELILLE.

Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilége,
Et *présentant* la foudre à mes esprits confus,
Le bras déja levé, menaçaient mes refus.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 1.

PRÉSIDER. *v. intr.* C'est proprement tenir la première place dans une assemblée, etc.; c'est aussi avoir le soin, la direction : *la providence qui préside à la conduite de l'univers.* Suivant la mythologie, Apollon et les Muses présidaient à la poésie, Mars aux combats, Cérès aux moissons, Bacchus aux vendanges, Junon aux noces, Comus aux festins, etc. *Syn.* Être président, occuper la première place. — Gouverner, régir, surveiller, maintenir, protéger, favoriser.

Apollon *présidait* au jour qui m'a vu naître;
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
VOLTAIRE.

Nymphes qui *présidez* aux sources, aux ruisseaux,
Venez donc nous prêter le secours de vos eaux.
CASTEL.

Quelle invisible main *préside* à ses ressorts ?
VOLTAIRE.

Le globe lumineux qui *préside* à la nuit.
DULARD.

PRESSENTIMENT. *n. m.* Certain mouvement intérieur dont la cause n'est pas connue, et qui fait craindre ou espérer ce qui doit arriver. *Syn.* Inspiration, prévoyance, présomption, instinct, soupçon, augure, conjecture. *Epit.* Secret, heureux, doux –, tendre –, confus, funeste, noir –, triste –, affreux, cruel.

Tristes *pressentiments* que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente;
Secrets avis des dieux, ne pressez plus mon cœur...
. . . .
Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes,
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.
Thersandre ne vient point : tant de retardements
Ne confirment que trop mes noirs *pressentiments.*

D'où vous vient aujourd'hui ce noir *pressentiment?*
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

De noirs *pressentiments* viennent m'épouvanter.
VOLTAIRE, *Catilina*, act. I, sc. 3.

PRESSER. *v. tr.* Étreindre avec force. *Syn.* Étreindre, serrer, resserrer, pressurer, comprimer, fouler.

Il *presse* d'un miel pur la liqueur jaunissante.
ANDRIEUX.

Fière de sa hauteur, la colonne pompeuse
Ne *presse* pas le sol de sa masse orgueilleuse.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. I.

Tout est dans l'épouvante, et de leurs bras tremblants,
Les mères sur leur sein *ont pressé* leurs enfants.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides
Valois *pressait* l'état du fardeau des subsides.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Presser s'emploie aussi au figuré dans le sens de tourmenter, agiter, émouvoir, toucher.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous *presse.*
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 5.

Le soin de son repos est le seul qui vous *presse*.
Le même, act. III, sc. 6.

Quand *presser* signifie inciter, porter à, aiguillonner, il peut avoir, pour complément indirect, un indéfini amené par la préposition *de :*

L'été s'ouvrait à peine ; à l'orageux Neptune
Mon père me *pressait de livrer* ma fortune.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

Il se dit dans le sens de poursuivre, harceler, attaquer.

Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, ch. IV.

Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier. . . . .
Le même.

Il est encore synonyme de précipiter, accélérer, hâter, dépêcher.

D'autres règlent la marche et *pressent* les travaux.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Mathan près d'Athalie, étincelant de rage,
Demande le signal et *presse* le carnage.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

Pressons l'heureux instant de votre délivrance.
VOLTAIRE, *Zulime*, act. III, sc. 3.

Il parle, et les Troyens, chassés par l'épouvante,
Déjà *pressaient* leur fuite aux rivages du Xanthe.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VI.

De corbeaux croassants un ténébreux nuage
Pressent leur vol tardif vers le prochain bocage.
MALFILATRE.

Adieu : je vais *presser* un si doux entretien;
Puisse-t-il vous unir d'un éternel lien.
CRÉBILLON, *Xercès*, act. IV, sc. 3.

Je vais presser un si doux entretien signifie je vais hâter le moment où vous jouirez d'un si doux entretien, et cette concision est favorable à la poésie.

..... Automédon, accusant leur langueur,
Eu vain du fouet noueux les *presse* avec vigueur.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVII.

Presser intr. signifie être urgent, imminent.

On prépare l'assaut, le temps, les périls *pressent*.
VOLTAIRE, *le duc de Foix*, act. II, sc. 5.

Il se construit avec le pronom personnel et dans le sens de faire foule, et dans celui de se hâter.

Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui *se presse* autour de cette tente.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 2.

Autour de cet amas de dépouilles captives
Se pressent les enfants et les mères plaintives.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

PRESSÉ, ÉE. *part.* de *presser*.

La grêle à coups *pressés* des toits frappa le faîte.
DE CHABANON.

Le blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf, *pressé* de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
BOILEAU.

Oh! que si moins *pressé* du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtais mes pas.
DELILLE.

On dirait en prose *pressé par l'aiguillon, par le sujet.*

PRESSOIR. *n. m.* (*pré-soar*). Machine servant à presser du raisin, des pommes, etc., pour faire du vin, du cidre. Les poètes disent la *poutre*, la *meule*, pour le pressoir qui est du style familier.

Là sont des tas de pommes dispersées
Dont la couleur enflammait les rameaux,
Et qui bientôt sous la meule *pressées*
D'un suc piquant verseront les ruisseaux.
LÉONARD.

Cependant le raisin sous la *poutre* est placé;
Un jus brillant et pur dans la cuve est lancé.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Automne.

La pomme par l'été mûrie
Livre, sous les efforts de la *poutre* qui crie,
Le nectar de sa liqueur d'or.
DUAULT.

Du *pressoir* qui gémit le vin coule à grands flots.
DULARD.

Des rameaux ébranlés je vois le fruit pleuvoir,
Je vois l'amas vermeil grossir dans le *pressoir*,
Les cuves, les tonneaux, et la meule pesante
Qui broie en tournoyant la récolte odorante.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

PRESTIGIEUX, EUSE. *adj.* (*prè-sti-ji-eu* dev. une cons., *prè-sti-ji-eu-ze*). Qui tient du prestige. *Syn.* Artificieux, illusoire, enchanteur, spécieux, insidieux, trompeur, séduisant. Ce mot n'est point dans l'Académie, il est utile et harmonieux.

L'imagination offre-t-elle à vos yeux
De son feu pétillant l'éclat *prestigieux ?*
DULARD, *les Merveilles de la Nature.*

La Harpe s'en est servi deux fois au moins dans son *Cours de Littérature* ; il a dit p. 337, tom. VIII : « ces lettres *prestigieuses* furent précisément l'époque où les hérésies littéraires..... obtinrent une sorte d'empire », et pag. 60, tom. XIII : « Je n'ai voulu que faire voir en passant que la philosophie du dix-huitième siècle a été sou-

vent *prestigieuse* et séductrice dès sa première apparition. »

PRÊT, ÊTE. *adj.* (*pré* devant une consonne, *pré-te*). *Syn.* Préparé, disposé, apprêté, arrangé, ajusté.

Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout *prêts* à vous chercher.
RACINE, *Bérénice*, act. III, sc. 1.

Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes *prêtes*.
Le même, *Iphigénie*, act. V, sc. 2.

Prêt à, près de, leur différence. *V.* PRÈS.

PRÉTENDRE. *v. intr.* Quand il signifie *aspirer à* :

A de moindres faveurs des malheureux *prétendent*.
RACINE.

Caton, dans tous les temps, gardant son caractère,
Mourut pour les Romains sans *prétendre* à leur plaire.
VOLTAIRE.

Où sont donc ces honneurs où je devais *prétendre?*
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

je ne sais, dit Geoffroy, s'il ne faut pas permettre aux poètes de l'employer comme verbe actif; et l'autorité de Racine est un grand préjugé en faveur de cette opinion.

Il crut que, sans *prétendre* une plus haute gloire,
Elle lui céderait une indigne victoire.
RACINE, *Mithridate*, sc. 1.

En vain nous *prétendons* le droit d'élire un maître.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VI.

Rousseau a donné à ce verbe un régime amené par *de* :

C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut *prétendre*
D'honorer ses autels.
Ode XVI, liv. 1.

ce qui ne me paraît pas exact.

PRÉTÉRITION ou PRÉTERMISSION. *n. f.* Figure de rhétorique par laquelle on semble ne pas vouloir dire ce que pourtant on dit en effet. « Cette figure, dit La Harpe, a un double avantage : elle ne diminue en rien la valeur des choses que l'on a l'air d'écarter, et fortifie beaucoup celle sur laquelle on insiste, exemple :

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
La frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirants sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés.
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

Que sera donc, ajoute l'auteur du *Cours de Littérature*, ce qui va suivre, puisque celui qui trace cet épouvantable tableau, semble lui-même n'en être pas étonné! Tel est l'artifice de la prétermission : sans affaiblir l'horreur de cette peinture, elle va rendre plus frappante celle qui suit :

Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à dieu cet exécrable encens.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. II.

ALZIRE (à Zamore).

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée;
Que je t'aimais toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux qui t'ont mal defendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Le même, *Alzire*, act. III, sc. 4.

PRÊTRE. *n. m. Syn.* Ministre, pontife, sacrificateur, lévite. Ce dernier ne s'entend que de celui qui, chez les Israélites, était destiné au service du temple, et encore par allusion des prêtres de la religion chrétienne. *Epit.* Saint, sacré, révéré, auguste, inspiré, chaste, menteur, imposteur, mensonger, fanatique, trompeur, hypocrite, sanguinaire, cruel, sacrilège. *Périph.* Ministre des autels, ministre des dieux, des dieux l'interprète sacré.

De la religion les saints dépositaires.
RACINE, *Bajazet*, act. II, sc. 3.

Des oracles divins les ministres terribles.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Toujours il (le fanatisme) revêtait dans ses déguisements,
Des ministres des cieux les sacrés ornements.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant V.

Vous qui portez l'humble prière
Jusqu'au trône de l'Éternel.
GINGUENÉ.

Mais à l'heure où l'airain qu'un bras fidèle agite
Aux autels de son dieu rappèle la *lévite*.
LAYA.

Ou tel que d'Apollon le *ministre* terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens......
J. B. ROUSSEAU, *Ode à M. le comte du Luc.*

Du sein d'un *prêtre* ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice.
DELILLE.

a nos *prêtres* menteurs bénir l'hypocrisie.
VOLTAIRE.

Des *prêtres* fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile.
Le même, *la Henriade*, ch. IV.

Les poëtes font un usage assez fréquent de ce mot; ils disent, par exemple, *un prêtre*, *un ministre d'Apollon*, par périphrase, pour désigner un poëte; *un prêtre de Polymnie*, pour un musicien; *un prêtre de Thémis*, pour un juge; *un prêtre d'Esculape*, pour dire un médecin ou un chirurgien, etc.

PRÊTRISE. *n. f.* Dans le style soutenu on le remplace par celui de *sacerdoce*.

Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la *prêtrise*.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 3.

PREUX. *n. m.* Ce mot ne se dit qu'en parlant de ces braves chevaliers qui ont illustré le siècle de Charlemagne. *Syn.* Paladin, chevalier, guerrier. *Epit.* Ancien -, hardi, vaillant, entreprenant, intrépide, loyal, fidèle.

De ses guerriers à l'éclatante armure
Le roi des *preux* s'avance environné.
MILLEVOYE, *Charlemagne à Pavie*, ch. II.

Quand partait des combats le signal redouté,
La maîtresse d'un *preux*, excitant sa vaillance,
Lui donnait fièrement et son casque et sa lance.
LEGOUVÉ, *le Mérite des Femmes.*

Il est aussi adjectif masculin. *Un preux et hardi chevalier.*

.... Ces *preux* chevaliers
Qui ne savaient que deux métiers :
Aimer et battre; exacts dans leurs promesses
Si vaillants aux combats, en amour si discrets,
Accoutumés enfin à parler de plus près
A leurs rivaux qu'à leurs maîtresses.
IMBERT, *le Fanfaron puni*, conte.

On peut encore s'en servir en plaisantant et dans le style marotique.

PRIAM. *n. pr. m.* (*pri-am*, le *m* se prononce devant une consonne, comme devant une voyelle). Roi de la Troade, fils de Laomédon, époux d'Hécube, dont il eut Hector, Pâris, Déiphobe, Créuse, femme d'Enée, Cassandre et plusieurs autres enfants.

« Ce prince rebâtit Troie qu'Hercule avait ruinée, et étendit les limites de son royaume qui devint très-florissant. Pâris, ayant enlevé Hélène, les Grecs allèrent assiéger les Troyens dans leur ville qu'ils prirent et détruisirent entièrement. La nombreuse famille de Priam périt avec ce prince infortuné, et tous ses enfants eurent un sort funeste..... Homère le peint comme un prince sage, équitable, poli, mais aveuglé par sa faiblesse pour son fils Pâris. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Vieux -, puissant, riche -, belliqueux, courageux, malheureux. *Périph.* Le fils de Laomédon, l'époux d'Hécube, le père d'Hector, de Pâris, etc.

Et sur ses tours en deuil, auprès d'Hécube assis,
Le vieux *Priam* au ciel fait des vœux pour son fils.
DE GUERLE.

La Grèce est triomphante, et Troie a succombé.
L'empire de *Priam*, et *Priam* est tombé.
DESAINTANGE.

PRIAPE. *n. pr. m.* (*pri-a-pe*). Fils de Bacchus et de Vénus; il présidait à toutes sortes de débauche, et était le dieu des jardins. On le représentait avec une longue barbe, et une faucille à la main; l'âne lui était immolé.

« On le représente le plus souvent en forme d'Hermès ou de terme, avec des cornes de bouc, des oreilles de chèvre, et une couronne de feuilles de vigne ou de laurier. Ses statues sont quelquefois accompagnées des instruments du jardinage, de paniers pour contenir les fruits, d'une faucille pour moissonner, d'une massue pour écarter les voleurs, ou d'une verge pour faire peur aux oiseaux. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Favorable, protecteur, actif, vigilant, impudique, lascif, infâme, sale -. *Périph.* Le fils de Bacchus, de Vénus le fils lascif, le dieu de Lamsaque, parce qu'il était principalement honoré dans cette ville où il avait été élevé; le dieu des jardins.

Tous les ans, d'un lait pur une coupe t'est due,
Priape, c'est assez pour un dieu tel que toi;
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.
GRESSET.

Dieu *Priape*, aux oiseaux inspire l'épouvante,
Commande à nos vergers avec ta faux tranchante.
MOLLEVAUT.

PRIÈRE. *n. f.* (*pri-è-re*). *Syn.* Oraison, vœux, patenôtre, ce dernier est familier. — Demande, supplication, instance, invocation, réclamation, invitation. *Epit.* Humble, timide, tremblante, pâle, éplorée, touchante,

gémissante, ardente, fervente, froide, plaintive, instante, douce –, tendre –, religieuse, pieuse, noble –, exaucée, rejetée, stérile, vaine.

Tous deux agenouillés, à leur dieu tutélaire
Présentent *de leurs vœux le tribut* ordinaire.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. V.

Redoublez au seigneur votre ardente *prière :*
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 1.

Du pied de ses autels ma *prière* aujourd'hui,
Pure comme l'encens, monterait jusqu'à lui.
LAYA.

Homère, au livre IX de l'*Iliade*, personnifie les *prières*. Voltaire s'est plu à traduire cette belle allégorie :

Les *Prières*, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des dieux sont les filles sacrées ;
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste et plaintive exhale leurs douleurs.
On les voit, d'une marche incertaine et tremblante,
Suivre de loin l'Injure impie et menaçante ;
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grâce, et lorsqu'on les refuse,
C'est au trône des dieux que leur voix nous accuse.
On les entend crier au lui tendant les bras :
« Punissez le cruel qui ne pardonne pas ;
» Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure ;
» Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure,
» Que le barbare apprenne à gémir comme nous. »
Jupiter les exauce, et son juste courroux
S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

... La douce *Prière* aux lèvres gémissantes,
Étendant ses mains suppliantes,
Suit la rapide Injure au regard effronté :
Elle baisse ses yeux de pleurs toujours humides ;
Et, près de Jupiter portant ses vœux timides,
Désarme l'olympe irrité.
LEBRUN, *Ode XV*, liv. 3.

PRIMEVÈRE. *n. f.* Fleur qui vient avant le printemps.

... Du printemps modeste avant-courrière
Sur le gazon la tendre *primevère*
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
PARNY.

Amante des Zéphyrs, soudain la *primevère*
Émaille le bord des ruisseaux.
DE BAIDEL.

Et de la *primevère*, aux bouquets *étoilés*,
Les gazons des ruisseaux toujours sont *émaillés*.
BÉRANGER.

L'or de la *primevère* a percé les gazons.
MICHAUD.

PRINCE. *n. m. Syn.* Potentat, monarque, souverain, empereur, roi. *Epit.* Accompli, vertueux, juste, jaloux, soupçonneux, fourbe, artificieux, hardi, téméraire, puissant, accessible, débonnaire, pacifique, belliqueux, timide.

De *princes* égorgés la chambre était remplie.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 2.

Araspe, c'est donc là *le prince Philoctète !*
VOLTAIRE, *Œdipe*, act. II, sc. 4.

Nous disons bien, dans le langage ordinaire, et dans les langues modernes, *le prince de Condé*, *le prince Ferdinand*, mais dans une tragédie où l'on doit imiter le langage et les mœurs des anciens, on ne doit pas joindre le mot *prince* à un nom propre.

Dans le style poétique et oratoire on appèle Homère *le prince des poètes*, Cicéron *le prince des orateurs*, Appelles *le prince des peintres*, Aristote *le prince des philosophes*.

Dans le style de l'Écriture, saint Pierre est appelé *le prince des apôtres*. Dans le même style on appèle le démon, le diable, *le prince des ténèbres;* L. Racine a dit *le prince des enfers :*

Du prince des enfers que la rage frémisse.
La Religion, ch. V.

PRINCESSE. *n. f.* (*prein-cè-ce*). Nom de dignité qui se donne à une fille ou à une femme de prince. Il se donne encore dans les tragédies aux impératrices, aux reines ; dans ces sortes d'ouvrage on le remplace bien, au vocatif, par la qualification de *madame*.

Les temps sont accomplis, *princesse*, il faut parler ;
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 2.

Belle princesse, *charmante princesse*, *adorable princesse*, *ma princesse*, *ma divine princesse;* ces expressions de galanterie étaient fort à la mode du temps de Corneille qui les emploie avec profusion ; Racine luimême s'en est quelquefois servi dans ses premières tragédies, c'était un tribut qu'il payait encore à son siècle ; mais aujourd'hui ces expressions fades et romanesques sont bannies du style noble, et paraissent ridicules et insipides.

Votre frère, son fils, depuis peu de retour....
NICOMÈDE.
Je le sais, *ma princesse*, et qu'*il vous fait la cour.*
CORNEILLE, *Nicomède*, sc. 1.

Ma princesse, dit Voltaire, est devenu comique et ne l'était pas alors. *Faire la cour* a été repris en son lieu.

Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 6.

PRINTANIER, IÈRE. *adj.* (*prein-ta-nié* devant une consonne, *prein-ta-niè-re*). Qui est du printemps, propre au printemps, qui naît au printemps. *Fleurs printanières.* Il ne se met qu'après le nom qu'il qualifie.

Et sur sa bouche pure, où brille la fraîcheur,
La rose *printanière* éclate sans rivale.
BAOUR-LORMIAN.

Ou comme aux premiers feux d'un soleil *printanier*,
S'exhale des frimas la vapeur matinale.
DESAINTANGE.

De la frêle alouette, à la voix *printanière*,
Dans l'air qu'elle égayait souvent le plomb fatal
Frappe le vol léger, et le chant matinal.
BOISJOSLIN, *la Forêt de Windsor.*

Les poètes disent *la saison printanière* pour le printemps.

Je veux un jour avoir une chaumière
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer *la saison printanière*
Avec ma mie et ma muse et l'amour.
DEMOUSTIER.

Comme *printemps* se prend figurément pour la jeunesse, *printanier* se dit, dans la langue poétique, pour ce qui appartient, ce qui a rapport à cet âge heureux.

L'état volé paya ses amours *printanières*;
L'état jusqu'à sa mort paira ses adultères.
GILBERT, *mon Apologie.*

. . . .
Et son esprit, même au déclin des ans,
Conserve encor sa fraîcheur *printanière*.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

PRINTEMPS. *n. m.* (*prein-tan* devant une consonne, *prein-tanz* devant une voyelle). La première des quatre saisons de l'année, qui commence lorsque le soleil entre dans le signe du Bélier. *Syn.* Le renouveau, il est familier. *Epit.* Aimable, agréable, délicieux, riant, serein, vert, vermeil, doux, joyeux, fleuri, odorant, amoureux, éternel. Le printemps jeunesse de l'année (Lalanne).

Printemps charme du monde, aurore de l'année.
DE BRIDEL, *le Printemps et Lina.*

Là paraît couronné d'une tresse de fleurs
Le *Printemps* au front jeune, aux riantes couleurs.
DESAINTANGE.

Printemps chéri, doux matin de l'année.
PARNY.

Périph. La saison nouvelle, la saison printanière, la saison fleurie, la saison des fleurs, la saison des roses, la saison de Flore, le règne de Flore, le temps où règne Flore, l'astre printanier; l'aurore de l'année, le matin de l'année (Boisjoslin), la jeunesse de l'année. La saison des ris et des jeux, la saison des amours.

Quand *la saison nouvelle* a chassé les frimas.
BAOUR-LORMIAN.

Combien de fois, le soir, dans *la saison fleurie*,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Les cornets des bouviers rappelant leurs taureaux.
LÉONARD.

Quand *l'astre printanier* ramène les chaleurs.
DELILLE.

Cette aimable saison qui pare de verdure
Les champs qu'engourdissait la piquante froidure.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. III.

Déjà d'un feu plus vif l'olympe se colore,
Le Bélier, du printemps ministre radieux,
Paraît, et s'avançant vers le plus haut des cieux,
De la terre amoureuse annonce l'hyménée,
Et, vainqueur des frimas, recommence l'année.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. I.

Lorsque vers le Bélier le soleil de retour
Ramène en nos climats le *printemps* et l'amour.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

... La Terre, épouse du *Printemps*,
Toujours féconde, et constamment aimée,
Étale les riches présents
Dont il a recouvert sa conche parfumée.
Il a paru sur un nuage d'or,
Précédé de l'Amour, suivi de l'Espérance,
Et des bords Africains, s'avançant vers le Nord,
Par nos champs fortunés vient sourire à la France.
DE CHOISY, *le Retour du Printemps.*

DESCRIPTION DU PRINTEMPS.

Souvent l'hiver, revenant sur ses pas,
Dans sa fureur commande aux noirs frimas
De contrister la tendre et faible Aurore,
Et sur Vesper la bise siffle encore.
L'oiseau léger, précurseur du *printemps*,
Craint d'annoncer la saison incertaine,
D'un vol timide il traverse la plaine,
Et va sonder la glace des étangs.
Mais le soleil, dans sa course brillante,
S'éloigne enfin du Bélier radieux,
Et le taureau s'embrase de ses feux :
L'air, plein d'une ame active et pénétrante,
N'est plus chargé de brouillards nébuleux :
Et vers le ciel, dont la voûte s'argente,
Une vapeur humide et transparente
S'élève et roule en flocons lumineux.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. I.

Flore ou la déesse des fleurs présidait à cette saison qui était spécialement consacrée aux Muses et aux Grâces. « Les modernes, dit M. Noël, ont mis dans les mains de la

nymphe qui représente le printemps, une riche guirlande, signe du renouvellement des plantes, et ont placé près d'elle un petit Amour qui essaie ses traits, et annonce le dessein d'en faire usage. On pourrait donner au Printemps une tunique blanche ou verte, avec une draperie couleur de rose, et le placer au milieu des Jeux et des Plaisirs, qui voltigent autour de lui. » Noel, *Dict. de la Fable.*

V. Alcyone.

Les poètes sont dans l'usage de compter les années par les saisons, et de même qu'ils les supputent par les hivers, lorsqu'ils veulent rembrunir le tableau ou parler de la vieillesse, ils les calculent par les printemps, lorsque l'idée est riante ou qu'ils parlent de la jeunesse.

A Gnide alors il était deux enfants
Simples, naïfs, d'une candeur si pure,
Qu'ils paraissaient, après *quinze printemps*,
Sortir encor des mains de la nature.
Léonard, *le Temple de Gnide*, ch. I.

Chaque jour sa beauté croissait avec ses ans,
Et *trois fois cinq étés, suivis de deux printemps*,
Avaient développé la fleur de sa jeunesse.
Desaintange.

Rosset a dit en parlant de la génisse :

Le troisième *printemps* allume ses amours,
Et le quinzième hiver en termine le cours.
L'Agriculture, ch. V.

Dans la langue poétique, on dit fort bien *le printemps de l'âge*, *le printemps des jours*, *le printemps de la vie*, ou même simplement *le printemps*, pour dire la jeunesse.

Ascagne déja mûr dans *le printemps de l'âge.*
Fayolle.

.... Dès *le printemps de l'âge*
Livre au taureau fougueux son amante sauvage.
Delille, trad. des *Géorgiques*, liv. III.

Dans *l'heureux printemps de tes jours*
Des dieux du Pinde et des amours
Saisis la faveur passagère.
Voltaire, *Epître XLV, à M. de Saint-Lambert.*

Qu'il passe vite, hélas! *le printemps de la vie!*
Mollevaut, trad. de la *IVe Elégie de Tibulle.*

Je sais que vos appas, encore en *leur printemps*,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.
Voltaire, *Mérope*, act. I, sc. 3.

Il rime avec *temps* dont il est le composé :

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel *printemps.*
Gresset, *le Siècle Pastoral* idylle.

PRISME. *n. m.* (*pris-me*). Il se dit plus ordinairement, en physique, d'un prisme triangulaire de verre ou de cristal. *Epit.* Triangulaire, trilatéral, radieux, éblouissant, éclatant, mouvant, magique. *Périph.* Les angles du prisme.

Au foyer de cristal où son feu se rassemble
Le soleil réunit tous ses rayons épars.

Du trône du soleil un rayon descendu
Dans *les angles du prisme* à peine se repose ;
Le prisme en sept couleurs soudain le décompose.
Roucher, poème des *Mois*, ch. VII.

Tu forces la nature à trahir ses secrets ;
De la terre au soleil tu marques la distance,
Et des feux qu'il te lance
Le *prisme* audacieux a divisé les traits.
Champfort, *la Grandeur de l'Homme*, ode.

. . . .

Avant que de Newton la science profonde
Eût surpris ce mystère et les secrets du monde,
La lumière en faisceaux se montrait à nos yeux ;
Son art décomposa ce tissu radieux,
Et, du *prisme* magique armant sa main savante,
Développa d'Iris l'écharpe éblouissante.
Dans les mains d'un enfant un globe de savon
Dès long-temps précéda le *prisme* de Newton ;
Et longtemps, sans monter à sa source première,
Un enfant dans ses jeux disséqua la lumière.
Delille, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

Ainsi la belle Iris, à la fin des orages,
Quand le ciel est encore obscurci de nuages,
Attache en souriant à leur front pluvieux
De l'arc aux sept couleurs le *prisme* radieux.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

En parlant des lustres de cristal Delille a dit :

Leurs *prismes* des palais décorent le séjour.

PRISON. *n. f. Syn.* Cachot, geole, ce dernier est moins usité que les deux premiers, et n'est que du style familier. *Epit.* Etroite, obscure, profonde, sombre, ténébreuse, souterraine, silencieuse, affreuse, horrible, dure, cruelle, effroyable. *Périph.* Les horreurs, les rigueurs d'une prison.

Dans *les longues rigueurs d'une prison cruelle*,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Racine, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Combien d'autres courbés sous la nécessité
Gémissant dans *les fers d'une prison obscure!*
Léonard.

Pris au propre, dans le style noble, *prison* a besoin d'être encadré, ou du moins d'être relevé par une épithète, ainsi qu'on le voit dans les exemples ci-dessus.

Voûtes sombres, séjour d'alarmes,
Lieux au silence destinés.
Florian.

Ce mot est beau au figuré, surtout dans la langue poétique, où il se dit pour un lieu quelconque où l'on est retenu malgré soi. C'est ainsi que la malheureuse Héloïse définit ces couvents où une politique barbare retient les victimes de l'intérêt ou du fanatisme :

Prisons où la vertu, volontaire victime,
Gémit et se repent, quoique exempte de crime;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jète vers le ciel que des cris de douleur.
COLARDEAU, *Lettre d'Héloïse à Abeilard.*

Il se prend pour ce qui renferme, ce qui enveloppe, ce qui contient.

Ainsi lorsque les vents, méditant le ravage,
Pour forcer leur *prison* réunissent leur rage...
L. RACINE.

L'Océan se soulève en ses froides *prisons.*
CHÊNEDOLLÉ.

Ainsi dans un airain brûlant
Qu'échauffe par degré le sapin pétillant,
L'onde murmure, écume, et bondit enfermée;
Soudain dans sa *prison* la vapeur comprimée,
Fermente, ouvre un passage à ses noirs tourbillons,
Et le flot frémissant jaillit à gros bouillons.
GASTON.

Sous le voile des eaux ses membres rafraîchis
Qu'enferme du cristal la *prison* transparente.
DESAINTANGE.

Dans sa verte *prison* la figue recueillie.
MILLEVOYE.

En parlant du baromètre, M. de Rivarol a dit :

Fidèle et vrai témoin des caprices du temps,
Ce fluide enfermé dans sa *prison* de verre,
Et plus ou moins pressé du poids de l'atmosphère,
En révèle à nos yeux les moindres mouvements.

Et Deguerle, en parlant du jeune Salix métamorphosé en saule :

Une *prison* d'écorce enveloppe son corps.

Par quel rapide essor la sublime pensée,
Des *prisons* du cerveau tout-à-coup élancée,
Suit-elle dans leurs cours ces vastes tourbillons...
LEBRUN.

Le corps est appelé *la prison de l'ame :*

Et mon ame des cieux atteignant la hauteur,
Libre de sa *prison*, s'élève à son auteur.
LAYA.

PRISONNIER. *n. m.* PRISONNIÈRE. *n. f.* Ils s'emploient aussi adjectivement (*pri-zo-nié* devant une consonne, *pri-zo-niè-re*). *Syn.* Captif, esclave. *Epit.* Assujetti, asservi, contraint, gêné, malheureux, lâche -, faible, pâle -, tremblant, craintif, fière -, noble -.

On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux *prisonnière.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VII.

Dans le style poétique, *prisonnier*, *prisonnière* se disent également des choses :

En vain d'une aile *prisonnière*
Il (le papillon) veut déployer les ressorts;
Le doigt jaloux qui le resserre
Fait échouer tous ses efforts.
DE CHAZET.

. . . . Et cependant aux cieux
Le soleil que voilait la vapeur printanière,
Commence à dégager sa flamme *prisonnière.*
ROUCHER.

. . . . Le bouton vermeil
Déja laisse échapper sa feuille *prisonnière.*

PRIX. *n. m.* (*pri* devant une consonne, *priz* devant une voyelle). *Syn.* Valeur, prisée, taux, estimation. — Récompense, salaire, paiment, loyer. *Epit.* Juste, limité, haut -, infini, sans borne, inestimable, excessif, exorbitant, fixe, onéreux, vil -, bas -, noble -, flatteur, digne -.

Laissez à Ménélas racheter d'un tel *prix*
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Le parfum qu'il exhale embaume nos vallées,
Toujours blanchi de fleurs, il ajoute à leur *prix*
Le vert des fruits naissants à l'or des fruits mûris.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. III.

Le palmier dont la feuille est le *prix* du vainqueur.
DESAINTANGE.

Pour *prix* de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 2.

Les poètes et les orateurs prennent également ce mot en bonne ou en mauvaise part dans le sens de récompense, salaire ; on dit *la mort est le prix de ses forfaits*, comme on dit *la reconnaissance est le prix de ses bienfaits :*

Semblable à ce héros, confident de dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour *prix de leur blasphème.*
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Je pourrais m'abaisser, mais je ne puis jamais
Devenir la complice et *le prix des forfaits.*
Le même, *Mérope*, act. I, sc. 3.

PROCRIS. *n. pr. f.* (le *s* est toujours sonore). *Procris* fille d'Erechthée, roi d'Athènes, et épouse de Céphale, périt malheureusement, percée d'un trait que Céphale décocha par mégarde. *V.* CÉPHALE.

MORT DE PROCRIS.

La soleil qui s'élève au plus haut de son cours,
De l'ombre a dans les champs rétréci les contours.
Céphale en ce bosquet arrive hors d'haleine ;
Il rafraîchit son teint, penché sur la fontaine.
Tu te caches, *Procris*, et tu vois ton époux
Sur le gason s'étendre, et dire : ô vents si doux,
Et vous, Aure, appaisez le feu qui me tourmente !
Procris a reconnu l'équivoque innocente
De ce nom qui causa sa crainte et sa douleur.
Son cœur reprend le calme, et son teint sa couleur.
Elle se lève, et sort des buissons qu'elle agite.
Pour embrasser Céphale, elle se précipite.
Le chasseur croit qu'un faon se glisse dans le bois,
Il a saisi son arc auprès de son carquois;
Il le tend ; une flèche en sa main était prête.
Que fais-tu, malheureux? Retiens ta flèche, arrête,
Ce n'est point une proie... Hélas! le trait lancé
Vole au sein de Procris, d'un coup mortel blessé.
Elle s'écrie : hélas! tu perces ton épouse :
C'est à ce cœur toujours qu'en veut ta main jalouse.
Mon trépas est cruel; mais du moins il m'est doux
De mourir sans rivale, en mourant par tes coups.
Mon ame s'abandonne à cette Aure légère,
Dont le nom si suspect a causé ma misère.
Viens, et ferme mes yeux que glace le trépas.
J'expire... Il la reçoit mourante entre ses bras,
Et lave de ses pleurs sa blessure cruelle.
Le dernier souffle, hélas! d'une épouse fidèle
S'échappe, et son époux qui veut le retenir,
Recueille et sa belle ame et son dernier soupir.
DESAINTANGE, trad. de *l'Épisode de Procris et de Céphale, dans l'Art d'aimer d'Ovide.*

Le chien que Procris avait donné à son époux, fut placé dans le ciel au nombre des constellations sous le nom de *Canicule* ou de *chien de Procris;* cette constellation se lève durant les mois de juillet et d'août, et amène le temps des plus grandes chaleurs. *V.* CANICULE.

Ceux-là nous sont livrés sous *le chien de Procris.*
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. IV.

PRODIGE. *n. m. Syn.* Merveille, phénomène, miracle. — Chef-d'œuvre, ouvrage parfait. — Monstre. *Epit.* Céleste, divin, mystérieux, étonnant, ineffable, indicible, inouï, incroyable, menaçant, manifeste, affreux, effroyable, effrayant, épouvantable, terrible, soudain, vain, fabuleux.

Ces *prodiges* sans nombre, avis des dieux vengeurs,
Ne purent du Destin conjurer les rigueurs.
DESAINTANGE.

TABLEAU DES PRODIGES *qui effrayèrent Rome à l'approche de César.*

Le ciel, pour mieux frapper les habitants de Rome,
Leur déroba l'espoir, dernier trésor de l'homme ;
Et, d'un triste avenir annonçant les revers,
De *prodiges* affreux effraya l'univers.
L'étoile, des malheurs fatale avant-courrière,
Déploya dans les cieux sa sanglante crinière.
Le tonnerre tomba sans nuage et sans bruit ;
Le jour vit se lever les astres de la nuit.
La lune, tout-à-coup dans son orbe effacée,
Pâlit, et se cacha par la terre éclipsée.
Le soleil, détournant son visage attristé,
Voila son char de feu d'un crêpe ensanglanté,
Et fit craindre la nuit éternelle et profonde
Dont le festin d'Astrée a menacé le monde.
Vulcain ouvrit l'Etna : l'Etna qui vers les cieux
Lançait en tourbillons ses rochers et ses feux,
Penche sa bouche ardente, et vers Rome alarmée
Fait rouler à grands flots une lave enflammée.
Dans une mer de sang Carybde tournoya.
Scylla, triste et plaintive, en longs cris aboya.
L'Apennin ébranlé fit de sa tête nue
Tomber les vieux glaçons qui menaçaient la nue.
L'airain versa des pleurs ; sortis d'un noir séjour,
Les nocturnes oiseaux vinrent souiller le jour ;
Les hôtes des forêts accoururent dans Rome,
Et l'animal parla le langage de l'homme.
L'enfant sort monstrueux du flanc qui l'a produit,
Et la mère recule à l'aspect de son fruit.
Sur son trépied divin la sibylle inspirée
Parle, et se couvre encor d'une écume sacrée.
Les prêtres de Pluton, de Cybèle et de Mars,
Les membres déchirés, et les cheveux épars,
Tout sanglants, agités de fureurs prophétiques,
Hurlent, en chants de mort, leurs lugubres cantiques.
Le laboureur tremblant fuit ses champs désertés;
Des squelettes errants marchent à nos côtés.
. . . .
. . . .
Les marbres des tombeaux sur leurs bases frémirent,
Les ossements des morts dans leurs urnes gémirent;
Et l'Anio glacé vit, près de ses roseaux,
Marius, secouant la poudre des tombeaux,
Soulever à grands cris sa tête ensanglantée,
Et d'horreur rebroussa son onde épouvantée.
LEGOUVÉ, trad. libre du *Ier chant de la Pharsale.*

Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces *prodiges* des arts consacrés par le temps.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. II, sc. 5.

PRODIGUE. *adj.* des deux genres.
Avec un complément amené par la préposition *de* il se dit au propre et au figuré, et devient synonyme de libéral, non économe, qui donne à pleines mains, qui ne ménage pas, qui donne, qui expose volontiers.

Prodigue de ses biens, un père plein d'amour
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L. RACINE, *la Religion*, ch. II.

Je vois de toutes parts, *prodigue* en ses largesses,
Cybèle à pleines mains répandre ses richesses.
J.-B. ROUSSEAU.

Corneille lui donne un second régime amené par la prépos. *à*.

Et les nouveaux bienfaits *dont* il *lui* fut *prodigue*.

Ce qui n'est point exact; Voltaire a dit :

Ce dieu qu'il adorait prit soin de sa vieillesse;
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et *prodigue envers lui de ses trésors* divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
La Henriade, ch. I.

et c'est ainsi qu'il faut parler.

Là couronnés de lierre, et Calvus et Catulle,
Et le triste Gallus, *prodigue de ses jours*,
Accourront sur les pas du chantre des amours.
MOLLEVAUT.

Il fond sur les Troyens *prodigue de sa vie;*
Trois fois appèle Énée, et trois fois le défie.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

PROFANATEUR. *n. m.* Proprement celui qui profane les choses saintes. *Epit.* Impie, sacrilége, horrible, odieux, coupable.

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple *profanateur.*
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. 3.

Non cet ort imposteur
Des lieux qu'il croit orner hardi *profanateur.*
DELILLE, *poëme des Jardins*, ch. III.

PROFANE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Impie, sacrilége, irrévérent. Il peut se mettre avant ou après le nom : *Un discours profane*, *un profane discours*, *un encens profane.*

Les morts jonchent en foule et les *profanes* lieux
Et des temples sacrés le seuil religieux.

Il s'emploie aussi comme nom :

C'est des ministres saints la demeure sacrée;
Les lois à tout *profane* en défendent l'entrée.
RACINE, *Athalie.*

PROFANER. *v. tr.* C'est proprement abuser des choses saintes, des choses de la religion. *Syn.* Abuser, déshonorer, flétrir, souiller, polluer, prostituer.

« L'Académie explique très-succinctement ce mot, dit M. Laveaux, et n'en donne que des exemples très-communs. Voici quelques exemples qui pourront mieux faire connaître ses différentes acceptions :

Va *profaner* des dieux la majesté sacrée.
RACINE, *Andromaque.*

Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en *profane* l'enceinte?
VOLTAIRE, *Mahomet.*

On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main *profaner* l'encensoir.
Le même, *la Henriade.*

... Si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du dieu que nous servons le tombeau *profané.*
Le même, *Zaïre.*

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous *profaner* tous les droits des humains?
Le même, *Brutus.*

Phèdre dit dans Racine, en parlant de l'épée d'Hippolyte :

Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux *profanerait* ses mains.
Phèdre.

Aux exemples cités par M. Laveaux j'ajouterai les deux suivants :

Neptune qui le vit, épris de ses appas,
Osa les *profaner* au temple de Pallas.
DESAINTANGE.

Un lit que n'*avait* point *profané* l'adultère.
LAYA, *les derniers moments de la Présidente de Tourvel*, héroïde.

PROFOND, ONDE. *adj.* (*pro-fon* devant une consonne, *pro-font* devant une voyelle, *pro-fon-de*). Il se dit au propre des choses dont le fond est éloigné de la superficie : *un profond précipice*, *une plaie profonde;* et au figuré, de ce qui est abstrait, des choses dont l'esprit ne voit pas facilement le fond : *un savoir profond*, *une profonde érudition.* On dit aussi *un profond politique*, *un savant profond*, *un esprit profond*, pour dire un homme qui est capable de sonder les profondeurs de la politique, des sciences, un esprit d'une grande pénétration. *Profond* signifie enfin grand, extrême dans son genre : *un oubli profond*, *une nuit profonde*, *un calme profond*, *un profond silence*, *un sommeil profond*, *une profonde paix*, *un profond soupir*, *une profonde douleur*, etc. *Syn.* Creux, enfoncé. — Abstrait, abstrus, caché, difficile. — Pénétrant, habile. — Grand, extrême, vaste, épais.

Tu fis les dieux, sacré délire;
Les murs s'élevant à tes sons;
Tu fais de l'enfer qui t'admire
Tressaillir les cachots *profonds.*
SABATIER, *l'Enthousiasme*, ode.

Par moi Jérusalem goûta une paix *profonde.*
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

On dit, dans la langue poétique, *la plaine profonde*, *les plaines profondes*, par périphrase, pour la mer.

Le poète dépeint sur *les plaines profondes*,
Les combats des sultans tyrannisant les ondes.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Profond se disait anciennement comme nom, on le trouve souvent dans le poète Théophile, dans Ronsard, dans Racan, etc.

Du *profond* des cavernes creuses
Du noir empire de la mort.
Ségrais, *Ode à Ménage.*

Et les nymphes du lieu qui la virent si belle
Se cachèrent de honte au *profond* de leurs eaux.
Malleville, *Stances sur un Bain.*

Voltaire s'est servi de ce mot dans le VIe chant de la *Henriade :*

Comme il parlait ainsi, du *profond* d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.

Ce mot dit quelque chose de plus que *fond*, il peut être commode pour les poètes à qui je conseillerais de s'en servir sans scrupule, d'autant mieux que *le plus profond* ne paraît pas être tombé en désuétude. Louis Racine a dit : « un bruit discordant qui fait frémir *le plus profond* des enfers. » *Trad. du Paradis perdu*, t. I, p. 153 (1754).

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux
Amphitrite se cache *au plus profond* des eaux.
J. B. Rousseau, *Cantate IV*, l'Hymen.

Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge; et l'onde à peine atteint à sa ceinture.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

PROFONDEUR. *n. f. Syn.* Creux, cavité, enfoncement, fond, épaisseur, obscurité. — Difficulté, abstraction, sublimité. — Perspicacité, sagacité, pénétration. *Epit.* Longue-, vaste-, immense, noire, obscure, ténébreuse, horrible, épouvantable, inconnue, sondée.

Et dans les *profondeurs* d'un vaste labyrinthe,
D'un pas ferme et rapide, ils s'engagent sans crainte.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Il perce des forêts la sombre *profondeur*.
Castel.

O mort! ouvre à mes yeux la *profondeur* horrible
Du gouffre où dans la nuit flottent tes étendards.
Baour-Lormian.

. . . . De ce mystère
Sonder la *profondeur*, percer l'obscurité.
Dulard.

Vous qui de la philosophie
Avez sondé les *profondeurs*.
Voltaire.

Nul ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs
Des plus vastes desseins les sombres *profondeurs*.
La même, *la Henriade*, ch. III.

PROGNÉ. *n. pr. f.* (*prog-né*, le *g* se prononce fortement). Fille de Pandion, roi d'Athènes, et épouse de Térée, roi de Thrace. Après avoir mis Itys au jour, elle manifesta le plus vif désir de voir Philomèle sa sœur. Térée se rendit donc à Athènes pour aller chercher la sœur de son épouse; mais pendant le retour il fit violence à sa belle-sœur, et pour que son crime ne fût pas découvert, il arracha la langue à cette malheureuse princesse qu'il tint renfermée dans un lieu secret; et fit courir le bruit qu'elle était morte dans le voyage. Cependant Philomèle parvient à instruire sa sœur de tout ce qui s'était passé. Progné, sous prétexte de célébrer les bacchanales, enlève sa sœur, tue Itys son propre fils, et en fait un horrible festin à son coupable père.

Quand l'innocent Itys à peine hors du berceau
De son coupable père eut le sein pour tombeau.
Gresset.

Enfin Progné fut changé en hirondelle au moment où elle cherchait à se soustraire à la poursuite de Térée.

Épit. Cruelle, barbare, furieuse, inhumaine, vindicative, douloureuse, plaintive. *Périph.* La fille de Pandion, l'épouse de Térée, la sœur de Philomèle, d'Itys la barbare mère.

Dans la langue poétique *Progné* est dit pour l'hirondelle.

Progné craint de nouveaux frissons,
Et la timide violette
Se cache encor sous les gazons.
J. B. Rousseau.

PROIE. *n. f.* (*proa*). *Syn.* Dépouille, butin, capture, prise, pillage. *Epit.* Riche-, copieuse, abondante, sanglante, palpitante, faible-, timide, douce-, enlevée, ravie, échappée.

Delille a dit : le lion

Soudain, les crins dressés, et mugissant de joie,
Ouvre une gueule immense, arrive sur sa *proie*.
Trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Le pêcheur immobile, attentif et penché,
Tient sa ligne tremblante; et sur l'onde attaché,
Son avide regard semble espérer sa *proie*
Et du liége qui nante et du roseau qui ploie.
Boisjoslin, *la Forêt de Windsor.*

Proie, au propre, présente l'idée d'animaux voraces qui emportent des lambeaux de chair, ou des animaux plus faibles qu'eux, pour en faire leur pâture; mais quel noble usage Racine a su faire de ce mot dans les exemples suivants :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus toute entière à sa *proie* attachée.
Phèdre, act. I, sc. 3.

Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta *proie*.
Mithridate, act. III, sc. 2.

Ce mot est beau au figuré.

Maintenant échappés de leurs antres secrets,
Les brigands réunis veillent dans les forêts :
L'œil sombre et respirant une homicide joie,
A travers ces détours ils attendent leur *proie*.
BAOUR-LORMIAN.

De Jupiter sur nous le bras appesanti
Livre aux enfants d'Argos leur malheureuse *proie* :
Sinon vainqueur insulte aux désastres de Troie.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

On dit figurément *être, demeurer en proie à... laisser, livrer en proie à...*

Quand je vous vois *en proie* à ces mortels ennuis.
CAMPISTRON, *le Jaloux désabusé*, act. II, sc. 1.

Dans la juste douleur où votre ame *est en proie*.
VOLTAIRE, *Brutus*, act. IV, sc. 2.

. . . . A cet objet Henri *demeure en proie*
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Le même, *la Henriade*, ch. VII.

Il faut à sa fureur que *je me livre en proie*.
RACINE, *les Frères ennemis*, act. I, sc. 3.

Ville de Mars! de toi les dieux semblaient lassés,
Au sauvage Annibal *ils te laissaient en proie*.
ROUCHER, *Ode sur le Rétablissement de la Marine Française*.

Ces deux siéges fameux de Thèbes et de Troie
Qui *mirent* l'une en sang, l'autre *aux flammes en proie*.
CORNEILLE, *Rodogune*, act. I, sc. 5.

D'abord l'inversion *aux flammes en proie* est forcée; ensuite, comme la remarque en a été faite par Voltaire, on ne met pas en sang une ville; et on *la livre*, on *l'abandonne en proie*, *on ne la met pas en proie*.

PROMENER. *v. tr.* C'est proprement mener çà et là pour divertir, pour récréer.

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me *promène* après de terrasse en terrasse.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Il est beau au figuré, où l'on dit, dans le style noble, qu'un fleuve *promène ses flots*, qu'un ruisseau *promène ses eaux*, *son onde*; que le soleil *promène son char*, etc., où l'on dit encore qu'un homme *promène sa vue*, *ses regards*, *son esprit* sur quelque objet; *promener ses pensées*, *ses rêveries*, etc.

Un fleuve entrecoupé de joncs et de roseaux
D'un cours lent et paisible y *promène ses eaux*.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée*.

Rousseau a dit, en parlant des forêts transformées en vaisseaux :

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xercès Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots *promener les forêts*.

L'orage, au gré des aquilons,
Promène dans les airs *son humide cortége*.
LÉONARD.

En parlant de Jupiter qui a pris la forme d'un superbe taureau pour enlever la fille d'Agénor, M. Desaintange dit :

Et dans les prés fleuris il semble avec fierté
Promener aux regards *l'orgueil de sa beauté*.

En vain je *promène mes jours*
Du loisir au travail, du repos à l'étude.
DELILLE, *Ode à l'Immortalité*.

Où fuir? où *promener nos jours* et *nos misères*?
Le même, trad. du *Paradis perdu*, liv. XI.

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos desirs.
RACINE, *Athalie*.

Je voudrais *promener ma douce rêverie*
Sous un feuillage épais d'ombres enveloppé,
Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.
LÉONARD, *le Bonheur*, idylle.

Il se construit souvent avec le pronom personnel, mais alors *se promener*, au propre, est familier. *Périph.* Égarer ses pas.

Soit qu'il habite encor les lieux chers à sa mère,
Près de Xante arrosé des eaux du mont Chimère,
Soit qu'aux bois de Délos il *égare ses pas*...
Le comte DE VALORI.

Au figuré, il ne manque point de noblesse, et l'on dit fort bien qu'*un ruisseau*, qu'*un fleuve se promène*; que *les regards*, que *la vue se promènent*, etc.

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement *se promène*,
Qu'un torrent débordé, etc.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

PROMESSE. *n. f.* (*pro-mè-ce*). *Syn.* Assurance, foi, engagement, obligation. — Présage, pronostic. *Epit.* Sûre, assurée, constante, infaillible, irrévocable, antique, sincère, inviolable, fidèle, jurée, authentique, solennelle, sacrée, tenue, remplie, chimérique, stérile, frivole, indiscrète, vaine, violée, oubliée, flatteuse, consolante, douce, suspecte, fallacieuse, trompeuse.

Neptune, l'instrument d'une indigne faiblesse,
S'empara de mon cœur et dicta la *promesse*.
CRÉBILLON, *Idoménée*.

Essayez dès ce jour l'effet de mes *promesses*.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 7.

Ta prairie est riante; et d'heureuses *promesses*
De tes jeunes épis t'assurent les largesses.
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. III.

PROMÉTHÉE. *n. pr. m.* Prométhée, fils de Japet et de Clymène, et, selon d'autres,

d'Asia ou de Thémis, fut le premier qui forma l'homme du limon de la terre.

Il projète, exécute et l'homme est modelé.
D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile.
Du sang prêt à couler il creuse les canaux,
De la fibre mobile il unit les faisceaux;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose:
De mouvements divers il assure la cause.
Au buste assujetti le bras s'étend soudain;
Les doigts, en s'alongeant, vont dessiner la main.
Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre
Sous sa double colonne a pris son équilibre.
Le Titan s'applaudit, et poursuit son essor:
Avec plus de génie, avec plus d'art encor
De ce noble édifice il embellit le faîte,
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'applanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle,
Un doux voile se forme et s'entr'ouvre autour d'elle.
Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat; la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déja séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.

. . . .

De l'argile qui lui restait après avoir modelé l'homme,

PROMÉTHÉE FORME LA PREMIÈRE FEMME.

Au terme de l'ouvrage à peine parvenu,
Le Titan, du limon qui lui restait encore,
Pétrit les doux appas dont il orna Pandore:
Pandore, être enchanteur, d'après l'homme imité;
Être semblable à l'homme avec lui contrasté,
Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle.

. . . .

V. PANDORE.

Après avoir formé le premier homme et la première femme,

PROMÉTHÉE LES ANIME AVEC LE FEU RAVI AU FOYER DU SOLEIL.

L'art n'obtenait encor qu'un triomphe douteux:
L'automate est formé; mais ce groupe immobile
N'est qu'une faible image et qu'une froide argile.
Le soufle de la vie est le bienfait des dieux:
Prométhée osera dans le palais des cieux,
Ravir aux immortels ce noble privilége.
Rien ne peut ralentir son essor sacrilége;
Il traverse des airs le fluide azuré,
Au foyer du soleil saisit le feu sacré,
S'enfuit, se précipite aux antres du Caucase,
Y revoit son ouvrage, et l'anime et l'embrase:
Le céleste rayon pénètre par degrés:
Déja le sang circule en ruisseaux colorés,
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au sourire,
Le cœur bat, tout s'anime, et le couple respire.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Les poètes ne sont pas, parmi les mortels, ceux qui ressentent moins l'influence de ce feu céleste, aussi ne sont-ils plus à payer en quelque sorte le tribut de reconnaissance qu'ils devaient au fils de Japet, en décrivant avec toute la force, tout l'enthousiasme dont leur verve est susceptible, ce moment où son heureuse audace ravit cette flamme divine.

Faisons de leur repos rougir les immortels,
Du feu du ciel je me suis rendu maître;
C'est par moi que l'homme va naître,
C'est à moi seul qu'il devra des autels.
Esprits soumis à mon empire,
Que ce peuple impuissant s'anime par vos feux,
Qu'aujourd'hui l'argile respire,
Soyez aussi prompts que mes vœux.
LAMOTTE.

Emporté d'un essor rapide,
Prométhée atteint le séjour
Où le roi des saisons préside
Aux mois qui composent sa cour.
Il ravit la flamme divine,
Brillante et féconde origine
De tant de prodiges divers:
Tout s'embellit dans la nature;
Des arts la magique imposture
Fait éclore un autre univers.
SABATIER, *l'Enthousiasme*, ode.

Prométhée qui, avec le secours de Minerve, avait eu le bonheur de s'élever jusqu'aux régions célestes, et de dérober le feu du char du soleil, ne put se soustraire à la vengeance du maître des dieux qui, voulant le punir de cet heureux larcin, ou de la prudence avec laquelle il avait refusé d'ouvrir la fatale boîte que lui présentait Pandore (*V.* BOITE), ordonna à Mercure de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où un aigle ou un vautour devait lui dévorer le foie qui renaîtrait sans cesse pour éterniser son tourment.

. . . .

Vingt siècles tour-à-tour passeront sur la terre,
Jusqu'au jour où ton front, brûlé par le tonnerre,
Soulèvera le poids dont tu seras chargé;
Mais de ce lourd fardeau vainement dégagé,
A peine revenant à ta vigueur première,
Tu croiras respirer la paix et la lumière,
Un aigle insatiable, au long bec recourbé,
S'attachant à ton corps dans ses serres tombé,
Dévorera ton foie et ta chair palpitante
Qui renaîtront toujours sous sa faim renaissante.
Il ne s'arrêtera que lorsqu'un dieu pour toi
Ira prier des morts l'inexorable roi:
Voilà tous les tourments dont l'horreur te menace.
LEGOUVÉ.

Dans la suite des temps Hercule délivra Prométhée de l'aigle qui lui mangeait le foie, et le détacha du fatal rocher.

Epit. Hardi, audacieux, téméraire, im-

prudent, heureux, ingénieux, subtil, adroit, malheureux, plaintif. *Périph.* Le fils de Japet, de Japet le fils audacieux, l'audacieux fils de Clymène.

Soit qu'alors un Titan, savant *fils de Japet*,
A l'image des dieux modérateurs du monde,
Eût pétri sous ses doigts cette argile féconde.
DESAINTANGE.

PROMPT, OMPTE. *adj.* (*pron* devant une consonne, *pront* devant une voyelle, *pron-te*). *Syn.* Soudain, précipité, preste, subit, vite. — Diligent, expéditif, actif, agissant, agile, alerte, léger, vif, ardent. — Colère, emporté, brusque, violent, fougueux, impétueux.

« Il régit quelquefois la préposition *à* : *un homme prompt à servir ses amis. La jeunesse est prompte à s'enflammer.* (Fénelon.) Féraud ne lui donne ce régime qu'en parlant des personnes. Voici un exemple du contraire :

Cet orgueilleux torrent, *prompt à* se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
VOLTAIRE, *la Henriade.* »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la Langue fr.*

Leur *prompte* servitude a fatigué Tibère.
RACINE.

« L'expression de *prompte servitude*, dans ce vers, est un latinisme ; l'adjectif français *prompt* y est employé dans le même sens que les Latins donnaient à leur adjectif *promptus*, c'est-à-dire, comme synonyme de *paratus*. Aussi l'idée de ce vers a-t-elle été suggérée à Racine par ces paroles de Tibère : *ô homines ad servitutem paratos.* »

Variétés sur la lang. franç., en suite des *Lettres académiq. sur la lang. fr.* p. 63.

PRONONCIATION. *n. f.* (*pro-non-ci-a-ci-on*). C'est l'art d'articuler les lettres, les syllabes et les mots.

« C'est, comme l'a remarqué M. l'abbé Tallemant, une chose bizarre et particulière surtout à la langue française que la plupart des mots ont deux différentes prononciations : l'une pour la prose commune et pour le discours ordinaire, et l'autre pour les vers, et c'est ce qui est cause que peu de personnes savent bien lire des vers, faute de savoir cette différence de prononciation. »

M. Dewailly explique fort clairement cette différence :

Dans les vers, dans les discours prononcés en public, dit ce grammairien, on fait sentir la plupart des consonnes finales, quand le mot suivant commence par une voyelle ou un *h* muet.

La faux est toujours fade, ennuyeux, languissant.
Aimez avec respect, servez avec amour
Ceux de qui vous tenez la lumière du jour.

Il faut prononcer, *le fau zè toujours*, *aimé zaveo*, *servé zavec*, etc. ; dans la conversation, on pourra dire : *le fau è toujours ennuyeux*, etc., *aimé avec respect*, *servé avec amour*.

On soumet les désirs qui sont bien combattus,
Et les vices détruits se changent en vertus.

Prononcez, *se change ten vertus*. Dans la conversation, on prononce *les vices détruits se change en vertus*.

L'e muet final, et suivi d'un mot qui commence par une consonne, doit se prononcer plus fortement dans les vers qu'il ne se prononce dans la prose.

Des dons extérieurs l'uniformité lasse ;
Mais l'esprit a toujours une nouvelle grâce.

« Ces mots, *une nouvelle*, doivent être prononcés dans ces vers comme faisant cinq syllabes. Dans la prose, au contraire, les mots *une nouvelle* se prononcent comme s'ils ne faisaient que trois syllabes.

Dans la prose, les voyelles *ia*, *ie*, *io*, *ian*, *ion*, etc., ne forment ordinairement qu'une syllabe ; dans les vers, au contraire, elles forment presque toujours deux syllabes. Ainsi, le mot *passion* est de deux syllabes en prose, et de trois en vers.

A peu de *passi-on* suffit peu de richesse. »

Grammaire de Dewailly, p. 377 (1808).

La langue française, dit Voltaire, est encore pleine de *prononciations* vicieuses, et qui seraient intolérables, si les honnêtes gens ne prenaient soin de les éviter, comme un habile cavalier évite les cailloux sur sa route.

De *l'art de prononcer* faites-vous une étude,
La voix est un ressort qui cède à l'habitude ;
C'est la route du cœur, sachez vous la frayer.
DORAT.

PROPHÈTE. *n. m.* (*pro-fè-te*). Celui qui se donne pour prédire l'avenir. *Syn.* Devin, augure. *Epit.* Sacré, divin, inspiré, adroit, fourbe, trompeur, faux, menteur, effronté. *Périph.* L'interprète du ciel, l'interprète des dieux, celui qui révèle l'avenir.

Des *prophètes* menteurs la troupe confondue.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. I.

Rosset l'a employé adjectivement :

Elle allait, de Dodone admirant le miracle,
De la forêt *prophète* interroger l'oracle.
L'Agriculture, ch. III.

Le féminin de prophète est *prophétesse*.

PROPHÉTIQUE. *adj.* des deux genres (*pro-fé-ti-ke*). Qui tient du prophète. *Syn.*

Devin, qui prophétise, qui prédit, inspiré. Il peut se placer avant ou après le nom en consultant l'oreille et l'analogie.

Un dieu vient échauffer mon ame
D'une *prophétique* fureur.
J. B. ROUSSEAU.

Le *prophétique* chêne, oracle des autels,
Dont le gland nourrissait les antiques mortels.
Le comte DE VALORI.

Ainsi de l'antre saint la *prophétique* horreur
Trouble sur son trépied la prêtresse en fureur.
DELILLE, trad. de l'*Énéide*.

PROPICE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Favorable, bon, avantageux, prospère, clément, indulgent.

Le moment est *propice*, il en faut profiter.
VOLTAIRE, *Tancrède*.

Au puissant dieu des mers, pour le rendre *propice*,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice.
MASSIBE.

Fasse le juste ciel, *propice* à mes desirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs.
CORNEILLE, *Pompée*, sc. dern.

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Delille a dit :

Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus *propice à nourrir* leurs petits.
Les trois Regnes de la Nature, ch. VII.

Le destin aux grands cœurs si souvent *malpropice*
Se résout quelquefois à leur faire justice.
CORNEILLE, *Polyeucte*, act. I, sc. 4.

« *Mal*, dit Voltaire, détruit *propice*, il faut *peu propice*. »

PROSAÏSME. *n. m.* (*pro-za-is-me*). Manière d'écrire en vers conforme à celle dont on écrit en prose. Ce mot se prend en mauvaise part. En parlant du poëme de Saint-Louis, La Harpe dit, *Cours de Littérature*, tom. IV, pag. 177 : « Dans ce long fatras, dont la lecture est insoutenable, il y a autant de trivialité que d'enflure, autant de *prosaïsme* bas et dégoûtant que d'extravagante emphase. » M. Auger, dans l'éloge de Boileau, couronné par l'Académie française, dit, pag. 4 : « Le merveilleux bizarre de leurs fictions, le *prosaïsme* et la dureté de leurs vers, etc. » Sur cette dernière citation, Domergue fait la question suivante : « *Prosaïsme* est-il français ? » A quoi il répond : « Il ne l'est pas pour ces hommes superficiels qui voient l'autorité de la raison dans l'autorité des dictionnaires. Mais le véritable grammairien, à l'aspect d'un mot nouveau, examine si ce mot est conforme aux lois de la néologie, si, sollicité par le besoin, il est avoué par le goût. »

PROSATEUR. *n. m.* Auteur qui écrit en prose; c'est un mot dont Ménage a enrichi notre langue.

Las ! je deviens *prosateur* ennuyeux.
VOLTAIRE.

Tel on voit, loin du but où mène un long chemin,
Pour diriger son œil et son pas incertain,
Le voyageur prudent interroger un guide;
Tel, pour régler l'essor de son esprit timide,
Le modeste écrivain, poëte ou *prosateur*,
Doit parmi ses rivaux se choisir un censeur.
VIGÉE, *Épître sur l'utilité de la critique*.

PROSCRIPTION. *n. f.* (*pros-krip-ci-on*). *Epit.* Affreuse, horrible, injuste, sanglante, ouverte.

Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les *proscriptions* et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
CORNEILLE, *Cinna*, act. 1, sc. 3.

PROSE. *n. f.* Il se dit par opposition à *vers*, à *poésie*. Discours qui n'est point assujetti à une certaine mesure, à un certain nombre de pieds et de syllabes. *Le langage de la prose est plus simple et moins figuré que celui des vers.* Acad. *Epit.* Exacte, harmonieuse, libre, coulante, traînante.

M. François de Neufchâteau, dans son épître sur les spectacles, appèle la prose

Du langage des dieux la modeste rivale.

La *prose* n'est pas rebelle,
Elle vient quand on l'appèle,
Et le vers quand il lui plaît.

PROSERPINE *n. pr. f.* « Fille de Cérès et de Jupiter, elle fut enlevée par Pluton, dieu des enfers, lorsqu'elle cueillait des fleurs, et malgré la résistance opiniâtre de Cyané, sa compagne.

O mes compagnes ! ô ma mère !
O vous, maître des dieux, mon père !.....
Cris impuissants et vains regrets !
Au char la terre ouvre une voie,
Et déja le Styx voit la proie
Que Pluton enlève à Cérès.
LAMOTTE.

Cérès, affligée de la perte de sa fille, voyagea long-temps pour la chercher, sans en avoir de nouvelles. Ayant appris par la nymphe Cyané le nom du ravisseur, elle demanda que Jupiter la fît revenir des enfers; ce que le dieu lui accorda, pourvu qu'elle n'y eût encore rien mangé. Ascalaphe (un des officiers de Pluton, et fils de l'Achéron et de la nymphe Orphné), ayant déposé qu'elle avait mangé quelques grains de gre-

nade, Proserpine fut condamnée à rester dans les enfers, en qualité d'épouse de Pluton et de reine de l'empire des ombres.

Proserpine a goûté des fruits de votre empire;
Elle est à vous; on ne peut vous l'ôter;
Aux arrêts du destin les dieux doivent souscrire,
C'est vainement qu'on y veut résister.
QUINAULT.

Selon d'autres Cérès obtint de Jupiter que Proserpine passerait six mois de l'année avec sa mère. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Chaste, fière, cruelle, impérieuse.
Périph. La fille de Cérès, l'épouse de Pluton, la reine des enfers, la reine des sombres bords, du sombre empire.

La fille de Cérès, Proserpine, à son tour,
Stérile déité d'un stérile sejour,
En hommage reçoit une vache infeconde.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

« Cette déesse est ordinairement représentée à côté de son époux, sur un trône d'ébène, et portant un flambeau qui jète une flamme mêlée d'une fumée noirâtre. On la représente aussi aux côtés de Pluton, sur un char traîné par des chevaux noirs. Le pavot est son attribut ordinaire. Souvent elle tient à la main des fleurs de narcisse, parce que, dit Sophocle, elle était occupée à en cueillir, lorsque le roi des enfers l'enleva....... On la peint le plus souvent avec un boisseau sur la tête.... Ce vase ou panier, semblable à ceux dont on se servait en Grèce pour cueillir des fleurs, était le symbole de celui que tenait Proserpine lorsqu'elle fut portée dans les enfers. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

PROSODIE. *n. f.* Terme de grammaire. On entend par ce mot la manière de prononcer chaque syllabe considérée dans ses trois propriétés, qui sont l'accent, l'aspiration et la quantité.

« Premièrement, il est certain, dit d'Olivet dans son *Traité de la Prosodie*, que toutes les syllabes ne pouvant être prononcées sur le même ton, il y a par conséquent diverses inflexions de voix, les unes pour élever le ton, les autres pour le baisser; et c'est ce que les grammairiens nomment *accents.*

Quelques syllabes, en second lieu, ont cela de particulier, qu'elles se prononcent de la gorge; et c'est là ce qu'on nomme *aspiration.*

Troisièmement, on met plus ou moins de temps à prononcer chaque syllabe, en sorte que les unes sont censées longues, et les autres brèves; et c'est ce qu'on appèle *quantité.* »

Notre prosodie n'est cependant pas aussi bien déterminée que l'abbé d'Olivet semble vouloir le faire croire, et l'on ne peut disconvenir que notre langue n'ait un nombre prodigieux de syllabes sourdes et sèches, ou même dures, dont la valeur prosodique ne saurait être fixée; on ne peut donc établir que quelques règles générales.

« Les sons ouverts et soutenus sont propres à l'admiration; les sons aigus à la gaîté; les syllabes muettes à la crainte; les syllabes traînantes et peu sonores à l'irrésolution; les syllabes brèves expriment la colère; plus faciles à prononcer, elles expriment le plaisir ou la tendresse. Les longues phrases ont une expression, les courtes en ont une autre; et l'expression est la plus grande, lorsque les mots y contribuent, non-seulement comme signes des idées, mais encore comme sons. » CONDILLAC, *Cours d'Étude*, t. II, p. 306.

PROSOGRAPHIE. *n. f.* Figure de rhétorique. La prosographie est la peinture d'un objet considéré par rapport à ses qualités extérieures.

PORTRAIT DU PRÉLAT.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage:
Son menton sur son sein descend à triple etage;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. I.

La Harpe, qui a traduit en vers plusieurs morceaux de l'Hécube d'*Euripide*, exprime ainsi l'image de Polyxène mourante :

Elle tombe à genoux. « Pyrrhus, frappe, dit-elle,
» Frappe, j'attends tes coups. » Il se trouble, il chancelle.
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.
Mais Achille l'emporte en cette ame hautaine,
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène,
Se retire fumant : le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, et, par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste.

PROSOPOPÉE. *n. f.* Figure de rhétorique qui appartient plus particulièrement au style élevé, et dont les poètes tragiques surtout, et les orateurs tirent quelquefois le plus grand effet; il faut user de cette figure avec discrétion; et plus elle est hardie, plus elle a besoin d'être amenée. C'est elle qui donne une âme et des sentiments aux êtres insensibles; elle évoque les morts des tombeaux, elle fait parler les dieux, le ciel, la terre, le peuple, les villes, les fleuves; en un mot tous les êtres réels, abstraits, imaginaires. On peut dire que, dans cette figure,

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Œdipe, ayant connu toute l'horreur de sa destinée, s'écrie :

L'enfer s'ouvre... ô Laïus! ô mon père, est-ce toi ?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.

Lucain a fait un usage admirable de cette figure, c'est au moment où la Patrie en pleurs se présente aux yeux de César qui se dispose à passer le Rubicon :

Déjà, le cœur rempli de ses hardis projets,
César de l'Apennin a franchi les sommets;
Déjà du Rubicon il aborde la rive :
De la patrie en pleurs la grande ombre plaintive,
Comme un fantôme immense, environné de feux,
Dans l'ombre de la nuit apparaît à ses yeux.
De funèbres habits elle est environnée;
De sa tête superbe et de tours couronnée
Descendent, sur ses bras dépouillés et sanglants,
Les débris dispersés de ses longs cheveux blancs.
Immobile et poussant des sanglots lamentables :
« Romains, où portez-vous ces enseignes coupables?
» Dit-elle; encore un pas, vous n'êtes plus à moi.
» Arrêtez. » A ces mots.

LEGOUVÉ, trad. du 1er ch. de *la Pharsale*.

« Cette sorte d'illusion que l'on se fait à soi-même et aux autres, dit Marmontel, est un délire qui doit avoir aussi sa ressemblance; et il ne peut l'avoir que dans une violente passion, ou dans cette rêverie profonde qui approche des rêves du sommeil. Écoutez Armide après le départ de Renaud :

Traître! attends..... Je le tiens. Je tiens son cœur perfide....:
Ah! je l'immole à ma fureur.
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide,
Où t'emporte une aveugle erreur?

C'est cette erreur où doit être plongée l'âme du poëte ou du personnage qui emploie cette figure hardie et véhémente; c'est elle qui en fait le naturel, la vérité, le pathétique : affectée de sang froid, cette figure est ridicule plutôt que touchante; et la raison en est que, pour croire entendre les morts, les absents, les êtres muets, inanimés, ou pour croire en être entendu, pour le croire au moins confusément et au même degré qu'un bon comédien croit être le personnage qu'il représente, il faut comme lui s'oublier. »

PROSPÈRE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Propice, heureux, fortuné, favorable, avantageux.

Ces Juifs. . . . .
Pendant qu'ils n'adoraient que le dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins *prospères*.

RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

« D'Olivet lui-même observe que *prospère*, qui n'est presque plus en usage dans la prose, est toujours élégant et harmonieux en vers. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

Prospère, dit M. Féraud, a le sens actif, qui *favorise*, qui *fait prospérer*; aussi reprend-il Racan et Malherbe d'avoir dit, le premier :

Le labeur de ses bras rend sa maison *prospère*.

et le second :

O que nos fortunes *prospères*.

Parce que ces deux poëtes donnaient à ce mot un sens passif, qui *prospère*, qui est *favorisé*.

PROSPÉRITÉ. *n. f. Syn.* Bonheur, félicité, fortune, heureux succès, réussite, état prospère. *Epit.* Longue, constante, courte, passagère, éblouissante, surprenante, trompeuse, joyeuse. Les poëtes emploient volontiers ce mot au pluriel.

Daigne du juste ciel la bonté souveraine.
. . . .
Et n'épandre sur vous que des *prospérités*.

CORNEILLE, *Rodogune*, act. II, sc. 3.

Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes *prospérités* interrompre le cours.

RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

« On la dépeint, dit M. Nuël, par une femme richement vêtue, qui tient d'une main une corne d'abondance remplie d'or, et de l'autre une branche de chêne, symbole de longévité, des fleurs, des épis de blé, des pampres, des palmes, des lauriers, etc. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

PROSTITUÉE. *n. f.* Fille ou femme abandonnée à l'impudicité. *Syn.* Courtisane. Les noms de *Phryné* et de *Laïs*, deux fameuses courtisanes de l'antiquité, sont devenus communs en ce sens. *V.* LAÏS et PHRYNÉ. Dans le style familier, les synonymes sont : Coureuse, aventurière, fille du monde, fille de joie, ou même simplement fille. *Epit.* Vile, vénale, infâme, dangereuse. *Périph.* Une prêtresse de Vénus, une prêtresse à Vénus consacrée, une beauté mercénaire.

Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont *prêtresses de Vénus*.

LA FONTAINE, *la Courtisane amoureuse*, conte.

Ces Grâces mercénaires
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour.

GILBERT, *le Dix-huitième siècle*, satire.

On se dégoûte un peu des beautés à l'enchère
Dont la bouche impudente, et dont l'œil effronté
En vendant le plaisir font fuir la volupté,
Et qui, d'un œil distrait, froides à vos tendresses,
Calculent dans vos bras le prix de leurs caresses.
CLÉMENT, *l'Intrigant et le Provincial*, dialogue.

J'ai vu plus d'une *aventurière*
Afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur,
Et des *Vénus* dans la misère
Crier: venez ici, nous vendons le bonheur.
HOFFMAN.

Pour avoir de l'esprit, allez à la police,
Les *filles* y vont bien sans qu'aucune en rougisse.
VOLTAIRE.

PROSTITUER. *v. tr.* (*pro-sti-tu-é* devant une consonne). Proprement, livrer, dévouer à l'impudicité.

Mais dans ce monde enfin ne peut-on prospérer
Qu'en outrageant les mœurs, qu'en se rendant infâme,
Et qu'en *prostituant* ou sa sœur ou sa femme?
CLÉMENT, *l'Intrigant et le Provincial*, dialogue.

On l'emploie souvent au figuré dans le sens de faire servir à un usage profane. *Syn.* Déshonorer, avilir, dégrader, rendre infâme. Dans cette acception on dit fort bien qu'*un poète prostitue sa muse*, qu'*un auteur prostitue sa plume*, qu'*un peintre prostitue son pinceau*, *son crayon*, etc.

Pour démêler le fil du dédale des lois,
Je n'*ai* point au sénat *prostitué* ma voix.
LE BAILLY.

Et vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité.
GRESSET.

PROSTITUTION. *n. f.* (*pro-sti-tu-ci-on*). Abandonnement à l'impudicité. La longueur de ce mot est un obstacle à son admission en poésie. *Syn.* Débauche, dérèglement, dissolution, libertinage. *Epit.* Effrénée, effrontée, impure, impudique; infâme, ouverte, vile.

Cet infâme scandale,
Ce trafic odieux de la beauté vénale.
DESAINTANGE.

On appèle *lieu de prostitution*, l'endroit où les filles publiques se livrent à leur infâme commerce. *Syn.* Bordel. Mais c'est un terme dont les honnêtes gens évitent de se servir, du moins aujourd'hui, car nos anciens auteurs l'employaient sans scrupule. «Boileau même, dans le siècle des bienséances, en 1674, souilla son chef-d'œuvre de *l'Art poétique* par ces deux vers dans lesquels il caractérisait Regnier:

Heureux si, moins hardi dans ses vers pleins de sel,
Il n'eût jamais mené les muses au *bordel*.

« Ce fut le judicieux Arnaud qui l'obligea de réformer ces deux vers, où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à Regnier. Boileau substitua ces deux vers excellents:

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur. »

Remarques de Voltaire sur Corneille, édit. de *Corneille* de 1765, tom. I, p. 338.

C'est surtout lorsqu'on a à rendre la valeur de pareilles expressions, qu'il faut avoir recours à des périphrases:

D'un monastère à Vénus consacré
L'abbesse était *prête de* rendre l'ame.
J. B. ROUSSEAU.

Vous avez vu sans doute un commissaire
Cherchant de nuit *un couvent de Vénus;*
Un jeune essaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux agards du noir pédant en robe.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XI.

Ces lieux si décriés que ces femmes humaines
Tiennent pour soulager les amoureuses peines,
Ces temples de Vénus, où l'on voit si souvent
Le commissaire en robe, appuyé d'un sergent.
REGNARD, *Épître V*, édit. de 1758.

Des plus viles Phrynes le repaire odieux.
THOMAS.

. . . Un temple où des beautés faciles
Vont s'enrichir des fruits du déshonneur.
LÉONARD.

PROTECTEUR. *n. m.* PROTECTRICE. *n. f.* Celui, celle qui protége. *Syn.* Défenseur, appui, patron. Ce dernier est familier. *Epit.* Zélé, ardent, puissant, auguste, juste, constant, fidèle, utile, heureux, magnifique, orgueilleux, insolent.

Du nom de Mécène, qui était le favori d'Auguste et le protecteur des poètes auprès de ce prince, nous avons appelé *Mécène* un courtisan, un ministre qui se montre le protecteur des artistes, des gens de lettres.

De ce qu'un grand est mon *Mécène*,
Le jugeant d'après votre cœur,
Vous en augurez mon bonheur,
Et volontiers j'y souscris, noble Ismène.
L'abbé BOURNEAU, *Réponse à la comtesse de* ***.

On l'emploie quelquefois adjectivement et même au figuré. *Un regard protecteur*, *un bras protecteur*, *une main protectrice*.

Les temps arriveront, ne les prévenez pas,
Où l'Afrique, aux Latins envoyant le trépas,
De leurs monts *protecteurs* s'ouvrira le passage.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Le môle *protecteur* rompt les flots orageux.
Le même.

PROTÉE. *n. pr. m.* Dieu marin, fils de Neptune et de Phénice, ou, selon d'autres, de l'Océan et de Téthys. Pour le récompenser du soin qu'il prenait à garder les phoques ou veaux marins qui composaient les troupeaux de Neptune, ce dieu lui avait donné la connaissance du passé, du présent et de l'avenir.

C'est ici que *Protée* amène les troupeaux
Du dieu qui règne sur les eaux;
Il se plaît sous ce frais ombrage,
L'avenir est pour lui sans ombre et sans nuage.
QUINAULT.

Mais il n'était pas aisé d'en obtenir les réponses qu'on en attendait, car il échappait à ceux qui cherchaient à l'aborder, ou prenait, pour les effrayer, mille formes différentes, ce qui a fait dire à Virgile :

Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent il s'entrelace, at lion il rugit;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

Cependant, si l'on persévérait à le tenir lié, si on l'étreignait plus étroitement, il reprenait sa première forme, et répondait à toutes les questions qu'on lui faisait. *Epit.* Sage, prudent, prévoyant, devin, étrange, changeant, variable, monstrueux, horrible, épouvantable. *Périph.* Le fils de Neptune, de Téthys, de l'Océan; le pasteur des troupeaux de Neptune, le pasteur des mers.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.
J. B. ROUSSEAU, *Ode à M. du Luc.*

Par allusion à ce dieu de la Fable qui prenait toutes sortes de formes, on appèle Protée un homme qui joue toutes sortes de personnages, un fourbe qui emprunte tous les masques.

Se plaint-elle du froid dans le cœur du mois d'août?
Ce *Protée* aussitôt s'affuble d'un surtout.
REGNARD, *Epître à M. le marquis de* ***.

Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable *Protée* entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits et sa verdure.
DELILLE, *les Jardins*, ch. II.

PROTÉGER *v. tr. Syn.* Défendre, soutenir, couvrir, appuyer, secourir, favoriser.

..... Fuyant du Nord l'influence mortelle,
Le nouvel espalier, par vos mains enhardi,
S'élève et se prolonge aux rayons du Midi,
Et cache, loin des vents qui jamais ne l'assiégent,
Le coup-d'œil importun des murs qui la *protégent*.
DEFONTANES, *le Verger*.

Là d'épais aliziers, penchés sur l'onde pure,
Protégeaient sa pudeur d'un rideau de verdure.
DE GUERLE, *Salix et Pholoé*.

PROUE. *n. f.* La partie de l'avant d'un vaisseau, d'une galère. *Epit.* Aiguë, courbée, écumante.

Et la *proue* en fuyant fait bouillonner les flots.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. II.

Ils (les vaisseaux) fendent de la mer les bruyants tourbillons,
Et la *proue* en fuyant laisse au loin ses sillons.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, ch. III.

Et la *proue*, en tournant, s'éloigne de Naxos.
DESAINTANGE.

PROVERBE. *n. m.* Maxime populaire, ou façon de parler sentencieuse, qui est dans la bouche de toutes sortes de personnes. Il y a des proverbes où la métaphore n'entre pas; mais le plus souvent ils sont exprimés en termes figurés. *Syn.* Sentence, maxime, adage, apophtegme. *Epit.* Ancien, vieux, usé, trivial, vulgaire, notable, commun, facétieux, menteur.

Les proverbes et les expressions proverbiales ne sont que du style familier; ce sont des termes consacrés que d'ordinaire il n'est pas permis de changer; quelquefois pourtant, comme dit M. Féraud, on peut changer l'ordre des mots, dans ces maximes triviales; et ainsi d'une expression trop familière, on en fait une qui est noble et élégante; c'est ainsi que l'ingénieux Racine a su relever cette façon de parler proverbiale : *faire la pluie et le beau temps.*

Le roi, vous le savez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et *fais*, comme il me plaît, *le calme et la tempête*.
Esther, act. III, sc. 5.

V. au mot COQ-A-L'ANE, une chanson de Collé toute en proverbes.

PRUNELLE. *n. f.* L'ouverture qui paraît noire dans le milieu de l'œil, etc. *Epit.* Vive, ardente, étincelante, brillante, azurée, enflammée, éraillée, faible, débile, errante, fixe.

Au fond de son orbite éclata la *prunelle* :
Un doux voile se ferme et s'entr'ouvre autour d'elle.
COLARDEAU.

Du coin lascif d'une vive *prunelle*
Dunois lorgnait malgré lui la pucelle.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. IV.

Malfilâtre a dit en parlant de deux serpents :

D'un rouge ardent leur *prunelle* enflammée
Jète autour d'eux des regards foudroyants.

PUBERTÉ. *n. f.* L'âge auquel la loi permet de se marier, l'âge qui remplit l'intervalle entre l'enfance et l'âge viril. Ce mot, dans le style noble, a besoin d'être encadré ou d'être remplacé par une périphrase. *Périph.* L'âge nubile, l'âge qui succède à l'enfance, qui suit l'enfance.

Il quitta l'Arcadie et ses belles campagnes,
Lorsqu'un premier duvet, fleur de la *puberté*,
Ornait à peine encor sa naissante beauté.
LA HARPE.

Quand *l'âge qui succède à l'enfance débile*
Eut mûri les trésors de sa beauté nubile,
Picus devint l'époux préféré par son choix.
DESAINTANGE.

PUCELAGE. *n. m.* Ce mot est familier et même un peu libre, c'est pourquoi on ne peut guère en faire usage que dans le style léger et badin.

Et le plus grand de ses nobles travaux
Fut de garder un an son *pucelage*.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. I.

Syn. Virginité. *Epit.* Perdu, ravi, joli, conservé, gardé, précieux. Dans le style soutenu on remplace ce mot par une périphrase. On dit *la fleur de la virginité*, et absolument, *la fleur*, pour la virginité, le pucelage.

Ainsi la jeune vierge à plaire destinée
Perdant la chaste *fleur* que l'on perd sans retour.
MOLLEVAUT, trad. de *Catulle*, *chant nuptial.*

Quoi! sous mes yeux craindre qu'un ravisseur
De vos appas ne profane *la fleur*.
PALISSOT, *la Dunciade*, ch. VIII.

V. ROSE et VIRGINITÉ.

On dira dans le style plaisant, *la fleur*, *la rose*, *le trésor que gardent*, *que* [illegible] *les vierges*, *un bijou que con*[illegible] *les filles*; *un mets*, *un fruit dont les* [illegible] *sont friands*, etc.

PUCELLE. *n. f.* Il signifie proprement une femme qui n'a point connu d'homme. *Syn.* Vierge. Dans un sens moins restreint, il se dit quelquefois pour jeune fille, fillette, jouvencelle, ce dernier n'est que du style badin ou marotique. Le mot pucelle qui était autrefois de tous les styles, n'est plus aujourd'hui que du style familier. *Epit.* Chaste, pudique, modeste, timide, tendre -, jeune -, gente -(V. ce mot), gentille.

De cet autre où je vois venir
Un petit nombre de *pucelles*,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir.
VOLTAIRE, *Epître XXVI*, *à M. Pallu.*

Dans le style léger on appèle quelquefois les muses, *les neuf pucelles*, *les doctes pucelles*, *les pucelles du Permesse.*

Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mettre si facilement
Les neuf Pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjoûment?
VOLTAIRE, *Epître LXXII*, *à M. le comte de Tressan.*

PUDEUR. *n. f.* La *honte*, dit Vaugelas, est un mot équivoque, qui veut dire et la bonne et la mauvaise honte, au lieu que *pudeur* ne signifie jamais que la bonne honte. *Syn.* Honte, retenue, décence, modestie. *Epit.* Chaste -, timide, virginale, aimable, austère, rigide, sauvage, farouche, ingénue, innocente, tendre -, craintive, alarmée, expirante, mourante, rebelle, enfantine, blessée, noble -, fière. *Périph.* Le coloris de la pudeur, de la pudeur le modeste incarnat; la voix, les lois de la pudeur, de la pudeur les timides alarmes, le timide embarras.

Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir *le front de la pudeur.*
GILBERT, *mon Apologie.*

Le modeste incarnat d'une pudeur touchante
Colorait de son teint la fraîcheur innocente.
DESAINTANGE.

De la pudeur les naissantes alarmes
Ont colore son front d'un attrait plus touchant.
THOMAS.

Hélas! si de mon sexe abjurant tous les droits,
De l'austère pudeur je méconnais *la voix.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Quelle aimable *pudeur* sur leur visage est peinte!
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 2.

Tel qu'on voit sur le soir un nuage vermeil
Se peindre d'un feu rouge aux rayons du soleil,
Ou briller au matin la pourpre de l'Aurore,
Tel a rougi son teint que la *pudeur* colore.
DESAINTANGE.

De tes bouquets la pénétrante odeur
Vient ranimer le vieillesse étonnée;
La jeune fille, aux autels d'hyménée,
En pare encor sa mourante *pudeur.*
CAMPENON, *la Maison de Campagne.*

« Les Grecs avaient fait de la pudeur une divinité. Suivant Hésiode, elle quitta la terre avec Némésis, indignée des vices et de la corruption des hommes; et par cette raison elle est représentée avec des ailes.

. . . .

Son teint clair et brillant fait le plaisir des yeux et le charme du cœur; la douceur modeste de ses regards porte l'émotion jus-

qu'au fond de l'ame, et la surprend sans qu'elle ait le temps de s'en défendre. Les iconologistes lui donnent, ainsi qu'à la Pureté, un lis pour attribut. Une rose, dont le rouge tendre exprime si bien celui de la Pudeur, lui conviendrait mieux. La modestie de son attitude, et le voile blanc qui la couvre en partie, serviront encore à la caractériser. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

PUISSANT, ANTE. *adj.* Qui a du pouvoir, ou qui est capable de produire un grand effet.

Qu'un monarque est puissant quand son peuple est heureux !
Odmar et Zulna.

Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
Et la mer se courbant sous vos flottes *puissantes*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Le *Tout-Puissant* se dit pour dieu, l'être suprême.

Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du *Tout-Puissant*
Voulait forcer votre bouche timide?
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 9.

Nous disons: *le ciel tout-puissant*, comme les Latins disaient *omnipotens olympus* :

Panditur intereà domus omnipotentis olympi.
VIRGILE, *Énéide*, liv. X, v. 1.

Sur quoi Delille fait la remarque suivante: « La belle épithète *omnipotentis*, appliquée à l'olympe, n'a pas été sentie par les commentateurs de Virgile qui se sont efforcés d'y substituer un autre mot. Ils n'ont pas vu que la poésie attribuait souvent aux choses inanimées les qualités des personnes, et que l'idée de puissance, qui appartient spécialement aux dieux, est ici transportée à l'olympe qui est leur demeure. »

PUNIR. *v. tr. Syn.* Châtier, corriger. Ce dernier est familier. *Périph.* Infliger une peine, un châtiment, faire porter à quelqu'un la peine de son crime.

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et *nous portons la peine de leurs crimes.*
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 5.

Punir prend un second complément amené par la préposition *de* :

Je ne *punis* que moi *des maux* que l'on m'a faits.
CAMPISTRON.

PUNISSEUR. *n. m.* Celui qui punit. Ce mot n'est point admis par l'Académie.

Je n'irai pas chercher sur les bords Africains
Le foudre souhaité que je vois en tes mains.
CORNEILLE, *Pompée*, act. IV, sc. 4.

« Il y avait d'abord le foudre *punisseur*. *Punisseur* était un beau terme qui manquait à notre langue. *Puni* doit fournir *punisseur*, comme *vengé* fournit *vengeur*. »

VOLTAIRE, *remarques sur Corneille*, au lieu cité.

J'ai tâché, dit M. Roucher, dans ses notes sur le chant Ier de son *Poëme des Mois*, de rajeunir les mots *aviver*, *ravageur*, *fallacieux*, et même *punisseur*, qui souvent m'ont épargné la langueur d'une périphrase.

Au mot *punisseur*, M. Féraud dit qu'il est plus conforme à l'analogie que le mot *vengeur* : il y a des dieux *punisseurs* des crimes; et qu'il eût été bon à conserver.

PUPILLE. *n. m.* (*pu-pi-le*). Enfant sous la conduite d'un tuteur. *Syn.* Orphelin. *Épit.* Faible, jeune, tendre, -, précieux. Ce terme familier paraît peu propre à entrer dans la haute poésie, cependant Crébillon a su, à l'aide d'une épithète, le placer dans une de ses tragédies :

Mermecide courut jusqu'au fond de l'Asie
Cacher dans les déserts ce *pupille sacré*
Qu'à ses fidèles mains la mienne avait livré.
Sémiramis, act. I, sc. 2.

PUR, URE. *adj. Syn.* Sans mélange, naturel, simple. — Clair, limpide, net, sans souillure. — Intègre, innocent, vertueux, irréprochable, chaste. — Correct, exact, poli, châtié, exempt de fautes. Il peut suivre ou précéder le nom qu'il modifie.

Jupiter fait briller dans l'éclat d'un ciel *pur*
Un nuage éclatant d'or, de pourpre et d'azur.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Le jour n'est pas plus *pur* que le fond de mon cœur.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Dans le style noble, soit en vers, soit en prose, il est beau dans le sens d'*exempt, affranchi*, et alors il prend un complément amené par la préposition *de*. « Salomon dont les mains *pures de sang* furent jugées dignes de bâtir le temple de dieu. »

BOSSUET, *Disc. sur l'histoire Univ.*, t. I, p. 22 (1771).

Près de la borne où chaque état commence,
Aucun épi n'est *pur* de sang humain.
BÉRANGER, *la Sainte Alliance.*

De tous péchés rends-nous *purs* à tes yeux.
RACINE, trad. de l'hymne *Somno refectis artubus*, etc.

Non loin sont ces mortels qui *purs de tous les crimes*,
De leurs propres fureurs ont été les victimes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

C'est une expression empruntée aux La-

tins; Horace a dit *sceleris purus* (pur de crime), ode 22, liv. I.

PURGER. *v. tr.* Dans le sens propre, c'est-à-dire, dans celui de chasser les humeurs, il est familier. *Syn.* Déterger, qui n'a pas plus de noblesse, et est moins usité. Au figuré il peut entrer dans tous les styles. *Syn.* Purifier, délivrer. — Bannir de, chasser de.

Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont *j'ai purgé* la terre.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Fuis, dis-je; et sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect *purge* tous mes états.
Le même, *même scène*.

PURPURIN, INE. *adj.* (*pur-pu-rein*, *pur-pu-ri-ne*). Qui approche de la couleur de pourpre. *Des fleurs purpurines*, *des lèvres purpurines*.

La fugitive Aurore, aux cheveux *purpurins*,
Avait chassé la nuit loin des cieux plus sereins.
Le comte DE VALORI.

Ce mot signifie un rouge tendre tirant sur le rose, c'est la traduction de *crinibus roseis* qui est dans le texte (le *culex* de Virgile).

Cette expression, qui semble appartenir plus particulièrement à la langue poétique, et dont nos anciens poètes faisaient un fréquent usage, a vieilli; sachons bon gré aux auteurs qui ont cherché à rajeunir ce joli mot. Après avoir dépeint comment l'anglaise Rosamore trancha la tête au corsaire Martinguerre, Voltaire ajoute :

Le large tronc de son chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne
Par trente jets de liqueur *purpurine*.
La Pucelle, ch. IX.

Lorsque du sein de l'empire des flots
Sortit la charmante Cyprine,
Alors aux rives de Paphos
Naquit la rose *purpurine*.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

PYRAME. *n. pr. m.* Jeune Assyrien célèbre par sa passion pour Thisbé. *V.* MURIER.

PYRAMIDE. *n. f.* Corps solide à plusieurs côtés, qui s'élève en diminuant toujours, et qui se termine en pointe. *Epit.* Trilatérale, triangulaire, quadrangulaire, immense, altière, orgueilleuse, solide.

La *pyramide* diffère de l'*obélisque*, en ce que la hauteur de l'obélisque est beaucoup plus grande à proportion de sa base que la hauteur de la piramide.

La *pyramide* auguste en son immensité
Reposait fièrement sur sa base étendue.
THOMAS.

Il se dit au figuré de ce qui a la forme pyramidale.

Les cyprès élevés, *pyramides* des bois.
MÉNAGE.

Le cyprès des forêts mouvante *pyramide*.
DESAINTANGE.

Près de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance,
Qui monte *en pyramide* élancé dans les airs,
Je pleurais le trépas du jeune Cyparisse.
DEFONTANES, *la Forêt de Navarre*.

On appèle *pyramides d'Égypte* ces superbes monuments de l'antiquité élevés par les rois d'Egypte; ils étaient destinés à leur servir de tombeaux, et furent comptés au nombre des sept merveilles du monde.

Ces hautes *pyramides*,
Qui portent jusqu'aux cieux la vanité des rois,
Ces fastueux tombeaux, tout peuplés d'urnes vides,
Du temps qui les détruit n'ont pu braver les lois.
LÉONARD.

PYROIS. *n. pr. m.* L'un des quatre chevaux du soleil. *V.* CHEVAL (chevaux du soleil).

PYRRHA. *n. pr. f.* *V.* DEUCALION.

PYTHIE. *n. f.* (le *t* conserve sa valeur dans ce mot, comme dans Orithyie, apathie, hostie). Nom que les Grecs donnaient à la prêtresse de l'oracle d'Apollon à Delphes.

PYTHIQUES *adj. plur.* des deux genres. Nom des jeux institués par Apollon pour conserver la mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur le serpent Python. Ils se célébraient à Delphes, tous les quatre ans, en l'honneur d'Apollon surnommé *Pythien*, parce qu'il avait tué le serpent Python. *V.* PYTHON.

PYTHON. *n. pr. m.* C'est ainsi que les mythologues nomment un horrible serpent ou un dragon monstrueux né du limon de la terre, après le déluge de Deucalion, serpent qu'Apollon tua à coups de flèches, parce qu'il portait la désolation dans les campagnes, ou parce qu'il voulut empêcher le dieu de pénétrer dans l'antre d'où Thémis prononçait ses oracles. *Epit.* Horrible, affreux, hideux, infect, énorme, terrible.

A te donner le jour elle (la terre) fut condamnée,
Python, serpent énorme entre tous les serpents,
Qui du monde effrayas les nouveaux habitants;
Tant sur les flancs du mont, fatigué de ta masse,
Tes replis, en rampant, couvraient un long espace!
Apollon prend son arc, ses traits long-temps oisifs,
Ou sans gloire perdus sur les daims fugitifs,
Épuise son carquois sur ce monstre terrible,
Et teint ses flèches d'or dans son venin horrible.

Jaloux de consacrer aux siècles à venir
D'un triomphe si beau l'immortel souvenir,
Il établit des jeux, solennités publiques,
Et du nom du serpent les nomma jeux *Pythiques*.
C'est là que la jeunesse, amante de l'honneur,
Signalant son adresse, ainsi que sa vigueur,
Court sur un char rapide, ou lutte dans l'arène.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. I.

PYTHONISSE. *n. f.* Ce nom, comme celui de *Pythie*, fut d'abord donné à la prêtresse d'Apollon à Delphes, parce qu'elle s'asseyait, pour faire ses prédictions, sur un trépied d'or couvert de la peau du serpent *Python*. Ce nom fut ensuite donné à toutes les femmes qui faisaient le métier de devineresses.

Q

Q. *n. m.* (*ke*). C'est la dix-septième lettre de l'alphabet; elle est toujours suivie de l'*u*, si ce n'est dans quelques mots où elle est finale, comme dans *coq*, *cinq*. Cet *u* conserve le son *ou* qu'il avait anciennement en latin dans *aquatique*, *équateur*, *quadragénaire*, *quoi*, etc., qu'on prononce *akouatique*, *ékouateur*, *kouadragénaire*, *kouoa*; il s'affaiblit et se prononce comme un simple *u* dans *équestre*, *questeur*; *quinquagésime* (*kuinkouagésime*), etc.; il est muet dans *qualité*, *querelle*, *quittance*, *quotité*, etc.; *kalité*, *kerelle*, *kitance*, *ko-tité*. La consonne *q*, dit M. Dubroca, se lie sans exception et prend l'articulation forte du *k* : *Coq*-à-l'âne, *cinq* hommes, dites *ko-kà*-l'âne, *cein-kome*.

Cette lettre a pour analogues le *c* et le *k*, ainsi *coq* rimera avec *soc*, *estoc*, saint *Roch*, *Cook* (le célèbre voyageur), etc.; *zinc* (métal), avec *cinq*. *V. Traité de la Versif.*, pag. 28.

QUAND. *adv.* (*kan* devant une consonne, *kant* devant une voyelle). *Syn.* Lorsque, tandis que, pendant que, à l'heure, au moment, dans le temps que. — A quelle heure, à quel moment, à quelle époque, dans quel temps. — Quoique, bien que, encore que.

Quand dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
L'académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à le louer.
BOILEAU.

*Lorsqu'*aux champs d'Albanie une chienne difforme,
Dans un accès de rage ouvre sa gueule énorme;
Quand ses cruelles dents montrent à ton regard
Et leur tranchant ivoire et leur double rempart,
Son cri n'est point semblable à cette voix plaintive
Qu'elle pousse dans l'ombre alors qu'elle est captive.
DEFONTANES.

Dans les phrases interrogatives annoncées par *quand*, le sujet peut se placer après le verbe, surtout lorsqu'il n'y a pas de complément.

Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jète une nuit si sombre.
RACINE.

Lorsque *quand* a rapport à une condition, il régit le mode conditionnel :

Quand même tes soupçons. . . . . .
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste.

« J'aimerais mieux dire *n'auraient point découvert.* » FÉRAUD.

Non : *quand j'aurais reçu* du dieu de l'harmonie
Cent bouches et cent voix, tous les dons du génie;
Je ne pourrais encor vous peindre de ses sœurs
Et les soupirs plaintifs, et les tendres douleurs.
DESAINTANGE.

On ajoute quelquefois *même* pour donner plus de force à l'expression, *quand même*, *quand bien même*; Corneille a dit *quand bien*, ce qui n'est pas français :

Et *quand bien* ce délai devrait tout hasarder,
Ma parole est donnée et je la veux garder.
Médée, act. IV, sc. 3.

Racine a dit *le jour quand* pour *le jour où* :

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De *ce jour* à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 4.

V. LORSQUE.

QUANTIÈME. *n. m.* (*kan-tiè-me*).

Je ne saurais vous dire au juste le *quantième*.
PIRON, *la Métromanie*.

QUANTITÉ. *n. f.* Terme de grammaire, mesure des syllabes longues et brèves, qu'il faut observer dans la prononciation. *V.* PROSODIE.

D'Olivet a dit, et Moustalon a répété dans son *Lycée de la Jeunesse*, t. I, p. 108 : « toute syllabe masculine, qu'elle soit brève ou longue au singulier, est toujours longue au pluriel. » Domergue s'est élevé contre cette prétendue règle donnée avec tant d'assurance. « Pour moi, répond ce judicieux grammairien, je ne vois aucune différence entre un *cri* et des *cris*; le pluriel est marqué par l'e grave de *des*, et ce signe carac-

téristique satisfait l'esprit. » *Manuel des Etrangers*, p. 501.

Une règle plus sûre et même constante, c'est que tous les mots qui finissent par un e muet ont l'avant-dernière syllabe longue, surtout quand une voyelle précède immédiatement cet e muet : armée, nüe, vraïe, je prïe, il loüe, extäse, süse. Cette règle est tellement invariable, que les syllabes qui sont essentiellement brèves, deviennent longues, lorsqu'elles constituent la pénultième de la rime féminine ; ainsi dans *achevé*, *peser*, l'avant dernière syllabe, qui est extrêmement brève, devient longue dans *achève* et *pèse ; a* est bref dans *extasier* et il est long dans ex äse.

QUATRAIN. *n. m.* (*ka-trein*). Petite pièce de vers, qui contient quatre vers dont les rimes sont ordinairement mêlées de manière que le premier vers rime avec le quatrième, ou bien le premier avec le troisième et le second avec le quatrième ; d'ailleurs des vers de toutes mesures conviennent à ce genre de poème.

Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les *quatrains* de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu ; l'ouvrage est de valeur.
MOLIÈRE.

EXEMPLES DE QUATRAIN.

L'Indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure,
Et de la vertu de Caton.
SAINT-ÉVREMONT.

Iris, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
Me fasse ailleurs porter mon choix :
On peut, en vous voyant, devenir infidèle,
Mais c'est pour la dernière fois.
Le marquis de CALVIÈRES.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse,
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats ;
Mais des conditions où l'on vit ici bas
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

Le nom de *quatrain* se donne aussi à quatre vers qui font partie d'un sonnet, d'une stance. Le sonnet est composé de deux *quatrains* et de deux *tercets*. Une stance de dix vers renferme un *quatrain* et deux *tercets*. Il y a des odes, des chansons qui ne sont composées que de *quatrains*.

QUATRIÈME. *adj.* des deux genres (*katri-e-me*). Il est de quatre syllabes, en vers comme en prose, et c'est à tort que Boursault ne lui en a donné que trois.

Et comme hier je fis anterrer la *quatrième*.
Le Mercure galant, act. IV, sc. 2.

Par conséquent *quatrièmement* compte pour cinq syllabes, *qua-tri-è-me-ment*.

QUE. *pron. conjonctif* (*ke*). Il s'emploie pour *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, *lesquelles*, prend le genre et le nombre du nom dont il rappèle l'idée. La clarté et l'exactitude grammaticale défendent de séparer ce pronom de son antécédent.

La reine permettra que j'ose demander
Un *gage* à votre amour, *qu'il* me doit accorder.
RACINE, *Iphigénie*.

« On dirait en prose : la reine permettra que j'ose demander à votre amour un *gage* *qu'il* me doit accorder. L'inversion de Racine est dure, même en vers. » D'*Olivet*.

QUE. *conj.* (*ke*).

Une faute assez fréquente chez nos poètes et chez nos prosateurs, c'est de confondre la conjonction *que* avec le pronom conjonctif, et de mettre les cas obliques *où*, *dont*, *à qui*, etc., au lieu de *que*. « Dans cette phrase : C'est de la bonne ou de la mauvaise éducation *què* dépend presque toujours le bonheur ou le malheur de la vie, le *què* est conjonction. En conséquence Bouhours et Despréaux ont fait une faute en disant :

C'est à vous, mon esprit, *à qui* je veux parler.

C'est à vous *à qui* il appartient de régler ces sortes d'affaires. *Bouhours.*

Il fallait, c'est à vous *que* je veux parler. C'est à vous *qu'il* appartient de régler ces sortes d'affaires. Dans les vers de M. Crébillon :

Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran *dont* je me plains aux dieux.

ce dernier *dont* est une faute ; il fallait :

Ce n'est que du tyran *que* je me plains aux dieux.

On dira bien : ce n'est que du tyran *dont* je me plains, *que* je veux tirer vengeance ; parce qu'alors *dont* sera relatif à *tyran*.

Était-ce dans mon âme
Où devait s'allumer une coupable flamme ?

Dites : était-ce dans mon ame *que* devait s'allumer, etc. Dans cette phrase *que* avec *être* forme un gallicisme. »

Grammaire de Dewailly, p. 171 (1808).

La guerre dans Lesbos me fit votre captive,
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 4.

Il faudrait *que d'y joindre* ; c'est, dit Geoffroy, une faute légère qu'on doit excuser,

à cause de l'extrême difficulté de notre versification.

QUEL, QUELLE. *adj.* (*kel, kè-le*).

Et *quel* devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas!
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

« On dirait aujourd'hui *que* devins-je. » *Geoffroy*.

Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!

« D'Olivet élève sur ce vers une chicane grammaticale, il voudrait que Racine eût écrit :

Quels étaient en secret ma honte et mes chagrins!

comme si les poètes n'avaient pas toujours eu le droit de choisir, sur plusieurs substantifs, celui auquel ils veulent faire rapporter le pronom. Selon M. de La Harpe, ce n'est qu'une ellipse : *quelle était* ma honte, et (sous-entendu) *quels étaient* mes chagrins! L'essentiel est d'observer que Racine a préféré la licence à l'exactitude, quoique la mesure du vers pût très-bien s'accorder avec la grammaire. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

QUENOUILLE. *n. f.* (*ke-nouil-le*, les deux *l* mouillés). Sorte de petite canne ou de bâton que l'on entoure de chanvre, de laine, etc., pour filer. *Epit.* Enflée, gonflée, coiffée, vide, dégarnie, agile, mobile, légère.

Bientôt la laine enlevée au bélier
Vint occuper les doigts de la bergère,
Et la matrone, à l'ombre du foyer,
Coiffa de lin la *quenouille* légère.
LÉONARD; *les Saisons*, ch. III.

« La quenouille était un attribut des Parques, quelquefois aussi de Némésis. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

QUERELLE. *n. f.* (*ke-rè-le*). *Syn.* Contestation, débat, dispute, démêlé, différend, discorde, discussion, dissention, mésintelligence, noise, rixe, zizanie, trouble. *Epit.* Antique, vieille –, héréditaire, longue –, sanglante, vive –, odieuse, scandaleuse, funeste, émue, suscitée, rallumée, envenimée, assoupie, appaisée, civile, domestique. Il est de tous les styles.

Il passa par Poitiers, où nous prîmes *querelle*.
CORNEILLE, *le Menteur*, act. IV, sc. 1.

Des marauds dont le vin embrouillait la cervelle
Vidaient à coups de poing une vieille *querelle*.
Le même, *la suite du Menteur*, act. IV, sc. 6.

Si quelque audacieux embrasse sa *querelle*,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 6.

QUEUE. *n. f.* (*keu-e*). La partie de l'animal qui est au bout de l'épine du dos. *Epit.* Longue –, coupée, baissée, pendante, ondoyante, traînante.

Sa *queue*, en arc mouvant, sur son dos qu'elle embrasse,
S'élève avec fierté, se recourbe avec grâce.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme.*

J'aime à lui voir (à voir à la genisse). . . . .
Menacer de la corne, et, dans sa marche altière,
D'une *queue* à longs crins balayer la poussière.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*. liv. III.

En parlant d'une chatte, ce poète a dit :

Là je voudrais te voir. . . . . . .
Ou bien le dos voûté et la *queue* ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante.
L'Homme des Champs.

Queue signifie aussi l'extrémité d'une robe, d'un manteau.

L'ange de paix s'avance : une robe azurée
Sur sa taille élégante avec grâce serrée,
S'alonge en vaste *queue*, et dans l'air parfumé
Flotte au gré du Zéphyr sous ses plis enfermé.
GILBERT.

Il rime avec toutes les terminaisons en *eue* et *ieue*, telles que *lieue*, *bleue*, quelle que soit la lettre d'appui.

QUI. *pron. conjonctif* (*ki*). Il se dit pour *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, *lesquelles*. *Qui* étant sujet peut se dire également des personnes et des choses.

Qui, c'est Agamemnon, c'est ton roi *qui* t'éveille.
Viens, reconnais la voix *qui* frappe ton oreille.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

Mais quand ce pronom est précédé d'une préposition, il ne s'applique qu'aux personnes ou aux objets personnifiés, du moins en prose.

« Les poètes, qui personnifient tous les objets, dit M. Laveaux, et qui sacrifient souvent l'exactitude grammaticale à la vivacité de l'expression, ou à la contrainte de la mesure ou de la rime, ne suivent pas toujours ces règles. On trouve dans J. B. Rousseau :

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondait son ferme appui.

et dans Voltaire,

Je pardonne à la main *par qui* dieu m'a frappé. »
Dict. des Diffic. de la Lang. franç., p. 653.

« *Qui*, sujet d'une proposition incidente,

ajoute le même grammairien, doit toujours suivre immédiatement le substantif auquel il se rapporte. On dira, par conséquent, *cet homme qui ne cherche qu'à tromper a grand tort*, et non pas, *cet homme a grand tort qui ne cherche qu'à tromper*. Les meilleurs poëtes se sont quelquefois écartés de cette règle. Racine a dit :

Phénix même en répond, *qui* l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du temple et du palais.

et Boileau :

La déesse, en entrant, *qui* voit la nappe mise.

Le second exemple paraît plus excusable que le premier, parce que *en entrant*, n'étant qu'une phrase incidente, ne semble pas séparer autant le *qui* du nom auquel il se rapporte, que la proposition directe et entière qui, dans le premier, forme la séparation. »

Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre?
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 5.

« Qui le croirait? le scrupuleux et timide d'Olivet, cet homme tout entier grammairien, excuse une pareille faute : — voilà un *qui*, dit-il, dont le verbe ne paraît point, mais l'usage l'autorise, et c'est un gallicisme. — On hésite à croire que d'Olivet ait dit cela : car non seulement l'usage n'autorise point ce *qui* dont le verbe ne paraît point, mais c'est un véritable barbarisme de phrase, et non un simple gallicisme. Desfontaines, étonné de l'indulgence de l'abbé d'Olivet, aime mieux la partager que de la combattre. »

GEOFFROY, *Œuv. de Racine, au lieu cité.*

QUICONQUE. C'est un nom conjonctif qui n'a pas de pluriel, et qui revient à *tout homme qui*. Il lie deux propositions auxquelles il peut servir de double sujet, ou bien il est sujet de l'une et complément de l'autre.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
RACINE, *Phèdre*.

Je chérirai *quiconque* à mes soins répondra.

« Quiconque, dit Domergue, est masculin, cela est vrai généralement. Mais lorsqu'on le dit évidemment du sexe féminin, nul doute qu'il ne soit du genre féminin. Une institutrice doit dire aux jeunes personnes confiées à ses soins : *quiconque* sera constamment *inappliquée* et *désobéissante*, sera *rendue* à ses parents. » *Manuel des Étrang.*, p. 140.

Il ne faut pas mettre *il* après *quiconque*, et dire, par exemple, *quiconque* veut vivre en homme de bien, *il* doit, etc., mais *quiconque* veut vivre, etc., doit....

Il passe pour tyran *quiconque* s'y fait maître.
CORNEILLE, *Cinna*, act. II, sc. 4.

« Cet *il*, qui était autrefois un tour très-heureux, la tyrannie de l'usage l'a aboli. *Il est un tyran, celui qui asservit son pays; il est un perfide, celui qui manque à sa parole*. On a conservé ce tour : *ils sont dangereux, ces ennemis du théâtre; ces rigoristes outrés*. »

VOLTAIRE, *remarques sur Corneille, au lieu cité.*

On dirait *quiconque ne sait pas dévorer un affront, s'écarte de l'aspect des rois*; mais Racine a pu et dû dire, avec le tour qu'il a employé :

Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Esther, act. III, sc. 1.

QUILLE. *n. f.* (*kil-le*, les *l* mouillés). Morceau de bois arrondi servant à un jeu appelé *jeu de quilles*. Ce mot est familier.

Epit. Droite, dressée, alignée, rangée, levée, abattue, renversée, ébranlée, fragile, vacillante, chancelante.

DESCRIPTION DU JEU DE QUILLES.

Plus loin, un buis roulant de la main qui le guide
S'élance, cherche, atteint, dans sa course rapide,
Les cônes alignés qu'il renverse en son cours,
Et qui toujours tombants, se relèvent toujours :
Quelquefois de leurs rangs parcourant l'intervalle,
Il hésite, il prélude à leur chute fatale;
Il les menace tous, aucun n'a succombé;
Enfin il se décide, et le neuf est tombé.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. I.

QUILLE. Longue pièce de bois qui va de la poupe à la proue d'un vaisseau. *Epit.* Forte, solide, longue, allongée.

Ils vont partir; la voile préparée
S'arrondissait sous la frais aquilon;
De leurs vaisseaux sous la vague effleurée
La *quille* fuit, et laisse un blanc sillon.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. VII.

R

R. *n. m.* (*re*). C'est la dix-huitième lettre de l'alphabet. Elle est du nombre de celles que l'on nomme liquides, parce qu'elle se lie facilement avec les consonnes muettes, comme on le voit dans *travail*, *crainte*, *branche*, *février*, etc.; si l'on en excepte *mer*, *fier*, *amer*, *hier*, *hiver*, *cher*, *enfer*, *éther*,

lucifer, et quelques autres noms qui nous sont venus des langues anciennes ou des langues étrangères, cette lettre ne se prononce ni à la fin des noms ni à la fin des indéfinis des verbes de la première conjugaison, quand elle est suivie d'une consonne, mais elle donne à l'*e* muet le son de l'*é* fermé : aim*er*, chant*er*, berg*er*, pommi*er*, pâtissi*er*, fo*yer*, prononcez : aim*é*, chant*é*, berg*é*, pâtissi*é*, fo*yé*. Lorsque cette consonne précède une voyelle ou un *h* muet, elle se prononce en vers, mais l'*e* conserve le son de l'*é* fermé, aim*er à* jouer, berg*er a*imable, foy*er a*rdent, prononcez : aim*é-rà* jouer, berg*é-ra*imable, fo*yé-ra*rdent. » Dans ces vers, dit M. Chapsal,

Et sa plaintive épouse a mandit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibl*er* et les bois.
LA FONTAINE.

Allez-vous-en : le dang*er* est trop grand.
VOLTAIRE.

il faut, en adoucissant le *r*, prononcer ainsi :

Les veneurs et les chiens, le gibi*é-ret* les bois.

Allez-vous-en : le dang*é-rest* trop grand.

autrement on ferait un hiatus. C'est au lecteur, jaloux de donner du charme à ce qu'il lit, de passer légèrement sur les sons qui pourraient choquer l'oreille. »

Dict. Grammatical, pag. 248.

Il faut surtout éviter de faire rimer les mots de la première espèce où le *r* se prononce toujours et où l'*e* prend la valeur de l'*è* ouvert, avec ceux de la seconde où cette voyelle a le son de l'*é* fermé ; ne dites donc pas avec Mad. Deshoulières, dans l'*idylle du Ruisseau :*

Dans votre sein il cherche à s'abîm*er* ;
Vous et lui jusques à la m*er*
Vous n'êtes qu'une même chose.

V. Traité de la Versification, p. 43.

Le *r* est très-propre à marquer le roulement, et à exprimer les objets qui impriment la terreur.

L'*r* en roulant approche, et, tournant à souhait,
Reproduit le bruit sourd du rapide rouet ;
Elle rend, d'un seul trait, le cours d'une rivière,
La course d'un torrent, le fracas du tonnerre.
. . . .
PIIS, *Harmonie imitative*.

Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
SAINT-LAMBERT.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
RACINE, *Phèdre*.

RACE. *n. f. Syn.* Famille, lignée, lignage (ce dernier est vieux), parenté, extraction, génération, origine, naissance, maison. — Enfants, postérité, descendants. — Espèce, genre, nature, qualité, acabit (ce dernier est familier).

Epit. Divine, noble -, antique, glorieuse, héroïque, féconde, vaillante, belliqueuse, guerrière, nouvelle, dégénérée, avilie, abatardie, odieuse, abhorrée, criminelle, coupable, perfide, funeste, éteinte.

Le jour qui de leurs rois vit éteindre la *race*,
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Il fut des Juifs ; il fut une insolente *race* ;
Répandus sur la terre ils en couvraient la face.
Le même, *Esther*, act. II, sc. 1.

Belliqueux rejetons d'une *race* guerrière,
Nos enfants ont à peine entrevu la lumière,
Dans les eaux d'un torrent ils sont trempés soudain.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Si j'en crois sa fierté, si j'en crois ses hauts faits,
Sans doute il est issu d'une *race* divine.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*.

La race humaine, la race des humains, se dit par périphrase pour les hommes.

Le dragon qu'annonçait la prophétique voix
Vint sur *la race humaine* assouvir sa vengeance.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. IV.

La race future, les races futures, périphrases usitées en poésie, pour dire la postérité.

Et ton nom paraîtra, dans *la race future*,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
RACINE, *Britannicus*, act. V, sc. 6.

Ta gloire, sans rougir, pourra voir ses blessures,
Et son grand nom vivra chez *les races futures*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Race, en poésie surtout, se dit non seulement des hommes, mais même des animaux et des plantes.

On voit des forêts poindre, et des *races* nouvelles
Errer sur le sommet des monts nouveaux comme elles.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, églogue VI.

Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une *race* immortelle.
L. RACINE, *la Religion*.

La riche pépinière à l'instant doit offrir
Des héritiers nombreux et des *races* nouvelles.
DEFONTANES, *le Verger*.

RACONTER. *v. tr. Syn.* Conter, narrer, rapporter, réciter, dire, redire, répéter. *Périph.* Faire le récit, faire le rapport.

A *raconter* ses maux souvent on les soulage.

« On dit *raconter une histoire, raconter un fait*. Delille a dit, *raconter la nuit*,

pour dire, *raconter les événements de la nuit.*

Reine, de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et rouvrir à vos yeux la source de nos larmes?
Vous *raconter la nuit*, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit?
Trad. de *l'Énéide*.

Je ne crois pas qu'on puisse blâmer cette expression en vers. »

LAVEAUX, *Dict. des Diffic. de la lang. fr.*

RADIEUX, EUSE. *adj.* (*ra-di-eu* devant une consonne, *ra-di-eu-ze*). *Syn.* Rayonnant, brillant, éblouissant, étincelant, éclatant, resplendissant.

Cependant s'est ouvert pour le conseil des dieux,
De l'olympe immortel le palais *radieux*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Sitôt que du Bélier l'étoile *radieuse*
Efface des Poissons l'écaille pluvieuse.
DESAINTANGE.

Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et *radieux*.
J. B. ROUSSEAU.

Tandis qu'à l'autre banc le prélat *radieux*,
Découvert au grand jour, attirait tous les yeux.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. I.

Il se dit, comme on voit, des personnes et des choses. Dorange lui a donné un complément amené par la prépos. *de* :

Ni ce ciel *radieux d'azur et de saphir*,
Ces tranquilles forêts qu'en cet air sans Zéphyrs,
Rien ne peut de mes sens appaiser le murmure.
Les quatre Parties du Jour, *la Nuit*

RAGE. *n. f.* Délire furieux qui revient ordinairement par accès. *Syn.* Hydrophobie. *Epit.* Écumante, furibonde, furieuse, affreuse. *Périph.* Les accès, les transports de la rage.

La *rage* ! à ce seul nom, qui n'est épouvanté?
Avec la peste, avec la guerre,
L'enfer a vomi sur la terre
Cette hyène écumante à l'œil ensanglanté.
BÉRANGER.

Lorsqu'aux champs d'Albanie une chienne difforme,
Dans un accès de *rage*, ouvre sa gueule énorme;
Quand ses cruelles dents montrent à ton regard
Et leur tranchant ivoire et leur double rempart,
Son cri n'est point semblable à cette voix plaintive
Qu'elle pousse dans l'ombre alors qu'elle est captive.
DEFONTANES.

Rage signifie figurément un violent transport de dépit, de colère, et encore une cruauté excessive ou une passion furieuse, effrénée. *Syn.* Colère, dépit, fureur, emportement, courroux, furie, violence, transport, fougue, frénésie, délire. — Cruauté, barbarie, férocité. — Passion effrénée. *Epit.* Aveugle, insensée, homicide, inhumaine, infernale, funeste, impitoyable, impie, frémissante, impuissante, stérile, brutale, destructive, étincelante, indomptable, insatiable, assouvie, inassouvie (Farny), expirante, étouffée.

Le fer, amis, le fer! il presse le carnage:
C'est l'arme du Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire, et l'arbitre du sort.
Le fer!... il boit le sang; le sang nourrit la *rage*
Et la *rage* donne la mort.
LA HARPE.

Mon injure est la vôtre; et la ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa *rage*, et nous poursuit tous deux.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa *rage* expirante.
Le même, *Mahomet*, act. II, sc. 2.

Contre sa proie absente il (le loup) excite sa *rage*,
Croit déjà la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre et s'abreuver de sang.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en tout lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La *rage* de tes flots expire sur tes bords.
L. RACINE, *la Religion*, ch. I.

Des vents qui peint-il le ravage?
Du vaisseau que brise leur *rage*?
Éclate le gémissement.
Le même, *Ode sur l'Harmonie*.

Le feu qui se déploie, et qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa *rage*.
VOLTAIRE.

Déployez toutes vos *rages*,
Princes, vents, peuples, frimas.
BOILEAU, *ode sur la prise de Namur*.

« Quoique tous nos vieux poètes eussent employé ce pluriel, il n'était déjà plus en usage quand notre auteur composa son ode. Je ne lui ferai pourtant pas un crime de s'en être servi dans cet endroit, où ce pluriel me paraît bien plus énergique que le singulier. »

S. MARC, *Édit. de Boileau* (1747).

Songez donc mieux qu'un père à ces affreux *rages*
Que partout de ce monstre épandirent les *rages*.
CORNEILLE, *Andromède*, act. II, sc. 4.

Le même tragique dit dans *Polyeucte* :

Le sang de Polyeucte a satisfait leurs *rages*.

« *Rages* ne se dit plus au pluriel ; je ne sais pourquoi, car il faisait un très-bel effet dans *Malherbe* et dans *Corneille.* »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille.*

RAIDE. *adj.* des deux genres (*rède*) « L'usage et la raison, dit Domergue, *Manuel des Étrangers*, pag. 445, veulent qu'on prononce *rède*, et *roadeur*, se *roadir*. *Rède* peint avec assez de force ; *rèdeur*, se *rèdir* ne seraient pas si pittoresques. »

Raide se joindra donc à la rime avec les terminaisons en *aide*, comme dans *aide*, *laide*, et en *ède*, comme dans *tiède*, *remède*, il *possède*, etc.

RAISIN. *n. m.* (*rè-zein*). Le fruit de la vigne. *Epit.* Pourpré, doré, vermeil, ambré, mur, délicieux, sucré, pressé. *Périph.* Le pourpre des raisins, pour dire les raisins noirs, l'or des raisins, pour les raisins blancs, l'ambre des raisins, le fruit de la vigne, le fruit de la treille, la dépouille des ceps.

J'ai des *raisins* que l'ambre et la pourpre colore,
J'en ai que l'or jaunit, je te les garde encore.
DESAINTANGE.

La pourpre les rougit, ou le safran les dore.
DELILLE.

Que l'ambre des *raisins*, sous ces pampres touffus,
Orne sur ces coteaux les thyrses de Bacchus.
LEMIÈRE, poème de *la Peinture.*

La grappe aux fruits vermeils mûrit sous les buissons.
TISSOT.

V. GRAPPE, VIGNE, VENDANGE.

RALLUMER. *v. tr.* Allumer de nouveau. Il se dit au propre et au figuré : *rallumer le feu*, *les bougies* ; *rallumer la guerre*, *la sédition*, *rallumer la passion*, *la colère*, etc. *Syn.* Renflammer, ranimer, réveiller, ressusciter, redonner du courage, de la vigueur.

Demain, quand le soleil *rallumera* le jour,
Content de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
RACINE, *Esther*, act. I, sc. 3.

La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut *rallumer* sa flamme.
VOLTAIRE, *Brutus.*

Il se construit avec le pronom personnel au propre et au figuré.

Le flambeau du jour *se rallume*,
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux.
DE BERNIS.

RAMAGE. *n. m.* Le chant des petits oiseaux. *Syn.* Chant, gazouillement, gazouillis, chanson. *Epit.* Joli -, doux -, tendre -, charmant, agréable, prolongé, suspendu, précipité.

. . . . . Le chantre ailé s'agite,
Flûte ses sons, les précipite,
Et d'un souffle bien ménagé
Fait gazouiller son doux *ramage.*
CHABANON.

Vous, Zéphyrs, gardez-vous d'agiter les feuillages,
Et vous, chantres ailés, suspendez vos *ramages.*
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VII.

RAME. *n. f.* Petit branchage que l'on plante en terre pour soutenir des pois, des haricots. Ce mot, quoique familier, peut entrer dans un poème qui a pour objet l'économie rurale.

Jadis d'un vain dégoût nos poëtes esclaves
N'entraient dans les jardins qu'embarrassés d'entraves.
Phébus ne nommait pas sans un tour recherché
Le haricot grimpant à la *rame* attaché.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

RAME. *n. f.* Longue pièce de bois dont on se sert pour faire voguer un bateau, une galère. *Syn.* Aviron. *Epit.* Longue -, pesante, légère, humide, agile, active, diligente, mobile, bruyante, opiniâtre.

Il fallut s'arrêter, et la *rame* inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous vos *rames.*
Le même, act. I, sc. 5.

Le port est déjà loin... et la *rame* bruyante
Entr'ouvre à coups pressés la vague blanchissante.
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. IV.

. . . . La *rame* à coups égaux
Emporte le navire et sillonne les flots.
DESAINTANGE.

La Sicile verra de tes nefs vagabondes
La *rame* opiniâtre importuner ses ondes.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

RAMENTEVOIR. *v. tr.* Rappeler à la mémoire. Il est aussi pronominal, *se ramentevoir*, se souvenir. C'est un ancien mot qui était autrefois d'un usage assez fréquent en vers et en prose : il se trouve dans *Malherbe*, dans *Racan* et même dans *Molière*. Le second a dit :

Lorsque je me retrouve en ces belles demeures
Où les jours les plus longs ne m'étaient que des heures,
Cela ne sert de rien qu'à me *ramentevoir*
Que je n'y verrai plus ce que j'y soulais voir.
L'Absence, églogue.

et le dernier, dans *le dépit Amoureux*, act. III, sc. 4 :

Ne *ramentevons* rien, et réparons l'offense.

Je crois qu'on pourrait encore l'employer dans le style marotique.

RAMER. *v. intr.* Quoique le mot *rame* appartienne à tous les styles, *ramer*, qui en dérive, paraît exclu de la haute poésie, il faut donc le remplacer par une circonlocution. *Périph.* Fendre le sein de Thétis, sillonner la plaine liquide, etc.

Sur la mer inclinés, *de leur rame docile*
Dès que les matelots *pressent l'onde* mobile.
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. III.

Illustres matelots,
Voici l'heureux moment, *courbez-vous sur les flots*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Et de leurs bras nerveux nos ardents matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.
Le même, liv. III.

Ces chevaliers étaient des garnements
Qui, dans Paris, payés pour leur mérite,
Allaient *ramer* sur le dos d'Amphitrite.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XVIII.

RAMPER. *v. intr.* (*ran-pé* devant une consonne). C'est proprement se traîner sur le ventre, comme font les serpents. Il se dit par extension des plantes qui s'étendent sur terre ou qui s'attachent aux arbres; et figurément, des personnes qui sont dans un état abject ou humiliant. *Syn.* Se glisser, se traîner sur le ventre.

Et je m'éloigne avec effroi
De la couleuvre venimeuse,
Qui, dans sa marche tortueuse,
Glissait, en *rampant* jusqu'à moi.
PARNY.

On voit sur un platane un tortueux serpent
Glisser de branche en branche, et monter en *rampant*.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XII.

L'enfant respire à peine, il souffre, il pleure, il crie :
Il tente pour marcher des efforts longs et vains;
Débile quadrupède, il *rampe* sur ses mains.
Le même, liv. XV.

Qu'ont de commun ces dieux assis près du tonnerre,
Avec les vils humains qui *rampent* sur la terre?
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Le poète Lebrun a dit par une alliance de mots fort heureuse :

Tu verras tant d'aveugles mortels. . . .
S'élever en rampant, à d'indignes honneurs.
Épître II, liv. I.

.... Nos pavillons, promenés sur les ondes,
Devinrent les garants du bonheur des deux mondes;
Près d'eux les léopards *rampèrent* abattus.
CASTÉRA, *ode au Roi sur son voyage à Cherbourg*.

Je *rampais* inconnu dans la foule importune.
VOLTAIRE.

Il se dit figurément en parlant du style :

Ses vers plats et grossiers dépouillés d'agrément
Toujours baisent la terre et *rampent* tristement.
BOILEAU.

RAMPONEAU. *n. pr. m.* Je ne porte ce mot que parce qu'il se rencontre dans plusieurs pièces de poésies familières, et que les curieux ne seront pas fâchés de connaître la valeur d'un mot qui se trouve encore dans la bouche de plusieurs personnes.

Voyez la France accourir au tonneau
Qui sert de trône à monsieur *Ramponeau*.
PALISSOT, *la Dunciade*, ch. II.

« Ramponeau était un misérable cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France fit une incursion en 1760. »
Note de l'Éditeur, au bas de la pag.

Nous avons les remparts, nous avons *Ramponeau*.
VOLTAIRE, *le Russe à Paris*, conte.

« Ramponeau a mérité de devenir célèbre aux yeux du peuple, et le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvait la populace altérée de tous les faubourgs, à trois sous et demie la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, et qu'on n'avait point vue jusqu'alors.... Une affluence extraordinaire rendit son cabaret trop étroit; et l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. Je ne parlerai point ici des princes qui le visitèrent....

Il enrichit la langue d'un mot nouveau, et, comme c'est le peuple qui fait les langues, ce mot restera; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, et un peu plus qu'il ne faut. »

MERCIER, *Tableau de Paris*, t. I, ch. 90.

RANG. *n. m.* (*ran* devant une consonne, *rank* devant une voyelle). *Syn.* Ordre, disposition, suite, rangée, ligne, file. — Tour, révolution. — Préséance, prérogative, place, pas. — Degré d'honneur, grade, dignité, condition, qualité, naissance. *Epit.* Des rangs inégaux; premier -, dernier -, réglé, assigné, gardé, long-, épais, éclairci. — Suprême, glorieux, sublime, distingué, mérité, usurpé, funeste, obscur, abject. *Périph.* L'ordre des rangs. — L'orgueil des rangs.

D'un triple *rang* de dents sa large gueule armée
Siffle, lance en trois dards sa langue envenimée.
DESAINTANGE.

On allume les feux, on commence les chants.
Deux chœurs de Saliens partagés en deux *rangs*
Chantaient, etc.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Les *rangs* sont tout-à-coup renversés sur les *rangs*,
Et l'homicide Mars sur les corps expirants
Imprime de son char la roue ensanglantée.
DUPUY-DES-ISLETS.

. . . . Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage;
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les *rangs* de toutes parts mal pris et mal gardés, etc.
RACINE, *Mithridate*, act. II, sc. 3.

Aux *rangs* les plus épais son char se précipite.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. VI.

Il n'a point affecté l'orgueil du *rang* suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadème.
VOLTAIRE, *Sémiramis*, sc. 1.

Hé! mon père oubliez votre *rang* à ma vue.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 2.

Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore *au rang* de leurs provinces.
Le même, *Mithridate*, sc. 1.

« L'usage veut qu'on dise *mettre au rang*, et *compter au nombre*; mais cet usage n'est une loi que pour la prose. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité*.

RANIMER. *v. tr.* Animer de nouveau. Il se dit au propre et au figuré. *Syn.* Ressusciter, revivifier, réchauffer, rajeunir, ragaillardir, ce dernier est familier. — Exciter, encourager. *Périph.* Donner une nouvelle vie; rappeler à la vie, à la lumière. — Donner une nouvelle force, une nouvelle vigueur, remettre en vigueur, rendre les forces. — Exciter le courage; rendre, réchauffer, rappeler le courage.

Hélas! pourquoi faut-il que la nature
. . . .
Ne puisse *ranimer* notre machine usée,
Rendre à mon sang glacé sa première chaleur!
CHAULIEU.

J'étais mort, il m'a fait revivre,
Il m'a cherché dans le tombeau.
Sa voix *a ranimé* ma cendre.
L. RACINE, *ode tirée du Psaume CII.*

Toi-même rappelant ma force défaillante,
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su *ranimer*.
RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 1.

Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeler encore, *a ranimé sa vie?*
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. IV, sc. 4.

Comètes que l'on craint. . . . .
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés *ranimez* la vieillesse.
Le même, *Epître à madame la Marquise du Châtelet.*

Sa vue *a ranimé* mes esprits abattus.
RACINE, *Athalie.*

C'est là que le danger *ranime* leurs efforts.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VI.

Le sillon épuisé par les mêmes chaleurs,
Bientôt verra tomber la gloire de ses fleurs,
A moins que l'arrosoir, *ranimant* la verdure,
N'y fasse chaque jour pleuvoir une onde pure.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

RAPT. *n. m.* (*rap* devant une voyelle comme devant une consonne). *Syn.* Enlèvement, ravissement. *Epit.* Hardi, téméraire, violent, funeste, fatal, secret, clandestin, solennel (Gilbert), impuni.

.... Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le *rapt* et le divorce?
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 8.

Que les enfants, percés sur le sein maternel,
Portent le châtiment du *rapt* et du parjure.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VI.

RARE. *adj.* des deux genr. *Syn.* Qui n'est pas commun, extraordinaire, difficile à trouver. — Précieux, merveilleux, excellent, surprenant. Quelques poëtes l'ont pris dans le sens de peu épais, en petit nombre.

Ainsi plaît un Nestor (un vieillard) de qui Saturne argente
La *rare* chevelure et la barbe ondoyante.
BÉRANGER.

Vaincu par les feux du soleil,
Je me couche sur l'herbe *rare*;
Je cède aux pavots du sommeil,
La douce illusion m'égare.
PARNY.

En parlant des instants qui ont suivi la création du monde, Virgile a dit :

RARA *per ignotos errant animalia montes.*
Églog. VI.

Ce qui rappèle ce vers de l'Énéide :

Apparent RARI *nantes in gurgite* vasto.

Domergue, dans la traduction de la même églogue, a dit également :

Et *rares*, nouveaux nés, les faibles animaux
De leurs pas incertains marquent les monts nouveaux.

C'est une nouvelle acception qui enrichit notre langue poétique.

RASER. *v. tr.* C'est proprement tondre, couper le poil, la barbe, etc., près de la peau, avec un rasoir ou autre instrument. En parlant d'un édifice, c'est l'abattre rez terre. Il est familier dans ces deux sens.

Lambin, mon barbier et le vôtre,
Rase avec tant de gravité,

Que, tandis qu'il *rase* un côté,
La barbe repousse de l'autre.

Raser, au figuré, passer auprès avec rapidité; dans cette acception il ne manque pas de noblesse. *Syn.* Friser, effleurer, passer près, toucher à peine, frôler.

Parmi des torrents de poussière,
Son char dévorant la carrière,
Paraît s'égarer dans leurs flots;
Mais toujours sa roue enflammée,
Rasant la borne accoutumée,
Ravit la palme à ses rivaux.
LEBRUN, *l'Enthousiasme*, ode.

Comme on voit de Vénus les palombes chéries
Raser le vert naissant des riantes prairies.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Zéphyr *rase* en sifflant la cime des montagnes.
DUPUY-DES-ISLETS.

RASOIR. *n. m.* (*ra-zoar*). C'est un de ces termes familiers qui ont besoin, dans le style élevé, d'être relevés par une épithète, ou remplacés par une périphrase.

Toi, dont ma main jadis paya la main agile,
Quand la noire épaisseur de ma barbe indocile
De ton *rasoir* tranchant faisait frémir l'acier.
THOMAS.

Déjà mon poil tombait sous le *rasoir* tranchant.
DOMERGUE, trad. de la *Ire Eglogue* de Virgile.

RATAFIA. *n. m.* (*ra-ta-fi-a*). Ce mot est familier.

Chez lui sirops exquis, *ratafias* vantés,
Confitures surtout volent de tous côtés.
BOILEAU.

RAVAGE. *n. m.* *Syn.* Dévastation, pillage, saccagement, dégât, désolation, ruine. *Epit.* Horrible, effroyable, inouï, triste, funeste.

Les forêts, les villes s'embrasent,
L'Océan bouillonne et tarit,
Les montagnes soudain s'écrasent,
Tout se consume, tout périt:
Vainement pour fuir *ces ravages*,
Les humains cherchent les rivages.
FLEURY, *Ode aux Nations*.

L'hiver, enveloppé d'épais et longs nuages,
Dans les airs obscurcis commence ses *ravages*,
Détruit l'ouvrage heureux des trois autres saisons,
Et pétrit en grondant la neige et les glaçons.
CASTEL.

Loin tous ces conquérants en *ravages* fertiles.
DELILLE, *les Jardins*, ch. IV.

RAVAGEUR. *n. m.* Celui qui ravage. *Syn.* Dévastateur. C'est un terme que Roucher a tâché de rajeunir, en l'employant dans son *Poème des Mois*, où il a dit en parlant des conquérants:

Qu'ont-ils fait d'étonnant, ces *ravageurs* fameux?
Ce que d'autres encor peuvent faire comme eux.
Chant VI.

Féraud manifeste le désir de voir rétablir ce mot; et il pense qu'on pourrait dire, en vers et dans la prose poétique, les orages, les torrents *ravageurs*.

RAVALER. *v. tr.* Proprement, faire descendre, mettre plus bas. Au figuré, déprimer. *Syn.* Abaisser, avilir, déprimer, rabaisser, humilier. En vers il est de tous les styles.

Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ces vertus en lui *ravalait* la noblesse.
BOILEAU, *Satire X*.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me *ravale*,
Albine? c'est à moi qu'on donne une rivale.
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 4.

Célèbre ce héros que j'ai vaincu deux fois,
Et des braves Latins *ravale* les exploits.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

RAVIR. *v. tr.* Enlever de force. *Syn.* Enlever, emporter, prendre, ôter, arracher, dérober. Les poètes l'emploient fréquemment dans le style noble.

L'homme *ravit* la laine à la brebis paisible.
SAINT-LAMBERT.

La mort m'*avait ravi* les auteurs de mes jours.
RACINE, *Esther*, sc. 1.

Heureux si j'avais pu *ravir* à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.
Le même, *Phèdre*, act. I, sc. 1.

Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,
Lui *ravir* tout d'un coup la parole et la vie.
Le même, act. IV, sc. 2.

Et les flots pour jamais l'*ont ravie* à mes yeux.
Le même, act. V, sc. 5.

. . . . . . *Ravir* d'une main adultère
Une fille éplorée à sa tremblante mère.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

Quand ta flotte adultère, en sillonnant les flots,
Allait *ravir* la femme et la sœur des héros.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

Furtivement je *ravis* quelquefois
Baiser brûlant sur ses lèvres de rose.
Ch. LONGCHAMP, *l'Amour et l'Amitié*, rom.

Il (Prométhée) *ravit* la flamme divine,
Brillante et féconde origine
De tant de prodiges divers.
SABATIER.

Il signifie quelquefois élever, transporter.

Que vois-je? ô merveille suprême!
Un air plus léger que l'air même
Ravit l'homme au ciel le plus pur;
La Seine en frémissant admire

Le cours de ce premier navire (le premier aérostat)
Qui des airs fend le vaste azur.
LEBRUN.

Quel être plus puissant m'inspire?
Où suis-je? l'air que je respire
Devient plus serein et plus pur:
Ravi sur la voûte éthérée,
A travers la vaste empyrée
Je vole sur un char d'azur.
BERNIS, *les Poètes lyriques*, ode.

« *Ravir* dans le sens de charmer, transporter de joie, est banni du style noble.

Un si glorieux titre a de quoi me *ravir*.
CORNEILLE, *Sertorius*.

Le mot *ravir*, dit Voltaire, est trop familier (*Remarques sur Corneille*). »
LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la Lang. fr.*

Et se laissant *ravir à l'amour* maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.
CORNEILLE, *Horace*, act. I, sc. I.

« Cette phrase est équivoque et n'est pas française. Le mot *ravi*, quand il signifie la joie, ne prend point un datif (un complément amené par la prépos. *à*). On n'est point *ravi à quelque chose*; c'est un solécisme de phrase. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Corneille*.

RAVI, IE. part. de ravir.

Par un baiser *ravi* sur les lèvres d'Iris,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix.
J. B. ROUSSEAU.

Tout-à-coup il entend mille voix gémissantes;
C'étaient d'un peuple enfant les ombres innocentes,
Malheureux qui, flétris dans leur première fleur,
A peine de la vie ont goûté la douceur,
Et *ravis* en naissant aux baisers de leurs mères,
N'ont qu'entrevu le jour et fermé leurs paupières!
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

RAVISSANT, ANTE. *adj.* Qui ravit par force. Il ne se dit guère que des bêtes féroces, et me semble appartenir plus particulièrement à la langue poétique. *Syn.* Ravisseur, rapace, avide.

Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Mad. DESHOULIÈRES, *idylle à ses Moutons*.

Ravissant signifie aussi qui charme l'esprit et les sens. En ce sens il ne s'élève pas au-dessus du style familier. *Syn.* Charmant, enchanteur, délicieux, admirable, réjouissant, merveilleux, magnifique.

RAVISSEUR. *n. m.* Celui qui ravit, qui enlève avec violence.

Sous ses lambris dorés, l'injuste *ravisseur*
Entretient le vautour dont il est la victime.
J. B. ROUSSEAU.

Les poètes disent par périphrase *le ravisseur d'Hélène* pour Pâris; *le ravisseur de Proserpine* pour Pluton; *le ravisseur d'Orithyie* pour Borée, etc.

RAYON. *n. m.* (*ré-ion*). Trait de lumière ou ce qui y ressemble. *Syn.* Trait, réseau, clarté, lueur. *Epit.* Pur, ardent, brûlant, brillant, éclatant, enflammé, vif-, perçant, doré, argenté, doux-, pâle, timide, faible, pâlissant, incertain, languissant, douteux, amorti, réfléchi, obscurci, attiédi, naissant, mourant, convergent, divergent, oblique, brisé, incliné, puissant, glorieux, subtil. *Périph.* Éclat de lumière, flèche de lumière, trait de lumière, un faisceau de rayons, des gerbes de rayons.

Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetait *ses réseaux d'or* sur les vastes campagnes.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*.

Un faisceau de rayons détaché du soleil.
Le même.

. . . . *Ces flèches de lumière*
Que de son carquois d'or lance le dieu du jour.
LEBRUN.

Mais quand l'Indus a vu l'aurore matinale
Peindre d'or et de fleurs la porte orientale,
Des gerbes de rayons jaillissent dans les airs.
ARBAUD JOUQUES.

L'algèbre, méditant ses calculs épineux,
Osa suivre un *rayon* dans son vol lumineux.
Le prisme qui l'arrête au bout de sa carrière,
Brise, et fait de son angle échapper la lumière;
De ces gerbes de feux divise les faisceaux,
Et surprend sept couleurs aux célestes pinceaux.
LEBRUN, *la Nature*, ch. III.

. . . . . Ce *rayon* qui, traversant les cieux,
Frappe de ses éclairs le berceau des orages,
De leurs franges d'argent entoure les nuages,
Se brise en sept couleurs dans le prisme des airs,
Et court en flèches d'or sur le cristal des mers.
CHÊNEDOLLÉ.

Rayon se dit figurément dans le sens d'idée, image, participation, apparence, commencement.

Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un *rayon* de sa gloire.
RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 4.

Ce front, vaste théâtre où l'ame se déploie,
Est tantôt éclairé des *rayons* de la joie,
Tantôt enveloppé d'un chagrin ténébreux.
L. RAC

. . . . Un *rayon* d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les ombres.
MILLEVOYE, *Emma et Éginard.*

Rayon signifie en géométrie le demi-diamètre d'un cercle, et par extension des lignes qui partent du centre d'un corps circulaire et aboutissent à la circonférence : les rayons d'une roue, d'un gâteau de miel, etc.

Aux deux côtés du char, Hébé, d'un bras habile,
Place une double roue, assemblage mobile
Dont les *rayons* d'or pur dans le cuivre enchassés,
Par des moyeux d'argent avec art sont fixés.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Les *rayons* d'or, tribut de ses abeilles.
CAMPENON.

La simple marguerite étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses *rayons* argentés.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons.*

RAYONNER. *v. intr.* (*ré-io-né* devant une consonne) Jeter des rayons. *Syn.* Briller, étinceler, scintiller, éclater, éblouir. *Périph.* Être rayonnant, lancer des rayons, jeter un vif éclat.

Le ciel est moins brillant, et moins d'astres épars
Rayonnent dans l'azur de la voûte superbe.....
BÉRANGER, *les Plaisirs du Botaniste.*

Le globe argenté de la nuit
Qui *rayonnait* dans le feuillage.

Sur la tête d'Ascagne une flamme *rayonne.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

... Sur leurs pâles fronts *rayonne* l'espérance.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre.*

Ses grands yeux noirs armés de feux doux et brillants
Rayonnaient au milieu d'une longue paupière.
CUBIÈRES.

REBROUSSER. *v. tr.* Prendre à rebours, ou retourner subitement en arrière. *Syn.* Dans le dernier sens : rétrograder, reculer, remonter, retourner sur ses pas.

Et l'Anio glacé vit près de ses roseaux,
Marius, secouant la poudre des tombeaux,
Soulever à grands cris sa tête ensanglantée,
Et d'horreur *rebroussa* son onde épouvantée.
LEGOUVÉ, trad. du 1er ch. de *la Pharsale.*

« Féraud, dit M. Laveaux dans son *Dict. des difficultés de la Lang. franç.*, prétend que l'usage n'admet point *les rivières rebroussent leur cours*, nous répondrons à cette remarque par le vers suivant de Racine :

L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de *rebrousser son cours.*
Athalie, act. V, sc. I. »

Le souvenir au temps fait *rebrousser son cours.*
DELILLE, *l'Imagination*, ch. II.

Il s'emploie aussi intransitivement : *les rivières rebrousseront contre leur source*, *vers leur source*, *avant que......* Acad.

Peu s'en fallut que le soleil
Ne *rebroussât* d'horreur vers le manoir liquide.
LA FONTAINE, liv. XI, fable 3.

Comme on ne voit jamais *rebrousser* de rivières.
DOMERGUE, *Manuel des Etrangers*, pag. 203.

RECÉLER. *v. tr.* Proprement garder et cacher le vol de quelqu'un, en ce sens il est familier ; mais au figuré, et dans le sens de renfermer, il est du style noble. *Syn.* Renfermer, contenir, garder.

Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers.
BOILEAU, *Satire VI.*

Les gouffres bouillonnants que *recèle* l'Etna.
LUCE DE LANCIVAL.

. . . . Un sombre nuage
Qui pèse sur les airs et *recèle* l'orage.
BAOUR-LORMIAN.

RECEVOIR. *v. tr.* (*re-ce-voar*). *Syn.* Accepter, agréer, prendre. — Admettre, agréger, introduire. — Endurer, souffrir, sentir, éprouver.

Songez vous qu'en naissant mes bras vous *ont reçue?*
RACINE, *Phèdre*, ac. I, sc. 3.

Ce verbe est du nombre de ceux où le poète peut retrancher le *s* de la première personne du singulier du présent, pour le faire rimer avec les terminaisons en *oi.*

Je vous donne un conseil qu'à peine je *reçoi;*
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Voltaire a supprimé cette lettre à l'impératif :

O mon cher Genonville, avec plaisir *reçoi*
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Aux Mânes de Genonville, élégie.

RÉCIT. *n. m.* (*ré-ci* devant une consonne). *Syn.* Relation, narration, narré, rapport, conte, histoire. *Epit.* Véritable, sincère, curieux, intéressant, détaillé, épisodique, maigre -, court -, superflu, long -, triste -, douloureux, affreux, désastreux (Delille), pompeux, touchant, véhément, noble -, fidèle, suspect, mensonger, faux -, menteur, fabuleux, obscur.

A conter cependant la vieillesse s'amuse,
Et, ne tarissant pas dans ses *récits* féconds,
Tient toujours le banquet et vide les flacons.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Non, l'Egypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels *récits* n'ont frappé les oreilles.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. II.

Dans un poëme de théâtre, on appèle *récit*, la narration détaillée d'un évènement important qui tient au nœud ou au dénoûment de l'intrigue.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un *récit* nous l'expose,
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Le récit de Théramène dans *Phèdre*, et celui d'Isménie dans *Mérope*, récits trop longs pour trouver place dans cet ouvrage, nous offrent des modèles accomplis.

RÉCITER. *v. tr.* Prononcer quelque discours qu'on sait par cœur. Il se dit aussi, et surtout en poésie, pour faire un récit, raconter. *Syn.* Débiter, prononcer, dire, raconter, narrer.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on *récite*.
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 1.

« On dit bien *faire un récit*, pour faire une narration, et l'on peut dire aussi *réciter* pour raconter; il est cependant aujourd'hui peu usité en prose dans ce sens-là; *réciter*, proprement parler, c'est prononcer ce que l'on a appris par cœur : moins il est en usage en prose dans le sens de raconter, plus il convient à la poésie. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité*.

RÉCOLTE. *n. f.* Ce qu'on recueille des fruits de la terre. Il se prend quelquefois particulièrement pour les grains qu'on recueille. *Syn.* Moisson. *Epit.* Bonne-, abondante, riche-, facile, pleine, maigre-, pauvre, pénible, incertaine, douteuse. *Périph.* La dépouille de la terre, le tribut des vergers. — Le tribut des moissons, le tribut, les trésors, la richesse des sillons, les dons de Cérès.

. . . . De pommes couronnée,
Pomone vient remplir l'attente de l'année.
Des rameaux ébranlés je vois le fruit pleuvoir,
Je vois l'amas vermeil grossir dans le pressoir,
Les cuves, les tonneaux et la meule pesante
Qui broie en tournoyant la *récolte* odorante.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

L'aquilon furieux redescend des montagnes;
Il disperse en grondant *les débris des sillons*,
Dépouille l'arbre, et roule en nombreux tourbillons.
DUPUY-DES-ISLETS.

RECONNAISSANCE. *n. f.* Je ne prends ici ce mot que dans l'acception de souvenir des bienfaits reçus. *Syn.* Gratitude. *Epit.* Sincère-, douce-, tendre-, vive-, juste-, généreuse, longue-. *Périph.* Le souvenir des bienfaits, des bienfaits le tendre, le vif souvenir, les soins reconnaissants, le poids de la reconnaissance.

Nous lui devons aussi *des soins reconnaissants*.
LÉONARD, *la Piété filiale*, idylle.

La vive expression de la *reconnaissance*.

De sa bonté sans fin bravant la dette immense,
Je secouai *le poids de la reconnaissance*.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble *reconnaissance*.
J. B. ROUSSEAU.

J'ai rendu jusqu'ici *cette reconnaissance*
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance.
CORNEILLE, *Héraclius*, act. I, sc. 2.

« On ne rend pas une reconnaissance à des soins; on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la conserve. »

VOLTAIRE, *sur Corneille*, *au lieu cité*.

RECUEILLIR. *v. tr.* (les *l* sont mouillés). Proprement faire la récolte des fruits d'une terre. Il est beau au figuré. *Syn.* Récolter, amasser, assembler. — Accueillir, recevoir, traiter favorablement.

. . . . Le Troyen, à ces mots,
S'émeut, verse des pleurs, le *recueille* avec joie.
DELILLE, *le Malheur et la Pitié*, ch. IV.

Le dernier souffle, hélas! d'une épouse fidèle
S'échappe, et son époux qui veut le retenir,
Recueille et sa belle ame et son dernier soupir.
DESAINTANGE.

Il *recueille* un moment ses lugubres pensées.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

RECULER. *v. tr.* Pousser, tirer en arrière; au figuré, éloigner, retarder, différer.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et *reculer* des yeux.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

J'ai reculé vos *pleurs* autant que je l'ai pu.
RACINE, *Bajazet*, act. II, sc. 5.

« Terme impropre : si c'est une ellipse pour dire *j'ai reculé le moment de faire couler vos pleurs*, elle est trop forte; si c'est une métaphore elle est fausse. On ne peut dire ni *avancer*, ni *reculer* des pleurs. »
LA HARPE, *Cours de Litt.*, tom. IV, p. 490.

Reculer est aussi intransitif. *Syn.* Rétrograder, rebrousser, aller en arrière, à reculons.

L'enfant sort monstrueux du flanc qui l'a produit,
Et la mère *recule* à l'aspect de son fruit.
LEGOUVÉ.

. . . Poursuis, Néron, avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler,
Poursuis, tu n'as pas fait ce pas pour *reculer*.
RACINE, *Britannicus*.

REDIRE. *v. tr. Syn.* Dire une sconde fois, répéter. — Révéler, déclarer, manifester, rapporter.

Muse, *redites*-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces héros qu'opprima la licence.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Que ma cendre au tombeau dormirait mollement,
Si vos pipeaux un jour *redisaient* mon tourment!
DENNE-BARON.

Alexis conduisait ses dociles troupeaux,
Et modulant sur ses pipeaux
Des accents dignes du Permesse,
Il faisait *redire* aux échos
Les rigueurs et le nom de sa belle maîtresse.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

REDOUBLER. *v. tr. Syn.* Répéter, réitérer, recommencer, renouveler. — Accroître, augmenter, fortifier, doubler, aigrir, irriter.

Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, *redouble* ses malheurs.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. III.

Il est aussi *intr. Syn.* Augmenter, s'accroître, s'irriter.

Votre douleur *redouble* et croît à chaque pas.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. I.

Il se construit avec un complément amené par la prépos. *de* : redoubler de courage, d'ardeur, d'effort, de vitesse, etc.

Tout-à-coup l'air se tait, le vent meurt, le flot dort;
Aussitôt les nochers *ont redoublé d'effort*;
Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile
Fatiguent à l'envi la paresse indocile.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

O sages! *redoublez de travaux et de veilles*;
La nature à vos yeux cèle encor bien des lois.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. I.

Les coursiers à sa voix *redoublent de vitesse*.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

Quelques auteurs ont employé ce verbe avec le pronom personnel; entre autres Campistron a dit :

Non, mon cœur ne sent plus une barbare haine...
Dieux! elle *se redouble* au moment où je voi
L'objet qui la nourrit paraître devant moi.

« Cette expression, dit M. Laveaux, est d'autant moins usitée, que le verbe *redoubler*, dans le sens neutre, signifie la même chose. On dirait aujourd'hui *ses tendresses redoublent*, *sa fureur redouble*. »

REDOUBLÉ, ÉE. *part.* de *redoubler*.

Quelle insolente main frappe à coups *redoublés?*
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. I.

RIMES REDOUBLÉES; c'est ainsi qu'on nomme un certain nombre de rimes semblables, qui se suivent sans interruption. « Les rimes redoublées, dit M. Ph. de la Madelaine, offrent moins un retour qu'une continuation de la même rime.

L'abbé de Bernis en abuse quelquefois : dans l'épître à ses *dieux Pénates*, on en trouve une tirade de trente vers sur deux rimes en *ers* et en *ence*. C'est trop. Mais, lorsque les rimes redoublées ne sont pas portées à l'excès, elles favorisent l'harmonie :

Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame, trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, sans pénible rêverie,
Voltiger avec le zéphyr.
GRESSET, *Épître sur sa convalescence*.

La rime peut se redoubler sans cesser d'être la même; et la pièce écrite de cette manière, soit en rimes masculines, soit en rimes féminines, prend le nom de *monorime*. »

Traité de la Versific. franç., en tête du *Dict. des Rimes*, p. 58.

RÉDUIT. *n. m.* Logement modeste, retraite. *Syn.* Logement, demeure, logis, domicile, retraite, solitude, lieu retiré, lieu secret. *Epit.* Humble –, modeste, pauvre –, aimable, doux –, agréable, charmant, champêtre, paisible, solitaire, écarté, sombre –, obscur.

Enfin j'habite une chaumière,
Mais je trouve dans mon *réduit*
Gaîté tant que le jour m'éclaire,
Repos tant que dure la nuit.
HOFFMAN.

J'avance..... j'aperçois un toit humble et sauvage,
Un champêtre *réduit*, au milieu des forêts,
Où régnaient la vertu, l'innocence et la paix.
COSTARD, *lettre du lord Velford*.

Réduit se disait autrefois pour désigner un lieu particulier où plusieurs personnes avaient coutume de s'assembler pour entendre des lectures, pour converser, ou pour jouer et se divertir.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs

Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces *réduits*, prompts à crier : merveille!
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Aujourd'hui, comme le remarque M. Féraud, on dit plutôt *cercle*, *assemblée*, *compagnie*.

REFLET. *n. m.* (*re-flè* devant une consonne). Réverbération de lumière, de couleur, que fait un corps sur un autre. *Syn.* Renvoi, répercussion, réflexion. *Epit.* Long-, magique, pâle-, lumineux, vif-, brillant, mobile, vacillant, mouvant, vagabond.

L'union, les *reflets* et le jeu des couleurs.
DELILLE.

Telle d'un roc voisin sur les mers transparentes,
Quand leurs mobiles eaux seules frappent mes yeux,
Si j'abaisse en marchant mes regards curieux,
D'un magique *reflet* l'agréable imposture
M'offre des prés, des bois, les fleurs et la verdure.
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. III.

De ces cristaux les vacillants *reflets*
Sèment partout les teintes de l'aurore,
A leur magique et mobile clarté
Chantons l'amour, chantons la volupté.
DE BEIDEL.

Les *reflets* adoucis d'un jour délicieux.
COLARDEAU.

La nuit couvrait au loin les flots tumultueux;
Du croissant de Phébé les *reflets* lumineux
En mobiles rayons glissaient sur l'onde amère.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Quand du flambeau du jour ou de l'astre des nuits
Aux fentes d'un volet les rayons introduits
D'une onde transparente ont touché la surface,
Ou d'un trumeau dans l'ombre ont effleuré la glace,
Si, par quelque hasard, ce vase ou ce miroir
Dans cette obscurité viennent à se mouvoir,
Des mobiles *reflets* la lueur incertaine
Du parquet au plafond se joue et se promène,
Vient, fuit, et, dans ses jeux rapides et croisés,
Frappe et refrappe encor tous les murs opposés.
RHULLIÈRE.

REFLÉTER. *v. tr.* Renvoyer la lumière, la couleur sur un corps voisin. *Périph.* Renvoyer, réfléchir la lumière, la couleur sur...

Le sang, qui *reflétait* sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée*.

Il appèle Triton au dos couvert d'écaille,
Triton, qui, sur les eaux où domine sa taille,
Reflète, au jour mouvant dans le cristal des airs,
Et l'azur de la nacre et la pourpre des mers.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. I.

Comme on voit une gaze, à Sidon colorée,
Refléter sur l'albâtre une teinte empourprée.
Le même, liv. X.

REFLUX. *n. m.* (*re-flu* devant une consonne, *re-fluz* devant une voyelle). Au propre, mouvement réglé de la mer qui se retire et qui s'éloigne du rivage après le flux. *Epit.* Réglé, constant, régulier, périodique, bruyant, lent-, rapide.

Chênedollé appèle le flux et le reflux de la mer *de Thétis la fièvre régulière*.

Cet astre (la lune) au front mobile, en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre et commande à la mer,
Ramène *de Thétis la fièvre régulière*,
Et balance ses eaux sur leur double barrière.
Le Génie de l'Homme.

Dans *ce moment* propice où d'un cours languissant
De la rive à son lit la vague redescend.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Tels, dans leur flux rapide et leur bruyant *reflux*,
Se balancent des mers les flots irrésolus;
Tantôt, sur les rochers que son écume inonde,
L'Océan courroucé, précipitant son onde,
Couvre en grondant ses bords; tantôt dans son bassin
Reportant les cailloux qu'avait vomis son sein,
Il ramène sur lui ses ondes fugitives.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Reflux se dit aussi au figuré. *Syn.* Vicissitude, changement, variation. *Epit.* Dangereux, orageux, inconstant.

Son feu pour Angélique est un flux et *reflux*,
Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.
REGNARD, *le Joueur*.

Vous me voyez, Palmire. . . . .
Nageant dans ce *reflux de contrariétés*
Qui pousse et qui retient mes faibles volontés.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. IV, sc. 3.

Vous ne concevez pas
Ce *reflux* orageux *du remords et du crime*.
Le même, *Zulime*, act. III, sc. 1.

V. FLUX.

REFOULER. *v. tr.* Fouler de nouveau. Il est beau au figuré dans le sens de faire refluer.

L'ouragan. . . . .
Balaye en se jouant et forêt et cité;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Je vois le Xanthe entraînant dans sa course
Des chars brisés, des coursiers écumants,
Le Simois *refoulé* vers sa source
Par des monceaux de cadavres fumants.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. III.

Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens,
Qui, jusqu'aux derniers rangs *refoulant* la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
DELILLE.

REFRAIN. *n. m.* On appèle ainsi un ou plusieurs mots qui se répètent à chaque couplet d'une chanson, d'une ballade, d'un rondeau. *Epit.* Réglé, joyeux, bruyant, joli, ingénieux, répété.

Et bientôt, inspirés par le nectar divin,
En chœur ils chantent ce *refrain:*
« O dieu charmant! par toi la guerrier se console
» De la fatigue des combats:
» Par toi, plus intrépide, il vole
» Affronter encor le trépas. »
VA-MALETTE, *le Pouvoir de l'Harmonie.*

« Du temps de Voiture et de Sarrasin, on commença, dit Mervesin, à se servir des refrains, comme les *lanturlus*, les *landérirettes*, et l'on en inventa bientôt après d'autres composés de mots qui se liaient au sens de la chanson, et lui donnaient un grand agrément. »

Histoire de la poésie franç., p. 272 (1706).

REGARD. *n. m.* (*re-gar* même devant une voyelle). *Syn.* Vue, œil, aspect, coup d'œil. *Epit.* Fixe, sûr, assuré, immobile, incertain, égaré, abaissé, doux, agréable, caressant, gracieux, agaçant, avide, timide, pudique, virginal, furtif, attendri, distrait, charmé, amoureux, enchanteur, tendre, lascif, brûlant, assassin, étonné, affligé, triste, terrible, menaçant, foudroyant.

Il n'a point détourné ses *regards* d'une fille
Seul reste du debris d'une illustre famille.
RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 4.

Tous vos *regards* sur moi ne tombent qu'avec peine.
Le même, *Iphigénie*, act. II, sc. 2.

Vous n'aures point pour moi de langages secrets,
J'entendrai des *regards* que vous croirez muets.
Le même, *Britannicus*, act. II, sc. 3.

. . . . Rensud, pâle, saisi d'horreur,
Détacha ses *regards* du miroir trop fidèle
Qui lui rend de ses traits l'image criminelle.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Sombre, tout frissonnent et les bras étendus,
Il roule autour de lui ses *regards* éperdus.
GILBERT.

Malfilâtre a dit, en parlant de deux serpents:

D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jète autour d'eux des *regards* foudroyants.

Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers *regards* ont vu fuir les Romains.
RACINE, *Mithridate*, act. V, sc. 5.

Dans le style marotique, on peut dire *le regarder* pour le *regard*, *son tant doux regarder.*

O douce Églé, ne sais pas quand te voi
Si vois amour, ains ton *regarder* tendre
Fait palpiter mon cœur tout malgré moi.
JAME, *Madrigal;* Alman. des Muses (1783).

REGARDER. *v. tr. Syn.* Considérer, examiner, remarquer, voir, contempler, envisager. *Périph.* Porter, fixer, promener, attacher sa vue, ses regards, ses yeux sur...

Du sommet de la tour Héro, pâle, éperdue,
Sur la plaine des mers *porte sa triste vue.*
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Tous les deux en silence, immobiles tous deux,
Plongent d'un œil tremblant dans l'avenir douteux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Qu'importe que les flots s'abîment sous mes piés;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête:
Sa présence m'entoure; et, loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir *regardent* la tempête.
GILBERT, *le Poëte malheureux*, élégie.

Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
Les dieux, après six mois, enfin *m'ont regardé:*
J'ai pu tromper les yeux par qui j'étais gardé.
RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 5.

« *M'ont regardé:* expression empruntée de la bible, pour dire ont eu pitié de moi, m'ont regardé favorablement. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

« L'Académie, dit M. Laveaux, n'a pas indiqué l'expression *regarder comme*, qui signifie estimer tel. On dit, *je le regarde comme un honnête homme*, *comme un fripon.*

L'ennemi nous *regarde*, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 5. »

Dict. des difficultés de la Langue franç.

REGARDER. *n. m.* Il peut encore être employé dans le style marotique. *Syn.* Regard. *V.* ce mot.

RÉGION. *n. f.* (*ré-gi-on*). Grande étendue, soit sur la terre, soit dans l'air, soit dans le ciel. Les poètes donnent plus d'extension à la signification de ce mot, qu'ils prennent quelquefois comme synonyme de pays, province, contrée, plage. *Epit.* Fertile, féconde, heureuse, stérile, aride, glacée, brûlante, éloignée, lointaine, barbare.

On dit en vers, *les régions de l'air*, *de l'air les vastes régions*, par périphrase, pour dire l'air.

Je chéris ce feuillage antique
Dont une muse pindarique
Couvre son front audacieux;
Et m'élançant loin de la terre,

Dans *les régions du tonnerre*
Je vais ravir le feu des cieux.
BALZE, *le Sublime poétique*, ode.

REGISTRE ou **REGITRE.** *n. m.* Registre signifie proprement un livre où l'on écrit les actes publics ou les affaires de chaque jour. *Syn.* Journal, cahier. *Epit.* Exact, fidèle. « Le mot *registre*, dit La Harpe (*Cours de litt.*, t. VI, pag. 125), ne semble pas fait pour les vers, mais *le registre des âges* est ennobli par la grandeur de l'idée. »

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatants,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps;
Et dans *le registre des âges* (l'histoire),
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ceux que nos yeux ont vus périr.
J. B. ROUSSEAU, *Ode au prin. Eugène de Savoie.*

Le même poète a dit *le registre des Parques*:

Quand les humains dépouillés de leurs marques
Viennent s'inscrire *aux registres des Parques.*
Le Jugement de Pluton, allégorie.

RÉGNER. *v. intr.* Proprement, régir, gouverner un état. *Syn.* Gouverner, dominer. *Périph.* Tenir les rênes de l'état, porter le sceptre, avoir le sceptre en main, être sur le trône, avoir le souverain pouvoir, la souveraine autorité, régir l'état, jouir de l'empire.

La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appèle;
Je les entends encor: « nous *régnions*, et tu sers!
» Nous te laissons un sceptre, et tu portes des fers!
» *Règne;* ou prête à tomber si l'Ecosse chancelle,
» Si son règne est passé, tombe, expire avec elle;
» Il n'est dans l'univers, en ce malheur nouveau,
» Que deux places pour toi, le trône...ou le tombeau. »
GRESSET, *Edouard III.*

Bourreaux de vos sujets, pourquoi dans vos transports
N'aspirer qu'au plaisir de *régner* sur des morts?
L. RACINE, *Épître II sur l'homme.*

Il signifie figurément avoir beaucoup de pouvoir, être en crédit, en vogue, être apparent.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman *règne* à jamais sur moi.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. III, sc. 1.

La grâce, la beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, sait *régner* sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Le même, *la Henriade*, ch. III.

Orphée a suspendu les tourments des pervers,
Le silence au moment *règne* dans les enfers.
LA HARPE.

La mort, couvrant ces lieux de ses ailes funèbres,
Règne avec plus d'effroi dans l'horreur des ténèbres.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVII.

Le soleil en vainqueur *règne* seul dans les cieux;
Il ne laisse à la nuit qu'un empire douteux.
MICHAUD, *le printemps d'un Proscrit*, ch. III.

Sur ce visage austère où *régnait* la tristesse.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Ici s'offre un perron; là *règne* un corridor.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées.
Le même, *Satire III.*

REGORGER. *v. intr. Syn.* Déborder. — Abonder, avoir en abondance, être plein.

On verra. . . . .
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets *regorger* jusqu'à vous.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

De leurs grains les granges sont pleines;
Leurs celliers *regorgent* de fruits.
J. B. ROUSSEAU, *Ode VIII*, liv. 1.

REINE. *n. f.* (*rè-ne*). Au propre, une reine est la femme d'un roi ou une princesse qui de son chef possède un royaume. *Syn.* Souveraine, princesse. *Epit.* Puissante, auguste, superbe, altière, majestueuse, généreuse, implacable.

De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la *reine.*
RACINE, *Bérénice*, sc. 1.

Il se dit au figuré pour signifier la chose qui est la première, la plus excellente dans son genre.

. . . . La vertu *reine* de l'harmonie,
A la décence, aux grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.
GRESSET, *Épître à ma Muse.*

Noble fils du soleil, le lis majestueux
Vers l'astre paternel dont il brave les feux,
Élève avec orgueil sa tête souveraine:
Il est le roi des fleurs dont la rose est la *reine.*
BOISJOSLIN.

Les poètes emploient fréquemment ce mot dans les périphrases; ils disent, par exemple, *la reine des cieux* pour Junon; *la reine de Cythère, de Gnide, de Paphos, la reine des amours* pour Vénus; *la reine des enfers, la reine des sombres bords* pour Proserpine; *la reine des mers, de l'empire humide* pour Amphitrite. La lune est *la reine des nuits*, la rose *la reine des fleurs.*

Quand *la reine des nuits* ne brille point encore.
BAOUR-LORMIAN.

La reine des villes, *des cités* se dit en vers pour la première, la principale ville, la capitale.

Le Seigneur a détruit *la reine des cités.*
RACINE, *Athalie.*

En parlant de Rome, à l'approche de César qui avait passé le Rubicon, Legouvé a dit :

Cette superbe ville, en habitants féconde,
L'effroi, l'étonnement et *la reine du monde.*
. . . .
Abandonne à César sa facile conquête.
Trad. libre du Ier chant de *la Pharsale.*

REINE, AU JEU DES ÉCHECS.

A son époux jusqu'à la mort fidèle,
La reine vole où son devoir l'appèle;
Elle combat et marche tour-à-tour
Comme le fou, le pion ou la tour,
Qui tous ensemble ont moins de force qu'elle;
Sans imiter l'insidieux contour
Du cavalier, aussi brave que belle,
Aux ennemis elle va sans détour.
L'abbé de ROMAN.

REJETON. *n. m.* Nouveau jet que pousse un arbre. *Syn.* Surgeon, nouveau jet, nouveau bourgeon. *Epit.* Tendre –, vert –, faible –, naissant, jeune –, sauvage.

Il (le potager) nous rend aujourd'hui, pour loyer de nos peines,
Autant de *rejetons* qu'il a reçu de graines.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

On dit aussi figurément, et surtout en poésie, que les enfants sont les *rejetons* d'un père, d'une famille. *Syn.* Enfants, descendants, postérité, lignée, neveux. *Epit.* Illustre, glorieux, digne –, cher –, précieux.

De sa postérité les *rejetons* naissants.
DELILLE.

Tu peux voir chaque jour
Fleurir les *rejetons* de ta jeune famille.
BAOUR-LORMIAN.

Venez, cher *rejeton* d'une vaillante race.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 5.

Mon père la réprouve; et, par des lois sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères;
D'une tige coupable il craint un *rejeton.*
Phèdre, sc. 1.

RELIGIEUX, EUSE. *adj.* (*re-li-gi-eu* devant une consonne, *re-li-gi-eu-ze*). *Syn.* Pieux, dévot, scrupuleux, ponctuel.

L'airain *religieux* en proclame la fête.
BAOUR-LORMIAN.

RELIGIEUX. *n. m.* RELIGIEUSE. *n. f.* Celui, celle qui a embrassé la vie religieuse. *Syn.* Moine, cénobite, anachorète. — Nonne, nonnain, nonnette, béguine. Tous ces mots sont du style familier.

En débarquant auprès de la *béguine*
L'oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix.
GRESSET, *Ververt*, ch. III.

Dans le style soutenu on remplacera ces mots par des périphrases, on dira *vestale* pour religieuse.

L'Esprit Saint qui de dieu fait entendre la voix,
Parle-t-il à ton cœur, a-t-il dicté ton choix,
Et t'appelant parmi *ses colombes* fidèles,
Pour voler jusqu'à lui t'a-t-il prêté des ailes?
DESAINTANGE, *Épître d'une religieuse à une novice.*

Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une faible *vestale.*
COLARDEAU, *Lettre d'Héloïse à Abeillard.*

RELIGION. *n. f. Syn.* Foi, croyance. — Culte. — Piété, dévotion. *Epit.* Humble, modeste, sévère, austère, sincère, solide, vaine –, terrible, accrue, affermie, florissante, sappée, fondée. *Périph.* Le culte qu'on rend à dieu, le culte des dieux, le frein de la religion, le bandeau de la religion.

D'une religion aussi triste qu'austère
Je suis las de traîner *la chaîne* involontaire.
COLARDEAU, *Lettre d'Abeillard à Héloïse.*

Lui seul invariable. . . . .
Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout *l'édifice.*
RACINE, *Prologue d'Esther.*

Je sais combien crédule en sa dévotion,
Le peuple suit *le frein de la religion.*
Le même, *Bajazet*, act. I, sc. 2.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en ses déserts.
Elle y vit avec dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands.
Souffrir est son destin; bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la fortune.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

RELIQUE. *n. f.* Ce qui reste d'un saint après sa mort. *Syn.* Reste, débris. *Epit.*

Sainte, révérée, vénérable, antique, poudreuse, froide -, enchassée, honorée, précieuse, fausse, suspecte.

Marbres inanimés, et vous, froides *reliques*,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques,
Quand j'adore Abeillard, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible et froide comme vous!
COLARDEAU, *Lettre d'Héloïse à Abeillard.*

« *Reliques*, au pluriel, se prend quelquefois dans le style sublime, et ordinairement avec une épithète, pour les restes de quelque chose de grand. *Les reliques de la grandeur romaine. Les tristes reliques de sa fortune. Ce tombeau renferme les froides reliques de vos aïeux.* » Acad.

Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides *reliques*.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Déja sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les *reliques* plus chères,
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
RACINE, *Bajazet*, act. III, sc. 2.

« *Reliques*, dit Geoffroy, est une imitation du *reliquiæ Danaûm* de Virgile. Ce mot s'emploie vulgairement pour désigner ce qu'on a pu conserver du corps et des vêtements des personnages consacrés par la religion; employé pour exprimer les restes de quelqu'un ou de quelque chose, il devient nouveau et poétique en vers, quoique dans la langue ordinaire il soit souvent familier et trivial. »

Commentaire sur Racine, au lieu cité.

Malgré des autorités aussi respectables que celles de l'Académie et du critique Geoffroy, on peut douter que l'usage actuel approuve un pareil emploi de ce mot, du moins est-ce l'avis de MM. Féraud et Laveaux, avis que je me permettrai de partager. Voltaire, sur les premiers vers de Racine que j'ai cités, dit formellement : *reliques*, qui veut dire *restes*, a vieilli; on ne le dit plus que des choses saintes.

REMORDS. *n. m.* (*re-mor* même devant une voyelle). Reproche que fait la conscience. *Syn.* Repentir, regret, douleur, reproche de la conscience, repentance, ce dernier est vieux. L'Académie dit qu'on ne s'en sert guère qu'en termes de dévotion. Il peut aussi être employé dans le genre marotique. *Epit.* Cuisant, rongeur, cruel, inexorable, incorruptible, vengeur, funeste, importun, salutaire, juste -, long -, prompt, tardif, prématuré, vif -, passager, secret, tremblant, étouffé, infructueux, éternel, déchirant. *Périph.* Le poids du remords; la voix, le cri de la conscience.

Que je vienne moi-même, avec un ris farouche,
Spectre affreux et sanglant, lui reprocher ma mort,
Retourner dans son cœur *le poignard du remord.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XX.

Émousser *des remords les pointes vengeresses.*
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
L. RACINE.

De ses *remords* secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
. . . .
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Le même.

A travers ces horreurs qu'un froid silence augmente,
A mes yeux effrayés un spectre se présente :
Sur son front décharné sont écrits les *remords.*
Mille serpents affreux embrassent tout son corps,
Et jusque dans ses flancs augmentant son martyre,
Lui disputent son cœur que lui-même il déchire.
Dans sa sanglante main étincelle un poignard.
Le crime en traits de sang est peint dans son regard.
Lettre de Caïn à Méhala son épouse.

« Dans Cochin c'est un homme couché sur la terre, les vêtements déchirés. Il se mord les poings; un serpent l'entoure et lui déchire le cœur. Le vautour rongeant les entrailles de Prométhée est pris aussi pour emblême des remords. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

RENAITRE. *v. intr.* (*re-nè-tre*). Naître de nouveau. *Syn.* Revivre, ressusciter. — Se ranimer, reprendre vigueur, se réveiller. — Reparaître.

La gloire des méchants en un moment s'éteint,
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il *renaîtra*, mon dieu, plus brillant que l'aurore.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 9.

De l'astre qui pour lui *renaît* tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend son destin.
L. RACINE, poème de la *Religion.*

Le sage ainsi vieillit, à l'abri de l'envie,
Sans regret du passé, sans soin du lendemain;
Et, quand l'être éternel le rappèle en son sein,
Il s'endort doucement pour *renaître* à la vie.
LÉONARD, *le Bonheur*, idylle.

Pour *renaître* à la gloire, à la mort je me livre.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. III.

Mes jours voluptueux *renaîtront* au plaisir.
Le même, ch. II.

Contre un destin cruel que peut ce faible bras?
Mon Hector même en vain *renaîtrait* de sa cendre.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Renaître de sa cendre, cette locution

vient de l'idée qu'avaient les anciens que le phénix renaissait de sa cendre.

Cette hydre *renaissait* de ses parties fécondes.
Une tête, en tombant sous mes coups meurtriers,
Enfantait deux vengeurs, de sa rage héritiers.
DESAINTANGE.

RENDRE. *v. tr. Syn.* Redonner, restituer, remettre. — Produire, rapporter, profiter, fructifier. « Voici, dit M. Laveaux, dans son *Dictionnaire des Difficultés de la Langue française*, quelques acceptions du mot *rendre*, qui ne sont point indiquées dans le *Dictionnaire de l'Académie* :

Pirrhus *rend* à l'autel son infidèle vie.
RACINE, *Andromaque*.

Je *rends* dans les tourments une pénible vie.
Le même, *Phèdre*.

Dieux! vous *rendrez* Oreste aux larmes de ma sœur.
VOLTAIRE, *Oreste*.

Ce héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point *rendu*.
Le même, *Zaïre*. »

Rendre signifie encore faire devenir.

Oui, le devoir n'est fait que pour nous *rendre* heureux.
LA CHAUSSÉE.

Rendre ne peut régir qu'un adjectif, et ne peut pas se construire avec un participe passif, comme faisaient nos anciens auteurs qui disaient *rendre connu*, *rendre consolé*, *rendre averti*. Voltaire a dit dans *Alzire* :

Rends du monde aujourd'hui les bornes *éclairées*.

et dans *Mariamne* :

En me *rendant* plus *craint*, m'a fait plus misérable.

« Ce participe, dit La Harpe, est placé dans cette phrase plus mal encore pour la construction que pour l'oreille. On dirait bien *ma rigueur me rendant plus à craindre*, mais non pas *plus craint*. On doit en sentir aisément les raisons : c'est que *craint* est un participe et non un adjectif, et que *rendre* ne peut régir qu'un adjectif. »
Cours de Littérature, t. IX, p. 95.

Il se construit avec le pronom personnel, et signifie quelquefois se soumettre, se mettre au pouvoir du vainqueur, confesser sa défaite. — Céder, acquiescer.

Ils ne sont plus les fils de la victoire!
Mars a trahi leurs efforts et nos vœux.
Pleurez, Français! l'appui de votre gloire
Est descendu dans la tombe avec eux.
A leur valeur l'Anglais rendant hommage,
Voulut en vain les soustraire au trépas;
Les preux ont dit en volant au carnage :
La garde meurt, elle ne *se rend* pas.
LEFEVRE, *le dernier cri de la garde Impériale*.

Je me rends, vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

RENOMMÉE. *n. f. Syn.* Renom, réputation, célébrité, honneur. *Epit.* Agile, prompte –, inconstante, incertaine, trompeuse, vaine –, infidèle, légère, diligente, tardive. *Périph.* L'éclat de la renommée, la déesse aux cent voix.

Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on ne crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone,
Que la victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en cent lieux par *la nymphe aux cent voix*.
CORNEILLE.

Faut-il pour un peu de fumée
A l'inconstante *renommée*
Vendre follement mon repos?
LÉONARD.

Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion sera ma *renommée*.
VOLTAIRE, *Alzire*.

L'opinion d'une seule personne ne peut, comme l'a remarqué M. Laveaux, être la renommée de quelqu'un. Le poète a voulu dire me tiendra lieu de renommée.

Les anciens avaient fait de la Renommée une divinité, messagère de Jupiter. « Les poètes, dit M. Noël, la dépeignent comme une déesse énorme, qui a cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes qui, en dessous, sont garnies d'yeux. Virgile (*liv. IV de l'Enéide*) feint qu'elle était fille de la Terre qui l'enfanta pour publier les crimes et les infamies des dieux, en vengeance de la mort des géants, ses enfants, qu'ils avaient exterminés. . . . .

Nos artistes l'ont peinte en robe retroussée, des ailes au dos, et une trompette à la main. Rubens et Lebrun lui ont donné une double trompette pour signifier qu'elle publie le faux comme le vrai. » *Dict. de la Fable*.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant VIII.

REPAIRE. *n. m.* Ce mot, qui ne se prend jamais qu'en mauvaise part, est de tous les styles. *Syn.* Antre, caverne, retraite, tanière. *Epit.* Horrible, affreux, épouvantable, sombre –, sanglant.

. . . . . . Le fond de ces marais bourbeux
Repaire des serpents, d'insectes venimaux.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Au-delà du Ménale et de ses antres sourds,
Repaires dangereux des brigands et des ours.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

Le jour frappe l'Envie, au fond de son *repaire*
Occupée à ronger des restes de vipère.
Le même.

Des plus viles Phrynés le *repaire* odieux.
THOMAS.

REPAITRE. *v. intr.* (*re-pê-tre*). Il se conjugue comme son simple *paître*; mais il a tous ses temps simples et composés. Passé défini : je *repus*; passé indéfini : j'*ai repu*; futur : je *repaîtrai*. Son plus fréquent usage est au figuré où il est transitif et souvent pronominal. *Syn.* Nourrir, alimenter, manger, rassasier. — Au figuré : tromper, séduire, bercer de, faire illusion.

Par quelle erreur achetez-vous
Non un pain qui vous *repaisse*,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamé que devant!
RACINE, *Cantique IV.*

La divinité qui m'entraîne,
Animant ces tableaux épars,
Des triomphes de l'Hippocrène
Repaît mes avides regards.
DESORGUES, *le Pouvoir de la poésie*, ode.

Un effroyable bruit court le long du rivage.
L'air en gémit; et l'homme, averti du ravage,
Sort des hameaux voisins, et muet de terreur,
Vient *repaître* ses yeux d'une scène d'horreur.
ROUCHER.

Contre sa proie absente il excite sa rage,
Croit déja la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre et s'abreuver de sang.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Je ne me repais point de pareilles chimères.
RACINE, *la Thébaïde*, act. I, sc. 5.

Hélas! si cette paix dont *vous vous repaissez*
Couvrait contre vos jours quelques piéges dressés.
RACINE, *Britannicus*, act. V, sc. 1.

RÉPARATEUR. *n. m.* Celui qui répare. Si l'on en excepte quelques locutions triviales, ce mot semble appartenir au style soutenu. *Syn.* Restaurateur, réformateur. *Epit.* Actif, habile, puissant.

Arachné change, et son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau *réparateur* futile.
DE BERNIS.

Les brutes, les oiseaux peints de mille couleurs,
Oubliaient leurs travaux, endormaient leurs douleurs,
Et tranquilles goûtaient, dans une paix profonde,
Les charmes du sommeil *réparateur* du monde.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Le poète Lebrun a utilement appliqué ce terme au ver dont les différentes parties jouissent de la vie après qu'on l'a divisé :

Sur l'insecte étonnant l'être se ramifie,
Et présente partout les germes de la vie;
De son corps divisé soudain *réparateur*,
Il renaît plus nombreux sous un fer destructeur.
La Nature, ch. III.

REPAS. *n. m.* (*re-pa* devant une consonne). *Syn.* Nourriture, aliment, table, banquet, festin. *Epit.* Splendide, copieux, somptueux, délectable, joyeux, ample —, champêtre, rustique, frugal, simple, grossier.

Petite table et petits plats,
Société douce et choisie,
Propos joyeux, mais délicats,
Et deux ou trois grains de folie,
Voilà le charme d'un *repas.*
LONGCHAMP.

Delille a dit en parlant des animaux :

Les mets inapprêtés qui forment leur *repas.*
Les trois Règnes de la Nature, ch. VIII.

REPENTIR. *n. m. Syn.* Regret, remords, repentance, ce dernier est vieux et ne s'emploie qu'en termes de dévotion, et en parlant des péchés; il est encore admis dans le style marotique. *Epit.* Vif-, sincère, prompt, prématuré, tardif, faible —, stérile, inutile, salutaire, honteux, désolé, abattu.

Sur ton front pâlissant dieu met le *repentir.*
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. III, sc. 3.

Le *Repentir* les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.
Le même, *la Henriade*, ch. IX.

« REPENTIR. (*Iconologie.*) Selon Ripa et Cochin, c'est un homme affligé, revêtu d'un cilice, qui regarde dans un miroir les taches qui sont sur son cœur. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

RÉPÉTITION. *n. f.* (*ré-pé-ti-ci-on*). La répétition du même mot, quand elle fait image, donne beaucoup de force ou de grâce au discours.

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont un pire destin,
Et *rose* elle a vécu ce que vivent les *roses*,
L'espace d'un matin.
MALHERBE.

Il *laboure* le champ que *labourait* son père.
RACAN, *les Plaisirs de la solitude.*

L'airain des trompettes sonne
L'*acier* sur l'*acier* résonne,
La mort croise tous les traits.
BERNARD.

Le même mot, quand sa répétition fait image, peut se trouver à l'hémistiche et à la rime.

Et c'est là que le *cœur* peut rencontrer un *cœur*.
SAINT-LAMBERT.

Sa voix disait encore : Euridice! *Euridice !*
Et tout le fleuve au loin répétait *Euridice*.
LEBRUN.

V. Traité de la Versifio., pag. 50.

RÉPÉTITION. Figure de rhétorique qui consiste à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grâce et dignité. « Cette figure, dit M. Gaillard, est propre à exprimer le caractère des passions violentes, dans lesquelles l'esprit fortement occupé de son objet, s'y attache avec une espèce d'opiniâtreté, ne le perd pas un moment de vue, et, par cette raison, répète souvent les termes qui le représentent. »

Ton dieu que tu trahis, *ton dieu* que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort *en ces lieux mêmes*,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
VOLTAIRE, *Zaïre*.

CIMBER.

. . . . L'heure fatale approche ;
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.
Le même, *la Mort de César*, act. II, sc. 4.

REPLI. *n. m.* Au propre, pli redoublé. Il se dit aussi des détours d'un fleuve, d'un ruisseau, et de la manière dont les reptiles se meuvent. *Syn.* Pli, plissure, ride. — Détour, sinuosité, méandre. — Cercle, anneau. *Epit.* Mouvant, ondoyant, onduleux, sinueux, tortueux, long –, flottant.

Sa noble écharpe, à *replis* onduleux,
Ceint la déesse, et retombe avec grâce.
IMBERT.

Diane au carquois d'or, déesse bocagère,
Qui, la flèche à la main, de sa robe legère
Nouait sur le genou les *replis* ondoyants.
DEFONTANES, *la Forêt de Navarre*.

Bientôt elle (la flamme) s'élance à *replis* ondoyants.
DULARD.

J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les *replis* ondoyants des joncs et des roseaux.
COLARDEAU, *Epître à M. Duhamel de Denainvilliers*.

Cheveux d'ébène en longs *replis* flottants.
DORAT.

Les *replis* sinueux
D'un fleuve promenant ses flots majestueux.
BÉRANGER.

Un ruisseau s'échappait d'une caverne obscure,
Serpentait sur des lits de mousse et de verdure,
Et, formant dans son cours cent *replis* sinueux,
S'éloignait à regret de ces aimables lieux.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. IV.

Pithon, serpent énorme entre tous les serpents,
Qui du monde effrayas les nouveaux habitants;
Tant sur les flancs du mont, fatigué de ta masse,
Tes *replis*, en rampant, couvraient un long espace!
DESAINTANGE.

Repli se dit figurément de ce qu'il y a de plus secret, de plus caché dans l'ame. *Epit.* Obscur, secret, caché, profond.

C'est elle dont les yeux certains, Inévitables,
Percent tous les *replis* de nos cœurs insensés.
J. B. ROUSSEAU.

. . . . Il est temps que mon cœur
De ses derniers *replis* t'ouvre la profondeur.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. II, sc. 4.

REPLONGER. *v. tr.* Plonger de nouveau. Il se dit au propre et au figuré. *Replonger du linge dans l'eau. La guerre replongea le peuple dans de nouveaux malheurs. Il s'est replongé dans la débauche.* Acad.

Bientôt de Jésabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le *replonger*.
RACINE, *Athalie*.

J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour; et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déja *replongés*.
VOLTAIRE, *Mérope*.

REPOS. *n. m.* (*re-pô* devant une consonne, *re-pôz* devant une voyelle). *Syn.* Calme, paix, tranquillité. — Oisiveté, loisir, paresse, mollesse, répit. — Sommeil, somme. *Epit.* Lourd –, oisif, stérile, immobile, morne –, lâche –, honteux, obscur, doux –, délicieux, salutaire, bienfaisant, aimable, paisible –, parfait, libre –, joyeux, long –, noble –, studieux, troublé, interrompu. *Périph.* Les langueurs, les douceurs du repos ; les bras, le sein du repos.

Les trompenses douceurs d'un funeste *repos*.
DROBECQ.

Coligny languissait dans *les bras du repos*.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Dans un *repos* oisif tu sommeilles encor.
BAOUR-LORMIAN.

Ah! qui me donnera l'aile de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,

J'irais, je volerais dans *le sein du repos.*
L. Racine, *la Grâce*, ch. II.

La nuit tombe, et déja les célestes flambeaux,
Penchant vers leur déclin invitent au *repos.*
Delille, trad. de *l'Enéide*, ch. II.

Le dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés
Les aimables songes,
Suivis des mensonges,
Sont à *ses côtés* :
Près de lui voltige
L'Amour qui s'afflige
De voir la clarté.
De Bernis.

Repos signifie non-seulement le calme que l'on goûte en dormant, et, en ce sens, le sommeil est appelé poétiquement *le dieu du repos*; mais encore le sommeil de la mort. *Troubler le repos des morts*, pour dire les exhumer, violer leurs sépultures.

Arrachés de leur froid *repos*,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.
Gilbert, *le Jugement dernier*, ode.

Un éternel *repos* pèse sur sa paupière,
Et dans la froide tombe il descend pour toujours.
Baour-Lormian, *Chant funèbre sur la mort du général Hoche.*

Repos signifie aussi pause, intervalle, suspension.

Suspendez votre course, et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable *repos.*
Delille, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

Repos se dit, en poésie, de l'hémistiche qui a lieu dans les vers de dix et de douze syllabes. *V.* Hémistiche.

Il se dit encore de la pause qui se fait dans les stances de six ou de dix vers; savoir : dans celles de six, après le troisième vers; et, dans celles de dix, après le quatrième et après le septième vers.

REPOSER. *v. tr.* et *intr.* Poser, rasseoir, tranquilliser, calmer, modérer. — Prendre du repos, dormir, sommeiller.

Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa faiblesse,
Sur un triple coussin *reposait* sa vieillesse.
Delille, *le Malheur et la Pitié*, ch. I.

La pyramide auguste en son immensité,
Reposait fièrement sur sa base étendue.
Thomas.

Là, seul, dans sa douleur sauvage,
Pétrarque à son amante offrait de vains regrets;
Et sa lyre, dans le veuvage,
Reposait détendue aux branches d'un cyprès.
Th. Désorgues, *Chant sur la guerre civile.*

Reposer signifie quelquefois être mort, être gissant.

Sous ces ormeaux chargés du poids de cent hivers
Reposent à jamais les aïeux du village.
Hyacinthe Gaston, *le Cimetière de village.*

Là *repose* Fillan : Branno, dogue fidèle,
N'a point abandonné sa dépouille mortelle.
Baour-Lormian, *poésies d'Ossian.*

REPTILE. *adj.* des deux genres. Qui rampe, qui se traîne sur le ventre. *Animal reptile, insecte reptile.* Acad.

Il est plus usité comme nom masculin. Sous ce nom on comprend, non-seulement tous les animaux qui n'ont point de pieds et qui rampent effectivement; mais généralement aussi tous ceux qui ont les pieds si courts qu'ils semblent se traîner sur le ventre. Dans la première acception, on dit que le serpent est un *reptile*, que le ver est un *reptile*; et dans la seconde on dit aussi d'un lézard, que c'est un *reptile. Epit.* Humble -, impur, immonde, venimeux, horrible, affreux, dangereux, énorme, long -.

Un horrible serpent, *reptile* monstrueux,
Déroulant à longs plis ses anneaux tortueux.
Aignan, trad. de *l'Iliade*, liv. II.

Et le *reptile*, au pied de ces vertes murailles,
De son corps en sifflant promenait les écailles.
Baour-Lormian.

M. Desaintange a dit, en parlant du dragon de Mars :

. . . . Le *reptile* en sifflant élancé
S'enivre de leur sang que la crainte a glacé.
Trad. des *Métamorph.*, liv. III.

RÉPUDIER. *v. tr.* (*ré-pu-di-é* devant une consonne). *Périph.* Faire divorce, rompre son mariage, chasser son épouse de son lit.

Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que *de son lit.*
Racine, *Esther*, sc. I.

La nation chérie a violé sa foi;
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi!
Elle *a répudié* son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Racine, *Esther*, act. I, sc. 4.

« *Répudier* se dit du mari qui fait divorce avec sa femme. Racine, par un usage nouveau, applique ce mot à la femme qui quitte son mari. . . . .

Répudier son père est encore plus hardi

que *répudier son époux*, et n'est pas moins juste. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité*.

RÉSEAU. *n. m.* (*ré-zô*). Proprement petit rets. *Syn.* Rets, fil, filet, linéament. Il se prend quelquefois, en poésie surtout, comme synonyme de tissu et de rayon. *Epit.* Fin, subtil, délié, menu, délicat, fragile, solide, riche-, précieux, ingénieux; brillant, perfide, trompeur.

Ses blonds cheveux, qu'enlace un léger *réseau* d'or,
Sur sa gorge d'albâtre à longs flots se déroulent.
MOLLEVAUT.

J'admire le *réseau*, fatal aux moucherons,
Qu'un insecte suspend autour de nos maisons.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

... Ces réseaux mouvants, ces fils inapperçus
Que sous les toits déserts l'araignée a tissus.
BAOUR-LORMIAN.

M. de Ferlus a dit en parlant d'un aérostat:

Un fragile *réseau* par le gaz emporté.

.... Le soleil embrasant l'atmosphère
De ses longs *réseaux* d'or enveloppe la terre.
VIGÉE, *ma Journée*, poème.

Tel on voit le soleil, du sein des noirs orages,
Déchirant tout-à-coup son voile de nuages,
De sa pure lumière étendre les *réseaux*.
SAINT-VICTOR, *l'Espérance*, poème.

RESPECT. *n. m.* (*res-pek* devant une voyelle comme devant une consonne). *Syn.* Révérence, déférence, égards, honneur, vénération, soumission. *Epit.* Profond, saint-, modeste, morne-, timide, attentif, scrupuleux, froid-, contraint, outré, servile, religieux, superstitieux, intéressé. *Périph.* Soins respectueux.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune:
Je fuis de leurs *respects* l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 4.

Mes *respects* pour le roi sont ardents et sincères.
Le même, *les Frères ennemis*, act. I, sc. 5.

Belzébuth . . . .
Se lève environné des *respects* qu'il inspire.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. II.

Moi qui reina autrefois puissante et couronnée,
D'honneurs et de *respects* marchais environnée.
DESAINTANGE.

J'embrasse les autels rempli d'un saint *respect*.
CRÉBILLON, *Électre*, act. II, sc. 1.

RESPECTER. *v. tr.* Porter respect. *Syn.* Révérer, honorer, rendre hommage. Au fig. épargner, ménager, ne point endommager.

De ses triomphantes années,
Le temps *respectera* le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
J. B. ROUSSEAU, *Ode V*, liv. I.

L'épi naissant mûrit de la faux *respecté*.
CHÉNIER.

RESPECTUEUX, EUSE. *adj.* (*res-pek-tu-eû* devant une consonne, *res-pek-tu-eû-ze*). Il peut se placer avant ou après le nom, en consultant l'oreille et l'analogie. *Syn.* Soumis, humble. *Périph.* Plein, pénétré de respect.

» Ce sanctuaire impénétrable
Où tes saints inclinés, d'un œil *respectueux*,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux.
J. B. ROUSSEAU.

RESPIRER. *v. intr.* Proprement, attirer et repousser l'air par le mouvement des poumons; au figuré, vivre.

Philis, d'un regard attentif,
L'œil au guet, le corps à la gêne;
Philis, qui *respirait* à peine,
Suivait le vol du fugitif.
Enfin sur une tubéreuse
Il fixe ses vœux asservis,
Et tandis qu'il goûte le prix
De sa flamme voluptueuse,
Philis approche: elle est heureuse;
Elle étend la main... il est pris.
DE CRAZET, *Philis et le Papillon*, conte moral.

Seigneur, vous pouvez tout: ceux par qui je *respire*
Vous ont donné sur moi un souverain empire.
RACINE, *Mithridate*, act. II, sc. 4.

Ah! j'aurais dû cent fois, par mille affreuses morts,
Expier mes forfaits, et calmer mes remords.
Misérable! et je vis! et je *respire* encore!
Et je n'ose sortir d'un monde que j'abhorre!
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, ch. X.

Oui, ton retour me doit tout ce que ton absence
Put dérober à mon ardeur:
Rends-moi tous ces regards où *respire* ton ame.
Mad. DUFRENOY.

Sous la main de nos Praxitèles
Respirez, marbres de Paros.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

La toile *a respiré* sous le feu du pinceau.
LEBRUN.

Qu'alors il paraît grand le peintre des héros,
Quand l'homme tout entier *respire* en ses tableaux!
LA HARPE, *Épître au comte de Schowaloff*.

La lyre, en frémissant, *respirait* sous ses doigts.
THOMAS.

Respirer signifie figurément, éclater. *Syn.* Éclater, briller, paraître; et, dans le sens actif, marquer, témoigner. *Syn.* Marquer, indiquer, dénoter, faire voir.

Son œil muet ne suit point son amant ;
Mais sur son sein la volupté *respire*.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. IV.

Tout *respire* en Esther l'innocence et la paix.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 7.

Tout *respire* ici, dieu, la paix, la vérité.
La même, *Prologue d'Esther*.

Respirer est aussi transitif tant au propre qu'au figuré.

Des parfums onctueux *respirant* les vapeurs.
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. 9.

Vois dans le fond ce saule épais
Que baigne une onde qui murmure,
Là, sans témoin, sous la verdure,
Nous pourrons *respirer* le frais.
Les Amants timides, par V***.

…………… De tes lèvres de rose
J'ai pendant ton sommeil *respiré* la fraîcheur.
MILLEVOYE, *la Sulamite*.

Quelle fraîcheur! l'air qu'on *respire*
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.
Le cardinal DE BERNIS.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il *respire*.
RACINE, *Britannicus*, sc. 1.

« L'usage veut qu'on dise *respirer l'air* et *voir le jour*. Corneille avait dit :

Albe, où j'ai commencé de *respirer le jour*.
HORACE, sc. 1.

L'autorité de Corneille et celle de Racine doivent prévaloir en poésie sur l'usage établi dans la prose. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité*.

« On dit *respirer l'air*, et les poëtes ont dit *respirer le jour* pour dire vivre.

Respire encor *le jour* dans un rang élevé.
VOLTAIRE, *Œdipe*.

Je reçus et je vois *le jour que je respire*.
RACINE, *Iphigénie*.

Cette expression a été relevée par quelques critiques qui ont prétendu qu'on ne *respire* pas *le jour*. Mais le jour n'est pourtant que de *l'air éclairé*; et si on respire l'air pendant le jour, pourquoi les poëtes ne pourraient-ils pas dire qu'on respire le jour? on dit *respirer la fraîcheur*, et la fraîcheur n'est autre chose que l'air frais, comme le jour est l'air éclairé.

Énée, en ce moment couvert d'épais rameaux,
Respirait la fraîcheur et de l'ombre et des eaux.
DELILLE, *Énéide*.

J'ai ici pour moi l'Académie, qui donne pour exemple, *le jour que je respire*.

Féraud et Fréron veulent bien que l'on dise au propre qu'*un homme respire l'air*, et ils ne veulent pas souffrir qu'on dise d'un homme, au figuré, qu'il respire quelque chose. Ainsi, selon eux, il ne faut pas dire qu'un homme respire la tendresse, qu'il respire la grâce, etc.; nous avons contre ces deux critiques Voltaire et Delille; c'est assez, je crois, pour faire pancher la balance.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui *respiras la tendresse et la grâce*.
VOLTAIRE, *Épître à Horace*.

Il s'agite, il *respire une rage* insensée.
DELILLE, *Énéide*. »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la Lang. fr.*

Aux exemples rapportés par le grammairien que je viens de citer, qu'il me soit permis d'en joindre deux autres.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore,
Je *respire un amour* que ma raison abhorre.
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. II, sc. 1.

Je *respire* à la fois *l'inceste et l'imposture*.
RACINE, *Phèdre*.

En parlant des êtres personnifiés, les autorités ne manqueront pas.

Les chiens par le cor animés,
De plaisirs haletants, et les yeux enflammés,
De leurs naseaux ouverts *ont respiré la proie*.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. I.

Le madrigal plus simple et plus noble en son tour
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

Respirer signifie aussi désirer ardemment, en ce sens il s'emploie plus ordinairement avec la négative. *Il ne respire que la vengeance*. Acad.

. . . .
Et ne *respire* enfin que sang et que ruines.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 1.

Comme il ne *respirait* qu'une retraite prompte.
Le même, *Phèdre*, act. III, sc. 1.

Et toujours avec vous son cœur d'intelligence,
N'a semblé *respirer* que guerre et que vengeance.
Le même, *Mithridate*, act. II, sc. 3.

« L'Académie dit bien que *respirer* signifie figurément prendre quelque relâche, avoir quelque relâche après de grandes peines, après un travail pénible; mais elle ne dit pas qu'on dit, en ce sens, *respirer de quelque chose*. *Laissez-les* respirer *de leur accablement* (Massillon).

Il *respirait* enfin *du tumulte* des armes.
DELILLE, *Énéide*. »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la Lang. fr.*

C'est surtout quand l'étoile à Vénus consacrée
Fait succéder au bruit la tranquille soirée,
Que le sol, *respirant d'une longue chaleur*,
De l'humide arrosoir implora la faveur.
CASTEL.

RESSENTIMENT. *n. m.* Souvenir d'une injure. *Syn.* Souvenir, mémoire, ressouvenir. — Dépit, colère, douleur, désir de vengeance. *Epit.* Long -, fier -, léger, douloureux, dissimulé, vif -, étouffé, indomptable.

Son cœur paraissait plein d'un long *ressentiment*.
VOLTAIRE, *Sémiramis*, act. II, sc. 1.

Un vif *ressentiment* dont il le croit blessé.
CORNEILLE, *Rodogune*, act. I, sc. 7.

On n'est pas *blessé d'un ressentiment*, mais bien d'une injure, et le ressentiment est proprement la sensation continuée de la blessure faite par l'injure.

Ce mot se prenait autrefois en bonne comme en mauvaise part, et signifiait également le souvenir d'une injure et le souvenir d'un bienfait.

Reçois, avec les vœux de mon obéissance,
Ces vers précipités par ma reconnaissance.
L'impatient transport de mon *ressentiment*
N'a pu pour les polir m'accorder un moment.
CORNEILLE, *remercîment au cardinal Mazarin, en tête de sa tragédie de Pompée.*

Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que seule en ce moment,
Je demeure sans voix et sans *ressentiment ?*
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 4.

« Ce mot, dit Voltaire, est le seul employé par Racine qui ait été hors d'usage depuis lui. *Ressentiment*, ajoute-t-il, n'est plus employé que pour exprimer le souvenir des outrages, et non celui des bienfaits. »

Delille ne s'est pas conformé à l'usage, quand il a dit en parlant du chien :

Gardant du bienfait seul le doux *ressentiment*,
Il vient lécher ma main après le châtiment.
Les trois Règnes de la Nature, ch. VIII.

RESSORT. *n. m.* (*re-sor* devant une voyelle). *Epit.* Souple, liant, simple, flexible, faible -, fragile, raide, bandé, lâché, détendu, doux, rude. *Périph.* Le jeu, la souplesse d'un ressort.

De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
VOLTAIRE, *le Mondain*, conte.

J'aurais un bon carrosse à *ressorts* bien liants.
REGNARD, *le Joueur*, sc. 2.

En parlant de la métamorphose de la nymphe Écho, Malfilâtre a dit :

Déja ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avaient perdu *le jeu de leurs ressorts.*
NARCISSE, ch. IV.

Sa vie alors s'enfuit comme une ombre légère ;
Son sang coule, et cessant d'animer ses *ressorts*,
Son ame avec regret abandonne son corps.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Ce mot est beau au figuré dans le sens de moyen dont on se sert pour faire réussir une entreprise. *Syn.* Moyen, instrument, expédient, voie, ressource, intrigue, manœuvre, menée. *Epit.* Secret, caché, inconnu, imperceptible, invisible, politique, profond, puissant, vaste -, usé, rompu.

Pour vous perdre il n'est point de *ressort* qu'il n'invente :
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les *ressorts* de ma vaine prudence.
Le même, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

RESTE. *n. m.* Ce qui demeure d'un tout ou d'une plus grande partie. *Syn.* Restant, débris, reliques. *Epit.* Abondant, mutilé, précieux, faible-, déplorable, infortuné, épouvantable.

Là nos yeux étonnés promènent leurs regards
Sur les *restes* pompeux du faste des Césars.
Voyage de Chapelle et de Bachaumont.

Tel un cygne couché sur la mousse et les fleurs,
Exhale en doux accents les *restes* de sa vie.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. XIV.

Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
Le même, *Andromaque*, sc. 1.

D'un peuple généreux que le malheur accable,
Vous voyez devant vous le *reste* déplorable.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, ch. I.

Reste du sang d'un roi noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 1.

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le *reste* pour son dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphême le dieu qu'ont invoqué leurs pères.
Le même, *Athalie*, sc. 1.

« *Le reste*, étant le nominatif de la phrase, il semble qu'il faudrait *ses pères;* mais *le reste* est un nom collectif qui s'accorde très-bien avec le pluriel. Racine a préféré avec raison *leurs pères*, à cause de *mystères* qui se

trouve dans le vers précédent, et se rapporte à Beal. »

Geoffroy, *commentaire sur Racine*, *au lieu cité*.

En parlant de la dissection, Lemière a dit;

Le scapel à la main, l'œil sur chaque vertèbre,
L'observateur pénètre avec la clé funèbre
Les recoins de ce corps, triste *reste* de nous,
Objet défiguré dont l'être s'est dissous.
Poëme de la Peinture, ch. I.

Restes, dans le style poétique et soutenu, se dit pour ce qui reste d'un homme après sa mort. *Syn.* Cadavre, cendre, dépouille mortelle. *Epit.* Froids, glacés, inanimés, insensibles, défigurés, sanglants, ensanglantés, pâles, livides.

Éternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.
Corneille, *Pompée*, act. V, sc. 1.

Le Xanthe fait rouler sur ses flots turbulents
Les armes des guerriers et leurs *restes* sanglants.
Aignan, trad. de *l'Iliade*, liv. XXI.

RÉTICENCE. *n. f.* Figure de rhétorique par laquelle l'orateur ou le poète, ne poursuivant pas le propos qu'il a commencé, passe subitement à un autre, mais de manière que l'auditeur puisse facilement suppléer ce que son silence laisse sous-entendre. Cette figure, dit La Harpe, est très-adroite en ce qu'elle fait entendre non seulement ce qu'on ne veut pas dire, mais souvent beaucoup plus qu'on ne dirait. Telle est, ajoute-t-il, celle-ci dans le rôle d'Agrippine :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque et ce même Burrhus
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.
Racine, *Britannicus*, act. IV, sc. 2.

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie,
Te.... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Le même, *Athalie*, act. V, sc. 5.

Il était impossible, dit Geoffroy, d'imiter d'une manière plus heureuse et plus naturelle le *quos ego* de Virgile. « Ovide luimême a donné un bel exemple de cet artifice oratoire, dans le deuxième livre *des Fastes*. Lucrèce, interrogée par sa famille, et pressée de dire ce qui lui était arrivé de funeste, le conte : mais arrivée au point qui touche son honneur, le poète se borne à ce qui suit :

Quæque potest narrat; restabant ultima, flevit.

Son récit, qui s'arrête au dénoûment funeste,
Dit tout ce qu'elle peut : ses pleurs disent le reste. »

Desaintange, *trad. des Métam.*, *Remarques sur le chap.* 13 *du liv.* XIV.

Cette figure est employée heureusement, lorsque ce qui devrait suivre blesserait les bienséances, ou présenterait quelqu'image rebutante.

Narcisse dit : « fuyons, si tu le veux.
» Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.
» Là nous irons, indulgents à nos feux,
» D'un chaste amour serrer les derniers nœuds ».
— Eh bien! Narcisse, il faut... Écho modeste
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.
Malfilatre, *Narcisse*, ch. IV.

Cette figure a quelque rapport avec celle appelée *prétérition* ou *prétermission*. *V.* ce mot.

RÉTROGRADE. *adj.* des deux genres.

Rime rétrograde. C'était une espèce de rime dont nos ancêtres faisaient quelquefois usage; mais dont on trouve déja peu d'exemples après le quinzième siècle. On l'appelait *rétrograde*, parce qu'on la pouvait lire en rétrogradant, c'est-à-dire à reculons, ou syllabe pour syllabe, ou mot pour mot, ou même lettre pour lettre.

Voici un exemple de ces sortes de rimes qui furent en vogue sous Charles VIII et Louis XII :

Triomphamment cherchez honneurs et prix,
Désolez, cœurs méchants, infortunés,
Terriblement êtes mocquez et pris.

Lisez ces vers en remontant, vous trouverez les mêmes rimes :

Prix et honneurs cherchez triomphamment, etc.

RÊVE. *n. m.* Proprement, songe qu'on fait en dormant. *Syn.* Rêverie, songe, vision. *Epit.* Etrange, beau -, profond, fâcheux, extravagant, enchanteur, consolateur, terrible, funeste, effrayant.

Malheureuse Biblis! hélas! que me présage
Des *rêves* de la nuit la décevante image?
Desaintange.

.... Ces songes trompeurs
Qu'enfantent du sommeil les subtiles vapeurs.
Fayolle.

.... Lorsque le corps sommeille,
Elle (l'imagination) aime à retracer les tableaux de la veille.
Je le vois au héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers,
Jeter le barde aux bords d'une mer blanchissante;
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des *rêves* vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Que de fois au désir elle a servi de guide!
Que de fois à la vierge innocente et timide
N'a-t-elle pas surpris, dans un songe enchanté,
Les soupirs de l'amour et de la volupté!
Chênedollé, *le Génie de l'Homme*, ch. III.

On dit, au figuré, *le rêve de la vie*, *les rêves de l'espérance*. *V.* SONGE.

RÉVEIL. *n. m.* (*ré-vèil*, *l* mouillé). Au propre, cessation du sommeil. *Epit.* Doux -, charmant, délicieux, heureux, enchanteur, brillant, prompt -, tardif, fâcheux, importun, funeste, affreux, terrible.

Sur ces objets flatteurs offerts par le sommeil
La raison vient tirer *le rideau du réveil.*
COLARDEAU, *lettre d'Héloïse à Abeilard.*

A travers les rameaux sa naissante lumière,
Du premier des humains vient frapper la paupière,
Il ouvre lentement un œil appesanti.
Des chaînes du sommeil à peine il est sorti,
Qu'il sent, etc.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Déja l'aube blanchit; et l'étoile dernière,
Dans les cieux, par degrés, voit pâlir sa lumière.
L'aurore va rouvrir le règne du travail;
Tout s'éveille à la fois, la ferme et le bercail,
Et la vache pesante, encore agenouillée,
Et le pigeon léger sous la verte feuillée.
A ce bruit, au signal de l'astre radieux,
Dont un rayon naissant vient effleurer ses yeux,
Du *réveil* général la troupe ailée instruite,
Dans son réduit étroit se tourmente, s'agite.
Ces chantres empressés de mêler leurs concerts
A l'hymne de la terre, au cantique des airs,
Du toit qui le reçut avant la nuit obscure
Assiégent, à grand bruit, la jalouse ouverture;
Et leur voix, provoquant les échos d'alentour,
A travers les barreaux a salué le jour.
LALANNE, *les Oiseaux de la Ferme.*

On dit *le réveil du jour*, surtout en poésie, pour désigner le moment où le jour commence à reparaître sur l'horizon; on dit dans le même sens *le réveil de l'aurore.*

Tel au *réveil du jour*, quand l'aube matinale
Entr'ouvre, par degres, la porte orientale,
Un point brille, il s'etend... et bientôt sa clarté
Des champs aériens emplit l'immensité.
MILLEVOYE, *l'Invention poétique.*

Pressé de revoir la lumière,
Le laboureur s'arrache au néant du sommeil,
Ouvre son antique chaumière,
Et de l'astre du jour contemple le *réveil.*
Mad. la baronne DE BOURDIC.

.... Chaque jour, exacte à son *réveil*,
Elle (l'Aurore) ouvre la barrière aux coursiers du soleil.
DELILLE.

Réveil se dit figurément du moment, de l'époque où la nature, où la terre sortent de l'état d'engourdissement dans lequel elles languissent pendant l'hiver, ou pendant la nuit; et encore de la cessation d'inaction, de langueur de certaines choses.

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide
De la nature oisive observent *le réveil.*
SAINT-LAMBERT, *les Saisons, le Printemps.*

La nature a repris, au mois de ses amours,
Sa robe nuptiale et ses plus frais atours.
Que son *réveil* est beau! quels prodiges égalent
Les spectacles riants que nos plaines étalent!
BÉRANGER.

.... Sous le bélier, l'ardent flambeau du monde
Brille d'une clarté plus vive et plus féconde.
De la terre engourdie excitant *le réveil*,
Il l'arrache des bras d'un stérile sommeil.
DULARD.

Ici, libre en tous sens, il (le feu) aime à se répandre;
Là, fixé dans les corps en un profond sommeil,
D'une cause imprévue il attend son *réveil.*
DELILLE.

Le consul sur le seuil appèla les combats;
La jeunesse à sa voix joint ses bruyants éclats,
Par ses accents guerriers la clairon les seconde,
Et sonne le *réveil* de la reine du monde.
Le même, trad. de *l'Énéide*, ch. VII.

C'est-à-dire, le réveil de Rome qui prend les armes et se prépare à la guerre.

RÉVEILLER. *v. tr.* (*ré-vè-llié* devant une consonne, les deux *l* mouillés). Il se dit au propre et au figuré. *Syn.* Eveiller. — Ranimer, réchauffer, exciter, redonner de la vigueur. *Périph.* Hâter, presser, interrompre, suspendre le sommeil de quelqu'un. *Voyez* ÉVEILLER. Il est aussi pronominal.

Secoue avant le jour *les pavots de Morphée.*
DESAINTANGE, *Épître sur l'Amour de la gloire.*

Et *d'un profond sommeil secouant les pavots*,
Les mortels ont repris le cours de leurs travaux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. X.

Mais le jour reparaît à l'horizon vermeil,
Et déja les chrétiens *s'arrachent au sommeil.*
Le même, ch. I.

Tout rit aux premiers traits du jour qui se *réveille.*
RACINE.

Délicieux moka, ta sève enchanteresse
Réveille le génie et vaut tout le Permesse.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

A peine j'ai senti ta vapeur odorante (la vapeur du café),
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens.......................
DELILLE.

Baucis...
D'un souffle haletant avec peine *réveille*
Les charbons endormis qu'elle a couverts la veille.
DESAINTANGE.

Qu'aux accents de ma voix la terre se *réveille.*
RACINE, *Athalie.*

De Troie, en ce pays, *réveillons* les misères,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Le même, *Andromaque*, act. IV, sc. 3.

Va du héros troyen *réveiller* le courage.
DELILLE.

« L'Académie dit qu'il signifie la même chose qu'*éveiller*, tant dans le propre que dans le figuré.

Ces deux mots ne signifient la même chose ni au propre, ni au figuré. La particule *ré*, qui entre dans la composition de *réveiller*, marque réitération, redoublement d'action, et suppose, ou que la personne s'était rendormie, ou qu'elle était plongée dans un profond sommeil. *Il ne dormait pas profondément, je l'ai éveillé; il dormait profondément, je l'ai réveillé; je l'ai éveillé à la pointe du jour; il s'est rendormi, et je l'ai réveillé; je l'ai réveillé au milieu de la nuit.*

Oui c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
RACINE, *Iphigénie.*

Cette différence se remarque surtout au figuré : *éveiller les passions*, c'est exciter les passions qui ne se sont point encore montrées; *réveiller les passions*, c'est les exciter de nouveau lorsqu'elles sont assoupies.

Sous la cendre *réveille*
Les restes assoupis des flammes de la veille.
DELILLE, *Enéide.*

Et *réveillant* la foi dans les cœurs endormis...
RACINE, *Athalie.*

Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue et leur prétention...
Le même, *Iphigénie.*

Quel espoir séduisant en mon cœur se *réveille* ?
VOLTAIRE, *Œdipe.*

Valois se *réveilla* du sein de son ivresse.
Le même, *la Henriade.* »

LAVEAUX, *Dict. des difficult. de la Lang. franç.*

RHYTHME. *n. m.* (*rit-me*). On définit le rhythme un espace déterminé fait pour symétriser avec un espace du même genre. « Dans le discours, dit La Harpe, *Cours de Littérature*, t. I, p. 63, le rhythme est une suite déterminée de syllabes ou de mots qui symétrisent avec une autre suite pareille, comme, par exemple, le rhythme de notre vers alexandrin est composé de douze syllabes qui donnent à tous les vers du même genre une égale durée par leurs intervalles et leurs combinaisons. »

Le rhythme consiste dans la mesure et le mouvement, comme M. Dubroca paraît l'indiquer. « On confond généralement, remarque cet habile *prosodiste*, le rhythme avec le nombre. Celui-ci dépend de l'arrangement et de la qualité des syllabes, tandis que le rhythme ne considère que le seul espace du vers, et la manière dont il est rempli de sons longs ou brefs. L'arrangement et la qualité des syllabes forment les différents mètres, ou, si l'on veut, les différents partages du même espace, et ces mètres divers peuvent être sous le même rhythme. C'est ainsi que l'on dit : le *rhythme iambique*, le *rhythme asclépiade*, le *rhythme hexamètre*, etc. »

De tous les mouvements l'ordre, l'ame et la grâce,
C'est le *rhythme* : il divise et le temps et l'espace;
Et rapide ou tardif, et divers ou constant,
Gouverne la parole, et le geste et le chant.
Il soumet aux besoins de la muse attentive
Cinq mètres inégaux, famille imitative,
Savamment opposés dans leur flexible essor,
Et de tous les effets pittoresque trésor;
L'*iambe* aux traits de flamme, et le pesant *spondée*,
Et le léger *dactyle* aussi prompt que l'idée,
Le vulgaire *chorée*, inquiet, sautillant,
Le guerrier *anapeste*, au pied ferme et brillant.
Souvent le vers se traîne, et la musique vole,
Le rhythme suit l'accent, ame de la parole;
L'accent régit les mots : sa juste autorité
A signalé leur poids ou leur légèreté;
Des temps de la mesure et des tons prosodiques,
Sachez donc enchaîner les retours symétriques.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

Syn. Nombre, cadence, mesure. — Chant, vers. *Epit.* Vif, léger, pesant, cadencé, symétrique, harmonieux.

Cependant si la voix de la patrie en pleurs
Appèle ses enfants autour de ses murailles,
Les *rhythmes* belliqueux font passer dans les cœurs
Les fureurs de Bellone et l'ardeur des batailles.
VALMALÈTE.

RIANT, ANTE. *adj.* (*ri-an* devant une consonne, *ri-an-te*). Gracieux, qui marque de la joie, de la gaîté : *visage, air riant, mine riante.* Les poètes l'emploient souvent dans le sens d'agréable à la vue, qui plaît aux yeux. *Une campagne riante, une riante prairie. Syn.* Gracieux, affable, doux, gai, joyeux, enjoué, réjoui. — Agréable, joli, récréatif, réjouissant, aimable, charmant, ravissant, délicieux. Il peut suivre ou précéder le nom au gré de l'oreille.

L'espoir au front *riant.*
DELILLE.

Et pendue aux buissons de ce coteau *riant*,
La chèvre aventurière a quitté l'orient.
Le même, *l'Homme des Champs*, ch. II.

Ces *riantes* moissons, vains fruits de tant de peines.
Le même.

Thomas a dit en parlant de l'architecture :

Cet art est tour-à-tour *riant de volupté*,
Sublime avec terreur, calme avec majesté.
La Pétréide, ch. III.

RICHE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Opulent. — Précieux, magnifique, somptueux, splendide. — Abondant, fertile, fécond, copieux, ample. Il prend souvent un complément amené par la préposition *en* ou *de*.

Je n'aime point l'embarras des richesses ;
Le premier bien c'est le plaisir ;
Est *riche* assez qui sait jouir.
VOLTAIRE.

Il languit accablé sous son *riche* fardeau.
DELILLE.

Pour toi sa main d'albâtre et choisit et moissonne
La pâle violette et la *riche* anémone.
TISSOT.

Il est *riche en vertu*, cela vaut des trésors.
MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, act. II, sc. 4.

Riche des dons de Flore et *des fruits* de Pomone.
DELILLE.

Ma captive m'est chère, et l'épouse royale
Dont ma main détacha l'agrafe virginale,
Se montra dans Argos à mon œil enchanté,
Moins *riche de talents, de grâce et de beauté.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Rousseau, *riche d'une ame* indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière.
MILLEVOYE.

*Dans le sens d'abondant, fertile, on dit *un riche terroir, une riche prairie, une riche moisson, un riche troupeau, une riche bergerie*, etc.

Je dépeuplais d'agneaux ma *riche* bergerie.
DOMERGUE, trad. de la *Ire Églogue* de Virgile.

Il se prend aussi comme nom, pour désigner celui qui possède des richesses, et alors *Crésus* est employé comme synonyme de riche. *V.* ce mot. *Epit.* Prodigue, magnifique, fastueux, avare, ménagé, insolent, indigent. *Périph.* Enfant, fils, favori de Plutus. *V.* PLUTUS. Courtisan, favori de la fortune. Pour les riches, on dit encore, dans la langue poétique, les dieux du Pactole, ceux pour qui, chez qui le Pactole coule. Les amants de la fortune, les heureux du siècle, les dieux de la terre, les puissants du monde.

Le noir souci, l'importune tristesse
Au chevet des *Crésus* se traînent si souvent.
DE GUERLE.

Tandis qu'un vil *Crésus* glisse en vain dans le monde,
Comme l'insecte en l'air ou l'écume sur l'onde.
DESAINTANGE, *Épître sur l'amour de la Gloire.*

Si Plutus vous sourit, l'arbre odorant et vert
Qu'Hercule osa ravir dans les jardins d'Hesper,
Loin des fureurs du nord, sous un pompeux portique,
Vous formera l'hiver une cour magnifique.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

RICHESSE. *n. f. Syn.* Fortune, opulence, biens, possessions, domaine. — Abondance, fertilité, fécondité. — Magnificence, éclat, somptuosité, splendeur, pompe, faste. *Epit.* Altière, avide, aveugle, inépuisable, immense, superflue, trompeuse, frêle, fragile, vaine -, honorable, illégitime, injuste, vile -, indigente, convoitée, enviée, féconde, abondante. *Périph.* Les faveurs, les dons de la fortune ; les faveurs, les dons de Plutus ; l'embarras des richesses. On dit quelquefois *les richesses du Pactole, l'or du Pactole*, pour d'immenses richesses. *V.* PACTOLE.

De cent lambeaux de pourpre, assemblés sans justesse,
Sa muse étale en vain l'indigente *richesse.*
CHAUSSARD.

Jamais Hamadryade, avec autant d'adresse,
Ne cultiva des fruits la champêtre *richesse.*
DESAINTANGE.

.... Les pas des chevaux
De sa *richesse* prisonnière,
Dépouillent l'épi frémissant.
THOMAS.

Les poètes disent par périphrase *les richesses des moissons, des guérets*, pour les moissons, les grains ; *les richesses des vergers*, pour les fruits ; *la richesse des prés, des prairies*, pour le foin et autre fourrage, etc.

Il cueille *des vergers les richesses* brillantes.
DULARD.

En parlant des fleurs, M. Campenon a dit :

O des jardins douce et frêle *richesse*,
A ton éclat quel œil ne s'intéresse !

« La contrainte de la rime, dit Féraud, a fait préférer à Racine le singulier au pluriel, dans une occasion où celui-ci méritait la préférence.

Heureux qui de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la *richesse*
L'espoir de ses derniers jours.

Peut-être n'est-ce pas une faute en vers ; mais en prose c'en serait une. »

Dict. crit. de la Langue franç.

RIDE. *n. f.* Pli qui se fait sur la peau et particulièrement sur le visage. *Syn.* Pli,

sillon. *Epit.* Vénérable, respectable, profonde, légère, froncée.

Des *rides* à longs plis sillonnent son visage.
DELILLE.

Son air est rebutant, et de profondes *rides*
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

Je n'avais pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni, de *rides* sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
MALFILATRE.

Quand par d'affreux *sillons*, l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse.
L. RACINE.

Ride se dit au figuré, des plis qui surviennent sur la surface de l'eau agitée. *Le vent forme des rides sur l'eau.* Acad.

M. Desaintange a eu raison de dire :

Là, je vois par milliers la fourmi diligente
Soigneuse à prévenir la saison indigente,
Des *rides* d'un vieux tronc suivre les longs sentiers,
Et des grains qu'elle y traîne enrichir ses greniers.

Ses *rides* sur son front ont gravé ses exploits.
CORNEILLE, *le Cid*, sc. 1.

« Les rides marquent les années, mais ne gravent point les exploits. » (Décisions de l'Académie.)

Les rides ne gravent pas positivement les exploits, mais elles marquent les années, et comme on peut dire d'un vieux guerrier qu'il compte ses années par ses exploits, pourquoi ne serait-il pas permis au poète de dire que les rides, en marquant ses longues années, indiquent ses nombreux exploits, gravent sur son front ses nombreux exploits ?

RIDEAU. *n. m.* (*ri-dô*). *Syn.* Voile, couverture, enveloppe. *Epit.* Tendu, fermé, tiré, ouvert, levé, épais, léger, importun, jaloux, discret, impénétrable.

Que ces *rideaux* complaisants et discrets
D'un jour douteux protégent nos secrets.
MILLEVOYE, *le Déjeûner*.

Sur ces noires couleurs d'un si triste tableau,
Il faut *passer l'éponge*, ou *tirer le rideau*.

« *Passer l'éponge*, *tirer le rideau*. Ces expressions un peu triviales, remarque judicieusement Voltaire, ne sont pas dignes du style tragique. »

Cette expression familière : *le rideau se tire*, Racine le fils a su la rendre noble et imposante dans ce passage où il parle du jugement dernier :

.... Le dieu, si longtemps invisible,
S'avance précédé de sa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs ;
Le grand rideau se tire, et ce dieu vient en maître :
Malheureux qui pour lors commence à le connaître.
La Religion, ch. VI.

Ce mot ne manque cependant pas de noblesse, quand il est dit au figuré et par similitude, en parlant, par exemple, de l'espèce de draperie que les arbres, que la verdure présentent quelquefois. *Epit.* Vert, frais, mobile, mouvant, ondoyant.

Pholoé ce jour-là, sous un berceau lointain,
Se confiait paisible à la fraîcheur du bain ;
Là d'épais aliziers, penchés sur l'onde pure,
Protégeaient sa pudeur *d'un rideau de verdure*.
DE GUERLE, *Salix et Pholoé*.

Puis tout-à-coup *le rideau de feuillage*
S'ouvre et présente à mes yeux satisfaits,
Les cieux courbés, les rivières brillantes,
Des monts, des tours, des groupes de forêts.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. I.

Des arbres élevant d'immenses *rideaux* verts,
Nobles fils du soleil et des sources fécondes,
Entretiennent la nuit sous leurs voûtes profondes,
Et vont noircir le jour sur la cime des airs.
Le même.

A travers les bosquets dont les épais *rideaux*
Dérobent en été l'aspect de nos hameaux,
J'admire, avec la neige en tapis épandue,
La perle en blancs festons aux arbres suspendue.
BÉRANGER.

Un *rideau* nébuleux s'étend sur l'horizon ;
Il noircit, il s'élève, et soudain l'aquilon
Des vagues à grand bruit soulève la furie.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

La lune..............................
Et bientôt de la nuit argentant les *rideaux*
De ses pâles clartés peint les tranquilles eaux.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

Sur ces objets flatteurs offerts par le sommeil,
La raison vient tirer *le rideau du réveil*.
COLARDEAU, *lettre d'Héloïse à Abeilard*.

RIDER. *v. tr.* Faire, causer des rides. *Syn.* Plisser, sillonner.

Ce front bruni *de rides sillonné*.
MALFILATRE.

Les poètes le disent au figuré des légères élévations que forme le vent sur la surface de l'eau.

Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne *rident* plus la surface des eaux.
VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue*.

En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les *ride* faiblement par le vent de son aile.
MALFILATRE.

RIMAILLER. *v. intr.* (*ri-mail-lé* devant une consonne, les deux *l* mouillés). Faire de méchants vers. C'est un terme familier et de dénigrement.

A demain, scélérat ! Si jamais tu *rimailles*,
Ce ne sera morbleu, qu'entre quatre murailles.
PIRON, *la Métromanie*, act. III, sc. 7.

RIMAILLEUR *n. m.* (les deux *l* sont mouillés). Celui qui fait de méchants vers. *Syn.* Mauvais poète, mauvais rimeur, poète à la douzaine. *Epit.* Froid -, pauvre -, fade -, plat -, mince -, subalterne, insipide. Il est familier.

Un brocanteur orna d'une riche bordure
Le chef-d'œuvre d'un barbouilleur,
Ainsi j'ai vu souvent sous riche couverture
Gîter les vers d'un *rimailleur*.
PE SELLIER, *le Tableau et le Cadre*, fable.

RIME *n. f.* La rime est le retour de sons égaux ou équivalents à la fin de deux ou d'un plus grand nombre de vers qui correspondent entre eux. Si l'on en croit La Harpe (*Cours de Littérature*, tom. IV, pag. 81), les troubadours qui furent nos premiers poètes, empruntèrent la *rime* des Arabes qui passèrent d'Afrique dans le midi de l'Europe, dans le huitième siècle. La Frenaie Vauquelin semble partager cette opinion :

. . . . Des troubadours
Fut la *rime* trouvée en chantant leurs amours.
Art poétique, liv. I.

Jean le Maire de Belges fait remonter beaucoup plus haut cette invention, puisqu'il l'attribue à Bardus V, roi des Gaules, le même qui introduisit une secte de poètes qui de ce nom furent appelés *Bardes*. Quoi qu'il en soit de cette ancienneté, je crois la rime si essentielle à notre poesie, que sans le retour des mêmes sons, cette dernière ne serait pas distinguée de la prose, vérité confirmée par l'expérience, puisque, malgré la monotonie que la rime cause quelquefois, les vers que nous nommons *vers blancs* n'ont jamais été accueillis favorablement dans notre langue.

« La rime, dit M. Laveaux, n'étant que pour l'oreille, et non pas pour les yeux, on doit en juger plutôt par le son que par l'orthographe. Ainsi, quoique les syllabes finales de deux mots s'écrivent différemment, il suffit ordinairement qu'elles produisent le même son, pour qu'elles riment ensemble, comme *repos* et *maux*. Par la même raison, si les syllabes finales de deux mots s'écrivent de la même manière, et qu'elles se prononcent differemment, elles ne peuvent rimer ensemble, comme *je reconnois* avec *à la fois*. »
Dict. des diffic. de la Lang. franç. p. 689.

V. Traité de la Versif., pag. 23 et suiv.

Les rimes masculines sont riches, lorsque la terminaison et la lettre qui sert d'appui à la voyelle ou à la diphthongue de la dernière syllabe sont semblables dans les deux vers correspondants ; comme dans stu*peur*, va*peur* ; suc*cès*, pro*cès*. Les rimes féminines sont riches, quand la terminaison et la lettre qui sert d'appui à la voyelle ou à la diphthongue de l'avant-dernière syllabe se trouvent être les mêmes, comme dans chari*table*, profi*table* ; vio*lette*, pou*lette*. Les rimes, au contraire, ne sont que suffisantes, lorsque les dernières voyelles ou diphthongues avec ce qui les suit, dans les mots en rimes, présentent un son semblable, quoique les consonnes qui précèdent ces voyelles ou diphthongues ne soient pas les mêmes ; ainsi va*peur* avec od*eur*, profi*table* avec ai*mable* ne donneront que des rimes suffisantes. J'entends donc par *lettres d'appui*, les consonnes qui précèdent la voyelle ou la diphthongue de la dernière syllabe dans les rimes masculines, et les consonnes qui précèdent la voyelle ou la diphthongue de l'avant-dernière syllabe dans les rimes féminines ; ainsi, dans va*peur* od*eur*, profi*table*, ai*mable*, les lettres d'appui sont *p*, *d*, *t*, *m*.

RIMER. *v. intr.* Faire des vers. *Syn.* Versifier, poétiser, rimailler. L'avant-dernier appartient au style marotique, et le dernier ne se dit que par dénigrement, pour dire faire de méchants vers.

Quel besoin si pressant avez-vous de *rimer* ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
MOLIÈRE, *le Misanthrope*.

Rimer s'emploie aussi transitivement, et signifie mettre en vers.

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, *rima* des mascarades.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Seul en un coin pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné.
VOLTAIRE, *le Pauvre Diable*.

RIMÉ, ÉE. *part.*

BOUTS-RIMÉS. C'est ainsi qu'on appèle des rimes données pour faire des vers. *Remplir des bouts-rimés*. On appèle aussi *bouts-rimés* toute pièce de vers faite sur des bouts-rimés.

« Les *bouts-rimés* doivent leur origine à Duclos, poète qui vivait au milieu du 17e siècle. Il y donna lieu, sans y penser, par les plaintes qu'il fit au sujet de trois cents sonnets qui lui avaient été dérobés, et qu'il regrettait fort, quoiqu'il n'en eût encore composé que les *rimes*, ayant pour habitude de les commencer toujours par là ; ce qui parut si singulier aux auditeurs de ses lamentations, qu'ils résolurent de s'exercer d'abord à

choisir des *rimes* bizarres, qu'ils s'amusaient à remplir ensuite de différentes manières, et sur divers sujets. » (*L'Esp. de Molière.*)

RIMEUR. *n. m.* Celui qui rime. Il ne se dit guère que par mépris, en parlant d'un mauvais poète. *Syn.* Versificateur, rimailleur, mauvais poète. *Epit.* Lourd, froid, plat, vil-, insipide, à la glace, ridicule, aux abois.

Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main reçurent les *rimeurs*
Proscrits, exclus du temple des auteurs.
GRESSET, *Epître à ma Muse.*

Insensés, que du moins vos fureurs indiscrètes
Sachent des vils *rimeurs* distinguer les poètes.
LEBRUN, *Épître à M. Chénier l'aîné.*

Ce mot, pour être pris en bonne part, a besoin d'être accompagné d'une épithète :

A la fontaine où s'enivrent Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un *bon rimeur* doit boire à pleine aiguière.
FRÉPETIT DE GRAMMONT, *Rondeau.*

RIRE. *v. intr.*

Riez donc, *rira* bien qui *rira* le dernier.
J. B. ROUSSEAU, *le Flatteur*, act. V, sc. 8.

Rire se dit au figuré en parlant des choses. *Syn.* Être agréable, plaire, être riant. — Être favorable, prospérer, succéder, réussir.

Quand le printemps me *rit*, je gravis sur les monts.
BÉRANGER, *les Plaisirs du Botaniste.*

Tout *rit* aux premiers traits du jour qui se réveille.
RACINE.

Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons *rit* parmi les ormeaux.
VOLTAIRE.

Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui *rit* dans la fougère.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. III.

Des vins frais et vermeils *riaient* dans les cristaux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XV.

Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.
RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 2.

L'occasion me rit : tu vois quelle assurance
Des imprudents Latins endort la vigilance.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Rire ou *se rire* signifie encore se moquer, ne point faire de cas, mépriser.

Le perfide triomphe et *se rit* de ma rage,
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
RACINE, *Andromaque*, act. V, sc. 5.

Des hauteurs de sa gloire il *rit* de notre orgueil.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. II.

Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

RIRE ou RIS. *n. m.* Action de rire. *Epit.* Joyeux, folâtre, gracieux, agréable, charmant, aimable, doux-, malin, ingénu, fréquent, éclatant, inextinguible, immodéré, épanoui, excessif, trompeur, cruel, farouche, forcé, injurieux, moqueur, insultant, stupide, sardonien, sardonique, enfant de la joie.

On dit poétiquement *les amours*, *les ris* et *les jeux*, et alors les *ris* sont personnifiés. *Epit.* Légers, badins, folâtres. *Périph.* La troupe, l'essaim des ris.

Des *ris* légers la troupe voltigeante.
MALFILATRE.

Lafayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle, avant vous, de nos galants écrits,
Des champs élysiens, sur *les ailes des ris*,
Vinrent depuis peu dans Paris.
VOLTAIRE, *Epître à mad. la comt. de Fontaine.*

Des soupers avec gens choisis,
De vos jours filés par les *ris*,
Finissent les heures charmantes.
Le même.

On croit voir de Bacchus le cortège joyeux
Entouré des *ris* et des jeux.
VALMALETTE.

En prenant ce tissu que Vénus lui présente,
Junon n'était que belle ; elle devint charmante :
Les Grâces et les *Ris*, les Plaisirs et les Jeux
Surpris, cherchent Vénus ; doutent qui l'est des deux.
LAMOTTE.

Son front épanoui brillait d'un *ris* flatteur.
LÉONARD.

On voit dans tous les yeux étinceler la joie ;
Le *rire* épanoui librement se déploie.
COLARDEAU.

Le *rire* aimable, ami de la jeunesse ;
Né de la joie, il la produit sans cesse,
Flatte l'espoir, inspire le désir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. II.

Le cruel fils d'Ogdal, la joie au fond du cœur,
En éclats insultants prolonge un *ris* moqueur.
CHÉNIER, *Chants imités d'Ossian.*

Sa bouche
Se contracte et se tord avec un *ris* farouche.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IX.

RITOURNELLE. *n. f.* En termes de musique, c'est une petite symphonie qui précède un chant, et qui quelquefois le suit.

On appelait autrefois *ritournelles*, ces chansons dont le premier vers se répétait à la fin de chaque couplet; et c'est à cause du retour de ce couplet qu'elles furent ainsi nommées. *Ritornello* en italien signifie *petit retour*.

RIVAGE. *n. m. Syn.* Rive, bord, côte, lisière, grève, plage. *Epit.* Hospitalier, fortuné, fleuri, fécond, émaillé, fertile, heureux, tranquille, paisible, frais, écumant, lointain, écarté, désert, abandonné, inconnu, inaccessible, escarpé, dangereux, suspect, perfide, sinueux, sablonneux, humide, sombre, noir -, triste -, infréquenté. On dit poétiquement *fouler les sables du rivage*, pour dire aborder dans un lieu.

Ces ponts majestueux, ces immenses ouvrages
Du fleuve avec grandeur resserrant les *rivages*.
THOMAS.

Tout-à-coup un *rivage*
Pareil, dans le lointain, aux vapeurs d'un nuage,
Des bords de l'horizon, parut se détacher,
S'étendre, s'éclaircir, et bientôt approcher.
THOMAS, *la Pétréide*, chant de la France.

Vers ce *rivage* ami les dieux l'ont amené.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. II.

Chaque jour, sur les flots de ce monde orageux,
Contemplant des mortels les débris malheureux,
Il s'applaudit d'avoir, dans ce commun naufrage,
Confié ses destins au tranquille *rivage*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

Dans la langue poétique on dit *les sombres rivages*, *le rivage des morts*, pour l'enfer.

Il succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.
Sa passion le suit sur *le sombre rivage*,
Et dans le Styx encore il cherche son image.
DESAINTANGE.

Avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et *les rivages sombres*,
Il s'est montré vivant aux infernales ombres.
RACINE, *Phèdre*, ac. II, sc. 1.

On ne voit point deux fois *le rivage des morts*.
Le même, act. II, sc. 5.

RIVAL. *n. m.* RIVALE. *n. f.* Celui, celle qui aspire, qui prétend à la même chose qu'un autre. *Syn.* Concurrent, émule, adversaire, compétiteur, prétendant. *Epit.* Noble -, superbe, illustre, fier -, généreux, orgueilleux, présomptueux, envieux, jaloux, imprudent, lâche -, dangereux, indigne - obscur, téméraire.

Les juges attentifs, au front des deux *rivaux*
Étaient près d'attacher la palme des héros.
LESAILLY.

Voudrait-il, téméraire et trop faible *rival*,
Me disputer le sceptre et marcher mon égal?
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XV.

On trompe rarement les yeux d'une *rivale*.
GRESSET, *Edouard*.

Quinze épouses d'un coq doivent borner les vœux.
Dans ces états jaloux on cabale, on conspire;
L'ambition, l'amour, une Hélène, un empire
Appèlent aux combats deux superbes *rivaux*.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. VI.

J'ai vu s'entrechoquer deux superbes taureaux;
Cependant qu'incertain qui de ces deux *rivaux*
Doit vaincre et conquérir l'empire du bocage,
Tout le troupeau frémit de leur lutte sauvage.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. IX.

Et sur sa bouche pure, où brille la fraîcheur,
La rose printanière éclate sans *rivale*.
BAOUR-LORMIAN.

Il est aussi adjectif. *Deux peuples rivaux. Deux nations rivales.* Acad.

Ils (les fleuves) s'ouvrent dans la plaine une immense carrière,
Et des états *rivaux* vont marquer la barrière.
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I.

Des éléments *rivaux* l'alliance et la haine.
FLINS.

Des nuages *rivaux* quand mille éclairs jaillissent,
La foudre éclate et tombe, et les mortels pâlissent.
DE GUERLE.

Grave Clio, que m'offrent tes annales?
De longs *discords*, des tempêtes *rivales*.
PARNY, *les Roseecroix*, ch. I.

RIVALISER. *v. intr.* Prétendre à la même chose, avoir les mêmes prétentions. Ce verbe prend bien un complément amené par la préposition *de*.

. . . . Ces feux éblouissants
Qui même avec les cieux où le jour prend naissance
Rivalisent de luxe et de magnificence.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

Les bardis Portugais, sur les vagues rebelles,
Couraient vers l'Orient par des routes nouvelles,
Et bientôt de l'Espagne égalant les succès,
Rivalisaient d'orgueil, de gloire et de forfaits.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

RIVE. *n. f.* Le bord d'un fleuve, d'un étang, d'un lac, de la mer. *Syn.* Bord, côte, lisière. *Epit.* Éloignée, lointaine, escarpée, étrangère, aimable, fleurie, écumante.

Il a dit à la mer: brise-toi sur ta *rive*;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
L. RACINE.

La foule, à flots bruyants, couvre la *rive* immense.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Profitez du moment où la foule craintive
D'un pied tremblant encor se confia à la *rive*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Des bords du Ximois, tel Fraucus autrefois,

Conducteur adoré d'une flotte troyenne,
Le premier aborda les *rives* de la Seine.
ROUCHER, *poème des Mois*, ch. III.

Les poètes disent *les rives de l'orient*, *la rive orientale*, pour l'orient, et *les rives de l'occident*, *la rive occidentale*, *les rives du couchant*, pour dire l'occident.

L'Aurore au front de pourpre, au souris gracieux,
Semait d'or et de fleurs *la rive orientale.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VIII.

Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différents l'univers parle encore.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

La rive infernale, *les rives sombres*, périphrases poétiques pour l'enfer.

. . . . Descendu sur *la rive fatale*,
Il s'enfonça vivant dans la nuit infernale.
LA HARPE.

Et de ses flancs ouverts, son âme fugitive
S'envole avec un cri sur *l'infernale rive.*
DE LA GRANGE.

Elle prit pour séjour, loin des chemins frayés,
Des tombeaux qu'avaient fuis leurs mânes effrayés :
C'est ainsi qu'elle plaît aux dieux des *rives sombres.*
DENNE-BARON.

RIVIÈRE. *n. f.* (*ri-viè-re*). *Epit.* Limpide, paisible, lente, rapide, fraîche, profonde, sinueuse, égarée, débordée, gonflée. *Périph.* Les flots, les ondes, le cristal d'une rivière.

Mais vers ses bords riants la *rivière* m'appèle.
Dans un champ plus ouvert (que la ruisseau) noble et pompeux tableau,
Son onde moins modeste, en larges nappes d'eau,
Roule, des feux du jour au loin étincelante;
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante,
Et son inquiétude et ses plis tortueux;
Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
DELILLE, poème des *Jardins*, ch. III.

A tous ces lieux, oh! combien je préfère
Le sol fécond que baigne une *rivière*;
Surtout les bords où le fleuve amoureux
Étend ses bras mollement onduleux,
Descend, revient où son attrait le guide,
Descend encor; puis, égarant ses eaux,
Court enlacer les villes, les hameaux
Dans les longs plis de son écharpe humide!
Eh qui ne sait quels plaisirs, quels secours
Nous peut offrir la *rivière* en son cours!
Voyez quel art, sur sa route féconde,
A disposé ces abris toujours frais
Pour vos pêcheurs, ces moulins pour Cérès;
Tantôt l'écluse y fait gronder son onde;
Tantôt coulant dans une paix profonde,
Un lit plus doux la reçoit, et son sein
Se change en golfe, en limpide bassin,
Où la pudeur, qu'un jour sombre rassure,
Vient en secret dénouer sa ceinture.
CAMPENON, *la Maison des champs.*

Les poètes désignent souvent les peuples, les états, les provinces par les noms des rivières qui arrosent les différents pays; c'est ainsi qu'ils disent la *Seine* pour la France, les Français, ou seulement les Parisiens; la *Tamise* pour l'Angleterre, ou les Anglais; la Neva pour la Russie ou les Russes, etc.

Tandis que la *Tamise*, en ses mornes rivages,
Dans son perfide sein méditant les ravages,
Roule une onde infidèle et jalouse des lis,
La *Seine* aux bords riants, nymphe tranquille et purs,
Porta son doux cristal ennemi du parjure
A l'immense Téthys.
LEBRUN, *Ode nationale.*

A leur juste courroux l'Antriche s'est soumise,
Lorsqu'aux tyrans des mers elle a vendu sa foi.
Le *Danube* imprudent a dit à la *Tamise*
Je périrai pour toi.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Ode sur la Guerre de* 1804.

V. FLEUVE.

ROBE. *n. f.* Sorte de vêtement long. *Syn.* Vêtement, habillement. *Epit.* Longue, traînante, ondoyante, flottante, légère, riche, précieuse. Les poètes emploient volontiers le nom de la matière dont une chose est faite pour la chose même, ils diront donc bien *la pourpre*, *le lin*, *la soie*, etc., pour désigner une robe ou autre vêtement composé de ces différentes matières.

Pour elle (pour Didon) se courbant en agrafe brillante
L'or rassemble les plis de sa *pourpre* flottante.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Iris a revêtu sa *robe* de saphirs,
Et glissant dans les airs sur l'aile des Zéphyrs,
Son arc aux cent couleurs a dessiné sa route.
DESAINTANGE.

Diane au carquois d'or, déesse bocagère,
Qui, la flèche à la main, de sa *robe* légère
Nouait sur le genou les replis ondoyants.
DEFONTANES.

Il était naturel de donner un vêtement, une *robe* aux êtres qu'on personnifiait; les poètes ont été plus loin, et, faisant signifier à ce mot ce qui sert à parer, à orner, à embellir, ils l'ont appliqué à la nature, aux animaux, aux végétaux, etc.

Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! tu fais naître dans moi
On les plus doux transports, on le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta *robe* flottante

Secouant la rosée et versant les rouleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

La colline a repris sa *robe* de verdure.
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. I.

Des nuages d'argent, d'azur et d'amaranthe,
Ornements passagers de la *robe* des cieux.
LÉONARD.

Dans un ravin profond j'ai surpris avec peine
Deux chevreaux dont la *robe* a des taches d'ebène.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, églogue II.

Qu'au milieu des vergers ma poétique main
Dépouille l'ananas de sa *robe* touffue.
LÉONARD.

La cerise offre à l'œil sa *robe* diaprée.
BAOUR-LORMIAN.

La pêche au frais duvet, à la *robe* vermeille.
MICHAUD.

La robe de Flore, *la parure de Flore*, *la corbeille de Flore* signifie, dans la langue poétique, les fleurs dont la terre est parée, comme *la robe*, *la parure*, *la corbeille de Pomone* est dit pour les fruits dont la terre est couverte.

ROC. *n. m.* (*rok* devant une consonne comme devant une voyelle). Masse de pierre très-dure, qui a sa racine en terre. *Syn.* Roche, rocher, récif. *Epit.* Escarpé, suspendu, sourcilleux, penchant, inaccessible, pointu, sonore, solitaire, sauvage, stérile, nu, aride, menaçant, neigeux, mousseux, décharné, caverneux, taillé par la nature. *Périph.* La cime, le front d'un roc, les flancs d'un roc, les pieds d'un roc.

.... Ces *rocs* sourcilleux de frimas couronnés.
L. RACINE.

...Des *rocs* décharnés, vieux ossements du monde.
DELILLE.

... Ces *rocs* dont le front perce et soutient la nue.
DE BRIDEL.

Un *roc* dont le sommet se cache dans les airs,
S'avance en précipice, et penché sur les mers,
Défend des eaux du ciel, des vents et de l'orage,
Le flot qui sous ses flancs a creusé le rivage.
DESAINTANGE.

Dans les flancs caverneux d'un *roc* battu de l'onde,
S'ouvre un antre; à ses pieds le flot bouillonne et gronde.
LEBRUN.

Quel est ce *roc* inaccessible,
Pareil aux antiques géants,
Qui presse de son poids horrible
Le séjour des mânes tremblants?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde
Il vomit des torrents de feux...
MALFILATRE.

ROCAILLEUX, EUSE. *adj.* (*ro-cail-leû* devant une consonne, *ro-cail-leu-ze*, les *l* mouillés). « Mot nouveau que l'Académie n'a pas recueilli, dit M. Laveaux, mais qui n'en est pas moins usité au propre et au figuré. Au propre on dit un *chemin rocailleux*, pour dire un chemin plein de rocailles, de petits cailloux. Au figuré on dit *des vers rocailleux*, *un style rocailleux*. Il ne se met qu'après son substantif. »

Dict. des diffic. de la Lang. franç.

Syn. Raboteux, inégal, sautillant, bondissant.

Les vers rocailleux affectent désagréablement l'oreille, et par conséquent sont mauvais d'après le précepte même du législateur de notre Parnasse :

Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Si cependant l'aspérité des sons contribuait à l'effet, si elle rendait, par exemple, le vers imitatif, cette rudesse, loin d'être un défaut, deviendrait une beauté, et ce vers de Racine :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

est à l'abri des traits de la critique.

ROCHE. *n. f.* Fragment détaché d'un rocher. *Syn.* Roc, rocher. *Epit.* Aride, humide, buissonneuse, pendante, menaçante, sonore.

D'une *roche* élevée on voit la lourde masse
De sa chute sur eux suspendre la menace.
FAYOLLE.

Sous les flancs caverneux d'une *roche* profonde.
DESAINTANGE.

Je ne vous verrai plus, chèvres jadis heureuses,
Pendre au sommet lointain des *roches* buissonneuses.
TISSOT.

ROCHER. *n. m.* (*ro-ché* devant une consonne). Masse informe de pierre élevée prodigieusement au-dessus de la surface de la terre, ou bien qui se rencontre dans la mer. *Syn.* Roc, écueil, récif. *Epit.* Sauvage, solitaire, désert, menaçant, aride, caverneux, aigu, escarpé, affreux, sourcilleux, âpre, ferme, sourd, insensible, attendri. *V.* ROC.

Des *rochers* escarpés il franchit la hauteur.
CASTEL.

L'oiseau de Jupiter, aux prunelles de flamme,
Sur l'aride sommet d'un *rocher* sourcilleux
S'arrête...............................
ROUCHER.

Sur un *rocher* désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé pâle, interdite, etc....
J. B. ROUSSEAU.

Des monts et des *rochers* le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre.
SAINT-LAMBERT.

Là, j'ai vu chaque jour des mains laborieuses
Apporter des vallons les terres limoneuses,
Des arides *rochers* couvrir la nudité.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Tel s'élève un *rocher* vieux monarque des monts;
Les orages grondants, les fougueux aquilons
Le battent à la fois de leur rage stérile....
Il repose de bout sur sa base immobile.
BAOUR-LORMIAN, *Bataille de Témora*, ch. VI.

Rois des monts, qui peindra vos orgueuses cimes,
De vos flancs déchirés les profils tortueux,
Ces *rochers* suspendus sur le bord des abîmes,
Ces géants des déserts, ces pics majestueux,
Dont le tête couverte et de brume et de glace,
Rompant des aquilons le vol impétueux,
Va chercher dans le ciel sa neige et son audace?
DE BEIDEL, *le Printemps et Lina*.

ROI. *n. m.* (*roa*). *Syn.* Monarque, souverain, prince, potentat, despote, tyran. *Épit.* Puissant, faible, craintif, généreux, magnanime, vigilant, clément, usurpateur, absolu, violent, soupçonneux, défiant, implacable, terrible, redoutable, stupide, vulgaire. *Périph.* Pour les rois : les pasteurs des nations, les fronts couronnés (Dulard).

A leur riche parure, à leurs brillants exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les *rois*.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

L'homme est appelé *le roi de la nature*.

L'homme a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit la *roi*.
MALFILATRE.

Chamfort a dit, en ce sens, *le roi de l'univers*, quoique cette qualification soit plus particulièrement appliqué à dieu, ou à Jupiter.

La faim demande au chêne une vile pâture;
Une caverne obscure
Du roi de l'univers est le premier palais.
La grandeur de l'Homme, ode.

Le lion est souvent nommé *le roi des animaux*, l'aigle *le roi de oiseaux*. Dieu ou Jupiter est appelé par les poètes *le roi des dieux*, *le roi des dieux et des hommes*, *le roi du ciel*; Pluton *le roi des enfers*, *le roi des ombres*, *le roi des morts*; Neptune *le roi des mers*, *le roi du fluide élément*; pour le soleil, ils disant, par périphrase, *le roi du jour*, *le roi des saisons*.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux;
Il arrête le tonnerre
Dans la main *du roi des dieux*.
J. B. ROUSSEAU.

Le roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs.
Le même.

Roi du jour, ton palais n'est-il pas l'univers?
DEFONTANES.

Emporté d'un essor rapide,
Prométhée atteint le séjour
Où le *roi des saisons* préside
Aux mois qui composent sa cour.
SABATIER.

Roi se dit par extension de tout ce qui domine sur son espèce, de ce qu'il y a de meilleur dans son genre.

Le chêne audacieux, *roi* des monts solitaires,
Tombe sous les assauts de l'âge et des autans.
BAOUR-LORMIAN.

En parlant d'un chêne immense, M. Desaintange a dit :

Roi des forêts, autant les arbres d'alentour
S'elevaient au-dessus de la tige des herbes,
Autant ils s'abaissaient sous ses rameaux superbes.
Trad. des *Métamorph.*, liv. VIII.

Noble fils du printemps, le lis majestueux
Qui ne craint plus des vents le souffle impétueux,
Élève avec fierté sa tige souveraine.
Il est le *roi* des fleurs dont la rose est la reine.
BOISJOSLIN.

L'or seul donne la pourpre, et l'art qui peint les fleurs
Fit du *roi* des métaux la reine des couleurs.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. IV.

Roi se prend encore au figuré et dans un sens moral, pour exprimer ce qui exerce un empire absolu sur notre ame, sur nos passions.

La noble indépendance est le dieu d'un grand cœur,
Et nos seuls *rois* ce sont la patrie et l'honneur.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. III.

En parlant de l'homme sage et modéré dans ses désirs, Racan a dit :

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire.
Stances sur la vie champêtre.

ROI AU JEU D'ÉCHECS.

A leur structure, au double diadême,
Signe brillant de la grandeur suprême,
Parmi la foule on reconnaît les rois.
. . . .
.... Le *roi* lève sa tête
Sur les soldats qui couvrent l'échiquier;

Il est plus grand que reine et chevalier,
Et des tours même il surpasse le faîte.
L'abbé DE ROMAN, *Poème des Échecs*.

ROIDE. *adj. V.* RAIDE.

ROIDIR. *v. tr.* (*roa-dir*). Rendre raide. *Syn.* Bander, tendre avec force. Il est aussi intransitif, et signifie devenir raide.

Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Intrépide lutteur, mes muscles sont *roidis* ;
Et j'apprête au combat mes deux points arrondis.
DESAINTANGE, trad. des *Métam*.

Vois . . . .
Du reptile expirant se *roidir* les anneaux.
TISSOT.

V. RAIDE.

ROMANCE. *n. f.* Récit touchant en vers, et fait pour être chanté. La romance doit être naïve et tendre ; son caractère essentiel est d'émouvoir l'ame par le récit de quelque histoire amoureuse ou tragique, ou par la peinture de quelque affection douloureuse.

Sœur de l'élégie, la romance rejète toute recherche d'esprit, car l'esprit est l'écueil du langage du cœur.

Eh ! que ne peut l'accent qui s'exhale du cœur !
La romance lui doit sa touchante langueur :
. . . .
. . . .
Vierge tendre et modeste, et semblable à la fleur
Qu'un délicat parfum trahit au sein de l'ombre,
Disant les doux regrets, ou l'espérance sombre,
La timide *romance* exhale mollement
Une plainte sans art, fille du sentiment ;
Elle aime à parcourir le domaine des larmes,
Et doit à l'élégie une part de ses charmes.
Il faut que sa douleur, féconde en intérêt,
Dans l'inspiration puise un naïf attrait :
Que des tableaux divers la scène graduée
En de justes couplets marche distribuée ;
Qu'au gré du goût, le style, ami du mouvement,
Soit correct, sans travail, et simple élégamment ;
Que de la muse, enfin, la muse confidente
Ne s'en montre jamais la rivale imprudente,
Et n'ose, déployant un art hors de saison,
D'un faux luxe offusquer la pensée et le son.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

La première pièce de vers connue en notre langue, est, si l'on en croit Berquin, la romance de Roland, que les soldats de Charlemagne avaient coutume de chanter en marchant au combat.

Epit. Antique, vieille, plaintive, douloureuse, sensible, touchante, naïve, conteuse, sentimentale, héroïque, religieuse, pastorale. *Périph.* Les soupirs de la romance, les regrets de la romance, les tristes accens de la romance, de la romance la touchante langueur.

Le laboureur simple et rustique,
Dont l'espoir adoucit les pénibles travaux,
Des couplets négligés de la *romance* antique
Fait répéter cent fois les refrains aux échos.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

Quand novembre flétrit la terre dépouillée,
La *romance* conteuse abrège la veillée ;
Et, trompant des hameaux le nocturne labeur,
Lamente en longs fredons un antique malheur,
La dame de Brabant, las ! tant persécutée,
Et l'innocence enfin d'un miracle attestée....
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

ROMANCE.

Le petit malheureux.

Prenez pitié d'un petit malheureux
Chargé tout seul du soin de son vieux père ;
Ils n'ont, hélas ! pour subsister tous deux,
Qu'un peu de pain qu'on donne à la misère.

Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours ;
C'est à regret que ma voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours,
Pour travailler l'autre est trop jeune encore.

Soyez touchés de leur sort malheureux :
Prenez pitié de l'enfant et du père ;
Ils n'ont, hélas ! pour subsister tous deux,
Qu'un peu de pain qu'on donne à la misère.
BERQUIN.

ROMANTIQUE. *adj.* des deux genr. Il se dit ordinairement des lieux, des paysages qui rappèlent à l'imagination les descriptions des poëmes et des romans. Il se prend toujours en bonne part. On peut le mettre avant le nom, lorsque l'analogie et l'harmonie le permettent. *Aspect romantique, ces romantiques contrés.*

Qui de vous ne connaît ces séjours *romantiques*,
Ces palais enchantés, et ces châteaux magiques,
Que l'épique poëte, habile ordonnateur,
Élève en un clin d'œil dans son vers créateur.
ARMAND CHARLEMAGNE, *les deux Bossus*, conte.

Tout enchante à mes yeux ce site *romantique*.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

Quels sublimes aspects, quels tableaux *romantiques*.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

ROMULUS. *n. pr. m.* (le *s* sonore devant une consonne comme devant une voyelle). Les poëtes peuvent franciser ce mot, et dire *Romule*, quand ils y sont forcés par la mesure, par la rime, ou par l'harmonie.

Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois *Romule*.
CORNEILLE, *les Horaces*.

D'une louve bientôt sa nourrice sauvage
Romule sucera le lait et le courage.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

Dieux protecteurs, donnez des mœurs et des vertus
A notre docile jeunesse;
Accordez le repos à la froide vieillesse,
Le bonheur et la gloire *aux fils de Romulus.*
DARU, trad. du *Poème séculaire* d'Horace.

RONCE. *n. f.* Espèce d'arbuste épineux et rampant. *Syn.* Buisson, épine. *Epit.* Épineuse, piquante, aiguë, dentelée, sauvage, inutile, indigente.

La *ronce*, la bruyère et la mousse sauvage.
DELILLE.

La *ronce* aux traits aigus, comme un garde fidèle,
Dans différants quartiers se pose en sentinelle,
Détourne avec ses dards l'approche du troupeau,
Et des arbres naissants protège le berceau.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

RONCES se dit au figuré. *Syn.* Épines, difficultés, traverses, obstacles, embarras, inconvénients.

Je couvrirai de fleurs les *ronces* de l'étude;
Ce qu'elle peut avoir d'épineux et de rude
S'adoucira pour toi par la main du Plaisir.
SAINTE-PÉRAVI.

Les plaisirs sont des *fleurs* que notre divin maître,
Dans les *ronces* du monde, autour de nous fit naître.
VOLTAIRE.

RONDE. *n. f. Ronde de table, ronde à boire*, ou simplement *ronde*, chanson à refrain, où chacun chante tour-à-tour. *Epit.* Gaie, joyeuse, folâtre.

RONDE.

AIR : *Pour étourdir le chagrin.*

Buvons, puisque dans le vin
Tout se noie,
Hormis la joie;
Buvons, et le verre en main,
Sachons noyer le chagrin.

Boire, aimer, c'est être heureux:
Vive le vin, la fillette!
Ils enivrent tous les deux,
Tous deux font tourner la tête.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Caressons soir et matin
Bouteille et fille gentille;
La fille verse le vin,
Le vin renverse la fille.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Si, comme un sage l'a dit,
Comme l'a prouvé Grégoire,
C'est dans le vin qu'est l'esprit,
Que de gens en devraient boire!
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Vrais partisans du tonneau,
Nos chansonniers qu'on révère,
Venaient chercher en *Caveau*
Tous leurs vers au fond du verre.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

On se moque des Beaunois:
On a tort; moi, je les prône;
Jamais l'Institut, je crois,
Ne fera de vin de Beaune.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

On a fort mal distingué
Les fruits du jus de la tonne:
Le *Grave* rend toujours gai;
Le *Nuits* ne nuit à personne.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Si Collé, Piron, Gallet,
Sur le vin ont fait merveille,
C'est qu'aussi chaque couplet
Leur coûtait..... une bouteille.
Buvons, puisque dans le vin, etc.
MOREL.

RONDEAU. *n. m.* Terme de poésie française. C'est, dit M. Laveaux, un petit poème d'un caractère ingénu, badin et naïf. « Le rondeau comprend treize vers qui roulent sur deux rimes seulement, dont la première est employée huit fois, et l'autre cinq, en cet ordre : Le premier vers, le deuxième, cinquième, sixième, septième, neuvième, dixième, et treizième riment ensemble, et sont masculins ou féminins, comme on veut : les autres cinq riment pareillement entre eux, et la rime y est d'espèce différente de celle des autres. On distribue ces rimes dans deux stances de cinq vers, séparées par un tercet, et on ajoute au bout du tercet et de la dernière stance un refrain pris des premières paroles du rondeau, qui tire son nom de ce qu'il semble ainsi se reprendre, et retourner sur lui-même. . . . .

Le refrain ou la reprise fait la plus grande beauté du rondeau. Il faut que la chute y soit naturelle et délicate, et que dans les trois endroits où le mot est placé, les applications en soient différentes et ingénieuses. »

MORGUES, *Traité de la Poésie française*, p. 156 (1685).

La grâce, la finesse, la naïveté forment le caractère principal de ce genre de poème auquel le style familier ou marotique convient mieux que le style soutenu et sérieux, et où l'on préfère le vers de dix ou de huit syllabes aux vers de douze syllabes dont le rhythme est trop noble et trop imposant. Le rondeau suivant en même temps qu'il explique les règles, peut servir d'exemple :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau:
Cela me met en une peine extrême.
Quoi treize vers, huit en *eau*, cinq en *ème!*

Je lui ferais aussitôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau:
Formons-en huit en invoquant Brodeau:
Et puis mettons, par quelque stratagème,
Ma foi, c'est fait.
Si je pouvais encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau:
Mais cependant me voilà dans l'onzième;
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau;
Ma foi, c'est fait.
VOITURE.

La Fontaine et madame Deshoulières sont les derniers qui se soient exercés dans ce genre de poésie. Nos poètes modernes méprisent ce petit poème, parce que le naïf en fait le caractère, et que tout le monde aujourd'hui veut avoir de l'esprit.

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très-souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.
Je ne combats de goût contre personne;
Mais, franchement, sa paresse m'étonne:
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.
Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne;
A soupirer on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.
Mad. DESHOULIÈRES.

Il existe une autre sorte de rondeau, qu'on appèle *rondeau redoublé*. Le rondeau redoublé est ordinairement composé de cinq quatrains; les quatre derniers se terminent successivement par un vers du premier. On y joint quelquefois un envoi où se trouvent assez souvent, et par forme de refrain, les deux ou trois premiers mots de tout le poème.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Épris d'amour pour la jeune Climène,
J'ai soupiré pour elle un jour ou deux:
Si l'insensible eût partagé ma peine,
J'aurais long-temps brûlé des mêmes feux.

Depuis l'instant qu'un dépit courageux
M'ôta du cœur cette passion vaine,
Je ne saurais que plaindre un langoureux
Épris d'amour pour la jeune Climène.

Elle croyait me tenir dans sa chaîne;
Mais quelque sot. Pourquoi perdre des vœux?
Je sais trop bien qu'elle est fière, inhumaine:
J'ai soupiré pour elle un jour ou deux.

Je ne dis pas que mon cœur amoureux
N'eût soupiré pour elle une semaine.
J'aurais nourri cet amour dangereux,
Si l'insensible eût partagé ma peine.

Divin Bacchus, ta liqueur souveraine
M'a garanti d'un incendie affreux.
Sans ton secours, élève de Silène,
J'aurais long-temps brûlé des mêmes feux.

ENVOI.

Garder six mois une fièvre quartaine
Est, à mon sens, un mal moins rigoureux
Que d'adorer une fille hautaine
Qui de mépris relance un malheureux
Épris d'amour.

RONFLER. *v. intr.* C'est un de ces mots que le style noble exclut de la prose et des vers, et qu'il faut rendre par une périphrase.

Le fier Rhamnès, bercé par des songes trompeurs,
Du sommeil à grand bruit exhalait les vapeurs.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Ses poumons à grand bruit exhalaient le sommeil
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Il y a dans le texte,

. . . . . *Toto proflabat pectore somnum.*

le poète Lebrun a dit:

... *Sa bouche à grand bruit respirait tout Morphée.*

ROSE. *n. f.* Fleur. *Epit.* Vermeille, purpurine, épineuse, parfumée, odorante, épanouie, flétrie. *Périph.* La reine des fleurs; l'éclat, le vermillon de la rose, le parfum de la rose.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.
BERNARD.

La *rose* que parfume un baiser de Cypris.
DE BRIDEL.

Rose à la feuille délicate,
Qui d'un éclat si lumineux,
Au milieu d'un trône épineux,
Étales ta pourpre incarnate.
GODEAU.

Voyez dans nos bosquets la *rose* vierge encore
S'échapper du bouton qu'une nuit fit éclore:
Plus elle s'enveloppe, et plus l'œil enchanté
Devine sa fraîcheur et prévoit sa beauté.
Moins timide bientôt la rose printanière,
Se dégageant du nœud qui la tient prisonnière,
Aux caresses du jour abandonne son sein,
Hélas! et son éclat a disparu soudain.
Elle languit et meurt cette rose si belle,
Que brûlait de cueillir plus d'un amant fidèle;
De la jeunesse ainsi la fleur s'épanouit,
Ne brille qu'un moment, tombe et s'évanouit.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

LA ROSE.

. . . .

Vainement la froide raison
Rejète la métempsycose;
Je crois respirer dans la *rose*
L'ame du tendre Anacréon.

Quoi! si long-temps a-t-on pu croire
Qu'au sang du chasseur Adonis
Elle doit ce frais coloris
Qui fait nos plaisirs et sa gloire?

Laissons-là le récit suspect
De l'antiquité mensongère;
Sa naissance était un mystère,
Vénus m'a mis dans le secret.

Le jeune fils de la déesse
Folâtrait avec elle un jour:
O belles! redoutez l'Amour,
Même quand sa main vous caresse!

De ses traits le perfide enfant
Effleure le sein de sa mère;
Le sang divin rougit la terre,
Et la *rose* brilla à l'instant.

De son calice ouvert à peine
Vénus admire la fraîcheur;
Et son baiser dote la fleur
Du parfum de sa douce haleine.

Mais pour laisser à l'avenir
Les traces de son origine,
Elle voulut, par une épine,
En consacrer le souvenir.

CONSTANT-DUBOS, *les Fleurs*, idylles morales.

« La rose, dit M. Noël, faisait les délices des anciens; ils en ornaient les statues de Vénus et de Flore. Elle était particulièrement consacrée à Vénus, parce qu'elle avait été teinte du sang d'Adonis, ou de cette déesse même, qu'une de ses épines avait blessée. C'était aussi l'ornement des Grâces. Cette fleur était le symbole de la mollesse et de la volupté. . . . .

Les anciens en faisaient usage dans les festins, parce que, dit-on, la rose est astringente, et que son odeur dissipe les fumées que le vin porte à la tête. Ils en jetaient sur la table et sur les lits où ils s'asseyaient pour manger, et en faisaient aussi des couronnes pour eux-mêmes. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Dans la langue poétique, *la saison des roses* est une périphrase qui désigne le temps des roses, le printemps.

On dit *les roses de la jeunesse, du jeune âge, les roses de son sein, de son teint, de ses joues, de ses lèvres*, et aussi *un teint de rose, une bouche de rose, des lèvres, des doigts de rose*, etc.

A ses attraits six lustres et trois ans
Laissent encor *les roses du jeune âge.*

PARNY.

Les roses de mon premier âge
Ont sur mon front, hélas! brillé si peu d'instants.

Mad. DUFRENOY, *l'Automne*, élégie.

Les roses de son teint, l'or de sa chevelure,
Ne pourront le guérir de sa large blessure.

BAOUR-LORMIAN.

Ce fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint.
Il a vu se faner *les roses de son teint.*

DESAINTANGE.

Si *de leur bouche* on va presser *la rose.*

DORAT.

Bouche de rose et pied mignon,
Taint frais, œil vif, joli corsage,
Philis avait tout en partage.

DE CHAZET.

De la *rose* qui vient d'éclore
Sa bouche a les vives couleurs.

PEZAY.

Ses traits charmants ont la vive fraîcheur
Et l'incarnat de la *rose* naissante.

BAOUR-LORMIAN.

Au moment où l'Aurore avec *des doigts de rose*
Sépara en souriant la nuit d'avec le jour.

Le cardinal DE BERNIS.

Partout la *rose :* elle colore
Des nymphes les bras arrondis;
La *rose* est aux doigts de l'Aurore,
La *rose* est au teint de Cypris.

MILLEVOYE.

Le mot de *rose*, comme celui de *fleur*, se prend par allusion pour exprimer la virginité; c'est en ce sens que le poète Baif a dit autrefois :

Du beau rosier d'amour le bouton précieux.

Une novice accusait un enré
A son prélat d'avoir cueilli sa *rose.*

J. B. ROUSSEAU, *Épigramme XXII*, liv. 4.

ROSEAU. *n. m.* (*ro-zô*). Plante aquatique. *Epit.* Aquatique, humide, marécageux, tendre –, pliant, souple, flexible, faible, frêle –, fragile.

Le dieu du Nil sortant du creux de ses *roseaux*,
Observait le retour des étoiles propices.

DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Elle prend les poissons à ces légers *roseaux*
Qui leur offrent dans l'onde un insecte perfide.

MOLLEVAUT.

Comme les premières flûtes furent faites de roseaux, ce mot est pris par les poètes pour synonyme de flûte, chalumeau.

Là, tandis qu'appuyé sur son bâton noueux,
Veillant à son bercail, le chevrier joyeux
Sur son humble *roseau* module un air rustique.
DE VALORI.

V. FLUTE.

« Les roseaux, dit M. Noël, sont un des attributs des fleuves et des nymphes. Presque tous les monuments antiques et modernes représentent ces divinités couronnées de roseaux. »

ROSÉE. *n. f.* Humeur fraîche qui tombe le matin sur la terre. *Epit.* Fraîche, humide, froide-, douce -, céleste, tendre -, fertile, féconde, matinale. *Périph.* Les pleurs, les larmes de l'aurore; les pleurs de l'aube matinale; les perles de l'aurore; les pleurs, les perles du matin; les gouttes tremblantes de la rosée; de la rosée les diamans liquides, les perles liquides.

La Nuit du trésor de ses pleurs
Rafraîchit la terre embrasée.
DE BERNIS.

Zéphyr, pour animer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel *les larmes de l'Aurore.*
MICHAUD.

L'herbe où tremblent encor *les gouttes de rosée.*
DELILLE.

Fraîches roses, beaux lis. . . . . . .
Et qui chaque matin déployez vos habits
Où tremble la *rosée* en liquides rubis.
BAOUR-LORMIAN.

Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyr et *des pleurs de l'Aurore.*
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Vénus. . . . .
Et des plis de sa robe, en volant au plaisir,
Disperse le matin *les larmes de l'Aurore.*
De la féconde unit le liquide trésor
Tremble, glisse, et soudain fuit la fleur désolée.
MOLLEVAUT.

Selon les poètes la rosée n'est autre chose que les larmes que l'Aurore répand pour pleurer son époux Tithon. *V.* AURORE. Ovide a feint que les pleurs de l'Aurore sont causés par la douleur qu'elle ressent de la mort de son fils Memnon, tué par Achille pendant le siége de Troie.

Que des malheurs d'Hécube une autre soit frappée,
De ses propres malheurs l'Aurore est occupée:
Aujourd'hui même encor, fidèle à ses douleurs,
En gouttes de rosée elle épanche ses pleurs.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. XIII.

ROSSIGNOL. *n. m.* (*ro-si-gnol*, en mouillant *gn*). *Syn.* Philomèle. *V.* ce mot. *Epit.* Doux -, tendre -, harmonieux, plaintif. *Périph.* Le chantre des bois, des forêts; des bois, des forêts l'hôte mélodieux; le chantre du printemps; l'Orphée ami des bois (Roucher). Pour le chant du rossignol, on dit du rossignol la plainte solitaire.

Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol caché sous le feuillage.
MALFILATRE.

Du rossignol en deuil les soupirs cadencés.
BAOUR-LORMIAN.

Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante.
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
VOLTAIRE.

L'harmonieux oiseau, victime de Térée,
Attendrit les vallons de sa voix éplorée.
MOLLEVAUT.

.... Frappé tout-à-coup d'une éclatante voix,
J'écoute et reconnais *l'Orphée ami des bois.*
Le tendre oiseau, caché sous un taillis sauvage,
De ses sons variés animant le rivage,
Traîne tantôt sa voix en soupirs languissants,
Tantôt la précipite en rapides accents,
La coupe quelquefois d'un gracieux silence,
Et plus brillante encor, la roule et la balance:
Vingt fois renaît le jour dans l'orient vermeil,
Tandis que cet oiseau, refusant le sommeil,
S'obstine à célébrer son amoureuse histoire.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. III.

Que j'aime ces accords si doux, si variés!
Ces soupirs prolongés, ces cadences pressées,
Par des accents plaintifs aussitôt remplacées;
Ce prélude timide, et ces tons indécis,
Essais mélodieux où le goût se déploie;
Ces sons filés sans art, renflés ou radoucis,
Voilés par la tristesse, animés par la joie,
Et ce murmure sourd et ces longs roulements
Qui vont au fond du cœur chercher les sentiments;
Ces chutes, ces repos, ces éclats, ces reprises,
Ces élans imprévus, ce charme des surprises,
Et ce silence enfin si plein de volupté,
De langueur, d'abandon pour l'ame recueillie
Qui pense encor nager dans ces flots d'harmonie.
. . . .
Philomèle a cessé, je crois l'entendre encor.
DE BRIDEL, *le Printemps et Lina.*

ROSTRES. *n. m. pl.* Tribune aux harangues, ou tribune d'où les orateurs haranguaient le peuple romain.

Rome, ô terreur! a vu, sur les *rostres* sanglants,
De son libérateur la tête en cheveux blancs,
Ses mains, noble instrument des plus doctes ouvrages,
D'un glaive parricide étaler les outrages.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. II.

Sur ces *rostres* sanglants, théâtre où tant de fois
Des défenseurs de Rome a retenti la voix;
De ces mêmes héros les têtes mutilées
Sont par la tyrannie en spectacle étalées.
EUSÈBE DE SALVERTE, *la mort de Cicéron*, imitation d'un fragment de Cornélius Sévère.

ROUCOULEMENT. *n. m.* Bruit que fait l'oiseau qui roucoule. « Roucoulement, dit

M. Nodier, dans son *Dictionnaire des Onomatopées françaises*, est un mot harmonieux et utile qui serait bon à admettre dans la langue. M. de Châteaubriand, d'ailleurs si sévère dans l'emploi des mots nouveaux, en fait souvent usage. » Il se trouve aussi dans Buffon.

Écoutez du pigeon épris de sa maîtresse
Le doux *roucoulement* exprimer la tendresse.
DELILLE.

. . . . Les tourterelles
Dont les tendres *roucoulements*
Portent dans le cœur des amants
Le désir d'être heureux comme elles.
DE PEZAY, *Lettre de Vénus à Pâris.*

ROUCOULER. *v. intr.* C'est une onomatopée prise du bruit que font entendre les pigeons. Quelques auteurs écrivent *rocouler*, comme il se disait autrefois; mais *roucouler* est plus imitatif.

Du matin jusqu'au soir le doux ramier *roucoule.*
PIIS.

C'est encore un de ces verbes que la poésie a la faculté d'employer transitivement.

Nous entendrons encor, sur le toit da leur tour,
Tes pigeons *roucouler* les soupirs de l'amour.
COLARDEAU, *Épître à M. Duhamel de Denainvilliers.*

« Imite les colombes qui, lorsque les noirs frimas ont fait place aux premiers zéphyrs, *roucoulent* leurs amours. » MIRABEAU, *trad. des Baisers de Jean second.*

ROUE. *n. f. Syn.* Orbe. *Epit.* Rapide, roulante, tournante, brûlante, enflammée, de feu, mobile, agile, légère, lente -, criarde, infatigable, inconstante.

De huit pieds en avant que le timon (le timon de la charrue) s'étende;
Sur deux *orbes* roulants que ta main le suspende.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Aux deux côtés du char, Hébé d'un bras habile
Place une double *roue*, assemblage mobile
Dont les rayons d'or pur dans le cuivre enchassés
Par des moyeux d'argent avec art sont fixés.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Parmi des torrents de poussière,
Son char dévorant la carrière,
Paraît s'égarer dans leurs flots;
Mais toujours sa *roue* enflammée,
Rasant la borne accoutumée,
Ravit la palme à ses rivaux.
LEBRUN, *l'Enthousiasme*, ode.

V. FORTUNE.

Roue signifie encore la queue du paon et du coq d'Inde, quand ces oiseaux la déploient en rond. *Epit.* Etoilée, riche -, brillante.

Il (le paon) développe. . . . . . .
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une *roue* étoilée.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

Le sot oiseau de l'Inde et sa maussade *roue.*
DELILLE.

ROUGE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Cramoisi, pourpré. Pour rouge les poètes disent quelquefois ensanglanté, de sang, d'écarlate, de pourpre, purpurine, ce dernier n'est plus usité qu'au féminin.

En parlant de deux serpents, Delille a dit :

Leurs yeux *rouges de sang* lancent d'affreux éclairs.
Trad. de *l'Enéide*, liv. II.

D'une crête *de sang* sa tête est surmontée.
Le comte DE VALORI.

Dorat a dit en parlant d'un serpent :

En même temps jaillissant les éclairs
De sa prunelle *d'écarlate.*

ROUGE. *n. m. Syn.* Incarnat, pourpre, carmin, vermillon. — Rougeur. *Epit.* Vif, ardent, éclatant, vermeil.

D'un *rouge* ardent leur prunelle enflammée
Jéte autour d'eux des regards foudroyants.
MALFILATRE.

Telle d'un *rouge* ardent, lugubre, ensanglanté,
La nuit, dans l'air brûlant, la comète étincelle.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

En parlant de poissons rouges qui se jouaient dans un bassin, M. de Wailly a dit :

Tyr avait prodigué la plus riche *incarnat*
Sur leur armure étincelante,
Et l'or, par un nouvel éclat,
En rehaussait encor la *pourpre* éblouissante.

Et d'un panache altier le brillant *incarnat*
De son beau casque d'or rehausse encor l'éclat.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Du *pourpre*, de l'azur les couleurs différentes.
Le même.

La *pourpre* des raisins, l'or des moissons mûries.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Automne.

Le modeste *incarnat* d'une pudeur touchante
Colorait de son teint la fraîcheur innocente.
DESAINTANGE.

Rouge, espèce de fard que les femmes se mettent sur le visage. *Syn.* Fard, carmin, vermillon, incarnat. Il est familier.

Lise a quitté le *rouge*, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas.
GRESSET, *le Méchant.*

Pourquoi mêler aux fleurs de ton visage
De nos *carmins* l'industrieux éclat ?
De ce beau lis le duvet délicat
Dut-il jamais mériter cet outrage ?
DUPUY-DES-ISLETS

Dans nos sallons remplis de glaces, de bougies
De nos Vénus du soir les pâles effigies
D'un épais *vermillon* restaurent laur beauté;
Mais d'un léger *carmin* que sa fraîcheur efface,
En ranimant sa joue Irène nous retrace
Un matin de printemps après d'un soir d'été.
DE CHOISY.

Voyez Iris qui colore un nuage:
Usez ainsi, mais tempérez l'usage
D'un *incarnat* à Cythère apprêté,
Ame du teint, pastel de la beauté.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. II.

Rouge-bord. V. BORD.

ROUGEUR. *n. f.* Couleur rouge. *Syn.* Rouge. *Epit.* Soudaine, prompte, subite, indiscrète, coupable, noble -, vermeille, aimable, chaste -, pudique.

Une aimable *pudeur* peint son front ingénu.
BAOUR-LORMIAN.

Une *rougeur* subite allume son visage.
Le même.

. . . . L'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la *rougeur.*
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. I.

Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne *rougeur* couvrir le front d'un père?
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 1.

V. ROUGIR.

ROUGIR. *v. tr.* Rendre rouge. *Syn.* Empourprer, qui n'est d'usage qu'en poésie.

Ils *rougissent* le mors d'une sanglante écume.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Le sang de son parti *rougit* souvent ses mains.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

A la danse bientôt succède un long repas.
Là, chacun d'un vin pur *rougit* sa large coupe.
ROUCHER.

Un léger incarnat *rougit* son front timide.
BAOUR-LORMIAN.

Dès que l'aube *empourprait* les bords de l'horizon,
Ils menaient leurs troupeaux. . . . . . .
LA FONTAINE, *la Captivité de Saint-Malc.*

A ces mots de sa robe il déchire les plis,
Et de son sein qu'il frappe il *empourpre* les lis.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. III.

Rougir est aussi intransitif et signifie devenir rouge; figurément, avoir honte, être confus.

A peine son sang coule et fait *rougir* la terre
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre.
RACINE, *Iphigénie*, scène dernière.

Je baisse en *rougissant* ma timide paupière.
BLIN DE SAINMORE, *Glycère*, idylle.

Sous l'ombrage écarté d'un bosquet solitaire,
J'aperçus l'autre jour une jeune bergère:
Elle avait de Vénus la fraîcheur et l'éclat;
Son teint s'embellissait d'un modeste incarnat.
CHABANON, *la Colombe*, idylle.

. . . . Un feu subit *a peint*
D'un ardent incarnat l'albâtre de son teint;
Il brûle sur sa joue, il court sur son visage,
De la pudeur timide intéressante image.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait *rougir* le front de la pudeur.
GILBERT, *mon Apologie.*

Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. V, sc. 4.

Pour moi, je troublerais un si noble entretien;
Et vos cœurs *rougiraient* des faiblesses du mien.
RACINE, *Alexandre*, act. I, sc. 2.

« *Rougir*, appliqué au cœur, est, dit Geoffroy, une métaphore peu convenable. »

ROULEMENT. *n. m.* Bruit que produit un corps qui roule ou semble rouler. *Epit.* Long -, prolongé, continu.

Entendez-vous, dans l'horizon lointain,
Ce *roulement* précurseur des tempêtes?
CAMPENON, *la Maison des champs.*

Des tonnerres lointains les *roulements* funèbres
Sèment de tous côtés l'épouvante et l'horreur.
BAOUR-LORMIAN.

Il signifie mouvement en rond.

Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture,
Dans ses *roulements* d'yeux et ses contorsions,
Ce fanatique amant de ses productions.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

ROULER. *v. tr.* Mettre en rouleau, ou faire avancer une chose en la faisant tourner.

Les noms, presque échappés de l'orne de la mort,
Y rentrent à sa voix; les Parques étonnées
Roulent sur le fuseau de nombreuses années.
THOMAS.

Roulant en traits de feu de sanglantes prunelles.
DELILLE.

Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et *roule*, à grand bruit, forêts, bergers, troupeaux.
Le même, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs.
VOLTAIRE.

. . . . . . La fumée au faîte des maisons
A flots précipités *roule* ses tourbillons.
LUCE-DE-LANCIVAL.

Tel sur le monde usé quand le temps destructeur
Sera las de *rouler* d'innombrables années.
DENNE-BARON.

Elle dit; et, *roulant* son projet dans son *ame*,
De ses jours odieux cherche à rompre la trame.
DELILLE, trad. de l'*Énéide*, liv. IV.

Si dans cette abbaye où l'oiseau des ténèbres
Roule seul aujourd'hui ses cadences funèbres....
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Rouler est aussi intransitif, et signifie avancer en tournant.

Avec quel plaisir l'enfant moule
Cette masse qui s'arrondit !
La boule *roule*, *roule*, *roule*,
Et de plaisir l'enfant boudit.
ARMAND-GOUFFÉ.

Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, *roule* dans l'étendue.
SAINT-LAMBERT.

Les étoiles *roulaient* dans un profond silence.
DELILLE.

Ses cris
Roulent en longs éclats sous les vastes lambris.
Le même.

Des pleurs cruels, amers, arrachés au malheur,
Qui *roulaient* dans ses yeux sans soulager son cœur.
LA HARPE, *Épître à M. le comte de Schowaloff.*

ROYAUME. *n. m.* (*roa-iô-me*). État régi, gouverné par un roi. *Syn.* Etat, monarchie, empire. *Epit.* Florissant, illustre, riche, heureux, paisible, puissant, fertile, abondant, héréditaire, faible, divisé, chancelant.

Alphonse fut surtout un habile astronome,
Il connaissait le ciel bien mieux que son *royaume.*
FLORIAN.

Dans la langue poétique, on dit *le royaume de Pluton*, *le royaume des morts*, *les sombres*, *les noirs royaumes*, par périphrase, pour dire l'enfer.

Que l'enfer m'engloutisse en *ses royaumes sombres*,
Ces *royaumes* affreux, pâle séjour des ombres,
Si jamais. . . . . .
DELILLE, trad. de l'*Énéide*, liv. IV.

Tels les spectres légers sortent *des noirs royaumes.*
Le même, liv. X.

Le royaume des morts a plus d'une avenue :
Il n'est route qui soit aux humains si connue.
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers.
LA FONTAINE, *les Amours de Psyché*, liv. II.

ROYAUTÉ. *n. f.* (*roa-iô-té*). État, dignité de roi. *Syn.* Le trône, le sceptre, la couronne. *Epit.* Glorieuse, absolue, puissante, héréditaire, successive, élective, avilie. *Périph.* Le bandeau des rois, le bandeau royal, l'autorité suprême, la grandeur souveraine, la pourpre royale.

. . . . Le trône a quelques charmes,
Et *le bandeau des rois* peut essuyer des larmes.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. IV, sc. 4.

Irai-je. . . . .
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper et *le trône* et l'autel ?
GRESSET.

Fortune ! à ton pouvoir qui ne se soumet pas ?
Tu couvres *la pourpre royale*
Des crêpes affreux du trépas.
LA HARPE, trad. de *l'Ode d'Horace : ô diva gratum*, etc.

Qui naquit dans la *pourpre* en est rarement digne.
VOLTAIRE, *Brutus*, act. II, sc. 4.

RUBIS. *n. m.* (*ru-bi* devant une consonne, *ru-biz* devant une voyelle). Pierre précieuse d'un rouge plus ou moins vif. *Epit.* Ardent, vif-, riche-, précieux, oriental, étincelant, enflammé. *Périph.* Le feu, la flamme du rubis, l'éclair du rubis (Baour-Lormian), la pourpre des rubis (Mollevaut).

Le *rubis* que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'occident la rive orientale.
MILLEVOYE.

Le cristal épuré qui des flancs de Golconde
Sort en *rubis* ardents, pour couronner les rois.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

Et *du feu des rubis* l'émeraude enrichie
Répète au loin du dieu l'image réfléchie.
DESAINTANGE.

Rubis se dit, en poésie surtout, pour un rouge vif et vermeil. *Syn.* Rouge, pourpre, vermillon, incarnat.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de *rubis* le chemin du soleil.
MALLEVILLE.

. Tel, au matin, quand le jour vient d'éclore,
Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
Par intervalle il mêle un feu vermeil,
Et le *rubis* légèrement colore
Un ciel blanchi des perles de l'aurore.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

. . . . . Ce sang qu'un pur nectar arrose,
En humides *rubis* a paru se gonfler.
DESAINTANGE.

. . . . Elle voit Adonis,
Dans son sang qui ruisselle en liquides *rubis*,
Sans vie et sans couleur, couché sur la verdure.
Le même.

La vigne. . . . .
Et suspend autour d'elle en un riche appareil
Ses grappes de *rubis* qu'enflamme le soleil.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Du lis et du jasmin le calice argenté
Se marie au *rubis* de la fraîche groseille.
Le père VENANCE, *l'Ennui*, élégie.

Les *rubis* du pavot dont la tête mouvante
Flotte au loin sur l'or des moissons.
DE BRIDEL.

Cette bouche où brillaient tant de riches trésors,
Les perles (les dents) au dedans, les *rubis* au dehors.
MÉNAGE.

Figurément on appèle *rubis* des boutons ou élevures rouges qui viennent au visage, sur le nez.

Qu'est devenu ce teint. . . . .
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en *rubis* brillait de toutes parts?
BOILEAU, *Satire III.*

. . . . Sur son front, flétri par la mollesse,
Brille en *rubis* impurs la flamme de l'ivresse.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

RUCHE. *n. f.* Sorte de panier en forme de cloche, où l'on fait habiter les mouches à miel. *Epit.* Maternelle, héréditaire, solitaire, chérie, peuplée, déserte, abandonnée. *Périph.* De l'abeille le palais de cire, les cellules d'or; la cloche d'osier retraite des abeilles.

L'abeille. . . . .
Et chassant les frelons de *ses palais de cire*,
De longs remparts de miel entourer son empire.
GASTON.

Et sans cesse ajoutant à *ses cellules d'or*,
Elle (l'abeille) y vient déposer son liquide trésor.
GINGUENÉ.

Quel sourd bourdonnement vient frapper mes oreilles?
D'une *ruche* s'élève un nuage d'abeilles.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. V.

Mais comment sans transport voir ces filles des cieux (les abeilles)?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
. . . .
Je ne vous dirai point. . . . .
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Époux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits;
D'autres décideront: mais leur noble industrie,
Mais les hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment composés,
En six angles égaux leurs bâtiments tracés;
Cette forme élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VII.

RUELLE. *n. f.* (*ru-è-le*). C'est un diminutif de *rue*; proprement, petite rue. Ce mot familier a signifié autrefois la pièce, la salle de compagnie où les dames réunissaient leur société, et a donné lieu à plusieurs locutions surannées; Bernard n'était déja plus autorisé à dire:

D'écrits galants inondes les *ruelles*.
L'Art d'aimer, ch. II.

« Voilà, pour le dire en passant, un de ces mots qui font voir les changements que la mode introduit dans le langage. Boileau a eu beau dire, dans son *Art poétique*, en parlant de Louis XIV,

Que de son nom chanté par la bouche des belles
Benserade en tous lieux amuse les *ruelles*.

il y a longtemps qu'il n'est plus question de ruelles. »

LA HARPE, *Cours de litt.*, t. IV, p. 142.

RUINE. *n. f.* (*ru-i-ne*). *Syn.* Décombres, débris. — Chute, dégât, renversement, décadence, désastre, perte. *Epit.* Vaste-, immense, totale, entière, fatale, lente, triste -, prochaine, superbe, éclatante, sanglante, fumante, antique, dispersée.

Enfin dans un dernier et long gémissement
Il (l'arbre) épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes *ruines*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Et de Paris en feu les *ruines* fatales.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. II.

Quand l'être créateur eut juré la *ruine*
De ce peuple d'ingrats qui, fiers de leurs forfaits,
D'un oubli monstrueux payaient tous ses bienfaits.
DULARD.

L'amour, fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous les rides naissantes,
Et, pour régner jusqu'aux derniers instants,
Sème de fleurs les *ruines* du temps.

RUINEUX, EUSE. *adj.* (*ru-i-neû* devant une consonne, *ru-i-neû-ze*). Qui menace ruine, qui tombe en ruine.

Son châtel occupait la cime
D'un monticule escarpé, *ruineux*.
IMBERT, *le Cheval gris*, conte.

Ces rochers voyageurs jusqu'au ciel entassés,
Et par le vent fougueux en tumulte poussés
Se croisent, et rompus de leurs pieds à leur cime,
De leur choc *ruineux* font retentir l'abîme.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. II.

Sous un toit *ruineux* qui le couvre à moitié
Voyez transir de froid, languir sans nourriture,
Ceux qui dans vos sillons fécondaient la nature.
Le même, ch. X.

Il signifie encore au figuré, qui cause du dommage, qui entraîne à de trop grandes dépenses. *Syn.* Désavantageux, désastreux, nuisible, préjudiciable, pernicieux, funeste. — Dispendieux, coûteux, onéreux.

Hé! que serait-ce donc, si le démon du jeu
Versait dans son esprit sa *ruineuse* rage?
BOILEAU, *Satire X.*

Il blâme avec vivacité
De nos banquets pompeux la *ruineuse* orgie.
DELILLE, *la Conversation*, ch. II.

RUISSEAU. *n. m.* (*rui-sô*). *Epit.* Clair-, limpide, frais, tendre -, argenté, docile,

vagabond, égaré, fleuri, faible -, timide, rapide, serpentant, fugitif, tortueux, sinueux, tournoyant, plaintif, bruyant, murmurant, gazouillant, rocailleux, bourbeux, fangeux. *Périph.* Courant d'eau, l'argent d'un ruisseau, d'un ruisseau les flots argentés, le cristal d'un ruisseau; les plis, les replis, les détours d'un ruisseau.

J'aime mieux un *ruisseau* qui sur la molle arène
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé. . . . .
BOILEAU, *Art poétique.*

L'hiver, qui si long-temps avait blanchi nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles *ruisseaux.*
J. B. ROUSSEAU.

D'un *ruisseau* doux et pur le cristal transparent
Sur un lit de gravier serpente en murmurant.
DESAINTANGE.

..... *Un ruisseau* qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Dans la plus belle des prairies
Le plus beau des *ruisseaux* coulait paisiblement;
Sur ses rives toujours fleuries
Les Zéphyrs amoureux se berçaient mollement;
Dans le miroir de son onde argentée
On admirait des cieux l'image répétée;
Enfin son cristal toujours pur
Lui fit donner le nom d'Azur.
HOFFMAN, *le Ruisseau*, fable.

Loin des jardins de l'opulence
Tu promènes ton inconstance
Sur un lit pur, bordé de fleurs;
Dans le marbre ton eau captive
Sans doute eût regretté sa rive,
Son sable d'or et ses erreurs,
Charmant *ruisseau*. . . . . . .
CONSTANT DUBOS, *le Ruisseau*, idylle.

Ruissel a dû se dire avant *ruisseau*, et *ruisselet* est le diminutif de ce premier, qui peut fort bien figurer, ainsi que son diminutif, dans le genre léger, et surtout dans le style marotique.

Plus n'est-il ce *ruissel*, où l'été fraîches ondes
Doucettement baignaient siens membres délicats.
BERQUIN, *l'Orage*, idylle.

D'abord un canal s'ouvre; et d'un cours orgueilleux
Le *ruisselet* baigne une double rive
Dont le marbre écarte à grands frais
Des fleurs et du gazon la trop simple parure.
DUAULT.

RUMINER *v. tr.* et *intr.* Remâcher. Il ne se dit que de quelques animaux.

Couché sur ses genoux le bœuf pesant *rumine.*
DELILLE.

Ici le bœuf oisif, et du joug détaché,
Rumine lentement sur ses genoux couché.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. IV.

D'autres dorment couchés sur la fraîche verdure,
Et d'un air indolent *ruminent* leur pâture.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. IV.

RUSTIQUE. *adj.* des deux genr. Il peut se placer avant ou après le nom au gré du versificateur. *Syn.* Champêtre, agreste, rural. — Inculte, sauvage, brut, grossier.

On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux *rustiques*,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques.
BOILEAU.

Et pour porter, d'un pas sûr et soumis,
Ce doux fardeau de la vigne au logis,
Que l'âne, aidé de son guide *rustique*,
Prête sa marche et son dos pacifique.
CAMPENON.

Sous ses *rustiques* toits, mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.
VOLTAIRE, *Mérope.*

Prêt à quitter pour toi la *rustique* musette.
GRESSET.

En prose on dirait la musette *rustique.*

RUSTRE. *adj.* des deux genr. Fort rustique, fort grossier. *Il a l'air rustre, la mine rustre.* Acad.

Il s'emploie aussi comme nom au masculin, et, quand il est pris dans le sens de paysan, villageois, il me paraît convenir à tous les styles.

L'âne me plaît; son dos porte au marché
Les fruits du champ que le *rustre* a bêché.
VOLTAIRE, *le pauvre Diable*, conte.

Elle découvre un lac dans un vallon fangeux
Où des *rustres* coupaient des joncs marécageux.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VI.

S

S. *n. m.* (*se*). Cette lettre, qui est la dix-neuvième de l'alphabet, est propre à rendre la prononciation sifflante.

. . . . . L'S (*l'esse*) en serpentant s'avance;
A la place du C sans cesse elle s'élance;
Elle souffle, elle sonne, et chasse à tout moment
Un son qui s'assimile au simple sifflement.
PIIS, *Harmonie imitative.*

En effet, lorsqu'il s'agit d'exprimer le *sifflement*, l'accumulation de *s* contribue à rendre le vers imitatif.

Par quel art le chantre d'Achille
Me rend-il tant de bruits divers!
Il fait partir la flèche agile,
Et par ses sons *sifflent* les airs.
L. RACINE, *Ode sur l'Harmonie.*

« Racine a prodigué les *S* dans ce vers d'*Andromaque* :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

et l'effet d'imitation qui en résulte est frappant. On l'a trouvé, peut-être avec justice, un peu trop minutieux.

Il y a de l'harmonie dans ces vers d'un de nos poètes lyriques :

Ixion et les Aloïdes
Ont cessé leurs mugissements;
De Tantale et des Danaïdes
Je n'entends plus les longs gémissements,
Et des fatales Euménides
Les couleuvres avides
Ne brisent plus les airs par d'aigres *sifflements*.
L'Érebe n'a plus de tourments. »

Ch. Nodier, *Onomatopées franç.*, p. 164.

Cette lettre, qui se prononce ordinairement *z* entre deux voyelles, comme dans *phrase*, *fraisier*, *rosier*, *ruse*, rimera avec les terminaisons où l'*e* muet est précédé d'un *z*, et ne pourra se joindre aux mots où cet *e* muet est précédé d'un double *s*, ainsi *rose* ne pourra pas s'unir à *colosse*, etc.

Quoique le *s* ne se prononce presque jamais à la fin des mots français, ces mots n'en rimeront pas moins avec les noms propres ou autres mots venus des langues étrangères, où cette consonne est sonore; ainsi *las* se joindra à la rime avec *Atlas*, *succès* avec *Cérès*, *coloris* avec *Procris*, *enclos* avec *Atropos*, *abus* avec *Crésus*, *motus*, *rébus*, etc.

Il est permis aux poètes de retrancher la lettre *s* à la fin des noms propres *Athènes*, *Londres*, *Versailles*, etc., *V. Traité de la Versification*, pag. 64, comme aussi à la fin des mots *grâces*, *remords*. *V. ibid.* p. 65.

Les poetes suppriment encore cette lettre à la fin de la première personne de certains verbes, quand ils y sont forcés par la rime. *V. Traité de la Versification*, p. 66.

Il est peu de personnes, dit d'Olivet, qui ne pensent que c'est par licence poétique que les poètes retranchent quelquefois cette *s* à la fin du vers. Cela est vrai dans l'usage actuel; mais, dans l'origine, c'est tout le contraire. Du temps de Ronsard et de Marot, cette première personne était sans *s* : je *voi*, je *rend*, etc.; on permit d'abord aux poètes d'ajouter un *s*, pour éviter l'hiatus dans le cours du vers. Cet usage passa peu-à-peu à la prose; et ce qui, dans son principe, n'était qu'une permission accordée aux poètes, est devenu, dans la suite, une obligation et pour les poètes et pour les prosateurs.

SABBAT. *n. m.* (*sa-ba* devant une consonne). Nom que portait chez les Juifs le dernier jour de la semaine.

Sabbat signifie aussi l'assemblée nocturne que le peuple croit que les sorciers tiennent pour adorer le diable.

Dans un vallon stérile. . . . .
S'alonge une forêt qu'habite la terreur.
Sous son ombrage règne une éternelle horreur.
Vainement le soleil, au milieu de sa course,
Épanche de ses feux l'inépuisable source.
Le sein du bois profond n'est jamais éclairé
Que par un jour douteux, tremblant, décoloré.
Mais le soleil à peine est caché sous les ondes,
Des brouillards empestés, des ténèbres immondes,
Au sein de la forêt répandus à grands flots,
Y versent l'épouvante et la nuit du chaos.
Au seul nom de ce lieu sauvage, solitaire,
Tous les cœurs sont saisis d'un trouble involontaire.
. . . .
C'est là, si l'on en croit de merveilleux récits,
Qu'entourés de vapeurs, sur un nuage assis,
Les pâles nécromans, les hideuses sorcières,
Sous la forme des boucs, des hydres meurtrières,
Descendent à minuit, y viennent en hurlant
Déployer l'appareil de leur festin sanglant,
Sous ces dômes touffus s'unir à l'aventure,
Et dans leurs jeux lascifs outrager la nature.
A leur fatal pouvoir ce bois assujéti
Des coups du bûcheron n'a jamais retenti.

Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. XIII.

Sabbat signifie figurément et populairement, bruit, criaillerie. *Syn.* Bruit, tapage, tintamare, charivari, vacarme, brouhaha, tumulte, confusion. — Criaillerie, clabauderie, querelle, dispute. *Épit.* Horrible, désordonné, affreux, effroyable.

Voyez le beau *sabbat* qu'ils font à notre porte :
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

Racine, *les Plaideurs*, act. I, sc. 8.

SABLE. *n. m. Syn.* Arène, gravier, sablon, terre sablonneuse, poussière. *Épit.* Aride, infertile, désert, mouvant, profond, menu, léger, brûlant, dévorant, mobile, étincelant, brillant, éblouissant, doré, d'or, argenté, d'argent.

Ces *sables* dévorants, ces plaines sans ombrages.

Millevoye.

. . . . Cette écume argentée
Dont le retour des flots l'un par l'autre pressés,
Lava les *sables* d'or qui les ont repoussés.

Notaris.

D'un pied timide et bientôt las
Fouler la surface mouvante
D'un *sable* échappant sous mes pas.

Damas.

Le dieu des flots me voit, s'enflamme, et me poursuit.
Je courais : sous mes pas le *sable* glisse et fuit.

Desaintange.

Eh! qui ne sait comment leurs fougueuses haleines
(les haleines des vents)
Des déserts africains tourmentent les *arènes*.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. II.

Le même poète a dit, en parlant du Tibre :

Le cristal de ses eaux et l'or de son *arène*.
Trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

SABLIER. *n. m.* (*sa-bli-é* devant une consonne). Horloge de verre qui mesure le temps par la chute du sable d'une fiole dans une autre. *Syn.* Horloge de verre. *Épit.* Antique, subtile, ingénieux, transparent, fidèle.

Chênedollé a dit en parlant du sablier et de celui qui l'inventa :

Forçant Saturne à des retours constants,
Dans sa *prison de verre* il divisa le temps.

Le *sablier* est un des attributs de Saturne ou du temps.

SACERDOCE. *n. m.* Emploi sacerdotal, dignité sacerdotale. *Syn.* Prêtrise, sacrificature, pontificat. Les poètes disent *l'encensoir* pour la dignité sacerdotale, la grande prêtrise.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappèle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer *l'encensoir*.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 3.

Alors *porter l'encensoir* peut signifier être grand-prêtre, souverain pontife, comme *tenir*, *porter le sceptre* veut dire quelquefois exercer l'autorité souveraine.

Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De *porter l'encensoir*, et d'affecter l'empire?
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. II, sc. 5.

SACRER. *v. tr.* Conférer un caractère de sainteté par le moyen de certaines cérémonies de religion. *Syn.* Consacrer. — Bénir; dédier, vouer, offrir à dieu. *Périph.* Donner l'onction, répandre l'huile sainte sur..

JOAD (au jeune Joas).
Venez, de l'huile sainte il faut vous *consacrer*.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

SACRÉ, ÉE. *part.* de sacrer.

Il est aussi adjectif et se dit par opposition à *profane*. *Syn.* Saint, bénit, religieux, sanctifié. — Auguste, précieux, vénérable, respectable, inviolable.

Préparez, Josabet, le riche diadême
Que sur son front *sacré* David porta lui-même.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 7.

Pour qui prépare-t-on le *sacré* diadême?
Le même, act. III, sc. 8.

Non, vous n'espérez plus de me revoir encor,
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector.
Le même, *Andromaque*, act. I, sc. 4.

« Cette épithète *sacrés*, placée avant le nom, produit quelquefois, dans notre langue, un effet désagréable et prête à de mauvaises plaisanteries; mais le sentiment d'Andromaque est si beau, si touchant, qu'il entraîne les spectateurs, et ne laisse voir que la poésie de cette expression *sacrés murs*, laquelle rappèle l'origine de ces murs bâtis par la main des dieux. »
GEOFFROY, *commentaires sur Racine*, *au lieu cité*.

Sur ces vers du IIIe act. de la 1re sc. d'*Esther* :

Au nom du *sacré* nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux.

le même commentateur ajoute : « Du temps de Racine, le mot *sacré*, placé devant le substantif ne produisait point un effet désagréable : *sacrés monts*, *sacrés murs*, *sacré nœud*; ces arrangements de mots ne prêtaient point au ridicule. Aujourd'hui l'usage veut qu'on mette *sacré* après son substantif. »

Cet usage n'est pas si bien établi que Geoffroy semble l'affirmer, et nos meilleurs poètes nous offrent des exemples de *sacré* mis avant le nom :

Cent rois ligués entr'eux pour nous livrer la guerre,
Étaient venus sur nous fondre de toutes parts,
Ils ont vu nos *sacrés* remparts.
J. B. ROUSSEAU, *Cantique tiré du ps. XLVII*, liv. I.

Le palais des Destins devant lui se présente;
Il fait marcher son fils vers ces *sacrés* remparts....
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Et qui respectera leur *sacré* caractère,
Quand sur moi Lycaon osa porter ses coups?
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

Sacrés flambeaux! autels parés pour mon supplice.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Vous toutes qui portez le *sacré* nom de mère.
Le même, dans la même traduction.

Que la nature au moins calme votre courroux;
Songez que dans ces lieux *tout est sacré pour vous*.
CRÉBILLON.

La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et *n'a rien de sacré*.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 2.

« *Sacré* peut-il se dire des personnes? j'ai peine à le croire. J'ose ne pas approuver ce vers de Racine :

Des dieux *les plus sacrés* j'attesterai le nom.
Phèdre, act. V, sc. 1. »
FÉRAUD, *Dict. crit. de la Langue fr.*

Pourquoi ne dirait-on pas le pontife *sacré*, du ciel les *sacrés* interprètes; mais cette

épithète, qui peut fort bien se dire des personnes, peut-elle s'appliquer aux dieux, voilà ce que je ne crois pas, parce que l'idée de dieu emporte avec elle l'idée de *sacré*.

SACRIFICE. *n. m.* Action par laquelle on offre quelque chose à dieu avec certaines cérémonies. Il se dit aussi de ce que les anciens offraient aux divinités du paganisme. *Syn.* Offrande, oblation, hécatombe. *V.* ce mot. *Epit.* Pieux, pompeux, solennel, brillant, sanglant, pur, impie, offert, interrompu, consommé.

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux *sacrifice.*
DELILLE.

Déja Talthybius avec force a traîné
Le sanglier farouche aux autels destiné.
Le roi, dans l'appareil des pompeux *sacrifices*,
De la victime aux dieux consacrant les prémices,
En émonde les crins sous le tranchant du fer.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XIX.

DESCRIPTION D'UN SACRIFICE ANTIQUE.

Le pontife suprême,
Revêtu d'un lin pur et ceint du diadême,
Conduit le porc avide et la jeune brebis
Dont le fer n'a jamais dépouillé les habits.
L'œil tourné vers les lieux où le jour se rallume,
Les princes sur l'autel, où déja l'encens fume,
Placent les saints gâteaux qu'assaisonne le sel;
Des fronts prêts à tomber sous le couteau mortel
D'autres coupent le poil, gage des sacrifices,
Et de la coupe sainte épanchent les prémices.
. . . .
. . . .
Soudain le fer se lève et le glaive étincelle,
Le sang des animaux dans la flamme ruisselle,
Et de leurs corps tombés sous le couteau mortel,
Les intestins sanglants palpitent sur l'autel.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

Il se prend aussi au figuré.

De mes larmes au ciel j'offris le *sacrifice.*
RACINE, *Esther.*

Offrez à l'exemple des anges,
A ce dieu, votre unique appui,
Un *sacrifice* de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
J. B. ROUSSEAU.

Faire, offrir un sacrifice à Vénus signifie quelquefois se livrer aux plaisirs de l'amour; c'est en ce sens que Bernard a dit, dans l'*Epître à Claudine :*

Ce jour coula dans l'attente du soir;
Le soir aux champs je courus te revoir;
Un autre autel eut d'autres *sacrifices.*

SACRIFIER. *v. tr.* (*sa-kri-fi-é* devant une consonne). *Syn.* Immoler. *Périph.* Offrir un sacrifice, offrir en sacrifice.

Il l'attend à l'autel pour la *sacrifier.*
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 5.

Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel! c'est à ces dieux que vous *sacrifiez.*
Le même, act. IV, sc. 4.

SAFRAN. *n. m.* Plante dont on se sert pour teindre en jaune, il se dit aussi de la couleur qu'on tire de cette plante. *Syn.* Crocus. — Jaune. *Epit.* Odorant, jaune, vermeil, doré.

. . . . La prune diaprée,
Ou de *safran* jaunie, ou d'azur empourprée.
DESAINTANGE.

Du plus jaune *safran* sa robe colorée
Par une agrafe d'or retient ses plis mouvants,
Et leur brillant tissu frémit au gré des vents.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

SAGITTAIRE. *n. m.* Le neuvième signe du zodiaque; le soleil entre dans ce signe le 22 novembre et en sort le 20 décembre. *Epit.* Froid -, humide, glacé, rigoureux.

Quand les frimas du *sagittaire* humide
Glacent aux champs la dryade timide.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. II.

Déja du haut des cieux le cruel *sagittaire*
Avait tendu son arc et ravageait la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris
N'offraient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avait compté sa première journée.
DEFONTANES, *le jour des Morts.*

Aux hôtes des forêts le vaillant *sagittaire*
Fait sentir chaque jour son arme meurtrière.
Lorsque le laboureur suspendant ses travaux,
A vu naître pour lui la saison du repos;
Que la terre a reçu cette utile semence
Qui de tant de trésors renferme l'espérance,
On le voit aussitôt, armé de son carquois,
Sur les pas de ses chiens s'élancer dans les bois.
RICARD, *la Sphère*, chant IV.

Cette constellation, selon la Fable, est le centaure Chiron, placé par Jupiter dans le zodiaque, aussi est-elle appelée le *Centaure* et *Chiron. V.* CHIRON.

« Le sagittaire est représenté moitié homme et moitié cheval, tenant un arc et tirant une flèche; ce qui montre la violence du froid et la rapidité des vents qui règnent au mois de novembre. Les uns prétendent que c'est Chiron le centaure; d'autres que c'est Crocus, fils d'Euphémée, nourrice des Muses; qu'il demeurait sur le Parnasse, et faisait son plaisir et son occupation de la chasse; qu'après sa mort, à la prière des Muses, il fut placé parmi les astres. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

SAILLIE. *n. f.* (*sail-lie* , les deux *l* mouillés). « Ce mot, est-il dit dans l'*Encyclopédiana*, au mot *saillie*, qui vient du latin *salire* (sauter), signifie le passage brusque d'une idée à une autre, dont le rapport trop éloigné n'était pas d'abord apperçu. Les saillies tiennent le même rang dans les opérations d'esprit, que l'humeur ou la boutade dans les affections du cœur, ces transitions subites et inattendues ne supposent pas toujours une grande étendue de lumières ; mais elles caractérisent l'esprit. Les gens gais ont des saillies de plaisanteries ; les méchants, de méchancetés ; les personnes naïves, de naïvetés. Le docteur Bonvard, ayant été appelé par le grand aumônier, celui-ci lui dit qu'il souffrait comme un damné : *« quoi ! déja*, monseigneur, » reprit le malin Esculape. »

Syn. Répartie, réplique, pensée, bon mot, boutade. *Epit.* Fine, légère, vive, heureuse, imprévue, subite. *Périph.* Le feu, l'éclair de la saillie ; le sel piquant de la saillie (Mollevaut).

Fille de l'à propos, la *saillie* est plus vive.
LEBRUN.

La décence apprêta *les traits de la saillie.*
CHAUSSARD.

Je crois dans les brillants accès
D'une aimable folie
Voir jaillir du cerveau français
L'éclair de la saillie.
DESPREZ.

SAISON. *n. f.* (*sè-zon*). L'une des quatre parties de l'année. *Epit.* Jeune-, fleurie, printanière, verte-, nouvelle, tardive, brûlante, froide-, inconstante. *Périph.* Le cercle, l'ordre, la chaîne des saisons, le cours des saisons, la marche des saisons (Legouvé).

Le *Printemps*, jeune enfant bercé par les zéphyrs,
Se couronne de fleurs, et sourit aux plaisirs.
Le blé, du laboureur espérance fragile,
Nourrit de sucs laiteux son enfance débile;
Et le fruit en bouton se cache sous les fleurs,
De dons plus précieux frêles avant-coureurs.
L'*Été*, fils du soleil, coloré par le hâle,
Succède au doux printemps, plus robuste et plus mâle.
C'est dans cette saison que l'an plus vigoureux
Enfante plus de fruits, brûle de plus de feux.
L'*Automne* déja mûr, sans être vieux encore,
S'enrichit des trésors que l'été fit éclore;
De la jeunesse en lui les feux sont amortis :
Même on peut sur son front compter des cheveux gris.
L'*Hiver*, glacé du froid que souffla son haleine,
Le suit à pas tremblants, et chemine avec peine.
Son front chauve et neigeux, et battu par les vents,
On n'a plus de cheveux, ou n'en a que de blancs.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, ch. XV.

Jupiter en *saisons* partageant les années,
De l'antique printemps abrégea les journées.
L'été brûla les champs glacés par les hivers,
Et l'automne inégale attrista l'univers.
Alors l'air s'alluma de chaleurs dévorantes,
Et le froid aiguisa ses flèches pénétrantes.
Le même.

Seul au centre du monde, à son poste rangé,
Le soleil voit de loin notre terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année;
Et, montrant tour-à-tour ses divers horizons,
En cercle autour de lui promener les *saisons.*
DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

De diverses couleurs les *saisons* revêtues
Environnent son char (le char du soleil) assises sur les nues :
Il répand par leurs mains la verdure et les fleurs,
Les trésors des guérets, l'espoir des vendangeurs,
Et l'orage bruyant dont la secousse utile
Rend l'air fluide et pur et la terre fertile.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Dans la langue poétique, le soleil est appelé *le roi, le père des saisons.*

Les poètes disent *la saison des fleurs*, *la saison des zéphyrs*, *la saison nouvelle*, *la saison des jeux*, *des ris*, *des amours*, pour exprimer le printemps; *la saison brûlante*, pour l'été; *la saison des fruits*, pour l'automne; *la saison des frimas*, pour l'hiver.

Ils comptent volontiers les années par les saisons, en observant de n'employer que les saisons qui rappèlent des idées riantes, quand ils veulent peindre des objets agréables, et de nombrer par les hivers, quand ils veulent au contraire rembrunir le tableau. En parlant de la génisse, Rosset a dit :

Le troisième *printemps* allume ses amours,
Et le quinzième *hiver* en termine le cours.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. V.

Tel, à peine escorté de quatorze *printemps*,
J'accusais la lenteur du génie et du temps.
LEBRUN, *Épître III*, liv. 1.

Achille, suspendant les exploits de la Grèce,
D'Ilion quelque temps prolongera les jours;
Mais, au dixième *hiver*, la flamme vengeresse
Sous des monceaux de cendre aura caché ses tours.
DOMERGUE, trad. de la XVe ode d'*Horace.*

Le cours de la vie est comparé par les poètes au cercle de l'année, et les quatre saisons sont prises par conséquent pour les différents âges; le printemps pour l'enfance ou la jeunesse, l'été pour l'âge viril, l'automne pour le moyen âge, l'hiver pour la vieillesse.

Mes yeux ont vu périr, dans leur jeune *saison*,
Six frères: quel espoir d'une illustre maison!
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 1.

Tantôt le bon vieillard agitait un tison,
Tantôt son œil fixait les débris d'un vieux hêtre

Que lui-même il plante dans sa jeune *saison.*
REGNIER, *la Soirée d'hiver*, idylle.

...Lorsque ce vieillard (le temps) dont la main
trop active
Hâte de nos *saisons* la course fugitive,
Aura blanchi mon front, refroidi mes désirs.
LECLERC, *Imitation de la IVme Élégie du 3e liv. de Properce.*

V. ENFANCE, JEUNESSE, VIEILLESSE.

SALAIRE. *n. m.* (*sa-lè-re*). Récompense, paiment pour travail, pour service, etc. *Syn.* Paîment, loyer, prix, récompense, paye, guerdon. *V.* ce mot. *Epit.* Juste, dû, mérité, exigé, doux-, vil-, honteux.

Ah! dormez et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller sitôt mériter leurs *salaires.*
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

Il est beau au figuré où il se dit du châtiment comme de la récompense.

N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès long-temps exigeait ce *salaire.*
RACINE, *Britannicus*, act. III, sc. 3.

Dis-moi, langue téméraire,
Quel sera donc la *salaire*
De tes traits envenimés?
LEFRANC.

SALPÊTRE. *n. m.* Sel minéral qui se tire des démolitions des bâtiments. On sait qu'il entre dans la composition de la poudre à tirer, aussi les poètes disent-ils, par métonymie, le salpêtre pour la poudre. *Syn.* Nitre, poudre. *Epit.* Enflammé, allumé, pétillant, fougueux, irascible, homicide, meurtrier.

Souvent d'un plomb subtil que le *salpêtre* embrase,
Vous irez insulter le sanglier glouton;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phase
Subir le sort de Phaëton.
J. B. ROUSSEAU, *Ode VI*, liv. 3.

Le *salpêtre* enflammé
En astre étincelant pétille et se déploie.
THOMAS.

V. POUDRE, *poudre à tirer.*

SALUER. *v. tr.* (*sa lu-é* devant une consonne). Proprement s'incliner devant quelqu'un par marque de respect, de civilité. En ce sens il est familier. *Syn.* S'incliner, se prosterner. *Périph.* Courber, baisser, incliner un front respectueux.

Mais Alète, en voyant ces traits majestueux,
Profondément *incline un front respectueux.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

Nous *saluons* le temple et l'if religieux
Qui protége la tombe où dorment les aïeux.
CHÊNEDOLLÉ.

Le héros se prosterne; il rend grâce à Phœbus;
Il *salue* et ces champs et ces monts inconnus.
DESAINTANGE.

Tel l'oiseau du Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux déroba son plumage,
Et, *saluant* la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.
MILLEVOYE.

Nous renfermons son ame dans son asile sombre,
Et d'un dernier adieu nous *saluons* son ombre.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

SANCTIFIER. *v. tr.* (*sank-ti-fi-é* devant une consonne). Rendre saint.

Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit *sanctifier* le monde.
RACINE, *Prologue d'Esther.*

SANCTUAIRE. *n. m.* (*sank-tu-è-re*). Proprement le lieu le plus saint d'un temple. *Epit.* Auguste, redoutable, impénétrable, inviolable, secret, profané.

Qui pourra, grand dieu, *pénétrer*
Ce *sanctuaire* impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux.
J. B. ROUSSEAU, *Ode tirée du Psaume XIV.*

Ne nous endormons point sur la foi de nos prêtres,
Au pied du *sanctuaire* il est souvent des traîtres.
VOLTAIRE, *OEdipe*, act. II, sc. 5.

Sanctuaire se dit figurément de tout lieu qui doit inspirer un certain respect religieux : le sanctuaire des lois, de la justice ; le sanctuaire de la vertu, de l'innocence ; le sanctuaire des arts ; il se prend même quelquefois pour les parties sexuelles de la femme.

Il est entre la terre et la voûte des cieux,
Un *sanctuaire* auguste où le maître des dieux
A déposé les plans de ses vastes ouvrages.
DELILLE, *poème de l'Imagination*, ch. V.

En parlant du Louvre Thomas a dit :

C'est le palais des arts, c'est leur séjour sacré ;
Ils s'y rendent en foule, et dans ce *sanctuaire*
Chaque art a son génie et son dieu tutélaire.
La Pétréide, ch. III.

Il voit Elma dans toute sa beauté,
Et toujours nue : une main tutélaire
Des doux plaisirs cache le *sanctuaire.*
BAOUR-LORMIAN, *l'Atlantide*, ch. II.

SANG. *n. m.* (*san* devant une consonne, *sank* devant une voyelle).

Son *sang* (sank), à gros bouillons de son corps
élancé,
Vengeait le *sang* (san) français par ses ordres versé.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Epit. Rouge, vermeil, pourpré, rafraîchi, lent, tardif, subtil, bouillonnant, actif. *Périph.* La pourpre du sang.

Le *sang* qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Après avoir dépeint comment l'anglaise Rosamore trancha la tête au corsaire Martinguerre, Voltaire ajoute :

Le large tronc de son chef détaché,
Rougit le front de la noble héroïne
Par trente jets de *liqueur purpurine.*
La Pucelle, ch. IX.

Delille est parvenu à décrire d'une manière poétique la circulation du sang :

. . . . Le cœur, ce viscère puiss*ant*,
Le réservoir, la source, et le ressort du *sang*
Qui, pour y retourner par des routes certaines,
De l'artère sans cesse emporté dans les veines,
De détour en détour, de vaisseaux en vaisseaux,
De sa pourpre en courant épure les ruisseaux,
Rencontre dans son cours ces valvules légères
Qui rouvrent tour-à-tour et ferment leurs barrières,
Une fois introduit tâche en vain de sortir,
Au cœur qui l'envoya revient pour repartir,
Et, reprenant sa marche incessamment suivie,
Roule en cercle éternel le fleuve de la vie.
Les trois Règnes de la Nature, chant VII.

Un oracle cruel
Veut qu'ici votre *sang* coule sur un autel.
RACINE, *Iphigénie.*

Vos mains n'ont point trempé dans le *sang* innocent.
Le même, *Phèdre.*

. . . . Vers mon cœur tout mon *sang* se retire.
Le même, *Phèdre.*

. . . . Votre honneur vous engage
A laver dans le *sang* un si sensible outrage.
LACHAUSSÉE, *Mélanide*, act. V, sc. 2.

J'ai nagé dans le *sang*; que le *sang* coule encore.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

De leur *sang* par sa mort faites cesser les cris.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 6.

Du *sang* qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
Le même, *Andromaque*, act. I, sc. 6.

L'amour qui vous attache à l'objet de mes vœux,
Du *sang* qui nous unit a rompu tous les nœuds.
CRÉBILLON, *Xercès*, act. II, sc. 9.

Vous n'avez point du *sang* dédaigné les faiblesses.
RACINE, *Iphigénie.*

. . . . . De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du *sang* qui se révolte est-ce quelque murmure?
Le même.

Sang se prend aussi comme synonyme de parenté, race, famille, condition. *Épit.* Auguste, royal, divin, illustre, glorieux, noble, généreux, vil, abject, méprisable, criminel, odieux, perfide, dégénéré.

Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre *sang* vous anime aujourd'hui?
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Au *sang* dont vous sortez votre vertu répond.
LEMIÈRE, *la Veuve du Malabar*, act. IV, sc. 2.

. . . . . Faune eut Picus pour père,
Et du *sang* de Picus l'orgueil héréditaire
Remontait à Saturne, aïeul de ses aïeux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son rang doit hâter sa ruine:
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un *sang* vil soit versé!
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Les poètes disent, par similitudes, *le sang de la mûre* pour le jus de la mûre.

Une ardente couleur
Et *le sang de la mûre* avaient peint son visage.
DENNE-BARON.

Le parfum de la rose et *le sang de la mûre.*
FLINS DES OLIVIERS.

Sang rime avec les terminaisons en *ang*, *anc*, *ank.*

Contre sa proie absente il excite sa rage,
Croit déjà la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre et s'abreuver de *sang.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

V. Traité de la Versif., pag. 28.

Mais il ne peut pas s'unir aux mots terminés en *and* et en *ant*, les rimes suivantes ne me paraissent donc pas exactes :

Son poil est gris encor, son œil rouge de *sang*:
Tout en lui des forêts signale le brigand.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. I.

Et couché tout entier sur son cœur palpit*ant*,
Mord, déchire et dévore, et se gorge de *sang.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

SANGLIER, *n. m.* (*san-gli-é* devant une consonne). Porc sauvage. *Épit.* Énorme, cruel, farouche, féroce, avide, glouton, furieux, ardent, impétueux, horrible, menaçant, hérissé.

Le *sanglier* à l'énorme encolure,
Grinçant des dents et secouant sa hure.
BAOUR-LORMIAN.

Mais, tel qu'un *sanglier* qu'en ses antiques bois
Recèle le Vésule, ou qu'une meute ardente
Arrache aux vieux roseaux des marais de Laurente,
S'il voit la lance nue et les filets dressés,
Terrible, l'œil ardent, et les crins hérissés,
Il s'émeut, il frémit, il écume de rage:
Contre lui les chasseurs excitent leur courage;
Mais, leur courroux prudent n'osant le voir de près,
Jètent de loin des cris et d'inutiles traits.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Ce poète qui fait ici *sanglier* de trois syllabes ne lui en avait donné que deux dans sa *trad. des Géorgiques*, ainsi que la remarque en est faite dans l'article qui va suivre.

. . . . . Trève plutôt à votre politique :
Elle n'est pas fort bonne, et vous *devriez* tâcher.
MOLIÈRE, *l'Etourdi*, act. I, sc. 2.

« La prononciation du mot *devriez* en deux syllabes devait être bien difficile, ainsi que celle de *meurtrier*, *sanglier*, *ouvrier*, *tablier*; et tous ces mots ont aujourd'hui trois syllabes. Il paraît que les poètes leur donnaient, du temps de Molière, l'étendue dont ils avaient besoin. Corneille, dans le *Cid*, avait été le premier à donner trois syllabes au mot *meurtrier*, et les remarques de l'Académie sur cette tragédie lui en firent un reproche. Il fallait que l'oreille fût alors peu délicate. Voyez *le Geolier de soi-même*, par Thomas Corneille, en 1655, act. II, sc. 5 :

Un cruel *sanglier* eût terminé vos jours.

quelques vers après, Jodelet répond :

Ai-je autrefois aimé la chasse du *sanglier?*

voilà le même mot employé dans la même scène pour deux et pour trois syllabes. Molière lui-même avait dit plus haut :

Comme vous *voudriez* manier ses ducats;

et Scaron :

Mais me *voudriez*-vous bien croire?
Epître à madame de Hautefort.

Ce n'est pas sans étonnement que nous venons de retrouver le mot *sanglier* de deux syllabes dans l'excellente traduction des *Géorgiques* de Virgile, par M. l'abbé Delille, livre III, p. 103 de la première édition :

Livrer au fier *sanglier* un assaut courageux.

En supprimant l'épithète de *fier*, ce traducteur si estimable eût évité une prononciation dure et qui n'est plus d'usage. » *OEuvres de Molière*, édition de Bret, Paris, 1786, observations de l'éditeur, pag. 172.

Le sanglier de Calydon tire son nom de Calydon, ville d'Étolie, où régnait OEnée, père de Méléagre, et dans le voisinage de laquelle était la forêt où ce héros tua ce monstre qui ravageait les campagnes et dépeuplait les environs. Méléagre, vainqueur de cet énorme sanglier, auquel Atalante, fille de Jasius, roi d'Arcadie, avait porté le premier coup, conçut pour cette princesse une vive passion, et vint déposer à ses pieds la hure et la peau du monstre qu'il venait d'abattre.

DESCRIPTION DU SANGLIER DE CALYDON.

Un monstre destructeur par Diane envoyé,
Un sanglier vengeur de son culte oublié,
Ravageait en ce temps les campagnes d'OEnée.
. . . .
Monstre égal en grosseur aux taureaux de l'Épire,
Il surpasse les bœufs que la Sicile admire.
Un feu rouge de sang jaillit de ses regards :
Vous croiriez que son dos se hérisse de dards.
Son oreille se dresse : une sueur fumante
Noircit les crins hideux de sa hure écumante.
Sa gueule qui rugit, vomit des feux ardents;
Les dents de l'éléphant n'égalent point ses dents.
. . . .
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. VIII.

SANS. *prépos.* (*san* devant une consonne, *sanz* devant une voyelle).

Les poètes disent *non sans* pour *avec.*

L'homme avec son secours, *non sans* un long effort,
Ébranle et fait tomber l'arbre dont elle sort.
L. RACINE, *la Religion*, ch. III.

SANTÉ. *n. f. Epit.* Ferme, robuste, fleurie, riante, florissante, brillante, vigoureuse, inaltérable, pleine -, parfaite, affermie, rétablie, précieuse, chancelante, épuisée, ruinée. *Périph.* Etat sain, la fraîcheur, l'éclat de la santé, les roses de la santé, la fleur de la santé.

Charme de la jeunesse, ame de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appèle.
Les Saisons, le Printemps.

Sois heureux, et que la *Santé*,
De sa main brillante et fleurie,
Verse sur le soir de ta vie
Le calme et la sérénité.
COLARDEAU, *Épître à mon ami, le jour de sa fête.*

La santé est souvent personnifiée chez les poètes, qui la nomment quelquefois *Hygie. V.* ce mot.

PORTRAIT DE LA SANTÉ PERSONNIFIÉE.

Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la faiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrtes et de pampre orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.

Âme de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille SANTÉ,
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités et de l'ennui......
GRESSET, *à ma sœur, sur ma convalescence.*

SAONE. *n. pr. f.* (*sô-ne*, l'*a* ne se prononce pas).

Le Germain, le Persan, exilés de leur zone,
Boiront, l'un l'eau du Tigre, et l'autre de la *Saône.*
DOMERGUE, trad. de la 1re *Églogue de Virgile.*

SAPHIR. *n. m.* (*sa-fir*). Pierre précieuse, ordinairement bleue, ce qui fait que *saphir* est quelquefois employé par les poètes pour exprimer un beau bleu. *Épit.* Brillant, éclatant, azuré (Thomas). *Périph.* L'azur du saphir.

Là brille le *saphir* et son céleste azur.
BAOUR-LORMIAN.

Les bluets enlaçant leurs gerbes de *saphir*
A l'incarnat de la rose vermeille.
Le P. VÉNANCE, *l'Ennui*, Élégie.

Ces nuages brillants dont l'aile des Zéphyrs
Promène dans les airs la pourpre et le *saphir.*
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

SAPIN. *n. m.* (*sa-pein*). *Épit.* Haut-, résineux, élevé, vert.

Le *sapin* résineux à la sombre verdure.
DESAINTANGE.

Des forêts de *sapins* au lugubre feuillage.
ROUCHER.

Les hauts *sapins*, les palmiers toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. IV.

Que j'erre avec plaisir sous le pesant ombrage
De ces *sapins* pressés qui, d'étage en étage
Alongeant dans les airs leurs gigantesques fronts,
Noircissent à mes pieds la pente de ces monts.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

Tel, des vents du midi long-temps heureux rival,
Le *sapin*, que renverse un combat inégal,
Tombe, roule et languit obscurément sur l'herbe.
Mais bientôt sur les mers il flotte en mât superbe;
D'un lin tissu par l'art empruntant le secours,
Il contraint les autans à diriger son cours,
Et le même ennemi qui fit tomber sa tête
A son vol triomphant fait servir la tempête.
Le même.

Ce *sapin*, sur la nef en colonne élevé,
Bravera les autans et le flot soulevé.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

SATIN. *n. m.* (*sa-tein*). Étoffe de soie. *Épit.* Doux-, moelleux, brillant, lustré, luisant. Il se dit figurément en parlant d'une personne qui a la peau douce et unie. Ce mot ne s'élève pas au-dessus du style familier.

Malfilâtre a dit en parlant de Narcisse, qui avait quitté ses vêtements :

Aux trésors répandus
Sur le *satin* d'une peau blanche et fine,
On le prendrait pour le fils de Vénus.
Narcisse, ch. IV.

De son amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux *satin*, ce sein qu'elle idolâtre,
Était déja vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. XIX.

Or vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus blanc *satin.*
MILLEVOYE, *le Déjeûner.*

SATIRE. *n. f.* Espèce de poème dont le but est de peindre les travers ou les vices des hommes. La satire diffère de la comédie en ce que celle-ci ne combat qu'indirectement, tandis que l'autre attaque en face. La satire, est-il dit dans la *Petite Encyclopédie poétique*, admet tous les tons; c'est même cette variété qui en fait le mérite : elle peut être tout à la fois noble et badine, légère et vigoureuse. « *Satire* vient du mot *satura* qui, dans les auteurs de la plus ancienne latinité, signifiait un mélange de toutes sortes de sujets. Dans la suite on l'appliqua plus particulièrement aux ouvrages qui avaient pour objet la raillerie et la plaisanterie. Enfin Ennius et Lucilius déterminèrent la nature de ce genre d'écrire, et l'on ne donna plus le nom de *satires* qu'aux poésies dont le sujet était la censure des mœurs. »

LA HARPE, *Cours de Litt.*, t. II, pag. 132.

Il est un art charmant d'amuser et de rire;
Il faut de sel attique égayer la *satire* :
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer,
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.
LEBRUN, *Épître sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie.*

La *satire* en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
BOILEAU, *Satire IX.*

Syn. Critique, censure, raillerie, brocard, libelle. *Épit.* Amère, mordante, envenimée, dangereuse, au ris sardonique. *Périph.*

Poème mordant, poème satirique, le sel de la satire, le fouet de la satire; le fiel, le venin de la satire; les traits de la satire.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison *des traits de la satire.*
VOLTAIRE, *le Temple du Goût.*

Trop libre pour ramper, assez franc pour médire,
Menacez l'univers *du fouet de la satire.*
DARU, *les Journaux et les Affiches*, dialogue.

Il serait inutile de donner un modèle du genre, puisque tout le monde a dans les mains les satires de Boileau.

« On allégorise cette espèce de poème par un satyre qui, par son ris moqueur, fait connaître le caractère mordant de cette poésie sous l'apparence du badinage. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

SATURNE. *n. pr. m.* Fils d'Uranus et de Vesta ou du Ciel et de la Terre, époux de Rhéa dont il eut trois fils, Jupiter, Neptune et Pluton, et une fille, Junon, sœur jumelle et épouse de Jupiter. Titan ayant cédé à Saturne, son frère, son droit d'aînesse, mais à condition que celui-ci n'élèverait aucun enfant mâle, Saturne dévorait les fils que Rhéa mettait au monde, aussitôt qu'ils étaient nés. Son épouse ayant eu d'une seule couche Jupiter et Junon, ne montra que Junon et cacha Jupiter, qu'elle fit nourrir à l'insu de son père. Titan en fut informé et déclara la guerre à son frère, qui refusait de lui rendre l'empire du monde. Saturne fut vaincu et jeté dans les fers; mais Jupiter devenu grand tira son père de prison et le rétablit sur le trône.

Saturne est le même que le Temps, divinité allégorique représentée sous la figure d'un vieillard, avec des attributs propres à marquer la rapidité, la vicissitude du temps qui détruit tout, comme les ailes, la faux, le sablier, l'aviron et le serpent qui forme un cercle en se mordant la queue.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.
J. B. ROUSSEAU.

Saturne, qui avait lu dans le livre des destins qu'il serait détrôné par Jupiter, lui dressa des embûches et chercha à le faire périr; mais il fut prévenu par son fils, qui, après l'avoir vaincu, le chassa honteusement du ciel. Le dieu exilé se réfugia dans la partie de l'Italie où régnait alors Janus qui lui accorda une généreuse hospitalité, et l'associa même à l'empire; en reconnaissance Saturne lui enseigna l'art de policer les peuples et de cultiver la terre.

C'est au temps que Saturne passa en Italie, que les poètes rapportent l'époque de l'âge d'argent, *V.* AGE, *âge d'argent;* comme ils fixent l'âge d'or à l'époque où ce dieu régnait dans le ciel. C'est par allusion à ces temps heureux, que toutes les fois qu'on veut donner l'idée d'un siècle heureux, d'un règne sous lequel les hommes vivent fortunés, on se plaît à rappeler le temps ou le règne de Saturne et de Rhée son épouse.

Les humains vertueux sous le sceptre de *Rhée*
Virent du siècle d'or la trop courte durée.
GRESSET.

Les temps prédits par la sibylle
A leur terme sont parvenus;
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux *Saturne* et de Janus.
Voici la saison désirée
Où Thémis et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes
Où nos vertus nous rendaient dignes
Du commerce des immortels.
J. B. ROUSSEAU, *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*

Syn. Le temps. *Epit.* Le vieux, l'antique. *Périph.* Le dieu du temps (Delille).

Autour *du dieu des ans*, tranquille dans sa sphère,
Les astres vagabonds poursuivent leur carrière.
DELILLE, *Épître à M. Laurent.*

Ainsi plaît un Nestor (un vieillard) de qui *Saturne* argente
La rare chevelure et la barbe ondoyante.
BÉRANGER, *l'Hiver.*

Sur les ruines de Palmyre
Saturne a promené sa faux;
Mais l'univers encore admire
Les Pindares et les Saphos.
LEBRUN.

Saturne, dit M. Noël, était couronné de figues nouvelles ou de feuilles de vigne.

SATURNE, la planète la plus haute et la plus éloignée de la terre; elle est 29 ans 162 jours à opérer sa révolution annuelle autour du soleil. *Epit.* Lourd –, pesant, tardif, taciturne.

Surpassant les honneurs d'un fils ambitieux,
Saturne voit toujours de nombreux satellites,
Rangés autour de lui, parcourir leurs orbites.
Pour adoucir le sort de ce père outragé,
D'un plus rare bienfait les dieux l'ont partagé:
Son front est couronné d'un large diadème,
Symbole glorieux de la grandeur suprême (c'est ce qu'on appelle l'anneau de Saturne).

Pour ce roi dégradé que sont tous ces honneurs,
Du rang qu'il a perdu signes vains et trompeurs?
Tout ce qu'ont fait les dieux pour relever sa gloire
Pourrait-il effacer l'odieuse mémoire
De cet affront cruel qu'un fils usurpateur
D'une main criminelle a fait à son honneur?
Son éclat importun, ses gardes, sa couronne,
Tout lui rappèle, hélas! qu'il est chassé du trône,
Qu'il ne conserve plus qu'une ombre de grandeur,
Qu'un autre a le pouvoir qui seul flattait son cœur.
De le reprendre un jour il n'a plus l'espérance;
Dans ses tristes pensers il suit son orbe immense:
Telle en est l'étendue, et tel l'éloignement,
Dans sa marche pénible il va si lentement,
Que du vaste contour que son orbite embrasse,
En six lustres à peine il achève l'espace.

RICARD, *la Sphère*, poëme, ch. V.

. . . . *Saturne*, exilé sur les confins des cieux,
M'appèle en ces déserts froids et silencieux,
Où, loin de son berceau, va mourir la lumière.
C'est là qu'il languirait dans sa lente carrière,
Si, la nuit, l'entourant d'un cortége enflammé,
Sept lunes n'éclairaient ce globe inanimé.
C'est peu, d'un double anneau l'écharpe lumineuse,
Rassemblant du soleil la lueur nébuleuse,
Unit, groupe ces feux, et pâles et flottants,
Et les change bientôt en miroirs éclatants,
D'où Saturne reçoit et la flamme et la vie.

CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. I.

Soleil! quelle est ta force! elle entraîne, elle guide
Les mondes l'un par l'autre attirés dans le vide.
Depuis l'ardent Mercure en tes feux englouti,
Jusqu'à ce froid *Saturne* au pas appesanti,
Qui prolonge, trente ans, sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière.

DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

« *Saturne*, ayant le globe sur la tête, est considéré comme planète : il paraît ainsi sur un grand nombre de monuments. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

SATYRE. *n. m.* « Satyres, divinités champêtres, qu'on représentait comme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal : quelquefois ils n'ont que les pieds de chèvre. On fait naître les satyres de Mercure et de la nymphe Yphtimé; ou bien de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Les poètes appèlent assez indifféremment satyres, faunes, ou sylvains tous ces demi-dieux qui peuplent les campagnes, les bois et les prairies, et qui leur servent à rendre vivants et gracieux les tableaux qu'ils font de la vie champêtre.

Epit. Cornu, velu, léger, pétulant, effronté, badin, folâtre, amoureux, lascif.

Pan se montrait ensuite avec ses chalumeaux,
Les *satyres* dansaient, ceints de pampres nouveaux.

LÉONARD.

L'amoureux *satyre*,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre;
Mais sourde à sa voix,
La nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce dieu hâlé
Règne la licence,
L'ardeur, les désirs,
Et l'intempérance,
Fille des plaisirs.

DE BERNIS.

SAULE. *n. m.* (*sô-le*). Arbre qui croît dans les lieux humides. *Epit.* Vert, verdâtre, amer, touffu, tendre, souple, pliant, flexible, aux longs rameaux, ami des eaux.

Et le *saule* incline sur la rive penchante
Balançant mollement sa tête blanchissante.

LA HARPE.

Les sauvages attraits
D'un *saule* échevelé dont la pâle verdure
Protégeait le ruisseau de son ombrage frais.

DUAULT.

Le *saule*, ami des morts, prête sa deuil son ombrage.

GASTON.

Le *saule*, ami du deuil, qui s'incline en pleurant
Sur l'urne funéraire, et l'onde qui murmure.

ESMÉNARD, poëme de *la Navigation*, ch. VIII.

LE SAULE PLEUREUR.

. . . .
Son feuillage, toujours cher à la rêverie,
Offre un réduit propice aux mortels malheureux;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie,
On dirait qu'il pleure avec eux.
. . . .
Oh! que j'aime à le voir, vers l'onde rembrunie,
Incliner mollement ses flexibles rameaux,
Comme, en cheveux épars, on nous peint l'Élégie
Soupirant auprès des tombeaux.

CONSTANT-DUBOS, *les Fleurs*, idylles morales.

« *Le saule pleureur*, dit M. Constant-Dubos, a pris son nom de la forme mélancolique de ses rameaux. Sa pâle verdure et ses branches alongées retombent mollement vers la terre; on en fait l'arbre favori de la douleur. Il est souvent la parure du tombeau; et si l'on veut réveiller quelque sentiment de tristesse au milieu des plaisirs et des jouissances du luxe, on le place aussi dans les jardins auprès d'une urne factice. Cet arbrisseau nous est venu de l'Orient. »

Notes sur les fleurs, idylles morales, p. 66, Paris, 1808.

M. de Guerle termine ainsi sa jolie métamorphose de Salix, changé en saule, pour avoir porté une vue indiscrète sur les charmes de la nymphe Pholoé, son amante, qui se baignait dans un lieu solitaire :

Salix fuyait ; soudain, frappé dans ta colère (la colère de Diane),
O prodige! ses pieds s'attachent à la terre :
Tronc noueux, pour courir il fait de vains efforts ;
Une prison d'écorce enveloppe son corps ;
De son teint qui verdit les roses se ternissent;
Ses cheveux dans les airs en longs rameaux jaillissent ;
Ses bras que vers le ciel il tendait suppliants,
Symbole de douleur, retombent languissants.
Saule, il chérit les eaux ; et son pâle feuillage
De sa maîtresse absente y cherche encor l'image.

SCÈNE. *n. f.* (*sè-ne*). La partie du théâtre où les acteurs représentent devant le public ; et aussi quelquefois tout ce qui sert au théâtre. *Epit.* Vaste, étroite, décorée, vide, déserte, ensanglantée. On dit par périphrase *la scène lyrique*, pour dire l'opéra ; *la scène tragique*, pour la tragédie; *la scène comique*, pour la comédie.

N'as-tu pas vu cent fois à la *tragique scène*,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent Lekain, le premier des acteurs,
De tes drames rampants ranimer les langueurs?
VOLTAIRE, *Dialogue de Pégase et du Vieillard.*

L'exactitude demanderait la *scène tragique* ; au propre, *tragique* doit suivre le nom.

Scène se dit encore du lieu où s'est passée l'action que l'on représente sur le théâtre, et dans ce sens on dit, *la scène est à Rome*, *la scène est à Constantinople.* Par extension *scène* se dit du lieu où s'est passé un évènement remarquable, ou d'un lieu qui présente un tableau de divers objets qui intéressent ; on dit même *la scène du monde*, pour le monde, la société.

Chaque instant agrandit la *scène* des combats ;
Des deux côtés la mort plus largement moissonne.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, ch. XII.

Quoiqu'au seul souvenir de ces *scènes* d'horreur
Mon cœur épouvanté recule de terreur.
Le même, ch. II.

Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la *scène* des campagnes
Prend une ame et s'orne pour moi.
GRESSET.

Tout gémit, et mon œil des *scènes* de l'automne
Contemple en soupirant la beauté monotone.
DUPUY-DES-ISLETS, *mon Retour à Paris.*

Sur *la scène du monde* un jeune homme égaré.
LA HARPE, *Épître à M. le comte de Schovaloff.*

Faibles mortels, sur *la scène du monde*
Votre souvenir vague à l'instant s'obscurcit;
Et votre nom bientôt y fera moins de bruit
Que le murmure de cette onde.
DELANDINE, *le ruisseau de Néronde.*

Scène se dit enfin de chaque partie d'un acte du poème dramatique. *Le poème dramatique se divise en actes, les actes se divisent en scènes. Epit.* Intéressante, attendrissante, piquante, savante, tragique, imposante, agréable, languissante, traînante, froide, épisodique, muette, décousue, pastorale, effrayante, horrible, affreuse.

Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante,
En vain vous étalez une *scène* savante;
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

SCEPTRE. *n. m.* (*cèp-tre*). Bâton de commandement qui est une des marques de la royauté. Il se dit au figuré pour le souverain pouvoir, pour la royauté même. *Syn.* Pouvoir, souveraineté, royauté. Trône, couronne lui servent quelquefois de synonymes. *Epit.* Lourd, pesant, héréditaire, antique, puissant, superbe, redoutable, terrible, victorieux, menaçant, oppresseur, de fer, d'airain, fragile, ensanglanté, brisé, rompu. *Périph.* Bâton royal. — Puissance royale, suprême autorité, pouvoir suprême, le poids du sceptre.

C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le *sceptre* qu'après toi devait porter ton fils.
CRÉBILLON, *Électre*, sc. I.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du *sceptre* dans ma main as soulagé le poids.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 5.

Bientôt ils vous diront. . . . .
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un *sceptre de fer* veut être gouverné.
Le même, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

Aux rois qui de leur peuple épuisent la substance,
Qui d'un *sceptre de fer* ont armé leur puissance,
Du jeune Roboam retraçons les conseils.
LEFRANC DE POMPIGNAN, *la Poésie chrétienne, ode.*

Sous un *sceptre d'airain* ta sombre barbarie
Courbait le front sacré de l'auguste patrie.
BOISJOSLIN, *la Forêt de Windsor.*

Si un sceptre de fer, un sceptre d'airain signifient un gouvernement dur et tyrannique, par opposition on dit un *sceptre d'or*, pour dire un gouvernement doux et paternel, et même un *sceptre de fleurs*, pour exprimer un règne heureux et paisible.

Briser le sceptre, au figuré, détruire le pouvoir de celui qui gouverne; on dit, dans le même sens, *renverser le trône.*

Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du *sceptre* de David usurpe tous les droits.
RACINE, *Athalie*, sc. 2.

Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise;
La moitié de la terre à son *sceptre* est soumise.
RACINE, *Esther*, sc. 1.

Vainqueur du vieux Saturne, un dieu moins indulgent
Soumit bientôt le monde à son *sceptre d'argent*.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. IX.

On dit figurément *le sceptre de la terre*, *le sceptre des mers*, *le sceptre des arts*, etc., pour exprimer l'autorité absolue qu'on exerce sur la terre, sur les mers, la supériorité qu'on obtient dans les arts.

Les métaux ont poli les nations barbares;
Du *sceptre de la terre* ils ont armé nos mains,
Et d'une chaîne d'or rapproché les humains.
THOMAS, *la Pétréide*, *Chant des Mines*.

Le poète Lebrun a dit, en parlant de l'Angleterre :

Son orgueil affectait l'empire de la terre
Et *le sceptre des eaux*.
Ode XVIII, liv. 6.

Le *sceptre de la ligue* a passé dans ses mains.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. III.

En s'adressant à la lune, Chênedollé a dit :

Le soir fais luire aux yeux une plus douce aurore,
Et, remplaçant le jour par degrés qui s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent *le sceptre de la nuit*.
Le Génie de l'Homme.

Doux et profond esprit, plein d'un charme ineffable,
La Fontaine tient seul *le sceptre de la fable*.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. II.

Le sceptre et la houlette, *du sceptre à la houlette*. *V.* HOULETTE.

SCIE. *n. f.* *Epit.* Acérée, crénelée, dentelée, édentée, mordante. *Périph.* La dent, les dents de la scie.

La tige du sapin, que le temps a durcie,
Se divise, en criant sous *la dent de la scie*.
THOMAS.

La *scie* infatigable et déchire et frémit.
SAINT-VICTOR.

Delille a dit par métonymie, l'acier pour la scie :

L'acier coupe le bois que déchiraient les coins.

SCIENCE. *n. f.* (*ci-an-ce*). *Syn.* Connaissance, savoir, doctrine, érudition. *Epit.* Vaste, profonde, infaillible, certaine, utile, occulte, cachée, aride, infructueuse, ingrate, suspecte, modeste, opiniâtre, orgueilleuse, divine, divinatoire, augurale, profane. *Périph.* Les trésors, les fruits de l'étude.

Trop heureux l'écrivain qui dans la solitude
Amasse lentement *les trésors de l'étude*.
MILLEVOYE.

Laissant de Gallien la *science suspecte*,
De méchant médecin devint bon architecte.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

SCINTILLANT, ANTE. *adj.* (on prononce les deux *l* sans les mouiller, *cein-til-lan* devant une consonne). *Syn.* Étincelant, brillant, éclatant, resplendissant, reluisant, pétillant.

Sur le céleste azur l'étoile *scintillante*.
BÉRANGER.

Sous un ciel pur l'étoile *scintillante*
Du froid naissant atteste la rigueur.
PARNY.

SCINTILLER. *v. intr.* (*cein-til-lé* devant une consonne, sans mouiller les *l*). *Syn.* Etinceler, briller, éclater, resplendir, reluire, pétiller.

Un éclair qui *scintille* à longue pointe aigue
Fait un jour incertain du milieu de la nuit.
RONSARD, Ier liv. des *Hymnes*, hymne 3.

Astre inégal des nuits, quelle douce clarté
S'échappe par les airs de ton disque argenté!
Même lorsque la nuit, en déployant ses voiles,
Fait dans un sombre azur *scintiller* les étoiles,
Que sur ce fond obscur l'œil est encor charmé
De tous ces points brillants dont le ciel est semé!
LEMIÈRE, poëme de la *Peinture*, ch. II.

SCORPION. *n. m.* (*skor-pi-on*). Insecte venimeux dont le venin se communique par la blessure qu'il fait avec sa queue. *Epit.* Venimeux, mortel, dangereux, piquant.

SCORPION. Huitième signe du zodiaque, le soleil entre dans ce signe le 23 octobre et en sort le 22 novembre pour passer dans le Sagittaire. « Les poètes disent que c'est le scorpion qui, par ordre de Diane, piqua vivement au talon le fier Orion, lequel se vantait de défier les animaux les plus féroces, et avait voulu violer la chaste déesse. »
NOEL, *Dict. de la Fable*.

V. ORION.

Épit. Immense, noir, affreux, ardent, menaçant, funeste.

Souvent dans les brouillards qui couvrent l'horizon,
Le *Scorpion* céleste a lancé son poison.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. VIII.

Ici le *Scorpion*, aux deux bras repliés,
Recourbant en longs arcs et sa queue et ses pieds,
De deux signes lui seul couvre l'espace immense.
DESAINTANGE.

Lorsqu'abrégeant son cours, les rayons qu'il (le soleil) nous lance
Du sein du *Scorpion* ont moins de violence,

Que vos bœufs sous le joug commençant leurs travaux,
Pressés de l'aiguillon, marchent à pas égaux.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Près de là j'apperçois l'immense *Scorpion*,
Qui, dans l'aveugle essor de son ambition,
Non content d'occuper seul un si vaste espace,
Des signes plus voisins veut usurper la place.
Il atteint de son front à la voûte des cieux,
Delà jusqu'aux enfers il prolonge ses feux,
Pressant de tous côtés de ses serres crochues
Les étoiles sous lui dans les airs répandues.
RICARD, *la Sphère*, poëme, ch. IV.

SCULPTURE. *n. f.* (*skul-tu-re*). L'art de sculpter. *Epit.* Savante, ingénieuse, précieuse. *Périph.* L'art de sculpter, l'art de Phidias, de Praxitèle, de Pigal, des noms de ces célèbres artistes, d'où vient que l'on dit fort bien, surtout en poésie, *un autre Phidias, un second Praxitèle, un autre Pigal*, pour désigner un habile sculpteur. Les poètes disent le *ciseau* pour la sculpture, comme ils prennent le *pinceau*, la *palette* pour la peinture.

Tous ces marbres vivants sont les fils du *ciseau*.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 4.

Tu découpes la pierre autour de cette exquisse,
Et déja du *ciseau* l'industrieux secours
Donne un corps à l'image en bombant les contours.
LEMIÈRE, poëme de *la Peinture*, ch. I.

Au marbre dur et froid le ciseau forme une ame;
Va-t-il donc me parler? C'est Vénus (la Vénus de Medicis), elle enflamme;
Ici je crains Armand (le cardinal de Richelieu), là Milon (le Milon de Versailles) m'attendrit;
J'admire dans ces bains l'heureux fils de Latone (les bains d'Apollon);
Ce bronze informe et lourd davient un dieu qui tonne,
Un héros qui triomphe, un enfant qui sourit.
L'abbé TALBERT, *sur l'Industrie*.

Là vingt marbres debout s'animent par degrés.
De leur brute enveloppe à peine délivrés,
Les uns n offraient encor qu'une enfance grossière.
Là, des traits plus marqués jaillissent de la pierre.
Ailleurs, on voit déja les marbres assouplis
Flotter en chevelure, ondoyer à longs plis.
L'art amollit des chairs la roideur immobile.
Plus loin l'ouvrage entier, sous une main habile,
Superbe, du génie a respiré le feu.
Le chef-d'œuvre est formé; déjà le marbre est dieu.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

« La *Sculpture* est vêtue à la légère; le marteau et le ciseau qu'elle tient servent à la faire reconnaître. Autour d'elle sont le Torse, l'Apollon, le Laocoon, etc., comme étant les monuments de la plus parfaite imitation de la belle nature. On lui donne aussi pour attributs d'autres statues antiques, posées sur un riche tapis, pour marquer que cet art ne peut briller que dans un pays florissant. Elle est encore représentée par des génies dont l'un tient un compas avec lequel il mesure un buste, et l'autre travaille à ébaucher une tête. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

SCYLLA. *n. pr. f.* « Scylla, dit M. Noël, dans son *Dictionnaire de la Fable*, avait été autrefois une belle nymphe dont Glaucus, dieu marin, fut amoureux; mais, n'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, fameuse magicienne, qui composa un poison qu'elle jeta ensuite dans la fontaine où la nymphe avait coutume de se baigner. A peine Scylla fut-elle entrée dans la fontaine, qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes; une foule de chiens lui sortaient du corps autour de sa ceinture, et, par des hurlements continuels, frappaient d'effroi tous les passants. Scylla, effrayée elle-même de sa figure, se jeta dans la mer, près de l'endroit où est le fameux détroit qui porte son nom. Mais elle se vengea de Circé, en faisant périr les vaisseaux d'Ulysse son amant. »

S'il est permis de croire aux fabuleux discours,
L'aboyante *Scylla* n'aboya pas toujours.
Vierge par sa beauté célèbre dans le monde,
Elle avait mille amants; mais aux filles de l'onde
Elle allait se vanter de leurs tendres langueurs,
Et riait de leurs soins payés par ses rigueurs.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. XIII.

A l'abri d'un rocher une enceinte tranquille,
Arrondie en bassin, présente un doux asile,
Où, loin des feux du jour et du courroux des flots,
Scylla venait goûter le frais et le repos.
Circé de sucs impurs empoisonne cette onde;
Elle y verse une coupe en prodiges féconde,
Et trois fois murmurant des mots mystérieux,
Mêle un charme magique à ces sucs odieux.
Scylla vient se plonger dans l'onde empoisonnée,
Et de chiens aboyants soudain environnée,
Fuit, les repousse, et voit tous ces monstres hurlants
La suivre et l'entourer attachés à ses flancs.
En cherchant les contours de sa forme ordinaire,
Elle trouve partout des gueules de Cerbère;
Et son corps à demi dans les ondes plongé,
Hurle, écume, dévore, en ces monstres changé.

. . . .

Scylla que son destin enchaîne à ces rochers,
D'Ulysse à son retour dévore les nochers;
En haine de Circé, ses chiens en font leur proie.
Elle aurait englouti les transfuges de Troie:
Mais alors en écueil changée au sein des flots,
Elle n'est plus qu'un roc, effroi des matelots.
Le même, liv. XIV.

. . . . *Scylla*
De qui les flancs sont ceints d'une meute aboyante.
La peindrai-je battant d'une onde tournoyante

Les nefs du sage Ulysse, et parmi les rochers
Ses monstres dév orant les malheureux nochers.
NOTARIS.

« Dans le détroit de Sicile il y a deux écueils très-dangereux dont l'un est appelé *Scylla*, du mot punique *scol*, qui signifie *ruine*, *perte*, et l'autre *Charybde*, du mot *chorobdam*, qui signifie *abîme de perdition*. Homère en a fait deux monstres horribles dont on peut lire la description dans le XII[e] livre de *l'Odyssée*. »

DACIER, *Remarque sur le 145[e] vers de l'Art poétique d'Horace.*

Dans une mer de sang Charybde tournoye,
Scylla triste et plaintive en longs cris aboya.
LEGOUVÉ, trad. du 1[er] chant de la *Pharsale*.

Des rochers de *Scylla* la bruyante fureur.
DELILLE.

V. CHARYBDE.

SCYLLA. *n. f.* Fille de Nisus, changée en alouette. *V.* ALOUETTE.

SÉCHERESSE. *n. f.* Disposition de l'air quand il fait trop sec. *Syn.* Dessèchement, aridité. *Epit.* Brûlante, ardente, aride, poudreuse.

Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre de sues épuisée,
Haletait sous un ciel d'airain.
Ouvrant de toutes parts son sein,
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
FLORIAN, *l'Inondation*, fable.

L'herbe des prés jaunit, et les fleurs desséchées
Courbent sous le fardeau de leurs tiges penchées.
Des ruisseaux épuisés le lit se rétrécit:
La rive se sillonne; et le limon durcit.
L'onde dans l'atmosphère en vapeur attirée
Refuse de tomber sur la terre altérée.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. I.

L'air n'a plus de zéphyrs, le ciel est sans rosée.
Les animaux mourants sur la terre embrasée
Ne trouvent sous leurs pas ni fleuves ni ruisseaux;
Et le feu souterrain, dans sa brûlante course,
Jusqu'au fond de leur source
A dévoré les eaux.
LEFRANC DE POMPIGNAN.

Delille, dans ses *Trois Règnes de la Nature*, ch. II, donne la description d'une sécheresse causée par le vent du Midi.

SECOUER. *v. tr.* (*ee-kou-é* devant une consonne). *Syn.* Agiter, ébranler, émouvoir, rejeter, repousser, s'affranchir de, se délivrer de.

Avant que la discorde, ensanglantant la terra,
Revienne *secouer* les torches de la guerre.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*.

L'une *secoue* un thyrse enlacé de rameaux.
MOLLEVAUT.

Le moine *secoua* le cilice et la haire.
BOILEAU.

SÉCULAIRE. *adj.* des deux genr. Qui se fait de siècle en siècle. L'Académie dit qu'il n'est guère d'usage qu'en parlant des jeux séculaires des anciens, et des poèmes séculaires que l'on faisait dans ces occasions. *Le poème séculaire d'Horace.*

On dit, ajoute-t-elle, *année séculaire*, en parlant de l'année qui termine le siècle.

Les poètes ne paraissent point avoir borné ce mot à l'emploi que marque l'Académie, ils lui ont fait signifier qui dure des siècles, et l'ont pris comme synonyme de fort vieux, qui jouit d'une très-longue vie.

. . . . La foudre en sa colère
Frappe des hauts rochers la cime *séculaire*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivr.*, ch. VII.

Les ailes d'un hibou, la peau d'une vipère,
Et le bec d'un corbeau, dépouille *séculaire*.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. V.

En parlant du séiba, arbre de la zone torride, qui s'élève à une hauteur prodigieuse, et vit plusieurs siècles, M. Castel a dit:

Combien de fois la terre a changé d'habitants,
Combien ont disparu d'empires florissants,
Depuis que ce géant, du pied de la bruyère,
A porté dans les cieux sa tête *séculaire!*
Les Plantes, ch. II.

« Virgile nous peint le chêne dans toute la force de sa végétation........... et son vieux tronc, par sa durée *séculaire*, insultant à la fragilité des générations humaines. »

DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, *discours préliminaire*, pag. 28.

SÉDITIEUX, EUSE. *adj* (*sé-di-ci-eû* devant une consonne, *sé-di-ci-eu-ze*). Proprement, qui a part à la sédition, qui tend à la sédition. *Esprit séditieux*, *assemblée séditieuse*, *discours séditieux*. *Syn.* Rebelle, révolté, mutin, factieux.

Les poètes s'en servent au figuré. *Syn.* Soulevé, troublé, agité, furieux.

Une digue, de l'art ouvrage audacieux,
Brise à ses pieds le choc des flots *séditieux*.
DESAINTANGE.

Des noirs brouillards l'amas *séditieux*.
MILLEVOYE.

SÉDUIRE. *v. tr. Syn.* Suborner, corrompre, abuser, égarer, débaucher. — Surprendre, tromper, décevoir, en imposer.— Attirer, gagner, plaire, toucher, être agréable, charmer.

Nul ne sut mieux que lui le grand art de *séduire*.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Telle est des musulmans la funeste prudence;
De leurs chrétiens captifs ils *séduisent* l'enfance.
Le même, *Zaïre*, act. II, sc. 1.

Qui pourrait résister à nos efforts vainqueurs?
Entraînez les esprits; je *séduirai* les cœurs.
De Bièvre, *le Séducteur*, act. I, sc. 1.

Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs *séduire son pouvoir*.
Corneille, *Pompée*, act. II, sc. 4.

« Notre langue ne permet guère qu'on applique à des choses inanimées des verbes qui ne sont appropriés qu'à des choses animées. On *séduit un homme*, et, par une métaphore très-juste, on *séduit sa passion*; mais, quand on séduit un homme puissant, ce n'est pas son pouvoir qu'on séduit. »

Voltaire, *Remarques sur Corneille*, au *lieu cité*.

Impatient déja de *se laisser séduire*
Au premier imposteur armé pour me détruire.
Corneille, *Héraclius*, sc. 1.

« *Se laisser séduire à quelqu'un* n'est plus d'usage, et au fond c'est une faute; *je me suis laissé aimer, persuader par vous*, et non pas *aimer, persuader à vous*. »

Voltaire, *sur Corneille au lieu cité*.

. . . . Ses yeux ne l'ont-ils pas *séduite*,
Roxane est-elle morte?
Racine, *Bajazet*, act. V, sc. 2.

« *Séduire* ne peut être ici le synonyme de *tromper*; il ne l'est jamais que dans le sens moral. *J'ai cru le voir, mes yeux m'ont trompé*, et non pas, *mes yeux m'ont séduit. Les yeux de cette femme m'ont fait croire qu'elle m'aimait, ils m'ont trompé, ils m'ont séduit*: tous les deux sont bons. »

La Harpe, *Cours de litt.*, t. IV, p. 492.

Le même critique, tom. X, pag. 115, reprend ce vers de Voltaire, dans *Sémiramis*:

Aisément des mortels ils *ont séduit les yeux*.

« Terme impropre, dit-il: la même faute est dans *Bajazet*, et ne devait pas être imitée.... Le mot propre est *tromper*. »

SEIGNEUR. *n. m.* (*sè-gneur*, en monillant *gn*). Ce mot en troisième personne n'est que du style familier.

La maison du *seigneur* seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Boileau, *Épître VI*.

L'usage permet, comme le dit Voltaire, que nous appelions (dans le dialogue), les Romains et les Grecs *seigneur*, et les Romaines *madame*; usage vicieux en soi, mais qui cesse de l'être, parce que le temps l'a autorisé.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Racine, *Andromaque*, act. I, sc. 4.

Déja de sa naissance et de votre dessein
On commence, *seigneur*, à percer le mystère.
Le même, *Athalie*, act. III, sc. 6.

Je voudrais donc, *seigneur*, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadême,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené:
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier.
Le même, *Esther*, act. II, sc. 5.

« M. de La Harpe observe que le mot seigneur est contraire à la vérité des mœurs et du langage, parce qu'il est essentiellement une qualification *moderne*. *Pas plus moderne que* senior, *qui en est l'étymologie*: c'est ainsi que s'exprime M. Geoffroy sur cette observation de M. de La Harpe. Il me semble cependant que, quoique le mot *seigneur* dérive du mot latin *senior*, il n'en est pas moins vrai, comme le dit M. de La Harpe, que le premier est une qualification essentiellement *moderne*, parce qu'il a reçu de l'usage, dans les temps modernes, une signification différente de celle qu'avait le mot dont il tire son étymologie. . . . .

Une nouvelle preuve que la qualification de *seigneur* est essentiellement moderne, c'est que, quoique dans nos tragédies le mot *seigneur*, comme celui de *madame*, soit, ainsi que le dit M. de La Harpe, *une dénomination générique, convenue dans le dialogue*, cette expression n'est admise que dans le langage direct, pour la facilité du dialogue, et que, dans ces mêmes tragédies, on n'emploie pas, ce me semble, le mot *seigneur*, en parlant d'un personnage grec ou romain. »

Variétés sur la Lang. franç., p. 42 et 44, en suite des *Lettres acad. sur la Lang fr.*

Quand *seigneur* signifie dieu, l'être suprême, il est de tous les styles, soit dans le discours direct, soit à la troisième personne.

Ces hommes qui n'ont point encore
Éprouvé la main du *Seigneur*,
Se flattent que dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
J. B. Rousseau, *Ode VIII*, liv. 1.

Le *n* mouillé (*gn*) et le *n* non mouillé, dit M. Lemare, sont regardés par les poètes comme des lettres identiques.

Vous leur fîtes, *seigneur*,
En les croquant beaucoup d'honneur.
La Fontaine.

Et les manants comprirent quel honneur
Ils devaient même au chien de mon *seigneur.*
VOLTAIRE.

SEIN. *n. m.* (*sein*). En général la partie du corps humain qui est depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. *Syn.* Poitrine.

Ce *sein* voilé par la seule pudeur
Où flotte, où brille une croix symbolique.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. II.

Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,
Et se frappant le *sein* de ses pleurs inondé.
VOLTAIRE.

On le dit particulièrement, pour signifier les mamelles. *Syn.* Mamelles, tetons, gorge. *Epit.* Blanc, d'albâtre, de neige, de lis, arrondi, ferme, rebondi, élevé, saillant, charmant, délectable, virginal, naissant, palpitant, élastique. *Périph.* Les trésors de son sein; les lis, l'ivoire, l'albâtre, la neige de son sein; le contour de son sein, la rondeur de son sein.

Sous le tissu d'une gaze infidèle
Elle cachait *les tresors de son sein.*
IMBERT, *le Jugement de Paris*, ch. I.

Et ce beau *sein* dont le bouton naissant
Cherche à percer le voile transparent.
PARNY.

Le *sein* se gonfle et s'arrondit sans peine
Dans un corset noué par les amants.
Le même, *la Journée champêtre.*

. . . Un beau mortel dont le duvet naissant
Ne blesse point *les lis de ton sein* caressant.
MOLLEVAUT, trad. de la IX[e] *Elégie de Tibulle.*

Le plumage du cygne et la neige nouvelle
N'égalaient point *l'albâtre de son sein.*
BAOUR-LORMIAN.

. . . Des flots mouvants le limpide cristal
Trahit *d'un sein de lis le contour virginal.*
DE GUERLE.

Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu de *deux pommes d'albâtre.*
VOLTAIRE, *ce qui plaît aux Dames*, conte.

Ici l'œil s'arrêtait sur *deux globes d'albâtre*,
Et plus loin sur un pied façonné par l'amour.
LÉONARD.

Ce *sein* éblouissant dont le double contour
Palpite de santé, de jeunesse et d'amour,
Ces deux *globes* charmants qu'avec grâce compose
Un frais amas de lis que surmonte la rose.
DELILLE.

Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se developper,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper:
Tel est ce *sein*, ce *sein*, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature,
Demi-globe enchanteur dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Les poëtes disent *sein*, même en parlant des animaux, et alors il devient synonyme de mamelle, pis, tétines.

C'est là que la génisse, errant dans l'abondance,
Broute un thym odorant rajeuni par l'été,
Et gonfle en paix son *sein* d'un nectar argenté.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

Sein se dit de la partie où les femmes conçoivent, et où elles portent leur fruit. *Syn.* Ventre, entrailles, flanc. *Epit.* Fécond, fertile.

Myrrha sort en secret de la couche funeste
Et porte dans son *flanc* le fruit de son inceste.
DESAINTANGE.

Tout périt jusqu'au grain que la terre a reçu;
Et l'enfant avant que de naître
Meurt dans le *sein* qui l'a conçu.
BLIN DE SAINMORE.

Sein signifie encore figurément le milieu, l'intérieur: le sein de la terre, le sein d'Amphytrite; et en ce sens on dit le sein des plaisirs, des voluptés, du vice, de la vertu, etc.

Je laissai mon vaisseau fendre le *sein* de l'onde.
VOLTAIRE.

Leur courage a franchi ces routes inconnues,
Et leur front orgueilleux se perd au *sein* des nues.
VERNINAC DE SAINT-MAUR.

Tel échappé du *sein* d'un nuage brûlant
S'élance avec l'éclair un foudre étincelant.
LA HARPE, *Vers traduits de Lucain.*

Il la suivit dans l'épaisseur des bois,
Et si long-temps que la biche aux abois,
Prête à périr sous la dent meurtrière,
Tomba sans force au *sein* de la bruyère.
BAOUR-LORMIAN, *l'Atlantide*, ch. I.

Du *sein* de ma patrie il fallut m'exiler.
VOLTAIRE, *Œdipe.*

Cependant s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur *sein* la perte des rebelles;
Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient les remparts.
Le même, *la Henriade*, ch. V.

Goûtez des jours sereins nés du *sein* des orages.
Le même, *Mérope*, sc. 1.

Les courtisans, en foule attachés à son sort,
Du *sein* des voluptés s'avançaient à la mort.
Le même, *la Henriade.*

SEINE. *n. pr. f.* (*sè-ne*). Rivière qui prend sa source en Bourgogne, et va se jeter dans l'Océan, après avoir traversé Paris. *Périph.* La nymphe de la Seine ou même la nymphe de Seine.

La *Seine* aux pieds des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manières
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
BOILEAU, *Épître VI*.

Ainsi nouveau venu sur les rives *de Seine*.
VOLTAIRE, *la Vanité*.

Allez, mes vers, allez aux rivages *de Seine*.
Le même, *Lettre XXXII*, 1732.

La nuit, avec horreur, roule son char d'ébène,
Et les nymphes *de Seine*
Cherchent, en frémissant, l'abri de leurs roseaux.
LEBRUN, *Ode à Buffon*.

En parlant des illuminations qui ont eu lieu à Paris à l'occasion de la paix, M. Thévenau a dit :

En écharpe de feu, la nymphe *de la Seine*
Sur son sein étoilé déploie une autre scène
A nos yeux éblouis :
Triomphante, elle croit, dans ses grottes profondes,
Que cette nuit Phébus a préféré ses ondes
Au palais de Thétis.
Ode sur la fête de la Paix, Almanach des Muses (1802).

Les poètes disent quelquefois la Seine pour Paris et même pour la France.

La *Seine* a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
BOILEAU.

V. RIVIÈRE.

SEING. *n. m.* (*sein* devant une voyelle comme devant une consonne). *Syn.* Signature, souscriptions. *Epit.* Apposé, contrefait, falsifié.

Je ne connais pas d'autres mots qui se terminent en *eing*, mais il peut se joindre à la rime aux terminaisons en *aine*, comme dans il *vainc*, il *convainc*. *V. lettres analogues*, *Traité de la Versification*, p. 28.

Molière et Racine l'ont fait rimer avec *main*, licence que le défaut de rime peut autoriser surtout dans un monosyllabe. *V. Traité de la Versif.*, p. 39.

Le désavoûrez-vous pour n'avoir point de *seing?* —
Pourquoi désavouer un billet de ma main ?
MOLIÈRE, *le Misanthrope*.

Vous connaissez, madame, et la lettre et le *seing?* —
Du cruel Amurat je reconnais la main.
RACINE, *Bajazet*, act. IV, sc. 3.

SÉJOUR. *n. m.* Le temps pendant lequel on demeure dans un lieu. *Syn.* Retard, retardement. *Epit.* Long -, court -, prolongé.

Il signifie aussi le lieu par rapport à l'habitation, à la demeure qu'on y peut faire. *Syn.* Résidence, asile, demeure, habitation, logement, logis, domicile. *Epit.* Agréable, enchanté, charmant, riant, modeste, affreux, horrible, redoutable, épouvantable, contagieux, orageux, sauvage, infernal, ténébreux.

Dans les airs s'élevait un palais somptueux,
De Picus son aïeul *séjour* majestueux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Et vous, forêt sacrée, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres.
SAINT-LAMBERT.

Ce mot entre dans plusieurs périphrases poétiques, on dit *le séjour des dieux*, *le céleste séjour*, *le séjour du tonnerre* pour le ciel; *le séjour infernal*, *le noir séjour des ombres* pour l'enfer; *l'humide séjour* pour la mer, l'onde.

La Balance au milieu *du céleste séjour*
Suspend également et la nuit et le jour.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. VII.

Iris dit et revole *au séjour du tonnerre*.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Pluton attend Lausus *au séjour infernal*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Hélas! quand le trépas fermera ma paupière,
Pour toujours descendue *au ténébreux séjour*,
Ah! que mon ombre encor fidèle à mon amour
Apparaisse les nuits aux yeux de mon amante.
DENNE BARON, *Epître d'Ovide à Julie*.

Fier, il (le cygne) vogue au milieu de son escadre ailée,
Mais quand son feu l'atteint dans *l'humide séjour*,
De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour!
DELILLE.

SEMENCE. *n. f. Syn.* Semaille, germe. *Epit.* Abondante, féconde, fertile, libérale, chaude, froide, précieuse, fidèle, ingrate, mortelle, tardive, répandue, étouffée.

D'*un germe libéral* il dote les guérets.
MILLEVOYE.

L'espoir confie aux champs la *semence* féconde.
LÉONARD.

M. Castel a dit par périphrase *la semence de Cérès* pour le blé.

Il se dit au figuré :

Quand des vents du midi les funestes haleines
De *semences* de mort ont inondé nos plaines.
VOLTAIRE, *la Loi naturelle*.

Semence signifie figurément une cause éloignée d'où il doit naître de certains effets.

Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la *semence* féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
RACINE, *Prologue d'Esther*.

Si de fréquents avis, d'exemples soutenus,
Ne font, par un concours d'heureuses influences,
Germer de nos vertus les tardives *semences*.
L. RACINE, *Epître IIe sur l'Homme*.

SEMER. *v. tr.* Proprement répandre la semence sur la terre. *Syn.* Ensemencer. *Périph.* Répandre la semence, la confier à la terre, aux guérets.

Confier aux humbles guérets
Les espérances précieuses
Des dons nourriciers de Cérès.
VIGÉE.

Avec mesure une main libérale
Seme le blé dans le sillon poudreux.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. I.

Il est beau au figuré.

J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur *semai* de fleurs le bord des précipices.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 3.

O cieux! que de grandeur et que de majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a *semé* la lumière,
Ainsi que dans nos champs il *sème* la poussière.
L. RACINE, poëme de *la Religion*.

Montrez-moi les Troyens debout sur leurs murailles,
Et Turnus autour d'eux *semant* les funérailles.
GASTON, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Dans nos champs engraissés de tant de funérailles
Vous *semiez* le carnage et le trouble et l'horreur.
J. B. ROUSSEAU.

Et le Parthe, indigné qu'on lui ravit ma foi
Sema partout l'horreur, le désordre et l'effroi.
CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, sc. I.

De la mort de son fils je *semai* la nouvelle.
Le même, *Sémiramis*, act. I, sc. 2.

Va, cours, tandis qu'ici *semant* mille soupçons,
De tes sages conseils je suivrai les leçons.
Le même, *Xercès*, act. I, sc. 6.

Ses mains, autour du trône, avec confusion
Semaient la jalousie et la division.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

. . . . Un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les cieux,
Et fier d'être *semé* d'un reste de feuillage
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage.
GILBERT.

SÉNAT. *n. m.* (*sé-na* devant une consonne). C'était à Rome un corps composé des principaux personnages, dans lequel résidait en grande partie l'autorité publique.

. . . . L'univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un *sénat* et des législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni lois ni sénateurs?
CRÉBILLON, *Catilina*.

Dans le style poétique ou oratoire, on appèle *sénat* une assemblée chargée de faire les lois, de veiller à leur maintien, et même un corps judiciaire chargé de la justice distributive; ainsi le nom de *sénat*, donné autrefois aux parlements et autres cours, est applicable aujourd'hui au corps législatif, à la chambre des Pairs, et même aux tribunaux. *Syn.* Assemblée, conseil, tribunal. *Épit.* Auguste, vénérable, majestueux, suprême, révéré, redouté, redoutable, courageux, équitable, sage, prudent, rigoureux, éloquent, indulgent, muet, injuste, pervers, corrompu, avili, dégradé.

Il est dans ce saint temple un *sénat* vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Au sein de ce palais, un auguste *sénat*,
Sans être, comme à Londre, arbitre de l'état,
Montre les lois au peuple et les rappele aux princes.
THOMAS, *la Pétréide*, chant de la France.

Sans démêler le fil du dédale des lois,
Je n'ai point au *sénat* prostitué ma voix.
LEBAILLY.

SÉNÉE. *adj.* « La rime sénée, dit Ch. Fontaine, est celle en laquelle tous les vers du même couplet, ou bien tous les mots d'un vers ont commencement par une même lettre, comme aux deux vers suivants, pris d'un rondeau de Marot :

C'est Clément contre chagrin cloué
Et est Estienne esveillé, enjoué. »

Abréviation de l'Art poétique, p. 257, Lyon, 1576.

SENS. *n. m.* (*san* devant une consonne, *sanz* devant une voyelle). Faculté par laquelle l'animal reçoit l'impression des objets qui sont hors de lui. Il s'emploie plus fréquemment au pluriel. *Syn.* Ame, esprits. *Épit.* Exquis, calmes, émus, enchantés, captivés, agités, éperdus, frappés, surpris, épanouis, enivrés, égarés, interdits, grossiers, émoussés, engourdis, énervés, assoupis, glacés, transis, mutinés. *Périph.* Les organes des sens; l'orage, l'ivresse, le tumulte des sens, la révolte des sens, le sommeil des sens.

Tout entre dans l'esprit par *la porte des sens.*
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. V.

L'ouïe et l'odorat, la vue et le toucher,
Le goût, tout la saisit, l'émeut, sait l'attacher.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VI.

L'âge, reprend Nestor, de sa rouille insensible
A fait sentir l'atteinte à mes *sens* émoussés.
DESAINTANGE.

Chaque objet me ramène à ces aimables jours
Où les plaisirs sont vifs, les peines sont légères,
Où l'on voit tous les cœurs généreux et sincères,
Où l'ame vierge encor, dans *le sommeil des sens*
Des folles passions ignore les tourments.
LEGOUVÉ, *les Souvenirs*.

D'une bouche éloquente ont sorti des accents
Qui calment par degrés *l'orage de ses sens.*
DOIGNI, *Erminie consolée par un Vieillard.*

Un désordre inconnu s'empare de mes *sens*
MANGENOT.

Vous pénétrez mes *sens* d'une agréable horreur,
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur.
SAINT-LAMBERT.

La douleur, l'épouvante avait glacé mes *sens.*
CHATEAUBRUN, *les Troyennes*, act. V, sc. 3.

SENSIBILITÉ *n. f.* « La sensibilité, dit M. de Tracy, est cette faculté, ce pouvoir, cet effet de notre organisation, ou, si vous voulez, cette propriété de notre être en vertu de laquelle nous recevons des impressions de beaucoup d'espèces, et nous en avons la conscience. »

Dans une acception plus restreinte, ce mot signifie ce sentiment qui nous rend sensibles aux misères d'autrui, ou qui nous porte à ressentir plus vivement les impressions de l'amour, de la tendresse, etc. *Syn.* Délicatesse, sentiment, faculté de sentir. — Humanité, bonté. — Tendresse. *Epit.* Douce-, tendre -, touchante, fausse -, affectée.

. . . . On connaît la déesse (la Sensibilité)
A cet œil demi-clos où sa peint la tendresse.
L'air pensif, une main sur son cœur agité,
Elle jète autour d'elle un regard de bonté.
SAINT-CIR, *le Temple de la Sensibilité*, fragment inséré dans l'Almanach des Muses (1797).

Source amère et délicieuse
Et de chagrins et de plaisirs,
Toi qui, des tendres cœurs maîtresse impérieuse,
Fais des amants de ceux que tu rends tes martyrs;
Toi, qui tiens dans tes mains la coupe précieuse
Qui charme nos regrets, qui charme nos désirs,
Sensibilité, je te chante!
Oh! prête à ma lyre touchante
Les doux accents de tes soupirs.
O puissance de l'âme, en vertus si féconde,
Inspire l'homme, et préside à ses jours!
DESAINTANGE.

SENSITIVE. *n. f.* Espèce de plante qu'on appèle ainsi, parce que, dès qu'on la touche, elle replie ses feuilles. *Epit.* Tendre -, fugitive, timide -, craintive.

Telle en nos champs la tendre *sensitive*
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi; mais du moins, ô Vénus!
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. III.

Une plante, ô prodige! à l'éclat de ses charmes
Unit de la pudeur les timides alarmes.
Si d'un doigt indiscret vous osez la toucher,
Tout s'agite; la feuille est prompte à se cacher,
Et sa branche mobile, aux mêmes lois fidelle,
S'incline vers la tige, et se range auprès d'elle.
CASTEL, *les Plantes*, chant II.

. . . . Quelle autre fleur ai-je vu s'embellir?
Sa modeste beauté m'invite à la cueillir:
J'approche; elle me fuit. Dieux! quel est ce prestige?
Je cherchais une fleur; je ne vois qu'une tige.
Interdit et confus, je m'éloigne à regret;
Et la fleur rassurée à l'instant reparaît.
Ah! je te reconnais, ô tendre *sensitive!*
Seule, parmi les fleurs, devant l'homme craintive,
Sans doute il te souvient que mortelle autrefois
De ta jeune pudeur on méconnut la voix.
Elle adorait Iphis; Iphis brûlait pour elle.
Cependant vertueuse autant qu'elle était belle,
La nymphe demandait que l'hyménée un jour
Aux pieds de son autel consacrât leur amour.
Quatre soleils encor, ce jour allait paraître.
L'innocente beauté, dans un réduit champêtre,
Soupirait, solitaire, à l'heure où le jour fuit.
L'impatient Iphis l'apperçoit et la suit;
Il approche avec crainte, et versant quelques larmes,
Il veut hâter l'instant, où, maître de ses charmes,
L'hymen doit la porter dans les bras d'un époux.
Elle résiste: Iphis embrasse ses genoux,
Et bientôt, du respect passant jusqu'à l'audace,
Insulte à la pudeur qui lui demande grâce;
Il oppose la force aux refus redoublés.
La nymphe vers le ciel levant ses yeux troublés:
« Dieu d'Hymen et d'Amour, prenez soin de ma gloire,
» A mon perfide amant arrachez la victoire;
» Hâtez-vous, détruisez mes funestes appas,
» Dieux vengeurs! contre lui j'invoque le trépas. »
Elle dit, et soudain ses appas se flétrissent;
Et son front et ses doigts de feuilles se hérissent.
Au lieu des vêtemens, dont son corps est couvert,
Sur son sein, qui décroît, s'étend un réseau vert;
Et ses pieds du zéphyr jadis rivaux agiles,
En racine alongés, demeurent immobiles.
Enfin, c'est une fleur; mais, conservant toujours
Le profond souvenir de ses tristes amours,
Elle craint d'éprouver une insulte nouvelle,
Et de tout homme encor fuit la main criminelle.
ROUCHER, poeme des *Mois*, chant III.

SENTENCE. *n. f.* La sentence est une pensée morale brièvement énoncée, car elle est le plus souvent renfermée dans un ou dans deux vers; elle fait ordinairement partie d'un ouvrage, par exemple d'un poème, d'une tragédie, en sorte que ce qui précède ou ce qui suit en fait connaître l'application et en développe tout le sens. *Syn.* Adage, maxime, axiome, apophthegme, aphorisme, proverbe. *Epit.* Sage, profonde, abstraite, morale, détachée, courte, brève.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
VOLTAIRE, *Mérope.*

SENTIER. *n. m.* (*san-tié* devant une consonne). Chemin étroit; il s'emploie fréquem-

ment au figuré : *les sentiers de la vertu*, *de l'honneur*, etc. *Syn.* Chemin, voie, passage, route. *Epit.* Étroit, rude, tortueux, pénible, ténébreux, épineux, oblique, battu, frayé, secret, ignoré, facile, fleuri.

Des *sentiers* sinueux les routes indécises.
DELILLE.

. . . .
Ce sera celui qui du vice
Évite le *sentier* impur,
Qui marche d'un pas ferme et sur
Dans le chemin de la justice.
J. B. ROUSSEAU.

Du sceptre des héros la timide héritier
Fuit bientôt de l'honneur le pénible *sentier*.
LEBRUN.

SEPT. *adj. numéral*, des deux genr. (*sè* devant une consonne, *sèt* devant une voyelle). Ce mot se prend aussi comme nom, et alors le *t* se prononce toujours : *quatre et trois font sept*, *le sept de cœur*; le *t* se prononce encore dans *sept* adjectif, quand il se trouve seul ou après le nom qu'il modifie : *Charles sept*, *ils étaient sept*.

Quoique le *t* soit sonore dans ce mot quand il se trouve à la fin du vers, on le fait rimer sans difficulté avec toutes les terminaisons en *et*, que le *t* se prononce comme dans *tacet*, ou qu'il soit muet, comme dans *projet*, *secret*, *serpolet*, il *promet*; par la même raison *sept* s'unira aux rimes en *ait* comme dans *trait*, *forfait*, etc.

Attendant son destin d'un quatorze ou d'un *sept*,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
BOILEAU, *Satire IV*.

Et souvent tel y vient qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste *sept*.
Le même, *Satire VIII*.

SEPTEMBRE. *n. m.* Le septième mois de l'année, quand elle commençait en mars, et le neuvième depuis qu'on la commence au mois de janvier. C'est le 22 septembre que le soleil entre dans le signe de la Balance. *Epit.* Riche -, fertile, fructueux, fécond, vineux. *Périph.* Le mois des vendanges, le mois cher à Bacchus.

La Balance deux fois a ramené *septembre*.
DUCIS.

Quand, des jours et des nuits égalant la durée,
La Balance paraît sur la voûte azurée,
L'Automne, couronné de pampre et de raisins,
Prend des mains de l'Été le sceptre des jardins.
CASTEL.

« Les modernes peignent *Septembre* le visage riant, couronné de pampres, vêtu de pourpre, à raison de ses magnifiques présents; tenant d'une main le signe de la Balance, parce que l'équinoxe d'automne ramène dans ce mois l'égal partage des heures entre le jour et la nuit, et de l'autre une corne d'Amalthée, pleine de raisins, de pêches, de poires, etc.; un enfant qui foule le raisin, et une treille désignent la principale richesse de ce mois. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

SEPTENTRION. *n. m.* (*sep-tan-tri-on*). Un des quatre points cardinaux et un des pôles du monde. *Syn.* Le nord, le pôle arctique, l'ourse. *Epit.* Froid -, glacé. *Périph.* Le pôle de l'ourse, l'astre du nord, pays septentrionaux.

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'Orient regarde ;
Vous, le côté de l'*Ourse*; et vous, de l'Occident;
Vous, le Midi.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 5.

De l'aurore au couchant, du Midi jusqu'à l'*Ourse*.
DULARD.

V. NORD.

SÉPULCRE. *n. m.* Ce mot, selon l'Académie, ne se dit plus dans le discours ordinaire que pour signifier les tombeaux des anciens, et c'est par cela même qu'il peut paraître avec avantage dans la langue poétique ou oratoire. *Syn.* Cercueil, tombe, tombeau, mausolée.

Epit. Noir -, obscur, profond, sacré, inviolable, muet, silencieux. *Périph.* Asile sépulcral, monument funèbre.

Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un *sépulcre* funèbre où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.
J. B. ROUSSEAU, *Ode III*, liv. 1.

Des *sépulcres* des grands voici la sombre entrée.
De quelle horreur votre ame est-elle pénétrée?
Tout est tranquille ici : suivons ces pâles feux ;
Le silence et la mort règnent seuls en ces lieux.
La terreur qui les suit, errante sous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes;
Descendons : parcourons ces tombeaux souterrains. . . .
FEUTRY, *les Tombeaux*.

Du sein de ce *sépulcre* inaccessible au monde.
VOLTAIRE, *Sémiramis*.

Godeau a dit en parlant des vieillards :

Troncs séchés, *sépulcres mouvants*,
Qui n'êtes ni morts ni vivants,
Plaintives ombres de vous-mêmes.

SÉPULTURE. *n. f.* C'est proprement le lieu où l'on enterre un corps mort. Il se prend aussi pour l'inhumation et pour les cérémonies qui accompagnent les funérailles. *Syn.* Sépulcre, tombe, tombeau, monument. — Obsèques, funérailles, enterrement. *Epit.* Honorable, magnifique, humble -, triste -, indigne -. *Périph.* La nuit du tombeau, l'a-

sile sépulcral. — Les suprêmes, les derniers honneurs, les derniers devoirs, les honneurs qu'on rend aux morts; les honneurs, les devoirs de la sépulture.

Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la *sépulture*.
La Fontaine, fable XVI, liv. 3.

Qu'il meure, et que son corps, privé de *sépulture*,
Des vautours dévorants devienne la pâture!
Dulard, trad. du *Monologue de Didon*.

Dois-je oublier Hector privé de *funérailles*.
Racine, *Andromaque*, act. III, sc. 8.

Pallas du moins aura *les honneurs du tombeau*.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Rendons à ce héros, trahi par la victoire,
Les suprêmes honneurs dignes de sa mémoire.
Baour-Lormian, *Jérusalem déliv.*, ch. XIX.

Je n'attends point de grâce étant vaincu par toi.
Mais, si ton cœur connaît les saints droits de la guerre,
Au malheureux Mézence *accorde un peu de terre*.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

On donne à ce héros la mer pour *sépulture*.
Corneille, *Pompée*, act. II, sc. 2.

L'onde roule des flots de feux;
Ces flammes sont leur *sépulture*.
Feutry, *Ode aux nations*.

De ses bras raccourcis celui-ci (le ver à soie) manœuvrant,
S'en allait devidant lentement, lentement
Le fil dont il ourdit sa ronde *sépulture*.
De Chabanon, *l'Araignée et le Ver à soie*.

SÉRAIL. *n. m.* (*sé-rail* en mouillant *l*). Nom particulièrement affecté aux palais qu'habitent les empereurs des Turcs. Il fait au pluriel les sérails. « C'est, dit Ménage, un mot turc qui signifie *palais*. On dit à Constantinople, le sérail de l'ambassadeur de France. Mais, parce que les sultanes du grand-seigneur sont dans son sérail, c'est-à-dire, dans son palais, nous nous servons de ce mot pour exprimer un lieu où il y a beaucoup de courtisanes. » Il se dit même par métonymie pour les sultanes renfermées dans le palais du grand-seigneur, et pour les courtisanes qui peuplent un lieu de débauche. *Syn.* Palais. — *V.* prostitution. *Epit.* Superbe, magnifique, spacieux, inaccessible, désert, peuplé. — Nombreux, joli -, charmant.

Au *sérail* des soudans dès l'enfance enfermée.
Voltaire, *Zaïre*, sc. 1.

. . . . Au fond d'un *sérail* contemplez la beauté:
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte et flétrit ses attraits.
Delille, *les Jardins*.

Les poètes qui cherchent toujours des comparaisons, et qui donnent volontiers nos mœurs aux animaux, appliquent quelquefois ce terme à ceux des animaux qui ont plusieurs femelles.

S'il entend ou le cor, ou le cri des cavales,
De son *sérail* nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, etc.
Delille, *l'Homme des Champs*, ch. I.

Nous verrons dans ta cour le *coq* fier et superbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe;
Appeler aigrement son *sérail* assoupi,
Entre mille beautés partager un épi;
Et, d'un bec amoureux, distribuer entr'elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
Colardeau, *Épître à M. Duhamel*.

SERMENT. *n. m. Syn.* Témoignage, assurance. — Promesse, parole, foi. — Jurement, blasphême, imprécation. *Epit.* Saint, sacré, solennel, irrévocable, redoutable, inviolable, vain -, frivole -, volage -, fallacieux, indiscret, téméraire, tendre -, amoureux, observé, gardé, enfreint, trahi, rompu, violé, terrible, inhumain, affreux, odieux, exécrable. *Périph.* La foi du serment; le lien, les nœuds, la chaîne des serments.

Serments jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.
Voltaire, *la Henriade*, ch. IV.

Par *les nœuds du serment* es-tu lié son cœur?
Le même, *Mahomet*, act. III, sc. 5.

Qui l'eût pensé qu'une aveugle furie
De nos serments eût brisé *le lien?*
Millevoye, *Charlemagne*, ch. II.

Moi-même je vous rends le *serment* qui vous lie.
Racine, *Iphigénie*, act. IV, sc. 6.

. . . . Les fleurs parent l'autel;
Le cierge saint pour les époux s'allume;
Le chant d'hymen s'élève, l'encens fuma;
Et les *serments* sont écrits dans le ciel.
Millevoye, *Charlemagne*, ch. I.

Souvent à nos amours qui cherchaient le mystère,
Ce peuplier prêta son ombre hospitalière;
Souvent sur son écorce, aussi fragile qu'eux,
Je gravai de Doris les *serments* amoureux.
Luce de Lancival.

. . . . L'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je me vis engagé par mes premiers *serments*.
La Fontaine.

Mais ils s'assurent. . . . .
En *tes serments jurés* au plus saint de leurs rois.
Racine, *Athalie*, act. III, sc. 6.

« *Jurer un serment*, *un serment juré* sont absolument contraires à l'usage de la prose ; mais en poésie ce sont des expressions nouvelles, hardies, énergiques. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine, au lieu cité.*

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de *serments* effroyables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger :
Ils en jurent la Paix, le dieu Mars et Bellone.
BOILEAU, trad. du *Traité du Sublime de Longin*, ch. XIII.

SERPE. *n. f.* Instrument de fer dont on se sert pour émonder des arbres, pour tailler, etc. ; c'est un de ces mots familiers que les poètes remplacent par une périphrase. Ils diront bien, par métonymie, le fer pour la serpe.

Que le *fer* recourbé, par sa rigueur utile,
Fasse tomber la branche importune ou stérile.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

SERPENT. *n. m. Syn.* Reptile, hydre. *Epit.* Azuré, écaillé, sifflant, tortueux, rampant, cruel, affreux, effroyable.

. . . . Le *serpent* monstrueux
Se roule, se déroule en orbes tortueux.
Le comte DE VALORI.

Quand du creux d'un rocher ou d'un buisson perfide,
Il voit sortir soudain l'effroyable *serpent*
Qui siffle, se redresse, et s'alonge en rampant.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

Poursuivi d'un *serpent* qui glisse avec la mort,
Ainsi le voyageur d'un pied léger l'évite;
Plus subtil le serpent saute et vole à sa suite :
Il va, revient en vain, le trompe en circulant;
Le monstre s'en irrite; armé d'un œil brûlant,
Dardant sa triple langue, il se dresse, il s'élance,
Siffle, et vainqueur enfin de toute résistance,
Serre son ennemi dans ses replis nombreux :
En vain l'infortuné jette des cris affreux,
Arrachant à la fois de son flanc tout livide
Et des lambeaux de chair, et ce reptile avide ;
Hélas! un froid venin dans son corps répandu,
Avec son sang déja circule confondu.
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

V. LAOCOON, CADMUS.

Erynnis, secouant une torche brûlante,
Et dressant ses *serpents* sur sa tête sifflante,
De sa course rapide épouvante nos murs.
LEGOUVÉ, trad. du Ier chant de la *Pharsale*.

La Discorde aussitôt, sanglante, échevelée,
Fait siffler ses *serpents*, rallume la mêlée,
Et dans les airs en feu secouant ses brandons,
Au cœur même des dieux versa les noirs poisons.
DE GUERLE.

En vain contre Henri, la France a vu long-temps
La Calomnie affreuse exciter ses *serpents*.
VOLTAIRE.

On appèle figurément *serpent* un ingrat, un traître qui se fait contre son bienfaiteur une arme de ses propres bienfaits.

Madame, savez-vous quel *serpent* inhumain
Iphigenie avait retiré dans son sein ?
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 4.

SERPENTER. *v. intr.* Aller en zigzag comme les serpents, avoir un cours tortueux.

. . . . Sur les flancs du nuage,
En longs sillons de feu *serpentent* les éclairs.
LÉONARD.

De mobiles trésors, détachés d'un écrin,
En sillons azurés *serpentent* sur son sein.
DUPUY-DES-ISLETS.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine *serpente* en fuyant de Paris.
VOLTAIRE.

SERRE. *n. f.* Lieu couvert où, pendant l'hiver, on serre les orangers et autres arbres ou les plantes frileuses. *Epit.* Chaude, protectrice, riche, hospitalière. *Périph.* L'abri d'une serre (Delille), un abri de verre.

L'art se tourmente en vain : la fraise que le verre,
Par de fausses chaleurs, couve au fond d'une *serre*
A-t-elle plus de goût ?
DELILLE.

Non loin du bâtiment qui leur est réservé,
Qu'un temple de vitrage, élégant, élevé,
Dans ses murs transparents présente réunies
De l'Inde et du Niger les vertes colonies.
Ces hôtes (les plantes) délicats, nés sous des cieux plus doux,
Du secours de Vulcain ont besoin parmi nous :
Ils périraient sans lui, tenez donc à toute heure
Des vases allumés au sein de leur demeure,
Et que de longs tuyaux s'étendant à l'entour,
D'un feu toujours égal échauffent leur séjour.
Ainsi dans le temps même où glacée et déserte,
D'un tapis de frimas la campagne est converte,
En un espace étroit mille arbustes charmants
Vous offrent les parfums et l'éclat du printemps.
C'est le palais de l'art comme de la nature ;
Osez dans son enceinte appeler la sculpture.
On se plaît à trouver l'Asie en longs habits,
Belle, et le front chargé de perles, de rubis,
Auprès du bananier dont elle aime l'ombrage.
L'Afrique, au teint d'ébène, à l'air un peu sauvage,
Riante, demi-nue, ornera les cantons
Où vos mains ont placé ses nombreux rejetons.
Que la *serre* toujours soit riche de verdure.
C'est aux fleurs, c'est aux fruits à former sa parure.
CASTEL, *les Plantes*, ch. IV.

SERVIETTE. *n. f.* (*ser-viè-te*). C'est un mot familier que rejète le style noble, mais que Boileau a pu employer dans une satire.

Deux marmitons crasseux, revêtus de *serviettes*,
Lui servaient de massiers et portaient deux assiètes.
Satire III.

Dans la poésie soutenue on dira le lin, pour la serviette :

A chaque dame une amoureuse main
Présente alors l'aiguière, le bassin,
L'eau parfumée, et le *lin* qui l'essuie.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. II.

SEUIL. *n. m.* (*seuil*, *l* est mouillé). Proprement, pièce de bois ou de pierre qui est au bas de l'ouverture de la porte; il se prend par extension pour la porte, pour l'entrée d'une maison, d'un temple, etc.; ce mot peut figurer dans tous les styles.

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le *seuil*....
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 3.

. . . . Des temples sacrés les *seuils* religieux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Choisi par lui, le guide se présente,
Et les chameaux sont au *seuil* de la tente,
Le mufle au vent et le genou plié.
CAMPENON, *l'Enfant prodigue*, ch. I.

Il est heureusement employé au figuré dans les deux exemples suivants :

Je les aime encor mieux qu'une bigote altière
Qui, dans son fol orgueil aveugle et sans lumière,
A peine sur *le seuil de la dévotion*,
Pense atteindre au sommet de la perfection.
BOILEAU, *Satire X.*

Ainsi, sans votre appui, les élèves de Flore (les fleurs)
Tomberaient abattus à leur première aurore,
Et, *du seuil de la vie* enlevés sans retour,
Iraient peupler les champs du ténébreux séjour.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

SEULET ETTE. *adj.* (*seu-lè* devant une consonne, *seu-lè-te*). Ce diminutif de *seul* s'emploie bien, surtout au féminin, dans le style léger et naïf de la romance, de la chanson, de l'idylle.

N'allez pas au bois *seulette*,
Fille, qui craignez l'Amour,
C'est là que ce dieu vous guette
Pour vous jouer quelque tour.
J. J. ROUSSEAU, *le Devin du village.*

SÈVE. *n. m. Syn.* Humeur, suc nourricier: *Epit.* Abondante, vivante, nourricière, maternelle, étrangère, précieuse, captive, errante, égarée, tarie.

La *sève*. . . . .
En de subtils canaux utilement captive,
Circule dans le tronc; au printemps plus active;
Et principe de vie, ardente à fermenter,
L'anime, le féconde, et le fait végéter.

O symbole du sang circulant dans nos veines,
Qui, dans les végétaux, lentement te promènes;
Suc nourricier, tout saut ta vive impression.
Arbres, plantes, par toi tout est en action.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. IV.

En parlant de jeunes villageois, M. Parseval Grandmaison a dit :

L'un saisit sa danseuse et d'un bras la soulève,
Rougit d'un gros baiser des charmes pleins de *sève.*

SIBYLLE. *n. f.* Les anciens ont appelé de ce nom plusieurs filles auxquelles ils attribuaient le don de connaître et de prédire l'avenir. La plus renommée des sibylles a été celle de Cumes. *Syn.* Prophétesse, devineresse, pythonisse. *Epit.* Chaste, fatidique, inspirée, vieille, antique, étique.

Sur son trépied divin la *sibylle* inspirée
Parle, et se couvre encor d'une écume sacrée.
LEGOUVÉ.

Au milieu des forêts, les menteuses *sibylles*,
Qui confiaient leurs vers à des feuilles mobiles,
Animaient de leur voix le trépied d'Apollon.
DEFONTANES.

SIÈCLE. *n. m.* (*siè-cle*). Espace de cent années. Le poète dira bien *vingt lustres* pour un siècle. *Périph.* Le gouffre, l'océan des siècles.

Des *siècles* écoulés la chaîne recommence.
TISSOT, trad. de la 4e *Églogue de Virgile.*

. . . . . . Les débris des *siècles* entassés.
LEBRUN.

Les siècles à venir, *les siècles futurs*, périphrases poétiques ou oratoires, pour dire la postérité.

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien *des siècles à venir.*
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

Et ma plaintive voix
Dit *aux siècles futurs* nos antiques exploits.
BAOUR-LORMIAN.

SIÉGE. *n. m.* (*sié-ge*). *Syn.* Blocus, assaut. *Epit.* Long –, opiniâtre, mémorable, sanglant, fameux, levé.

Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long *siége* douteux.
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 3.

DESCRIPTION D'UN SIÉGE.

Du siége cependant on presse les travaux:
Déja deux vastes forts aussi hauts que la ville
S'avancent en roulant sur un essieu mobile;
De ces mouvantes tours tombent de toutes parts
Sur Marseille étonnée une grêle de dards;
Mais du haut de ses murs ses soldats indomptables
Accablent les Romains de coups plus redoutables:

Lancé par la balliste, et non point par leur bras,
Chaque trait en partant porte plus d'un trépas.
C'est peu; de l'instrument les détentes rapides
Font succéder aux traits des pierres homicides
Qui, semblables aux rocs ébranlés par le temps
Que du sommet des monts arrachent les autans,
Plus promptes que la foudre, avides de carnage,
Brisent, renversent tout dans leur sanglant passage,
Écrasent sous leur choc les soldats fracassés,
Et font voler au loin leurs membres dispersés.
Les Romains, pour tromper ces atteintes funestes,
De leurs rangs éclaircis réunissant les restes,
Jusqu'au pied des remparts s'approchent, défendus
Par leurs longs boucliers sur leurs fronts étendus,
Et des traits meurtriers, qui passant sur leur tête,
Tombe et meurt derrière eux la stérile tempête.
Les assiégés alors, de leurs bras vigoureux,
Ébranlent des rochers qu'ils font rouler sur eux;
Les boucliers unis, à ce fardeau terrible
Opposent quelque temps une masse invincible.
Comme d'un plomb solide un dôme revêtu
Retentit sous la grêle et n'est point abattu;
Mais, lorsque des Romains la force est épuisée,
Cette voûte d'airain s'ouvre et tombe brisée.
Un autre tout par eux est soudain avancé :
Le bélier sous son ombre à grand bruit balancé,
Et par ses mouvements rendu plus redoutable,
Frappe et bat les remparts d'un flot infatigable,
Et s'efforce à briser sous ses coups obtinés
Les liens du ciment dont ils sont enchaînés.
Impuissante fureur! Marseille, plus habile,
De moment en moment sur cet abri mobile
Fait pleuvoir les rochers, les poutres et les feux;
Le toit fléchit, succomba, et s'écroule avec eux.
Tremblant et fatigué d'un assaut inutile,
Le Romain de son camp implore enfin l'asile.

LEGOUVÉ.

SIÉGE, dans son acception première, signifie la chose sur laquelle on s'assoit; un meuble fait pour s'asseoir; en ce sens il est familier.

L'acajou qu'à grands frais l'Amérique t'envoie
En *siéges* élégants s'arrondit et se ploie.

CHÊNEDOLLÉ.

En ce sens il se dit au figuré, et ne manque point de noblesse.

Elle vient, et son front, *siége* de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

VOLTAIRE, *Mahomet*, sc. 1.

SIÉGER. *v. intr.* (*sié-gé* devant une consonne). Occuper ou tenir le siége, présider; il se dit aussi au figuré.

Non loin *siégeaient* ce chancelier fidèle,
Cet Archambant. . . . .
Cet Adélard, des sages le modèle.

MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. III.

Religieuse enceinte à mes rêves facile,
Où l'immortalité, *siégeant* près du trépas,
Enflamma pour toujours ma jeunesse indocile,
Vos plus doux souvenirs ne me désarment pas.

DÉSORGUES.

Et sur son front serein, où *siége* la candeur,
Se peignent les vertus qui règnent dans son cœur.

COSTARD.

SIEN, SIENNE. *pron.* possessif de troisième personne (*sien, siè-ne*). Celui, celle qui est à lui.

Femme du bon temps où nous sommes
Ne s'engage en aucun lien;
Toutes pourtant aiment les hommes,
Mais aucune n'aima *le sien*.

Sien s'employait autrefois adjectivement et était quelquefois précédé de *un*; on trouve dans Marot *le sien commandement*, pour son commandement; on lit encore dans *l'Étourdi* de Molière, act. VI, sc. 1 :

Voulant dans quelque ville emmener avec lui
Un sien fils écolier, qui se nommait Horace.

On peut encore se servir de ce mot dans cette acception, dans le style badin et surtout dans le genre marotique.

Plus n'est-il ce ruissel où l'été fraîches ondes
Doucettement baignaient *siens* membres délicats.

BERQUIN, *l'Orage*, idylle.

Un jeune gars de bonne mine
S'accusait à certain frappart
D'exploiter en secret *une sienne* voisine.

GRÉCOURT.

Les siens se dit pour signifier ses parents, ses alliés; les partisans, les affidés de quelqu'un, ceux qui sont unis à ses intérêts, les soldats d'un général.

C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Suivi de peu *des siens*, il arrive au palais.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. XI.

SIFFLEMENT. *n. m.* Le bruit que l'homme ou quelques animaux font en sifflant; il se dit aussi du bruit aigu que fait le vent, une flèche, une pierre, une balle, etc., poussée avec force, et du bruit des cordages, des voiles vivement agités. *Syn.* Bruit perçant, son aigu. *Épit.* Aigre -, aigu, long -, effroyable, horrible, affreux.

Le dragon élancé de sa grotte profonde,
S'alonge, et de ses yeux dardant de longs éclairs;
D'un *sifflement* terrible épouvante les airs.

DESAINTANGE.

Les *sifflements* des vents qui luttent dans les airs.

BÉRANGER.

On entend des nochers les tristes hurlements,
Et des câbles froissés les affreux *sifflements*.

DELILLE.

SIFFLET. *n. m.* (*si-flè* devant une consonne). Petit instrument avec lequel on siffle. Figurément, improbation, censure accom-

pagnée de mépris. *Syn.* Au figuré, persiflage, dérision, moquerie, raillerie, brocard. *Épit.* Aigu, aigre-, redoutable, importun, épouvantable, vengeur, assassin.

Moment fatal, où le public soufflait
Dans maint tuyau que tu nommes *sifflet.*
LEBRUN, *Epître II*, liv. 2.

L'implacable *sifflet*
Par de longs cris aigus répète son arrêt.
DUPUY-DES-ISLETS.

Ils vengent les Cotins *des affronts du sifflet.*
GILBERT, *le Dix-huitième Siècle*, satire.

Ce mot ne s'élève pas au-dessus du style familier.

SIGNAL. *n. m.* Signe que l'on donne pour servir d'avertissement. *Syn.* Signe, marque, annonce, indice, avis. *Epit.* Affreux, effroyable, funeste, horrible, convenu.

Le cri de Bellona
Nous a rassemblés:
Le *signal* se donne;
Les airs sont troublés
Des coups redoublés
Du bronze qui tonne.
BERNARD.

Au *signal* du repos le laboureur ramène
Le bœuf laborieux compagnon de sa peine.
LA HARPE, *Epître à M. le comte de Schowaloff.*

Ce superbe coursier, votre esclave farouche,
Que votre main légère interroge sa bouche,
Il répond à l'instant, et, docile à vos lois,
Comprend chaque *signal* du frein et de la voix.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VII.

SIGNALER. *v. tr.* Proprement, faire le signalement ou faire connaître quelque chose par des signaux. Figurément, rendre remarquable. *Syn.* Décrire, dépeindre, donner le signalement, faire le portrait. — Illustrer, rendre remarquable, manifester, déceler, divulguer, faire connaître.

Tous nos soldats. . . . .
Brûlent de *signaler* leur zèle et leur courage.
DURCHÉ, *Absalon*, act. III, sc. 1.

La lance et l'arc en main *signalant* leur adresse,
Ils disputent d'ardeur, d'sudace et de vitesse.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage:
Et d'horribles dégâts *signalent* leur passage.
RACINE, *la Thébaïde*, act. 1, sc. 5.

SIGNE. *n. m.* La marque, l'indice d'une chose. *Syn.* Indice, marque, signal, note, caractère, figure, présage, pronostic, type, symbole. *Épit.* Certain, douteux, vague, équivoque, obscur, favorable, heureux, remarquable, funeste, alarmant, terrible, horrible, révéré, respectable, sacré.

Et ne devrait-on pas à des *signes* certains
Reconnaître le cœur des perfides humains!
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Signes du zodiaque, *V.* ZODIAQUE.

SILENCE. *n. m.* État d'une personne qui s'abstient de parler; au figuré, cessation de toute sorte de bruit. *Syn.* Discrétion, réserve, retenue, tacet, ce dernier est familier. — Calme, paix, repos, tranquillité, recueillement. *Épit.* Profond, morne-, long-, vaste- (Fayolle), sombre-, obstiné, opiniâtre, froid-, farouche, lugubre, pensif, glacé, réfléchi, suspect, triste-, timide, respectueux, modeste, mystérieux, inquiet, dangereux, indigne-, injurieux, dédaigneux, ingrat, perfide, criminel, coupable, noble-, expressif, éloquent, favorable, prudent, pensif, studieux, rêveur, rigoureux, voluptueux, imposant, rompu. — Affreux, ténébreux, nocturne, effroyable, paisible, tranquille (Boileau), enfant de la Nuit (de Bernis). *Périph.* La nuit du silence, l'horreur du silence.

Princesse, en ce péril vous gardez le *silence?*
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

Le sénat répondit par un noble *silence.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Il observe avec nous un *silence* farouche.
La même, *Mariamne*, act. III, sc. 3.

Je n'ai point *du silence* affecté *le mystère.*
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 1.

« *Le mystère du silence*, mis à la place d'un *silence mystérieux*, donne au vers une couleur poétique. »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du *silence* des vents demandez-leur la cause.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

Delille a dit, en parlant du peintre Robert perdu dans les Catacombes:

Il ne voit que la nuit, n'entend que le *silence.*
Poëme de *l'Imagination.*

. . . . Chaos! lieu stérile,
Où règne avec la nuit un *silence* immobile.
CHABANON.

De *la nuit du silence* un secret peut sortir.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 4.

Silence, frère du Repos,
Habitant de la solitude,
Ami des arts et de l'étude,
Qui fuis la pourpre et les faisceaux;
Toi, par qui le sage se venge
Des critiques, des cabaleurs,
Des ignorants et des railleurs,
Reçois cette hymne à ta louange,
Et me garantis, en échange,

Du commerce des grands parleurs.
Quand notre oreille est affligée
Par de froids et bruyants discours,
C'est par toi qu'elle est soulagée;
Quand la raison est outragée,
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir, par la parole,
Amusé le sot genre humain,
La science toujours frivole,
Et le bel esprit toujours vain,
Privé du renom qui s'envole,
Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes,
Mieux que les plus galants propos;
Les plus ingénieux bons mots
Ne valent pas tes épigrammes;
Tu conserves l'honneur des femmes,
Et tu tiens lieu d'esprit aux sots.
DESMAHIS, *Voyage d'Éponne.*

Harpocrate est, dans la Fable, le dieu du silence. Les Egyptiens le plaçaient dans tous leurs temples, ayant un doigt sur la bouche, pour marquer, suivant l'opinion commune, que les mystères de la religion devaient être inconnus au peuple. Harpocrate était l'Orus des Egyptiens ou le soleil. Aussi, des figures Egyptiennes représentent ce dieu, environné de rayons et avec des cornes d'abondance.

Note de l'Éditeur des Œuvres de Desmahis, à l'endroit cité.

Les anciens avaient fait du silence une divinité allégorique, et M. Desaintange a dit :

... Le dieu dont le doigt commande le silence.

« Le silence était représenté sous la figure d'un jeune homme qui tient le doigt sur la bouche, ou qui l'a fermée d'un bandeau, et de l'autre main fait signe de se taire : son attribut est une branche de pêcher. Les anciens consacraient cet arbre à Harpocrate, parce que sa feuille a la forme de la langue humaine. . . . .
. . . *L'Arioste*, dans la peinture qu'il fait de la grotte du Sommeil, établit le silence pour en garder l'entrée : il lui donne une chaussure de feutre et un manteau noir, pour faire entendre que le silence est ami de la nuit. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

SILENCIEUX, EUSE. *adj.* (*si-lan-ci-eu* devant une consonne, *si-lan-ci-eu-ze*). Il se dit en vers des personnes et des choses. *Syn.* Taciturne, morne, paisible, calme.

Les chefs *silencieux*, de leurs mains empressées,
Au fond de l'urne d'or enferment en pleurant
Les ossements blanchis par le feu dévorant.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

. . . . O nuit *silencieuse!*
Prête ton ombre amie à sa course pieuse.
MICHAUD.

A peine de la nuit la char *silencieux*
Vers le sombre occident touche aux bornes des cieux.
ESMÉNARD.

Surpris de voir troubler leurs bords délicieux,
Le fleuve infréquenté, le bois *silencieux*
Admirent ces vaisseaux, cette troupe guerrière.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

SILÈNE. *n. pr. m.* Fils de Mercure, suivant les uns; de Pan, suivant les autres, et d'une nymphe, fut chargé de l'éducation du jeune Bacchus qu'il accompagna ensuite dans sa conquête des Indes. *V.* BACCHUS. *Epit.* Le bon -, le vieux -, le lourd -, pesant, appesanti, tardif, joyeux, chancelant. *Périph.* Le fils de Mercure, le nourricier de Bacchus.

Des pâtres ont surpris ce nourricier divin,
Chancelant sous le poids et de l'âge et du vin.
DESAINTANGE.

. . . Noyé des vapeurs du perfide nectar,
Sur son âne tardif qu'il conduit avec peine,
Le corps penché, déjà paraît le vieux *Silène.*
Aux crins de ce coursier sa main cherche un appui.
VERNINAC DE SAINT-MAUR, fragm. du 1er chant de *l'Art d'aimer* d'Ovide.

Tout le joyeux cortége environnait *Silène :*
La tête du vieillard vacillante, incertaine,
Allait chercher la terre, ou tombait sur son sein.
Dès qu'on l'abandonnait, penché vers sa monture,
Son corps se balançait par égale mesure,
Se baissait, se dressait, se rebaissait soudain.
LÉONARD.

. . . Sous sa grotte obscure et souterraine
Cromis et Mnasilus apperçurent *Silène.*
Du poids d'un long sommeil ses yeux étaient vaincus,
Et son sang fermentait toujours plein de Bacchus;
Sa couronne échappait à sa tête lassée,
Et sa cruche pesait sur l'anse renversée.
Ils l'abordent ensemble, et leurs mains avec art
De guirlandes de fleurs enchaînent le vieillard.
FLINS.

« On donne à Silène une tête chauve, des cornes, un gros nez retroussé, une petite taille, mais une corpulence charnue. On le représente tantôt assis sur un âne, sur lequel il a bien de la peine à se soutenir; tantôt marchant, appuyé sur un bâton ou sur un thyrse. On le reconnaît aisément à sa couronne de lierre, à la tasse qu'il tient, à son air joyeux et même un peu goguenard. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

SILLON. *n. m.* (les deux *l* sont mouillés). Longue trace que le soc de la charrue fait dans la terre qu'on laboure. *Syn.* Creux, raie, trace. *Epit.* Long -, creux, profond, tracé, ouvert, égal, élevé, pénible, léger, riche -, fertile, ingrat, aride, clair -, désert, poudreux.

Le blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible *sillon*.
BOILEAU.

Un *sillon* où le soc a laissé son empreinte.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

J'attèle ma charrue, et je cours à la hâte
Ouvrir avec effort, armé d'un aiguillon,
Dans le sein d'une terre ingrate
Un large et pénible *sillon*.
LATOUR DE LA MONTAGNE.

Dans la langue poétique on dit, par périphrase, *les trésors*, *la dépouille*, *les débris des sillons*, pour le grain, le froment.

La dépouille des prés, *les trésors des sillons*.
DELILLE.

Sillons se dit figurément, et surtout en poésie, pour exprimer la trace que laisse un vaisseau, un poisson qui fend l'eau, ou le trait qui suit, qui accompagne un corps lumineux. *Syn.* Trace, sillage, empreinte. — Trait, rayon, éclat de lumière. *Epit.* Rapide, léger, écumeux, blanchi d'écume, profond. — Brillant, éclatant, lumineux, tortueux.

La proue en longs *sillons* blanchit les flots amers.
DELILLE.

Ils fendent de la mer les bruyants tourbillons,
Et la proue, en fuyant, laisse au loin ses *sillons*.
Le même, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

M. Baour-Lormian dit, en parlant d'un esquif:

Le vent du nord mugit dans sa voile étendue,
Et son poids ouvre au loin un *sillon* écumeux.
Poésies d'Ossian, *Evélina*.

En parlant d'un ange, Voltaire a dit dans *la Henriade*, ch. X :

Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des *sillons* lumineux dont il est entouré.

De son lit embrasé tantôt l'affreuse bombe,
En longs *sillons* de feu, part, s'élève et retombe.
DELILLE.

Sillons se prend encore pour rides.

Quand par d'affreux *sillons* l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse.
L. RACINE.

Son air est rebutant, et de profondes rides
Ont creusé son vieux front de leurs *sillons* arides.

Sillon ne rime qu'avec les mots qui ont également les deux *l* mouillés, comme tourbillon, aiguillon, bataillon, etc., ainsi la rime suivante est inexacte :

La gerbe mince et frêle est en proie aux chardons,
Et l'herbe parasite usurpe les *sillons*.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. V.

SILLONNER. *v. tr.* (*sil-lo-né* devant une consonne, les deux *l* mouillés). C'est proprement tracer un sillon; il ne se dit guère, au propre, qu'en poésie. Il est d'un usage fréquent au figuré où l'on dit, surtout en vers, qu'*un vaisseau sillonne les ondes*, *la plaine liquide*, que *l'éclair sillonne les airs*, etc. *Syn.* Labourer. — Tracer, fendre. *Périph.* Creuser des sillons, tracer des sillons.

Ses bœufs d'un soc tranchant *sillonnent* son domaine,
Puis d'un grain qui renaît sa main couvre la plaine.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. IV.

J'aime un gros bœuf dont le pas lent et *lourd*,
En *sillonnant* un arpent dans un *jour*,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
VOLTAIRE.

Enfants, paissez vos bœufs et *sillonnez* vos plaines.
DOMERGUE, trad. de la 1re *Eglogue de Virgile*.

Quand ta flotte adultère, en *sillonnant* les flots,
Allait ravir la femme et la sœur des héros.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

D'une longue carène il *sillonne* les eaux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

. . . . De dauphins une troupe folâtre
Plonge, s'agite en cercle, et *sillonne* les eaux.
DE LA TRESNE.

Mais des traits enflammés *ont sillonné* la nue.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, ch. II.

Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent,
Elles marquent de feu leur rapide carrière,
Et *sillonnent* les airs de longs traits de lumière.
MALFILATRE.

Le bitume et le soufre, épandus en torrents,
Roulent sur la montagne, en *sillonnent* les flancs.
CASTEL, *les Plantes*, chant III.

Euryale, ô regret! vers la terre penché
Perd un sang fugitif dont la pourpre *sillonne*
Ses membres délicats que la vie abandonne.
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. I.

Les deux bras étendus, la jeunesse, en glissant,
Se heurte dans son cours, va, revient, s'entrelace,
Et *sillonne* gaîment l'infidèle surface. . . . .
BÉRANGER, *l'Hiver*.

On dit aussi figurément et poétiquement, *l'âge lui a sillonné le front. Son front est tout sillonné de rides*. Acad.

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, *sillonnent* ton visage.
VOLTAIRE.

Ce front chauve, ces traits que les rides *sillonnent*.
BAOUR-LORMIAN.

Les voilà, ces héros si long-temps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!

Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles !
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts *sillonnés !*
CASIMIR DELAVIGNE, *Messénienne sur la bataille de Waterloo.*

SIMPLE. *n. m.* Nom général des herbes et plantes médicinales. Il est plus usité au pluriel. *Syn.* Herbes, plantes, racines. *Epit.* Salutaires, propices, bienfaisants, puissants.

Un *simple*, à l'aide de sa flamme,
Dans un cachot d'airain (l'alambic) en vapeur exalté,
De mes jours prolonge la trame,
Et sur mon front serein brille encor la santé.
DULARD, *le Feu*, ode.

Les *simples* bienfaisants, chers au dieu d'Épidaure.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

SINGULIER, IÈRE. *adj.* (*cein-gu-lié* devant une consonne, *cein-gu-liè-re*). Particulier, qui ne ressemble point aux autres.

Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts *singuliers* d'un orgueil déguisé.
DESTOUCHES, *l'Homme singulier.*

En termes de grammaire, ce mot est nom ou adjectif, *le nombre singulier*, ou simplement *le singulier.*

Non seulement les poètes emploient quelquefois le singulier pour le pluriel, mais même, après plusieurs sujets au singulier, ils mettent le verbe au singulier ou au pluriel, suivant le besoin de la mesure ou de la rime. *V.* PLURIEL.

SINUEUX, EUSE. *adj.* (*si-nu-eu* devant une consonne, *si-nu-eu-ze*). Qui fait plusieurs tours et détours. Il peut se placer avant ou après le nom en consultant l'oreille et l'analogie. *Syn.* Tortueux, serpentant, tournant, replié.

Que j'aime ce ruisseau qui, d'un cours *sinueux*,
Roule en paix son cristal dans la verte prairie.
DE BRIDEL.

Le bocage moins fier, avec plus de mollesse,
Déploie à nos regards des tableaux plus riants,
Veut un site agréable et des contours liants,
Fuit, revient, et s'égare en routes *sinueuses.*
DELILLE.

SION. *n. pr. f.* Montagne auprès de Jérusalem.

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée.
RACINE.

V. JÉRUSALEM.

SIRÈNES. *n. f. pl.* Monstres fabuleux. Les sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de la nymphe Calliope, étaient au nombre de trois : Parthénope, Leucosie et Ligye, ou Lysie.

Phébus avait donné des leçons à Lysie;
Pan plaça savamment les doigts de Leucosie,
Et Parthénope enfin, par les soins de l'Amour,
Possédait du beau chant l'élégance et le tour.
Poème sur l'origine de la Musique.

Elles fixaient leur séjour en Sicile, près du cap Pélore, et attiraient par la douceur de leurs chants les voyageurs qu'elles faisaient périr ensuite. Cependant Orphée préserva les Argonautes de leurs enchantements, par les accents mélodieux de sa lyre; et Ulysse, par sa prudence, se sauva, ainsi que ses compagnons, du piége que leur tendaient ces monstres qui, de désespoir, se précipitèrent dans la mer.

Épit. Enchanteresses, trompeuses, séduisantes, attrayantes, engageantes, perfides. *Périph.* Les filles d'Achéloüs, de Calliope.

Filles d'Achéloüs, d'où vous viennent vos ailes?
Serait-ce qu'autrefois ses compagnes fidèles,
Vous suiviez dans Enna la fille de Cérès?
Après l'avoir long-temps, aux rochers, aux forêts,
Redemandée en vain de contrée en contrée,
Pour la chercher encor dans les champs de Nérée,
Vous eussiez désiré les ailes des oiseaux.
Le ciel vous exauça : dans vos destins nouveaux,
Des plumes aussitôt sur vos bras s'étendirent :
Mais de vos voix encor les doux sons s'entendirent;
Le ciel, pour conserver vos chants et vos attraits,
Vous laissa des humains le langage et les traits.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. V.

« Les sirènes, selon l'opinion des anciens, avaient la tête et le corps de femme jusqu'à la ceinture, et la forme d'oiseau de la ceinture en bas, ou elles avaient tout le corps d'oiseau et la tête de femme; car on les trouve représentées de ces deux manières sur les anciens monuments et dans les mythologues. On leur met à la main des instruments : l'une tient une lyre, l'autre deux flûtes, et la troisième un rouleau comme pour chanter. On les peint aussi tenant un miroir. Quelques auteurs modernes ont prétendu que les sirènes avaient la forme de poisson de la ceinture en bas. . . . .
Mais il n'y a aucun auteur ancien qui nous ait représenté les sirènes comme femmes-poissons. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

SIRIUS. *n. m.* (*si-ri-us*, le *s* toujours sonore). Une des étoiles de la constellation de la canicule; il se dit pour la canicule même. *Syn.* La canicule, le Chien brûlant. *Epit.* Brûlant, ardent, en feu, altéré, brillant. *Périph.* Les feux de Sirius, l'astre de Sirius.

Des feux de Sirius tout l'air est allumé.
LEBRUN.

Quand l'ardent *Sirius* enflammera les cieux.
CHÉNIER, *Épître à M. Le Sueur.*

Tel, apportant la soif et la fièvre cruelle,
De l'ardent *Sirius* l'astre pernicieux
Viant embraser la terre et dessécher les cieux.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

L'été ne brûle plus nos plaines,
Le gazon s'est régénéré;
Et *Sirius*, désaltéré,
Cesse de tarir nos fontaines.
DUAULT.

MM. Lebrun et Desaintange ont dit:

Du char glacé de l'Ourse aux feux de *Sirius*,

pour du Nord au Midi.

SIRTES. *n. f. pl.* Bancs de sables mouvants très-dangereux pour les vaisseaux. C'est un terme de marine qui se trouve dans Malherbe et dans Boileau, et dont je crois que Delille a aussi fait usage.

Mais quoi! ma barque vagabonde
Est dans les *sirtes* bien avant,
Et le plaisir la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
MALHERBE, *Ode VI*, liv. I.

Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux des *sirtes*, les arrache.....
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

SIRVENTES. *n. m.* Sorte de poésie ancienne ordinairement consacrée à la satire, et quelquefois à l'amour et à la louange. « Les sirventes, dit Estienne Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. VII, chap. 4, étaient des satires que les troubadours composaient très-familièrement contre les empereurs, rois, princes. »

« Les voyages pour le recouvrement de la Terre-Sainte, que tous les princes de l'Europe entreprirent dans le XIe siècle, et les victoires qu'ils remportèrent sur les infidèles, furent célébrés par les troubadours. Les pièces qu'ils composèrent à ce sujet, et qu'on nomma *sirventes*, étaient des espèces de poèmes mêlés de louanges et de satires. »

Supplément au Dict. de Moréri, édit. de 1735, au mot *troubadours*.

SISYPHE. *n. pr. m.* Fils d'Éole et frère de Salmonée, roi de Corinthe. Les mythologues prétendent que ce prince, en punition de ses brigandages et de ses cruautés, fut condamné, après sa mort, à rouler, dans les enfers, une grosse pierre au sommet d'une montagne, d'où elle retombait sans cesse. *Epit.* Coupable, odieux, infortuné, malheureux, épouvanté, effrayé. *Périph.* Le fils d'Eole, le frère de Salmonée.

Près d'atteindre au sommet qu'il brûla de toucher,
Sisyphe, que repousse un mont inexorable,
Retombe, et tout-à-coup roule avec son rocher.
LEBRUN, *Ode XX*, liv. 2.

S'il me présente ce coupable
Qui, dans l'empire ténébreux,
Roule une pierre épouvantable
Jusqu'au sommet d'un mont affreux;
Ses genoux tremblants qui fléchissent,
Des bras nerveux qui se roidissent,
Me font pour lui pâlir d'effroi;
Le malheureux enfin succombe,
Et de la roche qui retombe
Le bruit résonne jusqu'à moi.
L. RACINE, *Ode sur l'Harmonie*.

SITE. *n. m.* Partie d'un paysage considérée relativement à la vue. *Syn.* Aspect, exposition. *Epit.* Agréable, charmant, riant, heureux, romantique, animé, varié, triste, insipide.

Cherchez un *site* où votre main prudente
Puisse établir vos pénates des champs.
CAMPENON, *la Maison des Champs*.

SOC. *n. m.* Instrument de fer qui fait partie d'une charrue; il se prend en poésie pour la charrue. *Epit.* Nourricier, cultivateur, laborieux, tranchant, aigu, courbé, pesant, usé, renversé.

Tels deux taureaux nerveux que pressent l'aiguillon,
Traçant à pas égaux un pénible sillon,
Plongent le *soc* tranchant dans la terre rebelle.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XIII.

Un sillon où le *soc* a laissé son empreinte.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

La terre vierge encor, fertile sans culture,
Du *soc* qui la déchire ignorait la blessure.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, ch. I.

Le soir, je vois le bœuf lassé,
Ralentissant encor son pas lourd et tranquille,
Traîner vers son rustique asile
Et la charrue oisive et le *soc* renversé.
THOMAS, *Épître à Ange Marie Eymar*.

SOEUR. *n. f.* (*seur*). Fille née de même père et de même mère que la personne de qui elle est sœur. *Épit.* Chère –, tendre –, affectionnée, dénaturée.

Ariane, ma *sœur!* de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée?
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Les poètes appèlent les Muses, *les neuf sœurs*, *les doctes sœurs*, *les sœurs d'Apollon*, et par suite de cette périphrase, le Parnasse, dans leur langue, est *le mont des neuf sœurs*; ils appèlent les Grâces, *les sœurs de l'Amour*. Pour les Furies, ils disent *les sœurs infernales*; pour les Parques, *les trois sœurs inexorables*, et, dans le style familier ou badin, *les trois sœurs filandières*.

Ma retraite *aux neuf sœurs* est toujours consacrée.
L'abbé DE CHAULIEU.

On me montra *les trois sœurs filandières*
Qui font le sort des peuples et des rois.
VOLTAIRE, *le Songe creux*, conte.

Il se dit au figuré des êtres moraux personnifiés, et même des animaux et des végétaux. *La poésie et la peinture sont sœurs.*

Qui dit conte, dit tout : son ingénuité
A deux *sœurs*, la malice et la vive gaîté.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. III.

Je ne te peindrai point conduisant les années,
Et les heures en cercle à ta suite enchaînées,
Sœurs d'un âge pareil, qui mesurent le jour.
DEFONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

Et toi qui te cachas, plus humble que tes *sœurs*,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs.
Le même.

Et j'apprends de ces fleurs, *sœurs* et beautés rivales,
Le propre caractère et les mœurs générales.
BESANGER, *les Plaisirs du Botaniste.*

SOI (*soa*). Pronom personnel de la troisième personne du singulier, des deux genres. Les grammairiens ont établi pour règle qu'on ne se servait de ce pronom qu'avec des noms indéterminés comme *on*, *chacun*, *personne*; mais les poètes ne suivent pas scrupuleusement cette règle, et préfèrent souvent *soi* à *lui*, à *elle.*

Je l'aime, non pas tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
. . . .
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après *soi.*
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 5.

« *Après soi* : la grammaire voudrait *après lui.* Quand il s'agit des personnes, on se sert du pronom *soi*, et *soi-même* après un antécédent vague et indéfini : *on ne doit guère parler de soi, chacun doit penser à soi; on aime à se tromper soi-même.* Toutes les fois que l'antécédent présente un sens déterminé et individuel, comme dans le vers de Racine, il faut dire *lui*, *elle*, *lui-même*, *elle-même.* Quand il s'agit des choses, *soi* se met également avec l'indéfini, comme avec le défini, et convient à tous les genres : *la vertu porte sa récompense avec soi, ce remède est bon de soi.* Puisque *soi* est un singulier, il ne peut se rapporter à un pluriel : *ces choses sont indifférentes d'elles-mêmes*, et non pas de *soi*, quoi qu'en disent Vaugelas et l'Académie. Telle est la doctrine de l'abbé d'Olivet, qui n'empêche pas le vers de Racine d'être excellent, mais à laquelle je crois que l'on doit soumettre la prose, malgré les exemples contraires de Pascal et de Bossuet. »

GEOFFROY, *Œuvres de Racine, au lieu cité.*

SOIENT. Troisième personne du pluriel du verbe *être.* Ce mot ne compte que pour une syllabe : *soa* devant une consonne, *soat* devant une voyelle. Sa terminaison *ent* n'est point un obstacle à son admission dans un vers.

Des pampres de la paix que ces murs *soient* parés.
VOLTAIRE, *Eriphyle*, sc. 1.

V. Traité de la Versif., pag. 17.

SOIF. *n. f.* (*soaf*). *Syn.* Altération, la longueur de ce mot est un obstacle à son admission dans la langue poétique : besoin de boire, désir de boire. Au figuré, ardeur, désir, avidité, passion. *Epit.* Ardente, brûlante, insatiable, inextinguible, allumée, éteinte, étanchée. *Périph.* Les ardeurs de la soif.

Non, l'Éridan, le Gange. . . . .
Prodiguant tous leurs flots aux chrétiens malheureux,
Ne pourraient de leur *soif* éteindre tous les feux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIII.

Le tigre à peine éclos, et l'hyène naissante
Portent la *soif* du sang et la rage en leurs yeux.
DEFONTANES.

Colon, pour ton langage il est même des fleurs :
Tes guérets ont leur *soif*, et la vigne a ses pleurs.
J. F. BARRAU.

Ce mot est beau au figuré, où l'on dit *la soif de la gloire, la soif des plaisirs, la soif de l'or, des richesses, des grandeurs, la soif de la vengeance*, et encore *la soif de jouir, de posséder, de régner, de commander*, etc.

Le cruel (que ne peut l'ardente *soif de l'or!*)
Égorge Polydore, et saisit son trésor.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Tantôt voyant pour l'or sa *soif* insatiable.
RACINE, *Athalie.*

Cette *soif* de régner que rien ne peut éteindre.
Le même, *Iphigénie.*

. . . . La *soif* de posséder,
Et plus coupable encor la *soif* de commander.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

Honneur à ce mortel que la *soif* de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître.
MILLEVOYE, *le Voyageur.*

SOIN. *n. m.* (*soien*). *Syn.* Application, attention, vigilance, exactitude. — Travail, occupation. — Service, bienfaits, bon office, complaisance. — Inquiétude, peine, soucis, chagrin, trouble, embarras. Les poètes, comme l'on voit, varient assez les significations de ce mot, qu'ils emploient de préférence au pluriel, et qu'ils font entrer dans plusieurs périphrases; ils disent *les soins compatissants*, pour la pitié, la compassion;

les soins vigilants, pour la vigilance, *les soins curieux*, pour la curiosité, *les soins inquiets*, pour l'inquiétude, *les soins ambitieux*, pour l'ambition, *les soins jaloux*, pour la jalousie, *les soins envieux*, pour l'envie, etc.

Epit. Assidus, constants, soutenus, diligents, empressés, fréquents, prompts, redoublés, industrieux, attentifs, vigilants, prévenants, prévoyants, touchants, délicats, prudents, précieux, généreux, nobles -, officieux, pieux, respectueux, religieux, tendres -, amoureux, caressants, aveugles, imprudents, funestes, barbares, intéressés, avares, étudiés, téméraires, criminels, propices, utiles, impuissants, perdus, superflus. — Accablants, fatigants, pénibles, fâcheux, amers, cruels, cuisants, tristes -, jaloux, envieux, tumultueux.

Fiez-vous aux Romains du *soin* de son supplice.
RACINE, *Mithridate*, sc. dern.

Un roi qui me protége, un roi victorieux
A commis à mes *soins* ce dépôt précieux.
Le même, *prologue d'Esther.*

. . . . . Rendue à ses *soins* journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

De vos *soins* généreux j'ai lieu de me louer.
Le même, liv. IV.

Tes conseils généreux, tes *soins* compatissants
Peut-être auraient calmé l'orage de mes sens.
BAOUR-LORMIAN.

Cependant du héros, tandis que tout sommeille,
Mille *soins* inquiets ont prolongé la veille.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. I.

Énée, à ses succès mêlant des *soins* amers,
Des guerriers descendus dans les royaumes sombres
Est pressé d'appaiser les héroïques ombres.
Le même, liv. XI.

Jamais de tant de *soins* mon esprit agité......
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 1.

Non, non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des *soins* dont vous êtes pressé.
Même tragédie, act. IV, sc. 4.

SOIR. *n. m.* (*soar*). La dernière partie du jour. *Syn.* Soirée. *Épit.* Sombre, obscur, tranquille, humide de rosée. *Périph.* Le déclin du jour, la fin du jour, l'étoile du soir, le règne de Vesper. *V.* VESPER. Les ombres du soir, les vapeurs du soir.

C'est au temps où l'étoile à Vénus consacrée
Fait succéder au bruit la tranquille soirée.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

L'astre brillant du jour,
Vers l'occident rapide emporté par les heures,
Précipitait son char des célestes demeures.
Il touche à l'horizon, il s'abaissa, et la nuit
S'avance sur les pas de l'astre qui s'enfuit.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. I.

. . . . Voyez-vous ces nuages
Qui montent dans les airs du sein des marécages,
Et qui, près du soleil, dans le palais du *soir*,
Environnent le trône où leur roi vient s'asseoir?
CHÊNEDOLLÉ.

Déja dans le sein d'Amphitrite
L'astre du jour se précipite
Entouré de nuages d'or:
Les derniers pas de sa carrière
Jètent des restes de lumière
Dont l'olympe jouit encor.

Cependant l'humide rosée
Rafraîchit la terre embrasée;
Zéphyr voltige aux bords des eaux;
Et s'élevant du sein des plaines,
Déja les vapeurs incertaines
Blanchissent le front des coteaux.

Vesper s'avance, il va répandre
Cette clarté douteuse et tendre
Qui semble caresser les yeux:
Zirphé, c'est l'heure du mystère,
Viens goûter le frais solitaire
De nos bosquets délicieux.
LEBRUN.

. . . . Oh! combien je préfère
Cette pompe du *soir* dont brille l'hémisphère;
Ces nuages légers, l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
. . . .
Oh! qui pourra jamais voir, sans être attendri,
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce couchant radieux que le pourpre colore,
Précurseur de la nuit et frère de l'aurore,
Le ciel, qui par degré se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur!
MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. III.

V. CRÉPUSCULE.

« Le soir ne saurait être mieux exprimé que sous la figure de Diane, déesse de la chasse. Elle tient de la main droite un arc, et de l'autre une laisse, à l'aide de laquelle elle mène plusieurs chiens. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Dans la langue poétique, *le soir de la vie* se dit pour la vieillesse, comme *le matin de la vie* pour la jeunesse.

Ainsi l'illusion, des doux songes suivie,
Jète un rayon mourant sur *le soir de la vie.*
CHÊNEDOLLÉ.

Sois heureux, et que la Santé,
De sa main brillante et fleurie,

Verse sur *le soir de ta vie*
Le calme et la sérénité.
COLARDEAU, *Epître à mon ami, le jour de sa Fête.*

SOL. *n. m.* (*sol*). *Syn.* Terre, terroir, terrain, fonds, héritage. *Epit.* Fécond, riche, fertile, fertilisé, ingrat, rebelle, infécond, stérile, aride, desséché, maternel, fécondé.

Tel de la riche étable un coursier généreux
S'enfuit, frappant le *sol* de son pied vigoureux.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XV.

Tant qu'un peuple sauvage, à Cérès étranger,
Ne forme avec le *sol* qu'un lien passager,
Il ne présente encor qu'une informe peuplade,
Pareille au scythe errant, ou pareille au nomade:
Peuple à peine ébauché qui, sans lois, sans secours,
Sans féconder le *sol*, le dépouille toujours.
CHÊNEDOLLÉ.

Ainsi de nos bosquets la rose matinale,
Que cueille avant l'aurore une main virginale,
Pour en parer son sein ou l'or de ses cheveux,
D'un reste de beauté brille encore à nos yeux;
Mais du *sol* maternel une fois séparée,
Sa feuille se flétrit et meurt décolorée.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. I.

SOLACIER. *v. tr.* (*so-la-cié* devant une consonne). Cet ancien mot, qui signifiait consoler, soulager, se trouve encore dans La Fontaine et dans Rousseau.

Il va trouver le manant qui riait
Avec sa femme, et se *solaciait*.
LA FONTAINE, *le Diable de Papefiguière*, conte.

Cupidon. . . . .
Lors m'envoya pour me *solacier*
Tout son cortége et celui de sa mère.
J. B. ROUSSEAU, *Epigramme VII.*

« *Solacier*, dit La Harpe, est un mot dur et rebutant, et qu'aujourd'hui on n'entend plus; il ne faut ressusciter les vieux mots (même dans le style marotique) que quand l'oreille les adopte. »

Cours de Litt., t. VI, p. 161.

SOLDAT. *n. m.* (*sol-da* devant une consonne). *Syn.* Guerrier, militaire, celui-ci est familier. *Epit.* Aguerri, courageux, intrépide, patient, vétéran, effréné, vagabond, farouche, barbare, brutal, avide, obscur, triomphant, exténué, affaibli, lâche -, mercénaire. *Périph.* Enfant de Mars, nourrisson de Mars, favori de Mars, de Bellone; satellite des rois, assassin mercénaire.

Le *soldat* qui des rois exerce la vengeance,
Esclave conquérant, payé pour les combats,
D'une indigente main affermit les états.
THOMAS.

Les *soldats* de Sylla de carnage altérés.
VOLTAIRE, *Catilina*, act. I, sc. 5.

Dites un mot, seigneur; *soldats* et matelots
Seront prêts, avec vous, à traverser les flots.
CRÉBILLON, *Electre*, act. II, sc. 4.

J'ai vu de vieux *soldats*, à vivre condamnés,
Traîner dans le besoin leurs jours infortunés;
Je les ai vus, fuyant une pitié frivole
Ne confier leurs pleurs qu'aux murs du Capitole,
Baiser en soupirant l'urne de nos héros,
Et chercher Rome encore autour de nos tombeaux.
DORAT, *Fragment d'une Satire de Lucilius.*

SOLEIL. *n. m.* (*so-leil* en mouillant *l* final). L'astre qui fait le jour. *Syn.* Phébus, Apollon. *Epit.* Radieux, brillant, ardent, brûlant, obscurci, pâle, livide, sans éclat, printanier.

Périph. Le flambeau du jour, de la nature; l'œil du jour, l'astre qui nous éclaire, l'astre des saisons, l'astre du jour, le père du jour, le dieu du jour, le dieu de la lumière, le disque du soleil, le frère de Diane, le dieu de Délos, le fils d'Hypérion (Hypérion, fils d'Uranus, fut père du Soleil).

L'astre majestueux dont les flammes fécondes
Dispensent la chaleur et la vie aux deux mondes.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Parmi les végétaux *le monarque du jour*
Est le dieu qui préside aux mystères d'amour.
Le même.

. . . . Un immense nuage
Qui voile *du soleil la consolante image.*
Le même.

De sa jeune famille éprouvant le courage,
Il (l'aigle) veut que, l'œil fixé sur *le front du soleil*,
Ils bravent du midi le brûlant appareil.
ROUCHER, poëme des *Mois.*

Ces mondes, ces *soleils*, flambeaux de l'empyrée.
Le même.

Soleil, foyer du monde, océan de lumière.
DUAULT.

Pour la troisième fois du sein de l'océan
Sous une armure d'or *le roi du jour* s'élance.
BAOUR-LORMIAN.

Pâles tyrans de ces lieux abhorrés
Que *l'œil du monde* n'a jamais éclairés.
J. B. ROUSSEAU.

Soleil! toi dont l'éclat verse partout la vie,
Sous le nom d'Apollon, tu créas l'harmonie;
Par tes chants, par tes feux, tu charmas l'univers,
Et le dieu des saisons devint le dieu des vers.
MICHAUD.

Sur son char de rubis mêlés d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière.
VOLTAIRE, *les Filles de Minée.*

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.

De lui partent sans fin des torrents de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, et loin de cet espace,
Où la matière nage, et que dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.

Le même, *la Henriade*, ch. VII.

LEVÉ DU SOLEIL.

Comme un fleuve embrasé *le dieu du jour s'élance*,
Engloutit dans son sein l'épouse de Tithon,
Et d'un torrent de feux inonde l'horizon ;
L'onde même s'enflamme, et la nature entière
En sortant de la nuit nage dans la lumière.

ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. VIII.

COUCHER DU SOLEIL.

Vers le soir, le *soleil* terminant sa carrière,
Dans de sombres vapeurs vit pâlir sa lumière ;
Et sous le voile obscur de nuages brûlants,
Environné d'éclairs, et précédé des vents,
Cet astre descendit dans les mers enflammées.

DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Plusieurs autres poètes distingués ont enrichi notre littérature de descriptions du lever et du coucher du soleil, mais les bornes de cet ouvrage me laissent le regret de ne pouvoir rapporter ici ces pièces qui pourront trouver place dans une seconde édition.

Les poètes comptent volontiers les jours par le nombre de fois que le soleil éclaire l'horizon.

Avant que neuf *soleils aient* chassé les ténèbres,
LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. IV.

Encor quelques *soleils*, vous verrez en ces lieux
Accourir des hameaux le peuple industrieux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

V. JOUR.

« Le soleil est représenté dans nos tableaux sous la figure d'un jeune homme à blonde chevelure, couronné de rayons, et parcourant le zodiaque sur un char tiré par quatre chevaux blancs. Il a très-souvent un fouet à la main pour désigner la rapidité de sa course.

Lorsqu'on a voulu exprimer d'une manière poétique le lever du soleil, on a représenté le blond Phœbus qui, brillant et radieux, sort de la couche de Téthys, la divinité des eaux. On a pareillement désigné le coucher du soleil par Apollon, qui vient se reposer dans le sein de cette divinité. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

SOLEIL. *n. m.* Fleur autrement appelée *tournesol* ou *héliotrope*. *V.* ce dernier.

SOLITAIRE. *adj.* des deux genres. Il se dit des personnes et des choses, surtout en poésie. *Syn.* Seul, isolé, éloigné, séparé du monde. — Désert, infréquenté, inhabité.

Cependant sur sa poupe Achille *solitaire*
Nourrissait dans son cœur une longue colère.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

J'irai, je charmerai la discorde inhumaine,
Ma triste cécité, les cris de mes rivaux,
Et le toit *solitaire* où se cachent mes maux.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. VI.

Cycnus, ton tendre ami, que ta mort désespère,
Charmait par ses doux chants son chagrin *solitaire*.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

SOLITUDE. *n. f.* État d'une personne qui est retirée du commerce du monde.

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre *solitude* interrompt le secret.
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 4.

Il signifie aussi lieu éloigné de la vue, de la fréquentation des hommes. *Syn.* Désert, retraite, hermitage, lieux inhabités. *Epit.* Vaste -, immense, profonde, tranquille, muette, douce -, riante. *Périph.* La paix, le calme, les douceurs de la solitude, l'horreur de la solitude.

. . . D'un bois ombreux la vaste *solitude*.
FIRMIN-DIDOT.

Soit que de son bonheur faisant sa seule étude,
Il cherche des forêts l'obscure *solitude*.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. III.

SOMBRE. *adj.* des deux genres. Peu éclairé, obscur. *Syn.* Obscur, ténébreux, rembruni. *Une sombre forêt*, *un feuillage sombre. La sombre hyacinthe* (Delille).

Les poètes disent *les royaumes sombres*, *les sombres bords*, *le sombre abîme*, *les rivages sombres*, par périphrase, pour dire les enfers.

Seigneur, puisque Thésée a vu *les sombres bords*,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie.
RACINE, *Phèdre*, act. II, sc. 5.

Sombre se dit aussi au figuré. *Syn.* Triste, taciturne, noir, morne, mélancolique, rêveur, sérieux, chagrin. *Un sombre chagrin*, *une sombre mélancolie*.

Il est certains esprits dont les *sombres* pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Il signifie encore ombrageux, soupçonneux, défiant.

La *sombre* Politique au cœur faux, à l'œil louche.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

SOMMEIL. *n. m.* (*so-meil, l* est mouillé). *Syn.* Somme, assoupissement, repos. — Morphée. — Engourdissement, inaction, apathie. — Léthargie, mort. *Epit.* Bienfaisant, propice, réparateur, salutaire, officieux, léger, facile, tendre –, paisible, innocent, tranquille, lourd, profond, dur –, pesant, léthargique, de fer, stérile, dangereux, perfide, fâcheux, interrompu, troublé, frère de la mort, père des songes. *Périph.* Les bras du sommeil, les pavots du sommeil; les douceurs, les langueurs du sommeil, les vapeurs du sommeil (Delille), le néant du sommeil (madame de Bourdic), les chaînes du sommeil; le dieu du repos, le dieu des pavots.

Et le *sommeil* enfin, suivi du doux repos,
Laisse tomber sans bruit ses tranquilles pavots.
COLARDEAU, *les Hommes de Prométhée.*

Pour la seconde fois un *sommeil* gracieux
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

Et d'un profond *sommeil* secouant les pavots,
Les mortels ont repris le cours de leurs travaux.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivr.*, ch. X.

Pour dire que c'était le moment du premier sommeil, Delille a pris cette périphrase heureuse :

On était au moment où Morphée à nos cœurs
Verse d'un calme heureux les premières douceurs;
Déjà d'un doux repos je savourais les charmes.
Trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Coligny languissait dans les bras du repos,
Et *le sommeil* trompeur lui versait ses pavots.
VOLTAIRE.

Est-ce dans *les bras de Morphée*
Que l'on doit d'une amante attendre le retour?
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Céphale.*

Oui, d'un *sommeil* de fer la Grèce enfin s'éveille;
La voix de Démosthène a frappé mon oreille.
GASTON, *la Résurrection de la Grèce.*

.... Sous le Bélier l'ardent flambeau du monde
Brille d'une clarté plus vive et plus féconde.
De la terre engourdie excitant le réveil,
Il l'arracha des bras d'un stérile *sommeil.*
DULARD.

En parlant du feu, Delille a dit :

Ici, libre en tous sens, il aime à se répandre;
Là, fixé dans les corps en un profond *sommeil*,
D'une cause imprévue il attend son réveil.

On dit figurément le sommeil des sens, des passions, de l'enfance.

... L'ame vierge encor, dans *le sommeil des sens*
Des folles passions ignore les tourments.
LEGOUVÉ, *les Souvenirs.*

Tout s'anime à sa voix, Le monde en sa présence
Semble se réveiller *du sommeil de l'enfance.*
DEMOUSTIER.

.... Tous les mortels sans trouble, sans alarmes,
Du repos à longs traits savourent les charmes?
Non, ministre d'un dieu, l'équitable *Sommeil*
Vient punir des forfaits qu'éclaira le soleil.
Le crime, tourmenté de noires rêveries,
S'agite, se débat sous le fouet des Furies;
L'innocence respire un air pur et serein;
L'espoir, la douce paix habite dans son sein,
Et ces enfants du ciel, sur son front qui repose,
Versent tous les parfums de leurs ailes de rose.
BAOUR-LORMIAN, *Veillées poétiques.*

Le sommeil, frère ou image de la mort, est quelquefois pris pour la mort. *Epit.* Long –, éternel, dernier –.

Le *sommeil* effrayant d'une éternelle nuit.
COLARDEAU.

Le front pâle, étendu dans un étroit cercueil,
Il va d'un long *sommeil* commencer la carrière.
BAOUR-LORMIAN.

Sous un *sommeil* de fer ses yeux s'appesantissent,
Et glacés par la mort ses membres se roidissent.
Le même.

Dans ce tombeau. . . . .
Ils dorment tous les trois du *sommeil* éternel.
Le même.

Il tombe, perd son sang, pousse encore un soupir;
Et du dernier *sommeil* la mort vient l'assoupir.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Ses yeux qu'allait fermer *le sommeil de la mort.*
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Les anciens ont fait le Sommeil fils de l'Érèbe et de la Nuit, et père des Songes. « Homère (*Iliade*, XIV) le place dans l'île de Lemnos. Ovide (*Métamorphoses* XI) établit sa demeure dans le pays des Cimmériens. Son antre est impénétrable aux rayons du soleil. Jamais les coqs, ni les chiens, ni les oies n'en troublent la tranquillité. Le fleuve d'Oubli coule devant le palais, et on n'y entend point d'autre bruit que le doux murmure de ses eaux. A l'entrée croissent des pavots et autres plantes dont la Nuit recueille les sucs assoupissants pour les répandre sur la terre. Au milieu du palais est un lit d'ébène, couvert d'un rideau noir; c'est là que repose sur le duvet le tranquille dieu du sommeil, dans une main une corne, et dans l'autre une dent d'éléphant. Autour de lui dorment les Songes nonchalamment étendus; et Morphée, son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit. »

DESCRIPTION DU PALAIS DU SOMMEIL.

Près des Cimmériens, un mont se creuse en voûte,
Où le Sommeil repose au fond d'un antre frais,
De ce dieu nonchalant solitaire palais.
Jamais de cette grotte, au jour inaccessible,
Le soleil n'a percé l'obscurité paisible.
A peine un demi-jour, crépuscule douteux,

Y rend visible un air humide et nébuleux.
Là, le coq matinal n'appèle point l'Aurore,
Là, le chien vigilant, ni plus fidèle encore
L'oiseau du Capitole, odieux au Gaulois,
Ne répandent jamais l'alarme de leur voix.
Jamais l'agneau bêlant, jamais le loup sauvage,
Ni l'homme et ses clameurs, ni l'oiseau qui ramage,
Ni l'aquilon qui siffle à travers les rameaux,
De ce désert muet n'ont troublé le repos.
Le silence l'habite. Un ruisseau qui murmure,
Source d'oubli qui sort de la caverne obscure,
Glissant sur les cailloux de son lit sablonneux,
Invite au doux sommeil, dans son cours paresseux.
De pavots odorants une moisson féconde
S'élève autour de l'antre, et se penche sur l'onde.
La nuit vient les cueillir, et répand dans les airs
Leur baume assoupissant, charme de l'univers.
Au seuil de la demeure aucun garde ne veille.
Là, nul verrou bruyant ne fait frémir l'oreille.
Mais au fond de la grotte, à l'ombre d'un vieux dais,
Sous le double contour de ses rideaux épais,
S'élève un lit d'ébène, où sur la plume oiseuse,
Plongeant dans le duvet sa langueur paresseuse,
Ce dieu silencieux, couronné de pavots,
Savoure les douceurs d'un éternel repos.
Imitant les objets par de savants mensonges,
Voltige autour de lui le peuple ailé des Songes;
Essaim égal en nombre aux feuilles des forêts,
Aux sables du rivage, aux épis des guérets.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. XI.

Voltaire personnifie le sommeil, dans le ch. II de sa *Pucelle*, et le fait descendre sur la terre, à la voix du moine Grisbourdon :

Aux cris du moine, il monte en son char noir
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre;
Dans l'air il glisse, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met sur Jeanne, et tâtonne, et s'étend,
Et, secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.

SOMMEILLER. *v. intr.* (*so-meil-lé* devant une consonne, les deux *l* mouillés). Proprement, dormir d'un sommeil léger. Au propre, il est familier. *Syn.* Dormir, reposer, être assoupi. *Périph.* Reposer dans les bras du sommeil; les pavots du sommeil pèsent, ou le sommeil pèse sur sa paupière, pour dire il sommeille. *V.* NORMIR.

Ma tête sur les fleurs tombe avec nonchalance,
Et du plus doux Zéphyr je me sens caresser.
Ma paupière à demi commence à s'abaisser,
S'abaisse : tout s'éteint : tout se tait, je *sommeille.*
DEFONTANES, *la Forêt de Navarre.*

Quelle noblesse ce terme n'acquiert-il pas dans ces beaux vers de Racine :

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur *sommeille.*
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille.
Athalie, act. III, sc. 7.

Les poètes le disent bien en parlant des êtres inanimés.

Des sens appesantis les esprits qui *sommeillent*
Doucement excités à son aspect s'éveillent.
DULARD.

Les ombres du chaos où *sommeillaient* les mondes.
BAOUR-LORMIAN.

Comme un homme enivré du nectar de la treille,
Il chancelle, il begaie, et sa raison *sommeille.*
DESAINTANGE.

En son morne repos qu'aucun souffle n'éveille,
Immobile au milieu de ses dormantes eaux,
Le marais paresseux tranquillement *sommeille*
Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.
DELILLE, *la Conversation*, ch. II.

Delille fait sommeiller le salpêtre :

Il *sommeille*, il attend la rapide étincelle.
Les trois Règnes de la Nature.

et Roucher fait sommeiller le soufre :

. . . . Aux couches caverneuses
Où *sommeille* le soufre.

Baignons de pleurs le mausolée
Où *sommeille* son glaive arbitre des combats.
BAOUR-LORMIAN, *Chant funèbre sur la mort du général Hoche.*

SOMPTUEUX, EUSE. *adj.* (*sonp-tu-eu* devant une consonne, *sonp-tu-eu-ze*). *Syn.* Fastueux, magnifique, superbe, pompeux.

. . . . La superbe Didon,
Au milieu de ses grands dont la cour l'environne,
Presse un lit *somptueux* qu'un dais pompeux couronne.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

SON. *n. m. Syn.* Bruit, retentissement, tintement, bruissement, murmure, voix. *Épit.* Retentissant, éclatant, doux, tendre, harmonieux, mélodieux, ravissant, voluptueux, efféminé, mâle, triste, lugubre, modulé, mesuré, cadencé, languissant, aigre, aigu, perçant, barbare, bizarre.

Tous les jours la colombe, en ce bois gémissante,
Prolonge en *sons* plaintifs sa voix attendrissante.
CHABANON, *la Colombe*, idylle.

De la *voix* de l'airain les airs retentissants.
HOUDAN-DES-LANDES.

Et sur sept fils légers où résonnent sept tons;
Son doigt léger parcourt l'intervalle des *sons.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VI.

En *sons* demi-plaintifs la harpe gémissante.
BARTHE.

Dans la langue poétique, *sons* se prend quelquefois comme synonyme de cadence, harmonie, vers, accents, accords.

Les vers laissent dans l'ame une trace profonde;

Sur les *sons* mesurés Mnémosine se fonde;
Ils vont de bouche en bouche à la postérité :
La poésie est sœur de l'immortalité.
François de Neufchateau, *Épît. sur les spect.*

Veuillent les dieux sourire à mes champêtres *sons*.
Delille, *l'Homme des champs*, ch. IV.

SONGE. *n. m. Syn.* Rêve, rêverie, vision, idée, imagination. — Illusion, fantaisie, chimère. *Épit.* Officieux, aimable, fortuné, caressant, riant, gracieux, charmant, heureux, enchanteur, frivole, léger, fugitif, vain, évanoui, voltigeant, imposteur, infidèle, séducteur, séduisant, trompeur, mensonger, prophétique, menaçant, effrayant, terrible, affreux. *Périph.* L'illusion, l'imposture, l'erreur d'un songe. La troupe, l'essaim des songes.

Les *songes* fortunés, enfants de l'espérance.
Voltaire.

Sur *ces objets flatteurs offerts par le sommeil*
La raison vient tirer le rideau du réveil.
Colardeau, *Lettre d'Héloïse à Abeillard.*

. . . . Une erreur passagère
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère.
Voltaire, *Sémiramis*, act. I, sc. 5.

La nuit en d'autres lieux portaient ses voiles sombres;
Les *songes* voltigeants fuyaient avec les ombres.
Le même, *la Henriade*, ch. VII.

Les poètes feignent que les Songes sont enfants du Sommeil. « Trois principaux, dit M. Noël, Morphée, Phobétor, Phantase, n'habitent que les palais; les autres ne fréquentent que le peuple, sous des formes tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns sont faux, les autres vrais; les premiers sortent des enfers par une porte d'ivoire, les deuxièmes par une porte de corne. »

Le sommeil de ses fils sépara les cohortes,
Et pour eux, nous dit-on, il destina deux portes.
L'ivoire éblouissant sur deux pivots légers
Tourne, et livre une issue aux *songes* mensongers;
La corne transparente et ses gonds redoutables
Ouvrent l'autre passage aux *songes* véritables.
Gaston, trad. de *l'Eneide*, liv. VI.

SONNET. *n. m.* (*so-nè* devant une consonne). Ouvrage de poésie composé de quatorze vers distribués en deux quatrains et deux tercets ou stances de trois vers. Dans les deux quatrains, les rimes masculines et féminines sont semblables et également entremêlées. Le premier tercet doit commencer par deux rimes semblables, et le troisième vers rimer avec un de ceux du second tercet. La noblesse dans le choix du sujet et dans le style est ordinairement ce qui caractérise ce genre de poème, dont Boileau nous a lui-même tracé les règles en vers techniques.

Apollon. . . . .
Voulant pousser à bout tous les rimeurs français,
Inventa du *sonnet* les rigoureuses *lois*;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite six vers artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poème il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre et la cadence :
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot deja mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un *sonnet* sans défaut vaut seul un long poème.
Art poétique, ch. II.

« C'est, dit La Harpe, en parlant du dernier vers qui vient d'être cité, pousser un peu loin le respect pour le *sonnet*. On a remarqué, avec raison, qu'il n'y avait point de différence essentielle entre la tournure du sonnet et celle des autres vers à rimes croisées, et qu'il doit seulement, comme le madrigal et l'épigramme, finir par une pensée remarquable : il n'y a pas là de quoi lui donner une si grande valeur. »

Cours de Litt., tom. IV, p. 146.

SONNET.

LA BELLE MATINEUSE.

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyre, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.
L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.
Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.
Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.
Malleville.

SORT. *n. m.* (*sor*, même devant une voyelle). *Syn.* Hasard, destin, destinée, fatalité. — Accident, évènement, fortune, occasion, rencontre. — Condition, état. *Épit.* Puissant, inflexible, irrésistible, propice, cruel, inique, barbare, funeste, déplorable, impitoyable, infidèle, inconstant, capricieux, volage, contraire, jaloux, irrité, rigoureux. *Périph.* Les faveurs, l'injustice, les cruautés, les caprices, les rigueurs du sort; du sort l'arrêt fatal, l'arrêt irrévocable, les coups du sort.

Les révolutions fatales ou prospères
Du sort qui conduit tout sont *les jeux* ordinaires.
Voltaire, *le Triumvirat*, act. II, sc. 2.

Tel est *l'arrêt du sort*, tout marche à son déclin.
Delille, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 1.

Mais il faut des combats; telle est *la loi du sort;*
Et surtout évitez un dangereux accord.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

V. DESTIN.

Sort signifie aussi la manière de décider quelque chose par le sort : *les élections se font au sort, tirer au sort.*

Et cependant les *sorts* dans un casque jetés
Sont par la main d'Achille avec force agités.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

On ne dirait pas en prose les *sorts* pour les billets d'où dépend le sort, mais en poésie c'est une ellipse qui donne de la concision et de la force à l'expression.

« L'Académie a oublié de dire que le mot *sort* se prend quelquefois dans le sens de vie.

Tous les miens à mes yeux terminèrent leur *sort.*
VOLTAIRE, *Alzire.*

Je touchais au moment qui terminait mon *sort.*
Le même, *la Henriade.* »

LAVEAUX, *Dict. des Diffic. de la Lang. fr.*

SOTIE. *n. f.* Nom des anciennes farces ou des anciens drames du Théâtre Français.

Ces poèmes dramatiques, plus badins et plus légers que les pièces appelées *moralités*, qui les avaient précédés, s'attachaient aux évènements présents et désignaient les personnes qui étaient l'objet de leurs critiques, sans aucun égard même pour les rangs les plus élevés. Louis XII, qui avait permis aux enfants dits *Sans-souci*, de représenter ces sortes de pièces, ne fut pas même à l'abri de leurs sarcasmes. Ces drames, aux personnalités près, sont le berceau de nos vaudevilles.

SOUCI. *n. m.* Fleur jaune, qui a une odeur forte. *Epit.* Jaune, doré.

Et du sombre *souci* le disque jaunissant.
CHAUSSARD.

Et le tendre *souci* qu'un or pâle colore.
MICHAUD.

LE SOUCI.

. . . .

Veuve de son amant, quand jadis Cythérée
Mêla ses pleurs au sang de son cher Adonis,
Du sang, naquit, dit-on, l'anémone pourprée,
Des pleurs naquirent les *soucis.*

. . . .
. . . .

Ta tête safranée en vain pour me séduire,
Étale avec orgueil son disque enrichi d'or;
Ce luxe, que peut-être un lourd Midas admire,
Auprès de moi t'accuse encor.

Oui, semblable au métal que sa couleur rappèle,
Ta fleur n'a, comme lui, qu'un éclat imposteur;
Elle infecte la main qui veut s'emparer d'elle,
Ainsi que l'or corrompt le cœur.
CONSTANT DUBOS, *les Fleurs*, idylles morales.

SOUCI. *n. m. Syn.* Chagrin, inquiétude, sollicitude, soins, ennuis, tintouin; ce dernier est trivial : cure. *V.* ce mot. *Epit.* Cuisant, dévorant, rongeur, noir –, triste –, amoureux. *Périph.* L'essaim des soucis.

. . . . Les noirs *soucis* agitent quelquefois
Les courtines de pourpre où sommeillent les rois.
CHÊNEDOLLÉ.

Ah! jouis du présent, et viens sous cette treille,
Aux roses de ton front mariant les parfums,
Dans des flots de liqueur vermeille
Noyer le noir essaim des *soucis* importuns.
DEVISME.

SOUDAIN. *adv.* Il est d'un usage fréquent en poésie. *Syn.* Aussitôt, dans l'instant, sans retard, sur-le-champ, sans différer, promptement.

Soudain parut la Guerre, amante du carnage.
DESAINTANGE.

Il regarde, et *soudain* dans un éclat céleste
A ses yeux enchantés Vénus se manifeste.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

Il ouvre un œil mourant qu'il referme *soudain.*
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

SOUFFLE. *n. m.* Vent que l'on fait en poussant de l'air par la bouche : ou simplement la respiration. *Syn.* Haleine, respiration, vent. *Epit.* Caressant, amoureux, brûlant, frais, pressé, haletant, léger, embaumé, parfumé, divin, puissant, infect, infecté, empoisonné, venimeux, mortel, destructeur, homicide, odieux, infernal, furieux.

Quelques restes de feu sous la cendre épandus,
D'un *souffle* haletant par Baucis s'allumèrent.
LA FONTAINE, *Philémon et Baucis.*

Elle vient de s'asseoir sur le naissant gazon,
Et le *souffle* odorant de sa bouche vermeille
S'unit au souffle pur du guerrier qui sommeille.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem déliv.*, ch. XIV.

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le *souffle* invincible
Agite tous ses sens....
J. B. ROUSSEAU.

Oui, j'en jure Apollon, et ce *souffle* divin
Qui fait sortir l'oracle enfermé dans son sein.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Il frappe; les agneaux sur la terre rougie
Exhalent, palpitants, *le souffle de la vie.*
Le même, liv. III.

Jadis avant que dien, consommant son ouvrage,
Eût d'*un souffle de vie* anime son image. . . .
VOLTAIRE.

Dans le style soutenu, et surtout en poésie, on dit *le souffle impétueux des vents*, *le souffle léger des zéphirs*.

Le pavot effeuillé par le *souffle* des vents.
LA HARPE.

Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux zéphire
Va caressant de son souffle amoureux?
En se fanant, elles semblent te dire:
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.
HOFFMAN.

Naissez, beaux jours, voici le riant germinal;
Il calme les airs qu'il épure;
Et du réveil de la nature
Son *souffle* caressant a donné le signal.
PARNY, *Hymne pour la fête de la jeunesse*.

SOUFFLET. *n. m.* (*sou-flè* devant une consonne). Instrument servant à souffler. Si ce mot familier n'est pas ennobli par l'encadrement, il doit dans le style élevé, en vers comme en prose, être remplacé par une périphrase.

Des *soufflets* haletants le vent chassé rugit.
DELILLE.

. . . . Et la *soufflet* mouvant
Tour-à-tour emprisonne et déchaîne le vent.
Le même.

Nous irritons le feu par un souple instrument
Qui dans ses flancs attire un fluide élément,
Et de ses flancs pressés au même instant le chasse.
DULARD.

Emprisonnons les vents dans *cette outre élastique*,
Et qu'en s'échappant de son sein,
De leur souffle irritant ils excitent Vulcain
A dévorer ce chêne antique
Qui couvrit les amours de Faune et de Sylvain.
DEMOUSTIER.

SOUHAIT, *n. m.* (*sou-é* devant une consonne). *Syn.* Désir, envie, volonté, vœu, convoitise. *Epit.* Ardent, légitime, raisonnable, modéré, borné, modeste, ridicule, extravagant, chimérique, doux-, tendre-, rempli, comblé, trompé.

Si mon bras impuissant à remplir mes *souhaits*
Me refuse le sang du chrétien que je hais,
Qu'un autre plus heureux à me servir s'apprête.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVII.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappèle,
Et secondant du moins mes plus tendres *souhaits*,
Vous rend à mes amours plus belle que jamais.
RACINE, *Mithridate*, act. II, sc. 4.

SOUILLER. *v. tr. Syn.* Salir, gâter, tacher. — Polluer, flétrir, déshonorer, profaner.

La poudre *souillera* de ce front adultère
Les perfides appas.
GAUCHY.

. . . . Sortis d'un noir séjour
Les nocturnes oiseaux vinrent *souiller* le jour.
LEGOUVÉ.

Tendre ami de son maître, et qui, dans le haut rang,
Ne *souilla* point ses mains de rapine et de sang.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets *souillait* ses mains sacrées.
Le même.

Votre cœur affamé de sang et de victimes
M'a fait *souiller* ma main du plus affreux des crimes.
CRÉBILLON, *Électre*, act. V, sc. 9.

C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel,
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne *souiller* la gloire.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

Et la mère, *souillant* son lit incestueux,
D'une horrible tendresse épouvante les dieux.
MOLLEVAUT, *les Noces de Thétis et de Pélée*.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie
Qui, cherchant à *souiller* la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.
J. B. ROUSSEAU, *Ode sur la mort du prince de Conti*.

SOULAGER. *v. tr.* Proprement, diminuer la charge, le fardeau; en ce sens il se dit des personnes, et il est familier; il se dit figurément des peines, des afflictions, et en ce sens, il a de la noblesse. *Syn.* Alléger.— Adoucir, diminuer. Racine a dit au figuré *soulager le poids*.

Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main *as soulagé le poids*.
Esther, act. II, sc.

Là ses yeux errants sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et cette illusion *soulageant* sa disgrâce
Elle le rappèle en ces mots.
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé*.

Naissez, mes vers, *soulagez* mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.
PARNY.

SOULAS. *n. m.* C'est un ancien mot qui se disait pour soulagement. Il peut encore être employé dans la poésie marotique.

Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand *soulas*, en paix, en amitié,
LA FONTAINE, *Joconde*.

SOULOIR. *v. intr.* C'est un ancien mot qui ne paraît guère avoir été usité qu'à l'indéfini et à l'imparfait; il signifiait la même chose qu'*avoir coutume*. Il peut encore être admis dans le style marotique.

Sous ce tombeau gît Françoise de Foix,
De qui tout bien un chacun *soulait* dire.
MAROT.

SOUPIR. *n. m. Syn.* Souffle, respiration. — Plainte, gémissement, regret, sanglot, doléance. — Souhait, envie, désir, ardeur, empressement. *Epit.* Long -, profond, prolongé, léger, faible -, doux -, tendre -, douloureux, plaintif, éloquent, ardent, brulant (Malfilâtre), enflammé, inquiet, vain -, superflu, timide.

Un *soupir* prolongé s'échappe de son sein.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*.

Mon cœur en longs *soupirs* paraissait s'exhaler.
VOLTAIRE.

Le cœur gros de *soupirs* et la tête baissée,
Il marche enseveli dans sa triste pensée.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. I.

Tu te tais : je t'entends murmurer un soupir.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. I.

Nous entendrons encor, sur le toit de leur tour,
Tes pigeons roucouler les *soupirs* de l'amour.
COLARDEAU, *Epître à M. Duhamel de Denainvilliers*.

Ah! qu'un seul des *soupirs* que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie!
RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 4.

« Les soupirs sont personnifiés dans ces deux vers : du temps de Racine, les soupirs étaient des personnages d'une grande importance dans la galanterie; aujourd'hui *cet envoi de soupirs à l'adresse* d'Andromaque est insipide et presque ridicule. »

GEOFFROY, *Œuvr. de Racine, au lieu cit.*

Que dit-on *des soupirs que je pousse* pour elle?
RACINE, *Bérénice*, act. II, sc. 2.

« J'ai déja observé que cette expression *pousser des soupirs* serait aujourd'hui du style de la parodie. Il faut toujours se souvenir que c'était alors le style à la mode. »

GEOFFROY, *Œuvr. de Racine, au lieu cité.*

On appèle *dernier soupir* le dernier moment de la respiration, le dernier moment de la vie, et, en ce sens, on dit *rendre le dernier*, *les derniers soupirs*, pour dire mourir; et *recevoir*, *recueillir les derniers soupirs de quelqu'un*, pour dire l'assister jusqu'à la mort.

Le dernier souffle, hélas! d'une épouse fidèle
S'échappe, et son époux qui veut le retenir,
Recueille et sa belle ame et *son dernier soupir*.
DESAINTANGE.

SOUPIRER. *v. intr.* Pousser des soupirs, se lamenter, se plaindre. Les poètes font soupirer le vent, l'onde et les instruments de musique.

Plus tendrement la colombe *soupire*.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. II.

Le murmure flatteur de l'onde qui *soupire*.
COLARDEAU.

La flûte sous les doigts *soupire* avec mollesse.
THOMAS.

Ce verbe est du nombre de ceux que les poètes emploient transitivement, c'est-à-dire avec un complément direct.

Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers *que soupirait* Tibulle.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

Toi qui du même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à *soupirer les malheurs* de Sion.
RACINE, *Esther*, sc. I.

Quel autre, si je meurs, *soupirant l'élégie*,
Saura, etc.
LEBRUN.

SOURCE. *n. f.* Au propre, eau qui commence à sourdre, à sortir de terre, ou le lieu d'où l'eau sort. *Syn.* Fontaine. Au figuré, principe, origine, naissance, commencement. — Cause, fondement, mobile, motif, sujet, raison. *Epit.* Pure, vive, limpide, féconde, fertile, rustique, vagabonde, égarée, transparente, intarissable, inépuisable, jaillissante, détournée, avare, bourbeuse, épuisée, tarie, profonde, corrompue, empoisonnée. — Précieuse, sacrée, funeste.

O rochers! ouvrez-moi vos *sources* souterraines.
DELILLE, poème des *Jardins*.

Les divins voyageurs altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une *source*.
LA FONTAINE, *Philémon et Baucis*.

J'entends l'agréable murmure
D'une *source* limpide et pure
Qui rafraîchit les fleurs prêtes à s'entrouvrir.
Mad. DE BOURDIC.

Là d'une *source* vive, entre les fleurs errante,
Bondit à pas légers la nymphe transparente.
LEBRUN.

Tout-à-coup devant eux une *source* folâtre
Du sommet d'un rocher tombe, jaillit par bonds,
Fait resplendir l'azur de ses flots vagabonds,
Serpente, se divise, abreuve la verdure,
Et les fleurs, de sa rive ondoyante verdure;
Puis, sous d'épais berceaux qu'éclaire un demi-jour
On la voit s'enfoncer en murmurant d'amour;
A travers les replis de ce frais élysée
Distribuer ses eaux en féconde rosée;

Et riche des trésors qui parfument son sein,
Disparaître et mourir dans un vaste bassin.
Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. XV.

Des *sources* d'un lait pur, des *sources* d'un vin frais
Serpentaient en ruisseaux, jaillissaient en fontaines.
Desaintange.

. . . . Innocentes brebis,
Vous qui pour nous vêtir nous prêtez vos habits;
Qui, revenant le soir la mamelle pendante,
Épanchez d'un lait pur une *source* abondante.
Le même.

On dit, en style de dévotion, *les sources de la grâce de dieu:*

J'irai puiser sur ta trace
Dans *les sources de ta grâce*,
Et de ses eaux abreuvé.....
J. B. Rousseau, *Ode II*, liv. 1.

Des larmes d'Octavie on peut tarir la *source*.
Racine, *Britannicus*, act. III, sc. 3.

J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trepas, *source* de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Le même, *Iphigénie*.

Examinons ce bruit, remontons à sa *source*.
Le même, *Phèdre*, act. II, sc. 6.

SOURCIL. *n. m.* (*sour-ci*, *l* ne se prononce pas). *Epit.* Noir, d'ébène, épais, arqué, froncé, altier, superbe, sévère, menaçant. *Périph.* L'arc de ses bruns, de ses noirs sourcils.

Un *sourcil* noir ombrage sa paupière.
De Bernis.

Un arc demi-courbé qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Colardeau, *les Hommes de Prométhée*.

Sous *l'arc d'un sourcil noir* qu'Amour arrondissait,
Mille désirs semblaient prendre naissance.
Imbert.

. . . . . Cet *arc d'ébène*
Dont l'amour arma ses beaux yeux.
De Murville.

De noirs *sourcils* fièrement dessinés.
Malfilatre.

Ses *sourcils* roux, mélangés et retors,
Semblent loger la fraude et l'imposture.
Voltaire, *la Pucelle*, ch. XVIII.

La haine et le mépris sont marqués dans ses traits;
Son front s'est replié, son œil rouge et sauvage
Roule à demi-couvert de ses *sourcils* épais.
Léonard, *Chant d'un Barde*, idylle.

Son œil sombre et son front ridé par les soucis,
Et sa voix menaçante et ses épais *sourcils*.
Fayolle.

Élève le *sourcil* de l'indomptable orgueil.
Lemière, poëme de *la Peinture*.

SOURCILLEUX, EUSE. *adj.* (*sour-cil-leu* devant une consonne, *sour-cil-leu-ze*, les deux *l* sont mouillés). Il ne s'emploie que figurément et poétiquement, pour dire, haut, élevé; il ne se dit que des choses, et se place ordinairement après le nom qu'il modifie. *Syn.* Haut, élevé, escarpé.

Sur l'aride sommet d'un rocher *sourcilleux*.
Roucher, poëme des *Mois*, ch. IV.

Si, sous d'affreux glaçons les Alpes *sourcilleuses*
Sont de leurs monts géants justement orgueilleuses.
Dureau-Delamalle fils.

Avec moins de fierté s'élève jusqu'aux cieux
Le *sourcilleux* Éryx, l'Athos audacieux.
Delille, trad. de *l'Énéide*, ch. XII.

Cependant au travers des chênes *sourcilleux*
La lune fait briller son disque radieux.
Mad. la baronne de Bourdic.

SOURD, OURDE. *adj.* (*sour* même devant une voyelle, *sour-de*).

Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
Voltaire.

Qui n'entend pas ou qui n'entend qu'avec peine. — Dont le son est peu sonore, peu retentissant. — Clandestin, caché, secret.

Au figuré, il prend un complément amené par la préposition *à*.

Ah! si pour vous son ame est *sourde à la pitié*,
Que pourrais-je espérer d'une amitié passée?
Racine, *la Thébaïde*, act. II, sc. 3.

Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés.
Voltaire, *la Henriade*.

Les dieux depuis long-temps me sont cruels et *sourds*.
Racine, *Iphigénie*, act. II, sc. 2.

. . . .
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain *sourd à Calchas*, il l'avait rejetée.
Le même, act. V, sc. 2.

« On dit *sourd à la voix*, *aux cris*, *aux menaces*, à toutes les choses qui peuvent s'entendre:

Pour qui *sourd* à la voix d'une mère immortelle.
Act. IV, sc. 6.

mais on ne dit pas *sourd à quelqu'un*. *Sourd à Calchas* est donc une ellipse hardie pour dire *sourd à la voix de Calchas*: ces figures animent la poésie. »

Geoffroy, *OEuv. de Racine*, *au lieu cité*.

. . . . . . Ils sont *sourds* à ses larmes.
Laïa, traged. de *Jean de Calas*.

« On est sourd aux cris, aux plaintes; on est insensible aux larmes. »

DOMERGUE, *Solutions grammatic.*, p. 256.

On sent pourquoi cette différence; c'est que les cris et les plaintes s'entendent, et que les larmes ne s'entendent pas.

Au-delà du Ménale et de ses antres *sourds*,
Repaires dangereux des brigands et des ours.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

La *sourde* politique aux nocturnes compl ots.
LEBRUN.

SOURIRE ou SOURIS. *n. m.* Ris qui n'éclate point. *Epit.* Fin, léger, doux-, tendre-, aimable, agréable, ingénu, charmant, enchanteur, obligeant, gracieux, froid-, dédaigneux, offensant, malicieux, perfide

Un doux penser l'agite en ce moment,
Et sous sa bouche a placé le *sourire*.
Et quel *souris!* relui que vainement
Cherche l'époux, et qu'on donne à l'amant.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. IV.

Sur ses lèvres errant, un *souris* gracieux
De son âme peignait la naïve allégresse.
Le chevalier DE CUBIÈRES.

SOUVENANCE. *n. m.* Le même que souvenir. Il est vieux, mais il paraît encore avec avantage dans le style marotique.

J'ai *souvenance*
Qu'en un pré de moines passant,
. . . .
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
LA FONTAINE, liv. VII, fable 1.

Pour rbesser de sa *souvenance*
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet!
MONCRIF.

SOUVENIR (*se*). *v. pron.* Se rappeler, se ressouvenir, se remémorer, ne pas oublier. *Périph.* Garder la mémoire, le souvenir, rappeler le souvenir.

Et son jeune héritier, déjà mûr pour la gloire,
D'un si beau dévoûment *gardera la mémoire.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Croyez que vos bontés *vivent dans sa mémoire.*
RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. 3.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne *me souviens* plus des leçons de Neptune.
Le même, *Phèdre*, act. II, sc. 2.

Il est aussi impersonnel.

Si dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous *souvient* des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, *il* vous *souvient* que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 4.

Les poètes retranchent le *s* de *souviens* à l'impératif, quand ils y sont forcés par la rime :

Vis, superbe ennemi, sois libre, et *te souvien*
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. V, sc. 7.

SOUVENIR. *n. m.* Faculté de la mémoire, action de la mémoire par laquelle on se ressouvient. *Syn.* Mémoire, réminiscence, souvenance. *V.* ce mot. *Epit.* Éternel, long-, constant, confus, vague, récent, effacé, léger, fidèle, doux-, tendre-, aimable, gracieux, riant, agréable, précieux, noble-, touchant, amer, fâcheux, triste-, douloureux, pénible, affreux, cruel, dangereux, honteux.

Son vaste *souvenir*
Embrasse le présent, le passé, l'avenir.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

Croyez-vous, en effet, que, prompts à disparaître,
Nos jours soient pour jamais retranchés de notre être?
Non, non, le *souvenir* les reproduit toujours;
Le *souvenir* au temps fait rebrousser son cours;
Et, tel que ce serpent que tranche un fer barbare,
Fidèle à la moitié dont l'acier le sépare,
A ses vivants débris cherche encore à s'unir,
Ainsi vers le passé revient le *souvenir.*
Le même, poème de *l'Imagination*, ch. II.

L'âge, reprend Nestor, de sa rouille insensible
A fait sentir l'atteinte à mes sens émoussés:
Mais de grands *souvenirs* n'en sont point effacés.
DESAINTANGE.

Tant d'états, tant de mers, qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre *souvenir.*
RACINE, *Alexandre*, act. III, sc. 6.

J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindre mon *souvenir.*
Le même, *Iphigénie.*

Faibles mortels, sur la scène du monde
Votre *souvenir* vague à l'instant s'obscurcit;
Et votre nom bientôt y fera moins de bruit
Que le murmure de cette onde.
DELANDINE, *le Ruisseau de Néronde.*

SOUVERAIN, AINE. *adj.* (*sou-ve-rein, sou-ve-rè-ne*). *Syn.* Suprême, très-grand, très-haut. — Excellent, parfait. — Absolu. Il se prend aussi comme nom. *Syn.* Monarque, roi, prince.

On ne partage point la grandeur souveraine.
RACINE, *la Thébaïde.*

Et toi, fille du ciel, toi, puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,

J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons *souverains* de l'oreille et du cœur.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Je peindrai le carnage inondant les sillons,
Les *souverains* armés et leurs fiers bataillons.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Dans la langue poétique, Jupiter est appelé *le souverain des dieux*, *le souverain du monde*; Neptune, *le souverain des ondes*, *le souverain de l'empire des flots*; Pluton, *le souverain des sombres bords*, *de l'empire des morts*.

SPECTACLE. *n. m.* Ce qui attire les regards, ce qui fixe l'attention. *Syn.* Objet curieux, pompe, cérémonie. — Jeux scéniques, scène, théâtre, drame. *Epit.* Vaste –, grand –, imposant, pompeux, magnifique, riant, brillant, riche –, touchant, terrible, effrayant, funeste, frivole, barbare, affreux, sanglant, horrible, inhumain, infâme, honteux.

Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le *spectacle* pompeux que ces bords vous étalent?
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 1.

Quel *spectacle*, disais-je, et de deuil et d'effroi!
LA HARPE, *Épître à M. le comte de Schowaloff.*

Quoiqu'on dise bien *se donner en spectacle*, on ne doit pas imiter Racine, qui a dit:

On traîne, on va *donner en spectacle funeste*
De son corps tout sanglant le misérable reste.
Esther, act. III, sc. 8.

« Ce vers est condamné par d'Olivet comme incorrect, par la raison que le substantif joint au verbe par la préposition *en* n'admet point d'adjectif. La violation de la règle n'étant ici favorable ni à la précision, ni à l'harmonie, ni à l'élégance, la remarque de d'Olivet est juste: car il ne faut violer la grammaire que pour procurer quelqu'avantage à la poésie. »

GEOFFROY, *Œuv. de Racine, au lieu cité.*

SPECTACLE se dit quelquefois pour le lieu où se donnent les représentations théâtrales. *Syn.* Théâtre, salle de spectacle. Mais ce terme, en ce sens, et ses synonymes ne sont que du style familier. Dans le style élevé, il faudra avoir recours à une périphrase, on dira *le palais*, *le temple de Thalie*, *de Melpomène*.

SPECTRE. *n. m.* (*spek-tre*). *Syn.* Fantôme, revenant. *Epit.* Pâle, livide, sanglant, hideux, lamentable, terrible, menaçant, infernal, décharné, vain –, léger.

... Ne vois-tu pas, dans ces demeures sombres,
Ces traits de sang, ce *spectre*, et ces errantes ombres?
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. IV, sc. 4.

Que je vienne moi-même, avec un ris farouche,
Spectre affreux et sanglant, lui reprocher ma mort,
Retourner dans son cœur *le poignard du remord.*
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XX.

S'il voit un *spectre* affreux et couvert de lambeaux,
Tout pâle, se lever de la nuit des tombeaux.
Le même, *même chant.*

Un *spectre* à forme humaine,
Maigre, pâle, et vers nous se traînant avec peine,
S'avance en nous tendant ses suppliantes mains.
Nous regardons: ses maux dans ses traits sont empreints:
Sa barbe à flots épais descend sur sa poitrine:
Quelques sales lambeaux que rattache une épine,
Ses cheveux négligés, tout montre un malheureux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

SPHÈRE. *n. f. Syn.* Globe, boule, orbe, corps sphérique. *Epit.* Ronde, arrondie, oblique, inclinée, mobile.

Les flots étaient calmés, les bois silencieux:
C'était l'heure où, roulant dans la *sphère* des cieux,
Les astres ont fourni la moitié de leurs courses.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Dans l'antique chaos les *sphères* entraînées,
Se heurtant dans leur chute, ébranleront les airs,
Les astres s'éteindront dans l'abîme des mers.
DENNE-BARON.

Sphère signifie quelquefois, figurément, l'étendue des facultés physiques ou morales de quelqu'un, son pouvoir, son talent, son génie. *Epit.* Vaste, agrandie, étroite, resserrée, rétrécie.

Le sage a besoin de culture;
De son esprit, par la lecture,
Il voit la *sphère* s'élargir.
DESMAHIS.

Notre sphère, *la sphère où nous sommes*, signifie la planète que nous habitons, la terre.

Oui, *notre sphère*, épaisse masse,
Demande au soleil ses présents;
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
MALFILATRE.

SPHINX. *n. m.* (*sfeinks*). Monstre fabuleux qu'on représente avec le visage et les mamelles de femme, le corps d'un lion et les ailes d'un aigle. Quelques auteurs ont fait ce mot féminin, et M. Noël a cru devoir lui donner ce genre.

« La Sphinx la plus fameuse dans la Fable est, dit-il, celle de Thèbes, qu'*Hésiode* fait naître d'Échidna et de Typhon. . . . . . Elle avait la tête et le sein d'une jeune fille; les griffes d'un lion, le corps d'un chien, la queue d'un dragon, et les ailes comme les oiseaux. »

Ce monstre, que Junon, irritée contre les Thébains, avait envoyé pour désoler leur territoire, se précipita contre un rocher et se donna la mort, de dépit d'avoir vu Œdipe deviner l'énigme qu'il proposait aux passants. V. ŒDIPE.

STANCE. *n. f.* Une stance, ai-je dit au *Traité de la Versif.*, pag. 55, est composée d'un certain nombre de vers qui forment un sens complet, quoique ce sens puisse dépendre de ce qui précède ou de ce qui suit, en sorte qu'après chaque stance dont une pièce se compose, on peut faire un repos; j'ajouterai que, lorsque la stance renferme six vers ou un plus grand nombre, on ménage, outre le grand repos qui termine chaque stance, d'autres repos qu'on ne peut franchir sans violer les lois de l'harmonie.

« Le sujet des stances, est-il dit dans *la petite Encyclopédie poétique*, t. II, p. 275, est presque toujours gracieux. Quand la morale s'y présente, ce n'est que sous des dehors aimables, et dépouillée de sa sécheresse et de son austérité. La gaîté n'est point exclue des stances; tous les rhythmes conviennent à ce genre; mais le vers de huit syllabes est celui qui paraît lui être le plus propre. »

Une pièce de vers composée de plusieurs stances, sur un sujet simple, dans un style doux et naturel, conserve le nom de *stances*.

STANCES.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage;
Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements;
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien:
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans;
Et mon ame, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

VOLTAIRE, *à M. de Cideville.*

STATUAIRE. *n. m.* (*sta-tu-è-re*). Sculpteur qui fait des statues. Le premier de ces termes a plus de noblesse que le second, aussi les poëtes disent-ils souvent *statuaire* pour sculpteur en général.

En parlant de l'argile, Delille a dit :

Ici, d'un simple vase elle prend le contour,
Là, prête au *statuaire* une pâte docile.

STATUE. *n. f. Syn.* Figure, image. Les poëtes, par métonymie, disent le bronze, le marbre pour la statue faite de bronze ou de marbre. *Epit.* Elevée, érigée; renversée, brisée, insensible.

Là, des Cotins on voit, par d'éclatants hommages,
Sur le marbre étonné respirer les images.

DUPUY-DES-ISLETS.

Si du Laocoon le *marbre* pathétique
Développe aux regards ses tragiques douleurs,
Un plaisir sombre et doux a fait couler mes pleurs.

CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

STROPHE. *n. f.* Les strophes ne sont pas autre chose que des stances qui prennent le nom de *strophes* dans l'ode seulement, comme les stances prennent dans la chanson le nom de couplets. « Quand le sujet, dit M. Panckoucke, *Grammaire raisonnée*, p. 235, a plus de grandeur, le style plus d'élévation et de force, les images plus de vivacité, et qu'un certain désordre, qui naît de l'enthousiasme, règne dans toute la pièce, elle prend le nom d'*ode*, et les stances, celui de *strophes*. » Une strophe doit avoir au moins quatre vers, dix au plus. La première strophe sert de règle aux autres strophes de la même ode pour le nombre, la mesure des vers, et pour l'arrangement des rimes. Pour confirmer par un exemple, ce qui vient d'être dit de la structure de la strophe et du caractère qui la distingue de la stance, il me suffira de rapporter une strophe de l'ode de Le Franc de Pompignan sur la mort de J. B. Rousseau :

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par des cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.

Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

V. ODE.

STRUCTURE. *n. f.* La manière dont un édifice est bâti. Il est de tous les styles, et, dans le sublime, on dit bien *la structure des cieux*, *la structure de l'univers*. Au figuré, on dit *la structure d'un poème*, *d'un vers*. *Syn.* Bâtisse, il est familier, construction. — Ordre, ordonnance, disposition, arrangement, symétrie, économie. *Epit.* Superbe, belle -, admirable, élégante, légère, régulière, savante, simple, solide, étrange, grossière.

De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe *structure*.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Des cieux la mouvante *structure*.
LEBRUN.

De la terre d'abord informe en sa *structure*
Sa main en orbe immense arrondit la figure.
DESAINTANGE.

En parlant des plantes, M. Béranger a dit :

Ou d'un tranchant acier les subtiles blessures
M'aidant à pénétrer leurs savantes *structures*,
Pour prix de tant de soins mon esprit voit enfin
De leurs variétés le principe et la fin.
Les Plaisirs du Botaniste.

STUDIEUX, EUSE. *adj.* (*stu-di-eu* devant une consonne, *stu-di-eu-ze*). Qui aime l'étude.

Galantis à me plaire en tout temps *studieuse*.
DESAINTANGE.

STYGIEN, IENNE. *adj.* (*sti-gi-ein*, *sti-gi-è-ne*). Qui appartient, qui convient au Styx. Voltaire a employé cet adjectif qui n'est connu dans notre langue qu'au féminin : *eau stygienne*, et encore est-ce un terme de chimie; il est vrai aussi que Voltaire ne l'a employé que dans le style badin :

Lorsque deux rois s'entendent bien
. . . .
Et font sur le bord *stygien*
Voler des Pandours la canaille.
Épître LXI, au roi de Prusse (1747).

Je ne vois pas pourquoi on hésiterait de dire dans la haute poésie *les bords stygiens*, *l'onde stygienne*, etc.; si c'est un néologisme, c'est un néologisme utile, et qui renferme toutes les qualités qui peuvent autoriser l'admission d'un terme nouveau.

STYLE. *n. m.* Manière d'exprimer ses pensées. « Le style, dit l'abbé Girard, est une façon de s'exprimer portant un caractère émané ou de la qualité de l'ouvrage, ou du goût personnel de l'auteur. Ce caractère résulte du tour de la pensée, du choix des mots, et de l'arrangement respectif de toutes les parties qui composent le discours. »
Principes génér. de la langue franç., t. I, p. 6 (1747).

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de suivre le style dans ses diverses divisions, je remarquerai seulement que le style est un des caractères qui distinguent éminemment la poésie de la prose, que le style est à la poésie ce que le coloris est à la peinture.

« La poésie du style fait la plus grande différence qui soit entre les vers et la prose. Bien des métaphores qui passeraient pour des figures trop hardies dans le style oratoire le plus élevé, sont reçues en poésie. Les images et les figures doivent être encore plus fréquentes dans la plupart des genres de la poésie que dans les discours oratoires. La rhétorique qui veut persuader notre raison, doit toujours conserver un air de modération et de sincérité. Il n'en est pas de même de la poésie qui songe à nous émouvoir préférablement à toutes choses, et qui tombera d'accord, si l'on veut, qu'elle est souvent de mauvaise foi. C'est donc la poésie du style qui fait le poète, plutôt que la rime et la césure. Suivant Horace on peut être poète en un discours en prose, et l'on n'est souvent que prosateur dans un discours en vers. »
DUBOS, *Réflexions sur la poésie et la peinture*, Ire part., sect. 33me.

STYX. *n. pr. m.* (*stiks*). Le plus célèbre des fleuves des enfers dont il faisait sept fois le tour. C'est par le Styx que Jupiter et les autres dieux avaient coutume de jurer, et leurs serments étaient alors irrévocables.

Junon dit. . . . .
J'en jure par le *Styx*, ce fleuve inexorable,
Aux célestes pouvoirs seul pouvoir redoutable.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Neptune, par le fleuve aux dieux même terrible,
M'a donné sa parole et va l'exécuter.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 3.

Épit. Vorace, avare, noir -, profond, nébuleux, sombre -, horrible, terrible, inexorable, inviolable. *Périph.* Du Styx les eaux inviolables (Lachabaussière.)

Orphée autour de lui vit ces mânes errants,
Jeunes, vieillards, époux, femmes, filles, enfants,
Retenus à jamais dans ce séjour horrible
Que le *Styx*, aux mortels, aux dieux même terrible,
De son onde fangeuse environne neuf fois.
DULARD, trad. de *l'Episode d'Aristée*.

. . . Le *Styx* nébuleux exhale dans les airs
De ses dormantes eaux la vapeur meurtrière.
DESAINTANGE.

Dans la langue poétique on dit *passer*, *traverser l'onde noire*, pour dire traverser le Styx, descendre aux enfers, mourir.

Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'aurait pas sitôt *traversé l'onde noire*.
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

Aussitôt que ton ombre *eut passé l'onde noire*.
FIRMIN-DIDOT, trad. de *la Ve Eglog. de Virg.*

SUBLIME. *adj.* des deux genres. Suivant l'Académie, il n'est d'usage que dans les choses morales, ou qui regardent l'esprit. *C'est un homme d'un mérite sublime*, *un génie sublime*, *esprit sublime*, *ame sublime*, *pensée sublime*, etc. Voltaire paraît restreindre, comme l'Académie, l'emploi de ce mot qu'il reprend dans Corneille.

Prenez-vous-en au ciel dont *les ordres sublimes*
Malgré tous nos efforts savent punir les crimes.
Pompée, sc. dernière.

« *Ordre sublime*, dit Voltaire, ne se dit plus; on se sert des épithètes *suprêmes*, *souverains*, *inévitables*, *immuables*. *Sublime* est affecté aux grandes idées, aux grands sentiments. »

Remarques sur Corneille, au lieu cité.

Cependant les poètes donnent plus d'extension à ce mot; ils l'emploient au propre, dans le sens de très-haut, très-élevé, surtout dans la haute poésie.

Ceux qui de l'océan parcourant les abîmes,
Ceux qui fendent de l'air les campagnes *sublimes*.
L. RACINE, *ode tirée du Psaume VIII.*

De cette *sublime* hauteur
Mon œil plus fier s'élance et place avec audace;
Là le regard dominateur
Rétrécit les objets en dévorant l'espace.
THOMAS, *Epître à Ange Marie Eymar.*

M. Chaussard lui a donné un complément.

Sublime de raison, et fort de vérité,
Boileau représentait seul la postérité.
Poétique secondaire, ch. 1.

SUCCINCT, INCTE. *adj.* (*suk-cein*, *suk-cein-te*). *Syn.* Précis, serré, court, bref. Il est opposé à prolixe.

Phèdre était si *succinct* qu'aucuns l'en ont blâmé.
LA FONTAINE.

Narré *succinct*, sans frivole ornement,
Voilà de quoi désarmer la censure.
VOLTAIRE.

D'après l'usage où l'on est de prononcer succein sans faire sentir le dernier *c*, Voltaire a écrit *succint* et l'a fait rimer avec *revint*.

. . . . Et moi conteur *succint*
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
La Pucelle, ch. II.

M. Boiste, dans son *Dictionnaire Universel*, écrit de même *succint*. La rime de Voltaire est exacte, et ce mot s'unira aux terminaisons, en *int*, *aint*, *eint*, même quand il serait écrit avec un *c*, *succinct*.

SUCCOMBER. *v. intr.* Succomber sous le poids, sous le faix; et au figuré : succomber à la douleur, à la tentation, à la fatigue, etc. *Syn.* Céder, faiblir, plier dessous, tomber dessous, ne pas résister. — Etre accablé, être vaincu, se laisser aller à.

Hélas! nous *succombons* sous le poids de nos peines.
BLIN-DE-SAIMORE.

Muette et *succombant* sous le poids des alarmes.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 1.

Succombe au doux poids de la joie.
CH. PERRAULT, *Griselidis*, nouvelle.

Statira *succombant* au poids de sa douleur.
VOLTAIRE, *Olimpie*, act. V, sc. 1.

Un vieillard qui *succombe* au poids de ses années.
Le même, *Zaïre*, act. III, sc. 6.

Mais lorsque, *succombant* au mal qui la déchire,
Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire.
Le même, *Sémiramis*, sc. 1.

A la tentation *succombez* donc de grâce!
C'est le meilleur moyen pour en guérir, je crois.
DESTOUCHE, *le Philosophe marié.*

SUD. *n. m.* (on prononce le *d*). La partie du monde opposée au Nord. *V.* MIDI.

SUEUR. *n. f.* (*su-eur*). *Epit.* Brûlante, fumante, froide, glacée, de glace, mortelle, infecte, noble.

. . . . Une *sueur* mortelle
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle.
GILBERT.

Occupons-nous d'Hector : il reviendra vainqueur,
Mais sanglant, mais baigné d'une noble *sueur*.
LUCE DE LANCIVAL, *Hector*, act. III, sc. 8.

SUICIDE. *n. m.* (*su-i-ci-de*). Action de celui qui se donne la mort, et encore celui qui se tue lui-même. *Epit.* Sombre, furieux, égaré, violent.

Le désespoir produit le sombre *suicide*.
DESPAZE.

Là le noir *suicide*, égarant la raison,
Aiguise le poignard et verse le poison.
DELILLE.

Là sont ces insensés qui d'un bras téméraire
Ont cherché dans la mort un secours volontaire,
Qui n'ont pu supporter, faibles et malheureux,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.

Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent, et le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abîme du Cocyte et l'Achéron terrible
Met entre eux et la vie un obstacle invincible.
VOLTAIRE, trad. d'un pass. du VIe livre de *l'Énéide*.

SUISSE. *n. pr. f.* (*sui-ce*). Pays de l'Europe. *Syn.* Helvétie. *V.* ce mot.

SUISSE. *n. m.* (*sui ce*). Qui est de la Suisse, qui est né en Suisse, qui appartient à la Suisse. *Syn.* Helvétique, Helvétien: ce dernier appartient exclusivement à la poésie.

. . . . Les champs de ces *Helvétiens*
Pauvres de vains trésors, mais riches de vrais biens.
CHÊNEDOLLÉ.

L'usage où l'on était avant la révolution de confier la garde de la porte d'une grande maison, d'un hôtel, d'un palais à un domestique de cette nation, a fait prendre le mot suisse pour celui de portier. En ce sens, il est encore du style familier.

Ce large *Suisse* à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris.
. . . .
VOLTAIRE, *les Vous et les Tu.*

SUITE. *n. f.* (*sui-te*). *Syn.* File, liaison, ordre, enchaînement, chaîne. — Conséquence, dépendance, résultat. — Escorte, train, compagnie, cortége, équipage. *Epit.* Longue –, non interrompue, perpétuelle, triste –, funeste, nécessaire. — Fidèle, glorieuse, pompeuse, officieuse, importune.

Les malheurs vont de *suite*, on n'en e pas pour un.
LA CHAUSSÉE.

Quelle foule de maux l'amour traîne à sa *suite*.
RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 5.

Dites de quels héros la glorieuse élite
Accompagnait Énée, et voguait à sa *suite*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre ?
De sa *suite* avec vous qu'elle règle le nombre.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

SUIVANT, ANTE. *adj.* Qui va après, qui suit. Il se prend aussi comme nom, surtout au féminin, car le masculin ne me paraît pas bien établi, du moins dans le style soutenu, quoique Voltaire et M. Desaintange aient dit, le premier dans le *Triumvirat*, act. III, sc. 5 :

. . . Ses *suivants* s'avançaient dans la plaine.

et le second dans sa traduction des *Métamorphoses*, liv. VI :

Corrompre ses *suivants*, la séduire elle-même.

Familièrement, on dit fort bien qu'un homme *n'a ni enfants, ni suivants.*

On appèle suivante, en style de théâtre, une demoiselle attachée au service d'une dame. C'est le grand Corneille qui est l'inventeur du rôle de *suivante*, qui remplace celui des nourrices qu'on introduisait avant lui sur la scène. Mais ce mot, ainsi que *soubrette*, son synonyme, ne s'élève pas au-dessus du ton de la comédie; on dira dans le style soutenu, dans la tragédie : *une de ses femmes, une femme de sa suite.*

Et cherchant à calmer le chagrin qui l'oppresse,
Ses *femmes* dans leurs bras soutiennent sa faiblesse.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchassais Finette la *suivante*.
REGNARD, *les Ménechmes*, act. I, sc. 2.

Dans la langue poétique, les heures sont appelées les *suivantes de l'Aurore :*

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légères *suivantes*
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes.
SÉGRAIS.

SUIVRE. *v. tr.* Être après, venir après. *Syn.* Venir après, succéder, aller à la suite, escorter. — Avancer, continuer, persévérer, poursuivre. — Imiter. *Périph.* Suivre les pas de quelqu'un, accompagner ses pas, voler sur ses pas, marcher sur ses pas, s'attacher à ses pas. Pour se faire suivre de quelqu'un, on dira poétiquement : l'attirer sur ses pas.

Votre image sans cesse *accompagnait mes pas.*
L'abbé GENEST, *Pénélope*, act. II, sc. 8.

Nous *volons sur ses pas ;* mais nos concitoyens,
Sous les armes des Grecs ignorant les Troyens....
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Non, seigneur, malgré vous je *marche sur vos pas.*
VOLTAIRE, *Sophonisbe*, act. I, sc. 2.

Si le verbe *suivre* est familier ce n'est qu'au propre. Au figuré, il ne manque point de noblesse.

Ils *suivaient* sans remords leur penchant amoureux.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 6.

Suivez de point en point ces ordres importants.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 3.

Junon n'en *suit* pas moins ses projets de vengeance.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*.

68.

SUJET. *n. m.* Terme de grammaire. Les poètes après plusieurs *sujets* ou *nominatifs* mettent quelquefois le verbe au singulier.

Votre juste fureur, trop long-temps retenue,
Peut éclater enfin; *la nuit, l'heure est venue;*
Faites votre devoir.

CHÉNIER, *Charles IX.*

V. Traité de la Versification, pag. 73.

. . . . Tout conspirait pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire ebloui,
Avant qu'il me trahît, *vous m'avez tous trahie.*

RACINE, *Andromaque*, act. II, sc. 1.

« Cet amas de nominatifs accumulés qu'Hermione dans son transport laisse, pour ainsi dire, suspendus, pour substituer brusquement à cette énumération une apostrophe pathétique, offre l'exemple d'un tour aussi heureux que hardi; l'auteur est alors supérieur aux règles ordinaires du langage, et le désordre de son style est l'effet d'un art admirable. »

GEOFFROY, *Œuv. de Racine, au lieu cité.*

Une des inversions permises en poésie, c'est de mettre quelquefois le sujet après son verbe.

. . . . Ces froides contrées
Qu'*assiégent* de glaçons *les mers hyperborées.*

VOLTAIRE, *la Henriade.*

V. Traité de la Versification, pag. 79.

SUPERBE. *n. f.* C'est un ancien mot qui était synonyme d'orgueil, vanité, présomption, et qui disait peut être plus que ces derniers. Corneille s'en est encore servi dans la première scène de Pompée.

Abattons sa *superbe* avec sa liberté.

« Ce mot, dit M. Ph. de la Madelaine, que n'admet plus la poésie noble, suivant Voltaire, pourrait y reparaître, s'il était bien placé. Racine a dit *ta fourbe;* pourquoi ne dirait-on pas *ta superbe*, comme Corneille ? L'essentiel est de bien encadrer l'expression. »

Essai sur la langue poétique, p. 370.

« Ce terme, dit Roubaud, est si nombreux, si énergique, si noble en effet; il plaisait tant à l'oreille de nos aïeux; il renchérit si visiblement sur celui d'orgueil, que la langue semble le réclamer...... La *superbe* est l'ostentation de l'orgueil qui fait qu'en affectant une très-haute opinion de soi, l'on témoigne en même temps un grand dédain des autres. L'orgueil peut inspirer de bonnes actions; la *superbe* ne veut que des actions d'éclat........ »

SUPERBE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Beau, magnifique, somptueux, éclatant.

Je songe quelle était autrefois cette ville
Si *superbe* en remparts, en héros si fertile.

RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 2.

Les poètes et les orateurs aiment à employer ce mot dans le sens de son substantif ci-dessus, et alors il a pour synonyme orgueilleux, altier, présomptueux.

Enfin depuis deux jours la *superbe* Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.

RACINE, *Athalie*, sc. 1.

Elle fait tout l'orgueil d'une *superbe* mère.

Le même, *Iphigénie*, act. II, sc. 1.

Pourriez-vous n'être plus ce *superbe* Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses lois ?

Le même, *Phèdre*, sc. 1.

Nos *superbes* vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes.

Le même, *Esther*, act. I, sc. 4.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug *superbe* où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.

Le même, *Iphigénie*, sc. 1.

Une fille, trois fils, ma *superbe* espérence,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance.

VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 3.

SUPRÊME. *adj.* des deux genres. Qui est au-dessus de tout. *Syn.* Le plus élevé, le plus éminent, très-haut, supérieur, souverain, absolu.

. . . . Et des voûtes *suprêmes*
Descendit à l'instant l'ange des anathèmes.

LA HARPE.

Le pontife *suprême*
Revêtu d'un lin pur et ceint du diadème.

DELILLE.

Éternel ennemi des puissances *suprêmes*.

RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 5.

Songez-vous. . . . .
Que j'ai sur votre vie un empire *suprême ?*

Le même, *Bajazet*, act. II, sc. 1.

Jupiter, des humains modérateur *suprême*.

AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IV.

Suprême veut dire aussi qui termine tout. *Syn.* Dernier. C'est en ce sens qu'on dit dans le style noble, et surtout en poésie *l'heure, le moment, le jour suprême* pour l'heure, le moment, le jour de la mort; *les honneurs suprêmes*, pour les derniers honneurs qu'on rend aux morts, les funérailles.

Mais déja Sarpédon touche *au moment suprême.*

AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVI.

S'il meurt, l'immortalité même
Vient planer sur sa tête à *son heure suprême :*
Son ame vole dans les cieux.
LEBRUN.

Pergame avec le temps a vu *son jour suprême.*
VERNINAC DE S. MAUR.

Rendons à ce héros, trahi par la victoire,
Les suprêmes honneurs dignes de sa mémoire.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIX.

SUSPENDRE. *v. tr. Syn.* Pendre, appendre, élever, soutenir en l'air. — Remettre à un autre temps, retarder, surseoir, différer, interrompre, discontinuer.

Hélas! nous nous taisons : nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules *suspendues.*
L. RACINE.

D'une roche élevée on voit la lourde masse
De sa chute sur eux *suspendre* la menace.
FAYOLLA.

Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De *suspendre* un travail qu'il reprendra demain.
LA HARPE.

Je vais faire *suspendre* une pompe funeste.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 10.

Dès qu'un léger sommeil *suspendait* mes ennuis.
Le même, sc. 1.

SUSPENSION. *n. f.* Figure de rhétorique par laquelle l'orateur tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, et prolonge avec art l'incertitude où il les laisse sur ce qu'il va dire. « On conçoit bien, dit La Harpe, qu'il faut que la chose en vaille la peine, sans quoi l'artifice retomberait sur celui qui s'en servirait si maladroitement; mais, quand on est sûr de frapper un grand coup, il y a de l'art à le suspendre. L'orateur ressemble alors au gladiateur qui élève le fer le plus haut qu'il peut pour porter un coup plus terrible. Le grand Corneille a bien su tirer parti de cette figure dans cette scène immortelle d'Auguste avec Cinna, lorsqu'après l'énumération de ses bienfaits, l'empereur poursuit ainsi :

Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de
gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
Mais ce qu'on ne pourrait jamais imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Si, retranchant les trois derniers vers, il eût dit d'abord le dernier qui suffisait pour le sens, l'effet serait beaucoup moins grand. »

Cours de Litt., tom. II, pag. 335.

Il y a, comme l'a remarqué M. Gaillard, dans sa *Rhétorique française*, deux sortes de suspensions : l'une, sincère dans ses paroles, tient fidèlement ce qu'elle promet, et surpasse même souvent l'attente qu'elle a fait naître; l'autre, badine et enjouée, se joue de l'attention de ses auditeurs, les trompe, et leur donne une plaisanterie, au lieu d'un trait important qu'elle avait fait attendre.

Le couplet suivant est un exemple de cette seconde espèce.

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
J'avouerai désormais, grands dieux!
Qu'il n'est rien d'incroyable.
J'ai vu sans mourir de douleur,
J'ai vu... (siècles futurs, vous ne pourrez le croire!)
Ah! j'en frémis encor de dépit et d'horreur;
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire!

SYLLABE. *n. f.* (*cil-la-be*). Une voyelle seule ou jointe à d'autres lettres prononcée avec toutes ses articulations par une seule émission de la voix.

Chaque *syllabe* mesurée
Par sa courte ou lente durée
Conspirait aux plus doux accords.
L. RACINE, *Ode sur l'Harmonie.*

Un mot composé d'une syllabe s'appèle *monosyllabe*, celui qui est composé de deux syllabes, *dissyllabe*, celui qui est de trois syllabes, *trissyllabe.* Les mots de plus de quatre syllabes ne sont guère admis dans la poésie.

Se peut-il qu'en ce temps de *désolation* ....
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine.*

« En général il faut, dit La Harpe, être fort sobre de ces sortes de mots de cinq syllabes, difficiles à bien placer dans nos vers, et particulièrement ceux qui finissent en *ion.* Ils sont très-rares dans Racine; mais surtout ils ne sont pas faits pour le commencement d'une pièce qui doit toujours être soigné, et prévenir favorablement l'oreille du spectateur. » *Cours de Littérature.*

V. MONOSYLLABE, PRONONCIATION.

SYLLEPSE. *n. f.* Figure ou trope par lequel les mots sont construits selon le sens et la pensée, plutôt que suivant l'usage ordinaire et les règles grammaticales.

Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour
juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous le lin,
Comme *eux* vous fûtes pauvre et comme eux
orphelin.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

Comme eux se rapporte par syllepse à l'idée collective de pauvres, et non au mot *pauvre* qui est au singulier.

SYLPHE. *n. m.* (*cil-fe*). Nom que les cabalistes donnent aux prétendus génies élé-

mentaires de l'air. *Syn.* Génie, esprit. *Epit.* Aérien, léger, brillant, aimable, amoureux, trompeur.

. . . . Les *sylphes* vaporeux
Ont caressé de leur souffle amoureux
La vierge pure, et font jouer dans l'ombre
De leurs miroirs les facettes sans nombre.
MILLEVOYE, *Charlemagne*, ch. III.

Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle fée, en sa grotte profonde,
Des blancs lutins et des *sylphes* trompeurs
Fixe un moment la foule vagabonde :
Vous tous, dit-elle, ornement de ma cour,
Sylphes brillants, aimables infidèles,
. . . .
A la lueur du magique flambeau
Accompagnez mon nocturne voyage.
Le même.

SYLVAIN. *n. pr. m.* Dieu qui, selon la Fable, présidait aux bois et aux forêts. « On croit qu'il était fils de Faune; d'autres le font fils de Saturne, et le confondent avec Faune. » NOEL, *Dict. de la Fable. Epit.* Agreste-, champêtre. *Périph.* Le dieu des forêts.

Le front de chêne orné vient l'agreste *Sylvain*,
Agitant des rameaux et des lis dans sa main.
DOMERGUE, trad. de la *Xe Eglogue* de Virgile.

On le représente, dit M. Desaintange, sous la figure d'un vieillard qui tient en sa main un jeune cyprès.

SYLVAINS. *n. m.* « Terme générique qui comprenait les faunes, les satyres, les silènes, les pans, les égipans, les tityres, etc. » NOEL, *Dict. de la Fable. Epit.* Légers, pétulants, champêtres, agrestes, vagabonds, gais, enjoués, folâtres, lascifs, amoureux.

Les *Sylvains* couronnés de rameaux verdoyants.
DEFONTANES.

Ne reverrons-nous plus paraître dans nos bois
Les Faunes, les *Sylvains*, les Nymphes, les Dryades,
Les Silènes tardifs, les humides Naïades,
Et le dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons.
J. B. ROUSSEAU.

SYNONYME. *adj.* des deux genres. Aimer *et* chérir, dispute *et* contestation *sont mots synonymes*, *sont termes synonymes.* Acad.

Il est aussi *n. m.* Peur *est le synonyme de* crainte. Acad. Il se dit d'un mot qui dans quelques circonstances a la même signification qu'un autre mot, ou une signification presque semblable. Il n'y a de véritables synonymes dans aucune langue, puisqu'il ne peut y avoir deux termes qui signifient toujours et exactement la même chose, ainsi deux mots qui sont synonymes par des rapports généraux et communs qu'ils ont ensemble, cessent de l'être, dans certains cas, par des nuances fines et délicates qui, exprimées par l'un, ne le sont pas par l'autre. Mais toutes les fois qu'on n'aura pas à exprimer ces nuances, souvent presque imperceptibles, on pourra substituer un mot à l'autre; et surtout en poésie, où l'on doit chercher ordinairement à généraliser les idées, où le poète, gêné par les entraves de la mesure et de la rime, plus jaloux d'ailleurs de séduire que de convaincre, s'adresse de préférence à l'imagination : son but étant d'émouvoir, de charmer, de tromper, si l'on veut, il s'accommode souvent mieux d'une expression forte, que d'une expression juste, d'un mot riche et harmonieux que du terme propre, mais trop simple ou trop dur.

V. Traité de la Versific., pag. 1.

SYRINX. *n. pr. f.* (*ci-reinks*). Fille du fleuve Ladon, nymphe d'Arcadie, et une des compagnes de Diane. « Le dieu Pan l'ayant un jour rencontrée comme elle descendait du mont Lycée, tâcha de la rendre sensible à son amour, mais inutilement. Syrinx se mit à fuir, et Pan à la poursuivre : déja elle était arrivée sur les bords du Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les nymphes ses sœurs de la secourir. Pan voulut alors l'embrasser; mais, au lieu d'une nymphe, il n'embrassa que des roseaux. Il se mit à soupirer auprès de ces roseaux, et l'air poussé par les zéphyrs répétait ses plaintes; ce qui lui fit prendre la résolution d'en arracher quelques-uns dont il fit la flûte à sept tuyaux. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux.
Pan embrassait les joncs qui cachaient sa bergère :
Il tira des soupirs de leur tige légère;
Du Ménale à l'instant les fidèles échos
Répétèrent les sons des premiers chalumeaux.
GRESSET.

V. FLUTE.

SYRTES. *V.* SIRTES.

T

T. *n. m.* (*te*). C'est la vingtième lettre de l'alphabet. Cette lettre prend quelquefois le son du *ce*, comme dans *partial*, *ineptie*, *position*, que l'on prononce *parcial*, *inepcie*, *posicion*.

Cette lettre est propre à exprimer un bruit retentissant.

Qu'aux coups de vos maillets vos tonneaux retentissent.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

Sous le marteau tonnant retentit l'atelier.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VI.

Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

« On entend, dans la répétition de la lettre *t*, les efforts réitérés des vents luttant contre leurs chaînes; car, dans l'harmonie imitative, il existe un heureux choix, non-seulement de mots, comme l'a dit Despréaux, mais de lettres, qui frappent fortement ou caressent agréablement l'oreille. »

Remarques du traducteur, sur le liv. I.

Le *t* et le *d* sont identiques, aussi un mot, finissant par l'une de ces consonnes, rimera sans difficulté avec un mot finissant par l'autre.

De chicane il épuisait l'art,
Payait maint avocat bavard.
LEBRUN.

La pluie et le beau temps, et le froid et la chaud
Sont des fonds qu'avec art on épuise bientôt.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. II, sc. 5.

V. Traité de la Versification, pag. 28.

TABLE. *n. f.* Ce mot, dans toutes ses acceptions, n'est que du style familier. Il signifie particulièrement la table où l'on mange, ou les mets dont on la couvre. *Syn.* Mets, services, repas, festin. *Epit.* Splendide, fastueuse, somptueuse, simple, frugale, champêtre, rustique, mesquine, hospitalière, déserte.

Une gaîté piquante est l'ame de la *table*.
LEBRUN.

Ce mot est familier, et a besoin, dans la haute poésie, d'être ennobli par une épithète, ou par l'encadrement.

Il n'a pas oublié les services d'Évandre,
Sa *table hospitalière* et son accueil si tendre.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Je ne m'assiérai point à ma *table déserte*.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XIX.

Des fruits de ses vergers sa *table* se couronne.
THOMAS.

Les poètes parlent quelquefois de la table des dieux. Suivant les mythologues, il n'y avait point au ciel d'autre table que celle de Jupiter. On y servait l'ambroisie; mets exquis, dont il suffisait de goûter une fois pour devenir immortel, et le nectar, boisson délicieuse, dont la privation était pour les dieux le plus grand supplice. Lamotte dit en parlant aux Grâces :

Malgré l'appareil délectable,
Jusques à la céleste *table*
L'Ennui s'introduirait sans vous;
Au goût de la trempe choisie,
Vous assaisonnez l'ambroisie,
Et rendez le nectar plus doux.

Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
La Renommée en a parlé sans doute
Plus d'une fois à la *table* des dieux;
Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
Mentent souvent, comme dans ces bas lieux.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. II.

TABLEAU. *n. m.* Ouvrage de peinture. *Syn.* Portrait, image, effigie, figure, peinture. *Epit.* Vivant, parlant, fidèle, frais, animé, moelleux, flatté, fini, bizarre, grotesque, rembruni, riant.

. . . . Les *tableaux* où ses charmes
Reproduits et vivants sous le feu du pinceau.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IV.

Je dévore des yeux ces toiles animées
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
DELILLE, *Épître à M. Laurent.*

V. PORTRAIT.

Il se dit figurément de ce qui offre à l'œil, à l'imagination une image, de ce qui pourrait offrir au peintre le sujet d'un tableau. *Syn.* Aspect, vue. *Epit.* Riche -, vaste -, sublime, riant, séduisant, charmant, gai, gracieux, enchanteur, touchant, attendrissant, pathétique, muet, étroit, rétréci, fécond, mobile -, changeant, rembruni, triste -, douloureux, effrayant, terrible, horrible.

Je connais la nature, et sur ses grands *tableaux*
J'ai cent fois, jeune encore, exercé mes pinceaux.
LEBLANC, *sur la Nécessité du Dramatique.*

Parmi le cours fleuri des limpides ruisseaux,
Au milieu des baisers et des chants des oiseaux,
Quel *tableau* m'est offert plein de charme et de vie!
Quel pompeux appareil! quelle riche harmonie!
BÉRANGER.

Ces faneurs vont m'offrir un plus riant *tableau*.
Voyez-les s'occuper à traîner des rateaux,
Ou, rangés avec ordre autour de la prairie,
Étaler au soleil l'herbe fraîche et fleurie.
LÉONARD, *les Saisons*, ch. II.

Tableau signifie encore figurément la représentation naturelle et animée d'une chose, soit de vive voix, soit par écrit. *Syn.* Peinture, description. *Epit.* Vif, animé, frappant, léger, esquissé.

Qu'alors il paraît grand le peintre des héros (Homère),
Quand l'homme tout entier respire en ses *tableaux*.
LA HARPE, *Épître à M. le comte de Schowaloff.*

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma muse docile et volage

Va pour toi de notre voyage
Crayonner le léger tableau.
DORAT, *le Pot-pourri*, épître à qui on voudra.

Je ne transmettrai point à la race future
De leurs exploits nouveaux l'héroïque *peinture*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IX.

Lorsque ces représentations ont une certaine étendue, et qu'elles deviennent une véritable peinture, elles prennent, en littérature le nom de *tableaux*.

V. au mot *déluge*, le tableau du déluge universel; au mot *naval*, le tableau d'un combat naval.

TAGE. *n. pr. m.* Fleuve d'Espagne qui passe pour avoir roulé autrefois de l'or avec son sable.

L'amitié, la santé, mieux que tout l'or du *Tage*,
Satisfont les souhaits du poète et du sage.
BÉRANGER, *les Plaisirs du Botaniste.*

Il se dit, en poésie, pour l'Espagne même:

Mopse, entre les devins, l'Apollon de cet âge,
Avait toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtrait sur les rives du *Tage*,
En la terre du lis nous viendrait éclairer.
MALHERBE, *Stances sur le Mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche infante d'Espagne.*

TAILLIS. *n. m.* (*ta-lli*, en mouillant les deux *l*, devant une consonne, *ta-lliz* devant une voyelle). *Syn.* Bocage, petit bois. *Epit.* Epais, touffu, impénétrable, sombre, sauvage.

. . . . Loin des hameaux le barbare oiseleur
Recherche des *taillis* la sauvage épaisseur.
MICHAUD.

Et du sein des *taillis* les folâtres pinsons,
Répondant aux bouvreuils cachés sous les buissons,
De chants harmonieux emplissent les campagnes.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. II.

TAIRE. *v. tr.* (*tè-re*). *Syn.* Ne pas dire, céler, cacher, passer sous silence, omettre, tenir secret.

C'est leur en dire assez; le reste, il le faut *taire*.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

Mais un jour à quelqu'un dont je *tairai* le nom,
Je disais. . . . .
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. I, sc. 2.

Il se construit aussi avec le pronom personnel, *se taire*. *Syn.* Ne pas parler, garder le silence. — Ne pas répondre, ne pas répliquer. — Cesser de faire du bruit, être calme, être tranquille. *Périph.* Demeurer sans voix, être sans voix, la voix sur ses lèvres s'arrête, expire sur ses lèvres.

Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire;
Dit oui pour non, babille alors qu'on veut se taire;
Et quand on veut parler *se tait*:
Voyez; la voulez-vous prendre telle qu'elle est?
La Servante maîtresse, dialogue inséré dans l'*Almanach des Muses* (1793).

Je cherche vainement dans cette vaste plaine
Les oiseaux, les zéphyrs, les ruisseaux argentés;
Les oiseaux *sont sans voix*, les zéphyrs sans haleine,
Et les ruisseaux dans leurs cours arrêtés.
J. B. ROUSSEAU.

Deux hivers ont passé : ma harpe détendue
Aux voûtes de Selma *se taisait* suspendue.
Éveille-toi, ma harpe, et frémis sous mes doigts.
DEFONTANES, *le Chant d'un Barde.*

Tout se calme à l'instant; les foudres se sont *tus*.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. XII.

On dit *ne pas se taire d'une chose*, pour dire la publier hautement, en parler sans cesse. *Il ne peut se taire de la grâce que vous lui avez faite.* Acad.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point *m'en taire.*
CRÉBILLON.

Il a raison, madame, et je ne puis *m'en taire.*
BOURSAULT, *Ésope à la cour*, act. I, sc. 4.

Faire taire. Syn. Empêcher de parler, imposer silence, fermer la bouche, rendre muet. — Appaiser, calmer. Il se dit au propre et au figuré.

J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 1.

Un prodige étonnant *fit taire ce transport.*
Le même, *Iphigénie*, sc. 1.

. . . . . . Calchas qui l'attend en ces lieux
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux.
Le même, *même scène.*

« *Fera taire nos pleurs.* Métaphore parfaitement belle et juste; les pleurs ont en effet un langage bien éloquent. »
GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

J'ai fait taire le sang, fait taire l'amitié.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. I, sc. 6.

TANDIS. *adv.* (*tan-di*). Durant, pendant. Il est toujours suivi de *que*.

Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

Nos anciens auteurs employaient cet adverbe sans le faire suivre de *que*. S. Gelais. Ronsard, Malherbe, etc., en fournissent un grand nombre d'exemples. On trouve encore dans Corneille:

Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que font et le père et le fils.
Théodore, act. I, sc. 2.

C'est où le roi le mène, et *tandis* il m'envoie.....
Horace, act. IV, sc. 2.

La suppression du *que* est encore permise dans le style marotique, et alors *tandis* se prononce *tandiz* s'il précède une voyelle.

Un gros prieur son petit-fils baisait
Et mignardait un matin, en sa couche,
Tandis rôtir sa perdrix on faisait.
MAROT.

TANIÈRE. *n. f.* (*ta-niè-re*). Caverne, concavité dans la terre, dans le roc, où des bêtes sauvages se retirent. Il est de tous les styles. *Syn.* Antre, caverne, repaire, retraite, souterrain, creux, enfoncement, trou. *Epit.* Profonde, creuse, sombre, obscure, ténébreuse, cachée, horrible, dangereuse, inhospitalière, sanglante, ensanglantée, déserte.

Seul, dans la profondeur de sa sombre *tanière*,
Sur de sanglants débris il sommeille étendu.
BONNEVILLE, *Fragment du livre de Job.*

Comme un lion féroce agite sa crinière,
Et, prêt à s'élancer du sein de sa *tanière*,
Roule sa voix tonnante en longs rugissements.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XX.

TANT. *adv. Syn.* Si, tellement, si bien, si fort, à un tel point.

J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colère;
Tant au cœur des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.
VOLTAIRE, *Oreste*, act. V, sc. 2.

Dans le style léger de la chanson, du madrigal, de l'idylle et particulièrement dans le genre marotique, *tant* peut se mettre pour *si* devant un simple adjectif: ma *tant jeune*, ma *tant douce* amie.

Comment oublier
Sa beauté, son bien dire,
Son *tant doux*, *tant doux* regarder!
. . . .
Amour m'entend, d'un nouveau trait me blesse,
Et le malin vient me dire à son tour:
Plus tu n'auras de ma *tant* douce ivresse,
Mais bien encor cuisants chagrins d'amour.

Le petit traître! il tient bien sa promesse,
Et j'aime, hélas! sans espoir de retour:
Mais si d'amour n'ai plus la douce ivresse,
Gardons au moins *tant* doux chagrins d'amour.
HOFFMAN, *Chagrins d'amour*, romance.

Tant y a est une phrase faite qui n'appartient qu'au style familier, et qui peut, malgré l'hiatus, entrer dans la poésie légère ou badine. *V. Traité de la Versif.*, p. 20.

TANT est un nom quand il est suivi de la préposition *de* et d'un nom qui complète l'idée. *Tant* équivaut alors à si grande quantité, si grand nombre.

Il a *tant d'héritiers*, le bon seigneur Géronte,
Il en a *tant et tant*, que parfois j'en ai honte.
REGNARD, *le Légataire*, sc. 1.

TANTALE. *n. pr. m.* Il était fils de Jupiter et de la nymphe Plota, et roi de Lydie. Pour éprouver la divinité des dieux qui étaient venus lui demander l'hospitalité, il fit servir à ses hôtes les membres de Pélops son fils; d'autres l'accusent d'avoir révélé aux hommes, les secrets des dieux: quel qu'ait été son crime, il fut précipité dans les enfers, où il est tourmenté d'une soif et d'une faim continuelle à la vue d'un fleuve dont l'eau fuit sans cesse ses lèvres desséchées, et de fruits qui échappent à sa main chaque fois qu'il croit les cueillir. Ce malheureux est l'emblème de l'avare. *Epit.* Coupable, criminel, infortuné, avide, affamé, altéré. *Périph.* Le père de Pélops.

Je vois ce vil mortel qui souilla de ses mains
Les aliments sacrés respectés des humains.
Il ne peut appaiser une soif indomptable.
DE VALORI, tr. du *Moucheron* (*culex*) de Virgile.

Tantale, dans les flots, meurt d'une soif brûlante;
La vague, lorsqu'il tend sa bouche suppliante,
Fuit. . . . .
MOLLEVAUT, trad. de la IIIe *Élégie de Tibulle.*

L'onde insulte à ta soif, ô *Tantale!* et le fruit
Cherche et fuit tour-à-tour ta main qui le poursuit.
DESAINTANGE.

TANTE. *n. f.* Terme relatif. La sœur du père ou de la mère, l'épouse de l'oncle.

Admirez ce maintien; imitez-le sans cesse,
N'ai-je pas l'air, le port d'une illustre princesse?
— Oui, ma *tante*. — Ma *tante!* on vous dit si souvent
De laisser la jargon et les airs du couvent;
C'est comme mon mari, qui m'appèle sa femme;
Vous aurez la bonté de m'appeler madame:
Entendez-vous, Clarice? — Oui, ma *tante*, j'entends.
DESTOUCHES.

Ce mot, comme la plupart de ceux qui expriment des rapports de parenté, est trop familier pour le style soutenu, où on le remplace par une périphrase. Le poète dira, pour sa tante, *la sœur de son père, la sœur de sa mère.*

TAON. *n. m.* (*ton*). Insecte volant armé d'un dard dont il pique les chevaux et les troupeaux. *Epit.* Bruyant, bourdonnant, dangereux, importun.

Aux rives du Sylare, où des forêts d'yeuses
Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses,

Vole un insecte affreux que Junon autrefois
Pour tourmenter Io déchaîna dans les bois:
Aux bourdonnements sourds de son aile bruyante
Tout un troupeau s'enfuit en burlant d'épouvante;
De leurs cris furieux le Tanagre frémit:
La forêt s'en ébranle, et l'Olympe en gémit.

TAPIS. *n. m.* (*Ta-pi* devant une consonne, *ta-piz* devant une voyelle). *Syn.* Tissu, étoffe, couverture. *Epit.* Riche -, somptueux, fastueux.

On n'y voit point l'émail de ces riches *tapis*,
Qu'a tissus des Persans l'industrieuse adresse.
THOMAS.

On appèle particulièrement *tapis* l'étoffe dont on couvre un bureau, une table de jeu, un billard, de là plusieurs expressions proverbiales, comme *mettre une affaire sur le tapis*, *amuser le tapis*, etc.

Autour d'un *tapis* vert
Dans un maudit brelan ton maître joue et perd.
REGNARD, *le Joueur*, act. I, sc. 2.

En parlant d'un billard Delille a dit :

Là, sur un *tapis* vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi;
La blouse le reçoit.
L'Homme des champs, ch. I.

Suivant le sens *tapis* se prend quelquefois pour tapis de verdure, de gazon, de fleurs, de mousse, un tapis de neige.

Et les pasteurs couchés sur de riants *tapis*
Réveillent par leurs chants les échos assoupis.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. II.

Des nymphes la troupe folâtre
Danse et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des *tapis* verts.
LEBRUN.

Un long *tapis* de fleurs déployé sur les prés.
LÉONARD.

La mousse sous les pieds étend un *tapis* frais.
DESAINTANGE.

A travers les bosquets dont les épais rideaux
Dérobent en été l'aspect de nos hameaux,
J'admire avec la neige en *tapis* épandue,
La perle en blancs festons aux arbres suspendue.
BÉRANGER.

Les poètes disent par périphrase, *le tapis des plaines*, *des prés*, *des prairies*, pour dire les plaines, les prés, les prairies.

Ici tu foulerais *le vert tapis des plaines*.
TISSOT, trad. des *Bucoliques*, églogue X.

TAPISSER. *v. tr.* proprement, orner, couvrir de tapisserie. En ce sens il est familier.

Un monstre cent fois plus laid,
Monstre femelle, aux bras longs et livides,
Au ventre énorme, au noir corset,
Dame araignée, en ces lieux *tapissait*.
DE GUERLE.

On dit figurément et poétiquement que *le gazon tapisse*, que *les fleurs tapissent*, *les prés*, *la plaine*, etc.; *la terre est tapissée de fleurs*.

Les plantes et les fleurs, qui, dans chaque saison,
Croissent au bord des eaux ou *tapissent* la plaine.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

La jeune Flore, avec ses doigts de rose,
Avait de fleurs *tapissé* le gazon.
PARNY, *la Journée champêtre.*

. . . . Une grotte obscure
Que Bacchus *tapissa* de son pampre vermeil.
LÉONARD.

Sous ses pieds les gazons se *tapissaient* de fleurs.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs *tapissée*,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.
L'abbé DE CHAULIEU.

TAPISSERIE. *n. f.* Ouvrage fait à l'aiguille ou au métier et servant à revêtir les murailles. Ce mot est familier; dans la haute poésie on le remplace par une périphrase.

Ces tissus où de la nature
L'aiguille a reproduit les traits.
DUAULT.

. . . . Ici, rivale du pinceau,
La laine ingénieuse est tissue en tableau.
THOMAS.

Ces beaux tissus où l'art des Gobelins
En longs tableaux fait ondoyer la laine.
CAMPENON.

L'aiguille agile, émule des pinceaux,
Anime l'or, fait respirer la soie
Sur des tissus que *Palès* leur envoie,
Pour y tracer de champêtres tableaux.
DORAT.

TARGUER (*se*). *v. pron.* Se prévaloir de quelque chose, en faire gloire, s'en glorifier, s'en vanter. Il n'est que du style familier.

Certes, *vous vous targuez* d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, act. III, sc. 5.

Aussi M. de Wailly, le proviseur, a-t-il repris J. B. Rousseau de s'en être servi dans une de ses odes :

Des héros de ses écoles
La Grèce a beau *se targuer*.
Ode III, liv. 4.

TARIÈRE. *n. f.* (*ta-riè-re*). Outil de fer dont on se sert pour faire des trous. Ce mot au propre, ne paraît guère propre à entrer dans la langue poétique. Delille a su l'ennoblir en l'employant figurément, en parlant des insectes :

Montrez-moi ces fuseaux, ces *tarières*, ces dards,
Armes de vos combats, instruments de vos arts.
L'Homme des Champs, ch. III.

TARIR. *v. tr. Syn.* Mettre à sec, dessécher, épuiser, vider. Il se dit au propre et au figuré.

Dieu soufla, et de la mer *tarit* le gouffre immense.
L. RACINE, poëme de *la Grâce*, ch. IV.

Des larmes d'Octavie on peut *tarir* la source.
RACINE, *Britannicus*.

Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je *tarisse* vos larmes.
Le même, *Bérénice*, act. V, sc. 6.

TARTARE. *n. pr. m.* « *Tartare*, dit M. Noël, lieu distingué des enfers, prison des impies et des scélérats dont les crimes ne pouvaient s'expier..... Virgile le dépeint vaste, fortifiée de trois enceintes de murailles, et entourée du Phlégéton ; une haute tour en défend l'entrée. Les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à la porte, et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux furies. »
Dict. de la Fable.

Syn. Enfers. *V. ce mot. Epit.* Noir, profond, ténébreux, entr'ouvert. *Périph.* Les gouffres, la nuit du Tartare.

Que sa main moins barbare
Ne m'a-t-elle englouti dans *la nuit du Tartare*.
LEGOUVÉ.

Qu'entends-je ! le *Tartare* s'ouvre :
Quels cris, quels douloureux accents !
A mes yeux la flamme y découvre
Mille supplices renaissants.
Là, sur une rapide roue,
Ixion, dont le ciel se joue,
Expie à jamais son amour;
Là, le cœur du géant rebelle
Fournit une proie éternelle
A l'avide faim du vautour.

Autour d'une tonne percée
Se lassent les nombreuses sœurs
Qui, sur les frérés de Lincée,
Vengèrent de folles terreurs.
Sur cette montagne glissante,
Élevant sa roche roulante,
Sisyphe gémit sans secours ;
Et plus loin cette onde fatale
Insulte à la soif de Tantale,
L'irrite et le trahit toujours.
LAMOTTE.

TASSE. *n. f. Syn.* Coupe, vase. Voilà encore un nom trop familier pour être employé dans la haute poésie, à moins qu'il ne soit ennobli par une épithète ou par les mots qui l'accompagnent. On lui substituera ses synonymes, ou on le remplacera par une périphrase.

Vainement de Moka la brûlante liqueur
Fume dans des *tasses* dorées
Que, rival du Japon, Sèves a colorées.
Aug. BLANCHET.

... Sèves, d'une pure argile
Compose *l'albâtre fragile*
Où Moka nous verse ses feux.
LESAUN, *Ode I*, liv. 5.

... Du grain de Moka la liqueur enflammée
Qui fume dans *l'albâtre* orné d'or et de fleurs
Dont l'art du Japonais a pétri les couleurs.
CHÊNEDOLLÉ.

Delille a dit au café :

Tout est prêt : *du Japon l'émail* reçoit tes ondes.

TAUREAU. *n. m.* (*tô-rô*). Ce mot en prose signifie le mâle de la vache, en vers il se prend dans cette signification, mais même dans celle de *bœuf* en général, il a même plus de noblesse que ce dernier terme. *Syn.* Bœuf. *Epit.* Vigoureux, nerveux, robuste, mugissant, fougueux, ardent, indompté, fier, furieux, superbe, ruminant, infatigable, laborieux, agriculteur, au large front. *Périph.* L'amant d'Io. *V.* Io.

Entre la mort et la victoire
L'amant d'Io vole aux combats:
Superbe et vainqueur du trépas,
Il mugit d'amour et de gloire.
DE GUERLE.

Puis, Mentor ruminant de mon fécond troupeau,
Suit à pas de recteur mon grave et lourd taureau.
Épître VI, sur la Campagne, par M. ***.

De tes *taureaux* nerveux aiguillonne les flancs.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Le bœuf sombre et pensif ruminant à l'écart,
Ses frères pesamment égarés au hasard,
Leur père, époux ardent, l'œil superbe, farouche,
Contemplant les beautés dont s'honore sa couche,
Défiant un rival d'un regard dédaigneux,
Et d'un pied roide et fier foulant le sol poudreux.
LEBLANC, *Épître sur la Nécessité du dramatique*, etc.

Jupiter prit, selon la Fable, la forme de cet animal, pour enlever la belle Europe, fille d'Agenor et sœur de Cadmus; ce qui a fait dire à La Grange-Chancel :

Par quel enchantement
Ce fier *taureau* fend-il le sein de l'onde ?
Ah! malgré son deguisement,
L'on connaît le maître du monde.

V. Europe.

« Le taureau était la victime la plus ordinaire dans les sacrifices. On l'immolait à Jupiter, à Mars, à Apollon, à Minerve, à Cérès, à Vénus, aux Lares On choisissait des taureaux noirs pour Neptune, Pluton et les dieux infernaux. Avant de les immoler, on les ornait de différentes manières : ils avaient sur le milieu du corps une grande bande d'étoffe ornée de fleurs, qui pendait des deux côtés : le taureau qu'on sacrifiait à Apollon avait ordinairement les cornes dorées. »

Noel, *Dict. de la Fable.*

Le taureau, deuxième signe du zodiaque. Le soleil entre dans ce signe le 19 avril, et y demeure jusqu'au 20 mai ; aussi le Taureau désigne-t-il quelquefois, dans la langue poétique, la fin d'avril et une grande partie de mai. Suivant les mythologistes, ce taureau est le même que celui dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe. Selon quelques-uns, c'est la belle Io que Jupiter enleva au ciel, et mit au rang des constellations, après l'avoir changée en génisse.

Épit. Étincelant, éclatant, brillant, couronné de lumière.

Et quand l'astre du jour
Ouvre dans le *Taureau* sa brillante carrière.

Delille.

Cependant le printemps, dans sa route première,
Ramène le *Taureau* couronné de lumière,
L'attèle au char du jour, et le voit plus hardi
A pas précipités s'enfuir vers le Midi.
A son aspect les fleurs, ces astres de la terre,
Dans leur nouvel éclat repeuplent mon parterre.

Roucher, poëme des *Mois*, ch. II.

TEINDRE. *v. tr.* Proprement, donner une couleur, mettre en couleur. Il est familier. Au figuré, il ne manque pas de noblesse.

Syn. Colorer, peindre, empourprer, ce dernier appartient exclusivement à la langue poétique, et ne signifie que teindre en rouge, ou teindre de sang. *V.* empourprer. Teindre est quelquefois synonyme de tremper.

Apollon prend son arc, ses traits long-temps oisifs,
Épuise son carquois sur ce monstre terrible,
Et *teint* ses flèches d'or dans son venin horrible.

Desaintange.

L'Aurore cependant sort des bras de Tithon,
Et d'un pourpre azuré *teint* le sombre horizon.

Gaston, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Jurez-moi que jamais vous ne *teindrez* vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains.

Crébillon, *Catilina*, act. V, sc. 6.

Mon bras n'est encor *teint* que du sang des Français.

Voltaire, *la Henriade.*

Ils *teignent* de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi qui les trahit tous deux.

Le même.

L'amour, impitoyable en ses emportements,
Teint le fer d'une mère au sang de ses enfants.

Domergue, trad. de la *VIIIe Églogue* de Virg.

TEINT. *n. m.* (*tein* même devant une voyelle : un *teint uni*, prononcez un *tein uni*). Coloris du visage. *Épit.* Frais, riant, fleuri, vermeil, de rose, de lis, de lis et de rose, d'albâtre, rembruni, hâlé, pourpré, pâle, livide, flétri, blême, décoloré. *Périph.* La fraîcheur, l'éclat, la pâleur du teint ; les lis, les roses de son teint ; l'incarnat de son teint, de son teint les couleurs vermeilles, les vives couleurs, les couleurs virginales, l'albâtre de son teint.

Son *teint*, par sa fraîcheur,
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendait les lis jaloux, faisait honte à la rose.

La Fontaine, *les Amours de Psyché*, ch. I.

. . . . Les roses et les lis
Étalent sur son *teint* leur brillant coloris.

Marmontel.

Un feu subit a peint
D'un ardent incarnat *l'albâtre de son teint.*

Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Jeune vierge, l'exil et tes profonds ennuis
Sur ton *teint* languissant n'ont laissé que les lis

Denne-Baron, *Héro et Léandre*, ch. I.

La pâleur de la mort est déja sur son *teint.*

Racine, *Phèdre*, act. V, sc. 5.

Son *teint* décoloré regrette en vain ses roses.

De Guerle.

Vois ces yeux que j'entr'ouvre avec un long effort,
Obscurcis par degrés, s'éteindre dans la mort ;
Observe *de mon teint les roses* pâlissantes.

Millevoye, *la Religieuse.*

Pour dire un teint noir, M. Castel a dit :

L'Afrique au *teint d'ébène*, à l'air un peu sauvage.

Les Plantes, ch. IV.

La sombre Jalousie au *teint* pâle et livide.

Voltaire.

Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
Leur ménageait le *teint* même des fleurs.

De Bernis.

Et des sels du fumier se forment en secret
Le parfum de la rose et le *teint* de l'œillet.

Delille.

Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché.
Le pourpre de son *teint* accuse sa vieillesse.

Berchoux, *la Gastronomie*, ch. III.

TEINTE. *n. f.* Degré de la couleur, de la nuance, du coloris. *Epit.* Légère, adoucie, faible, affaiblie, délicate, riante, sombre.

Le peintre y vient chercher, sous des *teintes* sans
nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

La paisible clarté décroît par intervalles;
D'une *teinte* plus douce elle empreint les tableaux.
DORAT.

L'aimable demi-jour, avant-coureur de l'ombre,
Sur la pourpre des monts verse une *teinte* sombre.
NOTARIS, *le Crépuscule du soir.*

Du lis et de la rose une *teinte* légère
Relevait de son corps les contours gracieux.
DUAULT.

TÉLÉGRAPHE. *n. m.* (*té-lé-gra-fe*). Cet instrument ingénieux à l'aide duquel on peut, en très-peu de temps, transmettre la pensée à une fort longue distance, est dû à M. Chappe, qui l'inventa en 1794.

Par la main du Mystere artistement tracée,
La parole se peint sur le rideau des airs,
Et l'homme au même instant fait voler sa pensée
Au bout de l'univers.
DE BRIDEL, *Ode VII*, liv. I. (Année 1782.)

« L'auteur paraît avoir anticipé ici sur la découverte du *télégraphe*. Du reste, l'art de transmettre la pensée à de grandes distances avec secret et célérité, était déja connu des anciens. » *Note de l'éditeur.*

TÉLESCOPE. *n. m.* Lunette à longue vue. *Epit.* Ingénieux, subtil, savant, prolongeant, qui prolonge la vue.

Deux verres sont placés dans un tube, et la vue
Par un secret d'optique est aussitôt accrue.
L'objet grossit : il semble être voisin de nous.
Que des yeux de Lincée on ne soit plus jaloux.
Cet utile instrument, modernes Zoroastres,
Fait à vos yeux surpris briller de nouveaux astres.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. I.

Sitôt que, profitant des jeux de l'ignorance,
Galilée eut enfin conquis, pour la science,
Ce *tube* merveilleux, fils brillant du hasard,
Dans les cieux inconnus alongeant son regard,
Il vit de Jupiter les lointains satellites.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. I.

. . . . . Vois ce sable, en verre façonné;
Vois, dans un tube étroit, le verre emprisonné.
Riche d'un nouveau sens, viens, marche à la conquête
Des globes reculés qui roulent sur ta tête,
Et va toucher de l'œil plus d'un monde inconnu.
Au palais du soleil te voilà parvenu,
Sublime voyageur, ton regard ose lire
Les antiques secrets de son auguste empire.
Les cieux sont agrandis sous ton brillant essor,
D'un nouvel infini l'infini croît encor;
L'immensité s'enfonce, et ton œil qui l'embrasse
En cercles prolongés voit toujours fuir l'espace;
Atteint des astres rois d'un nouvel univers,
Qui, dans les profondeurs des plus lointains déserts,
Poursuivaient sans témoins leur course solitaire.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

Delille a dit en parlant de l'escargot :

Ce reptile glaant qui traîne sa maison;
Qu'avilit l'ignorant, qu'admire la raison,
Et dont le double étui par degrés développe
Ou referme à son gré son double *télescope*.

TÉMOIN. *n. m.* (*té-moein*). *Syn.* Spectateur, présent à. — Témoignage, signe, preuve, marque, indice. *Epit.* Fidèle, irréprochable, sincère, incorruptible, non-suspect, équitable, discret, muet, sacré, aposté, immobile, volontaire, imprudent, dangereux, fâcheux, triste, infortuné. *Périph.* Des témoins l'œil indiscret.

Rarement de sa faute on aime le *témoin*.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Les cieux me sont *témoins* que mon cœur tout à
vous
Vous chérirait encore. . . . .
Le même, *Mariamne*, act. IV, sc. 4.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Ériphyle
Doive être de leur joie un *témoin* si tranquille?
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 2.

Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor *témoins* de sa victoire.
Le même.

Pourquoi les captiver? Nous ne saurions leur rendre
Le bocage où leur voix aime à se faire entendre,
Ni les plaines de l'air, ni les buissons heureux
Témoins de leurs plaisirs, confidents de leurs
feux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin trois procureurs dont icelui Citron
A déchiré la robe. .
RACINE, *les Plaideurs*, act. III, sc. 3.

Témoin trois procureurs. Luneau observe que *témoin* n'est point adverbe, mais un ablatif absolu, et que par conséquent il est plus que probable que l'auteur avait écrit *témoins* au pluriel. . . . .
Ce qu'il est important de remarquer, c'est l'erreur de Luneau : toutes les bonnes éditions de Racine portent *témoin* au singulier, pris adverbialement. A l'autorité de Racine se joint celle du *Dictionnaire de l'Académie* qui contredit formellement cet étrange commentateur.

GEOFFROY, *Œuvres de Racine, au lieu cité.*

TEMPÉ. *n. m.* (*tein-pé*). Vallée de Thessalie, située entre le mont Olympe et le mont Ossa, et traversée par le fleuve Pénée. Les délices de ce lieu ont fait appliquer son nom à toutes les vallées agréables. Ovide nous a laissé une description de ce charmant vallon. Nous nous servirons de la traduction de M. Desaintange :

Il est en Émonie un vallon renommé,
Profond, ceint de rochers, et d'arbres enfermé.
C'est là que le Pénée, échappé de sa source,
Du Pinde à gros bouillons précipitant sa course,
Épanche avec fracas le torrent de ses flots,
Et de leur chute au loin fatigue les échos.
L'écume jaillissante en vapeurs transformée,
Élève dans les airs une humide fumée,
Et des arbres voisins humecte les sommets.
On appèle *Tempé* ce vallon toujours frais.

Tempé, séjour célèbre, ô magique vallon!
Où l'eau de Spercius, d'Amphrise et de Penée
D'ombrages immortels roulait environnée,
L'Olympe en tes bosquets vit errer tous ses dieux.
DEFONTANES, *la Forêt de Navarre*.

TEMPÊTE. *n. f Syn.* Orage, ouragan, bourrasque, tourmente, ces deux derniers sont familiers. *Epit.* Affreuse, horrible, effroyable, violente, bruyante, sonore (Castel), soudaine, imprévue, menaçante. *Périph.* Le fracas des tempêtes, le char des tempêtes.

De la tempête au loin mugit *la voix.*
MILLEVOYE.

Quand loin des cieux par la foudre ébranlés
De la tempête a fui *le char* funeste,
Les sept couleurs de l'écharpe céleste
Semblent sourire aux mortels consolés.
Le même, *Charlemagne*, ch. IX.

Que *le char* brûlant *des tempêtes*
Coure d'un pôle à l'autre, et lance les éclairs.
LEBRUN.

Le dieu tient enchaînés dans leurs gouffres profonds
Les vents tumultueux, les *tempêtes* bruyantes.
DELILLE.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'air au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

La *tempête* en fureur confond les éléments;
Et les vents, déchaînés dans cette horrible guerre,
Aux coups redoublés du tonnerre
Mêlent d'horribles sifflements.
La foudre à longs sillons déchire et fend la nue,
Seule, elle brille au sein de cette nuit d'horreur...
SAINT-VICTOR.

V. ORAGE.

Les bornes de cet ouvrage nous laissent le regret de ne pouvoir rapporter diverses descriptions de tempêtes, telles que celle de Thomas, dans la Pétréide, chant de l'Angleterre, celles de Crébillon, dans *Electre* et dans *Idoménée*, celle de Delille, trad. de *l'Enéide* liv. Ier, celle de M. Desaintange, trad. des *Métamorphoses*, ch. XI.

« Les Romains avaient déifié la Tempête. ..... Elle peut entrer dans le nombre des nymphes de l'air. On la peint le visage irrité, dans une attitude furibonde, et assise sur des nuages orageux, parmi lesquels sont plusieurs vents qui soufflent dans un sens opposé. Elle répand à pleines mains la grêle qui brise des arbres et détruit des moissons. On peut y joindre l'image d'une mer agitée, et des vaisseaux battus des vents. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Dans son poëme de *la Lusiade*, Le Camoëns feint que le Génie des tempêtes, gardien des mers, dont Vasco de Gama ose le premier fendre les flots, apparaît à ce téméraire navigateur, et lui prédit les malheurs dont il est menacé.

. . . .
Mais il (Le Camoens) chante surtout ce géant des *tempêtes*,
Ce fier Adamastor, sentinelle des mers,
Éternel possesseur de ces vastes déserts,
Qui, les bras étendus et la voix mugissante,
Arrête des vaisseaux la voile frémissante,
Et leur ravit l'espoir d'un second univers.
THÉODORE DÉSORGUES, *les Fêtes du Génie*.

LE GÉNIE DES TEMPÊTES.

Ce hardi portugais, Gama, dont le courage
D'un nouvel Océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déja voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible :
Des nuages épais chargeaient son front horrible,
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ses funestes accents.

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie;
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le dieu de l'Océan, dont tu foules les flots :
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége!
Ta fureur qui m'assiege
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux!

Tremble, tu vas porter. . . . .
. . . . »

Il dit; et se courbant sous les eaux écumantes,
Il se plonge soudain sous ces roches bruyantes,
Où la flot va se perdre et mugit renfermé:

L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudra,
Et les traits de la foudre
Éclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.
LA HARPE, *Ode sur la Navigation.*

On dit figurément, et surtout en poésie, *une tempête de traits*, *de flèches*, *de pierres*, etc.

Affronter *la tempête*
De cent foudres d'airain tournés contra nos têtes.
BOILEAU.

. . . . D'une main tenant leurs boucliers,
Des traits retentissants repoussent *la tempête.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

L'assiégé se défend, fait pleuvoir sur leur tête
De pierres et de traits une horrible *tempête.*
Le même, trad. du *Paradis perdu*, ch. II.

Sur de hauts madriers une tour suspendue
De la ville et du camp dominait l'étendue;
Contre elle les Latins unissent leurs efforts.
Les Troyens, s'agitant au dedans, au dehors,
Par ses créneaux ouverts font pleuvoir sur leur tête
De flèches, *de cailloux*, une horrible *tempête.*
GASTON, trad. de *l'Enéïde*, liv. IX.

Tempête signifie figurément trouble, bruit, tumulte, sédition, tourment, persécution.

Quelle *tempête* affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une faible Vestale.
COLARDEAU, *Lettre d'Héloïse à Abeilard.*

Heureux qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
Se dérobe aux fracas des *tempêtes* publiques.
DELILLE.

Cédez à la *tempête*,
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
VOLTAIRE, *Mariamne.*

Je sais par quels ressorts on le pousse, ou l'arrête;
Et fais, comme il me plaît, le calme et la *tempête.*
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 5.

TEMPÊTUEUX, EUSE. *adj.* (*tan-pé-tu-eu*, devant une consonne, *tan-pé-tu-eu-ze*). Sujet aux tempêtes, qui amène la tempête. Ce mot, que Roucher a cherché à rajeunir, ne paraît pas avoir fait fortune. Nous avons *orageux*, qui dit à-peu-près la même chose et qui n'a que trois syllabes.

Ainsi les élémens roulaient *tempêtueux*,
Avant que des Destins l'éternelle puissance
Aux mondes, aux soleils eût marqué la naissance.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. II.

Le même poète dit dans un autre chant :

Où les noirs ouragans, poussés en tourbillons,
Font siffler et mugir leurs voix *tempêtueuses.*

Puis brillent longs éclairs, bruyant tonnerre gronde,
Prolongé d'échos en échos.
Où fuir, tant s'obscurcit l'ombre *tempêtueuse?*
BERQUIN, *l'Orage*, idylle.

Remarquons, dans ce dernier exemple, que Berquin s'en sert dans le style marotique.

TEMPLE. *n. m.* Édifice consacré à une divinité; il se dit dans le style élevé pour église qui est familier. *Epit.* Sacré, saint, religieux, révéré, redoutable, inviolable, magnifique, antique, majestueux, auguste, fréquenté, désert, profane, profané. *Périph.* Les sacrés lambris, les pourpris sacrés, les parvis sacrés.

Auguste bâtiment, *temple* majestueux,
Dont le dôme superbe élevé dans la nue
Pare du grand Paris la magnifique vue.
MOLIÈRE, *la Gloire du Val-de-Grâce.*

L'univers est un *temple* où siége l'Éternel.
VOLTAIRE.

Les morts jonchent en foule et les profanes lieux
Et des *temples* sacrés le seuil religieux.
DELILLE.

Le pontife se tut. Par l'oracle éclairé
Protis avec les siens sort du *lambris sacré.*
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Mais quel charme imposant m'attire
A l'ombre *des parvis sacrés?*
L'orgue saint éclate, il soupire,
Et parle à mes sens enivrés.
Mad. DESROCHES.

Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant dans les *temples* sacrés
Font entrer à grands flots les peuples consternés.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, ch. II.

Le temple de Janus. *V.* JANUS.

On dit poétiquement *le temple de Thémis* pour désigner l'enceinte où siégent soit les organes de la loi, soit les juges qui doivent en faire l'application, et alors, suivant le sens, le mot *temple* devient synonyme de sénat, parlement, tribunal, etc.

En parlant de l'ancien parlement de Paris, Voltaire a dit :

Il est dans ce saint *temple* un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable.
La Henriade, ch. IV.

Un temple de Vénus, *un temple à Vénus consacré*, périphrases dont les poètes se servent quelquefois pour exprimer un lieu de prostitution.

Ces lieux si décriés que ces femmes humaines
Tiennent pour soulager les amoureuses peines,
Ces temples de Vénus, où l'on voit si souvent
Le commissaire en robe, appuyé d'un sergent.
REGNARD, *Épître V*, édit. de 1758.

Le temple de Vénus, *de Cypris*, périphrase pour dire la nature d'une femme ; parce que, comme dit l'auteur du *Dictionnaire comique*, Amsterdam, 1718, c'est dans ce temple qu'on fait des offrandes à la déesse :

J'ai vu, qui le pourra croire,
Dessus deux piliers d'ivoire
Le beau temple de Cypris.
Parnasse des Muses.

TEMPS. *n. m.* (*tan* devant une consonne, *tanz* devant une voyelle). *Syn.* Durée, espace. — Moment; instant, heure, jour, année, saison, siècle, âge. — Occasion, conjoncture. — Mesure, pause, intervalle. — Température de l'air, ciel, firmament.

Les poètes disent *Saturne* pour le temps quand il signifie la durée, les âges, les siècles.

Mémoire, esprit, talent, génie
N'ont de vigueur qu'avec le corps;
La jeunesse en fait l'harmonie,
Saturne en détruit les accords.
FAVART, *Stances à Mlle de Saint-Leg...*

V. SATURNE.

Epit. Jaloux, destructeur, mobile, volage, fugitif, inexorable, rapide, fixé, prolongé, différé. — Utile, favorable, propice, opportun. — Serein, variable, inconstant, pommelé, triste, couvert. *Périph.* La faux, la lime, la dent du temps; les injures, les outrages du temps; le cercle des temps; le long cours des ans, des siècles; des temps l'immense chaîne; le gouffre des temps, des âges, l'abîme des temps; le torrent des âges, l'océan des âges, le fleuve du temps (Chênedollé), le naufrage des temps (J. B. Rousseau), le berceau des temps (Desaintange), le lointain des temps, la nuit des temps, des âges.

. . . . Ces anciens monuments
D'un peuple qui remonte à *la source des temps.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII

Dieux! vous qui fîtes seuls ces changements divers,
Dans ce hardi projet encouragez mes vers;
Et, *du berceau des temps* descendant d'âge en âge,
Jusqu'aux jours des Césars conduisez mon ouvrage.
DESAINTANGE.

Un jour tout doit céder au naufrage des ans,
De la herse et du soc les dents seront usées
Par *la lime du temps.*
LEBAILLY.

Les grâces, la beauté, la folâtre jeunesse,
Sur *les ailes du Temps* s'envolent tous les jours.
DEVISMES.

Et lorsqu'entraînant tout dans *le torrent des âges*,
Le néant s'enrichit par d'illustres naufrages,
Du sort capricieux il brave les revers;
Et calme au milieu des orages,
Sur *l'abîme des temps* il plane avec ses vers.
THÉODORE DÉSORGUES, *les Fêtes du Génie.*

Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées,
Partout *les pas du Temps* empreints sur l'univers.
THOMAS, *le Temps*, ode.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous *les doigts du Temps.*
DÉSAUGIERS.

Cet infatigable vieillard,
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appèle sans cesse en craignant ses outrages,
Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et que suivent en foule, à pas précipités,
Les heures et les jours, et les ans et les âges,
Le *Temps* qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et, de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers...
RHULIÈRE, *l'A-propos.*

Je chante le palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain et constant,
Le *Temps*, d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
DE BERNIS.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le *Temps*, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore des faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit;
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.
J. B. ROUSSEAU, *Ode au prince Eugène.*

Ces deux vers, dit La Harpe,

Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,

sont au nombre des plus beaux qu'on ait faits dans aucune langue. *L'immobile éternité* est une des figures les plus heureusement hardies qu'on ait jamais employées, et le contraste du *temps mobile* la rend encore plus frappante.

Sur les mondes détruits le *Temps* dort immobile.
GILBERT, *le Jugement dernier*, ode.

Tel, sur le monde usé, quand le *temps* destructeur
Sera las de rouler d'innombrables années......
DENNE-BARON.

« Le temps est allégorique sous la figure d'un vieillard sec et décharné, ayant la barbe et les cheveux blancs, deux grandes ailes au dos, une faux dans une main, et une horloge de sable dans l'autre. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Parut le *Temps*, vieillard aux ailes étendues,
Nu, le front chauve, et la faux à la main.
BÉRANGER.

TENAILLE. *n. f.* (*te-nai-lle*, les deux *l* mouillés). C'est un mot familier qui ne peut entrer dans la poésie soutenue qu'à l'aide de l'encadrement ou d'une épithète qui l'ennoblisse. *Epit.* Mordante, ardente.

D'autres, tenant en main la *tenaille* mordante,
A leurs coups répétés offrent la masse ardente.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

Il dit; et de ses doigts la vivante *tenaille*
Étreint mon cou meurtri sous sa glissante écaille.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. IX.

TÉNARE. *n. m.* C'est un mot qui appartient exclusivement à la langue poétique, où il signifie les enfers en général, ou en particulier le lieu des enfers destiné au supplice des méchants. *Syn.* Tartare, enfers. *V.* ces mots. *Epit.* Noir -, profond, obscur, horrible, affreux, épouvantable. *Périph.* Les portes du Ténare, les gouffres du Ténare, de l'Averne.

Las d'accuser le ciel de son destin barbare,
Orphée osa franchir *les portes du Ténare*,
Du fleuve des enfers passer les noirs torrents;
Et dans ces lieux peuplés de fantômes errants,
Perçant la profondeur de leurs cavernes sombres,
Aborder Proserpine, et Pluton, roi des ombres.
DESAINTANGE.

Elle invoque à grands cris tous les dieux du *Ténare*,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
J. B. ROUSSEAU.

Dans la langue des poètes les morts sont appelés *les habitants*, *les pâles habitants du Ténare*. On dit *descendre au Ténare*, pour dire mourir.

Si des rapides ans l'or prolongeait le cours,
Je voudrais l'amasser avec un soin avare,
Et, près de *descendre au Ténare*,
Le donner à la mort pour prolonger mes jours.
LÉONARD.

TÉNÈBRES. *n. f. pl.* Privation de lumière. Il se dit au propre et au figuré. *Syn.* Obscurité, nuit, ombre, obscurcissement. — Aveuglement, erreur, ignorance, doute. *Epit.* Épaisses, horribles, vastes -, profondes, épaissies, chassées, dissipées, évanouies. *Périph.* L'épaisseur, la profondeur des ténèbres, l'horreur des ténèbres.

J'aime à m'ensevelir dans *l'horreur des ténèbres*.
COLARDEAU.

Des lampes, à travers la vaste obscurité,
Répandaient une morne et tremblante clarté;
Astres silencieux dont les rayons funèbres
Rendaient visible à l'œil *l'épaisseur des ténèbres*.
THOMAS.

Les ténèbres se disent quelquefois pour l'enfer, et c'est en ce sens que, dans le style de l'Écriture, le démon est appelé *le prince des ténèbres*, *l'ange des ténèbres*. *L'empire des ténèbres*, *l'empire ténébreux*, périphrases pour l'enfer.

A ce cri *l'ange des ténèbres*
Applaudit au fond des enfers :
Il en sort; ses ailes funèbres
Couvrent et la terre et les mers.
Il croit ressaisir sa vengeance,
Il croit renverser la puissance
Du dieu qu'il voulut défier......
HYACINTHE GASTON.

TENSON. *n. m.* (*tan-son*). Anciennes pièces de poésie qui avaient pour objet des questions ingénieuses sur l'amour, que nos poètes appelés troubadours se proposaient les uns aux autres : il en naissait d'agréables disputes qu'on appelait *jeux mi-partis*.

« Il s'était formé en Provence, dit Mervesin, une société de gens d'esprit qui s'assemblaient pour se communiquer leurs ouvrages, et pour s'entretenir des différentes matières que l'amour peut fournir : ils donnaient leurs jugements sur les jalousies et sur les brouilleries des amants; c'est pour cela qu'on appelait cette société, *la cour d'Amour* : l'on y envoyait toujours décider les disputes que les tansons faisaient naître. Martial d'Auvergne fit, plus de deux cents ans après, quantité de jugements en imitation de ceux-là, et les donna au public sous le titre d'*Arrêts d'Amour*, sur lesquels un savant jurisconsulte a fait des commentaires. »

Histoire de la Poésie franç., p. 66, in-12, Paris, 1706.

V. COUR, *cour d'amour*.

On trouve un modèle du genre dans *l'Almanach des Muses* (1779). C'est un *tenson* par M. de Sanvigny, sur cette question : *Peines d'amour valent-elles mieux qu'amour sans peines ?*

O belle espreuve, ô grand noise et *tenson*
Qui se commence et termine en chanson !
SAINT-GELAIS.

TÉRÉE. *n. pr. m.* *V.* HUPPE.

TERPSICHORE. *n. p. f.* (*tèr-psi-ko-re*). Une des Muses, celle qui présidait à la danse. *Epit.* Légère, vive, gracieuse, séduisante, ravissante. *Périph.* La muse de la danse.

Terpsichore, excitée au bruit des instruments,
Joint à des pas légers de justes mouvements.
DANCHET.

Les Amours dessinaient ses pas,
La Volupté suivait ses traces,
Les Plaisirs enimaient ses grâces
Et s'entrelaçaient dans ses bras.
DEMOUSTIER.

« Elle est peinte comme une jeune fille vive et enjouée, couronnée de guirlandes, et tenant une harpe au son de laquelle elle dirige ses pas en cadence. Au lieu d'une harpe, on la voit encore tenir un tambour de basque. Les plumes que le vent agite sur sa tête, son pied que la légèreté soutient en l'air, la joie qui brille dans ses yeux, caractérisent les danses et les ballets que l'on doit au génie de cette Muse. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Les jeux de Terpsichore, périphrase poétique pour dire la danse.

Le jour pointait déja qu'on se livrait encore
Au tumulte charmant *des jeux de Terpsichore.*
ARMAND-CHARLEMAGNE, *les deux Bossus*, conte.

TERRE. *n. f. Syn.* Le globe, Cybèle. *V.* ce mot. — Argile. — Campagne, champ, sol, terrain, plaine. *Epit.* Féconde, fertile, libérale, amoureuse, refroidie, docile, reconnaissante, oisive, aride, inculte, ingrate, sauvage, déserte, vierge. *Périph.* Le sein, les flancs, les entrailles de la terre, le terrestre séjour, la terrestre masse, notre globe, le globe, la planète que nous habitons, le séjour des humains. Dans le style familier ou badin: la machine ronde, le globe sublunaire.

La *terre* informe et sans parure,
Du soleil éclairée, autour de lui tourna.
Sa surface se couronna
De fleurs, de fruits et de verdure.
DULARD, *Odes sacrées*, ode VII.

Ainsi tout doit finir; ainsi moi-même un jour
Il me faudra quitter *le terrestre séjour.*
BAOUR-LORMIAN.

La *terre* sans ruisseau, sans parfums, sans culture,
N'y voit pas une fleur émailler sa ceinture.
Le même, *Jérusalem délivrée*, ch. III.

La *terre* enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présents que son sein nous dispense.
J. B. ROUSSEAU.

Seul, au centre du monde, à son poste rangé,
Le soleil voit de loin notre *terre* inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année;
Et, montrant tour-à-tour ses divers horizons,
En cercle autour de lui promener les saisons.
DELONTANES, *Essai sur l'Astronomie.*

D'adorer ses tyrans ce *globe* s'est lassé:
Ce globe entre l'erreur et le crime pressé,
Affaibli par ses maux, déja se fortifie
Des rayons créateurs de la philosophie.
DOIGNY, *la Servitude abolie*, etc. *Alman. des Muses* (1785).

On ne va qu'à tâtons sur *la machine ronde.*
VOLTAIRE.

Apollon et Mercure étant brouillés là-haut,
Ne savaient *ici bas* où donner de la tête.
BOURSAULT, *Esope à la cour*, act. I, sc. 5.

La terre des vivants se dit, dans le style de l'Ecriture, pour le ciel, le séjour des bienheureux :

Loin de cette terre funeste
Transporté sur l'aile des vents,
La main d'un ministre céleste
M'ouvre *la terre des vivants:*
Près des saints j'y prendrai ma place,
Je ressentirai de la grâce
L'intarissable écoulement;
Et voyant mon dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.
J. B. ROUSSEAU.

« Les modernes allégorisent la terre sous les traits d'une matrone vénérable, assise sur un globe, emblème de sa forme sphérique, et qui, couronnée de tours, tient une corne d'abondance remplie de fruits. Quelquefois aussi elle est couronnée de fleurs. Près d'elle sont le bœuf qui laboure, le mouton qui s'engraisse, et le lion que les anciens donnent à Cybèle. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

TÉTON. *n. m. Syn.* Mamelle, gorge, sein. *V.* ces mots. *Epit.* Ferme, rebondi, élastique, arrondi, d'albâtre, de lis, flasque, pendant. *Téton* ne s'élève pas au-dessus du style familier.

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre
Sont deux *tétons* séparés, faits au tour,
Allants, venants, arrondis par l'Amour.
VOLTAIRE, *la Pucelle*, ch. I.

Grécourt a fait usage, dans le style badin, de l'expression plaisante *avoir de l'avant-main*, pour dire avoir de la gorge :

Brune piquante et de bonne monture,
Ayant seize ans de dieu, *de l'avant-main*,
Petite bouche et lèvres de carmin.

THALIE. *n. pr. f.* Muse qui présidait à la comédie. *Epit.* Belle-, immortelle, enjouée, folâtre, plaisante, mordante, piquante. *Périph.* La muse comique, la muse de la comédie. *Thalie* se dit quelquefois pour la comédie même.

D'un spectacle agréable employant l'artifice,
Thalie, en badinant, sait démasquer le vice.
DANCHET.

Mais tes ris, aimable *Thalie*,
Me détournent de ces horreurs;

D'un siècle en proie à la folie
Tu peins les ridicules mœurs.
Imposteurs, avares, prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues,
On s'entend, on se voit agir.
Tu blesses, tu plais tout ensemble,
Et du masque qui nous ressemble,
Ton art nous fait rire et rougir.
LAMOTTE.

Sur la scène *Thalie*
Dans un riant miroir nous montre nos défauts.
DEMOUSTIER.

Retranchez d'ici bas les méchants et les sots,
Thalie est sans modèle et brise ses pinceaux.
CHABANON.

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante et sincère *Thalie*.
DE BERNIS.

Les jeux de Thalie, périphrase poétique pour la comédie.

On la représente sous la figure d'une jeune fille à l'air folâtre. Elle est couronnée de lierre, a des brodequins pour chaussures, et tient un masque à la main. Quelquefois, dit M. Noël, on place à ses côtés un singe, symbole de l'imitation.

THALIE. *n. pr. f.* Une des trois Grâces. *V.* GRACES.

THÉ. *n. m.* Ce mot est du style familier. *Epit.* Salutaire, odorant, parfumé, doré. *Périph.* La feuille de la Chine, du Japon, de Canton, la feuille des Chinois.

Des antiques Chinois la feuille parfumée.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Le feuillage chinois, par un plus doux succès,
De nos diners tardifs corrige les excès;
Et faisant chaque soir sa ronde accoutumée,
D'une chair indigeste appaise la fumée.
DELILLE.

La fève de Moka, *la feuille de Canton*,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne;
Bientôt la *thé* doré jaunit l'eau qui bouillonne.
Le même.

THÉATRE. *n. m. Syn.* Spectacle, amphithéâtre, scène. — Art dramatique, poésie dramatique, comédie, tragédie, drame. — Échafaud, estrade. — Arène. *Epit.* Brillant, merveilleux, spacieux, vaste, superbe, élevé, fréquent, peuplé, désert, abandonné, comique, tragique, lyrique, récréatif, affreux, funeste, sanglant.

Chez nos dévots aïeux le *théâtre* abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première,
Et, sottement zelée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et dieu par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Le *théâtre* instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène.
VOLTAIRE, *les trois Manières*, conte.

Théâtre se dit figurément du lieu où se passe quelque chose de remarquable; et en ce sens on dit qu'un endroit a été le théâtre de la guerre, du carnage, de la gloire.

Le ciel pur, le vent calme et la mer immobile
Offrent aux jeux de Mars un *théâtre* tranquille.
Soudain des deux partis au combat appelés
S'avancent les vaisseaux à la fois ébranlés.
LEGOUVÉ.

Tels Troyens et Latins, sur ce sanglant *théâtre*,
Se poussant, s'approchant, s'éloignant de la mer,
Luttent pied contre pied, le fer contre le fer.
DELILLE, trad. de *l'Enéïde*, liv. X.

Sur son passage un nombreux auditoire
Environnait l'opérateur toscan,
Qui sur le pont, *théâtre* de sa gloire,
Les deux bras nus, armés d'un pelican (instrument de dentiste),
Allait d'un rustre ébranler la mâchoire.
MARMONTEL.

Je dois à ces plaisirs si purs et si touchants
Mon génie amoureux du *théâtre* des champs,
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. III.

THÉIÈRE. *n. f.* (*té-iè-re*). Vase à faire infuser, ou à servir le thé. Il est familier.

Vider en causant la *théière*
Ou le flacon de l'amitié.
DELILLE, *Prolog. du poème de la Conversation.*

THÉMIS. *n. pr. f.* (*té-mis*, le *s* sonore devant une consonne comme devant une voyelle). Elle était fille du Ciel et de la Terre, et la déesse de la justice. *Syn.* La Justice. *Epit.* Sage, prudente, équitable, incorruptible, fugitive, effrayée, vénale. *Périph.* La déesse de la Justice.

Pour contenir le crime, à la sage *Thémis*
Le glaive et la balance ainsi furent remis.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

. . . .
Et Crésus assoupi dans sa molle indolence,
Étale insolemment son coupable bonheur;
D'une *Thémis* vénale il marchande l'honneur
Et d'un bien usurpé grossit son opulence.
GASTON.

Dans la langue des poètes, les magistrats, les juges sont appelés, *les prêtres*, *les ministres*, *les pontifes de Thémis*; c'est ainsi que Ménage a dit en parlant du président de Bellièvre :

Ce *ministre* sacré *de la juste Thémis*,

et par la même raison, les lois, les jugements deviennent *les arrêts de Thémis*.

On la représente avec un bandeau sur les yeux, tenant une balance d'une main et une épée nue de l'autre.

Je vois une auguste déesse
De qui la droite vengeresse
Fait briller un glaive tranchant.
Dans sa gauche est une balance
Que ni fraude ni violence
Ne forcent au moindre penchant.
C'est *Thémis*; oui, c'est elle-même :
Orné de l'éclat le plus beau,
Son front porte ce diadème
Que l'erreur prend pour un bandeau.
LAMOTTE.

THÉORBE. *n. m.* (*té-or-be*). L'Académie écrit *tuorbe*; mais la première manière de l'écrire et de le prononcer est plus douce et la plus généralement suivie. C'est une espèce de grand luth qui nous est venu d'Italie, où cet instrument a été inventé, dit-on, par un musicien nommé *Tiorba*. *Jouer du tuorbe*. Acad. *Pincer le tuorbe*. Domergue.

Le *théorbe* plaintif, l'harmonieuse lyre.
BAOUR-LOAMIAN.

THERMIDOR. *n. m.* C'était le onzième mois du calendrier de la république française. Il commençait le 19 juillet et finissait le 17 août.

Thermidor brûle et dessèche la terre;
Pour échapper à ses feux vigoureux,
La jeune nymphe et le faune amoureux
Cherchent des bains la fraîcheur salutaire.

THERMOMÈTRE. *n. m.* Instrument fait pour indiquer les degrés de la chaleur ou du froid actuel. Ce mot est familier. *Epit.* Gradué, fidèle. Les poètes remplacent ce terme par une périphrase dans la poésie soutenue :

. . . Par la liqueur le tube coloré,
De la température indique le degré.
COLARDEAU.

Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
ANDRIEUX.

Thermomètre se prend quelquefois au figuré dans le style familier : « L'intérêt, dit Machiavel, est le *thermomètre* des actions des hommes, et particulièrement des princes. »

THERSITE. *n. pr. m.* C'était le plus lâche comme le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie. Ce misérable bouffon de l'armée des Grecs qu'il faisait rire souvent aux dépens de leurs plus grands généraux, osa dire des injures à Achille qui le tua d'un coup de poing. Son nom est devenu commun et proverbial pour désigner un homme mal fait et qui a l'esprit insolent et railleur.

THÉTIS. *n. pr. f.* (*té-tis*, le *s* se prononce fortement devant une voyelle comme devant une consonne). « Thétis, dit M. Noël, fille de Nérée et de Doris, et sœur de Nicomède, roi de Scyros, était la plus belle des Néréides. Jupiter, Neptune et Apollon la voulaient avoir en mariage; mais ayant appris qu'il naîtrait de Thétis un fils qui serait plus grand que son père, ces dieux cessèrent leurs poursuites, et cédèrent la nymphe à Pélée. Thétis, peu contente d'un mortel pour époux, après avoir eu les plus grands dieux pour amants, prit, comme un autre Protée, différentes formes pour éviter les recherches de Pélée.

Déjà le char du jour achevait sa carrière,
Des bords de l'Hespérie a touché la barrière,
Quand la belle *Thétis*, sortant du sein des flots,
Dans l'antre accoutumé vient goûter le repos.
Pélée accourt, l'embrasse, et la charge de chaînes.
Thétis pour l'éluder prend mille formes vaines;
Lasse de se défendre, et revenue à soi :
Tu l'emportes, dit-elle, et les dieux sont pour toi.
Le héros a vaincu sa pudeur inutile;
Et déjà l'univers attend le grand Achille.
DESAINTANGE.

Le centaure Chiron, ajoute M. Noël, leva tous les obstacles que Thétis voulait opposer à cet hymen, et l'obligea enfin d'y consentir. Les noces se firent sur le mont Pélion avec beaucoup de magnificence, et tous les dieux y furent invités, excepté la déesse Discorde. » *V.* DISCORDE.

De ce mariage naquit Achille. *V.* ce mot. Quelques-uns la font épouse de Neptune et souveraine des ondes. *Epit.* Belle-, auguste, fière, superbe. *Périph.* L'épouse de Pélée, la mère d'Achille, la reine de l'onde. *Thétis* se prend, chez les poètes, pour la mer, l'onde, le liquide élément. *Epit.* Calme, orageuse, agitée. *V.* MER. *Périph.* Le sein de Thétis, la ceinture, l'écharpe de Thétis, les gouffres de Thétis, de Thétis les demeures profondes, les palais de Thétis, de Thétis les liquides palais.

La Harpe a dit en parlant du Rhône :

De son vaste courroux il couvre les campagnes,
Et va précipiter dans *le sein de Thétis*
Ces débris orageux en courant engloutis,
Et les dépouilles des montagnes.

Les écueils de *Thétis* eux-mêmes sont fertiles.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

Thétis n'embrassait point les longs flancs de Cybèle.
DESAINTANGE.

La terre sort des eaux; et ses flancs endurcis
Dans un lit plus étroit emprisonnent *Thétis*.
FIRMIN DIDOT.

THISBÉ. *n. pr. f. V.* MURIER.

THYADE. *n. f.* (*ti-a-de*). Surnom donné aux bacchantes qui, suivant Pausanias, le prirent d'une femme nommée Thyas, qui la première fut initiée aux mystères de Bacchus, et célébra les orgies en l'honneur de ce dieu.

Aux yeux de tous une folle bacchante
Paraît en l'air en bras d'un Corybante,
S'agite au bruit du sistre qu'elle entend,
Et veut l'excès du plaisir d'un instant :
Sa voix l'anime, et sa main chancelante
Presse un raisin sur sa bouche brûlante.
La double ivresse opère tour-à-tour ;
Bacchus reçoit les victimes d'amour ;
Et la *Thyade*, en sa fougue nouvelle,
Chante Évohé, danse, boit et chancelle.
BERNARD, *l'Art d'aimer*, ch. III.

V. BACCHANTE.

THYM. *n. m.* (*tein*). Plante odoriférante. *Epit.* Odorant, parfumé, sauvage, fleuri.

. . . . Le parfum du jasmin,
Celui de l'oranger, de la rose et du *thym*.
DULARD.

Retraite des Zéphyrs où le trèfle et le *thym*
Conservent à midi la fraîcheur du matin.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

THYRSE. *n. m.* C'était un javelot environné de pampre et de lierre dont les bacchantes étaient armées. Le thyrse est le symbole de Bacchus. *Epit.* Puissant, redoutable. *Périph.* Le sceptre de Bacchus.

De pampres toujours verts son *thyrse* fut orné.
ROSSET.

TIARE. *n. f.* (*ti-a-re*). Ornement de tête autrefois en usage chez plusieurs peuples, et qui servait aux princes et aux sacrificateurs. Présentement on appèle *tiare* un bonnet orné de trois couronnes que le pape porte dans les grandes cérémonies. *Epit.* Riche -, brillante, pontificale. *Périph.* L'éclat de la tiare, la triple couronne, le triple bandeau (Voltaire), la couronne papale.

Sous l'orgueil imposant *du triple diadème.*
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa *tiare* auprès du diadème.
Le même, *Sémiramis*, sc. 1.

Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la *tiare*, et marchai son égal.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 3.

Et loin du Vatican repoussant le barbare,
Sa main du saint pontife affermit la *tiare*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée.*

TIC-TAC. *n. m.* C'est une onomatopée qui marque, comme dit M. Nodier, un battement, un mouvement réitéré, comme celui d'un marteau qui frappe, d'un balancier d'horloge, des pulsations du sang et des palpitations du cœur. Regnier l'emploie pour représenter les coups que se donnent dans leur lutte grossière les personnages de son souper ridicule :

Ainsi ces gens à se piquer ardents,
S'en vinrent du parler à *tic-tac*, torche lorgne ;
Qui casse le museau, qui son rival éborgne ;
Qui jète un pain, un plat, une assiette, un couteau,
Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.

Quand je vois une fillette,
Soudain mon cœur *fait tic-tac*......
Pour peu qu'elle soit bien faite,
Ma tête se monte, et crac,
Chaque route qu'elle prend,
Je l'enfile adroitement.
DÉSAUGIERS, *Confession aux Prêtres de Momus*, ronde.

TIÈDE. *adj.* des deux genr. (*tiè-de*). Ni chaud ni froid. — Inactif, languissant, lâche, indolent.

Une eau *tiède* remplit cette aiguière champêtre.
DESAINTANGE.

Cette alcove solitaire,
Et ce lit *tiède* encor de leurs derniers adieux.
DEMOUSTIER.

Les Zéphyrs échauffaient de leurs *tièdes* haleines
Mille fleurs. . . . .
DESAINTANGE.

TIÉDEUR. *n. f.* (*tié-deur*). Qualité de ce qui est tiède. Chaleur tempérée.

J'aime à sentir la *tiédeur* de cette eau,
Qui du nuage échappe en goutte rare.
CAMPENON, *la Maison des champs.*

Il s'emploie au figuré, où il signifie manque d'activité, de ferveur. *Syn.* Indolence, langueur, nonchalance, indifférence, négligence, lâcheté. *Epit.* Molle -, lâche -, insupportable, dangereuse, coupable.

Une lâche *tiédeur* s'empara des courages.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. VI.

Loin de nous cet affront! et qu'on ne dise pas
Qu'une *tiédeur* coupable enchaîne ici nos pas.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

TIÉDIR. *v. intr.* (*tié-dir*). Devenir tiède.

Le monarque pour lui fait *tiédir* l'onde pure.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XXIII.

TIGE. *n. f.* La partie de l'arbre qui sort de terre, et qui pousse des branches, ou bien partie d'une plante qui pousse des feuilles et des fleurs. *Syn.* Jet, tronc, souche. *Epit.* Légère, frêle, flottante, tremblante, vacillante, agitée, faible, flexible, haute, élevée, robuste, vigoureuse, orgueilleuse, ondoyante, embaumée, parfumée, rampante, penchée, languissante, flétrie, desséchée, naissante, mourante.

Après les feux du jour, les plantes inclinées
Languissent tristement sur leurs *tiges* fanées.
CASTEL.

L'épi cher à Cérès, sur sa *tige* élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé.
MICHAUD.

Les jardins sont ornés de *tiges* fructueuses.
ROSSET.

. . . . Quel parfum pénétrant
S'exhale de ces fleurs sur leurs *tiges* penchées!
De leur calice ouvert les perles détachées,
Tombant de feuille en feuille, offrant aux sens surpris
L'odeur de l'ambroisie et l'éclat de l'Iris.
SAINT-CIR, *le Temple de la Sensibilité*, fragment inséré dans l'*Alman. des Muses* (1797).

TIGRE. *n. m.* TIGRESSE. *n. f.* *Epit.* Féroce, cruel, affreux, effroyable, impitoyable, farouche.

Les *tigres* amollis dépouillaient leur audace.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

On dit figurément d'un homme cruel, impitoyable, que c'est un tigre.

Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes.
CORNEILLE, *Horace*, act. IV, sc. 5.

Racine l'a dit dans le sens d'homme sauvage, qu'on ne saurait apprivoiser :

Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte;
Ce *tigre* que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.
Phèdre, act. IV, sc. 6.

. . . . Et pour fléchir l'abbesse,
Qui n'avait pas l'*ame tigresse*,
La nonne mit la charité
Dans les intérêts du corsaire.
GRÉCOURT.

TILLEUL. *n. m.* (*ti-lleul*, les deux premiers *l* mouillés). *Epit.* Haut –, odorant, parfumé, flexible, docile, pâle.

Les *tilleuls* odorants, les flexibles ormeaux
Se dépouillaient de leur forme première,
Et leurs fronts inclinés, se courbant en herceaux,
Prêtaient à la paresse une ombre tutélaire.
HOFFMAN.

Des *tilleuls* le pâle feuillage
Frémit sous l'aile des Zéphyrs.
DUAULT.

Les mythologues voient dans le tilleul la vieille épouse de Philémon.

Les deux anciens *tilleuls* réunis sur ce mont,
C'est la vieille Baucis et son vieux Philémon.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

V. BAUCIS.

Ou bien Philyre, fille de l'Océan et mère du Centaure Chiron, qu'elle eut de son commerce avec Saturne. Inconsolable d'avoir mis ce monstre au monde, elle demanda aux dieux d'être métamorphosée; elle le fut en tilleul.

TIMON. *n. m.* Pièce de bois à laquelle on attèle les chevaux.

Autour du *timon* d'or, du joug et du harnois
La perle aux diamants se mélange avec choix.
DESAINTANGE.

Il ne manque point de noblesse au figuré, où l'on dit *le timon des affaires*, *le timon de l'état*, pour le gouvernement des affaires.

Ai-je mis dans sa main *le timon de l'état*
Pour le conduire au gré du peuple et du soldat?
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

TIRELITANTAINE. Mot facétieux qui sert de refrain à quelques chansons. Il paraîtrait par le passage que je vais citer, que *tirelitantaine* serait le refrain d'une ancienne chanson qui aurait porté le nom de ce refrain : « des chansons bien vulgaires, non comme serait la *tirelitenteine* ou *lamybandichon*. » Ch. Fontaine, *Quintil. censeur*, p. 195, Lyon, 1576. Cette expression, qui se trouve dans Rabelais, t. I, p. 163 (1732): « *Là, jouait à la tirelitantaine*, » est interprétée par Le Duchat : jeu à se tirailler l'un l'autre; à *tire-le un tantinet*, dit le Rabelais anglais.

TIRER. *v. tr.* Je ne suivrai pas ce mot dans ses différentes acceptions. Tirer l'épée du fourreau, est une expression familière que La Fontaine a rendue par une périphrase poétique :

Aussitôt *de son glaive il dépouille la lame.*
La Captivité de Saint-Malc.

« On dit *tirer quelqu'un d'erreur.*

Je t'en ai dit assez pour *te tirer d'erreur.*
RACINE, *Phèdre.*

L'Académie ne le dit pas.

Son amour, épandu sur toute la famille,
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
CORNEILLE, *Polyeucte.*

Tirer après soi, dit Voltaire, est devenu bas avec le temps. »

LAVEAUX, *Dict. des Difficultés de la Lang. franç.*

TISIPHONE. *n. pr. f.* Une des trois furies. *Epit.* Cruelle –, impitoyable, fière –, pâle –, sanglante. *V.* FURIES.

Tisiphone, le front de serpents hérissé,
Frappa le peuple impie en ces lieux dispersé.
MOLLEVAUT.

Vainement les bergers changent de pâturage;
L'art vaincu cède au mal ou redouble sa rage ;
Tisiphone sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante,
Lève de jour en jour sa tête dévorante.

« Couverte d'un voile ensanglanté, Tisiphone est assise et veille nuit et jour à la porte du Tartare. Dès que l'arrêt est prononcé aux criminels, Tisiphone, armée d'un fouet vengeur, les frappe impitoyablement, et insulte à leurs douleurs; de la main gauche elle leur présente des serpents horribles, et appèle ses barbares sœurs pour la seconder.... C'est elle qui répandait parmi les mortels la peste et les fléaux contagieux.... »

Noel, *Dict. de la Fable.*

TISON. *n. m.* Ce mot au propre est familier.

De son âtre enfumé dispersant les *tisons*,
Le villageois content va revoir la prairie.
Duault,

On dit au figuré, *le tison de la Discorde*, comme on dit *les brandons*, *le flambeau de la Discorde.*

Ah! si *de la Discorde* allumant *le tison*.....
Voltaire, *la Henriade*, chant IX.

TISSER. *v. tr.* Ce mot a éprouvé bien des changements, car il se trouve écrit dans nos anciens auteurs, *tissir*, *tixtre* et *tistre* qui est encore usité parmi les tisserands. Son plus grand usage est aux temps composés, et au figuré il ne manque pas de noblesse. *Syn.* Tresser, faire un tissu.

Moi seule *j'ai tissu* le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Racine, *Bajazet*, act. V, sc. 12.

Tous nos jours sont *tissus* de regrets et d'alarmes.
Trad. de *l'Iliade*.

TISSU. *n. m.* Ce mot est de tous les styles au propre et au figuré. *Syn.* Tissure, texture, étoffe, robe, manteau, voile, tapis. — Suite, enchaînement, chaîne, assemblage, ensemble, ordre. *Epit.* Riche, précieux, brillant, merveilleux, serré, lâche, inégal, fin, délié, délicat, subtil, transparent, diaphane, épais, solide.

Du plus jaune safran sa robe colorée
Par une agrafe d'or retient ses plis mouvants,
Et leur brillant *tissu* frémit au gré des vents.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Tout son ventre se gonfle : et fileuse araignée,
A l'aide de longs doigts qui lui servent de pieds,
Elle ourdit une toile en *tissus* déliés.
Desaintange, trad. des *Métam.*, ch. VI.

Six nymphes, aux pieds nus, à la démarche vive,
Sur un *tissu* de joncs ont servi le festin.
Le même.

Tel encor de l'épi le *tissu* délicat
A l'émail le plus blanc mélange l'incarnat.
Le même.

Le sang qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le *tissu* délicat.
Colardeau, *les Hommes de Prométhée.*

Du *tissu* de la peau l'enveloppe légère.
Le même.

Non, désormais ma vie est un *tissu* d'horreurs.
Voltaire, *Zulime*, act. I, sc. 5.

Tous ses jours n'ont été qu'un *tissu* de bienfaits.
Ducis, *Epître contre le Célibat.*

Sous mes pas innocents, que de piéges dressés!
Quel noir et long *tissu* de maux entrelacés!
Lebrun, *Elégie XII*, liv. 1.

Ah! cet enchaînement, ce *tissu* de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
La Harpe, *le comte de Warwick*, act. II, sc. 7.

TITAN. *n. pr. m.* Le Ciel eut deux fils, Titan et Saturne; mais le premier céda son droit d'aînesse à son frère, à condition que celui-ci n'élèverait aucun enfant mâle. Rhéa eut l'adresse de dérober trois fils de Saturne à la voracité de leur père, et de les élever secrètement, jusqu'à ce que Titan, instruit de l'infraction au traité qu'il avait fait avec Saturne, fit la guerre à son frère, le vainquit, et le retint prisonnier. Mais Jupiter devenu grand délivra son père, détrôna Titan et précipita les Titans, ses fils, au fond du Tartare.

Lorsqu'autrefois les *Titans* se liguèrent
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent
N'étaient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étaient le superbe Encélade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançait des rochers monstrueux;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux;
Et l'épouvantable Typhée,
Demi-homme, demi-serpent,
Dont le front atteignait le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue en rampant
Sous ses plis tortueux faisait trembler la terre.
Demoustier, *lettre Ire sur la Mythologie.*

TITHON. *n. pr. m.* « Fils de Laomédon et frère de Priam, était très-bien fait. L'Aurore l'aima, dit-on, et l'enleva dans son char. ...... La Fable ajoute que Tithon obtint de Jupiter l'immortalité, à la prière de l'Aurore; mais, ayant oublié de demander qu'il ne vieillît pas, il devint si caduc qu'il fallut l'emmailloter comme un enfant; enfin, ennuyé des infirmités de la vieillesse, il sou-

hsita d'être changé en cigale!.. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Mais déjà, se jouant dans les airs qu'elle dore,
Des bras du vieux *Tithon* sortait la jeune Aurore,
Et, dans l'air répandant ses premières lueurs,
Rendait à l'univers la vie et les couleurs.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Dans la langue poétique l'Aurore est appelée *l'épouse, l'amante de Tithon.*

A peine *de Tithon la jeune et belle amante*
Mêle à l'azur des cieux sa pourpre étincelante.
SAINT-VICTOR.

TITYUS. *n. pr. m.* (*ti-ci-us*, le *s* toujours sonore). Ce fils de la Terre dont la taille était telle que son corps étendu couvrait un espace de neuf arpents, eut la témérité de vouloir attenter à l'honneur de Latone; mais tué par Apollon et par Diane à coups de flèche, il fut précipité dans le Tartare où un vautour lui déchire le foie qui renaît aussitôt pour éterniser son tourment.

L'immense *Tityus*, embrassant neuf arpents,
De ses membres repaît les oiseaux dévorants.
MOLLEVAUT, trad. de la *III*e *Elégie de Tibulle.*

Là les flancs de *Titye*, effroyable victime,
Embrassent neuf arpents de leur vaste contour.
Au cœur du malheureux un énorme vautour
Habite incessamment : sous ses larges morsures
Il se plaît à r'ouvrir de fécondes blessures.
Du monstre, au bec retors, l'insatiable faim
De membres palpitants s'alimente sans fin,
Et son avidité, sans relâche croissante,
Ronge éternellement leur fibre renaissante.
FAYOLLE.

TOILE. *n. f.* (*toa-le*). Ce mot au propre est familier et a besoin d'être ennobli par une épithète ou par l'enchaînement, pour entrer dans la haute poésie; mais le poète dira le lin ou le chanvre pour la toile. *Périph.* Un tissu de lin, un tissu de chanvre.

Elle ourdit une *toile* en tissus déliés.
DESAINTANGE.

Voyez d'un faible lin naître un *tissu* solide,
Dans sa trame suivez la navette rapide
Qui parcourt en volant un dédale de fils.
L'abbé TALBERT.

Toile se dit quelquefois particulièrement du cadre sur lequel les peintres travaillent; et en ce sens on dit poétiquement que *la toile s'anime, respire sous le pinceau*, que *le pinceau donne la vie à la toile.*

L'art sur une *toile* sensible
Rapprocha les temps et les lieux.
SABATIER.

La *toile* a respiré sous le feu du pinceau.
LEBRUN, *Ode XIV*, liv. 4.

La *toile* est animée, et le marbre respire.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Je dévore des yeux ces *toiles* animées
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
DELILLE, *Epître à M. Laurent.*

On appèle *toile d'araignée* ce tissu que font les araignées pour prendre des mouches. *Syn.* Réseau, tissu. *Epit.* Faible, fragile, tendue, ingénieuse, perfide.

Vois l'agile Arachné déployer ses *réseaux*.
De ses doigts alongés elle ourdit cette soie
Qui livra à ses banquets une abondante proie.
CHÊNEDOLLÉ.

J'admire le *réseau* fatal aux moucherons
Qu'un insecte suspend autour de nos maisons;
Mais le fil animé de l'agile araignée
Egala-t-il jamais, etc.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

TOISON. *n. f.* (*toa-zon*). La laine qui provient de la tonte d'un mouton. *Syn.* Laine, l'habit d'un bélier, d'une brebis. *Epit.* Riche –, épaisse, lourde –, opulente, blanche, fine –, molle –, pure, grossière. *Périph.* Le poids de la toison, la dépouille de la brebis, du bélier.

Là, la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne
De leur belle *toison* traînent *le riche poids.*
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. II.

Dans les champs, la brebis *de sa* molle *toison*
A la jeune bergère offrit *l'utile don.*
MOLLEVAUT.

. . . . Là, le cristal humide
Épure les *habits* de la race timide.
ROUCHER, poëme des *Mois*, ch. III.

. . . . Le pontife suprême,
Revêtu d'un lin pur et ceint du diadème,
Conduit le porc avide et la jeune brebis
Dont le fer n'a jamais dépouillé les *habits*.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XII.

TOISON D'OR. « Toison d'un bélier sur lequel Phryxus et Hellé montèrent pour traverser le bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie. Hellé, que le bruit des vagues effraya, se laissa tomber, et son frère tenta inutilement de la sauver : on donna le nom d'Hellespont à ce bras de mer où elle se noya. Phryxus, accablé de lassitude, fit aborder son bélier à un cap habité par des barbares, voisins de Colchos, et s'y endormit. Les habitants se disposaient à le massacrer, lorsque le bélier le réveilla en le secouant, et lui apprit avec une voix humaine le danger auquel il était exposé. Phryxus remonta sur le bélier, et se rendit dans la Colchide, auprès d'Eétes qui y régnait; il sacrifia le bélier, selon les uns, à Jupiter, selon les autres, au dieu Mars, et on suspendit la toison sur un hêtre dans un champ consacré à Mars. On commit pour

la garder un dragon qui veillait jour et nuit. (*V.* DRAGON, dragon de Mars). Pour plus grande sûreté on environna le champ de taureaux furieux, qui avaient les pieds d'airain, et qui jetaient des flammes par les narines.

Deux taureaux indomptés sont les premiers remparts
Qui défendent le champ de Mars;
La flamme qui se mêle à leur brûlante haleine
Forme autour d'eux un affreux tourbillon,
Il faut forcer leur fureur inhumaine
A tracer sur la plaine un pénible sillon.
J. B. ROUSSEAU.

Eétes ayant fait assassiner Phryxus, tous les princes de la Grèce, informés de cette barbarie, résolurent la perte du meurtrier, et formèrent en même temps le dessein de reconquérir la toison d'or; ce qui fut exécuté par Jason, accompagné des Argonautes. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

Argonautes fameux, demi-dieux de la Grèce:
Castor, Pollux, Orphée, et vous, heureux Jason,
Vous de qui la valeur, et l'amour, et l'adresse,
Ont conquis *la toison.*
VOLTAIRE.

V. BÉLIER, signe du zodiaque.

TOIT. *n. m.* (*toa* devant une consonne). C'est proprement la couverture d'un bâtiment; mais les poètes emploient ce mot comme synonyme de maison, habitation; ils prennent la partie pour le tout. *Syn.* Toiture, couverture, comble, faîte, sommet. — Maison, demeure, logis, foyers, lares, pénates, palais, réduit, chaumière. *Epit.* élevé, fragile, incliné, officieux, protecteur. — Religieux, sacré, superbe, magnifique, somptueux, solitaire, tranquille, paisible, humble-, champêtre, agreste, rustique, désert, indigent, hospitalier. *Périph.* Le toit héréditaire, le toit paternel, pour la maison paternelle; le toit qui nous a vus naître, pour la maison où l'on a pris naissance; le toit domestique, pour le lieu qu'on habite; un toit de chaume, pour une chaumière, quelquefois même pour l'humble demeure de l'indigence.

Les passereaux ardents, dès le lever du jour,
Font retentir les *toits* de la grange bruyante.
MICHAUD.

La grêle à coups pressés des *toits* frappe le faîte.
CHABANON.

Enorgueilli déja des beautés qu'il rassemble,
Le palais qui s'étend sous ses superbes *toits*,
Ajoute par sa pompe à la grandeur des rois.
THOMAS.

Il va vivre et mourir loin *du toit paternel.*
DELILLE.

Je vais donc habiter *le toit qui m'a vu naître!*
Je vais vous parcourir, lieux chers à mon amour!
BÉRANGER, *la Patrie*, épître.

Ses fils sur ses genoux, *au toit héréditaire*,
Ne murmureront plus le tendre nom de père.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Les *toits* religieux (les temples) qui vont chercher les nues
Des célestes palais semblent les avenues.
THOMAS.

Sous ses rustiques *toits* mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.
VOLTAIRE, *Mérope*, act. II, sc. 2.

Les toits de chaume et les pompeux châteaux.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. VIII.

Toit se dit encore pour le réduit, pour le lieu où on loge certains animaux domestiques, et remplace utilement les mots *écurie*, *étable*, *colombier*, *poulailler*, etc., qui sont trop familiers pour la haute poésie. C'est ainsi que M. Lalanne a dit, en parlant des oiseaux qui s'empressent, au réveil du jour, de saluer par leurs chants le père de la lumière:

A ce bruit, au signal de l'astre radieux
Dont un rayon naissant vient effleurer ses yeux,
Du réveil général la troupe ailée instruite,
Dans son réduit étroit se tourmente, s'agite.
Ces chantres, empressés de mêler leurs concerts
A l'hymne de la terre, au cantique des airs,
Du *toit* qui les reçut avant la nuit obscure,
Assiègent à grand bruit la jalouse ouverture;
Et leur voix, provoquant les échos d'alentour,
A travers les barreaux a salué le jour.
Les Oiseaux de la Ferme.

TOMBE. *n. f.* Table de pierre, de marbre ou d'autre matière, qui couvre la fosse où est renfermée la dépouille mortelle de quelqu'un; mais il se dit aussi, et surtout en poésie, pour le tombeau et même pour la mort. *Syn.* Tombeau, sépulcre, monument, sépulture. — Mort, trépas. *Epit.* Humble, modeste, paisible, froide, glacée, muette, solitaire, avide, poudreuse, sacrée, fermée, ouverte, entr'ouverte, profanée. *Périph.* La pierre sépulcrale, le marbre funèbre, la nuit de la tombe. *V.* TOMBEAU.

Dans *la nuit de la tombe* elle est ensevelie.
VOLTAIRE, *Sémiramis*, act. I, sc. 3.

Mais ton fils étendu dans la sombre demeure,
Est caché sous la *tombe*, et ne te répond pas.
CHÉNIER, *Chants imités d'Ossian.*

Voici d'Emma la *tombe* solitaire,
Voici l'asile où dorment ses vertus.
PARNY.

O toi, qui fus si grand, en deux pas je mesure
L'espace étroit que tu remplis;
Un arbre qui n'a plus qu'une feuille tremblante,

Aux bords de ce ruisseau quatre pierres sans art,
Un gazon qui frémit sur sa tige mourante,
Indiquent au chasseur la *tombe* de Morar.
BAOUR-LORMIAN, *Poésies d'Ossian.*

Chênedollé a dit en parlant de la destruction de l'empire romain :

. . . .
Mais le glaive se lasse, et la flamme s'endort :
Au carnage succède un silence de mort ;
Et l'empire romain est couché dans sa *tombe.*
Le Génie de l'Homme, ch. IV.

Métaphore hardie et juste qui cadre fort bien avec le mot *cadavre*, que nous avons vu, en son lieu, employé en parlant de villes qui ne sont plus.

TOMBEAU. *n. m.* (*ton-bô*). *Syn.* Sépulcre, tombe, monument, marbre, cercueil. — Sépulture. — Mort, trépas, décès. *Epit.* Noir -, affreux, froid -, glorieux, fastueux, vaste, immense, sacré, auguste, entr'ouvert, antique, désert, solitaire, profané, violé. *Périph.* L'horreur, la nuit, le silence, l'oubli du tombeau; la poudre, la poussière, la cendre du tombeau; l'asile du trépas, de la mort, le dernier asile, le dernier séjour, le noir séjour des ombres, des morts la funèbre demeure.

Je périrai, Doris, et par une mort prompte
Dans *la nuit du tombeau* j'enfermerai ma honte.
RACINE, *Iphigénie*, act. II, sc. 1.

Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant *la cendre des tombeaux.*
GILBERT, *le Jugement dernier*, ode.

Et l'Apio glacé vit, près de ses roseaux,
Marins, secouant *la poudre des tombeaux*,
Soulever à grands cris sa tête ensanglantée.
LEGOUVÉ, trad. du Ier ch. de *la Pharsale.*

Les marbres des tombeaux sur leurs bases frémirent.
Le même.

La gloire des méchants en un instant s'éteint;
L'affreux *tombeau* pour jamais les dévore.
RACINE, *Esther.*

Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans *l'horreur du tombeau* viendra le replonger.
Le même, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui *du sein du tombeau* renaît pour te défendre.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. II, sc. 4.

Cependant je veux bien, pour consoler un père,
Accorder à son corps *l'asile funéraire.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Les mânes effrayés quittent leurs *monuments.*
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé.*

. . . . On les voit sur sa cendre
Pleurer, gémir encor, sur sa tombe s'étendre,
Et sur le *marbre* froid qui resta à leurs douleurs,
Baiser encor son nom et le baigner de pleurs.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, ch. VIII.

Là cent *tombeaux*, pareils aux livres des prophètes,
Sont des lois de la mort les tristes interprètes :
Ces marbres éloquents, monuments de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide poussière autrefois animée,
Et qu'aoivrait sans cesse une vaine fumée.
FEUTRY, *les Tombeaux.*

Hélas! autour de moi nul être ne respire!
Quel funeste silence et quelle obscurité!
Une éternelle nuit tient ici son empire....
Je ne vois qu'un désert peuplé par la Mort habité.
BAOUR-LORMIAN.

. . . . Sa rage inassouvie,
Qui des vaincus poursuit encor la vie,
De la cité fait un vaste *tombeau.*
PARNY, *les Rosecroix*, ch. IX.

Là tu vis dans la flamme Ilion s'engloutir,
Ici gît on *tombeau* le cadavre de Tyr.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. IV.

Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son coupable père eut le sein pour *tombeau.*
GRESSET.

Peuples, dont sa valeur dissipa les alarmes,
Élevez-lui du moins un *tombeau* dans vos cœurs.
CRÉBILLON, *Eloge du maréch. de Villars.*

TOMBER. *v. intr. Syn.* Choir, culbuter, être abattu, renversé. — Crouler, s'abattre, écrouler. — Décliner, diminuer. — Echoir, venir. *Périph.* Etre entraîné par son poids, mesurer la terre, aller en déclinant, être sur le déclin.

Les troisièmes personnes il *tombe*, ils *tombent*, qui ne présentent à l'oreille qu'un monosyllabe lourd, deviennent imitatifs à la fin du vers où ils peignent fort bien la pesanteur d'un corps entraîné par son poids. Ces mots produisent le même effet quand ils enjambent sur le vers.

Sur les flancs nus d'un roc son corps chancelant
tombe.
MOLLEVAUT.

L'air siffle, et de Darès le terrible adversaire,
Par son énorme masse entraîné vers la terre,
Tombe. Tel sur l'Ida de forêts couronné,
Roule d'un pin vieilli le tronc déraciné.
CHABANON.

Moins lourds, les noirs marteaux sur l'immortelle enclume
Tombent, battant le fer qui rebondit et fume.
DE GUERLE.

Les guerriers de ce coup vont *mesurer la terre.*
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

Crois-tu dans les forêts faire encore la guerre,
Dit-elle, *de ton corps va mesurer la terre.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Le jour *tombe*, et la nuit, de son trône d'ébène,
Jète son crêpe obscur sur les monts, sur les flots.
Le même, liv. III.

Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité *tombent* de toutes parts.
VOLTAIRE, *OEdipe.*

On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser *tomber* sur elle un regard de bonté.
Le même, *Zaïre.*

Pâle, et plus belle encor, sa voix enchanteresse
Laisse *tomber* ces mots pleins de trouble et d'ivresse.....
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVIII.

Mais si quelque vertu m'*est tombée* en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
RACINE, *Phèdre.*

Dans la langue poétique, *tomber* se prend souvent comme synonyme de *mourir.*

Mais cent fois plus heureux qui *tombe* avant le temps,
Moissonné sur les fleurs aux jours de son printemps.
DORAT.

Tous nos jeunes guerriers, trahis par leur courage,
Naguère étaient *tombés* dans un climat lointain.
BAOUR-LORMIAN.

Le nombre nous accable, et le premier, hélas!
Corèbe *tombe* mort aux autels de Pallas;
Il *tombe* en défendant le jeune objet qu'il aime.
Riphée à ses côtés *tombe* égorgé de même.
. . . .
De leurs amis trompés malheureuses victimes,
Hypanys et Dymas *tombent* aux noirs abîmes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

TONDRE. *v. tr.* Proprement, couper la laine ou le poil aux bêtes. Il est familier. *Syn.* Raser. Il se dit figurément des arbres. — Ebrancher, émonder, tailler. *Périph.* Dans le sens propre : dépouiller les brebis de leur laine, de leur toison, leur ravir leur toison, leur ravir leur fourrure.

A monter sur la treille il aide le bourgeon;
Dépouille ses brebis de leur laine pesante.
ANDRIEUX.

. . . . Le pontife suprême,
Revêtu d'un lin pur et ceint du diadème,
Conduit le porc avide et la jeune brebis
Dont le fer n'a jamais *dépouillé les habits.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XII.

Le roi, dans l'appareil des pompeux sacrifices,
De la victime aux dieux consacrant les prémices,
En *émonde* les crins sous le tranchant du fer.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XIX.

On dit aussi *tondre les buis, le gazon*, etc., et figurément, que les animaux *tondent l'herbe, le gazon*, etc., pour faire entendre qu'ils broutent, qu'ils mangent l'herbe, le gazon.

Un troupeau de brebis à la blanche toison,
Bondit sur la colline et *tond* le vert gazon.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

. . . . . . Et des troupeaux maigris
Tondent sur des rochers des brins d'herbe flétris.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. XIII.

TONNANT, ANTE. *adj.* Qui tonne. *Jupiter tonnant.*

. . . . . Jupiter assemblant les nuages,
Devant son char *tonnant* roule en vain les orages;
A d'impuissants éclats tu réduis son courroux.
LEBRUN, *Ode XIII*, liv. 2.

On dit figurément *une voix tonnante*, pour dire une voix forte et éclatante.

TONNE. *n. f.* Grand vaisseau de bois. *Syn.* Tonneau, baril. *V.* TONNEAU. *Tonne* est un terme familier qui ne peut entrer dans la poésie soutenue qu'à l'aide de l'encadrement.

Sous des pieds vigoureux les raisins sont foulés;
Le jus coule à grands flots: captive dans la *tonne*,
La fumeuse liqueur frémit, monte, bouillonne.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Qu'aux coups de vos maillets vos *tonnes* retentissent,
Sur leurs flancs arrondis que les cercles s'unissent,
Venez de vos celliers préparer les trésors,
Et foulez la vendange écumante à pleins bords.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

TONNEAU. *n. m.* Ce terme, comme celui de *tonne*, n'est que du style familier, il faudra donc dans la haute poésie le remplacer par une périphrase. C'est ainsi que Rosset a dit en parlant du vin :

De nos sages Gaulois la prudente industrie
Sut dans un bois courbé captiver sa furie.
Elle assembla des ais de cercles entourés,
D'une chaîne invincible ils furent resserrés.
L'Agriculture, ch. II.

Le tonneau des Danaïdes est une expression consacrée qui convient à tous les styles.

Tel qu'au séjour des Euménides
On nous peint ce fatal *tonneau*,
Des sanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau.
LAMOTTE.

On compare au *tonneau* sans fond des Danaïdes, la conduite de celui qui dissipe à mesure qu'il reçoit, ou dont le cœur insatiable désire sans cesse et n'est jamais satisfait :

Des grandeurs et des biens ne soyons point avides,
Nous serions par le sort confondus et trahis :
Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis;
C'est le *tonneau des Danaïdes.*
LEBRUN.

V. DANAÏDES.

TONNELLE. *n. f.* Sorte de berceau de treillage couvert de verdure. C'est un vieux mot.

Que je me plais à voir, sous les vastes *tonnelles*,
Des couples défiant les feux ardents du jour !
SAINT-JUST, *Almanach des Muses* (1802).

Je l'avais déja trouvé dans une jolie pièce de vers de M. Duault, intitulée *Vue du Printemps :*

Jeunes époux, amants fidèles,
Ah ! volez : préservez les jours
De ces chantres de vos *tonnelles ;*
Vous jouirez de leurs amours.

TONNER. *v. intr.* Les mythologues ont armé du tonnerre le maître des dieux, aussi *tonnant* est-il fréquemment joint à Jupiter comme l'épithète qui marque son principal attribut.

« *Tonner contre quelqu'un*, ou *contre quelque chose*, *tonner sur quelqu'un.* L'Académie ne dit point le dernier.

Ainsi *contre Juda*, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs *tonnait* la bouche impie.
VOLTAIRE, *la Henriade.*

Dans ce moment encor le fils de Jupiter
. . . .
A fait *sur moi* des dieux *tonner* l'ordre suprême.
DELILLE, trad. de *l'Enéide.* »

LAVEAUX, *Dict. des diffic. de la Lang. fr.*

Si j'ai pu t'offenser, ne *tonne* que *sur moi.*
CRÉBILLON, *Idoménée*, act. I, sc. 2.

TONNERRE. *n. m. Syn.* Foudre, carreaux. — Fracas, éclat, bruit horrible. *Épit.* Bruyant, grondant, affreux, éclatant, en éclats, menaçant, roulant, redoutable, allumé, étincelant. *Périph.* Les traits, les flèches du tonnerre; le bruit, la voix du tonnerre.

Les *traits* que Jupiter lance du haut des cieux.
QUINAULT.

Le *tonnerre* lointain qui s'approche en roulant.
BAOUR-LORMIAN.

Au *tonnerre* en éclats les deux pôles répondent ;
L'horizon s'est voilé, le jour fuit, les vents grondent.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. IX.

. . . . L'éclair luit, les vents grondent,
Les *tonnerres* lointains sourdement se répondent.
DEFONTANES, *le Verger.*

Les grammairiens disent qu'il n'a point de pluriel ; les poètes ont bien fait, comme l'observe M. Laveaux, de s'affranchir de cette règle.

Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les *tonnerres* orageux
Sont portés sur d'épaisses nues.
VOLTAIRE, *Epître.*

Sous un ciel orageux, mille clartés funèbres
Brillent d'un pôle à l'autre au milieu des ténèbres.
L'éclair rapide, éteint aussitôt qu'enfanté,
De cette nuit profonde accroît l'obscurité.
A sillons redoublés s'échappant du nuage,
Semant l'effroi, portant la mort et le ravage,
La foudre étincelante est tombée à mes yeux.
Assemblage de nitre et de corps sulfureux,
Par un choc violent elle s'est embrasée.
L'air, se raréfiant dans la nue écrasée,
A forcé sa prison; et, mis en liberté,
Avec un bruit terrible a soudain éclaté.
. . . .
O redoutable foudre! ô fille des tempêtes !
Pour effrayer le crime éclate sur nos têtes! . . . .
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. III.

V. FOUDRE.

Le maître, l'arbitre du tonnerre, le dieu qui lance le tonnerre, périphrases poétiques qui désignent Jupiter. *L'oiseau qui porte le tonnerre* désigne l'aigle, qui est l'oiseau de Jupiter.

Le séjour du tonnerre, la région du tonnerre signifie, chez les poètes, tantôt le ciel, l'olympe, et tantôt les régions de l'air.

Iris dit, et revole *au séjour du tonnerre.*
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XI.

Je chéris ce feuillage antique
Dont une muse pindarique
Couvre son front audacieux;
Et, m'élançant loin de la terre,
Dans *la région du tonnerre*
Je vais ravir le feu des cieux.
BALZE, *le Sublime poétique*, ode.

On dit, dans la langue poétique, *des tonnerres de bronze, des tonnerres d'airain*, pour désigner des canons ou autres pièces d'artillerie.

Cent *tonnerres de bronze* ont donné le signal.
VOLTAIRE.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée
Cent *tonnerres d'airain*, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlants renversent une armée.
Le même.

TOPINAMBOUS. *n. m. pl.* C'est le nom d'un peuple sauvage de l'Amérique dont parle Boileau dans sa XIXe et dans sa XXe épigramme. *V.* HURONS.

TOPOGRAPHIE. *n. f.* Figure de rhétorique. La topographie est la description d'un lieu, d'un canton particulier.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. I.

Un roc, dont le sommet se cache dans les airs,
S'avance en précipice, et, penché sur les mers,
Défend des eaux du ciel, des vents et de l'orage,
Le flot qui, sous ses flancs, a creusé le rivage.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, ch. IV.

« Cette description d'un lieu particulier est ce qu'on nomme topographie. C'est une des plus belles figures, et une des plus propres à faire connaître le talent du poète. Mais il n'y faut rien de vague. C'est ici surtout que la poésie doit être un tableau de la nature. *Ut pictura poesis erit.* L'art de peindre avec ces couleurs neuves et frappantes, qui, comme la nature dont elles sont la fidèle image, ne vieillissent jamais, est ce qui distingue l'homme de génie de celui qui n'a qu'un talent médiocre.

Remarques du trad. sur le chant IV, t. II, pag. 119.

La description du temple de l'Amour dans *la Henriade*, celle de Jérusalem par M. Baour-Lormian, dans sa *trad. de la Jérusalem délivrée*, ch. III, auraient trouvé place dans cet ouvrage, si leur étendue ne s'était pas opposée à leur transcription.

TORCHE. *n. f. Syn.* Flambeau, fanal. *Epit.* Ardente, flamboyante, dévorante, incendiaire, funèbre, funéraire.

D'une *torche* enflammée on fait un étendard.
LUCE DE LANCIVAL, *Hector*, act. III, sc. 4.

Retirez-vous, foyez, Danaïdes fatales,
Dont Erinnys porta les *torches* nuptiales,
Et dans le lit d'hymen dirigea les poignards.
DE VALORI, tr. du Moucheron (*culex*) de Virgile.

Une lampe lugubre et des *torches* funèbres
Mêlaient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
COLARDEAU, *Caliste*, act. II, sc. 1.

TORRENT. *n. m.* (*tor-ran* devant une consonne). Courant d'eau rapide qui vient ordinairement des orages, ou de la fonte des neiges. *Syn.* Catadoupe, cataracte, chute d'eau, courant impétueux. — Fleuve, rivière. — Flux, affluence, abondance, rapidité, violence. *Epit.* Débordé, indompté, fier-, furieux, effréné, fougueux, rapide, précipité, violent, écumeux, orageux, noir-, profond, retenu, dompté.

Entend-on d'un *torrent* les ondes bouillonner?
Le vers tumultueux en roulant doit tonner.
DELILLE, *les Géorgiques françaises*, ch. IV.

. . . . . Ou lorsqu'à gros bouillons
Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
Un *torrent* en grondant précipite ses ondes.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

L'on dit fort bien au figuré, et surtout en poésie, *des torrents de lumière*, *de poussière*, *de feux*, *de flammes*, *de fumée*, etc.

D'*un torrent de lumière* à grands flots répandue,
Il (le soleil) inonde la neige, et la neige est fondue.
BÉRANGER.

Ce nuage nouveau, ce *torrent de poussière*,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, ch. II.

Comme un fleuve embrasé le dieu du jour s'élance,
Engloutit dans son sein l'épouse de Tithon,
Et d'*un torrent de feux* inonde l'horizon.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. VIII.

. . . Entretenant commerce avec les cieux,
L'orgue divin exhale un son religieux,
Et de sa voix sonore, à nos voix réunie,
Verse dans le lieu saint *des torrents d'harmonie*.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. II.

On dit encore *le torrent des âges*, *le torrent des passions*, *un torrent de délices*, *de voluptés*, *des torrents de joie*.

Torrent est un mot qui plaît aux poètes, aussi en font-ils souvent usage dans les comparaisons.

Mais qui peut dans sa course arrêter ce *torrent?*
Achille va combattre, et triomphe en courant.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 1.

Le bonheur des méchants comme un *torrent* s'écoule.
Le même, *Athalie*.

TORRIDE. *adj. f.* qui n'est d'usage que dans cette locution *zone torride*, pour dire la portion de la terre qui est située entre les deux tropiques. Il signifie la même chose que brûlant, ardent, excessivement chaud.

Ainsi vers cette zone; où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
De ses plus riches dons la lumière suivie
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie;
L'onctueux aromate y verse ses ruisseaux,
De plus vives couleurs y parent les oiseaux,
Les fleurs ont plus d'éclat, la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche parure,
Tandis que, déployant son lugubre coup d'œil,
Le Nord décoloré languit dans un long deuil.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. I.

Ces lieux où l'âpre canicule,
Sans aurore et sans crépuscule,
Fixe son éternel séjour.
BRET.

TORTURE. *n. f.* Ce mot est de tous les styles. *Syn.* Gêne, tourment, supplice. *Epit.* Longue-, cruelle, horrible, affreuse.

Ce qui fit leur bonheur deviendra leur *torture*,
Et dieu, de sa justice appaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.
J. B. ROUSSEAU, *Ode III*, liv. I.

Torture signifie aussi le tourment que la justice faisait souffrir à un accusé pour obtenir l'aveu de son crime.

La *torture* interroge, et la douleur répond.
RÉNOUARD, *les Templiers*.

TOUJOURS. *adv. Syn.* Sans cesse, continuellement, à jamais.

Je disais à la Nuit sombre :
O Nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour *toujours*.
Je redisais à l'Aurore.
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv I.

TOUR. *n. f.* Bâtiment élevé. *Epit.* Elevée, haute, éminente, orgueilleuse, gothique, menaçante, inexpugnable, isolée, solitaire, sombre, obscure.

On ne voit plus les *tours* s'alonger dans la nue.
DELILLE.

. . . Une *tour* antique, assise, en vos domaines,
Suspend au haut des airs ses créneaux menaçants.
CASTEL.

En parlant de ces tours mobiles dont on se servait autrefois dans les siéges des villes, M. Baour-Lormian a dit :

Les chevaliers français que ce héros commande
Des *tours* près d'une porte ont traîné la plus grande.
Ce colosse terrible, au front dominateur,
Des remparts ennemis égalant la hauteur,
Marche comme un géant vers la ville infidèle.
Mobile bastion, roulante citadelle,
Il assiége Solime, et vomit en courroux
Un orage bruyant de traits et de cailloux.
C'est peu; des bras d'airain, qui sous son toit se cachent,
S'alongent sur les murs, à leurs créneaux s'attachent.
Jérusalem délivrée, ch. XI.

On appèle *tour*, au jeu d'échecs, une certaine pièce de ce jeu, qu'on appelait autrefois *Roc*.

Les éléphants plus forts, moins intrépides,
Accoutumés aux plus pesants fardeaux,
Doux et soumis, soutiennent sur leur dos
D'énormes *tours* qui, dans leur flanc perfide,
Portaient le fer et la flamme homicide,
Et recélaient des bataillons pressés,
Lançant au loin mille traits dispersés.
On ne voit plus au front de nos armées
Des éléphants avec des tours armés.
Au jeu d'échecs on conserve toujours
Deux éléphants qui supportent deux *tours*.
L'abbé DE ROMAN, poëme des *Echecs*.

TOURBILLON. *n. m.* (*tour-bi-llon*, les deux *l* mouillés). *Syn.* Trombe, vent impétueux. — Nuage, flot. *Epit.* Violent, furieux, fougueux, terrible, roulant, noir –, épais, vaste –, fumant, brûlant, poudreux.

Tous les vents déchaînés arrachant des sillons
Les blés enveloppés dans leurs noirs *tourbillons*.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

L'éléphant, le chameau, le coursier généreux
Font voler sous leurs pas des *tourbillons poudreux*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XV.

Le feu vole, et déjà de la flotte enflammée
S'élève en *tourbillons* une épaisse fumée.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IX.

Il se dit au figuré.

Ce *tourbillon* qu'on appèle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
VOLTAIRE.

TOURBILLONNER. *v. intr.* (les *l* sont mouillés). Aller en tournoyant comme font les tourbillons. *Syn.* Tournoyer, tourner. L'Académie a omis ce mot que M. Boiste a eu raison de recueillir.

L'aquilon siffle, et la feuille des bois
A flots bruyants dans les airs *tourbillonne*.
MILLEVOYE, *Emma et Eginard*.

Vous, insectes sans nombre, ou volants ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

TOURMENT. *n. m. Syn.* Douleur, mal, gêne, souffrance, supplice, torture. — Ennuis, peine, chagrin, souci, déplaisir.

Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon *tourment*.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. I.

Depuis ce jour, *tourment* de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui.
MILLEVOYE.

On dit poétiquement *l'amoureux tourment*, *les tourments amoureux*, pour dire les maux que l'amour fait souffrir.

Que ma cendre au tombeau dormirait mollement,
Si vos pipeaux un jour redisaient mon *tourment* !
DENNE-BARON.

Tandis qu'en se jouant dans ces riants bosquets,
L'aimable Proserpine assemble des bouquets,
Et moissonne, à l'envi des nymphes de son âge,
La violette née à l'ombre du bocage;
Pluton la voit; presse d'un *amoureux tourment*,
La voir et l'enlever n'est pour lui qu'un moment.
DESAINTANGE.

TOURMENTER. *v. tr. Syn.* Gêner, torturer, faire souffrir. — Affliger, peiner, chagriner, persécuter, inquiéter, déplaire, ennuyer. — Agiter violemment, remuer, secouer, bouleverser, mouvoir, émouvoir. *Périph.* Causer du tourment, donner du chagrin, de l'inquiétude, faire de la peine.

Le quadrupède altier que la douleur *tourmente*,
Sur ses jarrets nerveux avec force appuyés,
Se redresse en fureur et bat l'air de ses pieds.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

O le fâcheux plaisant qui dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté:
LEBRUN, *Épître à un ami.*

L'héritier affamé de ce riche commis
Qui, pour lui procurer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
BOILEAU, *Épître V.*

Triste effet des fureurs dont je suis *tourmenté.*
RACINE, *Iphigénie.*

Le fougueux ouragan. . . . .
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et *tourmente*, en courant, les airs, la terre et l'onde.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Le même poëte a dit, en parlant des vents :

Eh! qui ne sait comment leurs fougueuses haleines
Des déserts africains *tourmentent* les arènes!
Les trois Règnes de la Nature, ch. II.

Il se construit aussi avec le pronom personnel :

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, *ne vous tourmentez pas.*
RACINE, *la Thébaïde*, act. I, sc. 4.

« *Ne vous tourmentez pas* est familier : la nuance qui sépare le tragique du comique n'était pas encore marquée bien distinctement. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine, au lieu cité.*

TOURNESOL. *n. m. V.* HÉLIOTROPE.

TOURNOYER. *v. intr.* (*tour-noa-ié* devant une consonne). Tourner en faisant plusieurs tours.

Les vents font *tournoyer* la feuille vagabonde,
Et la plume légère est le jouet de l'onde.
LÉONARD.

De torrents de poussière il obscurcit le jour,
Et par le battement de ses ailes bruyantes,
Il balaye en sifflant les feuilles *tournoyantes.*
DESAINTANGE.

Sous ces noyers dont la feuille emportée
Tournoie en l'air par les vents disputée.....
CAMPENON, *la Maison des Champs.*

Je vois l'amas vermeil grossir dans le pressoir,
Les cuves, les tonneaux et la meule pesante
Qui broie en *tournoyant* la récolte odorante.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

TOURTERELLE. *n. f.* (*tour-te-rè-le*). *Syn.* Colombe, pigeon. *Epit.* Douce –, tendre –, fidèle, chaste –, plaintive, timide. Cet oiseau, symbole de la fidélité, était consacré à Vénus. *Périph.* L'oiseau de Vénus, l'oiseau cher à Vénus.

J'ai sous mon humble toit deux jeunes *tourterelles*,
Beautés jumelles,
Que de mes mains avec soin je nourris;
Et qui, fières déjà de leurs yeux de rubis,
Et de leurs pieds de rose, et de l'or de leurs ailes,
S'exercent aux baisers qu'un jour leurs cœurs fidèles
Donneront aux époux dignes d'un si beau prix.
LE GRAND D'AUSSY, *Épître à une épouse.*

La douce *tourterelle*
Dont le plaintif et long roucoulement
Imite assez la plainte d'un amant
Qui vient de perdre une amante fidèle.
Dans la volière accueillez sa pudeur;
Qu'elle soit vierge, et que sa tendre ardeur,
Au jeune amant qui gémira près d'elle,
Long-temps résiste et cède avec lenteur.
CAMPENON, *la Maison des Champs*, aux variantes.

TOUT, OUTE. *adj.* (*tou* devant une consonne, *tou-te*). *Syn.* Complet, entier, total. Voici quelques exemples où ce mot est heureusement employé :

Ses regards éperdus nagent dans la lumière;
Une ombre auguste et fière
Dévoile avec splendeur *tout* Corneille à ses yeux.
LEBRUN.

Je ne choisirai point dans ce désordre extrême,
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
RACINE, *Andromaque*, act. V, sc. 2.

Tous ces mille vaisseaux qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois.
RACINE, *Iphigénie*, sc. 1.

« L'emploi de *tous* avec un nombre déterminé est inusité sans doute, mais d'un effet admirable : il multiplie les vaisseaux, et présente à l'imagination l'idée d'une flotte innombrable. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine, au lieu cité.*

TOUT-PUISSANT. *V.* PUISSANT.

TRACE. *n. f.* Vestige, pas, piste, ce dernier est familier. — Empreinte, impression, marque, indice, signe. *Epit.* Fraîche, récente, fidèle, légère, profonde, passagère, durable, perfide, indiscrète, vagabonde, fugitive, longue -, effacée, sanglante, précieuse, divine. *Périph.* La trace, l'empreinte des pas.

Près du gazon qui *de leurs derniers pas*
A conservé les *empreintes* fidèles,
L'atteint alors le tranchant coutelas.
PARNY, *les Rosecroix*, ch. XII.

Compagne de la nuit, étoile radieuse,
Qui, sur l'azur du firmament,
Imprimes *de tes pas la trace* lumineuse.
BAOUR-LORMIAN.

Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la *trace*
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guida,
Cherche l'oiseau dans les airs.
J. B. ROUSSEAU.

Par la rame emportée, une barque legère
Laisse à peine, en fuyant, sa *trace* passagère.
DELILLE.

De ses larges naseaux qu'il présente aux zéphyrs
Le coursier, arrête sur les monts de la Thrace,
De son épouse errante interroge la *trace*.
ROUCHER, *les Mois*, ch. V.

De son généreux sang la *trace* nous conduit.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Racine le fils et après lui M. Laveaux condamnent le mot de *traces* comme impropre dans ce vers des *Frères ennemis*:

Ah! mon fils,
Quelles *traces* de sang vois-je sur vos habits?
Act. I, sc. 3.

Je pense, comme M. Geoffroy, que cette critique est trop sévère.

Du sort de cet enfant on n'a donc nulle *trace?*
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 4.

TRACER. *v. tr. Syn.* Dessiner, peindre, écrire, dépeindre, représenter, décrire, indiquer, montrer.

L'arc éclatant qu'Iris *trace* dans l'air.
DELILLE.

En parlant du tableau du déluge, Parseval Grandmaison a dit:

Sur le divin tableau
Où l'ame du Poussin nous *traça* ce fléau,
Où l'admire, enflamme par son divin génie,
De l'univers mourant l'effroyable agonie.

Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de *tracer*.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 1.

Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que, prête à se glacer, *traça sa* main mourante.
VOLTAIRE, *Semiramis.*

Traça sa est dur à l'oreille.

L'un peut *tracer* en vers une amoureuse flamme.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

. . . . Il est des vertus que je lui puis *tracer*.
RACINE, *Britannicus.*

TRAFIQUER. *v. intr.* (*tra-fi-ké* devant une consonne). Faire trafique. *Syn.* Commercer, négocier, vendre. Au propre, il n'est que du style familier, et s'emploie quelquefois transitivement.

Moi j'irais, d'une sœur affichant l'indécence,
Trafiquer ses appas, vendre son innocence.
CLÉMENT, *l'Intrigant et le Provincial*, dialog.

Il a de la noblesse au figuré où il prend un complément amené par la prépos. *de*.

Un vil amour du gain, infectant les esprits,
Trafiqua du discours, et vendit les paroles.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

« De quel droit, trahissant les droits de la nature,
Trafiquaient-ils le monde et la race future?
LEBRUN.

L'Académie a oublié d'assigner le complément qu'exige *trafiquer* au figuré; il était pourtant connu du temps de Racine. Britannicus se plaint des témoins assidus.

Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de son ame.

M. Palissot a dit depuis:

Et nos petits auteurs, rimant malgré Minerve,
Sifflés de tout Paris, et qui savent pourtant
Enchaîner à leur char l'amour-propre d'un grand,
Trafiquer avec lui d'une vaine fumée,
Lui prouver que leurs vers feront sa renommée.

D'après ces exemples, M. Lebrun aurait dû donner à *trafiquer* un complément indirect, et dire:

Trafiquaient-ils du monde, etc. »

DOMERGUE, *Solutions grammatic.*, p. 163.

TRAGÉDIE. *n. f.* Poème dramatique qui représente une action grande, sérieuse et pathétique, entre des personnages illustres. « Le double intérêt de la terreur et de la pitié doit être l'ame de la tragédie. Pour cela il est de l'essence de ce spectacle, 1°. de nous présenter nos semblables dans le péril et dans le malheur; 2°. de nous les représenter dans un péril qui nous effraie, et dans un malheur qui nous touche; 3°. de donner à cette imitation une apparence de vérité qui nous séduise et nous persuade assez pour être émus comme nous nous plaisons à l'être, jus-

qu'à la douleur exclusivement. » LAVEAUX, *Dict. des difficultés de la Langue franç.*

« Ce n'est point une nécessité, dit Racine, dans la préface de *Bérénice*, qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. »

Après avoir parlé des difficultés que présente l'art dramatique en général, Boileau dit en parlant de l'auteur tragique :

Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond,
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la *Tragédie* agit, marche et s'explique.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

Melpomène est la muse qui préside à cet art, aussi ce mot est-il souvent pris en poésie pour la tragédie elle-même. *V.* MELPOMÈNE. Le cothurne se dit aussi pour la tragédie. *V.* ce mot. *Epit.* Sombre, auguste, grave, imposante, touchante, en pleurs, éplorée, cruelle, sanglante, ensanglantée. *Périph.* Les jeux de Melpomène, les jeux sanglants de Melpomène, la scène tragique, le tragique poignard, le cothurne tragique.

Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous *les jeux de Melpomène*.
VOLTAIRE, *les trois Manières*, conte.

Le temps a-t-il brisé *le tragique poignard?*
MILLEVOYE.

Mais tandis qu'admirant un double phénomène,
Tour-à-tour j'écoutais Thalie et *Melpomène*.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Epître sur les Spectacles*.

Mais je vois Melpomène errante, échevelée,
S'égarer au hasard dans l'horreur des tombeaux,
Et du fond de leur mausolée,
Évoquer l'ombre des héros.
Le sang de Rhadamiste et le festin d'Atrée
Jusqu'au fond de mon ame impriment la terreur;
J'embrasse avec transport l'urne du grand Pompée,
Et je deviens l'écho de la douleur
D'Iphigénie et de Thésée.
Orosmane frémit du coup qu'il a porté;
En vain sa voix tremblante appèle encor Zaïre,
Zaïre... elle n'est plus; il se frappe, il expire
Sur ce cadavre ensanglanté.
Sur le bord d'un tombeau, Sémiramis mourante
Fuit l'ombre de Ninus qui l'appèle aux enfers,
Le feu livide des éclairs
Découvre de son front le trouble et l'épouvante.
Quels cris aigus! j'entends sa lamentable voix;
Le sang à gros bouillons sort de sa bouche impure;
Mère, amante tout à la fois,
Sa flamme trahissait l'amour et la nature.
N'est-ce qu'aux cris du sang que mon cœur abattu
Reprendra sa vigueur première?
Dieux! aux transports du crime, ah! combien je préfère
L'émotion de la vertu!
Le Père VÉNANCE, *l'Ennui*, élégie.

« La dignité de ce poème, la douleur qu'il cause et la terreur qu'il inspire, sont caractérisées par la figure d'une femme belle et majestueuse, chaussée du cothurne, vêtue de deuil, et tenant un poignard ensanglanté. Elle a un mouchoir dont elle essuie ses larmes; et, dans le fond, on voit un trophée de dépouilles héroïques, et un palais embrasé. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

TRAHIR. *v. tr.* C'est proprement faire une perfidie à quelqu'un, lui manquer de foi; mais il s'emploie bien au figuré où son acception a beaucoup d'étendue. *Syn.* Tromper, frustrer, abandonner, délaisser. — Découvrir, déceler, révéler, laisser voir, manifester.

Qui peut se déguiser pourrait *trahir* sa foi.
VOLTAIRE, *Alzire*, act. I, sc. 5.

. . . . . . Je compte assez de bras,
Et Jupiter surtout ne me *trahira* pas.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur en vers infâmes déserteurs,
Trahissent la vertu sur un papier coupable.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

Rendons à ce héros, *trahi* par la victoire,
Les suprêmes honneurs dignes de sa mémoire.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIX.

Tu forces la nature à *trahir* ses secrets.
CHAMPFORT, *la Grandeur de l'Homme*, ode.

Cette jeune beauté
Garde en vain un secret que *trahit* sa fierté;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 2.

TRAIRE. *v. tr.* (*trè-re*). Presser le pis d'une vache, d'une chèvre pour en faire sortir le lait. Voilà un de ces mots familiers exclus du style noble en vers comme en prose. Nos poètes ont su rendre par des périphrases l'idée qu'il présente.

Amante d'un lait pur, souvent sa belle main
D'une mère bêlante a su presser le sein.
LEBRUN.

Lise qui sous ses doigts voit mousser son laitage.
LEBLANC, *de la Nécessité du dramatique*, etc.

. . . . De leur mamelle exprimant le bienfait,
De ses doigts délicats elle exprime le lait.
DOIGNY.

. . . .
Et demande aux brebis soumises à ses lois
Le tribut d'un lait pur fumant entre ses doigts.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VII.

TRAIT. *n. m.* (*trè* devant une consonne). *Syn.* Flèche, javelot, dard. — Rayon, réseau. *Epit.* Aigu, perçant, acéré, rapide, léger, sifflant, émoussé, empenné, sûr, inévitable, égaré, empoisonné, mortel, homicide, enflammé, brûlant, fatal, vengeur, vainqueur, impuissant, affaibli. *Périph.* Une grêle, un nuage, un orage de traits.

Déjà *de traits* en l'air s'élevait *un nuage;*
Déjà coulait le sang; prémices du carnage.
RACINE, *Iphigénie*, act. V, sc. 6.

Des nuages de traits ont obscurci les airs.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Des orages de traits, de flèches et de dards,
Pour chasser les Troyens pleuvent de toutes parts.
Le même, liv. IX.

Le pesant javelot avec force est lancé:
Un orage de traits tombe et couvre la plaine.
GASTON, trad. de *l'Eneide*, liv. IX.

De pierres et *de traits une grêle* rapide
Se croise, s'amoncèle. . . . .
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XII.

D'armes et d'ennemis soudain enveloppés,
D'*une grêle de traits* nous nous sentons frappés.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. VIII.

L'arc est tendu, le *trait* s'en échappe en sifflant,
Il vole vers le but, l'atteint au l'ébranlant.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. IV.

. . . . . . Tantôt le *trait* rapide
Fuit dans les airs, cherche l'oiseau timide,
L'atteint, le perce, et retombe avec lui.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*.

M. Denne-Baron a dit, en parlant de la magicienne Érichto:

Si quelqu'orage gronde, elle court dans les champs,
Où son bras de la foudre atteint les *traits* ardents.

Ces sommets escarpés
Que les *traits* de la foudre ont si souvent frappés.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

De ses *traits* meurtriers la grêle impitoyable
Bat les tristes épis, les brise, les accable.
ROSSET, *l'Agriculture*.

Tu forces la nature à trahir ses secrets;
De la terre au soleil tu marques la distance,
Et des feux qu'il te lance
Le prisme audacieux a divisé les *traits*.
CHAMPFORT, *la Grandeur de l'Homme*, ode.

On verra le soleil armé de tous ses *traits*
Ceindre deux fois l'été des gerbes de Cérès.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

Les premiers *traits* de la naissante aurore.
BAOUR-LORMIAN.

Son char qui trace en l'air de longs *traits* de lumière.
LA FONTAINE, *Adonis*.

On appèle *trait d'esprit* ou simplement *trait*, une pensée ingénieuse et extraordinaire qui surprend par sa nouveauté, et frappe l'imagination par sa vivacité. *Epit.* Vif, piquant, saillant, brillant, plaisant, badin, enjoué, délicat, ingénu, malin, offensant, grossier.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des *traits d'esprit* semés de temps en temps pétillent.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. I.

Par un *trait* juste et fin l'éloge frappe au but.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

En entrant Cidalise et Cléon l'ont brusqué,
Et par cent *traits* malins l'ont vivement piqué.
DESTOUCHES, *le Dissipateur*, act. V, sc. 2.

TRAIT se dit en poésie pour lettres, écriture, caractères d'imprimerie, et encore pour ce que produit le crayon, le burin, le pinceau. *Epit.* Noble, savant, sublime, délicat, léger, subtil, ingénieux, énergique, ineffaçable, effacé, indécis.

De divers *traits* empreints l'arrangement heureux
Rend la parole stable et la peint à nos yeux.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

Reçois ces *traits*; c'est Vénus qui t'écrit;
Ils sont traces par la plume fidèle
Que ma colombe arracha de son aile.
DE PEZAY, *lettre de Vénus à Pâris*.

Son crayon a surpris leur forme passagère.
Le *trait*, comme une flamme ondoyante et légère,
Avec souplesse errant de détours en détours,
Serpente mollement pour saisir les contours,
Et la force se mêle à la douce harmonie.
THOMAS, *la Pétréide*, ch. III.

TRAITS signifie encore linéaments du visage. *Epit.* Fins, délicats, charmants, aimables, gracieux, ravissants, séduisants, enchanteurs, radieux, nobles, fiers, majestueux, divins, réguliers, indécis, menaçants, hagards, livides, décolorés, défigurés.

. . . . . Renaud, pâle, saisi d'horreur,
Détache ses regards du miroir trop fidèle
Qui lui rend de ses *traits* l'image criminelle.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Ce front chauve, ces *traits* que les rides sillonnent.
Le même.

. . . . . Une pâleur mortelle
A décoloré tous ses *traits*,
Ainsi se fane une rose nouvelle
Dont un souffle brûlant a flétri les attraits.
BÉRANGER.

Peins sous un air pensif l'ardente ambition,

Donné à l'effroi l'œil trouble, et que son teint pâlisse;
Mets comme un double fond dans l'œil de l'artifice.
Que le front de l'espoir paraisse s'éclaircir;
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du désir.
Compose le visage et l'air de l'hypocrite;
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite.
Élève le sourcil de l'indomptable orgueil;
Abaisse le regard de la tristesse en deuil.
Peins le colère en feux, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.
LEMIÈRE, poëme de *la Peinture*.

TRAME. *n. f. Syn.* Liaison, enchaînement. — Cours, durée de la vie; le fil de nos jours. — Menée, manœuvre, projet, complot, ligue, embûche, piége. *Épit.* Ourdie, subtile, légère, grossière, fragile, rompue, coupée, renouée. — Coupable, criminel, secrète, invisible, découverte, sourde, perfide.

Je vois la Parque sanguinaire,
A qui le pouvoir fut remis
De couper de nos jours la *trame* passagère;
Mais je la vois assise et solitaire
Qui tient à ses côtés ses ciseaux endormis.
IMBERT, *les Bienfaits du Sommeil*, Songe IV.

Quoi que la perfidie ait osé *sur sa trame*,
Il vit encore en vous, il agit dans votre âme.
CORNEILLE, *Pompée*, act. IV, sc. 4.

On dit bien la *trame de la vie*. Cela est pris de la fable allégorique des Parques. Mais, comme on ne dirait pas *le fil de Pompée*, on ne doit pas dire, non plus, *la trame de Pompée*, pour signifier sa vie.
VOLTAIRE, *Rem. sur Corneille, au lieu cité.*

Ils conjuraient ce dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les *trames* criminelles.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

De nos desseins secrets la *trame* est découverte.
CRÉBILLON, *Catilina*, act. III, sc. 2.

TRANCHANT. *n. m.* La partie tranchante d'une arme, d'un instrument. *Syn.* coupant, fil. *Épit.* Acéré, affilé, aigu, aiguisé, émoussé. Ce mot est commode pour les poètes qui disent, par périphrase, *le tranchant de l'épée, du glaive, de la faux*, etc., pour l'épée, le glaive, la faux.

Sous *le tranchant du fer* ils (ces guerriers) tombent moissonnés.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. V.

Tel sous un ciel ardent, *le tranchant de la faux*
Moissonne les épis mûrs pour les vastes granges.
MOLLEVAUT.

TRANCHER. *v. tr. Syn.* Couper, tailler, séparer.

De cette idée, puisée dans la Fable, que les Parques tiennent et coupent le fil, la trame de nos jours, sont venues ces expressions elliptiques : *trancher la vie*, *trancher les jours*, *trancher la destinée* de quelqu'un.

J'ai vu *trancher les jours* de ma famille entière.
RACINE, *Andromaque*, act. III, sc. 6.

Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour *trancher une si belle vie.*
Le même, *Bajazet*, act. I, sc. 3.

Le fer *aurait* déjà *tranché ma destinée.*
Le même, *Phèdre*, act. III, sc. 7.

. . . . Il craint ces assassins
Qui du roi votre époux *ont tranché les destins.*
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 2.

Du plus grand des humains j'ai vu *trancher le sort.*
CORNEILLE, *Pompée*, act. II, sc. 2.

« On tranche la vie, on tranche la tête, on ne tranche point le sort. »
VOLTAIRE, *Rem. sur Corneille, au lieu cité.*

Mais pour *trancher* ici *d'inutiles discours*,
Rome de mes projets veut traverser le cours.
CRÉBILLON, *Rhadamiste et Zénobie*, act. II, sc. 2.

Enfin, puisqu'avec toi je puis *trancher le mot*,
Je faisais justement la figure d'un sot.
CAMPISTRON, *le Jaloux désabusé*, act. III, sc. 4.

TRANQUILLE. *adj.* des deux genres. (*tran-ki-le*). *Syn.* Calme, paisible, posé, modéré, doux, serein, apathique.

Ce bois secret dont le *tranquille* ombrage
Est répété dans le cristal des eaux.
DE PEZAY.

Racine lui a fait régir la prépos. *à* :

Muet à mes soupirs, *tranquille à* mes alarmes.
Andromaque.

« Féraud prétend qu'on ne peut lui faire prendre ce régime que dans le haut style. Si, par le haut style, Féraud entend la haute poésie, nous ne sommes pas de son avis, et nous croyons que l'on peut très-bien employer cette expression en prose. *Tranquille à mes alarmes*, est une phrase elliptique qui peut se traduire par *tranquille à la vue de mes alarmes* : l'ellipse est naturelle, le sens est clair; et il n'y a rien là que la prose doive rejeter, même dans le style épistolaire. »
LAVEAUX, *Dict. des Diffic. de la Lang. fr.*

TRANQUILLISER. *v. tr.* (*tran-ki-li-zé* devant une consonne). Rendre tranquille. *Syn.* Calmer, apaiser, pacifier, adoucir, modérer, réprimer.

Neptune d'un coup d'œil *tranquillise* les ondes,
Court, vole, et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il afflaure l'azur.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

TRANSFUGE. *n. m. Syn.* Déserteur, fugitif. — Apostat, rénégat. *Epit.* Lâche, infâme, abominable, noble-, généreux, heureux.

Transfuge des combats, que n'a pu sous ses coups
Abattre le guerrier qui fut mon noble époux.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. III.

De notre sainte loi *transfuge* détesté,
Il se souvient toujours du dieu qu'il a quitté.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. II.

Il ne se prend pas toujours en mauvaise part.

Rousseau, riche d'une ame indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière.
MILLEVOYE.

Transfuge du Permesse aux rives du Pactole,
Aux tristes arbrisseaux qui naissent sur ces bords
Je suspendrai ma lyre. . . . . .
GINGUÉNÉ, *à son Ami, lors de son entrée au contrôle-général, en* 1780.

Heureux qui, dans le sein de l'amitié fidèle,
Libre de tous ses fers, *transfuge* des amours,
Cache dans ses jardins l'automne de ses jours!
BÉRANGER.

TRANSITIF. *adj. m.* Terme de grammaire. Il se dit des verbes qui expriment une action qui retombe directement sur un objet, par conséquent les verbes transitifs peuvent seuls avoir des compléments directs. Les verbes transitifs sont les mêmes qu'on appèle improprement verbes actifs.

V. INTRANSITIF.

TRANSPORT. *n. m.* (*trans-por* même devant une voyelle). Il se dit figurément des passions violentes, du délire, de l'enthousiasme qui nous mettent en quelque sorte hors de nous-mêmes. Les poètes disent volontiers *transports amoureux*, pour amour; *transports jaloux*, pour jalousie; *transports furieux*, pour fureur; *transports joyeux*, pour joie : et encore *les transports de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance, de la haine, de la vengeance, de la fureur, du désir, de la joie*, etc. *Syn.* Fureur, passion, fougue, délire. *Epit.* Noble-, généreux, doux-, tendre-, voluptueux, brûlant, fougueux, éclatant, furieux, bouillant, impétueux, farouche, aveugle, barbare, inconnu, frénétique, pénible, douloureux, modéré.

Le roi n'a pas voulu d'autre éclaircissement,
Il en croit mes *transports*. . . . . . .
RACINE, *Iphigénie*, act. III, sc. 3.

Les oiseaux vigilants ont secoué leurs ailes,
Et leurs accents mélodieux
Sont le signal des caresses nouvelles
Qu'ils portent en tribut aux compagnes fidèles
De leurs *transports* voluptueux.
Mad. la baronne DE BOUARIC.

J'exhale les *transports* d'un courroux éclatant.
LA HARPE, *Philoctète*, act. I, sc. 4.

Transport est quelquefois synonyme de fureur poétique, enthousiasme, délire, inspiration, verve. *Epit.* Saint, divin, heureux.

Transports de Pindare et d'Horace,
Faut-il donc que l'art vous remplace?
D'un torrent forcé t-on les eaux?
Ces chênes voisins du tonnerre,
Aux soins qui cultivent la terre
Doivent-ils leurs pompeux rameaux?
SABATIER, *l'Enthousiasme*, ode.

Transport bachique, fureur bachique, périphrases poétiques pour exprimer l'ivresse.

TRANSPOSITION. *n. f.* Renversement de l'ordre dans lequel les mots ont coutume d'être rangés. Notre langue admet peu d'inversions, en conséquence elle a peu de transpositions; cependant la poésie jouit à cet égard de quelques privilèges interdits à la prose. On dira bien en vers :

A des dieux impuissants l'Égypte rend hommage.
L. RACINE.

. . . . . . Sur les flancs d'un nuage,
En longs sillons de feu serpentant les éclairs.
LÉONARD.

Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
BOILEAU.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
VOLTAIRE.

V. INVERSIONS, *Traité de la Versific.*, pag. 79.

TRAVAIL. *n. m.* (*l* est mouillé dans ce mot). *Syn.* Labeur. *V.* ce mot. Occupation, exercice, fatigue, peine, tâche, besogne, ce dernier est familier. Ce mot dans le style noble ne s'emploie guère qu'au pluriel. *Epit.* Nobles-, glorieux, illustres, guerriers, belliqueux, hardis, champêtres, rustiques, brillants, éclatants, honteux, humbles-, obscurs, vils-, rudes-, longs-, pénibles, modérés, assidus, constants, opiniâtres, stériles, vains-, infructueux.

Jamais de ses *travaux* Abel n'ouvrit le cours
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours.
GILBERT, *la Mort d'Abel*, ch. VIII.

C'est alors qu'on les vit sur les murs de Colchos
Partager de Jason la gloire et les *travaux*.
DESAINTANGE.

De tes nobles *travaux* assidu compagnon.
THOMAS.

Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déja de son *travail* se reposait sur vous.
RACINE, *Phèdre*, ac. III, sc. 5.

« *De son travail* ne paraît pas une expression noble et heureuse; mais on hésite à prononcer, lorsqu'on pense qu'il ne tenait qu'à Racine de mettre *ses travaux*, et qu'il a préféré *son travail.* »

GEOFFROY, *sur Racine*, *au lieu cité.*

Déja l'aube blanchit; et l'étoile dernière,
Dans les cieux, par degrés, voit pâlir sa lumière:
L'aurore va rouvrir le règne du *travail.*
LALANNE.

La nature en *travail* enfanta l'univers.
Trad. des *Bucoliques*, Églogue VI.

Chênedollé a dit en parlant de la première irruption du Vésuve :

Pline, se confiant à son grand caractère,
Seul, vent sonder de près cet effrayant mystère,
Et brûlant d'épier, dans ce grand mouvement,
Du volcan en *travail* l'horrible enfantement,
Il s'apprête à partir. . . . .
Le Génie de l'Homme, ch. II.

Cette expression : *les travaux de Lucine*, dans la langue poétique, signifie le travail de l'enfantement, les couches.

Qui sera près de toi pour adoucir tes maux,
Si tu dois *de Lucine* éprouver *les travaux?*
LA HARPE.

V. ACCOUCHEMENT.

Dans la même langue, on dit *les travaux de Triptolème*, pour le labourage, l'art aratoire, les travaux champêtres; et *les travaux de Mars*, pour la profession des armes, pour les dangers et les fatigues de la guerre ; quelquefois même le mot *travaux*, seul ou accompagné d'une épithète, se trouve, par le sens, déterminé à cette dernière signification.

Ces éclatants succès obtenus par les armes
De Mars ont trop souvent ramené *les travaux.*
VALMALÈTE.

Des belliqueux travaux j'ai fait l'apprentissage.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VII.

Je voyais ce guerrier blanchi dans les *travaux.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. II.

TRAVAUX D'HERCULE, *V.* HERCULE.

TREILLE. *n. f.* (*treil-le*, les *l* mouillés). Espèce de berceau fait de ceps de vigne entrelacés. *A l'ombre de la treille*, *boire sous la treille. Treille* se dit encore de ceps de vigne qui montent contre une muraille ou contre un arbre. Dans l'une comme dans l'autre signification, ce mot ne s'élève pas au-dessus du style familier. *Syn.* Berceau, cabinet de verdure. *Epit.* Riante, flexible, épaisse, touffue, ombreuse.

Dans le style léger et badin, dans les chansons par exemple, Bacchus est appelé par périphrase *le dieu*, *le père de la treille*; et le vin, *le jus de la treille.*

Le glouglou de la bouteille
Vaut pour moi tous les concerts;
Est-il *au jus de la treille*
Rien d'égal dans l'univers ?
MAÎTRE ADAM.

TREMPER. *v. tr.* (*tran-pé* devant une consonne). *Syn.* Mouiller, imbiber, baigner, arroser, saucer, pénétrer, abreuver. — Donner la trempe au fer, le durcir en le plongeant dans l'eau. — Tempérer la force du vin en y mettant de l'eau. — Avoir part, participer, conniver, être complice.

Dans leur sang odieux j'ai pu *tremper* mes mains.
RACINE, *Mithridate*, act. V, sc. 5.

D'autres *trempent* l'acier dans le flot qui frémit.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

. . . . Le vin aigre, tout beau!
Je n'en boirai que peu, *trempé* de beaucoup d'eau.
VIGÉE, *ma Journée.*

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 1.

On dirait en prose *dans ses complots. V.* A *préposition.*

Avec des hurlements les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve . . . . . .
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. IX.

TRÉPAS. *n. m.* (*tré-pâ* devant une consonne, *tré-pâz* devant une voyelle). *Syn.* Mort, décès, fin. *Epit.* Illustre, noble -, glorieux, sublime, honteux, indigne, funeste, triste -, affreux, certain, assuré, inévitable. *Périph.* Les portes du trépas, les horreurs du trépas, les ombres du trépas, la nuit du trépas, la loi du trépas.

Son visage pâlit, son sang devient glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte.
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

Ces yeux où le *trépas* étale ses horreurs.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle et déja couvert *des ombres du trépas.*
Le même, ch. III.

Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfants de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans *la nuit du trépas.*
Le même.

Il arrache un mortel *des portes du trépas.*
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. V.

D'un trépas glorieux tous ont subi *la loi.*
BAOUR-LORMIAN.

. . . . Ceint de voiles funèbres,
Déja l'affreux *trépas* sort du sein des tenebres.
MOLLEVAUT.

Pyrrhus, d'un large glaive armant soudain son bras,
Au sein nu de Pâris va porter le *trépas.*
DE GUERLE.

Me feront-ils souffrir *tant de cruels trépas?*
RACINE, *la Thébaïde*, act. III, sc. 2.

« *Trépas* n'est pas usité au pluriel; mais peut-être n'y aurait-il pas d'inconvénient à lui laisser en poésie les deux nombres, pour la commodité de la versification. Cependant Racine, dans ses bonnes pièces, s'étant abstenu de cette licence, paraît l'avoir condamné; et le plus sûr est d'imiter son exemple. Il faut toujours prendre garde d'encourager la négligence du poète, sous prétexte d'enrichir la langue poétique. »
GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

TRÉPIED. *n. m.* (*tré-pié*). Le *d* ne se prononce jamais dans ce mot, ce qui interdit la faculté de s'en servir en vers, devant une voyelle, à moins que le sens ne permette un repos entre *trépied* et la voyelle qui suit. *V.* ce qui a été dit au mot *pied.* Ustensile qui a trois pieds, et qui sert à divers usages.

D'antres sur le *trépied* plaçant l'airain bouillant,
Que la flamme rapide embrase en pétillant.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

« TRÉPIED SACRÉ, instrument à trois pieds, qui entrait dans les actes de religion chez les païens. Ils étaient faits pour l'ordinaire à l'imitation de celui du temple de Delphes, sur lequel la Pythie s'asseyait pour rendre ses oracles. Ce trépied était posé sur l'ouverture d'une caverne d'où sortait une exhalaison prétendue divine qui inspirait l'avenir. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Epit. Sacré, divin, menteur, prophétique, frémissant.

Sur son *trépied* divin la sibylle inspirée
Parle, et se couvre encor d'une écume sacrée.
LEGOUVÉ, trad. du 1er ch. de *la Pharsale.*

Tremblants nous envoyons interroger Délos,
Et le *trépied* fatal nous répond en ces mots.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

TRÉSOR. *n. m. Syn.* Biens, richesses, épargnes, amas d'argent caché, magot, ce darnier est trivial et badin; amas de choses précieuses. *Épit.* Riche -, immense, solide, intarissable, précieux, fertile -, fugitif, injuste, coupable, enfoui, caché, amassé, tari, dissipé, pillé.

Les solides *trésors* sont ceux qu'on a donnés.
L. RACINE.

Bientôt la riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des *trésors.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

On dit poétiquement *les trésors de Cérès, les trésors des guérets, des sillons*, pour la moisson, le blé; *les trésors de Pomone, de Vertumne, les trésors des vergers*, pour les fruits; *les trésors de Bacchus, des vendanges*, pour le raisin, le vin; *les trésors de Flore*, pour les fleurs; on dit encore *les trésors du printemps* pour les fleurs, comme on dit *les trésors de l'automne*, pour les fruits ou la vendange, etc.

De Cérès aussitôt *le trésor* se déploie,
Le feu sèche leurs grains, et la pierre les broie.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

Ici pressant du pied *les trésors de Bacchus*,
Il en tire à grands flots un délectable jus.
DULARD.

Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne,
Cérès des biens qu'elle produit;
Bacchus peut s'applaudir *des trésors de l'automne;*
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.
J.-B. ROUSSEAU.

C'est la femme du jardinier.
Elle vient vous offrir *les trésors de l'automne*
Dans l'osier couronne des pampres de Bacchus.
DEMOUSTIER.

La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et du hameau nourrice infatigable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux *trésor* de son lait parfumé.
DEFONTANES, *le Verger.*

De l'abeille d'Hybla le liquide *trésor.*

Trésors se dit figurément de tout ce qui est d'un grand prix, de ce qui est d'une excellence, d'une beauté singulière.

Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un *tresor* trop cher pour oser le commettre.
RACINE, *Phèdre*, act. III, sc. 3.

Trop heureux l'écrivain qui, dans la solitude,
Amasse lentement les *trésors* de l'étude.
MILLEVOYE.

Le goût est ménager des *trésors* poétiques.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

Chione était sa fille: ô que d'amants alors
De sa beauté nubile enviaient les *trésors!*
DESAINTANGE.

Son écharpe qui vole au gré de ses soupirs,
Laisse voir les *trésors* de sa gorge d'albâtre.
LA FONTAINE, *Adonis*, poème.

L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses *trésors* naissants,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

Mais sur ces bords peu sûrs Pholoé sans alarmes
Va reprendre le lin qui doit cacher ses charmes :
Légère, elle s'avance, et chaque mouvement
Livre un nouveau *trésor* à son avide amant.
DE GUERLE, *Salix et Pholoé.*

Dans le langage de l'Écriture on dit *les trésors de la grâce, de la bonté, de la clémence de dieu.*

Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints *trésors.*
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. I.

N'as-tu pas *un trésor de grâce et de clémence?*
Dieu de miséricorde! il est temps de l'ouvrir.
L. RACINE, *Ode sur les larmes de la pénitence.*

Ce dieu qu'il *adorait*, prit soin de sa vieillesse;
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de *ses trésors divins*,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

TRESSE. *n. f. Syn.* Tissu, chaîne. Ce mot est souvent pris par les poètes pour les cheveux noués en tresse : une tresse blonde, une tresse d'ébène. *Epit.* Serrée, étroite, lâche, légère, flottante, ondoyante, vagabonde, dénouée.

Là paraît couronné d'une *tresse* de fleurs
Le Printemps au front jeune, aux riantes couleurs.
DESAINTANGE.

L'Aurore déployait l'or de sa *tresse* blonde.
MALLEVILLE.

Un long tissu de fleurs, ornant sa *tresse* blonde,
Avait abandonné ses cheveux aux zéphyrs.
LA FONTAINE.

TRIBUNAL. *n. m.* Siége établi pour rendre la justice. *Syn.* Sénat, justice. *Epit.* Auguste, incorruptible, sévère, infaillible, propice à l'innocence, au crime redoutable, corrompu, injuste, affreux, odieux, sanglant. Le mot *tribunal* est familier; il doit dans le style noble être relevé par une épithète, ou remplacé par une circonlocution. *Périph.* Le sanctuaire des lois, le temple, le sanctuaire de Thémis.

On assemblait déjà le sanglant *tribunal.*
VOLTAIRE, *Alzire*, act. III, sc. 2.

Les poètes ont feint qu'il existait aux enfers un tribunal sévère et incorruptible devant lequel personne n'était dispensé de paraître après sa mort. Ce tribunal, composé des trois juges Minos, Éaque et Rhadamante, jugeait les ombres et ses arrêts s'exécutaient sur le champ. *V.* JUGE. C'est ainsi que Dumoustier s'est plu à peindre ce tribunal :

Ici la loi n'a point de commentaire :
Les grands et les petits voleurs,
Sans huissiers et sans procureurs,
Ne peuvent compliquer ni traîner leur affaire.
Point de solliciteur, point d'argent, point d'amis,
Point d'orateur à brillante faconde,
Point d'épices de juge..... aussi!
Que de gens ont gagné leur cause en l'autre monde,
Qui la perdent en celui-ci!
Lettre LXIXe sur la Mythologie.

TRIBUT. *n. m.* (*tri-bu* devant une consonne). *Syn.* impôt, subside. — Salaire. — Récompense. — Hommage. *Epit.* Onéreux, pesant, imposé, coutumier, passager, léger, superbe, offensant, odieux. — Solennel, immortel, légitime, secret. *Tribut* est beau au figuré.

Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
Tirer de son travail un *tribut* légitime.
BOILEAU, *Art poétique.*

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pouvez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le *tribut* que l'on doit à la mort?
J. B. ROUSSEAU, *Ode III*, liv. I.

Chacun rend à leur chef un *tribut* légitime
De zèle affectueux, de respect et d'estime.
DULARD, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Aux bosquets jaunissants, pour dernière parure,
Le rouge cornouiller apporte ses *tributs.*
LUCE DE LANCIVAL.

Les rayons d'or, *tribut* de ses abeilles.
CAMPENON.

Tu vois incessamment les fleuves dans leurs courses
T'apporter à l'envi le *tribut* de leurs sources.
DESAINTANGE.

TRICTRAC. *n. m.* (*trik-trak*). Jeu dont le nom vient du bruit que font les dames et les dés dont on se sert en jouant.

J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier *fixe*, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide :
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir,
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dez avec fracas part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. I.

Dans ces vers qui peignent si bien le bruit du trictrac, il y a à reprendre le mot *fixer*, employé dans le sens de *regarder*, ce qui n'est pas français.

TRIDENT. *n. m.* Fourche à trois dents ou pointes, que les poètes et les peintres donnent pour sceptre à Neptune. *Epit.* Redoutable, superbe, menaçant. *Périph.* Le sceptre de Neptune.

Le *trident* de Neptune est le sceptre du monde.

Dans la langue poétique, Neptune est appelé *le dieu*, *le maître du trident*, et la mer est appelée *l'empire du trident*.

M. Leblanc a substitué adroitement le mot *trident* à celui de *fourche*, trop familier pour entrer dans la poésie soutenue ; il a dit, en parlant d'un paysan qui charge une voiture de fumier :

C'est Lucas, en Neptune, un *trident* à la main,
Entassant sur un char l'engrais du champ voisin.
De la Nécessité du dramatique, etc.

TRIOLET. *n. m.* (*tri-o-lè* devant une consonne). Espèce de poésie qui se rapproche assez du rondeau. Cette petite pièce ne contient que huit vers, presque toujours de huit syllabes : le premier est répété trois fois et c'est de cette triple répétition que vient le mot de *triolet*. Le quatrième vers est le même que le premier. Après ce quatrième vient un repos. Le septième et le huitième sont de même la répétition des deux premiers, et doivent être enchaînés par le sens à ce qui les précède. Le mélange des rimes n'est pas déterminé.

Ce petit poëme a beaucoup de grâce; l'idée qui en forme le fond doit être agréable : il faut que les refrains arrivent sans efforts, et paraissent ramenés plus par agrément que par nécessité. Saint-Amand s'exprime ainsi sur ce genre de poésie :

Pour construire un bon *triolet*
Il faut observer ces trois choses :
Savoir que l'air en soit follet;
Pour construire un bon triolet
Qu'il rentre bien dans le rolet,
Et qu'il tombe au vrai lieu des pauses.
Pour construire un bon triolet
Il faut observer ces trois choses.

Le triolet suivant paraissait si joli à Ménage, qu'il l'appelait le roi des triolets. Il est de M. Ranchin :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai,
Le premier jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai;
Et ce dessein vous plut, Sylvie.
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

TRIOMPHAL, ALE. *adj.* Qui appartient au triomphe, propre au triomphe. Il se place toujours après le nom : *pompe triomphale*, *ornements triomphaux*.

Du pampre *triomphal* ils couronnaient leurs fronts.
DELILLE, poème des *Jardins*.

En vain César victorieux
Poursuit sa marche *triomphale*.
Le même, *Ode à l'Immortalité*.

Plusieurs noms attachés aux dépouilles fatales
Ornaient de tous les chefs les piques *triomphales*.
GASTON, trad. de *l'Énéide*.

Le peuple rassemblé sous ces arcs *triomphaux*.
VOLTAIRE, *Brutus*, act. II, sc. 3.

TRIOMPHANT, ANTE. *adj. Syn.* Triomphateur, victorieux, vainqueur. Il peut, au gré de l'oreille, se placer avant ou après le nom qu'il qualifie.

De ses *triomphantes* années
Le temps respectera le cours.
J. B. ROUSSEAU.

Mes *triomphantes* mains conduisaient une armée.
THOMAS, *la Pétréide*.

Si j'étais ce guerrier qui dans de meilleurs temps
Moissonna, sous les murs de Préneste tremblante,
Des rangs entiers tombés sous sa main *triomphante*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Aux accords enchanteurs des oiseaux *triomphants*,
Foulant d'un pied léger la naissante verdure,
Le printemps, au milieu d'une foule d'amours,
Des zéphyrs précédé, suivi par les beaux jours,
Arrive, et d'un coup d'œil embellit la nature.
GILBERT, *le Printemps*.

TRIOMPHATEUR. *n. m.* **TRIOMPHATRICE.** *n. f.* Ce mot signifiait, chez les Romains, le général qui obtenait les honneurs du triomphe.

Aux murs du Capitole où des chars de victoire
Des fiers *triomphateurs* promenaront la gloire,
Tu seras l'ornement et le prix des héros.
DESAINTANGE.

V. TRIOMPHE.

Il se dit par extension de celui, de celle qui a remporté une victoire. *Syn.* Vainqueur, conquérant. *Epit.* Heureux, fier, superbe, rapide.

Au nom de conquérant et de *triomphateur*
Il veut joindre le nom de pacificateur.
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. I, sc. 4.

Mais il veut avant tout, *triomphateur* pieux,
Aux dieux qui l'ont fait vaincre offrir ses justes vœux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

Dulard a dit, en parlant des fleuves :

Des plus puissants efforts *triomphateurs* rapides.
Les Merveilles de la Nature, ch. III.

« Vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles : *triomphatrice* de l'empire Ottoman, et pacificatrice de la Pologne. » VOLTAIRE, *Lettre à l'impératrice de Russie*, du 27 mai 1769.

Il se prend aussi adjectivement, dans le style élevé, soit au masculin, soit au féminin.

Ainsi parle Darès, d'un air *triomphateur.*
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. V.

Nos vaisseaux
Heureux *triomphateurs* et des vents et des eaux.
Le même, liv. III.

Quand sur des chars *triomphateurs*,
Ivres de volupté, fatigués de richesses,
Des brigands protégés, des brigands protecteurs
Promènent dans Paris leurs infâmes maîtresses.
LABLÉE, *l'Adieu aux Muses.*

Vois tes flèches *triomphatrices*
Frapper l'aigle au champ des éclairs;
Vois à tes brûlants sacrifices
S'embraser les monstres des mers.
DEGUERLE, *Ode anacréontique à l'Amour.*

TRIOMPHE. *n. m.* (*tri-on-fe*). « Honneur qu'un décret du sénat, confirmé par un plébiscite, décernait au général qui avait remporté une victoire signalée. On fait remonter l'origine du triomphe à Bacchus, qui donna l'exemple de cette pompe après sa conquête des Indes. Chez les Romains, le triomphateur entrait par la porte Capène, revêtu de la toge triomphale, couronné de lauriers, porté sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs, traversait la rue triomphale, et arrivait au Capitole. Là il immolait à Jupiter des taureaux blancs, et mettait sur la tête de ce dieu sa couronne de laurier, en lui rendant grâce de la victoire que le dieu lui avait fait remporter. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

Triomphe se dit par extension des victoires, des grands exploits guerriers, et figurément des grands succès qu'on obtient dans diverses choses. *Syn.* Victoire, conquête, trophée, succès, supériorité. *Épit.* Auguste, solennel, éclatant, pompeux, insigne, magnifique, honorable, heureux, facile, prompt -, rapide, acheté, doux -, flatteur, certain, douteux, frivole, cruel, funèbre, affreux, odieux, impie, sanglant, ensanglanté.

Et ce *triomphe* heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 5.

Pour *gagner un triomphe*, il faut une victoire.
CORNEILLE, *Rodogune*, act. III, sc. 5.

« On gagne une victoire, et non pas un triomphe. »
VOLTAIRE, *sur Corneille, au lieu cité.*

TRIOMPHER. *v. intr. Syn.* Jouir des honneurs du triomphe. — Vaincre, conquérir, surmonter, subjuguer, dompter, réduire. — L'emporter sur, prévaloir, exceller. — Faire gloire, se glorifier, se vanter.

A vaincre sans péril, on *triomphe* sans gloire.
CORNEILLE, *le Cid.*

Tel enfin, *triomphant* de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe. . . . .
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port
Sont des champs de carnage où *triomphe* la mort.
CORNEILLE, *le Cid*, act. IV, sc. 3.

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où *triomphent* les vices.
MOLIÈRE, *le Misanthrope.*

TRIPTOLÈME. *n. pr. m.* Fils de Céléus, roi d'Eleusine, et de Néera ou de Méganire. Il enseigna aux hommes l'agriculture que lui-même avait apprise de Cérès; aussi l'agriculture est-elle appelée dans la langue des poètes *l'art de Triptolème*, *les travaux de Triptolème* : ils disent encore *les fils*, *les disciples*, *les nourrissons*, *les favoris de Triptolème*, pour désigner les laboureurs et ceux qui se livrent en général aux travaux champêtres.

. . . . . . Engraissés dans la graisse du froc
Les fils de Triptolème, abandonnant le soc,
Ont énervé des bras qu'une mâle industrie
Destinait à défendre ou nourrir la patrie.
DESAINTANGE, *la Suppression des cloîtres*, pièce insérée dans l'Almanach des Muses (1793).

TRISMÉGISTE. Surnom donné à Mercure ou Hermès, il vient du grec où il signifie *trois fois très-grand*. Les alchimistes regardent Mercure trismégiste comme l'inventeur de l'art de transmuer les métaux, ce qui a fait dire à L. Racine :

Toi, qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire, invoques *Trismégiste*,
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
La Religion, chant II.

TRISTE. *adj.* des deux genres. *Syn.* Affligé, attristé, chagrin, contristé, désolé. — Morne, funèbre, lugubre, obscur, sombre. — Affligeant, déplorable, funeste. *Périph.* Plongé dans la tristesse, accablé de douleur, le front chargé d'ennui.

Trois cents soldats, sur deux lignes rangés,
Penchent *leurs fronts de tristesse chargés.*
PARNY.

Il est vrai de David un trésor est resté,
La garde en fut commise à ma fidélité;
C'était des *tristes* Juifs l'espérance dernière.
RACINE, *Athalie*, act. V, sc. 2.

« *Des tristes Juifs* : ici cette expression me paraît belle, parce qu'elle ne peut pas avoir

deux sens, et qu'elle peint bien ce douloureux abattement d'un peuple qui gémit sous une dure tyrannie. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine*, *au lieu cité*.

Racine a employé cet adjectif dans le sens de malheureux :

Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes *tristes* amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.

RACINE, *Bajazet*, act. V, sc. 2.

Cet enfant. . . . .
Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du *triste* Ochozias.

RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 3.

« *Triste* pour *malheureux* : expression singulière dont il n'y a point d'autre exemple dans notre langue; que l'Ecriture n'a point fournie à Racine, et qui ne me paraît pas suffisamment autorisée par l'usage qu'il en fait.

GEOFFROY, *OEuv. de Racine*, *au lieu cité*.

TRITON. *n. pr. m.* Fils de Neptune et d'Amphitrite. C'était, dit M. Noël, d'après Hésiode, un demi-dieu marin dont la figure offrait jusqu'aux reins un homme nageant, et, pour le reste du corps, un poisson à longue queue. C'était le trompette du dieu de la mer, qu'il précédait toujours en annonçant son arrivée au son de sa conque; quelquefois il est porté sur la surface des eaux; d'autres fois il paraît dans un char traîné par des chevaux bleus...... Les poètes attribuent à Triton un autre office que celui d'être trompette de Neptune; c'est de calmer les flots, et de faire cesser les tempêtes..... »

Dict. de la Fable.

. . . . : L'humide souverain
Du trident redoutable a désarmé sa main.
Il appelle *Triton* au dos couvert d'écaille,
Triton qui, sur les eaux où domine sa taille,
Reflète, au jour mouvant dans le cristal des airs,
Et l'azur de la nacre, et la pourpre des mers.
Il paraît, et le dieu dont il est l'interprète
Lui commande d'enfler sa bruyante trompette,
Et de faire rentrer des bords les plus lointains
Les fleuves dans leurs lits, les mers dans leurs bassins.
Triton saisit soudain sa conque monstrueuse,
Sa conque, dont la forme oblongue et tortueuse,
Toujours se recourbant et s'alongeant toujours,
S'élargit en croissant par d'obliques détours.
Aussitôt que le dieu l'approcha de sa bouche,
Aux bords où le soleil et se lève et se couche,
De ses sons prolongés tout au loin retentit;
Tout au signal donné rentra en l'ordre prescrit.
Les fleuves ont des bords, la mer a des rivages.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

TRITONS. Les poètes, ajoute M. Noël, admettent plusieurs tritons avec les mêmes fonctions et la même figure. *Epit.* Azurés, écaillés, légers, vagabonds.

Nous vîmes des *tritons*, brillants d'or et d'azur,
Fendre de l'Océan le sein tranquille et pur.

FAYOLLE.

. . . . Des *tritons* dont la conque sonore
Fait retentir les airs de chants harmonieux,
Escortaient Amphitrite et son char glorieux.

Le même.

TROENE. *n. m.* (*tro-è-ne*). Arbrisseau dont les fleurs sont blanches, et dont les fruits ressemblent au raisin noir. *Epit.* Blanc, argenté, odorant.

Dans les champs, oublié, tombe le blanc *troëne*.

TISSOT.

On cueille l'hyacinthe, on laisse le *troëne*.

MALFILATRE.

TROIE. *n. pr. f.* (*troa*). Cette ville est trop célèbre dans l'histoire poétique, pour que son nom ne trouve point de place dans un dictionnaire spécialement destiné à la langue du Parnasse. Troie, qui tire son nom de *Tros*, l'un de ses rois, était gouvernée par Priam, lorsqu'elle eut à soutenir ce terrible siége qui dura dix ans, et à lutter contre les efforts de toute la Grèce confédérée. L'enlèvement de la belle Hélène que Pâris, fils de Priam, avait ravie à Ménélas, son époux, fit marcher contre les Troyens cette innombrable armée de Grecs, qui, fatigués, à la fin, d'une guerre dont les résultats restaient encore douteux, eurent recours à la ruse; ils s'avisèrent donc de construire un cheval énorme sous prétexte de faire offrande de ce colosse à la déesse Pallas. Ils levèrent le siége, s'éloignèrent de la ville, et publièrent qu'ils s'en retournaient dans leurs pays. Les Troyens trop crédules, et respirant à peine des fatigues d'un long siége, se livrent aux transports de la joie la plus vive, et après avoir abattu une partie des murailles, ils font entrer dans Troie cette énorme machine où les Grecs avaient renfermé, à leur insu, un assez grand nombre de guerriers, pour qu'ils pussent pendant la nuit suivante surprendre la ville, et la livrer à la merci des Grecs dont la retraite n'était que simulée, et dont la flotte s'était retirée derrière l'île de Ténédos, en attendant le succès de leur stratagême. Devenue la proie des flammes, Troie ne présente bientôt que des cendres et des ruines, et Priam lui-même tombe sous le fer de Pyrrhus, qui le tue devant la porte de son palais.

La Grèce est triomphante, et *Troie* a succombé :
L'empire de Priam, et Priam est tombé.

DESAINTANGE.

Syn. Ilion, Pergame. Ces deux noms ne désignent, rigoureusement parlant, que deux citadelles de Troie; mais les poètes sont dans l'usage de les prendre pour la ville même.

Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de *Troie*.
RACINE, *Andromaque*.

Sous les murs *d'Ilion* que cherches-vous encore?
Le feu depuis trois jours l'embrase et le dévore.
CHATEAUBRUN, *les Troyennes*, sc. 1.

Tout tombe : je crois voir de son faîte orgueilleux
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Un jour doit s'élever des cendres de *Pergame*
Un peuple de sa ville orgueilleux destructeur,
Et du monde conquis vaste dominateur.
Le même, *ibidem*, liv. I.

Et moi, qui marche au ciel ton épouse et ta sœur,
Je ne puis sur *Pergame* assouvir ma fureur.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVIII.

TROISIÈME. *adj.* numérique des deux genres (*troa-zié-me*).

Comme le plus vaillant, je prétends la *troisième*,
Et si quelqu'un de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.
LA FONTAINE.

Par conséquent *troisièmement* a quatre syllabes (*troa-zié-me-man*).

TROMPETTE. *n. f.* Instrument dont on sonne dans les réjouissances publiques et principalement à la guerre. *Epit.* Bruyante, éclatante, sonore, guerrière, martiale, belliqueuse. — Héroïque, sacrée. *Périph.* L'airain de la trompette, le son, le bruit, l'éclat, les éclats de la trompette.

L'airain des trompettes sonne.
BERNARD.

La *trompette* éclatante a sonné dans les airs.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VIII.

Mais la *trompette* sonna, et ses sons belliqueux
Suivis de mille cris ont ébranlé les cieux.
Le même.

L'implacable Minos, sous les murs de Mégare
A fait sonner de Mars la *trompette* barbare.
DESAINTANGE.

Les poètes disent l'*airain* pour la trompette.

Dès qu'a sonné *l'airain*, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et redressant la tête
Provoque la mêlée, insulte à la tempête.
DELILLE.

On donne la trompette aux poètes épiques; de là ces expressions : *prendre*, *emboucher la trompette*, pour dire chanter les exploits des héros, s'élever à la hauteur de l'épopée, prendre le ton sublime.

Un autre *embouchera la trompette* guerrière,
Décrira le tumulte et l'horreur des combats,
Et peindra le héros, tout couvert de poussière,
Lançant à ses côtés les flèches du trépas.
LÉONARD, *Idylle à Eglé.*

Pour moi qui jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la *trompette* et la lyre.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. IV.

La trompette est un des attributs qui distinguent Calliope, muse de l'éloquence et de la poésie héroïque, et Clio muse de l'histoire; cet instrument se trouve encore dans la main de la Renommée et dans celle de la Victoire.

TRONC. *n. m.* (*tron*, le *c* ne se prononce pas même devant une voyelle). Le gros de l'arbre. *Syn.* Tige, souche. *Epit.* Vieux —, dur, robuste, inébranlable, noueux, tortueux, caverneux, moussu, mousseux couvert de mousse, dépouillé, nu, aride, infructueux.

D'autres aux *troncs* mousseux, à la branche légère
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour.
MICHAUD.

Dans son *tronc* caverneux et miné par le temps.
LA FONTAINE, liv. IX, fable 9.

Ces *troncs* durs et noueux que ridait la vieillesse.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Ces *troncs* noirs qu'environne une mousse flétrie,
Par les feux du tonnerre à longs traits sillonnés,
Toujours victorieux des siècles étonnés,
Sans craindre le soleil, les vents et la froidure,
Ont vu trois cents printemps rajeunir leur verdure.
DEFONTANES.

. . . . Mais ce *tronc* tortueux
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Étend ses bras pendants sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

TRONC. Partie du corps humain quand la tête en est séparée. *Epit.* Mutilé, défiguré, sanglant, ensanglanté.

Ce potentat, jadis si grand, si vénérable,
N'est plus qu'un *tronc* sanglant, qu'un débris déplorable.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Il élève à ces mots sa redoutable épée,
La tête du géant en deux parts est coupée,
Son *tronc* démesuré retombe appesanti,
Sous son énorme poids la terre a retenti.
Le même, liv. IX.

Le *tronc* défiguré roule sur le rivage.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IX.

TRONE. *n. m.* Siége où se placent les rois. Il se prend quelquefois pour la puissance royale, pour la royauté. Il se dit figurément du siége que dieu, ou que les divinités du paganisme sont supposés occuper. *Syn.* Siége.

— Royauté, puissance suprême, souverain pouvoir, le sceptre, le diadème, la couronne. *Epit.* Glorieux, élevé, glissant, affermi, stable, ébranlé, renversé, écroulé.

Tyran, descends du *trône*, et fais place à ton maître.
CORNEILLE, *Héraclius.*

Un pontife est assis au *trône* des Césars.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous satisfaire,
Il faut *sortir du trône* et couronner mon frère.
RACINE, *la Thébaïde*, act. I, sc. 3.

« Corneille s'est servi de cette expression, *sortir du trône*, et le correct Boileau, après lui, en a fait usage. Le premier a dit :

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux *en sortir.*
Rodogune, act. V, sc. I.

le second :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie;
Pluton *sort de son trône*, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu. . . . .
Traité du Sublime de Longin, ch. VII.

Ces deux autorités n'ont pas empêché un commentateur de Racine de condamner cette expression et de la traiter de *mauvaise* : il est probable qu'il ne connaissait ni le vers de Corneille, ni celui de Boileau. »

GEOFFROY, *sur Racine, au lieu cité.*

. . . . Le *trône* a quelques charmes,
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
VOLTAIRE, *l'Orphelin de la Chine*, act. IV, sc. 4.

Il (Dieu) entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son *trône* interroge les rois.
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 4.

Vous qui portez l'humble prière
Jusqu'au *trône* de l'Eternel.
GINGUÉNÉ.

Jupiter est assis sur *le trône des airs.*
J. B. ROUSSEAU.

En parlant du soleil Delille a dit :

Quand *du trône des airs*
Il embrasse les cieux, les pôles et les mers.

Lorsque la nuit a déployé ses voiles,
La lune, au visage changeant,
Paraît sur un *trône* d'argent,
Et tient cercle avec les étoiles.
RACINE.

L'Hiver, au front de neige, assis sur les montagnes,
Vieillard qu'un doux soleil ne ranima jamais,
Sur son *trône* de glace affaisse leurs sommets.
ESMÉNARD.

On dit figurément *un trône de gazon, un trône de verdure.*

Aimé de toi dans ces lieux
J'ai pour *trône* la verdure
Que nous pressons tous les deux.
DE GUERLE, *les Vœux à Thaïs.*

Il éleva à leurs pieds *un trône de gazon.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Gilbert a dit *le trône académique*, pour le fauteuil académique :

Qui tout meurtri des coups de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute *au trône académique.*

TROPHÉE. *n. m.* (*tro-fé*). La dépouille d'un ennemi vaincu, que l'on mettait ordinairement sur un tronc d'arbre, dont on avait coupé les branches. On appèle aussi *trophée* un assemblage d'armes élevées et disposées avec art, pour servir de monument d'une victoire, d'une conquête. Enfin, il se prend poétiquement pour victoire. *Syn.* Dépouille. — Amas, monceau d'armes. — Victoire, triomphe, conquête. *Epit.* Noble —, belliqueux, vaillant, mémorable, immortel, juste —, sanglant, indigne —, lâche —, barbare, odieux, exécrable.

Paré du bouclier, du casque radieux
Arrachés par mon bras à sa rage étouffée,
Toi-même, cher Lausus, porteras mon *trophée.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. X.

Des guerriers que la mort frappa sur leur *trophée.*
LA HARPE.

Les premiers instants de sa vie
De la Discorde et de l'Envie
Verront éteindre le flambeau :
Il renversera leurs *trophées*,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les *jeux* de son berceau.
J. B. ROUSSEAU, *Ode sur la Naissance du duc de Bretagne.*

France orgueilleuse, où sont tes Linus, tes Orphées ?
Où sont tes lyriques *trophées?*
GINGUÉNÉ, *Epître à M. Lebrun.*

TROPIQUE. *n. m.* (*tro-pi-ke*). C'est le nom de deux cercles parallèles à l'équateur, dont l'un est appelé *le tropique du Cancer*, et l'autre *le tropique du Capricorne.* L'espace qui se trouve entre les deux tropiques, forme ce qu'on appèle la zone torride. *Epit.* Brûlant. *Périph.* Les feux, les flammes du tropique.

Aux *tropiques* brûlants la Chèvre et l'Écrevisse
De l'hiver, de l'été fixèrent le solstice.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

Lorsque par l'Écrevisse, aux portes du *tropique*,
Le soleil arrêté borne sa route oblique.
Le même, même chant.

Qu'on me relègue dans l'Afrique,
En ces climats que le tropique
Livre aux feux de l'astre du jour,
Aux lieux où l'âpre canicule,
Sans aurore et sans crépuscule,
Fixe son éternel séjour.

BEAT, trad. de l'ode d'Horace : *Integer vitæ*, etc.

TROUBADOUR. *n. m.* Nom qu'on donnait à nos anciens poètes provençaux, probablement du verbe *troubar*, qui signifie *trouver*, *inventer*. « Les poètes provençaux, dit Estienne Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. VII, chap. 4, étaient appelés *troubadours*, à cause des inventions qu'ils trouvaient. Et gisait leur poésie en sonnets, pastorales, chansons, sirventes, tensons. » Les plus célèbres troubadours sont Arnaud Daniel, né dans le douzième siècle; Ancelme Faydit, Hugues Brun, Pierre Roger. Ces aimables poètes-musiciens, que la Provence produisait, parcouraient les châteaux en chantant les éloges des grands hommes morts ou vivants, et s'accompagnaient en chantant de leur harpe.

Poëtes enchanteurs, ingénus *troubadours*,
Qui sûtes les premiers intéresser les grâces,
Et, chantres des plaisirs, chasser l'ennui des cours.
BÉRANGER.

Ainsi, dans l'heureuse Provence,
Jadis on vit les *troubadours*,
Dans les combats porter la lance,
Dans la paix chanter les amours.
Ils parcouraient toutes les cours,
Pour célébrer toutes les belles;
Aux rois, à la beauté fidèles,
Amants, poètes et guerriers,
Leur muse, à des fleurs immortelles,
Mêlait le myrte et les lauriers.
THOMAS, *Epître à M. Chaptal*.

TROUBLE. *n. m. Syn.* Tapage, tumulte, désordre, confusion, embarras. — Agitation, émotion, crainte, effroi, inquiétude, saisissement, souci, ennuis. *Epit.* Confus, soudain, violent, dangereux, insolent, séditieux, horrible, effroyable, funeste, suscité, calmé, apaisé. — Muet, involontaire, inconnu, imprévu, enchanteur, ravissant, secret, inexprimable, plein de charmes, innocent, ingénu, éloquent, mystérieux, honteux, humiliant, mortel, importun, funeste.

Mais un *trouble* importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

Quel *trouble* vous agite, et quel effroi vous glace?
Même scène.

Laisse-moi profiter *du trouble de ses sens.*
Le même, act. V, sc. 1.

Un *trouble* s'élève dans mon ame éperdue.
Le même, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

Un *trouble* fatidique assiégea ta pensée.
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. II.

Cruel auteur des *troubles de mon ame*,
Que la pitié retarde ou peu tes pas!
J. B. ROUSSEAU.

TROUPE. *n. f. Syn.* Multitude, foule, grand nombre, bande, essaim, compagnie. — Armée, soldats, soldatesque, gens de guerre, milice. En ce dernier sens, il s'emploie ordinairement au pluriel. *Epit.* Céleste, divine, immortelle, nombreuse, joyeuse, riante, folâtre, aimable, légère, vagabonde, fidèle, égarée, indocile, révoltée. — Victorieuses, triomphantes, vieilles, ramassées, levées, exercées, aguerries, fraîches, disciplinées, réglées, dispersées, débandées, fugitives, ralliées.

Le céleste *troupe*,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.
J. B. ROUSSEAU.

La céleste troupe, dans cet exemple, signifie la troupe des anges; dans le suivant, *la troupe immortelle* désignera la compagnie des dieux du paganisme :

Voulez-vous (dit Junon) m'exposer à la honte cruelle
Des ris injurieux *de la troupe immortelle?*
LACHABAUSSIÈRE, trad. d'un morceau du XIVe liv. de *l'Iliade*.

Et d'enfants à sa table une riante *troupe*
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.
RACINE, *Esther*, act. II, sc. 9.

Des nymphes la *troupe* folâtre
Danse et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verts.
LEBRUN.

Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfants de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

Des Grâces et des Ris la *troupe* m'abandonne.
LA FONTAINE.

Des grandeurs et de l'or le séduisant prestige
Ne peut guérir les cœurs de chagrins dévorés,
Ni chasser les soucis dont la *troupe* voltige
Sous les lambris dorés.
KÉRIVALANT, trad. de la *XVIe Ode* du 2e livre d'Horace.

Des oiseaux émaillés les *troupes* vagabondes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IV.

Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
L. RACINE, *la Religion*, ch. I.

Il voit d'un feu nouveau ses *troupes* enflammées.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

TROUPEAU. *n. m.* (*trou-pô*). Troupe d'animaux sous la conduite d'un berger. *Épit.* Docile, fidèle, riche –, cher –, nombreux, fécond, bêlant, mugissant, tendre–, timide, faible –, vil –, innocent, bondissant, paissant, errant, gras, amaigri, languissant, rafraîchi. *Périph.* Le peuple des bergeries, des étables.

... Ces longs *troupeaux* qui blanchissent la plaine.
LEBRUN.

De leurs féconds *troupeaux* leurs plaines sont couvertes.
VOLTAIRE.

Des vallons aux coteaux les longs *troupeaux* gravissent.

Là, de nombreux *troupeaux* paissent l'herbe fleurie;
Leurs gais et naïfs conducteurs
Font de leurs chants retentir la prairie;
La joie est sur leurs fronts, le calme est dans leurs cœurs;
Et tandis que chacun rêve à sa jeune amie,
Le chien silencieux, compagnon des bergers,
Veille sur les agneaux confiés à son zèle.
Gardien attentif et fidèle,
Il va, tourne, revient, écarte les dangers.
Si quelque brebis imprudente
Veut sauter un fossé, veut franchir un ruisseau,
Le chien, lui présentant sa gueule menaçante,
La force à regagner le timide troupeau
Qui déjà bondit d'épouvante.
Mad. LAUGIER DE GRANDCHAMP.

V. BÉTAIL.

Ce mot s'emploie aussi au figuré.

Viens, et pense du moins que ce *troupeau* timide
De vestales, d'enfants, a besoin qu'on le guide.
COLARDEAU, *Lettre d'Héloïse à Abeillard.*

A la fontaine où s'enivrent Boileau,
Le grand Corneille et le sacré *troupeau*
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière.
PRÉPETIT DE GRAMMONT, *rondeau.*

Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils *troupeaux* dont elle est le pasteur.
J. B. ROUSSEAU, *Ode tirée du Psaume XLVIII.*

TROUVER. *v. tr. Syn.* Rencontrer, découvrir. — Imaginer, inventer.

Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 6.

On a dit anciennement il *treuve* pour il *trouve*; on le voit encore écrit de cette manière dans Mairet, dans Malherbe, et même dans Quinault, dans Molière et dans La Fontaine, ce dernier a dit :

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve,
. . . .
Dans les citrouilles je la *treuve.*
Liv. IX, fabl. 4.

TROUVERRE ou TROUVEUR. *n. m.* Les trouverres, qu'il ne faut pas confondre avec les troubadours (*V.* ce mot), sont nos anciens poètes du nord de la France, tandis que les troubadours florissaient dans le midi. « Ces deux mots *trouveurs* et *troubadours*, qui au fond n'en sont qu'un, expriment assez bien, dit Rivarol, la physionomie des deux langues, le Provençal et le Picard. »

« Les *trouverres* sont trop souvent confondus avec les *troubadours*. Les uns étaient les poëtes de la langue d'*Oyl* ou du nord de la France, les autres de la langue d'*Oc* ou du midi. M. T. a parfaitement démontré dans le *Journal de l'Empire*, contre l'opinion vulgaire, que les premiers étaient très-supérieurs aux seconds. Voyez d'ailleurs l'excellente *Histoire littéraire d'Italie*, par M. Ginguéné, tom. I, chap. 5.
Bulletin de la Gazette de France, du mardi 8 juin 1813.

TROYEN. *n. m.* TROYENNE. *n. f.* (*troa iën*, *troa-iè-ne*). Nom de peuple, homme, femme de l'ancienne Troie. *Syn.* Argien, Argienne. *Périph.* Les enfants d'Argos (Delille), les descendants de Teucer. *V.* TROIE.

Il est aussi adjectif, *les vaisseaux troyens, les jeux troyens.*

TUBE. *n. m. Syn.* Tuyau, canal, conduit, sarbacane, cylindre. Ce mot peut entrer dans tous les styles, et on l'emploie souvent en poésie où il remplace utilement les mots *tuyau*, *sarbacane*, qui ne sont pas assez nobles. *Épit.* Long –, étroit, arrondi.

Telle une source pure, à travers les roseaux,
Épanche librement le trésor de ses eaux,
Et, dans les lieux divers où son cours se déploie,
Va porter la fraîcheur, l'abondance et la joie:
Veut-on, gênant le cours de son flot fugitif,
Dans un *tube* d'airain le retenir captif?
De la contrainte alors naît un nouveau miracle;
Impétueux il sort; et, vainqueur de l'obstacle,
Ce même flot jaillit en prismes radieux,
Et des mortels ravis il enchante les yeux.
VALMALETE.

En parlant d'un thermomètre Colardeau a dit :

. . . . . . Par la liqueur le *tube* coloré,
De la température indique le degré.

On dit en poésie *un tube d'airain*, *un tube de bronze*, ou simplement un *tube*, pour désigner un pistolet, un fusil, un canon. *Épit.* Homicide, meurtrier, foudroyant.

Du *tube* foudroyant charge ton bras guerrier.
LEBRUN.

D'un long *tube* soudain le plomb mortel s'élance.
BAOUR-LORMIAN.

En parlant de la maison d'un villageois, M. Campenon a dit :

J'y cherche encor quelque image gothique,
Les rideaux bleus jates autour du lit,
L'horloge en bois près du trumeau rustique,
Et, dans un coin, le *tube* meurtrier
Voué jadis aux fureurs de la guerre,
Qui désormais, sans appareil guerrier,
Dort tout couvert d'une oisive poussière.

. . . D'un *tube de bronze* aussitôt la mort vole.
VOLTAIRE.

TUER. *v. tr.* (*tu-é* devant une consonne). Ce mot est familier, et les poètes, dans la poésie élevée, sont obligés de le remplacer par une circonlocution. *Périph.* Livrer à la mort, ravir le jour, la lumière, priver du jour, de la lumière, trancher les jours, donner la mort, le trépas, priver de la vie, laisser sans vie, arracher la vie; faire descendre, envoyer quelqu'un chez Pluton, dans la nuit éternelle.

Qu'à ce monstre à l'instant *l'ame soit arrachée.*
RACINE, *Esther*, act. III, sc. 6.

A sa vile demeure il arrache son ame.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Et le frappant au cœur d'une atteinte mortelle,
Il *le rend* pour jamais *à la nuit éternelle.*
LA GRANGE-CHANCEL.

Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein *lui ravir la lumière.*
VOLTAIRE, *Mahomet.*

Vous avez vu, madame, avec quelle furie
Les deux princes sortaient pour *s'arracher la vie.*
RACINE, *la Thébaïde*, act. V, sc. 2.

TULIPE. *n. f.* Fleur. *Épit.* Fastueuse, superbe, africaine, diaprée, inodore.

La *tulipe* s'élève : un port majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs bizantins méritent qu'on l'adore,
Et lui font pardonner son calice inodore.
ROUCHER, poëme des *Mois*, avril.

LA TULIPE.

Je fus un berger autrefois,
Qui, poussé d'une belle audace,
Alla cueillir sur le Parnasse
Des lauriers plus fameux que les lauriers des rois.
Ce généreux désir d'une éternelle gloire
Ne m'empêcha pas de servir,
Avec les filles de mémoire,
Les mortelles beautés qui me surent ravir.
Mais mon ame fut si volage,
A tant d'objets divers elle rendit hommage,
Et les bergères si souvent,
En me reprochant leurs caresses,
Se plaignirent que mes promesses
Se perdaient parmi l'air sur les ailes du vent,
Qu'Amour vint d'une main puissante
Me transformer en cette fleur,
Qui, comme j'eus l'ame inconstante,
Est inconstante en sa couleur.

GODEAU, *la Tulipe*, madrigal inséré dans *la Guirlande de Julie*, Paris, 1784.

TUORBE. *V.* THÉORBE.

TURBAN. *n. m.* Coiffure des Turcs et de plusieurs autres peuples orientaux.

Le turban se prend, dans la langue poétique, pour la Turquie, le grand Turc, la puissance du grand Turc.

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris Memphis et Byzance;
Sur les bords de l'Euphrate abattu le *turban?*
BOILEAU, *Épître au roi.*

TURELURE. Refrain de chanson. On en a fait un nom féminin dans cette phrase familière : *c'est toujours la même turelure*, pour dire c'est toujours la même chose. C'est une onomatopée, et de la Monnaye pense que *turelure*, comme *tureluretu*, sont des mots faits exprès pour représenter le son de la flûte.

Quand de ses feux un jeune cœur
D'un ton flatteur
Vous assure,
Croyez-moi, répondez toujours
A ses discours :
Turelure.
PANARD, *Vaudeville.*

TURLUTUTU. Refrain de chanson qui imite assez bien le son de la flûte.

TUTÉLAIRE. *adj.* des deux genres. On peut le placer avant ou après le nom en consultant l'oreille et l'analogie. *Syn.* Protecteur, défenseur, gardien, surveillant, propice, favorable, secourable.

Tous deux agenouillés, à leurs dieux *tutélaires*
Présentent de leurs vœux le tribut volontaire.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. V.

Il se flatte du moins qu'une nuit *tutélaire*
Doit prêter au plaisir les voiles du mystère.
DARU.

Les tilleuls odorants, les flexibles ormeaux
Se dépouillaient de leur forme première,
Et leurs fronts inclinés, se courbant en berceaux,
Prêtaient à la paresse une ombre *tutélaire.*
HOFFMAN.

TUTOIMENT. *n. m.* (*tu-toa-man* devant une consonne). Terme dont on se sert pour marquer l'action de tutoyer, c'est-à-dire de se servir des mots *tu*, *toi*, en parlant à une personne.

Le poète, inspiré par une puissance plus qu'humaine, se permet de tutoyer non-seulement les princes et les rois, mais dieu même :

Grand dieu! *tes* jugements sont remplis d'équité.

Grand roi, *cesse* de vaincre, on je cesse d'écrire.
BOILEAU.

Dans les mouvements d'une passion violente, le tutoîment est encore permis au poète. C'est ainsi qu'Hermione dit à Pyrrhus :

Je ne *t*'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. 5.

et Phèdre à Hippolyte :

Eh bien! *connais* donc Phèdre et toute sa fureur.
Le même, *Phèdre*, act. II, sc. 5.

TYNDARIDES. *n. pr. m. pl.* C'est le nom que les poètes donnent quelquefois à Castor et à Pollux, tous deux fils de Léda, épouse de Tyndare, roi de Sparte; mais le premier était fils de Tyndare, tandis que Pollux devait le jour à Jupiter.

TYPHON, TYPHÉE ou TYPHOÉ. *n. pr. m.* M. Noël distingue Typhée ou Typhoé de Typhon. « Typhée ou Typhoé, un des géants qui voulurent détrôner Jupiter; il était fils de la Terre et de Titan. Il avait cent têtes, dit Pindare, et fut élevé dans un antre de Cilicie; on le confond avec Typhon. On dit qu'il se sauva seul dans la défaite des autres géants, et qu'ensuite il recommença la guerre contre Jupiter; mais enfin il fut vaincu et accablé sous les rochers de l'île d'Inarime, aujourd'hui Ischia, vis-à-vis de Cumes...... » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Typhon autre géant fameux, suivant le rapport du même mythologiste, d'après Homère, naquit des vapeurs qui sortirent de la terre, après que Junon l'eut frappée de sa main. Ce monstre avait cent têtes. « De ses cent bouches sortaient des flammes dévorantes et des hurlements si horribles, qu'il effrayait également les hommes et les dieux. ...... Typhon ne fut pas plutôt sorti de terre, qu'il résolut de déclarer la guerre aux dieux, et de venger les géants terrassés. Il s'avança donc vers le ciel, et épouvanta si fort les dieux par son horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite en Egypte .... Jupiter poursuivit Typhon avec tant de vivacité, et le frappa si souvent de ses foudres, qu'il le terrassa enfin et l'étendit sur le mont Etna, où le géant de rage vomit continuellement des flammes. »

...... Le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.
LEMIÈRE, poème de *la Peinture.*

Typhée, enchaîné dans ce gouffre
D'où partent la flamme et le soufre
Que vomit l'effroyable Etna,
Jadis, de sa maison profonde,
Donna des secousses au monde,
Dont le dieu des morts s'étonna.
LAMOTTE.

Puis-je oublier Typhon, cet enfant de la terre,
Cet énorme géant qui, bravant le tonnerre,
S'élança furieux jusqu'aux voûtes de l'air?
Sa voix était la foudre et son regard l'éclair;
Des flammes s'élançaient de ses lèvres horribles.
Entassant mont sur mont, dans ses transports terribles,
Il semblait en espoir dévorer tous les dieux :
Mais, prenant ses carreaux d'un bras victorieux,
Jupiter, sur le haut de ces cimes fumantes,
Le renversa percé de cent flèches brûlantes.
Le front de ce Titan, que le feu calcina,
Vint frapper en roulant les gouffres de l'Etna;
Sa chute de Thétis fit retentir les ondes,
Et mugir des enfers les cavernes profondes....
LEGOUVÉ.

TYRAN. *n. m.* Celui qui a usurpé la puissance souveraine, et encore prince légitime qui gouverne avec cruauté, et qui met sa volonté à la place de la loi. *Syn.* Usurpateur. — Despote, roi, prince, monarque. *Epit.* Fier —, affreux, exécrable, horrible, odieux, superbe —, ambitieux, audacieux, farouche, jaloux, timide, soupçonneux, ombrageux, inaccessible, inexorable, inflexible, implacable, pâle —, infâme —, vil —, couronné, subalterne.

On dit qu'Héraclius est tout près de paraître;
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.
CORNEILLE, *Héraclius.*

Un *tyran* a toujours quelqu'ombre de vertu.
VOLTAIRE.

Il s'emploie aussi au figuré.

Et la perche azurée et le brochet avide,
Tyran dévastateur de l'empire liquide.
BOISJOSLIN.

La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VII.

La mode est un *tyran* dont rien ne nous délivre.

Les vents sont appelés, dans le langage des poètes. *les tyrans*, *les fiers tyrans des airs.*

Tel le souffle bruyant *des fiers tyrans des airs*
Trouble le calme heureux qui règne sur les mers.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. VII.

U

U. *n. m.* La vingt et unième lettre de l'alphabet. Suivie d'un *i*, cette voyelle forme une diphthongue, comme dans *lui*, *fruit*, *suite*. Devant le *g*, elle sert à donner à cette lettre un son ferme et guttural et empêche de la prononcer *j*, comme on peut le remarquer dans *guérir*, *prodigue*, *guichet*, qu'on prononcerait *jérir*, *prodije*, *jichet*, sans l'*u* interposé entre le *g*, l'*e* et l'*i*. Cette voyelle accompagne toujours la lettre *q* au commencement ou au milieu des mots, et alors cette consonne se prononce *ke*, *ku* ou *kou*. *V.* Q.

UI diphthongue et la voyelle *i* riment ensemble dans les rimes féminines, quand elles ont les mêmes consonnes après elles, comme dans,

guide *séduire* *guise* *suite* *huître* *suivre*
humide satire *devise* *vite* chap*itre* *vivre*.

La sombre Jalousie au teint pâle et livide
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide.
VOLTAIRE.

Fuis, n'en approche en nulle guise,
Sinon, je te le prophétise,
Pauvre raton, tu périras.
DU CERCEAU, *le Rat et le Raton*, fable.

......Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde génisse.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. II.

Dites de quels héros la glorieuse élite
Accompagnait Enée, et voguait à sa suite.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

UNION. *n. f.* (*u-ni-on*). *Syn.* Assemblage, jonction, liaison, accouplement. — Alliance, association, confédération, ligue, société. — Conjonction, mariage, hymen. — Unanimité, intelligence, accord, concorde, paix, harmonie. *Epit.* Etroite, étrange, disparate, assortie, indivisible, inaltérable, cimentée, violée, rompue, aimable, tendre -, fidèle, sincère, stable, féconde, désirée, touchante, formée. *Périph.* Les chaînes, les nœuds d'une tendre union, le lien conjugal.

Le dieu chantait comment les principes divers
Du feu, de l'air léger, de la terre et des mers
Dans le vide ont formé leur *union* féconde.
TISSOT.

D'une tendre *union* nous goûtons les douceurs.
CASTEL.

Junon qui des époux consacre l'*union*.
FAYOLLE.

UNIR. *v. tr. Syn.* Joindre, assembler, lier, accoupler, réunir. — Associer, allier, confédérer, liguer. — Conjoindre, marier, assortir. — Accorder, concilier.

La terre aussi riche que belle
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.
GRESSET, *le Siècle pastoral*, idylle.

Avant qu'un nœud fatal *l'unît* à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Déjà trois fois la nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière ;
Au front des cieux le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'amour, de ses chaînes discrètes,
Avait uni ces fidèles amants.
MILLEVOYE, *Emma et Éginard*.

. . . .
Que Rome lui défend de *s'unir* avec moi.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. III.

On dit *unir à*, *unir avec*; mais je partage l'opinion de M. Chapsal, qui pense qu'*unir ensemble* est une véritable périssologie, puisque le mot *ensemble* n'ajoute rien à l'idée exprimée par *unir*.

UNIVERS. *n. m.* (*u-ni-ver* même devant une voyelle). Le monde entier. Il se dit quelquefois pour la terre seulement, ou même pour le Nouveau Monde, pour un autre hémisphère, pour un autre continent. *Syn.* Le monde. — La terre, le globe. — Les hommes, le genre humain. *Epit.* Bel -, brillant, naissant, jeune encore, antique, vaste -, immense, vieilli. *Périph.* Le berceau de l'univers, le tombeau de l'univers ; des deux bouts de l'univers, pour dire par toute la terre, des deux mondes.

Nul art n'a précédé l'art sublime des vers ;
Il remonte *au berceau de l'antique univers*.
LEBRUN, *Épître II*, liv. 1.

Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appèle la fortune.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

Alors sa juste renommée,
Répandue au-delà des mers,
Jusqu'*aux deux bouts de l'univers*
Avec éclat sera semée.
J. B. ROUSSEAU, *Ode V*, liv. 1.

L'astre majestueux dont les flammes fécondes
Dispensent la chaleur et la vie *aux deux mondes*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

. . . . Le divin tableau
Où l'ame du Poussin nous traça ce fléau (le déluge),
Où j'admire, enflammé par son puissant génie,
De l'*univers* mourant l'effroyable agonie.
PASSEVAL-GRANDMAISON.

L'homme a dit. . . . .
Et ce vaste *univers*, mon superbe palais,

M'offra un trône éclatant dont les cieux sont le dais.

DUFRESNEL.

Le pin, qui de ses monts descendu sur les mers,
Court voyager au loin dans un autre *univers*.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*, liv. I.

Le matelot dont l'art joint les deux *univers*,
Vend à bas prix ses jours suspendus sur les mers.

THOMAS.

Dieu, chez les modernes, comme Jupiter. chez les anciens, est appelé *le maître*, *le roi de l'univers*.

Tout-à-coup s'élançant des clartés éternelles,
L'aigle, ministre ailé *du roi de l'univers*,
Porte aux dieux divisés la foudre et les éclairs.

DE GUERLE.

URANIE. *n. pr. f.* Muse qui préside à l'astronomie. *Epit.* Céleste –, divine –, docte –, savante –, sage –, sévère. *Périph.* Le compas d'Uranie, la muse de l'astronomie. Uranie se dit quelquefois en vers pour l'astronomie. *V.* ce mot.

Dans son rapide essor *Uranie* à nos yeux
Dévoile la nature et les secrets des dieux.

DANCHET.

Uranie, aux célestes voûtes
Élevant ses hardis regards,
Parcourt les inégales routes
Que tiennent les astres épars;
Prévoit quel corps dans leurs carrières
Doit nous dérober leurs lumières,
Et nous en prédit les instants;
Sait leur distance, leur mesure,
Et tous les rangs que la nature
Leur a prescrits dans tous les temps.

LAMOTTE.

« On la peint vêtue d'une robe de couleur d'azur, couronnée d'étoiles, et soutenant des deux mains un globe qu'elle semble mesurer, ou bien ayant près d'elle un globe posé sur un trépied et plusieurs instruments de mathématiques. »

NOEL, *Dict. de la Fable.*

URNE. *n. f.* Ce mot est admis dans tous les styles. Vase antique qui servait à divers usages, comme à mettre les cendres des morts, à tirer au sort, etc. *Syn.* Vase, cruche, pot. Ces deux derniers sont familiers. *Epit.* Etroite, inépuisable, féconde, tarie, épuisée, profonde, sacrée, fatale, funéraire, cinéraire, mélancolique.

M. Notaris a dit, en parlant du vieux Silène :

Son *urne* aux larges flancs, et dont l'anse est usée
A son côté pendait de nectar épuisée.

Les païens avaient confié au Destin l'urne dans laquelle ils supposaient qu'était renfermé le sort des hommes.

L'*urne* des sorts est dans sa main terrible.

DORAT.

« Comme c'était une chose fort ordinaire, chez les anciens, de décider par le sort les affaires les plus importantes, ils ont feint aussi que les noms de tous les hommes étaient écrits sur des billets, et jetés dans une urne que l'on remuait continuellement; que ceux dont les billets étaient tirés les premiers, mouraient avant les autres, et que cela se continuait toujours de même. »

DACIER, *Remarque sur le 26e vers de la 3e ode du IIe liv. des odes d'Horace.*

Les mythologues placent encore entre les mains de Minos l'urne qui contient les destinées des mortels; c'est en ce sens que Phèdre dit à OEnone :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'*urne* fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 6.

Les noms, presqu'échappés de l'*urne* de la mort,
Y rentrent à sa voix; les Parques étonnées
Roulent sur le fuseau de nouvelles années.

THOMAS.

Les poètes et les peintres représentent ordinairement les fleuves appuyés sur une urne d'où sort l'eau qui forme la rivière à laquelle ils président. Cette urne est penchée ou de niveau, pour exprimer la rapidité ou la tranquillité de leur course. C'est ce qui a fait dire au poète Lebrun en parlant des fleuves :

Tous ceints d'algue et de joncs s'inclinent sur leur *urne*.

Ode nationale contre l'Angleterre.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son *urne* penchante
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

BOILEAU.

Lorsqu'un grand fleuve épanche aux plaines qu'il féconde
Le liquide cristal de son *urne* profonde.

CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. I.

Des Naïades en deuil sur leurs *urnes* gémissent,
Et semblent regretter leurs sources qui tarissent.

DESAINTANGE.

C'est parmi les frimas, sur l'*urne du Verseau*,
C'est quand les autres fleurs vont descendre au tombeau,
Que l'on vous voit renaître, et que votre verdure
Sembla par sa fraîcheur rajeunir la nature.

CASTEL, *les Plantes*, chant IV.

Des cieux plus purs soudain l'*urne* est tarie,
L'ombre, que chasse un soleil lumineux,
S'est repliée et court dans la prairie.

CAMPENON.

T..T..... Ce brillant météore (l'arc-en-ciel),
Cet arc majestueux dont le ciel se décore
Quand les urnes du ciel cessent de s'épancher.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. I.

périphrase poétique, pour dire quand il cesse de pleuvoir.

Les anciens étaient dans l'usage de brûler les corps des morts, et de renfermer ensuite dans des urnes leurs cendres qu'ils conservaient avec un soin religieux.

On met sur le bûcher le plus grand des héros,
La terreur d'Ilion, le bouclier d'Argos,
La gloire du nom grec. Déja le feu s'allume:
Vulcain fit son armure, et Vulcain le consume.
Un peu de cendre est donc ce qui reste de lui!
Une *urne* est sa demeure, et l'enferme aujourd'hui.
DESAINTANGE.

Dans un bosquet ombreux et solitaire,
Sous des cyprès témoins de mes douleurs,
Je te consacre une *urne* cinéraire,
Que tous les jours je baignerai de pleurs.
POMMEREUL, trad. de quelques *Épigrammes de Martial* (1818).

US (terminaison). Les mots de cette terminaison où le *s* est sonore riment sans difficulté avec ceux où cette consonne est muette; ainsi Vénu*s* s'unira à inconnu*s*, Phébu*s* à abu*s*, etc.

L'almanach est païen : nous comptons nos journées
Par le seul nom des dieux que Rome avait connus;
C'est Mars et Jupiter, c'est Saturne et Vénus
Qui président au temps, qui font nos destinées.
VOLTAIRE, *Apologie de la Fable.*

USURPATEUR. *n. m.* USURPATRICE. *n. f. Epit.* Injuste, adroit, téméraire, hardi, avide, affamé, avare.

. . . . Tous les conquérants
Pour être *usurpateurs* ne sont pas des tyrans.
CORNEILLE.

Dans le style élevé, en prose comme en vers, il peut se prendre adjectivement, au propre comme au figuré.

Il a fui devant nous pour retarder sa perte,
Ce peuple *usurpateur* de l'empire des eaux.
GILBERT, *Ode sur la guerre d'Amérique.*

L'ivraie *usurpatrice* étouffe le froment.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

USURPER. *v. tr. Syn.* S'emparer par violence, prendre injustement, se saisir, envahir. Il se dit au propre et au figuré.

. . . .
Dans le sang on cherche la gloire;
Et, sous le beau nom de victoire,
Le meurtre *usurpe* les lauriers.
LAMOTTE.

En parlant du pavot M. Castel a dit :

Que ne peut la richesse ? une plante nouvelle
Usurpe les sillons, et distille pour elle
Un lait assoupissant, un lait dont les effets
Du paisible Morphée imitent les bienfaits.
Les Plantes, ch. II.

V

V. *n. m.* (*ve*). C'est la vingt-deuxième lettre de notre alphabet.

Il paint le vol des vents et la vélocité.
PIIS, *Harmonie imitative.*

VACHE. *n. f.* Le mot *génisse* a le privilége d'entrer dans la langue poétique, tandis que celui de *vache* en est exclu.

La *génisse* au front calme, au regard débonnaire,
Traînant son doux fardeau, parure d'une mère.
LEBLANC.

Cependant Léonard a dit :

Le doux mugissement de la *vache* pesante
Dont le lait, exprimé par d'innocentes mains,
Remplit de son nectar une cruche écumante.
Les Saisons, ch. II.

et Delille :

Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La *vache* gonfle en paix sa mamelle pendante.
L'Homme des Champs, ch. IV.

Dans ces deux exemples, qui appartiennent à la poésie descriptive et à l'économie rurale, ce mot peut passer à la faveur de l'encadrement; mais il serait déplacé dans un poëme épique, dans une tragédie et surtout dans une ode.

V. GÉNISSE et IO.

VAGABOND, ONDE. *adj.* (*va-ga-bon* devant une consonne, *va-ga-bont* devant une voyelle, *va-ga-bon-de*). La poésie fait un fréquent usage de ce mot dans le sens de vague, errant. *Syn.* Errant, égaré, vague, indécis, incertain.

Le fleuve, dieu de ces climats,
Guide dans ses détours ma course *vagabonde.*
LA HARPE.

Adèle, il est au bois un antre solitaire
Qu'à mes pas *vagabonds* la fortune a montré.
LEGRAND D'AUSSY.

Quand la veuve d'Oscar, sous ses doigts *vagabonds*,
Anime la harpe sonore.
BAOUR-LORMIAN.

Un fil d'or renouant ses tresses *vagabondes*,
Sur les lis de son cou laissa flotter leurs ondes.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. X.

Sa muse déréglée en ses vers *vagabonds*
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

VAGUE. *n. f.* L'eau élevée au-dessus de la superficie de la mer, d'un fleuve, d'une rivière par les vents, par la tempête. *Syn.* Flot, onde. *Epit.* Soulevée, élevée, profonde, fugitive, humide, fangeuse, renaissante, écumante, écumeuse, mutinée, émue, agitée, mobile, blanchissante, rapide, fougueuse, frémissante, effrénée, irritée, indomptable, furieuse, en fureur, impuissante, docile, obéissante. *Périph.* Une montagne humide, liquide, écumante; une voûte humide, écumante.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons *une montagne humide.*
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

. . . Des flots grondants *les montagnes liquides.*
CORNEILLE.

Ondes, qui soulevez vos *voûtes* vagabondes
Contre le faible sein de mon frêle vaisseau.
L'Astrée, sonnet, tom. II, pag. 514 (1631).

L'onde s'enfle et mugit jusqu'aux cieux élancée,
Elle tombe écumante, et cent gouffres ouverts
L'engloutissent soudain, et soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la *vague* renaissante.
Elle retombe et roule en montagne bruyante.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. II.

Les *vagues* à grand bruit tombaient sur les rivages.
LÉONARD.

Les *vagues* quelquefois nous portent sur leur faîte,
Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des airs
Retombent avec nous au gouffre des enfers.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. III.

VAGUE. *adj.* des deux genres. Qui n'a point de bornes fixes et déterminées. Il se dit aussi au figuré. *Syn.* Indéfini, illimité, indéterminé. — Indécis, incertain, irrésolu.

. . . . Des déserts la *vague* immensité.

Dans un *vague* abandon flotte l'ame pensive.
DEFONTANES, *le Verger*.

Cygnus en sons plaintifs répond à Philomèle,
Une *vague* harmonie à leurs accents se mêle,
Et les sons mariés de la lyre et des vers
Ne forment qu'un accord de mille accords divers.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

Il s'emploie aussi comme nom, surtout en poésie, où l'on dit *le vague de l'air*, *le vague des airs.*

Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend *le vague de l'air*. . . . .
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

. . . . Dans *le vague des nues*
Elle apperçoit deux cygnes éclatants.
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. II.

VAILLANCE. *n. f.* C'est un mot qui a vieilli, et que *valeur* a remplacé; son harmonie et son nombre le font cependant employer dans la poésie. *Syn.* Valeur, courage, audace, bravoure, hardiesse, intrépidité. *Epit.* Noble -, indomptable, meurtrière, précipitée, ralentie.

Le vulgaire est content s'il remplit son devoir;
Il faut plus au héros: il faut que sa *vaillance*
Aille au-delà du terme et de notre espérance.
VOLTAIRE, *Tancrède.*

Le lion du héros exprime la *vaillance.*
DELILLE.

VAIN, AINE. (*vein, vè-ne*). *Syn.* Inutile, impuissant, inefficace, insuffisant, faible, débile. — Frivole, fugitif, fragile, imaginaire, fantastique.

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma *vaine* prudence.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. V.

Il chantait: attiré de ses retraites sombres
Autour de lui volait le *vain* peuple des ombres.
LA HARPE.

EN VAIN. Expression adverbiale. *Syn.* Vainement, inutilement, sans effet, sans succès.

Les hameaux sont détruits et les bois emportés;
On cherche *en vain* la place où furent les cités.
DELILLE.

VAINCRE. *v. tr.* Les trois personnes du singulier: je *vaincs*, tu *vaincs*, il *vainc*, où l'on doit faire sentir le *c*, affectent trop désagréablement l'oreille pour être admises dans la poésie.

De l'amour aisément on ne *vainc* pas les charmes.
TH. CORNEILLE, *Ariane*, act. IV, sc. 4.

« Ce mot *vainc* ne doit jamais entrer dans les vers, ni même dans la prose. On doit éviter tous les mots dont le son est désagréable, et qui ne sont qu'un reste de l'ancienne barbarie. »

VOLTAIRE, *Remarques sur Ariane*, *œuvres complètes*, t. LI, p. 408, édit. in-8°. Gotha, 1787.

Il en est de même des trois personnes du composé: je *convaincs*, tu *convaincs*, il *convainc.*

VAINCU, UE. part. de *vaincre.*

Et l'Euphrate *vaincu* coule plus mollement.
L. RACINE, *la Religion*, ch. IV.

« Non, madame, *vaincu du pouvoir* de vos charmes
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes.
RACINE, *Alexandre*, act. II, sc. 1.

Malherbe a dit:

Je suis vaincu du temps.
Liv. III, *Ode à Louis XIII*, 1627.

et la beauté de l'image a consacré l'expression qui en prose serait une faute contre la langue. Mais Alexandre *vaincu du pouvoir des charmes* de Cléofile, ne présente qu'une idée petite et commune, et qui par conséquent n'excuse point la licence.»

GEOFFROY, *Œuv. de Racine, au lieu cité.*

Cet habile critique est loin de condamner cette même licence dans ce vers de Bajazet, act. IV, sc. 6 :

Quoi! déja votre amour *des obstacles vaincu*....

vaincu des obstacles lui paraît plus poétique que *vaincu par les obstacles.*

Quelquefois l'un d'entre eux *vaincu du poids* des grains,
Qu'il traîne en haletant aux greniers souterrains...
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. VI.

Vaincu est quelquefois employé comme nom :

La loi de l'univers est : malheur aux *vaincus.*

J'étais mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu
Tant que ce lâche cœur *s'est dit votre vaincu.*
ROTROU, *Venceslas*, act. II, sc. 2.

On dit bien, *il se dit* mon *vainqueur, Alexandre vainqueur de Darius*; mais on ne dit pas *il est mon vaincu, il se dit mon vaincu, Darius vaincu d'Alexandre.* Les vers suivants présentent la même faute.

. . . . Scylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de *leurs vaincus.*
CORNEILLE, *Sertorius*, sc. 1.

VAINQUEUR. *n. m.* Proprement, celui qui a remporté une victoire sur les ennemis; au figuré, celui qui a remporté quelqu'avantage sur son concurrent, ou enfin celui qui a surmonté quelque obstacle ou dompté quelque passion. *Syn.* Conquérant, triomphateur. *Epit.* Noble -, fier -, généreux, modeste, pacifique, modéré, rapide, insolent, cruel, farouche, sanglant, furieux, implacable.

Non, non, ne craignez point qu'un barbare *vainqueur*
Porte dans vos foyers le carnage et l'horreur.
DULARD.

Hardi nocher, *vainqueur* d'une onde innavigable.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. X.

Vainqueur se dit bien dans le style galant pour celui qui subjugue une femme, qui lui inspire de doux sentiments.

A l'aspect de Fingal, une subite flamme
Avait brûlé son jeune cœur :
Elle fit des vœux dans son ame
Pour les jours du héros, son aimable *vainqueur.*
BAOUR-LORMIAN, *poésies d'Ossian.*

Il se prend aussi adjectivement, surtout en poésie.

Quel charme *vainqueur* du monde
Vers dieu m'élève aujourd'hui?
J. B. ROUSSEAU.

Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir *vainqueur.*
LONGEPIERRE, *Médée*, act. II, sc. 2.

Son ascendant *vainqueur* impose à mon génie.
VOLTAIRE, *Ériphile*, act. III, sc. 1.

Poussant un cri de mort et de douleur,
Soudain il tombe, insulté du barbare,
Auprès du mât où l'hymne et la *fanfare*
Avaient trois fois chanté son nom *vainqueur.*
PARNY, *les Rosecroix*, ch. XII.

Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate,
Et les torrents *vainqueurs* entrent de tous côtés.
DELILLE, trad. de *l'Énéide.*

VAISSEAU. *n. m.* (*vé-sô*). *Syn.* Nef. *V.* ce mot. Navire. *Epit.* Léger, agile, fragile, frêle -, riche -, menaçant, flottant, submergé. *Périph.* Maison mobile, flottant édifice.

. . . . Il arrondit la poupe,
Forme du gouvernail le mobile ressort
Qui, sur ses gonds de fer roulant avec effort,
Doit régir à son gré *le flottant édifice.*
THOMAS.

Ce bâtiment ailé qui fend le sein des mers.
LEGOUVÉ.

Quel spectacle frappant! mille *maisons mobiles*
Fendent le sein des flots vainement indociles.
Le vent enfle la voile, et l'aviron sur eux
Forme, à coups redoublés, des sillons écumeux.
DULARD.

Tandis que dans le sein de *flottantes maisons*
De Cérès, de Bacchus on transporte les dons.
Le même.

Les *vaisseaux* du Cyrus, citadelles flottantes,
Font gémir sous leur poids les vagues écumantes.
Le même.

Je montrai le premier aux peuples du Mexique
L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux,
De nos *châteaux ailés* qui volaient sur les eaux.
VOLTAIRE.

Poupe, mât, voile, pavillon se disent par métonymie pour les vaisseaux mêmes.

Industrieux français, remplis tes destinées.
Les mers, pour recevoir tes *poupes* fortunées,
Embrassent tes états, te présentent leur sein.
MARMONTEL.

Mars attèle à son char tes coursiers frémissants,
Et la mer tremble au loin sous tes *mâts* foudroyants.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

En s'adressant au célèbre voyageur Cook Delille a dit :

Ta *voile* en arrivant leur annonçait la paix,
Et ta *voile* en partant leur laissait des regrets.
Poème des Jardins.

Ses *pavillons* sans fondre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendants sur l'empire des ondes.
MILLEVOYE, *le Voyageur.*

Là, ces forêts du Nord, ces pins de la Norvège,
Enfants de ces climats qu'un long hiver assiège,
Pour chercher sur la mer des orages nouveaux,
Sous de savantes mains se courbent en *vaisseaux*.
THOMAS.

Les antiques forêts, dépouillant leurs ombrages,
N'allaient point sur les mers lutter contre les vents,
Ni les frêles humains défier les orages
Dans ces tombeaux flottants.
LEBRUN, *Ode I*, liv. 3.

Ce poète a dit, en parlant d'un vaisseau :

La Dryade, en pleurant, vit cet audacieux
Fuir l'asile ombragé des sapins ses aïeux.
Impatient, il vole, il dédaigne la terre.
Un dieu même en ses flancs déposa son tonnerre.
Il entraîne avec lui ces mortels égarés
Vers les sources de l'or dont ils sont altérés.
Souveraine des airs, sa voile triomphante
Leur promit les trésors que le Potose enfante!
Il roulait sur les flots, colosse impérieux.
Son corps pressait l'abîme, et sa tête les cieux.
Mais quand un jour fatal, ses noires destinées
Enveloppent ses mâts, ses voiles consternées,
Qu'en vain il lutte encor sur un gouffre orageux,
Où déjà le naufrage étend ses bras hideux,
Ni les vœux, ni les cris de ses pâles victimes
Dans leur tombe flottante implorant les abîmes,
Ni les trésors de l'Inde en son sein renfermés,
Ni les foudres des rois, dont ses flancs sont armés,
Rien n'a pu l'arracher au gouffre qui l'embrasse,
Et l'onde inexorable en absorbe la trace.
A peine un vil débris rejeté par les mers
Redira son naufrage à de lointains déserts.
La Nature, chant I.

On dit figurément *le vaisseau de l'état*, *le vaisseau de la fortune publique*.

Le vaisseau de l'état, battu par les orages,
S'avançait lentement au milieu des naufrages
Égaré loin du port...
THÉVENEAU, *Ode sur la fête de la paix* (1803).

VALEUR. *n. f. Syn.* Vaillance, bravoure, cœur, courage, intrépidité, hardiesse. *Epit.* Insigne, noble –, altière, modérée, tranquille, éprouvée, antique –, indomptée, invincible, bouillante, indiscrète, farouche, homicide, stérile, oisive, éteinte, mourante, trompée.

Quand ma jeune *valeur* sur les champs de Neptune
Suivit le grand Énée et sa noble fortune.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

En voyant ma large blessure,
Amis, pourquoi cette douleur?
Le sang qui coule *au champ d'honneur*
Du vrai guerrier est la parure,
C'est le garant de sa *valeur*.
ROUGET DELISLE.

VALLON. *n. m.* (*va-lon*). *Syn.* Vallée, penchant d'une colline, d'une montagne. *Epit.* Creux, profond, étroit, frais, fertile, agréable, riant, sombre –, ombreux, sonore, humble –, tranquille, solitaire. *Périph.* Le creux, l'enfoncement d'un vallon.

. . . .* *Les profondeurs d'un vallon* solitaire.
COLARDEAU.

Le chêne. . . . .
Ébranle de sa chute et les bois et les flots,
Et du *vallon* sonore éveille les échos.
BAOUR-LORMIAN.

Ces *vallons* ombragés de bois majestueux.
LÉONARD.

Dans la langue poétique, on appèle *le sacré vallon* la vallée qui se trouve entre le Parnasse et l'Hélicon. *V.* PARNASSE.

Ce vallon, où paissait le cheval Pégase, est arrosé par le Permesse, fleuve qui prend sa source au mont Hélicon; par les eaux de Castalie, qui était une nymphe qu'Apollon métamorphosa en fontaine; et par l'Hippocrène, fontaine plus merveilleuse encore, que Pégase fit jaillir d'un coup de pied.

On dit *le sacré vallon*, pour dire le Parnasse. *Syn.* Le double vallon, le vallon des neuf sœurs.

Non, non, sur ce sujet pour rimer avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et, sans aller rêver sur *le double vallon*,
La colère suffit, et vaut un Apollon.
BOILEAU, *Satire I.*

Le génie, *au double vallon*,
De l'immortalité déposa les richesses.
C'est surtout au fils d'Apollon
Qu'il aime à prodiguer ses fécondes richesses.
THÉODORE DÉSORGUES, *les Fêtes du génie.*

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert *le sacré vallon*,
Accourez, troupe désolée, etc.
LE FRANC DE POMPIGNAN, *Ode sur la mort de J. B. Rousseau.*

VALSE. *n. f.* Espèce de danse qui nous vient des Allemands.

L'orchestre enfin soupire une molle cadence.
On attendait la *valse*, et la valse commence.
. . . .
. . . . En marchant deux à deux,
Du parquet lentement on mesure l'espace :
Mais déployant soudain sa souplesse et sa grâce,
Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour-à-tour,
De vingt cercles pressés on décrit le contour.

La beauté que dès-lors le plaisir environne,
Au bras qui la soutient mollement s'abandonne,
Une tendre langueur se répand sur ses traits;
Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits;
Sa bouche de l'amour sembla aspirer les flammes.
Je ne sais à quel point la *valse* plaît aux femmes,
Je n'ai pas leur secret, mais, dans mon jeune temps,
Je pense que par goût j'aurais valsé long-temps.
VIGÉE, *ma Journée*, poème.

VAPEUR. *n. f. Syn.* Exhalaison, souffle, haleine. — Brouillard, nuage. — Délire, folie, frénésie. — Mélancolie, tristesse, humeur sombre. *Epit.* Epaisse, légère, subtile, exhalée, souterraine, salutaire, douce, odorante, passagère, fumante, condensée, impure, épurée, humide, grossière, enivrante, assoupissante, fraîche, maligne, mortelle, fétide, infecte, nébuleuse, sombre, noire, triste -, mélancolique, soporifique.

L'encens fuma autour d'eux, les flammes dévorantes
Exhalent dans les airs des *vapeurs* odorantes.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, liv. XI.

D'une haleine odorante exhaler les *vapeurs*.
Le même.

Et lorsque dans la feu d'une fête brillante
Qu'échauffera do vin la *vapeur* enivrante.
Le même.

Le même poète a dit, en parlant de Camille mourante:

Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des *vapeurs* sombres,
Et son ame en courroux s'envole chez les ombres.
Trad. de *l'Énéide*, liv. XI.

Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagère
Qu'enfante du sommeil la *vapeur* mensongère.
VOLTAIRE, *Sémiramis.*

Je prête un corps, hélas! à cette ombre incertaine
Mais la faible *vapeur*, prompte à s'évanouir,
S'échappe de mes bras tout prêts à la saisir.
DORAT, *Lettre du comte de Comminges à sa mère.*

Les *vapeurs* s'élevant au céleste séjour,
Puis en gouttes d'argent s'échappant des nuages.
FIRMIN-DIDOT, trad. de la VIme *Églogue de Virgile.*

La *vapeur* des brouillards ne voile pas les cieux.
RACINE, *Lettre à M. Vitart.*

La sombre humidité sort du fond des marais,
Assemble les *vapeurs* et les brouillards épais,
Étend sur la campagne un immense nuage,
Et voila du soleil la consolante image.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

. . . .
C'est ainsi qu'on voit les *vapeurs*
Monter du sein d'un lac, se grossir et s'étendre,
Et goutte à goutte se répandre
Dans la vallon silencieux:
Des larmes du matin les bosquets se remplissant,
Et les *vapeurs* s'évanouissent
Dès que l'astre du jour reparaît dans les cieux.
CHÉNIER, *Chants imités d'Ossian.*

Hé quoi! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhalait en bon mots *les vapeurs de sa bile.*
BOILEAU, *Satire VII.*

« Nous disions, il n'y a pas long-temps, *vapeurs de rate* (c'est le spleen des Anglais).

Veut-on qu'on rabatte
Les vapeurs de rate
Qui nous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

Nous avons supprimé *rate*, et nous nous sommes bornés aux *vapeurs.* »
VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, au mot *langue.*

Pope, dans le poème intitulé *la Boucle de cheveux*, a feint qu'il y avait une *déesse aux vapeurs* dont il s'est plu à tracer le portrait et à décrire le séjour. Je me servirai de la traduction que Voltaire nous a donnée de ce passage:

. . . . La caverne profonde
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La *déesse aux vapeurs* a choisi son séjour.
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle malsain de leur aride haleine,
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins sans en savoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle et l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle, etc.
Dict. Philosophique, au mot *Pope.*

VASE. *n. m.* Vase est un terme qui désigne en général tout ustensile propre à contenir les liquides ou autres choses, et même à préparer les aliments. Ce mot qui peut figurer dans tous les styles, remplace utilement ceux de verre, tasse, bouteille, plat, assiette, cruche, chaudière, chaudron, etc. Les poètes se servent quelquefois du nom de la matière dont le vase est fait, pour désigner le vase même; et alors or, argent, cristal, airain, argile deviennent synonymes de ce mot. *Epit.* Riche -, précieux, antique, sacré.

Je vous donne en retour deux *vases* d'un grand prix,
Dans la triste Arisba par mon père conquis.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. IX.

Apporte un *vase* immense, un *vase* précieux,
Couronnes-en les bords d'un vin délicieux.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IX.

Dieux, ne méprisez pas notre humble pauvreté,
Et le *vase* d'argile aux autels présenté.
MOLLEVAUT, trad. de la Ire *Élégie de Tibulle.*

Le *cristal* sur leurs mains verse une onde limpide.
DELILLE.

. . . . Ainsi dans un *airain* brûlant,
Qu'échauffe par degrés le sapin pétillant,
L'onde murmura, écume, etc.
GASTON, trad. de *l'Enéide*, liv. VII.

Cette *argile* où sa main préparait ses repas,
Le foyer solitaire ou s'imprimaient ses pas.
THOMAS, *la Pétréide.*

VAUCLUSE. *n. f.* Fontaine que les amours de Pétrarque et de Laure ont rendue fameuse; elle est souvent célébrée par nos poètes; c'est d'elle que le département de Vaucluse tire son nom.

DESCRIPTION DE LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Ainsi sous le soleil de l'heureuse Provence,
Pétrarque fut aimé; Laure en ce beau séjour,
Dans l'âge où le bonheur n'est jamais que l'amour,
Triompha des désirs qu'en son cœur il fit naître,
Et de ceux d'un amant plus dangereux peut-être.
. . . .
. . . .
O fontaine sacrée! immortelle retraite,
Que vient chercher de loin l'amant et le poète,
Vaucluse, que sans peine ils ne pouvaient quitter,
Toi, toi qu'avec transport je courus visiter,
Jeune encore, à côté d'une première amante;
Quatre siècles ont fui, mais ton onde écumante,
Et ces mille torrents, dont les flots vagabonds
Roulent de roche en roche, et retombent par bonds,
Et ces beaux cieux, ces prés, dont une eau calme et pure
Court réfléchir au loin l'éternelle verdure;
Et tous ces monts jetés et courbés sur tes bords,
Tes antres toujours pleins d'harmonieux accords,
Offrent au souvenir ces deux ombres fidèles (Pétrarque et Laure),
Et l'amoureux penser vient errer autour d'elles.
Aux nymphes du vallon, aux bergers d'alentour,
Tes flots en murmurant parlent encor d'amour;
C'est-là qu'on aime encor par un charme invincible,
Là qu'on gémit au moins de n'être plus sensible.
BARTHE.

On connaît généralement l'idylle de madame du Verdier, intitulée *la Fontaine de Vaucluse*, qui se trouve dans la *Petite Encyclopédie poétique*, t. XI, p. 193.

VAUDEVILLE. *n. m.* Terme de poésie. Sorte de chanson faite sur un air facile à chanter, et dont le sujet est ordinairement quelque aventure, quelque intrigue du temps. Ce mot qu'on trouve écrit, dans nos anciens auteurs, *vau-de-ville* ou *vau-de-vire* tire son nom du *val* ou de la vallée de *Vire* en Normandie, où cette espèce de poème prit naissance dans le 15e siècle.

« *Vaudeville*, par corruption au lieu de *vaudevire*. C'est ainsi qu'on appelait anciennement ces chansons, parce qu'elles furent inventées par Olivier Basselin qui était un foulon de Vire en Normandie, et qu'elles furent premièrement chantées au *Vaudevire* qui est le nom d'un lieu proche de la ville de Vire. Charles de Bourqueville dans ses *Antiquités de Caen* : « C'est aussi le pays (il parle de Vire) d'où sont procédées les chansons que l'on appèle *vau-de-vire*. . . . . Voici l'endroit de Belleforest, qui est du premier volume de sa Cosmographie : de cette ville de Vire, et du pays de Vaudevire portent et tiennent leur nom ces chansons anciennes et communes que le vulgaire mal-à-propos appèle des *vaudevilles*, desquelles fut auteur un Olivier Basselin, auquel n'en faut ravir l'honneur. »

MÉNAGE, *Dict. Étymolog.*, édit. de 1750.

Après avoir parlé de la satire, Boileau ajoute :

D'un trait de ce poème, en bons mots si fertile,
Le Français né malin forma le *vaudeville*;
Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir vent naître dans la joie.
Art poétique, ch. II.

Après les vers de Boileau qu'il me soit permis de citer ceux de M. Chaussard, nous osons assurer que le maître ne désavouerait pas le disciple.

Le malin *vaudeville*, amant de l'épigramme,
Brille de cet esprit dont s'afflige un bon cœur :
Sur l'aile des couplets vole le trait moqueur.
. . . .
. . . .
Ce drame, un peu frivole et faible de tissu,
Offre un pâle intérêt dans son plan décousu :
Que le joyeux bon sens à ces refreins préside;
Sifflons le calembourg, Janus froid et stupide,
L'ignoble allusion, la maligne noirceur,
Et des couplets miellés l'insipide douceur.
Gardez que l'épigramme, en fredons prolongés,
N'ajoute à chaque phrase une pointe obligée;
Grâces aux Trissotins nous avons trop bâillé;
Rien n'est plus fatigant qu'un bon mot travaillé.
Mais à la gaîté franche et décemment friponne,
La belle qui rougit en souriant pardonne.
CHAUSSARD, *Poétique secondaire*, ch. IV.

LES VOYAGES (*vaudeville*).

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

L'homme ici bas est voyageur :
Le matin, il s'amuse en route;
Mais à midi, pour son malheur,
C'est l'ambition qu'il écoute;
Vers le soir, las de ses erreurs,

Il perd le force et le courage :
L'Amitié, sur un lit de fleurs,
L'endort à la fin du voyage.

Dès long-temps le Plaisir, l'Amour,
Ont pris la France pour asile,
Et tous les deux, dans ce séjour,
Ont établi leur domicile :
Mais le Plaisir, moins passager,
De tout temps fixe notre hommage,
Et l'Amour est un étranger
Qui parmi nous n'est qu'en voyage.

Pour le temple de la vertu
Lise un jour part avec Clitandre ;
Mais le sentier n'est pas battu ;
Lise ne sait quel chemin prendre :
Pour cacher le frayeur qu'elle a,
Lise s'avance avec courage;
Mais son pied glisse, et le voilà
Qui reste au milieu du voyage.

Pour égayer quelques instants
Le trajet qu'on nomme la vie,
D'abord j'attèle au char du Temps
L'Indépendance et le Folie :
La séduisante Volupté
Jète des fleurs sur mon passage,
Et me présente la Beauté
Pour ma compagne de voyage.
DE CHAZET.

On appèle aussi *vaudeville* une petite comédie, dans laquelle le dialogue est semé de vaudevilles.

VÉGÉTAL. *n. m.* Ce qui végète. *Epit.* Puissant, salutaire, ami de la santé.

J'enseigne les vertus des puissants *végétaux*.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. I.

Ces puissants *végétaux*
Qui de l'avide Parque émoussent les ciseaux.
CASTEL.

Pour faire entendre que des végétaux ont servi de contre-poison, Voltaire a dit dans *Sémiramis :*

Ces *végétaux* puissants qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ces champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate, avec art préparés,
Firent sortir le mort de vos flancs déchirés.

VÉGÉTAL, ALE. *adj.* Qui appartient à ce qui végète. *Le genre végétal, le règne végétal; la vertu, la faculté végétale, matières végétales.* Acad.

Du règne *végétal* les nourrissons nombreux.
DELILLE, *l'Homme des Champs*, ch. III.

Du myrte et du jasmin la fraîcheur *végétale*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XIV.

Et le convolvulus, éclatant de blancheur,
Sur des buissons voisins entrelaçant sa fleur,
De ses nombreux festons couvrant leurs intervalles,
Semble le nœud charmant des grâces *végétales*.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

La plante de Cérès ne veut pas tant de soin ;
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin ;
Et, des rives du Gange aux ondes boréales,
Prodigue des moissons les pompes *végétales*.
CHÊNEDOLLÉ, *le Génie de l'Homme*, ch. II.

VEILLE. *n. f.* (les *l* sont mouillés). Privation de sommeil. *Syn.* Insomnie. *Epit.* Longue, pénible, prolongée.

Cependant du héros, tandis que tout sommeille,
Mille soins inquiets ont prolongé la *veille*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. I.

Veilles au figuré signifie une application longue et soutenue à l'étude, aux sciences, aux affaires importantes. *Epit.* Doctes -, savantes, pénibles, nobles -, laborieuses, sublimes, fécondes, stériles. *Des arts les doctes veilles* (Lebrun).

VEINE. *n. f.* (*vè-ne*). Canal qui porte le sang de l'animal des extrémités du corps au cœur. *Syn.* Canal, vaisseau. *Epit.* Gonflée, vide, brûlante, rafraîchie, palpitante. *Périph.* Les canaux du sang.

Sous l'acier subtil et tranchant
Le sang à grands flots s'épanchant
Ne laisse plus d'esprit dans ses *canaux* arides.

Juste ciel! tout mon sang dans mes *veines* se glace.
RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. 3.

On appèle *veine poétique*, le génie poétique, le talent pour la poésie. *Syn.* Verve, génie, talent. *Epit.* Heureuse, facile, féconde, fertile, échauffée, refroidie, gelée, glacée, tarie.

. . . Quelques vers échappés à ma *veine*,
Nés sans dessein et façonnés sans peine.
GRESSET, *Epître à ma Muse*.

V. VERVE.

VENDANGE. *n. f.* *Épit.* Riche -, abondante, pourprée, joyeuse, foulée, écumante. *Périph.* Les dons, les présents de Bacchus. *V.* BACCHUS.

. . . En flots écumeux la *vendange* ruisselle.
BARRAU.

. . . . . . Sur les bords de la cuve fumante
S'élève en bouillonnant la *vendange* écumante.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. II.

De l'automne Nestor but cent fois *les prémices*.
DARU, trad. de la X[e] *Satire* de Juvénal.

Quand l'économe aura senti le grain,
Cédant déja sous le doigt qui le presse,
Quitter la grappe avec plus de mollesse,
Et d'un jus rouge ensanglanter la main ;
Il en est temps, que la jeune bacchante
Saisisse alors la serpe impatiente ;
Que le panier, de pampres tapissé,

Pende à son bras mollement enlacé,
Et du moment où le coq domestique
Du jour naissant donoera le signal,
Vers le vignoble, à ce cri matinal,
Faites marcher le cortége rustique.

CAMPENON, *la Maison des champs*, aux variantes.

Sur les festons du pampre qui se dore,
Ici la vigne, aux rayons du matin,
Étale l'ambre, et le feu du raisin
Encor mouillé des larmes de l'Aurore.
Faunes, sylvains! et vous, sœurs de l'Amour!
Pour le cueillir préparez vos corbeilles.
Quels chants joyeux s'élèvent de ces treilles!
Que de plaisirs vous promet ce beau jour!
Le ciel sourit à la terre charmée.
Déja Bacchus et sa bruyante armée
De la *vendange* annoncent le retour.
L'essaim des ris poursuit le vieux Silène,
Qui d'un pas lent vers la cuve se traîne;
Dans le pressoir, les satyres nombreux
Sautent gaîment sur la grappe entassée;
Des flots de pourpre écument autour d'eux,
Et sous leurs pieds, la liqueur élancée
Va bouillonner dans des tonneaux mousseux.

LÉONARD, *les Saisons*, ch. III.

Peuples de qui la Marne aime à baigner les champs,
Et de la Côte-d'Or fortunés habitants,
Qu'aux coups de vos maillets vos tonnes retentissent,
Sur leurs flancs arrondis que les cercles s'unissent;
Je vois du char vineux descendre vos trésors,
Et la rouge *vendange* écumer à pleins bords.

CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

VENDÉMIAIRE. *n. m.* (*van-dé-mi-è-re*). L'usage, dit Domergue, *Manuel des Étrangers*, pag. 476, est partagé sur la nasale qu'offre ce mot : les uns disent *van*démiaire, les autres *ven*demiaire. Les premiers voient dans *van*démiaire le mois des vendanges, et les seconds le *vindemia* des Latins. M. Sicard pense qu'il faut prononcer *van*tose et *van*demiaire : je crois, comme lui, que l'analogie réclame cette prononciation, puisque nous faisons sentir un *a* dans *vent* et *ven*dange.

Vendémiaire était le premier mois de l'année de la république française ; il commençait le 22 septembre et finissait le 21 octobre.

Vendémiaire en main tenant la coupe,
Ouvre l'automne et l'an républicain :
Les vendangeurs vont en joyeuse troupe
Des ceps dorés détacher le raisin.

VENDRE. *v. tr.* Au propre, il est familier ; mais au figuré, les poètes et les orateurs en font un usage assez fréquent.

Ici près de l'ingrat
Se cache l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui *vendit* sa patrie en un jour de combat.

GILBERT, *le Jugement dernier*, ode.

J'ai mes raisons, Narcisse, et tu peux concevoir
Que je lui *vendrai* cher le plaisir de la voir.

RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 2.

Que vois-je autour de moi que des amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon ame?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me *vend* tous les jours:
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.

Le même, act. I, sc. 4.

On *perd temps*, toutefois, ce cœur *n'est pas à vendre*.

CORNEILLE, *Théodore*, act. I, sc. 1.

« On peut dire, dans le style noble, vendre son sang, *vendre son honneur à la fortune ;* mais *un cœur à vendre* est bas. »

VOLTAIRE, *remarques sur Corneille*, *au lieu cité*.

Lâches aux cabales *vendus*,
Artisans de fourbes obscures.

J. B. ROUSSEAU, *Ode IV*, liv. 1.

VENGEANCE. *n. f.* (*van-jan-ce*). *Syn.* Revanche, ressentiment, représaille. — *Epit.* Cruelle, tardive, prématurée, prompte, lente, juste –, douce –, aisée, facile, différée, rigoureuse, sévère, suspendue, implacable, ingénieuse, assouvie, oisive, aveugle, timide, céleste, divine. *Périph.* Le fiel de la vengeance, fureur vengeresse, la soif de la vengeance, les douceurs de la vengeance.

Ils osaient insulter à sa *vengeance* oisive.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. X.

. . . . Des dieux la longue patience
Fait descendre sur nous à pas lents la *vengeance*.

Le même.

Le dieu des dieux pesait dans l'or de ses balances
L'irrévocable arrêt des célestes *vengeances*.

DE GUERLE.

Des *vengeances* des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

. . . Ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les *vengeances*.

VOLTAIRE, *Alzire*.

Périsse la colère et ses erreurs affreuses!
Périsse la *vengeance* et ses douceurs trompeuses!
Son miel empoisonneur assoupit la raison;
Il nous plaît, mais bientôt la vapeur du poison
Monte et noircit le cœur d'une épaisse fumée.
Ah! l'on hait la vengeance après l'avoir aimée.
J'en suis la preuve, hélas! où m'a précipité
De mes emportements la bouillante fierté?
Qu'il m'en coûte aujourd'hui! cruelle expérience!
Injuste Agamemnon! j'ai vengé mon offense,
En suis-je assez puni?

LA HARPE, passage trad. de *l'Iliade*, liv. XVIII.

« On la représente en furie, les cheveux épars, le visage enflammé, les yeux étincelants, se mordant le poing, ayant un casque sur la tête et un poignard à la main. Souvent elle est armée d'un flambeau dont elle anime ceux qu'elle veut porter à se venger. On peut encore la peindre avec des yeux creux et enfoncés, et une grande pâleur, pour exprimer la situation d'un homme vindicatif, mais que la crainte ou quelque considération arrête et force à dissimuler.....

Vengeance divine. Les anciens la symbolisaient sous la figure de Némésis. (*V.* Némésis.) Les poètes grecs et latins l'expriment sous les traits d'une Bellone en furie, les bras ensanglantés, environnée de flammes, écrasant sous les roues de son char les têtes des coupables mortels. Dans les tableaux d'église, la vengeance divine est exprimée par un ange armé d'une épée flamboyante. »

Noel, *Dict. de la Fable.*

VENGEUR. *n. m.* VENGERESSE. *n. f.* Celui, celle qui venge. *Syn.* Défenseur, protecteur. *Epit.* Juste, puissant, faible, inexorable, funeste, cruel, timide.

J'ai besoin d'un *vengeur*, et non d'une maîtresse.
Racine, *Andromaque*, act. IV, sc. 5.

Tisiphone aussitôt, *vengeresse* des crimes.....
Delille, trad. de *l'Enéide.*

Il est aussi adjectif.

Prends à témoin le ciel à qui tu fais horreur,
J'implore sa justice et son *foudre-vengeur.*
Costard.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur *vengeresse.*
J. B. Rousseau.

VENIN. *n. m.* (ve-nein). *Syn.* Poison. — Malignité, haine, inimitié. — Fiel. *Epit.* Noir, livide, nuisible, mortel, pernicieux, ardent, secret.

Et du suc infernal de ce *venin* livide,
Germe de l'aconit la semence homicide.
Desaintange, trad. des *Métamorph.*, liv. VII.

Le même traducteur a dit, en parlant de la peste :

Et ce *venin* de mort, par les vents emporté,
Répand dans l'air infect un air plus infecté.

Le *venin* de son cœur distille de sa bouche.
Le même.

Ah! si de ce soupçon votre ame est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le *venin* qui vous tue?
Racine, *Britannicus*, sc. 3.

Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille,
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le *venin* caché que sa bouche répand.
J. B. Rousseau.

Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le *venin* de ses traits médisants.
Boileau, *Art poétique*, ch. III.

VENT. *n. m.* (van devant une consonne). *Syn.* Air, souffle, haleine, exhalaison. *Epit.* Léger, doux, frais, folâtre, rafraîchissant, propice, réglé, inconstant, mutin, mutiné, déchaîné, courroucé, tumultueux, impétueux, furieux, orageux, sifflant, mugissant. *Périph.* Le souffle, l'haleine des vents; l'aile, les ailes du vent; les fils légers d'Éole, d'Éole les orageux sujets, les fougueux tyrans des airs, des vents les bruyantes haleines, des zéphyrs les tièdes haleines. Le vent du Nord est Borée, le ravisseur, le fougueux amant, l'époux d'Orythie; le vent d'Occident est Zéphyre, l'amant de Flore. *V.* Borée.

Le pavot effeuillé par *le souffle des vents.*
La Harpe.

Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire *des vents les bruyantes haleines.*
Boileau, *le Lutrin*, ch. II.

Ces nuages légers, l'un sur l'autre entassés,
Et sur *l'aile des vents* mollement balancés.
Michaud, *le Printemps d'un Proscrit*, ch. III.

Les sifflements des vents qui luttent dans les airs.
Béranger.

Tandis que sur la flotte une active industrie
Répare les dégâts *des enfants d'Orythie.*
Dulard, *la Fondation de Marseille*, ch. II.

Avril a réveillé l'Aurore paresseuse;
Et *les enfants du Nord*, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Michaud.

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
La Fontaine.

Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher, etc.
J. B. Rousseau, *Ode à Malherbe.*

Tels, quand des *vents* rivaux les fières légions
Se disputent de l'air les vastes régions,
Le rapide Zéphyr, l'Autan plus prompt encore,
L'Eurus, fier de monter les coursiers de l'Aurore,
Ébranlent les forêts, troublent la paix des airs,
Et Neptune au courroux bouleverse les mers.
Delille, trad. de *l'Énéide*, liv. II.

Les vents.

Moins léger que le feu, mais plus léger que l'onde,
Le fluide des airs environne le monde.

C'est là qu'il suspendit les nuages mouvants,
La foudre, effroi de l'homme, et l'empire des *vents*.
Mais celui qui des airs leur a livré les plaines,
Asservit à des lois leurs bruyantes haleines;
Et rendant leur discorde utile à l'univers,
Relégua chacun d'eux en des climats divers.
L'impétueux Borée envahit la Scythie;
L'Eurus oriental régna sur l'Arabie;
Les bords où le soleil éteint ses derniers feux,
Échurent à Zéphyre; et l'Autan nébuleux
Souffla sur le Midi la pluie et les orages.
Par-delà le séjour des vents et des nuages,
S'étend dans l'empyrée un espace azuré
Où nage de l'éther le fluide épuré.
DESAINTANGE, trad. des *Métamorph.*

VENTOSE. *n. m.* (*van-to-se*). C'était le sixième mois de l'année de la république française. Il commençait le 19 février et finissait le 20 mars.

Ventôse accourt en fougueux tourbillons,
Et ses enfants entre eux se font la guerre;
Mais l'aquilon les dompte, et de la terre
Réduit les eaux, et sèche les vallons.

VÉNUS. *n. pr. f.* (*vé-nus*, le *s* toujours sonore). « Cette divinité, une des plus célèbres dans l'antiquité païenne, fut formée, selon Hésiode, de l'écume de la mer et du sang des parties mutilées de Cœlus : de ce mélange affreux naquit, aux environs de Cythère, la plus belle des déesses. Les fleurs naissaient sous ses pas : accompagnée de son fils Cupidon, des Jeux, des Ris, et de tout l'attirail de l'amour, elle fit également la joie et le bonheur des hommes et des dieux. Les Heures, chargées du soin de son éducation, la conduisirent dans le ciel, où tous les dieux, charmés de sa beauté, la demandèrent en mariage. Jupiter même voulut s'en faire aimer; mais, n'ayant pu y réussir, il la punit de son indifférence, en lui faisant épouser Vulcain, le plus laid de tous les dieux. »
NOEL, *Dict. de la Fable.*

On suppose aussi que Vénus dut le jour à Jupiter et à Dionée, fille de l'Océan et de Téthys; ou plutôt on distingue deux Vénus, l'une qui naquit de l'écume de la mer, et l'autre, fille de Jupiter et de Dionée.

Syn. Cythérée, Cypris, Cyprine, Dionée. *Epit.* Divine, céleste, charmante, séduisante, belle, puissante, aimable. *Périph.* La mère de l'Amour, des Amours; la mère des Jeux et des Ris, la déesse des Grâces, la déesse de la beauté, la reine, la déesse de Cythère; la reine, la déesse de Gnide, de Paphos, d'Amathonte, d'Idalie.

L'aimable déité qu'on adore à Cythère.
SÉGRAIS.

Quel artiste en-delà des airs
A volé jusqu'à l'empyrée,
Pour dérober les traits divers
Dont il nous a peint *Cythérée*
Sortant du vaste sein des mers.
ROMAN.

L'époux de la belle *Cyprine*
Forgeait aux antres de Lemnos
Les traits de la troupe enfantine
Qui régna en despote à Paphos.
Le même.

Un jour que de Glycère accusant les mépris,
Il exhalait sa plainte au temple de *Cypris*.
ROUCHER, *poëme des Mois*, ch. II.

Il va chercher ces bois où *Dionée*,
Pour suivre Aechise abandonnait sa cour,
Ces verts gazons où tant de fois l'Amour
A fait pour eux descendre l'Hyménée.
IMBERT, *le Jugement de Pâris*, ch. I.

Elle dit; et déjà *la reine d'Amathonte*,
Sur un char attelé de cygnes éclatants,
S'élève dans les airs, et vole sur les vents.
DESAINTANGE.

Vénus, ta force active et ton souffle brûlant
Versent la volupté dans les veines du monde,
Et la terre, les eaux, le ciel étincelant,
Ivres de ton nectar, heureux sous ton empire,
De toi seule ont appris l'art de se reproduire.
MOLLEVAUT, trad. de Catulle; *Veillée des Fêtes de Vénus.*

O mère des Amours, ô mère des Romains!
Vénus, charme éternel des dieux et des humains,
Toi seule, embrassant tout de ton feu salutaire,
Peuples l'air et les eaux, et fécondes la terre.
LEGOUVÉ.

Les combats, les jeux, les plaisirs de Vénus, périphrases usitées en poésies pour exprimer le plaisir qui unit les deux sexes.

Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes,
Sans doute, et vos pareils préférèrent toujours
Aux clairons belliqueux la lyre des amours.
DELILLE, trad. de l'*Énéide*, liv. XI.

Vous-mêmes dans mes bras descendez, lui dit-elle,
Tel que vous paraissez à la reine immortelle,
Quand sous des traits divins, aux mortels inconnus,
Vous goûtez, comme époux, *les plaisirs de Vénus*.
DESAINTANGE.

Je sens battre son cœur sur mon sein palpitant;
Nous ne pouvions parler, nous ne pouvions nous taire,
Et *de Vénus* enfin s'accomplit *le mystère*.
FIRMIN DIDOT, tr. de la *11e Idylle* de Théocrite.

Le fils de Vénus, périphrase pour dire l'Amour.

Les colombes, les cygnes et les moineaux sont les oiseaux dédiés à Vénus; parmi les arbres on lui consacre le myrte; parmi les fleurs, la rose; et parmi les fruits, la pomme.

« Les modernes ont représenté Vénus se promenant dans les airs, portée sur un char

tiré par des colombes ou par des cygnes, et ayant à ses côtés deux colombes qui se becquètent; une couronne de myrte et de roses orne sa blonde chevelure. La joie est dans ses yeux, le sourire sur ses lèvres; ils n'augmentent point ses charmes, mais ils les mettent dans tout leur jour. Mille petits Amours, qui badinent avec sa ceinture, semblent applaudir à sa beauté. » NOEL, *Dict. de la Fable.*

Ceinture de Vénus. V. CEINTURE.

VÉNUS. *n. f.* Planète qui tourne autour du soleil dont elle ne s'éloigne jamais que d'environ quarante-huit degrés. C'est la plus brillante de toutes les planètes. Lorsqu'elle brille avant le lever du soleil on lui donne en latin le nom de *Lucifer*, et celui d'*Hesper* ou *Vesper*, lorsqu'elle paraît le soir après le coucher du soleil.

Non loin de lui (de Mercure) paraît cette planète aimable
Dont l'aspect rayonnant fut toujours favorable.
. . . .
Les grâces de son front, sa douce majesté,
Annoncent de *Vénus* la céleste beauté.
Voisine du soleil qui l'éclaire et l'enflamme,
Seule elle peut darder la scintillante flamme
Que ces astres semés dans l'espace des cieux,
Dans l'ombre de la nuit, font briller à nos yeux.
. . . .
Tantôt, lorsque Phébus termine sa carrière,
Et que déja du ciel il atteint la barrière,
On la voit sur ses pas briller au haut des airs,
Et des feux les plus purs éclairer l'univers.
En vain nous la tentons par un flatteur hommage;
Ce n'est plus de Paphos la déesse volage;
La céleste Vénus, fidèle à son devoir,
Précipite sa course et trompe notre espoir.
Dans les beaux jours d'été l'étoile matinale
De l'aube au teint vermeil se montre la rivale;
Les Heures sont encor dans les bras du Sommeil,
Et n'ont pas attelé les coursiers du soleil,
Que Vénus, prevenant le lever de l'Aurore,
Vient donner le signal au jour qui doit éclore;
Par l'éclat de ses feux le berger averti
Arrache au doux repos son corps appesanti.
RICARD, *la Sphère*, ch. V.

V. ÉTOILE, LUCIFER, VESPER.

VER. *n. m. Syn.* Vermisseau, insecte. *Epit.* Rampant, vil, rongeur, humble, impur, immonde.

En replis tortueux le *ver* rampant se traîne.
DELILLE.

VER A SOIE. *Epit.* Précieux, industrieux, laborieux, changeant. *Périph.* Le ver aux réseaux d'or, l'amant des feuilles de Thisbé (Lebrun).

Les insectes changeants qui nous filent la soie.
VOLTAIRE, *la Loi naturelle.*

Ce *ver* laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.
DEFONTANES.

Ces *vers* industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.
DE BERNIS.

. . . . . . D'Ispahan le *ver* laborieux
Tresse d'un réseau d'or le fil industrieux.
BAOUR-LORMIAN.

O *ver*, à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé ta carrière est finie:
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
L. RACINE, *Poëme de la Religion*, ch. I.

. . . . . L'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.
LEBRUN, *Ode I*, liv. I.

Dulard, dans *les Merveilles de la Nature*, chant V, Roucher, dans *le Poëme des Mois*, ch. II, et Rosset, dans *le Poëme de l'Agriculture*, ont décrit avec art les différentes métamorphoses et le travail merveilleux du ver à soie.

VERDOYANT, ANTE. *adj.* (*ver-doa-yan* devant une consonne, *ver-doa-yan-te*). Qui verdoie, qui verdit. Il n'est guère d'usage qu'en poésie. *Les arbres verdoyants, les plaines verdoyantes.* Acad.

Les sylvains couronnés de rameaux *verdoyants.*
DEFONTANES.

Une grotte mousseuse, un coteau *verdoyant.*
ROUCHER.

. . . Des hautes forêts les *verdoyants* abris.
CHÊNEDOLLÉ.

Ces bords aux contours ondoyants
Où la Seine, embrassant ces îles,
Se plaît sous les voûtes mobiles
De tes ombrages *verdoyants.*
LEBRUN.

Le *verdoyant* éclat des plantes ranimées.
BLIN DE SAINSMORE.

On appèle couleur *verdoyante* une couleur qui tire sur le vert.

L'émeraude lançoit sa flamme *verdoyante.*
THOMAS.

VERDURE. *n. f.* Herbes, feuilles d'arbres, lorsqu'elles sont vertes. *Syn.* Herbe, gazon, pelouse, tapis vert. — Feuilles d'arbres, feuillage, feuillée. *Epit.* Tendre - jeune, naissante, molle -, riante, émaillée, épaisse, rare, fraîche, riche -, ranimée, pâle -, aride, flétrie, ombrageuse, sombre. *Périph.* L'émail de la verdure, tapis de verdure, lit, autel, banc de verdure; dais, dôme, berceau, toit, voûte de verdure; rideau de verdure; des arbres la verte chevelure; la parure des prés, des prairies.

. . . L'émail velouté d'une fraîche *verdure*.
DELILLE.

Quand vos arbres long-temps noircis par la froidure
Sont prêts à déployer *un réseau de verdure*.
DEFONTANES, *le Verger*.

Il s'étend mollement sur *un lit de verdure*.
DE VALORI.

Je te revois sous *le dais de verdure*
Que forment les lilas aux panaches fleuris.
BÉRANGER.

Là d'épais aliziers, penchés sur l'onde pure,
Protégeaient sa pudeur d'un rideau de *verdure*.
DE GUERLE, *Salix et Pholoé*.

Arbres dépouillés de *verdure*,
Malheureux cadavres des bois,
Que devient aujourd'hui cette riche parure
Dont je fus charmé tant de fois?
J. B. ROUSSEAU.

VERGER. *n. m.* Lieu clos et planté d'arbres fruitiers. *Syn.* Clos, enclos, jardin planté d'arbres fruitiers. *Epit.* Fertile, fécond, fructueux, riche -, odorant, humble -, modeste.

Le *verger* fructueux dont les simples attraits
Rendent plus de profit qu'ils ne causent de frais.
CASTEL.

Dans la fable autrefois Vertumne, avec adresse,
Sous des traits inconstants se variait sans cesse;
C'est d'un riche *verger* l'emblême ingénieux.
Que de mille couleurs il se pare à mes yeux.
Lorsque j'en percerai le facile dédale,
Son éclat, ses parfums, sa vigueur végétale,
Tout me plaît et m'invite et suspend mon chemin.
DEFONTANES, *le Verger*.

J'aime un *verger* qui, simple en sa parure,
Soigneux sans luxe et sans richesse orné,
S'offre à mes yeux de ses fruits couronné.
CAMPENON, *la Maison des Champs*.

VÉRITÉ. *n. f.* Les anciens en avaient fait une divinité fille de Saturne ou du Temps, et mère de la Justice et de la Vertu. *Epit.* Sainte, auguste, simple -, nue, éclatante, pure, touchante, timide, circonspecte, fardée, triste, dangereuse. *Périph.* Le flambeau de la vérité.

Du choc des sentiments et des opinions
La *Vérité* jaillit et s'échappe en rayons.
COLARDEAU.

L'aimable *Vérité*, sur leurs lèvres assise;
En bannit l'art qui trompe, et même qui déguise.
L. RACINE, *Epître II, sur l'Homme*.

Son ingénuité
N'altère pas encor la simple *vérité*.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 7.

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Toujours voilée, et pourtant toujours nue,
A notre encens: *Vérité*, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue;
De temps en temps on croit la saisir..... non,
Et les amants de cette autre Junon,
Comme Ixion n'embrassent que la nue.
MILLEVOYE.

VERMEIL, EILLE. *adj.* (on mouille *l* au masculin et les deux *l* au féminin). *Syn.* Rubicond, rouge, enluminé, ardent, coloré, vif. — Sain, frais, serein. *Bouton vermeil, rose vermeille, teint vermeil, bouche vermeille, lèvres vermeilles.*

Et la pêche *vermeille*, à mon œil satisfait,
Montrait avec orgueil sa pourpre et son duvet.
L'abbé D'AURIOL DE LAURAGUEL.

Bacchus au front *vermeil* ceint de grappes rougies.
DEFONTANES.

Les chanoines *vermeils*, et brillants de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
BOILEAU, *le Lutrin*.

VERRE. *n. m.* Corps transparent produit par la fusion d'un mélange de sable et de sel alcali. *Epit.* Transparent, diaphane, fragile, frêle, cassant. Il signifie encore une sorte de goblet fait de verre. Cristal, dans ces deux acceptions, se prend, chez les poètes, comme synonyme de verre, qui n'est jamais que du style familier. Dans le second sens les synonymes sont, coupe, calice, et, par métonymie, fougère.

Le sable, à la fougère, en de brûlants fourneaux,
Se mêle, devient fleuve; et dans mille canaux
Distribuant son cours, à gros bouillons s'y plonge;
Se courbe, s'arrondit, se replie ou s'alonge.
Déja de Cassini le tube observateur
De la voûte des cieux a percé la hauteur;
Déja, l'œil attaché sur un cristal fidèle,
Zilla voit son image, et sourit au modèle.
Que de ces arts puissants l'empire est étendu!
Du trône du soleil un rayon descendu
Dans les angles du prisme à peine se repose;
Le prisme en sept couleurs soudain le décompose.
ROUCHER, poème des *Mois*, ch. VII.

D'où naît ce corps fragile, invisible et palpable,
Ouvert à la lumière, à l'air impénétrable?
Je vois d'un sable vil ce cristal enfanté;
En coupe il s'arrondit: le Champagne y pétille;
Vêtu de ses rubis, le Chambertin y brille,

Et l'œil annonce sa goût la douce volupté.
L'abbé TALBERT.

Sous le chaume rustique un vieillard vertueux
De ses jeunes enfants fait suspendre les jeux,
Et, d'un double *cristal* aidant sa faible vue,
Lit les exploits d'un fils à son épouse émue.
DARU, *les Journaux, les Affiches, etc.*, dialog.

Le lait coule, un vin pur brille dans le *cristal*,
Il est temps de s'asseoir à mon banquet frugal.
DEFONTANES, *le Verger*.

. . . .

Oh! que j'aime bien mieux, à l'ombre des forêts,
Couché sur la mousse légère,
Dans *une coupe de fougère*
Verser un nectar doux et frais.
LÉONARD, *l'Hermitage*, idylle, liv. III.

Cependant le raisin sous la *poutre* est placé;
Un jus brillant et pur dans la cuve est lancé;
D'impatients buveurs y plongent la *fougère*,
Où monte en pétillant une mousse légere.
SAINT-LAMBERT, *les Saisons*, l'Automne.

Que de flacons remplis sur ces gazons épars!
Le souris sur la bouche, auprès de sa Glycère,
Chacun s'aime du sien, le bouchon saute en l'air,
Le vin brille, le *verre* entre-choque le *verre*.
GILBERT, *le Printemps*.

VERROU. *n. m. Epit.* Fort -, robuste -, jaloux, inflexible.

De cent *verrous* d'airain les robustes barrières
Refermeront de Mars les portes meurtrières.
DELILLE.

VERS. *n. m* (*ver* devant une consonne). Paroles mesurées et cadencées selon les règles déterminées par la poétique de la langue à laquelle le vers appartient. « Un *vers*, pour être bon, dit Voltaire, doit être semblable à l'or, en avoir le poids, le titre et le son. Le poids, c'est la pensée; le titre, c'est la pureté élégante du style; le son, c'est l'harmonie. Si l'une de ces trois qualités manque, le vers ne vaut rien. » *Dictionnaire Philosophique*, aux mots *vers* et *poésie*.

Pour ce qui regarde la structure des vers français, c'est-à-dire la mesure, la cadence, le nombre et la rime, on peut voir le *Traité de la Versification*, pag. 7 et suivantes.

Ce mot *vers* est plus fréquemment employé au pluriel qu'au singulier, c'est pourquoi, je présenterai les synonymes et les épithètes au premier de ces deux nombres. *Syn.* Accents, chants, sons, rimes, accords, mètres, carmes. *V.* ce mot. *Epit.* Exacts, limés, polis, négligés, élégants, coulants, aisés, faciles, sublimes, durs, rocailleux, délicieux, charmants, harmonieux, sonores, légers, malins, assoupissants, froids, glacés, vagabonds, inspirés, enfants du plaisir, enfants d'un doux loisir. *Périph.* Le charme des vers, les sons mesurés, le style mesuré. *V.* POÉSIE.

Les *vers* laissent dans l'ame une trace profonde;
Sur les *sons mesurés* Mnémosyne se fonde.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Epître sur les Spectacles*.

Avant de le soumettre *au style mesuré*,
Esquissez le poëme en prose figuré.
BARRAU, trad. de la *Poétique de Vida*, ch. I.

. . . . La vertu, reine de l'harmonie,
A la décence, aux grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux *vers*.
GRESSET, *Epître à ma Muse*.

Péniblement construit, son *vers* froid et gêné
N'est que le fruit tardif d'un travail obstiné.
MILLEVOYE.

Dans la langue des poëtes, Apollon est appelé *le dieu des vers*.

Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi.
LA FONTAINE.

On dit, dans le style familier, *le démon des vers*, pour exprimer cette fureur, ce génie, en quelque sorte plus fort que nous, qui nous porte à faire des vers.

C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés, comme moi, de ce *démon des vers*.
COLIN-D'HARLEVILLE.

Combien de fois, plein *du démon des vers*,
Dès le matin m'échappant de la ville,
J'allai rêver sous vos ombrages verts.
CAMPENON.

VERS LIBRES. Les vers libres sont ceux qui, quoique liés et par le sens et par les rimes, quoique renfermés dans la même période, ou dans la même stance, n'ont pas entre eux la même mesure, et ne s'assujétissent pas aux rhythmes des autres stances ou couplets de la pièce dont ils font partie : un exemple rendra la définition plus sensible.

. . . .

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs;
L'arbre tient bon : le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.
LA FONTAINE, fable XXII, liv. I.

V. Traité de la Versification, p. 57 et 58.

VERS BLANCS. C'est ainsi qu'on a nommé

des vers où l'on s'affranchissait du joug de la rime, pour ne s'assujétir qu'à la mesure et à la quantité; mais le peu de succès qu'ont obtenu ces vers ou, si l'on veut, ces lignes mesurées, n'a servi qu'à prouver que la rime est absolument nécessaire à notre poésie. « Notre langue, dit Voltaire, ne comporte que peu d'inversions; nos vers ne souffrent pas d'enjambement, du moins cette liberté est très-rare : nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves : nos césures et un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification. La rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les Corneille, les Racine, les Despréaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres. »

VOLTAIRE, *Discours sur la tragédie, œuvres complètes*, t. I.

Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces beaux vers de Racine :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale !
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

mettez à la place :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale !
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne funeste :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, dit Voltaire, fera-t-il le même plaisir dépouillé de l'agrément de la rime ?

VERSEAU. *n. m.* Onzième signe du zodiaque. Le soleil entre dans ce signe le 21 janvier, et en sort le dix-huit février, pour entrer dans celui des Poissons. On le représente tenant à la main une coupe d'où l'eau s'échappe en abondance, ce qui l'a fait nommer *verseau*, comme qui dirait *verse-eau*, nom qui répond fort bien à celui d'*Aquarius*, que lui donnaient les Latins. Selon la tradition la plus généralement reçue, ce signe est occupé par Ganymède. *V.* ce mot.

Jupiter qui d'Hébé prononce la disgrâce,
Au jeune Ganymède a destiné sa place;
Sous la forme d'un aigle il traverse les airs,
Et s'abat tout-à coup aux rivages déserts,
Où l'aimable Troyen, dont les flèches rapides
Portent des coups certains aux cerfs, aux daims timides,
Dans un calme profond, sous un ombrage épais,
Au pied du mont Ida, respirait un air frais.
Il le saisit, l'enlève, et déployant ses ailes,
Le transporte à l'instant aux voûtes éternelles,
Où nouvel échanson, hôte digne des cieux,
De torrents de nectar il enivre les dieux.
Dans ce premier emploi, son adresse, sa grâce
Lui méritent bientôt une nouvelle place;
Et la coupe à la main, sous le nom de *Verseau*,
Il brille au zodiaque, où ce signe nouveau
Nous verse abondamment le tribut de ses ondes,
Et nourrit de nos champs les semences fécondes.

RICARD, *la Sphère*, poème, ch. IV.

Quand *l'urne du verseau* s'épanche sur la terre,
La froidure survient, l'engourdit, la resserre.

DULARD.

Quand le triste *Verseau* levé sur nos climats
Fait régner avec lui la neige et les frimas.

ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

VERSER. *v. tr. Syn.* Épancher, répandre, renverser, faire écouler, faire tomber. Il se dit au propre et au figuré.

. . . . Et la rose inclinée
Verse tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

DELILLE, *les Jardins*, ch. I.

La vierge nocturne
Qui *verse* à flots d'argent sa clarté taciturne.

BAOUR-LORMIAN.

L'aimable demi-jour, avant-coureur de l'ombre,
Sur la pourpre des monts *verse* une teinte sombre.

NOTARIS, *le Crépuscule du soir*.

Un moment a changé ce courage inflexible :
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre dieu sans doute a *versé* dans son cœur
Cet esprit de douceur.

RACINE, *Esther*, chœur du second acte.

VERSIFICATEUR. *n. m.* Celui qui fait des vers. « Il se dit plus ordinairement de celui qui a plus de facilité pour la construction du vers, qu'il n'a de génie et d'invention. *On voit assez de versificateurs, mais on ne voit guère de poètes.* » Acad.

Il y a entre le poète et le versificateur la distance qui se trouve entre l'orateur et le rhéteur : le premier fait sentir dans son vers créateur toute l'influence du dieu qui l'inspire; s'il a devant les yeux les règles de l'art, c'est pour que son élan trop rapide ne l'emporte pas au-delà; tandis que le versificateur occupé du seul soin de renfermer un certain nombre de mots dans la mesure d'un vers, de coudre une rime à une rime, remplit exactement, il est vrai, les obligations qui lui sont imposées, mais sans aucun profit pour l'art, sans que ses sons dénués d'expression et d'harmonie parviennent à l'oreille du dieu du double mont.

Versificateur ne se dit pas cependant toujours comme terme de dénigrement, le sens ou une épithète peuvent le faire prendre en bonne part.

VERSIFICATION. *n. f.* L'art qui enseigne les règles qu'il faut observer pour construire correctement des vers. Il se dit aussi, comme l'observe M. Laveaux, du ton et de la cadence des vers.

V. Traité de la Versificat., en tête de cet ouvrage.

V. encore aux mots HIATUS, RIME, STANCE.

VERTU. *n. f. Syn.* Pureté d'ame, sagesse, rectitude, équité, droiture, intégrité. — Chasteté, pudeur, modestie, innocence. *Epit.* Courageuse, inflexible, héroïque, sublime, mâle -, antique, héréditaire, douce -, éclatante, austère, fière -, solide, modeste, farouche, sombre -, sauvage, féroce, incommode, pénible, fragile, ébranlée, faible -, chancelante, spécieuse, équivoque, mal affermie, vulgaire, commune, languissante, ternie, profanée. *Périph.* Le charme de la vertu; le germe, les semences des vertus; les noirs accès d'une vertu sauvage (Voltaire).

Si de fréquents avis, d'exemples soutenus,
Ne font, par un concours d'heureuses influences,
Germer *de nos vertus les tardives semences.*
L. RACINE, *Épître II, sur l'Homme.*

. . . . Ah! si jamais ta nation cruelle
Avait *de tes vertus* montré *quelque étincelle.*
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 2.

Son front *de la vertu* porte *l'empreinte* austère.
Le même.

Ici de Montausier la généreuse voix
Instruisit aux vertus l'héritier de nos rois.
VICTORIN FABRE, *les Embellissements de Paris.*

On en a fait une divinité allégorique, fille de la Vérité. Les Romains lui érigèrent un temple. Ils en avaient aussi élevé un à l'Honneur et il fallait passer par l'un pour arriver à l'autre; idée ingénieuse, dit M. Noël, par laquelle ils voulaient faire entendre que l'honneur n'était que dans les actions vraiment vertueuses. La Vertu est représentée sous la figure d'une femme simple et modeste, vêtue de blanc, dont le maintien commande le respect. Elle est assise sur une pierre carrée, et tient une couronne de laurier. On la peint encore comme un vieillard ayant une longue barbe, s'appuyant sur une massue et se couvrant de la peau d'un lion. Le cube de marbre sur lequel elle est assise exprime sa solidité; ses ailes déployées signifient qu'elle s'élève au dessus du vulgaire; son vêtement blanc est le symbole de la pureté: elle tient une pique, un sceptre et une couronne de laurier, marques de ses combats, de son pouvoir et de la récompense qui lui est due.

Vertu se dit aussi de la propriété, de l'efficacité de certaines choses. *Épit.* Salutaire, efficace, puissante, souveraine, agissante, vivifiante, secrète, occulte.

Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur *vertu* salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
L. RACINE, *la Religion*, ch. I.

VERTUEUX, EUSE. *adj.* (*ver-tu-eu* devant une consonne, *ver-tu-eu-se* devant une voyelle). *Syn.* Pur, sage, droit, juste, intègre, probe, équitable, loyal. — Chaste, pudique, modeste.

. . . . . . Vois doucement s'éteindra,
Sans crainte, sans remords, ce vieillard *vertueux.*
DUCIS, *Epître contre le Célibat.*

VERTUMNE. *n. m.* Dieu des jardins et des vergers. Il avait le privilége de pouvoir changer à son gré de forme. Il fit usage de ce talent pour gagner le cœur de la nymphe Pomone, et y réussit, malgré la difficulté de l'entreprise. *Epit.* Riche -, libéral, propice, favorable. *Périph.* L'époux de Pomone, le dieu des jardins, des vergers, le dieu qui préside à l'automne.

Du printemps qui s'enfuit conservant les couleurs,
Partout les fruits naissants ont pris l'éclat des fleurs,
Et *Vertumne* est paré des doux attraits de Flore.
MICHAUD.

Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de *Vertumne* et les présents de Flore.
DE BERNIS, *Epître sur l'Amour de la patrie.*

Vertumne recevait sur son autel les prémices de l'automne, et on le représentait sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de différentes espèces, et un habit qui ne le couvrait qu'à demi, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance.

« Le poète Rousseau, pour exprimer que le déclin de l'automne a jauni les feuilles, a dit d'une manière aussi poétique qu'ingénieuse:

Vertumne a changé ses livrées. »
DESAINTANGE.

VERVE. *n. f. Verve poétique* vient, selon le père Labbe, du latin *vertere* (tourner, agiter). Fureur, transport, qui fait mouvoir, qui agite les poètes d'une manière tout extraordinaire quand ils sont pleins de leur Apollon. On dit qu'*un auteur a de la verve*, qu'*il entre en verve*, qu'*il est en verve*, qu'*il est dans sa verve;* on dit aussi des vers qu'*ils ont de la verve*, qu'*ils sont pleins de verve.* *Syn.* Fureur, transport, inspiration, veine, muse, feu, chaleur, enthousiasme. La verve a plus de rapport avec la vigueur de l'expression, et l'enthousiasme avec les élans et la

hauteur de la pensée. *Epit.* Poétique, brûlante, facile, fécoude, infertile, affaiblie, glacée, froide, indiscrète, insensée.

Muse. . . . .
Viens à ma timide *verve*,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre *ma Minerve*
Des prisons de mon cerveau.
J. B. Rousseau, *Ode à l'impératrice Amélie.*

Mais la vive jeunesse abondonne la verre,
Danse, et d'un pied pesant frappe gaîment la terre.
Pour les representer, oh! que n'ai-je en mes mains
Le pinceau qu'échauffait la *verve* de Rubens!
Parseval-Grandmaison.

VESPER ou **VESPÉRUS.** *n. m.* (*vespèr*, le *r* se fait sentir). C'est un des noms poétiques que l'on donne à l'étoile de Vénus, quand elle paraît le soir et annonce le retour de la nuit. *V.* Lucifer. *Syn.* Hesper ou Hespérus. *Périph.* L'étoile, l'astre de Vénus, l'étoile du berger.

Là, quand du soir s'abaisse le brouillard,
Quand *de Vesper le fanal* étincelle,
Que le troupeau s'achemine à pas lents.
Campenon.

L'étoile aussi *messagère de l'ombre*
Sur ce coteau levait son front serein.
Parny, *les Rosecroix*, ch. V.

. . . . Quand *l'étoile à Vénus consacrée*
Fait succéder au bruit la tranquille soirée.
Castel.

Vesper s'avance, il va répandre
Cette clarté mobile et tendre
Qui semble caresser les yeux.
Lebrun, *la Rose*, ode anacréontique.

Déjà de *Vespérus* la naissante lumière
Mêle un éclat douteux aux feux mourants du jour.
Dorange, *les quatre Parties du jour*, la nuit.

Au doux lever d'*Hesper*, l'épouse plus charmante,
Couronnant de tes feux l'ardeur impatiente,
Enivrera ton cœur plein de transports nouveaux.
Mollevaut.

Le poète dira *le règne de Vesper* pour dire le soir, le temps du soir.

VESTALE. *n. f.* Les vestales étaient des prêtresses instituées à Rome pour desservir le temple de la déesse Vesta; leur principale fonction était d'entretenir sur l'autel un feu perpétuel.

Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
Racine, *Britannicus*, sc. dernière.

Si elles le laissaient éteindre, elles étaient punies du fouet par la main même du grand-prêtre; et si elles violaient le vœu de virginité elles étaient enterrées toutes vives. *Epit.* Pure, chaste, sainte, sacrée, inviolable. *Périph.* Prêtresse de Vesta, vierge à Vesta consacrée.

. . . . La vierge sage
Qui de Vesta nourrit les chastes feux.
Mollevaut, trad. des amours d'Ovide.

Ce mot *vestale* remplace souvent, dans la haute poésie, les termes de *religieuse*, *nonne*, *nonnain*, *nonnette* qui ne sont que du style familier.

Peut-être on t'a dit. . . . .
Qu'à des lois sans rigueur la *vestale* soumise,
Y foule aux pieds les fleurs d'une terre promise.
Desaintange, *Épître d'une Religieuse à une Novice*, Almanach des Muses (1792).

Dans ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne avec la paix un éternel silence.
. . . .
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans le sein d'une faible *vestale!*
Colardeau, *Lettre d'Héloïse à Abeilard.*

VÉSUVE, aujourd'hui *Monte di Somma*, montagne de la Campanie, située sur le bord de la mer de Toscane, à deux lieues de la ville de Naples. Elle est couverte de vignes qui produisent d'excellent vin, d'oliviers et d'arbres de toutes espèces. Le milieu de cette montagne est rempli d'ouvertures et de crévasses, et présente un gouffre profond qui vomissait des cendres et des torrents de feu. Le Vésuve fait de temps en temps des irruptions qui compromettent la sûreté de la ville de Naples et menacent d'engloutir toute cette partie de l'Italie *Epit.* Brûlant, fertile, ardent, embrasé, enflammé, étincelant, fameux, profond, ouvert, entr'ouvert, caverneux, affreux, dangereux, perfide. *Périph.* Les gouffres du Vésuve.

Le Vésuve en courroux, sous ces monts caverneux,
Recommence à mugir avec un bruit affreux,
Et déchaîne, en poussant une horrible fumée,
Sur son gouffre tonnant la tempête enflammée.
Elle échappe soudain, et des sommets ouverts
En colonne de feu s'alonge dans les airs:
Des foudres souterrains et des roches fondues
S'élancent de l'abîme et vont rougir les nues.
Le bitume et le soufre, épandus en torrents,
Roulent sur les montagnes, en sillonnant leurs flancs,
Et dans les creux vallons se traçant un passage,
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.
Castel, *les Plantes*, ch. III.

V. Etna.

Le Mière a employé ce mot au figuré, dans le sens de Volcan:

Tu ne peux déployer
Le feu des passions qu'en sondant leur foyer;
Descends dans ce *Vésuve*, et vois dans cet abîme
Quelle source de feu doit jaillir à la cime.
La Peinture, ch. III.

VÊTEMENT. *n. m.* Ce mot est de tous les styles. *Syn.* Habit, robe, habillement. *Epit.* Royal, pompeux, riche, précieux, sacré, noble -, jaloux, importun, profane, sale, impur, sordide. Les poëtes par métonymie emploient le nom de la matière dont une chose est faite, pour désigner la chose même; ils diront donc volontiers *la pourpre*, *le lin*, *la soie*, *l'or*, etc., pour un vêtement fait de l'une de ces matières.

L'on rassemble les plis de sa *pourpre* flottante.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. IV.

Son air, son *vêtement*, sa demarche légère
D'une vierge de Sparte offre tous les dehors.
Le même.

VEUF, VEUVE. *adj.* (*veuf*, *veu-ve*). Proprement le mari qui a perdu sa femme, la femme qui a perdu son époux.

Au féminin, il est plus ordinairement employé comme nom.

Me quitter, me reprendra, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la *veuve* d'Hector.
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. 5.

Des guerriers d'Ilion les déplorables *veuves*
Ont fait de ta valeur de trop rudes épreuves.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. VIII.

Ce mot se prend, dans les deux genres, et comme adjectif, dans une acception digne de remarque; il se dit, dans la haute poésie, dans le sens de *privé*, *dénué*, et prend un complément amené par la préposition *de*.

Veuve de son amant, quand jadis Cythérée
Mêla ses pleurs au sang de son cher Adonis,
Du sang naquit, dit-on, l'*anémone* pourprée,
Des pleurs naquirent les soucis.
CONSTANT DUBOS.

Veuve de son génie, elle (la Grèce) voit ses enfants
Sur leur tombe muette oublier leurs ancêtres.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. III.

Dans nos temples sans gloire et *veufs de nos images*,
Le silence succède aux hymnes triomphants.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. IV.

M. Aimé Martin a dit :

L'ame, *veuve du corps* qui voilait sa grandeur,
Eprouve, en le quittant, sa dernière douleur.
3e lettre à Sophie sur la physique, etc.

VEUVAGE. *n. m.* Proprement l'état d'un homme veuf ou d'une femme veuve.

Je vais donc maintenant
Seul dans un lit désert déplorant mon *veuvage*,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits.
BERTIN.

La seule tourterelle au funèbre ramage,
Veuve de sa compagne, aime dans sa douleur,
A s'unir à ton deuil en pleurant son veuvage.
LALANNE, *l'arbre renversé par le tonnerre*.

Il se prend au figuré dans le sens de dénûment, dépouillement, abandon, isolement.

Là, seul dans sa douleur sauvage,
Pétrarque à son amante offrait de vains regrets,
Et sa lyre, dans le *veuvage*,
Reposait détendue aux branches d'un cyprès.
TH. DÉSORGUES, *chant sur la Guerre civile*.

Pour exprimer qu'à la fin de l'automne la terre avait perdu toute sa parure, La Harpe a dit poétiquement :

Un funeste *veuvage* afflige la nature.
Epître à M. le comte de Schowaloff.

VIANDE. *n. f.* (*vian-de*). C'est un mot banni de la haute poésie; il pouvait sans inconvénient entrer dans une satire.

Autour de cet amas de *viandes* entassées,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées.
BOILEAU, *Satire III*.

VICTIME. *n. f.* C'est ainsi qu'on appelait les créatures humaines ou les animaux que les anciens immolaient et offraient en sacrifice. *Epit.* Pure, expiatoire, sacrée, consacrée, couronnée, immolée, tremblante, sanglante, fumante, palpitante, faible -, mourante, expirante, triste -, volontaire, illustre -, noble -, glorieuse, généreuse, héroïque, déplorable, obéissante.

Les pontifes divins, expiateurs des crimes,
Du fer religieux ont frappé les *victimes*.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Tel d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé;
Qui, du fer suspendu *victime* déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. II.

Il se dit figurément de celui qui périt injustement ou de celui qui essuie un grand dommage par l'effet de la haine, de la vengeance, de la cruauté de quelqu'un, ou même de celui qui se dévoue volontairement à la mort.

Le perfide Lyncus l'accueille en son palais;
Et jaloux d'usurper l'honneur de ses bienfaits,
Tandis que le sommeil lui livre sa *victime*,
Il vient, le fer en main, pour achever son crime.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, liv. V.

Croyez-vous, s'il restait dans le fond de son cœur,
Après ses attentats, une ombre de pudeur;
Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime
Vint jusque dans la tombe outrager sa *victime*?
LA HARPE.

Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour *victimes*,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.
J. B. ROUSSEAU, *Ode III*, liv. I.

Je saurai, s'il le faut, *victime* obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

Il se dit aussi par rapport aux passions auxquelles nous nous abandonnons, et qui causent notre perte, ou nous attirent de grands malheurs.

Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi des forfaits sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable *victime*,
S'abandonne au remords sans renoncer au crime.
CRÉBILLON, *Rhadamiste*, act. II, sc. 1.

D'un tendre égarement *victime* intéressante.
LAYA.

Ce triste cœur, devenu ta *victime*,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Fatal amour, ta haine en est le prix !
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Circé*.

VICTOIRE. *n. f.* (*vik-toa-re*). *Syn.* Triomphe, succès, défaite des ennemis, gain d'une bataille. *Epit.* Éclatante, illustre, signalée, entière, douteuse, incertaine, indécise, balancée, assurée, aisée, facile, disputée, dérobée, fidèle, infidèle, dangereuse, funeste, indigne –, sanglante, la Victoire amante du carnage (Lebrun). *Périph.* Le prix des combats, les lauriers, le char de la Victoire. Les poètes disent figurément *joindre l'olive aux lauriers*, pour dire faire la paix après des victoires.

De cadavres sanglants la *victoire* entourée.
DELILLE.

Oui, nous avons vaincu, mais l'honneur et la gloire
Ne suivent pas toujours *le char de la victoire*.
CRÉBILLON, *Pyrrhus*, act. II, sc. 5.

Dans la langue poétique les guerriers heureux, les vainqueurs sont appelés *les enfants*, *les fils*, *les favoris de la Victoire*. » On la représente ordinairement avec des ailes, tenant d'une main une couronne de laurier et de l'autre une palme. Quelquefois on la voit montée sur un globe, pour montrer que la Victoire domine sur toute la terre. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

PORTRAIT DE LA VICTOIRE.

Le front brillant d'une noble gaîté,
Le bout du pied posé sur un globe mobile,
La déesse, d'une aile agile,
Vole vers l'immortalité.
D'une main elle inscrit au temple de mémoire
Le nom de ses amants : l'autre offre le laurier
Et la palme enlacée au paisible olivier,
Pour nous prouver que la solide gloire
Est le fruit de la paix comme de la victoire.
DEMOUSTIER, *Lettre LIX*, *sur la Mythologie*.

VICTORIEUX, EUSE. *adj.* (*vic-to-ri-eu* devant une consonne, *vic-to-ri-eu-ze* devant une voyelle). *Syn.* Vainqueur, triomphant. L'Académie lui donne un complément amené par la préposition *de*; *la raison n'est pas toujours victorieuse des passions*. Racine a dit *victorieuse sur*, dans le Prologue d'Esther :

Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi *victorieuse*.

VIDE. *adj.* des deux genres. Non rempli; les poètes l'emploient quelquefois dans le sens de privé, dénué, dépouillé, et lui donnent un complément précédé de la préposition *de*.

Ver impur de la terre et roi de l'univers,
Riche et *vide de biens*, libre et chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude.
L. RACINE, *la Religion*, ch. II.

. . . . Et le prêtre interdit
Abandonne un autel toujours *vide d'offrandes*.
Le même, *la Religion*, ch. IV.

Rome sert à genoux des tyrans qu'o to braves;
Vides de citoyens, ses murs sont pleins d'esclaves.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. II.

Ses nefs qui promettaient de si sanglants revers,
Vides de Ménélas ont repassé les mers.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. IV.

VIE. *n. f. Syn.* Être, existence. *Epit.* Longue, fortunée, heureuse, glorieuse, noble –, obscure, prolongée, agréable, errante, sensuelle, agitée, orageuse, misérable, importune, pesante, déplorable, infortunée, inquiète, languissante, langoureuse, chétive, faible, naissante, mourante, éteinte. *Périph.* Le souffle de la vie, le flambeau de la vie; le faix, le poids, le fardeau de la vie; le rêve, le songe, le roman de la vie; le fleuve de la vie, la coupe de la vie, le banquet de la vie, le sentier, le chemin, le champ, le cours de la vie, des ans la course rapide, le cours de nos jours, la chaîne de nos jours, le cercle de notre existence, le cercle étroit de la vie.

Le souffle de la vie avait déjà quitté
Le cœur de Sulmina si fidèle et si tendre.
BAOUR-LORMIAN.

Ils n'ont pu supporter, faibles et malheureux,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
VOLTAIRE.

Veux-tu ployer encor sous *le faix de la vie?*
LAYA.

O vous, silencieux rameaux (les cyprès),
Vous qui, loin *du champ de la vie*,
Signalez les tristes tombeaux,
Sur un faible mortel, accablé de ses maux,
Vous répandez et l'ombre et la mélancolie.
MOLLEVAUT, *la Ferme Résolution*.

Je traînais *de mes jours la chaîne* déplorable
Sur les bords sanglants du tombeau.
LEBRUN, *Ode XX*, liv. 2.

Ma mère, ma tendre amie,
Dont les regards vigilants

Dans *la route de la vie*
Guidaient mes pas chancelants.
MURVILLE, *Juliette au tombeau de sa mère*, romance.

Quand la vieillesse arrive,
Du long fleuve des ans je remonte *le cours*,
Et je retrouve sur la rive
L'âge des jeux et des amours.
LEBRUN, *Ode II*, liv. 6.

Je chéris mon obscure et douce oisiveté,
Si près de toi je puis, ô ma chère Délie!
Doucement épuiser *la coupe de la vie*.
MOLLEVAUT, trad. de la Ire *Élégie de Tibulle*.

Ce tombeau. . . . .
C'est celui d'un enfant qu'un destin fortuné
Enleva de ce monde aussitôt qu'il fut né.
Il goûta seulement *la coupe de la vie*.
FEUTRY, *les Tombeaux*.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.
GILBERT.

Les mânes désolés
Du banquet de la vie à jamais exilés.
MICHAUD, *l'Enlèvement de Proserpine*, ch. I.

C'est pour les vrais amis que le temps a des ailes:
Et déjà sur l'émail où l'art sut mesurer
Le cercle de notre existence,
L'airain mobile qui s'avance
Marque l'instant fatal qui va nous séparer.

Un poète aimable a dit:

. . . . Amour, douce folie!
Épisode trop court *du roman de la vie*.

Un autre poète, *le seuil de la vie* pour le moment de la naissance, pour l'enfance:

L'impitoyable sort
Sur *le seuil de la vie* avait marqué ta mort.

LE JARDIN DE LA VIE HUMAINE.

La nature, dans ce jardin,
Ne prodigue pas ses richesses:
Car ce jardin, au genre humain,
De fleurs n'offre que cinq espèces.
D'abord les bleuets sont cueillis
Par les mains de la tendre *enfance*;
Et plus bas la candeur des lis
Appartient à l'*adolescence*.

La *jeunesse*, au milieu des ris,
Cueille des roses passagères;
L'âge mûr cueille les soucis
Qui croissent parmi les affaires;
Le front couvert de cheveux blancs,
On voit la *vieillesse* sensée;
Au bout du jardin à pas lents
Elle va cueillir la pensée.

Les poètes comparent volontiers les quatre âges qui composent la vie, aux quatre saisons de l'année ou aux quatre parties du jour, en conséquence ils disent *le printemps de la vie* ou *le matin de la vie*, pour l'enfance, la jeunesse; *l'été*, *le midi de la vie*, de nos années, pour l'âge viril; *l'automne de la vie*, pour l'espace qui sépare l'âge viril de la vieillesse; et enfin l'*hiver*, *le soir de la vie*, pour désigner la vieillesse.

Cet art a signalé *l'aurore de la vie*.
DELILLE, *Epître à M. Laurent mécanicien*.
Le matin de la vie appartient aux amours.
DE BIEVRE.

Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse,
Il le demande en vain: l'impitoyable mort
Au midi de ses jours a terminé son sort.
FEUTRY, *les Tombeaux*.

Que mon bel âge a fui d'un vol léger!
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche *au soir de la vie!*
MALFILATRE; *Narcisse*, ch. III.

V. SAISON, ENFANCE, JEUNESSE, VIEILLESSE.

Suivant la mythologie, la vie des hommes était entre les mains des Parques, qui pouvaient en prolonger le cours, ou en couper la trame, suivant leur caprice. *V.* PARQUES.

Enfin j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au midi de son cours:
Depuis long-temps *la main des destinées*
Tourne à regret le fuseau de mes jours.
COLARDEAU, *Stances à mon ami*.

On dit poétiquement qu'un peintre *donne la vie à la toile*, qu'un sculpteur *donne la vie au marbre*, *au bronze*, etc.

Sous tes crayons, une heureuse magie,
Par le savant concert des ombres et des jours,
Des objets applatis bombe aux yeux les contours,
Fixe sur un tissu la nature asservie,
Et, des couleurs empruntant le secours,
Lui donne sur la toile *une seconde vie*.
SAINT-PÉRAVI.

Oui, j'aime à voir Pigal, par sa savante main,
Donner des sens au marbre et la *vie* à l'airain.
DELILLE, *Épître à M. Laurent*.

Ce mot rime avec toutes les terminaisons en *ie* et *uie*, quelle que soit la lettre d'appui; comme dans fol*ie*, gén*ie*, je pr*ie*, philosoph*ie*, etc.

Il éprouvait les pénibles combats
De la nature anéantie,
Qui dispute encore au trépas
Le dernier souffle de la *vie*.
DUMOUSTIER.

Il part: en ce moment d'Estrée évanou*ie*,
Reste sans mouvement, sans couleur et sans *vie*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, chant IX.

Ogène, tu le vois, il faut que je la *foie*;
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa *vie*,
Elle excuse son père.
RACINE, *Iphigénie*, act. IV, sc. 2.

VIEILLARD. *n. m.* (*viè-llar* même devant une voyelle, les deux *l* sont mouillés). Ce mot est familier, et ne peut entrer dans la haute poésie, qu'il ne soit relevé par une épithète ou par l'encadrement; sinon on le remplace par une périphrase. *Epit.* Faible, languissant, langoureux, haletant, débile, décrépit, tardif, austère, vénérable, grave -, sage -, fâcheux, quinteux, ce dernier est familier. *Périph.* Glacé par l'âge, chargé d'ans, courbé sous le poids des ans.

Et l'époux qui soutient sa moitié défaillante,
Et du *vieillard* courbé la marche chancelante.
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

Quel intérêt m'inspire un auguste *vieillard !*
Le calme inaltérable, empreint sur son visage,
De la paix de son cœur est la tranquille image;
Son front majestueux, sa douce gravité
Rend sensibles les traits de la Divinité.
BÉRANGER.

Dans la langue poétique, un vieillard prudent est un Nestor, un autre Nestor.

Ainsi plaît un *Nestor* de qui Saturne (le temps) argente
La rare chevelure et la barbe ondoyante.
BÉRENGER, *l'Hiver*.

On dit par périphrase *le vieillard de Téos*, pour dire Anacréon, *le vieillard d'Ascrée* ou *d'Ascra*, pour Hésiode, *le vieillard de Cos*, pour désigner Hippocrate.

VIEILLESSE. *n. f.* (*viè-lle-ce* en mouillant les deux *l*). *Syn.* Grand âge, âge avancé, décrépitude. *Epit.* Auguste, austère, honorable, précoce, anticipée, tardive, verte -, mâle -, débile, chancelante, faible -, caduque, décrépite, pesante, lente, chagrine, incommode, froide -, glacée, triste -, affreuse, conteuse, sœur de la mort. *Périph.* Le froid des ans, le froid des années, le déclin de l'âge; le fardeau, le poids des ans, les glaçons de l'âge; les glaces de l'âge, de la vieillesse; les rides de l'âge; les bornes de la vie.

Par *le fardeau des ans* sa marche est ralentie.
VOLTAIRE, *les Lois de Minos*, act. II, sc. 1.

Un cœur déjà glacé par *le froid des années*.
RACINE, *Mithridate*, art. IV, sc. 5.

Et son esprit, même *au déclin des ans*,
Conserve encor sa fraîcheur printanière.
Mad. la baronne DE BOUDMIC.

Il ne sent point *le poids* ni *les glaces de l'âge*.
BOILEAU.

Ainsi qu'un grand rocher miné par un *long âge*.
CLÉMENT, *Jérusalem délivrée*, ch. XIV.

Ils viendront ces jours de ténèbres,
Où la *vieillesse* aux doigts pesants.
Couvrira de voiles funèbres
Les images de mon printemps.
LÉONARD, *Stances sur le bois de Romainville*.

Les poètes disent *l'hiver des ans*, *le soir de la vie*, *le crépuscule de nos jours*, pour dire la vieillesse.

On peut jouir en paix, dans *l'hiver de la vie*,
De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie.
VOLTAIRE.

Saint-Lambert a dit de l'Amour :

Il embellit l'aurore et *le soir de la vie*.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours,
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.
VOLTAIRE.

Quand par d'affreux sillons l'implacable *vieillesse*
A sur un front hideux imprimé la tristesse;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidelle image,
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt:
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jète par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau,
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
L. RACINE, *la Religion*, ch. II.

« *Vieillesse*, fille de l'Érèbe et de la Nuit. Elle avait un temple à Athènes, et un autel à Cadix. On la caractérise sous la figure d'une vieille femme, couverte d'une draperie noire, ou de la couleur des feuilles mortes. De la main droite elle tient une coupe, et de la gauche elle s'appuie sur un bâton, double indication du support et de la nourriture nécessaires à la faiblesse et aux infirmités du vieil âge. Elle tient une branche d'arbre desséchée, et regarde d'un œil triste une fosse ouverte, sur le bord de laquelle est une horloge de sable, dont le sable presqu'épuisé annonce le peu de temps qui lui reste à vivre. » NOEL, *Dict. de la Fable*.

Ce mot se prend au figuré dans le sens d'usure, vétusté, décadence.

Des empires usés égarant la *vieillesse*,
Des bras des voluptés il (le luxe) les pousse au cercueil.
CHÊNEDOLLÉ.

VIEILLIR. *v. intr.* (*viè-llir*, les *l* sont mouillés). Ce mot au propre est familier. Les poètes, dans le style élevé, le remplacent par une périphrase.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
J. B. ROUSSEAU, *Ode X*, liv. 1.

Vers leur déclin mes jours se précipitent.
BAOUR-LORMIAN.

Blanchi dans les dangers, courbé sous le harnois.
VOLTAIRE, *Agathocle*, sc. 1.

. . . . . . Que du moins ces soldats,
Blanchis dans les travaux, usés dans les combats,
Reçoivent les honneurs qu'on doit à ma conquête.
LEGOUVÉ, trad. libre du 1er ch. de *la Pharsale*.

Au figuré ce verbe ne manque point de noblesse :

Dans une longue enfance ils l'auraient fait *vieillir*.
RACINE, *Britannicus*.

Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous; dont j'ai pu laisser *vieillir* l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 2.

Hélas! ces purs flambeaux dont les nuits s'embellissent,
Ces corps demesurés avec lenteur *vieillissent*.
DEFONTANES.

VIELLE. *n. f.* (*viè-le*). Instrument de musique. *Epit.* Organisée, harmonieuse, criarde, nasillarde, plaintive. Ce mot ne s'élève pas au-dessus du style familier.

. . . Ils avaient beau supplier,
Entonner des Noëls antiques,
Et faire gémir le clavier
De leurs *vielles* mélancoliques.
LEONARD.

VIERGE. *n. f.* (*vier-ge*). Fille qui a conservé sa virginité. *Syn.* Vestale, pucelle, ce dernier est familier. Dans le style noble, les poëtes emploient le mot *vierge* comme synonyme de jeune fille, fillette, adolescente, qui tous les trois sont familiers. *Epit.* Chaste, pure, tendre, timide, ingénue.

Voilà qu'au fond d'un bois se présente sa mère (la mère d'Enée, Vénus);
Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une *vierge* de Sparte offre tous les dehors.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. I.

J'étais *vierge*, une vierge embrassa ma défense.
DESAINTANGE.

Et surtout que la rose, embaumant ces sentiers,
Brille comme le teint de la *vierge* ingénue
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
DEFONTANES.

Il s'emploie aussi comme adjectif, tant au propre qu'au figuré. *Syn.* Chaste, pur, intact.

Humide et *vierge* encor
Le bouton s'est ouvert, et Flore est dévoilée.
MOLLEVAUT.

Voyez dans vos bosquets la rose *vierge* encore
S'échapper du bouton qu'une nuit fit éclore.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

La terre *vierge* encor, fertile sans culture,
Du soc qui la déchire ignorait la blessure.
DESAINTANGE, trad. des *Métam.*, ch. I.

Chaque objet me ramène à ces aimables jours
Où les plaisirs sont vifs, les peines sont légères,
Où l'on voit tous les cœurs généreux et sincères,
Où l'âme *vierge* encor, dans le sommeil des sens,
Des folles passions ignore les tourments.
LEGOUVÉ, *les Souvenirs*.

VIERGE, sixième signe du zodiaque. Le soleil entre dans ce signe le 23 août, et en sort le 22 septembre. Les mythologues ne sont pas d'accord sur la divinité qui occupe ce signe; les uns y placent Astrée, *V.* ce mot, les autres Cérès; d'autres enfin Erigone, fille d'Icarius. Cette princesse ayant appris la mort de son père, que des paysans avaient tué dans un accès d'ivresse, se pendit de désespoir; mais Jupiter, touché de sa piété filiale, la plaça dans la constellation qu'on nomme *la Vierge*.

Déjà du vif éclat de son front virginal
La timide *Erigone* a donné le signal:
Déjà des moissonneurs les nombreuses familles
Entassent les trésors qu'ont coupés leurs faucilles,
Ils reviennent courbés sous l'or de leurs épis,
Et livrent au sommeil leurs membres affaiblis.
RICARD, *la Sphère*, ch. IV.

La *Vierge* des moissons ramena le signal.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. I.

C'en est fait, la *vierge* céleste,
En découvrant son front vermeil,
Adoucit, d'un regard modeste,
L'ardeur brûlante du soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux;
Vertumne ramène Pomone;
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.
DE BERNIS.

Les peintres figurent cette constellation sous les traits d'une jeune fille qui porte en ses mains un épi pour désigner le temps de la moisson.

VIGNE. *n. f. Syn.* Ceps, vignoble. *Epit.* Pourprée, dorée, vermeille, ambrée, flexible, tortueuse. *Périph.* Les dons, les présents, les trésors de Bacchus, l'arbuste bachique (Delille). La vigne était consacrée à Bacchus.

Mais surtout *de Bacchus le tortueux arbuste*
Environne l'ormeau d'un cercle plus robuste;
Et prolongeant ses bras jusqu'au berceau voisin,
Sous son dôme de pampre y cache son raisin.
ROUCHER, poëme des mois.

L'arbuste tortueux dont la grappe féconde
Verse l'espoir, l'audace et l'allégresse au monde.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. VI.

Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la *vigne* se couronne.
Le même, *l'Homme des Champs*, ch. II.

Au jeune et tendre ormeau la *vigne* se marie.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

La *vigne* quelquefois, honneur de vos jardins,
S'y montre avec la pourpre ou l'or de ses raisins.
Le même, même chant.

.... Sur le sommet des coteaux lumineux,
La *vigne* de son pampre entrelace les nœuds,
Étale ses bourgeons, avec orgueil déploie
De ses grains transparents la fraîcheur et la joie,
Et suspend autour d'elle en un riche appareil
Ses grappes de rubis qu'enflamme le soleil.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivr.* ch. XVI.

VILLAGEOIS. *n. m.* VILLAGEOISE. *n. f.* (*vi-la-joa*. devant une consonne, *vi-la-joa-ze*). *Syn.* Campagnard, paysan, rustre. De ces synonymes les deux premiers ne sont que du style familier. *Périph.* Habitant des champs, habitant du hameau. *V.* LABOUREUR.

Encor quelques soleils, vous verrez en ces lieux
Accourir *des hameaux le peuple industrieux.*
CASTEL, *les Plantes*, ch. II.

VILLANELLE. *n. f.* (on prononce *vila-nèle*). Sorte de poésie pastorale dont tous les couplets finissent par le même refrain. « Grevin, dit Mervesin, qui, dès l'âge de vingt-deux ans, s'était fait admirer par beaucoup d'ouvrages, imita les poètes Italiens et les Espagnols, il apprit d'eux à faire des *villanelles*; ce sont ces chansons dans lesquelles on fait parler des bergers et des bergères de leur tendresse; elles devinrent bientôt à la mode, et depuis ce temps-là, on s'en est servi en France pour exprimer la morale, les maximes d'amour, et tout ce que cette passion peut inspirer de doux et de tendre. » *Histoire de la poésie franç.*, p. 137 (1706).

VILLANELLE.

J'ai perdu ma tourterelle,
Est-ce point celle que j'oi (j'entends)?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle:
Hélas! aussi fais-je moi,
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi:
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle:
Toujours plaindre je me doi;
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi.
Je veux aller après elle.

Mort que tant de fois j'appèle,
Prends ce qui se donne à toi:
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.
JEAN PASSERAT.

VIN. *n. m.* (*vein*). On dit par métonymie, la bouteille, le flacon, le verre, la tonne, le tonneau, la treille, pour dire le vin qui y est contenu. *Epit.* Délectable, délicieux, généreux, vermeil, empourpré, parfumé, écumeux, pétillant, fumeux, mousseux, âpre, dur, revêche, grossier. *Périph.* Le jus de la treille, le doux nectar des treilles, le jus de la grappe vermeille, le jus des raisins, le jus de l'automne; le jus, la liqueur de Bacchus, la liqueur bachique.

Ce jour permet l'excès du *nectar* enivrant
Qui du buveur rougi fléchit le pied errant.
MOLLEVAUT, trad. de la Ire *Elégie* du 2e liv. de Tibulle.

Des flots d'un doux *nectar* s'enfle la grappe mûre.
LUCE DE LANCIVAL.

Le pur *nectar* qui, long-temps renfermé,
S'est recueilli dans la discrète amphore,
Flatte le goût et l'odorat charmé.
MILLEVOYE, *le Rendez-vous*.

On a fort mal distingué
Les fruits *du jus de la tonne*:
Le Grave rend toujours *gai*,
Le Nuits ne nuit à personne.
MOREL.

Ici d'un *jus* vermeil la sève généreuse
Dans nos veines répand une chaleur heureuse;
Là, les esprits fumeux de ce *vin* sans couleur
Enchaîneront la langue et les pas du buveur.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. II.

(Il parle d'abord du vin rouge, ensuite du blanc.)

Que ces illustres noms s'abaissent devant toi,
Délicieux *Bourgogne*, et respectent leur roi.
Rassemblée à ta vue, une riante troupe
Boit, avec la santé, la joie à pleine coupe.
Rival digne de toi, le *Champagne* à son tour
Porte les jeux, les ris, les grâces et l'amour:
De sa vive liqueur la mousse enchanteresse
S'élance en bondissant, et fend l'air qui la presse;
Son éclat est plus pur que celui du cristal,
Et l'ambre de sa sève au nectar est égal.
ROSSET.

Cloris, Églé me versent de leur main
D'un vin d'*Aï*, dont la mousse pressée
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon,
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
VOLTAIRE, *le Mondain*, conte.

Les poètes disent quelquefois *Bacchus*, pour le vin, comme ils disent *Cérès*, pour le blé, et même pour le pain.

Lorsque *Bacchus* en nectar argenté
De son cristal étroit part, pétille et s'élance.
DUMOUSTIER.

V. VENDANGE.

VINGT-SEPT. *adj.* Pour exprimer le nombre que désigne ce mot, qui n'est rien moins que poétique, Lebrun a dit:

De *trois fois neuf hivers* j'aurai vu les nuits sombres
Séparer, en fuyant, ma tombe et mon berceau.

VIOLER. *v. tr.* (*vi-o-lé* devant une consonne). *Syn.* Enfreindre, transgresser.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut *violer* enfin les droits les plus sacrés.
RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

VIOLET, ETTE. *adj.* (*vi-o-lè* devant une consonne, *vi-o-lè-te*).

D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants *violets*, les marques de sa gloire.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

VIOLETTE. *n. f.* (*vi-o-let-te*, le premier e est aigu, en sorte que *violette* qui rime avec houle*tte*, trompe*tte*, parf*aite* et semblables, ne pourra pas se joindre à la rime avec *tête*, requ*ête*, le *faîte* d'une maison, où l'on entend distinctement le son de l'è ouvert). « Tous ceux qui ont l'oreille un peu délicate, souffrent impatiemment qu'on leur donne pour des sons égaux des sons tout-à-fait différents. Un son aigu moyen on grave ne peut rimer qu'avec un son de même nature...... Mais les poètes que gênent à la fois la mesure et la rime, autorisés les uns par les autres, violeront toujours une règle que les grammairiens leur rappèleront toujours. Personne n'est plus persuadé que moi de l'insuffisance de cette rime *violette* et *tête*; cependant, dans ma traduction en vers libres de la cinquième églogue de Virgile, n'ayant pu trouver une parfaite consonnance, j'ai mis :

Dans nos jardins on ne voit plus
Le narcisse argenté, la douce *violette*;
En leur place élèvent la tête
Le chardon ennemi, la ronce aux dards aigus. »

DOMERGUE, *Solutions grammat.*, p. 264.

Epit. Humble -, modeste, timide, simple -, odorante, parfumée, douce -, printanière, sombre -, rembrunie.

L'obscure *violette*, amante des gazons,
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher, sous leurs voiles propices,
D'un pudique parfum les discrètes délices;
Pur emblême d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait.
BOISJOSLIN.

Sans faste, sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil encor cherche ta fleur
Quand l'odorat l'a devinée.
CONSTANT-DUBOS.

VIOLON. *n. m.* (*vi-o-lon*). Instrument de musique. *Syn.* Rebec, ce terme est vieux, et ne peut plus guère être employé qu'en plaisantant et par dénigrement. Violon luimême est familier.

L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un *violon* faux qui jure sous l'archet.
BOILEAU, *Satire III.*

VIPÈRE. *n. f. Syn.* Serpent, reptile. *Épit.* Venimeuse, livide, immonde.

Rien ne trouble la paix qui règne en ce séjour,
Et la *vipère* venimeuse
N'y vient pas dérouler, vers le milieu du jour,
De ses nombreux anneaux la chaîne tortueuse.
Mad. la baronne DE BOURDIC.

J'aperçois ce *reptile* ennemi de nos jours,
Mais dont l'art d'Esculape emprunte du secours.
Malheur à l'imprudent qui sous son pied le presse;
Il darde, furieux, sa langue vengeresse,
Et du creux de sa dent fait jaillir un venin,
Ministre de la mort recélée en son sein.
Il s'arma contre toi, tendre épouse d'Orphée.
Tu foulais le gazon sur les bords du Pénée.
Caché parmi les fleurs dans ces aimables lieux,
D'une nuit éternelle il couvrit tes beaux yeux.
DULARD, *les Merveilles de la Nature*, ch. V.

VIRELAI. *n. m.* Sorte d'ancienne poésie française. Le virelai, dans son origine, ainsi que l'indique le mot *virer* (gyrare) dont il est composé, était un *lai* sur lequel le poète retournait par des vers de même mesure et sous les deux mêmes rimes qu'il avait d'abord adoptées, avec cette différence que celle qui avait dominé dans le *lai*, servait à terminer les couplets dans le *virelai*, tandis que celle qui avait servi à terminer les couplets dans le *lai*, devenait dominante dans le virelai; ainsi dans l'exemple qui se trouve au mot *lai* (*V.* ce mot), la rime *onde* aurait terminé les couplets du virelai, tandis que la rime *oir* aurait dominé. Aux premiers virelais, composés comme je viens de dire, en ont succédé d'autres. « Le *virelai*, comme il se pratique aujourd'hui, dit le P. Morgues, tourne sur deux rimes seulement, dont la première doit dominer dans toute la pièce, l'autre ne vient que de temps en temps pour faire un peu de variété...... Le premier vers ou les deux premiers vers se répètent dans la suite, ou tous deux, ou séparément, comme par manière de refrain, autant de fois qu'ils tombent à propos, et forment le virelai. . . . .

Les vers de sept syllabes y viennent le mieux de tous; on y emploie aussi ceux de huit syllabes, et on pourrait bien aussi se servir de ceux de dix. . . . . »

Traité de la poésie franç. p. 178, Paris 1685.

Le Rimeur rebuté.

VIRELAI.

Adieu vous dis, triste lyre;
C'est trop apprêter à rire.

De tous les métiers le pire,
Et celui qu'il faut élire
Pour mourir de male-faim,
C'est à point celui d'écrire.
Adieu vous dis, triste lyre.
J'avais vu dans la satire
Pelletier cherchant son pain :
Cela devait me suffire.
M'y voilà, s'il le faut dire;
Faquin, et double faquin!
(Que de bon cœur j'en soupire!)
J'ai voulu part au pasquin.
C'est trop apprêter à rire.
Tournons ailleurs notre mire.
Et prenons plutôt en main
Une rame de navire.
Adieu vous dis, triste lyre.
Je veux que quelqu'un désire,
Voire, brûle de nous lire,
Qu'on nous dore en maroquin;
Qu'on grave sur le porphyre
Notre nom, ou sur l'airain;
Que sur l'aile du zéphyre
Il vole en climat lointain.
Ce maigre los où j'aspire
Remplit-il ma tire-lire?
En ai-je mieux de quoi frire?
S'habille-t-on de velin?
Hélas, ma chevance expire;
Soucis vont me déconfire;
J'en suis plus jaune que cire.
Par un si falot martyre
C'est trop apprêter à rire.
Et puis, pour un qui m'admire,
Maint autre et maint me déchire,
Contre mon renom conspire,
Veut la rime m'interdire.
Tel cherche un bon médecin,
(S'il en trouve, il sera fin!)
Pour me guérir du délire,
Et comme à cerveau malsain
L'ellébore me prescrire.
Je ne suis ni le plus vain,
Ni le plus sot écrivain :
Si sais-je bien pour certain
Qu'aisément s'enflamme l'ire
Dans le littéraire empire.
Despréaux encor respire
Toujours franc, toujours mutin,
Adieu vous dis, triste lyre.
Jouter avec ce beau sire,
Serait pour moi petit gain;
Sans bruit mes grègues je tire :
C'est trop apprêter à rire :
Adieu vous dis, triste lyre.

VIRGILE. *n. pr. m.* Le plus illustre des poëtes latins; on lui doit l'*Énéide*, poëme immortel qui célèbre les hauts faits d'Enée et son établissement en Italie après la destruction de Troie; *les Géorgiques*, poëme didactique sur l'économie rurale, dont Delille nous a donné une excellente traduction; et des *Eglogues* que plusieurs poëtes français ont traduites avec des succès plus ou moins heureux. *Epit.* Divin, immortel, sublime. *Périph.* Le chantre d'Enée, le chantre de l'Ausonie, ou d'Ausonie, le pasteur de Mantoue.

VIRGINITÉ. *n. f.* État d'une personne vierge. *Syn.* Pucelage. *V.* ce mot. *Epit.* Gardée, conservée, perdue, ravie, précieuse. *Périph.* La fleur de la virginité. Le cardinal de Bernis a dit en ce sens : *garder le faible sceau de l'innocence.*

Espoir d'un si beau trône, une jeune princesse
A passé la saison de la *virginité*,
Et le temps pour l'hymen a mûri sa beauté.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. VII.

Non-seulement les poëtes disent par périphrase *la fleur de la virginité*, mais encore ils prennent quelquefois les mots *fleur* et *rose* comme synonymes de pucelage, virginité.

Ainsi la jeune vierge à plaire destinée
Perdant la chaste *fleur* que l'on perd sans retour.
MOLLEVAUT, trad. de Catulle, *Chant nuptial.*

VIVRE. *v. intr. Syn.* Être en vie, être vivant, respirer. *Périph.* Jouir de la lumière, voir le jour, voir la lumière; compter de longs jours, pour dire vivre longtemps.

Les bergers dans ces lieux *coulaient des jours tranquilles.*
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. VIII.

A son époux Didon pour jamais arrachée
Coulait dans les ennuis *ses jours infortunés.*
LE FRANC DE POMPIGNAN, *Didon*, act. I, sc. 1.

Tant que mon œil *verra la lumière éthérée*,
Nul mortel, ô Calchas, sur ta tête sacrée
Ne portera la main. . . . .
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. I.

Il faut. . . . .
Dire que Ninias *voit* encor *la lumière.*
CRÉBILLON, *Sémiramis*, act. III, sc. 2.

. . . . *La lumière éclaire* encor *ses yeux.*
VOLTAIRE, *Tancrède.*

Je serai sans honneur tant qu'*il verra le jour.*
CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, act. I, sc. 3.

Sais-je combien *le ciel m'a compté de journées ?*
RACINE, *Bérénice*, act. I, sc. 4.

Que votre fils revienne, il *apprendra* sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de *vivre en roi.*
VOLTAIRE, *Mérope*, act. I, sc. 3.

Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
Ils *vivent*, cependant, et leur temple est debout.
RACINE, *Athalie*, act. II, sc. 5.

. . . .
Non, non, avant ce coup Sabine *aura vécu.*
CORNEILLE, *Horace*, act. II, sc. 6.

Ils vivent, dans l'avant-dernier exemple, signifie ils ne sont pas morts, je les laisse vivre; et *aura vécu*, dans le dernier, signifie ne vivra plus, aura cessé de vivre, sera morte.

Les poètes emploient souvent ce mot au figuré, comme le remarque M. Laveaux, qui rapporte les vers suivants:

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et *vit* dans leur pensée?
RACINE, *Bajazet.*

Croyez que vos bontés *vivent* dans sa mémoire.
Le même.

Sa haine bravée
Vit au fond de son cœur profondément gravée.
DELILLE, trad. de *l'Enéide.*

Corneille a retranché le *s* de la première personne du présent: je *vis*,

Votre exemple est ma loi, vous vivez et je *vi.*

Voyez le *Traité de la Versific.* pag. 66.

VOEU. *n. m. Syn.* Promesse faite à Dieu. — Offrande promise par vœu. — Prière, supplication. — Désir, envie, souhait. — Sentiment, avis, voix, suffrage. *Epit.* Solennel, innocent, timide, modeste, imprudent, indiscret, téméraire, coupable, criminel, assidu, constant, différé, ardent, impatient, fervent, indissoluble, rompu, secret, superflu, stérile, irrésolu, sacrilége, homicide, inhumain, exaucé, couronné, prévenu, comblé, trompé, déçu, trahi, insatiable.

. . . . . Des parfums aussi doux que les *vœux*,
Que ta bouche innocente élève vers les cieux.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel *mille vœux* pour sa félicité.
RACINE, *Iphigénie*, act. I, sc. 4.

« Déjà nous avons observé que *pousser* n'était pas noble; *pousser des vœux au ciel* n'a rien d'agréable ni d'élégant. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine*, *au lieu cité.*

Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais *vœu* de ne croire que toi.
RACINE, *Britannicus*, act. I, sc. 4.

Mais ils m'offrent la paix où tous mes *vœux* aspirent.
VOLTAIRE, *les Lois de Minos*, sc. 1.

De vos justes désirs si je remplis les *vœux*.
Le même, *Mahomet.*

Les vœux de vos désirs est un pléonasme choquant, ainsi que la remarque en a été faite par La Harpe.

Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les *vœux*.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

Je sais que *de mes vœux* on lui promit *l'empire.*
RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. 4.

De mes vœux signifie de mon cœur; mais Racine ayant mis le mot *cœur* dans le vers précédent, a évité la répétition en mettant dans celui-ci *les vœux* à la place de *cœur*, et cette liberté ne me paraît point blâmable en poésie, »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine*, *au lieu cité.*

VOGUER. *v. intr.* Il se dit des galères, des bateaux, des chaloupes qui sont poussés sur l'eau à force de rames, et encore des vaisseaux qui vont à la voile. *Syn.* Ramer, naviguer. *Périph.* Feudre, couper, sillonner les flots, les ondes, les mers.

. . . . Trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà *coupent les eaux.*
BOILEAU, *Epître IV.*

Déjà leurs nefs, perdant l'aspect de la Sicile,
Voguaient à pleine voile, et *de l'onde docile*
Fendaient d'un cours heureux les *bouillons écumants.*
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. I.

VOICI. expression adverbiale.

JOSABETH (à Joas, en voyant venir Joad):
Voici qui vous dira les volontés des cieux.
RACINE, *Athalie*, act. IV, sc. 1.

« *Voici qui vous dira* pour *voici celui qui vous dira*, licence poétique qui donne au vers plus de vivacité, mais dont on ne doit user qu'avec beaucoup de réserve. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine*, *au lieu cité.*

Voici suivi d'un indéfini se disait autrefois, même dans le style élevé.

Modérez ces transports, *voici venir* l'infante.
CORNEILLE, *le Cid*, act. IV, sc. 1.

Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Le même, *Horace*, act. II, sc. 3.

« *Voici venir* ne se dit plus. Pourquoi fait-il un si bel effet en italien: *ecco venir la barbara reina*, et qu'il en fait un si mauvais en français? n'est-ce point parce que l'Italien fait toujours usage de l'infinitif? *un bel tacer*; nous ne disons pas *un beau taire.* C'est dans ces exemples que se découvre le génie des langues.»

VOLTAIRE, *Rem. sur Corneille*, *au lieu cité.*

Cette locution peut encore être employée dans le style badin et surtout dans le marotique.

Un jour d'été dans le bois de Vincennes,
Vers un taillis où, mollement couché,
Je me livrais à l'oubli de mes peines,
Par le feuillage et dans l'herbe caché,
Voici venir une gente brunette.
PONS DE VERDUN; *Rassurez-vous*, conte.

Voyez, dit-elle, ami, voici venir froidure :
Ne vont plus oiselets s'aimer jusqu'aux beaux jours.
BERQUIN, *l'Orage*, idylle.

VOIE. *n. f.* (*voa*). *Syn.* Chemin, sentier, route, passage, rue, ce dernier est familier. — Expédient, moyen, ressource, façon, manière. *Epit.* Commode, sûre, assurée, pénible, dangereuse, infréquentée, battue, ouverte. — Salutaire, usitée, extrême, honnête, légitime, oblique, suspecte, trompeuse, injuste.

Qui marchera dans cette *voie*,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie.
J. B. ROUSSEAU, *Ode tirée du psaume XIV.*

Et cette nuit, sans peine, une secrète *voie*
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.
RACINE, *Andromaque*, act. III, sc. 1.

Voie lactée. V. LACTÉE.

VOILE. *n. m.* (*voa-le*). Pièce d'étoffe qui sert à couvrir, à cacher quelque chose. *Syn.* Manteau, couverture, enveloppe, rideau. Il se dit en parlant de l'obscurité que répand la nuit ou les nuages. *Epit.* Epais, discret, pudique, virginal, jaloux, importun, impénétrable, flottant, sacré, saint, religieux, antique, diaphane, transparent, officieux, funèbre, léger, obscur, ténébreux.

Ici le lin roulé sur un fuseau rapide
Prépare un *voile* simple à la beauté timide.
ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. I.

A sa compagne enfin s'unit un seul époux,
Et sous les *voiles* saints du modeste Hyménée,
Ils dérobent tous deux leur couche fortunée.
DEFONTANES.

En parlant de l'homme formé par Prométhée, Colardeau a dit :

Au fond de son orbite éclate la prunelle :
Un doux *voile* se forme et s'entr'ouvre autour d'elle.

La nuit d'un *voile* obscur couvrait encor les airs.
J. B. ROUSSEAU, *Cantate de Céphale.*

Quand la nuit a cinq fois tendu ses *voiles* sombres,
Quand le soleil cinq fois a dissipé les ombres.
ROSSET, *l'Agriculture*, ch. II.

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps renferme dans ses *voiles*.
LA FONTAINE, liv. II, fable 13.

Roucher a dit, en parlant à la nuit :

Alors que du moite élément
Tu sors en déployant tes *voiles*,
Tu nous rappelles ce moment,
Où, parlant en maître au néant,
L'Éternel a dit aux étoiles :
Embellissez le firmament.

Le globe s'est couvert d'un *voile* ténébreux.
DULARD.

Ainsi l'on voit au haut des cieux.
La lune, prévoyant l'orage,
Sous le *voile* épais d'un nuage
Dérober son front radieux.
CHÉNIER.

Voile se prend encore au figuré dans un sens moral. *Syn.* Prétexte, apparence, excuse, masque. *Epit.* Ingénieux, spécieux, emprunté, énigmatique. En ce sens on dit le voile du mystère, de l'erreur, de l'ignorance, de l'amitié.

. . . La *voile* enchanteur d'aimables fictions.
GILBERT.

. . . .

Quel mystère est caché sous ces *voiles* aimables ?
La poétique Grèce, inventrice des fables,
Voulut par ces récits nous faire concevoir
D'un art industrieux la magique pouvoir.
CHÉNIER, *Epître à M. Méhul.*

Des siècles passés quelquefois
Clio nous fait percer le *voile*.
Mad. VERDIER.

Ces préjugés honteux que le vulgaire encense,
Étendaient sur nos yeux les *voiles* de l'*erreur*.
Le père VÉNANCE.

Cette austère vertu dont se parait l'ingrat
Ne servait que de *voile* au plus noir attentat.
CRÉBILLON, *Sémiramis.*

VOILE. *n. f.* (*voa-le*). Voile de vaisseau. *Epit.* Enflée, gonflée, déployée, flottante, frémissante, ondoyante, rapide, triomphante. Les poètes disent *les ailes des vaisseaux*, pour les voiles.

Le flottant appareil des *voiles* et des mâts.
DELILLE.

Et les *voiles*, des vents appelant les haleines,
Tournent sur les longs bras de leurs longues antennes.
Le même, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Sur le rivage, en ses replis flottants,
Déjà ma *voile* emprisonnait les vents.
MALFILATRE.

Joignant l'effort de leurs *ailes* de lin
Mille vaisseaux partaient d'un vol rapide.
DUAULT.

Nous partons ; nous fuyons, nous volons sur les eaux,
Et déployons aux vents les *ailes* des vaisseaux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

On dit par métonymie *cent voiles* pour cent vaisseaux.

Les rênes étaient d'or ; et la *voile* flottante
Déployait sur le char une pourpre éclatante.
Les Zéphyrs, à l'entour jaloux de voltiger,
Enflaient ses plis mouvants du leur souffle léger.

VOIR. *v. tr.* (*voar*). *Syn.* Regarder, considérer, observer. *Périph.* Fixer, porter, jeter les yeux, ses regards sur. Pour *faire voir* quelque chose à quelqu'un, on dira, par périphrase, ouvrir à quelqu'un les yeux sur quelque chose, présenter quelque chose à sa vue, lui mettre quelque chose sous les yeux.

Enfin *mes yeux ont vu*, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. I.

Sire, mon père est mort, *mes yeux ont vu* son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc.
CORNEILLE.

Malgré tous mes efforts, l'excès de sa fureur
Ferme toujours *les yeux aux charmes* de ma sœur.
QUINAULT, *Bellérophon*, tragédie, act. IV, sc. 2.

Les poètes retranchent le *s* à la première personne du présent, je *vois*, quand la rime les y force.

Ma charité s'étend sur tous ceux que je *voi*.
Je suis homme, tout homme est un ami pour moi.
L. RACINE, *la Religion*, chant VI.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi;
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous *voi*.
RACINE, *Britannicus*, act. II, sc. 2.

VOIX. *n. f.* (*voa* devant une consonne, *voaz* devant une voyelle). Son qui sort de la bouche de l'homme: telle est la définition de l'Académie. Mais les poètes donnent plus d'extension à ce mot qu'ils appliquent quelquefois non-seulement aux êtres moraux personnifiés, mais même aux animaux et aux êtres inanimés. *Syn.* Parole, accents, accords, chants, ton, cri, clameur, murmure, abois, son, bruit. *Epit.* Douce, agréable, charmante, flexible, harmonieuse, mâle, aigre, rauque, sonore, retentissante, éloquente, tonnante, molle, voluptueuse, amoureuse, entrecoupée, déchirante, douloureuse, plaintive, languissante, importune, mourante, expirante, éteinte, effrayante, tremblante, ingénue, affaiblie, profane, lugubre, infernale, sépulcrale. *Périph.* Le son, les accents de la voix.

A me servir aussi cette *voix* empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'ame, interprète du cœur,
De la société je lui dois les douceurs.
L. RACINE, *la Religion*, ch. I.

L'un traîne en longs fredons une *voix* glapissante.
BOILEAU, *Satire III.*

Le son rauque et tremblant de leurs lugubres *voix*.
DELILLE.

D'autres veulent crier, et leurs *voix* défaillantes
Expirent de frayeur sur leurs lèvres béantes.
Le même, trad. de *l'Énéide*, ch. VI.

Et ma lyre restant muette sous mes doigts
Ne se mariait plus aux accents de ma *voix*.
MOLLEVAUT.

Hélas! si de mon sexe abjurant tous les droits,
De l'austère pudeur je méconnais la *voix*.
BAOUR-LORMIAN, *Jérusalem délivrée*, ch. XVI.

Mais du devoir trahi j'entends *la voix* pressante
Qui m'accuse et qui m'épouvante.
QUINAULT, *Atys*, Opera, act. III, sc. 3.

Dans le fond de son cœur la *voix* de la nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure.
CRÉBILLON, *Électre*, act. III, sc. 6.

En parlant d'une chienne, M. Defontanes a dit :

Son cri n'est point semblable à cette *voix* plaintive
Qu'elle pousse dans l'ombre alors qu'elle est captive.

Seulement de l'orfraie on entend quelquefois
En sons mourants et sourds s'y prolonger la *voix*.
BAOUR-LORMIAN.

Les cloches dans les airs de leurs *voix* argentines
Appelaient à grand bruit les chantres à matines.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. IV.

Mais du lugubre airain lorsque la *voix* sacrée
Annonça qu'un mortal avait quitté le jour.
MILLEVOYE.

. . . . La *voix* de l'orage éclate dans les airs.
CASTEL.

La Renommée est appelée, dans la langue poétique, *la déesse aux cent voix*.

VOL. *n. m.* Mouvement de l'oiseau qui se soutient dans l'air; il se prend aussi au figuré. *Syn.* Volée, essor. *Epit.* Léger, déployé, élevé, précipité, rapide, hardi, inconstant, audacieux, ambitieux, sublime, téméraire.

De corbeaux croassants un ténébreux nuage
Pressent leur *vol* tardif vers le prochain rivage.
MALFILATRE.

En sortant de son nid l'oiseau cherche les cieux,
Et, couvert à demi de ses plumes nouvelles,
Tente un *vol* incertain sur ses tremblantes ailes.
DEFONTANES.

. . . . Avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau!
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure;
L'adolescent ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison,
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encor tremblante.
Le couple (le père et la mère) en voltigeant provoque son essor,

Gourmande sa frayeur, l'appèle et vole encor :
Enfin il se hasarde, et déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids, il touche le gazon ;
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;
Enfin sûr de sa force et plus audacieux,
Il part, tout est fini, tous se font leurs adieux.
DELILLE, *les Trois règnes de la Nature*, ch. VIII.

Favori d'Apollon, toi qui sur le Parnasse,
D'un *vol* rapide et fier, suis de si près le Tasse.
REGNARD, *Épître à l'abbé de Bentivoglio*.

Boileau a dit : l'ode

Élevant jusqu'au ciel son *vol* ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.

Le *vol* sifflant des dards, le choc des boucliers.
DELILLE, poème des *Jardins*, ch. IV.

VOLCAN. *n. m.* Gouffre dont il sort des tourbillons. *Epit.* Souterrain, fumeux, enflammé, inaccessible.

Des *volcans* entr'ouverts les cimes enflammées.
LA HARPE.

Ces gouffres vomissant des tourbillons de feux,
De nuages de cendre obscurcissent les cieux.
DULARD, *les merveilles de la Nature*, ch. III.

Le même poète a dit en parlant du feu :

Souvant dans les airs il s'élance,
Vomi d'un vaste abîme, image des enfers.
Quelle horreur ! rivière enflammée,
Il roule, et Cérès alarmée
Voit de cendre et de rors ses champs au loin couverts.
Le Feu, ode.

Voyez ces monts, race effrayante,
Peuple de géants en fureur,
Qui de leur bouche foudroyante
Jètent la flamme et la terreur.
De feux leurs têtes étincellent,
A leurs pieds les villes chancellent ;
Ils versent des fleuves brûlants :
L'Hécla, le Vésuve s'entr'ouvre ;
Et l'enfer que l'œil y découvre
Bouillonne dans leurs vastes flancs.
LEBRUN, *Ode XVIII*, liv. 2.

Le Vésuve en courroux, sous ses monts caverneux,
Recommence à mugir avec un bruit affreux,
Et déchaîne, en poussant une horrible fumée,
Sur son gouffre tonnant la tempête enflammée.
Elle échappe soudain, et des sommets ouverts
En colonne de feu s'alonge dans les airs :
Des foudres souterrains et des roches fondues
S'élancent de l'abîme et vont rougir les nues.
Le bitume et le soufre, épandus en torrents,
Roulent sur les montagnes, en sillonnent les flancs,
Et dans les creux vallons se traçant un passage,
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.
CASTEL, *les Plantes*, ch. III.

V. ETNA.

Volcan se dit au figuré dans le sens de commotion violente.

Emblême trop frappant des ardeurs turbulentes
Dans le *volcan* de l'ame incessamment brûlantes.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. III.

Rallumer le *volcan* de nos affreux discords.
CHAUSSARD.

VOLER. *v. intr.* Se soutenir en l'air par le moyen des ailes. Au figuré, courir avec grande vitesse. *Périph.* Agiter les ressorts de ses ailes, fendre l'air, diriger, précipiter son vol. — Hâter, précipiter sa marche, sa course, précipiter ses pas.

Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

Les cygnes de Vénus
Précipitaient leur vol vers ces bords si connus.
DESAINTANGE.

Le marchand, loin du port autrefois son asile,
Fait *voler* ses vaisseaux sur une mer tranquille.
L. RACINE, poème de *la Religion*, ch. IV.

Nous partons, nous fuyons, nous *volons sur les eaux*
Et déployons aux vents les *ailes* des vaisseaux.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

Mais si le daim léger bondit, *vole* et fend l'air,
Le vers *vole* et le suit aussi prompt que l'éclair.
DELILLE, *l'Homme des champs*, ch. IV.

Déja de ses limiers il (Adonis) entend les abois,
Un sanglier par eux est lancé hors du bois,
Il le voit, et d'un dard qui *vole* sur sa trace,
Le perce obliquement au même instant qu'il passe.
DESAINTANGE.

Le plomb *vole* à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
BOILEAU, *Épître IV*.

Mon cœur, pour le chercher, *volait* loin devant moi.
RACINE, *Iphigénie*.

Le coursier qui, jadis, noble *amant* de la gloire,
Superbe, l'œil en feu, *volait* à la victoire.
DELILLE, *les trois Règnes de la Nature*, ch. II.

Que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée.
VOLTAIRE, *la Henriade*.

VOLUPTÉ. *n. f. Syn.* Sensualité, la longueur de ce mot l'exclut de la poésie, plaisir, délices, contentement. — Luxure, débauche, libertinage. *Epit.* Douce, pure, parfaite, riante, tendre, molle, séduisante, brûlante, grossière. *Périph.* Les appas, les charmes, les douceurs de la volupté, de la volupté l'amorce enchanteresse.

Souvent dans les sentiers d'une indigne mollesse,
Des empires usés égarant la vieillesse,
Des bras des *voluptés* il (le Luxe) les pousse au cercueil,
Il couvre l'univers de dix siècles de deuil.
CHÊNEDOLLÉ.

Hélas! qu'il est cruel pour de jeunes beautés
A qui l'hymen gardait de chastes *voluptés*,
De quitter le séjour de leur paisible enfance.
LA HARPE.

La Grâce qui l'arrache aux *voluptés* funestes
Lui donne l'avant-goût des *voluptés* célestes.
L. RACINE, *la Grâce*, ch. II.

... D'ivresse et d'erreur imprudente nourrice,
La *volupté* nous berce entre les bras du vice;
Et de son souffle impur, fléau de nos beaux ans,
Sèche et brûle en sa fleur le germe des talents.
DESAINTANGE, *Epître sur l'amour de la Gloire.*

La molle *Volupté*, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.
VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IX.

« On la personnifia sous les traits d'une belle femme dont les joues sont colorées du plus vif incarnat, ses regards sont languissants, et son attitude lascive. Elle est couchée sur un lit de fleurs, et tient une boule de verre qui a des ailes. NOEL, *Dict. de la Fable.*

VOLUPTUEUX, EUSE. *adj.* (*vo-lup-tu-eu* devant une consonne, *vo-lup-tu-eu-ze*). *Syn.* Sensuel, agréable, délicieux, ravissant. — Luxurieux, lascif, lubrique, libertin, dissolu, débauché.

A son premier aspect les vallons et les plaines
Exhalent leurs parfums les plus *voluptueux*.
BAOUR-LORMIAN.

... Sur quelle bouche brûlante
Laisseras-tu l'empreinte ardente
De tes baisers *voluptueux*.
RIGOLEY DE JUVIGNY.

... Le *papillon*, posé sur leur émail (l'émail des fleurs),
De ses lèvres *voluptueuses*
Aspire leur haleine et suce leur corsil.
LEGOUVÉ.

VOMIR. *v. tr.* Il est d'un usage fréquent au figuré. *Syn.* Pousser dehors, rejeter, lancer, faire jaillir.

Le monstre avec son sang *vomit* l'onde écumeuse.
DESAINTANGE.

.... *Il vomit* à la fois
Son hydromel et *son ame* sanglante.
PARNY.

Tandis que, rejetés par ce monstre farouche,
La chair, le vin, le sang *jaillissent de sa bouche*.
DELILLE, trad. de *l'Énéide*, liv. III.

L'onde approche, se brise, et *vomit* à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
RACINE, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

Là, l'Achéron bouillonne, et, roulant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux *vomit* sa fange immonde.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VI.

Cent cités marcheront de carnage affamées,
Et la terre à ma voix *vomira* des armées.
Le même, liv. VII.

Et par cent bouches horribles
L'airain, sur ces monts terribles,
Vomit le fer et la mort.
BOILEAU, *Ode sur la prise de Namur.*

Leur bouche ne *vomit* qu'injures et blasphêmes.
J. B. ROUSSEAU, *Ode XII*, liv. I.

VOUTE. *n. f.* Ouvrage de maçonnerie; il se dit figurément d'un dôme de verdure formé par des arbres. *Syn.* Arc, arcade, arche, cintre. — Berceau, dôme. *Epit.* Courbée, solide, pesante, sombre, profonde, ténébreuse, antique, résonnante, mugissante, retentissante. — Fraîche, épaisse, touffue, ombragée, mobile, agitée. *Périph.* La profondeur, le cintre d'une voûte. — Un dôme de verdure.

La pompeuse colonne avec fierté s'élance,
Et la voûte suspend son cintre audacieux.
TALBERT.

A travers les débris de leurs *voûtes* croulantes.
DELILLE, trad. du *Paradis perdu*, ch. I.

La *voûte* de la nef, sous ces longs arcs déserts,
De l'orgue harmonieux n'entend plus les concerts.
DESAINTANGE.

...... Des marroniers les hautes avenues
S'arrondissent en *voûte* et nous cachent les nues.
CASTEL, *les Plantes.*

Sous des arbrisseaux arrondis
En *voûte* élégante et legère ...
MOLLEVAUT, *les fleurs*, ch. II.

Ces bords aux contours ondoyants,
Où la Seine, embrassant ces îles,
Se plaît sous les *voûtes* mobiles
De tes ombrages verdoyants.
LEBRUN.

La grenade et ses *fleurs*, l'épineux jujubier
. . . .
Valent-ils ces berceaux, ces bois délicieux
Qui *voûtent* dans les airs leur tremblante verdure?
BÉRENGER, *le retour de Provence.*

On dit figurément et poétiquement *la voûte du ciel*, *la voûte des cieux*, *la voûte céleste*, *la voûte azurée*, *la voûte étoilée*, *la voûte éternelle*, pour dire le ciel.

Cet Atlas qui *des cieux* porta *la voûte* immense
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

Aimable Paix, vierge sacrée,
Descends de *la voûte azurée.*
J. B. ROUSSEAU.

.... Et *des voûtes suprêmes*
Descendit à l'instant l'ange des anathêmes.
LA HARPE.

On dit encore poétiquement *la voûte des mers*, *des flots*.

Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur *la voûte des flots*.
DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. IV.

Des liquides Palais la voûte transparente.
LEBRUN.

VUE. *n. f. Syn.* L'œil, les yeux, regard, aspect, présence. *Epit.* Arrêtée, fixe, errante, attentive, faible, débile, obscurcie, indiscrète, épouvantée, égarée, inquiète, étincelante.

Du sommet de la tour Héro pâle, éperdue,
Sur la plaine des mers porte sa triste *vue*.
DENNE-BARON, *Héro et Léandre*, ch. IV.

Effet que produirait la lumière sur celui qui la verrait pour la première fois.

Assailli des clartés dont brille l'hémisphère,
Il n'aperçoit d'abord qu'un océan de feux;
En les éblouissant, tout échappe à ses yeux.
Il veut en vain fixer ce faisceau de lumière;
Son éclat est si vif qu'il ne peut l'endurer,
Et le soleil l'aveugle au lieu de l'éclairer.
Cependant il essaie, il distingue, envisage,
L'horizon par degré devant lui se dégage. . .
Sélim voit; tout son corps frémit d'étonnement.
L'univers s'ouvre à lui dans sa pompe riante,
Et dans cette saison où la nature enfante;
Chaque regard lui cause un long enchantement.
Il voit de mille objets l'étonnante féerie;
Le soleil à flots d'or inonde les coteaux,
Et par cent jets de feu fait scintiller les eaux.
Tout resplendit au loin: cette herbe est refleurie,
L'azur des cieux se peint au cristal des ruisseaux,
Le lière sur les monts aux palmiers se marie,
Et ces cèdres ont vu reverdir leurs rameaux.
Quel spectacle, ô Sélim! il demeure immobile;
Il admire d'un œil fixe et respectueux,
De la terre et du ciel l'ordre majestueux,
Et de l'astre des jours l'orbe auguste et tranquille.
Long-temps muet, enfin il exprime en ces mots
Les transports excités par tous ces grands tableaux......
DORAT.

Perdez-en la mémoire, aussi bien que *la vue.*
RACINE, *Mithridate*, act. IV, sc. 4.

« On ne dit pas *perdre la vue de quelqu'un*, pour exprimer qu'on est privé de sa vue. »

GEOFFROY, *OEuv. de Racine, au lieu cité.*

Elle a jeté sur moi *sa vue épouvantée.*
VOLTAIRE, *Oreste.*

« On dit bien *jeter la vue* sur quelqu'un; mais on ne peut y joindre aucune épithète, comme on en donne aux *yeux*, aux *regards*: c'est que *jeter la vue*, *tourner la vue*, *porter la vue*, sont ce qu'on appèle des phrases faites qui n'admettent aucune idée d'attribution; aussi n'y en a-t-il point d'exemples. »

LA HARPE, *Cours de Litt.*, tom X, p. 236.

Sur cet autre vers de la même pièce:

Le perfide! il échappe à *ma vue indignée*,

La Harpe a dit: même faute que *sa vue épouvantée.*

VULCAIN. *n. pr. m*: On le regardait comme le dieu du feu. Il était fils de Junon et de Jupiter, qui le précipita du ciel à cause de sa difformité. Il se cassa la jambe en tombant, et demeura boiteux. Dans la suite, Jupiter, l'ayant rappelé dans le ciel, lui fit épouser Vénus, la plus belle des déesses, et le chargea du soin de fabriquer les foudres dont le maître des dieux épouvantait les mortels. Sous ses ordres étaient les cyclopes. *V.* ce mot. Vulcain avait établi ses forges dans les îles de Lemnos, de Lipare, et dans le mont Etna.

Du sein de cette mer où sur des rocs épars
Les îles d'Éolie appellent les regards,
Auprès de Liparis, et non loin de Sicile,
L'onde jusques aux cieux voit s'élever une île
Qui toujours noircit l'air de son sommet fumant;
Dans ses flancs embrasés tonnent incessamment
Et les pesants marteaux et la bruyante enclume:
Là, sans cesse irritant le feu qui le consume,
Des soufflets haletants le vent chassé rugit;
De coups moins redoublés l'Etna tremblant mugit;
Et l'air, l'onde et les feux exercés à toute heure,
Fatiguent de leur bruit la brûlante demeure;
Palais du noir Vulcain, cette île en a le nôm.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. VIII.

Epit. Ardent, laborieux, infatigable, noir-, brûlant. *Périph.* Le fils de Junon, le dieu du feu, l'époux de Vénus, le dieu de Lemnos.

Le dieu de Lemnos un jour,
En sa fournaise allumée,
Forgeait, noirci de fumée,
Des traits aigus pour l'amour.
DE GUERLE.

D'abord, d'un art divin, *le roi des feux* commence
Un bouclier brillant, impénétrable, immense.
AIGNAN, trad. de *l'Iliade*, liv. XVIII.

Filets de Vulcain. V. FILET.

Comme les poètes disent un cyclope pour un forgeron, ils prennent quelquefois le mot

Vulcain comme synonyme de serrurier; c'est ainsi que Boileau a dit :

Un affreux serrurier, laborieux *Vulcain*,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
Satire IV.

Vulcain, dans la langue poétique, se prend souvent pour le feu même.

Mais de ces végétaux l'accroissement facile
A l'homme industrieux peut devenir utile.
Livrez-les à *Vulcain*. Le feu d'abord caché,
Parcourt en pétillant leur amas desseché.
CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

X

X. *n. m.* (*xe*). C'est la vingt-troisième lettre de notre alphabet. Elle se prononce quelquefois *ks*, comme dans *Styx*, *borax*; et quelquefois *gz*, comme dans *Xavier*, *hexagone*. Il arrive souvent que cette consonne est muette à la fin des mots, alors les terminaisons en *ix* s'unissent à la rime avec celles en *is*, celles en *oix* avec celles en *ois*, celles en *oux* avec celles en *ous*, et celles en *ux* avec celles en *us*; ainsi *prix* rimera avec *coloris*, *voix* avec *pavois*, *courroux* avec *absous*, *flux* avec *exclus*.

Tu ne te repais point d'encens à si bas *prix*,
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits.
BOILEAU, *Epître IX.*

Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-*croix*.
Le même, *le Lutrin*, ch. I.

Y

Y. *n. m.* (*i*). Cette lettre, qui est la vingt-quatrième de l'alphabet français, a la valeur de deux *i* quand elle se trouve entre deux voyelles, comme dans *pays*, *citoyen*, *employer*, qu'on prononce *péi-i*, *citoai-ien*, *emploai-ier*.

Cette lettre seule forme quelquefois un mot, et alors elle est ou pronom personnel de troisième personne, ou adverbe de lieu. Dans l'un et dans l'autre cas, ce mot s'unit à la rime avec toutes les terminaisons en *i*, que l'*i* soit précédé d'une voyelle, pourvu toutefois qu'il ne s'unisse pas à cette voyelle pour former une diphtongue, ou qu'il soit précédé d'une consonne : *y* rimera donc avec *ha-i*, *obéi*, *inou-i*, avec *nourri*, *accompli*, *terni*, etc.

Etes-vous bien, tenez-vous-*y*,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.
VOLTAIRE.

YEUSE. *n. f.* (*i-eu-se*). C'est à tort que M. de Valori n'a donné que deux syllabes à ce mot :

L'*yeuse* à la feuille noire et le triste cyprès......

Il est de trois syllabes en vers comme en prose.

Il est une hauteur
Où l'*yeuse*, croissant sur la terre isolée,
Couvre d'un roi latin l'antique mausolée.
DELILLE, trad. de *l'Enéide*, liv. XI.

Sur l'*yeuse* au vieux tronc, à gauche croassant,
Trois fois l'oiseau devin m'a paru menaçant.
DOMERGUE, trad. de la I[re] *Eglogue de Virgile.*

YEUX, pluriel d'*œil*. *V.* OEIL.

Z

Z. *n. m.* (*ze*). C'est la vingt cinquième et dernière lettre de notre alphabet. Le z donne à l'*e* qui le précède le son de l'*é* fermé, en sorte que les mots qui finissent par *ez* s'unissent à la rime avec ceux qui se terminent en *és*; ainsi *assez* rimera avec *amassés*, *nez* avec *fortunés*, vous *aimez* avec *charmés*, etc.

Et déja mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie, *arrêtez.*
BOILEAU, *Epître VIII.*

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son *nez.*
LA FONTAINE, liv. III, fabl. 5.

Vous me le rendez chers et ces infortun*és.*
NÉRESTAN.
Vous, les protéger! vous qui les abandonn*ez*!
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 2.

Permettez que ces nœuds par vos mains assembl*és*...
OROSMANE.
Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous qui parl*ez*?
Le même.

ZÈLE. *n. m. Syn.* Affection, ardeur, ferveur, empressement, passion. *Epit.* Fervent, officieux, affectueux, ardent, brûlant, empressé, noble-, généreux, désintéressé, discret, prudent, assidu, éclairé, spécieux, aveugle, égaré, apparent, déplacé, outré, hypocrite, perfide, affecté, féroce, farouche, téméraire, barbare.

Le faux *zèle* étalant ses barbares maximes.
VOLTAIRE.

De leur *zèle* brûlant l'ardeur se ralentit.
BOILEAU, *le Lutrin*, ch. VI.

Vous avez des amis dont le généreux *zèle*
Ne redoutera point de se montrer fidèle.
RAYNOUARD, *les Templiers*, sc. 2.

ZÉPHYR ou ZÉPHYRE. *n. m.* On appèle *zéphyr* toute sorte de vents doux et agréables; *les doux zéphyrs*, *un zéphyr rafraîchissant.* « En poésie, dit le célèbre prote de Poitiers, et en parlant de ce vent comme d'une divinité de la Fable, on écrit et on prononce *zéphyre*, et alors on le met sans article. »
Traité de l'orthographe française.

« Zéphyr, zéphyre, *synonymes*. Le *zéphyr* est un vent doux et léger; le *zéphyre* est le Zéphyr personnifié. Le *zéphyr* souffle; le *Zéphyre* voltige et folâtre. Le *zéphyr* annonce le printemps, un temps doux; le *Zéphyre* le ramène, pour ainsi dire, sur ses ailes. Le *zéphyr* réchauffe ou rafraîchit l'air selon la saison; le *Zéphyre* caresse Flore et fait éclore les fleurs. — Les poètes personnifient aussi quelquefois le *zéphyr* et surtout les *zéphyrs*; mais *Zéphyre* est le dieu; il est le chef des *Zéphyrs*, ou le *Zéphyr* par excellence. — *Zéphyre* est aux *Zéphyrs* ce que l'Amour est à l'essaim des petits amours. *Zéphyre* est un personnage, il commande, les *Zéphyrs* obéissent; ils volent et voltigent en foule; ils se jouent entre les rameaux des arbres, dans les plis d'une robe flottante, dans les boucles et les tresses des cheveux. — *Zéphyre* ne figure que dans la poésie; *Zéphyr* dans la prose est un mot un peu recherché. »

Dict. de l'Acad., édit. de *Moutardier*.

Les mythologues font Zéphyre fils d'Eole et de l'Aurore, et lui donnent Flore pour épouse. Les poètes et les peintres le représentent sous les traits d'un beau jeune homme; son taint vermeil offre la rougeur virginale de la rose naissante; ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps; sa tête est ceinte d'une couronne composée de toutes sortes de fleurs, et des ailes de papillon soutiennent son corps au milieu de la vapeur éthérée. *Epit.* Doux -, caressant, léger, folâtre, badin; amoureux, tendre -, volage, tiède -, inconstant. *Périph.* Le fils d'Eole, le fils léger de l'Aurore; l'époux, l'amant de Flore, de Flore le volage amant. — Le souffle, l'haleine du Zéphyre, l'aile du Zéphyre, les baisers du Zéphyre.

> *Le fils d'Éole et de l'Aurore*,
> Zéphyre enfin est de retour.
> De Bernis, *le Printemps*.

> Peignez en vers légers *l'amant léger de Flore*.
> Delille, *l'Homme des Champs*, ch. IV.

> *Du Zéphyr* amoureux *le souffle* matinal,
> Rida de plis légers le flot oriental.
> Mollevaut.

> Son haleine est plus pure encore
> Que *celle dont l'amant de Flore*
> Caresse la tige des fleurs.
> De Pezay.

> L'Amour dans les airs se balance
> Sur *l'aile* humide *des zéphyrs*.
> De Bernis.

> Prémices du printemps, fleurs qui venez d'éclore,
> Fruits *des premiers baisers de Zéphyre et de Flore*.
> De Briorl.

> Mais tout-à-coup l'amant de la nature,
> *Zéphyr*, s'éveille, et des airs qu'il épure,
> Chassant bientôt l'été morne et brûlant,
> Avec son aile il sème la verdure
> Sur la forêt qu'il tapissa en volant.
> Imbert, *le Jugement de Pâris*, ch. I.

> L'air était parfumé *du souffle des Zéphyrs*.
> Dulard.

> ..... Quand les *Zéphyrs*, sur leur aile fleurie,
> Ramènent l'*Alcyon*, doux espoir des nochers,
> Le flot grondant s'appaisa; et roula sans furie
> Du sommet des rochers.
> Lebrun.

> De la cime des monts, vers la plaine arrosée,
> Déjà la nuit humide et fraîche de rosée
> S'avance, et, secouant son voile de saphirs,
> Où se joue *un essaim de folâtres Zéphyrs*,
> Elle répand les fleurs, les plantes, la verdure,
> Et des parfums du ciel l'essence la plus pure.
> Baour-Lormian, *Jérusalem délivrée*, ch. XIV.

> Vous petits dieux des airs, à l'aile transparente,
> Qui versez du matin la rosée odorante,
> Des nuages légers conducteurs vagabonds.
> Castel, *les Plantes*, ch. III.

ZEUXIS. *n. pr. m.* Peintre célèbre d'Héraclée, ville de Lucanie en Italie. *Voyez* peintre.

ZIGZAG, *n. m.* (*zig-zag*) en faisant sonner les deux *g*). C'est une onomatopée. Le *g* et le *c* sont des lettres identiques; ainsi *zigzag*, qui n'est que du style familier, rime avec les terminaisons en *ac* où le *c* est sonore, comme *sang* rime avec *flanc*.

ZIZANIE. *n. f.* Ivraie mauvaise graine qui vient parmi le bon grain. Il n'est plus d'usage au propre. Il se dit au figuré pour signifier division. *Syn.* Division. brouillerie, trouble, discorde, démêlé, différent, procès. *Epit.* Semée.

> O détestable Calomnie,
> Fille de l'obscure Fureur,
> Compagne de la *Zizanie*.
> J. B. Rousseau, *Ode VII*, liv. 3.

Zizanie est un terme familier qui ne peut jamais entrer dans le style noble, ainsi que la remarque en a été faite par La Harpe et par M. de Wailly le proviseur, sur ce passage de notre lyrique. Mais Voltaire a bien pu l'employer dans une comédie:

> Pourras-tu bien, d'un air de prud'hommie,
> Dans la maison semer la *zizanie*?
> *l'Enfant prodigue*, act. IV, sc. I.

ZODIAQUE. *n. m.* (*zo-dia-ke*). L'un des grand cercles de la sphère, ou espace du ciel que le soleil parcourt durant l'année. Ce cercle est divisé en douze signes, appelés les douze signes du zodiaque, et dont voici les noms: Le Bélier, le Taureau, les Gé-

meaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Voyez à chacun de ces mots les différents mois auxquels ces signes répondent, et les fictions de la Fable sur leur origine ou leurs métamorphoses.

Le brillant *zodiaque*, en son plan incliné,
D'un cortége nombreux se montre environné.

RICARD, *la Sphère*, ch. II.

Zodiaque est un terme d'astronomie qui, comme tel, entre naturellement dans un poëme sur la sphère, mais qui serait déplacé partout ailleurs. Les poëtes rendent donc par une périphrase l'idée que ce mot présente.

Et le cercle des mois sous des signes divers
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.

DESAINTANGE.

Le jour voit en heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour-à-tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée
La terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

MALFILATRE, *le Soleil fixe au milieu des Planètes*, ode.

Les signes du zodiaque sont appelés par les poëtes *les palais*, *les maisons*, *les demeures du soleil*. C'est ainsi que M. de Bridel a dit, dans son *Epître à Janus*, au commencement de l'année 1801 :

Prêtre et gardien du temple des saisons,
Qui vois Phébus, des célestes *maisons*
Hôte inconstant, tracer le clercle immense
Qui sur lui-même aujourd'hui recommence.

Cependant le soleil, poursuivant sa carrière,
Dans *ses douze palais*, siéges de la lumière,
Sous des signes divers avait réglé le jour.

ESMÉNARD, *la Navigation*, ch. V.

Roucher a dit dans son *Poëme des Mois*:

J'aime mieux du soleil chanter les douze enfants
Qui d'un pas inégal le suivent triomphants,
Et de *signes* divers la tête couronnée,
Monarques tour-à-tour se partagent l'année.

ZOILE. *n. pr. m.* (*zo-i-le*). Ancien critique sans jugement et sans goût, que l'envie acharna contre les plus fameux auteurs, et surtout contre Homère. Il vivait environ 270 ans avant l'ère chrétienne.

Vaste Homère! tel fut ton destin glorieux.
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux,
Tu triomphes du temps et de l'obscur *Zoïle*;
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

MILLEVOYE, *l'Invention poétique*.

Ce nom est devenu commun pour désigner un critique envieux et ignorant. *Syn.* Critique, censeur. *Epit.* Ignorant, obscur, envieux, jaloux, acharné, impitoyable, méprisable.

Impitoyables *Zoïles*,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python.

J. B. ROUSSEAU, *Ode à Malherbe*.

Qui ne rirait de voir un *Zoïle irrité*
Nous demander raison de son obscurité,
Et ne prévoyant pas les dégoûts qu'il s'attire,
Armer sa faible main du fouet de la satire.

CHÉNIER, *Essai sur la Satire*.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault et flatteur de Louis.

VOLTAIRE, *Epître à Boileau*.

ZONE. *n. f.* Chacune des cinq parties du globe qui sont entre les deux pôles, dont celle du milieu est la zone torride; les deux qui la suivent de chaque côté, les zones tempérées; et les deux autres, voisines des pôles, les zones glaciales. *Syn.* Ceinture, bande. *Epit.* Brûlante, ardente, de feu, embrasée, torride. — Tempérée, tiède. — Glaciale, glacée.

Cinq *zones* de l'olympe embrassent le contour,
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres s'écartant d'une égale distance,
Siéges des noirs frimas, bornent ce globe immense;
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et terminent l'espace où la ligne écliptique
S'étend obliquement jusqu'au double tropique.

DELILLE, trad. des *Géorgiques*, liv. I.

Et comme il a tracé, géomètre éternel,
Cinq *zones* partageant les régions du ciel;
Cinq *zones* sur la terre, aux mêmes intervalles,
Partageant ses climats en mesures égales,
Une, par la chaleur dévorée en tout temps,
Ceint le milieu du globe, et n'a point d'habitants.
Un éternel amas de neige et de froidure,
Des deux pôles glacés hérisse la ceinture;
Et du froid et du chaud variant le degré,
Sur deux *zones* encor règne un ciel tempéré.

DESAINTANGE, trad. des *Métamorphoses*.

Sous cette *zone* ardente
Où l'orme desséché meurt sous les feux du jour.
DENNE-BARON.

Les éternels frimas de la *zone* glacée.
VOLTAIRE.

Aux deux extrémités, des neiges éternelles
Hérissent de glaçons deux *zones* parallèles.
DESAINTANGE.

Le Germain, le Persan, exilés de leur *zone*,
Boiront, l'un l'eau du Tigre, et l'autre de la *Saône*.
DOMERGUE, trad. des *Eglogues* de Virgile, églog. I.

Roucher, dans son *Poème des mois*, a employé ce mot dans le sens de *ceinture :*

Tout naît comme au hasard en ce fertile enclos :
Une source en fuyant l'abreuve de ses flots,
Creuse un riant vivier, s'échappe, et, plus rapide,
Embrasse un tertre vert de *sa zone* limpide.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

NOMS

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES AUTEURS CITÉS

DANS LE GRADUS FRANÇAIS.

A.

Aignan.
Aimé-Martin.
Amalric.
Andrieux.
Armand-Charlemagne.
Armand Gouffé.
Arnault.

B.

Balze.
Baour-Lormian.
Baron.
Barrau (J.F.).
Barthe.
Batteux.
Beauharnais (mad. de).
Berchoux.
Bérenger.
Bernard.
Berquin.
Bertaut.
Binet (Cl.).
Blanchet (Augustin).
Blin de Sainmore.
Boileau.
Boisjolin.
Boisrobert.
Boissy.
Bonneville (de).
Boufflers (de).
Bouhours (le père).
Bourdic (mad. la baronne de).
Boursault.
Brébeuf.
Bret.
Brossette.
Brueys.

C.

Campenon.
Campistron.
Casimir de la Vigne.
Castel.
Cazotte.
Chabanon (de).
Chapsal.
Chateaubrun.
Chaulieu.
Chaussard.
Chazet.
Chênedollé.
Chénier.
Clément.
Colardeau.
Colin-d'Harleville.
Collé.
Constant Dubos.
Corneille (Pierre).
Corneille (Thomas).
Costard.
Coste.
Crébillon.
Cubière.
Cyrano-Bergerac.

D.

Danchet.
De Belloy.
De Bernis (le cardinal).
De Bièvre.
De Bridel.
De Castera.
Decaux.
De Choisy.

Nous avons cru devoir retrancher de ce Dictionnaire des rimes une grande partie des mots de cinq ou d'un plus grand nombre de syllabes, particulièrement dans les terminaisons en *ment* et en *ion*, parce que leur longueur seule les fait ordinairement exclure de la langue poétique. Puisque les termes qui appartiennent particulièrement aux sciences et aux arts sont étrangers sur le Parnasse, on n'a pas cru devoir grossir ce volume de tous ces mots techniques qui ne font que rendre les recherches plus longues et plus fastidieuses. La place qu'ils auraient occupée se trouve utilement remplie par un grand nombre d'expressions essentiellement poétiques, de mots anciens que nos poètes ont su rajeunir, ou que le style marotique peut encore employer.

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS LE DICTIONNAIRE DES RIMES.

Abréviations.	Significations.
épit.	épithètes.
syn.	synonymes.
périph.	périphrases.
b. ou *br.*	bref.
l.	long.
exclam	exclamation.
part.	participe.
pop.	populaire.
n. m	nom masculin.
n. f.	nom féminin.
v. ou *verb.*	verbe.
v. ou *voy*	voyez.
v. m	vieux mot.

DICTIONNAIRE DES RIMES.

A

A *lettre*
Il a
brouhaha
cabin caha
ba! *exclam.*
haha

AB (1).

ABE.

Arabe
astrolabe
crabe
syllabe

ABLE.

abominable
abordable
acceptable
accointable
accommodable
accordable
accusable
admirable
adorable
affable
agréable
aimable
aliénable
altérable
amiable
applicable
attaquable
blâmable
brisable
brûlable
buvable
câble
calculable
capable
censurable
charitable
chérissable
comparable
comptable
concevable
conciliable
condamnable
confiscable
connétable
considérable
consolable
contestable
contraignable
contribuable
convenable
coupable
croyable
damnable
dechiffrable
declinable
défavorable
delectable
deplorable
déraisonnable
désagréable
désirable
destinable
détestable
diable
dilatable
disciplinable
disconvenable
disputable
dissemblable
dommageable
domptable
durable
effaçable
effroyable
épouvantable
épuisable
équitable
érable
étable
évitable
évocable
excusable
exécrable
explicable
exprimable
fable
faisable
favorable
formidable
graciable
guéable
guerissable
habitable
il hable
haissable
honorable
imaginable
imitable
immanquable
immuable
impalpable
impardonnable
impayable
impeccable
impenetrable
impérissable
imperméable
imperturbable
impitoyable
implacable
impraticable
imprenable
improbable
inabordable
inaccostable
inaltérable
inappréciable
inattaquable
incalculable
incapable
incomparable
inconcevable
inconciliable
inconsolable
incontestable
incroyable
inculpable
incurable
indechiffrable
indéclinable
indispensable
indomptable
indubitable
inébranlable
ineffable
ineffaçable
inépuisable
inestimable
inévitable
inexcusable
inexorable
inexpiable
inexplicable
inexpugnable
infaisable
infatigable
inflammable
inguérissable
inhabitable
inimitable
innavigable
innombrable
insatiable
inséparable
insociable
insolvable
insoutenable
instable
insupportable
insurmontable
intarissable
interminable
intolerable
intraitable
introuvable
invariable
inviolable
invraisemblable
invulnérable
irraisonnable
irrécusable
irréparable
irréprochable
irrévocable
irritable
justiciable
labourable
lamentable
logeable
louable
malléable
mangeable
maniable
mariable
méconnaissable
mémorable
méprisable
mesurable
mettable
misérable
muable
multiplicable
navigable
niable
notable
palpable
pardonnable
passable
payable
peccable
pendable
pénétrable
perissable
perméable
pitoyable
pliable
potable
préalable
préférable
préjudiciable
prisable
probable
profitable
proposable
punissable
rable
rachetable
raisonnable
recevable
recommandable
reconnaissable
récusable
redevable
redoutable
réformable
regrettable
rejetable
remarquable
reniable
réparable
reprochable
respectable
respirable
révocable
risquable
sable
saisissable
secourable
semblable
séparable
serviable
solvable
sortable
souhaitable
soutenable
stable
supportable
table
taillable
tarissable
tenable
tolérable
traitable
transmuable
valable
variable
végétable
vendable
vénérable
véritable
vocable
vraisemblable
vulnérable

Verbes

je ou *il* accable
attable
hable
sable
table

ABRE.

cabre
candélabre
cinnabre
sabre

Verbes

je me cabre
je ou *il* délabre
sabre

AC, AK, AG.

ab hoc et ab hac
almanach
ammoniac
bac
bissac
bivouac
clac
cornac
cotignac
crac
cric-crac
cul-de-sac
estomac
fric-frac
gaiac
havresac
lac
micmac
sac
sumach
tabac
tac
tic et tac
tillac
trac
trictrac
usquebac
zigzag

ACE, ASSE *bref.*

agasse
audace
bécasse
besace
bonace
brasse
carcasse
chasse
contumace
coriace
crasse
crevasse
cuirace
culasse
dedicace
efficace
face
fallace
farce
filasse
fonace
glasse
grimace
hommasse
lavasse
liasse
limace
masse
menace
mollasse
paillasse
pancrace
paperasse
Parnasse
place
populace
potasse
préface
race
rapace
rosace
surface
tignace
tenace
terrasse
tétasse
trace
villace
vivace
vorace

Verbes

je ou *il* agace
avocasse
brasse
cadenasse
chasse

(1) Cette terminaison ne présente que quelques noms propres, tels que *Achab*, *Joab*, etc.

cosse
croasse
débarrasse
déplace
efface
embrasse
qu'il fasse
fracasse
glace
grimace
harasse
menace
place
terrasse
tracasse
trace (1)

ACE, ASSE *long.*

basse
casse
châsse
classe
disgrâce
échasse
espace
grâce
impasse
passe

Verbes

je ou *il* amasse
casse
compasse
enchâsse
entasse
entrelace
espace
lace
lasse
passe
ramasse
resasse
sasse

ACHE *bref.*

ache (*herbe*)
attache
bravache
cache
gouache
h (lettre)
hache
moustache
panache
pistache

Verbes

je m'amouracha
je ou *il* arrache
attache
cache
détache
écache
enharnache
ensache
entache
hache
harnache
qu'*il* sache
je ou *il* tache

ACHE *long.*

gâche
lâche
mâche
relâche
tâche

Verbes

je ou *il* fâche
gâche
lâche
mâche
tâche

ACLE *bref.*

obstacle
oracle
pinacle
réceptacle
spectacle
tabernacle

ACLE *long.*

je ou *il* bâcle
débâcle *n. f.*
je ou *il* debâcle
miracle
je ou *il* râcle

ACME *v.* AGME.

ACRE *bref.*

acre de terre
diacre
fiacre
massacre *n. f.*
je ou *il* massacre
nacre
polacre
sacre *n. m.*
je ou *il* sacre
simulacre

ACRE *long.*

âcre *adj.*

ACS, ACTS, AKS, AGS, AX.

Ajax
almanachs
borax
contacts (2)
tillacs
zigzags

ACT.

contact
exact
tact
yacht

ACTE.

acte
cataracte
compacte *adj.*
il contracte
il détracte
entr'acte
exacte *adj. f.*
pacte
il rétracte

AD (3).

ADE.

accolade
algarade
ambassade
arcade
arlequinade
arquebusade
aubade
ballade
ballustrade
barricade
bastonnade
bigarade
bourrade
bourgade
boutade
bravade
brigade
cacade
camarade
camisade
canonnade
cantonade
capilotade
capucinade
carabinade
carbonade
caristade
cascade
cassade
cassonade
cavalcade
chamade
charade
colonnade
croisade
Cyclades
debandade
décade
dorade
Dryade
embrassade
embuscade
Encelade
enfilade
escalade
escapade
escouade
esplanade
estafilade
estocade
estrade
estrapade
façade
fade
fanfaronnade
foucade
gambade
gasconnade
glissade
gourmade
grade
grenade
Hamadryade
Héliade
Henriade
Hyade
Iliade
incartade
jérémiade
limonade
Lusiade
malade
marinade
marmelade
mascarade
maussade
ménade
muscade
Naïade
œillade
olympiade
orangeade
Oréade
palissade
panade
parade
pasquinade
passade
pétarade
peuplade
Pléiade
pommade
rade
rasade
rebufade
régalade
retrograde
rodomontade
roulade
ruade
saccade
salade
saluade
sérénade
taillade
Thyade
tirade
turlupinade

Verbes

je ou *il* barricade
dégrade
dissuade
escalade
estocade
je m'évade
gambade
palissade
persuade
rétrograde

ADRE *bref.*

escadre
ladre

ADRE *long.*

cadre
il cadre
il encadre

AÉ.

Aglaé
Danaé
Pasiphaé
Tycho-Brahé

ÆL *v.* EL.

AFE, AFFE, APHE.

agrafe *n. f.*
il agrafe
Ascalaphe
autographe
bibliographe
biographe
carafe
cenotaphe
épigraphe
epitaphe
géographe
girafe
olographe
orthographe
parafe, *n. m.*
il parafe
paragraphe
piaffe, *n. f.*
il piaffe *pop.*
télégraphe
typographe

AFLE *long.*

rafle, *n. f.*
je ou *il* rafle

AFRE, AFFRE *br.*

balafre
gouliafre *pop.*
safre

AFRE, AFFRE *l.*

affre (les affres de la mort)
bâfre, *n. f.*
il bâfre

AFTE, APHTHE.

aphthe
naphte

AG *v.* AC.

AGE *bref.*

abattage
abordage
accommodage
adage
agiotage
alliage
ancrage
anthropophage
apanage
apprentissage
arbitrage
aréopage
assemblage
attelage
aunage
avantage
badinage
bagage
baillage
ballottage
baudage
baragouinage
barbouillage
bavardage
blanchissage
bocage
bottelage
bousillage
branchage
breuvage
brigandage
cage
cailloutage
carnage
cartilage
chauffage
cirage
clabaudage
cocuage
compérage
concubinage
coquillage
cordage
corsage
courage
courtage
cousinage
davantage
dommage
échafaudage
échevinage
enfantillage
entourage
équipage
esclavage
étalage
fagotage
fermage
feuillage
fourrage
fromage
gage
garouage
gaspillage
gribouillage
griffonnage
herbage
héritage
hermitage
hommage
image
jambage
jardinage
labourage
laitage
langage
libertinage
lignage
louage
mage
marelage
marécage
mariage
ménage
message
mesurage
mouillage
musilage
usage
naulage
nuage
ombrage
orage
otage
outrage
ouvrage
pacage
page
papillotage
parage
parcutage
partage
passage
patelinage
pâturage
paysage
pélerinage

---

(1) Plus tous les passés du conjonctif des verbes en *er*, à la première personne du singulier, que j'*aimasse*, que je *chantasse*, etc.
(2) Tous les pluriels des mots en *ac*, *act*, *ak*, *ag*, dont le *c* ou le *g* se fait sentir.
(3) Cette terminaison n'offre que quelques noms propres, tels que *Bagdad*, *Joad*.

persiflage
personnage
pillage
placage
plage
plumage
potage
présage
pucelage
radotage
rage
ramage
ravage
rivage
roulage
sage
sarcophage
sauvage
savonnage
sciage
suffrage
tapage
tatillonnage
témoignage
tirage
treillage
triage
tripotage
usage
vasselage
verbiage
veuvage
village
visage
vitrage
voisinage
volage
voyage

Verbes

je ou *il* apanage
avantage
dédommage
dégage
déménage
dévisage
encage
encourage
endommage
engage
enrage
envisage
fourrage
gage
ménage
nage
ombrage
outrage
partage
présage
propage
ramage
ravage
saccage
soulage
surnage
verbiage
voyage

AGE *long.*

age

AGME, ACME.

diaphragme
drachme

AGNE *bref.*

je, *il* accompagne
Allemagne
bagne
campagne
cocagne
compagne
montagne

AGNE *long.*

il gagne

AGRE *bref.*

Méléagre, *n. pr.*
podagre

AGUE *bref.*

bague
dague
il divague
il élague
il extravague
vague

AI, EI (é).

bai, *adj.*
balai
déblai
délai
dey d'Alger
essai
étai
frai
gai
geai
jai
lai, *adj.*
lai, *poésie.*
mai
papegai
Tokai (vin de)
vrai

AI *dissyl.* (a-i).

Aï (vin d')
Adonai
ébahi
envahi
hai
Sinaï (mont)
trahi

AID, *v.* AIT.

AIDE, *v.* ÈDE.

AIE, *monos.*

aunaie
baie
boulaie
braie
châtaigneraie
chênaie
claie
coudraie
craie
étaie
futaie
gaie
haie
ivraie
laie
monnaie
orfraie
oseraie
plaie
pommeraie
raie
saie
saussaie
taie en l'œil
tremblaie
zagaie

AIE, AYE, *faiblement mouillé.*

aie, du v. *avoir.*
aie, *exclam.*
paye, *n. f.*
je ou *il* paye

AIÉ, AYÉ (1).

AIER, AYER.

balayer
bégayer
cahier *n. m.*
déblayer
défrayer
délayer
effrayer
égayer
enrayer
essayer
étayer
frayer
grasseyer
payer
planchéier
rayer
relayer

AIGE, *v.* ÈGE.

AIGLE, *v.* ÈGLE.

AIGNE, *v.* ÈGNE.

AIGRE, *v.* ÈGRE.

AIL.

ail
attirail
bail
bercail
bétail
camail
corail
détail
émail
épouvantail
éventail
gouvernail
maille
poitrail
portail
sérail
soupirail
tramail
travail

AILE, *v.* ÈLE.

AILLA, *v.* LA.

AILLE.

accordailles
antiquaille
bataille
canaille
cisailles
clinquaille
écaille
entaille
entrailles
entretaille
épousailles
féraille
fiançailles
funérailles
futaille
grenaille
grisaille
limaille
maille
mangeaille
marmaille
médaille
merdaille
mitraille
moinaille
muraille
ouaille
paille
passecaille
pierraille
pretintaille
racaille
relevailles
représailles
retaille
ripaille
rocaille
semaille
taille
tenaille
tripaille
trouvaille
truandaille
valetaille
victuailles
volailles

Verbes

qu'*il* aille
je ou *il* avitaille
bâille
bataille
caille
criaille
débraille
détaille
écaille
émaille
empaille
encanaille
entaille
entretaille
qu'*il* faille
je ou *il* féraille
fouaille
godaille
raille
ravitaille
rimaille
taille
tiraille
travaille
tressaille
qu'*il* vaille

AILLÉ, *v.* LÉ.

AILS.

camails
détails
épouvantails
éventails
gouvernails
portails
sérails

AIM, *v.* AIN.

AIN, AIM, EIN.

EN (pron. *ein*).

Africain
airain
Américain
bain
certain
chapelain
châtain
châtelain
contemporain
daim
dédain
demain
dessein
diocésain
dixain
douain
écrivain
Éden
essaim
étain
examen
faim
forain
frein
fusain
gain
germain
grain
hautain
huitain
humain
hymen
incertain
inhumain
lendemain
levain
lointain
main
malsain
massepain
métropolitain
mondain
nain
nonnain
pain
parrain
plein
poulain
primerain
prochain
publicain
quatrain
refrain
regain
rein
républicain
riverain
romain
sacristain
sain
sein
serein
sixain
soudain
souterrain
souverain
suzerain
tain
terrain
thym
tournemain
train
ultramontain
vain
vilain
Vulcain (2)

AINCRE, INCRE.

convaincre
vaincre

AINC, AING, EING.

il convainc
seing
il vainc

AIND, EIND.

V. AINT, EINT.

AINDRE, EINDRE.

V. INDRE.

AINE, EINE.

aine
aubaine
aveine
baleine
bedaine
capitaine
centaine
chaîne
cinquantaine
dégaîne
dixaine
domaine
douzaine
faîne
fontaine
futaine
gaîne
gangrène
graine
haine
haleine
huitaine
laine
marjolaine
marraine
métropolitaine
migraine
mitaine
neuvaine
peine
plaine
porcelaine
pretantaine
quarantaine
quartaine
quinzaine
raine
reine
romaine
Seine, *fleuve*
semaine
soixantaine
veine
verveine

Verbes

je ou *il* déchaîne
dégaîne

---

(1) *Voyez* les participes et les temps composés des verbes en *ayer* : *payé*, *rayé* ; il a *frayé*, etc.
(2) Joignez-y les terminaisons en *in*, comme dans dev*in*, jard*in*. *Voyez* IN.

enchaîne
engaîne
entraîne
rengaîne
traîne (1)

AINS, EINS.

humains
mondains
reins
seings (2)

AINT, EINT.

atteint
ceint
maint
saint
teint (3)

AINTE, EINTE.

atteinte
complainte
contrainte
crainte
empreinte
enceinte
étreinte
feinte
mainte
plainte
teinte (4)

AIR *dissyl.*

V. IR.

AIR *monosyl.*

air
chair
clair
éclair
flair
impair
pair

V. ÈR *rude.*

AIRE (*ère*).

abécédaire
actionnaire
adjudicataire
adversaire
affaire
agraire
aire
alimentaire
alvéolaire
angulaire
anniversaire
annuaire
annulaire
antidosaire
antiphonaire
antiquaire
apothicaire
arbitraire
armillaire
atrabilaire
auricalaire
auxiliaire
bénéficiaire
bibliothécaire
bréviaire
brumaire
calendaire
caniculaire
capillaire
capitulaire
célibataire
centenaire
cessionnaire
chaire
cinéraire
circulaire
claire
commentaire
commissaire
concubinaire
consulaire
contraire
corollaire
corsaire
débonnaire
décadaire
dépositaire
dévolutaire
dictionnaire
dignitaire
donataire
douaire
dromadaire
élémentaire
émissaire
épistolaire
exemplaire
extraordinaire
éventaire
factionnaire
faussaire
feudataire
fonctionnaire
formulaire
fractionnaire
frimaire
funéraire
glaire
glossaire
grabataire
grammaire
haire
hebdomadaire
héréditaire
herniaire
honoraire
horaire
hypothécaire
imaginaire
incendiaire
incidentaire
insulaire
intercalaire
intermédiaire
inventaire
involontaire
itinéraire
janissaire
judiciaire
jugulaire
lapidaire
légataire
légionnaire
libraire
liminaire
linéaire
littéraire
locataire
luminaire
lunaire
maire
mandataire
maxillaire
mercenaire
militaire
millionnaire
missionnaire
mobiliaire
molaire
monétaire
mortuaire
mousquetaire
musculaire
nécessaire
nonagénaire
notaire
numéraire
octogénaire
oculaire
onéraire
orbiculaire
ordinaire
originaire
ovaire
paire
pariétaire
parlementaire
patibulaire
pécuniaire
pensionnaire
pérégrinaire
perpendiculaire
pessaire
piaculaire
pituitaire
plagiaire
planétaire
poitrinaire
polaire
populaire
primaire
précaire
préliminaire
propriétaire
réfractaire
reliquaire
reliquataire
repaire
rosaire
sagittaire
salaire
salutaire
sanctuaire
sanguinaire
scapulaire
scrofulaire
secondaire
secrétaire
sectaire
séculaire
sédentaire
séminaire
sermonnaire
sexagénaire
similaire
solaire
solidaire
solitaire
sommaire
somptuaire
stationnaire
statuaire
stipendiaire
suaire
sublunaire
subsidiaire
surnuméraire
syllabaire
téméraire
temporaire
testamentaire
titulaire
tortionnaire
triangulaire
tributaire
tumultuaire
tutélaire
usuraire
vendémiaire
vestiaire
vicaire
victimaire
visionnaire
vocabulaire
volontaire
vulgaire
vulnéraire

Verbes

attraire
braire
complaire
contrefaire
défaire
déplaire
distraire
extraire
faire
malfaire
méfaire
parfaire
plaire
raire *v. m.*
refaire
satisfaire
soustraire
surfaire
taire
traire

Voyez les rimes en ère.

AIRS, *voy.* ERS. *plus les noms en air et er rude, au pluriel.*

AIS ou AYS, *se prononçant* EIS. *voy.* EIS.

AIS, *où l's conserve sa consonnance.*

lais
maïs
Tanaïs, *fleuve.*

Voyez les noms et participes en aï ou ahi au pluriel.

AIS, AIX (*ès*).

ais
Anglais
attraits
biais
dadais
dais
désormais
engrais
épais
faix
frais
français
grais
jais
jamais
laquais
mais
marais
mauvais
niais
ouais! *exclam.*
paix
palais
panais
plaids
punais
rabais
rais *v. m.*
relais

Verbes

je hais, de *haïr*
je nais, de *naître*
je pais (5) de *paître*

AISSE (*èse*).

baisse
caisse
graisse

Verbes

je ou *il* abaisse
affaisse
baisse
décaisse
dégraisse
délaisse
engraisse
graisse
laisse
rabaisse
rengraisse

Voy. ESSE *long.*

AIT (*è*).

abstrait
attrait
bienfait
contrefait
extrait
forfait
imparfait
laid
lait
malfait
méfait
parfait
plaid
portrait
retrait
souhait
stupéfait
trait

Verbes

qu'*il* ait, d'*avoir*
il hait, de *haïr*
il sait

Voyez ET.

AITE *bref* (*ète*).

défaite
entrefaite
laite
retraite
traite

Verbes

je ou *il* allaite
maltraite
souhaite
traite

V. ETE *bref.*

AITE *long* (*ête*).

faîte

Voy. ETE *long.*

AITRE.

maître
traître

Verbes

apparaître
comparaître
connaître
disparaître
méconnaître
naître
paître
paraître

---

(1) Plus les féminins des mots en *ain* et en *ein* : soud*ain*, soud*aine*; pl*ein*, pl*eine*, etc.

(2) Plus les pluriels des mots en *ain*, *aim*, *aint*, *eint*, *ein*, *in*, comme dans *mains*, *essaims*, *saints*, *ceints*, *seins*, dev*ins*, et semblables; joignez-y les premières et secondes personnes des verbes en *aindre* et *eindre* : je *crains*, tu *crains*; je *peins*, tu *peins*, etc.

(3) Plus les troisièmes personnes des verbes en *aindre* et *eindre* : il *plaint*, il *ceint*, et semblables.

(4) On y joindra les féminins des adjectifs et des participes en *aint* et *eint* : *sainte*, *crainte*, *enceinte*. *Voyez* encore les terminaisons en *inte*, *inthe*.

(5) *Voyez* les rimes en ÈS, en EZ, quand ces dernières se prononcent *è*, plus les pluriels des mots en *ai*, *ait*, *aid*, *et*, et aussi les imparfaits et les conditionnels de tous les verbes à la première et à la seconde pers. du sing. j'*étais*, je *serais*, tu *serais*; j'*aimerais*, tu *aimerais*, etc.

reconnaître
renaître
repaître
reparaître

Voyez les rimes en être long.

AIVE, *v.* ÈVE *l.*

AISE, EIZE, EISE (*èze*).

aise
braise
chaise
fadaise
fournaise
fraise
glaise
malaise
mortaise
punaise
seize
treize

Verbes

je ou *il* apaise
baisse
biaise
qu'*il* complaise
je ou *il* deniaise
qu'*il* déplaise
je ou *il* fraise
je ou *il* niaise
qu'*il* plaise
taise (1)

AIT, *voyez* ET.

AL.

abbatial
adverbial
amical
amiral
annal
anomal
archal
arsenal
astral
austral
automnal
aval
bal
bannal
baptismal
bocal
boréal
brutal
bursal
cal
canal
cannonial
capital
caporal
cardinal
cavial
central
cérébral
cérémonial
cheval
chirurgical
claustral
clérical
collatéral
collegial
colossal
commensal
conjectural
conjugal
cordial
coronal
décennal
décimal
déloyal
diurnal
doctoral
dotal
ducal
égal
électoral
épiscopal
équinoxial
étal
fanal
fatal
féal
féodal
filial
final
fiscal
floréal
fondamental
frugal
général
génital
germinal
glacial
grammatical
hôpital
horisontal
idéal
illégal
immoral
impartial
impérial
inégal
infernal
initial
journal
jovial
labial
lacrymal
latéral
légal
libéral
littéral
local
loyal
lustral
machinal
madrigal
magistral
mal
maréchal
marginal
martial
matrimonial
médical
mémorial
mental
méridional
métal
minéral
monacal
moral
municipal
musical
nasal
natal
national
naval
numéral
nuptial
occidental
official
oriental
original
papal
paradoxal
paroissial
partial
pascal
pastoral
patriarcal
patrimonial
patronal
pectoral
pénal
piédestal
pontifical
prairial
présidial
prévôtal
primordial
principal
proverbial
provincial
pyramidal
quintal
radical
régal
rival
royal
rural
seigneurial
sénechal
septentrional
sépulcral
signal
social
solsticial
spécial
spiral
synodal
théâtral
total
transversal
tribunal
triennal
triomphal
val
vassal
vénal
verbal
vertical
virginal
zodiacal

ALC, ALK.

talc

ALE *bref.*

annales
astragale
bacchanales
balle
Bucephale
cabale
cale
cannibale
capitale
cathédrale
cavale
cigale
cymbale
dalle
décennale
decrétale
dedale
diagonale
ecale
finale
gale
galle
halle
impériale
intervalle
malle
martingale
opale
ovale
pastorale
pedale
petale
rostrale
sale
salle
sandale
scandale
spirale
stalle
succursale
tymbale
vestale

Verbes

je ou *il* avale
cabale
cale
déballe
détale
dévale
écale
égale
emballe
empale
etale
exhale
intercalle
installe
ravalle
régale
sale
signale (2)

ALE *long.*

hâle
mâle
pâle
râle
je ou *il* râle

ALGUE.

algue

ALME.

calme
palme

ALPE.

Alpes, *mont.*
je ou *il* palpe

ALQUE.

calque
catafalque
je ou *il* défalque

ALS.

bals
navals
régals

ALSE.

valse
je ou *il* valse

ALT.

cobalt

ALTE.

je ou *il* exalte
halte

ALVE.

salve
valve

AM (3).

AMANT *v.* MANT.

AMBE.

ambe
dithyrambe
je ou *il* enjambe
je ou *il* flambe
iambe
ingambe
jambe

AMBLE, EMBLE.

amble
ensemble

Verbes

je ou *il* amble
assemble
rassemble
ressemble
semble
tremble

AMBRE, EMBRE (*anbre*).

ambre
je ou *il* cambre
chambre
antichambre
decembre
je, *il* démembre
gingembre
membre
novembre
septembre

AME *bref*, *et* EMME (*ame*).

amalgame
anagramme
bigame
dame
dictame
entame
épigramme
epithalame
femme
game
gramme
hippopotame
kilogramme
lame
madame
programme
Pyrame
rame
reclame
trame
tredame
vidame

Verbes

je ou *il* affame
amalgame
brame
diffame
entame
rame
trame

AME *long.*

ame
blâme
flamme
infâme
oriflamme

Verbes

je ou *il* blâme
déclame
enflamme
pâme
proclame
reclame (4)

AMNE.

Voyez âne.

AMP (*an*).

camp
champ

AMPE *et* EMPE (*anpe*).

crampe
detrempe
estampe
hampe

---

(1) *Voyez* les rimes en *èse* et *èse*, et les féminins des adjectifs en *ais* qui font *aise*, comme *mauvais*, *mauvaise*.

(2) Joignez y les féminins des adjectifs en *al*, tels que *abbatiale*, *amicale*, *idéale*, etc.

(3) Si l'on en excepte *dam*, que l'on prononce *dan*, et qui par conséquent rime avec les mots en *an*, cette terminaison ne présente que quelques noms d'hommes ou de villes : *Abraham*, *Amsterdam*, *Priam*, *Siam*. *Adam* se prononce *Adan*. *V.* AN.

(4) Plus les premières personnes du plurial du passé défini des verbes en *er* : nous *aimâmes*, nous *criâmes*, etc,

lampe
rampe
tempe
trampe

Verbes

je on *il* campe
décampe
détrempe
rampe
retrempe

AMPLE, EMPLE. (*anple.*)

ample
je on *il* contemple
exemple
temple

AMPS, *v.* ANS.

AN, EN (*an*).

Adam
ahan
alcoran
alezan
an
anglican
artisan
autan
alandran
ban
bilan
bougran
bouracan
bran
brelan
cabestan
cadran
capitan
carcan
Castillan
Catalan
chambellan
charlatan
chenapan
cormoran
courtisan
cran
dam
divan
doliman
drogueman
écran
élan
encan
éperlan
faisan
fanfan
faon
flan
forban
gallican
halebran
hauban
iman
kan
Liban
mahométan
maman
merlan
milan
mitan
Musulman
Océan
oliban
ortolan
orviétan
Ottoman
ouragan
Pan *n. pr.*
paon (*pan*)
partisan
patapatapan
paysan
pélican
plan
quanquan
quidam
relan
roman
Rouen
ruban
safran
Satan
schnapan
soudan
sultan
talisman
tan
taon
Toscan
trantran
trépan
turban
tympan
tyran
van
vétéran
volcan

ANC, ANG (*an*).

banc
blanc
étang
flanc
franc
hareng
rang
sang

ANCE, ENCE, ANSE, ENSE (*anse*).

abondance
absence
abstinence
accointance
accoutumance
adhérence
adolescence
affluence
agence
aisance
allégeance
alliance
apparence
arrogance
assistance
assonance
assurance
audience
avance
balance
bienfaisance
bienséance
bienveillance
bombance
cadence
chance
chevance
circonférence
circonstance
clairvoyance
clémence
compétence
complaisance
concordance
concupiscence
concurrence
condescendance
condoléance
conférence
confiance
confidence
connoissance
conscience
conséquence
consistance
consonnance
constance
contenance
continence
contredanse
convalescence
convenance
convergence
correspondance
corpulence
créance
croissance
croyance
danse
décadence
décence
déchéance
défaillance
défense
déférence
défiance
délivrance
démence
dense
dépendance
dépense
déplaisance
descendance
déshérence
désinence
désobéissance
différence
diligence
disconvenance
dispense
dissemblance
dissonance
distance
divergence
doléance
échéance
effervescence
élégance
éloquence
éminence
enfance
engeance
espérance
essence
évidence
excellence
excroissance
exigeance
existence
expérience
extravagance
exubérance
faïence
finance
fréquence
ignorance
immense
impatience
impénitence
importance
imprudence
impudence
impuissance
inadvertance
inclémence
incompétence
inconséquence
inconstance
incontinence
indécence
indépendance
indifférence
indolence
indulgence
influence
inhérence
innocence
insolence
insouciance
instance
insuffisance
intelligence
intempérance
intendance
intolérance
jactance
jouissance
jouvence
jurisprudence
laitance
lance
licence
lieutenance
magnificence
malveillance
manigance
mécréance
médisance
méfiance
mésalliance
mésintelligence
messéance
monvance
muance
munificence
naissance
nonchalance
nuance
puissance
observance
occurrence
offense
opulence
ordonnance
outrance
panse
patience
pénitence
permanence
persévérance
pestilence
pétulance
pitance
potence
prééminence
préexistence
préférence
préséance
présence
présidence
prestance
prévoyance
provenance
providence
prudence
puissance
quintessence
quittance
rance
récompense
reconnoissance
redevance
redondance
régence
réjouissance
réminiscence
remontrance
renaissance
repentance
répugnance
résidence
résipiscence
résistance
ressemblance
réticence
révérence
romance
sapience
science
séance
semence
sentence
silence
souvenance *v. m.*
stance
subsistance
substance
suffisance
surabondance
survivance
tempérance
tendance
tolérance
transe
transparence
turbulence
urgence
usance
vacance
vaillance
véhémence
vengeance
vigilance
violence

Verbes

je on *il* agence
avance
balance
cadence
compense
contrebalance
danse
dépense
devance
dispense
élance
encense
ensemence
finance
influence
lance
manigance
nuance
panse
pense
récence
récompense
relance
tance

ANCHE.

anche
hanche
blanche
branche
dimanche
franche
hanche
manche
pervenche
planche
revanche
tanche
tranche

Verbes

je ou *il* déhanche
démanche
ébranche
emmanche
endimanche
épanche
étanche
penche
retranche
revanche
tranche

ANCRE.

ancre
cancre
chancre
encre

Verbes

je ou *il* ancre
désancre
échancre

ANCS, ANGS, *voy.* ANC, ANG *au pluriel.*

AND, END (*an*).

Allemand
brigand
caimand
chaland
Flamand
friand
galand
gland
grand
marchand
quand
révérend
tisserand
truand *v. m.* (1)

Voy. ant et ent : *le* d *se prononce comme un* t *sen-*

(1) Plus les troisièmes personnes du singulier des verbes en *endre* : il *rend*, il *prend*, etc. ; et encore les impératifs de ces mêmes verbes, où l'on permet aux poètes de retrancher le *s* : *rend*, *reprend*, etc. Le

lement devant une voyelle.

ANDE, ENDE (*ande*).

amande
amende
bande
calendes
calmande
commande
contrebande
demande
glande
guirlande
houppelande
lande
lavande
légende
limande
offrande
platebande
prebende
propagande
réprimande
sarabande
viande

Verbes

je ou *il* achalande
affriande
amende
apprehende
bande
caimande
commande
débande
demande
gourmande
marchande
recommande
redemande
réprimande
truande *v. m.* (1)

ANDRE, ENDRE (*andre*).

cendre
esclandre
filandre
gendre
méandre
salamandre
scolopendre
tendre

Verbes

appendre
apprendre
attendre
comprendre
condescendre
défendre
dépendre
descendre
détendre
entendre
entreprendre
épandre
étendre
fendre
méprendre
pendre
pourfendre
prendre
prétendre
rapprendre
refendre
rendre
répandre
reprendre
revendre
surprendre
suspendre
tendre
vendre

ANE *br. et* ANNE.

anglomane
banne
barbacane
basane
bibliomane
canne
caravane
chicane
courtisane
Diane
diaphane
frangipane
membrane
métromane
oceane
organe
panne
paysanne
pertuisane
plane
platane
profane
rouanne
sarbacane
soutane
sultane
tisane
tramontane

Verbes

je on *il* chicane
émane
fane
glane
plane
profane
ricane
tane
trépane
vanne

ANE *long.*

ane
je ou *il* condamne
crâne
je ou *il* damne
mânes
manne
péricrâne

ANFLE, ENFLE (*anfle*).

Verbes.

je on *il* désenfle
enfle
ranfle

ANFRE.

camphre

ANG, *voyez* ANC.

ANGE.

ange
archange
change
échange
étrange
fange
fontange
frange
grange
lange
losange
louange
mélange
orange
phalange
rechange
vendange
vidange

Verbes

je on *il* arrange
change
démange
dérange
échange
louange
mange
range
rechange
vendange
venge

ANGLE.

angle
sangle

Verbes.

je on *il* étrangle
sangle

ANGUE.

harangue
langue

ANLE.

je on *il* branle
chambranle
je on *il* ébranle

ANNE, *v.* ANE.

ANQUE (*anke*).

banque
blanque
je on *il* efflanque
je on *il* flanque
manque
saltimbanque

ANS, ENS (*an*).

autans
bans
brissans
camps
céans
cens
champs
dans
dedans
dépens
encens
gens
guet-à-pens
sens
sans
temps (2)

ANT, ENT (*an*) (3).

BANT.

absorbant
enjambant
flambant
regimbant
tombant
V. les part. act. des verb. en ber.

CANT, *v.* QUANT.

ÇANT, *v.* SANT.

CHANT.

approchant
attachant
chant
couchant
méchant
penchant
tachant
touchant
tranchant
V. les p. act. des verbes en cher.

DANT.

abondant
accident
accommodant
accordant
adjudant
aidant
antécédent
ardent
ascendant
cependant
chiendent
coincidant
commandant
confident
consolidant
contendant
correspondant
cnredent
dent
dépendant
descendant
discordant
dissident
évident
excédent
imprudent
impudent
incident
indépendant
intendant
mordant
Occident
pédant
pendant
précédent
président
prétendant
prudent
redondant
résident
stapendant *pop.*
surabondant
surintendant
transcendant
trident
V. les part. act. des v. en der.

ÉANT.

béant
bienséant
créant
échéant
fainéant
géant
mécréant
messéant
neant
séant
V. les part. act. des verb. en éer.

FANT, PHANT.

bouffant
éléphant
enfant
étouffant
infant
triomphant
V. les p. act. des v. en fer *et* phar.

GANT.

arrogant
brigand
élégant
extravagant
fringant
gant
inélégant
intrigant
onguent
suffragant
V. les part. act. des v. en guer.

GEANT, GENT (*jan*).

affligeant
agent
argent
astringent
changeant
contingent
convergent
dérogeant
diligent
divergent
entregent
gent
indigent
indulgent
intelligent
négligent
obligeant
outrageant
partageant
regent
sergent
urgent
V. les part. act. des verb. en ger.

GNANT.

joignant
poignant
répugnant
saignant
V. les p. act. des verb. en gner.

IANT ou IENT (*i-an*).

client
communiant
conciliant
confiant
criant
défiant
édifiant

d et le *t* étant des lettres identiques, les terminaisons en *and* et *end* s'unissent à la rime avec celles en ANT et ENT. *V.* ANT.

(1) Ajoutez les féminins de tous les mots en *and*, tels que *Allemande*, *gourmande*, *friande*, etc., comme aussi les premières et troisièmes personnes du conjonctif des verbes en *endre* et en *andre* : que je *rende*, qu'il *répande*, etc.

(2) *Voyez* les pluriels des mots en *an*, *am*, *anc*, *and*, *ang*, *eng*, *ant* et *ent*; et aussi les verbes en *andre* et *endre*, aux premières et secondes personnes du présent : je *prends*, tu *prends*; je *répands*, tu *répands*, etc.

(3) Le grand nombre de mots terminés en *ant* et *ent* fait, comme l'a remarqué M. de la Madelaine, que ces rimes ne sont exactes, dans la poésie soutenue, que lorsque la terminaison *ant* et *ent* est précédée de la même consonne. Nous allons donc présenter ces rimes suivant l'ordre des lettres qui les précèdent.

efficient
escient
étudiant
expédient
impatient
inconvenient
ingrediant
insouciant
justifiant
liant
méfiant
mendiant
mortifiant
négociant
officiant
Orient
patient
pliant
quotient
riant
sanctifiant
souriant
suppliant
V. les part. act. des verb. en ier.

LANT, LENT (*lan*).

accablant
allant
ambulant
appelant
avalant
cabalant
calmant
cerf-volant
chancelant
circulant
complant
consolant
coulant
croulant
désolant
dolent
équivalant
étincelant
excellent
foulant
galant
gland
insolent
lent
nonchalant
opulent
pantelant
parlant
petulent
plant
postulant
prevalant
ressemblant
roulant
ruisselant
sanglant
semblant
succulent
talent
tremblant
turbulent
vacillant
valant
vigilant
violent
virulent
volant
voulant
V. les part. act des v. en ler.

LLANT (*les l mouillés*).

assaillant
bienveillant
bouillant
brillant
défaillant
fourmillant
fretillant
grouillant
malveillant
pétillant
saillant
sémillant
surveillant
taillant
vaillant

V. MANT, MENT.

NANT, NENT (*nan*).

abstinent
appartenant
attenant
avenant
badinant
chagrinant
concernant
contenant
continent
convenant
déclinant
dissonant
dominant
éminent
entreprenant
fulminant
gênant
impertinent
inclinant
incontinent
joignant
lieutenant
maintenant
manant
moyennant
permanent
préopinant
rayonnant
revenant
résonnant
sonnant
surprenant
survenant
tenant
tonnant
tournant
venant
V. les part. des v. en ner, nir,

OUANT.

rouant
V. les part. des v. en ouer.

PANT et PENT (*pan*).

arpent
clopant
jappant
occupant
participant
il pend
pimpant
rampant
il se repent
serpent
V. les part. des v. en per et ompre.

QUANT, QUENT, CANT (*kan*).

attaquant
clinquant
conséquent
convainquant
croquant
delinquant
éloquent
fréquent
inconséquent
marquant
piquant
prédicant
quand
quant
suffoquant
trafiquant

V. les part. des v. en quer.

RANT et RENT (*ran*).

adhérent
apparent
aspirant
belligérant
concurrent
conquérant
considérant
courant
déchirant
demeurant
dévorant
différent
errant
garant
ignorant
indifférent
inhérent
intempérant
intolérant
irrévérent
mourant
nombrant
odorant
odoriférant
offrant
ouvrant
parent
pénétrant
persévérant
récalcitrant
rentrant
restaurant
tempérant
tolérant
torrent
transparent
V. les part. des v. en rer.

SANT, SENT, CENT, CANT (*san*).

abonissant
absent
accent
adjacent
adolescent
agaçant
agissant
appétissant
assoupissant
avilissant
cent
commerçant
compatissant
croissant
croupissant
décent
divertissant
éblouissant
fleurissant
florissant
glapissant
glissant
impuissant
indécent
innocent
intéressant
jouissant
languissant
naissant
nourrissant
obéissant
offensant
pâlissant
passant
pensant
perçant
pressant
puissant
ravissant
récent
reconnoissant
réjouissant
resplendissant
ressortissant
rugissant
salissant
versant

SANT, SENT (*zan*).

agonisant
amusant
biendisant
bienfaisant
causant
complaisant
composant
contradisant
déplaisant
déposant
exposant
gisant
imposant
luisant
malfaisant
médisant
méprisant
opposant
pesant
plaisant
présent
proposant
rasant
reluisant
satisfaisant
séduisant
suffisant

TANT, TENT, TEND (*tan*).

acceptant
arc-boutant
autant
battant
chantant
combattant
compétent
comptant
concertant
consentant
consistant
constant
consultant
content
contestant
contractant
coûtant
débitant
débutant
dégoûtant
dégouttant
distant
éclatant
étant
excitant
existant
exorbitant
exploitant
flottant
habitant
impénitent
impotent
important
instant
irritant
luttant
mécontent
méritant
montant
nonobstant
palpitant
partant
pénitent
permutant
pourtant
protestant
ragoûtant
rebutant
remontant
repentant
représentant
tant
il tend
traitant
tremblottant
végétant
V. les part. des v. en ter.

VANT, VENT, VEND (*van*).

aggravant
auparavant
auvant
avant
bravant
contrevent
couvent
décevant
devant
dissolvant
dorénavant
évent
fervent
lavant
paravent
passavant
résolvant
rêvant
savant
servant
souscrivant
souvent
survivant
il vend
vent
vivant (1)

UANT, UENT (*u-an*).

affluent
atténuant
chat-huant
concluant
confluent
constituant
gluant
insinuant
puant
remuant
suant
tuant
V. les p. act. des v. en uer.

YANT (*i-an*).

aboyant
attrayant
bruyant
clairvoyant
croyant
effrayant
flamboyant
foudroyant
fuyant
larmoyant
ondoyant
payant
prévoyant
verdoyant

ANTE, ENTE, ANTHE (*ante*).

acanthe
amaranthe
amiante
ardente
aspirante
Atalante
attente
Bacchante
béante
cinquante
Corybante
courante
détente
diligente
dominante
entente
épouvante
fente

(1) Joignez y les participes des verbes en *vre*, *voir*, excepté *avoir*, qui fait *ayant*.

fiente
fringante
galante
gouvernante
infante
innocente
intendante
jaillissante
jante
mante
patente
pédante
pénitente
pente
plante
quarante
rente
Rossinante
roulante
sécante
sente *v. m.*
septante
servante
sirvente
soixante
soupente
suivante
suppliante
surintendante
sycophante
tangente
tante
tente
tourmente
trente
variante
vente
Xante, *fleuve;*

Verbes

il s'absente
je ou *il* argente
argumente
arpente
attente
augmente
brocante
chante
charpente
cimente
commente
complimente
qu'*il* consente
je ou *il* déchante
qu'*il* démente
je ou *il* déplante
désenchante
désoriente
diligente
édente
enchante
enfante
enrégimente
ensanglante
épouvante
évente
exempte
expérimente
fermente
gante
impatiente
innocente
invente
lamente
mécontente
médicamente
oriente
parlemente
patiente
plaisante
plante
présente
régente
qu'*il se* repente
je ou *il* replante
représente
qu'*il* ressente
je ou *il* serpente
soixante
supplante
sustente
tente
tourmente
vante
il vente
je ou *il* violente(1)

ANTRE, ENTRE (*antre*).

antre
centre
chantre
entre
ventre

Verbes

je ou *il* concentre
entre
éventre
rentre

ANVRE, ENVRE.

chanvre

AO (*a-o*).

cacao

AON, *v.* **ON.**

AP (*ap*).

cap
drap
hanap
jalap

APE.

antipape
attrape
chape
Esculape
étape
grappe
nappe
pape
Priape
râpe (*long*)
sape
satrape
tape
trape

Verbes

je ou *il* attrape
drape
échappe
égrappe
frappe
happe
jappe
lape
râpe (*long*)
rattrape
retape
sape
tape

APRE.

âpre
câpre

APS.

laps
relaps

V. les noms en ap *au pl.*

APT.

rapt

APTE.

je ou *il* adapte
apte *adj.*

AQUE (*ake*).

Andromaque
attaque
baraque
casaque
claque
casque
cloaque
démoniaque
élégiaque
jaque
maniaque
opaque
patraque
plaque
simoniaque
syriaque
zodiaque

Verbes

je ou *il* attaque
baraque
braque
claque
craque
détraque
estomaque
plaque
traque
vaque

AQUE *long.*

Pâques
jaque

AR.

angar
basar
car
char
coquemar
czar
hangar
jaquemar
nectar
nénuphar
par

ARBE.

barbe
je ou *il* ébarbe
joubarbe
rhubarbe

ARBRE.

arbre
marbre

ARC (*ark*).

arc
marc
parc

ARCE, ARSE.

éparse
farce
garce *pop.*

ARCHE.

arche
démarche
marche
patriarche

ARD, ART.

Abeilard
aboyard
apart
art
babillard
bâtard
bavard
béquillard
billard
blafard
boulevard
braillard
brancard
braquemart
brassart
brocard
brouillard
cafard
cagnard
camard
campagnard
canard
coquart
corbillard
cornard
couard
criard
cuissard
dard
départ
écart
égard
égrillard
étendard
fard
frétillard
frocard
fuyard
gaillard
guguenard
hagard
hart
hasard
houssard
langard
lard
léopard
lézard
liard
mignard
montagnard
mouchard
mouflard
nard
nasillard
oreillard
paillard
papelard
part
pendard
pétard
piaulard
pillard
placard
plupart
poignard
pourpart
puisard
quart
regard
rempart
renard
retard
richard
riflard
soudard
soulard
tard
tranchelard
traquenard
vétillard
vieillard

ARDE.

Barde
bâtarde
bombarde
carde
écharde
gaillarde
garde
guimbarde
hallebarde
harde
mansarde
mégarde
moutarde
nazarde
outarde
poissarde
poularde

Verbes

*je m'*accagnarde
je ou *il* bombarde
brocarde
carde
farde
hasarde
regarde

ARDRE.

Ardre *v. m.*

ARE, ARRE.

are
arrhe
avare
bagarre
barbare
barre
bécarre
bizarre
cochemare
fanfarre
gare
guitare
ignare
Lares
mare
ovipare
phare
Pindare
rare
simarre
Tartare
tare
Ténare
tiare
tintamare
vivipare

Verbes

je ou *il* accapare
amarre
barre
bigarre
carre
chamarre
compare
contrecarre
déclare
désempare
égare
empare
gare
pare
repare
separe

ARGE.

charge
décharge
large
litarge
marge
surcharge

Verbes

je ou *il* charge
décharge
émarge
surcharge

ARGNE.

épargne

ARGUE.

nargue
il se targue

ARLE.

déparle
parle

ARME.

alarme
arme
charme
gendarme
larme
vacarme

Verbes

je ou *il* alarme
arme
charme
désarme

---

(1) *Voyez* les féminins des adjectifs en *ant* et *ent* : *savante*, *prudente*, etc., et des participes en *ant* qui se prennent adjectivement, comme *éblouissante*, *sifflante*, etc.

ARNE.
je ou *il* acharne
lucarne
marne

ARPE.
carpe
contrescarpe
écharpe
harpe

Verbe
je ou *il* écharpe

ARQUE (*arke*).
Aristarque
marque
monarque
Parque
remarque

Verbes
je ou *il* débarque
démarque
embarque
marque
parque
remarque

ARRE, *v.* ARE.

ARS.
épars
épinards
gars *pop.*
Mars (1)

ARSE, *v.* ARCE.

ART, *v.* ARD.

ARTE.
carte
charte
pancarte
quarte

Verbes
je ou *il* écarte
qu'*il* parte

ARTRE.
chartre
dartre
martre

AS (*a* ou *as*).
altercas *v. m.*
amas
ambésas
ananas
appas
as
Atlas
Augias
bas
bras
cadenas
Calchas
canevas
cas
chasselas
compas
coutelas
damas
échalas
ébats
embarras
entrechats
faguenas
fatras
frimas
galetas
galimatias
Gorgias
gras
haras
hélas
lacs (*lacet*)
lampas
las
lilas
matelas
matras
Pallas
pas
plâtras
pourchas
ramas
ras
repas
sabrenas
sas
soulas *v. m.*
taffetas
tas
trépas
verglas (2)

ASE, *v.* AZE.

ASME.
cataplasme
enthousiasme
miasme
pléonasme
sarcasme
spasme

ASPE.
jaspe

ASQUE (*aske*).
basque
bourrasque
casque
fantasque
flasque
frasque
masque

ASSE, *v.* ACE, ASTE.
caste
chaste
contraste
enthousiaste
faste
fastes (*annales*)
vaste

Verbes
je ou *il* contraste
dévaste

ASTRE.
astre
cadastre
désastre
piastre
pilastre

AT *long.*
appât
bât
dégât
mât (3)

AT *bref.*
achat
apostat
apparat
assassinat
assignat
attentat
Auvergnat
avocat
il bat
béat
burat
calfat
candidat
canonicat
castrat
célibat
certificat
chat
climat
combat
concordat
consulat
contrat
crachat
débat
délicat
doctorat
ducat
ébat
éclat
entrechat
épiscopat
état
fat
forçat
format
goujat
grabat
grenat
ingrat
immédiat
incarnat
légat
magistrat
mandat
mat
muscat
notariat
noviciat
odorat
opiat
orgeat
plagiat
plat
pontificat
potentat
préceptorat
pugilat
rabat
rachat
rat
rectorat
renégat
résultat
rosat
sabbat
scélérat
sénat
soldat
syndicat
tribunat
triumvirat
verrat
vivat

ATE *et* ATTE.
agate
aristocrate
aromate
automate
batte
chatte
cravate
date
datte
démocrate
disparate
écarlate
frégate
Harpocrate
Hécate
Hippocrate
jatte
natte
omoplate
ouate
patte
Pénates
pirate
platte
rate
savate
sonate
stygmate

Verbes
qu'*il* batte
je ou *il* constate
date
dérate
dilate
éclate
épate
flatte
gratte
mate
natte
pirate
rate

ATE *long.*
hâte
pâte

Verbes
je ou *il* bâte
démâte
gâte
hâte
mâte

ATRE *bref.*
quatre

Verbes
abattre
battre
combattre
débattre
ébattre
rabattre

ATRE *long.*
acariâtre
albâtre
amphithéâtre
âtre
bellâtre
blanchâtre
bleuâtre
emplâtre
folâtre
grisâtre
idolâtre
jaunâtre
marâtre
mulâtre
noirâtre
olivâtre
opiniâtre
pâtre
plâtre
rougeâtre
roussâtre
théâtre
verdâtre

Verbes
je ou *il* châtre
folâtre
idolâtre
opiniâtre (*s'*)
plâtre
replâtre

AU (*o*).
agneau
anneau
appeau
arbrisseau
arceau
baliveau
bardeau
barreau
bateau
beau
bedeau
berceau
bigarreau
biseau
blaireau
bluteau
boisseau
bouleau
bourreau
boyau
bureau
cadeau
carpeau
carreau
casseau
caveau
cerceau
cerneau
cerveau
chalumeau
chameau
chapeau
chapiteau
château
chevreau
ciseau
copeau
corbeau
cordeau
côteau
couteau
créneau
damoiseau
diabloteau
dindonneau
drapeau
eau
écheveau
écriteau
escabeau
étau
étourneau
faisceau
fardeau
flambeau
fléau
fourneau
fourreau
fricandeau
friponneau
fuseau
gâteau
gluau
godelureau
godiveau
gruau
grumeau
hameau
hobereau
houseau
hoyau
jambonneau
jouvenceau
joyau
jumeau
lambeau
lapereau
larronneau
linteau
lionceau
louveteau
manteau
maquereau
marteau
moineau
monceau

(1) Les pluriels des mots en *ar*, *art*, *ard*, tels que *chars*, *parts*, *dards*, etc., riment avec les précédents.

(2) On peut joindre à ces mots les pluriels des noms en *a* et *at*, les *falbalas*, les *soldats*, et les mots *lacs* (lacets), *draps*, où le *c* et le *p* sont muets, de même que les secondes personnes du passé défini des verbes en *er* : tu *aimas*, tu *chantas*, tu *crias*, etc.

(3) Plus les troisièmes personnes du singulier de l'imparfait du conjonctif des verbes en *er* : qu'il *aimât*, qu'il *chantât*, etc.

morceau
museau
naseau
niveau
nouveau
oiseau
oripeau
ormeau
passereau
pastoureau
peau
perdreau
pigeonneau
pinceau
pipeau
plateau
plumasseau
pommeau
ponceau
porreau
poteau
pourceau
préau
pruneau
puceau
radeau
rameau
renardeau
renouveau
réseau
rideau
rondeau
roseau
rouleau
ruisseau
sareau
sceau
seau
soliveau
souriceau
sureau
tableau
tasseau
taureau
tombeau
tombereau
tonneau
traîneau
tréteau
troupeau
trousseau
trumeau
tuyau
tyranneau
vaisseau
vanneau
veau
vermisseau
Verseau (1)

AUBE.

aube
daube

AUSSE, *v.* OSSE.

AUCHE.

débauche
ébauche
gauche

Verbes

je, *il* chevauche
ébauche
embauche
fauche

AUD, *v.* AUT.

AUDE (*ode*).

chiquenaude
émeraude
fraude
gringuenaude
maraude

Verbes

je ou *il* badaude
clabaude
échafaude
fraude
maraude
ravaude
taraude

AUFFE (*ofe*).

je ou *il* chauffe
échauffe
réchauffe

AUFRE (*ofre*).

je ou *il* gaufre

AUGE (*oge*).

auge
jauge
je ou *il* patauge
sauge

AULE, *v.* OLE *l.*

AUME, *v.* OME *l*

AUNE, *v.* ONE *l.*

AUPE (*ope*).

gaupe
taupe
il tope

AURE, *v.* ORE.

AUSE, *v.* OZE.

AUSSE, *v.* OSSE.

AUT, AUD.

artichaud
assaut
badaud
chaud
courtaud
crapaud
défaut
échafaud
il faut
grimaud
haut
héraut
levraut
lourdeau
maraud
nigaud
noiraud
pataud
penaud
il prévaut
quartaut
réchaud
ribaud
rougeaud
rustaud
saligaud
saut
sursaut
taraud
trigaud
il vaut

V. les rimes en ôt.

AUTE, *v.* OTE.

AUTRE, *v.* OTRE.

AUVE *et* OVE (*ove*).

alcove
chauve
fauve
guimauve
mauve
il sauve

AUVRE.

pauvre

AUX (o).

apparaux
bestiaux
carteaux
cerceaux
chapeaux
chaux
ciseaux
dotaux
faux
matériaux
naseaux
nominaux
nuptiaux
signaux
taux
triomphaux
vantaux
vaux *pl. de* val.
veaux
végétaux
vitaux
vitraux
vocaux

Voy. OS.

AUZE, *v.* OZE.

AVE (*ave*).

architrave
Batave
betterave
brave
cave
concave
conclave
entrave
esclave
have
octave
rave
rhingrave
suave

Verbes.

je ou *il* aggrave
enclave
s'engrave
lave
pave

AVRE.

cadavre
havre
il navre

AX (*aks*).

borax
thorax

AXE.

axe
parallaxe
syntaxe
taxe

AYE, *v.* AIE.

AZ.

gaz

AZE, ASE.

antiphrase
base
case
emphase
gaze
paraphrase
Pégase
périphrase
phase
phrase
topaze
vase

Verbes

je ou *il* base
blase
brase
case
écrase
embrase
évase
gaze
jase
paraphrase
rase

B

BA (2).

BAC, *voyez* AC.

BAI, *v.* AI *et* EI.

BAL, *v.* AL.

BAN, *v.* AN.

BANT, *v.* ANT.

BAR, *v.* AR.

BAS, *v.* AS.

BAT, *v.* AT.

BAU, *v.* AU.

BÉ.

abbé
B (*lettre*).
Hébé
jubé
Niobé
Phébé (3)

BEAU, *v.* AU.

BÉE, bé.

abée
dérobée
enjambée
gerbée
scarabée (4)

BEL, *v.* EL.

BENT, *v.* ANT.

BER.

absorber
bomber
courber
dérober
ébarber
embourber
engerber
englober
enjamber
flamber
fourber
gerber
gober
imbiber
plomber
bomber
prohiber
radouber
recourber
regimber
retomber
succomber
tomber

BET, *v.* ET.

BEU, *v.* EU.

BI.

alibi
biribi
ébaubi
fourbi
subi *part.*

BIE.

amphibie
ébaubie
fourbie
lubie

BIN, *v.* IN.

BIR, *v.* IR.

BIS, *v.* IS.

BIT, *v.* IT.

BLER, *v.* LER.

BLI, *v.* LI.

BLIR, *v.* IR.

BO, *v.* O.

BLOIS, *v.* OIS.

BOL, *v.* OL.

BON.

barbon
bon
bonbon
bubon
charbon
jambon

BOND, *v.* OND.

BOR, *v.* OR.

BOS, *v.* OS.

BOT, *v.* OT.

BOU, *v.* OU.

BRER, *v.* RER.

BU.

barbu
bu
cabu
fourbu
herbu
imbu

C

CA ou KA.

caca
inca
K (*lettre*)
moka (*café*).
Rébecca
V. les rimes en qua.

ÇA, *v.* SA.

CAL, KAL, *v.* AL.

CAN, KAN, *v.* AN.

CANT, *v.* ANT.

ÇANT, *v.* SANT.

CAR, *v.* AR.

CAS, *v.* AS.

CAT *et* SAT, *v.* AT.

CEAU, *v.* EAU.

CÉE, *v.* SÉE.

CENT, *v.* ANT.

CER, *v.* SER.

CET *et* SET, *v.* ET.

CEU *et* SEU, *v.* EU.

CEUX *et* SEUX, *v.* EUX.

CHA.

bacha (5)

CHAT, *v.* AT.

CHAIT, *v.* AIT.

CHANT, *v.* ANT.

CHÉ.

archevêché
débauché
débouché
duché
évêché

(1) Les mots en *au* ou *eau* s'unissent à la rime avec ceux en o, surtout s'ils ont la même lettre d'appui: ainsi *chevreau* rimera avec *numéro*, *anneau* avec *piano*, *joyau* avec *Io*, etc.

(2) Les mots de cette terminaison sont presque tous des noms propres d'hommes ou de lieux, ou bien des troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *ber* : il *déroba*, il *tomba*, etc.

(3) Ajoutez les participes passifs de tous les verbes en *ber* : *dérobé*, *tombé*, etc.

(4) Plus les féminins des participes en *bé* provenant des verbes en *ber* : *dérobée*, *tombée*.

(5) *V.* les troisièmes personnes du sing. du passé défini des verbes en *cher* : il *approcha*, il *marcha*, etc.

marché
péché
Psyché (1)

CHÉE.

accouchée
bouchée
débauchée
nichée
ruchée
tranchée (2)

CHER (*chè*).

archer
boucher
bûcher
clocher
cocher
coucher
nocher
pêcher
plancher
porcher
rocher
vacher

Verbes

aboucher
accoucher
accrocher
afficher
affourcher
allécher
amouracher
approcher
arracher
attacher
attoucher
bêcher
boucher
brancher
brocher
broncher
cacher
chercher
chevaucher
coucher
cracher
débaucher
déboucher
décocher
découcher
décrocher
défricher
déharnacher
démancher
dénicher
dépêcher
dessécher
détacher
ébrancher
ébrécher
écacher
écorcher
effaroucher
embaucher
emboucher
embrocher
embûcher
empêcher
empocher
endimancher
enfourcher
enharnacher
ensacher
entacher
enticher
épancher
épinocher
éplucher
escarmoucher
étancher
fâcher
faucher
ficher
gâcher
guillocher
hacher
harnacher
hocher
hucher
joncher
jucher
lâcher
lécher
locher
mâcher
marcher
moucher
nicher
panacher
pécher
pêcher
pencher
percher
pinocher
piocher
pocher
prêcher
rabâcher
raccrocher
rapprocher
rattacher
rechercher
recoucher
relâcher
remâcher
repêcher
reprocher
retoucher
retrancher
revancher
sécher
tâcher
tacher
torcher
trancher
trébucher
tricher
trucher

CHET, *v.* ET.

CHEUX, *v.* EUX.

CHI.

affranchi

Participes

affranchi
avachi
blanchi
dégauchi
enrichi
fléchi
franchi
gauchi
rafraîchi
réfléchi

CHIE, chî.

anarchie
hiérarchie
monarchie
oligarchie

V. les part. f. des v. en chir.

CIER, *v.* IER.

CHIER, *v.* IER.

CHIR, *v.* IR.

CHIT, *v.* IT.

CHON.

barbichon
bichon
bouchon
califourchon
capuchon
cochon
coqueluchon
cornichon
folichon
fourchon
manchon
torchon

CHONS (3).

CHU.

branchu
crochu
déchu
échu
fichu
fourchu

CI, *v.* SI.

CIE, *v.* SIE.

CIN, *v.* IN.

CION, *v.* ION.

CIR, *v.* IR.

CIS, *v.* IS.

CIT, *v.* IT.

CO, *v.* O.

CON.

balcon
bocon
faucon
flacon
flocon
gascon
Hélicon

ÇON, *v.* SON.

COR, *v.* OR.

COU, *v.* OU.

CRER, *v.* RER.

CTION, *v.* ION.

CU.

cocu
convaincu
invaincu
Q (*lettre*).
vaincu
vécu

D

DA.

agenda
da
dada
Léda
nennida
ouida (4)

DAI, *v.* AI.

DAL, *v.* AL.

DANT, *v.* ANT.

DAR, *v.* AR,

DART, DARD, *v.* ART.

DAS, *v.* AS.

DAT, *v.* AT.

DAU, *v.* AU.

DÉ.

affidé
D (*lettre*).
dé
débordé
dégingandé *pop.*
dévergondé
possédé
procédé (5)

DEAU, *v.* AU.

DÉE.

accordée
bordée
coudée
glandée
idée
ondée (6)

DEL, *v.* EL.

DENT, *v.* ANT.

DER (*dé*).

abonder
aborder
acagnarder
accéder
accommoder
accorder
accouder
achalander
affriander
aider
amender
appréhender
baguenauder
bander
barder
barricader
bombarder
border
bouder
brelander
brider
brigander
brocarder
broder
cagnarder
caimander
canarder
carder
céder
clabauder
commander
concéder
consolider
corder
corroder
darder
débander
débarder
débonder
déborder
débrider
décéder
décider
dégrader
demander
déposséder
dérider
dévider
dilapider
discorder
dissuader
échafauder
échauder
élider
éluder
émonder
entr'aider
entrelarder
escalader
évader
évider
excéder
faisander
farder
féconder
fonder
frauder
fronder
gambader
garder
goder
gourmander
gronder
guider
guinder
hasarder
incommoder
inonder
intercéder
intimider
invalider
lapider
larder
liquider
mander
marauder
marchander
mignarder
palissader
panader
pelauder
persuader
pétarder
plaider
poignarder
pommader
posséder
précéder
préluder
présider
procéder
raccommoder
raccorder
ravauder
reborder
recommander
regarder
réprimander
résider
retarder
rétrograder
rider
seconder
sonder
souder
succéder
survider
taillader
tarauder
tarder
valider
vider
vilipender

DET, *v.* ET.

DEU, *v.* EU.

DI.

cadi
candi
étourdi
hardi
jeudi
lundi
mardi
mercredi
midi
samedi
vendredi

Participes

abasourdi
abâtardi

---

(1) Plus les participes passifs des verbes en *cher : alléché*, *défriché*, *ébauché*, etc.

(2) Ajoutez les féminins des participes en *ché* venant des verbes en *cher : alléchée*, *défrichée*, *jonchée*, etc.

Cher. Voy. *er* rude.

(3) Cette terminaison comprend les pluriels des noms en *chon* ci-dessus : *bouchons*, *capuchons*, et les premières personnes du pluriel du présent des verbes en *cher* : nous *cachons*, nous *marchons*.

(4) Plus les troisièmes personnes du singulier des passés définis des verbes en *der* : il *aborda*, il *céda*.

(5) *Voyez* les participes passifs des verbes en *der* : *accordé*, *échaudé*, etc.

(6) Plus les féminins des participes en *dé* : *échaudée*, *soudée*.

affadi
agrandi
applaudi
arrondi
assourdi
attiédi
baudi
brandi
dégourdi
engourdi
enhardi
enlaidi
étourdi
gandi *v. m.*
ourdi
ragaillardi
ragrandi
rebondi
refroidi
resplendi
reverdi
roidi
tiédi
verdi
contredi, } *imp.*
di, }
interdi, }

DIE.

comédie
hardie
incendie
maladie
mélodie
palinodie
parodie
perfidie
prosodie
psalmodie
rapsodie
tragédie

Verbes

je ou *il* congédie
dédie
étudie
mendie
parodie
psalmodie
répudie

Plus les f. des adj. et des part. en di.

DIN, *v.* IN.
DIR, *v.* IR.
DIS, *v.* IS.
DIT, *v.* IT.
DO, *v.* O.
DOL, *v.* OL.

DON.

abandon
amidon
bidon
bondon
bourdon
brandon
bridon
cardon
Céladon
chardon
cordon
Cupidon
dondon
don
dondon *pop.*
édredon
espadon
fredon
guerdon *v. m.*
guéridon
guidon
lardon
Myrmidon
pardon
rigodon

DONS (1).
DOR, *v.* OR.
DOS, *v.* OS.
DOT, *v.* OT.
DOU, *v.* OU.

DU.

ardu
assidu
dodu
du
entendu
éperdu
individu
indu
résidu

Participes

appendu
attendu
confondu
défendu
descendu
détendu
dû
entendu
épandu
étendu
fendu
fondu
inattendu
mordu
morfondu
pendu
perdu
pondu
prétendu
redû
refendu
refondu
rendu
répandu
répondu
retordu
suspendu
tendu
tondu
vendu

E

EA *dissyll.* (2).
EAL, *v.* AL.
EANT, *v.* ANT.
EAU, *v.* AU.

EBE.

Érèbe
glèbe
Thèbes ou Thèbe

EBLE.

faible
hièble

EBRE.

algèbre
célèbre
funèbre
ténèbres
vertèbre
zèbre

EC (*ek*).

avec
bec
caudebec
échec
Grec
rebec
salamalec
sec

ECÉ, *v.* ESSE.

ÈCHE *long.*

bêche
bêche
bobèche
chevêche
crèche
dépêche
fraîche
grièche
lèche
pêche
pimbêche
prêche
revêche

Verbes

je ou *il* allèche
bêche
dépêche
dessèche
ébrèche
empêche
lèche
pêche
prêche
repêche
ressèche
sèche

ECHE *bref.*

brèche
calèche
flammèche
flèche
mèche
sèche

ECLE.

siècle

ECQUE, *v.* EQUE.

ECRE.

je ou *il* exècre

ECS.

échecs

V. les pl. des noms en ec.

ECT.

abject
aspect
circonspect
correct
direct
indirect
respect
suspect

ECTE.

architecte
dialecte
insecte
Philoctète
secte

Verbes

je ou *il* affecte
délecte
humecte
infecte
injecte
objecte
respecte
suspecte

ECTRE.

spectre

EDE, AIDE.

aide
Andromède
Archimède
bipède
laide
intermède
quadrupède
raide
remède
tiède

Verbes

je ou *il* aide
cède
décède
excède
intercède
plaide
possède
procède
succède

EDRE.

cèdre
Phèdre

ÉÉ (3).

ÉER (*ee*).

agréer
créer
procréer
recréer
suppléer

EF ou EPH.

bref
brief
chef
clef
derechef
fief
grief
Joseph
méchef
naf
relief

EFE *et* EFFE.

F (*lettre*).
greffe
je ou *il* greffe
synalèphe

EFLE.

nèfle
trèfle

EGE, EIGE (*ège*)

collége
cortége
liége
manége
neige
piége
pleige
sacrilége
siége

Verbes

je ou *il* abrége
agrége
allége
assiége
neige
protége
rengrege *v. m.*

EGLE, EIGLE, AIGLE (*ègle*).

aigle
espiègle
bègle
il règle
seigle

EGME.

apophthegme
flegme

ÈGNE, EIGNE *et* AIGNE (*egne*).

châtaigne
empeigne
enseigne
interrègne
peigne
règne
teigne

Verbes

qu'*il* atteigne
aveigne
je ou *il* baigne
qu'*il* ceigne
contraigne
craigne
je ou *il* daigne
dédaigne
qu'*il* dépeigne
déteigne
enfreigne
je ou *il* enseigne
qu'*il* épreigne
éteigne
étreigne
feigne
imprègne
peigne
plaigne
je ou *il* règne
qu'*il* restreigne
je ou *il* saigne
qu'*il* teigne

AIGRE, ÈGRE.

aigre
alègre
besaigre
maigre
vinaigre

EGS.

legs

EGUE (*ègue*).

bègue
collègue
grègue *v. m.*

Verbes

je ou *il* allègue
délègue
lègue
relègue

EI *dissyll.* (*é-i*).

desobéi
obéi

ÉIE.

abbaye
desobéie
obéie

EIGE, *v.* EGE.
EIGNE, *v.* EGNE.

EIL.

appareil
conseil
éveil
orteil
pareil
réveil
soleil
sommeil
vermeil
vieil

EIL, *qui se prononce comme* EUIL, *v* EUIL.

EILLA, *v.* LA.

EILLE.

abeille
bouteille
corbeille
corneille
groseille
merveille
oreille
oseille
pareille
treille
veille
vermeille
vieille

(1) Cette terminaison comprend les pluriels des mots en *don* ci-dessus : *brandons*, *Myrmidons*, etc., et les premières personnes du pluriel du present des verbes en *der* : nous *recommandons*, nous *vidons*
(2) *Voyez* les verbes en *éer* à la troisième personne du singulier du passé défini : il *suppléa*, il *créa*, etc.
(3) *Voyez* les participes passifs des verbes *éer*, tels que *suppléé*, *créé*, et semblables.

Verbes

je ou *il* appareille
conseille
emerveille
éveille
réveille
sommeille
veille

EILLÉ, *v.* LÉ.

EIN, *v.* AIN.

EINDRE, *v.* INDRE.

EINT, *v.* AINT.

EINTE, *v.* AINTE.

ÉIR *dissyll.*

désobéir
obeir

ÉIS *dissyll.*

Briséis
je ou *tu* désobéis
obéis
pays

ÉIT *dissyll.*

il désobéit
obeit

EIZE, *v.* AIZE.

EL (*él*).

actuel
additionnel
appel
artificiel
autel
carrousel
cartel
castel *v. m.*
casuel
charnel
châtel *v. m.*
ciel
colonel
continuel
corporel
criminel
cruel
damoisel
degel
essentiel
eternel
eventuel
fiel
formel
fraternel
graduel
hôtel
hydromel
immortel
individuel
jouvencel
manuel
martel
materiel
maternel
ménestrel *v. m.*
miel
ministériel
missel
mortel
mutuel
naturel
Noel
originel
ormel *v. m.*
pastel
paternel
personnel
pestilentiel
pluriel
ponctuel
quel
rationnel
réel
scalpel
scel
sel
sempiternel
sensuel
spirituel
substantiel
surnaturel
tel
temporel
textuel
universel
véniel
visuel

ELE *long.*

frêle
grêle
mêle
poêle

Verbes

je ou *il* bêle
fêle
grêle
mêle

ELE, *b. v.* ELLE.

ELFE *ou* ELPHE.

Guelfe
Delphes

ELL, *v.* EL.

ELLE, AILE (*èle*).

aile
aisselle
bagatelle
belle
bourrelle
bretelle
brocatelle
cannelle
cautèle *v. m.*
celle
cervelle
chandelle
chanterelle
chapelle
citadelle
colombelle
colonelle
cordelle
coupelle
crecelle
crécerelle
curatelle
Cybèle
demoiselle
dentelle
donzelle
échelle
écrouelles
écuelle
elle
érysipèle
escabelle
escarcelle
etincelle
femelle
ficelle
fidèle
filoselle
ficelle
flanelle
gabelle
gamelle
gravelle
haridelle
immortelle
infidelle
javelle
jouvencelle
jumelle
kyrielle
L (*lettre*).
laquelle
libelle
mamelle
manivelle
morgelle
mirabelle
modèle
moëlle
mortelle
nacelle
nielle
nouvelle
ombelle
parallele
parcelle
pastourelle
péronnelle
pimprenelle
prunelle
purelle
quelle
querelle
rebelle
ridelle
ritournelle
ronelle
ruelle
sarcelle
santerelle
selle
semelle
sequelle
soutanelle
tonnelle
tourelle
tourterelle
truelle
vaisselle
venelle *v. m.*
vielle
villanelle
voyelle
zèle.

Plus les fém. des mots en el.

Verbes

je ou *il* amoncèle
appelle
attèle
bossèle
bottèle
bourrele
cèle
chancèle
cisèle
congèle
crenele
decele
degele
démentèle
dépucele
detele
écartele
échèle
émmielle
ensorcele
epelle
étincelle
excelle
flagelle
gèle
gromèle
harcèle
interpelle
martèle
morcèle
nivèle
pèle
querelle
rebelle (*se*)
recèle
renouvelle
révèle
scelle
selle

ELME.

feu Saint-Elme

ELTE.

svelte

EM.

hem *interj.*
item
Jérusalem
réquiem

EMBE, *v.* AMBE.

EMBLE, *v.* AMBLE.

EMBRE, *v.* AMBRE.

EME, AIME.

abstême
je ou *il* aime
anathême
apostême
apozême
baptême
barême
birême
blasphême
blême
carême
cinquième
crême
deuxieme
diadême
dilemme
emblême
extrême
huitième
même
milhème
pénultième
poême
problême
quantieme
quarantième
quatrième
je ou *il* sème
sixième
stratagême
suprême
systême
thême
théorême
Triptolème
trirême
troisième

EMME, *v.* AME.

EMPE, *v.* AMPE

EMPLE, *v.* AMPLE.

EMS *et* AMS, *v.* ANS.

EMPTE, *v.* ANTE.

EN (*en*).

abdomen
amen
Eden
examen
hymen

ENCE, ENSE, *v.* ANCE, ANSE.

END, *v.* AND.

ENDE, *v.* ANDE

ENDRE, *v.* ANDRE..

ENFLE.

je ou *il* désenfle
enfle
renfle

ENE *et* ENNE *br.*

Alcmène
antenne
antienne
carène
catéchumène
cène
couenne
ébène
égyptienne
énergumène
épicene
étrenne
garenne
hétérogène
homogène
hyène
hygiene
indienne
julienne
magicienne
méridienne
mordienne *pop.*
murène
obscene
parguienne *pop.*
parisienne
phalene
reine
renne
scène
Silène
sirène

Verbes

qu'il abstienne
je ou *il* aliene
amene
qu'il appartienne
comprenne
contienne
contrevienne
convienne
devienne
detienne
disconvienne
je ou *il* égrene
qu'il entretienne
je ou *il* etrenne
gangrène
halène
qu'il intervienne
maintienne
je ou *il* mene
qu'il obtienne
parvienne
je ou *il* peine
qu'il prenne
previenne
je ou *il* promène
qu'il provienne
je ou *il* ramène
réfrène
qu'il reprenne
ressouvienne
retienne
soutienne
souvienne
survienne
tienne
vienne

V. les f. en ain, ein, ien.

ENE *l. et* AINE.

alêne
arêne
chêne
fêne
frêne
gêne
pêne
rêne
troêne

ENRE.

genre

ENS (*ans*), *v.* ANS.

ENS (*ein*), *voy. les pluriels de* en, ain, in.

ENSE, *v.* ANSE.

ENT, *par é fermé.*

Verbes

il abstient (*s'*)
appartient
contient
contrevient
convient
détient
disconvient
entretient
intervient
maintient
obtient
parvient
prévient
provient
ressouvient
retient
soutient
souvient
survient
tient
vient

ENTE, *v.* ANTE.

ENTRE, *v.* ANTRE.

ÉON, *dissyllabe.*

Actéon
caméléon
Égéon
Muséon
Odéon
Panthéon

EON, *monos. v.* GEON.

EP.

cep
julep

EPE *long.*

crêpe
guêpe

EPRE.

lèpre
vêpre, *v. m.*
vêpres

EPSE.

métalepse
syllepse

EPT, *v.* ET.

EPTE.

je ou *il* accepte
adepte
je ou *il* excepte
inepte
je ou *il* intercepte
précepte

EPTRE.

sceptre

EQUE *bref.*

bibliothèque
extrinsèque
Grecque
hypothèque
intrinsèque
obsèques

EQUE *long.*

archevêque
évêque

ER, *dont le* r *est rude (air).*

amer
belvéder
cancer
cher
enfer
éther
fer
fier
frater
garniser
Gaster
Hesper
hier
hiver
Jupiter
Lucifer
magister
mer
messer
pater
stathouder
ver
vesper

v. les rimes en *air.*

ER (é).

V. les verbes en éer.

ERBE.

acerbe
je ou *il* engerbe
gerbe
herbe
superbe
verbe

ERC (*èr*).

clerc
mauclerc

ERCE, ERSE

adverse
commerce
diverse
herse
inverse
perce
Perse
perverse
renverse
tierce
traverse
verse

Verbes

je ou *il* berce
bouleverse
converse
déverse
disperse
exerce
gerce
herse
perce
renverse
reverse
tergiverse
transperce
traverse

ERCHE.

je ou *il* cherche
perche
recherche

ERCLE.

cercle
couvercle

ERD.

il perd

V. les mots en ert.

ERDE.

merde
qu'*il* perde

ERDRE.

perdre
reperdre

ERE (*ère*).

adultère
amère
artère
atmosphère
austère
baptistère
bergère
bocagère *adj.*
bouchère
boulangère
caractère
cautère
Cerbère
chère
chimère
clystère
colère
commère
compère
confrère
Cythère
enchère
éphémère
ère
étrangère
fougère
frère
galère
guère
guerre
harengère
hémisphère
hère
Ibère
impubère
jachère
légère
lingère
mégère
ménagère
mensongère *adj.*
mère
messagère
ministère
misère
naguère
panthère
passagère
père
presbytère
prospère
pubère
réverbère
sévère
somnifère
soporifère
sphère
stère
ulcère
viagère
vipère
viscère
vitupère, *v. m.*

Plus les fém. des noms en er.

V. ERRE et IÈRE.

Verbes

je, il accélère
adhère
altère
confère
considère
coopère
défère
dégénère
délibère
désespère
diffère
digère
espère
gère
infère
ingère
insère
libère
macère
modère
opère
persévère
préfère
profère
prospère
récupère
réfère
régénère
réitère
révère
tempère
tolère
transfère
ulcère

V. les rimes en ière, erre, aire.

ERF.

cerf
nerf
serf

ERGE (*èrje*).

asperge
auberge
cierge
concierge
il converge
il diverge
flamberge
je ou *il* goberge
il héberge
serge
je ou *il* submerge
verge
vierge

ERGUE.

exergue
vergue

ERLE.

merle
perle

ERME.

épiderme
ferme
germe
sperme
terme

Verbes

je, il afferme
enferme
ferme
germe
referme
renferme

ERNE.

Averne
baliverne
caserne
caverne
cerne
citerne
externe
interne
lanterne
luzerne
moderne
poterne *v. m.*
quaterne
subalterne
taverne
terne

Verbes

je, il alterne
baliverne
concerne
consterne
décerne
discerne
gouverne
hiverne
lanterne
prosterne (*se*)

ERPE.

serpe

ERRE.

cimeterre
équerre
guerre
lierre
parterre
pierre
serre
terre
tonnerre
verre

Verbes

je, il déferre
desserre
déterre
enserre
enterre
ferre

V. les rimes en ère *et* ière.

ERS (e *fermé*).

foyers
volontiers

V. les plur. des noms en er.

ERS, *dont l'e est ouvert et* AIRS.

convers (*frère*).
divers
envers
je ou *tu* perds
pers
pervers
je ou *tu* reperds
revers
je ou *tu* sers
tiers
travers
univers
vers

Plus le pl. des noms en air, er *et* ert.

ERSE, *v.* ERCE.

ERT.

concert
couvert
découvert
désert
dessert
disert
expert
haubert
offert
ouvert
pivert
souffert
vert

Verbes

il acquiert
appert
conquiert
perd
reperd
requiert
ressert
sert

ERTE.

alerte
certes
il concerte
il déconcerte
découverte
perte

V. les fémin. des partic. et des adj. en ert.

ERTRE.

tertre

ERVE.

conserve
Minerve
réserve
verve

Verbes

qu'*il* desserve
je ou *il* énerve
observe
préserve
réserve
qu'*il* serve

ÈSouEZ, *é fermé.*

assez
nez
sonnes (1).

ÈS *ouvert.*

abcès

(1) Les secondes personnes du pluriel des verbes : vous *aimez*, vous *voulez*, vous *direz*, etc. ; les termi-

accès
aloès
après
auprès
Bootès
cyprès
décès
échecs
entremets
tu es
excès
exprès
florès
honorès (*ad*)
kermès
osselets
Palès
patrès (*ad*)
près
procès
profès
progrès
succès
très

Verbes

admets (*je*, *tu*)
commets
démets
mets
omets
permets
promets
soumets (1)

ÈSE, *v.* EZE.

EINE *ou* AINE, *v.* ENE.

ESQUE.

arabesque
barbaresque
bernesque
burlesque
fresque
gigantesque
grotesque
pédantesque
pittoresque
presque
romanesque
soldatesque

ESSE, ECE, *aigu.*

adresse
aînesse
allégresse
altesse
ânesse
caresse *v.*
chanoinesse
chasseresse
comtesse
délicatesse
détresse
devineresse
diablesse
drôlesse
duchesse
enchanteresse
espèce
fesse
finesse
faiblesse
forteresse
gentillesse
grossesse
hardiesse
hautesse
hôtesse
ivresse
jeunesse
justesse
largesse
liesse *v. m.*
maîtresse
messe
mollesse
nièce
noblesse
papesse
paresse
pécheresse
petitesse
pièce
politesse
prêtresse
princesse
promesse
prophétesse
prouesse
richesse
rudesse
s (*lettre*)
sagesse
scélératesse
sécheresse
simplesse
souplesse
suissesse
tigresse
tendresse
tresse
tristesse
vengeresse
vesce
vesse
vieillesse
vitesse

Verbes

je ou *il* acquiesce
qu'*il* apparesse
blesse
dépèce
dresse
intéresse
transgresse

ESSE *long, qui se prononce* èce.

abesse
cesse
confesse
compresse
est-ce
lesse
presse
professe

Verbes

je on *il* cesse
empresse
oppresse
presse
professe

V. les rimes en aisse.

EST *ou* AIT, *v.* ET.

EST *où le* s *se prononce.*

est
lest *t. de mar.*
ouest
zest

ESTE, *dont le* s *se prononce.*

agreste
céleste
ceste
digeste
funeste
geste
immodeste
inceste
indigeste
leste
manifeste
modeste
peste
preste
reste
sieste
soubreveste
zeste

Verbes

je, *il* atteste
conteste
déteste
empeste
infeste
manifeste
moleste
proteste
reste
teste

ESTRE, *dont le* s *se pron.*

bourgmestre
équestre
orchestre
palestre
pédestre
semestre
sénestre *v. m.*
séquestre
terrestre
trimestre

ET *long.*

arrêt
benêt
forêt
genêt
intérêt
prêt
protêt
têt

Verbes

il est
naît
paît
renaît
repaît

V. les rimes en ait.

ET *bref.*

affiquet
aguelet
agnet
aigrelet
alphabet
archet
armet
attifet
ballet
banneret
banquet
baquet
barbet
barillet
basset
bassinet
batelet
baudet
bavolet
beignet
bidet
bilboquet
billet
biquet
biset
bluet
bonnet
bosquet
boulet
bouquet
bourriquet
bracelet
brevet
briquet
brochet
brouet
brunet
buffet
cabaret
cabinet
cachet
camouflet
caquet
cervelet
cet
chapelet
chardonneret
châtelet
chenet
chevalet
chevet
clairet
cochet
coffret
colifichet
collet
complet
concret
conquet
cordonnet
cornet
corselet
corset
cotret
couet
coupe-jarret
couperet
couplet
coussinet
creuset
criquet
crochet
croquet
dameret
déchet
décret
discret
doucet
douillet
drognet
duret
duvet
effet
estaminet
farfadet
fausset
feuillet
filet
flageolet
fleuret
fluet
follet
foret
fouet
freloquet
fret
furet
galet
gantelet
genet
gibet
gilet
ginguet
gobelet
godet
goret
gourmet
gousset
grandelet
guéret
guet
guichet
guilleret
haquet
hoquet
hochet
indiscret
inquiet
Japet
jardinet
jarret
jaunet
jet
jeunet
joliet
juillet
lacet
lansquenet
lazaret
longuet
loquet
maigret
maillet
mantelet
mantonnet
marmouset
martinet

naisons *es* peuvent se joindre à celles en *és*, pourvu qu'elles soient précédées de la même lettre d'appui, ainsi *asses* rimera avec *fracassés*, *nes* avec *fortunés*, etc.

Vous me les rendez chers, et ces infortun*és*.....
NÉRESTAN.
Vous, les protéger ! vous, qui les abandonn*ez* !
VOLTAIRE, *Zaïre*, act. II, sc. 2.

Permettez que ces nœuds par vos mains assembl*és*.....
OROSMANE.
Que dites-vous ? ô ciel ! est-ce vous qui parl*ez* ?
Dans la même tragédie.

(1) Joignez-y les terminaisons en *ais*, *aits*, *aids*, *ets*, *aix* : *jamais*, *souhaits*, *plaids*, *effets*, *paix*, etc.

menuet
millet
minet
miquelet
mollet
motet
moulinet
mousquet
muet
muguet
mulet
navet
net
objet
œillet
oiselet
osselet
ourlet
paillet
palet
pamphlet
paquet
parapet
parquet
patronet
pauvret
perroquet
pet
piquet
pistolet
placet
plumet
poignet
poulet
préfet
prestolet
projet
propet
querrelet
quinquet
quolibet
reflet
réglet
regret
rejet
replet
ricochet
rochet
roitelet
rôlet
rondelet
roquet
rossignolet
rouet
rouget
rousselet
sansonnet
saupiquet
secret
sept
serpolet
seulet
sifflet
signet
sobriquet
sommet
sonnet
sorbet
soufflet
souhait
stilet
sujet
suret
surjet
tabouret
tacet
tantinet *pop.*
tercet
tiret
toquet
toupet
tourniquet
trajet
tranchet
traquet
trébuchet
triolet
valet
verdelet
verset
violet
volet

Verbes

il admet
commet
compromet
démet
entremet
met
omet
permet
promet
remet
soumet
transmet

V. AIT.

ETE, ETTE *br.*

aigrette
aiguillette
allumette
alouette
amourette
amulette
amusette
anachorète
ariette
assiette
athlète
aveuglette
bachelette
baguette
baïonnette
bandelette
banquette
barquette
bassette
belette
bergerette
bette
blanquette
blette
bluette
bonnette
bouffette
boulette
brayette
brebiette
brette *pop.*
brochette
brouette
brunette
bûchette
burette
buvette
cachette
cadette
caillette
cassette
cassolette
castagnette
chaînette
chambrette
chansonnette
charrette
chauffrette
chaussette
chemisette
chevrette
chopinette
chouette
ciboulette
civette
clairette
clavette
coquette
cordelette
cornette
corvette
côtelette
couchette
coudrette
couette
courbette
courvette
cuvette
dette
diète
disette
doucette
douillette
empiète
emplette
épaulette
épinette
épithète
epousette
escarpolette
escopète
espagnolette
estafette
étincelette
étiquette
facette
femmelette
feuillette
fillette
finette
fleurette
follette
fossette
fourchette
galette
gargoulette *pop.*
gazette
gentillette
gimblette
girouette
goguette
gorgerette
gourmette
gouttelette
grisette
guinguette
herbette
historiette
houlette
interprète
jaquette
jeannette
joliette
lancette
levette
layette
lavrette
logette
loquette
lunette
maisonnette
manchette
marionnette
mauviette
mazette
miette
mignonette
minette
molette
mouchette
mouette
mouillette
muette
musette
navette
noisette
nonnette
olivette
oubliette
paillette
palette
pâquerette
pauvrette
pincette
pipette *pop.*
piquette
pirouette
planchette
planète
plaquette
pochette
poète
pommette
poudrette
poulette
prophète
proxénète
rainette
raquette
recette
réglette
replette
rondelette
rosette
roulette
sagette *v. m.*
sarriette
secrète
sellette
serpette
serviette
seulette
sœurette
sonnette
sornette
soubrette
squelette
tablette
targette
tinette
toilette
tournette
tripette *pop.*
trompette
vedette
vergette
vignette
villette
vinaigrette
violette

V. AITE *bref.*

Verbes

je ou *il* achète
qu'*il* admette
je ou *il* banquète
béquète
brevète
brouette
cachète
caquète
qu'*il* commette
je ou *il* complète
coquète
craquète *v. m.*
crochète
décachète
décrète
déjette
qu'*il* démette
je ou *il* dépaquète
émiette
empaquète
empiète
endette
qu'*il* entremette
je ou *il* époussète
feuillette
fouette
frète
furète
guette
halète
inquiète
interprète
jette
qu'*il* mette
je ou *il* mouchète
muguète
qu'*il* omette
permette
je ou *il* pirouette
projette
qu'*il* promette
je ou *il* rachète
regrette
rejète
qu'*il* remette
je ou *il* répète
soufflète
qu'*il* soumette
je ou *il* surjette
tachète
tette
qu'*il* transmette
je ou *il* végète
vergète
volète

ÊTE *long* (*ète*).

arbalète
arrête
bête
boète
conquête
crête
déshonnête
enquête
faite
fête
honnête
malhonnête
requête
tempête
tête

Verbes

je ou *il* apprête
arrête
desentête
entête
vous êtes
je ou *il* étête
hébète
prête
quête
qu'*il* revête
je ou il tempête
qu'*il* vête

ETRE, EITRE *br.*

V. AITE *long*.

ETTRE.

baromètre
commettre *v.*
démettre *v.*
diamètre
émettre *v.*
géomètre
hexamètre
lettre
mètre
mettre *v.*
omettre *v.*
pentamètre
je ou *il* pénètre
permettre *v.*
piètre
promettre *v.*
remettre *v.*
soumettre *v.*
thermomètre
transmettre *v.*

ETRE *long*, *qui se pr. comme* AITRE (*être*).

ancêtres
champêtre
je ou *il* dépêtre
empêtre
enchevêtre
être
fenêtre
gouêtre
guêtre
hêtre
prêtre
reître
salpêtre

V. les r. en eitre.

ETS, *v.* ÈS *ouv.*

EU, IEU.

adieu
alleu
aveu
bleu
camaïeu
désaveu
dieu
enjeu
épieu
essieu
fesse-Mathieu
feu
Hébreu
jeu
lieu
milieu
morbleu
moyeu
neveu
parbleu
peu
pieu
têtebleu
ventrebleu
vœu

EUBLE.

je ou *il* démeuble

immeuble
meuble

EUE, IEUE.

banlieue
bleue
lieue
queue

EUF.

bœuf
éteuf
mœuf
neuf
œuf
veuf

EUGLE.

aveugle

Verbes

je ou *il* aveugle
désaveugle
beugle
meugle

EUIL, EIL.

accueil
bouvreuil
cercueil
cerfeuil
chèvrefeuil
chevreuil
deuil
écueil
écureuil
fauteuil
œil
orgueil
recueil
seuil

EUILLE, EILLE.

je ou *il* accueille
cueille
effeuille
feuille *n. f.*
je ou *il* recueille

EUL.

aïeul
épagneul
filleul
glaïeul
linceul
seul
tilleul

EULE.

aïeule
bégueule
épagneule
filleule
gueule
meule
seule
veule *adj.*

EUNE.

je ou *il* déjeûne
jeune *adj.*
jeûne

EUPLE.

je ou *il* dépeuple
peuple
repeuple

EUR.

abatteur
abuseur
accapareur
accoucheur
accusateur
acheteur
acquéreur
acteur
admirateur
adorateur
adulateur
afficheur
agioteur
agitateur
agresseur
aigreur
amateur
ambassadeur
ampleur
amuseur
antérieur
appareilleur
appariteur
appréciateur
appréteur
approbateur
ardeur
armateur
arpenteur
arracheur
artilleur
assesseur
assommeur
auditeur
auteur
baigneur
bâilleur
balayeur
barboteur
barbouilleur
batailleur
bateleur
batteur
bienfaiteur
blancheur
blasphémateur
bonheur
botteleur
boudeur
brailleur
brasseur
bredouilleur
bretteur *pop.*
brodeur
brûleur
buveur
cabaleur
cajoleur
candeur
cardeur
carillonneur
carreleur
casseur
censeur
chaleur
chanteur
chasseur
chercheur
chicaneur
chœur
chroniqueur
ciseleur
clameur
cœur
coiffeur
colleur
colporteur
commandeur
commentateur
compilateur
complimenteur
compositeur
compteur
conciliateur
conducteur
confesseur
confiseur
connoisseur
consécrateur
conservateur
contemplateur
consommateur
conspirateur
constructeur
contemplateur
contempteur
conteur
contradicteur
contrôleur
correcteur
corroyeur
corrupteur
couleur
coupeur
coureur
couvreur
craqueur
créateur
criailleur
crieur
crocheteur
cultivateur
curateur
cureur
danseur
débaucheur
débiteur
déclamateur
décorateur
découpeur
décrotteur
défaveur
défendeur
défenseur
défricheur
dégresseur
demandeur
démonstrateur
dénicheur
déprédateur
déshonneur
dessinateur
destructeur
détenteur
détracteur
dévastateur
dévideur
devineur
dévirgineur
dictateur
diffamateur
dîneur
directeur
discoureur
diseur
dispensateur
disputeur
dissipateur
distillateur
distributeur
docteur
dominateur
doreur
dormeur
douceur
douleur
dupeur
éclaireur
écorcheur
écornifleur
écouteur
écrivailleur
écumeur
éditeur
électeur
émailleur
emballeur
embaucheur
émouleur
empereur
empoisonneur
emprunteur
enchanteur
enchérisseur
endormeur
enjôleur
enquêteur
enrôleur
ensorceleur
entendeur
entremetteur
entrepreneur
entreteneur
épaisseur
épilogueur
éplucheur
épouseur
équateur
ergoteur
erreur
escamoteur
exacteur
excitateur
exécuteur
explorateur
extérieur
exterminateur
fabricateur
facteur
faiseur
faneur
farceur
fauteur
faveur
ferrailleur
ferveur
flagorneur
flatteur
fleur
flûteur
fondateur
fondeur
fornicateur
fossoyeur
fouetteur
fourbisseur
fournisseur
fourrageur
fourreur
fraîcheur
fraudeur
frayeur
froideur
frondeur
frotteur
fumeur
fureur
gâcheur
gagneur
gausseur
générateur
geniteur *v. m.*
giboyeur
gladiateur
glaneur
glisseur
glossateur
gobeur
gouverneur
grandeur
grapilleur
graveur
grogneur
grondeur
grosseur
guerroyeur
hâbleur
harangueur
hauteur
heur *v. m.*
honneur
horreur
humeur
imitateur
imposteur
imprimeur
improbateur
impudeur
indicateur
inférieur
infracteur
ingénieur
innovateur
inquisiteur
inspecteur
inspirateur
instigateur
instituteur
instructeur
intercesseur
intérieur
interrupteur
introducteur
inventeur
jaseur
jongleur
joueur
joûteur
jureur
labeur
laboureur
laideur
langueur
largeur
lecteur
législateur
lenteur
leur
libérateur
licteur
ligueur
liqueur
littérateur
longueur
louangeur
loueur
lourdeur
lueur
lutteur
maigreur
majeur
malfaiteur
malheur
mangeur
maraudeur
marbreur
marcheur
marqueur
médiateur
meilleur
meneur
menteur
mesureur
mineur
modérateur
moissonneur
moiteur
monnoyeur
monsieur
moqueur
moraliseur
moteur
moucheur
murmurateur
nageur
narrateur
navigateur
négociateur
niveleur
noirceur
observateur
occiseur *pop.*
odeur
offenseur
oiseleur
opérateur
oppresseur
orateur
ordonnateur
pacificateur
pâleur
parfumeur
parieur
parleur
passeur
pasteur
patineur
paveur
payeur
pêcheur
pécheur
penseur
persécuteur
persiffleur
perturbateur
pesanteur
peur
phraseur
pipeur
piqueur
plaideur
plongeur
pointeur
porteur
possesseur
postérieur
pourfendeur
pourvoyeur
précepteur
prêcheur *v. m.*
prédécesseur
prédicateur
preneur
présentateur
préteur
prêteur
prieur
primeur
priseur
procureur
producteur
profanateur
professeur
profondeur
prometteur
prôneur

pronostiqueur
propagateur
prosateur
proscripteur
protecteur
proviseur
puanteur
pudeur
querelleur
questeur
questionneur
quêteur
racleur
recoleur
raconteur
radoteur
railleur
raisonneur
rameur
ramonneur
rapporteur
ravaudeur
revisseur
receleur
recruteur
recteur
rédempteur
rediseur
redresseur
réformateur
régisseur
régulateur
relieur
rémouleur
renifleur
réparateur
répétiteur
restaurateur
rêveur
réviseur
rhéteur
riceneur
rieur
rigueur
rimailleur
rimeur
rôdeur
rogneur
roideur
rondeur
ronfleur
rongeur
rôtisseur
rougeur
roupilleur
rousseur
sapeur
sauteur
sauveur
saveur
scieur
scrutateur
sculpteur
sectateur
séducteur
seigneur
sénateur
sermoneur
serviteur
sieur
siffleur
sœur
solliciteur
songeur
sonneur
sophistiqueur
souffleur
souleur
soupireur
souscripteur
souteneur
spectateur
splendeur
stateur
stucateur
suborneur
successeur
sucaur
sueur
supérieur
tailleur
tapageur
tâteur
tâtonneur
taxateur
temporiseur
teneur
tentateur
terreur
testateur
tiédeur
toiseur
torpeur
tourneur
traducteur
traîneur
traiteur
transgresseur
travailleur
trembleur
tricheur
triomphateur
trompeur
trucheur
tueur
tumeur
tuteur
ultérieur
usurpateur
vainqueur
valeur
vapeur
veilleur
vendangeur
vendeur
veneur
vengeur
verdeur
versificateur
vigueur
violateur
visiteur
voleur
voltigeur
voyageur
zélateur

EURE.

beurre
demeure
extérieure
heure
intérieure
leurre
majeure
meilleure
mineure
postérieure
supérieure

Verbes

je ou *il* déflenre
demeure
effleure
fleure
qu'il meure
je ou *il* pleure

EURE *qui se pr. comme* URE, *v.* URE.

EURS.

eilleurs
messieurs
je ou *tu* meurs
mœurs
pleurs
plusieurs (1)

EURT.

heurt
il meurt

EURTE.

je ou *il* heurte

EURTRE.

meurtre

EUS, *v.* EUX.

EUSE, *v.* EUZE.

EUSSE, *v.* UCE.

EUT.

il émeut
meut
peut
pleut
veut

EUTE.

émeute
meute

EUTRE.

je ou *il* calfeutre
feutre
neutre
pleutre

EUVE.

qu'il émeuve
épreuve
fleuve
qu'il meuve
neuve
qu'il pleuve
veuve

EUVRE ou OEUVRE.

chef-d'œuvre
couleuvre
manœuvre
œuvre

EUX ou EUS (*eu*).

affreux
amoureux
anguleux
aqueux
argileux
avantageux
aventureux
aveux
baveux
belliqueux
bleux
bœufs
boiteux
boueux
bourbeux
boutonneux
buissonneux
cadavéreux
cagneux
calamiteux
calleux
capiteux
cauteleux *v. m.*
caverneux
celluleux
cendreux
ceux
chaleureux
chanceux
chatouilleux
cheveux
convoiteux
cotonneux
courageux
coûteux
crapuleux
crasseux
creux
dangereux
dartreux
dédaigneux
défectueux
dépiteux
désastreux
désavantageux
déseveux
désireux
deux
difficultueux
doucereux
douloureux
douteux
écailleux
écumeux
épineux
fâcheux
fameux
fangeux
farineux
fastueux
feux
fiévreux
fougueux
frauduleux
fructueux
fumeux
gâcheux
galeux
généreux
globuleux
glutineux
goutteux
graveleux
grumuleux
gueux
haineux
hargneux
hasardeux
herbeux
heureux
hideux
honteux
huileux
impétueux
incestueux
infructueux
jeux
laineux
laiteux
langoureux
lépreux
libidineux
limoneux
liquoreux
lumineux
majestueux
malencontreux
malheureux
marécageux
marmiteux
matineux
merveilleux
mielleux
miraculeux
moelleux
monstrueux
montagneux
monteux
morveux
mousseux
moyeux
musculeux
nébuleux
nécessiteux
neigeux
nerveux
neufs
neveux
nœuds
nombreux
noueux
nuageux
œufs
oiseux
ombrageux
ombreux
onctueux
onduleux
onéreux
orageux
orgueilleux
osseux
outrageux
paresseux
pâteux
pêneux
périlleux
peureux
je peux
pierreux
piteux
plantureux
pleureux
plumeux
pointilleux
poissonneux
pompeux
populeux
poreux
poudreux
présomptueux
preux
quinteux
raboteux
rameux
respectueux
rigoureux
roupilleux
ruineux
sablonneux
savoureux
scabreux
scandaleux
scrupuleux
séreux
sinueux
soigneux
somptueux
souffreteux
soupçonneux
sourcilleux
spiritueux
sulfureux
teigneux
tempêtueux
ténébreux
terreux
tortueux
tumultueux
valeureux
vaniteux
vaporeux
venimeux
venteux
verbeux
véreux
vertueux
vétilleux
je veux
vigoureux
vineux
visqueux
vœux
volumineux
voluptueux

V. les rimes en ieux *et les plur. des mots en* eu.

EUZE, EUSE.

baigneuse
blanchisseuse
brodeuse
buissonn- *adj. f.*
chanteuse
chartreuse
coiffeuse
coureuse
fileuse
glaneuse
pleureuse
précieuse
quêteuse
raccrocheuse
ravaudeuse
tricoteuse
tubéreuse
vielleuse
yeuse

Plus les f. des noms en eux *et des adj. en* eur.

ÈVE, AIVE.

brève
élève

(1) Plus les pluriels de tous les noms en *eur* : *couleurs*, *fleurs*, *vainqueurs*, etc.

Ève
feve
glaive
grève
grièva *adj. f.*
rêve
sève
trève

Verbes

je ou *il* achève
crève
élève
endève
enlève
grève
relève
rêve
soulève

EVRE.

chèvre
fievre
genièvre
lèvre
lièvre
mièvre
orfèvre
je ou *il* sèvre

EX.

index
perplex

EXE.

annexe
circonflexe
complexe
convexe
perplexe
sexe
il vexe

EXTE (*èkstè*).

bissexte
prétexte
texte

EXTRE (*èkstre*).

ambidextre
dextre *v. m.*

EZE, ESE, EIZE (*èze*).

antithèse
dièse
diocèse
je ou *il* empèse
Genèse
hypothèse
je ou *il* lèse
parenthèse
je ou *il* pèse
seize
syndérèse
thèse
treize
V. les rimes en aize.

F

FA, PHA.

fa (*musiq.*)
Mustapha
sopha (1)

FAI, *v.* AI.

FAL, *v.* AL.

FARD, *v.* ARD.

FAT, *v.* AT.

FÉ, PHÉ.

rafé
échauffé
fieffé (2)

FÉE, PHÉE.

Alphée
bouffée
coryphée
fée
Morphée
Orphée
trophée (3)
Typhée

FENT, FANT, *v.* ANT.

FER, PHER (*fé*)

agrafer
apostropher
attifer
biffer
bouffer
ch-uffer
coiffer
échauffer
étoffer
étouffer
greffer
parapher
philosopher
piaffer *pop.*
pouffer
rebiffer
réchauffer
triompher

FET, FAIT, *v.* ET, AIT.

FEU, *v.* EU.

FEUX, *v.* EUX.

FI, PHI.

bouffi
confi
déconfi
défi
fi, *interj.*
salsifi
sophi
suffi, *part.*

FIE, PHIE.

bouffie
géographie
philosophie
typographie

Verbes

je ou *il* amplifie
certifie
clarifie
confie
crucifie
défie
deifie
diversifie
édifie
falsifie
fie (*se*)
fortifie
glorifie
gratifie
identifie
justifie
méfie
modifie
mortifie
mystifie
orthographie
pacifie
personnifie
pétrifie
purifie
putréfie
qualifie
raréfie
ratifie
rectifie
sacrifie
sanctifie
signifie
spécifie
stupéfie
vérifie
versifie
vitrifie
vivifie

FIER, *v.* IER.

FIN, *v.* IN.

FIR, *v.* IR.

FIS, *v.* IS.

FIT, *v.* IT.

FON, PHON.

bouffon
carafon
chiffon
siphon
Typhon

FRER, *v.* RER.

FU.

touffu

G

GA.

aga (4)

GANT, GUANT, *v.* ANT.

GAT, *v.* AT.

GEA *monoss.* et JA.

déjà
ja *v. m.*
V. les v. en ger : il mangea.

GÉ, GEAI (*jé*).

abrégé
âgé
clergé
congé
G (*lettre*)
naufragé
négligé
obligé
orangé
préjugé (5)

GÉE (*jée*).

apogée
dragée
encouragée
gorgée
orangée
périgée
rangée
Plus, les f. des adj. et des participes en gé.

GEL, *v.* EL.

GENT ou GÉANT, *v.* ANT.

GEON, *v.* JON.

GER (*jé*).

berger
bocager
boulanger
danger
étranger
horloger
linger
manger
ménager
mensonger
messager
oranger
passager
potager
verger
viager

Verbes

abréger
abroger
absterger
adjuger
affliger
agréger
alléger
alonger
apanager
arranger
arroger
asperger
assiéger
avantager
bouger
changer
charger
corriger
décharger
décourager
dédommager
dégager
dégorger
déloger
démanger
déménager
départager
déranger
déroger
désobliger
déterger
dévisager
diriger
diverger
échanger
égorger
égruger
émarger
emménager
encager
engager
engorger
enrager
enverger
envisager
éponger
ériger
étager
exiger
figer
forger
fourrager
fustiger
gager
goberger
gorger
gruger
héberger
insurger
interroger
juger
loger
louanger
manger
mélanger
ménager
mitiger
nager
négliger
neiger
obliger
ombrager
outrager
ouvrager
partager
plonger
préjuger
présager
prolonger
propager
proroger
protéger
purger
ralonger
ramager
ranger
ravager
rédiger
reforger
regorger
rengager
rengorger
replonger
sarrager
singer
songer
soulager
submerger
subroger
surcharger
surnager
transiger
vendanger
venger
verbiager
voltiger
voyager

GET, JET, *v.* ET.

GEUX, *v.* EUX.

---

(1) Joignez-y les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *fer* et *pher* : il *agrafa*, il *étouffa*, il *triompha*, etc.

(2) Plus les participes passifs des verbes en *fer* et *pher* : *agrafé*, *étouffé*, *apostrophé*, etc.

(3) Tous les féminins des participes en *fé* et *phé* : *agrafée*, *étouffée*, *apostrophée*.

(4) *Voyez ce mot*. Cette terminaison appartient à quelques noms de villes, comme *Malaga*, *Riga*, etc., et à la troisième personne du singulier du passé défini des verbes en *guer* : il *allégua*, il *subjugua*, et semblables.

(5) Plus les participes passifs des verbes en *ger* : *dégagé*, *chargé*, *forgé*, etc. Joignez-y les premières personnes du singulier du passé défini des verbes en *ger* : je *mangeai*, je *changeai*, et la première personne du singulier du verbe *avoir*.

Et grâce à ses leçons, sans avoir voyagé,
Vous n'imaginez pas la science que j'*ai*.
De Boufflers.

GI.

Participes

agi
élargi
mugi
régi
rougi
rugi
surgi

GIE (*gie*).

analogie
anthologie
apologie
astrologie
bougie
chirurgie
chronologie
démagogie
effigie
élégie
energie
hémorragie
Hygie
léthargie
liturgie
magie
métallurgie
mythologie
orgie
tabagie
théologie

Verbes

il se réfugie
V. les fémin. des part. en gi.

GIER, *v.* IER.

GIN, *v.* IN.

GION, *v.* ION.

GIR, *v.* IR.

GIS, *v.* IS.

GIT, *v.* IT.

GNÉ.

Progné
refrogné
V. les verbes en gner, *au part.*

GNÉE (*gnée*).

araignée
cognée
lignée
poignée
saignée

GNER (*gné*).

accompagner
aligner
assigner
baigner
besogner *pop.*
cligner
cogner
cousigner
daigner
dédaigner
designer
éborguer
égratigner
éloigner
empoigner
encogner
enseigner
épargner
gagner
grogner
hoguer
imprégner
indigner
peigner
provigner
rechigner
répugner
résigner
roguer
saigner
signer
témoigner
trépigner

GNIE.

compagnie

GNON.

champignon
chignon
compagnon
grognon
guignon *pop.*
lumignon
maquignon
mignon
moignon
oignon
pigeon
rognon
trognon

GON.

dragon
estragon
Harpagon
jargon
Plégon

GRER, *v.* RER.

GRIN, *v.* RIN.

GU.

aigu
ambigu
contigu
exigu

GUA, *v.* GA.

GUÉ.

délégué
gué
pargué *pop.*
subdélégué
fatigué *pop.* (1)

GUÉE.

V. les part. f. des v. en guer

GUER.

alléguer
briguer
conjuguer
déléguer
dialoguer
distinguer
divulguer
éleguer
épiloguer
extravaguer
fatiguer
haranguer
instiguer
intriguer
léguer
liguer
naviguer
prodiguer
promulguer
reléguer
subjuguer
targuer (*se*)
voguer

GUET, *v.* ET.

GUI.

gui (*de chêne*)

GUIER, *v.* IER.

GUIN, *v.* IN.

GUIR, *v.* IR.

GUIS, *v.* IS.

GUIT, *v.* IT.

GUT, *v.* UT.

I

I, HI.

hai
obéi
oui
V. les rimes en ai, éi, oui, *dissyll.* hi, di, *etc.*

IA.

acacia
ratafia
V. les v. en ier *au passé déf.*
il défia
il pria

IANT, *v.* ANT.

IAT, *v.* AT.

IBE.

bribe *pop.*
scribe

Verbes

je ou *il* exhibe
imbibe
probibe

IBLE.

accessible
admissible
amovible
bible
comestible
compatible
corruptible
crible
disponible
divisible
éligible
exigible
flexible
fongible
fusible
horrible
impassible
impossible
inaccessible
inadmissible
indicible
inextinguible
infaillible
inflexible
insensible
intelligible
invincible
invisible
irascible
irrémissible
irrésistible
lisible
loisible
nuisible
ostensible
paisible
pénible
plausible
possible
reductible
remissible
répréhensible
réversible
risible
sensible
susceptible
terrible
visible

IBRE.

calibre
équilibre
fibre
libre

IC.

agaric
alambic
arsenic
aspic
basilic
cric
mastic
pic
pronostic
public
ric-à-rie
syndic
tic
trafic

ICE, ISSE.

artifice
aruspice
auspice
avarice
bénéfice
calice
caprice
cicatrice
cilice
complice
coulisse
Cyparisse
délice
dévastatrice
éclisse
écrevisse
édifice
épice
esquisse
Eurydice
exercice
factice
frontispice
genisse
hospice
immondice
indice
injustice
Jocrisse
justice
lectrice
législatrice
lice
lisse
malefice
malice
matrice
milice
narcisse
nice
notice
nourrice
novice
office
orifice
patrice
pelisse
police
précipice
préjudice
prémices
propice
Pythonisse
sacrifice
saucisse
service
solstice
Suisse
supplice
vice
V. les mots en eur, *qui font leur f. en* ice.

Verbes

que je m'assisse
je ou *il* déplisse
épice
esquisse
que je finisse
je ou *il* glisse
immisce
lambrisse
lisse
que je nequisse
pâlisse
que je prévisse
promisse
puisse
je ou *il* ratisse
que je revisse
sentisse
je ou *il* tapisse
que je visse

ICHE (*iche*).

acrostiche
affiche
biche
bourriche
caniche
corniche
derviche
fiche
friche
hémistiche
miche
niche
postiche
riche

Verbes

je ou *il* affiche
défriche
déniche
triche

ICLE (*ikle*).

article
besicles
cycle

ICT (*ikt*).

district
strict

ICTE.

stricte
vindicte

ID.

Cid
David (2)

(1) Ajoutez les participes passifs des verbes en *guer : distingué, promulgué*, et les premières personnes du singulier du passé défini des mêmes verbes : je *distinguai*, je *promulguai* ; plus l'adjectif *gai*.

On a fort mal distingué
Les fruits du jus de la tonne :
Le Grave rend toujours *gai*,
Le Nuits ne nuit à personne.
MOREL.

(2) Pour les mots où le *d* ne se fait pas sentir, voyez IT.

IDE.
acide
Aganippide
Alcide
aride
Atlantides
Atrides
avide
bride
candide
cantharide
cariatide
chrysalide
cupide
Danaïdes
Druide
Éacides
égide
Énéide
éphémérides
Euménides
Euripide
fluide
Gnide
guide
héroïde (*poésie*)
Hespérides
homicide
humide
insipide
intrépide
invalide
limpide
liquide
livide
Minéides
Néréide
Pallantides
parricide
perfide
Piérides
pyramide
rapide
régicide
ride
rigide
solide
sordide
splendide
stupide
suicide
timide
torride
valide
vide
Verbes
je ou *il* bride
consolide
décide
déride
dévide
dilapide
guide
lapide
préside
réside
ride
vide

IDRE.
cidre
clepsydre
hydre

IÉ.
allié
délié
disgracié
estropié
marié
moitié
notarié
pié
pitié
privilégié
trépié
V. les part. des v. en ier.

IE.
ébahie
envahie
haie
obéie
trahie

IES.
épidémies
Furies
Harpies
Lamies

IED (*ié*).
il assied
il messied
pied
il sied

IÉE, *dissyll.* (*i-é*).
criée
mariée
répudiée
V. les part. fém. des v. en ier *diss.*

IEL, *v.* EL.

IEN, YEN *mon. ou dissyll.*
académicien
aérien
ancien
Argien (*troyen*)
bien
biscayen
Bohémien
chien
chirurgien
chrétien
citoyen
collégien
combien
comédien
concitoyen
doyen
élysien *adj.*
entretien
épicurien
galérien
gardien
gordien
historien
lien
logicien
magicien
maintien
mécanicien
méridien
mien
mitoyen
moyen
musicien
opticien
païen
patricien
pharisien
pharmacien
physicien
praticien
rien
sien
soutien
stoïcien
stygien
théologien
tien
vaurien
vénérien (1)

IENE, *v.* ENE.

IENS.
Verbes
je ou *tu* abstiens
appartiens
contiens
contreviens
conviens
détiens
deviens
disconviens
entretiens
interviens
maintiens
obtiens
parviens
préviens
proviens
retiens
soutiens
souviens
surviens
tiens
viens
V. les noms en ien, *au pl.*

IENT, *qui se pr.* IEN.
il mésavient
Voy. les tr. pers. des v. ci-dessus.

IER *mon.* (*ié*).
abricotier
acier
alizier
altier
amandier
ânier
arbousier
armurier
arquebusier
artificier
atelier
aubier
aumônier
aventurier
azerolier
bachelier
bahutier
balancier
bananier
banqueroutier
banquier
barbier
batelier
bélier
bénéficier
bénitier
besacier
beurrier
bijoutier
boisselier
bombardier
bonnetier
bottier
bourbier
bourrelier
bourrier
boursier
boutiquier
boutonnier
bouvier
braconnier
brasier
brelandier
brigadier
buissonnier
buvetier
cabaretier
cafetier
cafier
cahier
caissier
canonnier
cantinier
câprier
carabinier
carnassier
carrier
carrossier
cartier
cartonnier
casanier
cassier
cavalier
cellier
centenier
cerisier
cervoisier
chamelier
chancelier
chandelier
chansonnier
chantier
chanvrier
chapelier
charbonnier
charnier
charpentier
charretier
châtaignier
chaudronnier
chevalier
chévecier
chévrier
chicanier
chiffonnier
chipotier
cimier
cirier
citronnier
clapier
clavier
cochenillier
cocotier
cognassier
collier
colombier
coquetier
cordier
cordonnier
cormier
courrier
coursier
courtier
coutelier
coutumier
créancier
croupier
cuirassier
cuvier
damier
dattier
denier
dépensier
dernier
devancier
doigtier
dossier
douanier
drapier
ébénier
échiquier
écolier
écuyer
entier
épervier
épicier
escalier
espalier
estafier
étapier
évier
fablier
façonnier
faïencier
familier
farinier
fauconnier
fermier
fessier
figuier
financier
flibustier
foncier
fourrier
fraisier
framboisier
fripier
fruitier
fumier
fusilier
gazetier
geôlier
gésier
gibier
gosier
gravier
greffier
grenadier
grenier
grimacier
groseiller
grossier
guêpier
guerrier
guichetier
hallier
herbier
héritier
hospitalier
hôtelier
huilier
huissier
infirmier
inhospitalier *adj.*
irrégulier
janvier
jardinier
joaillier

(1) Joignez-y les impératifs des verbes en *enir* : *viens*, *soutiens*, *retiens*, que les poètes, forcés par la rime, peuvent écrire *vien*, *soutien*, *retien*. Comme ces verbes sont présentés à la première et à la seconde personne du singulier du présent dans les rimes en *iens* ci-dessus, il suffira de retrancher le *s*, pour avoir cette finale *ien* à l'impératif : *abstiens*, *abstien*; *appartiens*, *appartien*, etc.

Vis, superbe ennemi, sois libre, et te *souvien*
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

VOLTAIRE.

Fais donner le signal, cours, ordonne; et *revien*
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

RACINE.

journalier
justicier
lancier
laurier
lévier
lévrier
limier
limonadier
limonier
louvetier
maltotier
mancenillier
marguillier
marinier
marronier
massier
medallier
ménetrier
menuisier
mercier
merisier
métier
meunier
millier
minaudier
miroitier
mobilier
mortier
moutardier
montier *v. m.*
moutonnier
muletier
mûrier
nautonnier
noisettier
nourricier
obier
obusier
officier
oiselier
olivier
ordurier
osier
palfrenier
palier
palmier
panetier
panier
papefiguier
papetier
papier
particulier
pâtissier
perruquier
phrasier
pierrier
pigeonnier
pilier
pionnier
pluvier
poirier
pommier
portier
potier
poncier
pourpier
prébendier
premier
printanier
prisonnier
prunier
psautier
quartier
quillier
remier
rancunier
ratelier
ratier
regulier
rentier
romancier
rosier
roturier
roulier
saladier
sanglier
savetier
séculier
sentier
serrurier
setier
singulier
sommelier
sommier
sorcier
sottisier
soulier
tabletier
taillandier
tapissier
tavernier
terrassier
terrier
timballier
tonnelier
tontinier
tracassier
tresorier
tripotier
usufruitier
usurier
verdier
violier
vivandier
vivier
voiturier

IER *dissyll.* (*i-é*).

arbalétrier
baudrier
bouclier
calendrier
cendrier
chevrier
coudrier
épinglier
étrier
fevrier
genévrier
gingembrier
lévrier
marbrier
ménetrier
meurtrier
néflier
négrier
ouvrier
peuplier
plâtrier
poudrier
sablier
salpétrier
sanglier
sucrier
tablier
templier
vinaigrier
vitrier

Verbes

Allier
amplifier
apostasier
apparier
apprecier
approprier
appuyer
associer
balbutier
calomnier
carier
certifier
charier
châtier
choyer
clarifier
colorier
confier
congédier
contrarier
copier
crier
crucifier
décrier
dedier
défier
déifier
délier
dénier
déplier
desennuyer
différencier
disgracier
diversifier
dulcifier
écrier (*s'*)
édifier
émier
ennuyer
envier
épier
essuyer
estropier
étudier
excorier
expatrier
expédier
expier
extasier
falsifier
fier
fortifier
glorifier
gratifier
guerroyer
historier
humilier
identifier
ingenier (*s'*)
initier
injurier
inventorier
justifier
licencier
lier
liquéfier
manier
marier
mefier
mendier
mésallier
modifier
mortifier
multiplier
negocier
nier
notifier
obvier
ossifier
oublier
pacifier
pallier
parier
parodier
pépier
personnifier
petrifier
pilorier
plier
ployer
prejudicier
prier
psalmodier
publier
purifier
putréfier
qualifier
rallier
ramifier (*se*)
rapatrier
raréfier
rassasier
ratifier
reconcilier
recrier (*se*)
refugier (*se*)
relier
remarier
remedier
remercier
reprier
répudier
résilier
sacrifier
salarier
sanctifier
scarifier
scier
signifier
simplifier
solecier *v.m.*
solfier
soucier (*se*)
spécifier
spolier
stipendier
stupéfier
supplicier
supplier
torrefier
trier
tuméfier
varier
vérifier
versifier
vicier
vitrifier
vivifier

V. les rimes en eier *ou* ayer *et* oyer.

IÈRE (*ière*).

qu'*il* acquière
aiguière
altière
arrière
avant-courrière
aventurière
bannière
barrière
beurriere
biere
bouquetière
braisière
brassiere
bruyère
cafetière
canardiere
carnassière
carrière
chaumière
chambrière
chancelière
charnière
chattière
chaumiere
chenevière
chocolatière
cimetière
civière
clairière
coutumière
couturière
crinière
croisière
croupière
cuillère
derrière
douairière
empeniere *v. m.*
étrivières
filandiere
filière
fondrière
fourmilière
fourrière
frontière
garçonnière
gentilhommière
gibecière
glacière
gouttière
héritière
houblonnière
jarretiere
laitière
lavandière
lierre
lingotière
lisière
litière
lumière
mâchelière
manière
marnière
matière
matinière
melonnière
mentonnière
meunière
meurtrière
minière
Moliere, *n. p.*
muselière
ornière
ouvrière
panetière
paupière
pépinière
pierrière
petaudière
pierre
plénière
poivrière
portière
poussiere
priere
rapière
ratière
requière (*que je*)
rivière
rosière
sablonnière
salière
salpétrière
serpillière
sorcière
soupière
souricière
tabatière
talonnières
tanière
tarière
taupière
taupinière
tettonnière
théière
tourière
tourtière
visiere
vivandière
voliere

V. les f. des adj. en ier.

IERGE, *v.* ERGE.

IEZ *monoss.* (1).

IEZ *diss.*

vous épies
fies
lies
ries
souries

Plus, des personnes des v. en ier, *et le pl. des noms en* ie *diss.*

IET, JET, *v.* ET.

IEU, YEU, *v.* EU.

IEUX, YEUX.

aïeux
ambitieux
audacieux
avaricieux
bilieux

(1) *Voyez* les pluriels des rimes en *ié* et *ied* : *moitiés*, *pieds*, aussi les première et seconde personnes du verbe *s'asseoir* : je m'*assieds*, tu t'*assieds*; plus les secondes personnes du pluriel de certains temps des verbes : vous *étiez*, vous *aimiez*, vous *aimeriez*, etc.

bisaïeux
calomnieux
camaïeux
capricieux
captieux
cérémonieux
chassieux
cieux
contagieux
contentieux
copieux
curieux
delicieux
dévotieux
dieux
ennuyeux
envieux
essieux
facetieux
factieux
fallacieux
fastidieux
furieux
glorieux
gracieux
harmonieux
impérieux
industrieux
ingenieux
inglorieux
injurieux
joyeux
judicieux
laborieux
licencieux
lieux
litigieux
luxurieux
malicieux
mélodieux
mieux
mystérieux
odieux
officieux
oublieux
pécunieux
pernicieux
pieux
pluvieux
precieux
prestigieux
prodigieux
radieux
religieux
séditieux
sentencieux
sérieux
silencieux
soucieux
soyeux
spacieux
specieux
spongieux
studieux
trisaïeux
viciaux
victorieux
vieux
yeux
Plus, le plur. des noms en ieu.

IF.

ablatif
abortif
abréviatif
abstractif
abusif
accusatif
actif
adjectif
admiratif
adoptif
affectif
affirmatif
afflictif
alternatif
apéritif
approbatif
attentif
attractif
auditif
baillif
cauif
captif
chérif
chetif
coactif
coercitif
collectif
commutatif
comparatif
confortatif
conjonctif
consécutif
conservatif
constitutif
constructif
contemplatif
convulsif
copulatif
correctif
corrélatif
corrosif
craintif
cumulatif
curatif
datif
décisif
déclaratif
defectif
defensif
definitif
demonstratif
destructif
detersif
digestif
diminutif
discursif
disjonctif
dispositif
distinctif
distributif
dormitif
effectif
electif
esquif
excessif
executif
expansif
expeditif
expletif
explicatif
expressif
expulsif
fautif
fedératif
fermentatif
fictif
figuratif
finitif
fugitif
furtif
genitif
gerondif
hâtif
if
impératif
impulsif
inattentif
incisif
indicatif
infinitif
infirmatif
instructif
intellectif
intransitif
introductif
intuitif
inventif
iteratif
juif
lascif
laxatif
legislatif
lenitif
lucratif
maladif
massif
meditatif
memoratif
motif
naif
natif
négatif
nominatif
nutritif
offensif
oisif
optatif
passif
pensif
plaintif
portatif
positif
possessif
poussif
préparatif
primitif
processif
productif
progressif
prohibitif
purgatif
rébarbatif
récif
récitatif
récreatif
relatif
respectif
retif
rétroactif
roboratif
schérif
soporatif
spéculatif
subjonctif
substantif
subversif
successif
suif
superlatif
suspensif
tardif
tarif
tentatif *pop.*
transitif
vegetatif
vif
vindicatif
vocatif
vomitif
votif

IFE ou IPHE.

apocryphe
je, il attiffe *pop.*
il biffe
calife
chiffe
esgogriphe
griffe
hieroglyphe
logogriphe
poutife
Sisyphe

IFLE.

mornifle *pop.*

Verbes

je ou *il* écornifle
renifle
siffle

IFFRE.

chiffre
il déchiffre
fiffre
piffre

IGE (*ije*).

lige
litige
prestige
prodige
tige
vertige
vestige
volige

Verbes

je ou *il* afflige
corrige
désoblige
dirige
érige
exige
fige
fustige
mitige
néglige
oblige
redige
transige
voltige (1)

IGLE.

bigle

IGME.

énigme
paradigme

IGNE.

bénigne
condigne
consigne
curviligne
cygne
digne
indigne
insigne
ligne
maligne
signe
vigne

Verbes

je ou *il* aligne
assigne
barguigne *pop.*
cligne
consigne
désigne
egratigne
forligne
guigne
indigne
provigne
rechigne
résigne
signe
souligne
soussigne
trépigne

IGRE.

tigre

IGUE (*igue*).

brigue
digue
fatigue
figue
gigue
intrigue
ligue
prodigue

Verbes

je ou *il* brigue
fatigue
intrigue
prodigue

IL.

alguasil
bil
bissextil
cil
civil
exil
fil
fournil
il
incivil
ménil, *v. m.*
nil
outil
pistil
profil
pueril
sextil
subtil
vil
viril
volatil

IL *dont le* l *est mouillé.*

avril
babil
baril
cabril
chenil
courtil, *v. m.*
fusil
gentil
grésil
gril
mil
nombril
péril
persil
sourcil (2)

ILE, ILLE, *dont le* l *ne se mouille pas.*

Achille
agile
argile
asile
bile
civile
codicile
concile
crocodile
dactyle

---

(1) Remarquez que l'*e* moyen, dans *je*, devient muet quand ce pronom est placé après les verbes dans les formes interrogatives : ainsi *dis-je* rimera avec *prodige*, il *néglige*, et semblables :

> Daigne renouveler cet éclatant prodige !
> Vois en pitié nos maux, vois nos pleurs..... mais que *dis-je ?*
> BAOUR-LORMIAN.

(2) Dans plusieurs de ces mots, tels que *chenil, fusil, gentil, nombril, gril, persil, sourcil*, la prononciation du *l* n'est pas de nécessité, et ils peuvent par conséquent rimer avec les *i* qui ont la même lettre d'appui.

débile
difficile
docile
domicile
édile
évangile
facile
fertile
file
fossile
fragile
habile
huile
île
imbécile
incivile
indélébile
indocile
infertile
inutile
mille
mobile
mirtille
nantile
nubile
péristyle
pile
puérile
pupille
reptile
sebile
sectile
servile
sibylle
stérile
style
subtile
tranquille
ustensile
utile
vaudeville
versatile
vile
ville
virile
volatile
Zoïle

Verbes

je ou *il* afile
assimile
compile
défile
distille
effile
empile
enfile
épile
exile
faufile
file
huile
mutile
opile
pile
style
vacille

ILLA, *v.* **LA.**

ILLANT, *v.* **LANT.**

ILLE, *qui se mouille.*

aiguille
anguille
apostille
Bastille
béatille
béquille
bille
bisbille
broutille
canetille
cantatille
Castille
cédille
charmille
chenille
cheville
cochenille
coquille
Courtille
drille
esquille
étrille
famille
faucille
fille
flottille
gentille
grille
guenille
jonquille
lentille
mandille
mantille
morille
pacotille
pastille
peccadille
pointille
quadrille
quille
roquille
soudrille
souquenille
vanille
vétille
vrille

Verbes

je ou *il* apostille
boursille
brandille
brille
cheville
cille
croustille
dégobille
déshabille
détortille
équarquille
échenille
égosille
encastille
entortille
éparpille
estampille
étrille
fourmille
frétille
fusille
gambille
gaspille
gresille
grille
habille
houspille
mordille
nasille
pendille
pétille
pille
pointille
quille
recoquille
recroqueville
rhabille
roupille
sautille
sourcille
tortille
toupille
vétille

ILPHE (*ilfe*).

silphe

ILTRE.

je ou *il* filtre
philtre

IMBE.

limbes
je ou *il* regimbe

IMBRE.

timbre
je ou *il* timbre

IME.

abîme
anonyme
bellissime
cacochyme
centime
cime
crime
décime
escrime
estime
frime
grandissime
habilissime
homonyme
illégitime
infime
intime
légitime
lime
maritime
maxime
millésime
mime
pantomime
prime
pusillanime
rarissime
régime
rime
savantissime
sublime
synonyme
unanime
victime

Verbes

je ou *il* anime
comprime
décime
déprime
élime
envenime
escrime
estime
exprime
imprime
intime
légitime
lime
mésestime
opprime
prime
ranime
réprime
supprime

HYMNE.

hymne

IMPE.

grimpe
guimpe
olympe

IMPHE, YMPHE.

lymphe
nymphe

IMPLE.

simple

IN, IM (*ein*).

adultérin
afin
aigrefin
alexandrin
anodin
aquilin
argentin
argousin
arlequin
assassin
avertin
babouin
badin
baladin
baldaquin
bambin
baragouin
bassin
béguin
benin
blondin
boudin
boulingrin
bouquetin
bouquin
braudevin
brassin
brigantin
brin
brodequin
bulletin
burin
butin
calepin
calin
canepin
carabin
carlin
carmin
casaquin
catin
chafouin
chagrin
chemin
calotin
chérubin
chicotin
circonvoisin
cisalpin
citadin
clandestin
clavecin
clopin
coffin
confin
consanguin
coquin
corbin
cousin
coussin
craquelin
crépin
crin
cristallin
crottin
cumin
dandin
dauphin
déclin
dessin
destin
devin
diablotin
divin
échevin
écrin
enclin
enfantin
enfin
engin *v. m.*
escarpin
estrapontin
fagotin
fantassin
faquin
farcin
féminin
fin
flandrin
florin
fretin
frusquin
galopin
gorgerin
gourdin
gradin
grappin
gratin
gredin
intestin
jardin
jasmin
juin
Lupin
lambin
lapin
larcin
latin
léonin (*vers*)
libertin
lin
lopin
lutin
lutrin
magasin
malengin *v. m*
malin
mandarin
mannequin
marasquin
marin
maroquin
marsouin
masculin
mâtin
matin
médecin
merlin
mesquin
moulin
muscadin
mutin
orphelin
orpin
paladin
palanquin
palatin
pantin
parchemin
pasquin
patelin
patin
pèlerin
pépin
perlinpinpin
picotin
pin
poupelin
poupin
poussin
provin
purpurin
rabbin
raisin
ravin
requin
robin
romarin
rondin
roussin
sagouin *pop.*
salin
sanguin
sapin
satin
scrutin
sequin
séraphin
serin
serpentin
sibyllin
spadassin
strapontin
superfin
supin
tabarin
tambourin
taquin
taupin
tettin
thym
tocsin
traversin
torlopin
turquin
utérin
vagin
vélin
venin
vertoquin
vertugadin
vilbrequin
vin
voisin
sinzolin (1)

(1) A cette terminaison *in* (*ein*) s'unissent à la rime tous les mots qui finissent en *ain*, *eim*, *ein*, tels que *pain*, *essaim*, *sein*. Voyez *ain* et *ein*.

INC, INQ.

cinq
zinc

INCE, INSE.

je ou *il* évince
je ou *il* grince
mince
pince
province
je ou *il* rince

Plus, diverses personnes, dans les verbes tenir, venir, *et leurs composés*, tinsse, vinsse, *etc.*

INCT.

distinct
instinct
succinct

INCTE (*inkte*).

distincte
succincte

INDE.

je ou *il* guinde
Pinde

INDRE.

cylindre

Verbes

atteindre
aveindre
ceindre
complaindre
contraindre
craindre
dépeindre
déteindre
enceindre
enfreindre
éteindre
étreindre
feindre
geindre
peindre
plaindre
restreindre
teindre

INE.

androgyne
argentine *ad. f.*
assassine
aubépine
aveline
balsamine
bassine
bécassine
béguine
berline
bottine
bramine
bruine
canine (*faim*)
cantine
carabine
cassine *pop.*
chagrine *ad. f.*
chevrotine
chopine
circonvois- *ad. f.*
clandestine *ad. f.*
colline
concubine
contremine
coquine
coulevrine
courtine
cousine
crapaudine
cuisine
Cyprine
czarine
dauphine
discipline
doctrine
échine
églantine
enfantine *ad. f.*
épine
étamine
famine
farine
féminine *ad. f.*
fouine
gésine
gouine *pop.*
gourgandine
guillotine
hermine
héroïne
houssine
intestine
javeline
latrine
Libitine
Lucine
machine
maline
mandoline
marine
médecine
mine
Mnémosyne
mousseline
narine
origine
orpheline
palatine
pateline
piscine
platine
poitrine
popine
poupine
praline
Proserpine
purpurine *ad. f.*
quine
racine
rapine
ravine
résine
étine
routine
ruine
sacristine
saline
sanguine *ad. f.*
sardine
scarlatine (*fièvre*)
sentine
serine
serpentine
sourdine
térébenthine
terrine
tontine
urine
usine
vérine *ad. f.*
vermine
voisine
zibeline

V. les f. des adj. en in.

Verbes

je ou *il* acoquine
achemine
affine
assassine
avoisine
baragouine
bassine
burine
butine
calcine
câline
chagrine
chemine
clopine
combine
confine
dandine
décline
déracine
dessine
destine
détermine
dîne
domine
efféminé
embéguine
enracine
examine
extermine
festine *pop.*
fulmine
illumine
imagine
incline
mâtine
obstine
opine
patine
piétine
prédestine
prédomine
préopine
raffine
rumine
termine
turlupine
urine

INGE.

linge
singe

INGLE.

je ou *il* cingle
épingle
tringle

INGRE.

malingre

INGUE.

camerlingue
je ou *il* distingue
il fringue, *v. n.*
seringue

INQ, *v.* INC.

INQUE.

je ou *il* trinque

INS (1).

INSE, *v.* INCE.

INT (*ein*).

quint
succinct
vingt

Verbes

*il s'*abstint
appartint
contint
contrevint
convint
détint
disconvint
entretint
intervint
maintint
obtint
parvint
prévint
ressouvint
retint
revint
souvint
survint
tint
vint

V. les rimes en aint *et* eint, *et les troisièmes pers. du sing. de l'imp. du subj. des v. en* enir.

INTE, INTHE.

absinthe
Bérécynthe
coloquinte
Cynthe (*mont*)
Hyacinthe
labyrinthe
pinte
quinte
succincte
teinte
térébinthe
je ou *il* tinte

V. les rimes en ainte, einte.

INTRE.

cintre
peintre

INX, YNX.

larynx
lynx
Sphinx
Syrinx

INZE.

quinze

ION, *dyss.* (*i-on*) (2).

abjection
ablution
abstraction
acception
action
addition
adhésion
adjonction
admission
adoption
affection
affliction
agression
Albion
alcyon
allusion
ambition
amphictyons
Amphion
Amphitryon
ardélion
Arion
ascension
aspersion
assertion
assomption
attention
attraction
attrition
audition
aversion
bastion
billion
brimborion
camion
carnation
castration
caution
centurion
cessation
cession
champion
citation
clayon
coaction
collation
collection
combustion
commission
commotion
communion
compassion
complexion
componction
compression
conception
concession
concision
conclusion
concussion
condition
confection
confusion
conjonction
connexion
conscription
consomption
construction
contagion
contention
contorsion
contraction
contrition
contusion
conversion
conviction
convulsion
correction
corruption
crayon
création
crispation
croupion
damnation
déception
décision
décoction
décurion
Dédalion
déduction
défection
déjection
démission
dentition
dérision
description
désertion
destruction
désunion
détention
Deucalion
dévotion
diction
diffusion
digestion
digression
dimension

(1) *Voyez* le pluriel des mots en *in*, tels que *chemins*, *divins*, plus les premières et troisièmes personnes du passé défini des verbes en *enir :* je *tins*, tu *tins*; je *vins*, tu *vins*, etc. Cette terminaison *ins* s'unit à la rime à celles en *ains*, *aints*, *aincs*, *ainds*, *eins*, *eints*, *einds*, *eings*, quand elles ne présentent que le son *ein*, comme dans *sains*, *saints*, *ceints*, *seings*, etc.

(2) Toutes les terminaisons en *ion* présentent deux syllabes (*i-on*). « Comme elles sont en très-grand nombre, dit M. Ph. de la Madelaine, il n'est permis de les faire rimer qu'entre elles. Ainsi en ont toujours usé Racine et Boileau. Voltaire s'est écarté de cette sage mesure, il fait rimer, par exemple, *componction* avec *pardon*, *factions* et *prisons*, etc. Son exemple n'est pas à suivre. » Les mots de cette terminaison qui ont plus de quatre syllabes ne sont guère employés en vers. »

direction
discrétion
discussion
disjonction
dispersion
dissection
dissention
distinction
distraction
diversion
division
donation
dotation
édition
effraction
effusion
éjection
élection
élision
embryon
émersion
émission
émotion
émulsion
Eudymion
équation
érection
éruption
espion
évasion
exaction
exception
exclusion
excrétion
exemption
expansion
explosion
expression
expulsion
extension
extinction
extorsion
extraction
faction
fermation
fiction
filtration
fixation
flexion
fluxion
fonction
fondation
formation
fraction
fusion
gabion
gestion
gradation
gustation
histrion
horion *pop.*
Ilion (*Troie*)
illusion
immersion
impression
impulsion
inaction
incision
incursion
indiction
induction
infection
inflexion
infraction
infusion
injection
injonction
inscription
insertion
inspection
instruction
intention
invasion
invention
inversion
irruption
Ixion
jonction
lampion
légion
lésion
libation
lion
location
locution
mention
migration
million
mission
mixtion
morion
motion
munition
mutation
narration
négation
notion
nutrition
objection
oblation
obsession
obstruction
occasion
omission
opinien
oppression
option
Orion
ovation
partition
passion
Pélion (*mont*)
pension
perception
percussion
perdition
perfection
permission
perversion
pétition
pion
plantation
pollution
portion
position
possession
potion
précaution
précession
précision
prédiction
présomption
pression
prétention
prévention
privation
procession
production
profession
profusion
progression
projection
promission
promotion
propension
proportion
proscription
protection
provision
Psaltérion
pulsation
punition
purgation
question
ration
rayon
réaction
rébellion
reception
réclusion
reddition
rédemption
réduction
réfection
réflexion
réfraction
région
relation
religion
rémission
réplétion
repression
rescription
restriction
rétention
rétorsion
réunion
révision
rogation
rotation
sanction
sayon
scion
scission
scorpion
sécrétion
section
sédition
séduction
sensation
septentrion
session
solution
sommation
soumission
souscription
soustraction
stagnation
station
subjection
submersion
subvention
subversion
succession
succion
suggestion
sujétion
suppression
suscription
suspension
suspicion
tabellion
talion
taudion
tayon
tension
tentation
tradition
traduction
transaction
transcription
transfusion
transgression
transition
translation
transmission
union
vacation
version
vexation
vibration
vision
vocation

IONS (1).

IPE.

équipe
grippe *pop.*
guenippe *pop.*
lippe
nippes
Œdipe
participe
pipe
polype
principe
prototype
trips
tulipe
type

Verbes

je ou *il* agrippe
anticipe
dissipe
émancipe
équipe
fripe
participe
pipe

IPLE.

disciple
multiple
triple
je ou *il* triple

IPRE.

Cypre

IPSE.

Apocalypse
eclipse
ellipse
gypse

IQUE (*ike*).

académique
acétique
achromatique
acoustique
alchimique
algébrique
allégorique
anacréontique
analogique
analytique
anarchique
anatomique
antarctique
antipathique
antique
antithétique
apathique
apoplectique
apostolique
aquatique
arabique
arctique
arithmétique
aromatique
arsénique
ascétique
asthmatique
astrologique
astronomique
athlétique
attique
aulique
authentique
bachique
barique
basilique
béatifique
bellique
botanique
bourrique
boutique
brique
bucolique
cabalistique
cacique
caïque
canonique
cantique
carbonique
catégorique
catholique
caustique
chimérique
chromatique
chronique
chronologique
civique
classique
climatérique
clique
colérique
colique
comique
concentrique
critique
cubique
cyclique
cynique
démocratique
despotique
diabolique
dialectique
didactique
diplomatique
distique
dithyrambique
dogmatique
domestique
dorique
dramatique
ecclésiastique
écliptique
économique
élastique
électrique
elliptique
émétique
emblématique
emphatique
endémique
énergique
énigmatique
épigrammatique
épileptique
épique
épisodique
érotique
éthique
étique
étymologique
euphonique
évangélique
excentrique
exotique
extatique
fabrique
famélique
fanatique
fantastique
fatidique
flegmatique
gallique
généalogique
générique
géographique
géométrique
Géorgiques
gothique
gymnique
harmonique
hébraïque
helvétique
hérétique
héroïque
hermétique
historique
homérique
honorifique
hydraulique

(1) Les rimes en *ions* se forment des pluriels des noms ci-dessus : *passions*, *lions*, *fictions*. Elles se forment encore de la première personne du pluriel de plusieurs temps des verbes : nous *étions*, nous *serions*, nous *aimions*, nous *voulions*, etc.; mais *ions*, dans ces verbes, est monosyllabe.

Il est dissyllabe, au contraire, lorsqu'il est précédé de deux consonnes dont l'une est muette, et l'autre liquide. L'on sait que les deux consonnes liquides sont *l* et *r*, ainsi *ions* présente deux syllabes dans nous *peuplions*, nous *supplions*, nous *voudrions*, nous *viendrions*, nous *prendrions*, etc.

hydropique
hyperbolique
hypercritique
hypothétique
hystérique
iambique
identique
impudique
ionique
ironique
italique
judaïque
juridique
laconique
laïque
lexique
logique
logistique
lubrique
lunatique
lymphatique
lyrique
macaronique
magique
manique
marotique
mathématique
mécanique
mélancolique
métallique
métaphorique
métaphysique
méthodique
métrique
mimique
modique
monarchique
monastique
mosaïque
mozarabique
musique
mystique
mythologique
narcotique
nique
nitrique
numérique
oblique
olygarchique
olympique
optique
organique
pacifique
panégyrique
panique (*peur*)
parabolique
paralytique
pathétique
patriotique
patronymique
pédagogique
péripathétique
Philippiques
philosophique
physique
pindarique
piqué
pique-nique
platonique
pneumatique
poétique
polémique
politique
portique
pragmatique
pratique
problématique
prolifique
prophétique
publique
pudique
pulmonique
pyrrhique
relique
réplique
republique
rhétorique
rhythmique
rubrique
rustique
saphique
satirique
scénique
sceptique
schismatique
scholastique
sciatique
scientifique
séraphique
sophistique
sorbonique
spasmodique
spécifique
sphérique
spondaïque
statique
stoïque
stomachique
sudorifique
supplique
syllabique
syllogistique
symbolique
symétrique
sympathique
synodique
synthétique
systématique
tactique
technique
teutonique
théologique
théorique
tonique
topique
topographique
tragique
trique *pop.*
tropique
tunique
typique
typographique
tyrannique
unique
véridique
viatique

Verbes

je, il alambique
applique
communique
complique
explique
implique
indique
mastique
pique
prévarique
pronostique
revendique
trafique

IR.

décemvir
déplaisir
désir
dormir
élixir
fakir
loisir
martyr
nadir
plaisir
repentir
saphir
soupir
souvenir
triumvir
visir
zéphyr

Verbes

abalourdir
abasourdir
abâtardir
abêtir
abolir
aboutir
abrutir
abstenir (*s'*)
accomplir
accourcir
accourir
accroupir (*s'*)
accueillir
acquérir
adoucir
affadir
affaiblir
affermir
affranchir
agir
agrandir
aguerrir
ahurir
aigrir
alourdir
amaigrir
amincir
amollir
amortir
anéantir
anoblir
appartenir
appauvrir
appesantir (*s'*)
aplanir
applatir
applaudir
arrondir
assaillir
asservir
assortir
assoupir
assourdir
assouvir
assujettir
attendrir
attiédir
avachir
avertir
avilir
bannir
bâtir
bénir
blottir (*se*)
bondir
bouffir
bouillir
brandir
brunir
chérir
choisir
compatir
concourir
conquérir
consentir
contenir
contrevenir
convenir
convertir
courir
croupir
cueillir
décharpir
défaillir
définir
défleurir
dégarnir
dégourdir
dégrossir
déguerpir
démentir
démolir
démunir
départir
dépérir
désobéir
desservir
désunir
détenir
devenir
dormir
durcir
ébahir (*s'*)
ébaudir
éblouir
éclaircir
élargir
embellir
embrunir
emplir
enchérir
encourir
endurcir
enforcir
enfouir
enfuir (*s'*)
engloutir
engourdir
enhardir
enlaidir
ennoblir
enorgueillir (*s'*)
enquérir (*s'*)
enrichir
ensevelir
entretenir
envahir
épaissir
épanouir
établir
étourdir
étrécir
évanouir
faiblir
faillir
farcir
finir
fléchir
flétrir
fleurir
fouir
fournir
franchir
frémir
garantir
garnir
gauchir
gaudir (*se*) *v. m.*
gémir
gésir
glapir
grandir
gravir
grossir
guérir
haïr
honnir
intervenir
intervertir
investir
issir *v. m.*
jaillir
jaunir
jouir
languir
lotir
maigrir
maintenir
mentir
mésavenir
mésoffrir
meurtrir
moisir
mollir
mourir
mugir
munir
mûrir
nantir
noircir
nourrir
obéir
obscurcir
obtenir
offrir
ouïr
ourdir
ouvrir
pâlir
parcourir
partir
parvenir
pâtir
périr
pervertir
pétrir
polir
pourrir
prémunir
pressentir
provenir
punir
quérir
rabêtir
rabonnir
rabougrir
rabontir
raccourcir
racourir
radoucir
raffermir
rafraîchir
ragaillardir
rajeunir
ralentir
ramollir
rancir (*se*)
ravir
réagir
rebâtir
rebondir
reconquérir
recourir
recouvrir
recueillir
réfléchir
refleurir
refroidir
regarnir
régir
rejaillir
réjouir
rélargir
rembrunir
remplir
renchérir
rendormir
rendurcir
répartir
repartir
repentir (*se*)
requérir
ressaisir
resplendir
ressentir
ressortir
ressouvenir
rétablir
retenir
retentir
rétrécir
réunir
revenir
reverdir
revêtir
roidir
rôtir
rougir
rouir
roussir
rouvrir
rugir
saillir
saisir
salir
secourir
sentir
servir
sévir
sortir
souffrir
soutenir
souvenir (*se*)
subir
subvenir
subvertir
surenchérir
surgir
survenir
tapir (*se*)
tarir
tenir
ternir
tiédir
trahir
transir
travestir
tressaillir
unir
venir
verdir
vernir
vêtir
vieillir
vomir

IRE, YRE.

cire
collyre
Déjanire
délire
empire
hégire
ire *v. m.*

lyre
martyre
messire
mire
myrrhe
navire
pire
porphyre
rire
satire
satyre
sbire
sire
sourire
squire
tire
tirelire
vampire
Zéphyre

Verbes

bruire
circoncire
circonscrire
confire
contredire
déconfire
décrire
dédire
écrire
élire
inscrire
interdire
lire
maudire
médire
occire *v. m.*
prédire
prescrire
proscrire
redire
rire
sourire
souscrire
suffire
transcrire
je ou *il* admire
aspire
attire
cire
conspire
déchire
désire
détire
empire
expire
inspire
respire
retire
revire
soupire
tire
transpire
vire

IRME.

infirme

Verbes

je ou *il* affirme
confirme
infirme

IRPE.

je ou *il* extirpe

IRQUE (*irke*).

cirque

IRSE.

thyrse

IRTE.

myrte
sirtes

IS.

abattis
acquis
Adonis
Amadis
anis
Apis
appentis
Artemis
assis
Atys
avis
Baucis
bis
Briséis
cadis
chamaillis
chassis
chenevis
circoncis
cliquetis
coloris
commis
compromis
concis
Coronis
coulis
coutis
crucifix
Cypris
Daphnis
débris
devis
dix
Erynnis
exquis
faveris
fils
hâchis
gazouillis
glacis
gratis
gris
hachis
hormis
Ibis
indécis
Iris
Isis
Laïs
Lachésis
lambris
lis
logis
maravédis
margouillis
marquis
métis
mis
occis *v. m.*
Osiris
panaris
paradis
Pâris
Paris
parvis
pâtis
pays
perdrix
pertuis *v. m.*
pilotis
pis
pourpris
précis
prix
Procris
pubis
rabougris
rassis
reversis
ris
roulis
rubis
salmigondis
salmis
salsifis
sis
six
soucis
sourcils
souris
surplis
sursis
tabis
taillis
tamis
tandis
tapis
taudis
Thémis
Thetis
torticolis
treillis
vernis
vis
Zeuxis (1)

ISC.

fisc

ISE, *v.* IZE.

ISME.

anachronisme
aphorisme
archaïsme
athéisme
atticisme
barbarisme
borborisme
cagotisme
calvinisme
catéchisme
catholicisme
charlatanisme
christianisme
civisme
cynisme
despotisme
égotisme
euphémisme
exorcisme
fanatisme
fatalisme
fédéralisme
gallicisme
gargarisme
gasconisme
germanisme
hébraïsme
hellénisme
idiotisme
italianisme
jansénisme
judaïsme
laconisme
latinisme
machiavélisme
magnétisme
mahométisme
molinisme
monarchisme
mutisme
naturalisme
néologisme
népotisme
optimisme
ostracisme
paganisme
papisme
pédantisme
prisme
prosélitisme
purisme
quiétisme
rhumatisme
rigorisme
scepticisme
schisme
sinapisme
solécisme
sophisme
syllogisme
tolérantisme
vandalisme

ISQUE (*iske*).

astérisque
bisque
brisque
je ou *il* confisque
disque
obélisque
risque

ISSE, *v.* ICE.

IST.

antéchrist
Christ

ISTE.

académiste
alarmiste
algébriste
allégoriste
annaliste
antagoniste
apologiste
archiviste
artiste
athéiste
botaniste
bouquiniste
buraliste
cabaliste
calviniste
capitaliste
casuiste
catéchiste
chimiste
choriste
coloriste
conformiste
copiste
déiste
dentiste
droguiste
duelliste
ébéniste
exorciste
fabuliste
fataliste
fédéraliste
figuriste
fleuriste
formaliste
formuliste
grammatiste
herboriste
humaniste
humoriste
improviste
janséniste
journaliste
juriste
légiste
liste
machiavéliste
machiniste
modiste
moliniste
moraliste
mythologiste
naturaliste
nouvelliste
oculiste
optimiste
organiste
panégyriste
papiste
parodiste
paysagiste
physionomiste
piste
psalmiste
publiciste
puriste
quiétiste
rapsodiste
rigoriste
royaliste
séminariste
sophiste
symphoniste
théiste
trismégiste
triste

Verbes

je ou *il* assiste
attriste
consiste
contriste
désiste
existe
insiste
persiste
résiste
subsiste

ISTHME.

isthme

ISTRE.

cuistre
ministre
registre
sinistre
sistre

Verbes

je, il administre
enregistre

IT.

acabit
accessit
aconit
acquit
appétit
bandit
bénit
châlit
coït
conduit
confit
conflit
contrit
crédit
débit
décrépit
dédit
déficit
délit
dépit
discrédit
édit
érudit
esprit
granit
habit
interdit
introït
il lit
manuscrit
maudit
nid
obit
petit
prétérit
profit

---

(1) Plus les pluriels des noms adjectifs et des participes en *i : amis*, *jolis*, *fourmis*, etc. Les pluriels des mots en *it*, *id : profits*, *écrits*, *nids;* comme aussi les premières et secondes personnes du singulier de la plupart des verbes en *ir*, au présent et au passé défini : *j'accomplis*, tu *accomplis; j'écris*, tu *écris; j'écrivis*, tu *écrivis*, etc.

Si l'on en excepte les noms propres, les mots de cette terminaison où le *s* est sonore ne riment pas bien avec ceux où cette lettre est muette; ainsi, quoique *Daphnis* rime suffisamment avec *parvis*, *gazouillis* ne doit pas s'unir à la rime avec *lis*, fleur; ni *bis*, adverbe, dont on se sert pour faire répéter, avec pain *bis*.

proscrit
récit
répit
rescrit
il rit
subit
transit
zénith

ITE.

acolyte
Amphitrite
Aphrodite
aréopagite
cénobite
charite *v. m.*
chattemite
Cocyte
cucurbite
décrépite
démérite
élite
émérite
explicite
faillite
favorite
gîte
guérite
hermaphrodite
hermite
hétéroclite
Hippolyte
hypocrite
illicite
implicite
insolite
israélite
Lapithes
lèchefrite
lévite
licite
limite
marguerite
marmite
mérite
mite
néophyte
opposite
orbite
parasite
petite
plébiscite
prosélyte
quitte
redite
réussite
rite
satellite
Scythe
sibarite
site
subite
Théocrite
Thersite
visite
vite

Verbes

je ou *il* accrédite
acquitte
agite
alite
cite
débilite
décapite
décrédite
dépite
déshérite
évite
excite
facilite
félicite
gravite
habilite
habite
hérite
hésite
imite
incite
invite
irrite
limite
médite
mérite
milite
nécessite
palpite
prémédite
profite
quitte
récite
ressuscite
sollicite
suscite

V. les f. des part. en it.

ITHME.

logarithme
rhythme

ITRE.

arbitre
bélître
chapitre
épître
huître
litre
mitre
nitre
pupitre
registre
titre
vitre

Verbes

je ou *il* chapitre
enregitre
récalcitre *pop.*
titre
vitre

IVE.

active *adj.*
adversative
affirmative
afflictive
alternative
conjonctive
consultative
contemplative
convive
craintive
défensive
estimative
expectative
fugitive
gencive
générative
grive
imaginative
instructive
intellective
invertive
juive
législative
lessive
missive
narrative
négative
offensive
olive
passive
perspective
positive
prérogative
récidive
rétive
rive
salive
sensitive
solive
spéculative
tentative
unitive
végétative
vive

Verbes

je ou *il* arrive
avive
captive
cultive
qu'*il* décrive
qu'*il* écrive
je ou *il* enjolive
esquive
qu'*il* inscrive
il mésarrive
qu'*il* poursuive
prescrive
je ou *il* prive
qu'*il* proscrive
je ou *il* ravive
rive
qu'*il* souscrive
suive
survive
transcrive
vive

Plus, les f. des noms en if : naïf, naïve.

IVRE.

enivre
ivre
livre
vivre

Verbes

je ou *il* délivre
enivre
livre
poursuivre
revivre
survivre
vivre

IX (*iks*).

Céix
onyx
phénix
préfix
Styx

IXE (*ikse*).

fixe
préfixe
prolixe

IXTE (*ikste*).

mixte
sixte

IZE, ISE (*ize*).

analyse
Artémise
assise
balise
balourdise
bâtardise
bêtise
bise
cagnardise
cerise
chemise
convoitise
couardise
crise
cytise
devise
église
entremise
entreprise
fainéantise
franchise
friandise
gaillardise
galantise
gourmandise
guise
hantise
maîtrise
marchandise
marquise
méprise
mignardise
mise
paillardise
payse
prêtrise
reprise
sottise
surprise
vaillantise
valise

Verbes

je ou *il* adonise
qu'*il* agonise
je ou *il* allégorise
aromatise
attise
autorise
avise
baptise
canonise
caractérise
catéchise
cautérise
centralise
cicatrise
civilise
cotise
courtise
défrise
déguise
démoralise
dépayse
dépopularise
déprise
désorganise
dévalise
devise
qu'*il* dise
je ou *il* divinise
divise
dogmatise
économise
électrise
éternise
évangélise
exorcise
familiarise
fanatise
favorise
fertilise
formalise
francise
fraternise
frise
gargarise
généralise
herborise
humanise
immortalise
incise
indemnise
latinise
légalise
martyrise
méprise
monseigneurise
moralise
naturalise
neutralise
organise
pactise
paralyse
particularise
personnalise
pindarise
poétise
popularise
précise
préconise
prophétise
pulvérise
ravise (*se*)
réalise
régularise
ridiculise
rivalise
satirise
scandalise
singularise
solemnise
subtilise
symbolise
symétrise
sympathise
temporise
tranquillise
tympanise
tyrannise
vise
volatilise (1)

J

JA, *v.* **GEA.**

ja *v. m.*

JANT, *v.* **ANT.**

JAT, *v.* **AT.**

JON, GEON (*jon*).

badigeon
bourgeon
donjon
esturgeon
goujon
pigeon
plongeon
sauvageon
surgeon

L

LA.

cela
delà
falbala
holà
là
Scylla
voilà (2)

LANT, *v.* **ANT.**

LAT, *v.* **AT.**

LÉ.

ailé
ampoulé
blé
clé
coulé
défilé
démêlé
dentelé
écervelé
échevelé
effilé
endiablé
immaculé
inarticulé
intitulé
isolé
jubilé
lé
onglé
salé
scellé
zélé (3)

LLÉ *mouillé.*

dégenillé
déshabillé
entrebâillé
feuillé
persillé

(1) Plus les féminins des participes en *is : admis, admise; appris, apprise*, etc.

(2) Ajoutez les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *ler :* il *parla*, il *troubla*, il *racla*, etc.

(3) *Voyez* les participes des verbes en *ler : cannelé, étoilé, troublé, raclé*, auxquels on joindra les

LEAU, *v.* **AU.**

LÉE.

allée
assemblée
batelée
élavelée
celée
écuellée
emblée
gelée
giboulée
giroflée
goulée
gueulée
mausolée
mêlée
onglée
pellée
poëlée
ratelée
truellée
vallée
veillée
volée

Plus, les part. f. des v. en ler.

LLÉE *mouillée.*

aiguillée
feuillée
veillée

LER (*lé*).

parler
pourparler

Verbes

accabler
accoller
accoupler
acculer
accumuler
affiler
affoler
affrioler
affubler
aller
amonceler
annihiler
annuler
appeler
articuler
assembler
assimiler
attabler
atteler
avaler
aveugler
bâcler
baculer
baller, *v. m.*
bariolar
batifoler
bêler
beugler
bosseler
botteler
boucler
bourreler
boursoufler
branler
bricoler
brimbaler
brûler
cabaler
cabrioler
cajoler
calculer
caler
canneler
capituler
caracoler
carreler
celer
cercler
chanceler
chapeler
cingler
circuler
ciseler
coaguler
coller
combler
compiler
congeler
congratuler
consoler
contempler
contrôler
couler
cribler
crouler
cumuler
déballer
débouclér
déceler
décheveler
décoller
découler
découpler
décupler
dédoubler
défiler
dégeler
dégringoler
dégueuler
démanteler
démêler
démeubler
dépeupler
dépuceler
dérégler
dérouler
desceller
déshabiller
deseller
désensorceler
désoler
détaler
dételer
dévaler
dévoiler
dissimuler
distiller
doubler
ébouler
ébranler
écarteler
écornifler
écouler
éculer
effiler
égaler
égrugeler
emballer
emmieller
emmitoufler
empaler
empiler
enfiler
enfler
engouler
enjôler
enrôler
ensorceler
entoiler
entremêler
épauler
épeler
épiler
érafler
essouffler
étaler
étinceler
étrangler
exceller
exhaler
exiler
faufiler
fêler
ficeler
filer
flageller
fouler
frôler
gauler
geler
gesticuler
gonfler
grêler
grisoller
griveler
grommeler
gueuler
habler
hâler
harceler
huiler
hurler
immoler
inoculer
installer
intercaler
interpeller
interpoler
intituler
maculer
marteler
mêler
meubler
meugler
miauler
morceler
mouler
mutiler
niveler
ourler
panteler
parler
peler
peupler
piauler
piler
pommeler (*se*)
postuler
pulluler
quadrupler
quereller
racler
rafler
raffoler
râler
rappeler
rassembler
rateler
ravaler
rebeller (*se*)
récapituler
receler
récoler
recoller
reculer
redoubler
régaler
régler
réacler
rendoubler
renfler
renifler
renouveler
repeupler
ressembler
ressemeler
révéler
revoler
rigoler
rissoler
ronfler
rossignoler
roucouler
rouler
ruisseler
sabler
sabouler
saler
sangler
sarcler
sauteler
sceller
seller
sembler
siffler
signaler
simuler
soeffler
souiler
spéculer
stimuler
stipuler
styler
tabler
trembler
troubler
vaciller
véler
violer
voiler
voler

LLER *mouillé.*

clincailler
conseiller
cornouiller
groseiller
marguillier
oreiller
pailler
poulailler

Verbes

agenouiller (*s'*)
apostiller
appareiller
avitailler
babiller
bâiller
bailler
batailler
bousiller
brailler
brandiller
bredouiller
brésiller
briller
brouiller
cailler
chamailler
chatouiller
cheviller
cisailler
conseiller
criailler
croustiller
débarbouiller
débrailler (*se*)
débrouiller
dégobiller
dépareiller
dépouiller
dérouiller
déshabiller
détailler
détortiller
écarbouiller
écarquiller
échenilller
effeuiller
égosiller
émailler
embrouiller
émerveiller
encanailler (*s'*)
entailler
entortiller
éparpiller
érailler
essoriller
étriller
éveiller
farfouiller
ferailler
fouailler
fouiller
fourmiller
frétiller
fusiller
gambiller
gaspiller
gazouiller
godailler
grapiller
grésiller
griller
grisailler
grouiller
habiller
houspiller
jouailler
mordiller
mouiller
nasiller
patrouiller
pendiller
pétiller
piller
pointiller
reiller
rappareiller
ravitailler
recoquiller
recroviller (*se*)
rempailler
réveiller
rhabiller
rimailler
rouiller
roupiller
sautiller
sommeiller
souiller
sourciller
surveiller
tailler
tenailler
tirailler
tortiller
travailler
veiller
verrouiller
vétiller
vriller

***V. aux rimes en** ler, les mots en illier.*

LET, *v.* **ET.**

LEUX, *v.* **EUX.**

LI.

établi
joli
oubli
pli
poli
repli
tripoli

Participes

aboli
accompli

---

premières personnes du singulier du passé défini des mêmes verbes : je *parlai*, je *reculai*, je *tremblai*, je *raclai*.

Il partit donc; et moi je m'en *allai*,
Loin des soupçons d'une ville indiscrète,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.

VOLTAIRE.

affaibli
amolli
anobli
avili
démoli
embelli
enseveli
établi
molli
pâli
poli
raffoli
ramolli
rempli
rétabli
sali

LLI *mouillé*.

bailli
bouilli
failli

Participes

assailli
cueilli
enorgueilli
jailli
recueilli
rejailli
sailli
tressailli
vieilli

LIE.

anomalie
établie
folie
homélie
jolie
lie
mélancolie
poulie
scholie
Thalie

Verbes

Je ou *il* allie
délie
déplie
exfolie
humilie
lie
mésallie (*se*)
multiplie
oublie
pallie
publie
rallie
réconcilie
relie
résilie
supplie
V. les part. des verbes en lir, au féminin.

LLIE *mouillé*.

bouillie
saillie

LIER, *v.* IER.

LIN, *v.* IN.

LION, *v.* ION.

LIR, *v.* IR.

LIS, *v.* IS.

LO, *v.* O.

LON.

aiglon
Apollon
aquilon
ballon
boulon
colon
doublon
échelon
étalon
félon
foulon
frêlon
galon
houblon
jalon
mamelon
melon
pantalon
pilon
poêlon
sablon
salon
selon
talon
vallon
violon

LLON *mouillé*.

aiguillon
ardillon
bâillon
barbillon
bataillon
billon
boquillon
bouillon
carillon
carpillon
corbillon
cotillon
durillon
échantillon
écouvillon
émérillon
goupillon
greillon
grapillon
grillon
guenillon
haillon
médaillon
moinillon
moraillon
morillon
négrillon
orillons
oisillon
papillon
pavillon
penaillon
postillon
réveillon
sillon
souillon
teillon
tatillon
tenaillon
tortillon
tourbillon
tourillon
vermillon

LU.

absolu
chevelu
dévolu
dissolu
élu
glu
goulu
hurluberlu
irrésolu
joufflu
lanturlu
malvoulu
mamelu
patte-pelu
poilu
pollu
résolu
révolu
superflu
velu
vermoulu

Participes

lu
moulu
plu
prévalu
remoulu
rémoulu
résolu
valu
voulu

M

MA.

lama (1)

MANT, *v.* MENT.

MAT, *v.* AT.

MÉ.

affamé
bout-rimé
clair-semé
consommé
écrémé
élimé
enthousiasmé
famé
inestimé
innomé
intimé
novissimé
pommé
sublimé (2)

MEAU, *v.* AU.

MÉE.

armée
consommée
fumée
plumée
pygmée
ramée
renommée

V. les fém. des noms en mé, et des part. des v. en mer.

MENT, MANT.

MAND (3).

il dément
ment

Noms et adj.

abaissement
abattement
aboiement
abonnement
accablement
accouchement
accouplement
accoutrement
accroissement
acharnement
achoppement
affaissement
affublement
agrément
aimant
aisément
ajournement
ajustement
alignement
aliment
allongement
allégement
amant
amendement
ameublement
amusement
appartement
appointement
argument
armement
arrangement
arrosement
assortiment
attachement
attouchement
attroupement
avancement
avènement
aveuglement
bâillement
balancement
bannissement
bâtiment
battement
bégaiement
bêlement
beuglement
blanchiment
bombardement
bouillonnement
bourdonnement
brisement
bruissement
brûlement
caimand *v. m.*
calmant
campement
cantonnement
changement
chargement
charmant
châtiment
chatouillement
ciment
claquement
classement
clément
clignotement
clochement
commandement
commencement
compartiment
complément
complètement
compliment
consentement
contentement
couronnement
crachement
crachotement
craquement
croassement
débarquement
débordement
déchargement
déchiffrement
déchirement
décroissement
défrichement
dégagement
dégorgement
déguisement
délabrement
délaissement
délassement
démembrement
démeublement
dénigrement
dénombrement
dénoûment
dénûment
département
déplacement
déportement
dépouillement
dérangement
dérèglement
désagrément
désarmement
désistement
désœuvrement
desséchement
détachement
détriment
dévoiment
dévoûment
diamant
diffamant
discernement
document
dormant
doublement
éboulement
ébranlement
écoulement
écroulement
égarement
élancement
élément
éloignement
embarquement
emboîtement
embrasement
embrassement
embrouillement
emmanchement
émolument
empêchement
emplacement
emportement
empressement
enchaînement
enchantement
encombrement
enfantement
enfoncement
engorgement
engoûment
enivrement
enjambement
enjoûment
enlacement
enlèvement
enroûment
entablement
entassement
entendement
enterrement
entêtement
épanchement

(1) Cette terminaison ne comprend que des noms propres d'hommes, de femmes ou de villes, et les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *mer* : il *forma*, il *blâma*, etc.

(2) Joignez à ces mots tous les participes des verbes en *mer* : *embaumé*, *sommé*, etc., et les premières personnes du singulier du passé défini des mêmes verbes : j'*embaumai*, je *sommai*.

Vaincu, chargé de fers, de regret consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en *allumai*......
RACINE.

(3) Les mots de cette terminaison qui ont plus de quatre syllabes ne sont guère admis dans la langue poétique, aussi nous abstiendrons-nous de les porter ici.

épaulement
épuisement
équipement
erremens
éternument
étonnement
étouffement
événement
excrément
exhaussement
ferment
ferment
ferrement
filement
finement
firmament
flamand
fondement
fragment
frémissement
frétillement
frissonnement
froissement
frôlement
froment
frottement
fumant
garnement
gazouillement
gémissement
glapissement
gloussement
gonflement
gourmand
gouvernement
grincement
habillement
harnachement
haussement
hennissement
hochement
hurlement
instrument
jappement
jugement
jument
jurement
lavement
ligament
linéament
logement
manant
mandement
maniement
manquement
médicament
ménagement
meuglement
miaulement
moment
monument
mouvement
mugissement
nantissement
négromant
nettoiement
nivellement
normand
ornement
ossements
pansement
parement
parlement
payement
penchement
pétillement
piment
portement
prédicament
pressentiment
rabaissement
raffinement
raisonnement
râlement
rallîment
rapprochement
ravalement
ravissement
recèlement
recouvrement
recueillement
reculement
redoublement
redressement
régiment
règlement
regonflement
regorgement
relâchement
remboursement
remerciment
remplacement
remuement
renflement
renfoncement
rengorgement
reniement
renoncement
renouement
renseignement
renversement
résonnement
ressentiment
retardement
revirement
ricanement
ronflement
roulement
rudiment
rugissement
saccagement
sacrement
saignement
saisissement
sarment
sédiment
sentiment
serment
serrement
sifflement
signalement
soulagement
soulèvement
suintement
supplément
tarissement
tâtonnement
tégument
tempérament
testament
tintement
tiraillement
tourment
tournoiement
traitement
transissement
tremblement
trémoussement
trépignement
tressaillement
triplement
truchement
tutoiement
vagissement
véhément
versement
vêtement
virement
vomissement

Plus, les part. des verbes en mer : armant.

Adverbes.

abondamment
absolument
absurdement
activement
adroitement
agilement
aisément
aigrement
alégrement
amplement
anciennement
apparemment
âprement
ardemment
assidûment
assurément
aucunement
austèrement
autrement
avidement
bassement
bellement
bêtement
bisarrement
blanchement
bonnement
bourgeoisement
bravement
brièvement
brusquement
brutalement
burlesquement
candidement
carrément
certainement
chastement
chaudement
chèrement
chétivement
chichement
civilement
clairement
comiquement
comment
commodément
communément
complaisamment
complètement
concurremment
confidemment
conformément
confusément
congrûment
conjointement
conséquemment
constamment
continûment
correctement
couramment
couramment
courtoisement
cruellement
crûment
damnablement
décidément
dépendamment
déréglement
dernièrement
dévotement
deuxièmement
diablement
différemment
diffusément
dignement
diligemment
directement
discrètement
disertement
distinctement
diversement
divinement
dixièmement
docilement
doctement
doucement
douillettement
drôlement
dûment
durement
effrontément
également
élégamment
éloquemment
éminemment
énormément
entièrement
éperdûment
étrangement
étroitement
évidemment
exactement
expressément
extrêmement
facilement
fatalement
faussement
fermement
fertilement
fidellement
fièrement
figurément
finalement
finement
fixement
foiblement
follement
formellement
fortement
fraîchement
franchement
fréquemment
froidement
furtivement
gaiement
gaillardement
galamment
gentiment
gloutonnement
goulûment
grandement
grassement
gravement
grièvement
grotesquement
habilement
hardiment
hâtivement
hautement
heureusement
hideusement
honnêtement
honteusement
horriblement
hostilement
huitièmement
humainement
humblement
immensément
improprement
imprudemment
impudemment
impunément
incessamment
incidemment
incongrûment
indécemment
indignement
indolemment
indulgemment
indûment
infiniment
ingénument
injustement
innocemment
insolemment
instamment
intimement
intrépidement
isolément
joliment
journellement
joyeusement
justement
lâchement
languissamment
largement
lascivement
légalement
légèrement
lentement
lestement
librement
licitement
liquidement
lisiblement
longuement
lourdement
loyalement
lugubrement
maigrement
malignement
méchamment
mêmement
mentalement
mesquinement
mignardement
modérément
modestement
modiquement
mollement
mondainement
moralement
mortellement
mûrement
mystiquement
naïvement
naturellement
négligemment
neutralement
niaisement
noblement
nommément
notablement
notamment
notoirement
nouvellement
nuitamment
nullement
obligeamment
obliquement
obscurément
obstinément
oisivement
opulemment
ouvertement
paisiblement
pareillement
parfaitement
passablement
patiemment
pauvrement
pédestrement
péniblement
perfidement
pertinemment
pesamment
petitement
physiquement
piètrement
piteusement
plaintivement
plaisamment
platement
plausiblement
pleinement
poliment
pompeusement
posément
précairement
précédemment
précisément
premièrement
prestement
probablement
prochainement
profondément
profusément
prolixement
promptement
proprement
prudemment
publiquement
pudiquement
puissamment
purement
rapidement
rarement
récemment
réellement
réglement
résolument
révéremment
richement
rigidement
royalement
rudement
rustiquement
sagement
sainement
saintement
savamment
sciemment
sèchement
secondement
secrètement
seizièmement
semblablement
sensiblement
séparément
septièmement
servilement
sévèrement
seulement
simplement
sincèrement
sixièmement
sobrement
soigneusement
solidement
sommairement
sordidement
sottement

sondainement
sourdement
splendidement
stoïquement
strictement
subitement
subtilement
succinctement
suffisamment
superbement
sûrement
tacitement
tardivement
tellement
tendrement
terriblement
timidement
totalement
tragiquement
tranquillement
treizièmement
triplement
tristement
troisièmement
nuiment
uniquement
utilement
vaguement
vaillamment
vainement
valablement
vénalement
verbalement
vertement
vilainement
vilement
violemment
virilement
visiblement
vitement
vivement
vraiment
vulgairement

MER (*mé*).

abimer
accoutumer
affamer
affermer
affirmer
aimer
alarmer
allumer
amalgamer
animer
armer
assommer
blâmer
blasphémer
bramer
calmer
charmer
chômer
clamer *v. n.*
comprimer
confirmer
conformer
consommer
consumer
damer
décimer
déclamer
déformer
déplumer
déprimer
désarmer
diffamer
dîmer
écrêmer
écumer
embaumer
empaumer
enfermer
enflammer
enfumer
enrhumer
entamer
enthousiasmer
envenimer
escrimer
estimer
étamer
exhumer
exprimer
fermer
former
fumer
se gendarmer
germer
gourmer
humer
imprimer
informer
inhumer
intimer
légitimer
limer
mésestimer
nommer
opprimer
pâmer
parfumer
parsemer
plumer
présumer
primer
proclamer
rallumer
ramer
ranimer
réclamer
refermer
reformer
se remplumer
renfermer
reprimer
résumer
rimer
semer
sommer
supprimer
surnommer
tramer
transformer

MER (*r* rude).

amer
mer

V. AIR.

MET, *v.* ET.

MEUX, *v.* EUX.

MI.

ami
demi
endormi
ennemi
fourmi
mi, *musique.*
parmi
salmi

Participes

affermi
blêmi
dormi
endormi
frémi
gémi
raffermi
rendormi
vomi

MIE.

académie
alchimie
amie
anatomie
astronomie
bigamie
bonhommie
chimie
économie
ennemie
épidémie
Hippodamie
infamie
lamie
mamie
mie
momie
physionomie
polygamie
prud'hommie
trémie

Plus, les part. fém. des v. en uir : affermie.

MIER, *monos. et dissyl.*, *v.* IER *monoss. et dissyl.*

MIN, *v.* IN.

MION, *v.* ION.

MIR, *v.* IR.

MIS, *v.* IS.

MIT, *v.* IT.

MON.

démon
limon
momon
mon
Philémon
saumon
sermon
timon

MONS (1).

MU.

ému
mu
promu

N

NA.

ana
Enna
Etna
Pinchina
quinquina (2)

NANT, *v.* ANT.

NAT, *v.* AT.

-NÉ.

aîné
Arachné
basané
bastionné
capuchonné
damasquiné
Daphné
déterminé
dîné
doyenné
embéguiné
encapuchonné
enchiffrené
enfariné
exterminé
forcené
indéterminé
indiscipliné
instantané
intentionné
mariné
mutiné
né
passionné
Phryné
puîné
raffiné
raisiné
satiné
séné
terminé

V. les verbes en ner, *aux part. et aux temps composés.*

NEAU, *v.* AU.

NÉE.

aînée
année
araignée
année
basanée
chaudronnée
cheminée
destinée
dînée
Dinnée
Dulcinée
échinée
Énée
fournée
guinée
haquenée
hyménée
ignée
journée
macaronée
maisonnée
matinée
menée
momentanée
née
puînée
Pyrénées
Salmonée
sénée (*rime*)
simultanée
spontanée
tannée
taupinée
terrinée
tournée
traînée
vinée

Plus, les part. f. des v. en ner.

NENT, *v.* ANT.

NER (*né*).

déjeuner
dîner

Verbes

abandonner
abominer, *v. m.*
abonner
acoquiner (*s'*)
acharner (*s'*)
acheminer (*s'*)
actionner
additionner
adonner (*s'*)
affectionner
affiner
ahaner
aiguillonner
ajourner
aliéner
alterner
amariner
ambitionner
amener
annoner
approvisionner
arraisonner
assaisonner
assassiner
assener
aumôner
auner
avoisiner
badigeonner
badiner
bâillonner
baliverner
bassiner
bâtonner
berner
bistourner
blasonner
bondonner
borner
boucaner
bouchonner
bouffonner
bouillonner
bouquiner
bourdonner
bourgeonner
boutonner
bruiner
buriner
butiner
câliner *pop.*
canonner
cantonner
caparaçonner
carabiner
carillonner
caserner
cautionner
cerner
chagriner
chansonner
chaperonner
chaponner
charbonner
cheminer
chicaner
chiffonner
chopiner
clopiner
cogner
combiner
concerner
condamner
conditionner
confiner
consterner
contourner
contreminer
corner
couronner
cramponner
crayonner
cuisiner
damner
dandiner
débadiner
déboutonner
décerner
déchaîner
décliner
dégainer
déguignonner
déjeuner
démener
déraciner
déraisonner
désarçonner
désordonner
dessiner
destiner
déterminer
détonner
détourner
détrôner
dîner
discerner
discipliner
dodiner
dominer
donner
échiner
écorner
efféminer
égrener
émaner
embaboniner *po.*

(1) Cette terminaison renferme les pluriels des noms en *mon* : *démons*, *timons* ; et les premières personnes du pluriel du présent de l'indicatif des verbes en *mer* : nous *aimons*, nous *blâmons*, etc.

(2) Plus les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *ner* : il *abandonna*, il *déracina*, et semblables.

embâillonner
embéguiner
embrener
emmagasiner
emmener
empenner
empoisonner
empoissonner
emprisonner
enchaîner
enchifrener
encliner
endoctriner
enfariner
enfourner
engainer
engrener
enluminer
enraciner (s')
enrhumer
entonner
entraîner
environner
éperonner
époinçonner
époumoner (s')
espionner
étalonner
étançonner
étonner
étrenner
examiner
exterminer
façonner
faner
fasciner
festiner, *v. n.*
festonner
flagorner
foisonner
fourgonner
fredonner
friponner
frissonner
fulminer
galonner
gangrener
gasconner
gêner
glaner
goudronner
gouverner
griffonner
grisonner
guillotiner
halbrener
halener
harponner
hérissonner
houssiner
hiverner
illuminer
imaginer
importuner
incliner
jardiner
jargonner
jeûner
lambiner
laminer
lanterner
lantiponner *pop.*
lésiner
libertiner
lutiner
machiner
maquignonner
mariner
marronner
mâtiner
médeciner
mener
mentionner
miner
mitonner
mixtionner
moissonner
morigéner
moyenner
mutiner (*se*)
nasonner
obstiner
occasionner
opiner
ordonner
organiser
orner
papillonner
passionner
pateliner
patiner
pavaner (*se*)
peiner
pensionner
perfectionner
piétiner
planer
plastronner
polissonner
pomponner (*se*)
précautionner
prédestiner
prédominer
préopiner
profaner
promener
prôner
proportionner
prosterner (*se*)
questionner
raffiner
raisonner
ramener
ramonner
rançonner
rapiner
ratatiner (*se*)
rayonner
récriminer
redonner
refaçonner
refréner
remener
remmener
rengainer
rentraîner
réordonner
résonner
retourner
ricaner
rondiner
routiner
ruiner
ruminer
savonner
séjourner
sermonner
sillonner
sonner
soupçonner
subordonner
suborner
talonner
tambouriner
tamponner
tanner
tatillonner
tâtonner
terminer
testonner
tisonner
tonner
tourbillonner
tourner
traîner
trépaner
trotiner
turlupiner
uriner
vanner
voisiner

NET, *v.* ET.

NEUX, *v.* EUX.

NEZ *ou* NÉS.

nez
sonnez, *terme de tricrac* (1)

NI.

banni
brouillamini
catimini
déni
indéfini
infini
nenni

Participes

aplani
banni
béni
bruni
défini
dégarni
désuni
embruni
fini
fourni
garni
honni
jauni
muni
puni
rabonni
racorni
rajeuni
rembruni
réuni
terni
uni
verni

NIE.

acrimonie
agonie
Aonie
avanie
bibliomanie
cacophonie
calomnie
cérémonie
colonie
félonie
génie
harmonie
ignominie
ironie
litanie
Lusitanie
manie
métromanie
Occitanie
parcimonie
Polymnie
pulmonie
simonie
symphonie
théogonie
tyrannie
Uranie
vilenie
zizanie

Verbes

je, il communie
dénie
excommunie
nie
remanie
renie (2)

NIER, *v.* IER.

NIN, *v.* IN.

NION, *v.* ION.

NIR, *v.* IR.

NIS, *v.* IS.

NIT, *v.* IT.

NOM *ou* NON.

Agamemnon
ânon
canon
rh[illegible]non
fanon
galbanon
gonfanon
guenon
Junon
linon
minon
nom
non
prénom
pronom
renom
sinon
surnom
timon
tympanon

NU.

bienvenu
biscornu
charnu
chenu
connu
continu
cornu
grenu
inconnu
ingénu
méconnu
menu
nu
provenu
revenu
saugrenu

Participes

abstenu
contenu
contrevenu
convenu
détenu
devenu
disconvenu
entretenu
intervenu
maintenu
obtenu
obvenu
parvenu
provenu
revenu
soutenu
souvenu
subvenu
survenu
tenu
venu

O (3)

bravo
cacao
Calypso
Céléno
Clio
Clotho
domino
ecce-homo
écho
Érato
ergo
ex-voto
haro
hoho, ho!
incognito
indigo
in-folio
in-octavo
in-quarto
Io
memento
numéro
o (*lettre*)
oh! *exclam.*
in-petto
oratorio.
piano

---

(1) *Voyez* les pluriels des mots en *né*, noms ou participes : *dînés*, *Phrynés*, *raffinés*, et aussi les secondes personnes du pluriel du présent de l'indicatif des verbes en *ner* : vous *donnez*, vous *enchaînez*, auxquelles on joindra les secondes personnes des verbes *venir*, *tenir*, et de leurs composés : vous *venez*, vous *tenez*, vous *appartenez*, etc.

(2) *Voyez* les féminins des participes en *ni* ci-dessus, provenant des verbes en *nir* : *bannie*, *finie*, *rajeunie*, etc.

(3) Les mots de cette terminaison riment ensemble suffisamment sans égard à la lettre d'appui ; ils se joignent même aux finales en *au*, *eau* :

. . . . . . O belle Théano !
O tendre amie, et compagne d'Echo !
MALFILATRE, *Narcisse*, ch. IV.

D'un pied léger on franchit le *coteau*,
Et ses chansons vont réveiller Echo
Qui reposait dans la caverne sombre.
PARNY, *la Journée champêtre.*

quiproquo
Sapho
solo
vertigo
zéro

OB.

rob

OBE.

je ou *il* dérobe
je ou *il* englobe
globe
je ou *il* gobe
robe

OBLE.

ignoble
noble
vignoble

OBRE.

octobre
opprobre
sobre

OC, OQ, OK.

bloc
broc
choc
coq
défroc
escroc
estoc
froc
hoc
roc
Roch (saint)
soc
troc

OCE, *v.* OSSE.

OCHE.

anicroche
approche
bamboche
bancroche
basoche
brioche
broche
caboche
cloche
coche
croche
galoche
mailloche
médianoche
pioche
poche
proche
reproche
roche
sacoche
taloche

Verbes

je ou *il* accroche
broche
décoche
embroche
empoche
guilloche
pioche
rapproche

OCLE.

socle

OCRE.

médiocre
ocre

OCTE.

docte

ODE.

antipode
code
commode
épisode
exode
Hésiode
incommode
méthode
mode
ode
pagode
période
synode

Verbes

je ou *il* accomm-
brode
gode
incommode
raccommode

OÉ.

Arsinoé
Evoé ou Evohé
Leucothoé
Noé

OEUD.

nœud (1)

OFE, OPHE.

antistrophe
apostrophe
catastrophe
étoffe
limitrophe
philosophe
strophe

OFLE.

girofle

OFRE.

coffre
je ou *il* encoffre
mésoffre
offre

OGE.

Allobroge
doge
éloge
horloge
loge

Verbes

je ou *il* abroge
déloge
déroge
proroge
subroge
V. les rimes en auge.

OGME.

dogme

OGNE.

besogne
carogne *pop.*
charogne
cigogne
ivrogne
rogne
trogne
vergogne

Verbes

je ou *il* cogne
grogne
renfrogne
rogne

OGRE.

ogre

OGUE.

analogue
apologue
astrologue
catalogue
décalogue
dialogue
dogue
drogue
églogue
épilogue
monologue
mythologue
néologue
pédagogue
philologue
prologue
synagogue
vogue

Verbes

je ou *il* dialogue
drogue
épilogue
vogue

OI, OY (*oa*).

aboi
aloi
beffroi
charoi
coi
convoi
corroi
désarroi
effroi
émoi *v. m.*
emploi
envoi
foi
loi
moi
octroi
palefroi
paroi
pourquoi
quoi
remploi
renvoi
roi
soi
toi
tournoi (2)

OID, *v.* OIT.

OIDE (*oade*).

froide

OIE, OYE (*oa*).

courroie
foie
joie
montjoie
oie
proie
soie
voie

Verbes

je ou *il* aboie
broie
envoie
que je voie
V. les verbes en oier, *au prés de l'ind. et à l'imp.*

OIÉ, OYÉ.

dévoyé
envoyé
fourvoyé
V. les participes des verbes en oyer : *ployé*, *noyé*.

OIER, OYER.

foyer
loyer
noyer
plaidoyer
voyer

Verbes

aboyer
broyer
charroyer
choyer
corroyer
côtoyer
coudoyer
déployer
dévoyer
employer
festoyer
flamboyer
foudroyer
fourvoyer
giboyer
guerroyer
larmoyer
louvoyer
monnoyer
nettoyer
noyer
octroyer
ployer
rebroyer
remployer
renvoyer
rudoyer
soudoyer
tournoyer
tutoyer
verdoyer

OIF (*oaf*).

soif

OIFE (*oafe*).

coiffe *n. f.*
je ou *il* coiffe
je ou *il* décoiffe

OIGNE (*oagne*).

qu'*il* adjoigne
conjoigne
déjoigne
enjoigne
joigne
oigne
poigne
je ou *il* témoigne

OIL (*oèle*).

contrepoil
poil

OILE (*oèle*).

étoile
imbroille
poêle d'église
toile
voile *n.*
je ou *il* voile

OILE, OÊLE (*oale*).

poile, *fourneau*
poêle à frire

OIN, OUIN.

babouin
baragouin
besoin
chafouin
coin
foin
groin
loin
marsouin
recoin
sainfoin
soin
témoin
tintouin *pop.*

OINDRE.

moindre

Verbes

adjoindre
conjoindre
disjoindre
enjoindre
joindre
oindre
poindre
rejoindre

v. INDRE.

OINE (*oane*).

antimoine
avoine
chanoine
moine
patrimoine

OINS, OINTS, OINDS, OINGS.

adjoints
conjoints
je ou *tu* joins
moins
néanmoins
poings

OINT.

adjoint
embonpoint
joint
point
pourpoint
V. les v. en oindre, *au part.*

OINTE.

pointe

Verbes

je ou *il* appointe
désappointe
épointe
pointe
V. les f. des part. des v. en oindre.

OIR (*oar*).

abreuvoir
arrosoir
baignoir
battoir
boudoir
bougeoir
comptoir
couloir
désespoir
dévidoir
devoir
dortoir
échaudoir
égrugeoir
encensoir
entonnoir
espoir
éteignoir
fermoir
grattoir

---

(1) Le *d* et le *t* étant des lettres identiques, *nœud* s'unira à la rime avec les mots terminés en *eut* : il *peut*, il *veut*; en pluriel il rime avec toutes les terminaisons en *eux*.

(2) On permet aux poëtes, forcés par la rime, de retrancher le *s* à la fin des verbes : je *crois*, je *vois*, je *dois*, j'*apperçois*, je *reçois*; d'après cette licence, ces premières personnes, ainsi que les impératifs des mêmes verbes, qu'on écrira alors *croi*, *voi*, *apperçoi*, *reçoi*, s'uniront à la rime avec les terminaisons ci-dessus.

heurtoir
hoir
houssoir
laminoir
manoir
miroir
mouchoir
nageoir
noir
parloir
pouvoir
pressoir
promenoir *v. m.*
racloir
rafraîchissoir
rasoir
reposoir
réservoir
saloir
sautoir
savoir
soir
terroir
tiroir
vouloir

Verbes

appercevoir
apparoir *v. m.*
asseoir
avoir
chaloir
choir
concevoir
décevoir
déchoir
devoir
se douloir *v. m.*
échoir
émouvoir
entrevoir
équivaloir
falloir
mouvoir
percevoir
pleuvoir
pouvoir
pourvoir
prévaloir
prévoir
promouvoir
ramentevoir *v. m.*
ravoir
recevoir
revaloir
revouloir
savoir
seoir *v. m.*
souloir *v. m.*
surseoir
valoir
voir
vouloir

OIRE (*oare*).

accessoire
armoire
attentatoire
auditoire
avaloire
baignoire
balançoire
bassinoire
blasphématoire
boire
conservatoire
consistoire
contradictoire
déboire
déclamatoire
dédicatoire
directoire
écritoire
écumoire
expiatoire
foire
glissoire
gloire
grimoire
histoire
illusoire
ivoire
laboratoire
lardoire
mâchoire
mangeoire
mémoire
méritoire
moire
monitoire
nageoire
noire
notoire
obligatoire
observatoire
oratoire
péremptoire
poire
prétoire
promontoire
provisoire
purgatoire
ratissoire
réfectoire
répertoire
territoire
transitoire
victoire
voire *v. m.*

Verbes

accroire
boire
croire

OIRS.

V. les noms en oir, *au plur.*

OIS, OIX, OITS, OIDS (*oa*).

abois
anchois
autrefois
bois
bourgeois
carquois
chamois
choix
contrepoids
courtois
croix
discourtois
doigts
droits
emplois
fois
froids
gravois
grégeois
grivois
harnois
hautbois
matois
minois
mois
narquois *v. m.*
noix
pantois
patois
pavois
poids
pois
poix
souriquois
sournois
tapinois
tournois
trois
villageois
voix

V. le plur. des noms en oi, oit *et* oid.

OISSE (*oase*).

angoisse
paroisse

Verbes

qu'*il* accroisse
croisse
décroisse
je ou *il* froisse
poisse

OIT (*oa*).

adroit
détroit
doigt
droit
endroit
étroit
exploit
froid
surcroît
toit

Verbes

il accroît
boit
croît
croit
reçoit

V. les v. en oir *à la troisième pers. du prés. de l'indic.*

OITE (*oate*).

adroite
boîte
je ou *il* boîte
coîte, *adj. f.*
je ou *il* convoite
droite
je ou *il* emboîte
je ou *il* exploite
moite

OITRE (*oâtre*).

cloître

Verbes

accroître
croître
décroître

OIVE (*oave*).

qu'*il* apperçoive
boive
conçoive
déçoive
doive
perçoive
reçoive
redoive

OIVRE (*oavre*).

poivre

OISE, OIZE (*oäze*).

ardoise
bavaroise
bourgeoise
cervoise
courtoise
framboise
grivoise
matoise
noise
toise
turquoise

OL.

bémol (*musique*)
bol
col
dol
entresol
flageol *v. m.*
fol
licol
mol
parasol
rossignol
sol
tournesol
viol
vitriol
vol

OLDE.

solde

OLE *br.*, OLLE.

auréole
babiole
banderole
bénévole
bestiole
boussole
bricole
cabriole
camisole
Capitole
caracole
cariole
casserole
colle
coupole
croquignole
dariole
école
Eole
étole
faribole
féverole
fiole
folle
frivole
girandole
gloriole
gondole
hyperbole
idole
malévole *adj.*
métropole
molle
monopole
Pactole
parabole
parole
pistole
pôle
protocole
rigole
rocambole
rougeole
symbole
virole

Verbes

je ou *il* accolle
cabriole
cajole
console
décolle
désole
immole
raffole
viole
vole

OLE *long*, AULE.

contrôle *v.*
drôle
épaule *v.*
Gaule
geôle
môle
rôle
saule
tôle

Verbes

je ou *il* enjôle
enrôle
miaule

OLFE.

golfe

OLTE.

récolte
révolte
virevolte
volte

OM, OMB (*on*).

nom
plomb
pronom
renom
surnom

OMBE (*onbe*).

bombe
catacombe
colombe
hécatombe
tombe

Verbes

je ou *il* bombe
plombe
retombe
succombe
tombe

OMBLE (*onble*).

comble

OMBRE (*onbre*).

concombre
décombres
nombre
ombre
sombre

OME, OMME (*bref*).

comme
gastronome
gomme
homme
pomme
rogomme *pop.*
somme

Verbes

je ou *il* assomme
consomme
dénomme
nomme
renomme
somme

OME *long*, AUME.

astronome
atome
axiome
baume
chaume
je ou *il* chôme
dôme
économe
épitome
fantôme
gnome
heaume
idiome
paume
psaume
royaume
symptôme
tome

OMNE, *v.* ONNE.

OMPE (*onpe*).

pompe
trompe

Verbes

qu'*il* corrompe
je ou *il* détrompe
qu'*il* interrompe
je ou *il* pompe
qu'*il* rompe

OMPHE (*onfe*).

triomphe

OMPRE (*onpre*).

corrompre
interrompre
rompre

OMPS (*on*).

V. diverses personnes du v. rompre *et de ses compor. je* romps, *tu* corromps. *Le p ne se prononçant point, ces mots riment avec ceux en* ons; *v.* ous.

OMPT, *v.* ONT.

OMPTE, *v.* ONTE.

ON.

Anacréon
Laocoon
Lycaon
on

V. les rimes en bou, don, ton, *etc.*

ONC.

adonc *v. m.*

done
onc *v. m.*

ONCE, ONSE.

annonce
nonce
once
quinconce
raiponce
renonce
réponse
ronce
semonce

Verbes

je ou *il* annonce
dénonce
énonce
enfonce
engonce
fonce
fronce
prononce
renonce

ONCHE.

je ou *il* bronche
jonche

ONCLE.

oncle

OND (*on*).

blond
bond
facond *v. m.*
fecond
fond
furibond
gond
infecond
moribond
plafond
profond
rond
second

Verbes

il confond
correspond
fond
morfond
pond
refond
répond
tond
V. les rim. en ont

ONDE.

blonde
bonde
faconde *v. m.*
fronde
immonde
monde
onde
ronde
rotonde

Verbes

je ou *il* abonde
débonde
émonde
fonde
fronde
gronde
inonde
redonde
refonde
seconde
sonde
Voyez les v. en ondre, *au subj., et les fem. des mots en* ond.

ONDRE.

hypocondre
Londres *ou* Londre

Verbes

confondre
correspondre
effondre
fondre
morfondre
pondre
refondre
répondre
semondre *v. m.*
tondre

ONE *b.* et ONNE.

Alcyone
automne
baronne
Bellone
bonne
bouffonne
chaconne
colonne
consonne
couronne
folichonne
friponne
Gorgone
Latone
lionne
mignonne
monotone
nonne
patrone
personne
poltronne
Pomone
pouponne
Tisiphone
tonne
vigneronne

Verbes

je ou *il* abandonne
abonne
actionne
additionne
adonne (*s'*)
affectionne
aiguillonne
ambitionne
approvisionne
assaisonne
bâillonne
bâtonne
blasonne
bouchonne
bouffonne
bouillonne
bourdonne
bourgeonne
boutonne
canonne
carillonne
cautionne
chansonne
chiffonne
conditionne
cotonne
couronne
cramponne
crayonne
déboutonne
déraisonne
désarçonne
désordonne
détonne
donne
échantillonne
écussonne
empoisonne
empoissonne
emprisonne
entonne
environne
éperonne
époinçonne
époumone (*s'*)
espionne
étonne
façonne
festonne
foisonne
fourgonne
fredonne
friponne
frissonne
griffonne
grisonne
guerdonne *v. m.*
harponne
hérissonne
jargonne
lantipone *pop.*
liaisonne
mâchonne
maçonne
maquignonne
marronne
mentionne
mitonne
mixtionne
moissonne
nasonne
occasionne
ordonne
passionne
pensionne
perfectionne
piétonne
plastronne
polissonne
pomponne
précautionne
proportionne
questionne
raisonne
ramonne
rançonne
rayonne
rebourgeonne
reboutonne
redonne
refaçonne
résonne
savonne
sermonne
sillonne
sonne
soupçonne
subordonne
talonne
tamponne
tatillonne
tâtonne
testonne *v. m.*
tisonne
tonne
tourbillonne
vermillonne

ONE *l.*, AUNE.

amazone
anémone
aumône
aune
cône
Faune
jaune
octogone
pentagone
polygone
prône
Saône *riv.*
trône
zone

Verbes

je ou *il* aumône
aune
détrône

ONFE, *voyez* OMPHE.

ONFLE.

gonfle
ronfle

ONGE.

alonge
éponge
longe
mensonge
songe

Verbes

je ou *il* alonge
éponge
plonge
prolonge
ralonge
replonge
ronge
songe

ONGLE.

ongle

ONGRE.

hongre

ONGUE.

diphthongue
longue
oblongue

ONNE, *v.* ONE.

ONQUE (*onke*).

conque
unque *v. m.*
quelconque
quiconque
je ou *il* tronque

ONS, ONTS, ONDS, ONCS, OMPTS.

fonds
fonts
mons
prompts
reculons
tâtons
troncs
V. les plur. des noms en on, ont, ond, *et div. tems des v.* : aimons, nous aimerons.

ONSTRE.

monstre

ONT, OND.

affront
front
il interrompt
mont
ils ont
pudibond
pont
prompt
il répond
rodomont
il rompt
rond
ils sont
Plus, divers temps des v. ils font, *il* morfond, *ils* mangeront, *etc.*

ONTE, OMPTE.

compte
comte
conte
décompte
escompte
fonte
honte
mécompte
prompte
refonte
remonte
tonte

Verbes

je ou *il* affronte
compte
confronte
conte
démonte
dompte
escompte
monte
raconte
reconte
surmonte

ONTRE.

contre
je ou *il* démontre
malencontre
montre *n. f.*
je ou *il* montre
rencontre *n. f.*
je ou *il* rencontre

ONZE.

bronze
onze

OP.

galop
syrop
trop

OPE.

Calliope
Cyclope
je, il développe
Driope
échoppe
enveloppe
Europe
je ou *il* galope
héliotrope
horoscope
microscope
misanthrope
Pénélope
philanthrope
salope *pop.*
syncope
télescope

OPE *long* et AUPE.

taupe, *n. f.*
je ou *il* taupe

OPLE.

sinople

OPRE.

impropre
propre

OPTE.

je ou *il* adopte
opte

OQ, *v.* OC.

OQUE.

baroque
bicoque
colloque
coque
époque
équivoque
pendeloque
nuque
réciproque
soliloque
toque
ventriloque

Verbes

je ou *il* bloque
choque
croque
défroque
disloque
équivoque
escroque
évoque
invoque
moque
provoque
révoque
suffoque
troque

OR.

butor
castor
Castor
cor
corridor
encor
essor
fructidor
Hector
major
matador
Mentor
messidor
or
Nestor

similor
Stentor
thermidor
trésor

ORBE.

Euphorbe
orbe
théorbe

ORC.

porc

ORCE, ORSE.

amorce
divorce
écorce
entorse
force
retorse
torse

Verbes

je ou il amorce
efforce
force

ORCHE.

je ou il écorche
porche
torche

ORD.

abord
accord
bord
discord
lord
milord
Nord
ord *v. m.*
rebord
record
sabord
stribord

Verbes

il démord
détord
mord
remord
retord
tord
Voy. ORT.

ORDE.

concorde
corde
discorde
eptacorde
exorde
horde
miséricorde
pentacorde
tétracorde

Verbes

je ou il aborde
accorde
borde
déborde
qu'*il* démorde
je, il desaccorde
discorde *t. de m.*
qu'*il* morde
je ou il rehorde
qu'*il* retorde
torde

ORDRE.

désordre
ordre

Verbes

démordre
détordre
mordre
tordre

ORE *et* AURE.

amphore
aurore
Centaure
ellébore
Flore
inodore *adj.*
matamore
métaphore
météore
Minotaure
More
Pandore
pécore
phosphore
pores
sonore
store
Terpsichore
tricolore

Verbes

je ou il abhorre
adore
améliore
arbore
clorre *infin.*
je ou il colore
corrobore
décore
deflore
déplore
déshonore
dévore
dore
éclore *infin.*
je ou il évapore
honore
ignore
implore
incorpore
remémore

ORGE.

forge
gorge
orge

Verbes

je ou il dégorge
égorge
engorge
forge
il gorge (*se*)
reforge
il rengorge (*se*)

ORGNE.

borgne
je ou il éborgne
lorgne

ORGUE.

morgue
orgue

ORME.

conforme
corme
difforme
énorme
forme
informe
orme
réforme
uniforme

Verbes

je ou il conforme
qu'*il* dorme
qu'*il* endorme
je ou il forme
informe
transforme

ORNE.

borne
Capricorne
corne
licorne
malitorne
morne
viorne

Verbes

je ou il borne
corne
écorne
encorne
orne
suborne

ORPS, *v.* ORS.

ORQUE.

je ou il extorque
rétorque

ORRE, *v.* ORE.

ORS, ORPS (*le p muet*).

alors
corps
dehors
détors
fors *v. m.*
hors
lors
mors
remords
tors

Verbes

je, tu démords
dors
endors
mords
ressorts
sorts
tords

Plus, le pluriel des noms en or, ord *et* ort; trésors, bords, ports.

ORSE, *v.* ORCE.

ORT (*or*).

accort
confort *v. m.*
il dort
effort
il endort
fort
mort
port
rapport
réconfort
il se rendort
renfort
ressort
sort
tort
transport

V. les rimes en ord, *avec lesquelles celles-ci s'unissent.*

ORTE.

accorte
cloporte
cohorte
escorte
forte
morte
porte
sorte

Verbes

je ou il apporte
avorte
comporte
conforte
déconforte
emporte
exhorte
exporte
importe
rapporte
réconforte
remporte
reporte
qu'*il* sorte
je ou il supporte
transporte

ORVE.

morve

ORZE.

quatorze

OS (o).

Athos (*mont.*)
Atropos
campos
chaos
clos
Délos (*île*)
dispos
dos
éclos
enclos
gros
héros
los *v. m.*
os
Paphos
pathos
propos
repos
rhinocéros

V. les plur. des noms en o, ot, aot, aud, *et les rimes en* eaux.

OSE, *v.* OZE.

OSSE *bref et* OCE.

atroce
bosse
brosse
carrosse
colosse
cosse
crosse
écosse
féroce
négoce
noce
précoce
rosse
sacerdoce

OSSE *l.*, AUCE, AUSSE.

chausse
fosse
grosse
hausse
sauce

Verbes

je ou il adosse
chausse
déchausse
dégrosse
désosse
engrosse
exauce
exhausse
fausse
hausse
sauce

OSTE *dont le* s *se prononce.*

je ou il accoste
apposte
holocauste
poste
riposte *n. f.*
je ou il riposte

OT (o).

abricot
archerot *v. m.*
bergerot *v. m.*
berlingot *pop.*
bigot
billot
brûlot
cachot
cagot
cahot
camelot
canot
capot
chariot
complot
coquelicot
culot *pop.*
dévot
dot
écot
escargot
fagot
falot *adj.*
fallot
gigot
godenot
Goth
goulot
grelot
haricot
huguenot
idiot
ilot
indévot
jabot
javelot
larigot
lingot
linot
lot
magot *pop.*
maillot
manchot
marmot *pop.*
Marot
matelot
mot
mulot
nabot
ost *v. m.*
Ostrogoth
pavot
picot
pied-bot
piot *pop.*
pivot
pot
poulot
rabot
ragot *pop.*
rot
sabot
sanglot
sarrot
sot
subrécot
tripot
trot
turbot
vieillot
Visigoth

OT *long* (ô).

aussitôt
bientôt
dépôt
entrepôt
impôt
prévôt
rôt
suppôt
tantôt
tôt

V. les rimes en aut *et* aud.

OTE *br.*, OTTE.

anecdote
antidote
bergamotte
bigote
botte
calotte
capote
carotte
chenevote
compatriote
compote
cotte
culotte
devote
échalote
flotte
galiote
gargote
gavote
gélinote
gibelotte
griotte
hotte
idiote
ilote
linotte
manchote
marotte
matelote
menotte
motte

nabote
note
papillote
patriote
pelote
quenotte
redingote
sotte
vieillotte

Verbes

je ou *il* agiotte
assote
baisotte
ballotte
buvotte
cahote
chevrote
chipote
chuchote
clignote
complote
crotte
débotte
décrotte
dégote
dénote
dorlote
dote
emmaillote
fagote
flotte
frotte
garrotte
gigote
grignote
marmotte
numérote
picote
rabote
radote
rotte
sanglote
sirote
tapote
tremblote
tricote
tripote
vivote

OTE *long*, *et aute.*

aéronaute
Argonaute
côte
faute
hôte
maltôte
je ou *il* ôte
je ou *il* saute

OTRE *long*, et AUTRE.

apôtre
autre
nôtre
patenôtre
je ou *il* vautre
vôtre

OU.

acajou
a[illegible]
ba[illegible]
bambou
bijou
brou
caillou
chou
clou
cou
coucou
filou
fou
genou
glouglou
grigou *pop.*
guilledou *pop.*
hibou
joujou
licou
loup-garou
marabou
matou
mou
où
ou
prou *v. m.*
sapajou
sou
trou
verrou

OUA.

V. les verb. en ouer, au passé défini, il loua.

OUBE.

je ou *il* adoube
radoube

OUBLE.

double
trouble
je ou *il* double
trouble

OUC *et* OUG.

bouc
joug

OUCE, *v.* OUSSE.

OUCHE.

je ou *il* abouche
je ou *il* accouche
bouche
cartouche
couche
je ou *il* débouche
je ou *il* découche
escarmouche
farouche
louche
mouche
nitouche
souche
touche *n. f.*
je ou *il* touche

OUCLE.

boucle
escarboucle

OUD, *v.* OUT, *et les verbes en* oudre, *à la* 3. *pers. du prés. de l'ind.* il coud.

OUDE.

coude
soude

Verbes

je ou *il* accoude
boude

OUDRE.

foudre
poudre

Verbes

absoudre
coudre
découdre
dissoudre
émoudre
moudre
remoudre
resoudre
soudre

OUE.

bajoue
boue
écroue
houe
joue
moue
proue
roue

V. les verb. en ouer, au prés. de l'indic. de l'impérat. et du subj.

OUÉ.

alloué
engoué
enjoué
enroué

V. les verb. en ouer, au partic.

OUÉE.

bouée
brouée
nouée
trouée

V. les partic. fémin. des verb. en ouer.

OUER (*oué*).

allouer
amadouer
avouer
bafouer
clouer
dénouer
désavouer
dévouer
douer
échouer
engouer
enrouer
jouer
louer
nouer
renouer
rouer
secouer
trouer
vouer

QUEUX, *v.* EUX.

OUF.

ouf!
pouf

OUFE.

je ou *il* bouffe
je ou *il* étouffe
je ou *il* pouffe
touffe

OUFLE.

je, *il* boursouffle
je ou *il* emmitouffle
maroufle
moufle
pantoufle
souffle

OUFRE.

je ou *il* engouffre
gouffre
soufre
je ou *il* souffre

OUGE.

bouge *n. m.*
je ou *il* bouge
gouge *pop.*
rouge

OUGUE.

fougue

OUI.

inoui
oui

Participes

ébloui
enfoui
épanoui
évanoui
foui
joui
oui
réjoui

OUIE.

ouïe

Plus, les particip. fémin. des verbes en ouir, éblouie, réjouie.

OUIL.

fenouil

OUILLE.

andouille
bredouille *pop.*
brouille
citrouille
dépouille
douille
fouille
gargouille
grenouille
gribouille
niquedouille *pop.*
patrouille
quenouille
rouille

Verbes

il agenouille (*s'*)
barbouille
je ou *il* bredouille
brouille
chatouille
débarbouille
débrouille
dépouille
dérouille
embrouille
enrouille
farfouille
fouille
gazouille
mouille
patrouille
refouille
rouille
souille

OUIN, *v.* OIN.

OUIR, *v.* IR.

OUIT, *v.* IT.

OUL.

capitoul

OULE.

ampoule
boule
ciboule
foule
houle
moule
poule

Verbes

je ou *il* coule
croule
découle
écroule
éboule
écoule
foule
moule
roule
refoule
saboule *pop.*
soûle

OULPE.

coulpe *v. m.*
poulpe

OUP (*ou*).

beaucoup
coup
loup

OUPE.

chaloupe
coupe
croupe
étoupe
groupe
houppe
loupe
poupe
soupe
troupe

Verbes

je ou *il* attroupe
coupe
découpe
groupe
soupe

OUPLE.

je ou *il* accouple
couple
je ou *il* découple
souple

OUPS (*ou*).

coups
loups

Voy. les pl. des noms en oup.

OUQUE.

je ou *il* bouq-*po.*
felouque

OUR.

alentour
amour
atour
autour
carrefour
contour
cour
détour
entour
four
jour
labour
pastour *v. m.*
pour
pourtour
retour
séjour
tambour
tour
troubadour
vautour

OURBE.

bourbe
courbe *n. f.*
je ou *il* courbe
embourbe
fourbe
recourbe
tourbe

OURCE *et* OURSE.

bourse
course
je ou *il* débourse
je ou *il* embourse
ourse
je, *il* rembourse
ressource
source

OURCHE.

fourche

OURD *et* OURT (*our*).

il accourt
il concourt
court
il encourt
lourd
il parcourt
il recourt
il secourt
sourd

OURDE.

balourde
bourde
falourde
gourde
happelourde

Plus les féminins des adj. en ourd.

OURDRE.

sourdre

OURE *et* OURRE.

bourre
bravoure
pandoure

Verbes

qu'*il* accoure
coure
je ou *il* débourre
qu'*il* discoure
encoure
je ou *il* fourre
qu'*il* parcoure

recoure
secoure

OURG.

bourg
calembourg

OURGE.

courge

OURLE.

je ou *il* ourle

OURME.

chiourme
gourme

OURNE.

retourne

Verbes

je ou *il* ajourne
contourne
détourne
enfourne
retourne
séjourne
tourne

OURPRE.

je ou *il* empourpre
pourpre

OURS.

concours
cours
décours
discours
ours
rebours
recours
secours
toujours
velours

Plus, le pl. des noms en our, ourd et ourt.

Verbes

je ou *tu* accours
cours
encours
parcours
recours
secours

OURSE, *v.* OURCE.

OURT, *v.* OURD.

OURTE.

je ou *il* écourte
tourte

Plus, les fémin. des adj. en ourt.

OUS et OUX (*ou*).

absous
courroux
dessous
dissous
doux
époux
houx
jaloux
nous
pouls
poux
roux
sous
topinambous
tous
toux
vous

V. quelques temps des v. en ourdre, *et le pl. des noms en* ou, out et oop.

OUSSE, OUCE.

douce
gousse
housse
mousse
pouce
poosse
rousse
secousse
trousse

Verbes

je ou *il* courroucer
détrousse
éclabousse
émousse
mousse
pousse
rebrousse
repousse
retrousse
tousse
trémousse
trousse

OUT (*ou*).

août
atout
bout
brout
coût
debout
égoût
goût
moult *v. m.*
ragoût
surtout
tout

V. les v. en oudre, *à la troisième pers. du sing. du prés. de l'indic.* il coud, il moud.

OUTE.

banqueroute
croûte
deroute
goutte
joûte
route
voûte

Verbes

je ou *il* ajoûte
aoûte
broute
coûte
dégoûte
dégoutte
dérouto
doute
écoute
écroûte
egoutte
encroûte
filoute
goûte
ragoûte
redoute
voûte

OUTRE.

je ou *il* accoutre
coutre
loutre
outre
poutre

OUVE.

douve
louve

Verbes

je ou *il* approuve
couve
désapprouve
éprouve
prouve
réprouve
retrouve
trouve

OUVRE.

je ou *il* couvre
découvre
entr'ouvre
ouvre
recoovre
rouvre

OUX, *v.* OUS.

OUSE, OUZE.

douze
épouse
jalouse
pelouse
talmouse
ventouse

Verbes

que *je* couse
que *je* découse

OVE, *v.* AUVE.

OXE.

équinoxe
hétérodoxe
orthodoxe
paradoxe

OY, *v.* OI.

OYA, *v.* OIA.

OYE, *v.* OIE.

OZE, OSE et AUZE (*ôse.*)

alose
apothéose
cause
chose
clause
couperose
dose
éclose
glose
métamorphose
métempsycose
nivôse
pause
pluviôse
pose
prose
rose
ventôse
virtuose

Verbes

je ou *il* appose
arrose
cause
compose
dépose
expose
impose
interpose
oppose
ose
pose
propose
repose
suppose
transpose

P

PA.

papa (1)

PAIS, *v.* AIS.

PAT, *v.* AT.

PÉ.

canapé
coupé
groupé
éclopé
escarpé
huppé
pipé
rapé
Tempé (la vallée de).

V. les v. en per, *au part. et aux temps comp.*

PÉE.

échappée
épée
épopée
équipée
lampée
lippée
pharmacopée
pipée
poupée
prosopopée

V. les part. fém. des v. en per, *et les fém. des adj. en* pé.

PEL, *v.* EL.

PER (*pé*).

agripper *pop.*
agrouper
anticiper
attraper
attrouper
camper
couper
décamper
découper
detremper
détromper
developper
disculper
dissiper
draper
duper
échapper
écharper
émanciper
entrecouper
envelopper
équiper
estamper
extirper
frapper
fripper
galoper
grimper
grouper
happer
hupper
japper
jasper
lamper
laper
occuper
participer
piper
pomper
préoccuper
ramper
râper
rattraper
réchapper
saper
souper
toper *pop.*
tremper
tromper
usurper

PET, *v.* ET.

PEUX, *v.* EUX.

PI.

api
épi

Participes

accroupi
assoupi
croupi
deguerpi
glapi
reehampi
recrépi

PIE.

charpie
copie
harpie
impie
lycanthropie
misanthropie
pépie
philanthropie
pie
roupie
toupie

Verbes

je ou *il* épie
estropie
expie

Voy. les part. f. des v. en pir.

PIER, *v.* IER.

PIN, *v.* IN.

PION, *v.* ION.

PIR, *v.* IR.

PIS, *v.* IS.

PIT, *v.* IT.

PLI, *v.* LI.

PLIE, *v.* LIE.

PLIR, *v.* LIR.

PON.

chapon
coupon
crampon
crépon
fripon
harpon
jupon
pompon
poupon
tampon

PRER, *v.* RER.

PU.

corrompu
crépu
interrompu
lippu
pu (il a)
repu
rompu
trapu

Q

QUA *qui se prononce* KA (2).

QUAND, QUANT.

QUENT, *v.* AND et ANT.

QUAT, *v.* AT.

QUÉ (*ké*).

impratiqué

Voy. les part. des v. en quer.

QUÉE (*ké*).

authentiquée
béquée
mosquée
raquinquée

QUER (*ké*).

abdiquer
abéquer
alambiquer
appliquer
attaquer
authentiquer
bloquer

(1) *Voyez* les verbes en *per* à la troisième personne du singulier du passé défini : il *coupa*, il *frappa*.
(2) *Voyez* les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *quer* : il *appliqua*, il *répliqua*, qui rimeront sans difficulté avec les terminaisons en *ca* ou *ka*.

bouquer
braquer
brusquer
busquer
calquer
choquer
claquer
colloquer
communiquer
compliquer
confisquer
convoquer
craquer
croquer
débarquer
débusquer
défalquer
défroquer
démarquer
démasquer
détraquer
efflanquer
embarquer
embusquer
équivoquer
escroquer
estomaquer
extorquer
fabriquer
fantastiquer
flanquer
impliquer
inculquer
indiquer
interloquer
invoquer
manquer
marquer
masquer
moquer
musquer
offusquer
parquer
piquer
plaquer
politiquer
pratiquer
prévariquer
pronostiquer
provoquer
reluquer
remarquer
rembarquer
répliquer
requinquer
rétorquer
revendiquer
révoquer
risquer
suffoquer
trafiquer
trinquer
tronquer
troquer
vaquer

QUET, *v.* ET.

QUEUX, *v.* EUX.

QUI (*ki*).

qui

QUIE (*ki*).

Turquie

QUIER, *v.* IER.

QUIN, *v.* IN.

QUIS, *v.* IS.

QUIT, *v.* IT.

R

RA.

et cætera
Mirrha
non plus ultra
opéra
remora (1)

RAIT, *v.* AIT.

RAL, *v.* AL.

RANT, *v.* ANT.

RAT, *v.* AT.

RÉ.

acéré
affairé
ambré
assuré
azuré
bigarré
cabré
cambré
cendré
confédéré
conjuré
curé
degré
délabré
dénaturé
diapré
doré
effaré
effondré
émigré
empourpré
enamouré *v. m.*
évaporé
fédéré
gré
illettré
immodéré
inconsidéré
indigéré
inespéré
infiltré
inhonoré
invétéré
juré
lettré
liséré
madré
malgré
maniéré
marbré
modéré
moiré
narré
obéré
paré
pestiféré
poiré
pourpré
pré
prématuré
prieuré
quarré
soufré
taré
tigré
timbré
titré
vitré (2)

RÉAU, *v.* AU.

RÉE.

acérée
ambrée
Astrée
Borée
bourrée
Briarée
camphrée
cendrée
centaurée
chambrée
chicorée
contrée
cuillerée
curée
Cythérée, *surn. de Vénus.*
denrée
diarrhée
durée
échauffourée
empyrée
entrée
éthérée
galimafrée *pop.*
hyperborée
livrée
marée
mijaurée
Nérée
picorée
poirée
purée
rentrée
Rhée
simagrée
soirée
sucrée
Térée
timbrée
timorée
vitrée

V. les fém. des partic. en ré, plus, diverses personnes des verb. en éer, je ou il agrée.

REL, *v.* EL.

RENT, *v.* ANT.

RER (*ré*).

abhorrer
abjurer
accaparer
accélérer
accoutrer
acérer
adhérer
administrer
admirer
adorer
aérer
altérer
amarrer
améliorer
ancrer
arborer
arriérer
aspirer
assurer
atterrer
attirer
augurer
aventurer
avérer
azurer
bâfrer, *pop.*
balafrer
barrer
bigarrer
bourrer
cabrer
cadrer
calfeutrer
cambrer
célébrer
censurer
chamarrer
chapitrer
châtrer
chiffrer
cintrer
cirer
claquemurer
coffrer
colorer
comparer
concentrer
confédérer
conférer
conjecturer
conjurer
consacrer
considérer
conspirer
coopérer
corroborer
déchiffrer
déchirer
déclarer
décolorer
décorer
déférer
déferrer
défigurer
dégénérer
délabrer
délibérer
délivrer
démarrer
démembrer
demeurer
démontrer
dénaturer
dénigrer
dénombrer
dépêtrer
déplorer
désemparer
désenivrer
désespérer
déshonorer
désirer
dessécher
détériorer
déterrer
dévorer
différer
digérer
dorer
durer
écarter
échancrer
éclairer
effleurer
effondrer
égarer
élaborer
émigrer
emparer
empêtrer
empiffrer *pop.*
empirer
empourprer
encadrer
s'enchevêtrer
encloîtrer
encoffrer
endurer
enferrer
engendrer
engouffrer
enivrer
enregistrer
enserrer
enterrer
entourer
entrer
épurer
errer
espérer
évaporer
éventrer
exécrer
expirer
ferrer
feutrer
figurer
filtrer
flairer
folâtrer
forer
fourrer
frustrer
garer
gaufrer
gérer
honorer
idolâtrer
ignorer
illustrer
implorer
incorporer
inférer
infiltrer
ingérer
insérer
inspirer
jurer
labourer
leurrer
libérer
livrer
lustrer
macérer
mâchurer
manœuvrer
marbrer
massacrer
mesurer
mirer
modérer
montrer
murer
murmurer
narrer
navrer
nombrer
obérer
obtempérer
ombrer
opérer
opiniâtrer
outrer
parer
persévérer
plâtrer
préférer
procurer
proférer
prospérer
quadrer
rassurer
raturer
recouvrer
récupérer
récurer
régénérer
réintégrer
réitérer
relustrer
rembarrer
rembourrer
remémorer
remontrer
rémunérer
rencontrer
rentrer
réparer
respirer

(1) *Voyez* les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *rer* : il *demeura*, il *séquestra*.

(2) Plus les participes des verbes en *rer* : *admiré*, *poudré*, et les temps composés des mêmes verbes : j'*ai admiré*, j'*avais labouré*, etc. ; encore la première personne du singulier du passé défini de ces verbes, et la première du singulier du futur dans tous les verbes : j'*admirai*, j'*admirerai*.

Le voilà donc, grand dieu ! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'*adorai !*
VOLTAIRE, *Mahomet*, act. V, sc. 2.

resserrer
restaurer
retirer
révérer
revirer
sabrer
sacrer
saupoudrer
savourer
séparer
séquestrer
sevrer
soupirer
soutirer
suggérer
tempérer
timbrer
titrer
tolérer
torturer
tournevirer
transférer
transpirer
triturer
ulcérer
vautrer
virer
vitrer
voiturer

RET, *v.* ET.

RI *et* RY.

abri
amphigouri
bistouri
cabri
céleri
charivari
colibri
cri
décri
favori
fleuri
mari
marri, *v. m.*
pari
pilori
pot-pourri

Participes

aguerri
ahuri
aigri
amoindri
appauvri
attendri
chéri
défleuri
dépéri
emmaigri
flétri
fleuri
guéri
maigri
mûri
nourri
péri
pétri
pourri
rabougri
ramaigri
refleuri
renchéri
repétri
tari

RIE.

afféterie
affronterie
allégorie
ânerie
argenterie
armoiries
artillerie
avarie
badinerie
barbarie
batterie
bavarderie
bergerie
bigoterie
bizarrerie
boiserie
boucherie
bouderie
bouffonnerie
broderie
brouillerie
brusquerie
cafarderie
cagoterie
cajolerie
caquèterie
catégorie
causerie
cavalerie
chancellerie
chevalerie
chicanerie
chuchoterie
confrérie
coquetterie
coquinerie
coterie
diablerie
draperie
drôlerie
écurie
effronterie
épicerie
escroquerie
fâcherie
fanfaronnerie
faquinerie
féerie
filouterie
flagornerie
flatterie
forfanterie
fourberie
friperie
friponnerie
furie
galanterie
galerie
gendarmerie
géométrie
gloutonnerie
gronderie
hoirie
hôtellerie
Ibérie
idolâtrie
imprimerie
incurie
industrie
infanterie
infirmerie
intempérie
ivrognerie
jonglerie
librairie
lingerie
loterie
lourderie
mairie
ménagerie
menterie
mesquinerie
messagerie
métairie
minauderie
momerie
moquerie
mousqueterie
mutinerie
niaiserie
nigauderie
orangerie
pâtisserie
patrie
pédanterie
pelleterie
pénurie
piaillerie
pierreries
pillerie
piperie
piraterie
plaidoierie
plaisanterie
pointillerie
polissonnerie
poltronnerie
prairie
pruderie
raffinerie
raillerie
rapinerie
rêverie
série
singerie
sorcellerie
supercherie
symétrie
tapisserie
taquinerie
tartuferie
théorie
tracasserie
trésorerie
tricherie
triganderie
tromperie
venterie
vétillerie
vieillerie
voierie

Verbes

je ou *il* apparie
approprie
contrarie
crie
décrie
déprie
écrie (*il s'*)
expatrie (*il s'*)
je ou *il* historie
injurie
inventorie
marie
parie
prie
rapatrie
récrie
reprie
qu'*il* rie
je ou *il* salarie
qu'*il* sourie
je ou *il* trie
varie

V. les part. en ri, au fém.

RIER, *v.* IER.

RION, *v.* ION.

RIN, *v.* IN.

RIS, *v.* IS.

RIT, *v.* IT.

RON.

Achéron
aileron
Aliboron (maître)
aviron
baron
biberon
bûcheron
Caron
ceinturon
chaperon
charron
chaudron
chevron
Chiron
ciron
citron
clairon
environ
éperon
escadron
fanfaron
fleuron
forgeron
giron
goudron
héron
huron
laideron
larron
macaron
marron
mitron *pop.*
moucheron
mousseron
mouron
paleron
patron
perron
plastron
poltron
potiron
puceron
quarteron
tendron
vigneron

RU.

bourru
congru
crû
féru *v. m.*
incongru
Lustucru *pop.*
malotru
recru
ventru

Participes

accru
apparu
comparu
cru (de *croire*)
crû (de *croître*)
disparu
paru
reparu

S

SA, ÇA.

ça
deçà
or çà
Ossa (*mont*) (1)

SANT, CENT, *v.* ANT.

SAT, *v.* AT.

SÉ ou CÉ (*cé*).

abécé
balancé
cadenassé
cadencé
chassé
concassé
controversé
damassé
déchaussé
déplacé
fiancé
fossé
froncé
glacé
inoffensé
insensé
intéressé
passé
relaissé
sensé
trépassé
vernissé

V. les v. en cer, ser, au partic.

SEAU, *v.* AU.

SÉE, CÉE (*cé*).

brassée
caducée
chaussée
fessée
fiancée
fricassée
lycée
pensée
percée
pincée
traversée

Plus, les part. f. des v. en ser et cer.

SER, CER (*cé*).

abaisser
acquiescer
adosser
adresser
affaisser
agencer
agacer
amasser
amorcer
annoncer
apetisser
apiécer
avancer
baiser
baisser
bercer
blesser
bouleverser
brasser
brosser
cadenasser
cadencer
caresser
casser
cesser
chausser
coasser
compasser
compenser
compulser
confesser
converser
courroucer
crevasser
croasser
crosser *pop.*
danser
débourser
déchausser
décrasser
dégraisser
délacer
délaisser
délasser
dénoncer
dépasser
dépenser
dépecer
déplacer
dossser
détrousser
devancer
déverser
dispenser
disperser
dresser
éclabousser
éclipser
effacer
efforcer
embourser
embrasser
émousser
empresser (*s'*)
encenser
enchâsser
endosser

(1) *Voyez* les verbes en *ser* précédé d'une consonne, et en *cer* à la troisième personne du singulier du passé défini : il *pensa*, il *commença*, et semblables.
Pour SA précédé d'une voyelle, et qui se prononce *za*, comme dans *visa*, il *osa*, voyez *za*.

enfoncer
engoncer
engraisser
engrosser
enlacer
énoncer (*s'*)
ensamencer
entasser
entrelacer
entrepasser
épicer
esquisser
évincer
exaucer
exercer
exhausser
expulser
fausser
fiancer
foncer
forcer
fracasser
fricasser
froncer
gausser (*se*) *pop.*
gercer
glacer
glisser
glousser
graisser
grimacer
harasser
hausser
housser
immiscer (*s'*)
intéresser
lancer
laisser
lacer
lasser
manigancer
menacer
mousser
nuancer
offenser
oppresser
outrepasser
panser
passer
penser
percer
pincer
placer
poisser
polisser
pousser
presser
prufesser
prononcer
rabaisser
ramasser
rapiécer
ratisser
rebrousser
recenser
recompenser
redresser
rehausser
rembourser
remplacer
renfoncer
renforcer
renoncer
renverser
rapasser
replacer
repousser
ressasser
retracer
retresser
retrousser
rêvasser
rincer
rosser
saucer
sucer
surpasser
tancer *pop.*
tapisser
tergiverser
terrasser
tousser
tracasser
tracer
transgresser
traverser
trémousser
trépasser *v. m.*
tresser
trousser
verser

SER *qui se pron.* zer, *voy.* ZER.

SET, CET, *v.* ET.

SEUX, CEUX, *v.* EUX.

SI, CI.

ainsi
aussi
ceci
ci
coussi
ici
merci
raccourci
reversi
roussi
si
souci
voici

Participes

accourci
adouci
aminci
dégrossi
durci
éclairci
endurci
épaissi
étréci
farci
grossi
noirci
obscurci
radouci
ranci
rendurci
renoirci
rétréci
réussi
roussi
transi

SIE, CIE, TIE, *que l'on pron.* ci (1).

apoplexie
aristocratie
asphyxie
calvitie
catalepsie
chassie
chiromancie
démocratie
épilepsie
esquinancie
facétie
Helvétie
impéritie
inertie
Messie
minutie
orthodoxie
pharmacie
prophétie
superficie
suprématie
théocratie
vessie

Verbes

je ou *il* apprécie
associe
balbutie
différencie
licencie
négocie
officie
préjudicie
remercie
scie
soucie (*il se*)
supplicie
vicie

V. les part. des v. en cir *et* sir, *au féminin.*

SIER, *v.* IER.

SIN, *v.* IN.

SION, *v.* ION.

SIR, *v.* IR.

SIS, *v.* IS.

SIT, *v.* IT.

SON, ÇON.

arçon
basson
besson *v. m.*
boisson
caisson
caleçon
caparaçon
chanson
chausson
colimaçon
contrefaçon
cresson
cuisson
écusson
estramaçon
étançon
façon
frisson
garçon
glaçon
hameçon
hérisson
leçon
limaçon
maçon
maudisson
moisson
nourrisson
ourson
paillasson
pinçon
poinçon
poisson
polisson
rançon
saucisson
son
suçon
tenson
tesson
tronçon
unisson

SON *qui se pron.* zon, *v.* ZON.

SU, ÇU.

bossu
insu
issu
moussu
pansu *pop.*
su
tissu

Participes

apperçu
conçu
déçu
inapperçu
perçu
reçu
su
tissu

T

TA.

duplicata
errata
nota
prorata (*au*)
recta
Vesta (2)

TANT, *v.* ANT.

TAT, *v.* AT.

TÉ *ou* THÉ.

absurdité
acidité
âcreté
activité
adversité
affinité
agilité
amabilité
ambiguité
aménité
ancienneté
animosité
antiquité
anxiété
a-parté
apparenté
aridité
aspérité
assiduité
atrocité
austérité
autorité
avidité
beauté
bénignité
bonté
briéveté
brutalité
calamité
capacité
captivité
causticité
cavité
cécité
célébrité
célérité
charité
chasteté
chauveté
cherté
cité
civilité
clarté
comité
commodité
communauté
complicité
comté
concavité
conformité
confraternité
congruité
connexité
consanguinité
contiguité
continuité
contrariété
convexité
cordialité
côté
crédulité
cruauté
crudité
cupidité
curiosité
débilité
déclivité
déité
déloyauté
densité
député
dératé
désorienté
dextérité
difficulté
difformité
dignité
disparité
diversité
divinité
docilité
domesticité
duplicité
dureté
écourté
édenté
édilité
efficacité
effronté
égalité
élasticité
électricité
énormité
épaté
équité
été
éternité
éventé
excentricité
excepté
expérimenté
extrémité
facilité
faculté
fatalité
fatuité
fausseté
fécondité
félicité
féodalité
fermeté
férocité
fertilité
feuilleté
fidélité
fierté

---

(1) Pour peu qu'en ce mystère Ésope m'*initie*,
Je puis vous faire voir comment on négocie.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Il garde le dépôt de chaque *prophétie*,
Où fut d'avance écrit le règne du Messie.
Le même.

(2) *Voyez* les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *ter* : il *affecta*, il *cimenta*, et semblables.

fixité
flexibilité
fluidité
formalité
fragilité
fraternité
frivolité
frugalité
futé
futilité
gaieté
générosité
gracieuseté
gravité
grossièreté
habileté
hébété
hérédité
hilarité
honnêteté
hospitalité
hostilité
humanité
humidité
humilité
identité
illégalité
illimité
imbécillité
immensité
immobilité
immoralité
immortalité
impétuosité
importunité
impossibilité
impudicité
impunité
impureté
inapprêté
incapacité
incivilité
incommodité
incongruité
inconsulté
incontesté
incrédulité
indemnité
indignité
indocilité
indompté
inégalité
inexpérimenté
infaillibilité
infécondité
infertilité
infidélité
infinité
infirmité
inflexibilité
infréquenté
ingénuité
inhabilité
inhabité
inhumanité
iniquité
insensibilité
insipidité
instabilité
intégrité
intensité
intimité
intrépidité
inusité
inutilité
irrégularité
joyeuseté
lâcheté
lasciveté
latinité
légalité
légèreté
Léthé (*fleuve*)
libéralité
liberté
limpidité
liquidité
localité
loyauté
lubricité
magnanimité
majesté
malignité
maternité
maturité
méchanceté
médiocrité
mendicité
minorité
mobilité
modicité
monstruosité
moralité
mortalité
mucosité
multiplicité
mysticité
naïveté
nativité
nécessité
netteté
neutralité
nouveauté
nudité
nullité
obliquité
obscénité
obscurité
oisiveté
opiniâtreté
opportunité
originalité
parenté
parité
partialité
pâté
paternité
pauvreté
perpétuité
perplexité
personnalité
perspicacité
perspicuité
perversité
piété
planté
pluralité
ponctualité
popularité
possibilité
postérité
précocité
primauté
principauté
priorité
privauté
probabilité
probité
prodigalité
prolixité
propreté
propriété
prospérité
proximité
puberté
publicité
pudicité
puérilité
pureté
qualité
quantité
quotité
rapacité
rapidité
rareté
réalité
réciprocité
régularité
rigidité
rivalité
rotondité
royauté
rusticité
sagacité
sainteté
saleté
salubrité
santé
sécurité
sensibilité
sensualité
sérénité
sévérité
simplicité
sincérité
singularité
sinuosité
sobriété
solennité
solidité
solvabilité
sommité
somptuosité
soudaineté
souveraineté
sphéricité
spontanéité
stabilité
stérilité
stupidité
suavité
subtilité
superfluité
supériorité
surdité
sûreté
taciturnité
thé
témérité
ténacité
tendreté
ténuité
timidité
tortuosité
totalité
traité
tranquillité
trinité
trivialité
unanimité
uniformité
unité
universalité
université
urbanité
utilité
validité
vanité
vélocité
vénalité
véracité
vérité
vétusté
viduité
vileté
virginité
virilité
vivacité
volonté
volubilité
volupté
voracité (1)

TEAU, *v.* AU.

TÉE.

affétée
Amalthée
Anthée
assiettée
athée
charretée
effrontée
éventée
frottée
futée
hébétée
hottée
infréquentée
jetée
lactée (*voie*)
laitée
montée
nuitée
Panthée
pâtée
pelotée
platée
portée
potée
Prométhée
Protée
révoltée
Tyrtée
Plus, les part. f. des v. en ter.

TENT, *v.* ANT.

TER (*té*).

abriter
absenter
accepter
accointer *v. m.*
accoster
accoter
accréditer
acheter
acquitter
adapter
adopter
affronter
affûter
agioter
agiter
aheurter (s')
aimanter
ajouter
ajuster
alimenter
aliter
allaiter
ameuter
anuiter
aoûter
aposter
apparenter
appâter
appointer
apporter
apprêter
argenter
argumenter
arpenter
arrêter
assister
attenter
attester
attrister
augmenter
avorter
baisotter
ballotter
banqueter
barbotter
bâter
béqueter
bluter
boiter
brillanter
brocanter
brouetter
brouter
buter
buvotter
cacheter
cahoter
capter
caqueter
chanter
charpenter
chevrotter
chipoter
chuchoter
cimenter
citer
clignoter
colleter
colporter
commenter
compléter
comploter
comporter
compter
concerter
conforter
confronter
conquêter *v. m.*
consister
constater
consulter
contenter
conter
contester
contracter
contraster
contrister
convoiter
coqueter
coter
coûter
crachoter
craqueter
crotter
culbuter
culotter
dater
débâter
débiliter
débiter
déboîter
débotter
débuter
décacheter
décapiter
déchanter
déchiqueter
décompter
déconcerter
déconforter
décréditer
décréter
décrotter
déganter
dégoter *pop.*
dégoûter
dégoutter
déjeter (*se*)
délecter
démailloter
démâter
démériter
démonter
dénoter
dépiter
députer
détester
dérouter
désappointer
désenchanter
déshériter
désister (*se*).
désorienter
détester
détracter
dévaster
dicter
dilater
diligenter
disenter
disputer

(1) Joignez à ces mots les participes des verbes en *ter* : *escorté*, *feuilleté*, etc. ; comme aussi les premières personnes du singulier du passé défini des mêmes verbes : j'*escortai*, je *feuilletai*, etc.

Je poursuivis ma route. Enfin je m'*arrêtai*,
Et choisis pour asile un village *écarté*.

BAOUR-LORMIAN.

disserter
dompter
dorloter
doter
douter
écarter
éclater
écouter
écroûter
édenter
égoutter
emboîter
émietter
emmaillotter
empaqueter
empâter
empester
empiéter
emporter
emprunter
enchanter
endetter
enquêter
enrégimenter
ensanglanter
enter
entêter
épointer
épousseter
épouvanter
éreinter
escamoter
escompter
escorter
éventer
éviter
exalter
excepter
exciter
exécuter
exempter
exhorter
expérimenter
exploiter
exporter
faciliter
fagoter
féliciter
fermenter
fêter
feuilleter
filouter *pop.*
flatter
flotter
flûter
fomenter
fouetter
frelater
fréquenter
frotter
fureter
ganter
garrotter
gâter
gigotter
gîter
glouglotter
gobelotter *pop.*
goûter
gratter
graviter
grelotter
grignoter
guetter
habiter
haleter
haliter
hanter
hâter
hébéter
hériter
hésiter
heurter
humecter
imiter
impatienter
importer
imputer
incidenter
inciter
incruster
infecter
infester
injecter
inquiéter
insister
insulter
intercepter
interpréter
inventer
inviter
irriter
jeter
jouter
lamenter
latter
lester
limiter
lutter
maltraiter
manifester
marmoter
mécontenter
méditer
mériter
molester
monter
natter
noter
objecter
opter
orienter
ôter
palpiter
papilloter
patienter
pelotter
péricliter
persécuter
persister
pester *pop.*
picoter
pinter *pop.*
pirater
pirouetter
plaisanter
planter
pointer
porter
poster
précipiter
préméditer
présenter
prêter
prétexter
profiter
projeter
protester
quêter
quitter
racheter
raconter
radoter
ragoûter
rajuster
rapiéceter
rapporter
rater
ravigoter *pop.*
rebuter
réciter
reconter
recruter
redouter
refléter
réfuter
régenter
regretter
réhabiliter
rejeter
relater
remboîter
remonter
remporter
renter
répercuter
répéter
replanter
reporter
représenter
réputer
résister
respecter
ressusciter
rester
retâter
rétracter
révolter
riposter
sangloter
sauter
serpenter
siroter *pop.*
solliciter
souffleter
souhaiter
subsister
suinter
supplanter
supporter
supputer
surmonter
susciter
sustenter
tapoter
tarabuster
tâter
tempêter
tenter
tester
tinter
tourmenter
traiter
transplanter
transporter
trembloter
tricoter
tripoter
trompetter
trotter
vanter
végéter
venter
violenter
visiter
voleter
volter
voûter

TEUX, *v.* EUX.

TI.

apprenti
concetti
converti
démenti
mufti
parti
rôti

Participes

abouti
abruti
amorti
anéanti
aplati
appesanti
assorti
assujetti
averti
bâti
compati
consenti
converti
démenti
départi
diverti
englouti
garanti
interverti
investi
loti
menti
parti
pâti
perverti
pressenti
ralenti
rebâti
réparti
repenti
ressenti
retenti
senti
sorti
subverti
travesti

TIE.

amnistie
antipathie
apathie
Clythie
Cynthie
départie *v. m.*
dynastie
garantie
hostie
modestie
Orithye
ortie
partie
Pythie
répartie
repentie
rôtie
sacristie
sortie
sotie
sympathie

Verbes

je ou *il* châtie

V. les part. en ti au. f.

TIE *qui se pron.* CI, *v.* SIE.

TIER, *v.* IER.

TIF, *v.* IF.

TIN, *v.* IN.

TION, *v.* ION.

TIR, *v.* IR.

TIS, *v.* IS.

TIT, *v.* IT.

TO, *v.* O.

TON.

Alecton
avorton
bâton
bouton
brocheton
caneton
carton
centon
charton
chaton
coton
croûton
dicton
esponton
feston
fronton
glouton
hanneton
jeton
marmiton, *pop.*
menton
mouton
œilleton
peloton
Phaéton
Phlegeton
piston
Pluton
ponton
Python
raton
rejeton
rogaton
taon (*ton*)
tâtons (*à*)
teston
tetton
Tithon
thon
ton
toton
triton

TRER, *v.* RER.

TU.

abattu
battu
combattu
courbattu
débattu
fétu
impromptu
pointu
rabattu
rebattu
revêtu
têtu
tortu
tu
vertu
vêtu

TUS, *v.* US.

U

UA *dissy.* (u-a). *V. les v. en uer au passé défin.* il tua.

UANT, *v.* ANT.

UBE.

cube
incube
jujube
succube
tube

UBLE.

je ou *il* affuble
chasuble
dissoluble
indissoluble
insoluble

UBRE.

lugubre
salubre

UC.

aqueduc
caduc
duc
juc, *v. m.*
stuc

UCE et USSE.

astuce
aumusse
prépuce
puce

V. à la première pers. de l'ind.

je ou *il* épuce
musse (*se*) *v. m.*
suce

Verb. à l'imp. du conjonctif.

j'accrusse
accourusse
apperçusse
apparusse
comparusse
concourusse
conçusse
courusse
crusse, *de croire*
crûsse, *croître*
déchusse
décrusse
déçusse
déplusse
discourusse
disparusse
élusse
eusse
fusse
lusse
méconnusse
mourusse
parcourusse
parusse
perçusse
plusse
prévalusse
pusse
rebusse
reconnusse
recoususse
reçusse
reparusse
résolusse
secourusse
susse
tusse

valusse
voulusse

UCHE.

autruche
bûche
coqueluche
cruche
embûche
fanfreluche
huche
peluche

Verbes

je ou il épluche
huche
juche
trébuche

UCRE.

lucre
sucre

UD.

sud
talmud

UDE.

aptitude
attitude
béatitude
certitude
décrépitude
je ou il élude
étude
exactitude
gratitude
habitude
incertitude
ingratitude
inquiétude
latitude
longitude
multitude
plénitude
prélude
promptitude
prude
rectitude
rude
servitude
similitude
solitude
sollicitude
turpitude
vicissitude

UE (ue).

avenue
battue
berlue
bévue
charrue
ciguë
crue
déconvenue
entrevue
étendue
grue
issue
laitue
massue
morue
nue
recrue
repue *v. m.*
retenue
revue
rue
sangsue
statue
tenue
tortue
venue
vue

Adjectifs fém.

absolue
aiguë
ambiguë
ardue
assidue
bossue
branchue
charnue
chenue
chevelue
contiguë
continue
cornue
crochue
dévolue
dissolue
dodue
éperdue
exiguë
goulue
grenue
herbue
imbue
inattendue
inconnue
indue
ingénue
invaincue
irrésolue
joufflue
méconnue
menue
poilue
pointue
révolue
saugrenue
superflue
velue
vermoulue

Participes

abattue
accourue
accrue
apparue
appendue
attendue
battue
bue
combattue
conclue
connue
contenue
convaincue
convenue
courue
cousue
crue
débattue
déchue
défendue
dépendue
descendue
détendue
détenue
devenue
due
échue
élue
émoulue
étendue
entretenue
épandue
étendue
fendue
fondue
interrompue
intervenue
lue
maintenue
mordue
morfondue
moulue
obtenue
pendue
pondue
pourfendue
prétendue
promue
provenue
rabattue
rebattue
recousue
reçue
relue
refondue
relue
remoulue
rémoulue
rendue
répandue
repue
résolue
retenue
retondue
retordue
revendue
revenue
revêtue
revue
rompue
soutenue
survenue
suspendue
tendue
tondue
tordue
vaincue
vendue
venue
vêtue
vue

V. les verb. en uer, au pr. de l'ind. je tue, il tue.

UÉ *diss.* (*u-é*).

gradué

V. les part. des verb. en uer.

UÉE *diss.* (*u-é*).

huée
nuée
prostituée
suée

Plus, les part. fém. des verb. en uer au fém.

UER *diss.* (*u-é*).

accentuer
affluer
atténuer
attribuer
commuer
conspuer
constituer
continuer
contribuer
dénuer
déshabituer
destituer
diminuer
discontinuer
distribuer
effectuer
éternuer
évacuer
évaluer
évertuer (*s'*)
exténuer
fluer
habituer
huer
infatuer
influer
insinuer
instituer
muer
nuer
perpétuer
polluer
ponctuer
prostituer
refluer
remuer
restituer
ruer
saluer
situer
statuer
substituer
suer
tortuer
transmuer
tuer

UET, *v.* ET.

UEUX, *v.* EUX.

UF.

tuf

UFE.

tartufe
truffe

UFLE.

buffle
mufle

UGE (*üje*).

centrifuge
déluge
grabuge
juge

Verbes

je ou *il* adjuge
gruge
juge

UGNE.

je ou *il* répugne

UGUE.

je ou *il* conjugue
fugue *mus.*
je ou *il* subjugue

UI, *dipht.* (*ui*).

appui
aujourd'hui
autrui
celui
ennui
étui
lui
mésbui *v. m.*

V. les verb. en uire, à l'impér. en retranchant le s final : fuis, conduis.

UIA, UYA (*ui-a*).

alléluia (1)

UIE.

pluie
suie
truie

Verbes

je ou *il* appuie
désennuie
qu'*il* enfuie (*s'*)
je ou *il* ennuie
essuie
qu'*il* fuie

UIÉ *ou* UYÉ.

appuyé
désennuyé
ennuyé
essuyé

UIÉE *ou* UYÉE.

appuyée
désennuyée
ennuyée
essuyée

UIER, *v.* IER.

UINE, *v.* INE.

UIR (*uir*).

enfuir (*s'*)
fuir

UIRE.

bruire
conduire
construire
cuire
déduire
détruire
éconduire
enduire
induire
instruire
introduire
luire
nuire
produire
reconduire
recuire
réduire
reluire
séduire
traduire (2)

UIS (*ui*).

buis
huis *v. m.*
pertuis *v. m.*
puits

Verbes

je ou *tu* poursuis
je puis
je suis

V. les v. en uire, à la pr. et à la s. pers. de l'ind.

UISE, ou UIZE.

je ou *il* épuise
puise

V. les verb en uire, au subj. présent.

UISSE.

cuisse
je ou *il* puisse
Suisse

UIT (*ui*).

conduit
déduit *v. m.*
muid
minuit
nuit
réduit
il suit

V. les verb en uir et uire, à la trois. pers. du pr. de l'ind. ou au part.

UITE (*uite*).

il anuite (*s'*)
conduite
ensuite
fuite
poursuite
suite (3)

UL.

calcul
consul
cul
nul
proconsul
recul

---

(1) *Voy.* les troisièmes personnes du singulier du passé défini des verbes en *uyer* : il *appuya*, il *ennuya*, il *essuya*, etc., avec lesquelles les terminaisons en *ia* rimeront suffisamment.

(2) Les mots en *uire* riment suffisamment avec ceux en *ire* ; on pourra donc joindre *reluire* avec *lyre*, *séduire* avec *dire*, etc.

(3) On ajoutera les féminins des part. en *uit* venant des verbes en *uire* : cuit, *cuite* ; produit, *produite*,

ULBE.
bulbe
ULCE, et ULSE
je ou *il* compulse
expulse
ULCRE.
sépulcre
ULGUE.
je ou *il* divulgue
promulgue
ULE, ULLE.
acidule
adminicule
animalcule
bascule
bulle
canicule
canulle
capsule
cedule
cellule
clavicule
conciliabule
corpuscule
crapule
crédule
crepuscule
curule (*chaise*)
émule
fécule
ferule
fistule
formule
funambule
globule
Hercule
incredule
majuscule
mandibule
matricule
minuscule
monticule
mule
noctambule
nulle
opuscule
particule
pécule
pellicule
pendule
peninsule
preambule
pustule
renoncule
ridicule
rotule
scrupule
somnambule
spatule
tarentule
testicule
véhicule
vestibule
virgule
Verbes
je ou *il* accule
accumule
acidule
annule
articule
calcule
capitule
coagule
cumule
dissimule
gesticule
intitule
module
postule
pullule
recule
stimule
stipule
ULTE (*ulte*).
adulte
catapulte
culte
inculte
insulte
jurisconsulte
occulte
tumulte
Verbes
je ou *il* consulte
insulte
il résulte
UM (*om*).
album
décorum
factotum
galbanum
opium
palladium
pensum
retentum
te deum
vade mecum
UME.
amertume
brume
bitume
coutume
écume
enclume
légume
plume
posthume
rhume
Verbes
je, *il* accoutume
allume
consume
déplume
écume
emplume
enfume
enrhume
exhume
fume
hume
inhume
parfume
plume
présume
rallume
remplume
résume
Pl. nous *fûmes*, nous *lûmes*, etc.
UMBLE.
humble
UN.
alun
aucun
brun
chacun
commun
importun
jeun (*à*)
parfum
quelqu'un
tribun
un
UNE.
brune
commune
dune
fortune
importune
infortune
lacune
lune
pécune
prune
rancune
tribune
V. les fém. des noms en un.
UNS.
V. les plur. des noms en un.
UNT (*un*).
défunt
emprunt
UNTE (*unte*).
défunte
je ou *il* emprunte
UPE.
dupe
huppe
jupe
Verbes
je ou *il* dupe
occupe
préoccupe
UPLE (*uple*).
centuple
décuple
quadruple
quintuple
UQ, *v.* UC.
UQUE (*uke*).
caduque
eunuque
nuque
perruque
je ou *il* reluque
UR.
azur
dur
futur
impur
mûr
mur
obscur
pur
sûr
sur
URC.
Turc
URDE.
absurde
URE *et* EURE *se prononc.* URE.
agriculture
allure
arcture
armure
augure
aventure
balayure
bigarrure
blessure
bordure
bouture
brisure
brochure
brûlure
bure
capture
carrure
ceinture
censure
césure
chapelure
chaussure
chevelure
ciselure
clôture
coiffure
colure
confiture
conjecture
conjoncture
contexture
coupure
courbature
courbure
couture
couverture
créature
culture
cure
déconfiture
decoupure
denture
dictature
dorure
doublure
droiture
dure
échancrure
échauboulure
éclaboussure
écorchure
écriture
égratignure
embouchure
embrasure
encognure
encolure
enflure
engelure
enluminure
entournure
éraflure
éraillure
facture
fermeture
ferrure
figure
filature
flétrissure
foulure
fourniture
fourrure
fracture
friture
froidure
future
gageure
garniture
geniture *v. m.*
gravure
guipure
hure
imposture
impure
injure
investiture
jointure
lavure
lecture
levure
ligature
littérature
luxure
maculature
magistrature
manufacture
masure
membrure
Mercure
mésaventure
mesure
meurtrissure
miniature
monture
mouchure
morsure
mûre
murmure
nature
nomenclature
nourriture
obscure
ordure
ouverture
parjure
parure
pâture
peinture
piqûre
plissure
portraiture *v. m.*
posture
pourriture
préfecture
prélature
préture
primogéniture
procédure
pure
quadrature
raclure
rature
reliure
rinçure
roture
rupture
sacrificature
sculpture
sépulture
serrure
signature
soudure
souillure
stature
structure
sûre
tablature
teinture
température
tenture
texture
torture
usure
verdure
voiture
voussure
Verbes
je ou *il* abjure
apure
assure
claquemure
conclure *infinitif*
je ou *il* conjure
défigure
dénature
dure
écure
endure
exclure *infinitif*
je ou *il* figure
jure
mesure
murmure
pressure
procure
rature
suppure
triture
URGE.
je ou *il* insurge
purge
URLE.
je ou *il* hurle
URNE.
cothurne
diurne
nocturne
Saturne
taciturne
urne
URPE.
usurpe
URS.
V. les plur. des mots en ur.
US, UX *où les est muet.*
abus
abstrus
Achéloüs
Africus (*vent*)
agnus
angelus
Argus

---

et la terminaison *uite* peuvent s'unir à la rime avec la finale *ite*, on joindra sans difficulté *cuite* à *vite*, *produite* à *prescrite*, etc.

Bacchus
bibus
blocus
Cacus
Cadmus
calus
camus
carolus
chorus
confus
Crésus
crocus
Cycnu
dessus
diffus
Éous
exclus
flux
fœtus
hiatus
inclus
infus
intrus
Janus
jus
Momus
motus
Nessus
obtus
obus
olibrius
orémus
Phébus
Picus
Pirithoüs
plus
Plutus
pus
rasibus
rébus
reclus
reflux
refus
surplus
sus
talus
Tityus
Vénus
Vespérus

V. les plur. des noms en ut, *en* bu, cu, du, *etc.*

USC.

busc
musc

USCLE.

muscle

USE, UZE (*uze*).

Aréthuse
arquebuse
céruse
cornemuse
excuse
Méduse
muse
recluse
Vaucluse

Plus les f. des adj. en us.

Verbes

je ou *il* abuse
accuse
amuse
désabuse
excuse
muse *v. m.*
refuse
ruse
usa

USQUE *dont le* s *se pron.*

brusque
je ou *il* embusque
jusque
je ou *il* musque
offusque

USTE.

arbuste
auguste
buste
injuste
juste
robuste

Verbes

je ou *il* ajuste
incruste
rajuste
tarabuste

USTRE.

balustre
illustre
lustre
rustre

Verbes

je ou *il* frustre
illustre
lustre

UT.

attribut
brut
but
chut *interj.*
début
institut
luth
rebut
salut
scorbut
statut
substitut
tribut

Verbes

il accourut
accrut
apperçut
apparut
comparut
complut
concourut
conçut
connut
courut
crut
déplut
discourut
disparut
émoulut
encourut
méconnut
moulut
mourut
parut
perçut
plut
pourvut
put
recourut
reçut
résolut
secourut
survécut
sut
vécut
voulut (1)

UTE.

brute
butte
chute
culbute
dispute
flute
hutte
lutte
minute

Verbes

je ou *il* blute
bute
culbute
débute
députe
discute
exécute
impute
flûta
persécute
recrute
réfute
répute
suppute

UVE.

cuve
étuve
Vésuve

UX *dont le* x *se prononce* (*ux*).

Pollux

V. US.

UXE.

luxe

UYA, *v.* UIA.

V

VA.

Jehova
il va, d'*aller*

V. les v. en ver, *au passé déf.* : il *trouva.*

VANT, *v.* ANT.

VAT, *v.* AT.

VÉ.

avé
dépravé
inachevé
pavé
privé
réprouvé
salvé
sénevé
trouvé

V. les v. en ver, *au part.*

VEAU, *v.* AU.

VÉE.

arrivée
corvée
couvée
cuvée
étuvée
levée

V. les part. f. des v. en ver.

VER (*ve*).

abreuver
achever
activer
aggraver
approuver
arriver
aviver
baver
braver
captiver
caver
conniver
conserver
controuver
crever
cultiver
cuver
dépraver
désapprouver
élever
encaver
enclaver
endêver
énerver
enjoliver
enlever
entraver
éprouver
esquiver
étuver
graver
grever
improuver
innover
invectiver
laver
lessiver
laver
messrriver
mouver
observer
paver
préserver
priver
prouver
récidiver
relever
réprouver
reserver
retrouver
rêver
river
sauver
soulever
trouver

VET, *v.* ET.

VEUX, *v.* EUX

VI.

chenevi
envi (à *l'*)

Participes

asservi
assouvi
desservi
inassouvi
poursuivi
ravi
servi
suivi

VIE.

envie
Moscovie
vie

Verbes

je ou *il* convie
obvie

V. les f. des part. en vi.

VIER, *v.* IER.

VIN, *v.* IN.

VIR, *v.* IR.

VIS, *v.* IS.

VIT, *v.* IT.

VOIR, *v.* OIR.

VON.

savon

VU.

dépourvu
entrevu
imprévu
pourvu
prévu
revu
vu

VUE, *v.* UE.

X

XA.

V. les passés déf. des verbes en xer. il fixa, il taxa, etc.

XANT, *v.* ANT.

XÉ.

V. les part. m. des v. en xer : fixé, taxé.

XÉE.

V. les part. f. des v. en xer.

XER (*xé*).

annexer
fixer
taxer
vexer

XIE.

apoplexie

V. les rimes en cie *et* ssie, *parmi lesquelles on en trouvera plusieurs en* xie.

XIN, *v.* IN.

XION, *v.* ION.

Y

YANT, *v.* ANT.

YAU, *v.* AU.

YAUX, *v.* AUX.

YEUX, *v.* EUX.

Z

ZA ou SA (*za*).

visa

V. les v. en ser *et* zer, *au parf. déf.* il osa, *il* rasa.

ZANT ou SANT (*zan*), *v.* ANT.

ZÉ ou SÉ (*zé*).

aisé
avisé
boisé
composé
couperosé
déniaisé
épousé
extravasé
frisé
organisé
rusé
toisé

V. les v. en zer *ou* ser, *au part.*

ZEAU, *v.* AU.

ZÉE, SÉE (*zé*).

aisée
avisée
billevesée
brisée
croisée
déniaisée
Elysée
épousée
fusée
musée
pesée
prisée
risée
rosée
rusée
visée

---

(1) Plus les troisièmes personnes du singulier des mêmes verbes à l'imparfait du conjonctif : qu'il *accourût*, qu'il *mourût*, qu'il *vécût*, etc.

Plus, les part. des v. en zer ou ser, au f.

ZER ou SER, *qui se pron. ze.*

baiser

Verbes

abuser
accuser
agoniser
aiguiser
allégoriser
amenniser
amuser
analyser
anathématiser
appaiser
apposer
apprivoiser
arquebuser
arroser
attiser
aviser
autoriser
baiser
baptiser
baser
biaiser
blaser
blouser *pop.*
boiser
briser
bronser
canoniser
caractériser
caser
causer
cautériser
centraliser
cicatriser
civiliser
composer
cotiser
courtiser
croiser
décomposer
défriser
dégoiser
déguiser
démoraliser
déniaiser
dépayser
dépopulariser
déposer
dépriser
désabuser
désorganiser
dévaliser
deviser
disposer
diviniser
diviser
dogmatiser
économiser
écraser
électriser
embraser
empeser
épouser
épuiser
éterniser
excuser
exposer
familiariser
fanatiser
favoriser
fertiliser
formaliser
fraterniser
friser
gargariser
généraliser
gloser
gueuser
herboriser
humaniser
immortaliser
impatroniser (*s'*)
imposer
indemniser
infuser
interposer
introniser (*s'*)
jaser
légaliser
léser
maîtriser
martyriser
mépriser
mésuser
métamorphoser
moraliser
muser *v. m.*
naturaliser
niaiser
organiser
oser
paraphraser
pavoiser
périphraser
pertuiser *v. m.*
peser
pindariser
poétiser
poser
préciser
préconiser
proposer
priser
prophétiser
proposer
puiser
pulvériser
raser
raviser
réaliser
rebaiser
recomposer
récuser
refriser
refuser
régulariser
remiser
reposer
ridiculiser
ruser
satiriser
scandaliser
solenniser
subdiviser
stigmatiser
subtiliser
supposer
symboliser
sympathiser
tamiser
temporiser
thésauriser
toiser
tranquilliser
transposer
tympaniser
tyranniser
user
utiliser
viser
volatiliser

ZET, *v.* ET.

ZEUX, *v.* EUX.

ZI, SI (*zi*).

cramoisi
lazzi
quasi, *pop.*

Participes

cramoisi
moisi
saisi

ZIE, SIE (*zi*).

ambroisie
apostasie
bourgeoisie
courtoisie
discourtoisie
fantaisie
frénésie
hérésie
hypocrisie
jalousie
poésie
saisie

V. les f. des adj. et des part. en zi ou si, pr. zi.

Verbes

je ou *il* apostasie
rassasie

ZIER ou SIER, *v.* IER.

ZIN ou SIN, *v.* IN.

ZION ou SION, *v.* ION.

ZIR ou SIR, *v.* IR.

ZIS ou SIS, *v.* IS.

ZIT ou SIT, *v.* IT.

ZON et SON (*zon*).

blason
cargaison
cloison
combinaison
comparaison
conjugaison
déclinaison
démangeaison
déraison
diapason
exhalaison
fenaison
floraison
foison
garnison
gazon
grison
guérison
horizon
inclinaison
Jason
liaison
lunaison
maison
oison
oraison
pâmoison
pendaison *pop.*
péroraison
peson
poison
prison
raison
saison
tison
toison
trahison

ZU ou SU (*zu*).

cousu
décousu
recousu

FIN.

